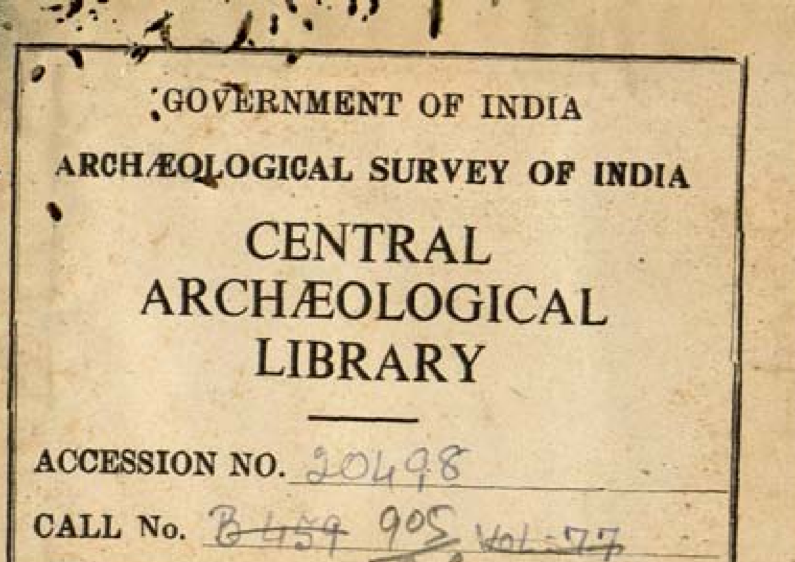




REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

I

Nouvelle série. — Tome LXXVII

QUARANTE-HUITIÈME ANNÉE

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

QUARANTE-HUITIÈME ANNÉE

PREMIER SEMESTRE

NOUVELLE SÉRIE. — TOME LXXVII



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28, VIe

—

1914

A.L. 518

ANNÉE 1914

TABLE DU PREMIER SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

pages

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (L. Dorez), 20, 40, 60, 80, 100, 139, 160, 180, 200, 220, 259, 280, 300, 316, 347, 478, 499, 520.

Ach, La connaissance a priori (Th. Sch.) 259

Achilles, Brunswick et l'Empire (Pierre Grillet) 234

Ackermann, Un séminaire de langues vivantes (L. R.) 459

L'Afrique du Nord (B. Auerbach) 366

Albin, Allemagne et France (R. G.) 326

Albrecht, La Mischna (A. L.) 501

Allard (E.), Frédéric II dans la littérature française (L. Roustan) 10

Altmann, Documents sur l'histoire du Brandebourg, 2e édit. (R.) 408

— Textes constitutionnels (R. G.) 75

Amira (D'), Le droit germanique (F. Piquet) 164

Ancona (D'), Souvenirs historiques du Risorgimento (Ch. Dejob) 138

André (L.), Madame Lafarge, voleuse de diamants (E. W.) 272

Andresen, Un traité du jeu d'échecs (A. J.) 391

— Tacite I (Émile Thomas) 334

Aner, Les épîtres de saint Paul aux Corinthiens (Alfred Loisy) 470

Angenot, Un marchand verviétois (H. Hr.) 8

Anglade, La bataille de Muret (E.) 209

Anrich, Saint Nicolas dans l'Église grecque (D. Sonnery) 47

Archives Solway, Bulletin 25 (Th. Sch.) 279

Archivio glottologico italiano XVII (E. Bourciez) 176

Arin, Les mines dans l'Afrique du Nord (M. G. D.) 256

Arnim (D'), Supplément à Euripide (My) 83

pages
Arnoux (Heroët (J. P.)... 53
Aspirations autonomiques en Europe (Les) (Charles-H. Pouthas)... 17
D'Aster, Le système de la connaissance (Th. Sch.)... 278
Avalon, Les Tantras (Sylvain Lévi)... 41
Babut, Saint Martin de Tours (Pierre de Labriolle)... 189
Boer, Albrecht, Herbst, Le texte de Galien (My)... 263
Baldensperger, La littérature (L. Roustan)... 174
Ballon (S. H.), Les clausules de Vopiscus (E. T.)... 137
Bapst, Canrobert, VI. Saint-Privat (A. Chuquet)... 169
Barbey, Suisses hors de Suisse (Arthur Chuquet)... 249
Bardenhewer, Histoire de l'ancienne littérature chrétienne. III (M. D.)... 281
Bardt, Lettres du temps de César et de Trajan (E. T.)... 204
Brudrillart et Martin, Histoire de France (R.)... 411
Baumgarten (A.), Le délit (Th. Sch.)... 259
Beeson, Isidore (P. de L.)... 311
Bégouen, L'Aa de Toulouse (L. R.)... 10
Bendz, L'Influence de Pater et d'Arnold sur Oscar Wilde (Georges-Basile)... 345
Bensande, L'astronomie nautique au Portugal (Henri Hauser)... 134
Bergemann, Gessner (F. B.)... 355
Berneker Dictionnaire étymologique slave. I (A. Meillet)... 144
Bertin, Liao-Yang (A. Ch.)... 298
Beseler, Sources du Droit romain (E. T.)... 25
Besnier, Lexique de géographie ancienne (A. Merlin)... 232
Bezard, Comment apprendre le latin à nos fils (L. Roustan)... 496
Bibliotheca romanica, Diderot (L. R.)... 12
Bibliotheca romanica, 175-189 (L. R.)... 180
Biedermann, La belle Maguelonne (A. Jeanroy)... 194
Birt, Herméneutique et critique (Émile Thomas)... 226
— Personnages romains (Paul Thomas)... 108
Blake (W.), Œuvres, p. p. Sampson (Ch. B.)... 361
Bliard, Les conventionnels régicides (Eugène Welvert)... 158
Bloch (G.), La république romaine (R. Cagnat)... 201
Blok, Histoire du peuple néerlandais, II (R.)... 247
Blossier, Doléances de Honfleur (A. Mz.)... 55
Blum, Les clausules du De amicitia (E. T.)... 179
Bodrero, Héraclite (J. Bidez)... 43
Bœhn (de), La mode au xvii[e] siècle (L. Roustan)... 455
Boislisle, Saint Simon, XXV (C. G. Picavet)... 269
Boissy d'Anglas, La question Louis XVII (R. G.)... 391
Bonnerot, Saint-Saëns (C. G. Picavet)... 315

pages

BOURDON, L'Énigme allemande (L. Roustan) 57
BOURGEOIS (M.), Synge et le théâtre irlandais (Ch. Bastide). 132
BOURGIN, Le Socialisme français (R. G.) 315
BOURGUET, Les Ruines de Delphes (A. de Ridder) 126
BONTOUX, Veuillot (L. Roustan) 329
BOUVIER, La bataille réaliste (F. Baldensperger) 494
BRACKMAN, Mélanges (E. T.) 178
BRANDSTETTER, L'Indonésien (A. Meillet) 146
BREUNIG, Deux Alsaciens (L. R.) 257
BRÉSARD, Les foires de Lyon (Henri Hauser) 266
BREWSTER (D.), Aaron Hill (Ch. Bastide) 96
BROWN, Les chaudrons celtiques d'abondance (G. Dottin).. 282
BRUGMANN, Grammaire comparée des langues indo-germaniques, III. 1 (A. Meillet) 141
BRÜLL, Vieux mots français en anglais (Ch. Bastide) 113
BUCKLER et ROBINSON, Inscriptions de Sardes (My) 367
BUREL, Commodien (P. de L.) 128
BURNIER ET OLTRAMARE, Chrestomathie latine (J. D.) 306
BYWATER, Aristote, L'art poétique (My) 472
CAGNAT. L'Armée d'Afrique, 2ᵉ éd. (H. Besnier) 349
CALLAWAY, L'Infinitif en anglo-saxon (F. Piquet) 282
CANNON, Le cantique des cantiques (A. L.) 444
CARNOT (Sadi), Les volontaires de la Côte-d'Or à la Glisuelle (Arthur Chuquet) 249
CARTELLIERI, Bouvines (Pierre Grillet) 398
CASPAR, La résistance légale en Finlande (J. Legras) 115
CATHAL, L'occupation de Lunéville (A. Ch.) 297
CAUER, Conférences (F. Piquet) 8
CHABAUT, L'autonomie religieuse de Monaco (Ch. Dejob). . 236
CHANTEPLEURE, La ville assiégée, Janina (Hubert Pernot). . 39
CHIAPPELLI, Amour, mort, immortalité (Alfred Loisy) 379
CHINARD, L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française (F. Baldensperger) 492
CIRILLI, Les prêtres danseurs à Rome (R. C.) 46
CLAEYS-BOUUAERT, Le diocèse et le séminaire de Gand (Arthur Chuquet) 292
CLARK, Le rythme de la prose anglaise (Ch. B.) 138
CLAUDEL, Le Français né malin (L. Roustan) 259
CLEMEN, L'influence des cultes de mystères sur le christianisme (Alfred Loisy) 393
COCHIN, Bargellini et Desisles (C. G. P.) 267
COHN (G.), Gorgias (My) 505
COLLIGNON (M.), Le Parthénon (Henri de Curzon) 117
CONSOLI, Edit. de Perse (E. T.) 388
CONSOLI (Santi), Lettres d'Atticus (Émile Thomas) 451

pages
CORDIER (H.), Mélanges américains (B. A.). 460
CORNICELIUS, Lettres de Treitschke, I (L. Roustan). 169
COÜARD, L'administration départementale de Seine-et-Oise, 1790-1913 (Eugène Welvert). 512
COUTURIER (C.), Chez Coppée (L. R.). 15
CROSSLAND, La Mer Rouge (M. G. D.) 241
CULTRU, Le Voyage de La Courbe (B. Auerbach) 363
CUMONT, Les mystères de Mithra (Maurice Besnier) 45
CUNY, Quarante-trois ans de vie militaire (Arthur Chuquet) 297
CURZON (H. de), Mozart (A. C.). 255
DARBOUX, Éloges et Discours (Arthur Chuquet) 215
DAURIAC, Meyerbeer (H. de Curzon). 58
DAVOT, L'Entretien de Jésus avec le jeune homme riche (A. L.). 438
DEBIDOUR, Actes du Directoire, I et II (Arthur Chuquet). . 270
DECOURDEMANCHE, Monnaies et mesures d'Inde et de Chine (M. G. D.). 255
DEDIEU, Lettres de Fénelon (L. R.). 256
DEECKE, Extraits des scholies de l'Iliade (My) 83
DELAFOSSE, Traditions du Soudan (René Basset) 238
DEL VECCHIO. Divers (Th. Sch.). 259
— Le latin mourant (L. R.). 258
— La philosophie politique de Rousseau (L. R.). 257
DENSUSIANU, Les Macédo-Roumains (E. Bourciez). 32
Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, 48 (My) . 367
DIEBOLD, La spécialisation des rôles dans le théâtre allemand (L. R.). 11
DIEHL, Supplément à Sophocle (My). 83
DIELS, Les présocratiques, Héraclite d'Éphèse (J. Bidez).. 43
DIERAUER, Histoire de la Confédération suisse (Arthur Chuquet). 289
Die Religionen des Orients und die altgermanische Religion (Sylvain Lévi). 21
DIÈS, Le cercle mystique (J. Bides) 43
DIETERICH, Nekyia (A. L.). 378
DJUVARA, Cent projets de partage de la Turquie (R. G.) . . . 327
DOEBERL, La politique scolaire de la Bavière (L. R.) 258
DORLAN, Schlestadt II (Arthur Chuquet). 295
DU BLED, L'Académie et l'Argot (L. R.). 9
DUBOIS (P.), Bio-Bibliographie de Victor Hugo, les idées religieuses de Victor Hugo (F. Baldensperger). 413
DUPONT-FERRIER, Écoles et Collèges de Paris (H. de Curzon) 417
DUPUIS, La direction de la guerre (A. Chuquet). 217
DUSSAUD, Introduction à l'histoire des religions (Alfred Loisy) 442
EHRLICH, Gloses en marge de la Bible IV (A. L.) 318

pages
— La sociologie du droit (Th. Sch.) 440
Ehwald, Aldhelm I (H. W.). .) 64
El-Kindi, Les gouverneurs et juges d'Égypte, p. p. Guest (Cl. Huart.) 461
Espitalier, Vers brumaire (Arthur Chuquet) 251
États-Unis et la France (les), conférences (Henri Hauser) . 173
Faesi, Odyssée, 2me volume (My.) 23
Faguet, En lisant Corneille (L. R.) 328
— La jeunesse de Sainte-Beuve (Ch. Dejob) 96
Faral, Les sources latines des contes et romans courtois du Moyen-Age (E. Bourciez) 129
Fay, La flexion verbale indo-européenne (A. Me.) 178
Fenellosa, L'art en Chine et au Japon (Henri de Curzon). 117
Ferrand, Voyages et textes géographiques arabes, persans et turcs, relatifs à l'Extrême-Orient (Jules Bloch) 113
Fessler, Lactance et Cicéron (P. de L.) 310
Fester, La candidature Hohenzollern. (R. G.) 325
Feyel, Histoire comtemporaine (R.) 411
Ficker, Le livret de la croix, de Sigismond de Hohenlohe (R.) 211
Fiel et Serrière, Gustave III et le catholicisme (Arthur Chuquet) 288
Fleischer, Géographie linguistique de la Gascogne (E. Bourciez) 97
Foerster, L'Yvain de Chrestien (A. Jeanroy) 193
Fondation Dejob 178
Foulet, Correspondance de Voltaire 1726-1729 (L. R.) . . 165
Frankenberg, Les mots sémitiques (M. Cohen) 181
Friedensburg, Cavour I (R. G.) 324
— Le symbolique des monnaies du Moyen Age (E.) 404
Frignet-Despreaux, Le maréchal Mortier, I (Arthur Chuquet) 216
Gabory, Napoléon et la Vendée (Arthur Chuquet) 252
Gallavresi, Manzoni, Correspondance I (R. G.) 74
Garneau, Histoire du Canada, I. 5me éd. (B. Auerbach) . . . 363
Garnier, Lettres des Hohenzollern (Arthur Chuquet) 253
Gartner, Le Nouveau Testament de Bifrun (E. Bourciez) .. 51
Gaultier (P.) Les maladies sociales (Th. Sch.) 368
Gausseron, Jeandet (B. Auerbach) 366
Gauthier, Introduction à l'Ancien Testament (Alfred Loisy). 465
Gerke, L'Enéide (Emile Thomas) 333
Gerlach, La naissance des fortifications en Allemagne (Pierre Grillet) 150
Gibson, Les sources d'énergie (Th. Sch.) 278

pages
GIERKE, Le droit corporatif allemand (Henri Hauser)... 387
GIRAUD, Les maîtres de l'heure (L. R.)............. 330
GODET, Les brûlements d'archives à Abbeville (F. W.).... 55
GOERLAND, L'Idée de la destinée dans l'histoire de la tragédie (Th. Sch.)............................... 279
GOETZ, Le symbole des Apôtres (Alfred Loisy)............ 470
Grands graveurs (H. de Curzon)........................ 417
GRANGER, Les merveilles de la France (H. de Curzon)...... 136
GRAPIN, Eusèbe IX.-X (Pierre de Labriolle)............... 308
GRASS, Les sectes russes (Jules Legras).................... 415
GREGORY (Laby), Notre théâtre irlandais (Georges-Basile).. 517
GRELLET-DUMAZEAU, Saint-Simon et l'affaire du bonnet (E. W.) 167
GROEHLER, Les noms de lieux français (E. Bourciez)..... 49
GRONAU, Posidonius et l'exégèse de la Genèse (A. L.)..... 483
GROSSI, Le Saint Georges des Génois (Ch. Dejob)......... 139
GRÜTZMACHER, Théologie (A. L.)......................... 438
GSELL, Histoire ancienne de l'Afrique du Nord, I. A. (Merlin) 229
GUIGNEBERT, Le problème de Jésus (A. L.)............ 379
GUNDERMANN, Hippocrate (My)........................ 83
GWYNN, Les Dendsenchas (G. Dottin)............... 149
HAHN, L'Empire (Maurice Besnier),.................. 64
HALLER, Indogermains (H. Me.)...................... 178
HARDY, La Cité de Dieu, Source du Discours sur l'Histoire Universelle (Pierre de Labriolle)................. 341
HARNACK. Le Cyprien de Pontius (Pierre de Labriolle).... 91
HAUVETTE, Boccace (Charles Déjob)................ 321
HEATH, (Sir Thomas) Diophante d'Alexandrie (My.)...... 85
HECKENBACH, La nudité rituelle (My)............ 471
HEIDENSTAMM, La fin d'une dynastie (Arhur Chuquet).... 287
HEIKEL, Eusèbe, Demonstratio Evangelica (Pierre de Labriolle)... 337
HEISS, Balzac (F. Baldensperger).................. 494
HELM, Apulée (E. T.)............................. 206
HELM, Chronique de Saint-Jérôme (Pierre de Labriolle)... 337
HELMRICH, (E. W.) Histoire du chœur dans le drame allemand, F. Piquet)...................................... 454
HERMANN, Ethique (Th. Sch.)......................... 316
HERMANNSON, Islandica, VI (Léon Pineau)............. 77
HERMATHENA, XVII (V. C.).............................. 61
HEUCKENKAMP, Le roman de Barlaam et Josaphat en prose provençale (Jules Ronjat)......................... 352
HEUSSI, Compendium et résume de l'Histoire de l'Eglise (E). 208
HIGGINSON, Le Shepherds Calender de Spenser (Ch. Bastide). 59
HILBERG, Saint Jérôme, lettre (Pierre de Labriolle)....... 26
HIRSCHFELD, Petits écrits (Emile Thomas)............ 205

pages

Histoire de la philosophie, collection Hinneberg I. 5. (L. R.) 13
HOFMFISTER, Allemagne et Bourgogne (Pierre Grillet)..... 395
HOGU, Atala et les contemporains (L. R.)................. 358
HOLDER, Trésor du vieux celtique I, (G. Dottin.......... 147
HOLMES, Les campagnes de César (E. Cavaignac)......... 4
HOLSCHER, Les prophètes (Alfred Loisy).................. 462
HOLTZMANN, Middot (A. L.)........................ 501
HOOGVLIET, Les genres (A. Meillet)..................... 147
HOUBRON, Sagesse et volonté (Th. Sch.).................. 368
HUBER, Le liber de miraculis (P. de L.).................. 390
HULTIN, Le comte de Creutz (Léon Pineau)................. 214
HUNT, Les papyrus grecs de la bibliothèqne Rylands (My). 103
HUNT, WILAMOWITZ, ROBERT, TERZAGHI Les Ichneutes (My). 445
Idiotikon suisse, 74 (F. P.).............................. 256
ILVONEN, Parodies de thèmes pieux dans la poésie française du Moyen Age (A. Jeanroy).......................... 353
IMPALLOMENI, La psychologie de Léopardi (Ch. Dejob).... 138
INNES, Textes d'Histoire anglaise II (Ch. Bastide).......... 361
ISAAC, Histoire contemporaine (R. G.).................... 315
JACKSON, L'épyllion (E. T.)............................. 390
JÈZE, Le droit administratif de la République française (Henri Hausser)....................................... 132
JOHNSTON. Un alphabet universel (A. Me.)............... 178
JORET, Les noms de lieux scandinaves en Normandie (E. Bourciez)....................................... 31
JOUGUET, (P.) Papyrus de Théadelphie (My).............. 121
JOVY, Tissard et Aléandre ; le collège de la Marche (L. R.). 164
JURET, Dominance et résistance dans la phonétique latine (E. Bourciez)....................................... 5
— Glossaire du patois de Plerrecourt (E. Bourciez)...... 131
JUSSELIN, Helvétius Mme de Pompadour (L. R.) 257
JUSSERAND, Ronsard (Jean Plattard).................... 33
KAHLE, Masorètes de l'Orient (A. L.)..................... 443
KAHRSTEDT, Quelques points d'histoire grecque (My)...... 503
— Tite-Live (E. T.)..................................... 29
KALBOW, Les noms germaniques de l'ancienne épopée française (Jules Ronjat)............................ 352
KARMIN, La question du sel pendant la Révolution (R. G.). 324
KASTNER, Poésies de William Drummond I (Ch. Bastide).. 112
KELLNER, Histoire de la littérature de l'Amérique du Nord (Ch. B.)... 391
KERN, Inscriptions grecques (A. de Ridder)............... 106
KERVILER, La Bretagne pendant la Révolution (Eugène Welvert)... 286
KESSLER, Isocrate et l'idée panhellénique (My)............ 81

pages
KESSLER, Le Lycurgue de Plutarque (My)................ 225
KING, Le poème de Joli, trad. (A. L.)..................... 414
KIRCHEISEN, Napoléon, sa vie et son temps (Arthur Chuquet). 250
KITTEL (R.), (Recueil offert à Alfred Loisy)............. 502
KJELLMAN, L'Infinitif dépendant d'une locution impersonnelle (E. Bourciez)............................ 156
KLIO, XIII (My).. 222
KNORR, Les poteries d'Aislingen (M. Besnier)............ 179
KOETSCHAU, Origène, de Principiis (Pierre de Labriolle)... 337
KOSER, Histoire de la politique brandebourgeoise et prussienne, I (Albert Waddington)................... 111
KRONER, But et loi en biologie (Th. Sch.)............... 419
LABAND, Droit public allemand (Th. Sch.)................ 315
LABRIOLLE (P. de), Les sources de l'histoire du Montanisme; la crise Montaniste (Alfred Loisy)............ 466
LA GRASSERIE, La Cosmosociologie (Prosper Alfaric)...... 42
LALANCE, Mes souvenirs (R.)............................. 412
LANDAU, La Cour d'Arthur (F. Piquet).................... 313
LANDERS, Les biographies des troubadours (A. Jeanroy).. 194
LANDGRAF, Cicéron, pro Roscio (E. T.)................... 488
La Restauration Genevoise (Arthur Chuquet).............. 271
LASFELD, Épigraphie grecque (A. de Ridder).............. 104
LAURENT (G.), Souvenirs de Prieur de la Marne (Arthur Chuquet).. 289
LAUTENSACK, L'aoriste (My).............................. 304
LAVEDAN, Limosin (H. de Curzon)......................... 417
La Vie parisienne au XVIIIe siècle (E. W.)............... 284
Le castellum de Risstissen (H. Besnier)................. 179
LEFEBVRE DE BEHAINE, Campagne de 1814. Napoléon et les alliés sur le Rhin (Arthur Chuquet)................ 291
LEFRANC, BOULENGER, CLOUZOT, DORVEAUX, PLATTARD et SAINÉAN, Rabelais I et II (E. Bourciez).................. 381
LEGENDRE, Au Yunnan (H. de Curzon)...................... 136
LEGER (L.), Nicolas Gogol (Jules Legras)................ 417
LE GRAND, Les sources de l'histoire religieuse de la Révolution (E. W.)..................................... 269
LEGUAY, Universitaires d'aujourd'hui (A)................ 346
LEMM, La Genèse des Rougon-Macquard et des Quatre Évangiles (L. R.).................................... 357
LEMONNIER, La révélation primitive (Alfred Loisy)....... 379
LEMONON, L'Italie économique et sociale (R. Guyot)...... 56
LEMPP, La séparation de l'Église et de l'État au parlement de Francfort (R. G.)............................. 392
LEO, Littérature romaine, I (Émile Thomas).............. 25
LEROY-ALLAIS, L'Honnête femme contre la débauche (Th. Sch.) 279

pages
Les lois sur l'assurance des employés (Th. Sch.) 439
Letalle, Les fresques du Campo-Santo de Pise (Henri de Curzon) 117
Leuba, Lettre de H. Leuba et réponse de M. Loisy...... 199
Lévy (Robert), L'Industrie cotonnière en Alsace (R. G.) .. 76
Lévy-Brühl, Les élections abbatiales en France (Ch. Pfister) 319
Librairie Beck (L. Roustan) 171
Logos IV, 3 (Th. Sch.) 518
Lorette, Notre église (A. F.) 438
Löseth, Notes de syntaxe française, II (E. Bourciez)..... 77
Lot-Borodine, Le roman idyllique du Moyen-Age (A. Jeanroy) 195
Loth, Les Mabinogion (G. Dottin) 148
Loutchisky, La vente des biens nationaux (Albert Mathiez). 69
— Lettre de M. Loutchisky et réponse de M. Mathiez.... 275
Lübker, Reallexikon 8e ed. par Geffcken et Ziebarth (My). 487
Ludwich, Musée (My) 83
Maas, Apollonius Dyscole (My) 83
Maciet, Souvenirs de l'invasion (A. Ch.) 297
Mac Laughlin, Lettre 79
Madelin, France et Rome (Albert Mathiez) 37
Malherbe, Pensées de Paul Hervieu (L. R.) 258
Manaresi, L'empire romain et le christianisme (H. Besnier). 350
Marcel, Le frère de Diderot (L. R.) 12
Mareschal de Bièvre, Les ci-devant nobles et la Révolution (E. W.) 167
Margoliouth, Es-Sam'âni (Cl. Huart) 441
Marouzeau, Conseils pratiques pour la traduction du latin (E. T.) 390
Marquiset, Les bas-bleus du premier Empire (E. W.).... 168
Martin-Maury, Les nouveaux païens (L. Roustan)...... 329
Martin (G.), Le tissage du ruban à domicile dans le Velay (Henri Hauser) 386
Martino, Le roman réaliste sous le Second Empire (F. Baldensperger) 494
Masqueray, Bibliographie de la littérature grecque (My). . 182
Massignon, L'Œuvre d'El Halladj (Cl. Huart) 22
Masson (F.), L'Académie française; Napoléon et sa famille X (Arthur Chuquet) 293
Maurette, États et nations du globe (R. G.) 315
Mayr (G. de), Les sciences politiques (Th. Sch.) 439
Mazzoni, Poésies (Ch. Dejob) 436
Meinecke, Le centenaire de 1813 (L. R.) 258
Meinhold, Joma (A. L.) 501

pages
Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth, VI (J. B. Ch.) 421
Melot, Entre Olympe et Taygète (H. de Curzon). 136
Mémoires et documents sur l'histoire du commerce et de l'industrie en France, III (Henri Hauser). 133
Mentz, Histoire de l'Allemagne au temps de la Réforme (R.). 407
Mérimée (Henri), L'Art Dramatique à Valence (Ch. Dejob). 34
Merlin, Althiburos (M. Besnier). 163
Mess (A. de), César (Paul Thomas) 424
Meusel, César, 7e éd. (Émile Thomas) 242
Meyer, La fête de Noël (L. Roustan). 455
Michel (A.), Histoire de l'art, V, 2 (Henri de Curzon). . . . 117
Michel, Les mosaïques de Sainte Constance à Rome (S.). . 62
Michels, La genèse de l'impérialisme italien (Henri Hauser) 172
Michels, Problèmes de philosophie sociale (Th. Sch.) 419
Michiels, Amour et chasteté (Th. Sch.). 420
Miller, Syntaxe du grec classique (My). 101
Muhammad (Mirza), Le Târikh-i-Djehan Gochâ d'Atâ Mélek Djowaïni (Cl. Huart). 481
Müller-Marquardt, La langue de la vie de Saint-Wandrille (J. D.). 489
Mommsen, Écrits épigraphiques, I (A. de Ridder). 226
Monaci, Fac-similés de documents romans (A. Jeanroy) . . 354
Monceaux, Saint-Cyprien (P. de L.). 311
Monniot, Le crime rituel chez les Juifs (Alfred Loisy) . . . 395
More, Le monument romantique (F. Baldensperger). . . . 356
Morin (Dom), Études, textes, découvertes, I (P. de L.). . . 336
Morsbach, Le genre en anglais (Ch. B.) 138
Nachmanson, Inscriptions attiques (My). 83
Nasse, Le Siège de Paris et la commune (Arthur Chuquet) . 273
Naudieth, Magret (A. Jeanroy). 426
Naumann, La lettre apocryphe de Jérémie (A. L.) 468
Neugebauer, Tables astronomiques à l'usage des historiens (My). 188
Niebergall, Commentaires du Nouveau Testament (A. P.). 438
Niestroy, Pistoletta (A. Jeanroy). 426
Norden, Josèphe et Tacite (E. T.). 228
Olivet, Traité des hérétiques de Castellion (R.). 211
Olschki, Le centre idéal de la France au Moyen Age (E.). . 210
Osterloh, Fénelon et l'opposition littéraire contre Louis XIV (L. R.). 256
Owen, Sur les Tristes d'Ovide (E. T.). 389
Pacheu, Jacopone (Ch. Dejob) 320
Palat, Bazaine (Arthur Chuquet). 237
Paludan, L'Influence française et anglaise sur la littérature danoise au temps d'Holberg (Léon Pineau). 54

pages
Pannier, Jones Hambraeus (R.) 248
Patin, Études sur Sophocle (My) 449
Paul (Sir John Deau), Paris en 1802 (Arthur Chuquet) . . 251
Paulhan, Les Hain-Teny des Mérinas (Léon Pineau). . . . 115
Pedersen, Grammaire comparée des langues celtiques IV (G. Dottin) 312
Peez et Dehn, Le système contentinal (R. G.). 72
Perraudeau, Histoire de Saint-Ouen (E. W.) 287
Perrot, Histoire de l'art dans l'antiquité, X (Salomon Reinach). 369
Perroud, Lettres de Mme Roland, I (Eugène Welvert). 68
Petras, L'idée du mal (Th. Sch.). 419
Pellissier, Shakespeare et la superstition shakespearienne (Ch. Bastide). 358
Pellizzari, Études sur Manzoni (Charles Dejob). 385
Petermann, Vers et prose au xviiie siècle (L. R.). 354
Petschenig, Saint-Ambroise, le psaume CXVIII (Pierre de Labriolle). 86
Pfannmüller, Le Marienleich de Frauenlob (F. Piquet). . . 425
Pfister, Les reliques I et II (M. D.). 317
Pflugk-Harttung, Leipzig, 1813, Documents (Arthur Chuquet) 216
Philaretos, Périclès et Aspasie (My) 486
Philippson, Le domaine de la Méditerranée, 2e éd. (A.). . . 460
Picavet, Essais sur l'histoire générale et comparée des théologies et des philosophies médiévales (A. Penjon). . . 400
Pirro, Schütz (H. de Curzon). 58
Pirson, Formulaires mérovingiens et carolingiens (Pierre Grillet). 233
Poèmes latins à Amsterdam. 138
Pohl, Un institut étranger (L. R.). 459
Pöhlmann (R. de), Dissertations (My.). 447
Polzer-van-kol, Arnold, le chiffre Sept (F. Piquet). 454
Poralla, Prosopographie des Lacédémoniens (E. Cavaignac). 2
Poulsen, Bustes grecs (A. de Ridder). 226
Pregizer, Charles Follen (R. G.). 391
Procksch, Les populations de la Palestine (Alfred Loisy). . 482
Procksch, La Genèse (trad.) (Alfred Loisy). 468
Prunières, L'opéra italien en France avant Lulli (H. de Curzon). 511
Rain, Un tsar idéologue (Arthur Chuquet). 293
Rambaud (J.), Roger de Damas. Mémoires, II (Charles Dejob) 343
Ranc, Souvenirs (R. G.). 326

pages
RAND, L'urbanité horatienne d'Hésiode (My.) 161
RAND, La vie de Judas (A. J.) 391
RASI, Bibliographie virgilienne (P.) 388
RÉBILLOT, Souvenirs de révolution et de guerre (Arthur Chuquet) 296
REDSLOB, Les théories de la Constituante (R. G.) 323
REINACH (Th.), Tibia (My.) 162
REINHARDT, De la théologie des Grecs (My.) 102
REISET (Vte de), La Comtesse de Provence (Eugène Welvert). 430
REITER, Commentaire sur Jérémie (Pierre de Labriolle) . . . 86
RÉMOND (G.), Avec les vaincus (L. R.) 16
RENARD (G.), Histoire du travail à Florence (Charles Dejob). 476
REUTERSKIÖLD, La religion laponne (Léon Pineau) 48
REYNAUD, Seconde lettre et réplique de M. Reuss 78
RIBERA ET ASIN, Manuscrits de la Junta (René Basset) 239
RICHTER, L'Ancienne Rome (M. Besnier) 163
RIDGEWAY (Etudes offertes à) (Paul Thomas) 473
RIDGEWAY, L'origine de la tragédie (My.) 261
RIEDL, Les ballades Kouroutzes (J. L. Fóti) 498
RIEZLER, Les lécythes blancs attiques (A. de Ridder) 264
RIGAULT, L'Invasion de 1815 en Seine-et-Marne (Eugène Welvert) 73
RIVASSO (R. DE), L'unité d'une pensée (A. Biovès) 298
RINN ET JÜNGST, Lectures sur l'histoire de l'Eglise (E.) 207
ROBBINS, Les Commentaires de la Genèse (M. D.) 317
ROCHEBLAVE, D'Aubigné (J. P.) 54
ROCHER (Mlle), Le district de Saint-Germain-en-Laye pendant la Révolution (Eugène Welvert) 285
RODES, La Chine et le mouvement constitutionnel (R. G.). 326
RODOCANACHI, Les monuments de Rome après la chute de l'Empire (J. Fontaine) 93
ROHDE, La lutte en Sicile 1291-1302 (Pierre Grillet) 155
ROMIER, La Saint-Barthélemy (H. Hr.) 267
RONJAT, Le développement du langage observé chez un enfant (Th. Sch.) 439
ROOSES (Max), Flandre (Henri de Curzon) 117
ROSENBAUER, La Poésie de Leconte de Lisle (L. R.) 15
ROSENBERG, Les anciens peuples italiens (Paul Thomas) . . . 106
ROSCHER, Le nombre sept (My.) 301
ROSS, Voyages aux îles (A. de Ridder) 126
ROSS, Voyage dans les îles (My.) 256
ROUCHÈS, Les Vigarini (C. G. Picavet) 268
ROWALD, Répertoires des lexiques latins (E. T.) 438
RUCK, La curie romaine (R. G.) 392
RUDBERG, Le dixième livre de l'histoire des animaux attri-

pages
buée à Aristote (My.) 484
RUSKIN, Le paysage (H. de Curzon) 417
SADJACK, Les manuscrits grecs du Mont Cassin (My.) 423
SALEMBIER, Pierre d'Ailly et la découverte de l'Amérique (A.). 460
SALIN, L'Alaska et le Jukon (B. Auerbach) 362
SALOMONS (H.), Le Bhâradvâja (Sylvain Lévi) 21
SAMARAN, Casanova (Eugène Welvert) 427
SARTON, Isis I (Th. Sch.) 518
SAULNIER, Journal de François, bourgeois de Paris (E. W.). 283
SCHANZ, Littérature latine, IV. 1 (E. T.) 450
SCHARRER, La vie religieuse à Augsbourg (R.) 405
SCHERLEN, Les archives de Kaysersberg (R.) 409
SCHERMANN, Un rituel du 1er siècle (P. de L.) 307
SCHIELE et ZSCHARNACK, La religion dans l'histoire et le présent IV et V (Alfred Loisy) 376
SCHINZ, La question du Contrat social (L. R.) 257
SCHLAGETER, Le vocabulaire des inscriptions attiques trouvées hors de l'Afrique (My.) 423
SCHMITT (C.), L'Etat et l'Individu. (Th. Sch.) 420
SCHOENIG, L. devant consonne dans les dialectes du nord de la France (E. Bourciez) 97
SCHRADER, L'année cartographique, 23 (H. de Curzon) 136
SCHULTZ, Les scholies d'Hésiode (My.) 221
SCOTT, Le pôle meurtrier (H. de Curzon) 136
SCHWARTZ, Les évêchés d'Italie dans les dynasties saxonne et italienne (Pierre Grillet) 153
SCHEWEMER, L'unité allemande (R. G.) 315
SCHWOEBEL, La Palestine I (Alfred Loisy) . . . .
SERBAN, Leopardi sentimental (Charles Dejob) 236
SEYMOUR DE RICCI, Le style Louis XVI (Henri de Curzon) . . 117
SHEWAN, La Dolonie (My.) 506
SIEGFRIED (A.), La France de l'Ouest sous la première république (Eugène d'Eichthal) 515
SOEDERBLOM, Théologie naturelle (Alfred Loisy) 380
Soldats suisses au service étranger (Arthur Chuquet) 290
SOVERI, Le De Spectaculis de Tertullien (P. de L.) 309
STAERK, Isaïe et le serviteur de Jahvé (Alfred Loisy) 502
STAMMER, L'Esthéticisme de Schleiermacher (L. R.) 13
STAPFER, Dernières variations sur mes vieux thèmes (L. Roustan) 174
STEINHAUSEN, La culture allemande contemporaine (R. G.). 315
STEINHAUSEN, Histoire de la civilisation allemande II (L. Roustan) 455
STENGEL-FLEISCHMANN, Dictionnaire du droit allemand (Th. Sch.) 368

pages
Stengel-Fleischmann, Dictionnaire (Th. Sch.) 259
Sternischa, Alemand et Andry (E. Bourciez) 196
Sticotti, Doclea (A. de Ridder) 127
Stolle, Le légionnaire romain et sa charge (R. Cagnat) . . 509
Stopes (Mrs), Burbage et le théâtre de Shakspeare (Georges-Bazile) 212
Stouff, Catherine de Bourgogne (Chr. Pfister) 52
Sturtevant, La formation nominale en grec (My) 187
Suzuki, La première philosophie Chinoise (Th. Sch.) . . 520
Swindler (M. H.), Eléments crétois dans le culte d'Apollon (A. de Ridder) 125
Szyslo, Le Mexique (H. de Curzon) 136
Taeubler, Les traités du peuple romain (Paul Thomas) . . 109
Teubner, Catalogue (My) 1
Thompson, Lamb, Essais (Ch. B.) 360
Thomsen, Les antiquités palestiniennes (A. L.) 464
Thoumas, Causeries militaires V. (Arthur Chuquet) 255
Thulin, Corpus agrimensorum Romanorum, I, 1 (E. T.) . . 203
Thompson (H.), Childe Harold (Ch. B.) 138
Tournier, Le Cardinal Lavigerie (A. Biovès) 274
Travaux de l'Ecole de Fries, IV, 3 (Th. Sch.) 440
Trench, Hamlet (Georges Bazile) 384
Trendelenburg, Pausanias à Olympie (A. de Ridder) . . . 508
Uhlenbeck, L'algonquin (A. Me) 178
Ullmann, Satura (E. T.) 389
Urba et Tycha, Traités de saint Augustin contre les Pélagiens (Pierre de Labriolle) 86
Urbain et Levesque, Correspondance de Bossuet V. VI (A.) . 65
Ussani, Notes sur Horace (E. T.) 388
Vahlen, Traité du Sublime (4e édition) (My) 24
Vallière, (C. de) Le régiment des gardes-suisses (Arthur Chuquet) 294
Van de Vorst et Delehaye, Les manuscrits hagiographiques grecs (P. de L.) 390
Van Dyck et Goya, (Henri de Curzon) 117
Vaughan, L'influence anglaise sur le romantisme (F. B.) . 355
Vauzanges, L'Ecriture des musiciens célèbres (H. de Curzon) 58
Vermale, La franc-maçonnerie savoisienne (R. G.) 392
Vernon Lee, Théorie du beau (Th. Sch.) 278
Vienot, Le Paris des Martyrs (R.) 240
Villaret, Hippocrate, de la nature de l'homme (My) 472
Volumes espagnols 392
Vossler, La civilisation de la France reflétée dans le développement de sa langue (E. Bourciez) 6

pages
WAHL, L'Europe de 1789 à 1815 (Arthur Chuquet). 292
WAITZ (E.), George Waitz (R.). 244
WARD et WALLER, Histoire de la littérature anglaise (Ch. Bastide). 360
WEIL, (J.) Les idées de Rod (L. R.). 15
WEINEL, Jésus au XIXe siècle (A. L.). 395
WELCKER, Vie de Zoega (My). 256
WELVERT, Napoléon et la police sous la première Restauration (Arthur Chuquet). 252
WERNLE, Les sources de la vie de Jésus (Alfred Loisy). . . . 470
WIEBER, Sylvestre Jordan (L. R.). 55
WIEGAND, L'Eglise de l'Incarnation à Bethléem (S.). 62
WIEGAND, Jean de Condé (Arthur Langfors). 510
WIELAND, L'autel chrétien (M. D.). 452
WILAMOWITZ et NIESE, Etat et société des Grecs et des Romains (My). 184
WINDFUHR, Baba quamma (A. L.). 501
WITKOWSKI, Lettres privées grecques de l'époque des Lagides (My). 504
WOHLWILL, Histoire moderne de Hambourg (Arthur Chuquet) 254
WRIGHT, L'auteur du Timon (My). 262
WRIGHT, Ménandre (My). 23
WRIGHT, Phrases dialectales et folklore (Léon Pineau). . . . 198
WROBLEWSKI, Esquisses françaises (L. R.). 258
WUTZ, Onomastica sacra I (A. L.). 483
YOUNG, Manuel de littérature anglaise (Ch. B.). 361
ZANDER, L'Eurythmie de Démosthène (My). 122
ZEUTHEN, La mathématique grecque (My) 184

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE DES Nos DU 1er SEMESTRE DE 1914

FRANÇAIS

Bulletin hispanique.
Bulletin italien.
Correspondance historique et archéologique.
Feuilles d'histoire.
Revue Bleue.
Revue celtique.
Revue de l'enseignement des langues vivantes.
Revue de philologie française et de littérature.
Revue des études anciennes.
Revue des études grecques.
Revue des sciences politiques.
Revue germanique.
Revue historique.
Romania.

ALLEMANDS

Deutsche Literaturzeitung.
Euphorion.
Literarisches Zentralblatt.
Zeitschrift für katholische Theologie.

BELGES

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.

HOLLANDAIS

Museum.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — 3 janvier — 1914

Catalogue Teubner. — Poralla, Prosopographie des Lacédémoniens. — Holmes, Les campagnes de César. — Juret, Dominance et résistance dans la phonétique latine. — Vossler, La civilisation de la France reflétée dans le développement de sa langue. — Angenot, Un marchand verviétois. — Cauer, Conférences. — Du Bled, L'Académie et l'argot. — Bégouen, L'Aa de Toulouse. — E. Allard, Frédéric II dans la littérature française. — Diebold, La spécialisation des rôles dans le théâtre allemand. — Marcel, Le frère de Diderot. — Bibliotheca romanica, Diderot. — Histoire de la philosophie, collection Hinneberg I, 5 — Stammer, L'esthéticisme de Schleiermacher. — — Rosenbauer, La poésie de Leconte de Lisle. — J. Weil, Les idées de Rod. — C. Couturier, Chez Coppée. — G. Rémond, Avec les vaincus. — Les aspirations autonomiques en Europe. — Académie des Inscriptions.

Geisteswissenschaften, Verlagsverzeichnis, von B. G. Teubner, Leipzig-Berlin, 394 p.

La librairie Teubner, qui avait fait paraître, en février 1911, à l'occasion du centenaire de sa fondation, un catalogue général de ses publications philologiques, vient de le publier à nouveau en octobre 1913. Il n'est personne qui ignore quels services a rendus cette maison, connue du monde entier, non seulement à toutes les branches de la philologie ancienne, mais encore à toutes les études qui sollicitent l'attention et l'intérêt de la civilisation moderne. La seule liste des huit grandes subdivisions de ce catalogue montre combien est vaste le champ d'activité de cette importante librairie. I. Antiquité classique (c'est ici que se trouve la célèbre *Bibliotheca scriptorum Græcorum et Romanorum Teubneriana*, qui contient actuellement près de 600 volumes de textes grecs et latins, et qui ne cesse de s'accroître) ; II. Philologie indogermanique et orientale ; III. Histoire, langue, littérature et art des peuples modernes; IV. Philosophie et psychologie ; V. Science des Religions ; VI. Géographie et ethnologie ; VII. Économie politique et droit; VIII. Enseignement et éducation. A la fin sont ajoutés le catalogue de la collection *Aus Natur und Geisteswelt*, qui a eu un succès si rapide et si justifié, et la liste des volumes parus ou à paraître prochainement de la grande publication dirigée par Hinneberg, *Die Kultur der Gegenwart*. L'intérêt d'un pareil catalogue n'est

pas à démontrer; et en particulier les amis de l'antiquité, pour ne parler que d'eux, pourront y puiser d'utiles renseignements. Illustré de 17 planches, dont une en couleurs, tirées des principales publications de la librairie Teubner, ce catalogue sera envoyé gratis et franc de port à ceux qui en feront la demande.

My.

P. Poralla, **Prosopographie der Lakedaimonier,** Breslau, J. Max, 1913, in-8°, 174 p.

Cet ouvrage répond à un besoin souvent ressenti par quiconque s'est occupé de l'histoire grecque aux v° et iv° siècles. Il sera certainement accueilli avec reconnaissance.

On regrettera seulement que l'auteur n'ait pas continué la liste jusqu'au temps d'Agis et de Cléomène. Il a eu la bonne fortune d'avoir sous les yeux, avant la publication, le *Corpus Inscriptionum Graecarum* consacré aux inscriptions laconiennes (IG, V, 1) : on a peine à croire, que dès, le iii° siècle, ces inscriptions soient trop nombreuses pour permettre la continuation du travail dans le même style, étant donné surtout que les inscriptions messéniennes ne sont plus en cause. Quoiqu'il en soit il a plu à l'auteur d'arrêter son travail, sauf en ce qui concerne les listes royales, à la fin du iv° siècle.

Voici quelques observations suggérées par un premier examen de l'ouvrage, et qui indiquent la position prise par l'auteur dans certaines questions difficiles.

9. Agésilas. L'auteur estime qu'il n'a pas pris part à la bataille de Mantinée, 362, malgré Plutarque, *Apophth. Lacon.* s. v. 75.

67. Alcman méritait certainement une biographie. Quelle que soit son origine, le poète, historiquement, est un Lacédémonien.

107. Arakos. Il me paraît douteux que l'éphore de 409-8 et l'ambassadeur de 370-69 soient le même personnage.

113. Areus. L'auteur renonce à dater son séjour à Sélinonte. Il me paraît certain qu'il s'agit de l'épisode d'Euryléon (cf. 327).

135, 137. Aristos, Aristotélès. Il me paraît très possible qu'il s'agisse du même personnage dans les deux passages de Diodore.

178. Brasidas. L'auteur suppose qu'il est l'éphore éponyme de 431-0; il aurait été élu, quoique jeune, en récompense de sa conduite à Méthone. La chronologie rend cette hypothèse assez scabreuse (épisode de Méthode après le 3 août, entrée en charge des éphores le 3 septembre).

227. Dexippe. L'auteur admet que le Dexippe de Sicile et celui des Dix-Mille sont le même homme : c'est possible, quoique non certain.

349. Hérippidas ; l'homme qui a commandé vers 393-392 et l'harmoste de 379 sont-ils bien le même homme ?

400. Ischagoras. Le fait qu'il a signé à la fois le traité de Nicias et

l'alliance de 421, avec mission en Thrace entre deux, indique que l'alliance doit se placer assez tard dans l'année.

421. Cléandridas. La conjecture qui fait du banni de 371 le fils de Gylippe est nouvelle et me paraît très heureuse.

503, 505. Lysandridas, Lysanoridas. Ces deux personnages ne seraient-ils pas le même homme ? L'épisode de Xénopeitheia et de Chrysé deviendrait ainsi moins obscur.

597. Pausanias. Cet « historien » ne serait-il pas le roi banni de 394, qui avait composé des écrits politiques ?

664. Sthénélaïdas. Je ne crois pas que l'assemblée dirigée par Sthénélaïdas ait précédé l'entrée en charge des éphores de 432-1, ni par conséquent que Sthénélaïdas ait été éphore éponyme.

717. Pharax. Le navarque de 378-7 devait être le fils de Styphon : on sait que les hommes de Sphactérie ont été réhabilités. Le conseiller d'Agis en 418 serait plutôt son grand père, et l'ambassadeur de 370-69 pourrait être lui-même.

729-30. Le poète Philoxène de Cythère méritait d'être porté au compte de Lacédémone, qui n'a pas été bien féconde en « intellectuels ».

760. Chilon. L'auteur marque son éphorat à l'année 556-5 : il y a doute sur ce point.

Suit l'examen des listes royales. Dans celle des Agides, M. P. accepte pour le Cléombrote de 242, la généalogie de M. Beloch : il faut certainement admettre un intermédiaire de plus qu'il ne fait entre Cléomène II et ce Cléombrote. Dans la liste des Eurypontides de Théopompe à Démarate, l'auteur suit M. Dum plutôt que M. Beloch : cela fait une liste un peu chargée, quoique plausible. Archidamie, la grand'mère d'Agis IV, devait appartenir à la famille, car le nom de son père Cléadas se retrouve à propos de l'antique roi Théopompe. Le mariage de Cléonyme avec Chilonis, fille de Léotychide, méritait d'être signalé comme seul exemple connu d'un mariage entre les deux dynasties. A propos du Démarate de Délos, l'auteur apporte une légère rectification à la généalogie établie par M. Homolle. Il aurait pu enfin examiner si le Machanidas de 207 se rattachait à une des maisons royales. Quelques indications chronologiques, dans les tableaux généalogiques, eussent été les bienvenues.

Dans la liste des navarques, M. P. inscrit Léotychide 479 et Pausanias 478 : il me paraît bien douteux qu'un roi put être élu navarque. Quant à la liste de 394-387, et à celle de 376-2, j'ai dit ailleurs (*Hist. de l'Antiq.*, II, p. 253, n. 5, et p. 302-3) sur quels points je me sépare de l'auteur [1].

Dans la liste des éphores, l'auteur inscrit Skipharidas et Phlogidas : j'en ferais plutôt des gérontes.

---

1. La bataille de Naxos est bien d'octobre 376, et non de septembre, comme je l'ai dit par erreur d'après Plut. *Cam.* 23 (*ibid.*, p. 362).

Le travail est complet, sobre et prudent dans les questions controversées. Il mérite, encore une fois, tous nos remerciements.

E. Cavaignac.

N. B. Archidamos IV a dû monter sur le trône après 302, puisqu'il ne figure pas dans le livre XX de Diodore.

T. Rice Holmes, **Caesars Feldzüge in Gallien und Britannien**, traduction et adaptation de *Caesars Conquest of Gaul* et de *Ancient Britain and the invasions of Julius Caesar*, par W. Schott, publié par F. Rosenberg (3 cartes), Teubner, 1913, in-8°, xiv-300 p.

Cet ouvrage est une adaptation allemande de travaux anglais connus du public depuis plusieurs années. Le texte y est condensé et agréablement présenté. Tout l'essentiel s'y retrouve. Les adaptateurs n'y ont ajouté que quelques observations : p. 19, n. 2; p. 24, n. 1; p. 71, n. 1; p. 109, n. 3; p. 169, n. 3.

Puisque l'occasion s'offre de revenir sur l'ouvrage de T. Rice Holmes, signalons la manière prudente dont l'auteur parle des chiffres de César (p. 36, n. 4; p. 51, n. 2; p. 155, n. 2). On voit que M. Beloch a appelé l'attention sur la portée de ces chiffres. Mais l'auteur anglais ne le suit pas dans son scepticisme injustifié vis-à-vis de renseignements comme le recensement des Helvètes, les forces de la coalition belge, la force de l'armée de secours d'Alésia. Les nombreuses circonstances où César aurait pu fournir des données statistiques et s'en est abstenu prouvent, par contre-coup, que, dans les cas sus-dits, il a été bien renseigné.

Le chiffre relatif à la coalition belge est spécialement intéressant, parce que, relatif à une région bien délimitée (départements Seine-Inférieure, Oise, Aisne, Somme, Pas-de-Calais, Nord), il permet des rapprochements instructifs. La région avait, il y a cent ans, 3 millions d'habitants, quatre fois plus qu'au temps de César. Mais on se souviendra qu'elle contient des parties où la houille, la betterave, le développement urbain, ont fait doubler la population au xxe siècle. En revanche, dans le département de l'Oise, les Bellovaques arment 60.000 hommes contre César, ce qui suppose une population de 250.000 âmes, contre 350.000 en 1801. Mais, dans ce département, l'augmentation n'a été que de 15 °/₀ au xixe siècle : la région est restée une des plus boisées et n'a pas de forts centres industriels, ce qui exclut les grands mouvements de population. On devra tenir compte de ces faits, si l'on est tenté d'appliquer le rapport vérifié pour le pays belge aux autres régions.

Dans la province romaine, par exemple, la population était de 4 millions d'âmes en 1801, ce qui ferait penser à un chiffre de 1 million pour l'époque de César. Mais l'augmentation de population n'a presque nulle part dépassé 50 °/₀ au xixe siècle, et a été en maints endroits très

inférieure à ce taux : on pourra donc forcer sensiblement le chiffre d'1 million, surtout si l'on se souvient que le pays était déjà fort en avance au 1er siècle av. J.-C. En appliquant ces observations aux autres régions, on sera amené à ne pas trop dépasser le chiffre de 10 millions d'âmes pour la population de la Gaule au moment de la conquête.

Je me suis arrêté un moment sur ce point, parce que, dans son *Histoire de la Gaule*, à laquelle on se réfère forcément désormais quand il s'agit de questions gauloises, M. Jullian me semble avoir été un peu loin dans la réaction contre les tendances de M. Beloch à abaisser les chiffres jusqu'à l'extrême limite.

E. Cavaignac.

C. Juret, **Dominance et résistance dans la phonétique latine** (Studien zur lateinischen Sprachwissenschaft, I). Heidelberg, C. Winter, 1913 ; un vol. in-8° de XII-263 pages.

Ce volume est le premier d'une nouvelle Collection consacrée aux études de linguistique latine, et qui se publie à Heidelberg sous la direction de MM. Niedermann et Vendryes : nous pouvons être sûrs d'avance qu'elle sera composée avec soin, et contiendra des travaux intéressants. Le livre de M. Juret l'inaugure d'une façon très honorable. Je sais bien que l'auteur avait à s'excuser tout d'abord — et il l'a fait — d'employer dans son titre un néologisme quelque peu barbare : il s'y est résigné cependant, faute de trouver un mot qui dît avec assez de précision ce qu'il voulait dire, à « savoir que certains phonèmes, en vertu de leur position, dominent l'évolution des autres ». Accordons-lui donc son néologisme, quoique je ne sois pas bien sûrs après tout que *prédominance* n'eût pas fait l'affaire. Le travail est divisé en deux parties qui sont sensiblement d'égale longueur, la première ayant trait à la résistance des consonnes latines suivant leur position dans le mot, l'autre à la résistance des voyelles brèves. Comme le fait remarquer l'auteur, le premier surtout de ces deux sujets était neuf, et peu exploré, encore qu'il ne soit pas sans offrir une certaine ressemblance avec la théorie de la dissimilation telle que M. Grammont l'a présentée jadis. Mais M. Grammont avait cherché à dégager des lois générales et valables au moins pour tous les idiomes indo-européens ; M. J., lui, s'est uniquement placé au point de vue du latin, il a cherché à en montrer le système phonétique « comme fortement lié dans toutes ses parties ». Il y arrive, et c'est un peu là ce qui m'inquiète, je l'avoue ; car enfin pourquoi un principe comme celui de la résistance d'une consonne intérieure « en position forte », s'appliquerait-il seulement au latin ? Et s'il est valable pour d'autres langues, comment peut-il spécialement en caractériser une ? Je n'insiste pas. M. J. est évidemment très rompu aux formules et aux pratiques d'analyse phonétique dont on se sert actuellement pour étudier

les origines indo-européennes, il les applique d'une façon sûre et avec une sorte de virtuosité où il se complaît : témoin sa discussion sur l'origine de *tergum* (p. 21-22), et l'hypothèse compliquée à laquelle il renonce d'ailleurs, mais après l'avoir exposée en détail. La façon dont il a cherché à résoudre le problème de *s* finale en latin (pp. 86-95) ne paraît pas non plus très convaincante : en tout cas je ne crois pas que la restauration de cette *s* ait été aussi complète qu'il est dit ici, le témoignage lui-même de Cicéron semble s'y opposer, et ce qui s'est passé dans la suite en Italie donne beaucoup à réfléchir. Çà et là du reste les formules dont se sert l'auteur manquent un peu de rigueur. « Pendant la période romane, dit-il à la p. 108, l'assimilation a poursuivi l'œuvre commencée en latin, mais elle a continué à agir régulièrement dans le sens de la consonne dominante ». Comment concilier cela avec le double traitement, par exemple, qu'a subi un mot comme *fem(i)na* au sud et au nord de la Gaule ? Il n'en reste pas moins que, dans son ensemble, l'étude de M. Juret est un effort remarquable pour systématiser des faits difficiles, et qu'elle atteste en somme chez son auteur de la pénétration, une science très avertie, une puissance véritable de déduction.

E. Bourciez.

K. Vossler, **Frankreichs Kultur im Spiegel seiner Sprachentwicklung**, Geschichte der franzoesischen Schriftsprache von den Anfaengen bis zur klassischen Neuzeit. — Heidelberg, C. Winter, 1913; un vol. in-12, de xi-370 pages (*Samml. roman. Elem. und Handbuecher*, IV, 1).

Si l'on traduisait exactement en français le titre du livre de M. Vossler, il y prendrait une allure un peu prétentieuse; mais cela tient peut-être à ce que le mot *Spiegel* n'éveille pas forcément chez les Allemands une idée concrète. Ce titre a d'ailleurs le grand mérite d'indiquer clairement ce qu'a voulu faire l'auteur : il a cherché à nous montrer que la civilisation de la France se reflète comme en un miroir dans le développement de sa langue, et c'est une idée juste, je crois, mais qu'il est singulièrement ardu de mettre en lumière d'une façon pertinente et suivie, dès qu'on veut sortir des généralités et s'appuyer sur des faits précis. En tout cas la tentative est intéressante, elle est même originale, ou plutôt neuve à certains égards, puisque aussi bien jusqu'ici ceux qui ont essayé de retracer l'histoire de la langue française, n'ont guère présenté que des exposés successifs de sa grammaire et de son vocabulaire à des époques différentes. M. V. a eu la louable ambition de faire tout autre chose, et il faut lui en savoir gré. Y a-t-il pleinement réussi ? Je n'oserais pas l'affirmer. On pourrait lui reprocher d'abord de n'avoir pas remonté assez haut dans le passé, et d'avoir ensuite arrêté son enquête d'une façon un peu arbitraire vers le milieu du xvii[e] siècle : il s'ensuit que le tableau n'est pas complet, et qu'il manque un peu çà et là de perspective. Car

d'avoir par exemple commencé l'exposé au XIe siècle, cela l'a entraîné à ne pas toujours tenir assez compte de la mesure dans laquelle les faits remontent au latin, et sa démonstration en devient souvent moins convaincante. D'autre part, s'il s'est efforcé de montrer comment les faits linguistiques s'accordent avec certains états de civilisation, je trouve qu'il ne s'est point demandé d'une façon assez systématique en quoi s'y révèle aussi un certain tour d'esprit initial, et s'y reflète pour tout dire la mentalité d'une race. Les progrès de la civilisation ne sauraient expliquer à eux seuls l'évolution d'une langue, et c'est en somme de la psychologie du peuple qui la parle, que dépend ce qu'il peut y avoir d'original dans son développement. Enfin j'ajouterai — parce que depuis longtemps la question m'occupe et me préoccupe moi-même — qu'il est très ardu, dans un exposé de ce genre, de fondre harmonieusement les faits linguistiques avec les détails historiques allégués, d'en faire un tout, et de donner une impression d'ensemble au lecteur : M. V. n'y est pas toujours arrivé, mais on ne saurait lui en tenir rigueur.

On ne lui tiendra pas rigueur non plus d'avoir, en ce qui concerne l'exposé de la civilisation, multiplié les citations empruntées à l'*Histoire de France* qui a été publiée récemment sous la direction de M. Lavisse : c'était son droit, et il ne pouvait d'ailleurs puiser à une source généralement plus sûre. Il va sans dire qu'il n'a point eu davantage la prétention de renouveler les questions linguistiquement parlant : il lui était parfaitement loisible d'utiliser les matériaux abondants qui ont été réunis et amenés à pied d'œuvre depuis quelques années soit en Allemagne, soit en France. Son originalité a consisté à établir et à montrer une concordance entre les deux ordres de faits, et c'est déjà bien joli d'y arriver dans une certaine mesure. Toutefois dans un exposé de ce genre il importe d'autant plus de ne s'appuyer que sur des faits interprétés avec rigueur, et je crois bien qu'à cet égard on pourrait çà et là lui chercher quelques chicanes de détail. Ainsi il est dit, p. 174, que les premières personnes comme *chant* sont devenues *chante* en moyen français sous l'influence de *j'entre* et semblables : je persiste à croire que cette raison est insuffisante, et qu'il vaudrait mieux alléguer l'analogie proportionnelle qui s'est établie entre des séries *il vend*, *je vends*, et *il chante*, *je chant*[*e*], etc. A la p. 176, tirer directement *je puis* de *poteo* est aussi une erreur que je ne me lasserai pas de dénoncer, et jusques à quand faudra-t-il le faire ? Puisque la forme n'est jamais *puiz* en ancien français, il faut donc de toute nécessité partir d'un type *posseo*, qui d'ailleurs s'explique facilement par une contamination entre *possum* et *poteo*. Dans ces matières il n'y a pas de petite exactitude, et on ne doit jamais se contenter d'à peu près. En ce qui concerne le XVIe siècle, je trouve d'abord que les considérations de M. V. relatives à l'Humanisme, surtout à l'influence de la Réforme sur la langue, ne

sont pas exemptes de quelque vague et ont été relativement un peu trop développées. Pour me borner ici encore à un fait de détail, j'estime qu'il ne faut pas non plus vouloir trop subtiliser, et je me demande si ce n'est pas un peu ce qu'a fait l'auteur (p. 319), lorsqu'à propos de la riche expansion du subjonctif au xvi[e] siècle, et d'une phrase telle que *Platon ne sçait en quel rang il les doibye colloquer*, il entame toute une théorie sur l'ignorance entraînant le doute et l'incertitude pour les hommes de la Renaissance. Oui, je ne dis pas, mais n'est-ce point cependant chercher un peu loin? Je crois que la vérité est plus simple, et que l'emploi du subjonctif dans les cas de ce genre provient tout bonnement d'une imitation de plus en plus envahissante du latin. Il n'en reste pas moins que sur nombre de points, et précisément sur l'emploi des temps et des modes en ancien français, M. Vossler a émis des hypothèses ingénieuses et qui doivent être prises en très sérieuse considération. Il a même eu le mérite original d'arriver en ces délicates matières à des conclusions au moins partielles : sans doute il l'a fait à grand renfort de mots abstraits, comme *objectivisme, subjectivisme*, etc., mais la langue allemande se prête si volontiers à ces abstractions qu'il faut bien les lui passer [1].

E. Bourciez.

H. Angenot. **Un marchand cloutier verviétois au XVII[e] siècle.** Verviers, P. Féguenne, 1913, (extr. du *Bull. de la Soc. viervétoise d'archéol. et d'histoire*, t. XIII). In-8°, 168 p.

M. Angenot continue à enrichir la bibliothèque de Verviers de documents précieux sur l'histoire de l'industrie. Il a ainsi acquis, et il publie, les registres du marchand cloutier Renson de Fays — son journal commercial et son registre de rentes. Le tout précédé de notes sur l'industrie du fer dans la vallée de la Hoegne, et en particulier sur la clouterie.

H. Hr.

Aus Beruf und Leben, Heimgebrachtes von Paul Cauer, Professor an der Universität Münster. Berlin, Weidmann, 1912. In-8°, xii-352 pp. 8 m.

M. Paul Cauer, qui a fait une grande partie de sa carrière dans l'enseignement secondaire allemand, a eu fréquemment l'occasion de donner des conférences, soit à un grand public, soit à des associations scientifiques. Il a réuni ces conférences en un volume très varié.

Peut-être est-ce l'infortune de M. C. d'avoir dû disperser son acti-

---

1. Il y a un certain nombre de coquilles : en voici quelques-unes dans l'impression des mots français : P. 167, l. dern. *cueur* pour *cuens* ; — p. 293, l. 12, *s'est* pour *c'est* ; — p. 314, note, *eysai* pour *essai* ; — p. 366, l. 3 du bas, *purrait* pour *pourrait*.

vité pendant sa vie de professeur et de proviseur. C'est, en tout cas, le mal de son livre qu'il ait abordé tant de sujets. Il y a, dans ces pages, de la morale, de l'histoire, de la critique, de la pédagogie. C'est une large surface, trop large pour que la profondeur soit bien considérable. On lira avec plaisir, certes, ces pages sur la conception philologique, sur Tasso, Hamlet, Gœthe, Schiller, Humboldt, mais sans que cette lecture fasse une profonde impression et laisse une trace durable dans la mémoire. Plus utiles sont les articles d'ordre pédagogique. M. C. est un « Schulmann » d'esprit ouvert et d'expérience sûre. Ses observations sont nettes, ses conseils judicieux. Il ne faut pas méconnaître non plus que le livre de M. C. est écrit avec un constant souci de la forme.

F. PIQUET.

Victor du BLED, **La Société française du XVIe au XXe siècle**, 9e série. Le premier salon de France : l'Académie française. L'argot. Paris, Perrin, 1913, in-12, p. 211. Fr. 3.50.

Pour sa partie essentielle le nouveau volume de M. du Bled est consacré à un sujet que dans les précédents il avait eu souvent l'occasion d'effleurer. Il va sans dire que dans celui-ci il ne l'a pas épuisé ; ce n'était pas d'ailleurs dans son plan et ce n'est pas davantage dans sa manière. Avec agrément il a recueilli dans l'abondante littérature qui s'offrait à lui les détails les plus curieux et les anecdotes amusantes sur les débuts de l'Académie et son attitude à l'égard des pouvoirs publics, sur la part qu'ont toujours prise les femmes aux élections académiques et le rôle des salons, sur les querelles des partis dans l'Académie au XVIIIe siècle, sur les avocats célèbres qui ont illustré la Compagnie, Patru, Target et d'autres, sur les compétitions et les visites des candidats, sur les réceptions les plus fameuses, sur les épigrammes et les satires dont les écrivains furent toujours si généreux pour le monde académique, etc., etc. Comme dans les autres volumes, l'auteur a su pour les dernières années de l'Académie ajouter quelques souvenirs personnels à cette histoire anecdotique. Les pages finales, un chapitre assez lâchement construit, mais agréable lui aussi, sur l'argot, ne se rattachent que de très loin au précédent sujet. Si M. du B. n'avait pas voulu écrire sur la question une causerie à bâtons rompus plutôt qu'une étude en forme, on pourrait lui reprocher d'avoir parlé d'une foule de transformations et de déformations de la langue qui n'ont rien de commun avec l'argot. Mais il lui a plu simplement de présenter en quelques traits un aspect nouveau de la société française contemporaine et sans aucune prétention scientifique, de même qu'il a voulu montrer l'Académie surtout dans son rôle social, et le grand public ne cherchera rien de plus dans son volume [1].

L. R.

---

1. P. 48, écrire le *Paysan parvenu*, au lieu du *Paysan perverti* qui appartient à Restif, non à Marivaux.

Comte Bégouen. **L'Aa de Toulouse** aux xviie et xviiie siècles d'après des documents inédits. Paris, Picard et Toulouse, Privat, 1913, in-16, p. 131.

A côté de la Compagnie du Saint Sacrement et longtemps après sa suppression existèrent d'autres pieuses associations secrètes. M. le comte Bégouen nous donne quelques renseignements sur l'une d'elles, l'Aa de Toulouse. Les documents qu'il a découverts ne lui ont pas permis d'en faire une histoire complète, mais il a pu suffisamment la caractériser. Les Aa (car il s'en était créé ailleurs qu'à Toulouse) étaient des groupements suscités et dirigés par les Jésuites, composés surtout d'ecclésiastiques, n'admettant que peu de personnes, travaillant à entretenir et à augmenter la piété et le zèle religieux de leurs membres. Ces associations n'avaient pas de visées politiques, écartaient même les hommes éminents et ne s'occupaient, en dehors d'exercices de dévotion ou de mortification, qu'à des œuvres de charité, comme la visite des hôpitaux et des prisons. Elles s'entouraient cependant du plus grand mystère, admettaient la casuistique la plus raffinée pour conserver le secret, et on est surpris à bon droit de ces allures de conspirateurs chez des gens qui ne veulent que réciter des prières et se donner la discipline; du moins les documents que nous offre l'auteur ne laissent rien percer d'un autre rôle joué par cette émule de la Compagnie du Saint Sacrement [1].

L. R.

Emmy Allard. **Friedrich der Grosse in der Literatur Frankreichs** mit einem Ausblick auf Italien und Spanien. (*Beiträge zur Geschichte der romanischen Sprachen und Literaturen*, VII). Halle a. S., Niemeyer, 1913, in-8°, pp. 144 mk. 5.

L'intérêt du sujet traité par Mlle Allard est tout justifié. Il a d'ailleurs été souvent touché par les historiens, mais aucun n'avait encore, comme l'a fait l'auteur, suivi chronologiquement tous les témoignages de sympathie ou d'hostilité que Frédéric II a rencontrés chez nous. Voltaire, qui présenta dès 1736 le prince héritier à ses contemporains, plus tard d'Alembert, donnent naturellement le ton dans ce concert d'hommages où les dissonnances ne manquent pas.

La première invasion de la Silésie, la paix signée à Breslau sans notre participation, la reprise brutale des hostilités en 1756 firent éclore contre le nouveau Machiavel, contre Frédéric-Mandrin satires et chansons. Mais chaque fois les succès militaires du roi forcent l'admiration, qui même ne fut jamais plus délirante qu'après Rossbach. Le philosophe d'ailleurs, le législateur, l'administrateur, le Mécène ont reçu non moins d'éloges, et aussi le poète et l'historien. L'auteur a relevé dans les lettres et les mémoires des contemporains, dans les correspondances littéraires, dans les journaux, dans une

---

1. L'abbé de Calvet; cité p. 126, s'appelle dans la note *Caulet*; quel est son vrai nom?

foule de pièces fugitives souvent rares ou d'une attribution difficile, toutes ces marques de faveur (le théâtre a été étudié séparément à la fin du volume), de même qu'elle a recueilli les impressions des visiteurs français de Potsdam. Mlle A. a voulu suivre jusqu'à notre temps la courbe de la popularité de Frédéric II en France. Pendant la Révolution, la figure du despote philosophe s'efface un peu, pour redevenir populaire sous le Directoire et l'Empire. La Restauration le jugea plus sévèrement à cause de son manque de sens religieux, mais les libéraux de 1830 se montrèrent plus impartiaux. Lorsque parut la grande édition des œuvres de Frédéric, Sainte-Beuve et la critique littéraire en portèrent une appréciation exacte. Quant aux historiens qui ont parlé de lui au lendemain de 1870, ils l'ont fait, suivant Mlle A., avec quelque prévention; mais pourquoi ne rien dire des derniers savants qui chez nous se sont occupés directement de Frédéric II? L'auteur eût pu borner son travail à la France; en le publiant dans une collection pour l'étude des littératures romanes, elle a tenu à l'étendre à l'Italie et à l'Espagne; mais pour l'une son esquisse ne nous donne qu'une impression assez confuse; quant à l'autre, elle n'a guère connu Frédéric que par l'intermédiaire des journaux et des anecdotiers français. En recueillant des documents aussi dispersés et en les groupant habilement, Mlle A. a ajouté un utile chapitre à la fois à l'histoire de Frédéric II et à celle du mouvement intellectuel de notre XVIIIe siècle [1].

L. ROUSTAN.

Bernhard DIEBOLD, **Das Rollenfach im deutschen Theaterbetrieb des 18. Jahrhunderts** (*Theatergeschichtliche Forschungen*, XXV). Leipzig et Hambourg, Voss, 1913, in-8°, p. 165. Mk. 5 fr. 50.

M. Diebold s'est proposé de rechercher comment s'était constituée dans le théâtre allemand du XVIIIe siècle, mais surtout pour la seconde moitié, la spécialisation des rôles et jusqu'à quel point la pratique en avait tenu compte. Une première partie, d'ordre plus particulièrement théorique, examine la division fondée en nature des rôles tragiques et comiques, de ceux qui exigent de l'acteur ou plus de sensibilité ou un plus grand talent d'imitation, car le véritable acteur universel n'existe pas. La deuxième partie, la principale de l'étude, expose les origines des divers types de rôles du répertoire allemand, qui les a reçus du répertoire français, souvent avec les mêmes noms, mais en les modifiant fréquemment. Cette analyse est forcément plus riche pour le genre comique, qui d'ailleurs, avec le comique noble du

1. L'auteur ne pouvait tout citer; elle aurait pu néanmoins tirer parti de l'ouvrage copieux d'un anonyme paraissant bien informé; *Lettres sur Frédéric II* (3 vol. in-8°, Strasbourg, Treuttel, 1789). Lire p. 9, Ausgabe; p. 13, aigris; p. 39, de puissance à puissance; p. 46, un spécifique, au lieu de *Angabe*, *rigris*, *en* puissance, *une* sp.

drame bourgeois embrassait une très grande variété de rôles. Mais en dépit de ces classifications courantes adoptées par toutes les scènes et d'après lesquelles leur personnel se recrutait, M. D. prouve, à l'aide d'abondants documents, dont les plus originaux sont empruntés aux archives des théâtres de Mannheim et de Weimar, que les directeurs de théâtre se refusaient à reconnaître dans la pratique une spécialisation trop étroite. Enfin la dernière partie du travail est consacrée à l'étude des différents rôles typiques, tels que les genres littéraires avaient contribué à les fixer. Cette fin est plus proprement un chapitre d'histoire de la littérature dramatique, mais il importait de montrer comment l'art du comédien avait dépendu de l'évolution littéraire ou quelquefois même l'avait dirigée. Le travail de M. D., qui échappe par sa nature à l'analyse, témoigne de recherches scrupuleuses et très étendues. Il rendra service par les abondants détails qu'il nous livre sur les emprunts de la scène nationale aux scènes étrangères (pour des lecteurs français les transformations subies par nos types comiques sont curieuses à suivre), sur l'interprétation au théâtre des œuvres dramatiques, sur l'organisation des troupes allemandes, sur les créations d'acteurs fameux, et un copieux index permettra de l'utiliser à ces divers points de vue. Quant à sa portée générale, elle n'apparaît pas très évidente, et l'auteur ne l'a nulle part soulignée [1].

L. R.

Chanoine Marcel. **Le frère de Diderot**, Paris, Champion, 1913, in-8°, p. 213. Fr. 3 50.

Diderot. **Le Paradoxe sur le Comédien. Le Neveu de Rameau** (*Bibliotheca romanica*. Nos 179-182). Strasbourg, Heitz, s. d. in-12, p. 241, fr. 2.

I. Le frère de Diderot était resté jusqu'ici à peu près un inconnu. Un érudit de Langres, M. le chanoine Marcel, lui a consacré une copieuse étude; une simple notice aurait sans doute suffi. Didier-Pierre Diderot, né en 1722, étudia comme son aîné au collège, puis au séminaire de Langres, prit à Paris ses grades de bachelier et licencié en droit, fut, de 1747 à 1759, secrétaire de l'évêché, ensuite chargé des fonctions de *promoteur*, une manière de directeur du contentieux, devint chanoine en 1767 et archidiacre en 1782; il mourut en 1787. Son biographe est intarissable pour louer sa science solide, son sens droit et son esprit pratique, surtout sa piété et sa charité. Son amour des pauvres lui fit créer à Langres, avec la collaboration d'autres prêtres généreux, les premières écoles populaires que des Frères de Jean-Baptiste de La Salle vinrent diriger. Ce qui nous intéresse dans cette biographie ce sont naturellement les relations des deux frères; elles

1. P. 112, pour le type du bourru il eût fallu rappeler avant Goldoni (1771) le *Grondeur* de Brueys et Palaprat qui est bien antérieur (1691), et il y en a eu certainement d'autres encore. P. 98, un vers est mal cité.

restèrent très froides, comme elles ne pouvaient que l'être entre deux esprits si différents et deux carrières si opposées. La biographie de Diderot ne s'éclaire donc guère de ce minutieux travail sur son cadet. Néanmoins sur sa famille, sur sa ville natale, sur sa popularité parmi ses compatriotes, en un mot tout ce qui rattache le philosophe à Langres, on trouvera dans l'étude de M. M. des renseignements un peu noyés sans doute, mais intéressants et tirés de documents originaux, actes notariés ou archives de la Haute-Marne. L'auteur a précisé quelques points mal connus, comme la date exacte de l'entrée de Diderot dans la cléricature (22 août 1726); il a rectifié certaines erreurs de ses devanciers, entre autres sur la maison natale du philosophe qui ne fut pas celle qu'annonce une plaque commémorative. La biographie de Didier-Pierre intéresse avant tout l'histoire locale, mais elle apporte aussi quelques menues informations à l'histoire littéraire.

II. — La collection de la *Bibliotheca romanica* a réédité deux opuscules de Diderot, *le Paradoxe sur le comédien* et *le Neveu de Rameau*. M. Friedrich Luitz a mis en tête une brève introduction qui renseigne le lecteur sur la genèse et la portée de ces deux dialogues et l'histoire de leurs éditions successives; à la fin du volume se trouvent quelques notes indispensables. Le texte adopté est celui de Dupuy pour le *Paradoxe* et de Monval pour le *Neveu de Rameau*; pour le premier les variantes du ms. de Naigeon sont indiquées en note et pour le second les plus importantes de l'édition de Brière et de la traduction de Gœthe. A la suite du *Paradoxe* a été imprimé l'article de Diderot sur Garrick qui en fut la première forme et parut dans la Correspondance de Grimm.

L. R.

Allgemeine Geschichte der Philosophie von W. Wundt, H. Oldenberg, W. Grube, T. Inouye, C. Bäumker, J. Goldziher, W. Windelband (*Die Kultur der Gegenwart*, herausgeg. von Paul Hinneberg, Teil I, Abteilung V). 2. Vermehrte und verbesserte Auflage. Leipzig-Berlin, Teubner, 1913, gr. 8°, p. 620. Mk. 14.

Martin Otto Stammer. **Schleiermachers Aesthetizismus** in Theorie und Praxis während der Jahre 1796 bis 1802. Leipzig, Deichert, 1913, 8°, p. 172. Mk. 4.50.

I. La *Revue* a déjà annoncé la première édition (1909) de cette Histoire de la philosophie. Les collaborateurs de la vaste collection dirigée par M. Hinneberg ont eu à cœur de parfaire par des remaniements et des additions les divers chapitres qui leur ont été confiés. Deux seulement sont reproduits tels quels dans la seconde édition; ce sont le chapitre sur la philosophie chinoise et celui sur la philosophie japonaise. Par contre l'esquisse de la philosophie hindoue par M. H. Oldenberg a été considérablement élargie. M. C. Bäumker, qui avait traité de la philosophie médiévale, a joint à son étude si

claire et si suggestive dans ses raccourcis, un chapitre spécial pour la patristique; écartant de son exposé tout ce qui est proprement du domaine théologique, il a considéré ce mouvement philosophique, en soi peu original, mais indispensable pour la connaissance du moyen âge, dans son parallélisme avec la spéculation de la Grèce païenne. En général les spécialistes, d'ailleurs peu nombreux, auteurs de ces monographies, se sont appliqués à ne pas dépasser les bornes de leur champ respectif, l'histoire des religions et de la dogmatique ayant fait l'objet de volumes particuliers dans la même collection. Malgré les respectables proportions du cadre, ils ne pouvaient prétendre à donner de chaque penseur et de chaque système une étude de détail. Ils ont tenu avant tout à souligner les affinités qui se découvrent entre les divers stades de la pensée philosophique, à saisir les filiations et les réactions des systèmes, à présenter enfin une véritable histoire des idées. Des notes bibliographiques succinctes, mais substantielles et tenues à jour, de même qu'un copieux index de plus de trente pages, feront en outre de l'ouvrage un livre utile et facile à consulter.

II. Le néo-romantisme qui apparait aujourd'hui comme une des tendances de l'Allemagne intellectuelle moderne, se manifeste aussi dans le domaine religieux : pour certains esprits comme pour les premiers romantiques la religion ne relève que du sentiment, au même titre que l'émotion esthétique; elle peut donc s'allier avec l'art, peut-être s'y subordonner, et le culte de la divinité pourrait s'appuyer sur le culte de la beauté. Un pasteur, M. Stammer, qui juge cette alliance compromettante pour le véritable esprit religieux, s'est préoccupé d'en rechercher les origines. Elles sont lointaines et remontent certainement au classicisme schillérien; mais c'est dans le cénacle romantique, dans le jeune Schleiermacher en particulier, qu'elles apparaissent avec le plus d'enchaînement rigoureux. M. St. a étudié en détail cette période de la carrière de Schleiermacher pendant le premier séjour à Berlin, où il subit si profondément l'influence de F. Schlegel jusqu'à prendre le patronage de la fameuse *Lucinde*. Dans les *Discours sur la religion* et dans les *Monologues* le critique a analysé avec soin les idées théoriques du jeune pasteur de la Charité sur l'essence et les éléments de la religion et établi ce qu'il appelle l'*esthéticisme* de Schleiermacher. En revanche — et il fallait s'y attendre — quand il aborde l'étude des sermons de son auteur dans le premier recueil qu'il en fit paraître en 1801, il y découvre, sinon une rupture entière avec ces spéculations hardies, du moins un écart assez grand pour montrer que dans l'application les théories religieuses du romantisme deviennent insuffisantes ou dangereuses. Ainsi donc l'exemple même de l'illustre novateur dont se réclament volontiers aujourd'hui les partisans de l'union de l'esthétique avec la religion et la morale, doit les éclairer sur les obstacles de la voie où ils s'engagent.

Même en faisant abstraction des intérêts religieux que l'auteur a pris en main au nom de l'orthodoxie, son étude mérite d'être signalée aux historiens du romantisme.

L. R.

Andreas Rosenbauer. **Le conte de Lisles Weltanschauung.** 1. und 2. T. Stadtamhof, Mayr, 1912-13, in-8°, pp. 44 et 65.
Julius Weil. **Ed. Rods Weltanschauung** in ihrer Entwickelung dargestellt nach seinem Romanen. Berlin, Mayer et Müller, 1912, in-8°, p. 114. mk. 2.
Claude Couturier. **Chez François Coppée.** Paris, Stock, 1913, in-16, p. 238, illustré. Fr. 3,50.

I. L'étude de M. Rosenbauer, bien que parue sous la forme modeste d'un *Programm* scolaire, est un travail consciencieux et solide, écrit avec une entière sympathie pour l'œuvre austère, mais point froide, du maître. L'auteur a commencé par esquisser le mouvement littéraire de la première moitié du XIXe siècle et fixer en traits rapides les grandes lignes de la biographie de Leconte de Lisle et de son évolution intime. Il s'est arrêté un peu plus longtemps sur ses idées sociales et religieuses, ses rapports avec le fouriérisme, son antipathie pour les religions positives. Toute cette première partie s'appuie nécessairement sur les travaux de la critique française et ne pouvait guère apporter de conclusions nouvelles. M. R. ne connaît pas même toute l'œuvre en prose de Leconte de Lisle, ni dans leur intégrité les documents biographiques, correspondances et notes, que les historiens du poète ont pu utiliser. Ce tableau sera néanmoins utile au public allemand qui est resté encore assez ignorant de la poésie de Leconte de Lisle. La seconde partie de son travail est plus neuve et plus originale; elle est fondée sur une étude attentive de cette poésie si souvent qualifiée d'impersonnelle et qui pourtant ne nous livre rien que la personne même du poète. M. R. a analysé avec soin les sources de son pessimisme, fait de mal romantique, d'une sensibilité suraigüe, nourri aussi par l'étude scientifique, la philosophie de Schopenhauer et du bouddhisme. Il a caractérisé le panthéisme de Leconte de Lisle et l'interprétation qu'il a donnée de la nature ; il a surtout montré l'optimiste qui se cache derrière ce pessimiste ; le mystique profond qu'il était dans sa vision d'une Grèce utopique et sa foi dans le culte de l'art destiné à servir de religion nouvelle à l'humanité. Il a heureusement rapproché l'éducation esthétique rêvée par l'auteur des *Poèmes antiques* de l'hellénisme de Schiller et corrigé avec raison les excès d'une théorie à la mode qui voudrait faire de tout abandon du rationalisme une maladie romantique. M. R. invite en terminant les poètes allemands à profiter des leçons et des exemples de la poésie de Leconte de Lisle ; son étude nous a paru bien faite pour leur suggérer l'idée de chercher ces enseignements [1].

1. Quelques taches çà et là : des coquilles dans les textes français, des vers

II. La brochure de M. Weil, apparemment une thèse doctorale, est uue étude de même ordre que la précédente, mais de valeur bien inférieure. Elle nous donne avant tout de copieuses et fastidieuses analyses des romans de Rod, pour établir la philosophie assez fuyante et peu originale de l'écrivain qui, parti d'un franc scepticisme, aboutit à un spiritualisme morose ou à un pessimisme résigné et veut subordonner les droits de l'individu aux vieilles lois sociales et morales. Au lieu de nous répéter après l'auteur la fable de ses fictions en y ajoutant de maigres conclusions, j'aurais préféré voir M. W. analyser avec plus de pénétration le détail des idées de Rod, leur origine et leurs rapports avec les problèmes qu'on agitait alors partout autour de lui. Mais une thèse était-elle pour cela nécessaire? Un bref article de revue y suffisait bien, et d'ailleurs, résumées à part, ces cent pages ne nous donnent pas plus. Les passages cités en français fourmillent de fautes d'impression, quelques-uns sont inintelligibles (pp. 52, 55, 87) ou semés de barbarismes, et les noms propres sont trop souvent estropiés.

III. M. Couturier fut pendant douze ans, de 1895 à 1908, donc jusqu'au moment de sa mort, le secrétaire particulier de François Coppée. Nous lui devons un aimable volume de souvenirs qui nous font pénétrer dans l'intimité du poète, nous décrivent minutieusement son intérieur, la maison des champs de Mandres ou le logis parisien de la rue Oudinot, et en présentent les familiers, les visiteurs d'occasion et les solliciteurs fidèles. Le maître lui-même revit dans ces pages, avec sa simplicité et sa cordialité bien connues, son humeur vive et malicieuse, sa générosité inépuisable. Mais nous attendions d'un confident de douze années un portrait plus poussé et plus vigoureux. Il y a trop de détails, agréablement contés, mais insignifiants; nous en aurions volontiers tenu quitte l'auteur pour une étude plus pénétrante du poète et de l'écrivain. Seules la conversion religieuse et les velléités politiques de Coppée à la fin de sa carrière ont été rapportées avec quelque précision. Mais il convient de reconnaître que ce fragment de biographie est écrit avec une entière sincérité et respire d'un bout à l'autre la plus chaude sympathie.

L. R.

Georges Rémond. **Avec les vaincus**. La campagne de Thrace. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1913, in-12, pp. 16 et 342. Fr. 3,50.

Un collaborateur de l'*Illustration*, M. Rémond, a réuni ses notes prises au cours de la guerre balkanique et nous les offre en un agréable volume, plein de verve et de pittoresque : un journaliste français a des dons de romancier. Il est à peine question d'opérations

---

faux (II, pp. 11 et 29), des noms propres mal transcrits : *Saint-Beuve*, *Paul Courier*, *Bournouf*, *Main de Biran*.

militaires chez ce correspondant de guerre; on sait assez que, du côté bulgare comme du côté turc, les reporters ont été réduits au rôle de témoins très lointains. Comme ses confrères, M. R. a dû se résigner à faire la navette entre Constantinople et le camp de Tchorlou ou les ouvrages de Tchataldja; par grande faveur il a obtenu en novembre de rester sur le front, de parcourir les lignes de défense de ce dernier boulevard turc et il a vu également les combats de mars 1913 qui ont précédé l'armistice final. Mais en fait, c'est peu; à défaut d'impressions directes, il nous donne celles d'officiers qui ont pris part aux événements les plus importants. Cependant sa part d'observations personnelles tient la plus grande place dans le volume. S'il ne nous fait assister que par des conversations rapportées aux rencontres de Kirk-Kilissé et de Lule-Bourgas, il en a vu lui-même les tristes épilogues, les lamentables défilés des vaincus et des émigrants. Il les décrit à plusieurs reprises, de façon saisissante et émue, soulignant partout la résignation et la passivité de ces armées désorganisées, affamées, frappées par la défaite et la contagion. Constantinople, qu'il a pu regarder de plus près que les champs de bataille, lui a laissé au départ des réserves, à l'arrivée des fugitifs, ou pendant la révolution de janvier, la même impression de ville indifférente, d'une cosmopolis sans idéal commun, sans âme et sans ressort. La Turquie se meurt pour avoir laissé tarir en elle la source de toute foi et de tout patriotisme; livrée aux étrangers qu'elle n'a su ni assimiler ni dominer, elle est incapable de se rénover. Et cependant l'auteur lui garde sa sympathie, malgré tant de lourdes fautes; il n'a pas omis de dessiner de belles figures de patriotes, d'officiers énergiques, d'organisateurs de talent; mais que pourront-ils sur une masse apathique et aveulie? L. R.

Les aspirations autonomistes en Europe, par MM. J. Auluéau, Francis Delaisi, Y. M. Goblet, René Henry, H. Lichtenberger, A. Malet, Angel Marvaud, Ad. Reinach, Seignobos, H. Vimard. Paris, Alcan, in-8°.

L'imprécision de ce titre barbare a dû dispenser les auteurs du souci de coordonner leur effort et de s'entendre sur une conception commune de leur sujet. Il manque à ce recueil d'articles tout ce qui aurait pu en faire un livre. M. Malet fait une histoire de la nationalité serbo-croate, mais n'expose pas la question contemporaine. M. Lichtenberger au contraire se borne à une étude de la récente constitution d'Alsace-Lorraine. M. Ad. Reinach remonte, pour expliquer l'autonomie des îles grecques, jusqu'aux temps tertiaires et ne nous fait pas grâce d'un détail avant de nous amener aux derniers jours d'octobre 1912. Pas un des neuf auteurs n'a compris de la même façon sa tâche: aussi l'intérêt s'éparpille. On espérait sur la foi du titre un exposé de chacune des questions *actuelles*; une seule répond bien à ce désir: celle de M. Vimard sur la Pologne.

Autre défaut : ces différents problèmes sont loin d'avoir la même importance et la même complication. Comment admettre que la question d'Alsace-Lorraine soit abattue en 21 pages, alors que l'autonomie des îles grecques en a réclamé 130?

Ni composition, ni proportion, que voilà donc une œuvre française ! Prenons une à une ces études, comme si elles n'étaient pas réunies sous une même couverture bleue.

Dans l'introduction, M Seignobos fait un tableau très clair des origines et du mouvement des nationalités et classe les 15 nations inachevées, de façon un peu confuse, à la fois d'après leur origine politique, leur situation géographique et leur point d'évolution. Notons seulement : qu'il ne reconnait pas (p. IV) de critérium pour les distinguer (peut être ; mais qui dit nationalité, dit un peuple qui a conscience de lui-même, ce qui rend bien vaine toute discussion théorique) ; que ces mouvements nationaux lui semblent n'avoir réussi que par la force des armées (évidemment, puisqu'il leur a fallu secouer une tyrannie extérieure) ; que la carte politique de l'Europe (p. X) est fixée et l'ère des guerres nationales close (à quoi la guerre des Balkans donne un léger démenti) ; qu'il ne rattache pas cet élan des nationalités à sa source, les idées françaises de la Révolution.

M. Lichtenberger examine ensuite à quel point la constitution nouvelle donne satisfaction *aux revendications autonomistes de l'Alsace-Lorraine* et conclut qu'elle n'apporte aucune amélioration effective au sort des populations annexées. Etude claire, précise ; mais c'est un bien petit côté du problème : on aurait voulu une étude sur l'état des esprits, la position des partis, les procédés de l'administration impériale et leurs résultats.

M. Vimard a divisé son excellente étude sur *La nation polonaise au* XXe *siècle* en 2 parties : 1° l'histoire des 3 morceaux de Pologne entre la date du partage et l'époque actuelle : les institutions constitutionnelles du royaume de Pologne en 1815, les restrictions aux libertés et le statut organique que provoque la Révolution de 1831, la suppression de toute autonomie et le début de la russification après celle de 1863 ; les oscillations de la politique prussienne, d'abord supportable, puis violemment réactionnaire après 1830, à nouveau plus libérale sous Frédéric-Guillaume IV et en 1848, systématiquement germanisatrice avec Bismarck ; celles inverses de la politique autrichienne qui, assimilatrice jusqu'en 1867, s'est faite au contraire libérale depuis ; — 2° l'étude de la situation actuelle : il montre l'absence de garanties en Pologne Russe, la suspicion où est tenue l'intelligence polonaise (régime qui s'adoucit d'ailleurs pour la religion et la langue), la mauvaise volonté qui entrave le développement économique, industriel surtout ; il note la transformation progressive du pays qui se démocratise lentement et où commence à se créer une classe bourgeoise, et le loyalisme des Polonais qui demandent seu-

lement des institutions libérales analogues à celle de la Galicie. En Pologne prussienne, la domination se fait chaque jour plus oppressive, depuis la proscription de la langue polonaise jusqu'à l'expropriation des paysans. La Pologne autrichienne, en face des deux autres, apparaît comme un paradis, étant complètement autonome : elle a le tort de dédaigner son propre développement économique. Sur tous ces points M. V. apporte des faits précis, clairs : voilà comme on voudrait voir tout le livre.

Je ne dirai qu'un mot des pages de M. René Henry sur *la Finlande*, où, malgré une conception plus sociologique qu'historique du problème, il y a tant de choses intéressantes, notamment sur la politique de Catherine II et d'Alexandre I et sur les restrictions apportées au pouvoir législatif d'Helsingfors par la création de la « législation d'Empire » en 1899 et la politique nationaliste de M. Stolypine et de la IIIe Douma. — Je reprocherai à M. Angel Marvaud quelque apparence de confusion dans son exposé si plein de faits du *Mouvement catalan*, dont il précise pourtant bien les transformations successives (d'abord simplement littéraire, puis républicain en 1867-68, revenant ensuite aux conceptions étroites du particularisme exclusif et même séparatiste de 1880 jusqu'aux émeutes de nov. 1905, s'élevant un moment jusqu'à l'idée de régénérer toute l'Espagne par une politique d'autonomie régionale de 1905 à 1909, retombant aujourd'hui dans les discordes entre particularistes monarchistes et particularistes républicains). — Quant à M. Y. M. Goblet, son étude de l'*Autonomie irlandaise* ne contient ni une analyse des principaux projets de Home Rule des libéraux, ni un exposé de la politique agraire des unionistes : c'est de la littérature, sans plus.

Restent les questions balkaniques. Je mets à part le chapitre de M. Malet sur *La nationalité serbo-croate* : c'est un exposé admirablement clair — le meilleur que je connaisse — des causes de son morcellement et de son histoire, mais qui s'arrête pour la Serbie en 1878, pour la Croatie en 1868, laissant de côté le problème contemporain.

L'étude de M. Ad. Reinach sur l'*Autonomie des îles grecques* commence par 32 pages de digressions géographiques, archéologiques, toponymiques et historiques sur les îles et la Grèce : 24 pages seront encore consacrées à discuter indéfiniment la situation morale des îles et les solutions possibles au problème, 21 enfin à exposer l'occupation d'une partie d'entre elles par les Italiens et les espoirs qu'elle autorise. Pourquoi donc ne s'est-il pas réduit aux pages très substantielles consacrées au régime turc, très neuves sur la part des îles à la guerre de l'Indépendance, plus banales mais intéressantes sur la question crétoise, personnelles sur les 12 îles et Thasos ? Je n'aurais que des compliments pour la précision et l'abondance des détails, pour la netteté de l'exposé.

M. Francis Delaisi étudie l'*Autonomie albanaise*.

M. J. Aulneau s'était chargé de *La question macédonienne*, le plus beau sujet : il l'a traité en 3 parties : 1° un exposé médiocre des éléments ethnographiques et de leurs prétentions; 2° un récit des événements, confus, sans une explication, où l'on ne voit ni la politique ottomane ni celle des puissances, où il n'est pas même prononcé le nom d'Allemagne, avec des erreurs (ex. : le chemin de fer Sarajévo-Mitrovitza présenté seulement comme une intention du comte d'Aerenthal, la politique d' « islamisation » des Jeunes-Turcs, la politique contemporaine de l'Angleterre et de la Russie appuyée sur le dogme de l'intégrité ottomane, etc.), ou des lacunes (pas un mot du rôle des Albanais); 3° un trainant examen des différentes solutions, après quoi l'auteur demande de faire crédit aux Jeunes-Turcs qui veulent sincèrement la réforme! Quels euphémismes pour parler des relations entre Serbes et Bulgares : des froissements, une sourde hostilité...! Comme nous sommes loin des pages, si claires, si pleines, de M. René Pinon !

Ces études sont donc de valeur bien inégale. Néanmoins, comme il n'existe pas d'ouvrages de cette nature, apportant sur ces questions diverses de résumé aussi abordable, le livre reste, — provisoirement, — un instrument de travail utile. Il le serait bien davantage, si chacun de ses chapitres était accompagné d'une bibliographie.

Charles-H. POUTHAS.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. — *Séance du 19 décembre 1913.* — M. Noël Valois, président, annonce que la Société Royale d'Edimbourg et l'Académie finlandaise d'Helsingfors (*Academia Scientiarum Finnica*) sont définitivement admises dans l'Association internationale des Académies

A la suite d'un comité secret, le président annonce que l'Académie a nommé correspondants étrangers : 1° M. Carl Robert, professeur à l'Université de Halle; 2° M. Wallace Martin Lindsay, professeur à l'Université de Saint-Andrews (Ecosse); 3° M. William Woodville Rockhill, ambassadeur des Etats-Unis d'Amérique à Constantinople (ancien élève de l'Ecole militaire de Saint-Cyr et ancien sous-lieutenant à la Légion étrangère, 1873-1876); 4° M. Ludwig von Pastor, directeur de l'Institut historique autrichien à Rome; 5° M. le marquis de Cerralbo, membre de l'Académie d'histoire de Madrid.

Léon DOREZ.

L'imprimeur-gérant : ULYSSE ROUCHON.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 2 — **10 janvier.** — **1914**

H. Salomons, Le Bhâradvâja. — Les religions de l'Orient et la religion des Germains, 2e éd. — Massignon, L'œuvre d'El Halladj. — Odyssée, p. Faesi, 19. — Wright, Ménandre. — Traité du Sublime, 4e éd. p. Vahlen. — Beseler, Sources du droit romain. — Leo, Littérature romaine, I. — Kahrstedt, Tite-Live. — Joret, Les noms de lieux scandinaves en Normandie. — Densusianu, Les Macédo-Roumains. — Jusserand, Ronsard. — Henri Mérimée, L'art dramatique à Valence. — Madelin, France et Rome. — Chantepleure, La ville assiégée, Janina. — Académie des Inscriptions.

Henriette J.-W. Salomons, **Litt. D. The Domestic Ritual according to the school of Bhâradvâja,** edited in the original sanskrit with an Introduction and List of words. Leyden, Brill, 1913, pp. xxv et 127.

Mlle S. est une élève de M. Caland ; c'est dire que l'édition du Bhâradvâja-grhya-sûtra a été préparée sous la direction du maître le plus compétent ; le texte est bien établi, correctement imprimé, suivi d'un index des mantras et d'un index verborum très complet. Une introduction, très brève, donne les indications absolument indispensables sur les manuscrits du texte et du commentaire, sur les particularités d'orthographe ou de grammaire. Les autres questions sont réservées, peut-être en vue d'un travail ultérieur.

Sylvain Lévi.

Die Religionen des Orients und die altgermanische Religion (Die Kultur der Gegenwart I. III, 1). Zweite, vermehrte und verbesserte Auflage, Berlin-Leipzig, 1913, pp. x et 287. 8 Mk.

Le volume sur les Religions de l'Orient dans la collection Die Kultur der Gegenwart est rapidement arrivé à une seconde édition. C'est un succès bien mérité. Dû à des collaborateurs de premier ordre, l'ouvrage présentait sous une forme condensée une somme énorme d'informations. La seconde édition est enrichie de deux nouveaux chapitres : l'un, sur les religions des anciens Germains par M. A. Heusler est plutôt inattendu dans ce cadre ; l'éditeur s'excuse sur des raisons d'économie intérieure ; le préjugé « indo-germanique » justifiera sans doute aux yeux des lecteurs allemands cette répartition étrange. L'autre chapitre traite des religions orientales au point de

vue de leur influence sur l'Europe antique; M. Cumont l'a écrit avec sa maîtrise coutumière; il marque la soudure nécessaire entre deux blocs qu'on avait trop longtemps séparés.

Sylvain Lévi.

L. Massignon, **Kitâb al Tawâsin**, par Aboû al Moghîth al Hosayn ibn Mansour al Hollâj, texte arabe, publié pour la première fois d'après les manuscrits de Stamboul et de Londres, avec la version persane d'Al Baqlî. Paris, Paul Geuthner, 1913; 1 vol. in-8°. xxiv-223 pages.

Depuis l'année de l'ère vulgaire 922, où périt à Bagdad dans les supplices l'un des créateurs de la mystique musulmane, el-Hoséïn ben Mançoûr surnommé el-Hallâdj « le cardeur de coton », le cri qu'il poussait en suivant ses bourreaux : *ana'l-ḥaqq.* « Je suis la Vérité suprême », c'est-à-dire : « Je suis Dieu ! » est resté célèbre en Orient. Il importe, pour l'étude de ce mysticisme et de son histoire, d'approfondir les idées qui ont amené el-Hallâdj à proférer une parole qui ne pouvait que retentir douloureusement dans le cœur des mahométans orthodoxes ; c'est à cette tâche ardue que s'est consacré M. L. Massignon, et il a été servi à souhait par d'heureuses découvertes. Un manuscrit du British Museum lui a fourni le texte du *Kitâb et-Tawâsîn*, « le livre des lettres *tâ* et *sîn* », et le commentaire qu'en avait écrit en persan Rouzbéhân el-Baqlî à la fin du xiie siècle a été retrouvé et reconnu par lui dans un autre manuscrit conservé dans une des bibliothèques de Constantinople.

M. L. M. a publié en regard l'un de l'autre les deux textes, l'original arabe d'el-Hallâdj et la traduction persane d'el-Baqlî, sans essayer d'en donner une traduction française; toutefois les difficultés dont le texte est hérissé sont expliquées dans une analyse très étendue du commentaire persan. La langue des mystiques n'est pas facile, elle est imprécise et vague, bourrée de termes techniques dont il est souvent fort difficile de donner un équivalent français, même au moyen de périphrases ; l'auteur reconnaît lui-même, dans une annotation au bas de la page 122, que « les termes techniques arabes ont été traduits ici très approximativement », et il convie le lecteur à se reporter au lexique [futur] de son travail d'ensemble [en préparation] pour les mettre au point. C'est dire qu'en l'état actuel des recherches de l'auteur, nous devrons nous contenter de nous rendre compte à peu près des idées du fameux mystique.

Sous le titre d'*Observations*, l'auteur a résumé les principales théories d'el-Hallâdj, et c'est là qu'il faut aller chercher l'explication de sa théologie et de sa métaphysique. L'importance de la prière pour obtenir le contact direct avec Dieu, la manière dont l'Etre suprême s'est extériorisé dans sa création, l'identité primordiale du Créateur et de la créature, la façon dont ils se confondent et se distinguent, la polémique sur le véritable caractère de la notion d'esprit (*roûḥ*), la

théorie des *dimensions* de l'entendement (provenant du caractère schématique des concepts); et autres sujets analogues, sont traités successivement par M. L. M. et forment une bonne préparation à l'étude d'une mystique passablement abstruse.

Cl. HUART.

Homers Odyssee, erklärt von FAESI, 2ter Band, Gesang VII-XII; 9te Auflage besorgt von J. SITZLER. Berlin, Weidmann, 1910, IV-268 p.

Dans cette neuvième édition du second volume de l'Odyssée de Faesi (ch. VII-XII), M. Sitzler nous donne un texte et un commentaire sensiblement différents de la précédente, qui du reste remonte à une trentaine d'années. Il a pris pour base de son texte l'édition de Ludwich, ce qui fait qu'il a abandonné les lectures de Hinrichs, pour revenir à celles des éditions antérieures, environ trente fois; d'autre part, il s'écarte de Ludwich dans une quarantaine de passages, ici pour adopter des conjectures modernes, là pour introduire une conjecture qui lui est propre, ailleurs pour conserver le texte de la précédente révision. Le commentaire est plus abondant et plus substantiel; il contient l'analyse des formes, et s'attache surtout à expliquer les faits les plus importants de la syntaxe homérique, en même temps qu'il insiste à l'occasion sur la suite des idées et sur la manière dont elles sont présentées. Les notes de ce genre sont fréquentes, de sorte que l'ensemble de l'annotation sert à la fois à l'explication des mots, à l'intelligence du sens et à l'interprétation des pensées; c'est là un progrès.

MY.

F. Warren WRIGHT. **Studies in Menander**. Baltimore, The Waverley Press, 1911, VI-109 p.

Quatre dissertations. I. *Les Serments dans Ménandre*. M. Wright classe les formules de serment selon les noms des dieux invoqués, en notant le rôle et le sexe du personnage qui les prononce, et faisant suivre quelques considérations sur le culte du dieu en question, avec un bref commentaire sur l'usage de chaque serment en particulier. Un tableau récapitulatif, suivi d'une comparaison entre Ménandre et les autres comiques grecs, termine cette première dissertation, d'où il résulte que les personnages de Ménandre ne diffèrent pas, en général, de ceux des autres comédies, en ce qui concerne leur manière de jurer par telle ou telle divinité. C'est là, conclut M. W., une nouvelle preuve que le langage de Ménandre est une fidèle imitation du langage de son temps. II. *Muettes et Liquides*. Ménandre ne s'écarte pas de l'usage du drame attique, pour la quantité d'une syllabe où une voyelle brève est suivie de muette + liquide, sauf en de très rares passages. M. W. les discute, et conclut qu'alors le texte est suspect, à moins qu'il ne s'agisse d'une imitation ou réminiscence d'autres poètes.

III. *Omission de l'article « metri causa »*. M. W. se demande si Ménandre a jamais fait ce *tour de force* (sic, en français), et conclut, d'après tous les exemples recueillis et analysés, que Ménandre a sans doute usé de l'expression qui convenait mieux au mètre, là où l'usage lui donnait le choix, mais que probablement il n'a jamais contrevenu à l'usage de la prose ou du langage de la conversation en omettant l'article par nécessité métrique. Dans cette étude, M. W. discute le v. 351 des *Epitrepontes* ἐὰν γὰρ εὑρεθῇ πατρὸς κόρη ἐλευθέρου etc., et propose de lire <ἡ> κόρη, ce mot, assure-t-il, étant nécessairement le sujet. Il semble ignorer la note de van Leeuwen, qui, dit-il (p. 83, note 19), ne se décide pas entre les deux interprétations, κόρη sujet ou κόρη attribut ; or, van Leeuwen, à la page 54 de sa seconde édition (1908), dit expressément que le sujet est ἐκείνη, à reprendre par anticipation dans ἐκείνην du v. 353 ; et c'est là, je crois, la véritable interprétation. IV. *Asyndeton*. Collection de tous les exemples d'asyndète, apparent ou réel, qui se trouvent dans les fragments de Ménandre. Les observations ajoutées montrent que le poète a usé de toutes les formes de cette figure qui sont reconnues par les grammairiens, et qui donnent au langage de l'animation, de la rapidité, de la couleur et de la vie. Comme on le voit, les sujets traités par M. W. ne sont pas nouveaux, et lui-même ne les donne pas comme tels ; mais ces quatre dissertations serviront toutefois à augmenter et à préciser nos connaissances sur la métrique, la langue et le style de Ménandre. — Une observation pour terminer. M. Wright me fait l'honneur de citer à deux reprises un de mes articles de la *Revue* ; mais il interprète mal la signature, qui pour lui représente M(e)y(er) ; My n'est ni M(e)y(er) ni M(asquera)y, comme quelques-uns l'ont cru.

M(ondr)Y (BEAUDOUIN).

Διονυσίου ἢ Λογγίνου Περὶ Ὕψους. *De Sublimitate libellus*, in usum scholarum edidit Otto JAHN a. MDCCCLXVII, quartum edidit a. MDCCCCX J. VAHLEN. Leipzig, Teubher, XXII-94.

Au commencement de cette nouvelle édition du *Traité du Sublime*, M. Vahlen reproduit les préfaces des trois premières ; il y ajoute quelques pages où il apprécie brièvement les travaux parus sur le texte depuis la troisième édition (1905), et signale en particulier le *Menekrates von Nysa* de Hefermehl et l'édition de Prickard dans la collection d'Oxford ; en outre, les observations et conjectures de Richards dans la *Classical Review* de 1902, qu'il n'avait pas connues en 1905. L'annotation critique, par suite, a reçu un assez grand développement ; M. V. n'a rien voulu négliger de ce qui, pour l'étude critique du texte, peut avoir de l'intérêt et de l'utilité. Quant au texte lui-même, il est resté identique, M. Vahlen n'ayant pas voulu courir le risque d'y introduire des émendations périlleuses dans les passages

encore douteux. Je note dans le texte seulement trois fautes d'impression : p. 50, 16 λαλῆς (λαλῆς), 74, 21 ὃ (ὅ), et 79, 21 μεταξῦ (μεταξύ).

My.

Beitraege zur Kritik der roemischen Rechtsquellen von Gerhard Beseler, Drittes Heft. Tübingen, Mohr. 1913, 212 p. gr. in-8° 8 m.

L'an dernier (27 avril 1912, p. 334) j'ai annoncé le deuxième fascicule des *Beiträge zur Kritik der römischen Rechtsquellen* de M. Gerhard Beseler, professeur à l'Universié de Kiel. Il publie à la même librairie un troisième fascicule (8 m.) dont voici le contenu. Le fonds est une série d'études sur les mots suivants, rangés par ordre alphabétique : absurdus, absurde, articulus, attamen, benigne, cadere in, circa, contendere (= confirmare), contrahentes, *cum* causale c. ind ; damnosus, dirimere, dispendium, divinare, dum, emergere, ex causa (absolut), ferendus, forsan, etc., hactenus, id (hoc) agere ut (ne), *igitur* vorgestellt und *itaque* nachgestellt ; imputare, incumbere, instar, iste, merus, necesse habere, nequaquam; nihil prohibet, posse et debere, recedere, refundere, ridiculus, secundum hoc u. ä, securitas, substantia. Avant cette liste, 4 petits articles (méthode [nécessités pour l'instant de monographies sur les mots]; objections à un article de Mitteis sur la recherche des interpolations ; le style de Pline le jeune et le style des juristes ; sur quelques passages [20 p.]) ; après la liste, 8 petits articles dont voici les titres : Erbbaurecht ; *in jure cessio*, Nachtrag zu B. II, 149 ; Klagenzession ; Die Activlegitimation zu *a° forti* ; zur a° *de in rem verso* ; zur *Publiciana* ; *si heres voluerit* u. ä ; Genuskauf ; actio dotis ; Nachträge ; index des passages des sources cités. Dans la liste des mots qui paraissent à M. B. caractéristiques d'une interpolation (*circa*, *attamen*, *iste*, *merus* etc.), beaucoup seront reconnus aussitôt par les philologues, qui se rappelleront les obels de l'*Antibarbarus*. Mais ne pas oublier que ces mots ne peuvent jamais être qu'un indice ; ils ne fournissent pas la preuve de l'interpolation. Coup sur coup sont cités ici les Mélanges Girard ; Moriaud (simple famille paternelle) etc.

Il est bien fâcheux que M. B. ait traité ses lecteurs comme des hommes rompus aux études de droit ; de là toutes sortes d'abréviations, d'omissions et d'obscurités ; aucune bibliographie ; livres, revues sont désignés en abrégé, souvent par une seule initiale. Quelle idée, dans un travail consciencieux comme celui-ci, de réduire volontairement le nombre de ceux qui pourront ou qui voudront l'employer [1] !

É. T.

Friedrich Leo, **Geschichte der römischen Literatur**. Erster Band. Die **Archaische** Literatur. Weidmann, 1913, 436 p. gr. in-8°, 12 m.

Le professeur de Gottingue, M. Fr. Leo n'avait publié jusqu'ici, en

1. P. 4, l. 3, au premier mot, lire *ut*.

dehors des textes (Culex, Sénèque le tragique, Plaute), que des livres de recherches (*Plautinische Forschungen*, fascicules ou volumes dans la collection de Göttingue, etc.). Son nouvel ouvrage descend de cette hauteur proprement scientifique pour se mettre à la portée de tous. Je crains que, le faisant, M. L. n'ait pas modifié, autant qu'on eût pu le souhaiter, ses formes de composition et d'exposition. Systématiquement, M. L. jusqu'ici supprime tout ce qui guide le lecteur, tables, sommaires développés, titres en vedette, etc. Dès qu'il entreprenait cependant une histoire de la littérature, donc un livre de vulgarisation, pouvait-il encore se réduire à une table générale des plus brèves et pour le reste se fier aux titres courants forcément écourtés. Le lecteur n'avait-il pas le droit de compter sur une aide plus efficace? On ne l'aura pas ici, M. L. ayant tenu à conserver ses habitudes. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait pas dérogé en plus d'une page, qui font penser au « rire du lion » ; nous n'en restons pas moins, en général, fort loin de la commodité des Manuels, et j'ai peur que la comparaison ne nuise au nouveau livre, ce qui me parait des plus regrettable, justement à cause de sa haute valeur.

M. L. a essayé d'une autre nouveauté dans un supplément (*Beilage*) de 50 pages environ qui vient à la fin du volume. Afin que les lecteurs profanes puissent comprendre plus aisément le sujet et les allusions du texte, M. L. a traduit en allemand un certain nombre de morceaux de Plaute, d'Ennius, de Térence, etc., qui étaient à ses yeux, au point de vue littéraire, comme autant de pièces justificatives. Des essais analogues ont été faits chez nous ; je me souviens d'histoires des littératures classiques qui étaient pour un tiers, sinon, pour moitié, des extraits d'auteurs ; le résultat, si je ne me trompe, a été médiocre, sinon mauvais, et l'on a renoncé parmi nous, non sans raison, je crois, à ces plans à double fin.

Neuf chapitres dont on trouvera ci-dessous les titres [1].

Je suis sûr d'avance que ceux qui connaissent les sujets qu'a traités jusqu'ici M. Leo, iront d'emblée aux meilleurs chapitres, ceux qui concernent Plaute et le théâtre ; ils ne seront pas déçus ; on y trouvera avec beaucoup d'idées et toute la précision désirable, aussi avec l'indication de la littérature la plus récente, un fort bon exposé des questions les plus difficiles. Je ne crois pas que jusqu'ici l'auteur ait jamais rien fait de meilleur. D'ailleurs, dans tout le livre, les études de détail, portant sur les différentes parties des œuvres, ont été faites consciencieusement et sont très précises. Pour Ennius, Vahlen sert de base. Je trouve neuve dans l'étude sur le style d'Ennius la distinc-

1. Bedingungen und Elemente litterarischer Entwicklung in Italien ; 2, Recht und Rede ; 3, Die Anfänge ; 4, Naevius ; 5, Plautus ; 6, Ennius ; 7, Die Nachfolger des Plautus und Ennius ; 8, Die Literatur und die römische Bildung ; 9, Die Dichtung des ausgehenden zweiten Jahrhunderts. Beilagen (extraits de Plaute, Ennius, Ménandre et Cécilius, Caton, Cornélie, Polybe, Térence).

tion très nette qu'établit M. L. entre ce que le poète emprunte aux Grecs (Homère et Alexandrins) et ce qu'il abandonne délibérément des essais de ses prédécesseurs ; sa préoccupation n'est pas d'imiter, mais de créer ; non pas de traduire des œuvres grecques, mais d'être un poète romain [1].

Vingt-deux pages sont consacrées à Lucilius. M. L. rend hommage au mérite de l'édition de Marx et des recherches de Cichorius. La question complexe des originaux grecs de Lucilius est élucidée et très approfondie. A l'occasion de la peinture du cercle de Paul-Emile et Scipion, critique rapide, et qui me paraît très fondée, du livre de Laqueur sur Polybe.

Je trouve mieux comprise qu'on ne l'avait fait jusqu'ici la position prise par Térence dans les polémiques du temps, ses premiers échecs (Andrienne, Hécyre) et ses luttes contre les admirateurs et les continuateurs de Cécilius. C'est donc toute une partie de la littérature latine qui me paraît renouvelée par le livre de M. L.; par exemple on ne pourra plus traiter des prologues de Térence sans se reporter à ce qu'il en dit.

En serrant de plus près les données de la tradition, en suivant les traces de l'influence que les poètes ont dû exercer les uns sur les autres, M. L. parvient à mieux faire revivre des auteurs dont les œuvres sont perdues, surtout Cécilius, avec sa verve, ses effets presque aussi puissants que ceux de Plaute, mais joints à un scrupule nouveau, au soin constant de ne pas déformer les originaux grecs et d'éviter toute contamination. Ai-je besoin de dire que l'historique de la comédie nouvelle est en même temps fort modifié par tout ce qui est tiré des pièces récemment découvertes ?

Afin de mettre en goût le lecteur, je détache quelques-unes des remarques sur Plaute et sur le théâtre qui m'ont paru particulièrement originales. Sur le texte de Plaute, M. L. admet que des doublets, même assez longs (p. 115), se soient glissés dans l'exemplaire du théâtre, la version la plus brève venant après celle qui avait paru traînante ; le tout pénétrant et restant dans l'archétype de nos mss. Pour la conduite que tient Plaute à l'égard de ses modèles, M. L. s'appuie, comme il est naturel, sur les allusions caractéristiques aux mœurs des deux nations ; mais il utilise aussi fort habilement ses vues sur les formes du mètre habituelles dans les deux théâtres. Conclusion : pour le fond de l'intrigue et pour les caractères, Plaute suivait d'assez près son original ; mais il en a remanié très librement les formes métriques.

A noter aussi la distinction que, d'après une indication des mss.,

---

1. M. L. débarrasse enfin Ennius (p. 182, n. 2) de deux dictons d'école, sans doute forgés de toutes pièces pour servir d'exemples de tmèses (*cere...brum*, *Massili...tanas*) que, sur le témoignage d'un grammairien inconnu, on mettait à la charge de sa mémoire.

on doit faire entre les scènes de dialogue parlé (DV, *deverbia*), toutes en senaires, et l'autre série, celle des *cantica* (C) qui se subdivise en scènes de chant et scènes où il y avait accompagnement de musique. A cela est jointe une recherche très intéressante sur l'influence qu'ont exercée, dans l'imitation de Plaute, la littérature surtout lyrique de l'époque hellénistique, et aussi le prolongement du succès de pièces de chant et de musique toujours en usage dans la grande Grèce. Ainsi avec ce qui pouvait être retenu de l'original sont venus se fondre des emprunts à la littérature plus récente de la Grèce et aussi des éléments italiens, le tout formant un ensemble très vivant, où il fallait les yeux d'un Horace pour découvrir les fautes de ton et la gaucherie des sutures. Là persistait une *vis comica* qui n'est pas sans doute celle de Ménandre, qu'on placera si l'on veut à un degré inférieur, mais dont l'action a duré au théâtre plus d'un siècle, et, dans la littérature, toute une série de siècles. De ces remarques paraît résulter l'explication naturelle et une conciliation fort acceptable des jugements contradictoires de Varron, de Cicéron et d'Horace sur les comédies de Plaute.

Sur l'ensemble on peut dire que la période « archaïque » se résume en une lutte de l'esprit et de la culture grecque contre la nationalité romaine qui résiste tout en cédant peu à peu, la littérature préclassique étant déjà elle-même le résultat d'une conciliation des plus heureuses entre ces influences diverses.

Toutes ou presque toutes les citations sont données en allemand, ce qui est fâcheux en cas d'oubli du lecteur, ou encore et surtout quand les remarques portent sur l'expression (p. 171 etc.).

M. L. se réfère aux publications récentes en quelque lieu qu'elles se soient produites (Grèce, Amérique, etc.) ; il est inutile d'ajouter que les références les plus fréquentes visent l'Allemagne, ses revues et surtout l'Hermès.

On est rassuré d'autre part sur la solidité de ces études en voyant que le critique s'est occupé soigneusement de tous les textes dont il parle et de la forme plus ou moins digne de foi sous laquelle ils nous sont parvenus. Çà et là sont semées aussi d'excellentes indications ou corrections de texte : comme p. 219, n. 1 : *Héc.* 2e prol. 26, es*sem* (et non es*set*) etc.

Ci-dessous quelques critiques[1].

Émile Thomas.

---

1. Le *sepulcra legens* dans le Caton idéalisé de Cicéron (p. 297, n. 2) n'est-il pas une fiction littéraire bien plutôt que le souvenir d'un fait réel ? — Çà et là quelques fautes de ton : ainsi p. 105, l'idée singulière que le renard (Reineke) pourrait avoir été un héros de la nouvelle comédie. — Dans la rédaction plus d'un cliché à la mode, comme p. 172, « l'individualisme » (je l'attendais). — Combien malheureux des tours comme (p. 108 en haut) : Die komische Fröhlichkeit ist dynamisch immer vorhanden ; das heisst... ! — Plus d'une fois obscurité dans la suite des idées ou dans l'expression par excès de concision (p. 253, n. 1 etc.) et

Die Annalistik von **Livius** B. XXXI-XLV. Vorschläge und Versuche von Ulrich Kahrstedt. Berlin, Weidmann, 1913, 118 p. gr. in-8°, 4 m.

Le présent livre est dédié à l'Institut de Berlin en souvenir des années d'étude que l'auteur y a passées en 1907-1911. Ce sont ici des pages détachées d'une histoire des Carthaginois.

M. K. est présentement privatdocent à l'Université de Munster. Il a débuté par des Forschungen zur Geschichte des ausgehenden fünften und vierten Jahrhunderts, et cette année il vient de terminer, par un troisième volume, l'histoire de Carthage qu'avait commencée Otto Meltzer. On s'accorde à reconnaître en lui le sens historique avec une vive ardeur à défendre ses idées.

L'auteur appelle l'attention sur le sous-titre (Vorschläge und Versuche) de son livre. M. K. estime que tout ce qui a été entrepris jusqu'ici sur le sujet est manqué ; il ne croit pas être au but ; il lui suffirait d'avoir trouvé le chemin et les indices qui peuvent y conduire.

Comme on pouvait le prévoir, M. K., par son argumentation, tire surtout parti des doublets et des contradictions du texte, qui prouvent de la manière la plus claire la pluralité des sources de l'historien : d'une part une source documentaire et chronologique que M. K. croit sûre ; d'autre part une source complémentaire, qui, d'abord parallèle à la première, est venue ensuite s'y mêler et l'a obscurcie au point de l'étouffer.

M. K. ne dissimule pas les difficultés de sa tâche. Avec la manière de citer, souvent équivoque, de Tite-Live comme des autres anciens, bien souvent on distingue mal la source principale de celle qu'on veut lui opposer, et l'on ignore aussi si la divergence porte sur un détail ou sur un ensemble. De là des interprétations doubles ou multiples entre lesquelles il n'est pas facile de choisir.

Voici en résumé les résultats auxquels arrive M. Kahrstedt. Tite-

---

cela à côté de longueurs et de répétitions. — Expressions par trop modernes : p. 170 en haut : häufte sich der *Stoff, auf Ennius' Tische* und *seine Feder* hatte Mühe ihm zu folgen. — Le renvoi à Diomède, p. 312, n. 3 est légèrement inexact (lire p. 472, 7 K.) et, par la mention de « livres », il est d'abord énigmatique. — Le titre d'une pièce qui est visée au texte (*Pseudolus*) est omis ou est tombé du titre courant de la p. 131. — Dans ce livre très correctement imprimé, je cite, parce qu'elle jure avec le reste, la coquille de la p. 277, n. 2, Vergil, geogr. — Ceci a plus d'importance. On souscrira difficilement à l'affirmation (p. 328 en haut) que Caton ait servi de modèle aux historiens postérieurs. Il est trop clair que le fruste auteur des Origines n'a été suivi, et cela est heureux, ni pour son plan, ni pour sa suppression systématique des noms propres. De la diversité des opinions exprimées sur le plan des Origines, il apparaît qu'il n'était pas simple et ne pouvait servir de modèle. — Contradictions de détail : si Népos nous renseigne inexactement sur tels livres des Origines (p. 295 en haut), comment M. L. veut-il d'autre part (p. 294 bas) s'appuyer sur telle de ses phrases générales ? Et de même p. 293 en haut), si le titre n'est exact que pour tels livres (2 et 3), comment argumenter du titre (ibid.) sur le caractère de l'ouvrage ? — Savants français cités : Mazon, Appleton (Le testament).

Live a puisé à deux sources annalistiques fort semblables et qui ne différaient que par des détails. Les emprunts sont reconnaissables pour une partie des faits qui concernent Rome et l'Italie, pour une bonne moitié en ce qui concerne les Gaules, quasi pour le tout en ce qui regarde l'Espagne.

D'après ce qui précède, le lecteur a compris que M. K. a voulu substituer aux suppositions trop faciles et souvent superficielles de Soltau une méthode plus rigoureuse. Le livre de ce savant (Livius' Geschichtswerk, seine Komposition, und seine Quellen, Leipzig, Dieterich, 1897), contenait sans doute beaucoup d'arbitraire; il est fait surtout d'hypothèses : qui de nous l'ignorait ? Je crains que, par la méthode proposée ici, on ne donne justement dans l'excès contraire ; ce ne sont, presque en toutes les pages, que signes et formules algébriques, sans aucune table qui aide à les interpréter. Je veux que telle combinaison paraisse séduisante : mais qu'on arrive ainsi à des vues justes, évidentes pour tous et qui soient fécondes, je ne le crois guère. Cependant je dois reconnaître que M. K. s'efforce de bien séparer ce qui, d'après notre matériel, peut être affirmé et démontré, et d'autre part ce qui n'a que l'apparence (Scheinindizien). Cela a son importance.

Le livre souvent obscur est d'une lecture pénible que rend encore plus désagréable, par endroits, un mélange baroque de mots latins et allemands.

É. T.

Commenti Donatiani ad Terenti fabulas scholia genuina et spuria probabiliter separare conatus est H. T. Karsten. Vol. II. Accedunt Indices. Lugduni Batavorum A. W. Sijthoff, 1913, xvi-349 p. 5 M.

Nous avons ici la fin d'une publication dont j'ai signalé l'an dernier la première partie [1]. Les *Adnotationes*, dans ce tome II, sont sensiblement plus courtes que dans le premier volume. Libre au lecteur de voir là, à son choix, un signe de lassitude ou une décision plus réfléchie puisque désormais la méthode et les idées de l'éditeur nous sont connues, et que de son côté, il a moins l'occasion et ressent moins le désir de donner ses preuves. Encore beaucoup de ces *Adnotationes* ne contiennent-elles que de simples renvois. Dans la préface, M. K. signale les différences qui séparent cette seconde partie du recueil de la première ; les scolies seraient ici moins développées et le nombre de celles qui doivent être suspectes, plus restreint. Donc la tâche du critique ici devenait plus facile.

Dans la même préface M. K. s'applique à réfuter la manière dont Wessner explique l'origine et l'altération de notre commentaire ; l'argumentation porte, comme on sait, sur les répétitions dans les scolies, et sur le singulier changement qui existe dans la disposition des sco-

1. *Revue* de 1912, I, p. 402.

lies, Phorm. II, 3, 7-93. Je crois qu'il faut attacher une grande importance à cette remarque que le nombre des interpolations décroît peu à peu, à mesure qu'on avance dans le commentaire.

M. K. ici s'attarde souvent à la discussion des étymologies dans les scolies ; elles étaient tellement viciées à Rome dès l'origine que je doute fort que ces fantaisies puissent conduire à aucun résultat. — M. K. croit aussi justifier la séparation qu'il fait de telle scolie en disant : *additamentum otiosum* ou *languidum et falsum* ; la raison est-elle suffisante ? Ailleurs M. K. met à part telle note grammaticale qui lui paraît fausse ; à notre point de vue, je le veux ; mais pour les anciens, en était-il de même ? Bien dur dans sa brièveté me paraît l'arrêt prononcé (*ineptum*) qui fait rejeter telle scolie (*Ph.* 13) dans le petit caractère parce qu'elle note un pléonasme.

Pour les difficultés particulières au texte, M. K., qui ne se propose pas de les résoudre, se contente d'indiquer d'une manière générale par quelles conjectures on s'efforce d'y parer.

Nous sommes très heureux de voir l'achèvement d'un travail consciencieux et méritoire qui nous a mis en main un bon instrument de travail et d'autre part qui appelle notre attention sur ce qui est plus important que toute remarque de détail, à savoir sur la composition et la formation du commentaire [1].

É. T.

Ch. Joret, **Les Noms de lieu d'origine non romane et la Colonisation germanique et scandinave en Normandie.** Paris, A. Picard, 1913 ; in-4° de 68 pages.

Ce Mémoire, qui est à la fois historique et géographique, suivant une mention figurant au verso de la couverture, a été *envoyé au Congrès du Millénaire normand en juin 1911, revu depuis, complété et refondu presque en entier.* Il est tel qu'on pouvait l'attendre de la science connue de l'auteur, et de ses travaux antérieurs. Dans un premier chapitre, M. Joret a exposé quels ont été, au point de vue de la toponomastique normande, les résultats de la conquête franque (sur l'irritante question de l'*Otlinga saxonia*, voir aussi Appendice II, p. 66). Puis il a donné un résumé historique court mais très nourri des incursions des Vikings au IXe siècle (pp. 17-24) : il est à peine besoin d'ajouter que ce résumé n'est pas fait de seconde main, mais d'après les textes et les sources elles-mêmes. L'auteur les avait déjà mis à profit, il y a trente ans, dans un ouvrage qui fait encore autorité ; il en a réuni d'autres depuis, et reste entièrement au courant des travaux faits dans ce domaine. Aussi nous pouvons donner crédit, semble-t-il, aux conclusions qu'il pose (pp. 57-64) sur l'ori-

1. Dans mainte note, M. K. se réfère à l'édition ou à l'apparat que Kauer a donné dans la révision de l'édition annotée des Adelphes (1903) de Dziatsko ; je n'en puis juger, n'ayant pas ce livre sous la main.

gine décidément danoise des Vikings; voilà plus d'un quart de siècle que dure la discussion entre allemands, danois et norvégiens, des savants comme Esaias Tegnér et Fabricius, plus récemment Jakobsen et Anders Pedersen, y ont pris part. M. J. était très qualifié pour intervenir à son tour dans le débat, il le fait d'ailleurs dans le même sens que les derniers auteurs que j'ai nommés, et voici ses propres paroles : « L'étude des noms de lieu formés à l'aide des radicaux norois *bec*, *beuf*, *bu*, *dale*, *fleur*, *londe*, *mare*, *torp*, *tot*, etc., nous avait déjà conduit à cette conclusion, que les localités désignées par ces noms avaient été fondées par des Scandinaves. L'examen des noms de personne, employés comme déterminés dans les noms en *ville*, nous permet de faire un pas de plus, et nous montre que les localités plus récentes qui portent ces noms ont presque toutes été fondées par des colons danois » (p. 62). Le cœur du Mémoire est occupé en effet par les longues listes des noms de villages normands qui contiennent un radical norois, et surtout par des discussions sur la valeur et le sens originel de ces radicaux, sur les transformations phonétiques qu'ils ont subies pour venir jusqu'à nous. C'est même à ce propos qu'on pourrait reprocher à M. J. je ne dis pas précisément des erreurs, mais du moins quelques expressions qui sont peu exactes. Ainsi p. 51, il est question du norois *budh* qui est devenu *bueth*, *beu*, et plus tard *beuf* « avec épenthèse de *f*, ou *f* analogique » : l'analogie paraît peu probable, et quant au mot d'*épenthèse* quel sens peut-il bien avoir ici ? Il est probable que nous avons tout simplement à faire à une transformation phonétique de la dentale finale, celle qu'on trouve aussi dans le mot d'origine germanique *bief*. Je serai moins affirmatif pour le mot *fleur* qui vient du norois *flôdh* avec des formes *flo*, *flue*, *fleu*, attestées pour le XIIIe siècle encore (p. 38) : on pourrait ici songer peut-être à l'analogie, mais en tout cas l'expression « épenthèse de *r* » ne signifie rien non plus, et il est possible que la dentale soit toujours en jeu. P. 31 le mot *orme* venant de *ulmus*, cité comme point de comparaison, a l'air d'être donné comme ayant subi un traitement régulier en français : ce n'est pas admissible, et la forme ancienne était *omme*, *oume*. Mais ce sont là des vétilles et des points de détail qui n'empêchent pas l'étude de M. Joret d'être un travail remarquable et d'une science très sûre.

E. Bourciez.

O. Densusianu, **Păstoritul la Popoarele romanice** (Extrait de la *Vie Nouvelle*). Bucarest, 1913 ; in-8° de 34 pages.

Dans cette leçon d'ouverture faite en 1912 à la Faculté des Lettres de Bucarest, M. Densusianu a rassemblé des détails intéressants et qui étaient épars un peu partout sur la transhumance dans les Pyrénées et en Espagne, puis en Suisse et dans les Apennins, dans la péninsule des Balkans enfin. Il a insisté tout particulièrement sur le

nomadisme invétéré des conducteurs de troupeaux pyrénéens, sur cette inquiétude errante et ce besoin d'aller devant soi que les Basques ont porté jusque dans les pampas du Nouveau-Monde. Il a profité aussi de l'occasion pour citer quelques fragments de poésies populaires où se trouve décrite la vie des pâtres balkaniques, et tout cela ne laisse pas d'être agréable. Mais ces considérations ethnographiques ne sont pour l'auteur qu'un prélude, et il cherche assez vite à en tirer aussi des conclusions linguistiques : c'est la partie fragile, il me semble, de son travail. Car enfin que les Macédo-Roumains comme les Gascons emploient devant *r* initiale un *a* prosthétique, et que les uns disent *ariu* (rivum) de même que les autres *arram* (ramum) ; que le rhotacisme, c'est-à-dire le passage de *n* intervocalique à *r*, soit très caractéristique pour les parlers de l'Istrie, et se retrouve aussi dans le Dauphiné, — ce sont là des rapprochements qui ont été souvent signalés, mais qu'en peut-on inférer ? M D. cherche évidemment à établir, à suggérer tout au moins qu'on se trouve en face de phénomènes qui peu à peu se seraient propagés de place en place par des migrations et des échanges, constituant au sud de l'Europe une sorte de chaîne linguistique. Cela reste vraiment bien problématique et ne s'appuie sur aucune preuve positive : rien ne s'oppose au contraire à ce que des développements phonétiques indépendants dans le temps et dans l'espace, aboutissent à des résultats identiques, et l'histoire des langues nous en fournit à chaque instant des exemples. A tout prendre, il vaudrait peut-être mieux se demander si des conditions de vie qui sont à peu près les mêmes, une nourriture donnée, l'habitat à une altitude déterminée, ne pourraient pas entraîner certaines similitudes dans le développement des organes de la parole.

E. Bourciez.

J.-J. Jusserand, **Ronsard,** *Collection des grands écrivains français.* Paris, Hachette et Cie, 1913. 1 vol. in-16 : 2 frs.

Ce petit volume, fruit d'un commerce assidu, non seulement avec Ronsard, mais en général avec les hommes et les œuvres du xvie siècle, se lira avec autant de profit que d'agrément. M. J.-J. Jusserand est un ronsardisant de vieille date. Son livre atteste une connaissance précise et critique de tous les travaux d'érudition consacrés depuis quelques années à Ronsard et, sur une foule de points, il apporte des aperçus nouveaux et des opinions personnelles. M. Jusserand, fervent admirateur du grand poète Vendômois, apparaît un peu jaloux de conserver ou de rendre au caractère de son héros une auréole de noblesse et de pureté. C'est ainsi qu'après avoir proclamé sa reconnaissance et son admiration pour les « monumentales et mémorables études » de M. Laumonier, il regrette qu'elles « offrent une image noircie et abaissée du caractère de Ronsard » (p. 211). Il s'efforce, au

cours de son exposé, d'effacer certaines impressions que laissait le *Ronsard, poète lyrique* de M. Laumonier. P. 74, à propos des *Folastries*, il disculpe le poète d'avoir cédé avec complaisance à la tendance de son tempérament sensuel et de son esprit gaulois : « Le poète... était plus lubrique en paroles qu'en action ». M. Laumonier, jugeant le rôle de Ronsard dans les guerres civiles, avait signalé parmi les mobiles qui avaient poussé le poète à se faire le champion de la cause catholique, à côté de son patriotisme et de son loyalisme, « son intérêt immédiat, l'intérêt de sa situation matérielle, l'intérêt de son œuvre poétique ». (*Ronsard, poète lyrique*, p. 205) M. Jusserand (p. 104 et suiv.) insiste plus volontiers sur le patriotisme du poète et la pitié qu'il éprouvait pour les maux de la France. M. Laumonier, tout en accordant que Ronsard avait su parfois faire la leçon aux rois, constatait pourtant qu'il avait atteint les dernières limites de l'adulation (p. 181, note 2), qu'il avait donné la première place, même dans les poèmes qui contiennent des conseils détournés, à la « louange hyperbolique, d'autant plus étonnante qu'elle est moins méritée » (p. 262). M. Jusserand a plus d'indulgence pour les éloges prodigués aux rois par Ronsard. Ce sont « éloges d'obligation et complaisances attendues d'un poète royal » (p. 152). « Célébrer en vers des protecteurs possibles ne lui semblait pas plus une humiliation que les trente-neuf visites propitiatoires n'en semblent une de nos jours aux candidats à l'Académie » (p. 93). Il semble bien qu'il y ait quelque excès de complaisance dans l'interprétation que M. Jusserand donne du silence de Ronsard sur la Saint-Barthélemy : « Le poète du roi se tut et tout le monde entendit ce que son silence voulait dire » (p. 123). M. Laumonier (p. 252) remarque fort justement qu'il y a dans la pièce des *Estoilles* des allusions au massacre, des louanges adressées à Pibrac qui fit l'apologie de cette journée et à Le Gast, un des plus violents massacreurs de huguenots, enfin des vers « cruellement légers » sur la fin misérable de Gaspard de Coligny. Ces divergences d'opinions de deux ronsardisants ne surprendront point ceux qui savent la richesse d'une œuvre poétique inspirée par les circonstances, les situations et les sentiments les plus variés.

Jean Plattard.

Mérimée (Henri), **L'art dramatique à Valencia depuis les origines jusqu'au commencement du XVIIe siècle**. Toulouse, Privat, 1913, in-8° de 734 p. — **Spectacles et comédiens à Valencia (1580-1630)**. *Ibid.*, in-8° de 267 p.

Prédestiné par son nom à l'étude de l'espagnol, M. H. M. a tenu pourtant à ne s'y engager qu'après une lente et vaste préparation. Après avoir refait à Paris ses dernières classes sous MM. Chantavoine et Bergson, collaboré à l'École normale à la rédaction d'un cours de M. Brunetière et passé avec succès l'agrégation des lettres, il a professé la rhétorique dans deux lycées, et c'est seulement quand

il a eu ainsi fortifié sa pensée dans le commerce de nos classiques qu'il a passé les Pyrénées; il a fait en Espagne de longs et fréquents séjours; rien qu'à Valencia il a demeuré une année entière. Il a donné une édition critique du *Prado de Valencia* de Mercader, publié une pièce inédite de Guillen de Castro, traduit l'ouvrage de M. Menéndez Pidal sur l'épopée castillane, aidé son père à fonder ses deux Instituts de Burgos et de Madrid ; par là, il a mérité à la Faculté de Montpellier l'héritage de M. Martinenche que la Sorbonne était heureuse d'appeler à elle.

Le premier de ces deux ouvrages, par lesquels l'auteur vient d'obtenir le titre de docteur avec la mention très honorable, ne paraît un peu long que parce qu'il a mis dans son texte beaucoup de choses qui, neuves et intéressantes d'ailleurs, auraient dû être rejetées en notes ou en appendices. Il s'était dit évidemment, et à tort, qu'il ne serait lu que des spécialistes; cela se reconnaît à l'omission d'éclaircissements nécessaires à tout autre qu'aux hispanisants.

L'objet de cette thèse a visiblement varié au cours des études de l'auteur : commencée dans la supposition que Valence avait produit une véritable école de dramaturges, elle s'est achevée dans la conviction courageusement énoncée et fortement appuyée qu'aucun principe commun ne relie ces dramaturges et qu'ils ont subi l'influence de leurs confrères de la Castille dès qu'ils les ont connus. M. H. M. avait négligé d'expliquer ce dernier fait : invité dans la soutenance à le faire, il a très bien montré que l'envahissement des pays de langue catalane par le castillan était depuis longtemps commencé et que la suprématie politique enfin prise par la Castille n'avait eu qu'à le compléter.

Toute la première partie du livre est naturellement de pure érudition, mais non la moins curieuse : on y trouvera des détails piquants sur les mystères espagnols, sur le matériel roulant des cortèges religieux à Valence où les personnages, sauf les choristes, furent longtemps figurés par des statues (v. notamment p. 10, 11, 14-15); l'importance de la mise en scène y était si grande qu'on retouchait sans cesse les mystères pour les adapter aux progrès qu'elle avait faits (p. 29) ; d'autre part, même au début du XVI[e] s., les rôles de femmes y étaient tenus par des hommes (p. 100). M. H. M. étudie très soigneusement toutes les influences subies par le théâtre primitif et ne se trompe guère quoiqu'il lui arrive (erreur malaisée à éviter toujours) de prendre pour populaires des morceaux écrits en réalité par des auteurs de profession. D'autre part, il a traité avec beaucoup de finesse tout ce qui pouvait être traité littérairement, témoin sa touchante biographie d'Aguilar où il nous fait aimer un poète pauvre et un pauvre poète que la passion de la poésie a consolé et presque ennobli, témoin surtout son portrait de Timoneda étudié sous toutes ses faces et pourtant plein de vie et d'unité : Timoneda qui a fait illu-

sion, non à ses contemporains, mais, un instant, à la postérité : tanneur de son métier, écrivant pour nourrir sa nombreuse famille mais aussi par goût, s'essayant dans tous les genres, effronté pillard, et pourtant laissant sa petite marque sur tous les genres qu'il aborde.

M. H. Mérimée a beaucoup d'esprit; parmi des taches excusables dans des ouvrages de longue haleine, il a semé beaucoup de jolis mots et de gaité. Il fera bien toutefois de résister à un penchant pour l'ironie qui l'amène de loin en loin à prendre en plaisanterie des choses fort répréhensibles ou à railler des tentatives respectables parce qu'elles n'ont pas réussi ou parce qu'elles demandent beaucoup à la nature humaine; comme, d'autre part, il a un penchant plus fort et plus heureux à goûter ce qui est bien, il en résulte par endroits des jugements confus : à quelques pages de distance, il pardonne à Guillen de Castero ses mœurs licencieuses sous prétexte qu'il n'était pas moine, lui attribue une loyauté *chevaleresque*, une *conscience ombrageuse*.... et une tentative d'assassinat.

Les documents sur lesquels repose la thèse complémentaire proviennent surtout d'une cave de l'Hôpital général de Valence où ils ne sont ni classés ni catalogués et où M. H. M. les a étudiés à la chandelle. Cet Hôpital avait le privilège de fournir une salle aux comédiens; il prélevait un droit sur chaque pièce qui s'y jouait et même sur toute représentation donnée à Valence; à partir de 1584, il y eut un deuxième théâtre moins bien aménagé et qu'on n'employait que comme pis aller; en 1619 on en construisit un troisième avec soin et à grands frais. Longtemps il n'y avait eu ni décors ni machines. Les représentations duraient 2 ou 3 heures, le temps de jouer une comédie d'environ 3.000 vers, plus un *entremes* et des danses; elles commençaient vers 2 ou 3 heures; l'affiche ne mentionnait pas le nom de l'auteur; on jouait au plus 150 fois par an, plus peut-être qu'aujourd'hui. Cet Hôpital a bien eu quelques torts à se reprocher : passe qu'il perçût un droit également sur les acrobates, montreurs de marionnettes ou de monstres, mais il faisait des fous un spectacle permanent ou les promenait en costumes grotesques (p. 98-9); il aurait voulu, outre le prélèvement sur les représentations, faire payer aux acteurs un loyer; qu'on le lui pardonne puisqu'il finit par être obligé de prendre une partie de leurs frais à sa charge! Mais il déployait beaucoup de zèle et, quand les chefs de troupes ne lui faisaient pas d'offres de services, leur adressait des agents pour traiter avec eux. A Valence, plus encore que dans le reste de l'Espagne, l'Église laissait les comédiens en paix malgré leurs mauvaises mœurs (p. 158-9); elle ne surveillait, et encore seulement depuis 1623, que les pièces composées sur des sujets religieux. Le Directeur d'une troupe transportait ses acteurs d'une ville à une autre à cheval ou en voiture, payait les hôteliers, les costumes (p. 232); les acteurs, soumis par lui et par l'Hôpital à une rude discipline, recevaient tant par représen-

tation, ils touchaient à peu près tous la même somme (p. 230) ; leurs bénéfices au total auraient été minces sans les représentations spéciales payées par de grands personnages ou par les corps municipaux. Le théâtre valencien manque d'originalité ; mais c'est encore Valence qui a le plus aimé l'art dramatique, l'a cultivé davantage et a le mieux traité les comédiens. (Dans le détail, v. p. 94-7 le récit inédit d'une mascarade exécutée à Valence en 1599 lors d'un mariage royal et conduite par Lope de Vega qui représentait le Carnaval et par un bouffon qui représentait le Carême ; p. 126-132 la liste des chefs de troupe qui jouèrent à Valence entre 1580 et 1630).

Quelquefois, après la lecture de fort bonnes thèses, on se demande quelle figure feraient dans une Faculté les auteurs qui viennent de s'enfermer si longtemps dans une ou deux questions ; mais, quand on ne saurait pas que M. H. M. prépare depuis longtemps des candidats à des examens qui portent sur toute la littérature de l'Espagne, on est rassuré par la variété des connaissances utiles partout et si lentes à acquérir, qu'il possède ; il a étudié les divers dialectes de la péninsule, le provençal, les institutions municipales du moyen âge, la langue italienne, ses Nouvelles ; il sait la mesure dans laquelle l'Italie a influé sur l'Espagne. Ce n'est pas l'homme d'un ou deux livres, c'est un hommes de ressources qui fera bien partout où on l'emploiera.

Charles Dejob

Louis Madelin, **France et Rome**, *La Pragmatique sanction, Le Concordat de François Ier, Un Français à Rome, La politique religieuse de Louis XIV, La Constitution civile du clergé, Le Concordat de 1801*, Paris, Plon, 1913, 400 p. in-16.

M. Madelin est un brillant journaliste. Il a de la vie, parfois de la verve, il sait vulgariser les questions les plus arides, il désire répondre aux préoccupations secrètes du public pour lequel il écrit. Même quand il traite des sujets historiques, il n'oublie pas qu'il appartient à un parti et qu'il a une politique à défendre. Le recueil d'articles qu'il publie aujourd'hui est moins un livre qu'un acte, un acte de propagande en faveur d'un nouveau Concordat.

Il n'est pas bon de mêler les genres. Le journaliste a fait ici un grave tort à l'historien.

L'historien va aux sources, le journaliste, plus pressé, s'en tient aux ouvrages de première ou de seconde main et choisit dans leurs conclusions ce qui convient à sa thèse. Des sept études ici rassemblées, une seule, un Français à Rome, est originale et c'est celle qui a le moins de portée puisqu'elle n'est que l'analyse d'un journal écrit sous le règne de François Ier et conservé à la bibliothèque Barberini à Rome. Toutes les autres sont faites d'après des ouvrages récents, d'après Noël Valois, d'après Rebelliau, d'après De La Gorce, d'après le cardinal Mathieu, etc. C'est dire que M. Madelin n'apprendra rien aux

historiens. Il n'a guère ajouté aux auteurs qu'il a analysés que des vues systématiques et des passions politiques.

Le gouvernement français, proclame M. Madelin (p. 45), a rompu récemment avec Rome « pour le plaisir de rompre ». M. Madelin le déplore. Il veut renouer la chaîne des temps, réparer la faute commise et ce désir, plus patriotique chez lui que religieux, l'amène à fausser l'histoire du passé qu'il ne voit qu'à travers un présent regrettable.

Il est injuste pour les gallicans qui ont fait la pragmatique. Il leur impute des pensées intéressées et mesquines. Il rabaisse à une question de gros sous l'opposition des Universités aux nominations par le pape. Il prête à nos rois une rouerie balancée beaucoup trop préméditée pour être vraisemblable. Il parle avec beaucoup de légèreté de nos traditions nationales. Il ne paraît pas croire que ce mot de « libertés gallicanes » pouvait cacher un sincère libéralisme, une aversion toute désintéressée contre le despotisme. En général M. Madelin ne tient pas compte du facteur moral. Cet ami de l'Eglise ironise les choses saintes. A l'en croire, rien n'est plus facile que « d'utiliser » le pape, il suffit de le respecter, de l'enguirlander en paroles, et de lui « lier les mains » en fait. L'incrédule que je suis oserá dire à M. Madelin qu'il se fait de l'Eglise et des papes une idée trop basse.

Trop sévère pour la pragmatique, M. Madelin est inversement trop favorable au Concordat de 1516. Il n'en montre pas les mauvais côtés ou il les voile. Que lui importe que la valeur morale des ministres de l'Église ait baissé, que la suppression des élections ait détruit en eux tout ressort, toute volonté, toute possibilité d'examen et de discussion, que la vie se soit retirée peu à peu du clergé français réduit de plus en plus au rôle ou de distributeur de sacrements ou d'usufruitier luxueux, M. Madelin est un politique. Il ne s'intéresse pas à ces questions morales, bonnes tout au plus à occuper les loisirs des sociologues. M. Madelin est un réaliste. De l'histoire il tire surtout des leçons de pratique gouvernementale.

Il admire Louis XIV qui sait menacer le pape juste assez pour le forcer à céder, pas assez pour aller jusqu'à la rupture. Ce chantage lui paraît le fin du fin, une diplomatie sublime. Et il le retrouve, en cherchant bien, au fond de la politique de tous nos rois : « Tout chef d'État français le comprendra qui ne sera pas aveuglé par des passions subalternes et d'inexplicables illusions » (p. 298). Avis aux chefs d'Etat qui auront à cœur de passer pour intelligents aux yeux de M. Madelin !

Ai-je besoin de dire que M. Madelin est très dur pour les Constituants ? Il répète ici les thèses les plus contestables, que la Constitution civile du clergé fut l'instrument des vengeances jansénistes, que depuis des semaines les évêques s'étaient retirés de l'Assemblée, que l'Assemblée ne voulait pas de négociations avec Rome, que *l'exposition des principes* fut la condamnation irrévocable de la Constitution

civile, etc. etc. J'ai démontré que tout cela est inexact, mais M. Madelin, qui admire la science et l'impartialité de M. De La Gorce, ne connaît de mon livre sur *Rome et le Clergé français sous la Constituante* que le titre qu'il estropie.

M'adressant maintenant à M. Madelin journaliste, puisque aussi bien son livre n'est qu'une série d'articles de journaux, je lui dirai qu'il oublie que si nos rois n'ont pas voulu de rupture complète avec Rome, c'est que ces rois étaient catholiques et commandaient à un peuple catholique. La France de 1913 est un peu différente de celle de nos rois. Puis, pour qu'on prenne au sérieux ses arguments, M. Madelin devrait commencer par prendre lui-même au sérieux l'Eglise et la Religion.

Albert MATHIEZ.

Guy CHANTEPLEURE. **La Ville assiégée.** Janina, octobre 1912-mars 1913. Paris, Calmann-Lévy, 295 p., in-8°; prix 3 fr. 50.

« A Edgar Dussap, consul de France à Janina, je dédie ces « notes de guerre » griffonnées ingénument, au gré des faits et des jours, sous l'impression directe d'événements, d'heures inoubliables. Nos souvenirs en combleront les lacunes. G. C. » Sous cette forme modeste et quelque peu malicieuse se cache Mme Edgar Dussap elle-même, qui a été parmi les assiégés et que les circonstances ont ainsi amenée a délaisser momentanément le roman, dans lequel elle excelle, pour faire une œuvre d'actualité historique.

Commencé le 19 octobre 1912, achevé en juin 1913, ce livre semble à première vue un journal, et il en a en effet la rigoureuse précision ; mais en avançant dans la lecture, on s'aperçoit bientôt que, sous couleur d'éphémérides, l'auteur a entrepris de nous peindre Janina et ses environs, les populations épirotes musulmanes et chrétiennes, les deux adversaires en présence, l'horreur et la grandeur de la lutte engagée. Le tableau est tracé de main de maître et avec un souci d'impartialité auquel Turcs et Grecs ne pourront que rendre hommage. Les Français qui ont récemment visité Janina, et qui sont à peu près les seuls étrangers qu'on y ait vus depuis l'occupation, regretteront uniquement que l'auteur ait poussé à l'extrême la réserve diplomatique; d'où sans doute les lacunes auxquelles il est fait allusion ci-dessus. Il eût été intéressant pour le public de connaître les agissements de certaines personnalités durant le siège. Mme D. a adopté à leur égard une attitude qui, en somme, est encore significative : elle n'en a rien dit du tout.

Hubert PERNOT.

— Le fascicule 18-19 (p. 481-640) du *Wörterbuch des Deutschen Staats= und Verwaltungsreichts* (Mohr, 1913, 4 M.) de STENGEL, réédité par FLEISCHMANN, termine l'article *Justizverwaltung* et va jusqu'à celui de *Krankenanstalten* inclusivement.

comprenant, comme article principal (p. 512-578) celui sur *Kirche* (constitution ecclésiastique, gestion des biens, les chefs), dans ses généralités, seulement, puisque les différentes confessions ont des articles spéciaux (*Evang. K.*, *Kathol.*, *K.*, *Religionsgesellschaften*). Parmi les autres sujets traités, nous citerons *Kaiser*, *Kanäle* (surtout ceux de Kiel et de Suez), *Kiantschou*, *Kolonial* (*Beamte*, *Finanzen*, *Gesellschaften*), *Konsalu*, *Konterbande*, etc. — Th. Sch.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 26 décembre 1913.* — M. Salomon Reinach lit une note de M. José de Figueiredo sur un grand tableau de Rogier Van der Weyden autrefois conservé au couvent de Batalha en Portugal. Ce chef-d'œuvre n'est plus connu que par un croquis du XVIIIe siècle, œuvre du peintre portugais Antonio de Sequeira, que M. de Figueiredo a retrouvé. La composition représentait la Vierge et l'Enfant, adorés par Isabelle de Portugal, duchesse de Bourgogne, par le duc de Bourgogne Philippe le Bon et par son fils Charles le Téméraire. M. de Figueiredo a pu démontrer que le panneau a été peint vers 1449; il est probable qu'il a été détruit au cours des guerres qui ravagèrent le Portugal au début du XIXe siècle. — MM. le comte Paul Durrieu et Emile Picot présentent quelques observations.

L'Académie procède à l'élection de son bureau pour l'année 1914. M. Emile Chatelain, vice-président, est élu président à l'unanimité; M. Edouard Chavannes, vice-président, également à l'unanimité.

M. Fougères, directeur de l'Ecole française d'Athènes, termine son exposé des travaux de cette Ecole pendant l'année qui s'achève (fouilles à Delphes, Orchomène, Némée, Thasos, ainsi qu'à Notion et Aphrodisias, en Asie mineure).

L'Académie procède à la nomination des commissions annuelles. Sont nommés :

Commission des travaux littéraires : MM. Bréal, Senart, Paul Meyer, Héron de Villefosse, Alfred Croiset, Clermont-Ganneau, R. de Lasteyrie, Collignon.

Antiquités de la France : MM. Paul Meyer, Héron de Villefosse, Viollet, R. de Lasteyrie, l'abbé Thédenat, Omont, Jullian, Prou.

Ecoles françaises d'Athènes et de Rome : MM. Heuzey, Foucart, Paul Meyer, Collignon, Cagnat, Pottier, Haussoullier, Prou.

Ecole française d'Extrême-Orient : MM. Bréal, Senart, Barth, Cordier, le P. Scheil, Pottier.

Fondation Benoît Garnier : MM. Senart, Barth, Cordier, le P. Scheil.

Fondation Piot : MM. Heuzey, Héron de Villefosse, R. de Lasteyrie, Homolle, Collignon, Babelon, Pottier, Haussoullier, comte Paul Durrieu.

Fondation De Clercq : MM. le marquis de Vogüé, Heuzey, Babelon, Pottier, le P. Scheil.

Commission administrative centrale : MM. Alfred Croiset et Cagnat.

Commission administrative de l'Académie : MM. Alfred Croiset et Cagnat.

Prix ordinaire (question prorogée de 1913 à 1914 : *Etude sur les impôts royaux en France sous les règnes de Philippe le Bel et de ses fils*) : MM. Paul Meyer, Viollet, R. de Lasteyrie, Prou.

Prix ordinaire (question proposée : *L'Espagne à l'époque romaine*) : MM. Alfred Croiset, Cagnat, Haussoullier, Jullian.

Prix Duchalais (numismatique du moyen âge) : MM. le marquis de Vogüé, Schlumberger, Héron de Villefosse, Babelon.

Prix Gobert : MM. Viollet, Valois, Morel-Fatio, Fournier.

A la fin de la séance du 28 novembre, M. Paul Viollet a donné lecture d'une note où M. Louis Cons, professeur à Bryn Mawr College (États-Unis), essaie d'établir que Jean Quentin, qui fut doyen de la Faculté de Décret de Paris, a composé, au moins partiellement, le cinquième livre de *Pantagruel*.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

LE PUY EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — 17 janvier — 1914

AVALON, Les Tantras. — LA GRASSERIE, La Cosmosociologie. — DIELS, Les présocratiques, Héraclite d'Ephèse. — BODRERO, Héraclite. — DIÈS, Le cercle mystique. — CUMONT, Les mystères de Mithra. — CIRILLI, Les prêtres danseurs à Rome. — ANRICH, Saint Nicolas dans l'église grecque. — REUTERSKIÖLD, La religion laponne. — GROEHLER, Les noms de lieux français. — GARTNER, Le Nouveau Testament de Bifrun. — STOUFF, Catherine de Bourgogne. — ARNOUX, Héroët. — ROCHEBLAVE, D'Aubigné. — PALUDAN, L'influence française et anglaise sur la littérature danoise au temps d'Holberg. — BLOSSIER, Doléances de Honfleur. — GODET, Les brûlements d'archives à Abbeville. — WIBBER, Sylvestre Jordan. — LÉMONON, L'Italie économique et sociale. — BOURDON, L'énigme allemande. — PIRRO, Schütz. — DAURIAC, Meyerbeer. — VAUZANGES, L'écriture des musiciens célèbres. — Académie des Inscriptions.

Arthur AVALON. **Tantra of the Great Liberation** (Mahânirvâna Tantra), a translation from the sanskrit, with introduction and commentary. London, Luzac et C°. 1913, pp. CXLVI et 359. 10 shillings.

Arthur et Ellen AVALON, **Hymns to the Goddess, translated from the sanskrit**. London, Luzac et C°. 1913, pp. IX et 178. 4 shillings.

M. Avalon est, autant que je sache, un nouveau venu dans l'indianisme ; il y entre avec éclat. Son livre inaugure brillamment l'étude des Tantras. La littérature des Tantras occupe, dans la vie religieuse de l'Inde moderne, le premier rang ; les Tantras règlent les croyances, les doctrines, les pratiques, les institutions même. La science européenne les a pourtant tenus jusqu'ici à l'écart, elle n'en a donné ni édition ni traduction ; elle les a écrasés sous une réputation désastreuse ; elle les décrit sommairement comme des compilations ennuyeuses et obscènes. M. A. s'est voué à la réhabilitation de cette littérature calomniée ; il annonce comme des publications prochaines une série d'ouvrages sur le Tantra et une série de textes tantriques. Il a choisi pour débuter le Mahâ Nirvâna tantra, quoique ce texte ait été déjà traduit en anglais dans l'Inde par un Bengali, ou plutôt pour cette raison même ; il a voulu, par une sorte de coquetterie, montrer ce qu'une étude attentive et sérieuse peut ajouter de lumière à l'intelligence mécanique des mots. Il n'a pas demandé le moindre secours à la science européenne ; il pouvait s'en dispenser sans porter aucun préjudice à ses recherches. En revanche, il se montre familier avec

un nombre considérable d'ouvrages tantriques ; il les cite à profusion dans la langue originale, et leur demande l'explication de termes techniques que les dictionnaires n'éclaircissent pas. En tête de sa traduction, il a placé une introduction de cent cinquante pages qui est le chapitre le plus substantiel et le plus précis qui ait été jamais écrit sur la doctrine des Tantras, leur ontologie, leur physiologie mystique, leurs procédés de culte et d'extase, et leur morale. Toutes les données de cet exposé sont appuyées sur des références nettes et variées. Il est vraiment déplorable que M. A. n'ait pas donné à la fin de ce volume un index des termes techniques dont la définition se rencontre dans l'une ou l'autre partie de son livre ; nos dictionnaires y auraient gagné un supplément infiniment précieux. On ne reconnaîtra la profondeur du courant tantrique dans toute l'étendue de la littérature indienne que le jour où nous saurons attacher des notions précises à tant de mots qui nous paraissent trop facilement vagues et flous. Et c'est aux Tantras aussi avec leurs procédés d'évocation magique (*sâdhana*), qu'il faudra demander l'interprétation de toutes les figures énigmatiques qui décorent de leurs multitudes grouillantes les façades des temples indiens.

Le second volume de M. A. (en collaboration, pour une partie, avec Ellen A.) n'a pas la même portée. M. A. y a réuni des hymnes d'origine diverse, empruntés aux Tantras, aux Purâ*n*as, au Mahâ-Bhârata, etc., tous adressés à « la Déesse », Devî, la figure la plus populaire du panthéon indien et le symbole accompli de l'éternel féminin dans ses innombrables manifestations. La plupart de ces hymnes sont fort connus, même en Europe (chez les indianistes, s'entend) ; plusieurs ont été déjà traduits ; mais, ici encore, les notes de M. A., tirées des commentaires ou dues à des consultations de pandits, accumulent autour du texte les explications utiles. Les littérateurs goûteront l'accent ému de ces hymnes, exaltés et graves à la fois ; l'historien des religions pourra y recueillir avec confiance des matériaux éprouvés.

Sylvain Lévi.

Raoul de la Grasserie. **De la Cosmosociologie.** Paris, 1913, in-12, 170 p. Prix : 2 fr. 50.

Dans la hiérarchie des sciences d'Auguste Comte, la sociologie occupe le sixième et dernier rang. D'après M. Raoul de la Grasserie, elle se subordonne à une discipline bien plus vaste et plus complexe, encore ignorée ou à peine entrevue, la « Cosmosociologie ». Celle-ci considère l'ensemble des êtres comme une immense société et elle étudie leurs rapports mutuels. Selon qu'elle fait appel à la foi, à la raison, ou à l'expérience, elle prend une forme soit religieuse, soit métaphysique, soit positive. « C'est la métaphysique qui a eu le plus de prétention, la religion le plus de puissance, la synthèse philoso-

phique... le plus de rigueur. Laquelle doit réussir ? Y en aura-t-il même une, de façon à apporter la conviction dernière avec la vérité palpable ? Chi lo sa ? » Il est à craindre que les idées de l'auteur ne trouvent grand crédit ni chez les croyants, ni chez les métaphysiciens, ni même chez les savants. Elles manquent trop souvent d'orthodoxie, de cohérence et aussi de critique. Mais elles témoignent d'une connaissance des religions, des philosophies et des sciences souvent très remarquable.

Prosper ALFARIC.

Hermann DIELS, **Die Fragmente der Vorsokratiker**, Griechisch und Deutsch. Dritte Auflage, erster und zweiter Band, Berlin, Weidmann, 1912. 434 et 345 p.

Hermann DIELS, **Herakleitos von Ephesos**, Griechisch und Deutsch, Zweite Auflage, Berlin, Weidmann, 1909. XVI et 83 p.

Emilio BODRERO, **Eraclito**, Testimonianze e frammenti. Bocca, Torino, 1910. XXXII et 213 p.

Auguste DIÈS, **Le cycle mystique**. La divinité origine et fin des existences individuelles dans la philosophie antésocratique. Paris, Alcan, 1909. IV et 115 p.

La philologie classique voit s'entasser devant elle des trésors d'inédits que la génération actuelle parvient à peine à publier. On n'a guère aujourd'hui le temps ni l'audace de se mettre à des travaux de synthèse. M. H. Diels est un des rares qui s'y soient risqués. Il y a admirablement réussi. On a fait valoir différentes fois ici-même (*Revue critique*, 1901, n° 42 ; 1903, n° 22 ; 1907, n° 15 et 1908, n° 48) l'éminente valeur et le succès retentissant de ses collections des fragments d'Héraclite et des philosophes présocratiques. Les découvertes de textes ont beau se multiplier. Au fur et à mesure que les chercheurs mettent au jour des ressources nouvelles, inlassablement M. Diels complète et améliore son œuvre. Les fragments d'Héraclite ont eu, dès 1909, une seconde édition et nous voici déjà en possession des deux premiers volumes d'une troisième édition des *Vorsokratiker*. Il faudrait écrire des pages pour donner une idée de tout ce que ces publications nouvelles apportent en fait d'accroissements.

Dans la dernière édition des *Vorsokratiker*, les notes sont mises sous le texte, page par page, et elles sont remplies de données, de remarques et de conjectures inédites. Les innombrables extraits de Sextus Empiricus ont été retouchés d'après les collations de M. H. Mutschmann ; ceux de Diogène Laërce ont profité des recherches faites par M. P. von der Mühll dans la tradition manuscrite des *Vies des philosophes* (par exemple, t. I, p. 32, 39 Κροτωνιάτης est changée en καὶ Ὀνάτας ; p. 148, 16 un vers jadis obscur de Parménide se transforme et devient lumineux ; p. 199, 12 et 16 grâce aux manuscrits de Suidas que j'ai fait connaître récemment, on gagne deux données curieuses sur la biographie d'Empédocle, etc., etc.). Les papyrus fournissent des témoignages nouveaux sur les rapports d'Euripide et d'Anaxagore (t. I, p. XV) ; ailleurs, ils apportent des textes pré-

cieux pour l'étude des *Orphiques* (t. II, p. 16, 12 *a*; cf. aussi p. 176), etc., etc.[1] Renouvelant le domaine le plus captivant peut-être de la science de l'antiquité, un travail de ce genre n'a pas besoin d'éloges. Les faits suffisent pour en démontrer l'influence féconde. Dans la jeune génération, nombreux sont ceux qui, ce répertoire en mains, se sont remis à étudier les débuts de notre science et de toute notre pensée.

En Italie, M. E. Bodrero consacre à Héraclite le quatrième volume d'une collection intitulée *Il pensiero greco*. La seconde moitié du volume (pages 85-178) est faite d'une traduction des témoignages et des fragments réunis par M. Diels (*Vorsokratiker*, 2e éd., p. 54-87). M. Bodrero y ajoute les lettres du pseudo-Héraclite, qui étaient reproduites à l'appendice V de l'édition d'I. Bywater. La traduction, qui paraît toujours soignée, est généralement claire et fidèle. J'aime à croire que les lecteurs italiens la trouveront en tout point réussie. Ils s'étonneront peut-être de ne point trouver à l'index des noms propres celui du regretté Teza, le professeur de Padoue qui, dès 1903, publia une version italienne de la traduction allemande de M. H. Diels (cf. *Herakleitos von Ephesos*, p. XVI, note de la 2e éd.).

En tête de ce joli volume, qui est dédié à Erminio Troilo, M. Bodrero met une ample introduction destinée à préciser le rôle d'Héraclite dans le développement de la philosophie présocratique. Plein de remarques excellentes et de rapprochements suggestifs faits à propos de l'individualisme du penseur d'Éphèse, cet essai brillant donne une haute idée du renouveau des études philosophiques qui se produit à présent en Italie.

M. Diès, comme on l'a dit ailleurs, est au premier rang de ceux qui restaurent avec éclat aujourd'hui les études platoniciennes en France. Mettant à profit, lui aussi, le grand recueil de M. Diels en même temps que les travaux d'Erwin Rohde et d'Otto Gruppe, il s'est attaché d'abord à étudier l'influence du mysticisme des sectes religieuses sur la philosophie grecque dans la période présocratique. Il constate que cette influence n'est pas prépondérante, les Ioniens, avec Héraclite, avec les Eléates et avec les atomistes, lui demeurant étrangers ou hostiles. D'après l'exposé de M. Diès — fort lucide, attachant et plein de jolies et claires formules — c'est seulement dans les cosmogonies orphiques, chez les Pythagoriciens et surtout chez Empédocle que le cycle cosmique est traduit consciemment en un cycle mystique, grâce à l'intervention de la loi de la chute et de la rédemption des

1. T. II, p. 169, note sur la l. 17 : τέτυκται est également la leçon reproduite par Proclus, *In Tim.*, I, 313, 21 et par Porphyre, Περὶ ἀγαλμάτων (cf. J. Bidez, *Vie de Porphyre*, appendice I, p. 3*), qui sont indépendants du *De mundo*. — T. I, p. 84, la note relative à la l. 1 m'embarrasse, car le mot τόνδε doit être donné par Plutarque et Simplicius : cf. *Herakleitos*, p. 24, fr. 30, note. Je me hâte d'ajouter que toujours ailleurs l'apparat est d'une clarté et d'une précision parfaites.

âmes. On lira avec un intérêt particulier les pages où M. Diès veut ramener à « une unité de tendance et d'inspiration » les deux poèmes si disparates du philosophe d'Agrigente. Pour le reste, M. Diès semble être tellement dans le vrai, que l'on se demanderait presque si sa thèse est contestable. Des tentatives malheureuses faites récemment pour accréditer des conclusions tout opposées[1] se sont chargées de prouver que ce livre excellent vient à son heure et qu'il importe d'en recommander la lecture même en dehors des pays de langue française.

J. Bidez.

Franz Cumont, **Les mystères de Mithra,** 3e édition, avec 28 figures et une carte. Bruxelles, H. Lamertin, 1913, in-8°, 258 pages.

Cet excellent livre, dans sa première forme, en 1902, ne faisait que reproduire les conclusions du grand ouvrage publié en 1899 par le même auteur sous le titre de *Textes et Monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra*; il résumait en six chapitres alertes, débarrassés de tout le bagage des références érudites et des dissertations critiques, ce que l'on sait sur le culte de Mithra, ses origines, sa propagation dans le monde romain, l'attitude du pouvoir impérial à son égard, sa doctrine, sa liturgie, ses rapports avec les autres religions païennes et le christianisme. En le rééditant pour la seconde fois M. Cumont en a modifié très heureusement le caractère. Tout d'abord il a cru devoir ajouter au bas des pages quelques notes sommaires, qui permettent aux lecteurs de contrôler ses généralisations et de se reporter, sur chaque point important, aux sources mêmes. D'autre part il lui a semblé qu'il n'était pas moins nécessaire de tenir compte des découvertes et des travaux postérieurs à 1899 : un premier appendice, sur l'art mithriaque, est un remaniement du chapitre consacré à cette matière dans les *Textes et Monuments*; un deuxième appendice donne la liste des principaux livres parus sur la question depuis 1900 jusqu'à la fin de 1912, énumère région par région les monuments retrouvés au cours de cette même période — y compris le bas-relief mithriaque de Patras (*Revue d'histoire des religions*, 1911, II, p. 178-184) et le vaste mithreum des thermes de Caracalla à Rome (*Notizie degli Scavi*, 1912, p. 305-325), — signale enfin différents textes édités ces dernières années ou jusqu'alors négligés; dans le cours du volume l'auteur fait son profit de tous ces nouveaux éléments d'information et de discussion, et il a pu enrichir encore de quelques noms sa précieuse carte de la diffusion du culte de Mithra, qu'il est si instructif de comparer avec celle des progrès du christianisme. Les *Mystères de Mithra* ne sont plus seulement un commode

---

1. Cf. par exemple les remarques fort judicieuses de M. F. Lortzing dans la *Berliner Philologische Wochenschrift*, 1912, col. 1433 et suivantes.

abrégé des *Textes et Monuments*; ils peuvent aussi leur servir désormais de supplément; M. Cumont y tient à jour, avec une exacte diligence, sa riche documentation sur la religion mithriaque.

Maurice Besnier

R. Cirilli, **Les prêtres danseurs de Rome**. Paris, in-8°, 1913, chez Geuthner, 186 p.

Le livre que M. Cirilli vient de publier sous le titre à effet, de : *Les prêtres danseurs de Rome*, comprenez « les Saliens », est intéressant comme essai d'explication d'un vieux culte de Rome par des traditions religieuses étrangères à l'Italie, et remontant à une antiquité très reculée. On sait que ces prêtres, gardiens d'un bouclier tombé du ciel, se livraient à certains jours à des danses sacrées, qui étaient la partie la plus importante de leur ministère. Avant toute étude de détail, M. C. a tenu à élucider l'origine des Saliens; il l'a fait en se reportant à des analogies qui ont été constatées ailleurs, particulièrement en Crète. Mettant en rapport la légende et le culte des Saliens avec les croyances des anciens sur la foudre et les orages, il admet que le bouclier des Saliens était l'image de la pierre à foudre et qu'il y en avait de tels conservés précieusement comme fétiches dans toutes les villes du bassin oriental de la Méditerranée; il en aurait été de même à Rome. La forme donnée à ce bouclier, sur un certain nombre de monuments figurés, en particulier sur des deniers, prouverait qu'il naquit d'une modification du bouclier mycénien; les Saliens l'auraient reçu des Crétois par l'intermédiaire des Phéniciens et ceci avant la fondation de Rome; car les Saliens formant deux collèges, celui du Quirinal et celui du Palatin, qui ne se fondirent jamais en un seul, il faut en conclure que les deux groupements qui constituèrent la Rome primitive avaient chacune leurs Saliens avant de se réunir. L'exposition de cette théorie remplit le premier chapitre du livre. L'auteur la résume et la précise encore dans le dernier. Pour lui la création des Saliens, gardiens d'un bouclier-talisman a coïncidé avec l'introduction de la métallurgie en Italie; et comme c'est de la Crète qu'est venue en Italie la civilisation du cuivre et du bronze, il se peut que « des corporations de forgerons crétois, en possession de pratiques magiques et rituelles aient émigré en Italie, pour y travailler les métaux et y aient acclimaté les danses magiques de leur patrie ». J'ai insisté sur cette théorie parce que je suppose que c'est la partie du travail à laquelle l'auteur tient le plus; c'en est, en tout cas, la plus personnelle et la plus originale, et la moins convaincante. Rentré dans le domaine des réalités plus tangibles, M. C. étudie ensuite l'histoire des Saliens de Rome et aussi de ceux qu'on rencontre dans d'autres villes voisines (fastes des Saliens connus), l'organisation du double collège, les attributs des prêtres (bon cha-

pitre où les différents insignes qu'ils portaient sont rapprochés des objets analogues découverts dans les tombes de l'Etrurie et du Latium), les cérémonies cultuelles qui constituent leur sacerdoce (analyse du *Carmen Saliare*.) Le livre se termine par un recueil des textes d'auteurs et des inscriptions où il est question des Saliens.

Cet essai est d'un archéologue documenté et d'un esprit sage [1].

R. C.

Hagios Nikolaos, Der heilige Nikolaos in der griechischen Kirche. Texte und Untersuchungen, von Gustav Anrich. I, *Die Texte*. Leipzig, Teubner, 1913, xvi-464 p. in-8°. Prix : 18 Mk.

Ce volume contient dix-neuf textes hagiographiques relatifs à saint Nicolas : 1° *Vita Nicolai Sionitae* : ce Nicolas, archimandrite du monastère de Sion près de Myre, est un personnage distinct de l'évêque ; mais sa biographie a fourni de nombreux éléments à celle de son homonyme et on doit la comprendre dans le dossier du thaumaturge ; c'est la pièce la plus ancienne avec la suivante. 2° *Praxis de stratelatis* : document fort précieux à plusieurs égards, très important pour le développement ultérieur de la légende. Trois généraux qui ont vu saint Nicolas sauver la vie à trois accusés innocents, sont dénoncés à leur tour auprès de Constantin par Ablabius, préfet de la ville. Ils recourent à saint Nicolas qui apparaît à Constantin et à Ablabius et ordonne de les mettre en liberté. Ils viennent à Myre remercier leur sauveur et lui offrir les présents impériaux. Trois rédactions. 3° *Praxis de tributo*. Les gens de Myre étant accablés d'un nouvel impôt s'adressent au saint. Celui-ci obtient de Constantin une réduction et expédie le rescrit dans un bâton creux sur la mer. Le bâton arrive le même jour à Myre ; des pêcheurs l'apportent aux autorités. D'autre part, les conseillers de Constantin le persuadent qu'il a fait une trop large remise. L'empereur rappelle saint Nicolas pour modifier le rescrit. L'évêque répond que le document est à Myre depuis longtemps. Un courrier rapide est envoyé et le miracle est vérifié. Deux recensions. Ce récit, assez ancien et apparenté d'une certaine manière au précédent, n'a eu par contre aucune influence sur la tradition postérieure. 4° *Vita per Michaëlem* : la biographie la plus ancienne et la plus souvent exploitée. Quatre miracles y sont insérés : miracle connu des trois filles sans dot ; miracle des matelots sauvés du naufrage ; miracle des vaisseaux de blé qui vont à Constantinople et d'où saint Nicolas tire la nourriture de son peuple sans diminuer la cargaison ; miracle d'Artémis : Artémis,

---

1. Qui, de l'auteur ou de l'imprimeur, faut-il accuser des fautes énormes commises dans l'impression des quelques mots grecs qui sont cités dans le volume ? ἀμφί, πῶιχιλοι pour ποιχίλοι, χαρδιο φύλαξ pour χαρδιοφύλαξ, ὠλατεῖαι pour πλατεῖαι, fautes qui d'ailleurs sont moins nombreuses dans les passages d'auteurs grecs rapportés en appendice.

attaquée par Nicolas de son vivant, apparait sous l'aspect d'une femme à des pélerins qui vont par mer vénérer le tombeau du saint; elle leur donne un vase d'huile pour les lampes du sanctuaire. Nicolas ordonne en songe à un des voyageurs de jeter ce présent dans la mer. On obéit, l'orage se déchaine; Nicolas sauve les passagers qui reconnaissent l'origine démoniaque de cette huile. 5° *Methodius ad Theodorum* : pièce liée étroitement à la précédente et qui contient les miracles des trois filles et des matelots. 6° *Encomium Methodii* : long panégyrique rapportant cinq miracles. 7° *Thaumata tria* : récit souvent uni à des miracles de l'*Encomium*. 8° *Vie des Synaxaires*. 9° *Vita compilata*. 10° *Vita per Metaphrasten*. Ces vies sont des combinaisons des textes antérieurs. De même les deux morceaux suivants dépendent d'une partie des précédents et du Métaphraste : 11° *Vita acephala*. 12° Βίος ἐν συντόμῳ, avec un certain nombre de récits parallèles. 13° *Vita lycio-alexandrina* : remaniement de la biographie de Nicolas de Sion et de quelques miracles. 24° Περίοδοι Νικολάου : dépend aussi de la biographie du Sionite. 15° *Thaumata singula* : miracles isolés dans les mss. ou formant des groupes différents. Ces récits sont au nombre de dix-neuf; quelques-uns nous ont été conservés en arménien on en slave. 16° *Encomium Neophyti* : ce panégyrique récapitule en quelque sorte les miracles des pièces antérieures. 17° *Encomium Andreae Cretensis* : œuvre de rhétorique, une des plus répandues. 18° *Encomium Procli*, falsification médiocre. 19° Récit grec de la translation à Bari. 20° *Testimonia* groupés en deux séries dont la première est relative à Myre et au tombeau du saint.

Plus d'un de ces documents est accompagné de pièces annexes. Pour publier ce volume, M. Anrich a dû copier, collationner ou photographier 71 mss. Il a été partiellement aidé par Mgr Petit, archevêque catholique d'Athènes, qui avait entrepris de son côté un travail analogue. Les textes sont munis d'un apparat critique où ne figurent que les variantes utiles. Une autre annotation contient des renseignements, des éclaircissements, des références. Une analyse des miracles et des manchettes permettent de s'orienter. L'ouvrage fournit enfin aux études la base qui leur manquait. Dans un second volume qui ne tardera pas, l'auteur nous apportera les descriptions des mss. et ses recherches sur la légende grecque du saint.

D. Sonnery.

Dr Edgard Reuterskiöld, **De nordiska Lapparnas Religion.** Stockholm, Cederquist, 1912. In-8e de 149 pp.

Si les Lapons sont aujourd'hui chrétiens, la plupart étaient encore païens au commencement du XIXe siècle, et ce n'est pas en cent ans qu'un peuple oublie les rites et les croyances plusieurs fois millénaires de son passé, surtout s'il continue à vivre à l'écart de la civili-

sation et dans les mêmes conditions naturelles qu'autrefois : aussi se comprend-il que plus que nulle part ailleurs les « superstitions » soient chez eux nombreuses. Seulement, ce serait une erreur grossière que de s'imaginer qu'il suffit de recueillir ces dernières pour être fixé sur la mentalité primitive de ces populations. Il faut les étudier une à une historiquement, les comparer ethnologiquement, de façon à d'abord éliminer tout ce qui est d'origine étrangère et à faire dans ce qui appartient à la nation même le départ de ce qui revient aux différents âges. Et c'est en procédant ainsi que M. Reuterskiöld a trouvé sous la couche des divinités empruntées soit aux chrétiens, soit, plus anciennement, aux Scandinaves païens, deux couches tout à fait archaïques, dont la plus récente correspondrait à la vie nomade et l'autre à la vie de chasseurs des Lapons. Le « festin de l'ours », p. ex., offre encore aujourd'hui des traces qui ne permettent pas de douter qu'il ne peut avoir pris naissance que chez des chasseurs, mais qu'il s'est peu à peu assimilé un certain nombre de rites nouveaux ayant trait à la végétation. M. Reuterskiöld a écrit sur ce sujet un très curieux chapitre. Ce qu'il dit des idoles de pierre ou « seite », de la naissance de leur culte et de son évolution, ne m'a pas moins personnellement intéressé, sans que, d'ailleurs, je sois en état de dire s'il faut ou non accepter ses explications. Ce sont, en tous cas, d'ingénieuses hypothèses, que nous aimerions seulement à voir plus souvent étayées sur des faits précis. La partie consacrée aux fameux « tambours magiques » me semblerait plutôt superficielle. Je n'y trouve, en effet, rien qui concerne leur origine. Leur description même est insuffisante. Il est vrai que M. Reuterskiöld était tenu de rester dans les limites assez étroites d'une monographie qui ne constitue pas, après tout, une « Religion des Lapons », mais une bonne contribution à l'étude de leurs croyances.

Léon Pineau.

H. Groehler. **Ueber Ursprung und Bedeutung der franzoesischen Ortsnamen**, I Teil (Samml. roman. Elem. und Handbuecher, V, 2). Heidelberg, C. Winter, 1913 ; un vol. in-12 de xxiii-377 pages.

Ce volume a le mérite de venir à son heure, et de se conformer à l'esprit de la Collection dont il fait partie : il est bien fait d'ailleurs, et rendra des services. Voilà bientôt un demi siècle que J. Quicherat a publié son lumineux petit opuscule *De la formation française des anciens noms de lieux* (Paris, 1867), où il inaugurait la méthode qui depuis a servi aux recherches de ce genre, mais perfectionnée grâce à l'emploi de formules phonétiques plus rigoureuses. On sait que les investigations faites sur ce terrain ont été nombreuses, et que, tout en laissant encore bien des problèmes non résolus, elles ont cependant donné dans leur ensemble de beaux résultats : mais jusqu'ici ces résultats restaient un peu épars, il était temps qu'on essayât de les

coordonner et d'en offrir un résumé scientifique au public instruit. C'est précisément ce que vient de tenter M. Groehler, et j'ai déjà dit qu'il me semblait y avoir réussi dans une large mesure. A vrai dire, il n'a encore traité dans ce premier volume que la partie la plus ancienne de son sujet, puisqu'il y parle seulement des traces qu'ont laissées dans notre toponomastique les Ligures, les Ibères, les Phéniciens, les Grecs, les Gaulois et les Romains ; mais à la fin de son avant-propos, il nous annonce un second tome où sera exposé ce qui a trait à la fin de la période gallo-romaine, aux changements introduits par la diffusion du christianisme et l'arrivée des Germains, aussi par les mouvements spéciaux de populations qui se sont produits dans le Sud-Ouest et en Bretagne au VIe siècle, en Normandie au IXe. Nul doute que sur tous ces points M. G. n'arrive à coordonner un ensemble de faits précis, puisque aussi bien c'est la première partie de son travail, celle qui est faite, qui présentait assurément les plus grosses difficultés et les problèmes les plus obscurs. Je ne dis pas qu'il les ait tous résolus, ni même qu'il ait essayé de le faire : la nature du livre ne lui permettait pas d'ailleurs d'entamer de trop longues discussions, et sa méthode a bien plutôt consisté à résumer d'une façon sérieuse l'état actuel de nos connaissances sur la toponomastique ancienne de la Gaule. Il en résulte que tout ce qui a trait à la question celtique est assez solide, sinon définitif, s'appuyant sur les travaux faits depuis trente ans par les Longnon, les d'Arbois de Jubainville, pour ne nommer que les disparus. Les noms d'origine gauloise occupent ici cent-vingt pages, et l'histoire si importante du suffixe *-aco* a reçu à elle seule un développement qui n'est guère moins considérable. Rien de mieux, mais il est certain qu'en face les six ou sept pages consacrées à la question ibérique (pp. 60-66) font un peu maigre figure. Quoiqu'il ne s'agisse à vrai dire que du Sud-Ouest de la France, et de la portion du territoire située entre la Garonne et les Pyrénées, cette question a bien pourtant son importance. Mais depuis une trentaine d'années elle a été un peu négligée, sinon laissée de côté : l'étude de Luchaire a vieilli, quoique toujours utile; M. Schuchardt, dans ses opuscules si pénétrants, ne s'est occupé qu'incidemment de toponomastique. Il s'ensuit que M. G. était un peu livré à ses propres ressources, et il n'a guère insisté. Il a émis cependant une hypothèse sur *Burdigala* dont l'origine doit être ibérique, et dont le nom, dans sa première partie tout au moins, pourrait être rapproché du *Bourdoua* que cite Ptolémée en Lusitanie : ce n'est qu'une hypothèse et encore enveloppée de beaucoup d'obscurités, mais enfin elle n'est pas impossible. Je l'aime mieux en tout cas que celle qui attribue à *Carcassonne* une origine identique, et qui me paraît assez douteuse. M. G. n'a guère mentionné dans le Sud-Ouest que les villes d'une certaine importance, comme *Iliberris*, *Elusa*, *Iluro*, et quelques autres : je remarque qu'il n'a rien dit notamment de ces noms de lieu terminés en *-os* qui sont

si répandus le long de la chaîne des Pyrénées, et aussi le long de l'Océan en remontant du Béarn jusqu'au bassin d'Arcachon. Voilà longtemps qu'on discute sur ces noms tels que *Bizanos*, *Gelos*, *Ibos*, *Mézos*, etc., à propos desquels il y a un demi siècle des savants férus d'hellénisme, et traitant d'ailleurs avec désinvolture les questions d'accentuation, ont émis de si fantastiques hypothèses. Leur origine ibérique est aujourd'hui admise, et si M. G. n'en parle pas c'est probablement qu'il se réserve de le faire dans son second volume. Mais par là-même il préjuge, semble-t-il, la question d'antiquité relative à cette terminaison *-os* que Lespy rapprochait des suffixes du basque *-otz*, *-oce* : et si les noms de ce genre se trouvaient seulement en Béarn, cette hypothèse serait soutenable ; ce qui la ruine à priori c'est qu'ils sont répandus bien au-delà des limites atteintes par les populations euskariennes lors de leur retour offensif du VIe siècle. L'origine de la terminaison est donc bien plus ancienne, sinon la généralisation de son emploi : selon moi, c'est à l'épigraphie antique de la chaîne pyrénéenne qu'il faut la demander, à un terme comme *andosso* qui s'y trouve plusieurs fois répété et est peut-être synonyme de *invictus*, à des mentions telles que *Piandossi*, *Baiosi deo*, etc. Quel est le sens exact de cet *-osso* ibérique ? c'est autre chose, la question reste obscure, et nous ne voyons pas trop s'il faut le rapprocher de la terminaison *-aco*, ou de *-ensis*. Mais je me figure très bien, étant donnée une inscription comme *Gari deo* où *Gar* paraît être synonyme de *podium*, qu'on ait eu aussi dès l'époque ibéro-romaine un nom de lieu **Garosso* (moderne *Garos*), et si ce n'est qu'une hypothèse, elle vaut cependant la peine d'être faite. Dans le même ordre d'idées j'ajoute encore que d'une inscription antique comme *Alardosto deo*, on peut aussi, au point de vue de la finale, rapprocher des noms de lieu tels que *Ardengost*, *Urost*, *Genost*.

E. Bourciez.

Th. Gartner, **Das Neue Testament**, erste rhätoromanische Uebersetzung von Jakob Bifrun, 1560 (Nouvelle édition, avec un Avant-propos, un Tableau des formes et un Lexique). Dresde, 1913, à Halle chez M. Niemeyer ; un vol. in-8°, de XII-683 pages.

Ce gros volume, imprimé d'une façon presque luxueuse, est le tome XXXII des publications faites par la Société (*Gesellschaft für romanische Literatur*) que dirige avec tant d'autorité M. K. Vollmöller, et qui a déjà contribué à répandre des œuvres rares ou inédites. Pour le domaine rhétique, on avait réimprimé en 1904 le *Livre des Psaumes* de Chiampel : aujourd'hui c'est le *Nouveau Testament* de Bifrun (antérieur de deux ans, et concernant la Haute non plus la Basse-Engadine) qui a les honneurs d'une reproduction intégrale, et, comme cette réimpression a été confiée à M. Th. Gartner, c'est assez dire avec quel soin et quelle compétence elle a été exécutée.

Je me demande même si l'éditeur n'a pas poussé un peu loin ses scrupules, lorsqu'il a cherché à replacer exactement sous nos yeux le livre de 1560 : de là le système de corrections adopté par lui. Les erreurs d'impression qui étaient assez fréquentes dans le premier texte de Bifrun se trouvent ici religieusement reproduites ; elles sont relevées, mais en note, et avec les variantes provenant de la seconde édition, celle de 1607. C'est donc au bas des pages qu'il faut aller chercher quelquefois la bonne leçon, et sans qu'aucun signe particulier y renvoie : cela n'est pas très commode évidemment, et j'aurais admis pour ma part qu'un astérisque au moins indiquât dans le texte les mots imprimés d'une façon fautive en 1560. Mais enfin ce n'est là qu'un léger détail, et il n'en reste pas moins qu'indépendamment du travail de collation très minutieuse auquel il s'est livré et dans lequel nous pouvons avoir toute confiance, M. G. a illustré la traduction de Bifrun en dressant un tableau des formes et en composant un lexique. Le tableau des formes n'occupe qu'une dizaine de pages (pp. 579-588), et renferme cependant tous les détails essentiels notamment en ce qui concerne la flexion verbale. Quant au glossaire qui a près de cent pages (pp. 589-683), il est aussi complet qu'on pouvait le désirer, donnant des renvois exacts pour tous les mots rares, et, indépendamment de la traductio,n des indications précieuses sur tous les termes qui entrent dans des locutions spéciales. Tout cela ne laisse rien à désirer, semble-t-il, et une fois encore M. Gartner vient de rendre aux études de linguistique rhétoromane un des plus signalés services qu'on pouvait attendre de lui. Il a mis à la portée de tous les travailleurs ce livre, le premier imprimé au xvie siècle dans les cantons de la Rhétie, point de départ indispensable lorsqu'on veut connaître la langue qui y a été parlée — mais livre devenu une rareté, presque un objet de curiosité, et qu'on ne pouvait plus guère consulter qu'à grand'peine dans quelques Bibliothèques académiques.

E. Bourciez.

Louis Stouff, **Catherine de Bourgogne et la féodalité de l'Alsace autrichienne ou un essai des ducs de Bourgogne pour constituer une seigneurie bourguignonne en Alsace** (Paris, L. Larose et L. Tenin, 1913, 2 vol. in-8° de 235 et 288 p.)

En 1387, une fille du duc de Bourgogne Philippe le Hardi épousa Léopold d'Autriche, maître des états antérieurs, celui-là même qui reçut le surnom de Superbe, parce que, tout fier de cette alliance, il se montra à la diète de Francfort en appareil éblouissant. En 1406, Léopold, toujours en route, abandonna à sa femme le soin d'administrer, comme régente, le landgraviat et la seigneurie d'Alsace, partie des états antérieurs ; puis, à la mort de son mari, survenue en 1411, elle garda le gouvernement de ces pays. Seulement Catherine,

qui n'avait point d'enfant, gouverna les terres dans le dessein de les soumettre de façon plus étroite à sa famille d'origine; elle voulut faire, avec l'appui de Jean sans Peur, son frère, de Philippe le Bon, son neveu, de la seigneurie autrichienne une seigneurie bourguignonne; elle se heurta naturellement à la violente opposition de ses beaux-frères, surtout à celle de Frédéric à la Bourse Vide qui régnait sur le reste des états antérieurs. Elle résista jusqu'à sa mort en 1426. C'est cette première tentative de la Bourgogne de prendre pied en Alsace que nous expose M. Stouff, montrant ainsi fort bien que le traité de Saint-Omer, par lequel Charles le Téméraire reçut en 1469 l'engagement des possessions autrichiennes d'Alsace et du Brisgau, a eu des antécédents et qu'en somme le « grand duc d'Occident » recueillit les fruits de la politique de Catherine. M. Stouff nous raconte fort bien toutes les luttes qu'eut à soutenir Catherine; mais surtout il nous montre quelle était au début du xv[e] siècle la situation de la Haute-Alsace; il nous indique quelles seigneuries, quelles dignités étaient aux mains de la maison d'Autriche et à quels titres celle-ci les possédait. Le premier volume est consacré à la narration, le second contient les pièces justificatives (XLVII numéros, mais souvent plusieurs actes sous un seul numéro). Les documents proviennent en grande partie des archives de la Côte-d'Or, quelques-uns du *Schatzarchiv* d'Innsbruck; parmi eux l'on remarque des extraits de la chronique de Lucelle, écrite au xviii[e] siècle, d'après des documents anciens, par le R. P. Bernardini Walch. M. Stouff a édité tous ces textes avec beaucoup de soin; tout l'ouvrage est très net : l'auteur est certainement le spécialiste de l'histoire alsacienne au début du xv[e] siècle. Nous regrettons seulement qu'il n'ait pas composé un index, qui eût rendu plus facile les recherches dans ces deux volumes compacts.

Chr. Pfister.

Jules Arnoux, **Un précurseur de Ronsard, Antoine Héroët, néo-platonicien et poète, 1492-1568.** Paris, H. Champion, in-8° de 122 pages. Prix : 2 frs.

La publication des *Œuvres poétiques* d'Antoine Héroët par M. F. Gohin dans la collection des *Textes français modernes* a engagé M. Arnoux, « Dignois », à écrire cet essai sur Héroët, philosophe, poète et évêque de Digne. Il n'ajoute rien aux recherches de M. Gohin sur la biographie d'Héroët. Tous les témoignages des contemporains et des critiques postérieurs sur l'œuvre d'Héroët sont recueillis dans un chapitre. Puis, après avoir examiné dans ses grandes lignes le mouvement poétique antérieur à 1542, M. Arnoux analyse les divers poèmes d'Antoine Héroët et marque les résultats immédiats de son influence.

J. P.

S. Rocheblave, **La vie d'un héros, Agrippa d'Aubigné.** Paris, Hachette et Cie, 1912. Prix : 3 fr. 50.

Cette étude biographique est le complément de l'étude littéraire que M. Rocheblave a publiée dans la collection des *Grands écrivains français, Agrippa d'Aubigné* (Hachette, in-16, 1910). On y retrouve les qualités brillantes et les mérites solides par quoi se recommande le premier volume. M. Rocheblave a pris pour base de la biographie d'Agrippa d'Aubigné la *Vie à ses enfants*, qu'il a judicieusement commentée. Sans doute, comme il le dit lui-même, p. vi, il reste encore « à fouiller et à élucider », mais toutes les faces de la personnalité d'Agrippa d'Aubigné, si riche en contrastes, sont lumineusement éclairées dans cette étude, particulièrement dans le chapitre iv, *l'homme et le huguenot*. Le chapitre consacré aux *Amours* est un commentaire du *Printemps*, qui rend le texte singulièrement vivant, et les rapports de Henri de Navarre avec son chapelain et sermonnaire *a latere*, sont examinés et définis avec une psychologie très fine (ch. iii, *le Compagnon du Béarnais* et ch. iv).

J. P.

J. Paludan, **Fransk-Engelsk Indflydelse par Danmarks Litteratur i Holbergs Tidsalder.** Kjœbenhavn, Nationale Forfatteres Forlag, 1913. In-8e de 512 pp.

Pour traiter le sujet qu'annonce le titre de cet ouvrage, il eût convenu, ce me semble, d'abord de nous exposer, brièvement, c'est entendu, l'état de la littérature danoise au temps de Holberg ; puis, nous dire comment les différents domaines, dans la prose et la poésie, en furent influencés, en bien ou en mal, par les littératures anglaise et française ; et si, en fin de compte, cette double influence marqua ou non un progrès. Pour le savoir, je me reporte à la fin du volume et je constate, à mon désappointement, que les vingt dernières pages, qui devraient constituer la conclusion, sont presque exclusivement consacrées à des questions de métrique. Force m'est donc de revenir en arrière, de revenir, de revenir; bref, de prendre le livre au commencement et de le lire en entier. Je ne l'ai point regretté, il s'en faut car j'y ai trouvé, au hasard des pages, quantité de détails, que j'ignorais et nombre d'idées qui m'ont frappé. Certes, c'est une époque tout particulièrement intéressante que celle où, aux environs de 1750, sous l'effet des idées venant de France et d'Angleterre, commença dans les pays du Nord et spécialement en Danemark, la lutte, sourde au début, puis plus vive, entre l'Église et l'État, entre la Foi et la Morale, et qui eut pour résultat une véritable transformation sociale du pays. Qui engagea cette lutte, cette guerre au passé? Et qui la mena et dans quelles conditions? Quelles en furent les différentes phases? Quel rôle surtout y joua Holberg? Évidemment, on trouvera tout cela dans le livre de M. J. Paludan : mais il faut l'y chercher.

Léon Pineau.

Documents relatifs à la vie économique de la Révolution française. Comité du Calvados. **Cahiers de doléances du bailliage de Honfleur pour les Etats-généraux de 1789,** publiés par Albert Blossier. Caen, imprimerie Adeline et Poisson, 1913, LIII et 209 pages in-8°.

Les cahiers du bailliage de Honfleur, que le Comité départemental du Calvados publie par ses propres ressources, ont un double intérêt : ils émanent d'une région maritime et nous font connaître les doléances des gens de mer et, d'autre part, ils nous permettent de saisir sur le vif l'action électorale du duc d'Orléans dont la contrée constituait un apanage.

La publication est très soignée. M. B. a fait des recherches minutieuses dans les archives locales et nationales. Il a dressé un bon index alphabétique. Je regrette seulement qu'il n'ait pas joint une carte à son recueil. Il a rajeuni l'orthographe, uniquement pour complaire à la commission centrale, il ne donne pas d'autre raison. M. Blossier est un homme docile. C'est aussi un pince sans rire. Ne déclare-t-il pas gravement à la fin de son introduction qu'il a pris pour modèle l'édition des cahiers de l'Orléanais ? Si ce n'était pas une ironie, ce serait une flatterie sans excuse.

A. Mz.

Marcel Godet. **Les brûlements d'Archives à Abbeville pendant la Révolution.** *État sommaire des documents disparus.* Paris, Champion, 1913, in-8°, 162 pages. Prix : 5 fr.

Ce livre, d'apparence volumineuse, n'est en somme que le récit en quarante pages d'une courte cérémonie révolutionnaire, celle de la destruction des titres féodaux amassés au siège du district d'Abbeville et brûlés solennellement le 10 août 1793. Il y eut en outre quelques destructions secondaires et complémentaires en décembre de la même année.

Mais cette relation est suivie : 1° d'un État sommaire des documents ôtés des Archives communales d'Abbeville pour être brûlés en exécution de la loi du 17 juillet 1793 ; 2° de la copie du registre de dépôt des titres féodaux ; 3° d'une déclaration de dépôt des croix de Saint-Louis, brevets militaires, etc. Ces espèces d'inventaires, si brefs qu'ils soient, représentent aujourd'hui tout ce qui subsiste des pièces alors anéanties et dont beaucoup étaient d'un prix inestimable. C'est en dire l'intérêt.

L'auteur, systématiquement, écrit partout le mot *tître* avec un accent circonflexe. Est-ce une orthographe picarde ?

E. W.

Walter Wieber, **Die politischen Ideen von Sylvester Jordan** (*Beiträge zur Parteigeschichte*, VI). Tübingen, Mohr, 1913, 8°, p. 93. Mk. 3.

La constitution que reçut en 1831 la Hesse électorale fut pour une bonne part l'œuvre de l'homme dont M. Wieber a voulu nous exposer

les idées politiques. En dehors d'une courte esquisse biographique, l'auteur nous présente exclusivement le théoricien dans Jordan. Il a dépouillé avec conscience ses ouvrages de droit politique et criminel, les articles qu'il avait fournis à la Revue d'histoire et de politique de Pölitz, ses mémoires justificatifs dans le long procès de six ans qui lui fut intenté et aussi ses lettres encore inédites. Nous connaissons ainsi en détail les opinions de Jordan sur la religion et l'Eglise, sa conception de l'Etat et du régime constitutionnel, sa théorie des partis politiques. Ces idées ne sont pas très originales : des emprunts à Montesquieu, à Kant, à Fichte, à Hegel, etc., ont été souvent relevés par l'auteur. On aurait souhaité qu'il nous montrât avec précision, au moins dans un chapitre final, les rapports de ces principes avec l'application qu'en fit Jordan dans sa carrière politique. La constitution de 1831 dont le libéralisme devait engendrer tant de querelles au parlement hessois, reflète à bien des égards les idées favorites du professeur de Marbourg; il eût été intéressant de nous en expliquer la genèse. Le travail de M. W. donne trop l'impression d'un simple recueil d'extraits de Jordan soigneusement classés.

L. R.

Ernest Lémonon. **L'Italie économique et sociale (1861-1912).** Paris, Alcan, 1913, in-8°, 432 p., 7 fr.

Ce livre comprend deux parties, non seulement distinctes, mais séparées; l'une étudie l'évolution économique de l'Italie depuis l'unité, l'autre le mouvement social.

Dans l'étude des transformations économiques, M. L. a remarqué l'existence d'un « rythme » ; à chaque période de progrès succède une crise, qui précède une période de stagnation ou même de recul, suivie elle-même d'un nouveau mouvement en avant. Les points critiques, dans cette sorte de « courbe ondulée », se placent dans les années 1873, 1878, 1887, 1897, 1907 ; depuis cette date, une dépression marquée s'est produite, où l'on aperçoit déjà cependant les symptômes d'un relèvement prochain. M. L. a divisé la première partie de son travail en cinq chapitres — un pour chaque période — plus un chapitre de conclusion, où il compare l'état économique de la péninsule en 1866 et en 1912, précise les résultats acquis et essaie de prévoir l'avenir, selon lui très brillant, de la *terza Italia*. Tous ces chapitres sont écrits sur un plan unique, l'auteur se servant surtout des données statistiques, et passant en revue, toujours dans le même ordre, les différents signes de l'état économique : finances et crédit public, banques, circulation monétaire, commerce extérieur, mouvement de la population, instruction publique, criminalité. Les chiffres donnés sont nombreux, précis, bien interprétés en général : on trouve par moment qu'ils sont trop. En outre, l'uniformité du plan amène des redites, et laisse une impression de monotonie fati-

gante. M. L., qui emploie souvent des comparaisons d'ordre géométrique, aurait pu avec avantage recourir aux procédés graphiques ; il ne l'a pas fait une seule fois.

L'étude de l'évolution sociale est faite sur un plan non plus chronologique, mais logique. L'auteur envisage séparément l'action sociale de l'Etat, celle des particuliers et des associations, puis celle du parti socialiste, uni jusqu'en 1904, scindé depuis lors en parti réformiste et parti révolutionnaire. Il insiste avec raison sur l'importance du mouvement coopératif qui a beaucoup contribué à l'éducation sociale de la population. Son exposé est intéressant, bien nourri de faits. On le trouvera sans doute optimiste, car M. L. croit à une transformation sociale prudente, pacifique, qui ne fera que des heureux, et il glisse vraiment un peu vite sur les redoutables crises de 1905 et de 1907. La partie descriptive de l'état social actuel paraîtra sans doute aussi un peu sommaire.

L'ouvrage de M. L. a de très sérieuses qualités. On souhaiterait d'y trouver un plan plus souple, un exposé plus concret, moins sec et moins hérissé de chiffres, un style plus alerte et plus correct. Mais il faut en louer la valeur documentaire remarquable. C'est un très bon rapport administratif ou parlementaire, qui témoigne de beaucoup de travail, de savoir et de compétence technique.

R. Guyot.

Georges Bourdon, **L'Enigme allemande**. Une enquête chez les Allemands. Ce qu'ils pensent. Ce qu'ils veulent. Ce qu'ils peuvent. Paris, Plon, 1913, in-16, p. 479. Fr. 3.50.

M. Bourdon a repris, en les remaniant, les articles qu'il avait publiés à la fin de 1912 dans le *Figaro* sur une enquête en Allemagne dont l'objet était de préciser les rapports de la France avec ses voisins. Qu'avons-nous à attendre ou à craindre de la politique de l'Allemagne, de ses préparatifs militaires, de la mentalité générale de son peuple ? M. B. a interrogé des hommes de gouvernement, comme le dernier ministre de l'intérieur, M. de Kiderlen-Wächter, des parlementaires, des universitaires, des diplomates et des grands seigneurs, des publicistes et des écrivains, des industriels et des financiers, et même de modestes instituteurs. Partout, chez le prince Lichnowsky comme chez M. Schmoller ou M. Sudermann, il a reçu des assurances répétées que l'Allemagne a le plus vif désir d'un rapprochement, qu'elle l'a souvent manifesté, mais que la France n'a pas su répondre à ses avances. On objectera les pangermanistes ; M. B. ne les ignore pas et il en a fait parler quelques-uns. Mais en dehors des pangermanistes scientifiques ou des énergumènes qu'on verra bien drapés dans son chapitre, il en est une foule d'autres moins bruyants et j'en ai retrouvé jusque parmi les membres du dernier congrès pacifiste de Heidelberg que rappelle l'auteur. Ces déclarations aimables, ces *pia*

vota sur les deux peuples faits pour s'entendre, sur les fruits merveilleux qui sortiraient de ce rapprochement, quel Français ne les a pas entendus en Allemagne? Mais il reste les faits : l'intervention récente du Maroc, les dernières lois sur les armements, la concurrence redoutable des Allemands sur le terrain économique, le ton général de leur presse à notre égard. M. B. convient le premier de la lourdeur diplomatique de nos voisins, et habilement il a commencé par expliquer et atténuer la démonstration d'Agadir; pour les armements, si redoutables qu'ils soient, ils ne cachent aucun dessein agressif; l'envahissement de notre marché par les produits allemands a été présenté avec exagération; quand aux dénigrements systématiques des publicistes, ils ne s'étendent pas à toute la presse allemande et celle qui s'en rend coupable ne fait qu'user de représailles. Il se dégage ainsi du livre, et autant des paroles des témoins que du commentaire de l'enquêteur, un ton d'optimisme qui ne surprend pas, dont la sincérité ne fait pas doute, et qui est de nature à rendre au *Figaro* en Allemagne un peu de son ancienne popularité; mais les faits dans l'avenir pourraient bien le démentir, comme ils l'ont démenti dans le passé. Les déclarations dont M. B. s'est fait l'écho sont les bienvenues; qu'on les accueille sans prévention, mais non sans esprit critique, en le remerciant de tous les renseignements que sa diligente enquête a réunis et se souvenant que c'est aux faits qu'il convient de s'en tenir en pareil sujet [1].

L. Roustan.

André Pirro : **Schütz;** Lionel Dauriac : **Meyerbeer.** Paris, Alcan, 2 vol. in-12 (Les Maîtres de la Musique). — Louis M. Vauzanges : **L'Ecriture des Musiciens célèbres;** essai de graphologie musicale, avec 48 reprod. Paris, Alcan, in-12.

C'est la première fois, croyons-nous, qu'une monographie spéciale est consacrée à Heinrich *Schütz*, le musicien de cour et d'église du XVIIe siècle, le grand précurseurs de Bach. Même en Allemagne, l'étude délicate et complexe qu'il devait susciter n'a encore tenté personne. On ne s'étonne pas que ce soit M. André Pirro qui l'ait entreprise. Qui, en effet, mieux que l'analyste si original et si érudit de Bach et de Buxtehude, eut pu apprécier et révéler le maître, expliquer l'intérêt considérable qu'il doit offrir, faire ressortir le caractère à la fois allemand et italien de ses *madrigaux*, de ses *hymnes*, l'originalité de ses *psaumes*, l'accent dramatique de ses *oratorios*, évoquer en même temps la vie musicale où il a affirmé son génie, à Cassel et à Venise, à Dresde et à Copenhague ? M. Pirro excelle à donner de la vie et de

1. A corriger p. 117, *Marshall*; p. 139, *Obergogau*; p. 197, *Wildthorst*; p. 237, *infendam*; p. 333, *Rauke*, pour Marschall, Oberglogau, Windthorst, infandum, Ranke.

l'attrait aux études les plus austères. Ces pages si documentées sont d'une lecture souvent pleine de charme, et lui font, de toutes façons, le plus grand honneur.

Meyerbeer nous mène dans une toute autre ambiance, et le contraste est grand entre les deux études d'art. Pour parler de cet autre maître, car il le fut aussi, à sa façon, M. Lionel Dauriac a voulu faire surtout œuvre musicale. Il a eu raison, et ce serait méconnaître Meyerbeer que de procéder autrement, ce serait, comme tant la critiques superficiels, manquer de toute impartialité à son endroit. Sans être « artiste » à proprement parler, Meyerbeer n'a eu qu'une passion, qui a rempli les moindres moments de sa vie entière, la musique. Aussi y fut-il inventeur, et non sans très grand profit pour ses successeurs. On oublie un peu trop ce qu'il a apporté techniquement d'utile au domaine musical, pour le rendre responsable de ce que son exemple, dramatiquement, a pu avoir de funeste. Il arrive même qu'on le blâme, non sur ses propres œuvres, d'ailleurs mal présentées aujourd'hui, mal comprises, mais sur les procédés qu'elles ont légués à d'autres, lesquels n'ont pas eu le génie qui les avait magnifiés. M. Dauriac, en étudiant ces partitions, en les plaçant dans leur temps, à leur date, a « nécessairement » rendu à Meyerbeer la justice qui lui est due.

Le travail de M. Vauzanges sur *l'Ecriture des musiciens célèbres* est une étude technique de graphologie appliquée à tous les musiciens en général et à quelques-uns en particulier. On sait combien cette science est spécieuse, avec quelle précaution elle doit être traitée, combien il est facile de ne pas s'en tenir à l'observation documentaire, pour passer aux prédictions, aux déductions hypothétiques. Mais la graphologie n'est prise ici que comme un appoint à ce qu'on sait déjà, et le terrain est donc plus solide dès le début ; comme un commentaire, plus vivant que d'autres, un éclaircissement, plus ingénieux, dont l'évidence résume et met en lumière une foule de signes caractéristiques, secondaires en apparence, très forts quand ils sont réunis. Et comme cette étude a été faite par un homme, non seulement très spécialement habitué à cet ordre de recherches, mais passionné de musique, elle présente un intérêt peu banal. Trois parties la divisent : une analyse technique des écritures, basée sur celle de cent musiciens ; quelques pages d'ordre général destinées à mettre en relief la psychologie qui se dégage de ces écritures, imagination musicale, génie créateur... ; enfin 34 « esquisses et portraits », avec autographes à l'appui, de musiciens célèbres dont l'écriture a pu être étudiée de plus près. Cette partie surtout piquera la curiosité du lecteur, soit qu'elle confirme ses impressions instinctives, soit qu'elle les rectifie. Plusieurs artistes, superficiellement, voire calomnieusement jugés, s'y trouvent vengés, en quelque sorte, par d'irréfutables témoignages, d'autres dévoilés de leurs apparences trompeuses, d'autres plus

sympathiques et plus émouvants que jamais dans l'évolution insaisissable de leur caractère. C'est un excellent volume.

H. de Curzon.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 6 janvier 1914.* — M. Noël Valois, président sortant, et M. Emile Chatelain, président élu pour 1914, prononcent les allocutions d'usage.

M. Henri Cordier donne lecture d'un télégramme de M. le commandant Tilho donnant des nouvelles de sa mission en Afrique centrale et annonçant l'envoi à l'Académie de sept caisses qui contiennent les objets préhistoriques par lui recueillis jusqu'à ce jour.

L'Académie continue à procéder à l'élection des commissions de prix. Sont élus :

Prix Bordin : MM. Alfred Croiset, Cagnat, Bouché-Leclercq, Maurice Croiset ;

Prix Fould : MM. R. de Lasteyrie, Collignon, Diehl, le comte P. Durrieu, et deux membres de l'Académie des beaux-arts ;

Prix de La Fons-Mélicocq : MM. Emile Picot, Valois, Élie Berger, Prou ;

Prix Delalande-Guérineau : MM. Barth, Senart, Clermont-Ganneau, le P. Scheil ;

Prix Stanislas Julien : MM. Senart, Barth, Cordier, le P. Scheil ;

Prix de La Grange : MM. Paul Meyer, Emile Picot, A. Thomas, Morel-Fatio ;

Nouvelle fondation du duc de Loubat : MM. Heuzey, Senart, Paul Meyer, Schlumberger ;

Prix Saintour : MM. Paul Meyer, Viollet, Omont, Valois ;

Prix de Chénier : MM. Foucart, Alfred Croiset, Salomon Reinach, Maurice Croiset ;

Prix Auguste Prost : MM. Collignon, Omont, Elie Berger, le P. Scheil ;

Prix de numismatique orientale : MM. le marquis de Vogüé, Schlumberger, Clermont-Ganneau, Babelon.

M. Félix Sartiaux expose les recherches et les travaux qu'il a poursuivis, en septembre dernier, sur le site de l'ancienne Phocée, la métropole de Marseille. Il décrit d'abord ce site qui n'avait pas été exploré jusqu'ici. Il ne reste à la surface du sol que des vestiges de tombes rupestres, de monuments antiques et médiévaux, des fragments céramiques en grande abondance. Il faut signaler un fragment archaïque (vi^e s. a. C.), semblable aux lions trouvés à Délos. M. Sartiaux a complété ses recherches par quinze sondages qui l'ont amené à découvrir une tombe en forme d'auge dans un monument rupestre, dix-huit fragments de marbre provenant d'une porte antique voûtée en cintre et flanquée de colonnes engagées surmontées de chapiteaux corinthiens, des vestiges d'une nécropole hellénistique, d'un atelier de potier, etc. Les tessons sont d'époque hellénistique et romaine ; les monnaies s'échelonnent entre le début du ive s. a. C. et l'époque de Constantin et de ses successeurs. M. Sartiaux résume ensuite le texte de neuf inscriptions, dédicaces funéraires ou honorifiques, dont l'une concerne un certain Hermokratès de Phocée qualifié de philosophe et auquel Philostrate a consacré plusieurs pages dans ses *Vies des sophistes*. — Dans les environs de Phocée enfin, M. Sartiaux a découvert, à Panhaghia Bournoû, des restes importants d'une église byzantine construite sur l'emplacement d'un temple d'Asklépios. Il signale à Ichik Kieui de nombreux vestiges antiques et établit qu'un relief en marbre représentant un coq victorieux et conservé au Musée de l'Ecole évangélique de Smyrne, est originaire de la nouvelle Phocée fondée par l'ancienne Phocée, au xiiie s. p. C., à 10 kil. au N. sur la côte.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4 — 24 janvier. — 1914

Hermathena, XVII. — Wiegand, L'Eglise de l'Incarnation à Bethléem. — Michel, Les mosaïques de Sainte-Constance à Rome. — Aldhelm, p. Ehwald, I. — Hahn, L'Empire. — Urbain et Levesque, Correspondance de Bossuet, V et VI. — Lettres de Mme Roland, p. Perroud, I. — Loutchisky, La vente des biens nationaux. — Peez et Dehn, Le système continental. — Rigault, L'invasion de 1815 en Seine-et-Marne. — Manzoni, Correspondance, p. Gallavresi, I. — Altmann, Textes constitutionnels. — Robert Lévy, L'industrie cotonnière en Alsace. — Hermannson, Islandica, VI. — Löseth, Notes de syntaxe française, II. — Seconde lettre de M. Rey- naud et réplique de M. Reuss. — Lettre de M. Mac Laughlin. — Académie des Inscriptions.

Hermathena, a series of papers on literature, science aud philosophy by members of Trinity College Dublin. N° XXXVIII. Vol. XVII, p. 1-217. Dublin, Hodges, Figgis et Cie; Londres, Longmans, Green et Co, 1912. Prix : 4 sh.

Nous signalons les articles qui peuvent intéresser nos lecteurs L. R. Farnell, *The Dionysiac and the Hero theory of the origin of tragedy*. On sait le débat qui s'est ouvert récemment sur ce sujet. M. Ridgeway a vu dans la tragédie la transformation de jeux mimés donnés en l'honneur des morts. Le culte dionysiaque absorba plus tard les cérémonies du culte des héros. On trouvera dans l'excellente *Revue de l'instruction publique en Belgique* un article très intelligent de Mlle Delcourt sur ces théories et les débats qu'elles ont suscités (t. LV [1912], p. 307). Presque en même temps M. Farnell publiait son article. Il pose d'abord en principe que, si les parallèles ethnographiques ne peuvent être négligés comme confirmation ou suggestion, il n'y a aucune raison pour croire que le drame a eu la même origine dans toutes les parties du monde. De plus, nous n'avons aucune preuve positive de l'existence des jeux mimés en l'honneur des morts chez les Grecs; les termes dont se sert Hérodote (V, 67) à propos d'Adraste décrivent un chœur lyrique chantant des odes où sont racontées les actions du héros. Au contraire, nos informations permettent plutôt d'affirmer que les jeux en question n'ont pas existé en Grèce. Car nous avons de longues descriptions de funérailles héroïques et de cérémonies célébrées auprès de tombeaux célèbres.

Jamais il n'est question de jeux mimés. Enfin M. Farnell discute de près les données que nous possédons sur le culte de Bacchus et montre que M. Ridgeway a fondé son hypothèse sur un certain nombre de méprises. Pour le reste, il défend et précise la théorie qu'il a exposée dans le V[e] volume de ses *Cults*. — T. K. Abbott, *On the history of the irish Bible*. — L. C. Purser, *Notes on the Platonic treatise of Apuleius*. La plupart des corrections de M. Purser sont suggérées par la doctrine philosophique. — Ch. Exon, *Apriorism and some places in Plautus*. M. Exon pense que l'on corrige parfois le texte de Plaute pour des raisons théoriques et discute surtout *Stichus*, 696. En même temps, il compare l'*Ambrosianus* et la recension palatine et conclut que l'*Ambrosianus* est beaucoup plus profondément altéré que la recension palatine. Un examen personnel du v. 696 sur l'*Ambrosianus* a donné deux résultats : 1° avant *utrubi*, il y avait certainement huit lettres ; 2° la sixième était R ou C. M. Exon aurait dû ne pas négliger l'hypothèse *Mican* de L. Havet, *Man. de crit.*, § 860. — E. S. Dodgson, *An analytical und quotational index to the 353 forms of the verb wich occurs in the Catechism of J. Ochoa de Arin, anno 1713*. Suite d'un index basque. — H. S. Verschoyle, *Some broken lights*. Parallèles indous avec la philosophie du quatrième évangile, l'épître aux Colossiens, la métaphysique et la physique d'Aristote. — Mario Esposito, *Miscellaneous notes on the mediaeval Latin literature*. A remarquer un ms. complet de Remy d'Auxerre Br. Mus., Royal 12 F IV (XII[e] s.) et une vie de Boèce différente de celles qu'a publiées Peiper, dans Oxford Congress Christi College 74 (XI[e] s.). — J. P. Postgate, *Plautine conjectures* : *Rud.*, 151; 1141 ; *St.*, 92. — Mark Collins, *A comparative Greek grammar*, A propos du livre de M. Wright. — J. G. Smily, *The second book of Manilius*. Notes. — W. M. Conlin, *Plautus, Rudens, 826*. *Controversia* a un sens physique. — Plusieurs comptes rendus sont des articles qu'on ne peut négliger, sur l'édition des *Etymologies* d'Isidore par Lindsay (Purser), sur celle de la *Poétique* d'Aristote par Margoliouth (J. I. Beare).

V. C.

Studien über christliche Denkmäler, herausg. von J. Ficker :
Heft 11. E. Wiegand, **Die Geburtskirche von Bethlehem,** Eine Untersuchung zur christlichen Antike, XI-89 p. in-8°, 5 pl. Prix : 3 Mk. 60.
Heft 12. R. Michel, **Die Mosaiken von Santa Costanza in Rom.** VIII-51 p. in-8°, 1 grav. et 4 pl. Prix : 2 Mk. 40.

L'église de l'Incarnation à Bethléem est l'œuvre des architectes de Constantin. Mais l'église actuelle est-elle la basilique constantinienne ? On le croyait généralement, quand Hübsch assigna à l'église l'époque de Justinien. C'est surtout Holtzinger qui a précisé et développé cette opinion. Il considère le chœur comme une addition de l'époque de

Justinien. Cette partie ne se rattache pas organiquement au reste de la construction ; sa forme tréflée empêche de la faire remonter à Constantin. Le chœur est formé de trois absides disposées de manière que l'axe des absides latérales est perpendiculaire à l'axe de l'abside centrale. On connaît ce type de construction qui a été propagé par l'architecture romane et dont un des plus beaux spécimens est la cathédrale de Tournay. M. Wiegand, par une discussion serrée des textes et par une étude du monument, conclut que toute l'église remonte bien à Constantin. En même temps qu'il écrivait, MM. Harvey et Lethaby arrivaient aux mêmes conclusions par une voie un peu différente. L'an dernier, on lisait sous la plume de M. de Lasteyrie : « Il est donc permis, jusqu'à plus ample informé, de voir dans la basilique de Bethléem un des monuments les plus vénérables et les plus complets de l'architecture chrétienne » (*L'architecture religieuse en France de l'époque romane*, Paris, 1912, p. 10). M. W. retrouve dans ce monument les traditions et l'esprit de l'antiquité, qui font de l'art et de la littérature du christianisme des continuations de la culture antique. On sait que c'est la thèse chère à M. von Sybel. M. Wiegand aurait pu ajouter un argument donné par M. de Lasteyrie : la construction tréflée se retrouve dans des absides de la villa d'Hadrien à Tibur et du palais impérial de Trêves. Mais voilà que les partisans de l'origine constantinienne, M. de Lasteyrie et M. de Vogüé, admettent maintenant des remaniements de l'époque de Justinien ; la publication des Dominicains nous dira dans quelle mesure. P. 66, une lettre de Constantin écrite en 326 est citée comme présentant le premier exemple de βασιλική pour désigner l'église chrétienne. Le mot n'était pas nouveau. Dans le discours de consécration de l'église de Tyr, quelques années auparavant, Eusèbe de Césarée emploie τὸν βασίλειον οἶκον, τὸ βασίλειον (*H. E.*, X, 4, 42 et 63 ; cf. *ib.*, 20). La rhétorique ampoulée de ce discours laisse facilement voir qu'Eusèbe diversifie un mot courant. Par suite, tombent toutes les considérations fondées sur le fait que l'empereur encore païen emploie le mot pour la première fois.

Les mosaïques de Sainte-Constance sont surtout connues pour la coupole par des dessins antérieurs à la démolition du XVIIe siècle. M. R. Michel a étudié de très près ces dessins et tous les renseignements accessoires. Il conclut que l'édifice était d'abord un mausolée ; que la mosaïque de la coupole, comme celle de la voûte circulaire, avait pour but la décoration d'un mausolée ; que les mosaïques postérieures de deux grandes niches de côté sont contemporaines de la transformation du mausolée en baptistère. Cette transformation daterait du commencement du Ve siècle. Ces conclusions ne sont pas toutes également neuves. L'analyse des mosaïques, sur laquelle M. Michel les fonde, fait la valeur de sa brochure.

S.

Aldhelmi Opera. Edidit Rudolfus Ehwald, Fasc. I. Adiectae sunt tabulae II (*Monumenta Germaniae historica Auct. antiqu.*, XV, 1). Berlin, Weidmann, 1913, 324 p. in-8°. Prix : 14 MK.

M. Ehwald était préparé de longue date à devenir l'éditeur d'Aldhelm. Ce fascicule ne contient encore que les *Carmina ecclesiastica*, *De metris et enigmatibus ac pedum regulis*, l'abrégé de la première partie du traité métrique par Adémar de Chabannes, le traité en prose sur la virginité. L'ordre et le texte des pièces sont restitués et presque complètement renouvelés. M. Ehwald indique en outre les sources d'Aldhelm, sources des sujets et sources de la langue. Cette association facilite la lecture de cet écrivain affecté et rend utile son étude. Une deuxième partie contiendra l'introduction générale, la fin du texte et les tables, sans lesquelles ce recueil ne rendrait guère de services ; car il sera surtout consulté soit pour l'histoire de la langue, qui se rapproche des *Hisperica famina*, soit pour l'histoire de la tradition de l'antiquité dans le haut moyen âge.

H. W.

Ludwig Hahn, **Das Kaisertum** (Das Erbe der Alten, VI). Leipzig, Theodor Weicher, 1913, in-8°, 114 pages.

Dans une collection qui porte ce titre général : « L'héritage des Anciens », il était naturel et nécessaire de consacrer un volume à « l'Empire ». L'idée impériale, la conception d'un pouvoir suprême s'exerçant — ou aspirant à s'exercer — sur tout l'*orbis terrarum* est un legs de l'antiquité, qui s'est transmis fidèlement, de siècle en siècle, jusqu'à nos jours. Réalisé d'abord par César et par Auguste, l'Empire, après la chute de Rome, a survécu en Orient avec Justinien, est ressuscité en Occident avec Charlemagne, Frédéric Barberousse, Charles-Quint, Napoléon. Tous ceux qui ont revendiqué le titre impérial se sont réclamés des grands souvenirs laissés par les premiers qui l'aient porté. En sept chapitres agréables et clairs M. Ludwig Hahn nous montre comment est né l'Empire romain, fondé sur la force militaire et préoccupé avant tout de satisfaire les aspirations démocratiques ; quels bienfaits il a rendus, surtout à l'époque des Antonins, en réfrénant les excès de l'aristocratie conquérante, et de quelle manière s'est manifestée, par le culte impérial, la reconnaissance de ses administrés ; quel rôle a joué dans le choix des empereurs l'intervention des soldats ; comment peu à peu l'Empire s'est transformé en despotisme, sans abolir les anciennes institutions romaines et malgré les protestations des chrétiens contre sa prétention à régir les consciences. Le dernier chapitre, trop bref, passe en revue les différentes formes qu'a revêtues l'idée impériale au moyen âge et dans les temps modernes : l'Empire byzantin et russe, l'Empire franc et le Saint Empire romain germanique, la Papauté enfin, qui est la continuation la plus directe et l'imitation la plus

fidèle de l'Empire des Césars. Pour conclure, l'auteur assigne, sans modestie, à l'Empire nouveau des Hohenzollern sa tâche : établir sa domination sur l'Europe centrale ; prendre dans le monde, en face de l'Angleterre et de la Russie, la haute direction des peuples européens ; dompter et canaliser les agitations tumultueuses de la *Sozialdemokratie* ; poursuivre contre la Papauté, qui perpétue le vieil impérialisme romain, la lutte commencée jadis par les Hohenstaufen. L'Allemagne s'oppose à Rome, tout en invoquant son exemple.

Maurice Besnier.

Ch. Urbain et E. Levésque, **Bossuet, Correspondance**, Tome V, janvier 1692-septembre 1693 ; Tome VI, octobre 1693-décembre 1694. Paris, Hachette (*Les grands écrivains de la France*), 1912, 557 et 577 p. in-8°.

La publication de la *Correspondance* de Bossuet marche avec une telle régularité que les éditeurs nous ont donné deux volumes pour l'exercice 1912.

Le cinquième contient la discussion avec Leibniz, composée de véritables mémoires, poursuivie avec plus d'intermittences dans le volume suivant. En dehors des lettres de direction, qui ont la part du lion dans les deux volumes, on remarquera dans le cinquième les lettres relatives à Ellies Du Pin et à la mort de Pellisson. Sur ce dernier sujet, les éditeurs donnent un bon texte des lettres à Mlle du Pré et à Mlle de Scudéry (833 et 837) et font connaître une lettre de rédaction semblable adressée au jésuite Simon Bourguignet. En appendice, on trouvera la lettre de La Loubère. Une autre question intéressante est celle de la déclaration de Jacques II (donnée en appendice) promettant de maintenir l'Église anglicane et de ne point violer le serment du Test. Dans cette affaire Bossuet fut libéral. « Il faut faire grande différence entre la protection qu'on donnerait à une fausse Eglise par adhérence aux mauvais sentiments qu'elle professe et celle qu'on lui donne pour conserver, à l'extérieur, la tranquillité publique. Le premier genre de protection est mauvais, parce qu'il a un mauvais principe, qui est l'adhérence à la fausseté ; mais le second est très bon, parce qu'il a pour principe l'amour de la paix, et pour objet une chose bonne et nécessaire, qui est le repos public... Ils ne lui demandent qu'une protection légale, c'est-à-dire une protection à l'extérieur, telle qu'elle convient à un roi qui ne peut rien sur les consciences ; et tout le monde demeure d'accord que cette protection est légitime et licite... A l'égard du *Test*..., il n'oblige S. M. à autre chose, sinon à exclure des charges publiques ceux qui refuseront de faire certain serment ; en quoi il n'y a point de difficulté, puisqu'on peut vivre, et humainement et chrétiennement, sans avoir de charges... Que si on s'attache, au contraire, à vouloir faire la loi aux Protestants, qui sont les maîtres, on perdra avec l'occasion de rétablir le roi, non

seulement tous les avantages qui sont attachés à ce rétablissement, mais encore tous les autres, quels qu'ils soient, et on s'exposera à toutes surtes de maux; étant bien certain que si les rebelles viennent à bout, selon leur désir, d'exclure tout à fait le roi, ils ne garderont aucune mesure envers les Catholiques, et ne songeront qu'à assouvir la haine qu'ils leur portent ». (V 360-363). Bossuet n'était point partisan de la politique du pis. Les éditeurs nous avertissent que les théologiens ne sont pas aujourd'hui de l'avis de Bossuet; nous le croyons aisément.

Dans le tome VI paraît Mme Guyon et dès la première lettre s'affirme une personnalité. Elle déclare se soumettre en tout au jugement de Bossuet. Après vingt lignes de ce ton, où déjà on sent l'insinuation, elle se relève et expose en trois pages sa doctrine : « Je vous prie seulement, Monseigneur, de faire attention que... » (VI, 8). Les éditeurs ont réuni tout un dossier fort curieux dans un des appendices; ce sont des lettres écrites à diverses personnes par Mme Guyon, mais surtout les lettres à ses enfants, au moment où elle les quitte « pour Dieu », le leur laissant pour père « et la sainte Vierge pour mère ». Parmi ces pièces, une lettre de Mme Guyon à un de ses frères est inédite. Nous avons ici quinze lettres de Mme Guyon à Bossuet et deux de Bossuet à Mme Guyon. Comme les deux volumes sont remplis de lettres de direction à Mme d'Albert et à Mme Cornuau, on ne peut que remarquer la différence des deux mysticismes. Je ne sais si Bossuet nomme une seule fois la sainte Vierge et des saints. Tout est pratique, théologique, tiré de l'Écriture dans ces conseils et ces « élévations ». Dans le t. V, p. 94, l'évêque écrit à une communauté, probablement N.-D. de Coulommiers : « Pour la communion journalière, il est vrai que c'est l'objet des vœux de l'Église dans le concile de Trente, et un des fruits de la demande que nous faisons dans l'Oraison dominicale, en demandant notre pain de tous les jours. Mais, en même temps, il est certain que ce n'est pas une grâce qu'il faille rendre commune dans l'état où sont les choses, même dans les communautés les plus réglées; et il n'en faut venir là qu'après de longues précautions et préparations, et lorsqu'on voit que la chose tourne si manifestement à l'édification commune, qu'il y a sujet de croire que Dieu en soit loué. Comme il faut être sobre sur ce point, il faut d'autre part... » Les éditeurs nous avertissent encore ici que en cette matière l'Église a changé. Nous avons dans le t. VI, p. 434, le récit d'une vision de la sœur Cornuau. C'est une imagination toute naïve où se trahit l'expérience amoureuse d'une femme qui a été mariée et qui, des lettres de Bossuet le prouvent, en a gardé de vifs souvenirs. Quelle différence entre ce mysticisme classique, un peu enfantin, et la haute mysticité, si complexe, de l'amie du P. La Combe, avec les plaintes passionnées d'une « fille » de Mme Guyon, qu'elle joint à une de ses lettres en priant de brûler et que Bossuet, suivant

l'usage, a conservées ! Si Bossuet n'a pas de « dévotions », Mme Guyon est plus avancée ; elle est au niveau qu'atteindront les catholiques moyens à la fin du XIXe siècle ; elle écrit en 1693 ce qui eût été banal en 1893. Non seulement Jésus et Marie interviennent comme des personnages familiers, mêlés à la vie, mais elle écrit à son plus jeune fils : « Prenez saint Joseph pour le protecteur de votre pureté ». Elle est au courant des dernières saintes, sainte Chantal, la mère Marie de l'Incarnation, « décédée depuis dix ans » (p. 534). Il est superflu de rappeler sa dévotion à saint Michel, par où elle semble deviner celle du pape actuel ; les « Michelins « sont ses initiés. Le ton général de la dévotion est, chez cette illuminée, tout à fait moderne. Le seul passage de ces lettres qui trahit en Bossuet un peu de faiblesse, c'est sa confiance dans l'Apocalypse. Il l'avait commentée et nous le voyons (VI, 72) l'ouvrir au hasard et en tirer une *sors* qu'il transmet pour consoler Mme d'Albert ; il ajoute : « J'approuve fort que vous continuiez la lecture de cet admirable livre ».

Le sixième volume contient, en outre des lettres à Leibniz et aux destinataires habituels, la correspondance relative à la lettre du P. Caffaro, notamment la première rédaction des *Maximes et réflexions sur la Comédie*. On trouvera aussi dans ce volume le jugement si passionné, si tranchant, et, pour tout dire, si peu intelligent, que l'on connaît sur Richard Simon, à propos de l'*Histoire critique des commentateurs du Nouveau Testament* (p. 29).

L'annotation se maintient aussi solide et aussi savante. VI, 414, la n. 2 n'est peut-être pas dans l'objectivité ordinaire aux éditeurs. *Ib.*, p. 279, la n. 92 met au point ce que nous savons de la fréquentation du théâtre par Bossuet, dans sa jeunesse, et une fois évêque à la cour.

Les appendices, outre ceux que nous avons mentionnés, contiennent, t. V, la conversion de Saurin racontée par lui-même, des extraits des procès-verbaux de visite de l'abbaye de Jouarre, une histoire des démêlés de Bossuet avec cette abbaye (cette affaire fut interminable, voir deux lettres à Mme d'Albert, VI, 188, pour le style et la fermeté), un exposé de la correspondance de Bossuet et de Leibniz, en vue de la réunion des Églises ; t. VI, l'ordonnance de Bossuet concernant l'abbaye de Faremoutiers, des écrits de Leibniz sur le dynamisme, une lettre de Noailles à Pontchartrain, l'approbation donnée par Bossuet au traité posthume de Pellisson sur l'Eucharistie.

Ces deux volumes comprennent 486 lettres, dont 389 publiées sur les originaux ou des copies authentiques ; 75 ne figurent pas dans l'édition Lachat. On notera que cette correspondance s'accroît avec les années.

A.

Lettres de Madame Roland, publiées par Claude Perroud (avec la collaboration de Mme Marthe Conor). Nouvelle série, 1767-1780. Collection de documents inédits sur l'histoire de France, publiés par les soins du ministère de l'Instruction publique), tome premier. Paris, imprimerie nationale, 1913, in-8, LXI-556 pages.

La nouvelle publication dont M. Perroud nous présente ici le premier volume, mérite les mêmes éloges que les précédentes. Ce bénédictin laïque, le plus pieux des amants posthumes de Mme Roland, avait dès longtemps élevé à son idole un temple, auquel il lui a semblé qu'il manquait une dernière pierre; je me trompe, une première, car, à l'instar des architectes américains, il avait commencé son édifice par les combles. Il savait (l'éditeur l'ayant avoué lui-même) que les lettres aux demoiselles Cannet, imprimées en 1841, n'en étaient qu'un choix, tronqué, mutilé, interpolé, méconnaissable. Il soupçonnait, d'autre part, que Dauban, leur deuxième éditeur, bien qu'il assurât avoir travaillé sur les manuscrits, en avait pris, lui aussi, beaucoup trop à son aise. Mais ce n'est qu'après avoir obtenu, à son tour, communication des originaux que M. Perroud put constater l'étendue des dégâts. Il faut lire, dans son introduction, p. VII, l'énumération des libertés que Dauban s'était permises avec les dits manuscrits, pour se rendre compte de l'insécurité des textes publiés par cet étrange éditeur, et pour comprendre, partager presque, la conviction de M. Perroud qu'une nouvelle édition s'imposait.

Cette nouvelle édition, M. Perroud l'a préparée à la façon dont il a toujours conduit de semblables entreprises, c'est-à-dire qu'il l'a entourée et comme enveloppée de commentaires ne laissant absolument dans l'ombre que ce qui lui a été impossible d'en faire sortir. J'épargnerai à sa modestie des éloges dont il doit être saturé, et n'insisterai donc pas sur ses mérites d'éditeur. Je me borne à répéter que ce nouveau texte, établi par lui, ne le cède à aucun des précédents, sous le rapport du savoir, de la méthode, de la critique, de la conscience.

Il se peut toutefois que l'on reproche à M. Perroud de terminer le cycle de ses publications de textes rolandistes par où il aurait dû le commencer, comme on a pu lui reprocher d'avoir omis ce qu'il a appelé les *Lettres d'amour* dans son édition de la correspondance de Mme Roland publiée en 1900, alors qu'il devait, neuf ans plus tard, les rééditer séparément. Il se peut encore qu'on reproche au comité des travaux historiques d'avoir accueilli, dans une collection de documents inédits sur l'histoire de France, les lettres de Marie Phlipon à ses amies de pension, lettres qui, pour avoir été mal éditées, ne sont cependant pas inédites, et qui, pour être de précieux documents, n'intéressent certainement pas l'histoire de France. Mais ce seraient là de misérables chicanes, n'ayant qu'un intérêt accessoire ou passager; car, au fond, peu nous importe à nous-mêmes, et surtout peu importera, dans l'avenir, l'ordre suivant lequel M. Perroud, contraint

d'ailleurs par des circonstances qu'il a longuement et loyalement expliquées, nous a livré les diverses séries de lettres de Mme Roland. Allant droit à l'essentiel, le public sera toujours reconnaissant à M. Perroud de lui avoir transmis, dans un texte désormais à l'abri de toute suspicion, la véritable pensée d'une des femmes les plus extraordinaires de son siècle, et qui devait y jouer un rôle si considérable.

Eugène WELVERT.

J. LOUTCHISKY, **Quelques remarques sur la vente des biens nationaux.** Paris, H. Champion, 1913, 159 pages, in-8°.

Ces « quelques remarques » n'apprendront rien ou peu de chose à ceux qui ont pratiqué les ouvrages de MM. Marion et Dubreuil ou qui ont médité la belle introduction du recueil de M. Ch. Porée sur la vente des biens nationaux dans l'Yonne. M. L. aurait beaucoup mieux fait de se borner à publier les données qu'il dit avoir puisées dans les archives de la Côte-d'Or, de la Haute-Garonne, de la Nièvre, de l'Aisne, etc., et de les publier d'une façon telle qu'on put contrôler ses affirmations. Mais il est trop visible qu'il est moins préoccupé de science pure que de défendre une thèse, une hypothèse plutôt, qu'il a formulée dans ses précédents ouvrages et qui est sortie beaucoup plus de concepts a priori inspirés par la politique russe que de l'étude impartiale et complète des faits et des documents. Cela est tellement vrai qu'il appuie constamment ses « quelques remarques » sur les conclusions de son livre sur le Limousin dont j'ai montré, après M. Marion, l'évidente fragilité. Ses constructions actuelles reposant sur des fondations caduques ne méritent pas qu'on s'y arrête. Que M. L., avant d'aller plus loin, commence donc par réfuter les critiques graves dont il a été l'objet et qu'il écarte par un silence qui peut être dédaigneux mais qui n'a rien de scientifique !

Au surplus, cette nouvelle brochure manifeste surabondamment l'incohérence des méthodes du professeur de Kiev. Il prétend dégager des conclusions d'ensemble des ouvrages récemment publiés sur la question qu'il examine et il ne connaît pas tous ces ouvrages ou il les connaît mal. Pourquoi passe-t-il sous silence par exemple l'étude de M. F. Vermale snr la *Vente des biens nationaux dans le district de Chambéry ?* Il cite une fois et pour un point de détail le livre de M. Dubreuil et il ne semble pas en avoir discuté les conclusions essentielles. Pas une seule fois il ne semble s'être reporté aux critiques dont les recueils parus sous les auspices de la commission officielle ont été l'objet, par exemple aux sérieuses réserves que j'ai formulées ici même sur le recueil de M. Schwab. On dirait que pour M. Loutchisky les seuls travaux qui existent sont les siens propres. Il ne fait aux travaux des autres l'honneur de les consulter que pour y trouver des confirmations de ses opinions préconçues. Pourquoi borne-t-il son enquête aux premières assemblées révolutionnaires ?

Pourquoi en exclut-il le Directoire ? C'est sous le Directoire surtout qu'opèrent les bandes noires et que les ventes échappent de plus en plus aux paysans. Pourquoi évaluant la force d'achat de la classe paysanne et la comparant à la force d'achat de la bourgeoisie exclut-il de ses calculs les ventes d'immeubles qui eurent lieu dans les villes [1] ?

Résumant la législation, pourquoi l'étudie-il sans tenir compte de cet élément essentiel d'appréciation qui était la baisse de l'assignat ? Est-il possible de séparer les ventes des biens nationaux de tout le mouvement économique ? et qu'est-ce que les remarques fragmentaires qu'on nous apporte ?

Je reste ébahi quand je lis des affirmations comme celles-ci : « Si dans certaines régions, le tant pour cent des non-propriétaires était relativement faible, comme dans le Limousin (16 o/o), dans d'autres il s'élevait jusqu'à 80 o/o » (p. 24); j'aurai l'indiscrétion de demander à l'auteur quelles sont ces « autres régions », qu'il ne désigne pas et pour cause, où les non-propriétaires atteignaient 80 o/o ! Et j'ai dit ce que je pensais de ses statistiques limousines.

Dans la même page, M. L. prétend ne connaître qu'un « seul cahier (dans la région pyrénéenne) où l'on ait, et très timidement encore, émis l'idée d'une nouvelle répartition du sol ». Faut-il lui rappeler que depuis un quart de siècle les paysans étaient en lutte avec les seigneurs pour le partage des communaux et qu'ils obtenaient de nombreux arrêts du conseil qui leur donnaient satisfaction ?

Comment sait-il que le décret condamnant à la peine de mort les partisans de la loi agraire « fut strictement appliqué » (p. 49) ? Qu'il me cite une seule condamnation prononcée en vertu de ce décret !

Parce que la Convention, pressée par les nécessités des circonstances, n'a pas réussi à faire appliquer le célèbre décret qui avait pour but de donner la terre aux sans-propriété, M. L. s'écrie que « la Convention s'est efforcé d'éteindre cette ardeur que les paysans manifestaient pour l'acquisition de la terre » (p. 74), il prête ainsi à la Convention des intentions anti-paysannes qu'elle n'a jamais eues.

Ces quelques exemples suffisent, je pense, à donner une idée des méthodes de M. Loutchisky. S'il était un débutant ou s'il n'avait pas en France même une coterie de prôneurs, extasiés devant tout ce qui sort de sa plume, on pourrait négliger ses productions qui ne lui survivront pas et qui ne sont même pas capables de nuire en lançant les recherches sur de mauvaises voies ; mais M. Loutchisky a eu les honneurs de plusieurs séances d'une société historique qui a gravement discuté son dernier livre : il n'est que juste, quand on refuse de s'incliner devant une telle autorité, de donner ses raisons.

Albert Mathiez.

L'article qui précède était déjà écrit quand M. Loutchisky a fait

1. Et il a la naïveté de reprocher à M. Marion de les avoir considérées !

paraître dans le *Bulletin de la société d'histoire moderne* de novembre 1913 une réponse à une des critiques que j'ai adressées à son livre sur la propriété paysanne en France à la veille de la Révolution : « Je suis complètement d'accord, écrit-il, avec M. Mathiez sur l'importance que présentent, pour l'étude de la propriété au XVIIIe siècle, les documents relatifs aux ventes des biens nationaux et d'autant plus que c'est la méthode que je n'ai jamais cessé de suivre dans mes recherches depuis 1894. Mais je ne puis croire qu'il ne reconnaisse pas qu'on ne peut les utiliser qu'à la condition qu'ils existent et qu'ils soient classés. Or, en ce qui concerne le Limousin, on peut faire deux remarques : 1° Dans le département de la Haute-Vienne une grande partie de ces documents a péri dans un incendie qui a eu lieu au commencement du XIXe siècle. 2° Dans le département de la Corrèze les documents relatifs aux ventes n'ont été vraiment classés que tout récemment, et après les versements effectués par l'enregistrement, c'est-à-dire au *moment même où était élaborée la traducion de mon livre qui a paru en russe en 1900*. Je n'ai pu étudier que les registres relatifs aux ventes des biens de première origine dans deux districts de la Corrèze. Ces documents ne contiennent presque exclusivement (de 1790 à l'an IV) que des ventes de rentes et de bâtiments, ce qui s'explique par l'insignifiance de la propriété ecclésiastique dans la région. J'ai donc reconnu que je n'avais pas besoin de les utiliser, puisque mes recherches ont porté sur la *répartition de la propriété en elle-même* et non pas sur la condition économique des classes agricoles. J'ai bien marqué d'ailleurs, dans mon livre même (p. 248), que propriété et bien-être sont deux notions que les historiens devraient s'appliquer à distinguer nettement ».

Qu'on me permette au sujet de cette soi-disant réponse, qui est une confirmation et une aggravation, de présenter les observations que j'aurais faites dans le *Bulletin de la société d'histoire moderne* si les rédacteurs de ce *Bulletin* avaient eu souci de respecter les usages en me commniquant le papier de M. Loutchisky avant de le publier.

M. L. dit qu'il est d'accord avec moi sur l'importance des dossiers des ventes nationales pour l'étude de la propriété. Comment se fait-il qu'il ait choisi pour objet de son livre la contrée où ces documents lui étaient, paraît-il, inaccessibles, le Limousin ? Comment se fait-il que dans ce livre il ne dise pas un mot de la lacune grave de sa documentation !

Les explications qu'il nous donne aujourd'hui tardivement sur réquisition, il aurait dû nous les fournir spontanément et du premier coup ! Mais il est évident qu'aujourd'hui même M. L. n'a pas encore saisi toute l'importance de la série Q pour ses études, puisqu'il écrit en terminant qu'il n'avait pas besoin de s'y reporter, « ses recherches n'ayant porté que sur la répartition de la propriété en elle-même », — comme si précisément je ne lui avais pas dénié le droit et la possibi-

lité de dresser les tableaux de cette *répartition* en négligeant ces documents essentiels ! M. L. n'a pas compris toute la portée de ma critique, il n'est pas étonnant dès lors qu'en 1900 il ne se soit pas soucié d'une source dont il ne voyait pas l'intérêt. Ainsi il aggrave son cas. Depuis 1894, dit-il, il a utilisé la série Q. Jamais il ne l'a utilisée pour l'objet précis de la répartition de la propriété. C'est que loin d'être un initiateur en ces matières, M. L. n'est plus aujourd'hui qu'un chercheur à la suite. Ce sont les études récentes de M. Marion, de M. Porée, de M. Dubreuil qui ont montré quel parti de premier ordre on pouvait tirer pour la connaissance de la propriété des dossiers des ventes nationales. En 1900, aucune de ces études n'avait paru. Les seuls travaux dont les biens nationaux avaient été l'objet ne se préoccupaient pas de dresser le tableau de la propriété en général, mais seulement de déterminer à quelles classes sociales les ventes avaient profité. Quand il a écrit son livre, en 1900, M. L. ignorait qu'on pouvait tirer des dossiers des ventes nationales un tout autre parti. Il l'ignore encore, comme sa réponse le prouve — A. Mz.

Dr Alexander von Peez und Paul Dehn. **Englands Vorherrschaft aus der Zeit der Kontinentalsperre.** Leipzig, Duncker et Humblot, 1912, in-8°, 382 p., 8 mk. 50.

Le Dr von Peez avait entrepris, à 80 ans passés, d'écrire une histoire de la domination économique de l'Angleterre au XIXe siècle. Il en a achevé avant sa mort tout le premier volume, et esquissé les deux suivants. M. Dehn s'est chargé de terminer l'ouvrage, auquel il semble avoir collaboré du vivant de l'auteur. Von Peez n'était pas un historien, mais un économiste, homme d'action plutôt que théoricien. Il a dépensé ses connaissances et son talent, qui étaient réels, en innombrables brochures et articles de propagande pour établir et renforcer le protectionisme en Autriche et en Allemagne. L'histoire du système continental l'attirait moins par son intérêt propre que parce qu'il y voyait un premier épisode de la lutte économique entre l'Angleterre et le continent qui se poursuit âprement de nos jours, et menace la paix du monde. Son livre est tout pénétré de cette pensée. Tous les développements — et ils sont nombreux — sur les doctrines de droit maritime des Anglais au XVIIIe siècle et sous l'Empire, sur ses prétentions au monopole commercial, sur ses « mesures d'oppression » contre les neutres, sont conduits de manière à évoquer des exemples beaucoup plus proches de nous. L'exposé proprement dit de la lutte commerciale franco-anglaise est fait suivant la même tendance. Napoléon, bien qu'il travaille surtout pour la France, défend sans s'en douter le système fédératif de l'Europe centrale, système d'origine allemande, et destiné à triompher grâce à l'Allemagne. Son œuvre est, au fond, d'esprit allemand, comme son armée est en grande partie allemande,

l'organisation de son empire calquée sur celle de l'ancien empire germanique (pp. 188-190, 202-204). Lui-même n'a-t-il pas « quelques gouttes de sang allemand », puisque son nom (Bonaparte = Bonibert) serait « vieux francique (*altfränkisch*) donc allemand » (p. 56)? Ce qui est spécialement français, c'est la conquête et le pillage, à quoi tout un chapitre est consacré (pp. 173-186).

On voit la tendance, qui ne prend pas la peine de se dissimuler, et qui suffit à faire reconnaître dans l'ouvrage une œuvre de polémique, non d'histoire. On trouvera du reste, à côté d'erreurs matérielles assez nombreuses, des observations intéressantes, un exposé des conséquences du système continental en Allemagne et en Angleterre vivant et clair, de bons exemples de la contrebande maritime entre 1809 et 1813, mais point d'étude approfondie ou même originale de ces problèmes difficiles et encore obscurs.

L'information est du reste tout à fait insuffisante, réduite à des manuels ou à des ouvrages surannés. Les textes, même les plus importants, n'ont pas été consultés en original. Ainsi les ordres en conseil anglais de 1806-1807 ne sont connus que par le résumé de Mahan, les lois françaises de 1796 et 1798 que par une courte analyse de Martens. C'est ce que M. Dehn appelle se rendre maître du sujet, *Herr des Stoffes*. Il n'est pas difficile.

R. G.

Abel RIGAULT, **L'invasion de 1815 en Seine-et-Marne**. Meaux, Lepillet, 1913, in-12, VII-243 pages.

Ce livre, tout petit qu'il soit, est un modèle. Il montre comment un homme de savoir, de cœur et de goût peut tirer des matériaux, en apparence, les plus informés ou les plus ingrats, les éléments d'une étude aussi frémissante de vie que rigoureusement exacte. Quoi de plus froid, de plus inerte, semble-t-il, que les paperasses d'une « commission de réquisitions » ou que les rapports administratifs sur lesquels repose ce récit? Rien de plus sûr, cependant, rien de plus vivant, quand on sait, comme M. Rigault, faire jaillir l'étincelle du caillou. Vous assisterez donc, avec la même émotion que lui, au défilé des vaincus de Waterloo, traversant en désordre le département de Seine-et-Marne, harcelés par l'ennemi; vous admirerez le portrait qu'il trace du comte de Plancy, préfet plus jeune d'âge que d'intelligence et de volonté, et les promptes et judicieuses mesures prises par ce fonctionnaire, abandonné à lui-même, pour assurer la subsistance des envahisseurs. Vous partagerez l'indignation de l'auteur au spectacle des exigences, des violences, des rapines de l'ennemi, rongeant jusqu'à l'os une contrée que l'invasion de 1814 avait déjà réduite aux dernières extrémités. En trois mois, le département de Seine-et-Marne, qui comptait alors à peine 300,000 habitants, eut à subir l'occupation permanente de

150,000 hommes et de 25,000 chevaux, et le passage de 200,000 autres, qu'il lui fallut loger, nourrir, abreuver, vêtir, équiper. M. Rigault évalue à plus de 13 millions de francs le total des charges supportées par le département pendant ces trois mois : perte sèche, ou à très peu près, car il ne reçut plus tard que des indemnités dérisoires.

Ainsi s'explique, en partie du moins, malgré les hécatombes de fonctionnaires bonapartistes, malgré les adresses de commande à la royauté restaurée, malgré des élections frelatées, l'irritation populaire dont la description forme le dernier chapitre de ce livre intéressant. Mais, outre le souvenir de la double invasion, cet état d'esprit prenait encore son origine dans le culte de Napoléon, culte très répandu, plus persistant en Seine-et-Marne qu'ailleurs, par suite des fréquents séjours de l'empereur au palais de Fontainebleau, des actions mémorables qui s'y étaient accomplies sous son règne, surtout de ses adieux à sa garde, dont le légendaire tableau hante encore aujourd'hui nos imaginations. Enfin le paysan briard, grand acquéreur de biens nationaux, n'avait pas vu sans souci la royauté bourbonienne se faire ramener par l'étranger, et une bonne part de la haine qu'il avait vouée aux alliés il la répandait sur la noblesse à laquelle il attribuait tous ses maux, dont il redoutait les revendications, et qu'il soupçonnait de vouloir saccager l'œuvre de la Révolution. Et c'est par là que ce petit livre cesse d'être une simple monographie locale pour devenir un chapitre de la grande histoire de la nation, à une des heures les plus tragiques de ses annales.

Eugène Welvert.

Carteggio di Alessandro Manzoni, publié par Giovanni Sforza et Giuseppe Gallavresi, tome I[er] (1803-1821). Milan, Hœpli, 1912, in-8°, xx-610 p., portraits et *fac-simile*, 6 l. 50.

L'éditeur Hoepli a entrepris une édition définitive des œuvres de Manzoni, qui a déjà trois volumes. Ses lettres en formeront deux autres. Pour la publication de cette correspondance, les héritiers du poète s'étaient d'abord adressés à Bonghi, puis à M. Sforza, aujourd'hui directeur des archives du Piémont, et qui a dû passer la main à un autre spécialiste averti, M. Gallavresi. Ce dernier a beaucoup étendu les recherches déjà faites, contrôlé les textes naguère publiés par Sforza lui-même, par Angelo de Gubernatis et par Galley, obtenu communication des papiers de Fauriel, déposés à la bibliothèque de l'Institut de France et tenus en réserve jusque là, enfin réuni un très copieux *carteggio* : rien que pour la période 1803-1821, qui est celle de la jeunesse de Manzoni, il y a 285 lettres. Tout n'y est pas de la plume de l'auteur de *Carmagnola* et des *Promessi Sposi* ; ses nombreux correspondants, Monti, Fauriel et son amie la marquise de Condorcet, Ermes Visconti, Cousin, Gœthe contribuent à enrichir le

volume. Il y a aussi beaucoup de lettres dont Manzoni est l'objet sans en être l'auteur ni le destinataire ; elles sont écrites surtout par sa femme, Henriette Blondel, ses cousins le marquis Beccaria, Michel de Blasco et sa fille Carlotta, ses amis et directeurs spirituels, le chanoine Tosi et l'abbé Degola. Il y a là des renseignements tout nouveaux, précis, décisifs sur l'histoire de la conversion du poète et de l'abjuration de sa femme. Ce changement, qui devait avoir tant d'influence sur son talent et fixer le sens de son effort en littérature, est l'œuvre des jansénistes français de l'église constitutionnelle : Degola, qui fit signer à la calviniste Henriette son acte d'abjuration, est un disciple de Port-Royal, correspondant assidu de Grégoire, ami de Lecoz et de Saurine. On voit par ses lettres, et par celles de Fauriel, la chaîne solide qui relie nos idéologues aux catholiques libéraux du Risorgimento, Ginguené, Tissot ou Cabanis à Gioberti.

L'autre élément intéressant du recueil, ce sont les lettres de Manzoni au moment où il travaille à *Carmagnola*, ses théories sur les trois unités, sur Shakespeare et sur le roman historique, les listes d'ouvrages qu'il demande à Fauriel et où l'on voit figurer Lamothe-Houdart, Charles de Villers, Ducis, Schlegel et le Shaskespeare de Letourneur, à côté de Voltaire, Laharpe et Lemierre. Il y aura là beaucoup à prendre pour les « comparatistes » et les historiens du romantisme français. M. Gallavresi apporte à son travail d'éditeur tout ce qu'il a de science et de conscience. Point de commentaire littéraire, mais des notes biographiques, historiques, bibliographiques copieuses, précises, utiles, rectifiées encore et complétées en appendice ; une disposition typographique ingénieuse et nette, pour signaler ce qui est *de* Manzoni, et le séparer de ce qui est écrit à lui ou à son propos, enfin un index par noms et matières. *Optime*.

R. G.

W. Altmann. **Ausgewählte Urkunden ausserdeutschen Verfassungsgeschichte seit 1776**, 2e édition augmentée. Berlin, Weidmann, in-8°, 1913, 356 p., 5 mk. 40 pf.

L'auteur a déjà publié, seul ou en collaboration, trois recueils de textes constitutionnels se rapportant l'un à la Prusse, les autres à l'Allemagne au moyen âge et depuis 1806. Ce volume complète la série pour les pays non allemands, excepté l'Autriche-Hongrie, qui est considérée sans doute comme se rattachant historiquement à l'Allemagne. C'est une simple réimpression, sans introduction ou commentaire d'aucune sorte, destinée surtout, semble-t-il, à servir aux exercices d'explication des étudiants dans les séminaires historiques ou juridiques des universités. Les textes sont publiés in extenso, en traduction allemande pour la constitution espagnole de 1812 et les documents suisses, russes et japonais, en français pour la constitution ottomane, dans la langue originale, pour les documents américains,

français, italiens et belges. Il serait facile de signaler des lacunes, par exemple l'absence des sénatus-consultes français de 1852, 1860, 1867 et 1870, ou des constitutions espagnoles postérieures à 1812. Mais il vaut mieux sans doute accepter ce qu'on nous offre, en signalant les mérites réels du recueil : il est correct, bien imprimé, maniable et d'un prix relativement modique. Il rendra donc des services, en attendant un ouvrage un peu plus complet et dont l'auteur ait fait œuvre plus personnelle. Mais combien de temps devrons-nous l'attendre ?

R. G.

Robert Lévy, **Histoire économique de l'industrie cotonnière en Alsace. Étude de sociologie descriptive.** Paris, Alcan, 1912, xxIII-313 fr. 10 fr.

Ce livre n'a pas précisément le caractère d'un travail historique. L'auteur a commencé son travail muni d'un questionnaire fourni par un sociologue théoricien, qui présente l'ouvrage au public, et signale que cette étude descriptive « ne veut être qu'un instrument de la théorie », et doit servir à vérifier l'exactitude de telle doctrine d'Adam Smith ou de Karl Bücher. Nous n'avons pas à l'apprécier à ce point de vue. Mais on ne peut négliger de marquer l'utilité, pour les historiens, des recherches de M. L. Il a fouillé les archives locales, les dépôts de Colmar, Strasbourg, Nancy, Bâle, etc., et ceux de Paris, s'est procuré des renseignements auprès des industriels et des fonctionnaires, enfin connaît bien la littérature de son sujet.

Il étudie d'abord, sommairement, les origines de la grande industrie du coton en Alsace; ensuite, la prenant en elle-même, il analyse l'objet et l'importance de la production, puis l'organisation de l'industrie (distribution géographique, forme de l'industrie, division du travail). L'étude des conditions de vente (étendue et organisation du marché, adaptation de la production à la demande) termine le volume, et est faite, plus spécialement, suivant un ordre historique. Les conclusions ne sont pas dégagées, sans doute parce que l'auteur a craint, en se résumant, de ne pas paraître assez « scientifique ». Il insiste cependant sur le fait que l'industrie alsacienne du coton travaille, de tout temps, une matière première exotique pour un marché exotique. Fournis de coton d'abord par les Antilles, puis par l'Egypte, enfin par les Etats-Unis, les industriels ont vendu leurs produits sur un marché de plus en plus étendu. On n'a pas vu pour cela se transformer radicalement ni même se modifier d'une manière très sensible la distribution géographique des usines, ou la spécialisation des industries. Les trois espèces de fabrication, filature, tissage et impression, ont évolué d'une manière différente, et progressé inégalement, mais sont restées liées entre elles, et l'industrie est demeurée fixée dans la région montagneuse. C'est ce dernier point qui est le plus intéressant pour l'historien, parce que cette fixité relative paraît dûe moins encore

à des causes d'ordre physique (présence de l'eau, des prairies, du combustible et de la houille blanche), qu'à une tradition industrielle et à l'existence séculaire d'une main d'œuvre et d'un personnel technique exercés. L'ouvrage est illustré de nombreux tableaux et diagrammes, et d'une carte montrant l'emplacement et l'importance des centres industriels en 1787, en 1845 et 1910.

R. G.

Halldór Hermannson, **Islandica**. Vol. VI. Icelandic authors of to-day. Cornell University Library, Ithaca, New-York, 1913.

Il est certain que l'Islande, grâce à la libéralité de feu Willard Fiske et au domaine relativement restreint de sa littérature, au labeur aussi et à l'assiduité de M. Halldór Hermannsson, va bientôt se trouver en possession d'une bibliographie à rendre jaloux plus d'un peuple voisin. J'ai déjà annoncé les cinq premiers fascicules annuels de ces « Islandica », respectivement consacrés : aux sagas islandaises, aux Normands en Amérique, aux sagas des rois de Norvège, aux anciennes lois de la Norvège et de l'Islande, aux sagas mythiques et héroïques. Celui de cette année constitue une sorte de recensement des auteurs contemporains avec notes biographiques, la liste de leurs travaux, l'indication des principales études qui leur ont été consacrées. On est véritablement étonné, à le parcourir, de constater une aussi riche floraison en cette île que l'on s'imagine perdue et glaciale. Auteurs dramatiques comme Matthias Jockumsson et Johann Sigurjonsson ; romanciers comme Gudmundur Magnusson et Gunnar Gunnarsson ; philologues comme Finnur Jonsson et Björn Olsen ; savants, philosophes, poètes : c'est une phalange dont ce petit pays a le droit d'être fier et qui lui permet d'espérer, maintenant surtout qu'il va avoir sa pleine autonomie, le plus bel avenir national [1].

Léon Pineau.

E. Löseth, **Notes de syntaxe française**. II (Videnskapsselskapets Skrifter. II. Hist.-Filos. Klasse, 1913, nº 3). Christiania, J. Dybwad, 1913, in-8º de 23 pages.

M. Löseth dont j'ai déjà eu à signaler ici (voir *Revue critique* du 8 juillet 1911) les *Notes de syntaxe française*, vient d'en publier de nouveau quelques autres. Cette seconde série, non moins courte que la première, est conçue et rédigée de la même façon : la doctrine en est en général assez sûre et elle dénote une certaine pénétration, mais les faits y sont aussi jetés un peu pêle-mêle. Ici, il s'agit d'abord de l'emploi du partitif et de l'article dans des locutions comme *beaucoup*

---

1. M. Halldór Hermannson est évidemment convaincu qu'il ne trouverait en notre langue rien intéressant les Scandinaves, en général, les Islandais en particulier ; sans doute il y a peu de chose ; ce peu, qu'il ne mentionne pas, n'en constitue pas moins une lacune dans sa bibliographie.

de s'opposant à *bien des*. Puis vient naturellement le cas de l'expression *du bon vin*; mais est-il bien exact de dire p. 7 que « l'article partitif était en train de supplanter le *de* »? et en réalité y a-t-il en français un « article partitif », ou plutôt n'est-ce pas *de* qui a toujours cette valeur, qu'il soit accompagné ou non de l'article. Ceci n'est qu'affaire de définition, et je reconnais que dans son ensemble l'exposé de M. L. est acceptable : seulement, il analyse, il cite des opinions et des exemples, mais sans émettre de vues très personnelles, ni se préoccuper d'aboutir à une conclusion. Il ne faudrait pas, à la p. 10, ranger la phrase *avec des bonnes sœurs* parmi celles où *des* précède immédiatement l'adjectif; *bonne sœur* est un vrai composé. Ce qui est dit sur les verbes suivis de *à* ou *de* avec l'infinitif est bien sec et n'a guère de nouveauté. J'aime mieux, vers la fin, l'étude de quelques locutions spéciales, et en particulier celle de *plus souvent* pris au sens ironique dans la langue familière. M. L. a raison, je crois, de défendre l'opinion de Littré qui y voyait une réduction de *le plus souvent* (lui-même allègue un exemple de cette dernière forme qu'il a relevé chez P. de Kock); il a raison aussi d'admettre l'ellipse de *c'est ce que je fais*, plus vraisemblable que celles qui ont été proposées depuis. Mais l'intérêt — et il n'y a pas assez insisté — c'est que le tour *plus souvent que* soit devenu une vraie négation ironique et assez forte; il eût fallu à ce propos renvoyer au § 358 de la *Neufranzoesische Syntax* de M. Haas, et d'ailleurs ce n'est pas seulement chez Balzac, mais dans L. Reybaud, Gavarni, etc., qu'on trouve des exemples de cet emploi.

E. Bourciez.

Seconde lettre de M. L. Reynaud.

Poitiers, le 24 décembre 1913.

Monsieur le Directeur,

Je me vois obligé à mon grand regret de répondre encore une fois à M. Reuss, dont la réplique contient un passage qui dénature complètement le sens de mes explications.

Tout d'abord je suis heureux d'apprendre que M. Reuss est l'auteur du compte rendu qui a motivé mes observations. Cela explique bien des choses. Je ne puis dans ces conditions qu'exprimer à M. Roustan mes vifs regrets de l'avoir mêlé à une controverse désagréable. Il était d'ailleurs loisible à M. Reuss de dissiper ou de faire dissiper cette confusion puisqu'un mois s'est écoulé entre la rédaction de ma réponse et sa publication par la *Revue critique*. D'une façon générale il me paraît qu'il vaudrait mieux, lorsqu'on consacre neuf pages à « éreinter » un livre, signer cela de son nom.

Ceci dit, je maintiens que le compte rendu de M. Reuss, en dépit de ses dénégations, était plein d'une malveillance inutile et qu'il s'appuyait d'une part sur une lecture trop rapide de mon ouvrage, de l'autre sur une connaissance insuffisante des questions en cause. Est-ce, oui ou non, de la malveillance que de chercher

dans une œuvre sincère et probe, non seulement tous les bouts de phrase qui peuvent la ridiculiser (et il arrive ici que M. Reuss dans son zèle prend pour des expressions de mon crû, de simples citations de Thierry, Guizot, Gervinus ou Gœdeke) mais encore, d'essayer de susciter des inimitiés à son auteur en faussant la signification de certaines de ses déclarations, comme M. Reuss l'a fait dans sa note 2 de la page 387 et dans sa note 1 de la page 392 ; ou même de mettre en doute la probité de sa méthode comme l'a fait M. Reuss dans les dernières lignes de son compte rendu ? Est-ce fournir la preuve qu'on a lu avec attention l'œuvre dont on parle et qu'on a essayé de sonder les problèmes qu'elle agite, que de placer au XVI[e] siècle toute une série d'auteurs du XV[e] et de s'étonner ensuite des conclusions du livre qu'on examine, comme l'a fait M. Reuss dans la note 1 de la page 393 ? Car, de deux choses l'une, ou bien M. Reuss n'a jamais entendu parler des genres littéraires auxquels je renvoie là, ou bien il n'a pas pris la peine de suivre mes explications.

M. Reuss rappelle ses études et ses travaux d'historien. J'ai le plus grand respect pour les premières comme pour les seconds, n'étant moi-même qu'un modeste apprenti. Mais pourquoi faut-il qu'à quelques lignes de là M. Reuss fasse preuve du défaut le plus grave pour un historien, qui est de transformer immédiatement le sens des textes les plus précis ? J'avais dit à mon contradicteur dans ma réponse que la plupart des historiens allemands contemporains étaient d'accord pour admettre une influence décisive et prolongée de la civilisation *celtique* sur la civilisation *germanique* [1] ; pour M. Reuss cela devient l'affirmation de ma part que la plupart des historiens allemands reconnaissent avec moi que la civilisation *allemande* a *toujours* été dans une dépendance complète de la civilisation française. En vérité !... Et M. Reuss part de là pour me menacer — c'est le mot — de mettre sous les yeux des lecteurs de la *Revue critique*, à l'avenir, tous les comptes rendus allemands qui démentiront cette assertion que je n'ai pas faite. Et, bien entendu, ce serait faire injure à M. Reuss que d'admettre un seul instant qu'il a pu escompter les « brillantes réfutations » qu'un livre comme le mien ne saurait manquer de provoquer en Allemagne, et qu'il les appelle même. Les lecteurs de la *Revue critique* peuvent être assurés d'avance que tout cela je l'ai prévu et l'attends non seulement avec sérénité mais avec plaisir. Tout de même, à la place de M. Reuss, j'aurais mieux aimé ne pas écrire cette phrase-là.

L. REYNAUD.

RÉPLIQUE DE M. REUSS.

Vu le ton personnel que M. Reynaud a cru devoir donner à sa seconde réplique, je renonce à poursuivre une discussion qui cesse d'être courtoise et j'abandonne avec confiance à nos lecteurs le soin de juger entre nous.

Rod. REUSS.

LETTRE DE M. MAC LAUGHLIN.

Ann Arbor, Michigan, le 1[er] décembre 1913.

Veuillez me permettre de vous signaler une erreur qui s'est glissée dans le compte rendu de *William Sharp, Fiona Macleod, A Memoir by his wife Elizabeth Sharp*, compte rendu paru dans la *Revue critique* du 11 octobre dernier et signé Ch. Bastide. Selon ce dernier, Sharp se trouvant « dans une barque près de

1. M. Reuss se plaint que je n'en cite qu'un : M. Feist ; en voici d'autres : Much, Lœwe, Bremer, Thurneysen, Kauffmann, pour ne parler que des plus importants.

l'île d'Iona, invoquait le démon des eaux et croyait le voir bondir de vague en vague ». En se reportant au livre (p. 236, 237, édition Duffield et Company, New-York, 1910) on se rend compte que ce n'est pas comme cela que les choses se sont passées au juste, car dans la lettre que Sharp écrivit de Kilcreggan et que Mme Sharp cite, il dit bien qu'il a lié connaissance avec un Celte d'Iona, et c'est celui-ci et non pas Sharp qui invoquait le démon des eaux, si même il est vraiment question d'une telle invocation. Pour le prouver, il ne faut que citer le texte : « He (i. e. the Celtic isleman from Iona) kept chanting and calling a wild sea-rune, about a water demon of the isles, till I thought I saw it leaping from wave to wave after us ». On voit bien que ni Sharp ni son ami d'Iona n'ont *invoqué* le démon des eaux, que, tout au plus, c'est le Celte qui l'*évoquait*, par conséquent, le très grand intérêt dans cet incident pour le psychologue n'existe pour ainsi dire pas. On doit ajouter qu'il y a loin de Kilcreggan où Sharp était à ce moment-là à Iona où M. Bastide veut placer l'incident.

William A. Mc. Laughlin.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 9 janvier 1914.* — M. Senart annonce le décès de M. Huber, attaché à l'Ecole française d'Extrême-Orient.

M. Jules Toutain expose les principaux résultats de la huitième campagne de fouilles entreprise par la Société des sciences de Semur sur l'emplacement d'Alésia. M. V. Pernet, qui dirige ces fouilles, a découvert un ensemble de constructions de très basse époque, composé d'un bâtiment rectangulaire entouré d'annexes dont la plus importante est une salle ou cour presque carrée de 18 mètres de long sur 17 mètres de large. A l'intérieur de ces annexes et autour de la salle rectangulaire ont été trouvés de nombreux sarcophages et débris de sarcophages chrétiens du haut moyen âge. Au centre de la salle rectangulaire, encore en place, existe un sarcophage en pierre, dont le couvercle est percé d'un orifice circulaire, suivant toute vraisemblance une *fenestella* par laquelle on pouvait atteindre des reliques spécialement vénérées. Sur le sarcophage on a recueilli une entrave et des clefs en fer, qui sont sans doute des ex-voto. La fouille a fourni en outre diverses boucles en bronze. Constructions, sarcophages, objets mobiliers remontent à l'époque mérovingienne et au début des temps carolingiens. L'ensemble ainsi mis à jour représente un lieu de culte chrétien établi autour du tombeau d'un saint ou d'une sainte. M. Toutain, par des comparaisons entre ces découvertes archéologiques et divers textes relatifs aux plus anciens cultes chrétiens institués sur le mont Auxois, montre que ce lieu de culte doit être considéré comme étant la basilique primitive de sainte Reine, connue par des documents du VIIIe et du IXe siècle, mais dont l'emplacement exact était resté inconnu. M. Toutain montre enfin des photographies, des plans et des dessins, établis par MM. Fornerot et Baudoin, membres de la Société de Semur et collaborateurs des fouilles d'Alise. — MM. Cagnat, Jullien et Prou présentent quelques observations.

M. Etienne Clouzot rend compte d'une mission de recherches qui lui a été confiée en 1913 dans les dépôts d'archives du Sud-Est de la France pour la continuation de la collection des *Pouillés des églises de France* commencée par M. Auguste Longnon.

M. Louis Havet fait une communication sur quelques passages des *Bucoliques* (VIII, 17 et 30 ; III, 102).

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

LE PUY EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 31 janvier — 1914

Kessler, Isocrate et l'idée panhellénique. — Hippocrate, p. Gundermann; Apollonius Dyscole, p. Maas; Musée, p. Ludwich; Inscriptions attiques, p. Nachmanson; Extraits des scholies de l'Iliade, p. Deecke; Supplément à Euripide, p. d'Arnim; Supplément à Sophocle, p. Diehl. — Sir Thomas Heath, Diophante d'Alexandrie. — Saint Jérôme, Lettres, p. Hilberg; Commentaire sur Jérémie, p. Reiter; Traités de saint Augustin contre les Pélagiens, p. Urba et Zycha; Saint Ambroise, le psaume CXVIII, p. Petschenig. — Harnack, Le Cyprien de Pontius. — Rodocanachi, Les monuments de Rome après la chute de l'Empire. — Higginson, Le Shepherds Calender de Spenser. — D. Brewster, Aaron Hill. — Faguet, La jeunesse de Sainte-Beuve. — Fleischer, Géographie linguistique de la Gascogne. — Schœnig, L devant consonne dans les dialectes du nord de la France. — Académie des Inscriptions.

J. Kessler, **Isokrates und die panhellenische Idee**. Paderborn, Schöningh, 1910; 86 p. (Studien zur Gesch. und Kultur des Altertums, IV, 3).

La dissertation de M. Kessler est un ouvrage clair, bien disposé, sans longueurs inutiles et sans étalage de vaine science. L'auteur a voulu tracer à grands traits le développement des idées politiques d'Isocrate, telles qu'elles se dégagent, selon lui, des écrits qu'il nous a laissés; et voici comment il expose les faits. Isocrate a toujours prêché l'union de tous les Grecs sous la forme d'une ligue ayant à sa tête une puissance forte. Dans sa première conception, cette puissance devait être Athènes; le *Panégyrique* (380), son premier écrit politique, ne révèle toutefois les plans d'Isocrate que d'une manière assez voilée, Sparte étant alors toute puissante. Le résultat d'une telle organisation serait la paix intérieure et extérieure, et l'indépendance vis-à-vis des barbares, car l'état qui aura l'hégémonie pourra alors conduire la guerre contre les Perses, expédition qui doit fortifier et consolider l'unité hellénique et rendre la liberté aux Grecs d'Asie, livrés au grand roi par la paix d'Antalcidas. Et de fait, la seconde confédération maritime se constitua en 378, et si le *Panégyrique* n'y contribua pas directement, il a au moins, dit M. K., influé sur l'opinion publique dans un sens favorable à la politique athénienne. Mais Athènes ne sut pas ou ne voulut pas comprendre la grandeur de son rôle; elle voulut dominer, et la guerre éclata entre elle et ses alliés (357-355). Isocrate écrivit alors le Περὶ Εἰρήνης (356), et l'année suivante l'*Aréopagitique*,

pour rappeler à Athènes que cette guerre lui est funeste, que sa conduite ne peut que l'affaiblir et détruire sa prospérité, et qu'il est temps pour elle de revenir à une démocratie modérée, en s'inspirant de la constitution de Solon et de Clisthène ; l'effet d'une telle politique sera que ses adversaires cesseront de l'attaquer en voyant qu'elle désire sincèrement la paix. Isocrate ne réussit pas; rien ne fut changé à la constitution, malgré les efforts d'Euboulos, et à l'extérieur Athènes dut, sous la pression des Perses, laisser ses alliés révoltés se retirer de la confédération; sa puissance était perdue. C'est alors qu'Isocrate songea, pour réaliser son idée d'une union panhellénique, à une autre puissance qu'Athènes. Il s'était adressé d'abord peut-être à Jason de Phères; puis il pensa à Denys de Syracuse, et au Spartiate Archidamos; finalement il se tourna vers la Macédoine, et écrivit le *Philippos,* sa première lettre à Philippe (346). Ses idées n'ont pas changé; mais c'est Philippe qui maintenant doit réaliser cet idéal d'un chef, non d'un maître, qui, reconnaissant que l'amitié des Grecs et particulièrement d'Athènes est préférable à la guerre, accomplira l'union des Grecs et marchera à leur tête contre les Perses. Que Philippe donc use à l'égard des Grecs d'une politique bienveillante et bienfaisante. La guerre rendit vaine cette tentative; une nouvelle lettre d'Isocrate fut inutile, et le *Panathénaïque* (339), qui exhorte Athènes à changer de politique, et qui donne à entendre que Philippe est le véritable héritier de la mission autrefois possible pour Athènes, ne changea rien aux événements qui se précipitaient; Athènes fut vaincue à Chéronée (338). Si la troisième lettre à Philippe est authentique, Isocrate put espérer alors la réalisation de ses plans; il put, avant de mourir (c'est une légende qu'il se soit laissé mourir de faim), constater ou du moins pressentir les tendances pacifiques de la politique macédonienne; et dans le fait le congrès de Corinthe fit l'unité de la Grèce (338). L'expédition contre l'empire perse était réservée à Alexandre. De ce rapide examen de la propagande d'Isocrate M. K. a tiré des conclusions qui méritent d'être examinées de près. Les modernes ont exprimé des jugements fort différents sur Isocrate considéré comme publiciste et comme homme politique. Pour les uns, c'est un rhéteur superficiel et dénué de sens pratique, un idéaliste épris du passé, incapable de comprendre la politique de son temps; pour les autres, c'est un esprit aux vues larges, sachant bien ce qu'il veut et prévoyant l'avenir, qui eut un programme d'action longuement réfléchi; et la meilleure preuve de la justesse de ses conceptions, c'est que ce programme s'est réalisé. M. Kessler se range nettement à cette dernière opinion. Est-ce à dire qu'il convainc? Tout en reconnaissant qu'Isocrate est demeuré fidèlement et fermement attaché à son idée de panhellénisme, on peut cependant se demander s'il n'y eut pas dans ses vues une part de chimères; car il devait connaître Athènes, et voir que, sur la route où elle était engagée, il n'était pas possible de revenir en arrière; d'autre

part il semble bien qu'il ait imparfaitement pénétré les desseins de Philippe, car le congrès de Chéronée rendit celui-ci non pas le chef, mais le maître de la Grèce; la Macédoine eut, en apparence, l'hégémonie; en réalité elle eut la domination. Quant à l'union rêvée, qui devait être une source de prospérité, de liberté et de paix, on sait combien elle fut factice, et les événements en firent rapidement la démonstration.

My.

Hippocratis de Aere, Aquis, Locis, mit der alten lateinischen Uebersetzung, hgg. von G. Gundermann, 1911; 50 p. — **Apollonius Dyscolus de Pronominibus** pars generalis, ed. P. Maas, 1911; 44 p. — **Musaios, Hero und Leandros**, mit ausgewählten Varianten und Scholien, hgg. von A. Ludwich, 1912; 54 p. — **Historische Attische Inschriften** ausgewählt und erklärt von E. Nachmanson, 1913; 82 p. — **Auswahl aus den Iliasscholien**, zur Einführung in die antike Homerphilologie, ausgewählt und geordnet von W. Deecke, 1912; 92 p. — **Supplementum Euripideum**, bearbeitet von H. v. Arnim, 1913; 80 p. — **Supplementum Sophocleum**, ed. E. Diehl, 1913; 33 p.

Ces volumes font partie de la collection *Kleine Texte für Vorlesungen und Uebungen* publiée sous la direction de M. Lietzmann (Bonn, Marcus et Weber), où ils figurent respectivement sous les numéros 77, 82, 98, 110, 111, 112, 113.

L'édition de M. Gundermann a pour but de donner un fondement sûr à l'étude critique du traité d'Hippocrate *des Airs, des Eaux et des Lieux*; c'est pourquoi le texte est celui du plus ancien manuscrit, le Vaticanus 276, xiie siècle (V), qui est reproduit sans aucun changement. Sous le texte sont les leçons, différentes de V, de huit autres manuscrits, avec les corrections, nécessaires pour le sens, des éditeurs et des critiques. Il en est de même pour l'ancienne traduction latine, qui est sur les pages de droite; elle représente exactement la première main du Parisinus 7027, xe siècle (P), et est accompagnée des leçons de la seconde main, de celles d'un Ambrosianus, et des corrections de Kuehlewein.

Le texte d'Apollonius Dyscole, Περὶ Ἀντωνυμιῶν, est conservé dans un seul manuscrit, le Parisinus 2548 (A), les autres n'étant que des copies. M. Maas le reproduit d'après les notes de Schneider, qui lui-même a usé de la collation de Guttentag pour donner son édition critique. L'annotation donne les leçons fautives de A, avec les noms de ceux qui ont émendé le texte, parmi lesquels M. M. lui-même. Plus accessible que les grandes éditions, ce texte rendra service à ceux qui s'intéressent à l'histoire de la grammaire.

La publication de M. Ludwich est une excellente édition critique, précédée d'une introduction dans laquelle il défend par de bonnes raisons la date qu'il a assignée à Nonnos (vers 400), et par suite celle de Musée. Il y précise en outre le caractère étiologique de ce petit poème, et revendique pour son auteur, non sans raison, une place à

part dans le déclin de la poésie grecque. Le texte est constitué, conformément au classement établi par M. L. dans une étude sur les manuscrits de Musée (1896), sur les groupes qu'il appelle groupe d'Oxford et groupe de Naples, qui se complètent et se corrigent mutuellement; mais la tradition manuscrite est insuffisante, et plusieurs passages appellent encore une correction, quoique la critique conjecturale se soit fréquemment exercée sur le texte. L'annotation donne un grand choix de variantes, de parallèles et de conjectures, ainsi que plusieurs des scholies contenues dans le plus ancien manuscrit, le Baroccianus 50 (B), qui ont été publiées en 1893 par M. L. A la fin, les deux lettres de Léandre et de Héro, attribuées à Ovide.

M. Nachmanson nous donne une collection de 87 inscriptions attiques, qui intéressent l'histoire d'Athènes. Elles sont rangées suivant l'ordre chronologique, et s'étendent depuis le VIe siècle avant J.-C. jusqu'à la fin du IIIe de notre ère. Comme la publication est destinée aux étudiants, M. N. a jugé bon de mettre en tête du volume quelques notions élémentaires sur les recueils d'inscriptions, sur les alphabets attique et ionien, et sur la rédaction matérielle des documents. Cette collection aura son utilité, surtout à cause du commentaire qui accompagne chaque inscription, et qui, malgré sa sobriété, ne néglige aucun renseignement important; les noms propres, par exemple, sont toujours munis, quand il y a lieu, de la référence à la *Prosopographia Attica* de Kirchner. Un index des faits notables de la langue et de l'orthographe attiques sera également utile. On désirerait que les titres de chaque document fussent plus en relief; disposés sans intervalle entre la première ligne du texte et la dernière de l'inscription précédente, ils ne se détachent pas avec assez de netteté.

Le but des *Extraits choisis des scholies de l'Iliade* était de donner aux lecteurs une idée de la méthode et du genre de travail des commentateurs d'Homère, et par conséquent de leur faire comprendre la tendance et la valeur des différentes espèces de scholies. Il fallait pour cela former certains groupes, soit d'après les noms des commentateurs, soit d'après la nature des annotations. M. Deecke s'est habilement tiré de cette difficulté en établissant quatre divisions principales: 1° Les scholies qui peuvent éclairer sur les principes des Alexandrins (Zénodote, Aristophane, Aristarque), sur les sources dont ils disposaient, et sur les raisons de leurs athétèses; 2° Celles qui ont été extraites des ouvrages d'Aristonicos, de Didyme, d'Hérodien et de Nicanor; 3° Les scholies explicatives du texte; 4° Les commentaires mythologiques ou allégoriques. Un dernier chapitre contient des scholies aux vv. 223-252 du chant IX, et dans un appendice sont donnés un choix des scholies genevoises au chant XXI, ainsi qu'un fragment d'Eratosthène se rapportant au chant XVIII, 486. Ainsi compris, ce petit volume pourra donner une idée de ce qu'étaient les principes de critique des anciens exégètes, à la condition toutefois

qu'on soit déjà assez avancé dans l'étude d'Homère. Toutes les fautes typographiques n'ont pas été corrigées dans l'erratum p. 88 ; par exemple p. 7, l. 15 πολυστάφελος; 16, 16 δε sans accent ; 35, 7 ὀξυτόνως; 35, 11 ἠβουλόμεθα; 44, 7 ἴαφθη.

Sous le titre de *Supplementum Euripideum*, M. von Arnim a réuni les fragments d'Euripide qui ont été publiés depuis la seconde édition des *Fragmenta tragicorum* de Nauck, et, pour que le lecteur ait une idée plus claire et plus complète de ces tragédies, au moins de ce que l'on peut en savoir, les fragments antérieurement connus ; il a ajouté en outre les arguments de chaque pièce. Ces morceaux, dont plusieurs sont fort importants, étant donnés leur étendue et leur bon état de conservation, appartiennent aux pièces suivantes : *Antiope, les Crétois*, les deux *Mélanippe*, ἡ σοφή et ἡ δεσμῶτις, *Œnée, Pirithoüs, Sthénébée, Hypsipyle* et *Phaéthon* ; en appendice, un nouveau fragment de la tragédie intitulée *Archélaos*. La *Vie* d'Euripide, de Satyros, d'après les papyrus d'Oxyrhynchos, vol. IX, sert d'introduction. Le texte est accompagné de notes critiques, parmi lesquelles se trouvent bon nombre de conjectures intéressantes de M. v. A., destinées à remplir les lacunes des vers mutilés.

Dans le *Supplementum Sophocleum* on trouvera les fragments les plus importants de la tragédie *Eurypylos*, le peu qui reste de l'Ἀχαιῶν Σύλλογος, et des fragments n'excédant pas quelques mots, que fit connaître récemment la publication de Reitzenstein, *der Anfang des Lexikons des Photios*. Mais le morceau capital est le drame satyrique *Les Ichneutes*. M. Diehl en donne le texte conformément à l'édition de Hunt dans la collection d'Oxford, à part quelques lectures et quelques restitutions différentes ; l'annotation critique met au courant des recherches dont le texte a été l'objet jusqu'ici, et en dessous est une autre série de notes contenant des comparaisons avec d'autres poètes et des remarques sur la langue ; de tout cela résulte que cette petite édition est commode et instructive. V. 213 lire λακτίσμασιν.

My.

Sir Thomas L. Heath, **Diophantus of Alexandria,** a study in the history of greek Algebra. Second edition, with a supplement containing an account of Fermats theorems and problems connected with Diophantine analysis and some solutions of Diophantine problems by Euler. Cambridge, University Press, 1910 ; VIII-387 p.

Il y a près de trente ans que M. Heath a donné au public anglais sa traduction de Diophante ; elle fut rapidement épuisée. Aujourd'hui, après ce long intervalle de temps, il a pensé qu'il pouvait perfectionner ce qu'il appelle une œuvre de jeunesse, et il en donne une seconde édition, qui sera la bienvenue des mathématiciens. Diverses circonstances, en effet, ont fait que l'ouvrage devait certainement gagner à une révision. La traduction en allemand, par Wertheim, de l'*Arith-*

métique et des *Nombres polygonaux*, accompagnée des notes de Fermat également traduites, et particulièrement les travaux de Tannery et l'excellente édition qu'il a donnée du texte de Diophante et de ses anciens commentateurs grecs, ont résolu plusieurs questions controversées et apporté la lumière en un certain nombre de passages obscurs. M. H. a donc amélioré et complété son travail. L'introduction est presque entièrement remaniée ; ses six chapitres portent, les premiers sur Diophante et son œuvre, sur ses manuscrits et sur les travaux auxquels ses traités ont donné lieu, tandis que les suivants s'occupent de la notation, des définitions et de la méthode générale du mathématicien grec. Un supplément, qui intéresse non seulement les théories de Diophante, mais aussi l'histoire des mathématiques, comprend des notes et des problèmes de Fermat, et M. Heath termine son volume en ajoutant quelques-unes des plus remarquables solutions proposées pour des problèmes difficiles de Diophante par Euler, qui, comme on le sait, s'occupait beaucoup de démontrer les propositions de Fermat sur la théorie des nombres.

My.

I. Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum. Vol. LV. **S. Eusebii Hieronymi Opera** (Sect. I Pars II). *Epistularum Pars II* : Epistulae LXXI-CXX. Recensuit Isidorus Hilberg. Vindobonae, F. Tempsky, Lipsiae, G. Freytag., MDCCCCXII. Prix : 16 M.

II. Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum latinorum. Vol. LIX. **S. Eusebii Hieronymi Opera** (Sect. I Pars II) : *In Hieremiam Prophetam libri sex*. Recensuit Sigofredus Reiter, MDCCCCXIII. Prix : 20 M.

III. Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum latinorum. Vol. LX. **Sancti Aureli Augustini Opera** (Sect. VIII Pars I) : *De peccatorum meritis et remissione et de baptismo paruulorum ad Marcellinum libri tres ; de Spiritu et littera liber unus ; de natura et origine animi libri quattuor ; contra duas epistulas Pelagianorum libri quattuor*. Ex recensione Caroli F. Urba et Josephi Zycha, MDCCCCXIII Prix : 22 M.

IV. Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum latinorum. Vol. LXII. **S. Ambrosii Opera**. Pars V : *Expositio Psalmi CXVIII*. Recensuit M. Petschenig, MDCCCCXIII. Prix : 16 M.

I. M. Hilberg a déjà publié dans le *Corpus* en 1910 les soixante-dix premières lettres de saint Jérôme. Ce nouveau volume en renferme cinquante autres. Quelques-unes, il est vrai, ne sont point de Jérôme, mais de ses correspondants, Pammachius, Oceanus, saint Epiphane, Anastase, Théophile, saint Augustin, etc. ; telle pièce, qui n'a rien d'épistolaire, figure également dans la collection, par exemple la préface rédigée par Rufin pour sa traduction du Περὶ Ἀρχῶν d'Origène (n° LXXX)[1]. Au total, une trentaine de lettres appartiennent en propre à Jérôme. Elles se réfèrent à une période de huit années environ

1. La présence de cette pièce s'explique par ce fait que Jérôme en parle dans la lettre LXXXI, où il se plaint à Rufin des attaques plus ou moins ouvertes que celui-ci y avait dirigées contre lui.

(398-406). Elles sont d'un intérêt très divers, mais qui jamais ne languit : ce sont des consultations sur l'Écriture (v. g. n°s LXXII et s., LXXXV, CVI, etc.), des envois de condoléances, qui tournent parfois à la notice nécrologique ou à l'oraison funèbre, comme la lettre CVIII, sur la mort de Paula (p. 306-351) ; des conseils spirituels pour le perfectionnement intérieur (n° LXXIX, CXVII, etc.). L'Ep. CVII est un véritable traité de l'éducation des filles. Ailleurs Jérôme met ses amis au courant de ses polémiques et plaide sa propre cause (n°s LXXXII ; LXXIV ; XCVII, etc.) ; ou bien il rompt des lances contre saint Augustin, soit à propos de la véritable interprétation à donner de l' *Épître aux Galates*, II, 11 et s., soit pour défendre contre le conservatisme un peu timoré de l'évêque d'Hippone son entreprise de traduire les Livres saints d'après l'hébreu, et non d'après le grec des Septante. Jérôme est tout entier dans ces pages, avec son imagination ardente, ses passions fougueuses, sa nature éruptive. Parmi les Pères de l'Eglise il n'est point de physionomie plus vigoureuse, ni dont on n'entrevoie mieux, après tant de siècles écoulés, à travers la lettre morte, la vie, l'expression et la flamme.

Une vingtaine de lettres seulement restent encore à paraître. On peut donc compter que, dans un prochain volume, M. Hilberg s'expliquera sur la tradition manuscrite des lettres de Jérôme. Il a ajourné cet exposé jusqu'à l'achèvement de son travail. Mais, conformément à la méthode qu'il avait suivie dans le tome précédent, il cite pour chaque lettre la liste des mss. qui lui ont servi à en constituer le texte. Il semble s'être montré très prudemment économe de corrections personnelles.

II. Le commentaire sur le prophète Jérémie est une des dernières œuvres que saint Jérôme ait composées. Il le commença à Bethléem vers 415, et, quand la mort le prit, en 420, il n'avait encore expliqué que trente-deux chapitres en six livres. Son travail est donc resté inachevé. On s'accorde à le considérer comme un des plus remarquables du grand exégète. A mesure qu'il se détachait davantage de son admiration de jadis à l'égard d'Origène, il apercevait mieux le péril de la méthode allégorique, qui est de substituer au sens naturel des textes un sens symbolique, dont presque rien ne limite l'arbitraire ; et il se tournait de plus en plus vers des enquêtes positives, moins flatteuses pour l'imagination, mais autrement fécondes pour la pleine intelligence du passé. Au surplus, même dans ce traité, il continue d'utiliser les travaux de son ancien maître, quitte à le critiquer sans bienveillance : *delirat allegoricus interpres* est une formule irrespectueuse qui y revient une dizaine de fois.

L'édition de M. Reiter est faite avec un soin extrême. Ses prolégomènes ne comprennent pas moins de 117 pages. Il y prête une attention spéciale aux problèmes que soulève l'état du texte latin de Jérémie,

tel que le donne Jérôme. En tête de chaque paragraphe, Jérôme cite, en effet, le passage qu'il va commenter. Or il disposait 1° du texte hébreu de Jérémie ; 2° de la version grecque des Septante et des versions d'Aquila, Symmaque et Théodotion ; 3° de sa propre traduction (la « Vulgate »), rédigée d'après l'hébreu, et achevée avant 392 ; 4° d'une ou plusieurs traductions latines des Septante composées par des auteurs inconnus de nous, et antérieures à la Vulgate. M. Rieter s'est attaché à classer avec précision les emplois que fait Jérôme de ces ressources diverses. L'aménagement de ces rubriques a dû lui coûter beaucoup de peine, car rien de plus capricieux que la méthode de Jérôme : il puise tantôt ici, tantôt là sans s'astreindre à un ordre, à une suite, à une règle. Il faut retenir cette remarque de M. R., que là où Jerôme cite sa traduction personnelle, il arrive que telle leçon fournie par les mss. du Commentaire soit manifestement préférable au *textus receptus* de la Vulgate.

Pour l'établissement de la présente édition, M. Reiter a laissé de côté les mss. du XIIe siècle et au-delà. Il s'est attaché en tout premier lieu au *Codex Lugdunensis* n° 468, du VIe ou VIIe s. Ce ms. conservé à la bibliothèque de Lyon est mutilé : il ne donne que les trois premiers livres et à peu près la moitié du IVe. Heureusement, en 1895, l'érudition si perspicace de L. Delisle reconnut la partie manquante dans un ms. provenant de la bibliothèque du baron Dauphin de Verpa et acquis par la Bibliothèque Nationale (Nouv. acq. lat. 602). Une lacune subsiste entre les deux parties disjointes ; on en relève une autre encore au livre VI : mais elles peuvent être comblées toutes deux par six autres mss., du IXe au XIe siècle, apparentés au *Lugdunensis*. M. Reiter reconnaît au *Codex Lugdunensis* la plus haute valeur ; rédigé par un scribe lettré, qui sans nul doute savait aussi le grec, il a été en outre corrigé par deux mains successives, de la façon la plus intelligente : « Huic igitur rarae fidei raraeque uirtutis codici editionem meam superstruxi, déclare M. R., ut nisi summa necessitate coactus ab eius auctoritate nunquam recederem » (p. CX). Il a utilisé par surcroît un certain nombre d'autres mss., dont il estime qu'ils remontent tous — y compris L — à un archétype. Je renvoie au *stemma* qu'il dresse p. 102.

Les *Indices* s'étendent sur 132 pages. L'éditeur s'en excuse presque. C'est modestie excessive que de se disculper d'un service rendu. Dans l'*Index* grammatical, il renvoie souvent aux travaux de Bonnet, Gœlzer, Hoppe, Löfstedt, etc.

III. De tous les écrivains ecclésiastiques latins, c'est saint Augustin que le *Corpus* a jusqu'ici le plus favorisé. Le récent volume dû à MM. Urba et Zycha est le dix-huitième dont ses œuvres forment la matière. Il comprend cinq traités connexes aux luttes d'Augustin contre le Pélagianisme : ces traités furent publiés entre 412 et 420.

Je gage que si M. Louis Bertrand les avaient lus d'un peu près, et d'autres semblables, il aurait sensiblement retouché ou complété la physionomie de son *saint Augustin*[1]. Une âme passionnée, prompte aux larmes, toute pétrie de tendresse, oui, sans doute, Augustin fut cela; mais il fut aussi un théologien d'une dialectique impitoyable, pour qui, sans la grâce divine, le genre humain n'était qu'une *massa perditionis*, et qui vouait à l'enfer les petits enfants morts sans baptême, — les frustrant de cette *medietas* même, de cet état intermédiaire que réclamaient pour eux les Pélagiens[2]. Comment une rigueur si désespérante s'associait-elle au fond le plus riche d'humanité, de modération, de bonté, voilà ce qu'on aimerait que nous eût montré un psychologue aussi expert que M. Louis Bertrand.

Dans leur préface, MM. Urba et Zycha indiquent la tradition manuscrite de chacun des cinq traités. Pour le *De Pecc, meritis*, ils se sont servis de dix mss., dont six du VIIe au Xe siècles : ces mss se divisent en deux familles de cinq, et remontent à un archétype. Le principal représentant de la première femille est le Codex *Lugdunensis* n. 603, s. VIII-X, qui renferme aussi le *de Spir. et Littera*; en tête de la seconde, se détache le Codex *Augiensis* XCV. s. x. Mêmes mss., de peu s'en faut, pour le *de Spir. et Littera* : il y a lieu d'y ajouter pourtant le Codex *Oxoniensis Laud. Misc.* 134, s. x. Le texte du *de Natura et Gratia* a été établi d'après huit mss. du VIIIe au Xe siècle que les éditeurs ont renoncé à diviser en familles ; celui du *de Natura et Orig. Animae*, d'après onze mss. du IXe au XIIe siècle. Enfin les quatre livres *Contra duas Epistulas Pelagianorum* procèdent de neuf mss., du IXe au XIIIe siècle, qui seraient sortis de la même source, mais qui auraient échangé maintes leçons en des contaminations ultérieures. La plupart des collations sont dues à M. Urba. On notera que l'*Index* du volume se réfère, non pas seulement au présent tome, mais aussi au tome XXXXII publié en 1902 par les mêmes éditeurs.

IV. Il est remarquable que saint Ambroise ait trouvé le loisir de tant écrire au milieu d'une vie si occupée et qui appartenait à tous. Ce qui explique en partie cette abondante production, c'est qu'il faisait sortir la plupart de ses opuscules de sa tâche quotidienne de prédicateur : il se contentait de rédiger ses sermons, en se servant sans doute d'une sténographie. C'est en coordonnant ainsi à son activité pratique son activité littéraire qu'il réussit à mettre sur pied ses commentaires, qui sont peut-être dans l'ensemble de ses écrits ceux où il atteste, en dépit de la réelle médiocrité de son talent, le plus de qualités proprement littéraires.

---

1. Paris, Fayard, 1913.

2. *De peccat. meritis et remiss.*, I, XXVIII, 55 (URBA et ZYCHA, p. 54). Il fait pourtant une concession à la pitié (*ibid.*, I, XVI, 21 : p. 20) : la *damnatio* à laquelle ces petits êtres sont promis sera *omnium mitissima*.

Son œuvre exégétique remplit déjà trois volumes du *Corpus* de Vienne (Vol. XXXII, pars I, II, IV). M. Petschenig vient d'y publier l'*Expositio Psalmi* CXVIII. Restent encore les *Enarrationes in XII Psalmos Dauidicos* qui ne tarderont pas à paraître, par les soins du même éditeur.

Le Psaume CXVIII est divisé, comme on sait, en vingt-deux groupes de huit versets, chacune de ces strophes octonaires étant précédée d'une des vingt-deux lettres de l'alphabet hébraïque. Il a fourni à Ambroise la matière de vingt-deux *tractatus* de longueur diverse, où l'on peut relever maints vestiges des homélies prononcées entre 386 388, qui en formèrent la trame [1]. Ainsi se constitua cet ample commentaire, où les considérations morales et allégoriques l'emportent de beaucoup sur l'exégèse littérale, et dont l'intérêt paraît bien somnolent, si on se rappelle de quelle vie Saint Jérôme, par exemple, sait animer ses paraphrases scriptuaires.

L'*Expositio Psalmi CXVIII* nous est parvenue en plus de cent manuscrits, lesquels sont presque tous du xiie siècle ou plus récents encore : la moitié environ appartiennent à des bibliothèques françaises. M. Petschenig, qui a pu utiliser les collations préparées par Maximilien Ihm, avant sa mort, pour le *Corpus*, en a pris huit comme base : un *Atrebatensis* (= ms. d'Arras) du ixe siècle ; un *Gandauiensis* (= ms. de Gand) du xe siècle ; deux *Monacenses* du xe et du xie-xiie siècles ; deux *Parisienses*, du xe et du xiie siècles ; un *Reginensis* du xe siècle ; enfin un *Treuericus* du xie siècle. Aucun de ces mss. ne lui paraît avoir sur les autres de supériorité marquée, et il est à peu près impossible de les constituer en familles, en raison de la confusion des leçons. Le *Parisiensis* 15639 saec. XII, collationné par M. Henri Lebègue, a permis à M. Petschenig de combler d'importantes lacunes. Outre ces huit mss., P. a collationné partiellement, sans grand résultat, sept mss. et il en a examiné dix autres. Sa recherche méthodique des mss. les plus anciens assure à son édition une supériorité marquée sur celle des Bénédictins (1686), que Ballerini (1876) n'a guère fait que reproduire.

Le présent volume renferme un *Index* des textes scripturaires et des auteurs profanes utilisés par Ambroise. M. Petschenig a renvoyé à un prochain et dernier volume les *Indices* généraux, qui seront particulièrement précieux, étant donnée la pénurie d'études sérieuses sur la langue de Saint Ambroise.

Pierre de Labriolle.

---

1. Par ex. Ps. 118, 1, 1 : sollicitus auditor debes praesumere ; 5, 4 : ante hesternum lectum est ; 20, 44 : Sebastiani martyris, cuius hodie natalis est, etc, etc. — D'autres formules semblent viser, non plus des auditeurs, mais des lecteurs. M. Petschenig en conclut que *dès le début* ces homélies furent destinées à un public de lecteurs : il me paraît plus probable qu'elles furent introduites après coup par Ambroise dans la revision qu'il dut faire des notes prises par les tachygraphes.

Das Leben Cyprians von Pontius, die erste christliche Biographie, untersucht von ADOLF HARNACK, Leipzig, 1913 (*Texte und Untersuchungen*, XXXIX, 3). Prix : M. 4.

Quelques mois après la « passion » de saint Cyprien, un clerc de son entourage, nommé Pontius, entreprenait de fixer par écrit les traits de la physionomie morale du grand évêque. Intimement persuadé que nulle figure aussi prestigieuse n'était apparue dans l'Église depuis les apôtres (... *qui et talis esse post apostolos prior cœperat*, § XIX), il voulut faire partager à la postérité son admiration en racontant les *opera ac merita* de Cyprien, depuis sa conversion jusqu'à son martyre.

On a pu démontrer que dès le IVe siècle la *Vie* rédigée par ce Pontius était déjà liée au *Corpus* des œuvres de Cyprien. Actuellement on en connaît 23 manuscrits.

La *Vita Cypriani* est la première biographie chrétienne, le premier spécimen d'un genre promis à une si remarquable fortune [1] C'est à ce titre qu'elle a attiré la curiosité érudite de M. Harnack. L'infatigable historien a jugé superflu d'examiner à nouveau les données fournies par Pontius pour l'histoire de la vie de Cyprien. Ce travail a été excellemment accompli par M. Monceaux au tome II de son *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, et Harnack se contente d'y renvoyer ses lecteurs. Pour lui, il envisage la *Vita Cypriani* d'un autre point de vue. Elle lui apparaît comme un document historique d'une très haute importance. Un clerc, d'esprit assez ordinaire, de culture moyenne, étroitement assujetti comme tant d'autres à l'influence du défunt évêque, y exprime non pas *ex professo*, mais à propos d'un sujet qui lui tient à cœur, sa conception de l'Église, de la hiérarchie et de la vie chrétienne. Il est donc légitime de recomposer d'après son opuscule l'état d'esprit des communautés africaines vers le milieu du IIIe siècle et le « type » de christianisme qui s'y était intronisé. C'est à cela même que s'emploie Harnack. Il donne (d'après l'édition de Hartel, sauf en six ou sept passages) le texte de la *Vie*, et il y joint un commentaire et même une traduction ; puis, en une série de chapitres, il en déduit des considérations d'ordre général.

A qui serait curieux de se rendre compte de la méthode de Harnack je conseillerais tout particulièrement la lecture de cette récente brochure. La pièce sur laquelle il travaille ici est fort courte : le lecteur ne risque donc pas de s'égarer parmi les raisonnements de l'incomparable exégète. C'est merveille de voir avec quelle ingéniosité Harnack utilise les moindres nuances de son texte, avec quel art il oblige les données les plus fugitives à déceler la plénitude de leur sens et à venir se ranger dans les cadres qu'il a déterminés. Çà et là, je crois, quelques

1. La *Vie d'Antoine*, par Saint Athanase, la *Vie de Saint Martin*, par Sulpice-Sévère, pour ne citer que ces deux exemples, furent peut-être les plus remarquables succès de librairie de l'antiquité chrétienne.

partis-pris d'ordre théologique ; mais la prépondérance est assurée presque partout à la critique la plus pénétrante, la plus richement informée, la plus dégagée des éruditions vaines, et la plus loyale.

J'indique quelques-une des conclusions auxquelles Harnack aboutit.

A l'égard de Pontius, il se montre beaucoup plus favorable qu'on ne l'est communément. Certes cette biographie est très loin d'être un chef d'œuvre. Elle souffre en premier lieu du défaut commun à la plupart des *Vies* chrétiennes primitives : l'auteur n'ayant d'autre souci que de montrer l'exceptionnelle action du Saint-Esprit sur son héros, l'intérêt psychologique et proprement humain est un peu trop relégué au second plan. Puis les grandiloquences de la rhétorique y tiennent plus de place que le goût moderne n'est disposé à l'admettre. Enfin le récit des faits offre des raccourcis parfois déconcertants (auxquels le lecteur contemporain pouvait, il est vrai, suppléer aisément). Mais qu'on parcoure le chapitre IV de l'étude de Harnack : on apprendra à y estimer mieux le bon Pontius, sa discrétion à se mettre en avant, l'habile aménagement de maints détails dans sa narration, le caractère posé et raisonnable de son apologie d'où, à part une simple vision, toute légende, tout miracle même est exclu. Bien différent sera l'esprit de la biographie chrétienne à partir de Saint Athanase : la thaumaturgie la plus fastidieuse et parfois la plus choquante en constituera désormais le fond.

Dans cet opuscule qui ne visait à rien d'autre qu'à communiquer à autrui le respect et le pieux amour dont Pontius était animé à l'égard de l'évêque martyr, ce simple clerc a fidèlement traduit les idées de son maître sur le christianisme et son rôle par rapport à l'homme. M. Harnack s'est plu à analyser avec minutie les traits fondamentaux de ce christianisme de Cyprien, qui, avec les retouches introduites un siècle et demi plus tard par Saint Augustin, deviendra, estime-t-il, celui de toute Eglise chrétienne d'Occident (p. 57-85). Il y retrouve finalement des éléments bibliques les plus nombreux et de beaucoup les plus importants), des éléments antiques, des éléments stoïciens. Toute cette chimie, aux manipulations de laquelle Harnack nous permet assister, est d'un bien grand intérêt. Sur un point au moins je garde des doutes. M. Harnack écrit (p. 72) : « In der ersten Haelfte des 3. Jahrhundertes hat sich der Klerikalismus in Form einer Hierarchie in der Kirche fest ausgebildet, und im Abendland brachte ihn Cyprian zum Abschluss ». Voilà une proposition à laquelle je ne crois guère. Oui certes, Cyprien, grâce à la fermeté de son caractère, à son talent d'écrivain, au prodigieux rayonnement de son influence, donna comme un prestige nouveau à la dignité épiscopale. Mais c'est bien avant lui que s'était constitué ce que Harnack appelle le *Klerikalismus* hiérarchique. Quand, par exemple, on voit le rôle que, dès la fin du second siècle, Tertullien — personnalité ardente, d'une

indépendance nerveuse et jalouse — attribue à l'évêque [1], la prudence avec laquelle il maintient la priorité des droits du clergé, là même où il revendique ceux des laïcs [2], on ne peut admettre que le développement ecclésiastique se soit déroulé dans les formes que Harnack voudrait lui imposer.

Harnack n'a pas manqué de prêter une attention spéciale à la langue de Pontius; il a même pris la peine de rédiger pour cette brève biographie un *index* de dix pages qui complétera de la façon la plus utile les travaux de Bayard et de Watson sur le vocabulaire et le style de Saint Cyprien. Ce qui frappe surtout Harnack, c'est combien peu la langue des écrits d'édification a changé depuis Pontius : un pieux lecteur du xxe siècle ne s'y trouverait point dépaysé. Il n'y manque qu'un peu plus de mysticisme. De la mystique religieuse, c'est Augustin, disciple du néo-platonisme, qui incorporera plus tard le vocabulaire et les formules dans le langage de la piété chrétienne [3].

Pierre de Labriolle.

E. Rodocanachi, *Les Monuments de Rome après la chute de l'empire*, Paris, Hachette, 1914, gr. in-4°, 209 p., 51 pl. hors texte, 25 fr.

On sait avec quelle ferveur M. E. Rodocanachi étudie depuis de longues années l'histoire monumentale et artistique de Rome au Moyen-âge, à l'époque de la Renaissance et dans les temps modernes, Cette dévotion passionnée à la Ville Eternelle est attestée une fois de plus, après les beaux ouvrages sur le *Capitole*, Le *Château Saint Ange*, *Rome au temps de de Jules II et de Léon X*, par un nouveau volume, qui ne le cède en rien aux précédents.

Après avoir rappelé les renseignements très précis que les auteurs du ive siècle de l'ère chrétienne, tels que Publius Victor et Claudien nous ont laissés sur le nombre considérable et la splendeur artistique des monuments de la Rome antique, M. Rodocanachi ajoute : « Or de la plupart de ces monuments il n'est rien resté..... De cent quarante ou cent cinquante temples de la Rome impériale combien ont entièrement disparu? De ceux qui subsistent, il ne reste, à bien peu d'exceptions près, que d'insignifiants débris ». Et c'est aussi le cas, ou peu s'en faut, pour les cirques, les stades, les thermes, les théâtres. Ce qui a survécu, si important que cela nous paraisse aujourd'hui, n'est pas comparable, même de loin, à ce qui a disparu.

Quelles sont les causes de cette disparition? Rome souffrit sans doute beaucoup des invasions barbares et du sac opéré par Robert

---

1. Les textes où Tertullien fait mention de l'autorité épiscopale ont été groupés par Bruders dans la *Zeitsch. für Kathol. Theol.*, X, 664-668.

2. Cf. P. de Labriolle, dans le *Bulletin d'Anc. Litt. et d'Archéol. chrét.*, III (1913) p. 167-170 : à propos du *de Exhort. Castitatis*, § vii (Œhler, I, 747.)

3. Ecrire p. 25, note sur 15, 1, uendi*disset*; p. 26, l. 8 forsitan.

Guiscard et ses soldats en 1084; mais après ces dévastations, les vestiges de l'ancienne Rome étaient encore innombrables. Sans doute aussi, il convient de reconnaître la part qu'ont eue dans la disparition de ces vestiges certaines causes naturelles, comme les tremblements de terre, les inondations, l'envahissement des édifices par une végétation parasite assez puissante pour désagréger les matériaux et desceller les pierres. Mais le vrai coupable a été l'homme. L'histoire des monuments de Rome après la chute de l'empire est surtout l'histoire de leur destruction en quelque sorte quotidienne et continue par l'intervention répétée de l'action humaine. On les détruit au moyen âge pour bâtir des églises à leurs dépens; on enlève des colonnes, des marbres pour en décorer de nouveaux édifices, non-seulement à Rome, mais hors de Rome. On convertit des monuments antiques en forteresses, qui subissent des assauts répétés au xv[e] siècle. On alimente les fours à chaux avec des pierres et des statues antiques. La Renaissance, malgré son zèle apparent pour l'archéologie, ne protège pas mieux les restes du lointain passé. Le pontificat de Sixte-Quint, le xvii[e] siècle ne sont pas moins funestes que le moyen âge aux anciens monuments. Le Septizonium est alors détruit ; les Trophées de Marius disparaissent ; des marbres antiques sont employés dans la reconstruction du transept de Saint Jean de Latran, dans la décoration de la chapelle Borghèse de Sainte Marie Majeure ; sous Urbain VIII, l'œuvre de destruction se poursuit.

M. Rodocanachi raconte, à l'aide de nombreux documents puisés aux meilleures sources, cette histoire lamentable. Il insiste, dans la seconde partie de son ouvrage, sur quelques-uns des édifices qui ont le mieux échappé à l'anéantissement : sur le Mausolée d'Auguste, le Panthéon, les Thermes de Dioclétien, les arcs de Titus, de Septime Sévère, de Constantin, les monuments du Palatin, le Colisée, la basilique de Constantin, le Théâtre de Marcellus, etc. Grâce à des gravures des xvi[e], xvii[e] et xviii[e] siècles, il montre les transformations successives de ces édifices; il en replace sous les yeux du lecteur l'histoire jusqu'à la période contemporaine que représentent de nombreuses photographies.

Une illustration, toujours documentaire et d'une exécution artistique impeccable, ajoute non-seulement à la beauté du volume, mais encore et surtout à la valeur de la démonstration et à l'intérêt du récit. En publiant ce nouvel ouvrage, consacré aux Monuments de Rome, M. Rodocanachi a mérité une fois de plus la gratitude de tous ceux qui connaissent Rome et qui ne peuvent s'empêcher de regretter, quelles que soient les prétendues nécessités de la vie moderne, la disparition des vieux quartiers, la substitution aux vestiges pittoresques d'hier de constructions prétentieuses, en un mot la transformation de la vieille Rome, si originale, si poétique, si colorée, en une ville banale, sans caractère et sans charme. J. Toutain.

James Jackson Higginson, **Spenser's Shepherd's Calender in relation to Contemporary affairs**, New York, Columbia University Press, 1912, in-8°, 314 pp. 1 d. 50.

Dorothy Brewster, **Aaron Hill, Poet, Dramatist, Projector**, New York, Columbia University Press, 1913, in-8°, 300 pp. 1 d. 50.

Les anglicisants suivent attentivement les publications de l'université Columbia. Nous avons eu l'occasion déjà d'en signaler quelques-unes. Les dernières sont peut-être plutôt des monographies sur des points de détail que des thèses à proprement parler. Par exemple M. Higginson a cherché à démêler dans une des premières œuvres de Spenser, le poète anglais du XVIe siècle, les intentions satiriques et les allusions personnelles; Mlle Brewster, de son côté, a étudié un personnage très mince du XVIIIe siècle et dont l'activité n'a pas été exclusivement littéraire. Il serait difficile de demander à ces deux auteurs les qualités que nous avions signalées chez leurs devanciers, il y a une dizaine d'années, le goût des idées générales et la faculté de synthèse. De pareils sujets exigent des lectures abondantes, de la patience, l'habitude des recherches dans les bibliothèques.

Le plan adopté par M. J. J. H. est très clair : dans une première partie il étudie la satire politique et ecclésiastique du *Shepherd's Calender*. Il voit dans cette œuvre une attaque dirigée contre Burghley, le ministre d'Élisabeth, les évêques anglicans et l'Église d'Angleterre. Spenser, dans sa jeunesse, était donc puritain. Le séjour qu'il fit en Irlande et divers autres événements de sa vie que rappelle M. J. J. H., devaient plus tard modifier un peu ces opinions extrêmes. La deuxième partie fournit au poème une sorte de clé. L'auteur cherche à donner un nom aux différents personnages de ces églogues. Ainsi il croit que *Cuddie* est Edward Kirke, *Palinode* le Dr Andrew Perne de Cambridge, *Lobbin* le comte de Leicester, etc. Dans le cas de *Rosalind*, il n'ose se prononcer.

Mlle D. B. n'a pas suivi l'ordre chronologique en racontant la vie aventureuse d'Aaron Hill. Ce personnage remuant qui acquit une certaine notoriété de son vivant, est complètement oublié aujourd'hui. Tout jeune il parcourait la Turquie et l'Orient et rapportait de ses voyages une relation où il jouait un rôle avantageux. L'économie politique sollicita ensuite son activité : il devint inventeur, « projector », comme on disait alors, perdit de l'argent, engagea des procès retentissants et se rendit fort ridicule. Entre temps il se révélait auteur dramatique, traduisit *Zaïre*, *Alzire* et *Mérope*, « en les améliorant ». Inutile de dire qu'il fut journaliste et réussit à se faire recevoir par les écrivains les plus remarquables du temps, Pope et Richardson entre autres. Mlle D. B. donne en appendice une liste des ouvrages d'Aaron Hill ; on en compte une trentaine ; ils doivent être bien ennuyeux. Sa correspondance, en grande partie inédite, est conservée au Musée de South Kensington, « en trois gros volumes in-folio ».

Ch. Bastide.

Faguet (Emile). **La jeunesse de Sainte-Beuve,** Paris, Société franç. d'impr. et libr., 1914. In-18 de 338 p.

Une des plus curieuses preuves de pénétration données par M. F. sera d'être parvenu à éprouver quelque sympathie pour la personne de Sainte-Beuve. Non qu'il ferme les yeux sur ses défauts, mais il aperçoit tout au fond de son âme des velléités, des souffrances qui ne sont pas d'un naturel absolument perverti. A certains jours tout au moins (p. 52 sqq.), Sainte-Beuve a rêvé une vie obscure, innocente, laborieuse, et, sur ce dernier point, il a fini par réaliser son idéal. Voilà ce qu'il fallait l'œil de M. F. pour découvrir. Néanmoins, à toutes les époques de la vie de Sainte-Beuve, il se mêle à toutes ses actions tant de calculs bas poursuivis jusqu'au succès, sa mélancolie a toujours été si uniquement un mécompte d'égoïste, que le personnage demeure foncièrement antipathique et qu'on souffre à suivre la patiente, la perspicace étude que M. F. nous présente de sa jeunesse. Le plus grand service à lui rendre sera toujours de cacher sa vie et de montrer la surprenante finesse de sa critique.

La découverte que M. F. a faite de l'arrière-fond de son âme le dispose à l'indulgence pour sa prose et ses vers; à certaines pages il en signale les défauts, mais à d'autres il cite avec éloge des morceaux qu'il goûterait certainement moins chez un auteur qui ne lui devrait pas tant. Il fait très bien ressortir les défauts de *Volupté* (absence de personnages secondaires, analyse presque perpétuellement substituée au dialogue), des poésies de Sainte-Beuve (recherche de la grandeur dans la petitesse, du beau dans le terne), mais il omet de dire que poésies et romans de l'éminent auteur de *Port Royal* sont oubliés.

Mais que de vues lumineuses jetées à travers le volume! Vers 1829, on parlait en chrétien pour ne pas être réputé *voltairien, c'est-à-dire classique.* — C'est l'étude du sentiment religieux qui a mené Sainte-Beuve à l'histoire (p. 93). — S.-B. n'a bien connu que les livres, les femmes et lui-même : il a rarement su observer les hommes avec qui il vivait (p. 101); il n'a rien à nous apprendre d'intime sur eux. M. F. aurait peut-être pu dire que c'est un effet de son égoïsme, mais aussi la preuve qu'il n'était pas machiavélique. — La Bruyère, qui sait si bien nous découvrir ses bonnes qualités, ne s'avise jamais de nous révéler ses défauts (p. 217-8). — S.-B. n'a été romantique que pendant sa liaison avec les Hugo ; c'est alors qu'il a été catholique et non pas seulement déiste comme Lamartine, qu'il a rêvé du moyen âge et poussé les confidences plus loin que tous les romantiques.

Voici quelques objections de détail. Bien entendu, lorsque M. F. dit (p. 231) qu'Amaury, dans *Volupté*, est catholique et royaliste et qu'il est, par conséquent, 1830 en personne, c'est une manière de parler. Mais l'invraisemblance du dénouement de *Volupté* consiste, non en ce qu'un amoureux entre au cloître du vivant d'une femme qu'il aime avant d'avoir tenté les derniers efforts, mais en ce qu'un homme qui aime

à la fois plusieurs femmes et qui par conséquent est avide, non d'affection mais de plaisir, se sacrifie. — M. F. soupçonne à bon droit que S.-B. méprise les orateurs (p. 94) et en donne pour raison qu'il avait l'esprit scientifique ; il faudrait ajouter qu'un égoïste ne les aime pas parce que l'éloquence fait appel en général au devoir ; S.-B. n'aime pas les orateurs pour la même raison qu'il n'entre dans l'âme des saints qu'afin d'y découvrir, après leur héroïsme, leurs faiblesses. — M. F. trace une très intéressante histoire des jugements de S.-B. sur Ronsard et sur Chénier ; il ne veut pas que les romantiques se réclament de l'un et de l'autre qu'il appelle purs classiques ; pourtant l'un et l'autre ne s'inspirent pas habituellement de leur époque ; de même qu'un romantique essaie de se faire oriental, anglais ou féodal, ils essaient de se faire une âme antique, ce que Racine n'a jamais souhaité. — Don Juan n'est pas méchant parce qu'il voit dans les autres hommes des rivaux possibles, mais parce que ses victoires sur ce qu'il y a ici-bas de plus sacré, la pudeur, la chasteté, lui ont donné le mépris de l'espèce humaine qui ne lui paraît plus faite que pour subir la brutalité de ses caprices.

Mais on ne mettra pas M. F. parmi les critiques qui pensent que, quand un écrivain a du talent, il est quitte du reste, et c'est ce qui importe.

Charles Dejob.

Fr. Fleischer, **Studien zur Sprachgeographie der Gascogne**. Halle, N. Niemeyer, 1913 ; un vol. in-8°, de 125 pages et 16 cartes (*Beihefte zur Zeits. f. rom. Phil.*, n° 44).

R. Schoenig, **Rom. vorkonsonantisches L in den heutigen franzoesischen Mundarten.** Ib., un vol. in-8° de XI-149 pages (Même collection, n° 45).

Les études qui servent de suppléments à l'ancienne *Zeitschrift* de Groeber se multiplient avec beaucoup de rapidité, et sont d'ailleurs de nature diverse. Les unes nous offrent les résultats de recherches et d'enquêtes faites sur place, et ce sont bien entendu les plus importantes : telle était par exemple l'étude de M. Wagner sur la phonétique des dialectes méridionaux de la Sardaigne (n° 12 de la Collection). Les autres se contentent d'ordonner et de classer des matériaux déjà recueillis — ce qui n'est point inutile d'ailleurs, et peut même en un sens être profitable si la besogne est bien faite. Il était à prévoir que la publication de l'*Atlas linguistique de la France* faciliterait les travaux de ce genre, et en ferait éclore un certain nombre. En voici deux.

I. Pour étudier les traits essentiels qui constituent la géographie linguistique de la Gascogne, M. Fleischer s'est entouré à distance de tous les secours qu'il a pu trouver. Il ne s'est pas contenté de l'Atlas Gilliéron-Edmont, mais il a fait grand usage aussi du *Petit Atlas* que

M. Millardet consacrait naguère à une importante région des Landes; il a consulté encore bien d'autres études, notamment celles de M. Sarrieu, et les articles publiés dans le petit journal *Bouts dera Mountanho*. Le résultat a été ce mémoire où il n'y a pas grande nouveauté peut-être, mais où l'idiome cependant se trouve assez bien caractérisé : nous voici loin de la thèse sur le consonantisme gascon où jadis M. Hemman n'avait guère fait qu'un index détaillé du recueil de textes de Luchaire ; loin surtout de la déplorable grammaire gasconne parue à Iéna en 1894, et dont je ne veux même pas nommer l'auteur. Ce n'est pas que le présent livre soit parfait. Ainsi je vois bien que M. F. a analysé les traits phonétiques principaux du Sud-Ouest de la France, mais je ne saisis pas très nettement dans quel ordre il en a présenté l'exposé, ni même s'il a eu l'intention de les ordonner. Car enfin il eût été naturel, semble-t-il, de délimiter tout d'abord la zone gasconne à l'aide des phénomènes qui à l'Est et au Nord la séparent des idiomes voisins. Au lieu de cela, pourquoi l'auteur commence-t-il ici par étudier la conservation du *d* intervocalique ou son passage à *z* — phénomène important, je le veux bien, et qui même a passé trop longtemps inaperçu, — mais qui ne donne en somme, du moins pour l'époque actuelle, qu'une limite intérieure ? Après cela il examine la production d'un *a* accessoire devant *r* initial, ce qui est au contraire un des traits spécifiques et fondamentaux de l'idiome. Puis de nouveau, avec l'étude de l'*é* accentué et de son assourdissement en *œ* dans une grande partie de la région landaise, nous voici revenus à une de ces particularités qu'on peut appeler sous-dialectale : il y a vraiment trop de caprice dans la façon dont se succède tout cela, car d'une part M. F. n'a pas été du général au particulier, ce qui eût été assez indiqué, et d'autre part il n'a même pas suivi l'ordre banal mais consacré et commode à certains égards qui consiste à examiner d'abord le consonantisme, puis le vocalisme, ou inversement. Après avoir étudié l'*é*, il revient au phénomène qui est probablement le plus spécifique de tous pour le gascon, je veux dire le double changement de *ll* intervocalique en *r*, et de *ll* final en *t*. J'ajoute qu'ici, et en ce qui concerne le second de ces faits, l'exposé m'a paru superficiel : pour ma part, j'estime que dans toute la zone le produit originaire de *ll* final a été un *t'* (*t* mouillé), et que de ce *t'* sont sortis *tch* au sud le long des Pyrénées, mais *t* explosif dans tout le reste de la zone. La chose serait à discuter. De plus, lorsque M. F. a prétendu déterminer la qualité de la finale féminine gasconne, il s'est heurté à un phénomène d'une délicatesse et d'une ténuité extrême, qu'il était mal situé pour apprécier, qu'on devrait étudier sur place et de très près, à l'aide d'instruments, sans même être assuré d'arriver à des conclusions fermes, tant les nuances sont fugitives. Il est arrivé à tracer en gros une limite acceptable quoique assez lâche entre l'*e* et l'*o* : mais le peu qu'il dit du son *a* est erroné,

et d'après son exposé on pourrait croire qu'il existe seulement du côté de Cauterets et dans la vallée de Saint-Savin. La vérité est tout autre. En réalité l'*a* final féminin se retrouve au fond de la vallée d'Ossau, dans presque toutes les vallées des Hautes-Pyrénées et de la Haute-Garonne; il se retrouve sporadiquement à l'est du Béarn du côté de Pontacq, et surtout plus haut encore dans toute une petite enclave très curieuse que constitue au sud du Gers le canton de Plaisance et une partie de celui de Castelnau-Rivière-Basse. Comme c'est là un des faits que MM. Gilliéron et Edmont ont laissé échapper à travers les mailles trop larges du filet tendu, M. F. lui non plus ne paraît pas en avoir rien soupçonné. Comme traits morphologiques, il s'est borné à en étudier cinq ou six, et c'était en effet suffisant: parmi ces traits figure bien entendu la répartition de l'article, et notamment celle de *et*, *era* le long des Pyrénées. On y trouve aussi la distribution très caractéristique des troisièmes personnes du parfait : mais il ne semble pas que l'auteur ait tenu compte du remplacement dans la flexion de *ou* par *ü* au nord-ouest de la zone, c'est-à-dire dans le Bordelais. Les seize cartes qui terminent son volume sont évidemment d'aspect un peu fruste, mais elles donnent en gros une idée assez nette des limites décrites; dans le cours du livre, M. Fleischer a peut-être abusé, sans que l'utilité en soit toujours démontrée, des longues listes de numéros renvoyant à l'*Atlas linguistique*, et il y a beaucoup de pages occupées par ces chiffres. Mais enfin, je le répète, étant donnés les matériaux dont il disposait, son travail est consciencieux et fait avec soin.

II. M. Schoenig lui aussi a fait une étude d'une louable précision, reprenant pour la compléter surtout au point de vue géographique une question qu'avait déjà traitée M. Haas il y a quelque vingt ans, celle de *l* placée devant consonne dans les dialectes du nord de la France. Ici encore l'Atlas Gilliéron-Edmont a été le point de départ de la recherche, mais beaucoup d'autres sources ont été consultées, car la documentation est riche, quoiqu'elle présente peut-être certaines inégalités : ainsi en ce qui concerne le sud-ouest du domaine l'auteur a bien consulté trois ou quatre ouvrages relatifs à la Saintonge, mais il ne semble avoir utilisé aucun texte moderne originaire du Poitou. Il y en a cependant, et c'est là une lacune dans son information. On pourrait aussi critiquer le plan adopté : car s'il suit les neuf ou dix grandes divisions dialectales ordinaires, et que je n'ai pas besoin d'énumérer, pourquoi avoir seulement parlé au milieu, et en trois ou quatre pages, de la région centrale ? Puisque c'est dans l'Ile-de France que se trouve le point d'aboutissement considéré comme normal des phénomènes qu'il expose, il aurait mieux fait, semble-t-il, de partir de là pour rayonner ensuite dans tous les sens, et il aurait eu dès le début un point de comparaison tout indiqué. D'ailleurs, au

lieu d'admettre une division dialectale toujours un peu fragile, et d'étudier dans chaque dialecte le sort de $i + l$, de $a + l$, etc., il aurait pu encore partir des phénomènes linguistiques eux-mêmes et en suivre successivement le développement dans tout le nord de la France. Car ce n'est pas seulement en somme le sort de *l* qui a été exposé ici, mais bien plutôt le sort des groupes où entre la consonne : j'ajoute que cet exposé fait en général honneur à la méthode scientifique de l'auteur, contient nombre de faits intéressants et bien classés. C'est un bon travail. On pourrait seulement reprocher à M. Schoenig d'avoir employé sans les expliquer des signes conventionnels un peu schématiques. Puis je ne comprends pas bien pourquoi, dès le début (p. 2 et 3), il a fait intervenir des mots comme *fil* ou *fenil* : en quoi ces exemples répondent-ils au titre de l'ouvrage, et en quoi y a-t-il là une *l* « devant consonne » ?

E. Bourciez.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 16 janvier 1914.* — M. Cagnat annonce qu'il a reçu de M. le Dr Carton, correspondant de l'Académie, le texte d'une inscription découverte dans les fouilles exécutées, grâce à une subvention prélevée sur la fondation Piot, dans les thermes de Bulla Regia. M. Cagnat la commentera prochainement devant l'Académie. De plus M. le Dr Carton écrit que le déblaiement méthodique du monument lui a livré des parties très remarquables de l'édifice, et notamment une construction souterraine. Devant le monument se trouve un escalier en partie déblayé et qui devait avoir une quarantaine de mètres de largeur. Il est très bien conservé et descend sur une rue dallée dont le revêtement est intact.

M. Paul Monceaux communique, de la part de M. Jules Renault, architecte à Tunis, une inscription chrétienne découverte en Tunisie au S.-E. d'Hammam-Lif : (*chrisme*) *In ispe Dei Pascas*[*ius*]. — M. Clermont-Ganneau présente une observation sur ce nom déjà employé par les Juifs (*né le jour de la Pâque*).

M. Louis Havet continue sa communication sur quelques passages des *Bucoliques*. Dans la huitième églogue, les vers 48 et 50 finissent tous les deux par *crudelis tu quoque mater*, ce qui rend, dans les vers 47-50, la marche de l'idée confuse et obscure. Dans le vers 50, il faut remplacer *tu* par *sic*; alors les quatre vers deviennent clairs; ils constituent un dialogue intérieur parfaitement logique, où un personnage arrive à concilier deux points de vue au premier abord contradictoires.

M. Maurice Pézard lit une note sur les fouilles à Bender-Bouchir en Susiane, qui ont fixé définitivement l'emplacement de l'antique Lyan, l'une des places fortes de l'empire élamite les plus éloignées de la métropole. Parmi les monuments recueillis, le plus important est une inscription du roi de Suse Houmbanmana (milieu du second millénaire a. C.).

M. Boussac commente un passage d'Hérodote (II, 18).

M. le comte Paul Durrieu entretient l'Académie d'une des « devises » adoptées par le roi René d'Anjou. Cette devise consiste dans le mot TANT placé dans l'intérieur d'une haie et accompagné de flammes qui, d'après des témoignages certains, symbolisaient pour le roi René l' « ardent désir ». C'est un rébus qui peut se lire : « Tant en ai ardent désir », et il s'explique par ce fait qu'il a été adopté par le roi à une époque où celui-ci s'apprêtait à célébrer son mariage avec sa seconde femme, Jeanne de Laval.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 6 — 7 février. — 1914

Miller, Syntaxe du grec classique. — Reinhardt, De la théologie des Grecs. — Hunt, Les papyrus grecs de la bibliothèque Rylands. — Larfeld, Epigraphie grecque. — Kern, Inscriptions grecques. — Rosenberg, Les anciens peuples italiens. — Birt, Personnages romains. — Tæubler, Les traités du peuple romain. — Koser, Histoire de la politique brandebourgeoise et prusssienne, I. — Poésies de William Drummond, I, p. Kost. — Brüll, Vieux mots français en anglais. — Ferrand, Voyages et textes géographiques arabes, persans et turcs relatifs à l'Extrême-Orient. — Caspar, La résistance légale en Finlande. — Paulhan, Les Hain-Teny des Mérinas. — M. Collignon, Le Parthénon. — Fenellosa, L'art en Chine et au Japon. — Seymour de Ricci, Le style Louis XVI. — Max Rooses, Flandre. — Van Dyck et Goya. — Letalle, Les fresques du Campo Santo de Pise. — A. Michel, Histoire de l'art, V, 2.

Syntax of classical Greek from Homer to Demosthenes. Second Part. The Syntax of the simple sentence continued, embracing the doctrine of the article, by B. L. Gildersleeve, with the co-operation of Ch. W. E. Miller. The doctrine of the article elaborated by Professor Miller. New-York, Cincinnati, Chicago, American Book Company, 1911; viii p. + pp. 191-332, faisant suite à la pagination de la première partie.

Cette seconde partie de la *Syntaxe grecque* de M. Gildersleeve, qui paraît une dizaine d'années après la première, est faite exactement sur le même plan, c'est-à-dire qu'à proprement parler c'est plutôt une collection d'exemples destinés à illustrer la syntaxe qu'une syntaxe théorique (v. *Revue* du 2 septembre 1901). Elle contient les règles d'accord de l'attribut dans le cas de plusieurs sujets, et celles de l'adjectif épithète; mais la partie la plus importante est celle qui traite de l'article, et qui n'occupe pas moins de 117 pages sur les 141 dont se compose le volume; cette partie, nous dit le titre, a été rédigée par le professeur Miller. Ce qui caractérise cette syntaxe, c'est qu'à propos de chaque règle une foule d'exemples sont cités suivant les genres littéraires, en tête les orateurs, puis Platon et les historiens, les poètes attiques, et enfin les autres poètes antérieurs au iiie siècle; si bien qu'on peut suivre facilement le développement historique de l'usage. On ne saurait se plaindre d'une telle abondance d'exemples, quoiqu'il ne fût pas indispensable, pour éclairer une règle très simple, d'en accumuler une si grande quantité. Il semblera peut-être que certaines

citations eussent pu être sacrifiées sans inconvénient, et cela d'autant mieux que dans quelques endroits il se trouve des exemples qui rentrent imparfaitement dans la règle énoncée. On nous donne, par exemple, p. 193 (§ 473), la règle suivante : « L'attribut commun (à plusieurs sujets) peut s'accorder avec un sujet au singulier quand ce sujet est le plus voisin ou le plus important ». C'est exact ; mais il faudrait noter cependant que cela ne se peut pas toujours, car dans le cas où l'attribut est placé entre les deux sujets (le premier étant au singulier), et non avant ou après les deux, le grec ne construit pas l'attribut au pluriel. On dira au singulier, comme Thucydide IV, 75 αὐτός τε καὶ ἡ στρατιά... ἀφικνεῖται, ou au pluriel, IV, 73 Βρασίδας καὶ τὸ στράτευμα ἐχώρουν; mais III, 112 Δημοσθένης δειπνήσας ἐχώρει καὶ τὸ ἄλλο στράτευμα, le pluriel serait intolérable. Je sais bien qu'on peut citer quelques exemples, et M. G. n'y manque pas (§ 478), où l'attribut en pareille position est au pluriel ; mais ce σχῆμα Ἀλκμανικόν, comme on l'appelle, fort rare du reste, est exclusivement propre à la langue poétique ; et la règle, telle qu'elle est formulée, manque de précision. On notera plusieurs cas analogues, où quelques mots d'explication seraient loin d'être inutiles ; par exemple p. 326 (§ 668) la section « Attribut avec l'article » est pourvue de deux pages d'exemples ; mais ces exemples sont de nature bien différente ; Platon, *Phédon* 96b ὁ δ' ἐγκέφαλός ἐστιν ὁ τὰς αἰσθήσεις παρέχων et Thucydide III, 38 ἐγὼ μὲν οὖν ὁ αὐτός εἰμι τῇ γνώμῃ sont deux constructions qui ne s'expliquent pas de la même manière. La collection d'exemples réunie par MM. Gildersleeve et Miller n'est pas pour cela moins précieuse, et cette seconde partie de leur utile ouvrage sera sans nul doute aussi bien accueillie que la première.

My.

K. Reinhardt, **De Græcorum theologia** capita duo. Berlin, Weidmann, 1910 ; IV-122 p.

Les deux dissertations que M. Reinhardt a réunies sous ce titre assez peu précis sont intitulées *De Homeri interpretatione allegorica et de Apollodori Atheniensis opere* Περὶ θεῶν. La première est une étude sur les sources d'Héraclite (l'auteur des Ὁμηρικὰ Προβλήματα), et de la *Vie d'Homère* attribuée à Plutarque ; ces deux textes présentent en effet des concordances telles qu'une source commune est très vraisemblable, source qui, selon Diels, serait un ancien recueil d'allégories homériques. M. R., tout en se rangeant à cette opinion, estime qu'on peut faire un pas de plus, et, reprenant une conjecture de Maass, essaie de démontrer que la source indiquée par Diels n'est autre que les Ὁμηρικά de Cratès de Mallos. Sa discussion ne manque pas d'intérêt, bien qu'elle ne soit pas toujours d'une parfaite limpidité ; il s'égare en plusieurs questions accessoires qui sans doute ont du rapport avec le but principal de sa recherche, mais qui le font parfois

perdre de vue. Il aurait pu, ce semble, s'attarder moins longuement sur le caractère, la composition et l'auteur de la *Vie d'Homère*, ou encore sur l'affinité plus ou moins grande d'Héraclite ou du Ps. Plutarque avec l'ouvrage perdu où ils puisèrent. Un chapitre sur Eustathe, sur ses interprétations allégoriques, et sur la grammairienne Démo, dont l'ouvrage lui a fourni beaucoup d'explications, est au contraire mieux ordonné, et la partie finale, où M. R. remonte jusqu'à Cratès, est discutée avec un esprit de combinaison qui rend très vraisemblable la conclusion de l'auteur, à savoir que c'est dans la doctrine de Cratès sur les dieux et sur l'ensemble du monde qu'il faut chercher l'origine de la plupart des commentaires allégoriques sur Homère. — La seconde dissertation est de moindre étendue. M. R. y revendique pour Apollodore un long morceau allégorique d'Eustathe sur les noms des Néréides (*ad* Σ 39 svv.), et retrouve l'autorité d'Apollodore dans des fragments du Περὶ ἀγαλμάτων de Porphyre ; puis, s'appuyant sur ces morceaux et sur les autres fragments connus, il cherche à retrouver la disposition générale du traité Περὶ θεῶν et le sujet de chaque livre. Entreprise ardue, avoue M. Reinhardt, où l'on ne peut guère aller au-delà d'hypothèses plus ou moins probables, dont l'exactitude est difficile à démontrer (p. 114). Il en est de même des rapports d'Apollodore avec Aristarque d'une part, avec les Stoïciens de l'autre, pour ce qui concerne l'interprétation des légendes et l'étymologie des épithètes des divinités.

My.

Catalogue of the Greek Papyri in the John Rylands Library, Manchester. Volume I, Literary Textes (nos 1-61) edited by Arthur S. Hunt. Avec 10 planches. Manchester, University Press, 1911 ; xii-202 p. in-4°.

M. Hunt, à qui fut confié le soin de publier les documents contenus dans ce beau volume, a commencé par renseigner le lecteur, en deux pages d'introduction, sur la manière dont fut formée la bibliothèque John Rylands, sur la nature des manuscrits et papyrus qu'elle renferme, et sur les publications partielles qui en ont été faites. Le noyau de cette collection, appartenant au comte Spencer, devint en 1892 la propriété de Mrs. Rylands, aujourd'hui décédée ; il s'accrut lentement par divers achats, jusqu'à ce que, en 1901, l'acquisition des manuscrits du comte de Crawford l'augmenta d'un apport considérable, environ 6.000 pièces ; actuellement ces pièces, écrites dans les idiomes les plus variés, sont au nombre d'environ 7.000. Avant le présent volume ont été publiés les papyrus démotiques ainsi que les papyrus et manuscrits coptes de la collection. Ici nous avons, accompagnés de 10 planches, les textes littéraires fournis par les papyrus grecs ; ils reproduisent scrupuleusement les originaux, avec cette différence que les mots sont séparés, les lacunes suppléées, et que de majuscules sont employées pour les noms propres ; il n'y a d'autres accents et

signes de ponctuation que ceux qui se trouvent dans les documents eux-mêmes, exception faite pour les nos 27 (un traité astronomique), et 29, 29 *a*, 29 *b* (trois recettes médicales). Ces textes, au nombre de 61, ont été répartis en trois groupes : fragments théologiques, nos 1-12 ; textes classiques nouveaux, nos 13-42 ; textes classiques déjà connus, nos 43-61 ; les plus anciens sont du IIIe siècle avant J.-C., les plus récents du VIe après. La majorité de ces textes, il faut le reconnaître, ne sont pas d'une extrême importance ; même les textes nouveaux n'ont pour la plupart qu'un intérêt secondaire. Il en est toutefois qui appellent l'attention par quelque côté ; on notera, par exemple, dans la première et la troisième partie, ceux qui fournissent des variantes jusqu'ici inconnues, qu'il serait trop long d'enregistrer ici : no 1 fragment du *Deutéronome* ; no 2 fragment du livre de *Job* ; no 49 Homère, *Iliade*, XVI, 484-489 ; no 53 longs morceaux de l'*Odyssée* sur lesquels je reviendrai ; no 54 les premiers mots des vers 643-656 de la *Théogonie* d'Hésiode ; no 60 fragments du XIe livre de Polybe, remarquables par la supériorité de leur texte. D'autres, parmi les textes nouveaux, sont intéressants par leur sujet : no 18 un fragment historique où il est question de l'éphore spartiate Chilon ; no 19 l'abrégé du livre XLVII de Théopompe, déjà publié dans les *Hellenica Oxyrhynchia* d'Oxford ; no 26 un morceau qui appartient vraisemblablement aux Γλῶσσαι ὁμηρικαί d'Apion ; le traité astronomique du no 27 ; des fragments, en très bon état de conservation, d'un traité Περὶ παλμῶν, sur les mouvements spasmodiques des parties du corps et les présages à en tirer (no 28). Mais le morceau le plus saillant du recueil est le no 53. Ce sont des feuillets d'un manuscrit de l'*Odyssée*, écrit sur vélin vers 300 après J.-C., qui contiennent, dans un état plus ou moins fragmentaire, les chants μ-ω ; les vers sont souvent très mutilés, mais souvent aussi intacts. Ce texte a son importance ; outre des leçons qui se rencontrent dans un seul de nos manuscrits, il présente des variantes qui lui sont propres, au nombre d'une trentaine, dont quelques-unes ont été conjecturées par des modernes, par exemple ψ 188 τέτυκτο Grashof, ω 180 στονόεντα βέλεμνα Buttmann. Il est donc digne d'attention, et vient prendre une place qui n'est pas méprisable dans la tradition manuscrite de l'Odyssée.

My.

Wilhelm Larfeld, **Griechische Epigraphik**, 3e éd. In-8e, p. v-xii, 1-536, avec 4 pl. Munich, Beck, 1914. Prix : 10 m.

M. Pœhlmann, qui succède à Iwan Müller dans la direction des manuels de ce nom, a décidé de refondre entièrement le premier tome, qui comprend l'introduction et l'étude des sciences « auxiliaires ». Les huit chapitres qui le composaient deviennent autant de volumes distincts, dont le cinquième a pour sujet l'épigraphie. L., son auteur, n'a guère eu qu'à condenser et remettre au point l'excellent

ouvrage, plus complet, qu'il avait consacré à cette matière. Il a surtout abrégé tout ce qui avait trait aux inscriptions attiques, de sorte que son livre garde un intérêt général et donne de la science épigraphique un tableau sommaire, mais où ne manque aucun détail essentiel.

P. 28, juste éloge de Letronne. P. 34 et suiv., l'auteur retrace un peu trop longuement l'histoire des fouilles, qui intéresse toute l'archéologie et non la seule épigraphie ; son résumé est d'ailleurs exact et clairement exposé. P. 132, l'écriture « boustrophédon » procéderait des textes hiéroglyphiques. P. 186, c'est folie, comme L. le dit fort bien, que de chercher à noter de dix ans en dix ans les variations de l'écriture monumentale : les changements ne peuvent y être que lents et graduels. P. 206, L. garde une prudente réserve sur la question de l'origine qu'il faut attribuer aux caractères phéniciens. P. 244, la lecture de Lenormant est certaine et je l'ai vérifiée moi-même sur la plaquette, qui est aujourd'hui au Louvre : Vischer et Bechtel avaient d'ailleurs lu comme Lenormant et le scepticisme de Rœhl est injustifié. P. 275, pour les sigles, L. aurait pu citer les inscriptions monétaires et, à une date plus tardive, les monogrammes byzantins. P. 320, c'est une question de savoir si l'inscription de Gortyne est du VIe siècle : L., en tout cas, n'aurait pas dû l'affirmer d'une manière aussi catégorique. P. 360 et suiv., bons exemples de formules épigraphiques. P. 435, parmi les dédicaces au datif, L. aurait dû distinguer les offrandes à une divinité et les cas où une personne mortelle est, plus ou moins nettement, « divinisée ». P. 488, sur l'une des tablettes du Louvre, l'inscription entière est ajourée. P. 510, ajouter la chronique récemment découverte d'Athèna Lindia.

A. DE RIDDER.

O. KERN, **Inscriptiones græcæ.** In-4°, p. V-XXIII, pl. 1-50. Bonn, Marcus et Weber, 1913. Prix : 6 m.

Le recueil de Kern est destiné aux étudiants qui n'ont jamais vu d'inscriptions grecques, et qui ne les connaissent que par les manuels de Michel ou de Dittenberger. Les cinquante planches dont il se compose reproduisent des photographies prises devant les monuments ou, tout à fait exceptionnellement, d'après des estampages : elles donnent par suite des textes l'idée la plus exacte et suppléent les originaux dans la mesure du possible. Le choix des inscriptions et la sobriété, comme la précision du commentaire font honneur à la compétence et à la diligence de K. J'aurais souhaité seulement que la transcription en caractères courants fût la règle et non l'exception. Je n'ai pu relever que deux lapsus insignifiants : p. XIII, 26, lire *infrà* devant la lettre sur lame de plomb ; p. XVIII, le recueil de Michel n'a pas été édité à Bruxelles, mais à Paris, chez Leroux.

A. DE RIDDER.

A. Rosenberg, **Der Staat der alten Italiker**. Untersuchungen über die ursprüngliche Verfassung der Latiner, Osker und Etrusker. Berlin, Weidmann, 1913, in-8°, viii-142 p., 4 m.

M. R., élève de O. Hirschfeld, essaie de débrouiller l'origine des institutions romaines. Il a débuté par une bonne thèse de doctorat sur la Constitution de Servius et sur l'organisation des centuries (*Untersuchungen zur Römischen Zenturienverfassung*. Berlin, Weidmann, 1911, 93 p. in-8°). Voici maintenant une série d'études sur le gouvernement des anciens peuples de l'Italie : à vrai dire, il ne s'agit pas de l'Italie toute entière ; M. R. a négligé systèmatiquement les villes et les pays grecs, pour porter toute son attention sur les antiquités des peuples qui sont proprement italiques, c'est-à-dire les Latins, les Osques et les Etrusques.

Le choix du sujet est excellent, puisque M R. n'a guère d'autre devancier que J. Beloch, dont le livre (*Der Italische Bund unter Roms Hegemonie*) date déjà de plus de trente ans. Beaucoup de travaux spéciaux ont paru depuis cette époque, sans résoudre tous les problèmes historiques ; il convenait donc de les reprendre et de les discuter à fond.

Reconnaissons que M. R. s'est tiré habilement d'une entreprise aussi difficile. Il a épuisé toutes les sources d'information utiles, consulté les historiens (Tite-Live, Diodore, Denys d'Halicarnasse), les lexicographes (Festus), les scoliastes (Servius) ; en outre il a été chercher dans les recueils épigraphiques des documents plus sûrs et plus anciens. La plupart de ses chapitres doivent leur solidité et leur originalité à l'emploi ingénieux des vieilles inscriptions italiques en osque et en ombrien. Quand l'occasion s'est présentée, il s'est appuyé sur le résultat des fouilles archéologiques (p. 85). Ses recherches ont été conduites selon une méthode irréprochable ; puisqu'il étudiait des peuples primitifs, il a admis en principe que l'étymologie indiquait l'origine et la nature spéciale d'une fonction donnée, que par exemple, le *questeur* avait dû être une sorte de détective ou de juge d'instruction (p. 2), l'*édile*, un gardien ou un administrateur de temple (p. 1, p. 12, note 2) ; il restait à prouver que ces types de magistrats avaient réellement existé chez les peuples italiens ; M. R. a pu le faire en sortant de Rome ou du Latium. Ses comparaisons rappellent celles du folk-lore, mais elles ne s'écartent jamais des règles d'une critique rigoureuse [1].

Son travail se divise en trois parties de longueur inégale : dans la première, de beaucoup la plus fouillée, il discute la signification et le caractère des magistratures anciennes (p. 1-100) ; dans la seconde, il explique comment elles ont été transformées par la conquête romaine (p. 101-117) ; [2] dans la troisième, il cherche à déterminer les divisions du peuple et la composition du sénat (p. 118-138).

---

1. Voir non seulement la préface, mais les pages 31, 1-3, et 79-84.

2. Le chapitre I, 8, sur les rapports entre les magistratures italiennes et l'état romain, est mal placé ; il aurait dû servir de conclusion logique à la première partie.

En particulier, je signalerai le chapitre I, 2, qui traite des *medices* chez les Osques. C'étaient deux magistrats qui gouvernaient les cités dans toute la région osque et sabellienne, où le mot *meddix* signifie juge (p. 16); ils existaient d'après les inscriptions à Capoue, à Pompei, à Nola, à Corfinium, à *Bovianum vetus*. Ils n'avaient pas une puissance égale. M. R. démontre que l'un deux exerçait le pouvoir suprême et qu'il servait de magistrat éponyme. A Capoue, ce personnage était appelé *meddix tuticus* (lat. *judex publicus*); c'est lui dont parle Tite-Live, en le désignant assez improprement comme le magistrat suprême des Campaniens (XXIII, 35; XXIV, 19; XXVI, 6) et il est cité dans un vers d'Ennius (d'après Festus, éd. W. M. Lindsay, p. 110), sous le terme de *summus meddix*. Sa compétence s'étendait à toutes les affaires de l'Etat. Au contraire le rôle du second *meddix* ne peut être précisé. Il est très vraisemblable que ce système dualiste des Osques a servi de modèle pour l'organisation du consulat romain, avec cette différence que les deux consuls ou préteurs à Rome (*meddix* est traduit habituellement par *praetor*), reçurent un *imperium* identique (p. v et 81).

Ainsi en matière constitutionnelle, Rome aurait eu le génie de l'adaptation plutôt que celui de l'invention : c'est la conclusion légitime que tire M. R., et il est difficile de n'y point souscrire en général. Est-ce à dire cependant que toutes les théories de M. R. puissent être admises sans objection ? Je ne le crois pas. Ses déductions sur l'édilité (p. 13-14), sur le *magister equitum* (p. 92-100), sur la fédération chez les Osques (p. 29-30), comportent une trop large part d'hypothèse. Je doute surtout que l'on accepte ce qu'il dit des magistratures étrusques (p. 51 et suiv.); lorsqu'il s'agit d'un peuple mal connu, dont la langue n'est pas entièrement intelligible, il est à mon sens imprudent de faire usage de ses inscriptions et d'en tirer les arguments essentiels pour reconstituer le tableau de ses institutions [1].

Quoi qu'il en soit, M. R. ne déçoit pas le lecteur. Son livre neuf et substantiel apporte à l'histoire des vieilles institutions italiques une masse de renseignements précieux. Pour cette période si obscure et si embarrassante, nul ne pourra désormais éviter de le consulter, ou de discuter ses conclusions.

Paul THOMAS.

---

1. J'ajoute ici quelques critiques. M. R. ne cite pas toujours ses sources avec une rigueur suffisante : p. 103, l'inscription n° 43 de Conway n'est pas reproduite exactement; pour un auteur tel que Festus, il fallait indiquer l'édition consultée, c'est-à-dire celle de Müller (p. 11 ligne 23); que signifie (p. 10 milieu) Wissowa, Religion, 521 ? Quelle est l'édition visée? Il était indispensable ou de donner une liste des abréviations plus complète que celle de la page VII, ou de développer la table alphabétique, p. 139-142. Enfin il est bizarre de supprimer systématiquement l'accentuation sur les mots grecs (p. 1, 16, 25, 26, 30 etc).

Th. Birt, **Römische Charakterköpfe.** Ein Weltbild in Biographien, 1 vol. in-8°, 348 p., 20 héliogravures, dessins d'après l'antique dûs au prof. G. Belwe. Leipzig, Quelle et Meyer (broché 7 m., relié 8 m.), 1913.

Dans ce nouveau volume, le professeur de l'Université de Marbourg ne s'adresse pas aux érudits ; le grand public paraissant s'intéresser à l'histoire des anciens, il a écrit à son intention un livre de vies romaines ; il l'a dédié non sans motif à son ami Max Lenz, au biographe de Luther et de Bismarck.

M. Birt a justifié l'utilité d'un tel travail par cette raison que les historiens ont si bien pris l'habitude d'analyser avant tout les institutions politiques des États, et de rechercher spécialement l'évolution des faits, que le rôle des hommes importants est souvent obscur ; c'est à peine si le lecteur peut deviner leur caractère, du moment qu'il n'apprend que leurs succès, et qu'il reste dans l'ignorance de ce qu'ils firent auparavant. Cette théorie du portrait n'a pas besoin d'être discutée : elle est empruntée aux anciens et ne sera rejetée que par les matérialistes intransigeants.

Le choix des personnages est irréprochable. Sous nos yeux se succèdent des généraux, des hommes d'État, des empereurs : Scipion l'Africain, Caton le Censeur, les Gracques, Sylla, Lucullus, Pompée, César, Antoine, Auguste, Claude, Titus, Trajan, Hadrien, Marc-Aurèle. L'auteur a tiré parti très habilement des anecdotes qui fixent la physionomie de chacun d'eux : il ne manque pas de rappeler que l'empereur Hadrien remit à la mode le port de la barbe ; c'était réhabiliter l'usage des philosophes et des gens du peuple au temps où il était de bon ton de ne montrer qu'une figure glabre, mais la réaction fut incomplète ; comme l'empereur avait à concilier ses devoirs de philosophe et d'officier, il porta la barbe taillée court. S'agit-il de peindre l'attitude de Pompée, enfant des camps, au milieu de la société affinée et corrompue de la fin de la république ? M. B. nous raconte que cet homme chaste enflammait d'amour la pauvre Flora, et qu'il avait la cruauté de la laisser tomber malade de passion inassouvie. Pourquoi ? C'est qu'au dire d'une de ses amies, le baiser de Pompée était délicieux.

Le lecteur ne goûtera pas moins l'équité des jugements. M. B. ne lui présente pas un César impeccable, digne de prendre place parmi les dieux ; il nous le montre tel qu'il vécût, en vrai romain du premier siècle av. J.-C., capable de basses vengeances comme de coups d'éclat, faisant pendre les pirates qui l'avaient rançonné sans le maltraiter, aussi bien pour leur reprendre son argent que pour les punir de leur audace. Et partout nous sentons la sûreté d'une documentation que la forme de l'ouvrage ne permettait pas de préciser.

Pour la première page de chaque vie, le prof. G. Belwe a dessiné une gravure symbolique, inspirée de l'antique. Beaucoup rappellent naturellement quelque particularité de la guerre ; pour Caton, un tas de colonnes ruinées est surmonté de l'inscription attendue : « cete-

rum censeo Carthaginem esse delendam » (p. 35) ; sous le nom de Lucullus, simplement une coupe de cerises (p. 93). Il y a en outre 20 héliogravures (table p. 340) ; tirées à part et bien réussies, elles donnent le buste des personnages célèbres d'après les statues ou les médailles antiques ; on notera de préférence une curieuse figure de vieux romain (p. 8), ainsi que des têtes d'adolescents, Auguste jeune (p. 192) et Antinoüs (p. 304). Ce dernier a été placé à bonne distance de l'impératrice Sabine (p. 296).

Paul THOMAS.

Eug. TÆUBLER. **Imperium romanum**. Studien zur Entwicklungsgeschichte des römischen Reichs. Ier Bd. Die Staatsverträge und Vertrasgverhältnisse. Leipzig et Berlin, Teubner, 1913, in-8°, x-458 p., broché 14 m.

M. Täubler s'est fait connaître par une thèse sur les rois des Parthes, soutenue à Berlin en 1904 (*Die Parthernachrichten bei Josephus*), par des articles de la Klio (sur l'histoire de l'antiquité et du haut moyen âge). Il est aujourd'hui Privat-Dozent à Berlin. Voici un livre nouveau sur les traités du peuple romain, où M. T. s'est donné comme tâche de reprendre à pied d'œuvre tout ce qu'en a dit Mommsen, dans son Römisches Staatsrecht, tome III. Il y aura 2 volumes, d'après la préface : le premier volume, le seul que nous ayons sous les yeux, définit les différents types de traités et analyse les relations qui en résultaient, entre Rome et les états indépendants.

Il convient de louer sans réserve l'érudition de M. T., l'étendue de ses recherches et la justesse de son point de départ. Pour renouveler l'étude des traités romains, n'était-il pas nécessaire de s'appuyer avant tout sur les inscriptions ? Autrefois, M. T. avait employé la numismatique pour contrôler les textes ; maintenant l'épigraphie grecque lui rend un service analogue. Toute sa théorie sur le traité proprement dit, le traité sans limite de temps, qu'il nomme le traité éternel (der ewige Vertrag), se fonde sur l'analyse des inscriptions de Cibyre, de Méthymne, d'Astypalée, de Thyrrheion, de Cnide, de Mytilène (p. 44 et suiv.). Il admet seulement en seconde ligne, les traités qui ne sont cités que par les historiens (Polybe, Appien, etc.). Toutes les questions sont discutées avec tant de minutie et avec un tel souci du détail, que ce livre peut être utilisé comme un véritable répertoire des traités authentiques de Rome (en particulier le chap. III, p. 188 et suiv.). L'auteur y trouve l'occasion de rectifier l'opinion courante, par exemple au sujet de la délimitation de l'Asie-Mineure en 188 av. J.-C. (p. 75), et au sujet du traité de 161 av. J.-C., entre les Juifs et les Romains, dont il défend l'authenticité contre Niese, Wellhausen et Winckler (p. 239 et suiv.).

Comment se fait-il que malgré des qualités aussi sérieuses, l'*Imperium romanum* ne laisse à la lecture, qu'une impression de confusion et d'inachèvement ? C'est que la conception du livre n'est pas nette ;

M. T. reproche à Mommsen le point de vue juridique auquel il se plaçait, et soutient qu'on doit y substituer un point de vue purement historique (p. v). C'est une théorie parfaitement légitime. Mais M. T. ne se borne pas à considérer l'évolution historique des traités, il entend en préciser la forme technique (ou comme l'on dit à propos des chartes du moyen âge, leur caractère *diplomatique*) ; en conséquence il entremêle des chapitres d'espèce différente les uns concernant l'histoire, les autres la forme des traités [1]. Le lecteur s'y perd : il risque d'autant plus d'être rebuté, qu'à la fin du volume, il n'y a point de table alphabétique.

N'est-ce pas aussi à ce défaut de composition qu'il faut attribuer certaines faiblesses de l'argumentation ? Ainsi, M. T. a caractérisé les traités les plus anciens, d'après Tite-Live et Denys d'Halicarnasse (p. 14, p. 32 et suiv.) ; il nous démontre ensuite qu'aucun traité n'est certain avant 250 av. J.-C. (p. 384). Dès lors, nous n'avons plus aucun point d'appui pour la période primitive ; car si les traités ont été altérés, leur forme n'a pas dû l'être beaucoup moins que leur fond. Dans un autre cas, M. T. affirme contre Mommsen (Röm. St- III, 1162 et note 3), qu'il n'y a jamais de trêve sans traité préliminaire, que le général ne peut jamais signer une trêve avec l'ennemi, sans établir en même temps un traité, qui sert de base aux négociations, lorsqu'elles se poursuivent ensuite à Rome (p. 41-44). Or Mommsen s'appuye sur Polybe XVIII, 38, 2 et 39, 5-7 (Tite-Live XXXIII, 13) ; il s'agit de la trêve accordée à Philippe après Cynoscéphales : nulle trace de traité préliminaire dans Polybe. M. T. renvoie d'une page à l'autre et, dans une note (p. 41, note 5), il rejette les expressions de Polybe en les déclarant inexactes. La démonstration de M. T. reste en l'air [2].

1. Voici sommairement la disposition des matières : introduction sur les types de traités ; chap. I[er] : classement des traités d'après leur forme et leurs stipulations ; ch. II : les négociations et le droit de conclure les traités ; ch. III : examen de quelques traités particuliers ; long chapitre historique sur les traités avec Carthage, avec l'Égypte, avec la Syrie, avec les Étoliens, avec Philippe de Macédoine, avec les Juifs, avec le Latium ; ch. IV : conclusion et confirmation des traités ; ch. V : valeur de la tradition littéraire par rapport aux sources épigraphiques ; ch. VI : origine des traités politiques ; le traité d'hospitalité ; ch. VII : développement historique des traités et évolution de la politique des traités.

2. J'ajoute ici quelques critiques de détail. P. 32, note 2 : il fallait citer Polybe (XVIII, 34, 5) avant Tite-Live. P. 187, note 1 : M. T. donne une citation incomplète de Suétone (Aug. 21). — Dans l'introduction, les différents types de traités sont classés d'après les textes anciens, d'après M. T., d'après Mommsen ; ni la chronologie, ni les convenances ne permettaient, ce me semble, de placer Mommsen après M. T. — P. 8 : qui comprendrait que ce Brisson, *Senatspräsident* à Paris en 1583, était le jurisconsulte Barnabé Brisson, qui remplissait alors les fonctions de *président à mortier* au Parlement de Paris ? — P. 50-51, la mise en page est défectueuse. — P. 455, au bas : Platon, au lieu de Paton. — P. 457, milieu : S. 158, 7, au lieu de S. 158 Anm. 7. — P. 458 : même oubli pour S. 333, 2 et pour S. 346, 2.

En réalité M. T. nous apporte un recueil de dissertations érudites qui sera utile, mais il est douteux qu'un tel ouvrage puisse remplacer le Mommsen, comme livre de fond, quand il lui manque cette qualité fondamentale de l'autre, la disposition lumineuse des faits caractéristiques.

Paul THOMAS.

R. KOSER, **Geschichte der brandenburgisch-preussischen Politik**, Tome Ier (-1648), in-8°, XII, 5008 p., Cotta, Stuttgart et Berlin, 1913.

Après avoir étudié spécialement la personne et le règne de Frédéric le Grand, et s'être acquis dans ce domaine une éminente compétence, M. R. Koser, directeur des Archives du Royaume de Prusse, entreprend un important ouvrage d'ensemble sur l'histoire de la politique brandebourgeoise et prussienne. Il était temps, comme il le dit, de recommencer. à l'aide des nombreuses sources publiées depuis cinquante ans, l'œuvre d'ailleurs inachevée de J. G. Droysen. Cette œuvre considérable et toujours utile à consulter à cause de l'étendue de sa documentation, est en effet viciée par l'étroitesse du point de vue qui a guidé le savant : écrivant à une époque de crise, où l'Allemagne s'agitait, éprise d'un idéal d'unité que la Prusse semblait impuissante à satisfaire, il a voulu contribuer à résoudre le problème et a cherché dans l'histoire, depuis les temps obscurs du Moyen-Age, des raisons en faveur de l'hégémonie prussienne; d'Albert l'Ours à Frédéric II, il n'a cessé de représenter les chefs de l'état brandebourgeois et prussien, comme dévoués à l'idée patriotique allemande et remplissant « une mission ». Aujourd'hui que l'unité allemande est restaurée, l'historien peut aisément se dégager de pareilles préoccupations et retrouver les principes qui ont guidé une politique, avant tout réaliste. On ne se demande plus si les électeurs de Brandebourg, les ducs et rois de Prusse, ont songé au bien de l'Allemagne, mais comment, en poursuivant l'intérêt direct et égoïste de leur petit état, ils ont servi inconsciemment la cause de l'Allemagne entière. C'est ce qu'entend faire M. K., et le premier volume de son ouvrage, qui doit en comprendre trois, mérite d'attirer l'attention de tous les historiens. Sans doute, malgré son désir d'impartialité, il ne peut s'empêcher de présenter avec vénération, presque avec amour, les fondateurs de l'état prussien; il sait pourtant voir leurs défauts et les blâmer à l'occasion; il a, d'autre part, lu ou consulté la plupart des monographies relatives aux différentes parties de son sujet, et il a eu toujours recours aux sources, parfois même aux sources manuscrites, de sorte que son récit renouvelle absolument sur bien des points celui de son illustre devancier.

Certaines divisions de l'ouvrage sont originales, et si deux périodes (Histoire des Ascaniens, puis des trois premiers électeurs Hohenzollern) avaient déjà été indiquées par d'autres historiens, il y a dans

la définition et la délimitation des deux périodes suivantes (Cent ans de paix 1486-1691, et Lutte pour les expectatives 1591-1648), quelque chose de neuf et d'intéressant. Ce n'est pas que je m'y rallie. La date de 1591, par exemple, ne me semble marquer bien nettement ni la fin ni le début d'une époque, et personnellement je préfère l'ancienne division qui arrête en 1618 la phase de formation territoriale essentielle ; il faut reconnaître néanmoins que les accroissements accordés par la paix de Westphalie sont venus donner pour longtemps aux territoires du centre leur constitution définitive. Une lacune assez grave, à mon avis, c'est l'absence de quelques chapitres sur la Prusse avant les Hohenzollern et sur les deux premiers ducs de cette famille. Pourquoi réserver aux seuls administrateurs de la Marche de Brandebourg une étude à laquelle ont droit aussi légitimement les Grands Maîtres de l'Ordre Teutonique et leurs successeurs?

Ces légères critiques ne diminuent pas la haute valeur de l'ouvrage. Une foule de détails et de points de vue nouveaux complètent heureusement et mettent en lumière l'histoire de l'époque ascanienne, la figure des premiers électeurs Hohenzollern, la politique religieuse de la Maison de Brandebourg au XVIe siècle, enfin la crise effroyable de la guerre de Trente Ans. Non seulement les historiens et professeurs, mais aussi les hommes d'État auront avantage à lire M. Koser. Ils y trouveront plaisir et profit.

Albert WADDINGTON.

The Poetical Works of Drummond of Hawthornden, edited by L. E. KASTNER, Manchester, University Press, 1913, 2 vol., in-8°, 254 pp. + 434 pp., 21 s.

William Drummond, gentilhomme écossais allié aux Stuarts, passa la plus grande partie de sa vie dans son manoir de Hawthornden. Érudit et poète, il publia à Edimbourg, de 1613 à 1630, cinq ou six recueils de sonnets, de madrigaux et d'épigrammes; en 1656, Philipps édita ses poésies posthumes. Il faut avouer que les *Conversations* qu'il eut avec Ben Jonson en 1618, ont plus fait pour sa réputation que ses essais poétiques. Il avait séjourné en France, de 1606 à 1608; de son voyage il rapporta les ouvrages des principaux auteurs de la Pléiade et se mit à les imiter assidûment. Le principal mérite du professeur Kastner, son plus récent éditeur, a été d'indiquer ces emprunts avec précision. Inutile d'ajouter que le texte a été établi d'après les éditions originales et les manuscrits de Hawthornden. Le professeur K. s'est aussi préoccupé de l'iconographie de son auteur dont il ne reproduit pas moins de sept portraits. Grâce au consciencieux labeur du professeur K. et de la munificence de l'Université de Manchester, les œuvres complètes de William Drummond sont désormais accessibles. En bibliophile qu'il était, le châtelain de Hawthornden n'aurait pu qu'approuver l'exécution typographique de l'ouvrage, qui ne laisse rien à désirer.

Ch. BASTIDE.

Hugo Brüll, **Untergegangene und veraltete Worte des Französischen im heutigen Englisch**, Halle, Max Niemeyer, 1913, in-8°, 278 pp. 10 M.

On sait combien il se trouve de mots anglais d'apparence parfaitement indigène pour tout autre qu'un spécialiste et qui ne sont, à les regarder de près, que des mots français vieillis et oubliés. M. Hugo Brüll a eu l'idée de dresser le catalogue de ces emprunts déguisés. Après avoir feuilleté un nombre imposant de dictionnaires et de monographies dont il donne la liste, il est parvenu à retrouver plusieurs centaines de vocables encore aujourd'hui usités en Angleterre et que notre vieille langue a en réalité fournis. Il serait inutile de chicaner M. H. B. sur les oublis, son travail est assez riche d'exemples. Il s'est volontairement abstenu de tout commentaire, laissant au lecteur le soin de conclure. La liste des errata, déjà fort longue, ne comprend pas toutes les fautes d'impression. En voici quelques-unes que nous avons remarquées en lisant l'ouvrage : P. IX, lisez : *Wright*; p. 6, Murray a certainement écrit : *connecting* link ; p. 27, Littré a écrit : se prétendant arrivés à la perfection, *partage* des saints dans le ciel, etc. ; p. 41, lisez : *Cotgrave* ; p. 47, lisez : *couturières* ; p. 91, corrigez : *embarrasser*, etc. Phrases françaises peu correctes, p. 22 : le grade premier des grades ; p. 121 ; pour le rapport entre les idées, il ne présente de difficulté. La définition du mot *gourme*, p. 144, est inintelligible. A propos de *larch*, on pourrait rappeler qu'une variété de pin s'appelle le *laricio*.

Ch. Bastide.

Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turks relatifs à l'Extrême-Orient du VIIIe au XVIIIe siècles; traduits, revus et annotés par G. Ferrand ; tome Ier (Documents historiques et géographiques relatifs à l'Indochine, publiés sous la direction de MM. H. Cordier et L. Finot, vol. III). — Paris, Leroux, 1913 ; un vol. in-8°, XII-296 pages.

L'historien curieux des connaissances anciennes touchant l'Extrême-Orient a vu déjà sa peine grandement allégée par le recueil où M. Cœdès a rassemblé les passages des divers auteurs grecs et latins concernant le sujet ; mais sa reconnaissance sera particulièrement grande à l'égard de M. Ferrand qui a exploré le domaine beaucoup plus mal connu et plus difficile à connaître des littératures musulmanes, traduit nombre de passages publiés seulement dans l'original — autant dire inédits —, et revisé la traduction des autres. Outre ses dons de philologue, M. Ferrand avait à sa disposition pour éclairer ces textes une chance rare : celle d'avoir résidé et voyagé pendant quinze ans de sa vie dans une grande partie des régions que décrivent ou sont censés décrire les auteurs qu'il édite ; à en juger par telle anecdote donnée dans sa préface, il pourrait aisément fournir sa contribution à la littérature des « merveilles de l'Inde » : mais il a préféré tirer de son expérience un moyen discret de contrôle et les commen-

taires qu'il fournit sont ceux, non d'un amateur disert, mais d'un excellent savant de cabinet.

Et il fallait en être un pour échapper aux multiples difficultés qu'offrent les textes en question. D'abord les erreurs géographiques, les itinéraires invraisemblables, les îles qui sont des côtes et tel continent où voisinent Madagascar et les îles de la Sonde : ce sont là les conséquences d'un système géographique sur lequel M. Ferrand nous éclairera dans son troisième volume, celles aussi du fait que les auteurs se plagient les uns les autres et s'embrouillent dans leurs plagiats. Ces inexactitudes ont pour conséquence qu'il faut identifier les noms de lieux et de peuples directement et isolément, sans tenir compte de leur place présumée par rapport aux autres peuples ou lieux cités en même temps qu'eux. Et dès lors le seul guide devient le nom lui-même. Mais ici de nouvelles incertitudes apparaissent : on sait que dans l'écriture arabe les voyelles ne s'écrivent pas; et en ce qui concerne les consonnes, il suffit qu'un point diacritique saute ou se déplace pour défigurer totalement un mot; voyez par exemple, p. 13, les quinze erreurs possibles sur le nom de Tana (ville voisine de Bombay) — et encore ce mot ne comporte comme voyelle que des *a*. L'erreur graphique s'aggrave quand elle permet d'identifier des noms différents; et l'on voit ainsi Java se confondre avec la côte africaine, ou Madagascar avec le pays khmer. C'est d'abord la comparaison des divers textes qui permet dans ces cas de retrouver la vraie forme — car les auteurs ne parlent qu'exceptionnellement d'après leur propre expérience, et se copient les uns les autres de plus ou moins près. C'est ensuite l'excellent instrument de contrôle fourni par la linguistique, — et M. Ferrand le manie avec sûreté; les règles de la transcription phonétique lui ont permis de reconnaître le plus souvent avec exactitude les noms indigènes : dans ce sens, on ne trouvera guère à corriger aux identifications qu'il propose; on n'ose espérer même que d'autres en trouvent rapidement beaucoup de nouvelles.

Il ne saurait être question ici de mesurer l'intérêt des indications fournies par les textes édités. M. Ferrand appelle lui-même notre attention sur leur manque d'originalité et montre que leurs modèles ont sans doute dû être des ouvrages persans perdus : car ce sont les Persans, et non les Arabes, qui ont d'abord été les grands navigateurs de l'Extrême-Orient; entre autres preuves, M. Ferrand rappelle que le nom arabe du capitaine de navire est emprunté au persan, que le nom des Arabes en Chinois est le nom que leur donnent les Persans, et que les Chinois du ve et vi^e^ siècles appelaient *Posse* « Perse » tout les pays occidentaux à partir de l'Indochine. Mais pour peu originaux qu'ils soient, les géographes arabes n'en sont pas moins riches de renseignements : seulement ceux-ci n'apparaissent pas immédiatement à un lecteur superficiel, et l'on n'en attendra qu'avec plus d'impatience, non seulement le second volume des textes, mais surtout le volume

des excursus consacrés à l'histoire des notions géographiques des Arabes et à un certain nombre de problèmes géographiques et historiques posés par leurs écrits.

Jules BLOCH.

Jean-Jacques CASPAR. **La résistance légale en Finlande.** Préface de Pierre Mille, 1 vol. pet. in-8° de 173 p. Paris, Alcan, 1913, 2 fr. 50.

M. C. expose un des derniers et des plus troublants conflits qui se soient élevés entre la Finlande et la Russie. « L'opinion, dit-il, jugera ». A notre avis, l'opinion est en face d'un problème trop compliqué pour pouvoir juger. La Finlande avait ses lois, sa vie propre, le tout sanctionné par les tsars depuis Alexandre Ier jusqu'à Nicolas II. Mais un *fait nouveau* se produisit : l'introduction en Russie du régime constitutionnel avec la Douma d'Empire. A partir de ce moment, le ministère russe fait voter des lois qui restreignent le pur isolement de la Finlande, et même qui accordent aux sujets russes domiciliés en Finlande les droits dont jouissent dans leur pays les sujets finlandais. La cour d'appel de Wiborg refuse d'enregistrer cette loi ; les magistrats sont jugés et incarcérés. Qui a tort, qui a raison ? Ou est la loi? Y a-t-il une loi illégale ? — Comme on dit, « cela se plaide ».

On aimerait à entendre, en face de la cloche finlandaise, les sons de la cloche russe. On voudrait savoir, en particulier, pourquoi l'introduction en Finlande du service militaire et de sa couverture financière (Art. II, 2, p. 100) a tant agité le pays. Mais M. C. ne dit rien de tout cela. Il pose la question en juriste, alors que, certainement, il la faudrait poser en homme politique. Il est tellement évident que la Finlande ne pouvait rester immuablement un corps étranger dans l'organisme russe, que la Diète elle-même a fait des concessions dans cet ordre d'idées. Cela, assurément, n'excuse pas la Russie, mais explique dans une certaine mesure sa politique. Il eût fallu ici, au lieu d'ultimatums violents toujours peu élégants, quand, venant d'un géant, ils s'adressent à un nain, une série de ces négociations délicates auxquelles la diplomatie russe est si bien faite. Il est certain qu'en peu d'années la Russie aurait plus obtenu par ce moyen que par la manière forte. Car enfin, c'est la fable du lion et du moucheron qui s'applique ici ; la Russie s'en aperçoit comme nous, sans aucun doute, mais d'une manière plus cuisante.

J. LEGRAS.

Jean PAULHAN, **Les Hain-Teny Merinas.** Poésies populaires malgaches. Paris, P. Geuthner, 1913. Pr. 7 fr. 50.

L'auteur de ce recueil nous explique dans son avant-propos que les Merinas qui habitent l'Emyrne, dans la partie centrale de Madagascar, et qui, avant la conquête française, se partageaient en trois castes, dont les Hovas constituaient la moyenne, avec au-dessous

d'eux les Andevo comme esclaves et, au-dessus, les nobles Andriana, descendants des anciens rois, ont bien la même langue que les autres tribus de l'île, plus complexe seulement et plus riche en idées abstraites; mais que, si leurs contes et leurs légendes se retrouvent, parfois presque identiques, chez les Betsileo, les Sakalava, les Betsimisaraka, leurs « Hain-Teny », au contraire, diffèrent très notablement de la poésie de ces derniers sinon pour leur sens général, au moins quant à la composition et à la manière dont ils sont récités.

Ces « Hain-Teny », sont des poésies populaires. Les Mérinas les appellent aussi *ohatra* ou *ohabolana,* c'est-à-dire « exemples », « mots-exemples » : et des exemples, des proverbes, en sont, en effet, la base et la charpente intime; ou bien *ankamantatra,* « devinettes » : et ceci est une allusion à leur incohérence apparente, à leur obscurité telle que beaucoup d'Européens et de Malgaches instruits pensent que la plupart d'entre eux n'offrent aucun sens. On les nomme encore *fampanononana* : ce qui signifie « questions énigmatiques qui appellent une réponse ». De fait, jamais un Hain-teny n'a par lui-même une signification complète. Il convient de lui répondre par un autre Hain-teny (setriny); à celui-ci une nouvelle réponse sera faite. Ainsi jusqu'au hain-teny final, qui doit posséder des qualités particulières et obéir à des règles précises.

En deux ans M. J. Paulhan en a recueilli, au cours de ses explorations, huit cents dont cent-soixante sont reproduits, traduits et expliqués dans le présent volume et qu'il classe d'après les thèmes I de la déclaration d'amour, II du consentement, III du refus, IV de l'hésitation et des rivalités, V de la séparation et de l'abandon, VI des regrets et des reproches, VII de l'orgueil, VIII de la raillerie.

Ce qui est curieux, c'est que des poésies d'amour servent maintenant à régler des questions d'intérêt. Deux individus ont une contestation : ils entament une lutte en « Hain-Teny » et le vainqueur, c'est-à-dire celui qui oblige l'autre au silence, gagne le procès.

Quelques-uns de ces « Hain-Teny » sont d'ailleurs fort jolis. Une femme chante : « Le bouvreuil a des regrets d'amour; le *soy* (petit oiseau aux couleurs éclatantes) est triste ». Répond l'homme : « Par ici, vers l'Est, il y a deux petits bananiers qui se regardent : même s'ils ne s'épousent pas, ils sont amants. » On pense, malgré soi, à Henri Heine. Ou bien, l'homme : Dites-moi, seuil, — dites-moi, porte, — la douce à acheter était elle ici?! » La femme : « Elle était ici hier, — elle était ici avant-hier ! » L'homme : « Et quelles furent ses paroles? — et quel fut son message? » — La femme : « Vous et elle, a-t-elle dit, — vous êtes les gouttes d'eau sur l'horirika. — Joyeuses, elles se font toutes faces; — irritées, elles roulent ensemble à terre ». Ce qui veut dire, car c'est un texte qui a besoin d'être commenté : « Nous sommes comme les gouttes d'eau sur l'horirika (espèce d'arum comestible), qui sont toutes à la

fois joyeuses ou irritées : le bonheur et la peine nous sont communs ». Ce commentaire lui-même pourrait être encore commenté. Non, en vérité, les « Hain-Teny » ne sont pas clairs!

Léon PINEAU.

MAXIME COLLIGNON : **Le Parthénon** : l'histoire, l'architecture et la sculpture. Paris, Hachette, pet. in-4°. Prix : 20 fr. — Ernest FENELLOSA : **L'Art en Chine et au Japon**, trad. et adapt. p. Gaston Migeon. Paris, Hachette, in-8°. Prix, cart. 35 fr. — SEYMOUR DE RICCI. **Le style Louis XVI**, mobilier et décoration. Paris, Hachette, pet. in-4°. Prix : 25 fr. — MAX ROOSES : **Flandre** (collection **Ars una**... Histoire générale de l'Art. Paris, Hachette, in-16. Prix, cart. 7 fr. 50. — **Les Grands Graveurs : Van Dyck** et les graveurs de portraits du XVII° siècle; Francisco **Goya**, Paris, Hachette, 2 vol. in-8°. Prix, cart. 4 fr. — ABEL LETALLE : **Les Fresques du Campo Santo de Pise**. Paris, Sansot, pet. in-4°. Prix : 10 fr. — ANDRÉ MICHEL : **Histoire de l'Art** : tome V, seconde partie : La Renaissance dans les pays du Nord. Formation de l'art classique moderne. Paris, Armand Colin, gr. in-8°. Prix : 15 fr.

Le Parthénon, de M. Maxime Collignon, est en tous points un ouvrage de beauté. Sous sa première forme, cette monographie formait l'introduction d'un luxueux album de planches. Mais elle dépassait de beaucoup le rôle modeste de ces sortes de préface à un recueil de documents techniques pour architectes. L'éminent professeur n'a pas eu de peine, sur les conseils qui lui en ont été donnés, à la dégager de sa suite documentaire et à en faire l'objet d'un volume spécial. Il en a accentué ainsi l'éloquence et l'harmonie : très précis comme histoire du monument (et de toute l'Acropole en même temps), comme renseignements techniques et analytiques en quelque sorte, mais aussi caractérisé par un goût parfait, par cette émotion intime que laisse deviner une description vraiment éprise, écrit avec charme, avec poésie même, ce livre a quelque chose de définitif et fait le plus grand honneur à celui qui le conçut. L'illustration en est d'ailleurs de premier ordre, tant par le choix des vues de détail ou d'ensemble, des plans et des élévations, que par la perfection des photographies; et il n'y en a pas moins de 22, hors texte, et de 79 dans le texte. Pour l'étude de la structure de l'édifice, pour celle de son incomparable décoration, cette documentation figurée, qui n'a pas laissé la moindre parcelle en quelque sorte sans l'explorer et la mettre dans son meilleur jour, est elle-même des plus précieuses et digne de toute attention.

Ernest Fenellosa, appelé en 1878, par l'Université de Tokio, à une chaire d'économie politique et de philosophie, et qui dès lors s'éprit de l'Art Japonais au point de devenir, bien qu'étranger, le promoteur d'un retour général, dans toutes les écoles d'art du pays, aux vieilles techniques du passé, et de la création d'un Musée National, Ernest Fenellosa était d'une très ancienne famille Espagnole fixée assez récemment en Amérique. Tantôt au Japon, où il fit partie de la commission d'experts chargée du classement officiel des trésors d'art,

ceux des temples en particulier, tantôt en Amérique, où il fonda plusieurs musées spéciaux, il rendit les plus précieux services à tous les conservateurs et amateurs d'art Oriental. Il est mort à Londres, en 1908, sans avoir achevé, dans sa forme définitive, les pages qui résumaient ses études et que, d'après l'édition qu'en a donnée sa veuve, M. Gaston Migeon vient d'adapter pour nous. Nulle monographie plus compétente et plus neuve n'a jamais paru sur le sujet, nulle n'a jamais aussi profondément pénétré l'esprit de la race en même temps que l'essence de son art, depuis tant de siècles avant l'ère chrétienne jusqu'à nos jours, dégagé les influences subies de dynastie en dynastie, constitué les époques, les étapes de cette évolution, décrit avec amour et goût les œuvres de toute sorte. Nulle d'ailleurs n'a présenté, sous forme d'illustration, une galerie aussi précieuse et instructive. Cette galerie est presque uniquement formée de peintures, mais inédites et d'un attrait souverain. 170 planches, toutes hors texte, dont 16 finement en couleurs, admirablement tirées, constituent ce musée unique.

Le style Louis XVI est un des plus séduisants qui soient, dans le mobilier et la décoration. Consacrer, à en donner une idée complète, tout un volume de reproductions photographiques, ne pouvait être qu'infiniment attrayant. C'est ce qu'a entrepris M. Seymour de Ricci, et avec un soin, une rigueur de logique, qu'on appréciera vivement. Il lui eût été facile de donner place ici à un grand nombre de ces belles gravures du XVIIIe siècle où de somptueux mobiliers figurent dans leur milieu propre, dans leurs habitudes en quelque sorte. Il a préféré ne produire que des décors ou des meubles originaux, directement saisis par la photographie (il n'en figure pas moins de 456 dans cet album). Mais il ne les a pas classés au hasard. Il a tenu à renseigner à la fois par le rapprochement des types de la même catégorie et par l'analyse figurée de chacun de ces types. Il a insisté aussi sur la qualification vraie et exacte de chaque meuble. Comme il le fait remarquer dans son introduction, la confusion entre les usages propres et même les noms réels de ces meubles est constante aujourd'hui et entraîne des conséquences parfois des plus ridicules. Il a pris soin en même temps d'indiquer aux curieux, comme complément d'information, les recueils de planches, les ouvrages techniques de l'époque même qui vit fleurir ce style Louis XVI. Une table des provenances des types reproduits achève utilement l'ouvrage.

Pour constituer un manuel d'ensemble de l'Art flamand, en vue de ces petits Guides illustrés si commodes dont le titre « Ars una, Species mille » est significatif, on ne pouvait trouver esprit plus clair et compétence plus étendue qu'en s'adressant au savant conservateur du Musée Plantin, à M. Max Rooses. Son volume *Flandre*, en moins de 350 pages et à l'aide de 656 petites reproductions photographiques, renseigne vraiment d'une façon complète, au moins comme références.

et en attendant une étude personnelle plus approfondie. Il prend l'art de son pays, qu'il aime tant et décrit avec une foi si communicative, un style alerte et vraiment plastique, depuis ses origines dans la race et l'histoire, depuis les églises du XIe siècle, les châteaux du XIIe, jusqu'à ce renouveau de passion réaliste et originale qui a constitué l'art Belge. On trouvera d'ailleurs un des éléments les moins étudiés, de l'époque primitive, particulièrement analysé ici : les miniatures; mais sans que l'équilibre de l'ensemble en souffre : au contraire, de précises vues générales insistent sur l'évolution constante du goût et du faire à travers l'histoire du pays. Comme dans chacun des volumes de cette précieuse petite collection, une abondante bibliographie complète le texte, ainsi que des tables étendues des reproductions et des artistes.

La même maison d'édition inaugure une collection nouvelle, particulièrement coquette, sous le titre « Les Grands Graveurs ». Ce sont des albums, comme ceux des « Classiques de l'art », mais de format beaucoup plus réduit, et sans la contrainte de *tout* donner d'un même artiste. Une notice historique et une bibliographie précédent la suite des planches, dont toutes les références nécessaires sont données pour chacune. Aucun nom d'auteur. Le volume consacré à *Van Dyck et les grands graveurs de portraits du XVIIe siècle* comprend 66 planches de portraits. Van Dyck y figure pour 23 seulement (c'est trop peu) ; puis viennent Rembrandt, Jan Muller Snyderhaef, Lievens, Claude Mellan, Robert Nanteuil (8), Edelinck, Masson, Faithorne, Drevet... 22 artistes en tout. Toutes ces reproductions ont été faites à Londres, d'après les épreuves du British Museum. Le volume consacré au seul *Goya* comprend 65 planches, tirées des Caprices, de la Tauromachie, des Proverbes, des Désastres de la guerre, etc. Le choix ne paraît pas à l'abri de toute objection

On est bien embarrassé pour offrir un Guide convenable aux visiteurs des *Fresques du Campo santo de Pise*. Les renseigner sans images, ne peut être utile que sur place. Mais reproduire ces fresques, ou ce qu'il en reste, dans un livre de format courant, est bien illusoire. Très peu *viennent* bien, et de façon assez nette pour qu'on en jouisse. On remerciera cependant M. Abel Letalle d'en avoir choisi 37, aussi nettement rendues que possible, et surtout de les avoir décrites, celles-là et les autres, avec tant de conscience et de goût. Une notice spéciale sur chacun des 14 peintres qui exécutèrent ces fresques précède les descriptions mêmes. Celles-ci sont soigneusement documentées, sans phrases. Les planches se réfèrent aux œuvres de Buonamico Buffamacco, Orcagna, Lorenzetti, Simone Martini, Andrea da Firenze, Antonio Veneziano, Spinello Aretino, Francisco da Volterra, Pietro di Puccio, enfin Benozzo Gozzoli, qui naturellement figure à lui seul pour 19 d'entre elles.

Le 10e volume, de la belle *Histoire de l'Art* que dirige avec une si

constante sollicitude M. André Michel, nous mène cette fois jusqu'au seuil de « l'art classique moderne ». La Renaissance, arrivée à son apogée, allait peu à peu se transformer, tourner au « baroque » et atteindre enfin le « classique ». C'est une période de transition, de préparation, qui est étudiée ici, et voici de quels chapitres se compose ce livre XVI, qui lui est consacré. La peinture italienne dans la seconde moitié du XVIe siècle et le début du XVIIe, c'est-à-dire l'Ecole de Brescia, les Vénitiens, Véronèse, Tintoret, Le Parmesan, les Siennois, les Bolonais, les trois Carrache..., a été analysée par M. André Pératé, qui a donné aussi quelques pages au vitrail, sous la Renaissance, tandis que M. Morton Bernath traitait, à côté, de la miniature à la même époque. M. André Michel s'est occupé lui-même de la sculpture en Italie pendant la même période, des contemporains et des successeurs de Michel-Ange. L'Architecture en France, et aussi la peinture, sous le règne de Henri IV et le début de celui de Louis XIII, ont été étudiées par M. Gaston Brière, tandis que la médaille, pour la même époque, était l'objet des soins de M. Jean de Foville, et que la sculpture, sous Henri IV, restait le domaine de M. Michel. En Espagne, à son tour, la fin de la Renaissance : art national, art flamand et italien; monuments et sculptures, peintures et portraits, art Portugais, mysticisme et maniérisme, a été analysée par M. Emile Bertaux. La Peinture dans les Pays-Bas à la fin du XVIe siècle : italianisants et nationaux, peintres de mœurs, paysages et portraits, les Brueghel, les Pourbus, Mierevelt, a été décrite par M. Louis Gillet. Enfin une monographie du mobilier et de la tapisserie au XVIe siècle, et dès le XVe, dans les différents pays, œuvre de M. Léon Deshairs, achève l'étude de toute cette période. De bonnes bibliographies terminent chaque chapitre. Les reproductions, au nombre de 228, sont comme d'habitude d'une netteté remarquable.

HENRI DE CURZON.

L'imprimeur-gérant : ULYSSE ROUCHON.

LE PUY EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7 — 14 février — 1914

Papyrus de Théadelphie, p. Jouguet. — Zander, L'eurythmie de Démosthène. — M.-H. Swindler, Eléments crétois dans le culte d'Apollon. — Ross, Voyages aux îles. — Welcker, Vie de Zoega. — Bourguet, Les ruines de Delphes. — Sticotti, Doclea. — Burel, Commodien. — Faral, Les sources latines des contes et romans courtois du moyen âge. — Juret, Glossaire du patois de Piercourt. — M. Bourgeois, Synge et le théâtre irlandais. — Jèze, Le droit administratif de la République française. — Mémoires et documents sur l'histoire du commerce et de l'industrie en France, III. — Bensaude, L'astronomie nautique au Portugal. — Schrader, L'année cartographique, 23. — Scott, Le pôle meurtrier. — Szyszlo, Le Mexique. — Mélot, Entre Olympe et Taygète. — Legendre, Au Yunnan. — Granger, Les merveilles de la France. — S.-H. Ballon, Les clausules de Vopiscus. — H. Thompson, Childe Harold. — Clark, Le rhythme de la prose anglaise. — Morsbach, Le genre en anglais. — Poèmes latins d'Amsterdam. — Impallomeni, La psychologie de Leopardi. — D'Ancona, Souvenirs historiques du Risorgimento. — Grossi, Le saint Georges des Génois. — Académie des Inscriptions.

Papyrus de Théadelphie, édités par P. Jouguet. Paris, Fontemoing, 1911 : xvi-266 p.

La collection de papyrus publiée dans ce volume par M. Jouguet appelle l'attention à plusieurs titres. Ils proviennent tous du même lieu, l'ancien bourg de Théadelphie ; ils ont trait presque tous aux affaires d'une même famille, celle d'un notable du pays, Sakaôn fils de Satabous, dont ils sont, selon l'expression de M. J., comme les archives ; ils appartiennent à une période assez courte qui s'étend de 280 à 342, et leur nombre est assez grand (59 pièces) pour qu'ils puissent servir à préciser nos connaissances sur l'écriture de l'époque ; enfin ils fournissent d'intéressants renseignements sur les fonctionnaires et l'administration de la province d'Égypte et en particulier de Théadelphie. Ces pièces comprennent des actes de vente, des contrats de location et de prêt, des baux et des cheptels, des reçus et des quittances, des procès-verbaux d'audience, des requêtes au préfet d'Égypte et aux magistrats locaux. Deux d'entre elles ont déjà été publiées ; l'une (n° 13) par MM. Jouguet et Collinet dans l'*Archiv für Papyrusforschung*, t. III, l'autre (n° 34) dans le *Rheinisches Museum*, t. LXII, par M. Seeck. Elles comptent parmi les plus importantes du recueil ; la première est un jugement rendu dans une affaire d'héritage

par le gouverneur de l'Égypte Herculia, texte qui a permis d'identifier l'Herculia avec l'ancienne Heptanomide ; la seconde est un fragment de registre sur lequel étaient inscrits les reçus délivrés aux comarques de Théadelphie. Dans l'introduction qui précède les textes, M. J. a su montrer à ses lecteurs tout ce qui ressort de ces documents ; il a résumé en quelques pages d'une parfaite clarté ce que l'on sait de l'histoire de ce bourg du Fayoum, de sa prospérité pendant les deux premiers siècles, puis de son appauvrissement et de sa décadence ; et, pour que nous connussions mieux le principal personnage dont font mention les pièces publiées, il a tracé une esquisse biographique de Sakaôn, on pourrait dire son *curriculum vitæ*, et il a dressé son arbre généalogique. Si l'on remarque enfin que la plupart de ces actes sont traduits, et pourvus de notes explicatives brèves, mais substantielles, on ne pourra que remercier M. J. de nous avoir fait connaître ces textes intéressants. Je regrette d'autant plus d'être obligé de lui adresser une critique. L'accentuation du grec est très négligée ; une trentaine de fautes sont corrigées à l'erratum, mais c'est à peine le quart de celles qui sautent aux yeux. J'indique en note les plus saillantes [1]. Pour terminer, quelques observations sur les textes eux-mêmes : 8, 18 texte ἐφ ᾧ.. ὑμᾶς etc. ; compléter ἐφ' ᾧ [τε], *à la condition que*, et rectifier en ce sens la traduction. 14, 28 la restitution ἠγ]γέλ[λου]ν, répétée dans les notes p. 97, est intolérable. 14, 33 M. J. considère le mot οπιστον comme un substantif (p. 98) ; j'y verrais plutôt l'adverbe ὄπιστεν (pour ὄπισθεν) et je traduirais : « Elle (la pierre en question) a été emportée derrière la première bouche ». 17, 6 M. J. voit bien le sens à chercher dans l'inintelligible πανοι, et propose πάντως ; mais le mot me semble bien n'être autre chose que πάνυ ; confusion entre υ et οι ; cf. en sens inverse, dans les nos 23 et 24, ὗδα = οἶδα. 23, 14 si καθηρπασθέν[τα est bien la leçon du papyrus, il fallait corriger en note καθαρπ. ; mais j'avoue que la lecture m'inspire quelques doutes, car la faute est bien insolite.

My.

C. Zander, **Eurythmia,** vel Compositio rythmica prosæ antiquæ. I *Eurythmia Demosthenis.* Leipzig, Harrassowitz, 1910 ; xx-494 p. grand in-8°.

Ouvrage touffu, d'une lecture ardue, rendue encore plus difficile par un latin souvent obscur et même parfois incorrect. L'auteur,

---

1. Κριθή, qui revient fréquemment, est invariablement accentué κρίθη ; les mots δεξιός, ἀριστερός sont toujours traités comme proparoxytons ; τὸ ἐπιβάλλον, que l'on rencontre sept ou huit fois, est sans exception ἐπίβαλλον ; on lit ἄπεσχον 1, 18 et 3, 10 ; ἀπογαλακτίσθη 3, 19 ; κάρπων 6, 7 ; δίδοντος 8, 14 ; αἶγας trois fois dans le n° 8 ; μηδεμίας, 15, 12 ; ἔξω 24, 9 et 25, 11 ; même dans l'erratum ὑποτέταχθαι. L'index n'est pas exempt de fautes ; il enregistre par exemple εἰώθειν (lire εἰωθέναι), et on y lit entre autres ἀγοραστρία, κάρπος, κηδεστρία, κρίθη, ὑπηρετής, πρόκεισθαι, προμηθεία pour ἀγοράστρια, καρπός, κηδέστρια, κριθή, ὑπηρέτης, προκεῖσθαι, προμήθεια.

M. Zander, cherche à déterminer les principes de la composition rythmique dans la prose antique, et a spécialement étudié dans ce volume en quoi consiste l'eurythmie de Démosthène. Le sujet, du reste, n'est pas embrassé dans son entier; M. Z. s'est confiné dans l'analyse des *Olynthiennes*, estimant sans doute qu'un examen minutieux de ces trois discours, du premier mot au dernier, était suffisant pour donner à ses lecteurs une idée précise des procédés rythmiques du grand orateur. Ce n'est pas la première fois que la phrase de Démosthène est ainsi analysée au point de vue formel et pour ainsi dire mécanique; les noms de Blass et de Drerup, pour ne citer que ces deux savants, se présentent immédiatement à l'esprit; mais c'est la première fois qu'on la soumet à une critique aussi sévère et aussi concluante, quoique, à mon avis, l'examen des grands discours politiques de Démosthène puisse en certains détails modifier quelques-uns des principes établis par M. Z., quoique aussi l'étude de la périodique, partie essentielle de l'éloquence, ne soit pas suffisamment approfondie. Le rythme oratoire doit se constater tout particulièrement au commencement des membres de phrase et à leur fin; mais il faut d'abord définir le membre de phrase. C'est, dit M. Z., une part du discours nettement séparée du reste par un intervalle ou une pause. Le commencement des membres a son rythme, la clausule a le sien également, et la loi générale de l'eurythmie démosthénienne, c'est qu'un rythme est suivi d'un rythme identique; en d'autres termes, le rythme consiste dans la répétition convenable d'une cadence. Cette cadence se reproduit de plusieurs manières, soit au commencement d'un même membre, soit au commencement de plusieurs membres successifs, soit encore dans une clausule et au début du membre suivant. Ces définitions une fois données, M. Z. transcrit *in extenso* les commencements des membres de phrases, puis les clausules des *Olynthiennes*, avec leur schéma prosodique, pour permettre de vérifier sa règle par l'expérience; le nombre oratoire est d'autant plus sensible que la répétition s'étend sur un plus grand nombre de syllabes. Mais ce n'est pas tout; les rythmes s'organisent en systèmes, c'est-à-dire que des systèmes rythmiques sont constitués par des ensembles de cadences répétées, que l'orateur sait varier à l'infini, car cette variété a pour but précisément de dissimuler le rythme oratoire, qui pour les anciens ne devait pas être trop senti. C'est pour la même raison que dans un même système les ordres rythmiques sont généralement inégaux. M. Z. étudie alors les formes des systèmes, c'est-à-dire les diverses manières dont sont disposés les rythmes qui les composent; mais je ne le suivrai pas dans les détails; il suffit de constater avec lui, comme il le fait à l'aide de nombreux exemples, que c'est toujours le principe de la répétition du rythme, quelles que soient les formes diverses de cette répétition, qui est le grand régulateur de la prose démosthénienne. Nous arrivons du reste

aux parties les plus importantes de l'ouvrage, on peut dire aussi les plus nouvelles ; en même temps que leur valeur expérimentale, elles ont un intérêt pour ainsi dire historique, en ce sens que M. Z. étudie la composition rythmique de Démosthène en la comparant avec celle d'autres écrivains, et qu'il analyse longuement les théories des anciens techniciens à ce sujet. Puisque c'est dans les membres du discours que le nombre oratoire apparaît, il s'agit avant tout de savoir comment le discours se divise en membres, c'est-à-dire, suivant la définition donnée plus haut, de reconnaître où sont les intervalles qui les séparent ; ce qui les fait découvrir, c'est d'abord le sens, comme il est naturel, puis la composition, et enfin, ce qui n'est pas moins important, la doctrine des anciens. Nous touchons ici à la périodique ; mais M. Z., ai-je dit, a beaucoup moins orienté ses recherches de ce côté, et ne considère la période que dans ses rapports avec le rythme. On le voit dans les tableaux qu'il dresse de nouveau des trois *Olynthiennes*, cette fois en les divisant en membres oratoires, après avoir discuté les théories anciennes relativement à la séparation des membres. La conclusion de cette analyse, complétée par celle de quelques morceaux de Gorgias, de Thrasymaque et d'Isocrate, est, ainsi qu'on pouvait le prévoir, que la phrase entière, comme le membre de phrase, prend sa fin par la répétition d'un rythme ; car le nombre oratoire, l'eurythmie, consiste dans le retour approprié d'une même cadence. Telle est bien aussi, pour M. Z., l'eurythmie de Démosthène : rythme initial des membres ; rythme final, qui le plus souvent diffère de celui-ci ; combinaisons variées des rythmes ; leur correspondance entre eux ou avec les rythmes des membres voisins ; enfin conclusion et compréhension rythmique de la période, qui précisément est formée de la réunion des membres harmonieusement cadencés. M. Z. est ainsi amené à donner en exemples un assez grand nombre de périodes, dont il analyse la construction, selon qu'elles sont formées de membres cordonnés, ou opposés, ou juxtaposés par asyndète, ou encore qu'elles gravitent autour d'un membre commun initial, médial ou final, sans toutefois excéder généralement le nombre de quatre membres ; les *Olynthiennes*, en effet, ne renferment que fort peu de périodes d'une plus grande étendue. M. Z. ne poursuit pas plus loin cette étude de la période démosthénienne, car il termine ce chapitre en examinant dans le détail où et comment se produisent les intervalles qui séparent les membres oratoires ; son plan, semble-t-il, ne lui permettait pas de pénétrer plus profondément dans la structure périodique, parce qu'il s'est tenu à l'étude du rythme et qu'il s'est borné aux *Olynthiennes*. Et cependant les grands discours politiques de l'orateur, comme l'*Ambassade* et la *Couronne*, sont à ce point de vue d'une richesse, d'une variété et d'une ampleur qui pouvaient suggérer bien d'autres considérations. M. Z., du reste, n'en disconvient pas. Dans les *Olynthiennes*, dit-il (p. 376), Démosthène

« orationis genere utitur minus concitato, pneumata (πνεῦμα est le mot par lequel Hermogène désigne une longue période ayant plus de quatre membres) nec ita facit ampla nec ita frequentat, ut in illis orationibus quibus Æschinem inimicum ulciscens, et dignitatem suam defendens, torrentis impetu volvitur. » Laissons toutefois cette question ; je reconnais volontiers que l'étude de la période et l'étude du rythme oratoire sont choses différentes, et que si la première ne peut se passer de la seconde, celle-ci peut se contenter d'effleurer seulement la première. Le dernier chapitre de M. Z. est intitulé *de rhythmica*[1] *recitatione;* il y est question des différents genres d'hiatus, soit à une pause, soit dans la suite du discours ; ensuite, étant donnée la réunion en pieds des syllabes longues et brèves, M. Zander étudie la manière dont les syllabes d'un même mot ou de mots voisins sont réparties par rapport à l'ictus. L'ensemble de l'ouvrage est à méditer ; il est plein de vues neuves et originales, qui contribueront beaucoup à nous faire mieux comprendre et apprécier l'art de Démosthène et sa technique ortaoire.

My.

MARY HAMILTON SWINDLER, **Cretan Elements in the Cults and Ritual of Apollo**. In-8°, p. 3-80. Bryn Mawr, Pennsylvania, 1913.

Les Grecs croyaient volontiers que leur religion venait de Crète, ce qui parut absurde à la critique moderne jusqu'au jour où des découvertes inattendues révélèrent les merveilles de la civilisation « minoenne ». Ce monde, à la fois raffiné et barbare, présentait des caractères si surprenants, l'art en était si varié, si spontané et si vivant que, par une réaction naturelle, on accorda plus d'importance à la Crète que n'avaient fait les Anciens. C'est la tendance qu'on remarque dans le mémoire de S., qui tend à tout expliquer par une influence crétoise. Non qu'Apollon soit, à proprement parler, un dieu insulaire, mais son culte n'est pas primitif : beaucoup d'éléments s'y retrouvent qui ont en Crète leur origine première et dont la fusion, plus ou moins complète, s'est faite par la suite ; toute trace n'est pas perdue de ces religions locales, et l'on peut, en cherchant bien, les percevoir dans l'uniformité du culte apollinien. Ces dieux divers, qu'on adorait sur les noms de Pythios, de Delphinios, de Smintheus, d'Amyclaios, d'Agyieus et de Tarrhaios seraient ainsi venus de Crète, comme les éléments « cathartiques » ou purificateurs qu'on remarque dans le culte d'Apollon, comme l'hyporchème qu'on dansait en son honneur et comme le nome et le pæan qu'on chantait à ses fêtes. A vrai dire, l'auteur prouve bien que, sur tous ces points, des liens étroits unissaient la Crète et le continent : il ne démontre pas toujours — ce qui est toute la question — que le culte ou la forme insulaire aient été antérieurs

1. M. Zander, qui dans son titre et dans sa préface orthographie *rythmus, eurythmia, rythmicus,* écrit invariablement *rhythmus* etc. dans le cours de son ouvrage.

et primitifs. De même Phoibos, quoi qu'en dise S., p. 45, n'a rien à voir avec la Crète et le témoignage des fouilles n'est guère en faveur d'étroites relations entre la Crète et Delphes : le rhyton de pierre est seul de son espèce et les vases mycéniens sont de style tardif. — Du moins le mémoire est-il clairement présenté : sur chaque point particulier de sa thèse, S. résume avec soin ses arguments, et permet ainsi au lecteur d'accepter en connaissance de cause ou de rejeter ses conclusions.

A. de Ridder.

L. Ross, **Inselreisen**, II, p. vi-xii, 1-168 ; Fr. Gott. Welcker, **Zoega's Leben**, II, p. 1-261. In-8°, Halle, Niemeyer, 1913.

Nous ne pouvons que signaler ici les deux fascicules de réimpressions qui complètent les tomes III et IV des « Classiques de l'archéogie ». Les voyages dans les îles sont encore utiles à relire aujourd'hui et les lettres de Zoega peignent sur le vif la société lettrée de Rome à la fin du xviii° siècle et au commencement du xix° : on sait que les *Bassirelievi*, malheureusement inachevés, de cet auteur sont le plus ancien livre d'archéologie qui soit encore à consulter et qui soit intéressant pour d'autres que des muséographes.

A. de Ridder.

E. Bourguet, **Les ruines de Delphes**. In-8°, p. 1-355, avec une planche hors texte, un plan et 121 fig. Paris, Fontemoing, 1914.

La « littérature » delphique est abondante et confuse : pour nous y reconnaitre, nous n'avions que quelques pages de Bædeker ou de Joanne et le guide sommaire de M. Keramopoullos. B., l'un des ouvriers de la première heure et l'homme du monde qui connaît le mieux le sanctuaire, a pensé qu'il y avait là une lacune, que son livre a pour dessein de combler. Il fallait, pour l'écrire, quelque courage et quelque abnégation. Il est toujours périlleux d'aborder une matière qu'on peut dire encore neuve : la difficulté devenait plus grande dans un sujet qui soulève tant de problèmes d'ordre divers, où l'auteur devait passer sous silence ou laisser sans solution mainte question intéressante ou passionnante et, renonçant à la séduction des hypothèses non vérifiées, n'exposer que des résultats acquis et certains, quitte à redire parfois ce que d'autres avaient dit et à faire, par endroits, besogne de vulgarisateur. B. n'a pas cru que la tâche fût indigne de lui et nous devons l'en remercier, car son livre sera indispensable à tous ceux qui voudront connaître Delphes. L'abondance de l'illustration, la vivacité, la clarté, la parfaite netteté de la description le rendent accessible à tous, artistes ou simples curieux, archéologues et historiens : les spécialistes mêmes — ils sont rares en France — seront heureux de savoir l'opinion de B. sur maint problème difficile et, lors

même qu'ils devront les combattre, trouveront profit à connaître et à peser ses arguments.

P. 12, critique d'assimilation trop faciles entre la vie antique et la vie moderne. P. 20, plaidoyer pro domo dont on louera la modération : B. avait pleinement raison de se défendre, car il a fait à Delphes plus que son devoir. P. 31, la joie delphique. P. 38, la voie sacrée était primitivement une suite de paliers. P. 45, les statues des amiraux lacédémoniens étaient sous l'abri d'un toit. P. 52, les piédestaux des rois d'Argos. P. 66 et suiv., la question Siphnos-Cnide. P. 70, les statues mentionnées dans la dédicace de Cnide seraient les deux caryatides. P. 87, la variété de l'art dans la décoration de Siphnos. P. 28, le trésor d'Athènes serait bien postérieur à Marathon. P. 102, B. défend, par d'excellents arguments, la reconstruction de Replat. P. 119, les piliers singuliers de la terrasse. P. 130, j'ai peine à croire à une intention dans le modelé de la tête de sphinx ; sans l'heureuse découverte de Convert, elle passerait, aujourd'hui encore, pour une tête d'Apollon. P. 150, le trésor de Cyrène. P. 158, les Tarentins regravent leur dédicace. P. 107, piédestal de Charixenos avec dessin de S. da Fonseca montrant l'effet que pouvaient produire ces hautes bases à deux colonnes. P. 183, la chute des rochers qui démolit le grand temple en 373. P. 190 et suiv., la colonne des « Thyiades ». P. 199, B. est moins sévère que je ne le serais dans son jugement sur l'Agias. P. 217, les couloirs de la Pythie. P. 226 et suiv., l'aurige et sa découverte. P. 248, l'adyton. P. 260, les comptes de la reconstruction. P. 277, la ville de Delphes. P. 290. Castalie. P. 306, Marmaria sur laquelle l'exposé de B. permettra d'attendre la publication définitive. P. 334, les carrières de Saint-Elie. P. 339-344, notes bibliographiques et p. 345-355, tables.

A. DE RIDDER.

PIERO STICOTTI, **Die rœmische Stadt Doclea in Montenegro**, avec la collaboration de L. Jelic et de C. M. Ivekovic. 6e vol. publié par la commission « des Balkans » (Académie des sciences de Vienne). In-4°, p. I-II, 1-228, avec un plan et 148 fig. Vienne, Hölder, 1913.

Doclea est située un peu au N. de Podgorica, au confluent de la Zeta et de la Moraca. Bien qu'elle ne fût pas sur la grande route côtière, elle eut quelque importance comme étape vers l'intérieur, aussi les ruines qu'elle a laissées ont de bonne heure attiré l'attention. Divers articles les ont décrites dans la Revue archéologique, ainsi que dans le Bulletin et les Mémoires de la Société des Antiquaires ; le consul Sainte-Marie ouvrit même un tumulus au N.-O. de la ville, et les premières fouilles de 1891-2, dirigées par le savant russe Rowinski à l'instigation du prince Nicolas, furent suivies en 1893 d'une seconde campagne où la mission anglaise de Munro et d'Anderson dégagea deux églises primitives. Malgré ce qu'eut d'incomplet

cette exploration du sol antique, les résultats en ont permis à S. d'écrire une monographie intéressante de la petite cité romaine et de rectifier sur des points importants les études hâtives de ses prédécesseurs : comme, parmi les monuments encore debout, beaucoup semblent voués à une destruction prochaine, il était utile de les décrire exactement et d'en donner l'état actuel. S. nous fait connaître les voies d'accès de Doclea et l'emplacement des nécropoles, p. 18 et suiv., puis, p. 49, le plan assez particulier de la ville : comme les murailles y suivent le contour du plateau naturel sur lequel elle est construite, la disposition des rues et des portes était forcément irrégulière. L'arc de triomphe occidental, p. 57, est mal conservé et avait sans doute deux arcades. Un premier temple à abside, p. 65, devait être consacré au culte impérial : Doclea en comptait au moins deux autres, dont l'un avait le fronton décoré d'un buste de Diane (p. 85-98) et de curieux pavements de marbre incrusté. La basilique, p. 111 et suiv., où l'on voit nettement la trace des fenêtres, bordait à l'ouest le forum. Des deux édifices découverts par la mission anglaise, l'un est une basilique, l'autre une église à coupole centrale qui rappelle quelque peu le mausolée de Galla Placidia, p. 137-148 : à ce passé chrétien de Doclea, qui fut un évêché, se rattachent un vase gravé publié par Dumont et un fragment de labrum décrit p. 152. Suivent, p. 155-184, les inscriptions découvertes dans la ville, dont quelques-unes sont inédites. S. pense que Doclea fût un municipe flavien (p. 190) ; le princeps civitatis que mentionne une inscription de Grahovo serait antérieur à l'époque flavienne. Parmi les familles importantes de la ville, était celle de Balbinus mort à 15 ans et à qui l'on éleva trois statues. P. 209-226, intéressante notice de L. Jelic sur le sort de Doclea après l'époque romaine.

A. de Ridder.

Commodien. Recherches sur la doctrine, la langue et le vocabulaire du poète, par Joachim Burel, professeur au Lycée de Tunis, docteur ès-lettres. Paris, Ernest Leroux, 1912. Prix : 6 francs.

Les Instructions de Commodien. Traduction et Commentaire, par le même auteur. Prix 5 francs.

L'unique gain des travaux de M. Burel, c'est la traduction lourde, mais consciencieuse, qu'il a donnée des *Instructions* de Commodien : ce mot-à-mot fidèle sera de quelque secours à ceux qui se laisseront tenter par l'étude du fastidieux poète. Je ne crois pas qu'il y ait rien d'utile à tirer par surcroît de ces deux ouvrages. Au double point de vue historique et philosophique, M. D. était insuffisamment préparé à la tâche qu'il a assumée. Il ignore plusieurs des études les plus importantes parues sur Commodien en ces dernières années : par exemple la dissertation de F. Zeller insérée dans la *Theolog. Quartalschrift.* t. XCI (1909) p. 161-211, 252-406, les recensions si instruc-

tives de Carl Weyman dans la *Theolog. Revue* de 1908 et de 1909, l'opuscule publié par le P. Brewer en appendice à son gros ouvrage sur Commodien (*die Frage um das Zeitalter Kommodians*, Paderborn, 1910) etc. De telles lacunes sont peu excusables. Quand on se flatte de faire avancer une question, il faut la prendre au point où les précédentes recherches l'ont laissée. J'ajoute que l'idée que l'auteur s'est formée du christianisme du IIIe siècle — c'est à cette époque qu'il reporte l'œuvre de Commodien — est vraiment trop superficielle : je me permets de lui suggérer la lecture des pages que Harnack a consacrées au même sujet dans sa récente étude sur la *Vie* de Cyprien par le diacre Pontius (*Texte und Unters.* XXXIX, 3). Quant à sa conception du style « africain », du vocabulaire « africain » etc., espèce distincte, variété à part, elle a eu quelque vogue au temps de Sittl et de Wölfflin : M. D. ne parait pas se douter des objections qu'elle soulève et du discrédit où elle a glissé.

L'ouvrage pèche, dans son ensemble, par de graves défauts de méthode. Cette constatation suffira, sans qu'il soit besoin d'entrer dans les critiques de détail qu'il me serait aisé de formuler.

P. DE L.

E. FARAL, **Recherches sur les sources latines des Contes et Romans courtois du Moyen Age,** Paris, H. Champion, 1913 ; un vol. in-8°, de XI-431 pages.

Comme le dit l'auteur dans son Avant-Propos, ce livre n'est pas une étude d'ensemble, et cependant il est systématique à sa façon, parce que les articles qui le composent ont une même tendance, et aussi un point d'aboutissement commun : nous le verrons tout à l'heure. Le premier de ces articles est consacré à l'influence d'Ovide sur la littérature du XIIe siècle, aux imitations qu'on en relève dans des œuvres comme *Piramus et Tisbé*, le roman de *Thèbes* et celui d'*Énéas* : il est évident que la preuve ici ne pouvait être faite qu'à l'aide de rapprochements multipliés et de discussions de textes assez minutieuses. Et il en est de même encore, lorsque, dans une seconde étude, M. F. se pose la question d'antériorité relativement au roman d'*Enéas* et à celui de *Troie*, étant admis que *Thèbes* est le plus ancien de tous : il connait par le menu tous les arguments qui ont déjà été présentés dans un sens ou dans l'autre, il les expose à son tour, et ne se décide, semble-t-il, qu'à bon escient. Par une troisième étude intitulée *Débats du clerc et du chevalier* il a cherché à montrer que, dans plusieurs œuvres des XIIe et XIIIe siècles, ce thème du débat n'était guère qu'une réminiscence, un élargissement, si l'on préfère, de l'églogue virgilienne ou alexandrine. De ces trois articles M. F. avait déjà publié les parties essentielles dans la *Romania* et dans la *Revue des Langues romanes* ; mais il a revu et renforcé ici son argumentation, il y a ajouté quelques détails et certains appendices. D'autre part il donne pour la première fois un long article, très documenté, sur le

merveilleux et ses sources dans les descriptions de nos romans français du moyen âge ; procédant toujours par voie de comparaison et de collation méticuleuse, il arrive à établir que c'est en somme à des sources latines qu'a été puisé ce merveilleux, surtout à celles où il est question des pays orientaux et de l'Inde (p. 321, l. 12, lire *Stace* au lieu de *Lucain*). Dès lors une conclusion s'impose, et l'auteur l'a indiquée dans une dernière étude bien plus courte et rédigée en traits plus larges que les autres, celle qui a pour titre *Les commencements du roman courtois*. Mais ici n'a-t-il pas généralisé un peu vite, séduit lui-même par la théorie qu'il entrevoyait, et qui peut avoir un certain fondement, mais dont il est difficile cependant de lui accorder qu'elle est vraie dans tous ses détails ? Cette théorie, c'est que d'une part les romans bretons ne sont pas antérieurs aux romans antiques ; c'est que, d'autre part, l'antiquité était déjà très bien connue aux environs de 1150 (et presque autant qu'elle a pu l'être par la Pléiade quatre cents ans plus tard). Concédons ce dernier point à M. F., en tant qu'il s'agit du moins de l'antiquité latine, et de ses poètes ; concédons-lui à cette date l'influence grandissante d'Ovide. « Admiré, plagié, exploité de cent manières, dit-il à la p. 409, Ovide va, de son génie vivace, féconder tout un genre : il va présider à l'installation de l'intrigue amoureuse dans le roman ». Il y a du vrai là-dedans, je le répète, mais n'est-ce pas cependant faire la part un peu large à l'auteur des *Héroïdes* et de l'*Art d'aimer* ? Car d'abord il n'en restera pas moins que la « matière de Bretagne » a son vrai fondement dans des traditions autonomes, dans des légendes un peu barbares et celtiques, pour tout dire : ce n'est pas des *Métamorphoses* que viennent Artus et le Graal. D'autre part même en envisageant celui qui, dans le troisième quart du XIIe siècle, a été sur le continent le grand propagateur des légendes, qui les a diluées en un sens, et accommodées au goût déjà raffiné de son entourage, j'ai quelque peine à ne voir en lui qu'un plagiaire et un imitateur servile de l'antiquité. Car après tout ce n'était pas un poète médiocre que ce Crestien de Troyes, et c'était à coup sûr un analyste d'une singulière pénétration. Qu'il ait emprunté à d'autres certains procédés de style, comme la répétition d'un mot par interrogation pour permettre au développement de rebondir, je le veux bien ; mais je n'accorde pas que la psychologie d'un poème comme le *Chevalier au Lion* vienne en droite ligne de celle d'Ovide, ou si elle en vient, elle a singulièrement changé en route, acquis plus de finesse et d'acuité, je ne sais quoi de plus poussé. La vérité est probablement *in medio*, comme il arrive presque toujours : M. Faral sera sans doute amené à le reconnaître, en poursuivant des études qu'il a si bien commencées. Il devra tenir compte aussi de l'élément chrétien qui, malgré tout, s'est insinué d'une façon subtile, et dont il faut bien reconnaître la trace même dans cette littérature profane et courtoise.

E. Bourciez.

C. Juret, **Glossaire du patois de Pierrecourt** (Haute-Saône). Halle, M. Niemeyer, 1913; un vol. in-8°, de VIII-172 pages (*Beihefte zur Zeits. f. rom. Phil.*, n° 51).

La publication de ce Glossaire est bien faite et sera utile. M. Juret qui avait déjà, il y a quatre ou cinq ans, étudié la phonétique du patois de Pierrecourt dans plusieurs articles de la *Revue de philologie française*, n'en a donné ici qu'un aperçu en guise d'introduction. Il promet d'y ajouter prochainement un travail consacré à la morphologie du même patois, et qui sera lui aussi le bien venu. D'ailleurs la présente étude contient malgré tout une cinquantaine de pages, et ce qui la caractérise en un sens, c'est que l'auteur y a usé de procédés différents pour exposer les faits relatifs aux voyelles et aux consonnes. Le vocalisme est traité en partant de l'époque actuelle, et en remontant ensuite jusqu'à l'origine des sons : méthode très acceptable en soi, mais il me semble que certains points sont un peu restés dans l'ombre, ou même n'ont pas été du tout éclaircis. Ainsi p. 5, l'extension de la finale *aw* à Pierrecourt prend un certain caractère d'étrangeté ; on la trouve dans des mots dont les désinences sont très variées, par exemple dans *saw* (cippum) aussi bien que dans *kaw* (coccum), et cela demanderait quelques explications. Je ne sais pas non plus si le remplacement hypothétique de *-ellum* par *-ittum*, dans les mots comme *furnaw*, peut aider à solutionner la question ; et en tout cas ce serait en vertu de lois très particulières à cet idiome. Pour ce qui concerne les consonnes, M. J. est au contraire parti du latin : tout frais émoulu de son étude sur la *Dominance et la résistance*, il a voulu, comme il le dit lui-même, que ce nouveau travail servît de « contrôle aux résultats obtenus dans le domaine de la phonétique latine ». Rien de mieux, d'autant que l'exposé est assez serré, et que l'auteur s'est efforcé chemin faisant de formuler avec précision certains principes relatifs à la métathèse en général, à la dissimilation, etc. Je n'entrerai pas dans la discussion. — Quant au Glossaire lui-même (pp. 55-152), il est fort intéressant et sera profitable, étant composé de matériaux de choix, rigoureusement transcrits, environ 2.500 mots. Sur cet ensemble, il y a 80 termes à peu près dont M. J. déclare que l'origine lui est inconnue, et qui restent par conséquent autant de petits problèmes dignes d'exercer le flair des professionnels de l'étymologie. Pour tous les autres mots, il a donné lui-même les indications suffisantes, et les a munis d'un signe distinct suivant qu'ils remontent aux mêmes types que les mots français similaires, ou ne sont au contraire qu'une adaptation tardive et un emprunt à la langue littéraire. A vrai dire on peut hésiter souvent, et l'auteur l'avoue p. 54 : ainsi *détromper* et *détrôner* doivent-ils bien, comme il est fait ici, être assignés à deux classes distinctes ? On arriverait peut-être à des précisions plus grandes sur l'élément vraiment indigène par un travail de comparaison avec tous les patois voisins; mais ce travail serait très minutieux, et ne pouvait qu'être ébauché, ce qui est déjà beaucoup. M. Juret enfin a ajouté à

son Glossaire un classement méthodique des mots usités à Pierrecourt, et qui aura lui aussi son utilité. Mais où sont dans le Glossaire les termes *apchar* (injure) et *archa* (casse-cou) ? Je ne les y ai pas trouvés, non plus que quelques autres, semble-t-il, qui figurent dans le classement de la fin.

E. Bourciez.

Maurice Bourgeois. **John Millington Synge and the Irish Theatre**. Londres, 1913, Constable, in-8°, 336 p., 7 s. 6 d.

A ceux d'entre nous qui furent étudiants vers 1896, ce gros volume rappellera des souvenirs que quelques années écoulées rendent déjà lointains. Les portraits de Synge reproduits par M. Maurice Bourgeois font revivre l'ardent patriote qui fut l'un des membres les plus zélés de l'*Association irlandaise*, aujourd'hui défunte, puisque les libéraux sont au pouvoir et que l'entente cordiale s'est faite. De retour en Irlande après un assez long séjour sur le continent, Synge se révéla auteur dramatique. Son théâtre se compose de six pièces d'inégale longueur (deux sont en un acte), dont les personnages sont irlandais et qui furent jouées surtout à Dublin. Voici en quelques mots le sujet de la principale pièce : un jeune paysan s'étant vanté d'avoir tué son père, devient le héros de son village et toutes les femmes se le disputent ; le père revient, adresse des reproches à son fils qui de nouveau lève la main sur lui, c'est alors un cri unanime de réprobation ; le drame imaginaire plaisait à la foule irlandaise, le drame réaliste soulève son dégoût. Synge est mort à trente-huit ans sans avoir donné autre chose que des promesses. « Synge, dit M. M. B., serait tout à fait inconnu », si si la représentation de ces pièces n'avait déchaîné l'émeute. L'aveu est à retenir ; au fond, Synge est un auteur dramatique de second plan, et, on peut l'ajouter sans blesser des sentiments respectables, d'importance locale. On s'étonne alors qu'on ait jugé à propos de lui consacrer une biographie de plus de trois cents pages. N'est-ce pas une façon d'écraser une réputation naissante? C'est à Paris que Synge avait commencé son éducation littéraire, c'est l'université de Paris qui a accueilli le présent volume sous sa forme primitive de Mémoire pour l'obtention du diplôme d'études supérieures. — J'en demande pardon à M. Anatole le Braz, mais « l'union chrétienne des jeunes gens fondée par le pasteur Jean Monnier » (citation en note, p. 19) s'appelait à l'époque dont Synge lui parlait, le « cercle des étudiants protestants ». Lisez p. 22 et 319, le *docteur Cree* et non *Crée*.

Ch. Bastide.

Gaston Jèze. **Das Verwaltungsrecht der französischen Republik.** Tübingen, C. Mohr (**Das œffentliche Recht der Gegenwart**, t. xxiii), 1913. In 8°, xvi-528 p. Index.

C'est véritablement une chance pour les lecteurs allemands d'avoir

sur notre droit administratif un livre aussi clair, aussi complet, aussi plein de réalités. La notion de service public, le rôle du conseil d'Etat, le gouvernement local, le budget et la comptabilité publique, la situation des fonctionnaires, la responsabilité de ceux-ci, tout cela est analysé sous une lumière crue. A ces analyses, M. J. a joint le plus souvent un exposé historique qui explique la formation des notions juridiques actuelles, et aussi un examen des théories qui préparent peut-être ou annoncent les évolutions de demain. Signalons tout particulièrement le 2e ch. du IIIe livre, 2e partie : « Les fonctionnaires régionaux et locaux. La décentralisation » L'avant dernière ligne de la p. 185 peut faire croire à un étranger que la division au départements et en communes (comme celle en arrondissements) date de l'an VIII. Il est peu clair, p. 199 ligne 2, de qualifier les sous-préfets de « Wahlbeamten »; ce qui est vrai, hélas!, c'est de dire : « Ihre hauptsächliche Rolle...besteht darin, sich mit den Wahlen zu befassen ». — On s'étonne que M. J., généralement si réaliste, après avoir écrit que les maires ne sont pas rétribués (p. 207), n'ait pas ajouté qu'en fait les grosses communes trouvent moyen de tourner la loi. — Il est significatif que le canton ne soit même pas nommé, ne figure même pas à l'index. Il y a cependant là, aux yeux de quelques théoriciens, un cadre futur possible de la vie locale.

Henri HAUSER.

Mémoires et documents pour servir à l'histoire du commerce et de l'industrie en France publiés sous la direction de Julien HAYEM. Préface d'Edgard Depitre. 3e série, Paris, Hachette, 1913, In 8°, XII — 321 p. 9 grav. hors texte.

M. Depitre regrette, semble-t-il, les critiques, d'ailleurs pleines d'encouragements, qui accueillirent les deux premières séries de ces *Mémoires et documents* [1]. Nous ne saurions partager ses regrets si, comme il y parait, ces critiques ont eu pour effet d'améliorer la collection.

Au moins dans les 100 premières pages de nouveau volume, nous sommes en présence de recherches bien conduites, de résultats exposés selon une saine méthode. Le Dr Garsonneau a étudié, pour la généralité d'Orléans, cette même question des toiles peintes sur laquelle M. Depitre a récemment écrit un excellent ouvrage d'ensemble. Encore pour cette généralité d'Orléans, M. Georges Hardy nous donne une géographie industrielle du XVIIIe siècle. M. Mathieu nous apporte des documents sur l'industrie (spécialement du fer) en Bas-Limousin à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle, ainsi que des contrats d'apprentissage provenant de la même région [3]. Une

1. Voy. *Revue cr.* 1912 t. II. p. 519.
2. *Ibid.*, p. 430.
3. P. 83, ligne 7, lire « mesme » pour « mesure ».

note de M. Vauthier nous renseigne sur les relations commerciales entre la France et les Etats-Unis de 1789 à 1815[1].

Les deux derniers tiers du volume sont occupés par *La lutte contre l'incendie dans les Halles, les marchés et les foires de Paris sous l'ancien régime* par M. Cherrière. M. Cherrière s'excuse lui-même (p. 318) de sa méthode (?) qui consiste à parler de tout à propos de tout. Non seulement, à propos des mesures prises contre l'incendie des marchés et des foires, il se croit obligé d'écrire une histoire de chacun des marchés de Paris, des foires Saint-Ovide, Saint-Germain, Saint-Laurent. Mais rencontre-t-il les mots de Châtelet, de Prévôt? vite, une description du Châtelet, un paragraphe sur le Prévôt. Tout cela, on le pense bien, ne va pas sans quelques erreurs ou sans quelques confusions[2]. Répétons sans nous lasser qu'il n'est qu'un moyen de faire besogne vraiment utile, c'est, après avoir choisi un sujet, de s'y tenir. Pour intéressantes que soient les excursions à travers champs, elles nous retardent et risquent de nous égarer. Et nous ne pouvons, à toute occasion, reprendre *omnes res scibiles, et quasdam alias.*

Henri HAUSER.

Joaquim BENSAUDE. **L'astronomie nautique au Portugal à l'époque des grandes découvertes.** Berne, Max Drechsel, 1912, in-8°, 290 p. Fig.

« L'infant D. Henri... passa sa vie à Sagres, près du cap de Saint-Vincent; là, les yeux fixés sur les mers du Midi, il dirigea les audacieux pilotes qui visitèrent les premiers ces parages inconnus ». Cette phrase du *Précis* de Michelet enveloppe-t-elle une vérité historique ou une légende? En d'autres termes, les découvertes des Portugais sont-elles l'application de théories scientifiques, élaborées au Portugal même, ou les navigateurs lusitaniens n'ont-ils fait que recevoir une science fabriquée ailleurs?

Contre les tenants de Martin Behaim et de Regiomontanus, M. Bensaude, qui est Portugais, revendique les droits de sa nation. Ce qui empêche sa démonstration d'acquérir une force tout à fait probante, c'est qu'il ne fait pas suffisamment état des travaux de ses prédécesseurs. Il semble ignorer ceux de M. Lucien Gallois, et ceux aussi de M. Henry Vignaud, encore qu'il professe, au sujet de la pauvreté des connaissances scientifiques de Colomb, la même opinion que M. Vignaud (p. 130 et 178). Mais il parle de la lettre et de la carte de Toscanelli (p. 10 n. 4 et p. 185) comme si les critiques de M. Vignaud étaient inexistantes.

---

1. P. 102 l. 4, un faux renvoi.

1. P. 109 n. 1, à la bibliographie, manquait Huvelin, cité, p. 128, n. 1. P. 116 on sera surpris d'apprendre que « l'Apport-Paris » vient de « Porte de Paris ». P. 194, la foire Saint-Germain « reste fermée de 1589 à 1594 »; p. 203, c'est « de 1566 à 1573 »; il aurait fallu renverser l'ordre de ces deux mentions.

Le mérite propre de M. B., c'est d'avoir dégagé ce que l'on peut appeler la tradition astronomique portugaise. Il s'appuie surtout sur le *Règlement de l'astrolabe et du quadrant* (imprimé sans doute à Lisbonne en 1519-1520) conservé à Munich, et dont il donne une édition p. 217-231. Il y retrouve la trace de toute une littérature ibérique antérieure. Il y joint le *Règlement* d'Evora et divers documents relatifs à la *junta dos mathematicos.* La compétence nous manque pour suivre M. B. sur ce terrain, où il a d'ailleurs été guidé lui-même par M. A. Wolfer, directeur de l'observatoire de Zurich. Mais il est impossible de le lire sans être tenté de souscrire à ses principales conclusions :

L'hypothèse que les instruments et les connaissances astronomiques auraient été *oubliés* en Portugal et y seraient revenus comme articles d'importation allemande, cette hypothèse ne résiste pas à la lumière des faits, surtout des faits bibliographiques. Les connaissances astronomiques (liées originairement à l'astrologie) des Arabes n'ont jamais disparu du sud-ouest de l'Europe ; elles ont été conservées et transmises par les savants juifs de la Péninsule et de la Provence. Ces derniers ont joué un rôle considérable dans l'histoire de la cartographie catalane (voy. les documents 11 et 12) et dans la formation scientifique de l'école lusitanienne. Si les Portugais ont découvert, selon le mot de Pedro Nunes, non seulement de nouvelles terres et de nouveaux peuples, mais « un nouveau ciel et de nouvelles étoiles », ce n'est ni par hasard ni pour obéir à des suggestions venues de Nuremberg.

Il s'est bien produit dans la Péninsule une « invasion de l'obscurantisme », mais « *après* et non *avant* les découvertes ». Le triomphe de l'Inquisition du XVI[e] siècle n'a pas eu seulement pour effet d'arrêter brusquement ce mouvement scientifique, d'origine arabo-juive, il a eu encore pour conséquence la disparition des documents qui auraient permis d'en retracer l'histoire. Ainsi s'explique l'erreur des historiens qui, n'apercevant plus le lien de continuité entre les Arabes du XIII[e] siècle et les navigateurs portugais du XV[e], ont dû recourir à l'hypothèse allemande. Seul, le hasard de quelques découvertes heureuses a permis de renouer la chaîne brisée (voy. p. 277-287). L'un des derniers anneaux en est l'*Almanach perpetuum* d'Abraham Zacuto (commencé en 1473, terminé en 1478 et imprimé en 1496) qui semble tout à fait indépendant des *Éphémerides* de Regiomontanus. C'est avec D. Manuel (1495) que commence la décadence ; elle se précipite sous D. João III (1521).

Voilà de quoi donner de la tablature aux historiens de la géographie. Ils ne sauraient négliger ce premier tome de M. B. Un autre est en préparation, sans parler d'une reproduction en fac-similé du *Regimento do estrolabio* et du *Tractado da Spera*, qui doit paraître à Munich.

Henri Hauser.

F. Schrader. **L'Année Cartographique** : 23e année; 3 feuilles de cartes avec texte. Paris, Hachette, in-8°. Prix 3 francs. — Capitaine Scott. **Le Pôle meurtrier**, journal de route; adapt. de Ch. Rabot. Paris, Hachette, petit in-4°. Prix : 20 francs. — Vitold de Szyszlo, **Dix mille kilomètres à travers le Mexique**. Paris, Plon, in-12. Prix : 4 francs. — Joseph Mélot, **Entre l'Olympe et le Taygète**. Paris, Plon, in-12. Prix : 3 fr. 50. — Dr Legendre, **Au Yunnan et dans le massif du Kin-ho**. Paris, Plon, in-12. Prix : 5 francs. — Ernest Granger, **Les Merveilles de la France**. Paris, Hachette, gr. in-4°. Prix : 20 francs.

Le précieux « supplément annuel à toutes les publications de géographie et de cartographie » que M. Schrader annexait, voici 23 ans, à son Atlas de géographie moderne, et que nous avons dès lors chaque année signalé ici, comporte aujourd'hui tout un autre atlas, de 69 cartes doubles, elles-mêmes subdivisées, donnant, pendant ce laps de temps, tout le mouvement d'exploration et de cartographie de notre planète, le résumé des voyages, les délimitations politiques, etc. Cette collection, sans précédent, est d'une utilité pratique continuelle. Le texte qui accompagne les cartes renseigne aussi sur la bibliographie de ces explorations, de ces études, résume les faits politiques... On ne saurait souhaiter davantage. Pour cette fois (1912-1913), voici une première feuille où 6 petites cartes se réfèrent au Yenisei, aux Abors, à la Mésopotamie, aux Balkans..., avec texte signé Aïtoff et Schrader; une seconde, avec 5 cartes de détails de l'Adrar, du Mosambique, de l'Aïr, etc., et texte de M. Chesneau; une troisième enfin des 4 cartes du Pôle Sud, de la Cordillère, du canal de Panama... avec texte de V. Huot.

Il est à peine besoin de recommander la lecture du *Journal de route* de l'infortuné capitaine Scott. En anglais d'abord, puis dans différentes langues, il a ému le monde entier. C'est une leçon de courage et de dévouement d'un héroïsme simple à jamais célèbre. Et c'est d'ailleurs une contribution émouvante et intéressante au premier chef à l'histoire du globe en ses régions polaires. M. Charles Rabot, avec son tact habituel, en a réduit un peu et « adapté » le texte, le complétant (une fois ce récit interrompu par la mort) à l'aide de lettres du capitaine Scott, de son magnifique message au public, et du récit de la recherche des corps par le médecin Atkinson, qui survécut. L'ouvrage est d'ailleurs complété par 72 photographies, d'une reproduction saisissante, et par une grande carte. C'est un livre qui fait honneur à ses éditeurs : rien n'a été épargné pour le rendre digne de son sujet.

Les *10.000 kilomètres à travers le Mexique* du comte Vitold de Szyszlo ont été couverts par lui en 1909-1910, durant l'espace d'un an. L'étude sociale et économique, commerciale et industrielle du pays, était son but. Aussi ses notes, condensées avec goût et netteté, constituent-elles un vrai document. Les renseignements relatifs aux intérêts français, dans le pays en somme très fréquenté par nos natio-

naux, sont particulièrement développés et intéresseront vivement. 22 bonnes photographies ornent ces pages.

Entre l'Olympe et le Taygète, c'est le récit d'un esprit moderne, curieux et informé, à travers les sanctuaires antiques : Eleusis, Epidaure, Delphes, Olympie; les villes mortes : Tyrinthe, Mycènes, Argos, Sparte, Corinthe; les couvents modernes : Mégaspilion, Météores, etc.; enfin la contrée grecque, un peu à l'aventure, Thessalie, Attique, Béotie, dans sa nature et ses habitants. Ces pages sont alertes, informées, singulièrement attrayantes. M. Joseph Mélot pense bien et écrit de même.

Médecin principal des troupes coloniales, le Dr Legendre a déjà publié des études très nourries sur le Far-west Chinois, que nous avons signalées en leur temps; sa dernière mission, au Yun-nan, devait s'interrompre brusquement, sinon tragiquement, par une attaque de révolutionnaires xénophobes. Elle échappa, fort heureusement, et cette « rude aventure » avait été précédée d'explorations fructueuses, dont les résultats économiques et ethnographiques abondent ici. Sans surcharger son récit, qui demeure très vivant, le voyageur *au Yun-nan et dans le massif du Kin-Ho* ou fleuve d'or, a noté dans ces pages une foule de choses d'un intérêt constant, que 20 photographies et une carte complètent encore.

On va chercher bien loin, — c'est un commun proverbe, — ce qu'on trouverait aussi bien chez soi. La France a des merveilles qui ne le cèdent à nulle autre. M. E. Granger, pour décrire, par la plume et la photographie, *les Merveilles de la France*, pays, monuments et habitants, n'a pas voulu se promener au hasard, par monts et par vaux. Il a tenté de caractériser chaque contrée, chaque province. 18 chapitres se succèdent ainsi, avec 18 groupes de photographies caractéristiques, presque autant de cartes sommaires mais suffisantes pour distinguer les anciens pays, les anciens centres de race, et un texte indépendant, qui sait résumer en quelques lignes les éléments essentiels à l'étude d'un pays. Cette description est surtout paysagiste, bien entendu, mais parfois aussi monumentale. C'est assez dire l'importance de l'album que constitue le volume : celui-ci ne comporte pas moins de 18 aquarelles (de M. Gérardin) et 390 photographies excellentes de netteté. C'est un beau livre, et qui sera utile.

H. DE CURZON.

— Nous avons reçu (août 1913) une thèse de Giessen (1912) d'une Américaine miss Susan Helen BALLOS (106 gr. in-8°) intitulée : *De clausulis a Flavio Vopisco. Syracusio scriptore historiae Augustae adhibitis*. L'auteur enseigne présentement à l'Université de Chicago. On voit que, pour son inauguration, elle n'avait pas cherché un sujet facile. En tête un sommaire détaillé (1 p.) très clair, puis un index bibliographique (2 p.) qui contient, je crois, tout l'essentiel. D'après miss

B., Vopiscus est un des auteurs où l'on peut le mieux voir, au début, la transition de la clausule métrique aux clausules rythmiques. Elle tâche d'en découvrir et d'en séparer les stades. En général beaucoup de soin. Les fautes d'impression, inexactitudes, etc. du texte de Peter sont relevées et la leçon des mss. rétablie. — E. T.

— M. Hamilton Thompson, déjà connu comme l'auteur de quelques éditions classiques, publie dans la collection dite de la Pit Press, un *Childe Harold* (Byron, *Childe Harold's Pilgrimage*, Cambridge, University Press, 1913, in-12, 286 pp. 2 s. 6 d.). Il a joint à l'édition critique un bon commentaire. L'exécution typographique est excellente. — Ch. B.

— La Clarendon Presse publie une conférence de M. Albert C. Clark sur le rythme de la prose anglaise (*Prose rhythm in English*, Oxford, Clarendon Press, 1913, in-8°, 19 pp. 7 s. 6 d.). Après avoir exposé les principes du rythme chez les anciens, il montre, par de nombreux exemples, que la prose anglaise a suivi des principes tout à fait différents. Cette conclusion était à prévoir puisque la prosodie anglaise n'a pu être asservie par les humanistes de la Renaissance aux lois de la prosodie latine. On trouvera dans la brochure de M. A.-C.-C. une foule de remarques intéressantes. — Ch. B.

— A propos de l'emploi d'un point spécial, M. Lorenz Morsbach (*Grammatisches und psychologisches Geschlecht im Englischen*, Berlin, Weidmann, in-8°, 60 pp. 1913. 1 M) touche à une question qui domine toute la grammaire anglaise. L'Angleterre n'a pas de tradition littéraire. Le grammairien n'a pas réussi à imposer des règles formelles, extérieures pour ainsi dire à l'écrivain. Chaque écrivain doit se faire un code grammatical. La langue de la conversation est encore plus libre. On comprend donc que le genre d'un mot dépende dans une certaine mesure du sentiment de celui qui parle. Les exemples réunis par le Dr G. Wendt, dans sa syntaxe à laquelle renvoie l'auteur, sont fort curieux. — Ch. B.

— Les poèmes couronnés cette année par l'Académie d'Amsterdam sont : 1° R. Carrozzari, *Amaryllis*, 25 p.; 2° P. Rosati, *In funere Joannis Pascoli*, 19 p.; 3° A. Gandiglio, *Alumnus Vergili*, 16 p.; 4° H. Padberg, *Titanicae interitus*, 25 p. (avec la traduction en strophes alcaïques de *Nearer, my God*); 5° P. H.-Damsté, *Alma quies*, 15 p.; 6° F. Sofia-Alessio, *Duo insontes*, 20 p.; 7° A. Giovannini, *Vox patriae*, 13 p.; 8° J. Albini, *Aeriae voces*, 12 p. En une brochure in-8°, Amsterdam, chez Muller.

— M. Giuseppe Impallomeni nous envoie de Paternò près Catane un essai sur la *psicosi* de Leopardi. C'est dire qu'il appartient à l'école de Lombroso (Catane, Giannotta). Il possède une grande connaissance de l'œuvre du poète de Recanati et de ses critiques ; on trouvera p. ex. p. 101 de curieux exemples des divergences des interprètes. M. Impallomeni essaie de définir avec précision l'influence que le tempérament du poète et les saisons exerçaient sur lui. Malheureusement, en pareille matière, il est bien difficile, malgré l'appareil scientifique du langage, d'aller au-delà de ce que le bon sens aperçoit du premier coup : l'hiver, la constipation, dit M. Impallomeni, abattaient Leopardi ; le printemps, un meilleur fonctionnement de la digestion le ranimaient : faut-il un long diagnostic pour en arriver à cette conclusion ? — Ch. Dejob.

— Ce sera une bonne nouvelle pour les italianisants d'apprendre que M. A. D'Ancona vient de réunir en deux volumes (Florence, Sansoni) quelques-uns de ses meilleurs morceaux d'histoire : *Memorie e documenti di storia italiana*

dei secoli XVIII e XIX. — Ricordi storici del risorgimento italiano. On trouvera en particulier dans le 1er ses études sur Frédéric II de Prusse et les Italiens, sur le Toscane de 1799 d'après la correspondance de deux dames du monde, des notes sur Manzoni, Stendhal, Gioberti, Cavour, Giordani ; dans le second, Stendhal et l'Italie, Vieusseux, la mission d'Aleardi à Paris en 1848, des souvenirs sur le Toscane, des notes sur deux amis ou collaborateurs de Cavour, Napoléon III et la guerre de 1859, l'alliance de la Prusse et de l'Italie, et une très curieuse vision mélancolique de l'avenir. Tous ces morceaux ont été revus et complétés. L'exécution typographique est élégante. M. D'A. ne s'accorde pas le repos auquel il aurait tant de droit; mais c'est aussi la preuve qu'il peut encore travailler : autre bonne nouvelle, pourvu qu'il n'abuse pas de ses forces. — Ch. Dejob.

— M. Orl. Grossi (*Il San Giorgio dei Genovesi*, Gênes, Moderna, 1914), voué à la description des richesses artistiques de Gênes, nous donne ici un docte résumé de tout ce qui se rattache au patron de sa ville (récits divers de la Passion de S. Georges, ses légendes, histoire de son culte, poèmes en son honneur, iconographie du saint) ; mais l'occasion en est l'espérance enthousiaste soulevée en Italie par la conquête de la Tripolitaine; M. S. veut restaurer le souvenir du patron qui guida jadis à la victoire les flottes génoises ; intention respectable, mais qui trouble un peu la sérénité nécessaire aux œuvres scientifiques; l'auteur hésite d'un bout à l'autre entre la forme du catalogue, celle de la narration, celle de la discussion ; il veut être complet et aboutit trop souvent à la sècheresse ; ici il paraphrase, là il court. L'impression du lecteur n'est pas nette. — L'ouvrage se termine par quelques illustrations. — Ch. Dejob.

— La 3e édition de *La vraie morale basée sur l'étude de la nature, sur les lois de la vie* (Giard et Brière, 1913, xii-225 p. in-18, 2 fr.), par M. Vincent Berge, a été simplement revue par l'auteur. On y retrouvera des utopies séduisantes, des idylles gracieuses telles que *La vie et la mort de l'homme de bien* (p. 163) qui témoignent de plus d'imagination que d'expérience des hommes... Dans le *Supplément* (La société moderne examinée au point de vne de la morale naturelle), le spectre commode du « Pouvoir dirigeant » sert toujours de patient bouc émissaire ; c'est qu'il est bien plus aisé de construire d'admirables théories que de modifier une seule habitude ou d'éclaircir un seul préjugé. Tant que les hommes sont ce qu'ils sont, ils ne pourront produire qu'une société semblable à celle qui existe ; et quand les hommes seront changés, la société changera toute seule. — Th. Sch.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 23 janvier 1914.* — M. Cagnat communique de la part de M. Carcopino, professeur à l'Université d'Alger, un fragment d'inscription honorifique, provenant de Constantine, qui donne le nom du premier enfant de l'Afrique parvenu au Consulat à Rome (80 p. C.).

M. André Boulanger expose les résultats des fouilles qu'il a exécutées en 1913 à Aphrodisias de Carie (Asie Mineure). Tout l'effort de la campagne a porté sur le dégagement des Thermes, vaste ensemble architectural de l'époque d'Hadrien. Les fouilles ont amené la découverte de nombreuses inscriptions, notamment du texte complet de la dédicace des portiques à l'empereur. — MM. Collignon et Théodore Reinach présentent quelques observations.

M. Louis Chatelain rend compte de ses nouvelles recherches sur la partie du plateau de Maktar (Tunisie) où il avait découvert précédemment un *macellum*. Cette fois, il a mis à jour un grand édifice public dont le prochain déblaiement permettra de précicer la destination. Entre autres objets, M. Louis Chatelain a exhumé, au cours de ses fouilles, une statue d'Esculape en marbre, intéressante

par la manière dont elle est travaillée et aussi par le fait que jusqu'ici l'on n'avait encore trouvé, dans cette région, aucune mention du culte de ce dieu.

M. Louis Havet propose une nouvelle interprétation d'un passage de la première églogue de Virgile (v. 69).

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 30 janvier 1914.* — M. Dieulafoy expose le résultat des recherches entreprises à Saint-Bertrand-de-Comminges (anc. *Lugdunum Convenarum*) par la Société des fouilles archéologiques et la découverte d'une basilique chrétienne remontant à l'époque de Constantin. La première trouvaille fut celle de trois sarcophages en marbre des Pyrénées qui semblaient remonter au ve ou vi^e siècle. Le déblaiement méthodique entrepris ensuite sous la direction de M. Lizop livra onze nouveaux sarcophages dont l'un portait sur le couvercle un chrisme de style oriental et une inscription. Celle-ci permet d'établir que les sarcophages sont du début du vi^e siècle. D'autre part, on avait défoncé le dallage en marbre de l'église et la couche de béton qui le portait pour préparer les fosses où reposaient les sarcophages. La basilique était donc antérieure au début du vi^e siècle. On est d'ailleurs amené à supposer que la basilique primitive fut en partie détruite par l'invasion des Vandales en 409, restaurée quelques années plus tard, et que c'est dans la basilique nouvelle que furent déposés les sarcophages. L'intérêt exceptionnel de la découverte tient à ce que la basilique de Lugdunum Convenarum est de beaucoup le plus ancien monument chrétien de la Gaule et que sa fondation doit être placée à une date très voisine de celle de la basilique d'Orléansville. — M. Monceaux présente quelques observations.

M. Paul Pelliot montre comment l'histoire du christianisme en Asie centrale et en Extrême-Orient jusqu'à l'arrivée des Jésuites dans la seconde moitié du xvie siècle est avant tout celle de l'expansion orientale de l'Eglise nationale de Perse devenue essentiellement une église nestorienne. L'apostolat romain de la fin du xiiie siècle et du début du xive siècle ne devait avoir qu'une existence éphémère.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — 21 février. — 1914

Brugmann, Grammaire comparée des langues indo-germaniques, III, 1. — Berneker, Dictionnaire étymologique slave, 1. — Brandstetter, L'indonésien. — Hoogvliet, Les genres. — Holder, Trésor du vieux celtique, I. — Loth, Les Mabinogion. — Gwynn, Les Dindsenchas. — Gerlach, La naissance des fortifications en Allemagne. — G. Schwartz, Les évêchés d'Italie sous les dynasties saxonne et italienne. — Rohde, La lutte en Sicile 1291-1302. — Kjellman, L'infinitif dépendant d'une locution impersonnelle. — Bliard, Les conventionnels régicides. — Académie des Inscriptions.

K. Brugmann, **Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen.** Zweite Bearbeitung II ter Band. **Lehre von den Wortformen und ihrem Gebrauch.** Dritter Teil. Erste Lieferung. **Vorbemerkungen. Verbale Komposita. Augment. Reduplizierte Verbalbildungen. Die Tempusstämme im allgemeinen. Präsens und starker Aorist. Die s. Aoriste. Das Perfekt und sein Augmenttempus.** Strassburg (K. Trübner), 1913, in-8°, viii-496 p. (prix 14 mark 50).

Dans cette seconde édition de son grand *Grundriss*, qui est un livre nouveau, M. Brugmann a rapproché la théorie des formes, qu'il avait exposée dans la première édition, et la théorie de l'emploi des formes, qui était due à M. Delbrück. Mais le premier fascicule de la 3e partie, annoncé ici, ne porte que sur les formes admises par les thèmes verbaux indo-européens, et la théorie de l'emploi reste pour un fascicule ultérieur en même temps que l'étude de la flexion verbale.

Depuis 1886, M. Brugmann soutient l'effort immense de se tenir au courant de tout ce qui se fait sur la grammaire comparée de toutes les langues indo-européennes, de tout s'assimiler et de tout juger — et aussi bien les productions étrangères que les productions allemandes —, de tout exposer avec clarté. Sa sûreté dans la production des formes de tant de langues diverses, la droiture de son jugement, l'exactitude de sa méthode demeurent les mêmes. Les services qu'a rendus M. Brugmann en donnant ce grand exposé d'ensemble, en disciplinant les recherches et en mettant en circulation toutes les vues utiles n'apparaissent peut-être pas assez aux linguistes à qui ce précieux instrument de travail a facilité le travail, et l'on se

demande où en serait la grammaire comparée sans M. B. Il y a là une œuvre qui commande la reconnaissance et l'admiration.

Dans sa première édition, M. B. avait compté 32 classes de thèmes de présent; c'était trop et trop peu; trop pour énoncer les types essentiels, trop peu pour énumérer tous les types de détail. Renonçant avec raison à ces 32 types que personne n'avait adoptés, M. B. s'en tient à exposer les types principaux, qui sont peu nombreux, quitte à en marquer les variétés de détail. Ainsi l'exposé est devenu plus clair et se laisse aisément dominer.

Les défauts de l'ouvrage sont demeurés les mêmes. Le principal est la condition même de l'un de ses mérites essentiels. M. B. n'a pas un système fortement arrêté où entrent toutes les formes étudiées : s'il en avait un, il serait mal à l'aise pour assimiler et utiliser toute la production contemporaine. Mais ceci ne va pas sans des inconvénients. Ainsi M. B. s'est enfin décidé à reconnaître pour valables les doctrines de F. de Saussure sur les présents à infixe nasal; mais il ne s'en est pas pénétré, et, p. 57, il parle de skr. *mrnáti* et de gr. μάρναμαι comme s'il ne devait pas enseigner p. 273 et p. 296 et suiv. que ce sont des formes de racine dissyllabique à infixe nasal. Chose plus grave, il ne marque pas nettement comment l'*i* bref du type véd. *krinâti*, pâli *kinâti*, v. irl. *crenaim*, v. russe *kr'nuti* est seul admissible pour qui a posé la théorie de l'infixation, et comment le skr. class. *krînâti* a un *î* analogique. — D'autre part quand, comme il arrive souvent, M. B. condamne d'une manière péremptoire telle ou telle interprétation d'une forme, on peut hésiter à le suivre, faute de voir au nom de quel principe. M. B. repousse durement, p. 291, l'idée que le lat. *sôpiô* représenterait un ancien type de causatif à *ó* radical et à suffixe *-i-* comparable au type slave *gasiti*; mais il ne donne aucune explication satisfaisante de cette forme qui recouvre exactement un type slave très clair, et il ne dit pas sur quoi il se fonde pour être si affirmatif. Le « tokharien », dont il ne fait jamais état, a des causatifs en *-i-* qui concordent avec ceux du slave et du latin. — P. 245 et suiv., M. B. enseigne que le type des causatifs tels que skr. *vartayati*, v. sl. *vratiti* est issu d'anciens dénominatifs, dérivés de thèmes en *-i-*. Ce n'est pas impossible; mais l'affirmation absolue surprend, car elle n'est accompagnée d'aucune preuve. Chose étrange, la seule preuve qu'on pourrait alléguer, à savoir les adjectifs verbaux tels que skr. *vartita-*, n'est pas citée à l'appui. En revanche, M. B. juxtapose une série de causatifs, qui *peuvent* être de formation secondaire, et de thèmes nominaux en *-i-*, dont l'antiquité n'est pas établie; ainsi le vieux causatif déjà védique *bodhayati*, qu'on ne peut séparer du slave *buditi* et qui est, sans doute indo-européen, est rapproché du mot sanskrit classique *bodhi-*, dont le correspondant iranien a un sens tout spécial et qui ne se retrouve pas hors de l'indo-iranien; skr. *vâhâyati* est rapproché de got. *wegs*; mais, à en juger

par toutes les langues indo-européennes, le vocalisme radical des causatifs est de timbre *o* et non de timbre *e*, et ceci rend le rapprochement négligeable. La liste de M. B. est imposante par son étendue; mais que prouve-t-elle ?

Faute de considérer les sonantes comme une catégorie particulière de phonèmes, M. B. est embarrassé pour formuler une série de règles. Ainsi, p. 30, il parle de redoublements intensifs comprenant la racine tout entière; en réalité, le redoublement intensif comporte répétition de la sonante de la racine, mais non d'une occlusive éventuelle, type skr. *varvart-ti*; les faits sont correctement exposés, mais la formule choisie est propre à induire en erreur; et elle entraîne M. B. à mettre sur le même plan des faits de dates diverses; il va jusqu'à citer le verbe arménien médiéval ***thapthaphim*** qui se dit des battements du cœur; mais c'est une forme expressive secondaire; on a la forme ancienne correspondante, qui est ***thawthaphim***, avec le passage phonétique de *ph* à *w* devant consonne. — De même pour l'augment, la forme longue *é-* est usuelle devant toute sonante à ce qu'il semble; le grec n'a d'exemple clair que devant F; mais on ne voit pas pourquoi *é-* ne serait pas ancien devant *m*, et pourquoi ἤμελλον n'est pas mentionné p. 11; M. B. l'écarte, p. 17, comme posthomérique; mais c'est là une expression à laquelle il faudrait renoncer; étant donné qu'il n'y a pas de continuité entre l'homérique et l'attique, et qu'il ne manque pas en attique d'archaïsmes, dont la langue homérique n'a pas l'équivalent, le fait que la forme, ancienne en attique, ἤμελλον, n'est pas homérique ne la rend pas suspecte d'être récente en grec. D'autre part, la formule que l'augment admet la forme *é-* devant sonante explique le type sanskrit de *aicchat*, *aunat*, *árdhnot*, et il aurait convenu de rapprocher ce traitement de celui de l'augment devant *y-*, *w-*, *r-*, etc. On voit mal pourquoi M. B. sépare de ce dernier cas celui de skr. *aima* « nous sommes allés », *áyan*, auquel il aurait convenu d'ajouter le vieux perse *-áisha*, qui est bien établi; ici le grec a gardé η- parce que la forme vocalique du radical de ce verbe a été généralisée et qu'on a ᾔα. Quant aux formes du prétérit de *es-*, qui sont étudiées p. 14, les formes grecques ne prouvent rien, puisque le vocalisme *e* a été généralisé dans ce thème, et qu'on a au présent εἶμεν, ἐστε; du vieux perse *áha* il y a moins encore à tirer, car la notation *a* initial du vieux perse est ambiguë et peut se lire à volonté *a-* ou *á-*. Seules les formes sanskrites *ásma*, *ásan* sont nettes et appellent une explication; mais on ne voit pas en quoi la difficulté qu'elles présentent empêche de rapprocher skr. *aima* et gr. ᾔα, ᾔμεν (ᾖμεν) du type skr. *aicchat*.

P. 336 et suiv., M. B. réunit toutes les formations caractérisées par un élément suffixal à *-s-*. Mais une formation indo-européenne n'est pas caractérisée seulement par la consonne d'un suffixe; il faut

tenir compte du sens, d'une part, et, de l'autre, des divers éléments caractéristiques, vocalisme, ton, redoublement. Alors il apparaît qu'il y a ici deux groupes de formations distinctes : les aoristes et les désidératifs — car, ainsi que l'a indiqué M. Ribezzo que M. B. omet ici de citer — les présents thématiques en *-*se*- sont essentiellement désidératifs ; or, ce sens désidératif ne se retrouve pas dans les aoristes en -*s*- (qu'il est tout à fait abusif de qualifier de temps à augment, car, suivant ce que M. B. a bien montré ailleurs, l'augment est un élément adventice, qui n'est jamais essentiel, et la plupart des dialectes indo-européens en ignorent l'usage). Sauf l'élément -*s*-, qui se comporte de manière toute différente dans les deux cas, l'aoriste sigmatique et le désidératif n'ont exactement rien de commun. Il est particulièrement arbitraire, comme l'a montré M. Magnien, de grouper ensemble le futur grec et l'aoriste sigmatique ; car il suffit d'examiner les formes grecques pour apercevoir que les deux types sont indépendants l'un de l'autre : le futur grec est universel, tandis que l'aoriste en -σ- est propre à certains verbes, et le futur avait originellement des désinences moyennes alors que l'aoriste en -σ- a les désinences actives ou moyennes dans les mêmes conditions que le présent : le contraste de πείσομαι et de ἔπαθον illustre ces deux différences. Dès lors on se demande sur quoi se fonde M. B. pour affirmer que le futur grec ne saurait être séparé du subjonctif aoriste, et lui-même, avec sa prudence coutumière, éprouve le besoin de faire une réserve p. 384 ; ainsi la doctrine devient floue, sans que l'affirmation gratuite soit retirée.

Mais on ne doit pas demander à M. B. les définitions trop rigoureuses, le système trop rigide qui, manifestement, répugnent à son tour d'esprit. Et il faut le remercier avant tout de donner à ses confrères un inestimable instrument de travail, que seul il peut leur procurer, dont tout le monde se sert sans cesse et sans lequel bien des publications soi-disant personnelles n'auraient sans doute jamais vu le jour.

A. Meillet.

E. Berneker. **Slavisches etymologisches Wörterbuch**. Erster Band (A-L). Heidelberg (C. Winter), 1908-1913, in-8°, 760 p. (**Indogermanische Bibliothek** von H. Hirt und W. Streitberg, I. 2. **Wörterbücher**).

Quand en 1908 a paru la première livraison du dictionnaire étymologique, qui a été annoncée ici même [1], l'éditeur promettait que les livraisons de l'ouvrage se suivraient rapidement : la fin de 1913 est arrivée, et l'on n'est encore qu'à la fin de la première moitié de l'ouvrage, qui comprendra deux volumes. Pour reprocher ce retard à l'auteur ou pour s'en étonner, il faudrait ignorer ce qu'un pareil travail exige de minutieuses recherches et de vérifications. On remerciera M. Ber-

1. *Revue critique*, 1908, II, p. 264 et suiv.

neker de poursuivre son ouvrage avec activité, et d'y apporter un soin tel que toutes les promesses du début sont tenues et que la linguistique slave est pourvue d'un excellent instrument de travail : pour tout l'essentiel, le dictionnaire étymologique de Miklosich est désormais remplacé, avec avantage.

Sans doute, l'ouvrage aurait été plus un et plus harmonieux si l'auteur s'était borné au vocabulaire du slave commun et avait laissé de côté toutes les acquisitions postérieures à la période de communauté slave, et surtout s'il avait négligé les emprunts faits par telle ou telle langue slave à des langues voisines. Et en même temps l'auteur se serait évité bien des critiques : dès l'instant qu'on accepte, arbitrairement, des mots récemment entrés en slave, il n'y a plus de limites précises au recueil, et l'on peut toujours accuser l'ouvrage d'être incomplet. C'est pour avoir suivi le modèle de Miklosich et pour n'avoir pas voulu donner moins que lui que M. B. est sorti de la logique stricte. Assurément M. B. ne songe pas à mettre sur le même pied un mot slave commun comme *losos*^{i} « saumon » et un mot allemand comme *lotter*, qui a été emprunté à la fois — mais indépendamment — par le polonais et par le serbo-croate ; mais en faisant de *losos*^{i} et de *lotar* deux titres d'articles voisins, M. B. suggère des idées fausses à des lecteurs incompétents. Quand heureusement un dictionnaire étymologique du slave est publié par un savant qui y applique les doctrines les plus correctes, les méthodes les plus strictes, comme M. B., il est fâcheux qu'un défaut de plan prête à des confusions; il ne faut pas oublier que l'étymologie est le domaine de tous les gens qui se mêlent de déraisonner sur la linguistique, et parmi ces gens il ne manque pas de soi-disant spécialistes dont on a la surprise de voir la production s'étaler dans des revues que dirigent les meilleurs maîtres.

Un livre comme celui-ci, qui pose presque autant de questions délicates qu'il y a de mots, prêterait à bien des discussions de détail dont la place n'est pas ici. On se demandera pourquoi, sur le mot *losos*^{i} « saumon », M. B rappelle seulement la forme baltique, lit. *lasʒisʒa*, etc., et la forme germanique, v. h. a. *lahs*, etc., et ne signale pas, même par une allusion, le fait maintenant bien connu que le mot existe en tokharien B avec le sens général de « poisson », sous la forme *laks-*. On ne voit comment le *b* de slave commun $k^{u}b^{i}l^{u}$ « boisseau » empêche d'admettre que le mot soit emprunté directement au lat. *cupellus* ; les emprunts du slave au latin sont sûrs; ils ont été faits au Nord par les couvents, ou au Sud dans la région illyrienne ; mais où qu'ils aient été faits, ils l'ont été à des parlers latins où les sourdes intervocaliques étaient devenues sonores, ce qui est la règle dans toute la Romania du Nord; tous les exemples sont d'accord, et notamment le *j* (*j* français) du mot slave qui représente le lat. *crucem*.

Comme tous les auteurs de dictionnaires étymologiques, M. B.

répugne trop à laisser des mots sans étymologie. Si par exemple il cite *xromŭ* « boiteux », il insiste trop sur le vieux rapprochement avec skr. *srāma-* : l'*s* du sanskrit n'explique pas le *x* slave, l'*ā* du sanskrit ne répond pas à l'*o* slave ; on sait d'ailleurs que la plupart des noms d'infirmités ont, dans toutes les langues indo-européennes, un aspect récent. Les renvois bibliographiques et l'indication des difficultés suffiraient en pareil cas. Pour relativement claire que soit l'étymologie du slave, il s'y trouve cependant peu de mots qui soient exactement superposables à un original indo-européen défini. Or, ce sont là les seuls rapprochements qui puissent passer pour tout à fait valables. Il est essentiel de marquer le caractère précaire de la plupart des rapprochements qui se transmettent de manuel en manuel et auxquels le fait d'avoir été répétés par beaucoup de linguistes n'a pas conféré la valeur qu'ils n'ont pas par eux-mêmes.

M. Berneker espère qu'il pourra faire paraître son second volume plus rapidement que le premier ; comme on peut être sûr que ce second volume aura les mêmes mérites, on exprimera le vœu que cet espoir se réalise ; la linguistique slave y gagnera beaucoup.

A. Meillet.

R. Brandstetter. **Indonesisch und Indogermanisch im Satzbau.** Luzern (Haag), 1914, in-8°, 56 p. (*Monographien zur indonesischen Sprachforschung*, xi).

Avec cette monographie sur la syntaxe, l'éminent linguiste de Lucerne, M. Brandstetter, termine son exposé sommaire, mais complet, de la grammaire comparée de l'indonésien. Suivant son habitude, il expose les faits d'une manière très brève ; les personnes peu familières avec les langues indonésiennes ne pourront manquer de trouver son exposé un peu sec. Il aurait été facile de gagner de la place en ne donnant pas constamment la comparaison avec les faits indo-européens correspondants ; car, l'indo-européen et l'indonésien étant très éloignés à tous égards, cette comparaison n'enseigne proprement rien. Et la façon dont M. Brandstetter présente les faits indo-européens prête parfois à objection ; ainsi, p. 11, il est indiqué que la copule n'est pas toujours absolument nécessaire en indo-européen ; le vrai est que, à en juger par les plus anciennes langues connues du groupe, la phrase nominale indo-européenne ne comportait aucune copule là où il n'y avait pas nécessité d'exprimer par une forme verbale la personne, le nombre, le temps ou le mode. Mais ce n'est pas l'indo-européen qu'on cherchera dans l'ouvrage de M. B. ; et l'on sera heureux d'y trouver une description brève de tous les principaux faits syntaxiques de l'indonésien fondée sur une étude directe des documents originaux et toujours éclairée par la comparaison. M. B. compte publier encore deux monographies, l'une sur la synonymique de l'indonésien, l'autre sur l'histoire de la linguistique indonésienne,

et il se mettra ensuite à son dictionnaire comparatif de l'indonésien qu'on attend avec impatience. Dès maintenant, il peut envisager avec satisfaction l'œuvre accomplie.

A. MEILLET.

J. M. HOOGVLIET, **Die sogenannten Geschlechter im Indo-Europäischen und im Latein nach wissenschaftlicher Methode beschrieben, mit einem Zusatz zur Anwendung auf weitentfernte Sprachen.** Haag (Martinus Nijhoff), 1913, in-8°, 148, 62 p.

Le titre de cette brochure est intimidant; et l'effroi du critique augmente quand il apprend à la première page que, suivant la ferme conviction de l'auteur, la valeur scientifique d'un ouvrage ne dépend pas de son étendue mais de la profondeur des réflexions par lesquelles il a été préparé. On se rassure en voyant que M. Hoogvliet s'est borné à classer les emplois du masculin, du féminin et du neutre en latin et à en rapprocher les emplois des genres animé et inanimé de l'algonquin, tels qu'ils ont été exposés par un distingué compatriote de l'auteur, M. de Josselin de Jong. L'auteur ne s'est pas aperçu du caractère arbitraire de ses subdivisions, et il conclut bravement que la linguistique doit reposer non sur la psychologie, mais sur la logique telle qu'il la comprend et qu'il l'a exposée.

A. MEILLET.

Alfred HOLDER, **Alt-Celtischer Sprachschatz** (einundzwanzigste Lieferung) Nachtraege zum I Bande (c. 666-1115), Leipzig, Teubner, 1913, col. 1025-1280).

M. Holder continue avec soin et persévérance la publication des corrections et additions au tome I du « Trésor du vieux celtique ». Ce nouveau fascicule contient des formes intéressantes :

**Cabro-ialus* serait à rapprocher, comme les autres noms en *-ialus*, d'un nom en *-magus* (cf. H. d'Arbois de Jubainville, *Recherches sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France*, p. 529) qui ne serait autre que *Gabro-magus* (pour la graphie *c* = *g*, cf. Holder, t. I, col. 650).

Le nom de lieu *Calle-marcium* s'explique sans doute au moyen de *callio-marcus* « tussilage ». Ce serait un exemple du nom de lieu tiré du règne végétal comme *Aballo*, *Vernetum*, Σκλίογκανος.

Camuli-rix, variante de *Camulo-rix*, montre la variation de la voyelle finale du premier terme comme dans *Dēvi-cnata*, *Orciti-rix*, *Eporedi-rix*.

Canto-gnatus fournit un nouvel exemple du premier terme *Canto-* dont on trouve la variante *Canti-* dans *Canti-smerta*.

Catu-viros augmente le nombre des noms, peu nombreux, dont le second terme est *viros* : *Agedo-viros*, *At-viros*, *Sacro-viros*, *Seno-viros* ; et *Cat-vesius*, celui des noms en *veso-*, *vesio* : *Bello-vesos*, *Sego-vesos*, à moins toutefois qu'il ne faille lire *Catu-esius*, cf. *Bod-esius*,

Cingetissa offre un exemple du féminin de *Cinges, -etos*, tandis que *Giamissa* dérivé de *Giamos*, *Mogetissa* de *Mogetos*, *Toutissa* de *Toutos*, *Vindonissa* de *Vindo* sont masculins.

La curieuse forme CINIVIERV (*C. I. L.*, XIII, 10010, 566) dissimulerait peut-être *ieuru*; mais il serait difficile d'admettre en même temps que *Ciniu* soit pour *Cintu*; cela ferait trop de corrections pour le même mot.

Cintussa explique la variante *Gintussa* donnée précédemment. C'est un dérivé de *Cintus* comme *Catussa* de *Catus*, *Medussa* de *Medus*. Il a comme dérivé *Cintussia*, cf. *Catussia*, *Litussius*.

Cluto-rix est une variante intéressante de *Cloto-rix* qui ne pouvait guère s'expliquer qu'avec un *ō*, forme anormale de la racine du participe passé en *-to*.

Congonnus est vraisemblablement une variante de *Conconnus*, comme *Congenno-* est une variante de *Concenno-*, *Congenneto-* de *Conconneto-* et peut-être *Congi-* (*Congi-dunum*) de *Conco-*. Ces mots, de sens obscur, sont combinés avec des adjectifs exprimant la dimension : *Congonneto-dubnus*, *Coneto-dubnus*, *Congenno-litanos*, *Conco-litanos*.

Convictus aurait formé le premier terme de *Convicto-litavis*.

G. DOTTIN.

Les Mabinogion du Livre Rouge de Hergest, avec les variantes du Livre Blanc de Rhydderch, traduits du gallois avec une introduction, un commentaire explicatif et des notes critiques, par J. LOTH, professeur au Collège de France. Édition entièrement revue, corrigée et augmentée. Paris, Fontemoing et Cie, 1913, gr. in-8°, 2 vol. de 440 et 480 p.

C'est en 1889 qu'a paru la première édition de cet ouvrage, dont il a été rendu compte dans la *Revue critique*, t. XXVIII, p. 154. Cette traduction était fondée sur le *Livre Rouge de Hergest* reproduit en 1888 par M. Gwenogfryn Evans. Mais, en 1907, M. Gwenogfryn Evans a publié sous le titre : *The White Book Mabinogion, Welsh tales and romances reproduced from Peniarth manuscripts*, divers fragments des *Mabinogion*, contenus dans des manuscrits de la célèbre collection de Peniarth, qui fournissent d'utiles variantes au texte du Livre Rouge. D'autre part, les nombreux travaux parus depuis 1889 sur la « matière de Bretagne » permettaient de développer le commentaire contenu dans les notes explicatives. Aussi, cette réédition contient-elle 172 pages de plus que la première édition. Elle s'en distingue encore par deux index nouveaux, l'un des noms propres modernes, et qui est dû à M. Cuillandre, professeur au Collège de Vannes, l'autre des noms communs, et qui est dû à M. Pierre Le Roux, professeur de celtique à l'Université de Rennes : il sera désormais facile aux folkloristes et aux historiens d'inventorier le riche contenu des *Mabinogion*.

Dans une substantielle introduction (p. 11-80), M. Loth étudie la forme et le fonds des Mabinogion. La rédaction de ces romans gallois ne peut être postérieure au premier tiers du XIIIᵉ siècle; quelques textes peuvent remonter au XIᵉ siècle. Le plus important, *Kulwch et Olwen*, est antérieur aux romans français de la Table Ronde. Les romans de *Owen et Lunet*, *Peredur ab Evrawc*, *Gereint et Enid* sont apparentés de près aux romans de Chrétien de Troyes : *Le chevalier au Lion*, *Perceval le Gallois*, *Erec et Enide*. Mais le fond est celtique et la transmission s'est faite oralement et par écrit. Les *Triades*, qui constituent le commentaire naturel des *Mabinogion*, ont été vraisemblablement mises par écrit vers la fin du XIIᵉ siècle.

La traduction, soigneusement revue, présente les qualités d'exactitude et de précision qui la distinguent de la célèbre version, trop littérarisée, de Lady Guest.

G. DOTTIN.

Edward GWYNN, **The metrical Dindshenchas**. Royal Irish Academy, Todd lecture series (vol. VIII-X). Dublin, 1913, in-8°, 82-108-562 p.

Le *Dindsenchas* irlandais est une collection d'histoires (*senchasa*), relatives aux noms de lieux (*dind*), plaines, forteresses, montagnes, lacs, rivières, sources, golfes, îles, etc., les plus célèbres d'Irlande. Ces histoires sont en prose et en vers comme les récits épiques. Mais tandis que, dans ceux-ci, les parties en prose servent à relier les parties lyriques et font partie du récit et de l'action, dans le *Dindsenchas* les notices en prose ne semblent être le plus souvent que le résumé des poèmes de toponymie plus ou moins légendaire. Quelle que soit la singularité de ce genre de littérature, le *Dindsenchas* n'en est pas moins fort intéressant pour la topographie, le folklore, l'histoire et la linguistique. Il témoigne encore du sentiment profond de la nature qui a inspiré aux Irlandais tant de charmants poèmes et du vif souci qu'ils avaient de mettre en relief la caractéristique individuelle d'une pierre, d'un arbre, d'un animal. C'est donc, dans l'ensemble, une des productions les plus originales de la littérature irlandaise. Mais la langue en est souvent archaïque et les nombreuses allusions qu'il contient en rendent la traduction singulièrement difficile.

Wh. Stokes avait publié en 1892-1895 dans les tomes XV et XVI de la *Revue celtique* et dans *Folklore* t. III et IV les contes en prose. M. Edward Gwynn a, depuis 1900, abordé l'étude des poèmes. Après avoir donné en 1900 un spécimen de sa publication avec traduction, notes et glossaire, il a commencé en 1903 la publication intégrale du *Dindsenchas* poétique en entier. Le texte du livre de Leinster forme, surtout dans les deux premières parties, le fonds de l'édition de M. Gwynn, mais toutes les variantes importantes sont relevées au bas des pages et toutes les questions que pose la traduction du texte sont exposées dans des notes nombreuses et claires. Nous avons tenu

à faire connaitre aux lecteurs de la *Revue critique* dès maintenant et avant son achèvement, cette œuvre considérable d'un savant persévérant et modeste qui n'a point épargné son temps ni sa peine.

G. Dottin.

W. Gerlach. **Die Entstehungszeit der Stadtbefestigungen in Deutschland.** (Leipziger Historische Abhandlungen, hsgb. von Brandenburg. Seeliger, Wilcken, Heft XXXIV). Leipzig, 1 vol. in-8°, vi-81 p. Quelle et Meyer, 1913.

Les multiples questions si complexes que soulèvent l'origine et l'essence des villes au moyen âge continuent à passionner les historiens allemands ; suivant l'interprétation donnée par chacun d'eux au concept de ville apparaissent diverses solutions. Si les discussions sur les aspects juridiques et économiques de la ville passent à l'arrière-plan, les difficultés suscitées par la topographie concentrent depuis les dix dernières années l'attention des érudits. Leurs études sont d'autant plus importantes qu'une école entière tient l'enceinte pour le signe distinctif de la cité ; la date de naissance des fortifications est dès lors capitale puisqu'elle est identique à celle de l'apparition des villes. La théorie régnante était celle de S. Rietschel (Das Burggrafenamt und die hohe Gerichtsbarkeit in den deutschen Bischofsstädten während des früheren Mittelalters, 1905). Contrairement à l'opinion ancienne, il n'y avait en Allemagne avant la fin du xiᵉ siècle que villages et marchés en dehors de onze villes fortifiées dont neuf d'entre elles étaient de vieilles cités romaines et les deux autres, la populeuse Würzbourg et la grande place commerciale de l'est, Magdebourg ; des autres castella romains étaient issus des immunités cathédrales ou claustrales. Seulement, au xiiᵉ siècle, et surtout sous Frédéric Iᵉʳ, l'apparition des villes et de leurs fortifications est un phénomène régulier et caractéristique. Cette théorie s'appuyait sur le sens des dénominations employées par les chroniques et diplômes. Jusqu'au xiiᵉ siècle, « civitas » signifie soit une agglomération bourgeoise fortifiée soit une immunité cathédrale soit une sorte de petite fortification. « Villa », « forum », « oppidum », désignent alors des localités ouvertes. Au cours du xiiᵉ siècle, un changement se produit : « Civitas » est le terme pour toute ville pourvue d'une enceinte, tandisque castrum et castellum sont les dénominations pour les forteresses militaires, sans population civile ; pour les immunités claustrales et cathédrales qui sont fortifiées, l'usage hésite entre « urbs » « civitas », « castellum », « mons ». Cette solution est mise en doute par M. G. qui, après avoir recapitulé dans son introduction les théories sur l'origine des fortifications urbaines, (p. 1-12), envisage à nouveau le problème. Il procède d'abord à une contre-enquête sur le vocabulaire, (p. 13-29 puis étudie l'évolution des remparts depuis leur apparition jusqu'au xiiiᵉ siècle (p. 29-74) et se demande si les résultats ainsi

acquis coincident et quelles conséquences on peut en tirer. Il faut remarquer que M. G. prend un point de départ différent; il donne au concept de ville une plus grande extension que Rietschel et applique ce terme à tout établissement qui se distingue du village par un seul des trois caractères économique, juridique et topographique ; la ville ainsi définie fait son apparition dès l'époque carolingienne pour l'Allemagne de l'Ouest, dès le xe siècle pour les régions à l'est du Rhin. Le facteur topographique essentiel réside dans la rue et surtout dans une disposition plus serrée des maisons ; la fortification au début est secondaire puisqu'elle n'influe pas sur le développement juridique et économique de la cité et que le besoin s'en fait sentir dans les seules localités exposées aux attaques de l'ennemi. M. G. restreint son examen aux diplômes, documents où les termes ont un sens relativement fixe; il puise dans les « Diplomata » des « Monumenta Germaniae » et dans les grands recueils concernant chaque territoire, un choix d'exemples significatifs. Ses conclusions sont les suivantes. Aux époques saxonne et salienne aussi bien que sous les Staüfen, « civitas » ne possède pas une signification précise ; ce mot est usité tantôt dans le sens étroit de « fortification », tantôt dans le sens large de « fortification + agglomération adjacente »; civitas ne désigne pas seulement « emplacement fortifié », mais encore toute localité qui renferme une fortification. On ne constate aucun changement au cours du XIIIe siècle. La « civitas », au sens étroit du mot, offre un habitat à la population bourgeoise ; en dehors des onze villes, maintes forteresses militaires sont assez vastes et de nombreuses immunités cathédrales ou claustrales qui sont fortifiées ont un caractère mixte, mi-ecclésiastique, mi-civil. Bien plus, des localités fortifiées (Aix-la-Chapelle) continuent à porter le nom de villas. Dès lors, si « civitas », ne possède pas la signification étroite que lui attribue Rietschel, il ressort que la méthode qui s'appuie sur le sens des mots pour déterminer les villes fortifiées est dangereuse et l'assertion suivant laquelle il n'y avait avant 1100 que onze cités fortes perd sa valeur. L'étude des renseignements sur l'apparition et le mode de fortifications en Allemagne fournit également d'utiles suggestions. Avant le xe siècle, on se contentait, en cas de péril, de chercher un refuge dans la burg voisine. Les invasions hongroises éveillèrent l'idée d'habiter de manière permanente à l'intérieur de remparts. Outre les forteresses militaires d'Henri I se construisirent des burgs de dynastes, où logèrent les seigneurs et leur personnel ; à la bourgade ouverte s'ajouta l'agglomération civile fortifiée, soit en améliorant de vieux murs romains, soit en édifiant de nouveaux. M. G. expose les renseignements que nous possédons sur l'origine des premières fortifications urbaines; il se borne à un certain nombre de cités qu'il groupe en villes romaines, villes épiscopales, villes de burgs. Parmi les villes fortifiées du haut moyen âge, il range celles qui ont grandi au voisinage de vieux remparts romains ou dont

la fortification aux xiie et xiiie siècles a consisté à réparer l'ancienne enceinte, ainsi que les forteresses cathédrales qui contiennent une population bourgeoise. Les villes issues près d'une burg sont les plus nombreuses ; certaines ont dû dès le xe siècle posséder un rempart ; il est souvent mentionné au xiie et xiiie siècle, et il est possible qu'il ait été construit à une époque antérieure.

M. G. prend donc une position intermédiaire entre les anciens érudits qui tiennent les fortifications pour une conséquence des invasions hongroises et placent leur multiplication aux époques saxonne et salienne et Rietschel qui recule au bas moyen âge leur apparition régulière. Le danger en de pareilles études est la trop grande précision ; les textes ne suffisent pas à donner une image exacte du processus d'évolution et il faut savoir gré à M. G. d'avoir montré l'incertitude de la méthode de Rietschel et le danger d'une systématisation prématurée. Mais on peut se demander si la thèse nouvelle doit s'admettre sans restrictions. Les idées de R. font partie d'une vue générale sur l'origine et l'essence du burgraviat et il s'agissait de savoir dans quelle mesure les assertions de M. G. sont aptes à fournir une explication différente de cette institution. Si civitas et les autres dénominations n'ont pas un sens fixe, ces mots ont un sens prédominant et les traductions de R. paraissent s'appliquer à la majorité des cas. Les exemples sont peu nombreux ; ne constituent-ils pas des exceptions à une règle courante ? Souvent les textes sont si obscurs que diverses conjectures sont permises. Or le choix de M. G. est parfois arbitraire (par ex. Munich p. 26-27). Les exemples ne sont pas tous décisifs ; si Aix-la-Chapelle porte le titre de villa, malgré son enceinte, cela tient à ce que ce bien de la couronne ne possédait pas le « jus civile » et que les rédacteurs des diplômes royaux ont évité le terme de civitas, qui implique une idée d'autonomie. M. G. a certainement raison d'affirmer que la fortification est un élément secondaire de la ville, que sa pleine importance date du xiiie siècle, mais il ne peut augmenter considérablement le chiffre des villes fortifiées avant 1100 et encore doit-il donner au concept de ville une signification que lui refusait R. Il reconnait lui-même que le xiie siècle est l'époque du grand essor économique des villes, de la fondation des cités neuves, de l'extension du « jus civile ». Auparavant la plupart des villes n'étaient pas capables de se pourvoir d'une enceinte. De lourdes charges en étaient l'indispensable condition ; les cités de l'époque ottonienne ou salienne, bâties avec des matériaux grossiers, pauvres en population et en revenus, ne pouvaient consentir à ces sacrifices qu'en cas d'urgent besoin. Or la burg voisine ou l'immunité cathédrale suffisait à les abriter. A l'époque des Staufen, avec les riches demeures, les églises somptueuses et les édifices publics, apparut la nécessité de protéger le capital qu'on confiait au sol.

Cet ouvrage, de lecture attrayante, utilise les études sur les plans des

villes et les résultats des fouilles archéologiques; il a le mérite de poser à nouveau un problème, de définir avec soin l'idée de ville, d'en déterminer les signes distinctifs, de souligner l'évolution de cette idée à travers les siècles et les phases de cette évolution qui pour une même époque diffèrent avec chaque ville. Il abonde en remarques fines et judicieuses et ne peut manquer de susciter le plus vif intérêt.

Pierre GRILLET.

Gerhard SCHWARTZ, **Die Besetzung der Bistümer Reichsitaliens unter den sæchsischen und salischen Kaisern mit den Listen der Bischofe (951-1122)**. 1 vol. in-8°. Berlin, Leipzig, Teubner, VIII + 338 p., 1913.

Cet ouvrage comprend deux parties. D'abord, un exposé de la politique suivie par les dynasties saxonne et salienne dans la nomination aux évêchés du royaume d'Italie (p. 1-25). L'auteur distingue entre la politique de chaque empereur (p. 1-11) et les aspects de cette politique suivant les diverses contrées (p. 11-23). L'attribution de sièges épiscopaux à des Allemands lui paraît être le trait original de leur ligne de conduite; elle a été adoptée après maintes hésitations : les Ottonides font en général choix d'indigènes. Le changement se produit sous Henri II, poussé par la double nécessité de lutter contre la réaction nationale et contre le relâchement des mœurs dans le haut clergé. Avec Henri IV, il ne s'agit plus de savoir comment les évêchés sont répartis entre Italiens et étrangers, mais dans quelle mesure le roi peut encore disposer des églises. M. S. examine donc les mobiles qui poussent les prélats à prendre parti soit pour le roi dans la Lombardie, soit pour Grégoire VII dans la Toscane et l'Exarchat. Les pertes énormes subies par les évêchés au cours de la querelle des Investitures font passer le rôle dirigeant aux villes et le droit de nomination aux évêchés a perdu sa valeur pour Henri V, lorsqu'il en fait abandon par le Concordat de Worms. Les empereurs n'ont pas pu procéder à leur guise dans tout leur royaume. Les communications aisées avec l'Allemagne, l'importance de la situation géographique, l'influence du duc de Carinthie, margrave de Vérone, du patriarche originaire d'Allemagne, les chevaliers immigrés facilitent dans la province d'Aquilée la politique impériale. Dans l'archevêché de Ravenne, les suffragants de la Romagne ont une maigre importance, leur attribution est laissée aux familles locales ; dans les évêchés de l'ancien royaume lombard, les métropolites allemands sont favorables, les maisons nobles et les bourgeoisies des villes sont hostiles à la nomination d'étrangers. La circonscription religieuse de Rome s'étend, outre le territoire pontifical, sur la Ligurie, la marche de Toscane et le duché de Spolète; les margraves et le pape font preuve d'indifférence. Dans l'archidiocèse de Milan, les prélats ont une puissance politique bien plus grande qu'ailleurs; l'intérêt des dynastes, le désir d'indépendance des communes, les convoitises et

les privilèges de l'Église de Milan font obstacle aux empereurs; ils doivent renoncer à implanter leurs compatriotes; ils s'y résignent avec facilité puisque dans cette contrée ils peuvent trouver de nombreux fidèles par suite des relations étroites entre la Lombardie et la cour. Un appendice sur les évêchés dans l'État pontifical (p. 25-29) permet de comparer la méthode des papes à celle de leurs adversaires; elle est significative pour l'évolution de la papauté qui au XIe siècle de pouvoir local se transforme en puissance internationale.

La deuxième partie (p. 29-297) comprend la liste chronologique des évêques classés suivant un ordre géographique. Les quatre grandes métropoles sont étudiées successivement; à l'intérieur des provinces d'Aquilée, de Milan, de Ravenne et de Rome, les évêchés suffragants sont groupés par contrées. Pour déterminer les églises épiscopales des États de l'Église (Pentapole, Campagne romaine, Toscane romaine), les privilèges d'Otton Ier et Henri III servent de guide principal. Les noms propres sont imprimés en caractères gras ou italiques suivant qu'il s'agit ou non d'évêques mentionnés par les chartes et écrivains dignes de foi. Les titres portés par les églises cathédrales d'après les Régestes de Kehr, à leur défaut, d'après les Italia sacra d'Ughelli. Les variantes des noms de lieux et de personnes ne sont pas énumérées de manière complète, mais toutes les formes importantes sont citées. La notice de chaque personnage contient les renseignements biographiques, les passages caractéristiqnes et les références de tous les textes qui le mentionnent; les conjectures des érudits sont examinées. Ni détails inutiles, ni lacune importante. Chaque assertion s'appuie sur un fait précis.

Ce répertoire est donc un instrument de recherches complet et maniable; il est d'autant plus précieux que les études sur le royaume d'Italie sous les trois grandes dynasties allemandes du moyen âge sont peu nombreuses et sur bien des points, nous sommes réduits aux indications confuses entassées dans J. Ficker. Le livre de M. S. aide à combler une lacune; il est désormais impossible de s'occuper de la Haute-Italie sans recourir à ce dictionnaire. Les renseignements sont puisés dans les sources déjà imprimées; sauf deux exceptions, les pièces d'archives ne sont pas utilisées; mais les documents contemporains encore inédits ont une maigre importance et des découvertes nouvelles, si elles peuvent par endroits compléter et rectifier les listes, ne sauraient bouleverser les résultats acquis. Peut-être M. Schwartz attache-t-il une importance trop exclusive à la nomination d'Allemands aux évêchés de la péninsule; les autres aspects de la politique impériale sont dès lors à peine effleurés. Il aurait pu faire ressortir que la province d'Aquilée était la seule où les rois étrangers avaient un véritable intérêt à pratiquer une politique coloniale; il fallait se demander dans quelle mesure ils ont imité leurs prédécesseurs ou en ont différé, rechercher si les coutumes locales n'entravaient pas

leur droit de nomination, s'il n'était pas indispensable de faire appel aux indigènes pour se concilier dynastes et communes, et si la fidélité des évêques italiens n'a pas été le plus souvent aussi forte que celle des Allemands. Il est excessif d'affirmer la supériorité des prélats bavarois et saxons en matière de mœurs et d'instruction et de croire que l'amélioration du clergé italien est due à ces immigrés. Bien que Venise ne fît pas partie du royaume, elle lui payait tribut et il eut été utile comme élément de comparaison de dresser la liste des évêques et d'exposer ses rapports avec les empereurs. Ces réserves n'amoindrissent pas le mérite de l'ouvrage, et les aperçus sur la querelle des Investitures et le Concordat de Worms, sujets sur lesquels tout commentaire semblait désormais vain, en démontrent la réelle valeur. Il serait désirable qu'un travail analogue fût entrepris sur la politique épiscopale des Staufen. La lecture est facile, le style est clair et alerte ; les nombreuses notes au bas des pages éclaircissent le texte sans l'alourdir.

Pierre Grillet.

Hans E. Rohde, **Der Kampf um Sizilien in den Jahren 1291-1302** (Abhandlungen zur mittleren u. neueren Geschichte hsggb. G. v. Below, H. Finke. Th. Meinecke). Berlin et Leipzig, Walther Rothschild, 1913, 1 vol. II-166 p.

Cet ouvrage, infidèle à son titre, étudie la lutte livrée à propos de la Sicile entre mars 1291 et la paix d'Anagni en 1295. L'auteur, frappé de l'incertitude qui règne sur les événements politiques d'alors, s'est efforcé de dissiper cette obscurité. De récentes publications, en particulier la collection du professeur Finke puisée dans les Archives de la couronne à Barcelone, permettent de démêler la trame confuse des faits. L'intérêt du livre réside en partie dans sa documentation inédite : la série J. des Archives Nationales et le futur volume III des « Acta Aragonensia » ont été utilisés. Le récit débute avec l'avènement du roi Jacques de Sicile en Aragon, l'exposé de ses conceptions, de ses tentatives pour les réaliser et de ses relations avec les puissances méditerranéennes. M. R. établit que Jacques a poursuivi successivement deux buts : d'abord, élargir sa puissance, unir la Sicile et l'Aragon entre les mêmes mains, se joindre aux Gibelins d'Italie pour faire front contre Rome, Naples et la France. Ce plan dépendait de l'alliance avec la Castille et M. R. détermine la situation capitale de la Castille et ses rapports avec Philippe le Bel ; lorsqu'il est avéré, après l'entrevue de Logrono, que le roi Sanche préfère l'union avec la France et la papauté à l'entente aragonaise, Jacques change d'attitude. Ses visées deviennent plus modestes ; il reprend la tactique de ses prédécesseurs : s'assurer l'hégémonie en Espagne, et pour cela, briser la puissance de son voisin et fortifier la sienne en Aragon. Il se résigne donc à l'abandon de la Sicile et au rapprochement avec la France et le collège des cardinaux. Cette étape est indi-

quée, par le traité de Junquera dont M. R. fait pleinement ressortir l'importance jusqu'alors méconnue; il comprend deux actes, l'un entre la France et l'Aragon, l'autre entre Charles II de Naples et Jacques. Jacques abandonne dans un délai de trois ans la Sicile à l'Eglise, mais en revanche il est libéré du ban et de l'arrière-ban ainsi ainsi que ses partisans. Il s'agit maintenant de faire ratifier la paix par le pape, ce qui nous vaut de curieux détails sur l'affaire des Colonna et le rôle de Charles II dans les élections de Célestin V et Boniface VIII. Dès lors, le nouveau pontife est le personnage dirigeant : la paix d'Anagni (20 juin 1295) dont M. R. omet de faire ressortir les importantes stipulations, est son œuvre; c'est la dernière victoire de la papauté sur les monarques.

Cet ouvrage est dépourvu de clarté. L'auteur se perd dans le détail des négociations diplomatiques; il place sur le même plan les événements d'importance secondaire et les faits essentiels; il suppose les faits connus et procède par allusions et incidences. Il omet au début de poser le problème et de mettre en relief l'importance de la question sicilienne pour la chrétienté et l'Europe, l'enchevêtrement des intérêts dans la Méditerranée, la donation du pape Martin à Charles de Valois, la croisade contre les Aragonais; il était nécessaire d'en faire mention. L'encerclement de Jacques, souverain d'un peuple fatigué d'une longue guerre et las de subir les peines de l'Église, explique sa résignation. Les défauts de composition amoindrissent la valeur de cet ouvrage bourré de renseignements intéressants.

Pierre Grillet.

H. Kjellman, **La construction de l'infinitif dépendant d'une locution impersonnelle en français, des origines au** xve **siècle**. Upsal, 1913, Almqvist et Wiksell; un vol. in-8°, de 338 pages.

Par la conscience et l'étendue des recherches qu'elle atteste, cette thèse est une très intéressante contribution à l'étude scientifique de notre ancienne syntaxe française. Tandis qu'aujourd'hui nous relions en général par *de* l'infinitif à un verbe impersonnel ou aux locutions équivalentes, la vieille langue employait en ce cas soit l'infinitif pur, soit la préposition *à* : entre les deux usages s'étend cette période dite du moyen français, où l'infinitif pur a été la construction préférée, préférée à tel point qu'elle a failli prévaloir. Et tout cela sans doute nous le savions déjà en gros d'après les grammaires de Diez et de Meyer-Lübke, les travaux de Tobler, beaucoup d'études spéciales consacrées à la syntaxe de différents auteurs : mais autre chose est d'entrevoir la direction d'une évolution, autre chose de pouvoir en constater les étapes d'une façon détaillée, précise, et cela seul à vrai dire satisfait l'esprit. Or c'est une satisfaction de ce genre que nous procure l'auteur de ce livre par des statistiques disséminées dans ces divers chapitres, résumées à la fin dans des tableaux. exacts et complets, et qu'il n'y aura plus désormais qu'à consulter. J'ai souvent insisté ici même sur

cette puissance du chiffre pour trancher les questions litigieuses ou controversées — en réalité c'est « la montre »de Pascal — et je suis heureux de voir, que l'usage commence à s'en généraliser, spécialement dans les travaux qui nous arrivent de Suède. Assurément M. K. n'a pas fait entrer en ligne de compte tout ce que nous avons conservé de l'ancienne littérature française; cependant ses dépouillements ont été très amples, puisqu'ils comprennent par exemple le roman de *Troie*, tous les poèmes de Chrestien, beaucoup d'autres œuvres en vers ou en prose, et qu'ils s'étendent de l'*Alexis* jusqu'à Christine de Pisan. Nous pouvons donc avoir toute confiance dans les statistiques basées sur un tel ensemble de documents, et elles approchent autant de la réalité qu'on peut le demander à des travaux de ce genre.

J'ajoute que chemin faisant, dans ce volume, qui est en somme assez considérable, l'auteur nous a donné souvent bien plus que le titre ne promettait. Il a été amené à élargir son sujet, qui par lui-même pouvait sembler un peu étroit, ce qui ne veut pas dire qu'il l'ait jamais perdu de vue; mais enfin il lui a bien fallu à mainte reprise apporter des précisions sur l'origine, le sens exact et l'emploi respectif de ces verbes impersonnels dont il étudiait la construction avec un infinitif. De sorte qu'on trouvera ici des données de vocabulaire ou de sémantique fort intéressantes par exemple sur les verbes *il estuet* et *il convient*, ou sur les impersonnels qui marquent un sentiment, une permission, une occurrence, etc. Ce travail est donc très honorable ou même bon dans son ensemble, il sera utile, mais il va de soi qu'on pourrait aussi lui adresser certaines critiques. Le premier chapitre par exemple n'est pas le meilleur dans le livre, et trahit même un certain embarras; il est vrai qu'il était des plus délicats. Je suis bien d'avis, comme M. K., qu'il n'y a pas lieu de distinguer originairement entre l'emploi qu'on a fait de l'infinitif précédé d'une préposition après un impersonnel ou après un autre verbe quelconque. Et que cette préposition ait été tout d'abord *à*, c'est-à-dire *ad* en latin, voilà aussi qui n'est point douteux. L'a-t-il fait ressortir avec assez de force et de netteté? Je ne le trouve pas. En somme, c'est toujours de l'emploi classique du gérondif en latin qu'il faut partir pour expliquer la construction française et romane. C'est parce qu'on avait déjà *aggredior ad dicendum* à côté et avec la valeur de *aggredior dicere*, qu'il s'est produit à un moment donné le tour *aggredior ad dicere* où il faut voir un simple fait de contamination, un croisement syntaxique, comme l'on dit. M. K. se défie peut-être un peu trop des explications simples, et il cherche parfois à subtiliser en faisant intervenir une mise en relief du sens exact des mots : on ne raisonne guère en parlant, et je veux bien que le langage obéisse à des analogies secrètes, mais cela n'empêche pas non plus que les constructions souvent s'établissent d'une façon presque mécanique. Pour ces

questions d'origine qu'il n'avait pas le temps de suivre à la piste dans les textes bas-latins, l'auteur aurait pu se servir d'autre chose que du petit manuel de M. Grandgent où les exemples sont tous cités de seconde main et sans aucune théorie qui les relie; il aurait trouvé certaines données dans mon étude déjà ancienne sur la préposition *ad*. Car il ne faut pas oublier qu'on relève déjà et souvent dans les Formules du VIII[e] siècle des phrases comme *contingebat ad habendum*, ou *vestrum est ad ordinandum*, dans lesquelles ces gérondifs recouvrent évidemment des infinitifs vulgaires. D'autre part je ne suis pas certain qu'on ait à faire à un infinitif dépendant d'un impersonnel dans la phrase de l'Alexis *tei covenist broigne a porter*, et tout cela serait à discuter, sans parler de bien d'autres points. Ainsi, en ce qui concerne le tour *bone chose est d'aprendre*, je m'en tiendrais volontiers à la théorie connue de Tobler qui y voyait un complément d'origine, et l'assimilait complètement à *bone chose est de pais :* les raisons données ici contre, et le rapprochement tenté avec la phrase *temps est d'aler* ne m'ont point semblé convaincants. Il y a parfois quelque chose d'un peu nuageux dans les discussions théoriques de M. Kjellman; mais cela tient sans doute à ce qu'il a écrit son livre dans une langue qui après tout n'est pas la sienne, quoiqu'il la possède bien, et nous aurions mauvaise grâce à lui en tenir rigueur : pour ma part, je lui en suis au contraire très reconnaissant.

E. Bourciez.

Pierre Bliard, **Les Conventionnels régicides d'après des documents officiels et inédits,** Paris, Perrin, 1913, in-8°, 539 pages, 5 fr.

L'étude de la Révolution française, jadis monopole d'un petit groupe d'historiens et d'amateurs, s'est singulièrement transformée depuis une trentaine d'années. Abandonnant le froid sillon du moyen âge, le mouvement historique se porte aujourd'hui presque tout entier sur ce terrain cependant si brûlant. Une foule d'ouvriers, aussi actifs qu'ils sont nombreux, suffisent à peine à satisfaire aux exigences d'un public impatient, de plus en plus avide de recueillir le fruit de leurs travaux. Les Régicides, c'est-à-dire les membres de la Convention nationale qui ont voté la mort de Louis XVI, sollicitent, semble-t-il, tout particulièrement l'attention. De toutes les catégories de révolutionnaires, c'est non seulement celle qui hante le plus l'imagination, ce qui serait déjà quelque chose, mais celle qui, en réalité, a fait de la Révolution ce qu'elle a été. Les Régicides l'ont détournée de sa voie : le jugement de Louis XVI a déchaîné la Terreur.

Je ne sais si le nouveau livre de M. Bliard contentera tous ceux qui ne se borneront pas à en lire le titre. Il a été composé cependant « d'après des documents officiels et inédits », et ces documents sont les dossiers très officiels en effet des archives nationales formés en

vue de la mise à exécution de l'ordonnance du 24 juillet 1815 contre les fauteurs du retour de Napoléon, et surtout de la loi du 12 janvier 1816 qui proscrivit les conventionnels régicides coupables d'avoir voté l'Acte additionnel ou servi l'Empereur pendant les Cent jours. Ce sont là deux sources inappréciables, quoique moins inédites que l'auteur ne l'assure. Mais ce sont deux sources extrêmement dangereuses, parce que ces dossiers, constitués en vue d'une œuvre de colère et de vengeance, en ont gardé l'empreinte.

Ces dangereux dossiers ont-ils déteint aux doigts de M. Bliard, ou M. Bliard a-t-il apporté, en les dépouillant, un esprit déjà prévenu contre les Régicides? N'ayant pas lu ceux de ses précédents ouvrages relatifs à la Révolution, je ne saurais répondre à cette question. Mais ce que je puis dire, c'est qu'il se montre animé ici contre tous les conventionnels qui ont voté la mort du Roi d'une très grande malveillance. Parleurs élégants ou tribuns féroces ou moutons de Panurge, ce qui les domine tous, selon lui, c'est la peur triplée par la faiblesse et la lâcheté. Ce jugement péremptoire, je le répète, ne sera peut-être pas du goût de tout le monde, même de ceux qui, avant M. Bliard, ont étudié les mêmes dossiers.

Mais si au point de vue purement historique, l'opinion de M. Bliard sur les régicides ouvre la porte à la discussion, son livre est extrêmement suggestif au point de vue psychologique. Car à force de tourner et de retourner, de presser et de fouler ces précieux dossiers signalés tout à l'heure, il a réussi, vendangeur laborieux autant qu'ingénieux, à en faire découler de riches sujets de méditations. Pour n'en effleurer qu'un ici, mais peut-être le plus captivant, examinons rapidement avec lui ce que devinrent les régicides, quelle influence leur vote exerça sur leur destinée et, par choc en retour, sur leur propre mentalité.

Accourus des quatre points de l'horizon géographique, intellectuel, moral ou social, leur tâche accomplie, ils se sont séparés. M. Bliard s'attache à leurs pas; suivons-les avec lui. Les uns sont retournés vers leur clocher natal, d'autres ont essayé d'oublier ou de se faire oublier dans le tumulte des camps. Ceux-ci ont rouvert leur cabinet de consultations; ceux-là se sont faits conspirateurs. S'il en est qui boudèrent dans leur coin, un grand nombre s'assirent au banquet servi par Bonaparte; plusieurs même présidèrent des tables d'honneur. Ils se sont séparés? Hélas! non. Au pied de l'échafaud de Louis XVI, ils avaient contracté une alliance indissoluble. Girondins, Montagnards, crapauds du Marais, ils avaient tous voté, avec ou sans réticence, la mort du Roi. Voilà le lien qui les unit La vie les disperse; ils se croient dégagés, ils renient leur vote, ils épiloguent. C'est en vain. Le lien qui parfois se voile ou qu'ils s'efforcent de cacher, reparaît par intervalle et les rappelle douloureusement à la réalité. Chose étrange! Dix ans après la mort de Louis XVI, les Bour-

bons, qui ont régné des siècles en France, y sont tellement oubliés qu'on ne sait même plus les noms de ceux qui subsistent; mais les Régicides, dont la domination n'a duré qu'un matin, tout le monde les connaît et les montre du doigt, de quelque déguisement qu'ils s'affublent. Ils suivent ainsi, marqués d'un signe commun, les chemins les plus divergents, et quand enfin la mort les réunit au roi qu'ils ont fait mourir, le signe les accompagne, au-delà du tombeau, dans la mémoire des hommes.

Et c'est là l'intérêt de cette étude, le grand enseignement qu'elle porte en soi. Meneurs ou menés, les Conventionnels régicides votèrent la mort de Louis XVI dans un accès de cette maladie sacrée, comme eussent dit les Anciens, qui enfièvrait alors toute la nation. La crise passée, ils se retrouvèrent, pour la plupart, ce qu'ils étaient auparavant, des hommes médiocres, nous assure M. Bliard, mais tous avec le stigmate indélébile de leur vote. A part quelques rares exceptions, peut-être plus apparentes que réelles, plus ostentatoires (si l'on osait dire) que sincères, tous ils souffrirent de ce vote maudit, soit dans leur fortune, soit dans leur amour-propre, soit dans leur âme et conscience. Et si le procès avait pu recommencer dix ans plus tard devant ce qui restait des mêmes juges, — de leur propre aveu, spontané ou surpris ou arraché, — Louis XVI eût été absous à une grande majorité; vingt-cinq ans plus tard, à l'unanimité. Ainsi les mêmes hommes, appelés à se prononcer de nouveau sur les mêmes faits, en eussent porté deux jugements contradictoires. On contestera leur sincérité? On pourrait la contester tout aussi bien pour le jugement initial que pour sa révision, si par impossible elle avait eu lieu. Telle est surtout la leçon qui se dégage de l'enquête de M. Bliard. Le jugement de Louis XVI est une des plus grandes humiliations que l'esprit humain se soit jamais infligées.

Eugène WELVERT.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. — *Séance du 6 février 1914.* — L'Académie présente, pour la chaire de langue berbère vacante à l'École des langues orientales vivantes, en première ligne M. Destaing, en seconde ligne M. Biarnay.

M. Paul Pelliot achève sa communication sur le christianisme en Asie centrale et en Extrême-Orient au moyen âge. — MM. Valois, Perrot et Chavannes présentent quelques observations.

M. Edmond Pottier lit une note de M. Gaston Darier qui a dirigé, avec M. Nicole et M. Gauckler, les fouilles du Janicule où a été découverte, dans un sanctuaire syrien, une idole de bronze entourée d'un serpent. On y avait vu une image de la déesse Atargatis. Mais le bronze a été nettoyé avec soin, et on a constaté qu'il s'agit sûrement d'une divinité masculine. M. Pasqui a proposé d'y reconnaître le dieu phénicien Hadad ; mais cette conclusion ne s'impose pas, car le choix à faire est large parmi les divinités du panthéon oriental.

M. Paul Monceaux signale de la part de M. Alfred Merlin, correspondant de l'Académie, directeur du service des antiquités de Tunisie, la découverte de mosaïques tombales à inscriptions et sujets figurés, au N. de Kourfa (anc. Curubis), dans la presqu'île du Cap Bon.

Léon DOREZ.

L'imprimeur-gérant : ULYSSE ROUCHON.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 28 février — 1914

RAND, L'urbanité horatienne d'Hésiode. — Th. REINACH, Tibia. — RICHTER, L'ancienne Rome. — MERLIN, Althiburos. — D'AMIRA, Le droit germanique. — JOVY, Tissard et Aléandre; Le collège de la Marche. — FOULET, Correspondance de Voltaire, 1726-1729. — GRELLET-DUMAZEAU, Saint-Simon et l'affaire du bonnet. — MARESCHAL DE BIÈVRE, Les ci-devant nobles et la Révolution. — MARQUISET, Les bas-bleus du premier Empire. — BAPST, Canrobert, VI. Saint-Privat. — Lettres de Treitschke, p. CORNICELIUS, I. — La librairie Beck. — MICHELS, La genèse de l'impérialisme italien. — Les Etats-Unis et la France, conférences. — BALDENSPERGER, La littérature. — STAPFER, Dernières variations sur mes vieux thèmes. — Archivio glottologico italiano, XVII. — Fondation Dejob. — HALLER, Indogermains. — UHLENBECK, L'algonquin. — H. JOHNSTON, Un alphabet universel. — FAY, La flexion verbale indo-européenne. — BRACKMAN, Mélanges. — BLUM, Les clausules du De amicitia. — Le castellum de Risstissen. — KNORR, Les poteries d'Aislingen. — Bibliotheca romanica, 175-189. — Académie des Inscriptions.

E. K. RAND, **Horatian Urbanity in Hesiod's Works and Days** (Extrait de *The American Journal of Philology*, XXXII, 2, p. 131-165). Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1911.

Il faut arriver aux dernières pages de l'opuscule de M. Rand pour en comprendre le titre. C'est en effet dans les dernières pages seulement (en mettant à part quelques allusions disséminées çà et là) qu'il est question de la personnalité d'Hésiode, telle qu'elle se révèle dans *les Travaux et les Jours*, et de « l'urbanité horatienne » qui est, selon M. R., un des traits de son caractère. Cette urbanité d'Horace, que M. R. trouve particulièrement dans les *Satires*, faite d'ironie et d'humour, d'apparente naïveté et de malice, d'équilibre moral et d'accès momentanés de pessimisme, se manifeste souvent chez Hésiode, et la manière dont Hésiode envisage les choses, dont il présente ses leçons de morale, ses préceptes de justice et de travail, peut se rapprocher, toutes proportions gardées, du ton à la fois courtois et satirique du poète latin. Mais ce portrait moral d'Hésiode tient peu de place. L'objet de la dissertation est principalement « de montrer que le poème, tel que nous le possédons, est essentiellement une unité » (p. 131), opinion défendue avant lui, en France, par P. Waltz, et reprise depuis dans un remarquable article de P. Mazon. Je n'ai pas ici à intervenir dans le débat et à justifier mon opinion person-

nelle, qui est assez différente de celle de M. R. Mais on remarquera que le problème peut se poser de deux manières ; unité de main et de pensée ne dit pas la même chose qu'unité de plan et de composition, et il me semble que la différence n'a pas été toujours observée par les interprètes. Que les *Travaux* soient un ensemble factice de morceaux sans lien, dus partie au poète, partie à des interpolateurs, c'est là une thèse dont la critique raisonnable a fait justice, et à ce point de vue je reconnais volontiers l'unité du poème ; la pensée et la main d'un même auteur (à part quelques vers douteux) s'y montrent avec suffisamment de clarté, et M. Rand use, pour le prouver, d'une argumentation précise. Il n'en est pas de même si l'on envisage le plan et la composition des *Travaux*. Ce n'est pas que l'ensemble soit dépourvu de cohérence, mais il y manque, plus ou moins, la rigoureuse ordonnance dans la disposition, le juste enchaînement des parties, la progression régulière des idées ; et sous ce rapport l'unité du poème ne m'apparaît plus. D'où cela provient-il, c'est une autre question [1].

My.

Théodore Reinach, **Tibia** (Extrait du *Dictionnaire des Antiquités*) ; 37 p.

Les trente-sept pages dont cet article se compose sont remplies de remarques intéressantes et d'ingénieuses observations. M. Reinach ne s'est pas contenté de rassembler et de disposer en un ordre rationnel la somme des connaissances que fournissent sur l'aulos antique les textes et monuments anciens et les recherches des modernes ; un article ainsi rédigé peut être excellent, mais n'aura d'originalité que dans la disposition de la matière et la mise en œuvre des données. M. R. a fait plus ; il a mis sur le sujet sa marque particulière ; tout en s'abstenant de discuter, il a exposé sur plusieurs points son opinion propre et son interprétation personnelle des documents ; et cela ne peut surprendre ceux qui connaissent les savants travaux de l'auteur sur la musique grecque. On notera par exemple le commentaire d'un texte de Plutarque qui permet de se représenter comment se répartissaient entre les deux tuyaux de l'aulos les notes de l'octave modale, et l'interprétation d'une scène de sacrifice sur un sarcophage crétois, où M. R. reconnaît l'exemple le plus ancien de l'aulos phrygien. L'article est donc de haute valeur. En voici les grandes subdivisions : définition et origine de l'aulos ; étude des moindres détails de l'aulos double et de sa fabrication, avec un schéma établi par M. Reinach lui-même pour faciliter l'intelligence de l'opération ; variétés de l'aulos (monaule, plagiaule, cornemuse) ; théorie musicale de l'aulos,

---

1. M. Rand est l'un de ceux qui ont lu « Masqueray » sous la signature My de la *Revue critique* ; c'est une erreur que j'ai rectifiée à plusieurs reprises, et que je ne relèverai plus désormais.

technique et répertoire ; enfin usages divers de la *tibia*, dans les cérémonies religieuses, les jeux, les funérailles, etc., et son rôle dans la mythologie et dans l'éducation.

My.

C. Richter, **Das alte Rom** (*Aus Natur und Geisteswelt*, n° 386). Leipzig et Berlin, Teubner, 1913, in-16, 80 pages, un frontispice, 16 planches et deux plans hors texte; prix : 1 mark; cartonné : 1 mark 25.

La maison Teubner, qni nous a habitués aux tours de force, paraît cette fois s'être surpassée elle-même. Pour la somme de 1 fr. 25 elle nous donne une substantielle description de l'ancienne Rome, accompagnée d'une illustration aussi nette qu'abondante. Le texte est l'œuvre d'un des meilleurs spécialistes de la topographie romaine, à laquelle il a consacré, sans parler de nombreux mémoires et articles de détail, tout un livre excellent dans le *Handbuch* d'Iwan von Muller. Après quelques mots sur la situation et la configuration de la ville et sur ses transformations à travers les siècles, M. Richter passe en revue les différents quartiers ; son exposé est extrêmement concis, mais d'une clarté parfaite, avec un minimum, peut-être un peu maigre, de références aux textes antiques et aux travaux modernes. Le frontispice nous donne la vue du Forum et du Capitole ; les planches contiennent des photographies de monuments, des plans d'édifices et des restaurations, des détails de sculpture ; deux plans à la fin du volume mettent sous nos yeux l'un la Rome de l'époque impériale, l'autre le Palatin et les Forums, avec deux petits croquis du Septimontium et de la ville des quatre régions. Il était impossible de faire mieux, ni à meilleur compte. Quel exemple et quelle leçon pour nos éditeurs français !

M. Besnier.

A. Merlin, **Forum et maisons d'Althiburos** (*Notes et documents publiés par la Direction des Antiquités et arts de Tunisie*, VI). Paris, Leroux, 1913, in-4°, 60 pages, 14 figures dans le texte et 6 planches hors texte.

Ce nouveau fascicule de l'utile collection des *Notes et documents* porte sur les ruines de la petite ville d'Althiburos, maintenant Medeina, connue surtout par la remarquable « mosaïque des bateaux » que Paul Gauckler a jadis publiée et commentée. Le Forum, entièrement déblayé, est de forme rectangulaire et de petites dimensions, 30 mètres 80 sur 23 mètres 35 ; entouré d'une colonnade surélevée, il n'était bordé que d'un côté par une série de petits édifices contigus, boutiques, sanctuaires ou *scholae* de corporations ; en arrière de deux autres de ses faces se dressaient au Sud-Ouest le Capitole, depuis longtemps connu, mais dont les fouilles de ces dernières années ont permis de préciser certains détails de construction, au Nord-Est un

temple tétrastyle d'où provient une inscription bilingue, néopunique et latine, où l'on a déchiffré, dans sa partie latine, les noms de Jupiter et d'Esculape. La Direction des Antiquités a procédé d'autre part au déblaiement de deux maisons décorées de belles mosaïques; M. Merlin les appelle, d'après les principaux sujets de leurs pavements, « la maison de la pêche » et « la maison des Muses ». Un plan hors texte indique l'état des ruines d'Althiburos à la fin de 1912. Ce sixième fascicule témoigne, une fois de plus, de l'heureuse et méthodique activité avec laquelle les fouilles et découvertes se poursuivent sans trêve en Tunisie.

M. Besnier.

Grundriss des germanischen Rechts, von Karl von Amira, 3. verbesserte und erweiterte Auflage (Grundriss der germanischen Philologie hgb. von Hermann Paul). Strasbourg, K. J. Trübner, 1913. In-8°, xii-302 pp., 5 m.

M. Karl d'Amira est, parmi les juristes allemands, celui, peut-être, qui connait le mieux le droit germanique. Sa science de la jurisprudence s'associe heureusement à des connaissances philologiques approfondies. Comme Jakob Grimm, dont il s'applique à suivre les traces, il cherche à donner dans cette œuvre une vue d'ensemble des principes essentiels du droit germanique. Une partie assez abondante de l'ouvrage est consacrée à l'énumération et à l'appréciation des sources, c'est-à-dire des documents, aussi bien chez les Germains du Sud que chez ceux du Nord. Vient ensuite l'exposé des divers faits juridiques groupés de la façon suivante : la terre, les hommes, le souverain, la parenté, la fortune, crimes et peines, tribunaux, formes judiciaires. Deux index énumérant l'un les faits et les noms, l'autre les termes techniques terminent ce volume où le germaniste est heureux de trouver des renseignements d'une précise exactitude sur une incroyable quantité de choses, le droit touchant à tout. Le seul regret que l'on puisse formuler, c'est la rapidité avec laquelle l'auteur passe sur les faits. Nous n'avons cependant pas à lui demander plus : ce livre est un *Grundriss*.

F. Piquet.

Ernest Jovy. **François Tissard et Jérôme Aléandre**. Le second séjour d'Aléandre en France (19 juin 1511-29 novembre 1514). Vitry-le-François, Tavernier, 1913, in-8°. p. 333.

— **L'étude d'Homère et de Virgile au Collège parisien de la Marche en 1757.** Ibid, 1911, in-8°, p. 81.

I. M. Jovy a donné une suite à son travail sur *F. Tissard et J. Aléandre* dont les deux premiers fascicules ont été publiés en 1899 et 1908; le troisième et dernier est consacré au séjour d'Aléandre à Paris de 1511 à 1514. Le jeune érudit venant d'Orléans professa d'abord au Collège de la Marche avec un succès prodigieux (on fera

la part des hâbleries dont les humanistes sont coutumiers). Sa réputation réelle cependant lui valut d'être nommé recteur de l'Université en 1513. Il était aussi bien vu à la cour, et Louis XII aurait voulu tirer parti de sa science et de son éloquence dans ses démêlés avec la papauté, mais Aléandre dans un milieu assez gallican sut rester habilement bon ultramontain et ménager le brillant avenir qui lui était réservé. A la fin de 1513 il devint secrétaire d'Et. Poncher, évêque de Paris et prochancelier ; il le quitta pour se mettre au service du prince-évêque de Liège. M. J. s'est borné à résumer le reste de la carrière diplomatique et ecclésiastique d'Aléandre, puisque l'humaniste seul l'intéressait. Je m'étonne qu'il n'ait pas mis à contribution les lettres de nonciature publiées naguère en Allemagne ; elles auraient sans doute fourni quelques détails complémentaires. Mais sur le rôle d'Aléandre à Paris, sur ses disciples, parmi lesquels les humanistes allemands tiennent une grande place, sur ses travaux d'éditeur et de lexicographe (l'appendice en donne la bibliographie), sur sa vie privée aussi, M. J. nous a donné d'abondants détails et un commentaire très savant. Il a traduit beaucoup de lettres ou dédicaces d'Aléandre ou à lui adressées, plusieurs passages de son journal autobiographique et a publié dans l'appendice le texte de ces documents en y ajoutant pour certains d'utiles corrections. Ce minutieux travail rendra service aux curieux de l'histoire de l'hellénisme en France et en général à celle de l'humanisme. Nous regrettons qu'un index embrassant les trois fascicules ne permette pas de le mieux utiliser.

II. Une autre brochure de M. Jovy nous présente de nouveau, mais à 250 ans de distance, ce même collège de la Marche illustré par Aléandre. L'auteur a découvert dans la bibliothèque de Vitry-le-François le *compendium rhetoricum* d'un professeur de ce collège, Lambert, et il a tiré de ces trois volumes mss. quelques documents pédagogiques nous montrant le genre d'exercices pratiqués par les régents du XVIIIe siècle et d'où l'actualité n'était pas exclue. Il y a joint de longs extraits d'une de ces joutes scolaires qui faisaient alors le principal intérêt des distributions de prix et où des élèves, dûment stylés par le maître, donnaient la preuve de leurs progrès dans les études littéraires. En 1757 Lambert avait choisi pour sujet du débat la défense de Virgile, puis d'Homère contre leurs détracteurs. Le principal intérêt de ces jeux littéraires semble être dans les emprunts fréquents aux idées de Voltaire, de Lamothe, de Rollin, qui reparaissent çà et là.

L. R.

Lucien FOULET, **Correspondance de Voltaire, 1726-1729**. La Bastille, L'Angleterre, Le retour en France. Paris, Hachette, 1913. In-8°, pp. 72, 321. Fr. 10.

Le séjour de deux ans et demi que fit Voltaire en Angleterre est une

des périodes les plus importantes de sa vie. M. Foulet a pensé justement qu'il méritait d'être étudié avec le soin le plus minutieux. Il a passé au crible toutes les lettres publiées dans Moland ou qui se sont retrouvées depuis. Remontant partout aux originaux (c'est le cas de 26 lettres) ou aux premières impressions, il a rétabli des passages arbitrairement supprimés, rectifié souvent des dates erronées, restitué le véritable texte dans quelques cas isolés ; il a lui-même découvert une lettre inédite ; aux lettres de Voltaire ou adressées à Voltaire il a joint celles où il est question de lui et qui sont au nombre de 18, alors que Moland n'en donne que 7 ; les lettres anglaises sont accompagnées d'une traduction. La connaissance intime de l'Angleterre pour la période qui nous intéresse lui a permis de fixer une foule de points mal connus et d'éclairer les rapports de Voltaire avec sa patrie d'adoption pendant son exil volontaire. Une copieuse introduction et des notes multipliées au bas des pages ne nous laissent rien ignorer des personnages et des événements auxquels la correspondance fait allusion. Enfin dans dix appendices qui occupent le dernier tiers du volume M. F. a traité en détail des questions qui lui ont paru mériter un exposé plus suivi : la querelle avec Rohan-Chabot, les pensions de Voltaire (l'auteur n'admet pas qu'il y ait eu une pension payée par le duc d'Orléans) ; les rapports de Voltaire avec Desfontaines, de Desfontaines avec Swift, de Thieriot avec Atterbury ; le prétendu rôle d'espion joué par Voltaire au compte du roi Georges ; M. F. établit le manque de fondement de cette accusation ; il discute les dates de la rentrée de Voltaire en France et s'arrête à celle de septembre ou octobre 1728. Enfin deux autres appendices sur les démêlés de Voltaire avec ses libraires, sur les ouvrages qu'il rapporta d'Angleterre, et une liste des lettres perdues relatives à la période anglaise terminent cette diligente enquête où la variété et l'abondance des documents témoignent assez du labeur et de la sagacité dont l'auteur a fait preuve. On serait presque tenté de lui en vouloir pour ses excès de scrupule et pour ne nous avoir fait grâce d'aucun des détours de ses fécondes explorations ; les chasseurs demandent un patient auditoire. En tout cas ce recueil des lettres de 1726-1729 avec son commentaire sera un indispensable complément à la savante édition des *Lettres philosophiques* de M. Lanson et un travail précieux pour les éditeurs qui entreprendront un jour la publication de l'ensemble de la correspondance de Voltaire [1].

L. R.

---

1. P. 33, il fallait renvoyer sur Mme de Tencin au livre de M. Magne, où l'affaire de la Fresnaye est tout au long exposée d'après les documents. P. 106, il y a une nouvelle édition des *Mémoires du Président Hénault* par M. Rousseau (Paris, Hachette, 1911) plus complète que celle du baron de Vigan. P. 164, Sophie-Dorothée n'est pas morte en *1740*, mais en 1757 ; il y a eu confusion avec son mari. Enfin, p. 119, prince *électoral*, pour électeur, surprend, et p. LXVIII, *condescension* est un bien vilain lapsus.

André Grellet-Dumazeau, **L'affaire du bonnet et les Mémoires de Saint-Simon.** Paris, Plon-Nourrit, 1913, in-8°, 330 pages, 7 fr. 50.

En recueillant les voix des ducs et pairs, lorsqu'ils assistaient à une séance du Parlement, le premier président devait-il ôter ou garder son bonnet? Telle est la question. Certes, l'affaire du bonnet, racontée tout uniment ou même commentée d'après le récit de Saint-Simon, ne méritait pas les honneurs d'un in-octavo. Mais l'auteur de cet ouvrage, si gros pour un si mince sujet, a eu le tort et à la fois le mérite de l'élargir singulièrement. C'est un tort parce que le sujet, tel du moins qu'il l'a traité, déborde de toutes parts le titre qu'il lui a donné. C'est un mérite, parce que, condamnation passée sur le titre, il nous a remis sous les yeux la grande querelle de la robe et de l'épée qui agita pendant plus d'un siècle une notable partie de l'ancienne France. Et cela est véritablement un sujet de livre.

Personne n'était mieux préparé que M. Grellet-Dumazeau pour une telle œuvre. Descendant d'une vieille famille parlementaire, magistrat lui-même, il s'était passionné pour l'histoire et l'organisation de l'ancienne magistrature; il en avait fait l'étude de toute sa vie. Après avoir publié plusieurs ouvrages sur cette matière, il est mort, laissant manuscrit celui-ci. On ne peut que savoir gré à l'éditeur de l'avoir livré à l'impression. Indépendamment d'une critique rigoureuse du texte de Saint-Simon, dont il fait voir une fois de plus la passion enragée contre tout ce qui heurtait les prétendues prérogatives des ducs et pairs, M. Grellet a retracé les origines et les diverses phases de la querelle, ses rapports avec les autres querelles de préséance, enfin l'affaire des princes légitimés, greffée sur la précédente, et ses suites parlementaires. Chemin faisant, il nous a dépeint les principaux personnages mêlés à ces affaires compliquées, et notamment les présidents Lamoignon, de Novion, de Harlay et de Mesmes. Les pages consacrées à ces grandes figures parlementaires seront peut-être les plus appréciées de tout ce qui a appartenu en propre à M. Grellet dans son livre.

E. W.

Comte G. Mareschal de Bièvre. **Les « ci-devant nobles » et la Révolution.** Paris, Emile-Paul, 1914, in-8°, v-344 pages. 7 fr. 50.

Si la mode était aux titres exacts, celui du nouveau livre de M. de Bièvre prêterait à une critique préliminaire : le contenu ne tient pas les promesses du contenant. *Les* ci-devant nobles, ici, se réduisent en réalité à trois, et encore à trois ci-devant de très petite noblesse, par conséquent trop peu nombreux et trop peu représentatifs de leur état en face de la Révolution. Une autre observation plus importante, c'est que des trois études dont se compose ce livre, la première seule, — toute seule, — méritait les honneurs de l'impression. Donc les deux tiers de l'ouvrage sont inutiles.

La première de ces études est consacrée à « Florian révolutionnaire ». Tout son intérêt réside dans le contraste entre Florian courtisan et commensal du duc de Penthièvre, puis courtisan de Robespierre et des clubistes. Flagorneur des puissants, sans cœur et sans dignité, voilà tout le portrait moral de Florian ; et il faut en croire M. de Bièvre, car il a écrit sur pièces.

Quant au « carrosse armorié de Mme Anjorrant de Tracy » sous-titre de la deuxième étude, toute l'excuse de l'auteur c'est que Mme Anjorrant se rattache à lui par des liens de parenté. Mais il a beau s'évertuer : les aventures de cette honorable dame et de ses proches pendant la Révolution sont d'une rare insignifiance, comparées à tant d'autres de l'époque. Cela pouvait se raconter en famille, les soirs d'hiver, sous la lampe ; mais cela ne devait pas dépasser les bords de l'abat-jour.

Il faut en dire à peu près autant des « vingt-deux années d'émigration de M. de Fontane », thème de la troisième et dernière étude de M. de Bièvre. C'est l'histoire d'un officier français qui émigre au début de la Révolution et de ses campagnes dans les Pays-Bas, à Quiberon et en Portugal. M. de Fontane était un officier subalterne quelconque, à qui il n'arriva rien de particulier qu'une blessure à Quiberon. Mais il sert de prétexte à un nouveau récit de quelques-unes des campagnes des émigrés. Il en a écrit lui-même une sorte de journal, tellement pauvre que M. de Bièvre est obligé de le soutenir à chaque instant à l'aide d'autres relations publiées depuis longtemps. Alors à quoi bon ?

E. W.

Alfred Marquiset, **Les Bas-Bleus du premier Empire**. Paris, Champion, 1914, in-8°, 217 pages.

Je ne pense pas que M. Marquiset, en écrivant d'une plume rapide et légère ce nouveau livre, se soit flatté de réveiller en nous une passion assoupie pour les œuvres des bas-bleus du premier Empire. Par conséquent, son but n'a pu être que de nous intéresser à la biographie d'une demi-douzaine de femmes qui écrivirent des romans avec leurs quenouilles, pendant que leurs contemporains écrivaient de l'histoire avec leurs épées. Mais même en circonscrivant et en précisant ainsi le dessein de l'auteur, je crois encore qu'il s'est trompé. A part l'erreur sentimentale de Mme Cottin, peut-être moins ignorée qu'il ne semble le supposer ; à part les fleurs fanées de Fanny Beauharnais dont la galerie se moque depuis plus de cent ans, et sur lesquelles il avait plus rien à dire ; à part enfin les trente-six maris manqués de Victorine de Chastenay (dont elle avait pris soin de nous présenter elle-même le décompte), et son ami de cœur le policier Réal (pour lequel M. Marquiset partage peut-être à tort son indulgence), je ne vois pas ce qui peut solliciter notre attention en faveur de ces autres

bas-bleus si justement oubliés, Mme Babois, Mme Dufrénoy, Mme de Montanclos et Mme d'Hautpoul.

E. W.

Le maréchal Canrobert, Souvenirs d'un siècle, par Germain Bapst. Tome sixième, **Bataille de Saint-Privat**. Avec six cartes. Paris, Plon, in-8° xxiv et 635 p.

Le volume est sûrement trop gros. Il gagnerait à être diminué de quelques pages. Mais il est digne des volumes précédents. Il vaut surtout par l'idée qui court d'un bout à l'autre, par une idée que l'auteur démontre de vive et poignante façon au milieu de toutes les anecdotes qu'il raconte et de tous les tableaux qu'il trace : la victoire appartient à ceux qui agissent. Dès le 16 août, Bazaine est perdu, et son armée avec lui, parce qu'il n'ose prendre l'offensive, parce qu'à l'abri des forts de Metz, il veut attendre les événements. Aussi à Rezonville, il ne bouge pas ou plutôt, comme dit M. Bapst, il s'agite dans le vide, et, à Saint-Privat, il se désintéresse absolument de la lutte. Nous ne pouvons rien citer de l'œuvre remarquable que nous annonçons. Contentons-nous de dire que le livre se lit avec le plus vif intérêt ; qu'il abonde en renseignements inédits, en témoignages saisissants et en scènes dramatiques ; que M. Bapst, comme nos officiers d'aujourd'hui (p. 602), « a donné une somme de labeur énorme » dont nous devons lui être reconnaissants ; que, si l'on se prend à maudire l'inconcevable Bazaine, on admire Canrobert qui, dans cette journée du 18 août, « a fait son devoir et l'a fait jusqu'au bout » (p. 495).

A. Chuquet.

Heinrich von Treitschkes Briefe herausgeg. von Max Cornicelius. I. Band. 1859-1866. Leipzig, Hirzel, 1913, in-8°, p. 496. Mk. 10.

Le second volume de la correspondance de Treitschke, qu'un troisième et dernier doit suivre à bref délai, comprend les années 1859 à 1866 avec 310 lettres, éditées et annotées par M. Cornicelius avec le même soin que les précédentes. Celles-ci se rapportent aux années de professorat à Leipzig et à Fribourg, coupées en 1861 par un séjour d'études à Munich. Comme dans le volume précédent (V. *Revue* du 13 sept. 1913), ce sont des années de laborieuse et féconde préparation ; mais la voie est maintenant trouvée, il n'y a plus d'hésitation entre le savant et l'artiste, l'historien et le poète. Treitschke se donne tout entier à l'histoire, à son *Histoire de la Confédération germanique* qui sera l'*Histoire de l'Allemagne* de 1815 à 1850. Seulement pour lui cette œuvre est avant tout un acte politique ; écarté par son infirmité d'un rôle parlementaire et de la politique active, il entend agir par son enseignement et ses livres sur les destinées de son pays, il veut travailler à en faire l'éducation politique.

C'est la carrière du jeune publiciste, du patriote impatient et bouillonnant que toutes ces lettres éclairent : ses succès de professeur à Leipzig (nul de ses collègues ne connut pareille affluence d'étudiants); ses triomphes d'orateur dans l'anniversaire de Fichte, dans la fête du cinquantenaire de la bataille des Nations; sa collaboration aux revues des *Preussische Jahrbücher* et des *Grenzboten*; ses amitiés étroites avec les chefs du libéralisme, avec Freytag, Mathy, Mohl, Haym, Mommsen, Moritz Busch; même les études silencieuses dans la bibliothèque de Munich et les patientes recherches aux archives de Carlsruhe et de Berlin, tout n'a qu'un but, hâter le moment où cessera la misère politique de l'Allemagne morcelée, étouffant sous le régime avilissant des petites dynasties. C'est le thème général qui revient sans cesse, dans le choix de ses cours et de ses essais, dans ses projets d'études, dans ses appréciations des hommes et des événements, et qui ne lasse pas, tant il y a de sincérité et de passion dans le commentaire du jeune historien. Malgré ses préventions, son jugement reste clair : il trouve dans Napoléon III un piètre érudit, mais reconnaît les embellissements que Paris lui doit; il estime la *Colognaise* de Becker bien inférieure à la réponse de Musset. D'ailleurs s'il a tout rapporté à son rêve d'unitarisme, à sa foi dans la mission de la Prusse, il a su, sans se disperser, donner son intérêt à d'autres sujets. On suivra dans les lettres la genèse et la transformation des essais, des *Historische und politische Aufsätze*; on accompagnera, comme dans le précédent volume, l'auteur dans ses nombreuses excursions qui l'ont mené à Vienne, dans le Tyrol, dans l'Alsace qu'il juge fortement romanisée, jusqu'à Paris et à Lyon, et on jouira de nouveau de ces croquis savoureux; on découvrira, non sans surprise, dans ces nouvelles pages un trait rare dans les anciennes, un humour rude mais franc qui çà et là y transparaît. Les discussions d'idées générales, les longues dissertations aux amis de jeunesse ont passé au second plan; au contraire les questions de personnes et les problèmes de l'actualité y ont pris la première place. L'attitude de Treitschke vis-à-vis de la Saxe et de son ministre Beust est devenue plus irritée et plus impatiente; le séjour de Fribourg lui a fait connaître, avec l'antipathie du Sud pour la Prusse, l'hostilité des ultramontains et achevé de hérisser le protestantisme de ce fougueux descendant des Hussites; l'incapacité d'agir du parti national-libéral le remplit de dégoût pour la rhétorique creuse des orateurs du Kyffhäuser, et d'autre part la politique tortueuse et anti-constitutionnelle de la Prusse l'a déçu, sans lui ôter sa confiance dans l'avenir. Bismarck, qu'il traitait au début de « hobereau superficiel », en raillant sa formule *Par le sang et par le fer*, Bismarck aurait mis volontiers au service de ses projets cette plume éloquente et il lui fit des avances. Treitschke les a déclinées pour garder son indépendance, mais il est entièrement avec lui dès qu'on agit, dès que le ministre a orienté sa

diplomatie vers l'annexion des duchés, dès qu'il engage résolument la lutte avec l'Autriche. Nous sommes à la veille de Sadowa quand le second volume se ferme. Treitschke dit quelque part dans cette correspondance qu'il ne faut pas juger un homme sur ses lettres; pour lui, il n'a pas à craindre qu'elles troublent l'impression que laissent ses livres, tant elles le montrent ardent, vibrant et entier.

L. Roustan.

Verlagskatalog der C. H. Beckschen Verlagsbuchbuchhandlung Oskar Beck in München 1763-1913. Mit einer geschichtlichen Einleitung herausgegeben zur Feier des 150 jährigen Bestehens der Firma. Munich, 1913, pet. in-4° p. 376.

L'histoire d'une grande maison d'édition est aussi pour un pays un fragment de son histoire intellectuelle et elle mérite l'attention du public. La librairie C. H. Beck de Munich qui a maintenant derrière elle un passé de cent-cinquante ans a jugé que le moment était venu de résumer son œuvre : elle l'a fait par la somptueuse édition d'un catalogue général de ses publications précédé d'une histoire de la maison, qu'a écrite son chef actuel M. Oskar Beck. Elle fut fondée en 1763 à Nördlingen par un jeune Saxon avisé et entreprenant, Carl-Gottlob Beck. Ce premier ancêtre intéresse l'histoire littéraire par ses relations avec le satirique Wekhrlin, un compatriote de Schubart qu'il rappelle avec moins de génialité. C. Beck, sans rester étranger aux lettres, chercha à donner à sa librairie une direction surtout scientifique. Son fils aîné Carl-Heinrich Beck, qui en fut le chef de 1802 à 1834, en accrut encore l'activité, en joignant à l'imprimerie une lithographie et à la librairie un antiquariat. Le petit-fils Karl Beck l'oriente du côté de la théologie et du droit et détermine ainsi les deux grandes spécialités qui devaient faire la réputation de la maison. Il mourut très jeune en 1852 à trente-six ans. L'entreprise est alors dirigée par sa veuve, aidée du frère cadet Wilhelm et d'un associé E. Rohmer qu'elle épousa en 1857. La librairie Beck sut attirer à elle les théologiens et les juristes les plus en renom, Hofmann, Löhe, Döllinger, Friedrich, Bluntschli, Staudinger, Riedel, etc. Elle s'ouvrit aussi aux historiens et confia à Schulthess la publication du *Geschichtskalender* qui s'est continuée depuis 1860 jusqu'à nos jours. En 1884 la direction passe au beau-fils de Rohmer, O. Beck, qui en 1889, transporte la librairie à Munich.

C'est la période des quarante dernières années que l'auteur de cette esquisse historique a retracée avec le plus d'abondants détails. Certains sans doute ne relèvent que de la chronique familiale, mais ce tableau de l'activité des éditeurs est aussi intéressant à suivre, parce qu'il nous donne un peu comme une histoire de la théologie protestante, en même temps que de l'évolution du droit bavarois et du droit

national. Les publications de la firme suivent la pénétration des lois d'Empire dans la Bavière et pour une certaine part elles ont même contribué à cette œuvre de lente adaptation. A l'étranger cependant c'est par d'autres livres que la réputation de la librairie s'est répandue : il suffit de rappeler la vaste collection du *Handbuch des klassischen Altertums* et des noms fameux dans la science, tels que ceux de Christ, L. Traube, Brugmann, Krumbacher, etc. Dans le domaine de la pédagogie elle acquit des collaborateurs non moins précieux et édita en foule des ouvrages qui font encore autorité. Il faudrait aussi mentionner la collection de biographies de poètes et de penseurs, comme le *Goethe* de Bielschowsky, le *Schiller* de Berger, etc. et enfin une abondante littérature militaire, relative surtout à la guerre franco-allemande. Cette revue d'un fragment du labeur scientifique de l'Allemagne où se reflète une longue période de sa vie politique et sociale, où se mêlent aussi les souvenirs personnels de l'éditeur et des extraits de correspondance, est attachante et instructive; un index permettra de l'utiliser. Des fac-similés d'autographes, des portraits des divers chefs de la librairie et des principaux auteurs qu'elle a édités sont joints au volume qui est d'une exécution typographique très soignée. Le catalogue lui-même (p. 155-376) disposé alphabétiquement, sans aucune division, a été minutieusement établi : il signale toutes les anciennes éditions et donne la matière des volumes d'articles ou d'essais. Il serait à souhaiter que nous recevions pour chaque grande librairie un pareil résumé de son rôle et de son œuvre.

L. Roustan.

Robert Michels, **Elemente zur Entstehungsgeschichte des Imperialismus in Italien** (t. à part de l'*Archiv. für Sozialwissenschaft*, Bd. XXXIV, H. 1 et 2, janvier-mars 1912), 93 p.

M. M. montre que le jeune impérialisme italien diffère essentiellement de ses aînés, les impérialismes britannique, français, allemand. Ceux-ci, essentiellement, sont à base économique. Or, ni les capitaux italiens ne souffrent d'un pléthore qui les force à s'exporter, ni l'industrie italienne, malgré ses réels progrès, n'est contrainte à la conquête des débouchés. L'impérialisme italien est, d'abord, un phénomène démographique : 3,300,000 Italiens, en 1901, vivaient déjà hors du royaume, et le chiffre réel doit dépasser de beaucoup, à l'heure actuelle, le cinquième million. Ces « colonies sans drapeau », dans les divers pays où elles sont installées, sont méprisées et souvent détestées par le milieu ambiant; elles sentent donc, plus impérieusement que d'autres, le besoin d'une protection nationale. De là, pour le royaume, le désir de trouver des terres italiennes où déverser l'excédent d'une population qui a 4, 53 enfants par ménage. D'autre part, l'impérialisme italien, dit M. M., est d'origine « politique ».

Nous dirions plus volontiers psychologique. L'Italie souffre d'être la « Cendrillon » des nations modernes ; le mirage des souvenirs, après l'avoir attirée vers les ruines de Carthage et vers l'Erythrée, vient de l'attirer vers l'antique Cyrène ; la jalousie qu'elle éprouve à l'égard de son alliée (mais non amie) l'Autriche est venue renforcer ce sentiment. La démonstration de M. M. eût été plus probante s'il ne s'était pas borné à la seule Afrique du Nord, s'il avait montré (on pouvait le faire dès 1912) la troisième Rome recueillant dans l'héritage vénitien des prétentions à la *signoria* de l'Adriatique et à la domination de l'Egée. L'impérialisme italien n'est pas exclusivement colonial. C'est un nationalisme historique, une mégalomanie faite d'orgueil collectif et nourrie de souvenirs.

L'œuvre tripolitaine n'inspire à M. M. qu'une très médiocre estime. Il ne croit pas que la Tripolitaine nourrira jamais plus de 15 à 20,000 Italiens (l'exemple de la Tunisie voisine ne semble-t-il pas plaider contre ce pessimisme ?) ; il en conclut que les vraies colonies italiennes continueront d'être le Brésil et l'Argentine ; en gros, il pourrait bien avoir raison.

Il est vrai que M. M. a un remède inattendu à offrir à l'Italie surpeuplée et affamée : la mise en pratique systématique du néo-malthusianisme ! Le pire ennemi de l'Italie n'eût pas trouvé mieux. Ce qui est bizarre, c'est que le même apôtre de la restriction volontaire des naissances n'a pas assez de dédains pour la France, « à qui la médiocrité de son accroissement interdit le luxe de peupler ses colonies avec ses propres colons ». Où est le vrai ?

Au reste, M. M. ne s'encombre point des scrupules d'une éthique vieillie : « Le principe des nationalités, c'est-à-dire le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, est un symptôme de faiblesse. Dès qu'une nation a dépassé la phase défensive et commence à sentir sa force, elle se débarrasse de cette théorie ». Cette savoureuse franchise donne tout leur prix à quelques notes pleines d'humour sur la « reconquête » de l'Alsace. M. M., au moins, nous fait grâce des « frères retrouvés ».

Comme M. Andler l'a fait pour l'Allemagne, M. M. montre qu'impérialisme et socialisme ne sont nullement des termes qui s'excluent réciproquement : « Dans l'impérialisme italien prédomine une note prolétarienne ».

Henri HAUSER.

E. BOUTROUX, P.-W. BARTLETT, J.-M. BALDWIN, L. BÉNÉDITE, W. V.-R. BERRY, D'ESTOURNELLES DE CONSTANT, Louis GILLET, D.-J. HILL, J.-H. HYDE, MORTON FULLERTON, **Les Etats-Unis et la France**. Paris, F. Alcan (Bibliothèque France-Amérique), 1914. In-8°, 222 p. 18 grav. hors texte.

Recueil de conférences prononcées à Paris, les unes en français, les autres en anglais, en 1912-1913 par des membres du comité

France-Amérique. Naturellement ces dix conférences sont de valeur inégale. Celle de M. Emile Boutroux sur *La pensée américaine et la pensée française* est un morceau hors de pair : « Comme les Français peuvent appeler l'attention des Américains sur les conditions du jaillissement de l'idée, de même les Américains peuvent avertir les Français de ne pas imposer au réel les postulats de la logique abstraite ». De l'autre côté de l'Atlantique, la voix de M. Mark Baldwin fait noblement écho à celle de M. Boutroux. Il est fâcheux que la pensée si profondément juridique de M. Baldwin ait été complètement gâtée par un traducteur maladroit. Cette langue si rigide, si profondément américaine, aurait eu besoin d'un interprète qui eût le sentiment des nuances, qui possédât une connaissance également sûre des deux langues, et qui fût capable de transposer au besoin l'une dans l'autre. Qu'est-ce (il s'agit du pragmatisme) qu' « un document précieux dans la vie *tempestueuse* d'une nation » ? Et ceci : « Il y a *un mouvement sur pied* pour accorder au Juif et au laïque le droit d'employer le septième jour... ». P. 154, la traduction brutale de *repeal* par « rappeler » rend la phrase incompréhensible pour tout Français qui ne sait pas l'anglais. — La conférence de M. d'Estournelles de Constant a déjà paru dans son récent volume.

On notera — c'est peut-être le résultat souhaité par le comité — que si les orateurs français professent souvent une admiration un peu exclusive pour les choses américaines, les orateurs américains sont surtout séduits par l'individualisme critique des Français, par le charme de nos vieilles villes, par le goût dont font preuve nos plus humbles artisans. Les deux civilisations apparaissent ainsi comme vraiment complémentaires l'une de l'autre. Quelques Américains s'expriment même (voy. M. Paul W. Bartlett sur la sculpture) avec une verdeur des plus amusantes sur certains côtés de la vie américaine. J'ajouterai qu'ils ont parfois trop d'indulgence pour nos propres défauts. Ils iraient jusqu'à trouver des justifications à notre grand vice national (grand péril national aussi), à savoir la stérilité volontaire. Je sais bien que, là dessus, les Américains sont à peu près au même niveau que nous, également esclaves de l'hédonisme ; mais l'immigration leur permet de tenir moins compte de ce facteur.

Henri Hauser.

Fernand Baldensperger, **La Littérature**. Création, succès, durée. Paris, Flammarion, 1913, in-18, p. 330. Fr. 3,50.

Paul Stapfer. **Dernières variations sur mes vieux thèmes**. Paris, Fischbacher, 1914, in-16, p. 296.

I. M. Baldensperger nous avait donné jusqu'ici sur des questions de détail de pénétrantes analyses, intéressant surtout les problèmes que soulève l'apparition d'un genre, d'un goût, d'une mode même dans la vie littéraire, ou bien les points de contact de littératures voi-

sines avec la nôtre, ou encore la diffusion d'une œuvre étrangère dans notre pays. Il s'était tenu loin de la synthèse, mais on pouvait prévoir qu'elle ne tarderait pas à le solliciter. Voici un premier livre de ce genre où il a disposé en un tableau d'ensemble la matière d'abondantes lectures et d'observations accumulées. Son livre est comme une philosophie de l'histoire littéraire, ou plus simplement un essai de description des lois qui régissent la genèse, la vie et le succès des formes littéraires, en prenant le mot au sens le plus large. Les questions d'origines, touchant à des périodes de civilisation mal connues, ont été, avec raison écartées ; elles demanderaient un livre à part. Celui-ci expose d'abord l'effort double et contradictoire de l'artiste vers l'expression originale et la compréhension exigée par un vaste public. Une seconde partie étudie les conditions du mouvement en littérature, l'influence assez faible des changements politiques (je l'estimerais plus profonde, mais retardée jusqu'à la génération suivante), celle plus accusée des doctrines philosophiques ou sociales, le rôle des esprits originaux, ceux que M. B. appelle les *inadaptés*, l'utilisation de telle période du passé national, comme les emprunts à l'étranger. Les deux dernières parties envisagent surtout les rapports de l'œuvre littéraire avec son public, les conditions pour elle de succès et de réputation, son action sociale bienfaisante ou funeste, enfin la constitution des grandes renommées littéraires, soit individuelles, soit collectives.

Ce bref résumé ne donnera qu'imparfaitement l'idée du livre, d'autant que cet essai de synthèse vaut surtout par la richesse des menus détails, des faits et des exemples que l'auteur réunit ou simplement suggère. Il a trouvé sur son chemin une série de questions intéressantes souvent abordées et parfois encore pendantes : ainsi sur le rôle de l'inspiration, la critique biographique, le classicisme, la responsabilité de l'écrivain, le cosmopolitisme littéraire, la mesure dans laquelle la littérature est l'expression de la société, le degré où elle synthétise le génie national, etc. M. B. a montré le lien de ces problèmes avec son sujet, il les a illustrés de témoignages précis et concrets et il propose de sages conclusions. Le livre, par la collection à laquelle il appartient, ne veut être qu'un essai de vulgarisation scientifique, et il est écrit avec toute la souplesse que demande le genre ; mais il mérite aussi par quelques-unes de ses meilleurs pages d'attirer l'attention des critiques et des historiens.

II. Je joins à ce compte rendu une courte note sur le dernier livre de M. Stapfer, puisqu'il y reprend le sujet des *Réputations littéraires* et que ses Essais sont mentionnés par M. Baldensperger. Cependant une petite partie seulement se rapporte en fait à l'ancien thème. Le reste, composé d'articles de revues écrits de 1911 à 1913, commente, avec beaucoup de confidences personnelles et d'abondantes redites, des livres

d'esthétique ou de philosophie religieuse récemment publiés ; on me pardonnera de ne pas m'y attarder. Dans la seconde série des *Réputations* que j'ai annoncée ici (*Revue*, 30 juin 1902) il y avait déjà beaucoup de variations sur le succès des œuvres littéraires, les jugements convenus, la légende des livres solides assurés de vivre quand même, la nécessité pour l'auteur de préparer de son vivant sa renommée posthume, etc. Quelques chapitres de ce recueil de mélanges reprennent sans rien de nouveau les idées justes et fines, et aussi les lieux communs, les paradoxes et les boutades d'il y a douze ans, sans autre profit bien réel pour le lecteur qu'un court moment passé dans la compagnie d'un homme d'esprit. M. St. est-il d'ailleurs bien venu à se plaindre de l'insuccès et de l'oubli ? Tels de ses ouvrages ont eu cinq et neuf éditions, et il a eu un si vif plaisir à les écrire que l'amertume de ses dernières doléances n'apparaîtra que comme une forme de l'ordinaire coquetterie des auteurs.

L. Roustan.

Archivio Glottologico Italiano, XVII, puntata 3, pp. 289-562. Torino, E. Loescher, 1913.

Ce troisième fascicule du tome XVII de l'*Archivio Glottologico* est aussi considérable à lui seul que les deux précédents (voir *Revue Critique* du 31 août 1912), et le contenu n'en est pas moins riche. Il renferme tout d'abord trois articles de fond. M. Terracini y donne (pp. 289-360) la suite de l'étude très poussée qu'il a consacrée au parler d'Usseglio ; il y achève le vocalisme, et envisage ensuite les consonnes suivant qu'elles se trouvaient en position forte ou faible. Presque tout serait à noter dans ce travail : j'y remarque surtout *passim* les faits relatifs à la réduction des proparoxytons, et qui offrent tant d'analogie pour le nord-ouest de l'Italie avec ce qui s'est passé en France. La seule existence à Usseglio (s'il y est vraiment indigène) d'un infinitif comme *fare* soulèverait un très délicat problème, et, étant donnée ici la chute régulière de la voyelle finale dans les paroxytons, nous interdirait de considérer cette forme comme remontant jusqu'au latin vulgaire. Mais *fare* est-il bien indigène ? — M. G. Bertoni publie (pp. 361-389) des notes étymologiques et lexicologiques qui sont une contribution à l'histoire du dialecte de Modène, et chemin faisant il déplore lui aussi, comme on l'a souvent fait chez nous, la disparition de ces beaux mots qui meurent « opprimés par la tyrannie de l'usage ». Très intéressantes constatations p. 368 sur *av*, c'est-à-dire *apem*, qui a été remplacé à Modène par *béga*, mais qui existait encore au XVIIIe siècle : en français aussi le mot a disparu depuis la Renaissance, mais cependant l'enquête de MM. Edmont et Gilliéron l'a retrouvé toujours vivant à la pointe du Médoc. P. 379 je crois qu'il ne faut point hésiter à voir dans *nusança* une aphérèse de la combinaison *in usança*. — M. A. Prati lui aussi

donne (pp. 390-436) une très importante série d'étymologies dialectales, mais qui se rapportent aux différentes parties de la péninsule : c'est décidément vers ces problèmes d'étymologie dialectale que depuis quelques années, en Italie comme ailleurs, se tourne de préférence l'activité scientifique des romanistes. P. 421 l'existence constatée à Vicence d'une forme *trámene* met hors de doute le type du latin vulgaire *tramen, -inis*, auquel on a voulu substituer quelquefois *tramite*.

Le reste du volume est occupé par des variétés de dimension moindre que ces grands articles, mais qui touchent elles aussi à des points presque toujours intéressants. M. C. Battisti, par exemple, apporte une contribution de quelque étendue à l'étude du dialecte littéraire de Cles. M. C. Poma étudie les noms de famille monosyllabiques qui sont parfois spéciaux à une région (à Milan *Bech* se rattachant à *becco*, à Turin *Ru* qui est le français *Roux*), ou qui peuvent représenter des abréviations (ainsi *Bin* de *Albino*, *Tin* de *Valentino*, etc.). Vient ensuite une remarque de M. Bertoni sur la 114e des Gloses de Cassel, déjà souvent discutée (*deurus* : *deohproh*) ; puis des observations de M. A. Trauzzi sur la phonétique et la morphologie d'une quinzaine de formes vulgaires, qui ont été relevées dans des chartes de Pise antérieures à l'an 1200. M. Zaccagnini publie un document du XIIIe siècle écrit dans la langue de Pistoie. Et tout cela prouve assurément qu'en ce qui concerne les études romanes l'activité scientifique est toujours assez intense de l'autre côté des Alpes, et que le mouvement déterminé par Ascoli n'est pas près de se ralentir. Il y a en outre dans le présent cahier un double compte-rendu qui se rapporte au *Romanisches etymologisches Wörterbuch* de Meyer-Lübke, qui est en cours de publication. M. Prati reproche au savant professeur de Vienne certaines inexactitudes et des incohérences, qui pourront avoir une répercussion dangereuse, dans la transcriptions des formes italiennes dialectales ; il indique des additions pour la partie parue. M. Bertoni en signale lui aussi quelques autres ; mais il cherche avant tout à rendre pleinement justice à l'énorme labeur et à la science que suppose un tel ouvrage ; il n'a pas de peine à faire ressortir sa supériorité sur le lexique de Körting, qui a pourtant rendu bien des services. L'article nécrologique sur Emilio Teza prouve que ce savant n'était point le premier venu, mais que, malgré sa prodigieuse activité, et par suite d'une dispersion inhérente à son caractère, il ne laisse pas en somme l'œuvre qu'il aurait pu. — Enfin le fascicule se clôt (pp. 525-562) par un index général et copieux du tome XVII, index très attentivement dressé par le directeur actuel lui-même de l'*Archivio*, M. Goidànich, et qui est presque une œuvre originale en son genre, scientifique par la disposition des matières, destinée à épargner bien du temps à ceux qui voudront faire des recherches dans le volume.

E. BOURCIEZ.

— Comme les trois années précédentes, M. Dejob offrira en 1914 au candidat reçu le premier à l'agrégation d'italien cinquante francs de livres à choisir dans une liste, et mettra au concours une bourse de vacances de quatre cents francs pour l'Italie. Aucune condition d'âge, de grade ni de sexe n'est exigée : il suffit d'être Français et de s'engager à passer, en cas de succès, deux mois consécutifs à Florence entre le 1er août et le 1er novembre. Le concours aura lieu en juillet à Paris : il comprendra, à l'écrit, un thème et l'appréciation en italien d'une page d'un classique italien (pour ces deux épreuves, 4 heures en total sont accordées) ; à l'oral, la traduction, improvisée et suivie d'un bref commentaire, d'un morceau de français et d'un morceau d'italien. Le vainqueur recevra deux cents francs séance tenante, cent francs à la nouvelle de son arrivée à Florence, cent francs dans les cinq jours qui précéderont son retour en France. — Prière de notifier les candidatures à M. Dejob, 80, rue Ménilmontant, Paris.

— Le titre de la brochure de M. Ed. Haller, *Indogermanen, Sprache, Ursitz, Ausbreitung auf geologischer und linguistischer Grundlage* (Iena chez Costenoble, 1913, in-8°, 78 p.) est inquiétant. Je ne sais ce que vaut la géologie de l'auteur ; mais il suffit de jeter les yeux sur son livre pour s'apercevoir qu'il est en linguistique un amateur et que, si son ouvrage renferme d'innombrables erreurs, le linguiste n'y trouve pas de données nouvelles qui lui soient utiles. — A. Me.

— Poursuivant l'étude des précieux documents sur un dialecte algonquin qu'il a rapportés de son voyage en Amérique, M. Uhlenbeck vient d'ajouter deux importantes monographies à celles qu'il a déjà publiées : *De vormen van het blackfoot* 46 p. in-8°) et *De Conjunctif-achtige modi van het blackfoot* (29 p. in-8°), toutes deux à Amsterdam (chez Johannes Müller), dans les publications de l'Académie, 4e R., D. XII, 1913. — A. Me.

— Le *Phonetic spelling. A proposed Universal Alphabet for the rendering of English, French, German and all other forms of Speech* de Sir Harry Johnston (Cambridge, University Press, 1913, in-8°, vi-92 p.) est l'essai naïf et bien intentionné d'un amateur qui ne se doute pas qu'il s'attaque à un problème insoluble. — A. Me.

— Dans les 56 pages de sa brochure parue à Austin, Texas (*Bulletin of the University of Texas*, Number 263, January 15 1913), M. E. Fay se fait fort de démontrer la proposition énoncée dans le titre : *Indo-European verbal flexion was analytical* (a return to Bopp). Mais les preuves dont il se contente ne suffiront certainement pas aux autres linguistes, et la façon dont il écarte les formes qui l'embarrassent paraîtra un peu sans gêne ; ainsi quand il analyse, p. 41 (ἐ)πριάμην en *priy°m-ené(i)m* « j'allais à l'achat », l'*ā* de la désinence dorienne -μαν est déclaré analogique sans hésitation. J'avoue même ne pas arriver à comprendre du tout le § 106, p. 48, où se trouve un rapprochement imprévu avec un fait français. — A. Me.

— Sous le titre de *Miscella altera* (Leyde, Brill, 1913, 42 p. in-8°), le professeur de La Haye, M. C. Brackman, nous donne sa récolte annuelle : les textes visés viennent cette fois de Quintilien, Fronton, Aulu-Gelle, Justin, Minucius, Arnobe et Firmicus. Dans sa courte préface comme dans le choix des auteurs, on voit que M. Br. s'attache ici aux écrivains qui pratiquent les clausules (surtout Arnobe) ; il est sûr que par les règles on a, pour distinguer les parties altérées, un secours des plus utiles. Parmi les corrections que propose M. Br. il en est qui ont pour elles l'évidence. Fort ingénieuse est : p. 9, au milieu, la nouvelle interprétation de *mutare* (Fronton, Nab. 229, 1) ainsi coupé *muta re* (r. e. silentio). J'aurais voulu dans les rapprochements plus de rigueur et le soin d'éviter ce qui peut être dû au hasard ou qui est banal et traînait partout. — E. T.

— Nous venons de recevoir une plaquette (80 p.) de M. I. Blum, intitulée : *De compositione numerosa dialogi Ciceronis de amicitia* (Inspruck, 1913). Elle porte le n° 8 dans une série de *Commentationes Ænipontanae* que dirige M. E. Kalinka professeur de philologie classique à Inspruck. Parmi les fascicules précédents, je détache les titres suivants qui se rapportent au latin : I: A. Ausserer : de clausulis Minucianis et de Ciceronianis quae quidem inveniuntur in libello *de senectute*; IV, A. Zingerle : Uebersicht ueber philologische Handschriften aus tirol. Bibliotheken ; J. Lechner, de codice Ænipontano 579 quo continetur *Ovidi remedia Amoris* ; V, L. Siegel, Imperfekt *audibam* und Futur *audibo*. — Trois parties dont je me permets de changer l'ordre : celle qui vient en dernier lieu (13 p.) et qui vise les débuts de périodes; la seconde (9 p.), consacrée aux nombres répandus à travers les périodes ; enfin la première (50 p.) formant 4 chapitres : I, clausules où aucune syllabe n'est résolue (22 p.) ; II, clausules où une ou plusieurs longues sont résolues; III, rapport entre les clausules finales et les périodes qui les précèdent; IV, rapport de l'accent grammatical avec l'ictus métrique dans les clausules. Pour chaque espèce de clausules, relevé de leur nombre avec l'indication du nombre des mots qui les forment, des différentes coupes à distinguer ; totaux et rapports. — Discussions sur le texte de 16 passages. — Le travail est soigné et de forme élégante ; mais on est étonné que de cette série de statistiques, presque rien ne sorte en fin de compte ; pas de conclusion nette ; aucune bibliographie ; pas de comparaison avec les autres œuvres de Cicéron. Nulle part M. Bl. ne s'est demandé si la base qu'il a choisie dans l'œuvre si vaste de Cicéron n'est pas relativement d'une extrême étroitesse et telle en vérité qu'on ne puisse se fier à des résultats qui pourraient bien n'avoir que l'apparence. — É. T.

— Dans un recueil jubilaire intitulé *Festschrift der K. Altertümersammlung in Stuttgart*, 1912, p. 46-55, M. P. Gœssler décrit les ruines du petit *castellum* de Risstissen, dans le Wurtemberg, à deux kilomètres de la rive gauche du Danube, qui fut occupé par les troupes romaines d'abord sous Claude, de nouveau sous Vespasien, et autour duquel se développa au IIe siècle une bourgade assez florissante : *Das Kastell Risstissen und seine Bedeutung für die römische Okkupationsgeschichte Südwestdeutschlands*. A la suite, p. 56-64, R. Knorr étudie les fragments de poteries sigillées qu'on a retrouvés à cet endroit, soit en dehors du *castellum*, soit dans le *castellum* lui-même; ces fragments portent les noms de potiers de la Gaule méridionale, qui ont travaillé entre le milieu du règne de Tibère et le commencement de celui de Trajan : *Die neugefundenen Sigillaten von Risstissen und ihre Bedeutung als südgallischer Import*. A la page 57, un tableau ingénieux nous montre comment se répartissent chronologiquement, d'après la comparaison des données fournies par les différentes localités où on les a recueillis, les produits de chacun de ces artisans ; c'est sous les règnes de Néron et surtout de Vespasien que leur activité a été le plus intense. — M. Besnier.

— M. Robert Knorr, continuant ses études sur les poteries sigillées de Germanie, s'est occupé de celles d'Aislingen dans un travail de 77 pages, avec 6 figures dans le texte et 18 planches. *Die Terra-Sigillata-Gefässe von Aislingen*, extrait du *Jahrbuch des historischen Vereins Dillingen*, XXV, 1912. On trouvera là les images fidèles de tous les fragments recueillis dans cette localité, leur description minutieuse avec d'instructives comparaisons, le fac-similé des signatures de potiers (pour la plupart originaires de la Gaule centrale ou méridionale ; un seul est certainement italien), l'examen du profil des vases et leur groupement d'après leurs formes. Aislingen paraît avoir été occupé par les Romains vers le milieu du règne de Tibère et particulièrement florissant au temps de Caligula et surtout de Claude ;

les poteries du temps des Flaviens sont déjà plus rares; vers l'année 100 la bourgade fut complètement abandonnée. — M. Besnier.

— Nous avons reçu les numéros suivants de la petite collection *Bibliotheca romanica* (Strasbourg, Heitz., in-12, 0 fr. 50 par n°). 188-189. *Ronsard, Odes, 1er livre* (112 p.). L'éditeur, M. H. Vaganay, a suivi l'édition de 1578, celle à laquelle Ronsard donna le plus de soin; un supplément donne les odes appartenant à d'autres recueils. La bibliographie, les variantes, les notes, etc., paraîtront ultérieurement dans un fascicule à part, mais une petite introduction nous renseigne déjà sur l'histoire des éditions. — 175-176. *Théâtre de Voltaire. Tancrède* (118 p.). M. Léo Jordan nous en offre un texte encore inconnu; il a reproduit un manuscrit de la Bibliothèque de Munich représentant un brouillon de la tragédie offerte en 1759 par Voltaire à l'Électeur palatin Charles-Théodore. La pièce fut depuis profondément remaniée et la savante édition de M. J., qui a fourni là un travail original, nous permet de suivre toutes ces transformations. — 179-182. *Diderot, Le Paradoxe sur le comédien, Le Neveu de Rameau* (241 p.) publiés par M. F. Luitz, ont été signalés ailleurs. — 168-174. *Stendhal, Le Rouge et le Noir* (558 p.) publié par M. Hubert Gillot d'après l'édition originale de 1831. — 178. *Ugo Foscolo, Poesie giovanili, Poesie liriche e satiriche originali* (70 p.), par M. G. Tecchio, avec une biographie sommaire du poète et une notice bibliographique; on aurait souhaité plus de renseignements sur le choix adopté pour ce petit recueil. — 177. *La Vida de Lazarillo de Tormes* (70 p.). M. L. Sorrento l'a réimprimée d'après l'édition de Foulché-Delbosc, avec des variantes, mais insignifiantes; il discute dans l'introduction la question toujours pendante de l'attribution de la célèbre nouvelle. — 183-187. *Mateo Aleman, Guzman de Alfarache, Primera parte* (347 p.), publié par M. Fritz Holle, d'après l'édition de Burgos de 1619, la dernière qu'Aleman ait pu revoir; M. H. donne des variantes des éditions plus anciennes et a utilisé aussi la précieuse traduction italienne de 1615. Une introduction relativement étendue traite d'un plagiaire d'Aleman, Sayabedra, et nous donne l'analyse de sa contrefaçon; la notice bibliographique cite les éditions (M. H. en compte 42) et les traductions. Ce petit volume nous a paru avec le *Voltaire* de M. Jordan établi avec beaucoup de soin, comme d'ailleurs nous l'avons constaté pour la plupart de ceux qui composent la collection. — L. R.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 13 février 1914.* — M. Cagnat lit une lettre de M. L.-A. Constans, membre de l'École française de Rome, relative à la découverte, faite par M. Boni sur le Palatin, d'un caveau que l'explorateur italien croit être le *mundus civitatis Palatinae*.

M. F. Préchac essaie d'établir que l'ouvrage que Sénèque écrivait et qu'il retoucha avant de s'ouvrir les veines en avril 65 serait le VIIe livre du traité des Bienfaits. Cette opinion est vraisemblable si l'on examine l'histoire des œuvres de Sénèque, les indications chronologiques fournies par le texte et l'état matériel du traité.

M. J. Loth fait une communication sur les noms propres d'hommes et de lieux dans la vie la plus ancienne de saint Samson de Dol. Cette vie est considérée par les critiques comme le monument hagiographique le plus important que possèdent les Gallois, Cornishmen et Bretons. Elle aurait été rédigée dans la première moitié du VIIe siècle. Récemment un historien lui a dénié toute authenticité et en a placé la rédaction au VIIIe-IXe s. Les noms propres d'hommes et de lieux constituent un des éléments les plus importants du débat. M. Loth, les examinant un à un, démontre qu'ils témoignent de l'exactitude et de la conscience de l'hagiographe. Il fait justice de l'hypothèse de *légendes topographiques* au sujet du voyage du saint en Irlande et en Cornwall. *L'arx Etri*, où il a séjourné en Irlande, est, en irlandais, *Dun Etair*, aujourd'hui le promontoire de Howth à l'extrémité de la baie de Dublin. Le *monasterium Docco*, où il se rend en débarquant au Cornwall, est *Lan-doho*, aujourd'hui Saint-Kew près de l'estuaire de Padstow.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 10 — 7 mars. — 1914

FRANKENBERG, Les mots sémitiques. — MASQUERAY, Bibliographie de la littérature grecque. — WILAMOWITZ et NIESE, Etat et société des Grecs et des Romains. — ZEUTHEN, La mathématique grecque. — STURTEVANT, La formation nominale en grec. — NEUGEBAUER, Tables astronomiques à l'usage des historiens. — BABUT, Saint Martin de Tours. — L'Yvain de Chrestien, p. FOERSTER, — La belle Maguelonne, p. BIEDERMANN. — LANDERS, Les biographies des troubadours. — M. LOT-BORODINE, Le roman idyllique au moyen âge. — STERNISCHA, Alemand et Audry. — E. M. WRIGHT, Phrases dialectales et folklore. — Lettre de M. Leuba et réponse de M. Loisy. — Académie des Inscriptions.

Lic. Theol. Wilhelm FRANKENBERG, **Der Organismus der semitischen Wortbildung**. A. Töpelmann, Giessen, 1913, 134 pp. Mk. 6,50.

M. Frankenberg pense qu'il ne suffit pas d'enregistrer et d'inventorier avec soin les formes grammaticales du sémitique; il faut les expliquer. C'est à quoi nous souscrivons volontiers. M. F. ajoute qu'il faut expliquer les formes dans leur développement *organique*. A cet effet il s'efforce de démontrer que tous les mots sémitiques — à l'exception des seuls pronoms et particules — sortent d'infinitifs. C'est arbitrairement que M. F., qui écarte les minuties de la phonétique historique, comme qui préfèrerait la loupe au microscope, désigne l'infinitif comme une sorte d'œuf d'où provient ainsi qu'un corps adulte l'ensemble des formes grammaticales différenciées.

On accepterait sa méthode, et un tel postulat pourrait être considéré comme une juste induction si toutes les conséquences déduites se révélaient vraies. Mais elles choquent à tout coup les vraisemblances et les réalités : on n'admettra pas aisément un développement, dont le point essentiel se trouve à la p. 22, destiné à prouver que les formes qui expriment l'état ou la qualité (adjectif, participe) ne sont que des infinitifs *abstraits*, nuancés d'une idée de durée; on constatera à la première inspection, p. 41, qu'on ne peut décomposer une forme *maqtil* en *m* + *aqtil* (forme causative du verbe), en oubliant que le causatif n'est pas marqué par un *a* seul, mais par un *a* précédé de ' (occlusive glottale) ou *h* ; personne ne croira démontré après avoir lu les pages 64-65 que les préfixes du singulier de l'imparfait sémitique *y*, *t*, ' ne sont pas à l'origine des désinences

personnelles, mais que des infinitifs à préfixe *t* ou *y* (ceux-ci plus qu'exceptionnels dans la tradition du sémitique) ont été attribués postérieurement à l'expression de la 3e pers. féminin et de la 2e personne d'une part, de la 3e pers. masculin d'autre part.

L'effort de réflexion fait par l'auteur mérite sans doute qu'on n'écarte pas l'ouvrage sans examen. Mais la thèse cède à la première étude. Elle est fausse et le livre négligeable. Il n'apporte rien à la grammaire comparée des langues sémitiques sinon la preuve qu'on erre en se détournant de son esprit positif.

M. Cohen.

P. Masqueray. **Bibliographie pratique de la littérature grecque des origines à la fin de la période romaine.** Paris, Klincksieck, 1914; vi-334 p.

A la fin de sa préface, M. Masqueray dit ceci : « Je promets que si ce livre a deux éditions, la seconde sera moins imparfaite que celle-ci ». Evidemment, celle-ci n'est pas parfaite ; un ouvrage de ce genre ne saurait l'être, et je signalerai tout à l'heure quelques desiderata. Mais le livre est bon, il est utile, et si les étudiants, je dirai même bon nombre de professeurs, n'y trouvent pas un guide très sûr pour leurs travaux, c'est qu'ils y mettront de la mauvaise volonté. Le difficile était, surtout à propos de certains auteurs, de faire un choix des ouvrages qui devaient trouver place dans une bibliographie spécialement destinée aux élèves ; il paraît tous les ans, dans le domaine de la littérature grecque, tant de travaux sérieux, tant d'ouvrages recommandables — et aussi tant de dissertations et d'articles insignifiants ou d'une valeur discutable — que M. M. a dû, pour mener à bonne fin son entreprise, user de toute son expérience et de tout son discernement. On lui reprochera peut-être d'avoir admis à l'honneur de figurer dans son répertoire quelques dissertations médiocres, ou encore un grand nombre de petites éditions dites classiques dont l'unique mérite est d'avoir des notes en français ; mais pour ce qui concerne ces dernières, il ne faut pas oublier que M. M. a travaillé pour les étudiants de France, à qui ces éditions, commodes et à bon marché, peuvent rendre quelques services [1]. Ce ne sont là, du reste, que des détails ; on pourra critiquer la mention de tel ou tel ouvrage, différer d'avis sur quelques-unes des appréciations que M. M. exprime çà et là [2], mais on devra reconnaître que son livre est un bon livre, facile à consulter, d'une utilité incontestable, et que pour ma part je voudrais voir entre les mains de tous les étudiants qui font du grec. Même

1. Pour le dire en passant, M. M., qui signale avec tant de soin toutes ces éditions classiques, a omis à propos d'Eschyle les *Extraits* publiés par Beaudouin (libr. Garnier).

2. Je ne saurais, par exemple, souscrire à cette opinion que l'explication définitive de la katharsis (p. 235) a été donnée par Weil. Les nombreux travaux publiés depuis Weil prouveraient tout au moins que son interprétation est loin de rallier tous les suffrages.

pour ceux à courte vue qui ne considèrent pas autre chose qu'un diplôme à conquérir, et se cantonnent petitement dans l'étroitesse d'un programme d'examen, il sera un aide précieux. Voici en quelques mots comment il est disposé. Deux grandes divisions : jusqu'à Aristote inclus, après Aristote ; dans la première, deux sections, la poésie (épique, lyrique, dramatique), et la prose (histoire, éloquence, philosophie) ; dans la seconde, également deux subdivisions, la période alexandrine (poésie, prose) et la période romaine ; à quelques exceptions près, M. M. s'est arrêté à la fin du IVe siècle. Pour chaque auteur, M. M. énumère d'abord les manuscrits principaux et les recueils de scholies (ceci seulement pour les auteurs les plus importants), puis les éditions générales, les éditions partielles, les lexiques spéciaux et les traductions, enfin les ouvrages qu'il y a intérêt et profit à consulter ; et lorsqu'il s'agit d'un grand écrivain, il ajoute les indications relatives à chacune de ses œuvres en particulier. Les premières pages (1 à 18) contiennent des renseignements sur les ouvrages généraux de littérature, de grammaire, de dialectologie, de métrique, de lexicologie et d'histoire, grâce auxquels l'étudiant pourra travailler avec fruit. Disons encore que M. M. renvoie très fréquemment, en mentionnant un ouvrage, aux articles des revues françaises et étrangères dans lesquelles cet ouvrage a été analysé. Je termine par quelques observations, que m'a suggérées une première lecture, espérant que ces remarques seront de quelque utilité pour une nouvelle édition. Je note d'abord les travaux en français qui me paraissent mériter d'y figurer [1].

Page 5 (Dialectologie) : Boisacq, *Les Dialectes doriens*. P. 96 (*Alceste* d'Euripide) : L'édition de Georges Edet, une des meilleures éditions classiques que je connaisse. P. 121 sv. (la comédie nouvelle) : Le *Daos* de Legrand. P. 193 sv. (les philosophes) : Milhaud, *Les philosophes géomètres de la Grèce*. P. 214 (*Phédon* de Platon) : La traduction française de L. Carrau. P. 251 (Théocrite) : Stiévenart, *Une comédie de Théocrite, étude sur la XVe idylle de ce poète*. P. 282 (Longin) : M. M. ne cite, comme traduction française, que celle de Boileau ; il en existe une autre, qui fut publiée en 1853 à Toulouse, chez Privat, avec le texte grec, des notes et un *Index rerum et verborum*, sous le titre *Traité du Sublime de Longin*, par un professeur de la Faculté des Lettres de Toulouse, Auguste Pujol. P. 310 (Marc-Aurèle) : La traduction française de Lemercier. P. 312 (Galien) : Le très intéressant volume de Maurice Albert, *Les Médecins grecs à*

1. « On s'étonnera sans doute, dit M. M., de me voir citer tant de noms étrangers ». C'est une nécessité ; mais c'est pour cela qu'il est bon d'enregistrer ce qui est fait en France. La plupart des travaux que je cite ici ne peuvent pas être négligés ; et pour ne pas grossir le volume, car il faut compter avec les exigences de la librairie, il sera facile de supprimer certains ouvrages étrangers qui ne sont pas d'un intérêt immédiat.

Rome. — Ajouter aux éditions : p. 97 Euripide, *Hélène* éd. Terzaghi (1912) ; p. 150 Enée le Tacticien éd. Schöne (1911) ; p. 151 Théopompe, *Hellenica Oxyrhynchia cum Theopompi et Cratippi fragmentis* recogn. Grenfell et Hunt (1909) ; p. 297 Maxime de Tyr éd. Hobein (1910) ; p. 311 Dioscoride éd. Wellmann (1906 et sv.) ; p. 324 Nonnos, *Dionysiaques* éd. Ludwich (1909-1911) ; p. 310 Sextus Empiricus éd. Mutschmann, le premier volume, indiqué « sous presse » avait paru en 1912. — Quelques autres observations : p. 4 ajouter l'excellent traité de J. M. Stahl, *Kritisch-historiche Syntax des griechischen Verbums der klassischen Zeit.* P. 6 au titre de l'ouvrage de Smyth il serait bon d'ajouter le sous-titre du seul volume paru, *Jonic*, et d'en répéter la mention aux articles Hérodote et Hippocrate, dont le dialecte y est étudié de très près. P. 29 Dialecte homérique ; Ahrens et R. Meister sont à supprimer ici, ne s'occupant pas de la langue d'Homère. P. 62 Bacchylide, *Poèmes choisis*, trad. en vers de d'Eichthal et Th. Reinach ; ajouter « Texte grec révisé ». P. 88 « Comparaison des *Philoctète* d'Eschyle et d'Euripide dans Dion Chrysostome *Orat.* LII et LIX » ; lire « d'Eschyle, *de Sophocle* et d'Euripide », et supprimer LIX, où il s'agit de tout autre chose. P. 190 lire « Julien *et* de Péréra ». P. 248 transposer Setti, *J Mimi di Eroda*, à l'article « Traductions ». P. 312 aux éditions partielles de Galien ajouter *De Usu partium* éd. Helmreich, 2 vol. 1907-1909 [1].

My.

Die Kultur der Gegenwart, herausgegeben von Paul Hinneberg. Teil II, Abt. IV, 1 : **Staat und Gesellschaft der Griechen und Römer**, von U. v. Wilamowitz-Möllendorff und B. Niese ; 1910, vi-280 p. — Teil I, Abt. viii : **Die griechische und lateinische Literatur und Sprache**, von U. v. Wilamowitz-Möllendorff, K. Krumbacher, J. Wackernagel, Fr. Leo, E. Norden, F. Skutsch, 3e éd. 1912 ; viii-582 p. — Teil I, Abt. 1 : **Die allgemeinen Grundlagen der Kultur der Gegenwart** (17 collaborateurs), 2e éd. 1912 ; xiv-716 p. — Teil III, Abt. 1 : **Die mathematischen Wissenschaften**, unter Leitung von F. Klein. Erste Lieferung, H. G. Zeuthen : **Die Mathematik im Altertum und im Mittelalter** ; 1912, 95 p. Berlin-Leipzig, Teubner.

Une faveur méritée accueille les volumes de la collection *Die Kultur der Gegenwart* dirigée par M. Hinneberg ; c'est que la rédaction en est confiée aux savants qui ont le plus de compétence et d'auto-

---

1. Un certain nombre de fautes typographiques ont échappé à l'attention de M. M., et disparaîtront à la révision ; j'en note ici quelques-unes. Lire p. 30 *Dybwad*, 55 et ailleurs *Reitzenstein*, 248 *Sarasino*, *Olschewsky*, 254 *Maass* (plusieurs fois), 296 et 313 *Schöningh*, 301 *Bergler*, 302 *Boissonade*, 312 *Beaudouin*, au lieu de *Bylwad*, *Reizenstein*, *Sarazino*, *Oelschewsky*, *Maas*, *Schöning*, *Bergier*, *Boissonnade*, *Beaudoin* ; p. 61 *Kraniche*, 62 *Deinoménès*, 89 *Spürhunde* (bis), 242 *sive*, 293 *under*, 311 *Pedanios*, au lieu de *Kranische*, *Deionoménès*, *Spurhünde*, *sine*, *unter*, *Pedianos*. Dans le grec, au lieu de p. 43 Ἀπολλῶνα (bis), 163 et 164 στίχου, 106 πολίτεια, 119 ἱππαλεκτρύων, 215 σοφίστης, 299 τυραννοκτονός, lire Ἀπόλλωνα, στιχοῦ, πολιτεία, ἱππαλεκτρυών, σοφιστής, τυραννοκτόνος.

rité ; le nom de chaque auteur est généralement une promesse à laquelle peut se fier le lecteur, et une garantie qu'il ne sera pas trompé dans son attente. Le volume qui porte pour titre *Staat und Gesellschaft des Griechen und Römer* est divisé en deux parties, dont la première, qui concerne la Grèce, est l'œuvre de M. von Wilamowitz, et la seconde, qui traite de l'état romain, est due à B. Niese. Il est difficile de montrer d'une manière plus sûre l'origine et le développement des états grecs. Après avoir précisé ce qu'étaient la nation grecque et les peuples voisins, afin que l'on puisse se rendre compte de l'influence exercée au dehors par l'hellénisme, M. v. W. examine en trois chapitres les trois phases principales des constitutions de la Grèce, en partant de la première communauté familiale, pour exposer l'origine des états historiques et particulièrement la constitution spartiate, passer ensuite à la démocratie athénienne, et terminer par la période hellénistique. Mais ce qu'il faudrait indiquer avec plus de détails que je ne puis le faire ici, c'est comment M. v. W. a eu l'art de rattacher à cette esquisse de l'évolution historique des états grecs tout ce qui touche à la vie sociale dans ses rapports avec la vie politique. Toutes les conditions de l'existence d'un état, quelle qu'en soit la forme, sont ici résumées dans leurs traits les plus caractéristiques ; la loi et le droit, l'industrie, le commerce et la navigation, l'édification des villes et la culture des champs, l'armée, la marine, l'administration civile et judiciaire, sont l'objet de brèves, mais substantielles considérations ; la situation sociale de la femme, l'éducation de la jeunesse, l'organisation des gymnases et des fêtes complètent le tableau qui nous est donné des cités grecque et de leur vie. L'ouvrage s'achève par une esquisse historique de la fondation des grands royaumes Macédoniens, suivie d'une peinture vivante des transformations qui en résultèrent dans la vie politique et sociale de ces états et des villes hellénistiques ; ce ne sont pas les pages les moins intéressantes. — La partie qui traite de Rome est divisée en trois chapitres : la période républicaine ; les luttes agraires et la fin de la république ; l'empire. Niese est beaucoup plus bref que M. v. W. ; mais il est juste de dire que l'organisation et la politique romaines offrent plus d'unité et exigeaient par suite moins de développements. Cette brièveté, du reste, ne nuit en rien à l'exposé qui est fait de l'accroissement de la puissance romaine, de l'évolution intérieure et extérieure qui fit de Rome la maîtresse du monde, et des causes qui amenèrent sa ruine. N. insiste surtout sur les modifications profondes qui se produisirent à Rome et en Italie à la suite de la dictature de Sulla, de celle de César, et du triumvirat ; et il termine en appréciant l'influence de la civilisation romaine sur l'orient et sur l'occident, influence caractérisée principalement par l'extension universelle du droit romain.

Dans la même collection ont paru des éditions nouvelles de plu-

sieurs volumes. *Die griechische und lateinische Literatur und Sprache* a atteint sa troisième, et ce fut pour quelques-uns des auteurs l'occasion de remaniements et d'améliorations dignes de remarque. La partie qui a subi les plus nombreuses retouches est la *Littérature grecque ancienne* de M. von Wilamowitz, qui, précisément, dans la seconde édition, n'avait apporté aucun changement au texte de la première. La littérature classique en particulier a été revue de très près ; la rédaction est très souvent différente de l'ancienne ; beaucoup d'observations de détail ont été ajoutées, notamment au sujet de la poésie lyrique et de la tragédie; certains noms ont été mis à une place plus rationnelle dans l'ensemble, si bien que l'ouvrage a gagné à la fois en valeur littéraire et en valeur historique. Les autres travaux compris dans ce volume ne s'éloignent pas sensiblement de la forme qu'ils avaient dans la seconde édition ; ils sont du reste d'une moindre étendue, celui de M. v. W. occupant à lui seul plus de la moitié de l'ouvrage.

Le premier volume de toute la collection, portant comme titre *Die allgemeinen Grundlagen der Kultur der Gegenwart*, a paru en 1906 ; il est maintenant à sa deuxième édition. De nombreux collaborateurs, dont plusieurs n'ont pas vu cette édition nouvelle, ont pris part à sa rédaction ; je rappelle les titres des chapitres et de leurs subdivisions, et le nom de leurs auteurs. Chap. I L'essence de la culture (Lexis) ; la culture, dit L., est l'élévation de l'homme au-dessus de l'état de nature par le développement et la mise en œuvre de ses forces intellectuelles et morales. Chap. II L'éducation moderne (Paulsen †). Chap. III Les principaux moyens d'éducation : A L'enseignement ; 1) L'enseignement primaire (Schöppa) ; 2) L'enseignement secondaire des garçons (Matthias) ; 3) L'enseignement secondaire des jeunes filles (Gaudig) ; 4) L'enseignement professionnel et post-scolaire (Kerschensteiner) ; 5) L'enseignement supérieur, philologie (Paulsen †) ; 6) L'enseignement supérieur, sciences proprement dites (von Dyck) ; B Les musées ; 1) Musées d'art et d'art industriel (Pallat) ; 2) Muséums d'histoire naturelle (Kräpelin) ; 3) Musées techniques (von Dyck). C Les expositions ; 1) Expositions d'art et d'art industriel (Lessing †) ; 2) Expositions d'histoire naturelle et techniques (Witt ; beaucoup de répétitions de la section précédente). D La musique (Göhler). E Le théâtre (Schlenther). [1] F Les journaux (Bücher) .G Le livre (Pietschmann). H Les bibliothèques (Milkau). Chap. IV Organisation de la science (Diels), avec deux subdivisions : 1) Degrés de la culture ; écoles à tous les degrés, académies, institutions internationales, sociétés savantes et congrès ; 2) Moyens de la culture : collections, expositions, bibliothèques et catalogues, périodiques, livres et

(1) Le lecteur français ne verra pas sans quelque étonnement une assertion comme celle-ci (p. 497) : « De tous les Français, Molière est celui dont l'esprit et l'âme se rapprochent le plus de la nature germanique ».

librairie. Le lecteur comprendra que je ne puis entrer dans les détails de cette seconde édition, qui a sans doute été beaucoup améliorée, mais qui ne diffère pas de la première, dans l'ensemble, d'une manière marquante; les articles les plus remaniés sont ceux de Schöppa, de von Dyck et de Bücher. On remarquera cependant un article nouveau, les vingt pages de von Dyck sur les musées techniques.

Avec le volume de M. Zeuthen commence la troisième partie de la *Kultur der Gegenwart*, qui a pour titre général *Die mathematischen und naturwissenchaftlichen Kulturgebiete*, et qui doit comprendre vingt volumes. Le premier, dont la publication est dirigée par M. Klein, traitera des sciences mathématiques, et l'ouvrage de M. Z. en forme la première livraison. Il est divisé en trois chapitres : 1) Origine et développement des nombres et du calcul; 2) Origine de la géométrie; la mathématique des Grecs; 3) Déclin et renaissance de la mathématique grecque. C'est l'histoire, résumée à grands traits, de la science grecque et de ses principaux représentants, celle de ses progrès et de ses conquêtes successives, celle aussi de son influence chez les peuples orientaux, comme les Hindous et les Arabes, et chez les nations de l'occident, jusqu'à la fin du XVe siècle. Le savant géomètre de Copenhague, par la clarté et la sobriété de son exposition, a su mettre un sujet difficile à la portée du public lettré, et le lecteur le suivra sans trop d'embarras, pourvu qu'il ait quelques notions d'arithmétique, de géométrie et d'algèbre.

My.

STURTEVANT. **Labial Terminations** I et II (Studies in greek Noun-Formation, based in part upon material collected by the late A. W. Stratton, and prepared under the supervision of Carl D. Buck). Chicago, Univ. Press, 1910 et 1911; 54 et 46 p.

Ces deux travaux de M. Sturtevant se rapportent à l'étude de la formation nominale en grec. Ils contiennent l'un et l'autre une liste aussi complète que possible de mots ayant une même terminaison, rangés par ordre alphabétique inverse; dans la première ce sont les mots en -βη et -βᾱ, -βης et -βᾱς gén. -βου, -βος et -βον, gén. -βου; dans l'autre les mots en -φη et φᾱ, -φης et -φᾱς, gén. -φου, -φος et -φον, gén. -φου. Ces listes ont été dressées d'une manière toute mécanique, leur forme extérieure seule entrant en ligne de compte; peu importe que l'élément labial appartienne au suffixe ou à la racine. M. S. a fait précéder chacun de ses tableaux d'une analyse étymologique des mots qu'ils contiennent, ou plutôt d'un essai d'analyse, car pour un grand nombre d'entre eux on est réduit à des conjectures, et il les a répartis en groupes suivant leur affinité de sens. L'origine de ces listes est expliquée dans quelques pages d'avant-propos par M. le professeur C. Buck. Un jeune savant, A. Stratton, avait rassemblé un matériel considérable en vue d'une histoire de la formation nominale en grec,

et il en avait déjà tiré un article publié dans les *Studies in Classical Philology* t. II (1899); la mort interrompit ses travaux en 1902, et ses fiches furent remises à M. Buck, qui résolut de les faire publier par l'Université de Chicago; chaque suffixe ou groupe de suffixes apparentés doit faire l'objet d'une étude, suivant le plan que nous voyons adopté dans les articles de M. Sturtevant. Ces listes ne seront pas sans utilité; tout au moins faciliteront-elles beaucoup les recherches. Je note dans le premier article, p. 11, le mot ἱππάδη « caseus equinus »; dans la liste p. 21 il est accompagné de la mention : Psellus (Ducange). Or on lit dans Hippocrate *de Aer.* 18 ἱππάκην τρώγουσι· τοῦτο δ'ἐστὶ τυρὸς ἵππων; le même mot est dans un fragment du *Prométhée délivré* d'Eschyle : ἱππάκης βρωτῆρες εὔνομοι Σκύθαι; et là confusion de κ et β est si fréquente qu'il est permis de douter de la lecture ἱππάδη, quoique Boissonade, l'éditeur du Λεξικὸν ἰατρικόν de Psellus (*Anecd. gr.* I, p. 241), dise formellement pour ἱππάδη : *Sic codex*.

My.

Neugebauer, **Sterntafeln** von 4000 vor Chr. bis zur Gegenwart, nebst Hilfsmitteln zur Berechnung von Sternpositionen zwischen 4000 vor Chr. und 3000 nach Chr., zum Gebrauch für Historiker, Philologen und Astronomen. Leipzig, Hinrichs, 1912; 85 p.

Ces tables, au nombre de quatre, sont établies de la manière suivante. La première contient un catalogue de 519 étoiles pour l'année 1900, rangées suivant leurs ascensions droites, avec les indications suivantes disposées en colonnes : 1) un numéro d'ordre; 2) la désignation astronomique de l'étoile; 3) sa grandeur; 4) son ascension droite, et 5) sa déclinaison, pour l'année 1900; 6 et 7) son mouvement propre en 100 ans, pour l'ascension droite en secondes de temps, pour la déclinaison en secondes d'arc; 8) les noms des étoiles. Les colonnes 6 et 7 sont spécialement à l'usage des astronomes, ainsi que la seconde table, qui donne les constantes de réduction d'après Newcomb, de 100 en 100 ans depuis 4000 avant J.-C jusqu'en 1900 de l'ère chrétienne (cette table est prolongée jusqu'en 3000 à la page 8). La troisième table donne pour la même période, également de 100 en 100 ans, la position de 309 étoiles (marquées d'un astérisque dans la table I), c'est-à-dire leur ascension droite et leur déclinaison. Enfin la quatrième table est un index alphabétique, selon les noms des constellations et des principales étoiles; elle renvoie à leur numéro d'ordre dans les tables I et III. Avant ces tables, M. Neugebauer explique en quelques pages la manière dont on devra en faire usage. Dressées pour les historiens et les philologues, plus particulièrement pour les orientalistes, elles répondent parfaitement à leur but, qui est d'épargner autant que possible des calculs difficiles non seulement aux savants qui s'occupent de l'astronomie et de l'astrologie anciennes, mais aussi à ceux dont les recherches historiques

ou chronologiques exigent une interprétation exacte de certains phénomènes célestes. Elles ne seront pas d'ailleurs inutiles aux astronomes, puisqu'elles permettent de retrouver facilement la position d'une étoile pour une année quelconque. Ce volume est la première partie d'un travail d'ensemble portant comme titre *Tafeln zur astronomischen Chronologie*, et doit être suivi de deux autres ; l'un qui servira à déterminer la position des planètes depuis 4000 avant J.-C. jusqu'à nos jours, l'autre qui contiendra des tables (entre autres celles des levers et couchers des constellations) pour aider à résoudre certaines questions intéressant à la fois l'astronome et l'historien.

My.

Saint Martin de Tours, par E.-Ch. Babut, Paris, Librairie ancienne, H. Champion ; s. d. Prix : 6 fr.

S'il est un saint dont les historiens les plus « indépendants » aient parlé avec sympathie, ou même avec une sorte de piété, c'est assurément saint Martin. M. Boissier saluait en lui « l'idéal d'un saint français »[1]. « Le Christ mis à part, écrit M. Jullian, aucun personnage du Christianisme n'a exercé vivant et surtout mort, une si tenace influence... C'est dans toute l'histoire du Christianisme le phénomène le plus semblable au phénomène initial, le nom, la vie et le souvenir du Christ »[2].

Au gré de M. Babut, ces érudits et beaucoup d'autres continuent sans s'en apercevoir une tradition hagiographique dont les titres sont plus que suspects. « L'histoire qu'expose mon livre, déclare M. B., est si paradoxale, qu'ayant essayé de la résumer au dernier chapitre en une ou deux pages, j'ai dû renoncer à mon projet. Le lecteur qui aurait ouvert le volume sur la conclusion aurait cru à une gageure (p. VII) ». Si gageure il y a, convenons tout de suite, pour n'y plus revenir, qu'elle est soutenue fort agréablement, en un style très clair qui ne permet aucune perplexité sur la pensée de l'auteur.

Voici quelle est la thèse de M. Babut.

Elle va en premier lieu à ruiner l'autorité de Sulpice-Sévère en tant qu'historiographe de saint Martin. Il est notoire que, de l'immense popularité de Martin, Sulpice-Sévère fut par sa *Vita Martini*, par ses *Dialogues* et par ses *Lettres*, l'artisan le plus passionné. Presque tout ce que nous savons ou croyons savoir de l'« apôtre des Gaules » se tire des livres de Sulpice. Or, M. B. considère ce témoignage capital comme un témoignage ruineux. D'abord Sulpice-Sévère a beaucoup exagéré l'intimité de ses relations avec Martin : il fit à Martin une courte visite au cours de l'année 396, puis une seconde avant l'hiver de la même année, mais il ne fut nullement un hôte habituel du monas-

---

1. *Fin du Pagan.*, II, 59.
2. *Revue des Études anciennes*, t. XII (1910), p. 260.

tère de Marmoutier comme il le laisse entendre dans ses *Dialogues*[1]. En outre, sa sincérité est sujette à caution. L'incohérence des rares données chronologiques qu'il aligne ne décèlerait chez lui que de la négligence. Mais il y a pis. Pour composer le portrait de son héros, il a emprunté plus d'un trait à la *Vie d'Antoine*, de saint Athanase, à saint Jérôme, à saint Hilaire; il a utilisé quantité de souvenirs livresques qu'il a audacieusement incorporés à sa biographie en les donnant comme authentiquement martiniens : « La *Vie de saint Martin* est une véritable anthologie de faits merveilleux de provenances diverses, que Sulpice a mis arbitrairement au compte de son personnage » (p. 108). Les mœurs littéraires du temps autorisaient, il est vrai, une large part de fiction dans ce genre de récits, mais Sulpice a quelque peu abusé du droit au *mendacium*, alors concédé aux arétalogues. — Au fond, cette apothéose de saint Martin n'avait pas pour unique objet d'édifier. M. B. démêle chez Sulpice une préoccupation de sectaire, d'homme de parti. C'est un avocat qui plaide une cause difficile. Secrètement favorable à beaucoup des idées priscillianistes, Sulpice appartenait à la minorité schismatique qui, au lendemain du procès de 385, avait rompu la communion avec les persécuteurs de Priscillien, et avec l'évêque de Trèves, Félix, qui avait reçu de leurs mains l'ordination épiscopale. Or, Martin passait pour favorable à cette petite église, honnie de la plupart des évêques gaulois. En l'exaltant au delà de toute mesure, Sulpice travaillait pour son clan.

Médiocrement informé, de bonne foi douteuse, tout brûlant de secrètes pensées de revanche et de polémique, voilà sous quel aspect M. Babut nous dépeint Sulpice-Sévère. Il admet pourtant qu'il reste « quelque chose à apprendre, dans les livres de Sulpice, sur le véritable Martin de Tours et sur son temps ». C'est à dégager ce faible résidu de vérité qu'il consacre la seconde partie de son travail (p. 166-316). Sa conclusion est que nous ne savons à peu près rien du véritable caractère et du rôle authentique de saint Martin; qu'il dut être un assez pauvre homme, de réputation fort contestée dans la seconde partie de sa vie ; et que les historiens, trop férus des écrits de Sulpice-Sévère, ont naïvement donné dans le « sophisme du document », lequel « consiste à présumer, aux époques dont on n'a conservé que peu de textes, que les hommes et les faits ont eu dans l'histoire réelle la même importance que dans l'histoire écrite ».

Pour apprécier plus équitablement ce livre ingénieux, j'ai voulu relire l'œuvre de Sulpice-Sévère. Il m'en est resté une impression assez équivoque, et qui rejoint en plus d'une page celle que confesse M. Babut. Le talent littéraire de Sulpice est hors de cause. Peut-être même M. B. a-t-il tort de contester comme il le fait son information, puisqu'il admet que Sulpice a pu rester « quelques mois » au-

1. *Dial.*, II, XIII, 1-5 (Halm, dans *Corpus* de Vienne, t. I, p. 195).

près de Martin (p. 63). Ce qui m'inquiète davantage, ce sont, parmi tant de récits bizarres et d'épisodes parfois burlesques ou même scatologiques [1], ces certificats de véracité que Sulpice se décerne à lui-même. S'il avait la conscience tranquille, éprouverait-il ce besoin de jurer à tout propos qu'il dit vrai ? En fait M. B. a montré dans un fort bon chapitre (p. 73 et s.) comment Sulpice a plus d'une fois enrichi sa narration en démarquant des *Vies* antérieures on en exploitant des thèmes traditionnels. Cela ne dénote pas chez lui un scrupule d'exactitude aussi éveillé qu'il voudrait le faire croire. Depuis la fameuse *Vie d'Antoine* par Athanase, il était entendu que toute biographie chrétienne devait être une sorte d' « épopée de miracles » [2]. D'où la nécessité pour le biographe de puiser de toutes mains pour grossir le nombre de ces *uirtutes*. Crédulité sans bornes, ou désir secret de se divertir aux dépens de son lecteur, on se demande plus d'une fois laquelle de ces deux dispositions il faut soupçonner chez Sulpice. M. B. n'est pas le premier critique qui ait élevé des doutes sur sa parfaite ingénuité, mais il a apporté des raisons nouvelles de se méfier de lui, et l'on conviendra après l'avoir lu que d'écrire une vie véritablement historique de Saint Martin est chose impossible, en l'état de nos sources.

Je suis très loin, au surplus, d'adhérer à toutes les opinions de M. B. Pour faire court, voici les principales objections que je serais tenté de lui adresser.

1° Il me semble d'abord que certains traits de la « psychologie » de Sulpice-Sévère, telle que M. B. l'esquisse (p. 31 et s.), ne sont point parfaitement justes. Que Sulpice fût mécontent de l'épiscopat de son époque, cela est incontestable. Il ne perd pas une occasion de déplorer la servilité des évêques [3], leurs discordes pitoyables [4], l'hostilité de beaucoup d'entre eux contre Martin [5]. Même dans des affaires tout-à-fait étrangères à celle qui lui tient tant à cœur, par exemple en matière de querelles origénistes, il laisse voir qu'il en veut à l'épiscopat d'avoir tout gâté par ses procédés brouillons et brutaux [6]. — Mais lui donner figure d'opposant *contre le gouvernement impérial* me paraît une tentative tout à fait hasardée. « L'idée politique à

1. v. g. *Vita Martini*, XVII, 7.

2. Expression de M. JULLIAN, dans la *Revue des Etudes anc.*, 1911, p. 328. — M. HARNACK a écrit récemment à propos de la *Vita Antonii* ces lignes un peu dures, mais où il y a quelque vérité (*Texte und Unters*,, XXXIX, 3, p. 81) : « Wäre es ein parlamentarischer Ausdruck, so dürfte unbedenklich gesagt werden, dass kein Schriftwerk verdummender auf Ægypten, Westasien und Europa gewirkt hat als diese *Vita Antonii* ».

3. *Vita Martini*. II, XX, 1 (HALM, p. 129, l. 5).

4. *Chron.*, II, LI, 9 (H., p. 105)

5. *Vita Martini*, XI; XXVII; *Dial.*, I, II, 3-4; I, XXIV, 3; I, XXVI, 3, etc.

6. *Dial.*, I, VI, 3 (H., p. 158, l. 8).

laquelle il tient le plus, écrit M. B. (p. 45), c'est que les rois ne doivent pas jouer aux prêtres, ni le gouvernement civil s'ingérer dans les querelles de l'Eglise. Il désapprouve les rigueurs que l'épiscopat sollicite et que l'Etat lui accorde contre les hérétiques; il s'indigne de voir des magistrats laïques juger des causes d'Eglise ». Mais tout cela, c'est la pure doctrine de saint Ambroise [1]! M. B. soutiendra-t-il qu'Ambroise, collaborateur de Gratien, de Valentinien II et de Théodose, « condamnait » lui aussi « l'union de l'Etat et de l'Eglise » ? — J'ajoute, au risque de heurter l'une des idées les plus chères à M. B., que je ne suis pas aussi sûr que lui des affinités de Sulpice avec le priscillianisme. Certes Sulpice éprouvait une vive animosité contre quelques uns de ceux qui avaient le plus ardemment combattu cette doctrine; il ne pardonnait pas aux Ithaciens l'accusation qu'ils avaient osé formuler contre Martin, et l'indignation qu'il en avait ressentie avait pu par contre-coup refroidir son aversion personnelle à l'égard des théories de Priscillien. Mais que l'on pèse chacune des expressions par lesquelles dans la *Chronique* il caractérise le priscillianisme, et l'on verra avec quelle rudesse il en parle. M. B. accorde trop, je crois, à des combinaisons subtiles d'indices le plus souvent très frêles.

2° Il y a aussi quelqu'arbitraire dans la méthode dont use M. B. pour dégager un noyau de vérité des inventions de Sulpice-Sévère. Il reconstruit la trame des faits, donnant ici raison à Sulpice, rejetant là les données de la *Vie* ou des *Dialogues*, sans qu'on aperçoive toujours les motifs où se fonde la légitimité de telles discriminations, ou sans que la valeur de ces motifs s'impose au lecteur [2]. On trouvera à la p. 150 un exemple caractérisé de ces procédés périlleux. Sous prétexte qu'une allusion incluse dans la *Chronique* et relative aux démêlés du roi Sédéchias avec le prophète Jérémie vise le drame de Trêves (ce qui n'est nullement prouvé), M. B. reconstitue de toutes pièces un épisode de la vie de Martin, et admet que Martin *dut* à un moment donné, subir de la part de l'usurpateur Maxime des sévices particulièrement graves. Autrement le rapport entrevu risquerait de s'évanouir, et M. B. ne s'y résigne point.

3° Une question enfin se pose. Si Martin avait été réellement le personnage sans envergures que nous présente M. B., s'il n'avait laissé en Gaule aucun souvenir profond, aucune trace lumineuse, l'œuvre littéraire de Sulpice-Sévère, quelqu'enthousiaste, quelqu'habile qu'elle fût, aurait-elle suffi à le promouvoir à de telles destinées? Cela ne laisse pas que de faire difficulté.

M. B. attache une grande importance à ce fait qu'en dehors de Sulpice et de Paulin de Nole, à l'exception aussi de l'épitaphe viennoise de Fœdula (qui dut être gravée entre 410 et 440), le nom de Martin

1. Cf. P. de Labriolle, *Saint Ambroise*, Paris, 1908, p. 19-22.
2. V. g., p. 112; 142; 150.

n'est pas mentionné dans la littérature gauloise de la première moitié du v[e] siècle. Il en conclut que l'évêque n'occupait point dans les préoccupations de son époque la place que lui assigne Sulpice, et que les effets de l'apothéose ménagée par Sulpice ne se sont fait sentir que lorsqu'eut disparu la génération qui avait connu le véritable Martin. — Ces déductions sont, je le crois, un peu trop accentuées. Il y a dans l'histoire littéraire des premiers siècles chrétiens beaucoup de ces silences déconcertants. Croirait-on que Tertullien ne cite nulle part Hippolyte de Rome, pas plus qu'Hippolyte ne cite Tertullien ? Ni saint Ambroise ne parle de saint Jérôme, ni saint Athanase ne nomme saint Hilaire. On trouverait d'autres exemples de telles bizarreries. Pour pouvoir à coup sûr les imputer à la malveillance, il faudrait posséder en son intégralité la littérature de l'époque. Et encore le simple hasard a-t-il parfois des jeux singuliers[1].

Pierre DE LABRIOLLE.

Christian von Troyes Yvain (Der Loewenritter), Text Ausgabe mit Einleitung, herausgegeben von W. FŒRSTER; Halle, Niemeyer, 1913; petit in-8° de XXXI-185 pages.

M. Fœrster remanie et améliore avec un zèle inlassable ses éditions classiques de Chrétien de Troyes, qui sont rapidement enlevées : *Erec* a eu une seconde édition en 1909, *Cligès* une troisième en 1910, *Yvain* une quatrième en 1912. C'est de cette dernière que M. F. nous donne un abrégé à bon marché (2 mark). Le texte est le même; le glossaire et les notes ont disparu ; l'Introduction, quoique très abrégée (26 pages au lieu de 70), donne tout l'essentiel de l'ancienne ; quelques paragraphes ont même été amplifiés (sur la classification des mss., p. v) ou ajoutés (analyse du roman, p. XIV, datation des œuvres de Chrétien, p. XII) ; les abréviations ont porté sur l'étude des sources et les discussions ou polémiques relatives à des points de détail. Cette introduction est en somme beaucoup mieux appropriée que l'ancienne à un public d'étudiants. Les points brièvement touchés ici seront sans doute repris dans l'étude d'ensemble que M. F. promet de joindre au glossaire complet de Chrétien qu'il prépare avec un de ses élèves, M. H. Breuer ; on aura grand plaisir à y trouver le résultat définitif de ses recherches et de ses réflexions sur un

1. P. 147, n. 3. : le titre de l'ouvrage de Rauschen est inexact ; p. 101, le trait signalé apparaît aussi chez Eusèbe, *H. E.*, V, XXVIII, 12 ; M. B. attribue trop d'importance à la diminution de puissance thaumaturgique que Martin avait constatée en lui après l'affaire de Trèves : voy. *Dial.*, II, IV, 1 et III, XIV, 1 ; le parti qu'il tire de l'absence de tout rappel des miracles de Martin au XXII[me] livre de la *Cité de Dieu* est excessif : saint Augustin voulait déjouer le scepticisme des « libertins » de son temps, aussi est-ce *en Afrique*, là où la vérification des faits allégués était relativement facile, qu'il cherche presqu'exclusivement les exemples de prodiges contemporains.

poète qu'il connaît si bien et pour la gloire duquel il a si vaillamment travaillé.

A. Jeanroy.

Pierre de Provence et la Belle Maguelonne, éditée par Adolphe Biedermann, Paris et Halle, 1913 ; in-8° carré de xii-124 pages.

Il existe de ce célèbre roman deux versions, dont l'une, la plus courte, a été reproduite à des milliers d'exemplaires jusqu'au début du xix[e] siècle par la « Bibliothèque bleue ». L'autre au contraire n'est représentée que par un seul exemplaire d'une ancienne édition (Lyon, vers 1580) et quatre manuscrits. Il était donc tout naturel que le nouvel éditeur reproduisît cette version. C'est ce qu'il a fait, en prenant comme base le meilleur des manuscrits (Bibl. Nat., n° 1501) et en communiquant les variantes des autres, ainsi que celles de l'édition. Le volume est élégant, de format commode et d'impression nette : tout serait donc pour le mieux, si M. B. n'avait pas eu la fâcheuse idée de simplifier et moderniser la graphie pourtant assez sobre, du manuscrit, et n'avait pas laissé échapper un nombre vraiment considérable de fautes d'impression [1].

A. Jeanroy.

J. Zanders, **Die altprovenzalische Prosanovelle, eine literarhistorische Kritik der Trobador-Biographien.** Halle, Niemeyer, 1913, in-8° de 136 p. (Romanistische Arbeiten herausgegeben von Carl Voretzsch, II).

L'auteur de ce travail développe, non sans prolixité, cette thèse que les « Biographies » des troubadours ne sont autre chose que de petits romans, des « nouvelles » et que c'est, par conséquent, la France méridionale qui a créé et transmis à l'Europe la nouvelle ou prose. Ce sont là des idées qui, dans leur ensemble, étaient depuis longtemps familières aux provençalistes. « Nous sommes donc avertis, écrivait il y a vingt ans G. Paris, de ne pas nous fier à ces compositions qui ont été faites en vue, non de fournir des documents aux historiens, mais d'intéresser et de divertir les auditeurs et plus tard les lecteurs » [2]. Et l'auteur du plus récent manuel de littérature provençale qualifie la plupart d'entre elles de « légendes nées dans l'esprit des contemporains » [3]. Quant à l'influence de ce recueil sur la littérature italienne et, par conséquent, sur les autres littératures de l'Europe, elle a été

1. *Pourrez* pour *pourriez* (33,16), *gourverner* (32,25), *mere* pour *mer* (63,23), *multidude* (70,18), *seras* pour *sera* (98,7), *oyant* pour *oyans* (101,5), *tournoiemenes* (102,3), *possider* (104,11). — Je ne sais si les mss. ont vraiment (31,16 ; 63,6) *douleur*, qui ne donne pas de sens et qu'il ne faut pas hésiter à corriger en *douceur*. — J'ai donné dans le dernier numéro des *Annales du Midi* (janvier 1914) un compte rendu plus détaillé de cette publication.

2. *Revue historique*, 1893, p. 238.

3. J. Anglade, *Les Troubadours*, p. 34.

implicitement démontrée le jour où l'on a constaté les emprunts qu'y avaient faits les plus anciens conteurs italiens.

Les choses ne sont pas toutefois aussi simples que M. Z. le ferait supposer. La plupart de ces récits contiennent, sous la forme la plus sèche et la plus précise, des renseignements sur la patrie et la condition sociale du personnage. Dira-t-on que c'est là de la légende, du roman ? Ces renseignements n'étaient pas, au reste, très difficiles à se procurer à une si petite distance des faits. Ils doivent donc être souvent authentiques, et plusieurs, en effet, ont été reconnus comme tels. Ce qui reste à faire, c'est donc de dégager le fond de vérité historique qui, dans bien des cas, a été recouvert par les alluvions romanesques. M. Z. devait aussi, étant donnée la seconde de ses conclusions, déterminer exactement les emprunts des nouvellistes italiens aux Biographies. Ni sur l'un ni sur l'autre de ces deux points il n'apporte absolument rien de nouveau. On ne trouve aucune trace de ces « quelques petites recherches personnelles » qu'il aurait ajoutées aux travaux de ces devanciers (p. 19). Ceux-ci même sont bien loin d'être fidèlement résumés, car M. Z. ignore la plus grande partie de ceux qui ont été exécutés depuis une dizaine d'années, notamment ceux de MM. Andraud, Zingarelli, Stronski, Salverda de Grave sur Raimon de Miraval, Bernart de Ventadour, Folquet de Marseille, Uc de Saint-Circ. Ce qui remplit ces 130 pages, ce sont des définitions plus ou moins heureuses, prises de toutes mains (p. 1-6), des renvois à des « autorités » (p. 8-13), souvent bien surannées, des considérations et des conclusions (p. 18-21) dont la place serait naturellement à la fin du travail et non au début, et surtout des divisions et subdivisions mécaniques, fondées sur des caractères externes, comme le plus ou moins de développement du récit, l'agrément du style, etc., et qui aboutissent parfois à faire classer ensemble des documents de nature très diverse [1]. En somme, c'est un travail manqué, lourd de forme et vide de fond, et qui ne fait pas faire à la question le moindre progrès.

A. JEANROY.

Myrrha LOT-BORODINE. **Le roman idyllique au moyen âge. Florie et Blanchefor, Aucassin et Nicolette, Galeran de Bretagne, L'Escoufle ou Guillaume et Aélis, Guillaume de Palerme.** Paris, Picard, 1913; in-12 de 273 pages.

Mme Lot, auteur d'une étude sur les rôles de femmes dans Chrétien de Troyes, a écrit ce volume « pour faire mieux connaître et goûter

1. Ainsi M. Z. met dans la même catégorie (p. 49) ceux des récits qui « tant au point de vue du fond qu'à celui du style » offrent à peine quelque chose (*sic*), c'est-à-dire les *razos* de B. de Born qui au point de vue du fond ne méritent aucune confiance mais sont souvent d'une forme charmante, et une *razo* à une chanson de Folquet de Marseille qui contient au contraire des renseignements qui paraissent bien authentiques (voy. Stronski, *Le troubadour Folquet de Marseille*, p. 148-52).

au public lettré quelque romans » du XII[e] et de XIII[e] siècle [1]. Elle eût donc pu se borner à nous donner de ces romans une simple analyse ; elle a tenu à y ajouter, ce qui ne saurait déplaire au « public lettré », un exposé sommaire des théories récemment émises sur leur origines et leurs sources, et enfin une étude des principaux caractères. Cette dernière partie, la plus personnelle, est fort agréable et ses longueurs mêmes ne sont pas sans charme. Mais on se demande si ces délicats procédés d'analyse sont applicables à des œuvres où la recette tient autant de place, où la « caractéristique » des personnages est aussi faible que dans les trois romans étudiés en dernier lieu. Le plan même de l'auteur eut dû l'amener à les négliger : car si leur thème les rapproche de deux premiers, ils en diffèrent totalement par l'esprit et par les procédés : l'amour tel qu'il est décrit dans *Galeran* et dans l'*Escoufle* n'est pas l'amour « idyllique », « ingénu », comme disait plus heureusement Saint-Marc Girardin [2], mais bien l'amour « courtois », avec ses raffinements conventionnels et stéréotypés, tel que Chrétien de Troyes l'avait mis à la mode [3]; quant à *Guillaume de Palerme* c'est un amas incohérent d'aventures baroques, d'où est bannie toute psychologie. Les analyses sont coupées de citations discrètement choisies et très propres à faire apprécier les mérites propres de l'original [4].

A. JEANROY.

H. STERNISCHA, **Deux grammairiens de la fin du XVII[e] siècle : L. Aug. Alemand et Andry de Bois-Regard**. Paris, A. Colin, 1913; un vol. in-8°, de IV-302 pages.

Peu à peu tous ceux qui se sont au XVII[e] siècle occupé de grammaire et de langue française, ont été chez nous dans ces dernières années l'objet d'études particulières et détaillées : on n'a pas en général réédité leurs œuvres (sauf celles de Vaugelas), et elles contiennent en effet pas mal de longueurs inutiles, mais on s'est préoccupé d'ordonner et de classer d'une façon méthodique tous les témoignages qu'ils nous ont laissés sur les mots et les constructions. Il n'y a même pas eu lieu de tenir compte des faits relatifs à la prononciation ou à l'orthographe : tout ce côté de la question avait été traité d'un seul coup dans l'ouvrage monumental de Thurot. Par ailleurs aussi l'enquête

---

1. *La femme et l'amour au XII[e] siècle d'après les poèmes de Chrétien de Troyes* par Myrrha-Borodine ; Paris, 1909. Voy. *Revue Critique*, 1909, II, 173.

2. *Cours de littérature dramatique*, leçons 44 et 45.

3. L'auteur lui-même ne fait au reste aucune difficulté à le reconnaître (p. 184 et 230).

4. Dans celles de *Galeran* quelques vers faux (du reste généralement tels dans l'édition), çà et là quelques erreurs de traduction, p. 168 : *mesonner* est « moissonner » et non « bâtir ; donc : « J'ai moissonné sur la chaume », non « j'ai bâti maison de paille ». Le verbe *vochier* (p. 185) doit se traduire, non par « rendre », mais par « crier, appeler au secours », conformément à l'étymologie (*voccare*, d'après *uccare*).

est à peu près terminée maintenant, et les matériaux amenés à pied d'œuvre, puisque successivement ont été examinés dans cet esprit Malherbe, Maupas et Oudin, Vaugelas, Ménage, Bouhours, de Callières. Et voici que, dans cette thèse d'Université passée à Grenoble, M. Sternischa complète presque le cycle en nous offrant un dépouillement méthodique de deux grammairiens de la fin du XVIIe siècle qui sont de second ordre évidemment, mais dont le témoignage n'est pas dépourvu non plus d'intérêt. Entre ces deux hommes il y a bien des similitudes, tous deux étant contemporains et nés vers le milieu du siècle ; de plus ils étaient presque compatriotes, et appartiennent à la région du Sud-Est, Alemand étant originaire de Grenoble, tandis qu'Andry de Bois-Regard est un lyonnais ; enfin tous les deux ont marché dans le même sens, ont été plus ou moins les adversaires du P. Bouhours, partisans des idées jansénistes, c'est-à-dire celles de Port-Royal, du moins en ce qui concernait l'extension et la liberté du vocabulaire. Cependant, à tout prendre, Andry est un grammairien sensiblement supérieur à Alemand : cette *Guerre civile des François sur la langue*, publiée en 1688, est un assez pauvre livre et où il y a bien du fatras ; il y en a aussi dans les *Réflexions sur l'usage présent* de 1689, mais moins assurément, et une note un peu plus personnelle, je dirai même un certain flair grammatical. Il est probable que si Andry n'avait pas renoncé très vite à ces études, entraîné vers une carrière médicale qui d'ailleurs a été brillante, il se serait perfectionné dans ces questions de langue, et y aurait assez vite fait autorité; Alemand n'avait qu'une facilité banale à revenir sur des points qui, quarante ans après Vaugelas, n'auraient plus même dû être mis en question. M. S. a dépouillé ses deux auteurs avec attention et d'une façon complète, il me semble ; la partie essentielle de son travail consistait à disposer dans un classement logique les fiches une fois recueillies, et il y a réussi d'une façon honorable. Peut-être pourrait-on lui reprocher d'avoir établi çà et là des partitions un peu trop minutieuses, et surtout de n'avoir pas évité tout chevauchement : ceci est sensible par exemple pour ce qui concerne les mots et la place qui leur a été assignée soit dans la première partie (*Vocabulaire*), soit dans la troisième (*Style*). Mais il était délicat, je le reconnais, de se décider parfois, et c'est d'ailleurs un inconvénient auquel remédie l'index de la fin. Je trouve seulement que M. S. aurait dû mettre plus souvent qu'il ne l'a fait entre guillemets les expressions évidemment empruntées à ses auteurs, et il eût donné par là même à son travail une utilité plus immédiate. Il aurait dû également éviter une rédaction qui parfois devient ambiguë à force d'être brève. Enfin il eût été bon, je le répète, de donner un peu plus de relief à l'influence qu'a exercée malgré tout Andry, car c'est de lui, semble-t-il, que date la proscription de *davantage que*, et aussi cette exigence de symétrie logique qui a

interdit peu à peu de donner à un verbe comme compléments un nom et une proposition secondaire. — M. Sternischa est probablement étranger, comme son nom l'indique : il possède en somme assez bien notre langue, et je ne lui reprocherai donc pas quelques tours de phrases çà et là un peu gauches. Mais cependant cela n'excuse pas l'impression vraiment trop défectueuse du livre. L'errata comprend plus de 150 articles, ce qui est beaucoup pour un volume de 300 pages. De plus il y a des négligences dans cet errata lui-même (*p. 6. l. 10 méprisa*, il faut lire *ligne 12*). Et enfin on pourrait y faire encore pas mal d'additions : p. 26, l. 18 *à me disant* pour *en me disant ;* p. 55, l. dern. *inforcable ;* p. 59, l. 21 *adverbes* pour *verbes*, etc. Lorsqu'on imprime quelque chose, il faut absolument, et cela dès le début, apporter un peu de vigilance à la correction des épreuves.

E. Bourciez.

Elisabeth Mary Wright : **Rustic Speech and Folk-Lore.** H. Milford, Oxford University Press, 1913. Pr. 6 sh.

De mots, de phrases, recueillis non dans un dialecte particulier, mais partout où ils se sont rencontrés, l'auteur a composé un ouvrage d'ailleurs intéressant, dans lequel elle prouve surabondament que le peuple non seulement a ses règles de prononciation et de syntaxe, exactement comme les classes instruites, mais même qu'il y obéit avec beaucoup plus de fidélité que nous ne le faisons. Nous y voyons en outre, ce que notre propre expérience nous avait depuis longtemps enseigné, que les dialectes, d'une infinie richesse, possèdent un nombre d'expressions qui n'ont point leur équivalent comme pittoresque, force et clarté dans la langue savante. La conclusion qui s'impose, c'est que celle-ci ne peut que gagner — et cela dans tous les pays — à faire de larges emprunts à ceux-là : question de goût, de mesure et aussi de science. Le vocabulaire dialectal qu'il convient de remettre en honneur a ses racines dans la vieille langue : il s'agit donc, en le reprenant, d'en connaître très exactement la signification originelle. Avec une légère épuration peut-être ce serait un apport vigoureux et fécond, dont la littérature nationale ne pourrait manquer de tirer un profit précieux.

C'est la première partie de ce volume, à mon avis pas assez différenciée de la deuxième qui. en réalité, traite un sujet complètement autre. Un recueil de folklore, comme il en foisonne, sur les êtres surnaturels, les superstitions, les charmes et les remèdes, la divination, la naissance, le mariage, la mort, les jeux, la vie à la campagne, les jours de l'année, les poids et mesures, les noms des plantes et des animaux.... C'est d'un désordre où l'art n'a rien à voir : l'on y découvre néanmoins quantité de jolis détails.

Léon Pineau.

LETTRE DE M. LEUBA.

Dans la Revue critique du 27 décembre dernier, M. Alfred Loisy a consacré un long compte rendu à mon récent ouvrage : *A Psychological Study of Religion*. L'examen que l'éminent professeur au Collège de France a fait de mes idées est si bienveillant que j'aurais mauvaise grâce à me plaindre. Je voudrais simplement dissiper un malentendu.

M. Loisy s'est surtout attaché à la partie de mon livre qui concerne l'origine de la Religion et ses rapports avec la Magie, et, dans sa discussion de mes idées, il se place au point de vue de l'école de M. Durkheim. Or, il me semble que s'il eût lu l'article que j'ai consacré à discuter la conception de MM. Hubert et Mauss touchant les rapports de la Magie avec la Religion (*Rev. Philos.*, oct. 1913), M. Loisy eût ou bien accepté mon point de vue, ou bien il eût discuté et réfuté mes arguments. En fait il les passe à peu près sous silence. Cela tient sans doute surtout à ce que M. Loisy a eu sous les yeux l'édition anglaise de mon ouvrage dans laquelle mes arguments et documents ne sont pas mis en regard de la théorie que je rejette. Dans l'article indiqué (dont la substance a été introduite dans la traduction française de mon livre) j'ai essayé une réfutation formelle de cette théorie.

Après ce petit exposé *pro domo* — et pour dissiper tout malentendu — qu'on me permette de reprendre brièvement la question.

Tout le monde se sert des deux mots Magie et Religion. Il s'agit donc simplement de s'entendre sur le critérium au moyen duquel on devra différencier l'emploi de chacun d'eux. L'école sociologique française s'efforce de trouver ce critérium dans la valeur sociale, le caractère public, la systématisation du cérémonial. Cette tentative me semble échouer. En effet, à s'en tenir aux déclarations mêmes de nos auteurs, tout ce qu'on peut prétendre, c'est que la Religion possède ces qualités d'une manière plus générale et à un degré plus haut que la Magie. Ainsi ces caractères, loin de séparer la Magie de la Religion, les relient. Si les faits étaient tels que toute différenciation fût impossible, nous n'aurions qu'à nous incliner, mais il n'en est rien. Tout d'abord il est une chose dont il faut se rendre compte : pour différencier les phénomènes auxquels s'appliquera le terme Magie, il importe de découvrir non pas ce que ces phénomènes ont d'essentiel, mais bien ce qu'ils ont de distinctif. Je suis tout à fait d'accord avec ceux qui, comme M. Loisy et l'école française, pensent que ce que la Magie et la Religion ont en commun est plus fondamental que leurs différences. Il n'en reste pas moins que c'est par leurs différences, et non par leurs similarités, qu'il les faut séparer.

Les faits entre lesquels il s'agit de distinguer se classent naturellement en deux groupes :

1° Les rites dans lesquels des idées, des sentiments et des volitions sont supposés être éveillés en des agents personnels grâce à des moyens qui ne sont ni mécaniques ni automatiques, mais qu'on peut appeler anthropopathiques, tels que des invocations, des offrandes, des prières ;

2° Les rites qui exercent une action directe ou automatique.

En donnant le nom de Religion aux rites de la première espèce et celui de Magie à ceux de la seconde, nous croyons non seulement marquer une différence psychologique importante, mais encore nous trouver en accord substantiel avec l'usage.

Le fait que dans maintes cérémonies les deux attitudes ou modes d'action que je viens de caractériser se trouvent côte à côte, n'annulle pas la distinction. Et cette distinction n'empêche pas non plus qu'en général les rites religieux soient de plus haute valeur sociale, qu'ils possèdent à un plus haut degré le caractère public et qu'ils soient mieux systématisés.

James H. LEUBA,
Bryn Mawr Collège, U.-S. A.

Réponse de M. Loisy.

Puisque je n'ai point altéré dans mon compte rendu la pensée de M. Leuba, il me paraît superflu de reprendre ici après lui une question qui serait à traiter plutôt dans une revue spéciale. Pour apprécier les idées de M. L. sur le rapport de la magie et de la religion, j'ai cru me placer au point de vue des faits, non à celui d'une école particulière, si respectable qu'elle soit. Et quant au fond de la question, je me permets de renvoyer soit à mon article du 27 décembre dans cette *Revue*, soit à l'article plus développé que j'ai consacré au livre de M. Leuba dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, 1914, nos 1 et 2.

A. L.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 20 février 1914.* — M. Camille Jullian annonce qu'au cours des fouilles entreprises dans quelques-uns des *tumuli* du département des Landes, M. Dubalen, conservateur du Musée de Mont-de-Marsan, a découvert dans l'un d'eux, à Aubagnan, une tombe de guerrier où se trouvait un grand vase renfermant une urne remplie de cendres fines et une cotte de mailles faite de petits anneaux en fer et en bronze. Enchâssée en partie dans cette cotte était une lamelle d'argent avec une inscription en repoussé. C'est une inscription en caractères dits celtibériens très nets, ce qui permet de reporter cette tombe aux temps qui ont précédé la conquête romaine. Elle prouve que les Aquitains dont a parlé César avaient subi d'assez près l'influence des Ibères de l'Espagne ; cela résulte du reste d'autres indices et notamment de la trouvaille de monnaies faite à Barcus.

M. Henri Cordier communique un télégramme que M. le Secrétaire perpétuel a reçu du Dr Victor Segalen, envoyé en mission en Chine à l'aide d'une subvention prélevée sur la fondation Benoît Garnier. Ce télégramme est ainsi conçu : « Arrivés Si ngnan fort bonne santé ; résultats archéologiques intéressants ».

M. le comte Paul Durrieu expose qu'il a entrepris depuis longtemps de rechercher à travers toute l'Europe les mss. qui renferment les œuvres littéraires du roi René d'Anjou. Les écrits du roi René ont été publiés ou analysés à diverses reprises ; mais il se trouve que ceux qui s'en sont occupés n'ont presque jamais utilisé ni même connu les meilleurs mss. Cependant ces exemplaires méritent d'autant plus d'être étudiés que les compositions littéraires du roi René constituaient des « ouvrages illustrés », ornés d'images dont le roi paraît avoir surveillé de près les conceptions et que, par conséquent, certains des mss. sont d'un très grand intérêt pour l'histoire de l'art au xve siècle. En outre, on y rencontre des représentations précieuses au point de vue historique et archéologique. M. Durrieu cite, à ce propos, un récit d'un tournoi donné par le roi René en 1446, récit dont le ms. était au xviie siècle chez le chancelier Séguier. Tous les historiens récents du roi René ont considéré le ms. comme perdu. Il était en réalité passé à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg où M. Durrieu a pu l'examiner et dont il présente une photographie grâce à M. le comte Alexandre de Laborde. Cette page montre combien l'auteur des illustrations du ms. s'est attaché à reproduire tous les détails fournis par le texte du récit sur les cérémonies de la fête.

M. Camile Jullian communique, au nom de M. Pierre Pâris, correspondant de l'Académie, des découvertes faites à Mérida, des idoles néolithiques en os, un lion héraldique, qui prouvent que la ville romaine d'*Augusta Emerita* a dû être habitée dès les temps les plus reculés.

M. Cagnat commente une inscription latine trouvée à Bulla Regia, en Tunisie, par M. le Dr Carton, correspondant de l'Académie, dont la découverte avait été annoncée dans une précédente séance. On y trouve toute la série des fonctions exercées à la fin du iie siècle p. C. par un chevalier romain qui, en particulier, était intendant de l'armée de Septime Sévère lors de son expédition en Gaule contre Clodius Albinus.

M. Paul Monceaux, au nom de M. Carcopino, professeur à l'Université d'Alger, signale de nouvelles découvertes récemment faites par M. Jégot, instituteur, dans la basilique de Beni-Rached, près d'Orléansville. On y a trouvé notamment une seconde inscription en mosaïque qui mentionne l'*Ecclesia catholica*, et qui paraît dater de la fin du ive s.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — 14 mars — 1914

G. Bloch, La République romaine. — Corpus agrimensorum Romanorum, I, 1, p. Thulin. — Lettres du temps de César et de Trajan, p. Bardt. — Hirschfeld, Petits écrits. — Apulée, p. Helm. — Rinn et Jüngst, Lectures sur l'histoire de l'Eglise. — Heussi, Compendium et Résumé de l'histoire de l'Eglise. — Anglade, La bataille de Muret. — Olschki, Le centre idéal de la France au moyen-âge. — Le Livret de la croix, de Sigismond de Hohenlohe, p. Ficker. — Traité des hérétiques, de Castellion, p. Olivet. — Mrs Stopes, Burbage et le théâtre de Shakspeare. — Hultin, Le comte de Creutz. — Darboux, Éloges et discours. — Frignet Despréaux, Le maréchal Mortier, I. — Leipzig, 1813, Documents, p. Pflugk-Harttung. — Dupuis, La direction de la guerre. — Académie des Inscriptions.

G. Bloch, **La République romaine** ; conflits politiques et sociaux. Paris, 1913, in-12, 333 pages, chez Ern. Flammarion.

Nous ne possédons pas encore, et c'est regrettable, une histoire de la République romaine, à la fois détaillée et scientifique, racontant les faits avec tout l'appareil de notes et de références nécessaires, résumant et discutant les théories émises par les savants compétents et coordonnant le tout dans un cadre solidement établi; nous en sommes toujours à la grande histoire romaine de Duruy. Ce n'est pas une histoire ainsi comprise que M. Bloch vient de nous donner, ou du moins ce n'en est que l'esquisse, dégagée de toute apparence extérieure d'érudition, sans notes, sans discussion de détail. J'aurais mieux aimé, pour ma part, que M. B., qui connaît mieux que personne cette période historique, eût le courage de ne pas s'en tenir à un tableau général, si bien tracé qu'il soit, si attrayante qu'en soit la lecture. Il ne l'a pas voulu; le voudra-t-il jamais? Je ne serai pas seul à penser que ce serait très souhaitable.

Tel qu'il est conçu, le livre est excellent; il témoigne de la plus solide connaissance des faits et d'une compréhension entière des événements, de leurs causes, de leur enchaînement. Ce qui caractérise ce travail, c'est la part accordée par l'auteur aux questions sociales. Un des résultats du trouble dans lequel nous vivons et des luttes auxquelles nous assistons a été de nous faire comprendre que les questions politiques pures, désintéressées, n'existent guère et que ce qu'on est convenu d'appeler les principes s'effacent le plus souvent

devant les intérêts matériels : d'une part il y a ceux qui possèdent l'argent, l'influence et le pouvoir et qui ne soucient pas de les perdre ; de l'autre ceux qui, n'ayant rien de tout cela, veulent l'acquérir. C'est ce qui est au fond de toutes les luttes qui ont marqué la vie et la mort de la république romaine et ce que M. B. a très bien indiqué. D'une part la noblesse, les puissants, qu'ils fussent patriciens d'origine ou plébéiens sortis de la foule et devenus, après leur élévation, les alliés de leurs ennemis d'hier, les adversaires de ceux sur qui ils s'appuyaient la veille, ou bien enrichis par l'exploitation des provinces ; de l'autre les déshérités, dont la masse se renouvelle sans cesse par le dessous, qu'on essaie d'apaiser par des concessions, toujours insuffisantes à leur gré. D'autre part un sénat, qui ne se résigne qu'à regret aux concessions, à qui le plus souvent on est obligé de les arracher par la violence, qui, cependant, par instants, semble sentir qu'il serait habile de prendre les devants, mais pour se rétracter aussitôt. Au milieu de tout cela, les ambitions personnelles les plus ardentes, les plus éhontées et le bien général entièrement sacrifié aux appétits particuliers.

Ce sont ces vues d'ensemble, apparentes même par la division des livres et des chapitres, qui font le livre de M. B. si vivant, qui lui donnent une certaine actualité. Non que l'auteur se laisse aller aux rapprochements superficiels, si aisés et si décevants ; je répète que ce qu'il avance s'appuie toujours sur des documents, que nous reconnaissons sous ses affirmations anonymes ; mais parce que la similitude existe et que, à notre époque plus que jamais, elle s'impose.

Cette préoccupation de chercher aux faits des causes sociales, amène l'auteur à certains jugements qui ne sont pas toujours conformes aux idées courantes. Pour Catilina, par exemple, il est fort embarrassé de savoir s'il faut le regarder comme un vulgaire ambitieux, comme un exploiteur, ou comme un homme qui aurait poursuivi un plan politique ; il avoue bien que les témoignages ne lui sont pas favorables ; mais ils sont si incomplets, si partiaux ! Et, d'ailleurs, les circonstances étaient si particulières ! « L'écart était scandaleux entre l'extrême opulence et l'extrême pauvreté, le contraste dérisoire entre la fiction de la souveraineté populaire et la brutalité des réalités économiques se traduisant par l'oppression des masses... Comment, avec les précédents [abolition des dettes, lois des Gracques, confiscation de Sylla] l'idée d'une expropriation totale n'aurait-elle pas surgi et fermenté dans la foule souffrante et comment n'eût-elle pas gagné jusque dans les hautes classes quelques âmes généreuses, quelques esprits aventureux ? » La conclusion se devine. Catilina est un produit des temps, il ne semble pas avoir été pire que beaucoup de ses contemporains en cet âge de corruption et de férocité. Ceux-ci, ou du moins ceux qui ont parlé de lui, ne lui ont pas accordé de circonstances atténuantes. Le jury de notre époque lui en accorderait ; la question est de savoir si l'histoire peut se résigner aussi

aisément en présence des crimes et des désordres révolutionnaires.

Un autre point que M. B. a fort bien mis en lumière, c'est la part que les conquêtes romaines ont eue à la décadence et à la chute de la république ; celles-ci avaient créé de nouveaux besoins, avaient introduit dans l'État un grand nombre d'éléments nouveaux non assimilés aux anciens; de là une situation fausse et périlleuse qui explique l'anarchie des derniers temps. Les quelques lignes suivantes (p. 145) pourraient être la conclusion du livre : « La destinée de Rome est unique dans l'histoire. Seule de toutes les cités anciennes elle a fondé un empire et seule elle a admis les vaincus à la participation des droits civiques. Mais, en fondant un empire et en devenant un grand état, elle est restée une cité. Elle a gardé de la cité, sans y rien changer, l'institution essentielle, les comices, fonctionnant, comme à l'origine, au Forum et au Champ de Mars ; et par là elle a préparé la ruine de ses libertés. Du moment où les citoyens ne pouvaient exercer leurs droits politiques qu'à Rome, il était inévitable que la masse, écartée par la distance, finît par s'en désintéresser. On tenait aux droits privés parce qu'ils étaient une réalité; on devait faire bon marché des droits politiques qui étaient illusoires. Il eût fallu pour les rendre effectifs et leur conserver leur prix, toute une révolution, la substitution au gouvernement direct, le seul en usage dans le monde antique, du régime représentatif, par délégation, tel que l'ont conçu les sociétés modernes. Mais Rome ne s'est pas élevée à cette notion. Son originalité, qui fut grande, n'est pas allée jusque là ». D'où la chute du régime républicain et sa transformation en monarchie.

Tout ce que je viens de dire et les citations que j'ai faites montrent le grand intérêt et l'originalité du livre de M. Bloch.

R. CAGNAT.

Corpus agrimensorum Romanorum recensuit Carolus THULIN, vol. I, fasc. I : *Opuscula agrimensorum* veterum. Adiectae sunt 48 tabulae phototypicae. Bib. Teubner, 1913, IV-171 p. in-12, 7 m.

Si je ne me trompe, M. Th. ne s'est occupé jusqu'ici, d'une manière générale, que de sujets qui se rapportent à l'histoire ou aux institutions de l'Etrurie. Et cependant il était comme désigné pour la publication qu'on entreprend ; en effet, M. Th. a préludé à son livre par deux publications particulières auxquelles il se réfère souvent : un mémoire de l'Académie de Berlin (Die Handschriften des Corpus agrimensorum romanorum, 1911), et un livre d'extraits des mss. (Zur Ueberlieferungsgeschichte des Corpus agrim. Rom. Göteborg, 1911); j'ai le regret de n'avoir pu consulter aucun de ces deux ouvrages.

Pas de préface. En tête, table des signes avec classement des mss. Suivent au texte Frontin, Urbicus, le *Commentum de agrorum qualitate*, parfois attribué à Urbicus; le *Commentum de controversiis*; Hygin ; Siculus Flaccus ; enfin Hygin le *gromaticus*.

L'âge vénérable du ms. de Wolfenbüttel qui sert de base à ces textes (vi^e s.), leur donne un aspect et une valeur particulière.

Par les définitions et par les descriptions dont est fait ici le texte, il rappelle, avec les différences inévitables, les recueils juridiques. Le point de départ se trouve d'ailleurs ici aussi dans des lois ou des règlements, et ici encore sont notées les questions controversées et la solution la meilleure. Nous sommes d'ailleurs, à l'occasion, reportés aux réalités de la vie romaine par telle indication, ainsi par ce qui est dit de la manière dont doit être préparé le tirage des parts (*sortes*) à assigner à chacun des colons, et sur le soin par lequel il faut prévenir toute réclamation (p. 73, 17 et s.). De tout temps Rome a connu ces difficultés et a dû y parer.

Je ne puis faire un véritable compte rendu de ce livre, et j'avoue que sur le sujet, je manque entièrement de compétence. Je dois dire cependant que, malgré tout ce que ces textes ont d'ardu, le soin de l'éditeur et la clarté, qu'il a répandue partout, ont été tels qu'on arrive assez vite à se reconnaître.

Le lecteur trouvera du plaisir et aussi quelque profit à suivre les dessins et gravures qui sont reproduits, d'après les mss., à la fin du volume (48 planches, 144 figures). Pour une partie, c'est, avec plus de soin dans le détail, les mêmes figures que dans Lachmann [1].

É. T.

Roemische Charakterkoepfe in Briefen vornehmlich aus Caesarischer und Trajanischer Zeit von C. Bardt, mit einer Karte. Teubner, 1913, in-8°, vi-434 p. 9 m.

M. Bardt a publié jusqu'ici des traductions et de bonnes éditions classiques des lettres de Cicéron. La connaissance qu'il a de ces textes, l'amenait tout naturellement au présent livre. Celui-ci est fait pour moitié de lettres de l'époque de Cicéron, les lettres de Pline et de Trajan formant l'autre partie. Maint paragraphe vient ici des éditions publiées antérieurement par M. Bardt.

Le livre est dédié à O. Hirschfeld, ce qui est en soi une excellente recommandation. Pour la collection dont il fait partie et le plan suivi, on conçoit que l'idée en soit venue aisément à d'excellents pédagogues. Comment en effet donner au lecteur moderne le moyen de connaître le mieux possible des personnages célèbres de l'antiquité ? Si fameux, si habilement tracés que soient les portraits, ils laissent la main d'un tiers s'interposer entre nous et le modèle ; donc aucune impression *directe* n'est possible qu'en permettant à la personne de se présenter elle-même ; autrement dit on n'a quelque chance de bien juger les hommes qu'en lisant les lettres qu'ils ont écrites. En quelques traits, les auteurs de lettres se peignent eux-

1. Dans son édition de 1848-1852, Lachmann donnait 345 figures, dont beaucoup de dessins différents de ceux-ci, des lettres ornées, etc.

mêmes et leurs amis bien plus vite et bien mieux qu'aucun autre ne le pourrait faire. D'où la pensée d'utiliser en ce sens les correspondances que nous a laissées l'antiquité en faisant, parmi ces lettres, un choix judicieux qui, sous forme de traductions, les mette à la portée de tous.

Mais seront-elles toujours comprises? Ceci est autre chose. Dans les éditions ordinaires, des notes permettent de résoudre les difficultés. On a ici systématiquement écarté les notes parce qu' « elles sont encombrantes et qu'elles gêneraient ceux qui sont au courant ». Raison spécieuse certainement, et j'imagine que les exposés chronologiques, les arguments et tout ce que prodigue l'éditeur, ne suppléera guère à ce manque de secours précis et indispensables.

Toutes les parties dues à l'éditeur sont rédigées avec sens et aussi avec verve, et des allemands nous disent que les traductions ont le même caractère.

Encore une critique : pourquoi semer ici des rapprochements qui seront, pour la plupart des lecteurs, de véritables énigmes? Comptez, dans un cercle de lettrés, combien d'entre eux connaîtront « la nuit irlandaise de Londres » (p. 259 au bas)?

É. T.

Kleine **Schriften**, von Otto Hirschfeld. Berlin, Weidmann, 1913, IX-1011 gr. in-4°. 30 M.

Nul besoin ici de présenter l'auteur; tout le monde connaît les recherches de Hirschfeld sur la constitution romaine, ses études sur la Gaule ancienne et surtout sa large collaboration au *Corpus*.

Le volume est dédié à Hermann Dessau à qui nous devons le meilleur recueil d'Inscriptions romaines. En tout 74 articles. A côté de chacun d'eux, la date de publication. Le plus ancien est de 1869, le plus récent de l'année dernière, 1913. Une bonne partie se rattache, comme il est naturel, à l'objet principal des études de M. H., à l'épigraphie et aux institutions; d'autres relèveraient du droit, de l'histoire littéraire ou de l'histoire. Quelques-uns sont inédits, quoique lus jadis dans quelque séance d'Académie. Pour presque tous les articles, la publication a été faite d'abord dans des revues (*Wiener Studien*, *Westdeutsche Zeitschrift*, *Historische Zeitschrift*, *Hermès*, *Zeitschrift für Rechtsgeschichte*, *Zeitschrift f. d. œsterr. Gymn.*, *Philologus*, *Klio*), des Mémoires d'Académies (surtout de Berlin), *Festschriften*, etc. Les deux derniers articles, donnés comme suppléments (Nachträge), sont : une note sur la date du *De brevitate vitae* de Sénèque, et des Mélanges épigraphiques (inscriptions du camp de Carnonte et des ponts de pierre de Brazza).

Le 7e article (Le Conseil des Gaules), est écrit en français; il a paru d'abord dans le recueil de Mémoires publié par la Société des

Antiquaires de France à l'occasion de son Centenaire (1904). L'un des articles, aussi en français (Dellius ou Sallustius), a paru dans les Mélanges Boissier. M. H. était lié avec Allmer qui a traduit, dans sa revue, une des conférences de M. H. à Vienne (Lyon, in der Römerzeit). Il y a d'ailleurs ici un article nécrologique sur Aug. Allmer, à côté de ceux qui sont consacrés à Mommsen, et à Friedlander. Notons, ce qui est une exception dans les livres étrangers, qu'ici le français est imprimé de la manière la plus correcte.

Les articles sur la Gaule et sur les Gaulois forment un groupe très important. Quelques articles sur Tite-Live et Polybe; tout un groupe (4 articles) sur Tacite et son œuvre. Autre groupe sur les empereurs, leurs tombeaux; leur culte; leurs propriétés immobilières, police de sûreté, noblesse et hiérarchie, acclamations au sénat, etc. Un titre piquera la curiosité du lecteur : *Augustus ein Inschriftenfælscher?*

Après le titre des articles anciens, se trouvent des notes récentes entre crochets qui suppléent aux lacunes inévitables, et de plus il y a à la fin une page de petites additions (Zusätze) qui n'ont pu être placées qu'après l'impression.

Il faut bien s'attendre, car rien n'était plus naturel, à ce que dans toutes ces études, la moindre proposition soit aussitôt appuyée de toute une série d'inscriptions. En plusieurs passages on lira un certain nombre de conjectures; il semble que, d'une manière générale, elles ne soient pas très heureuses. Ce n'est pas là certainement la partie forte de M. Hirschfeld. En marge, pagination de la première publication. Index commodes d'un peu plus de 20 pages.

Émile Thomas.

Apulei opera quae supersunt. Vol. I. Apulei Platonici Madaurensis **Metamorphoseon** libri XI. Iterum edidit Rudolfus Helm. Bib. Teubner, 1913, VIII-296 p. 3 M.

On s'accorde à reconnaître qu'on a abusé des conjectures sur le texte d'Apulée. La critique n'a pas manqué de relever ce défaut dans l'édition de Van der Vliet; mais tous les savants qui, depuis se sont occupés de l'auteur, n'ont guère changé de méthode; tous ont cru bon de justifier leur intervention par des conjectures nouvelles; l'apparat en est rempli jusqu'à l'obstruction, et on trouvera encore ici, avec la marque *He*, celles qui, propres au nouvel éditeur, ont été par lui reçues dans le texte. Ajoutez à cela les tentatives risquées des copistes et celles des humanistes; bientôt nous aurons tout sous la main, sauf ce qui peut venir d'Apulée. Il est grandement temps qu'une réaction énergique se fasse dans le sens de la tradition.

La première édition des *Métamorphoses* de Helm est de 1907. Elle contenait le même nombre de pages. L'*index virorum doctorum* n'a ici que quelques lignes de plus. L'index bibliographique a été complété et se réfère aux travaux parus depuis 1907. Les deux éditions

sont dédiées à Fr. Leo. Le même savant, récemment décédé, avait fourni quelques notes dans la correction des épreuves. Elles sont ingénieuses ; malheureusement, en prétendant écarter telle ou telle glose du texte, Leo me paraît plus d'une fois couper dans la chair vive de l'écrivain.

Aucune préface ; c'est donc à nous de découvrir quels changements M. H. a crus nécessaires.

L'apparat critique reste toujours compliqué. Je me demande si l'on ne pourrait pas, sans aucun dommage réel, le simplifier. Je voudrais aussi qu'il fût plus clair ; je doute fort que toutes les sigles employées soient toutes bien comprises. Je n'y supprimerais pas cependant les courtes notes fort utiles qui servent à éclaircir une expression difficile.

En somme, nous avons ici un bon travail, consciencieusement repris, où l'on nous donne plutôt trop. Ce sont là des regrets que nous n'avons pas si souvent à exprimer [1].

É. T.

Kirchengeschichtliches Lesebuch für den Unterricht an hoeheren Lehranstalten, herausgegeben von Prof. Heinrich Rinn und Pfarrer Joh. Jüngst. Schülerausgabe. Dritte Auflage, Tübingen, Mohr (Siebeck), 1913, XI, 229, 16 p. 8°. Prix : 3 fr. 40.

Le présent livre de *Lectures pour servir à l'enseignement de l'histoire ecclésiastique dans les établissements d'instruction supérieurs*, dû à la collaboration d'un professeur de l'enseignement secondaire et d'un pasteur, est arrivé à sa troisième édition, ce qui montre qu'il répondait, dans une certaine mesure, à un besoin réel. Dans cette nouvelle édition MM. Rinn et Jüngst ont réduit considérablement (de près de moitié) leur choix des textes, afin que le volume, devenu moins cher, puisse être mis entre les mains des élèves d'écoles supérieures et d'écoles normales d'instituteurs. J'ai quelque peine à me persuader que ces fragments de textes, empruntés à des auteurs sacrés ou profanes, traduits sur les textes originaux, sans aucuns commentaires ni notes, puissent éveiller chez la plupart des élèves de cette catégorie le désir de connaître d'abord, puis la connaissance véritable du passé religieux de l'humanité. On comprend parfaitement qu'un livre de ce genre soit utile aux maîtres qui enseignent dans de petites localités, où ils n'ont pas de bibliothèques à leur disposition. Mais les élèves ? Combien de leçons d'histoire ecclésiastique ont-ils dans la semaine [2], pour qu'on puisse les entretenir de saint Augustin,

---

1. P. 22, 20, lire *cupis*. P. 100, à l'apparat, au lieu de 16, lire 19.

2. Encore faut-il remarquer qu'il leur manque absolument tout renvoi indiquant les sources dont ces extraits sont tirés. Les quelques maigres notes (p. 210-216) seraient mieux sous leurs pages respectives.

de saint Anselme de Cantorbéry, saint Thomas d'Aquin, de la *Théologie germanique*, de Mme Guyon et de Schleiermacher [1], du développement religieux de M. de Bismarck, etc.? Les dernières pièces citées dans ce recueil de textes sont la Correspondance entre le pape Pie IX et l'empereur Guillaume I (1873) et la lettre adressée par M. le pasteur Bourrier à M. Robert, évêque de Marseille (1895).

Les auteurs ont ajouté un supplément, de *Julien à Mahomet*, où sont traitées sommairement les religions non chrétiennes. Le volume se termine par seize pages de *Tablettes chronologiques*.

E.

Kompendium der Kirchengeschichte von Karl Heussi, Lic. theol. Dritte verbesserte Auflage. Tübingen, Mohr (Siebeck), 1913, XXI, 613 p. 8°. Prix : 11 fr. 25.

Abriss der Kirchengeschichte von Karl Heussi, Lic. theol. Oberlehrer in Leipzig, Tübingen, Mohr (Siebeck), 1913, VIII, 172 p. 8°. Prix : 2 fr. 50.

Il y a depuis quelque temps, non pas surabondance — le terme pourrait sembler peu courtois — mais très grande abondance d'*Histoires de l'Eglise* paraissant dans l'Allemagne protestante. La librairie Mohr, de Tubingue, à elle seule, nous offre encore, après celles de D. K. Müller, de Gustave Krüger, de Wilhelm Moeller, de Kawerau, de Hans von Schubert, le *Kompendium* et l'*Abriss* de M. Karl Heussi, professeur à l'un des lycées de Leipzig; on peut dire qu'il y en a pour toutes les bourses, pour tous les âges et tous les goûts. Le *Kompendium* est un manuel à l'usage des étudiants, dans lequel l'auteur a écarté tout ce qui ne lui semblait pas absolument nécessaire en fait de dates, de noms, d'événements et d'idées, ne conservant que l'indispensable dans cette édition nouvelle, délestée, d'après la préface, dans des proportions assez sensibles. C'est un résumé bien écrit d'ailleurs, qui se lit facilement et dont les jugements m'ont paru généralement équitables. On peut trouver que l'auteur s'y occupe un peu trop de l'histoire politique, mais c'est actuellement, on le sait, la tendance générale [2].

Quant à l'*Abriss*, c'est un résumé très sommaire de l'histoire de l'Église, devant servir de fil conducteur aux maîtres et aux élèves pour le cours spécial des classes supérieures des établissements protestants de l'enseignement secondaire, et sans doute avant tout des gymnases saxons. L'auteur ne poursuit nullement le but d'y fournir un tableau

---

1. On y rencontre aussi les *Conversations d'Eckermann avec Gœthe*, et, chose assez bizarre, dans une Histoire de l'Église, les *Arbeiterschutzgesetze* de l'empereur Guillaume.

2. La *littérature* des différents chapitres n'est indiquée que par un choix assez restreint d'ouvrages ; les renvois aux sources paraissent relativement clairsemés quand on compare l'ouvrage avec les ouvrages analogues récents de Kawerau et de Krüger.

systématique et complet de toute l'histoire religieuse, depuis le début de l'ère chrétienne ; il voudrait donner plutôt aux jeunes gens, par des « sondages » espacés à travers les siècles, des notions suffisantes pour qu'ils puissent comprendre l'histoire religieuse de leur temps, et sans que ces notions fassent quasiment double emploi avec l'enseignement de l'histoire profane. C'est aux pédagogues de profession de discuter avec M. H. les principes qu'il formule dans son introduction, à ce sujet. Pour notre part, nous trouvons que l'histoire des premiers siècles est un peu trop détaillée [1], celle du moyen âge trop sommaire, et que celle des temps modernes ressemble trop à un cours d'histoire générale. Une table chronologique des faits principaux se trouve à la fin du volume.

E.

Joseph Anglade, **La bataille de Muret** (12 septembre 1213) d'après la Chanson de la Croisade. Texte et traduction. Toulouse, Privat; Paris, Champion, 1913, 99 p. In-8° planches.

L'auteur de cette élégante plaquette, dédiée à Frédéric Mistral, M. Joseph Anglade, professeur de langues et de littératures méridionales à l'Université de Toulouse, a voulu « honorer le souvenir des Aragonais et des Catalans tombés à Muret », non pour « protester contre sept siècles d'histoire », mais pour rendre hommage « à la mémoire de ceux qui ont donné leur vie pour une cause juste et pour notre droit » (p. 11). Dans ce but, il a publié, en le traduisant et en l'annotant, le passage de la *Chanson de la Croisade contre les Albigeois*, se rapportant à la bataille du 12 septembre 1213, d'après l'édition de M. Paul Meyer (1875), en contrôlant le poète par les récits de Pierre de Vaux-Cernay, chroniqueur de l'expédition des croisés, de Guillaume de Puylaurens, chapelain du comte de Toulouse, et de la chronique du roi Jaime I d'Aragon. Ces récits, on le sait, sont par moments assez différents de celui du poète, toujours encore anonyme, qui continua le médiocre Guilhem de Tudèle. M. A. s'est efforcé consciencieusement, à l'aide de plans détaillés, d'éclaircir et de fixer les épisodes successifs de cette grande journée, que les travaux de M. A. Delpech (1878) et de M. Dieulafoy (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, tome XXXVI, 2e partie) avaient déjà tenté de débrouiller. Il faudrait avoir été sur les lieux même et les avoir étudiés, nos chroniques à la main, pour se hasarder à exprimer un juge-

---

1. On pourrait aussi bien affirmer, à un certain point de vue, qu'elle ne l'est pas assez ; car M. H. fourre un peu beaucoup de dogmatique dans les paragraphes de cette première section. Si vraiment le programme exige qu'on explique aux élèves de seconde, et même de première, le montanisme, les théories gnostiques ou le manichéisme, Saint-Augustin ou Saint-Anselme, etc., les données du livre ne suffisent pas et si l'on peut se borner à mentionner, tel quel, le contenu de ces paragraphes, comment veut-on que cela fasse impression sur d'aussi jeunes intelligences?

ment sur certaines questions topographiques et autres qui se posent à ce sujet. En tout cas la lecture du travail de M. Anglade est suggestive et suscitera sans doute de nouvelles recherches sur le conflit où Pierre II d'Aragon trouva la mort [1].

E.

Der ideale Mittelpunkt Frankreichs im Mittelalter in Wirklichkeit und Dichtung, von Dr Leonardo Olschki, Privatdozent an der Universitaet Heidelberg, C. Winter, 1913, 73 p. in-8°. Prix : 2 fr. 50.

L'auteur, *privat-docent* à l'Université de Heidelberg [2], a essayé de montrer, dans le présent opuscule, comment s'est formée, dans l'imagination des jongleurs du XIe au XIIIe siècle et dans celle des masses populaires, après l'idée d'une *chrétienté*, hostile aux *payens*, *l'idée nationale* qui s'était dégagée lentement des efforts successifs des premiers rois capétiens. Cette royauté étant encore itinérante et n'ayant point de siège fixé, les légendes transportèrent involontairement l'éclosion du sentiment national à l'époque antérieure, à Charlemagne et même à ses précurseurs. Mais alors, depuis longtemps déjà, la résidence impériale d'*Aquisgranum* était oubliée dans la Francie occidentale, absorbée par l'Allemagne; comme Laon, qui fut en effet la résidence des derniers Carolingiens français, et leur dernière ancre de salut était également déchu de sa splendeur passagère, l'imagination des poètes et celle de leurs auditeurs s'éprit de Paris, ou, pour parler plus exactement, de Saint-Denis, l'abbaye très protégée déjà par Charlemagne, et qui le fut également par les Capétiens, à partir de Louis VI, alors que l'abbé Suger faisait triompher le pouvoir royal et le mettait hors pair. Mais précisément pour ce motif, Saint-Denis est presque Paris; ils ont une vie commune. Le saint devient le saint national, la bannière de l'abbaye, la bannière royale, et à mesure que Paris grandit, sa réputation grandit également dans la littérature et la légende, si bien que la fusion se fait dans l'imagination populaire et dans les œuvres des poètes entre l'abbaye illustre et la cité qui s'étend de plus en plus sur les deux rives de la Seine. Paris devient, ainsi que le dit un peu bizarrement l'auteur, « une source de toutes les possibilités de l'avenir » [3] et le moyen âge fait de ce prétendu centre tout à fait fantastique de la France du passé, le centre idéal de la France du présent et de l'avenir. Sans cette fixation précoce de son organe central, fixation due moins à des réalités poli-

1. Par suite d'une faute d'impression on renvoie p. 51, à la page *34*; c'est page *32* qu'il faut lire.

2. M. Olschki vient de faire paraître une œuvre plus considérable que nous ne connaissons pas, *Paris d'après les vieilles chansons nationales françaises, topographie, histoire et légende*, publiée chez le même éditeur.

3. *Eine Quelle aller Zukunftsmœglichkeiten.*

tiques qu'à la puissance des légendes et des impressions populaires, la France ne serait pas devenue sitôt un État national et bientôt le premier de l'Europe [p. 69].

La démonstration de M. O. nous semble ingénieuse et plausible. Mais il faudrait être un spécialiste de la littérature française au moyen âge pour apprécier plus à fond la justesse de ses déductions et pour vérifier certains détails de son étude, qu'on lit d'ailleurs avec un vif intérêt.

E.

Kreuzbüchlein von Graf Sigismund von Hohenlohe, 1525, neu herausgegeben von Joh. Ficker (Quellen und Forschungen zur Kirchen = und Culturgeschichte von Elsass und Lothringen, I). Strassburg, Trübner, 1913, XLVI, 23 p. gr. in-8°, planches. Prix : 5 fr. 60 c.

En 1525 le doyen du Grand-Chapitre de la Cathédrale de Strasbourg, le comte Sigismond de Hohenlohe, publiait, suivant un ancien usage, une exhortation adressée aux vicaires et desservants de Notre-Dame. Cet opuscule intitulé *Kreuzbüchlein* ou *Livret de la Croix* excita vivement l'opinion publique dans le diocèse même et au dehors, car, sous une forme modérée et presque mystique, c'était un manifeste de la foi nouvelle et son existence seule montrait que l'hérésie avait pénétré jusqu'au sein de ce chapitre, l'un des plus illustres du Saint-Empire romain. Il a été réimprimé depuis à diverses reprises [1], mais toutes ces éditions sont devenues rares aujourd'hui. M. J. Ficker, professeur à la faculté de théologie protestante de Strasbourg, a donc fait œuvre utile en nous donnant une édition nouvelle du *Kreuzbüchlein*. C'est une édition de luxe, car M. F. l'a présentée pour son quatre-vingtième anniversaire, au prince Hermann de Hohenlohe-Langenbourg, l'ex-*statthalter* d'Alsace-Lorraine, décédé naguère. Il a fait précéder le texte, assez court d'ailleurs, d'une introduction biographique [2] et bibliographique soignée, et a joint les reproductions en fac-similés des titres et marques d'imprimeurs des premières éditions de l'opuscule.

R.

Traité des hérétiques, à savoir si on doit les persécuter et comment on se doit conduire avec eux par Sébastien Castellion. Édition nouvelle publiée par A. Olivet, pasteur, préface de E. Choisy, professeur à l'Université de Genève. Genève, A. Jullien, 1913, X, 198 p. in-18. Prix : 3 fr.

Depuis que M. Ferdinand Buisson a fait paraître, il y a vingt ans, sa belle biographie de Sébastien Castellion, tous les esprits lettrés en

1. Le *Livret de la Croix* fut réimprimé en 1585, 1662, puis en 1741, 1748, 1751, c'est-à-dire à l'époque du piétisme triomphant, et une dernière fois en 1852.

2. On pourrait trouver la partie biographique un peu sommaire; mais l'éditeur nous apprend qu'une monographie détaillée sur Sigismond de Hohenlohe paraîtra prochainement.

France connaissent le petit pâtre du Bugey, devenu le pédagogue émérite de Genève (1544) et le savant professeur de Bâle (1558). Ils savent aussi que Castellion, persécuté lui-même pour ses idées trop larges, fut un des défenseurs les plus convaincus de la tolérance religieuse, à une époque, où dans les deux camps de l'Église et de la Réforme, on croyait commettre un crime de lèse-divinité en en montrant à ses adversaires. Depuis les temps ont un peu changé, mais pas assez pour qu'on ne doive applaudir à l'idée qu'a eue M. Olivet, de réimprimer, en un format commode et à bas prix, le petit traité que Castellion fit paraître en 1544, après que l'infortuné Servet eût été brûlé en Champel, le 27 octobre 1553, et que Calvin eût essayé de justifier cette condamnation par sa *Déclaration de la vraie foi*. Les exemplaires du texte latin et de la traduction française de l'opuscule *De haereticis, an sint persequendi?* sont devenus en effet très rares; on en connaît *trois* seulement du texte en langue vulgaire. Sous le pseudonyme de Martin Bellius, Castellion s'attaqua courageusement au chef de la Réforme à Genève, qui lui fit répondre par Théodore de Bèze, en septembre 1554. Mais l'effet avait été produit et quelques esprits du moins, fort en avant de leur siècle, applaudirent à des paroles comme celles-ci : « Que les Juifs ou les Turcs ne condamnent pas les Chrétiens; derechef que les Chrétiens ne condamnent pas les Turcs et les Juifs, mais plutôt les attirent par vraie piété et justice. Item que nous aussi, qui sommes chrétiens, ne nous condamnons pas l'un l'autre, mais si nous sommes plus sages qu'eux, soyons aussi meilleurs et plus miséricordieux, car ceci est certain, que d'autant qu'aucun connaît mieux la vérité, il est moins enclin à condamner les autres » (p. 29).

Le *Traité des hérétiques* n'est point une œuvre homogène ; Martin Bellius (ou plutôt Castellion) a réuni un peu pêle-mêle dans son opuscule une série de textes divers, émanant de notabilités d'alors, pour gagner l'opinion publique à la doctrine de la tolérance. Ces morceaux sont assez mal rattachés les uns aux autres, de sorte que la lecture de son texte est un peu fatigante à suivre. Une question que ni l'introducteur ni l'éditeur n'ont suffisamment approfondie, c'est celle de la collaboration que certains confrères de Bâle, entre autres l'Italien Coelio Curione, prêtèrent vraisemblablement à Castellion pour la rédaction de son livre; elle aurait dû être examinée de plus près et résolue, ce nous semble, par l'affirmative.

R.

Mrs. C. C. Stopes, **Burbage and Shakespeare's Stage**. London, Alexander Moring Ltd. The De la More Press, 1913. 5 shillings.

L'activité historique et littéraire anglaise s'est énormément dépensée sur cette période élizabéthane, connue sous le nom d'*ère shakespea-*

rienne..C'est là, en effet, une mine féconde où beaucoup veulent voir le berceau de la littérature anglaise et le point de départ du théâtre moderne. Mr. John Semar, dans *The Mask*, s'efforce en une investigation élaborée, et non encore terminée, dans le théâtre pré-shakespearien, de nous montrer le côté fallacieux de cette dernière assertion. Il n'en reste pas moins réel que l'époque qui vit éclore les chefs-d'œuvre shakespeariens se dressera comme une borne majestueuse sur la route parcourue à travers les siècles par la Littérature et le Théâtre. L'ouvrage que nous donne ici Mrs. C. C. Stopes, dont l'érudition en matière shakespearienne fait autorité, ne s'ajoute pas seulement à la multiple littérature inspirée par cette époque, mais comble encore une lacune. Cette vie des Burbages n'avait encore tenté, du moins d'une façon aussi détaillée, aucun chroniqueur, il appartenait donc à Mrs. C. C. Stopes de soulever un voile qui recouvrait quelques précieux renseignements historiques sur le théâtre de cette époque. « Le théâtre, écrit-elle, était alors le seul moyen qui permettait à la masse du peuple de recevoir un peu de l'influence de la *Renaissance*, et de cet *art méprisé* sortit ce souffle vivifiant qui ne peut être ni défini ni décrit, mais appelé seulement : l'*Esprit du seizième siècle* ». Les seuls arts, pratiqués en Angleterre à la naissance de James Burbage, la tête de cette famille d'acteurs, étaient la poésie, la musique et le théâtre (ce dernier sous la forme de « moralités » et de « mystères ») — de peintres et de sculpteurs on n'en connaissait point avant Hilliard, qui fut peintre après avoir été orfèvre. Le théâtre et la musique appelaient principalement au peuple. L'Église et la Cour firent beaucoup d'ailleurs pour les encourager au début. Toutefois le théâtre, à l'instigation de la Cour, prenant quelques libertés d'un caractère laïque, l'Église le renia bientôt, et un évêque de Londres en 1563 appelle les acteurs : « une sorte oisive de gens, qui ont été infâmes dans toutes les bonnes communautés ». C'est vers cet époque que James Burbage fit son apparition. Mrs. Stopes n'a rien pu trouver de précis au sujet de ses origines ; elle suppose qu'il naquit vers 1535. Au début du règne d'Élizabeth on le trouve comme principal acteur de la troupe de Sir Robert Dudley, comte de Leicester. Des renseignements curieux nous sont donnés, à ce propos, sur la condition des acteurs de cette époque. Ils étaient les « serviteurs » de leurs « Maîtres » — le seigneur qui les protégeait et les payait — et ils portaient sa livrée. Celui-ci leur commandait de jouer à certaines occasions et leur obtenait des privilèges dans les fiefs voisins.

John Semar, que j'ai déjà cité, reproche à Mrs. C. C. Stopes d'avoir oublié dans cette chronique du théâtre shakespearien de parler du grand Arlecchino Martinelli, de la Comedia dell' Arte italienne, qui visita Londres vers cette époque. Mrs. C. C. Stopes, en réalité, ne nous donne pas une chronique complète du théâtre d'alors, mais seulement du théâtre en ce qui concerne les Burbages. Elle reproduit

à la fin de son livre les documents et actes de l'époque sur lesquels elle s'est basée pour composer son ouvrage qui est plein d'intérêt et d'une importance réelle en matière théâtrale.

GEORGES-BAZILE.

Skrifter utgivna af Svenska Litteratursällskapet i Finland, CX. STUDIER : **Nordisk Filologi, utg.** genom Hugo PIPPING, IV. GUSTAF FILIP CREUTZ : **Ans Levnad och vittra Skrifter,** av. Arvid HULTIN. CCII. Förhandlingar och Uppsatser. 26. — Helsingfors, 1913.

Dans ce CX[e] vol. de la société littéraire de Finlande, consacré à des études de philologie nordique publiées sous la direction de M. Hugo Pipping, nous signalerons la dissertation très étudiée de L. Fr. Läffler « Om några underarter av gódhaháttr » qui est une savante contribution à la métrique du vieux-norrois, en même temps qu'une étude critique du texte de l'Edda et tout spécialement de la strophe 101 du Háttatal. On sait que la rythmique du ljódaháttr est particulièrement compliquée. Je ne saurais dire, pour ma part, si M. Läffler en a définitivement résolu les nombreuses difficultés.

La vie de Gustave-Philippe Creutz (1731-1785), qui fait l'objet du vol. CXI, contient de curieux détails sur la maçonnerie suédoise au XVIII[e] siècle, tout animée alors de nobles et larges idées, et surtout sur l'influence de la France, de l'esprit des philosophes français en Suède à cette époque. Creutz a composé des élégies, des pastorales érotiques, un « Chant du printemps » qui célèbre la nature selon Rousseau et une série de tableaux remarquables non pas tant par les visions qu'ils évoquent que par le sentiment qu'ils inspirent. Creutz a écrit en un français presque parfait des lettres dont maint passage semble frappé au meilleur coin de la vertu. Il a fait une ironique apologie du mensonge, laquelle se trouve être une critique indignée de la morale et de la politique de ses contemporains. Son chef-d'œuvre fut sa pastorale d' « Atis et Camilla » (1761). Diplomate, Creutz traversa une première fois la France, où il connut Fontenelle et Voltaire Il séjourna deux ans à Madrid. Sa « Lettre sur l'Espagne » n'est point toute à l'éloge de ce pays, ni même de ses femmes. Ministre en France de 1766 à 1771 ; puis ambassadeur à la cour de Louis XVI, de 1774 à 1783 : ses lettres et ses rapports abondent en renseignements précieux sur la société française et notre politique. Ses hautes fonctions n'empêchaient d'ailleurs Creutz de faire ni de la littérature, ni des dettes. Creutz fut enfin premier ministre de son maître, le roi Gustave III, puis chancelier de l'Université d'Upsal. Il mourut en 1785, ayant bien travaillé pour son pays et laissant la réputation d'un véritable poète : ce qu'attestent les œuvres ajoutées en appendice à cette biographie.

Le vol. CXII donne les procès-verbaux des réunions de la société au cours de l'année 1912 avec un certain nombre d'articles : entre

autres, des « Lettres de Berchow à Runeberg », publiées par M. Werner Söderhjelm ; des « Etudes sur le lyrisme de Lars Stenbäck », le romantique, par Gunnar Castréen, et d'importantes « Etudes sur la presse finlandaise en 1854-56 ». Le petit article de Jacob Tegengren sur « Le culte des morts dans la Bothnie suédoise » m' a plus personnellement intéressé. Les morts dans ce pays là-bas ne sont point morts. Les vivants les rencontrent sans cesse sur leur chemin et ont fort à faire pour se garder d'eux. Les morts sont encore plus méchants que les vivants : aussi a-t-on besoin de toutes les ressources de la magie pour les forcer à rester dans leurs tombes. C'est que sans doute plus que les vivants aussi les morts sont malheureux.

Léon PINEAU.

Gaston DARBOUX, **Éloges académiques et discours**. Paris, Hermann, 1912. In-8°, 525 p.

C'est le comité du jubilé scientifique de M. Darboux qui, en même temps qu'il faisait exécuter une médaille à l'effigie de ce savant, a offert à chaque souscripteur le présent volume. Ce volume contient, outre les noms des adhérents et les discours et adresses de la fête du jubilé, les discours et les éloges académiques prononcés par M. Darboux. C'est pourquoi nous l'annonçons ici. On y trouvera des notices sur Bertrand, Perrier, Hermite, Antoine d'Abbadie, Meusnier, Fulton, Berthelot, Pasteur, etc. La notice consacrée au général Meusnier intéressera particulièrement les amateurs d'histoire. M. Darboux montre comment Meusnier fut un grand inventeur; il met en pleine lumière son génie; il analyse ses travaux relatifs à l'aérostation : c'est Meusnier qui, le premier, exposa les lois des mouvements verticaux des ballons et les règles de manœuvre qu'il faut suivre dans les ascensions ; c'est à Meusnier que nous devons le ballonnet à air, et géniale était l'idée d'emprunter le lest des aérostats à l'air même qui les enveloppe ; c'est à Meusnier que revient l'honneur d'avoir appliqué l'hélice à la navigation aérienne, et il projetait de former un aérostat capable de faire le tour de la terre sous les climats les plus divers ; bref, Meusnier, comme savant, est admirable et par la hardiesse de ses conceptions d'ensemble et par l'extraordinaire précision de ses travaux et expériences de détail. M. Darboux n'a pas négligé de retracer en même temps la carrière militaire de ce Meusnier qui fut nommé membre de l'Académie des sciences, à vingt-neuf ans, lorsqu'il n'était encore que lieutenant du génie. Quelques erreurs lui ont échappé. Xavier Audouin n'était ni frère ni même parent du conventionnel qui contribua à la chute de Robespierre (p. 225) ; mais il fut le collègue et le collaborateur de Meusnier dans le ministère de Pache. — Beaupuy est mort, non pas en Vendée (p 249), mais à Emmendingen, dans le pays de Bade. — La première tentative sur Kostheim est du 20, et non du *10* avril (p. 252). — P. 253 on lit (c'est à la date du 3 juin, après la prise de

l'île dite la Bürgerau) : « On commençait aussitôt à s'y retrancher sous le feu de l'ennemi, car les Français, dit un des assiégeants, savent se terrer comme les anciens Romains ; on y mettait du canon ; on s'y installait à l'abri des buissons ; on jetait un pont sur radeaux entre l'île Kopf et la Bürgerau. Mais ce pont était si dangereux que les soldats hésitaient à le traverser et le nommaient le *pont des morts* ; Meusnier le fit tendre de voiles pour rassurer les imaginations. » Peut-être fallait-il mettre ce passage entre guillemets, car il est emprunté textuellement à notre *Mayence*.

Arthur CHUQUET.

Le maréchal Mortier, duc de Trévise, par son petit-neveu, le colonel FRIGNET DESPRÉAUX, de l'ancien corps d'état-major. Tome I, 1768-1797. Avec trois planches en phototypie et cinq cartes hors texte. Paris, Berger-Levrault, 1913. In-8°, VIII et 453 p. 20 francs.

C'est, comme dit l'auteur, un laborieux travail et qui complète et rectifie quelques points historiques. M. Frignet Despréaux suit Mortier dans ce premier volume depuis 1791 jusqu'à 1798, et nous voyons le futur maréchal faire campagne comme capitaine au 1er bataillon des volontaires du Nord, puis comme adjudant général chef de bataillon, puis comme adjudant général chef de brigade. L'auteur s'est acquitté de sa tâche avec un très grand soin et une extrême conscience. Il ne s'est pas contenté de puiser dans ses archives de famille ; il a patiemment consulté les documents des archives de la guerre et il raconte par le menu les affaires auxquelles son grand-oncle a pris part. Quelquefois on perd Mortier de vue ; mais quel chercheur n'accueillera volontiers cette masse de détails et de documents ? Qui ne lira avec intérêt les pages du début où l'auteur a eu l'ingénieuse idée d'apprécier le caractère du maréchal « afin de bien mettre en vue sa personne et de citer certaines anecdotes qui n'auraient pas trouvé leur place au cours du travail » ? Il faut féliciter M. Frignet Despréaux de sa studieuse ardeur et le remercier de rendre à la mémoire de Mortier un si bel hommage [1].

Arthur CHUQUET.

Leipzig, 1813. Aus den Akten, etc., von Dr. Julius von PFLUGK-HARTTUNG, mit vier Schlachtenplänen und einer Abbildung. Gotha, Perthes, 1913. In-8°, XVII et 452, 9 mark.

Ce *Leipzig 1813* a suivi promptement la publication du même auteur, *L'année de la délivrance 1813*, et il nous paraît plus intéressant et plus riche. M. de Pflugk-Harttung a puisé cette fois aux archi-

---

1. Lire p. 36 O' Moran et Linch (au lieu de *O. Moran* et *Linck*; p. 43 Luckner (*Lückner*) ; p. 46 d'Orbay (Orbaye); p. 90 d'Hangest (*Daugest*); p. 107 le *Barthélemy* cité est le Berthelmy de la p. 110.

ves du grand état-major général et aux archives du Record Office. Parmi les pièces qu'il a tirées des archives du « Generalstab », il faut citer surtout les billets de Blücher à Wintzingerode, au tsar et au roi de Prusse, les lettres envoyées de l'armée de Silésie et de l'armée du Nord, et les nombreux rapports sur la bataille de Leipzig qui sont de fort grande importance. Quant aux documents anglais, on remarquera notamment les lettres du général Stewart à lord Castlereagh ; l'éditeur a bien fait de les donner dans le texte original, et le lecteur y trouvera, entre autres passages curieux, l'éloge de Frédéric-Guillaume (« the firmness and determination with which he contemplates the future ») et les semonces de l'Anglais à Bernadotte (cette fois, il écrit en français et il dit nettement à Charles-Jean, au matin du 16 octobre : « Vous m'avez permis de vous parler en ami ; je parle actuellement comme soldat, et, si vous ne commencez pas votre marche tout de suite, vous vous en repentirez »). On saura le plus grand gré à M. de Pflugk-Harttung de cette belle moisson ; il nous apporte vraiment, comme il s'exprime, une foule de choses nouvelles, *eine Fülle von Neuem*[1].

Arthur Chuquet.

Lieutenant-colonel V. Dupuis. **La direction de la guerre, la liberté d'action des généraux en chef.** Paris, Chapelot, 1912. In-8°, xiii et 367 p.

Le général en chef, le stratège doit avoir sa liberté d'action, et, comme a dit Washington, l'armée doit être conduite avec un despotisme absolu ; mais, surtout en cas d'invasion du territoire national, le gouvernement donne au stratège des conseils, même des ordres, et apporte des restrictions à sa liberté. M. Dupuis étudie dans notre histoire moderne le jeu de ces influences.

Il montre qu'à Hondschoote, Wattignies et Fleurus — batailles et campagnes qu'il a retracées naguère avec autant de succès que de soin — la victoire fut gagnée par les représentants et non par les généraux qui manquaient et de talent et de caractère ; puis que Bonaparte, grâce à ses adroites relations avec les gouvernants, obtint la liberté d'action dont il avait besoin pour battre l'ennemi et que, devenu empereur, il fut le stratège tout puissant, le stratège intégral. Mais Napoléon III n'était pas, comme son oncle, un virtuose en la matière. Si Pélissier l'avait écouté en 1855, Sébastopol n'aurait pas été pris. En

1. Le n° 245, p. 296-305, ne devait pas être reproduit; ce supplément de la *Gazette de Francfort* n'est autre que la suite des bulletins de la Grande Armée ; il suffisait d'imprimer les notes de Müffling. — Lire p. 83 (ligne 10) reprocher et non *rapprocher* ; p. 84 (ligne 22) empresserai et non *empressai* ; p. 116 essuyé et non *essayé*; p. 125 prirent et non *prisent* ; p. 127 (ligne 2) abimé et non *abime*, p. 136 (ligne 7) le dessein que et non *de*, p. 157 (et 290) Reynier et non *Regnier*, p. 173 un équipage de pont tout près et non *une* équipage de pont tout *pris*, p. 222 (n° 222) porter et non *poster*, p. 445 Pécheux et non *Pecheur*.

1869, sans le plan qui lui fut remis par le vieux Jomini, il aurait été dans un cruel embarras ; ses généraux, tous Africains, n'avaient pas étudié la stratégie ; ce fut le soldat qui triompha.

La guerre de 1870 est celle que M. D. expose et apprécie le plus longuement. Selon lui, — et telles sont ses expressions — l'égarement d'une femme (l'Impératrice) et la suffisance d'un homme (Gramont) ont, plus que toutes les autres influences, engagé la France dans la lutte, et cette lutte devait être désastreuse. Tout d'abord, l'empereur commit une faute grave en décidant soudainement qu'il n'y aurait qu'une armée qu'il commanderait lui-même. Ensuite, il n'était plus un chef d'armée libre comme en 1859, il n'était qu'un stratège délégué, et tout le monde sait aujourd'hui les graves répercussions qu'eut alors la politique sur la stratégie et la stratégie sur la politique. Il y eut d'ailleurs au mois d'août trois stratèges : Napoléon, Mac-Mahon, Bazaine, et aucun ne s'affranchit de l'influence, de la tutelle d'autrui : Napoléon se soumit aux volontés de la régente ; Mac-Mahon et Bazaine ne voulurent rien avec énergie. Au contraire, chez les Allemands il y eut un quatuor (Guillaume, Moltke, Bismarck, Roon), dont rien ne troubla l'harmonie, bien qu'on eût bien fait de transformer ce quatuor en trio et de laisser Roon à Berlin — si bien qu'on peut prévoir que la conduite des opérations allemandes sera, à l'avenir, assurée par un triumvirat composé du souverain, du chef d'état-major et du chancelier.

Après cet examen — que nous ne pouvons que résumer — de la période impériale de la guerre, M. D. étudie la méthode stratégique pratiquée par le gouvernement de la défense nationale. Ici, comme plus haut, abondent les aperçus intéressants et les idées originales. M. D. remarque par exemple, que la Délégation ne put faire des chefs ni inventer personne, qu'elle donna des grades et non la capacité, que la plupart de ses généraux, pour ne pas dire tous, manquaient d'une haute culture technique et ne savaient manier de grosses unités. Il remarque pareillement que la Délégation hâtait l'offensive et que les généraux voulaient la retarder : de là, des méfiances, des hésitations, des heurts ; le gouvernement penchait pour le système de guerre de la Révolution, et le commandement, pour la guerre méthodique ; c'est pourquoi la Délégation « passa par dessus la tête de d'Aurelle que les *grands ancêtres* auraient tranchée ». Mais de l'avis de M. D., la première défaite de l'armée de la Loire n'a pas été causée par l'ingérence du gouvernement dans la conduite des opérations ; le haut commandement a été insuffisant, et cette insuffisance a fait plus de tort que les atteintes portées par le gouvernement à la liberté des généraux en chef.

M. D. porte sur Bourbaki le même jugement que sur d'Aurelle. Il regrette que Gambetta n'ait pas confié le commandement de l'armée de l'Est à un général aussi peu compétent, mais plus résolu que

Bourbaki ; il reproche à Bourbaki son pessimisme, sa « faiblesse en talent » ; il le blâme d'avoir été, comme d'Aurelle, prévenu à l'avance contre ses troupes, d'avoir exécuté sa tâche sans conviction comme sans compétence. Certes, l'administration de la guerre n'a pas été, dans ces circonstances, mieux inspirée que la « direction Eugénie-Palikao » ; certes, les stratèges civils, les stratèges de cabinet ont fait un plan chimérique ; ils n'ont pas tenu compte des réalités de la lutte ; ils n'ont pas compris que le service des chemins de fer et les troupes de nouvelle levée n'auraient ni la rapidité ni la vigueur nécessaires au succès ; ils ont abouti, eux aussi, à un Sedan. Mais Bourbaki a-t-il montré caractère et savoir? Quel contraste entre sa bravoure et sa « détresse morale » ! Pourquoi adoptait-il avec tant de hâte la conception des gouvernants? Et a-t-il choisi les meilleurs moyens d'exécution? Son impéritie dans le maniement de l'armée ne fut-elle pas la même que celle de Mac-Mahon et de Bazaine ?

Quelle est la conclusion de notre auteur? Que la politique ne peut être écartée de la direction de la guerre ; que le gouvernement ne peut s'empêcher d'intervenir dans la conduite des opérations ; qu'un délégué du gouvernement devra être, du moins au début de la guerre, auprès du général en chef ; qu'une république doit confier — comme du reste l'ont fait tous les régimes — la force nationale à un des siens, à un républicain qui sera en temps de paix le conseiller technique du ministre et qui en temps de guerre, s'il a quelque capacité, exercera le commandement en toute indépendance, car le stratège doit être indépendant s'il fournit au gouvernement des preuves irréfutables de son loyalisme et de sa perfection technique.

Tel est, imparfaitement analysé, ce livre qu'il est bien difficile de désosser, tant il contient de choses. Aucun historien de la guerre de 1870 ne devra le négliger ; l'auteur connaît cette guerre à merveille et il a sur tous les points son opinion personnelle.

On notera particulièrement ce qu'il dit de Chanzy et de la « vraie gloire » de Chanzy. Le combattant de Josnes et de Vendôme eut toujours une grande supériorité numérique, deux fois, trois fois plus du monde que son adversaire et il n'en profita pas (s'entend du 10 au 20 décembre) ; il n'eut pas besoin, pour bien opérer sa retraite, de déployer une rare habileté ; mais sa ténacité faisait un tel contraste avec la pusillanimité de Bourbaki que les gouvernants lui laissèrent sa liberté d'action, et « l'usage qu'il fit de cette liberté, mit en lumière sa haute intelligence et sa fermeté d'âme ».

On pourrait reprocher à M. D. de n'avoir pas, dans son exposé des armées révolutionnaires, parlé de Hoche et de Pichegru en Alsace, et surtout de n'avoir pas rappelé le rôle et l'attitude du ministre et du stratège en 1792 : si Dumouriez a vaincu, c'est, comme nous l'avons prouvé, qu'il eut toujours sa liberté d'action. On pourrait lui repro-

cher aussi d'être trop sévère à l'égard de d'Aurelle qui, malgré tout, vainquit à Coulmiers, et d'oublier peut-être que l'armée de Chanzy valait par la quantité, non par la qualité [1].

Mais il faut louer dans ce livre la hardiesse des opinions — hardiesse qui n'exclut pas la justesse. — Le gouvernement révolutionnaire, écrit l'auteur, n'eut pas tort de violenter les généraux en chef qui, dépourvus de science et d'expérience, ne seraient pas allés au combat, c'est-à-dire à la victoire, s'ils n'avaient pas été terrorisés, et M. D. ajoute même que les empiètements de la Délégation sur la liberté d'action de d'Aurelle et de Bourbaki ne l'indignent pas du tout, puisque ces deux chefs ne comprirent pas la méthode de guerre qu'ils devaient pratiquer et ne surent même pas appliquer avec un peu d'intelligence les plans du gouvernement. Il faut louer, répétons le, cette sincérité courageuse et cette indépendance de jugement; il faut louer la science de l'auteur, louer aussi sa façon spirituelle et souvent humoristique d'exposer et de dire les choses. L'ouvrage est à lire et à relire. M. Dupuis a évidemment non pas seulement une grande compétence militaire, et, grâce à l'expérience qu'il a recueillie de longue date, l'exacte notion des exigences du commandement; il sait, chose rare, tirer parti des données de l'histoire, les approfondir, les rapprocher et y trouver d'utiles leçons.

A. Chuquet.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 27 février 1914.* — M. le comte Paul Durrieu termine sa communication sur les manuscrits des œuvres littéraires du roi René. Il parle d'abord du livre du « Cœur » d'amour épris et mentionne spécialement un exemplaire de ce « roman » conservé à la Bibliothèque impériale de Vienne. Cet exemplaire est orné de miniatures exceptionnellement belles et qui, d'après une série de particularités de détail relevées par M. Durrieu, ne peuvent avoir pour auteur qu'un artiste ayant fréquenté la cour du roi René. M. Durrieu communique ensuite la photographie d'un des amusants dessins qui illustrent le manuscrit original du petit poème de « Regnault et Jeanneton », conservé à Saint-Pétersbourg. — MM. Dieulafoy et Fournier présentent quelques observations.

M. Homolle expose les résultats des nouvelles recherches de M. Courby sur le temple d'Apollon à Delphes. — MM. Perrot, Dieulafoy, Th. Reinach et Collignon, présentent quelques observations.

Léon Dorez.

---

1. Lire p. xi Conrart et non *Conrard*; p. 49 Amable et non *Aimable*; p. 79 Bulach et non *Burlach*; p. 22 Carteaux fut, non pas « destitué », mais remplacé.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12 — **21 mars.** — **1914**

Schultz, Les scholies d'Hésiode. — Klio, XIII. — Kessler, Le Lycurgue de Plutarque. — Poulsen, Bustes grecs. — Mommsen, Ecrits épigraphiques, I. — Birt, Herméneutique et critique. — Norden, Josèphe et Tacite. — Gsell, Histoire ancienne de l'Afrique du Nord, I. — Besnier, Lexique de géographie ancienne. — Pirson, Formulaires mérovingiens et carolingiens. — Achilles, Brunswick et l'Empire. — Chabaut, L'autonomie religieuse de Monaco. — Serban, Leopardi sentimental. — Palat, Bazaine. — Delafosse, Traditions du Soudan. — Ribera et Asin, Manuscrits de de la Junta.

H. Schultz, **Die handschriftliche Ueberlieferung der Hesiod-Scholien** (Abhandl. der Kön. Gesellsch. der Wiss. zu Göttingen, philol.-hist. Klasse, N. F., xii, 4). Berlin, Weidmann, 1910; viii-101 p. in-4°.

Ce qui résulte du travail très méritoire de M. Schultz, c'est qu'on voit clair dans les scholies d'Hésiode. Ces scholies n'étaient guère qu'un amas de commentaires dans lequel il était difficile de s'orienter, tellement leur origine était enveloppée d'obscurité. A qui doit-on les attribuer, à quelle date remontent-elles, comment nous sont-elles parvenues, autant de questions qui ne pouvaient être résolues que par une étude minutieuse des nombreux manuscrits qui les contiennent. M. Sch. est arrivé, grâce à ses investigations patientes dans les bibliothèques, à reconstituer sinon l'histoire même de leur tradition manuscrite, au moins les préliminaires de cette histoire. Il faut dire que M. Sch. en prépare une édition, qui, à en juger par ces travaux préparatoires, ne peut manquer d'être la bienvenue. Ces scholies remontent directement ou indirectement à Proclus et à un « ancien grammairien », et les Byzantins, pour qui Hésiode était un livre d'enseignement, ne se sont pas fait faute de reprendre pour leur compte les anciennes annotations, en y ajoutant les leurs ; il s'agissait donc de déterminer les sources et de démêler ce qui est ancien et ce qui est postérieur. La marche de la dissertation est la suivante : M. Sch. donne un catalogue complet des manuscrits qui renferment des scholies aux différentes œuvres d'Hésiode ; on notera que l'un d'eux, le Vaticanus gr. 915, contient un commentaire mathématique inédit des *Jours*, que M. Sch. publie en appendice (p. 34-40) ; il s'occupe alors de la vulgate et de son origine, et par un examen approfondi des éditions de Venise (Trincavelli) et de Bâle, il établit

sur quel fondement manuscrit elle repose, pour chacune des œuvres d'Hésiode. Il étudie alors le commentaire de Proclus aux *Travaux*, puis ceux de Tzetzès et de Moschopoulos (une nouvelle édition du commentaire de Tzetzès est, dit-il, un mal nécessaire), et enfin les anciennes scholies de la *Théogonie* et celles du *Bouclier*. Un dernier chapitre expose ce que nous apprend le nouveau matériel des scholies pour le texte d'Hésiode, c'est-à-dire pour les passages où il modifie ou enrichit nos connaissances. Ce n'est pas grand chose, à vrai dire ; mais ce n'est pas inutile, et nous devons remercier M. Schultz d'un travail qui a dû souvent être fastidieux, et qui est cependant si instructif.

My.

Klio, Beiträge zur alten Geschichte, t. XIII, Leipzig, Weicher, 1913 ; IV-518 p.

Le tome treizième de *Klio* a paru en trois fascicules, les fascicules 3 et 4 étant réunis en un seul. Le second est dédié au troisième congrès international pour les sciences historiques, tenu à Londres. Dans ce volume, l'antiquité grecque tient la plus grande place ; cependant au point de vue purement historique, ce sont les sujets qui touchent à Rome qui sont les plus nombreux. Von Premerstein poursuit ses recherches sur l'histoire de Marc-Aurèle (*Untersuchungen zur Geschichte des Kaisers Marcus, III*, fasc. 1) ; il réunit et commente les témoignages relatifs à l'envoi insolite de détachements des troupes orientales sur le théâtre de la guerre contre les Germains et les Sarmates, et étudie à ce sujet la situation militaire en Orient. En appendice, la carrière de C. Pescennius Niger, d'après la *Vita* de l'Histoire Auguste, essai de reconstruction malgré l'état déplorable des documents. L'article de Holzapfel (*Römische Kaiserdaten, Otho, Vitellius*, 2) est aussi une suite ; Othon est mort le 16 avril, et Vitellius le 20 décembre. Hohl, qui prépare une édition de l'Histoire Auguste, a donné deux articles sur les manuscrits (*Beiträge zur Textgeschichte der Historia Augusta, I* et *II*, fasc. 2 et 3/4) ; le premier s'occupe du Palatinus 899 et des manuscrits qui en dépendent, et le second de la tradition indépendante du Palatinus ; critique de nombreuses assertions de Peter. Une importante contribution, où l'on désirerait un peu plus d'ordre, est fournie par Plaumann (*Das sogenannte Senatus consultum ultimum, die Quasidiktatur der späteren römischen Republik*, 3/4) ; c'est plutôt une étude de droit constitutionnel qu'une étude historique. L'auteur, qui préférerait l'appellation *s. c. de republica defendenda*, recherche d'abord quelle était la formule authentique du décret, quels magistrats il concernait, et quelle était la signification de cette mesure ; puis il examine les similitudes et les différences entre la toute-puissance ainsi conférée aux consuls et la dictature, et étudie les exemples connus. Les conclusions, qui mériteraient d'être analysées

plus longuement que je ne puis le faire ici, sont résumées pp. 385-386. Caspari recherche la date et l'auteur des trois lois agraires qui furent portées entre la mort de C. Gracchus et l'an 111 (*On some problems of Roman agrarian history*, 2) ; pour l'une, date et auteur incertains ; la seconde fut portée probablement en 112, par le consul M. Livius Drusus; la troisième est la *lex Thoria*. Suivent quelques notes sur l'opposition faite à C. Gracchus par l'ordre équestre, puis l'article s'occupe de l'ouvrage d'agriculture de Cassius Dionysius dont parle Varron ; ce traité ne saurait être considéré comme étant en rapport avec le mouvement agraire des Gracques, et serait plutôt contemporain de l'exil de Marius. Le capitaine Veith (*Corfinium*, 1) expose sommairement les événements qui suivirent le passage du Rubicon : la marche de César contre Domitius, le lieutenant de Pompée, l'investissement et la prise de Corfinium ; en appendice, la traduction en allemand de la correspondance militaire de Pompée dans ces conjonctures (Corresp. de Cicéron, *ad Att.*, VIII) ; article intéressant, comme le sont du reste, en général, les articles de Veith, comme l'est aussi celui qu'il a publié en collaboration avec O. Seeck sur la bataille du Frigidus (auj. Hubl, affluent de la Wippach, qui elle-même se jette dans l'Isonzo), dans laquelle Théodose vainquit miraculeusement, au dire des sources chrétiennes, Arbogast et l'usurpateur Eugène, en 394 (*Die Schlacht am Frigidus*, 3/4). — Dans le domaine grec, l'histoire est représentée par cinq articles. Bolkestein (*Zur Entstehung der « ionischen » Phylen*, 3/4) recherche si les φυλαί ioniennes sont une division naturelle, indépendante de toute intervention humaine, et remontant aux temps préhistoriques, ou si elles ont été créées par une volonté organisatrice, à l'époque historique ; au cours de son travail il discute d'une manière très suggestive la théorie de Ed. Meyer sur l'excès de population considéré comme cause des migrations des peuples et de la colonisation. La colonisation de l'Asie Mineure eut lieu à la fin, et non au commencement de l'époque mycénienne ; or les tribus ioniennes existaient avant cette colonisation, et ne sont pas dues à une organisation consciente de l'Attique, concordant avec le synœcisme, qui n'est pas antérieur au VIIIe siècle; elles ne peuvent donc pas être une création artificielle; elles sont, « puisqu'il n'y a pas d'autre alternative », dit B., une division naturelle existant de toute antiquité. Lenschau étudie les causes du soulèvement de l'Ionie (*Zur Geschichte Ioniens*, 2) ; si les villes ont pris les armes, c'est en réalité qu'elles se sentaient menacées dans leurs intérêts vitaux les plus importants ; les causes de la révolte ne furent ni nationales ni politiques ; ce furent des causes essentiellement économiques, « qui ont joué dans l'histoire grecque un rôle beaucoup plus grand qu'on n'est porté à l'admettre aujourd'hui ». Le poète, dit Mülder (*Die Demaratosschrift des Dikaios*, 1), ne crée pas de rien ; il s'appuie sur quelque chose d'extérieur, souvent sur des traditions littéraires ; mais s'il ne

cite pas ses sources, souvent il les trahit involontairement. Hérodote agit de même, et on peut retrouver ces sources qu'il ne cite pas expressément. L'une d'elles était un écrit de l'exilé athénien Dikæos, fils de Théokydès, dont Hérodote prononce une fois le nom (VIII, 65); et ce qui provient de cette source, ce sont tous les passages où il est question du Lacédémonien Démarate, compagnon d'exil de Dikæos. Celui-ci aurait composé une sorte d'histoire du roi spartiate, pour montrer qu'il aimait sa patrie et ne devait pas être suspecté de médisme; écrit à tendance politique, analogue à une apologie, de valeur non méprisable pour l'histoire du temps, et qui, sans être cité, transparaît néanmoins dans les récits d'Hérodote. On reconnaîtra la théorie, chère à l'auteur, des *Quellenzitate*, exposée tout au long dans son livre *Die Ilias und ihre Quellen;* mais ici M. est sur un terrain plus sûr que lorsqu'il s'agit d'Homère. Dans un article de quelques pages (*Noch einmal Psyttaleia*, 1), Beloch réfute les arguments invoqués par Judeich dans le t. XII de *Klio* contre l'identification Psyttalie-Hagh. Georgios. Enfin Holleaux propose 201 comme date des décrets téiens, d'après ce que l'on sait de l'histoire de Philippe V de Macédoine, dont le représentant Perdikkas joua un rôle important dans l'affaire (*Les décrets des villes crétoises pour Téos*, 2). Un autre prince, Antiochus III, intervint, dont l'ambassadeur devait, disent les inscriptions, faire cesser certaines hostilités; H. conjecture qu'il s'agit de la guerre entre plusieurs états crétois et Rhodes; et il termine en expliquant très justement comment les circonstances firent attendre Téos, pour demander la reconnaissance de l'asylie par Rome, jusqu'en 193, date de la lettre de Messalla ; ce qui n'empêcha pas, du reste, le territoire téien d'être pillé quelques années plus tard par les Romains. — Deux articles se rapportent à la papyrologie. Bell (*Syene Papyri in the British Museum*, 2) étudie sommairement plusieurs papyrus acquis par le British Museum, faisant partie d'une collection plus considérable dont une autre part est à la bibliothèque de Munich. Ils proviennent de Syène, à l'exception de trois, et se datent entre 549 et 613. Les notes de B. se rapportent aux personnes mentionnées, à leurs métiers et occupations, aux noms des scribes, aux détails sur la topographie de Syène fournis par ces textes, qui doivent être publiés dans le t. V des *Greek Papyri in the British Museum*. Schubart (*Ein lateinisch-griechisch-koptisches Gesprächbuch*, 1) fait connaître un papyrus du musée de Berlin contenant des fragments d'un livre de dialogues trilingues, latin, grec, copte, intéressant pour la prononciation du latin. — Des sujets d'archéologie ont été traités dans deux dissertations. L'une est due à Pomtow (*Die beiden Busstempel zu Delphi als Musterbeispiele altionischer und altdorischer Marmorarchitektur, I*, fasc. 2); c'est une description détaillée des ruines et un essai de reconstruction des deux temples expiatoires (ναοὶ ἐναγικοί) de Delphes, construits avec la fortune confisquée des coupables après la sédition

du commencement du VIe siècle attestée par Aristote et Plutarque (cf. *Klio*, t. VI) ; l'un est ionique, l'autre dorique. Dans cette première partie, P. s'occupe du premier, celui qu'Homolle appelait le trésor de Phocée ; on notera en particulier une importante étude sur les colonnes et les chapiteaux. L'autre est signée Lehmann-Haupt (*Zur Herkunft der ionischen Säule*, 3/4) ; c'est une discussion de quelques-unes des idées émises par Pomtow dans l'article cité ci-dessus et par v. Luschan dans son ouvrage intitulé *Entstehung und Herkunft der ionischen Säule*. — Une question littéraire est le sujet de l'article intitulé 'Ηρώδου περὶ Πολιτείας, rédigé par Adcock et Knox (fasc. 2). L'opuscule dont il s'agit a été assigné par Drerup à la fin du Ve siècle ; selon A., qui en examine le contenu, il n'a rien d'historique et serait d'époque tardive ; pour K., qui en étudie la forme, « cette lamentable production est l'œuvre de quelque élève ou imitateur inepte d'Hérode Atticus ». La question reste ouverte. On notera enfin la suite du travail de Lehmann-Haupt sur les tributs perses (*Historisch-metrologische Forschungen*, I, *II*, fasc. 1), et un article curieux de Beckers (*Kosmologische Kuriosa der altchristlichen Gelehrtenwelt*, 1) où il relève, dans l'ancienne littérature chrétienne, quelques singulières opinions sur le soleil et les étoiles, sur l'influence de la lune et des constellations, sur la forme de la terre, les antipodes, etc., en un mot sur le système du monde.

My.

E. Kessler, **Plutarchs Leben der [1] Lykurgos** (Quellen und Forschungen zur alten Geschichte und Geographie, Heft 23). Berlin, Weidmann, 1910 ; VIII-132 p.

La dissertation de M. Kessler se présente non seulement comme une recherche des sources immédiates dont s'est servi Plutarque pour composer la *Vie de Lycurgue*, mais aussi comme une étude historique sur leur tradition, c'est-à-dire sur l'origine des renseignements utilisés par lui, sur leurs formes diverses et sur leurs variations. Etant donnée cette position du sujet, M. K. ne pouvait guère adopter un autre plan que celui que nous voyons dans son ouvrage ; il suit la *Vie de Lycurgue* chapitre par chapitre, et à mesure que se présentent les détails de la biographie, il les analyse sous la forme qu'ils ont revêtue dans Plutarque, et recherche comment chacun de ces détails nous a été transmis par les écrivains antérieurs. Il est ainsi amené à contrôler tous ces traits divers dans leurs concordances et aussi dans leurs discordances, et à leur assigner leur place dans le développement de la tradition. On doit donc considérer l'ouvrage de M. K. comme un recueil et une mise en ordre des traditions relatives à Lycurgue fournies par l'ensemble de la littérature ancienne, et le résultat de cette méthode, dont on ne peut méconnaître l'intérêt, se

1. *Sic* ; la faute n'existe pas sur le titre intérieur.

discerne sans peine : on peut ainsi arriver à découvrir pour quels motifs Plutarque, étant connu le but qu'il se proposait en écrivant ses *Vies*, a préféré telle ou telle forme de la tradition, et d'autre part la recherche de ses sources directes est singulièrement facilitée. C'est cette recherche que M. Kessler a faite dans un dernier chapitre, et ici comme dans le reste du volume, il n'est que juste de le louer de la manière dont il s'est acquitté de son travail. My.

Frédérik Poulsen, **Têtes et bustes grecs récemment acquis par la Glyptothèque Ny-Carlsberg.** Bull. de l'Académie royale de Danemark, 1913. In-8°, p. 396-429, fig. 1-10.

La mort récente de M. Jacobsen n'a pas mis un terme aux acquisitions du musée qu'il a fondé. Parmi les monuments étudiés par P., je signalerai une tête de Lycurgue borgne, réplique tardive d'un original du IVe siècle, dont il y a une copie meilleure au Vatican — un buste de roi hellénistique qui paraît avoir porté le modius de Sarapis — une tête plus récente (Ier siècle avant notre ère) qui présenterait quelques rapports avec les visages flasques et fatigués des *pingues Etrusci*, enfin deux têtes grecques d'époque tardive (IIIe siècle après J.-C.), qui nons montrent la supériorité que gardaient jusqu'à cette époque les artistes grecs sur leurs confrères de Rome et qui trahissent de curieuses réminiscences des prototypes archaïques.

A. de Ridder.

Œuvres complètes de Mommsen. Tome VIII, **Epigraphische und Numismatische Schriften,** 1er vol. In-8°, p. V-X, 1-626. Berlin, Weidmann, 1913. Prix : 18 m.

La publication des œuvres complètes de Mommsen continue avec régularité. Ce premier volume du tome VIII, consacré aux écrits épigraphiques, n'est pas une reproduction pure et simple des « Analekten » et des « Observationes ». L'éditeur, M. Dessau, a élagué quelques répétitions et ajouté, outre de précieuses observations, les références indispensables aux publications récentes. Toutes les thèses soutenues par Mommsen ne sont pas également solides : on n'en admirera que davantage la divination singulière du grand savant, auquel des indices épars et des textes imparfaits ont si souvent suffi pour trouver la solution vraie. La dissertation qui termine le volume et qui traite des jeux séculaires célébrés en l'an de Rome 737 restera un modèle de pénétration et de reconstruction historique.

A. de Ridder.

Handbuch der Klassischen Altertumwissenschaft, begruendet von Iwan von Mueller, fortgefuehrt von Robert von Poehlmann. Erster Band. Einleitende und Hilfsdisziplinen. Dritte voellig neubearbeitete Auflage. 3. Abteilung. **Kritik** und **Hermeneutik** nebst Abriss des antiken **Buchwesens,** von Theodor Birt. Oskar Beck, Muenchen 1913, VIII-395 in-4°, 7 m. 50.

La réputation du professeur de Marburg a été fondée surtout par

son livre de 1882 : Das antike Buchwesen. Aussi l'*Abriss* qui nous est donné ici est assuré d'être bien reçu. Pour justifier la compétence de M. B. sur les deux autres parties du titre, il suffit de renvoyer à ses nombreux articles de critique comme à ses éditions, par exemple à celle qui est, je crois, la dernière : l'*Erklärung* des *Catalepton* de 1910 a été discutée sans doute, mais sans que, par personne, sa valeur véritable soit mise en question [1].

Le sujet de ce tome avait été traité, dans les deux premières éditions (1886 et 1892), par Friedr. Blass. Après sa mort, M. Birt fut chargé de préparer la 3e. Il n'a pas cru, après vingt ans, pouvoir répéter les développements de son prédécesseur, ni les corriger ni les remanier. Exposition, méthode, exemples ont changé ; le nombre des pages a doublé. Le ton, dans le volume nouveau, est plus rapproché de nous, la rédaction plus claire ; les références nous reportent aux dernières publications. Le livre est vraiment remis à jour.

Le plan dans Blass était autre. Après une introduction, Blass traitait de l'herméneutique en particulier, puis de la critique, enfin, en une division spéciale, de la paléographie, du livre et de la science des mss. M. B. a repris le sujet pour le traiter à sa manière. Personne n'a le droit d'y trouver à redire.

Que dans ses citations M. B. ait montré une complaisance particulière pour les vues ou les conjectures qui lui sont souvent personnelles, cela est humain et il ne faut pas y attacher trop d'importance [2]. Comme M. B. a été l'éditeur de Claudien dans les *Monumenta*, on lui pardonnera aussi de tirer souvent des mss. de ce poète nombre de ses exemples. M. B., en notant les remarques utiles faites en ces derniers temps, relève de même avec une préférence naturelle celles qui se trouvent dans des thèses récentes de Marburg, entreprises sans doute sur le conseil du professeur [3].

On retrouve les qualités de l'auteur du *Buchwesen* dans les critiques où sont relevées des maladresses indéracinables d'éditeurs : par ex. omission du titre *Monobiblos* dans Properce (il est remplacé par un *liber primus* qui n'existe nulle part ; de même un *liber quartus* qui n'est qu'une fiction pour Tibulle) ; omission des titres et des divisions que les mss. nous ont conservés, etc.

En général, partout je note d'excellentes indications sur la valeur des livres d'érudition ; ici et là des traits d'humeur trop empreints de critique personnelle (par ex. sur l'Horace de Kiessling, p. 84 au

1. Plus récemment, en 1911, a paru à Leyde, dans la collection de fac similés, le ms. de Naples de Properce avec préface de Th. Birt.

2. Mais combien est dangereuse la phrase (p. 129 au milieu) : « *Niemand* scheint die Plautusstelle verstanden... zu haben » !

3. Ainsi p. 15, le contenu du ms. de Properce est reconstitué d'après la marque d'un cahier (K) qui suppose trois cahiers auparavant, donc vraisemblablement Catulle et Tibulle, et l'archétype réunissait les trois élégiaques.

mil.). Il est bon d'autre part que nous soyons avertis des lacunes ou des faiblesses des éditions dont nous nous servons continuellement. J'en note ci-dessous des exemples [1].

Enfin, à propos des manuscrits, je retrouve ici, sous la forme de règle et de conseils pratiques, ce que l'expérience m'a appris avec son cortège de labeurs et de tâtonnements. Comme M. B. et moi nous avons manié des mss. très différents, il n'est guère vraisemblable que nous nous soyons trompés tous deux dans le même sens. On ne peut qu'envier les apprentis contemporains d'avoir comme point de départ ce qui a été pour nous le point d'arrivée.

J'approuve tout à fait le reproche que fait M. B. (p. 40) aux éditeurs de Cicéron de ne pas mentionner la lacune du début du *Pro Milone*, lacune qui ressort nettement de la stichométrie d'Asconius. — Par contre je ne sais pourquoi M. B. n'a pas cité, dans nos textes, le cas de doubles rédactions dont on a donné, ces derniers temps, des preuves si curieuses (correspondance de Cicéron, grandes déclamations de Quintilien : etc.), s'il en est fait mention dans le Manuel, cela m'aura échappé [2].

Émile Thomas.

Josephus und **Tacitus** ueber Jesus Christus und eine Messianische prophetie von Eduard Norden. Sonderabdruck aus dem XXXI bande (juin dernier) der neuen Jahrbuecher fuer das Klassische Altertum, Geschichte und deutsche Literatur. Teubner, 1913, 30 p. gr. in-4°, 1 m.

Il me semble qu'à cause de l'auteur comme à cause du sujet, il convient de signaler cet article de Revue.

C'est une réponse très serrée à un article de Harnack (Der jüdische Geschichtschreiber Josephus und Jesus Christus), paru en 1912 dans l'International Monatschrift, et celui-ci avait été suscité par l'article d'un savant anglais, M. F.-C. Burkitt-Cambridge qui, réveillant un vieux débat, a soutenu l'authenticité du fameux passage de l'histoire des Juifs (XVIII, 4, 63) sur Jésus. Harnack, tout en étant moins affirmatif que M. Burkitt, et en avouant conserver quelques doutes, finalement se prononçait dans le même sens. M. N. reprend le débat à fond.

Tout d'abord il retrouve ici le signe caractéristique des interpola-

---

1. Ainsi les collations du Virgile de Ribbeck ne sont pas sûres, et on peut s'en convaincre pour les *Schedae Vaticanae* (F) en rapprochant la photographie de son apparat. M. B. ajoute d'autres preuves que lui a fourni l'examen du ms. lui-même.

2. Je vois cités parmi les savants français MM. Homolle, Revillout, A. J. Reinach, Audollent. A la p. 146, au lieu de cap. 34, lire : à la fin du ch. 35. La citation incomplète d'un vers de Prométhée : p. 45 en haut est inintelligible ; il fallait y joindre ou le vers précédent, ou tout au moins le substantif (βάξις). A côté de la citation : p. 284 (au milieu), Johnen, j'aurais voulu, pour la clarté, un renvoi à la p. 246.

tions : la suite, toute troublée par le passage, redevient claire par sa suppression. Tandis que Harnack soutenait que, pour la langue on ne pouvait soulever aucune difficulté, M. N. relève toutes celles qu'on découvre sans peine et qui sont des plus graves : impropriétés, trois hiatus, alors que Josèphe ailleurs scrupuleusement les évite, etc.

Non content de faire remarquer que le membre de phrase : ὁ Χριστὸς οὗτος ἦν, dans la bouche de Josèphe, était une impossibilité, l'auteur du livre récent de l'*Agnostos Theos*, encore tout plein de sa dernière étude, appelle notre attention sur les petites phrases qui encadrent l'affirmation solennelle : elles complètent l'acte de foi qui y est contenu, et préludent à ce qui va devenir le symbole dans la religion nouvelle.

La seconde partie de l'article, plus importante, est consacrée à la réfutation du rapprochement que Harnack voulait établir entre la phrase de Josèphe et les quelques mots de Tacite sur les chrétiens et sur les juifs (Annales, XV, 44 et Histoires, V, 13). Dès qu'on examine ces textes de près, on voit que leurs rapports d'identité n'ont que l'apparence. Familier depuis longtemps avec les vers sibyllins que connaissaient et qu'exploitaient les prêtres de Jérusalem dans l'intérêt de leur peuple et de leur religion, M. N. en retrouve un écho dans les prophéties qui coururent à l'avènement de Vespasien ; il note que de ce côté certains détails et quelques traits ont été conservés plus fidèlement par Tacite que par Josèphe. M. N. prouve d'ailleurs de la manière la plus nette que, dans le passage sur les chrétiens pas plus que dans celui de la prise de Jérusalem, Josèphe n'a pu servir de source à Tacite. Il semble probable que les deux auteurs ont eu recours à une source commune. Mais il y a dans Tacite des données précises et caractéristiques qui manquent dans l'autre auteur. La compétence toute particulière de M. N., en ce qui concerne Minucius, lui permet de nous assurer qu'au chapitre XXXIII, 3 les mots : *Flavius Josepus*, comme l'avait déjà pensé Davies, sont bien une interpolation. D'autre part, l'autre nom *Antonius Julianus*, ainsi que l'avaient pressenti Tillemont et Bernays, est bien le procurateur de Judée de 70 qui a assisté au siège : il serait justement la source latine dont se sont servis pour l'histoire du siège, Tacite et Suétone.

É. T.

S. GSELL. **Histoire ancienne de l'Afrique du Nord.** Tome I : Les conditions du développement historique, les temps primitifs, la colonisation phénicienne et l'empire de Carthage. Paris, Hachette et Cie, 1913, in-8°, 544 p., 10 francs.

Tous ceux qui ont utilisé les excellents livres que M. Gsell a consacrés à l'Algérie antique, notamment à ses monuments et à sa géographie archéologique, se sont réjouis en apprenant qu'il songeait à écrire une histoire ancienne de l'Afrique du Nord où il aurait toute

liberté de montrer sa parfaite connaissance du sujet, de mettre en pleine valeur les documents depuis si longtemps amassés.

Voici que paraît le premier tome de ce grand ouvrage, qui ne comprendra pas moins de six volumes : II *La domination et la civilisation de Carthage en Afrique*; III *Les royaumes indigènes et la République romaine. Les provinces africaines sous le Haut-Empire*; IV *Vie matérielle et morale de l'Afrique sous le Haut-Empire*; V *Le Bas-Empire*; VI *Les Vandales et les Byzantins*.

L'attente n'est pas déçue. Abondance de la documentation qui repose sur de vastes lectures tant des auteurs anciens que de la « littérature » moderne; ampleur du cadre où viennent prendre place toutes les questions qui, à un titre quelconque, concernent l'Afrique dans l'antiquité; méthode et finesse de la critique, qui rectifie et complète avec beaucoup d'à propos les témoignages les uns par les autres, se décide judicieusement entre les différentes opinions en présence, écartant les hypothèses téméraires et les arguments sans valeur; netteté de l'exposé d'où toutes les considérations inutiles sont bannies et où les faits essentiels apparaissent en plein relief; prudence des conclusions où l'auteur sait à propos rester sur la réserve et n'affirme qu'à bon escient ; élégance sobre de la forme : tels sont les principaux mérites du livre. L'œuvre, qui n'avait pas encore été tentée telle que l'a conçue M. G., fait grand honneur à la science française, dont elle incarne de la façon la plus heureuse les qualités de solidité et de distinction.

Ce premier tome comprend trois parties, correspondant aux trois divisions du sous-titre : Dans *les conditions du développement historique*, M. G. étudie les régions naturelles de l'Afrique du Nord, en faisant ressortir son manque de cohésion ; la place qu'elle tient dans le monde méditerranéen, auquel elle se rattache tandis qu'elle est isolée au sud; son climat, sa forme et sa flore dans l'antiquité, les conditions d'exploitation du sol. *Les temps primitifs* envisagent successivement la civilisation de la pierre, les origines de l'élevage et de la culture, l'état social, les pratiques magiques, les croyances religieuses, les rudiments de l'art (gravures rupestres), les rites de l'ensevelissement, les divers types humains, la langue libyque, les prétendues relations que les indigènes auraient entretenues avec d'autres contrées. Dans *la colonisation phénicienne et l'empire de Carthage* sont traitées les questions relatives à la fondation de Carthage et à la constitution de son vaste domaine maritime.

La période de l'histoire de l'Afrique ancienne qu'embrasse ce volume est la plus ingrate; bien souvent les documents nous font défaut et la lumière nous est trop parcimonieusement mesurée sur certains points qui nous passionnent le plus.

Un des principaux problèmes auxquels s'attaque la première partie est celui du climat : le climat de l'Afrique du Nord s'est-il modifié

depuis l'antiquité? Après une enquête approfondie de soixante pages (p. 40 à 99), où le problème est envisagé sous tous ses aspects, M. G. conclut que le Sahara était déjà un désert dans les siècles qui précédèrent et suivirent l'ère chrétienne, mais peut-être un peu moins sec que de nos jours; que l'Afrique du Nord proprement dite jouissait d'un climat très analogue à celui d'aujourd'hui, avec, semble-t-il, un peu plus d'humidité : « en somme si le climat de la Berbérie s'est modifié depuis l'époque romaine, ce n'a été que dans une faible mesure » (p. 99), réflexion bien faite pour nous encourager, car il n'est dès lors aucune raison qui nous empêche de rétablir à notre profit l'antique prospérité.

Parlant des origines de l'élevage et de la culture, M. G. envisage la provenance des diverses espèces d'animaux domestiques que nous rencontrons maintenant dans la contrée : nous ignorons celle des bœufs; les chèvres, les moutons et sans doute aussi les chevaux paraissent avoir été introduits de l'Est. L'Egypte joua un rôle important dans le développement de la civilisation africaine sous ce rapport comme sous bien d'autres, notamment au point de vue religieux : les béliers à disque solaire des gravures rupestres sont des images d'Ammon, venu d'Egypte au second millénaire.

Dans les chapitres sur l'anthropologie et la langue lybique, M. G. trace un tableau détaillé de l'état de nos connaissance : il n'est pas risqué « de soutenir que les habitants actuels de l'Afrique du Nord ne doivent guère différer des hommes qui peuplaient le pays il y a environ trois mille ans » (p. 283); mais si les grandes lignes sont acquises, il n'en reste pas moins qu'il y a encore beaucoup à préciser et à examiner en ces matières et que bien des solutions acceptées, des rapprochements préconisés ont un caratère conjectural que M. G. n'a pas de peine à montrer. Le champ inexploré est encore vaste et on ne peut s'empêcher de regretter entre autres que jusqu'ici les inscriptions libyques soient demeurées indéchiffrables.

La naissance de Carthage est bien mystérieuse, elle aussi; cependant, derrières les fables qui les obscurcissent, plusieurs faits se dégagent : la ville a été certainement fondée par des Tyriens et très probablement en 814-813. Bien qu'on ait fortement contesté l'existence de la sœur de Pygmalion, qui se serait appelée Elissa et qui aurait émigré en Afrique, M. G. ne la juge pas tout à fait inadmissible.

La formation de l'empire maritime de Carthage est suivie pas à pas : dans les îles de la Méditerranée, en Espagne, sur les rivages des Syrtes, enfin sur les côtes de l'Océan; à propos de ce dernier chapitre, M. G. donne une traduction et un commentaire détaillé du périple d'Hannod, dont il place la rédaction vers le milieu du ve siècle.

Le volume se termine par un très bon index; nous aurions souhaité qu'il fût aussi accompagné d'une carte.

En résumé, synthèse très remarquable et très complète, digne pendant de *l'Histoire de la Gaule* de Jullian, qui fournit un instrument de travail infiniment précieux aux érudits et documentera à merveille ceux qu'intéressent les destinées de notre grand empire africain [1].

A. MERLIN.

M. BESNIER, **Lexique de Géographie ancienne** (Nouvelle collection à l'usage des classes, XXX). Paris, Klincksieck, 1914, in-12, xx-893 p.

La *Chronologie de l'Empire romain* de M. Goyau, le *Lexique de Topographie romaine* de M. Homo ont rendu aux travailleurs de signalés services. Le volume de M. Besnier, qui paraît aujourd'hui dans la même collection et s'inspire des mêmes principes, ne sera pas moins utile. Par le soin avec lequel il est rédigé, par l'abondance des matériaux qu'il met en œuvre, par la précision des renseignements qu'il fournit, il mérite d'être accueilli avec une faveur toute particulière.

L'ouvrage vient combler une lacune de notre documentation en groupant sous un format commode les données essentielles sur la géographie ancienne, qu'il est désirable de pouvoir trouver facilement lorsqu'on lit les auteurs grecs ou romains, lorsqu'on étudie les inscriptions ou les monnaies.

M. B. ne s'est pas proposé de dresser la liste complète de tous les noms de lieux ou de peuples que nous font connaître les textes de l'antiquité ; il n'a voulu retenir que les plus importants ; aussi a-t-il pris comme base de son lexique l'*Atlas antiquus* d'Alb. van Kampen, édité à Golha chez Justus Perthes, et il a consacré une notice à tous les noms de régions et de provinces, de mers et d'îles, de montagnes et de rivières, de populations et de villes qui sont cités dans l'index et figurent sur les cartes de cet atlas.

Chacun des six à sept mille articles du dictionnaire comprend trois parties : d'abord le nom ancien, son équivalent moderne et la référence à l'*Atlas antiquus* ; en second lieu, la notice proprement dite, précisant la position de la localité ou du peuple dont il s'agit, rappelant ce qui lui a procuré son importance, les événements les plus notables de son histoire et signalant les ruines encore existantes ; enfin l'énumération des principales références, choisies fort judicieusement

---

1. Le livre est très correctement imprimé; à peine deux ou trois vétilles : p. 224, l. 9, l'auraie*nt* ; p. 477, l. 2, quell*es*. — P. 89, à côté de l'inscription de Rusguniae, on aurait pu citer celle de Numlulis (*Année Epigraphique*, 1892, n° 145) ; un nouveau texte de Cuicul, postérieur à la rédaction de M. G., est intéressant au même point de vue (*Bull. arch. du Comité*, 1913, commission de l'Afrique du Nord, juin). — P. 110, n° 12, ajouter une inscription d'Utique (*Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1906, p. 63). — P. 115, un ours dressé, accompagné de son dompteur, figure sur un cippe peint de Thina (*Bull. arch. du Comité*, 1912, p. CCXIV). — P. 313, n° 6, sur les *Mapalia*, cf. aussi Pline, *Nat. hist.*, V, 22, d'où l'on peut rapprocher *Ibid.*, XVI, 178 ; Tacite, *Hist.*, IV, 50.

de manière qu'au besoin il soit possible de compléter les notions forcément succinctes du Lexique.

L'application minutieuse de cette méthode, poursuivie pendant de nombreuses années au prix d'un grand labeur, a donné les meilleurs résultats. Il faut savoir gré à M. B. de n'avoir pas reculé devant cette tâche en apparence ingrate; tous les érudits qui consulteront son livre, qui y trouveront les éclaircissements cherchés, devront lui être reconnaissant de ses efforts, de tout ce qu'il y a mis de clarté, de sobriété et de rigueur scientifique.

A. MERLIN.

J. PIRSON, **Merowingische und Karolingische Formulae** (Sammlung vulgärlateinischer Texte, hsggb. v. W. HERAEUS et H. MORF, V Heft. Heidelberg, Winter, 1913. 1 vol. in-8, v-62 p.

Cette brochure est un recueil de 73 formulaires des époques mérovingienne et carolingienne; ce sont des modèles très variés de lettres et diplômes, destinés aux notaires d'alors. Un petit nombre d'entre eux a été rédigé en Suisse, en Allemagne ou Espagne, mais la plupart ont été composés en France. Ils datent des VI, VII et VIIIe siècles, et sont empruntés aux « Formulae » de K. Zeumer, publiées dans les « Monumenta Germaniae » (1886). Ils font partie d'une collection récente, qui se propose de mettre à la portée du grand public en ses ouvrages de format maniable et à bas prix une série de documents en latin vulgaire, elle est destinée surtout aux philologues et linguistes et les textes sont triés de préférence d'après l'intérêt qu'ils présentent pour l'évolution de la langue. Par suite les textes publiés sous les Mérovingiens, avant 750, sont les plus nombreux puisque, grâce à l'ignorance des rédacteurs en matière de grammaire, s'y décèlent avec netteté la déformation du style, la pénétration du langage courant, l'abondance des idiotismes romans; les formules carolingiennes sont choisies parmi celles qui permettent d'apprécier l'emphase et la tournure précieuse, qui caractérisent les écrivains de l'époque; il est également facile de mesurer l'écart qui sépare les deux séries de textes et de juger l'influence de la renaissance carolingienne sur cette branche particulière de l'activité littéraire. Comme tous les opuscules de cette collection, la brochure contient une courte introduction littéraire, une bibliographie; l'appareil critique est restreint aux variantes les plus importantes; elle renferme enfin une liste des termes juridiques et leur traduction. Les documents sont classés par ordre chronologique; la date, la provenance, la référence sont indiquées entre parenthèses. En appendice se trouve la très utile version des dix premiers morceaux, ceux qui présentent les plus grosses difficultés. Cette courte brochure répond à son but; elle peut aisément se mettre en les mains d'étudiants et servira beaucoup dans les séminaires où se pratiquent

des exercices en latin vulgaire, exercices qui devraient intéresser au plus haut point tous ceux qui s'occupent d'histoire médiévale.

Pierre GRILLET.

Hans ACHILLES. **Die Beziehungen der Stadt Braunschweig zum Reich** im ausgehenden Mittelalter und zu Beginn der Neuzeit. (Leipziger Historische Abhandlungen, Heft, XXXV, hsggb. Brandenburg, Seeliger, Wilcken.) Leipzig, Quelle et Meyer, 1913. 1 vol. in-8, VII-65 p.

Les relations de la ville de Brunswick avec l'Empire à la fin du moyen âge et au début des temps modernes constituent un maigre sujet ; la pénurie et la sécheresse des documents n'ont pourtant pas effrayé les érudits, qui, soit dans ses travaux d'ensemble, soit dans des monographies, se sont efforcés de démêler la situation juridique et politique de cette cité. Dans de pareilles conditions, M. A. ne pouvait pas parvenir à des résultats entièrement neufs. En ce qui concerne l'histoire générale, ses recherches confirment et précisent nos connaissances sur la politique des empereurs à l'égard des villes et nos idées sur les notions juridiques du bas moyen âge. Certes, Brunswick peut être un excellent exemple pour démontrer combien il est téméraire d'épuiser en une définition des concepts tels que « ville libre », « immédiateté d'empire », mais la preuve n'est plus à faire et tout médiéviste sait combien en territoire allemand sont mouvantes et variables les institutions et les formes sociales, combien peu elles se laissent enfermer en un cadre fixe. Au point de vue local, le livre de M. A., qui utilise en grande quantité les pièces d'archives jusqu'alors délaissées, aboutit à des vues neuves et plus justes. Ses prédécesseurs (H. Durre, *Geschichte der Stadt Braunschweig* im M. A., 1875 ; G. Hasselbrauk, *Heinrich der Jungere und die stadt Braunschweig*, 1906), avaient déjà signalé les rapports de Brunswick avec le gouvernement d'empire au cours du XV[e] siècle, et les avaient interprétés comme l'indice d'une persévérante politique suivie par le conseil de la ville pour obtenir l'immédiateté. Or, M. A. conclut à la répugnance de Brunswick à devenir ville impériale et aperçoit beaucoup plus tard, aux XVI[e] et XVII[e] siècles, la trace d'efforts en ce sens. Dans une courte introduction (p. 1-5) il reprend la distinction entre les deux termes d'immédiateté d'empire (Reichsunmittelbarkeit) et de députation aux diètes (Reichsstandschaft), mais il a la précaution de faire remarquer qu'avant 1648 la députation ne comporte légalement qu'une présence et non un droit de vote et de participation effective aux délibétions. Le corps de son ouvrage est constitué par les relations de la ville avec les empereurs du XV[e] siècle (p. 5-41); l'étude sur les impôts d'empire aux XVI[e]-XVII[e] siècles (p. 41-53) est un chapitre complémentaire qui ne vise pas à épuiser la question, mais à fournir les éléments d'une conclusion et d'une vue d'ensemble sur la politique de Bruns-

wick. Cette cité se trouve dans une situation originale; bien qu'unie à son seigneur territorial, le duc guelfe, par un lien de sujétion fort lâche, l'hommage, elle entretient avec le gouvernement de l'empire des relations passagères. M. A. discerne deux périodes. A partir de 1400, les empereurs ont fait une série d'avances à la ville; les uns avec empressement, comme Sigismond, parce qu'ils voulaient utiliser les villes pour leurs projets personnels, les autres, avec une évidente mauvaise volonté comme Frédéric III ou sans enthousiasme comme Maximilien, sous la pression de périls extérieurs (guerre turque ou complications européennes). Tous l'ont invité à prendre part aux diètes et ont réclamé d'elle des secours. Cette attitude à l'égard de Brunswick se rattache à leur ligne de conduite vis-à-vis des villes. Le conseil de la commune a pris l'initiative d'entrer en contact avec les empereurs; mais sa politique à courtes vues n'a poursuivi d'autre but que la confirmation de ses privilèges et l'accroissement de son prestige. Pour toutes les autres questions, il s'est montré très réservé et très méfiant; il s'est refusé avec obstination à toute contribution en troupes ou en argent. A cette abstention systématique, qui s'accentue encore sous Maximilien et non, comme on l'admet, à l'amitié de ce prince pour les ducs Erich et Henri de Brunswick-Wolfenbüttel, il faut attribuer le fait qu'après 1480 la ville est rayée des matricules d'empire. Elle s'est aisément résignée à la perte du droit d'immédiateté; grâce à ses bonnes finances elle était complètement autonome, plus puissante même que son suzerain, avec lequel elle entretenait d'amicales relations; elle s'immisçait par suite de plus en plus dans les affaires du territoire; le centre de l' « imperium » se trouvait alors au sud de l'Allemagne et elle ne se souciait nullement d'assumer les charges encore lourdes d'une ville libre. Elle voulait garantir sa situation acquise et préserver son indépendance vis-à-vis et du duc et de l'empereur. Mais l'extension de la souveraineté des ducs au cours du XVIe siècle a contraint Brunswick à chercher un appui auprès de l'Empire; une deuxième phase de sa politique s'ébauche; elle réclame le droit de verser directement ses contributions à la caisse impériale et à la fin du siècle elle tente d'obtenir le titre de ville impériale. Ses efforts sont vains et sa politique reste toujours incertaine et semée de contradictions; la chute de la ville en 1671 met fin à cette situation ambiguë. La fin de l'ouvrage comporte un appendice sur la situation juridique de la ville (p. 56-52) deux courts tableaux synoptiques (p.63) et une bibliographie (p. 66, 65). Si les très acceptables conclusions de M. A. intéressent surtout l'érudition locale, elles permettent en outre d'évoquer un type de commune, qui ne se classe ni parmi les villes impériales, ni parmi les villes territoriales, qui en droit est soumise à son seigneur, mais pratiquement est indépendante, possède les attributs réels de la souveraineté; elles font ressortir combien le titre de « Reichsstadt » était peu envié au XVe siècle par les grandes cités du

Nord et montrent que Brunswick ne peut être comptée parmi les protagonistes de l'évolution qui aboutit en 1648 à l'accord légal de la « Reichsstandschaft » aux villes libres. M. A., qui doit beaucoup à ses prédécesseurs, n'a traité qu'un aspect de l'histoire de Brunswick; s'il avait esquissé les rapports de Brunswick avec ses ducs, il aurait enrichi et complété son sujet; il aurait ainsi évité les nombreuses redites sous prétexte de condenser ses résultats.

Pierre Grillet.

Chabaut (H.), **Essai sur l'autonomie religieuse de la principauté de Monaco** (Imprimerie de Monaco et à Paris, librairie Picard) 1913. In-4°.

M. H. Chabaut, archiviste-adjoint du prince de Monaco, vient d'enrichir de cet *Essai* la Collection historique publiée par l'ordre du prince. C'est l'histoire des efforts tentés par les Grimaldi depuis le xviie siècle pour soustraire Monaco à la suzeraineté religieuse de Nice, Menton et Roquebrune à celle de Vintimille. Antoine Ier et Henri III au xviiie siècle poussent vivement la lutte contre l'évêque savoyard de Nice et l'évêque génois de Vintimille. Le 13 octobre 1751, le prince conclut avec l'évêque de Nice un concordat désavantageux pour l'autorité civile, mais qui le laisse plus libre d'agir contre l'impétueux prélat de Vintimille, P.-E. Giustiniani, qui pousse à la dangereuse multiplication des biens de main morte. On échange de vifs qualificatifs; le peuple se soulève contre les ecclésiastiques; l'évêque le prive de prédicateurs et de confesseurs. Enfin, en 1755, le prince obtient pour Menton et Roquebrune un visiteur apostolique qui les soustrait à Vintimille, mais il ne réussit pas à faire instituer un Évêché à lui, faveur que ses successeurs devront attendre jusqu'en 1887 et qu'aura préparée l'érection en 1868 d'une abbaye *nullius dioecesis*. Suivent des pièces justificatives et un index des noms.

Ch. Dejob.

Serban (N.), **Leopardi sentimental,** *essai de psychologie léopardienne, suivi du Journal d'Amour inédit en français.* Paris, Ed. Champion, 1913. In-12 de 246 p.

M. S. a parcouru plus de 800 des études qu'on a déjà consacrées à Leopardi, mais il a surtout lu et relu le poète lui-même et, s'il apporte peu de nouveau, il a du moins très bien saisi et marqué le point capital que plus d'un a oublié, savoir que le poète de Recanati fut avant tout un homme que le sentiment conduit, qui essaie de raisonner, de concevoir des systèmes, mais dont les opinions sont dictées par les émotions; Leopardi préfère aux arts du dessin la musique et la nature parce qu'elles le jettent dans la rêverie (non pas toutefois, dit sagement M. S., avant qu'il ait assez observé le monde extérieur pour l'évoquer en traits expressifs). Il est pessimiste parce

qu'il souffre et parce qu'il pense surtout à lui-même. M. S. l'appelle un *grand égoïste*, mot trop dur en parlant d'un grand poète et d'un malade, mais enfin M. S. a raison de dire que Leopardi n'eut aucun goût pour le dévouement, qu'il tenait à être aimé plus qu'à aimer, qu'il n'a jamais aimé longtemps la même femme, que son détachement des choses n'allait à lui faire chérir la mort que de loin. Le *Diario d'Amore* par lequel M. S. termine fournit une preuve curieuse d'une précoce disposition à tout ramener à soi : à 19 ans, le jeune amoureux étudie soigneusement sur lui les effets de l'amour sans y mêler une seule marque d'intérêt pour la personne aimée : ces pages de la vingtième année sont naïves, mais pédantes et sèches.

Il y a vraiment du courage autant que de la conscience chez M. S.; d'abord, lui roumain, il écrit son livre en français (il manie au reste fort bien notre langue), et il se prive de toutes les petites découvertes de l'érudition pour se concentrer sur le fond d'un sujet si souvent traité. Il eût pu résumer en quelques pages les quatre derniers chap. de son Ier livre où il passe en revue sans grand profit les femmes que Leopardi a plus ou moins aimées et appuyer en revanche sur un rapprochement qu'il a indiqué (p. 181) entre Leopardi et J.-J. Rousseau : les différences qui les séparent tiennent sans doute en partie à la différence de leur complexion et des sociétés où ils ont vécu, mais elles s'expliquent aussi par la différence de leur zèle pour le bien de l'humanité. D'autre part, le chapitre de M. S sur la famille de Leopardi est vraiment neuf; car il nous y montre non seulement Monaldo tremblant devant sa femme et aimant ses fils en cachette, mais visionnaire, prêcheur, provocant et timide. — Le livre est court, mais utile.

Charles Dejob.

Général Palat (Pierre Lehautcourt). **Une grande question d'histoire et de psychologie. Bazaine et nos désastres en 1870.** Paris, Chapelot, 1913. Deux vol. in-8°, xii et 375 p. 370 p.

Le sous-titre de l'ouvrage « Une grande question d'histoire et de psychologie » était inutile. Le nom de Palat suffit, et un *Bazaine* par Palat ne peut-être qu'une œuvre instructive et bien faite, qu'un travail d'histoire et de psychologie. Oserai-je ajouter que deux volumes sont peut-être de trop et qu'un seul volume était assez ? Il s'agit surtout de déterminer les motifs de Bazaine et de scruter son âme. L'auteur pouvait donc omettre des détails, supprimer des citations, passer sur les faits qu'il a développés ailleurs avec tant de savoir et de talent. Dans le premier volume, par exemple, n'était-il pas aisé de condenser, de ramasser en trente pages les cent soixante pages consacrées au Mexique et de réduire de même la partie relative aux batailles du mois d'août 1870? Mais on ne peut qu'accepter les jugements de l'auteur et on lira son ouvrage avec un vif intérêt et un grand profit. Bazaine, au Mexi-

que, montre le goût du détail, montre de l'indécision, de la finasserie, de la rouerie, du scepticisme; il manque déjà de sens moral, il manque déjà d'énergie et de volonté. C'est pourquoi, en 1870, sa conduite est pleine de contradictions, d'obscurités, d'arrière-pensées, et elle ne s'explique que par une insuffisance technique doublée d'une très « grande insuffisance morale » (I, p. 290). A Borny, il fait preuve d'une incroyable inertie et il ne sait adopter l'une des deux solutions qui s'offrent à lui : retraite sans arrêt ou contre-attaque vigoureuse. A Rezonville il laisse échapper la victoire et s'il se prodigue, s'il impose par sa bravoure tranquille, il néglige l'ensemble et perd son temps à des minuties; il ne cherche pas à écraser la gauche prussienne. A Saint-Privat, il ne commande même pas, ne paraît même pas. Incapable et se sentant incapable de mouvoir des masses, il envisage avec crainte une campagne active loin de tout point d'appui; il reste donc à Metz, il s'isole et dans le sûr abri de son camp retranché, il attend les évènements, l'abdication de Napoléon III, la chute de l'Empire, la paix prochaine. Le 26 août, il ne fait, par suite, qu'une démonstration, et la bataille dite de Noisseville, des 31 août et 1er septembre, n'est, comme on l'a nommée, qu'une manifestation théâtrale. Après Sedan, il est convaincu que Paris ne pourra tenir, et il pense plus que jamais à conserver son armée intacte. Mais cette armée sur laquelle il compte pour devenir l'arbitre de la situation, il la laisse se morfondre et se consumer; il n'inquiète ni ne fatigue les ennemis; il se met en rapport avec eux; il accueille Régnier; il ouvre des négociations politiques. — En somme, et qui ne sera de cet avis? — Bazaine, conclut M. Palat, était un incapable; égoïste et dénué de scrupules, il chercha les moyens de sortir de la crise à son avantage, il voulut jouer un rôle dans la restauration qu'il jugeait imminente, et, comme il n'était pas aussi intelligent qu'on l'a dit, il se laissa duper par l'adversaire. S'il ne fut pas un traître, à proprement parler, il n'a pas fait tout ce que commandaient l'honneur et le devoir.

Arthur Chuquet.

Maurice Delafosse, **Traditions historiques et légendaires du Soudan occidental**, Paris, 1913, 104 p. in-8°, publications du comité de l'Afrique française, 21, rue Cassette.

Le présent travail est la traduction sur deux manuscrits, l'un en arabe, plus complet, l'autre en mandé, d'une série de récits historiques et légendaires dont quelques-uns ne nous étaient parvenus que par voie orale. Cette publication, faite d'après un texte écrit nous offre des garanties plus sérieuses, étant donné surtout le traducteur.

Dès le début, on voit que l'influence musulmane s'est exercée sur la composition de l'ouvrage et qu'il y a lieu de se tenir en garde contre des renseignements, comme par exemple celui qui nous présente le royaume du Ouagadou fondé par Digna, arrière petit-fils de Job, fils

de Salomon, fils de David (p. 6) : de même l'épisode de Magân Diaba, qui dépossède son frère Téré-Khiné de l'héritage de son père par un artifice identique à celui qu'emploie Jacob pour frustrer Esaü. Les ouvrages de ce genre se composent de traditions indigènes (généalogies, souvenirs légendaires, traditions historiques plus ou moins nettes, plus ou moins suivies). Ces traditions, des demi-savants ou des quarts de savants musulmans ont essayé de les rattacher bon gré mal gré aux légendes musulmanes, telles qu'ils les connaissent, et de là un amalgame où la part réelle de l'histoire est difficile à établir.

C'est grâce à des travaux comme celui-ci qu'on pourra y arriver un jour, quand tous les documents, quelle que soit leur valeur, auront été réunis et traduits. M. Delafosse s'est parfaitement acquitté de sa tâche, et ses annotations, particulièrement en ce qui concerne la géographie, fournissent un excellent commentaire. Aussi dois-je exprimer le regret qu'il n'ait pas joint à son travail un index des noms propres qui eût grandement facilité les recherches. Un souhait pour finir : qu'il publie le texte arabe et mandé : nul n'est mieux qualifié que lui pour le faire.

René Basset.

J. Ribera y M. Asin, **Manuscritos arabes y aljamiados** *de la Biblioteca de la Junta*. Madrid, 1912, xxix-320 p. in-8° et 18 planches (Publication de Junta para ampliacion de estudios é investigaciones cientificas. Centro de Estudios historicos).

En 1844, on découvrait en démolissant une vieille maison à El Monacid de la Sierra, district de La Almunia, un espace libre entre le double plancher de l'habitation. Cet espace contenait un certain nombre de manuscrits, presque tous en aljamiado, qui furent jetés à la rue avec tous les déblais. Heureusement, ils furent presque tous sauvés par le Rév. P. Fierro et Pablo Gíl. Cette collection fut l'objet de diverses notes de Francisco Codera, de D. Ed. de Saavedra et de Pablo Gil lui-même. C'est de là que sont tirés les textes que celui-ci publia de concert avec Julián Ribera et Mariano Sanchez [1]. Un texte important dont des fragments avaient été insérés dans cette collection, fut publié par Mariano de Pano [2] c'est le récit du pèlerinage de la Mekke, fait au péril de ses jours à la fin du xvi[e] ou au commencement du xvii[e] par un Moresque qui, sans doute, professait en apparence le christianisme.

Cette collection n'était donc pas inconnue, mais le volume que MM. J. Ribera et M. Asin ont publié avec le concours de leurs élèves, renferme une description méthodique, détaillée et précise de

1. *Collección de Textos aljamiados*, Zaragoza, 1888, in-8°.

2. *Puey Monçon; Viaje á la Meca en el siglo XV* T, I de la *Collección de estudios arabes*, Zaragoza, 1897, 1 v. pet. in-8°.

cent un manuscrits, avec un appendice consacrés à ceux qui se trouvent des PP. Escolapios de Saragosse. La majeure partie est composée de traités religieux, de fragments philosophiques, pour la plupart extraits d'El Ghazali, de formulaires magiques; pas de traités de grammaire; pas d'histoire, mais un certain nombre de récits légendaires identiques pour le fonds à ceux qui existent en arabe à la Bibliothèque nationale d'Alger, et dont une partie a été publiée en espagnol par More [1], par Guillen Robles[2] par Ramon Menendez [3] Pidal. Un des plus curieux est celui où l'on ne peut méconnaître un souvenir de l'antiquité (ms. IV, n° 11) où les Turcs sont donnés comme descendants d'Hector, se seraient faits musulmans pour permettre à leur chef d'épouser Fatima, fille du Prophète, et auraient vengé la prise de Troie par celle de Constantinople « *la xangre de Troyá fui muy bien bengada* » (f. 175, v°). Les morceaux poétiques sont peu nombreux et médiocres; mais ce qui est particulièrement intéressant, ce sont les manuscrits renfermant des formulaires d'actes notariés qui permettent d'établir les coutumes juridiques spéciales à la contrée. La maison renfermait aussi des outils de relieur : M. Ribera eut l'idée de faire examiner les reliures des manuscrits et y trouva les feuilles d'un registre des actes judiciaires d'un qadhi de Saragosse au XIVe siècle, des fragments de comptes en aljamiado hébraïque, dialecte aragonais; un chapitre en caractères latins sur l'équivalence phonétique des signes de l'alphabet arabe; une proclamation adressée aux mosquées de la péninsule pour inviter les Moresques des pays chrétiens à se déclarer en faveur du roi de Grenade Yousof III (1407-1417) lors de sa guerre contre les chrétiens (publiée p. 259-260); un document de la chancellerie de Grenade expédié par Mohammed VIII, etc. L'ouvrage se termine par sept index et dix-huit photographies représentant des types divers d'écriture : la dernière est une page d'un document en aljamiado rabbinique provenant de la juiverie de Daroca.

Les deux auteurs ont droit à tous nos remerciments pour la publication de ce livre qui intéresse tant de branches de la science.

René Basset.

---

1. *El Poema de Jose*, Leipzig, 1883, in-8°.

2. *Legendas moriscas*, Madrid, 1885-86 3 v. pet. in-8°; *Legendas de Jose, Nijo de Jacob y de Alexandro magno*, Zaragoza, 1888, in-8°.

3. *Poema de Yúsuf*, Madrid, 1902, in-8°.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

· REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — 28 mars — 1914

Crossland, La mer Rouge. — César, 7e éd. p. Mensel. — E. Waitz, George Waitz. — Viénot, Le Paris des Martyrs. — Blok, Histoire du peuple néerlandais, II. — Pannier, Jones Hambraeus. — Sadi Carnot, Les volontaires de la Côte-d'Or à La Glisuelle. — Barbey, Suisses hors de Suisse. — Kircheisen, Napoléon, sa vie et son temps, I et II. — Espitalier, Vers brumaire. — Sir John Dean Paul. Paris en 1802. — Welvert, Napoléon et la police sous la première Restauration. — Gabory, Napoléon et la Vendée. — Garnier, Lettres des Hohenzollern. — Wohwill, Histoire moderne de Hambourg. — Thoumas, Causeries militaires, V. — H. de Curzon, Mozart. — Decourdemanche, Monnaies et mesures d'Inde et de Chine. — Abin, Les mines dans l'Afrique du Nord. — Idiotikon suisse, 74. — Ross, Voyage dans les îles. — Welcker, Vie de Zoega. — Lediec, Lettres de Fénelon. — Osterloh, Fénelon et l'opposition littéraire contre Louis XIV. — Jusselin, Helvétius et Mme de Pompadour. — Schinz, La question du Contrat social. — Del Vecchio, La philosophie politique de Rousseau. — Breunig, Deux Alsaciens. — Hogu, Atala et les contemporains. — Meinecke, Le centenaire de 1813. — Doeberl, La politique scolaire de la Bavière. — Del Vecchio, Le latin mourant. — Wroblewski, Esquisses françaises. — Malherbe, Pensées de Paul Hervieu. — Claudel, Le Français né malin. — Dictionnaire Stengel-Fleischmann, 24-25. — Del Vecchio, Divers. — A. Baumgarten, Le délit. — Ach, La connaissance a priori. — Académie des Inscriptions.

Cyril Crossland, **Desert and Water Gardens of the Red Sea**. Cambridge, 1913, 198 pp. avec 91 et pl. et photo.

La seconde partie de cet ouvrage contient une description des fonds de la Mer Rouge et des diverses espèces de madrépores qui les habitent, avec une théorie de la construction des massifs de coraux : elle sort donc du cadre de la *Revue Critique*.

Dans la première partie, l'auteur étudie la côte « soudanaise » la région de Souakim (Souakin) : il y a vécu de longs mois, dans l'intimité des populations : il les connaît bien et il les aime. S'il avait eu une connaissance plus approfondie des choses arabes et musulmanes, il eut pu réunir des documents de première importance sur les populations blanches et noires qui se mêlent autour de la vieille étape de la navigation sur la Mer Rouge. Il a pourtant fait mieux qu'une description agréable au grand public et qu'un recueil d'anecdotes joliment contées : les 80 premières pages de son livre devront être dépouillées par les sociologues. Noter : p. 44. le fait que les

hommes seuls peuvent traire les brebis et les chèvres, et qu'ils ne sauraient goûter au lait qu'ils viennent de recueillir avant qu'un autre homme n'en ait bu trois gorgées ; — p. 74 s. la situation indépendante de la femme mariée, et le rôle de son frère à l'égard du mari ; — p. 79 la femme mourante qu'on revêt de ses plus beaux habits et près de qui l'on joue du tambour, etc.

Le livre est très bien présenté : les photographies sont intéressantes.

M. G. D.

C. Julii Caesaris Commentarii de bello Gallico erklärt von Fr. Kraner und W. Dittenberger. Siebzehnte, vollständig umgearbeitete Auflage von H. Meusel. Erster Band. Mit einer Karte von Gallien von H. Kiepert und drei Plänen. Berlin, Weidmann, 1913. Préf. de 3 p. 464 p. 5 m.

J'ai si souvent parlé dans cette revue de M. Meusel et de ses travaux, presque tous consacrés à César, que je crois inutile d'ajouter là-dessus un seul mot. Je ne m'occupe donc que de son nouveau livre.

Le lecteur a certainement remarqué dans le titre les deux mots : *vollstaendig umgearbeitete*, qui, sous la plume de M. M., disent beaucoup : il était inévitable que le commentaire prît ici plus d'étendue alors surtout que, ces dernières années, les études sur César se sont multipliées des deux côtés du Rhin ; le nouveau livre sera à très peu près le double de l'ancien Kraner, et nous n'avons d'abord ici que le premier volume de la guerre des Gaules, contenant les quatre premiers livres. A lui seul l'appendice critique contient 113 pages.

Disons plus clairement ce qui est enveloppé, peut-être pour des raisons de convenance : il s'agit ici d'un livre tout nouveau qui est tout entier de M. Meusel ; nous avons cette fois son texte, avec les modifications qu'y ont apportées la réflexion et les nouvelles études ; le commentaire est écrit d'après ses idées ; il ne reste de l'ancien livre que le fond traditionnel qui est à tout le monde.

Je trouve très bon que M. M. ait pris le taureau par les cornes en déclarant, dès les premières lignes de sa préface, qu'il ne s'agit pas ici d'un livre destiné aux élèves, ni même d'un livre classique, mais d'un César fait pour les jeunes philologues et pour les maîtres chargés d'expliquer l'auteur.

L'édition est dédiée par M. M. à son ami Gottlieb Leuchtenberger.

Tout ce qui se rapporte à l'histoire, à la langue, à l'interprétation proprement dite, est au bas de la page ; ce qui concerne le texte est rejeté à l'appendice. Très commodes sont les petits sommaires, en lignes espacées, qui, au début de chaque développement, résument le récit. Nous devons aussi des remerciements au directeur de la collection qui, rompant avec d'anciennes habitudes, a permis d'adopter pour les notes un caractère moins petit et moins serré. Nos yeux s'en trouveront certes beaucoup mieux.

Dans l'introduction, quatre paragraphes : Les Gaules et Rome

jusqu'aux guerres de César ; César jusqu'à la guerre des Gaules ; César en Gaule ; Les commentaires de César. Suit un chapitre (42 p.) sur l'armée et la flotte dans César.

Pour le texte lui-même, je me doute de l'étonnement qu'aura sans doute, en ouvrant le volume, tout Français mal tenu au courant des études critiques de ces dernières années, quand il verra le nombre de mots ou de propositions mises ici entre-crochets. Il criera volontiers au scandale. Voilà donc ce qu'on a fait de l'ancien César, de son César[1] ! Il lui faudra se résigner. Les raisons qui appuient ces suppressions sont sérieuses. Mais à les voir si nombreuses, nous ne pouvons nous empêcher d'être quelque peu confus de nous être si longtemps et si pleinement laissé duper.

Si M. M. avait dû donner ici les arguments par lesquels se justifient les changements apportés au texte, l'espace nécessaire aurait été à peu près triplé. Il s'est borné le plus souvent à renvoyer, pour le détail, à ses recensions du Jahresbericht des philologischen Vereins. Ma seule objection est que ces comptes-rendus comme aussi la revue dont ils font partie (Zeitschrift fur Gymnasial-Wesen zu Berlin, chez Weidmann) ne pénètrent guère chez-nous. J'espère que l'éditeur se décidera à faire ce qu'on a fait plusieurs fois dans le Bursian : réunir en un seul groupe et vendre en volume les articles du rapporteur sur l'auteur étudié. Sans cela, notre livre lui-même manquerait de son point d'appui naturel.

L'interprétation est fondée sur l'usage de César dans toutes les parties où l'authenticité est hors de doute. La clarté, la netteté sur tous les points, voilà la première qualité de l'ouvrage. On n'a pas seulement l'assurance d'être mis au courant de toutes les difficultés véritables, discutées en ces derniers temps ; on sent que de tous côtés, pour l'interprétation comme pour le texte, on s'appuie ici sur une base solide et durable.

A la fin de l'appendice critique est ici, avec beaucoup de raison, une liste des principaux mss. et des lettres par lesquelles on les désigne. J'aurais voulu seulement que par une liste provisoire complète des ouvrages cités, la Bibliographie fût plus claire.

Pour les grands morceaux historiques, renvois ordinaires au livre de Rice Holmes et à l'histoire de Jullian. Pour la topographie et les questions militaires, renvois à Napoléon et son Atlas, à Stoffel et à von Gœler. Les travaux de D'Arbois de Jubainville sont cités aussi à l'oc-

---

1. Les savants dont M. M. accepte les suppressions sont d'ordinaire : Mommsen, Paul, H.-J. Müller, Ed. Grupe. Un bon nombre viennent aussi de M. M. lui-même. Il reste encore dans le livre un certain nombre de passages marqués de croix et où l'on ne peut rétablir le texte avec quelque vraisemblance. Bien que M. M. ne se soit pas interdit dans le texte des déplacements de mots (par ex. II, 19, 6 *atque... confirmaverunt*), cependant il reconnaît que c'est là un remède extrême et qui est médiocre, et il préfère, en pareil cas, croire à quelque grave altération.

casion, surtout en ce qui concerne les noms gaulois. Parmi les études nouvelles sur César ici le plus souvent citées, je vois surtout le livre de Alfr. Klotz (Caesarstudien, Teubner, 1910), à qui l'on doit des remarques très importantes qui visent la forme comme le fond de l'œuvre [1].

M. M. peut mesurer la tâche qu'il a accomplie depuis près de trente ans. Que d'efforts, que de travail il lui a fallu pour ébranler, puis ruiner le système de Nipperdey, pour fonder le nouveau classement des manuscrits et patiemment déduire toutes les raisons qu'on avait souvent de préférer β à α!

A côté des articles d'exposition, des recensions générales sur César, sont venus le lexique qui a dû vaincre la concurrence de deux entreprises rivales, enfin les éditions classiques. Tout cela a paru, à son heure, malgré la maladie, malgré les retards que de lourdes occupations ont souvent imposées à l'auteur. Il a toujours poursuivi son travail sans défaillance. Nous voici aux éditions avec commentaires, qui consolident et justifient l'œuvre dans son entier. Je ne sais si l'on trouverait en notre temps un autre exemple d'une entreprise pareille, accomplie presque en entier par un savant. Car si l'on pense d'abord à lui comparer le *Corpus* et le *Thesaurus*, bien vite on réfléchit qu'ici il y avait un groupe de nombreux savants, de multiples académies, tandis que dans le César de M. M., au début comme au point d'arrivée, on a l'effort d'un seul esprit et la main d'un seul homme. Alors que M. Meusel est si près du but, nous devons l'accompagner de nos vœux et aussi de nos remerciements [2].

Émile Thomas.

Georg Waitz, **Ein Lebens = und Charakterbild zu seinem hundertjaehrigen Geburtstag,** 9 oktober 1913, von Eberhard Waitz. Berlin, Weidmann, 1913, 100 p. in-8°. Prix 2 fr. 25.

Le 9 octobre 1813, George Waitz, le célèbre historien, dont le nom se rattache surtout à Goettingue, naissait à Flensbourg, dans le Schlesvig, où son père était négociant, et c'est pour célébrer ce centenaire que le plus jeune des fils de l'auteur de la *Deutsche Verfassungsgeschichte* vient de publier le présent petit volume, qui résume, en un nombre restreint de pages, la carrière si bien remplie du grand érudit allemand. Etudiant à Kiel, puis à Berlin, où il suit les cours de Savi-

1. Les renvois de notre volume à l'Index géographique restent provisoirement inutiles au lecteur.

2. P. 130, le dernier mot au bas, *ab* étant une addition de M. M. aurait dû être en italiques. De même pourquoi n'avoir pas fait imprimer en italiques : I, 29, 1 fin, les mots *erant enumerati* qui ne sont pas dans les mss? — Pour les mêmes raisons j'aurais voulu voir entre parenthèses le mot *milites* que M. M. ajoute I, 40, 12. — P. 144 (I, 31, 12), pourquoi pas un mot sur la place de *Magetobriga?* Qu'elle soit douteuse ou inconnue, encore fallait-il le dire, nettement. — P. 91, à la l. 7 de la première note (sur *acceptus*), déplacement de lettres.

gny, de Lachmann et de Ranke, il se décide pour les études historiques, publie dès 1835 son *Histoire de Henri I*, travaille, dès 1836, à Hanovre, à la grandiose entreprise des *Monumenta* de Pertz, qu'il devait diriger lui-même plus tard, et se voit appelé comme professeur à l'Université de Kiel, en 1842. Il s'y marie avec la fille du philosophe Schelling, publie le premier volume de la *Verfassungsgeschichte* en 1845, le second en 1847, et se voit appelé peu après à l'Université de Goettingue. L'*intermezzo* politique qui l'arrache à sa chaire, de 1848 à 1849, ne fut pas de longue durée ; mais Waitz tint une place honorable dans le groupe de ces libéraux, très conservateurs au fond, qui tentèrent, une première fois, au Parlement de Francfort de créer l'Empire allemand sous l'hégémonie prussienne. Ce fut l'un des orateurs les plus écoutés du centre droit à l'église Saint-Paul et ce ne fut pas sa faute si Frédéric-Guillaume IV, imbu de ses idées médiévales, n'osa point accepter la couronne que les représentants de la nation lui offraient. Revenant à ses chères études, Waitz ne les a plus quittées depuis. Son *Histoire du Schleswig-Holstein* parut en deux volumes, de 1851 à 1854, son ouvrage sur *Lübeck sous Georges Wullenweber et la politique européenne*, en trois volumes, de 1855 à 1856, et les volumes de *L'Histoire de la constitution germanique* continuèrent à se suivre, à intervalles presque réguliers, jusqu'en 1878, date de la publication du huitième volume. Il avait été appelé à Berlin, en 1875, pour y surveiller dorénavant la publication des *Monumenta Germaniae historica* qui furent continués avec une nouvelle vigueur sous sa vigilante et savante direction. Mais il ne fit plus de cours dans la capitale du nouvel Empire, où il est mort le 25 mai 1886, suivant dans la tombe, à vingt-quatre heures de distance, son illustre maître et ami, Léopold de Ranke.

L'influence d'un savant, comme Waitz, n'est pas seulement à rechercher dans ses livres ni dans ses cours, mais aussi dans cet enseignement plus personnel et plus pénétrant à la fois qu'il donne dans ses conférences intimes, dans son *séminaire* comme on dit en Allemagne [1]. L'auteur a bien fait de joindre à son opuscule la liste de ceux qui ont fréquenté ce *séminaire* de Goettingue et qui tous ont emporté des heures passées dans le cabinet de travail du maître, dans cette maison près de la porte de Weende, un souvenir reconnaissant. Waitz n'était pas une nature expansive et l'on pouvait le trouver froid au premier contact ; mais il était si prêt de venir en aide à ceux de ses élèves qu'il voyait désireux de travailler eux-mêmes, il s'intéressait si cordialement à leurs études personnelles, quand même elles ne touchaient pas aux siennes, il savait si bien faire comprendre les difficultés d'un problème scientifique, si bien expliquer la façon de le traiter,

1. Je rappelle qu'au lendemain de la mort de Waitz, Gabriel Monod a publié sur lui, dans la *Revue historique*, une étude pénétrante et sympathique dans laquelle il caractérisait admirablement le défunt (tome XXXI, p. 382).

qu'on s'attachait bien vite à l'homme, malgré sa physionomie un peu austère, et qu'on admirait franchement le savant. De nombreux disciples, devenus des érudits éminents à leur tour, sont sortis de ce séminaire ; mais combien sont déjà morts et que de croix on relève derrière les noms du catalogue donné par M. Eberhard Waitz ! De tous les jeunes et gais travailleurs que j'y rencontrai en 1864, voici tantôt un demi-siècle, j'en retrouve deux seulement parmi les vivants, M. Henri Brunner, le célèbre jurisconsulte de Berlin, correspondant de l'Institut et M. Georges Kaufmann, professeur à Breslau, l'historien bien connu des Universités allemandes ; tous les autres ont disparu [1].

Tous les anciens élèves de Georges Waitz qui sont encore de ce monde, remercieront l'auteur d'avoir ravivé leurs souvenirs d'antan en consacrant ces quelques pages émues au souvenir plus intime d'un père qui fut aussi leur maître respecté.

R.

Promenades à travers le Paris des Martyrs, 1523-1559, par John VIÉNOT. Paris, Fischbacher, 1913, 179 p. in-18, planches. Prix : 3 fr. 50

Ces pages sont dédiées par M. J. Viénot, professeur d'histoire ecclésiastique à la faculté de théologie protestante de Paris, « à la mémoire de tous ceux qui ont souffert et de ceux qui sont morts sur le vieux sol parisien pour la liberté de croire et la liberté de penser. » M. Viénot n'a pas eu la prétention de dresser un catalogue complet des témoins de la Réforme suppliciés dans un recoin quelconque de la capitale ; ses *Promenades* nous conduisent vers certains quartiers de Paris, où les victimes de l'intolérance ont été plus nombreuses ou plus marquantes, et s'aidant des chroniques locales, des correspondances du temps, des registres du Parlement, du *Martyrologue* de Crespin, l'auteur nous raconte, sans étalage d'érudition, mais avec une parfaite connaissance du sujet, quelques-uns des épisodes de cette première période de l'histoire de la Réforme, qui s'arrête à la mort de Henri II. Voici le *Marché aux pourceaux* (sur le parcours de l'Avenue de l'Opéra actuelle) où fut brûlé le premier martyr de la Réforme française, Jean Vallière, ermite Augustin (8 août 1523). Voici la *Croix du Tiroir* (au coin de la rue Saint-Honoré et de la rue de l'Arbre sec) où furent jetés au feu, en janvier 1535, Nicole L'huillier, clerc au greffe du Châtelet et Simon Fontret, chantre du roi. Le *pilori des Halles* vit, de 1534 en 1548, six exécutions capitales. Trois autres, en 1534, périssent au *Cimetière Saint-Jean* (sur l'emplacement de la caserne Lobau, rue de Rivoli). Une pauvre maîtresse d'école, la Catelle, fut flambée à *l'abreuvoir Popin* (quai de la Mégisserie). Sur la *place de la Grève*, nous voyons successivement se dresser les

1. Quatre noms de Français figurent sur cette liste : celui de Gabriel Monod, déjà parti, lui aussi, ceux de MM. Thévenin, Seignobos et le mien.

bûchers de Jacques Pouant, jeune clerc du diocèse de Meaux (1526), de Luc d'Aillon (1527), de Louis de Berquin (1529), d'Anne du Bourg (1559). D'autres supplices ont lieu, *devant Sainte-Catherine, devant Notre-Dame*, au *bout du pont Saint-Michel*, au *carrefour du puits Sainte-Geneviève* et sur *la place Maubert*. C'est sur ce dernier emplacement que périrent un jeune avocat, Guillaume Joubert (1526), le moine jacobin Alexandre Camus (1534), Jean Chapot et Étienne Dolet (1546) [1], et bien d'autres encore.

On suit avec intérêt l'auteur dans cette causerie à la fois géographique et historique, d'un style simple et familier, qui rappelle, sans nuls éclats de voix et sans aucune passion religieuse, quelques-unes des plus belles pages des premiers temps de la Réforme, alors que ses adhérents mouraient en confessant leur foi, sans songer encore à la défendre, les armes à la main. Des travaux pareils méritent qu'on les encourage, en les signalant comme œuvres de vulgarisation très utile, à l'attention du grand public [2].

R.

Geschiedenis van het Nederlandsche Volk door P. J. Blok. Tweede Druk, tweede deel. Leiden A. W. Sijthoffs Uitgevers Maatschappij, s. dat. (1913), VIII, 694 p. gr. in-8, carte.

Nous avons déjà parlé de cette *seconde édition* originale de la grande *Histoire du peuple néerlandais* de M. P. J. Blok [3]. L'éminent historien vient d'en faire paraître le deuxième volume, qui embrasse les luttes pour l'indépendance, ce qu'on peut appeler l'âge héroïque de la Hollande, les quatre-vingts années qui s'étendent, presque, jour par jour, de 1568 à 1648 [4]. Dans la période assez longue qui s'est écoulée depuis la première apparition du texte hollandais de l'*Histoire*, de nombreuses publications de sources ont enrichi la littérature historique spéciale, et des livres de grande valeur ont paru sur le sujet [5]. Si l'on voulait entrer dans l'examen comparatif des textes on constaterait plus d'une modification et d'une rectification dans les détails. Mais cela n'a pas besoin d'être signalé chez un travailleur aussi consciencieux et aussi bien orienté que M. B. D'ailleurs nous

---

1. M. Viénot établit, une fois de plus, que Dolet fut, il est vrai, un très libre croyant, mais nullement un athée, comme certains de ses « admirateurs » le répètent encore aujourd'hui.

2. P. 79 une fâcheuse négligence dans la révision des épreuves a laissé subsister la *répétition* de quatre lignes d'un même texte.

3. Voy. *Revue critique* du 29 mars 1913.

4. C'est le 5 juin 1568 que furent décapités les comtes d'Egmont et de Hoorn, et c'est le 5 juin 1648 que fut signé le traité par lequel, l'Espagne définitivement vaincue, reconnaissait l'indépendance des « rebelles » (p. 650).

5. Nous mentionnerons seulement le quatrième volume de l'*Histoire de la Belgique*, de M. Pirenne, les *Studien* de M. Marx, le *Guillaume d'Orange* de M. Rachfahl, etc.

avons trop souvent, dans ces dernières années, dit ici les mérites de l'ouvrage, en parlant des volumes successifs de la traduction allemande du travail du savant professeur d'Amsterdam pour avoir besoin d'y revenir une fois de plus. Signalons seulement, pour sa soigneuse mise à jour, l'*Aanhangsel* ou appendice où l'auteur à réuni et classé les *Sources de l'Histoire des Pays-Bas*, de 1559 à 1648 (p. 655-678).

R.

Jonas Hambraeus, prédicateur du roi de Suède, professeur à l'Université de Paris (1588-1672). Notice biographique par Jacques Pannier, pasteur, docteur ès-lettres. Paris, Fischbacher, 1913, 56 p., in-8°. Prix 1 fr. 50.

Fils d'humbles paysans, Jonas, dit Hambraeus (du village d'Hambré, dans l'Helsingland, district suédois sur le golfe de Bothnie), naquit en 1588, devient étudiant à Upsal, où il fut nommé professeur en 1626, puis prédicateur de la cour. Peu après nous le voyons quitter la terre natale et arriver à Paris où il séjourna plus d'un demi-siècle, s'occupant d'études des langues orientales. Il y reçut de Louis XIII le titre de professeur extraordinaire ès langues hébraïque, syriaque et arabique en l'Université de Paris », sans qu'on puisse constater qu'il ait réellement enseigné autre part que, peut-être à domicile. Son labeur scientifique paraît avoir consisté principalement dans sa collaboration, comme « correcteur », à la Bible polyglotte, qui parut, de 1628 à 1645, en dix volumes in-folio. Peu de temps après son arrivée dans la capitale du royaume il fut invité à présider des réunions cultuelles suéco-allemandes, qui furent formellement autorisées par le roi en 1630. Le registre de cette première congrégation luthérienne à Paris, qui va de 1626 à 1685, existe encore dans les Archives du Consistoire luthérien actuel, et renferme les signatures d'environ 3,600 personnes, fidèles sédentaires, ou visiteurs de passage, parmi lesquelles figurent bien des personnages princiers et célèbres de l'étranger. M. Pannier, en dépouillant ce registre, en étudiant les sources suédoises, a ressuscité pour nous cette figure de Jonas Hambraeus, à peu près oubliée de nos jours, dans le milieu où il a vécu, et nous raconte, non sans quelques lacunes forcées, la longue carrière de ce premier aumônier de l'ambassade de Suède, qui connut bien des déboires, dans la seconde moitié surtout de son existence, fut emprisonné pour dettes, et dont les dernières années nous sont à peu près inconnues [1]. M. Pannier nous parle également des ouvrages de Hambraeus, grand admirateur de son pays adoptif et de Louis XIV ; ce sont principalement des ouvrages théologiques. Cette

---

1. On sait qu'il publiait encore un de ses ouvrages en 1672 ; mais M. P. n'a pas réussi à fixer plus exactement la fin de sa carrière ; il était remplacé depuis des années comme prédicateur à l'ambassade de Suède.

conscienciеuse monograghie est une contribution fort utile à l'histoire des communautés protestantes parisiennes au cours du XVII[e] siècle[2].

R.

Sadi CARNOT, **Les volontaires de la Côte d'Or à l'affaire de la Glisuelle.** Paris, Hachette, 1913. In-4°, 50 p. (se vend au bénéfice du Souvenir français, gardien des monuments patriotiques).

Cette étude, superbement éditée, est consacrée au brave Gouvion, lieutenant et ami de Lafayette, et à ses compagnons, presque tous Bourguignons qui formaient l'avant-garde de l'armée du Nord et qui tombèrent le 11 juin 1792 à la Glisuelle, près de Maubeuge. L'auteur, M. Sadi Carnot, raconte avec grand détail et de la façon la plus complète comment les Français furent surpris à 3 heures du matin par les Autrichiens; comment le 2[e] bataillon de la Côte d'Or, débordé, soutint néanmoins le choc et perdit la plupart de ses chefs, entre autres le lieutenant-colonel Cazotte; comment l'Assemblée législative vota un témoignage de reconnaissance publique à Cazotte et au maréchal de camp Gouvion. Des pièces annexes, cartes du temps, lettres de volontaires, notes biographiques, etc., rehaussent la valeur de ce consciencieux travail.

Arthur CHUQUET.

Frédéric BARBEY, **Suisses hors de Suisse. Au service des Rois et de la Révolution.** Paris, Perrin, 1914. In-8°, 323 p. 5 fr.

Le livre renferme trois études, patiemment, minutieusement composées d'après des documents inédits. 1° *Stanislas Poniatowski et Marc Reverdil.* Ce Reverdil, bibliothécaire de Stanislas, personnage maussade, hargneux, cynique, hanté du délire de la persécution, n'est pas du tout sympathique, et ses Mémoires n'ont d'autre mérite que de nous faire mieux connaître Stanislas. 2° *Ferdinand Christin.* C'est le récit des infortunes de cet agent de Calonne et de Markov, de cet ami de M[me] de Staël qui fut enfermé au Temple et qui finit sa vie en Russie. 3° *Gaspard Schweizer.* Cette étude, la meilleure et la plus intéressante du volume, retrace les aventures de ce riche banquier, de ce Zurichois exalté qui mourut dans la misère après avoir servi la

---

2. J'indique en terminant quelques petites rectifications aux notes de l'auteur. P. 27. Il ne s'agit nullement ici du *père* de Dominique Dietrich, l'ammeistre de Strasbourg, appelé à Paris par Louvois, en 1685, pour abjurer, et sur son refus, interné à Guéret. C'est le futur ammeistre *lui-même* qui a signé au registre, lors d'un séjour qu'il fit, comme jeune homme dans la capitale. — P. 28. M. P. appelle « gentilhomme français » un comte Jean-Louis de Linange et Réchicourt. Les Linange (Leiningen) étaient des princes du Saint-Empire. — P. 50. A compléter : *Graf zu Ost.* en *Ostfriesland.* — P. 53, il faut lire sans doute *George Magnus dOsten-Sacken* au lieu de *G. M. dOstes dit Stacken*. — A la même page lire, au lieu de *Zittavia, Lusatus, Zittavia-Lusatus*, c'est-à-dire de Zittau en Lusace.

Révolution, et l'on y remarquera les détails que donne M. Barbey sur la commission de commerce et d'approvisionnement [1].

Arthur CHUQUET.

Napoleon I, sein Leben und seine Zeit von Friedrich M. KIRCHEISEN, mit Abbildungen, Faksimiles, Karten und Plänen. München und Leipzig, Georg Müller, 1er volume, 1911. In-8°, XII et 482 p. 2e vol., 1913. In-8°, X et 434 p.

M. Kircheisen a le dessein — et nous reproduisons ses propres termes — d'écrire une vaste histoire critique de Napoléon en huit ou dix volumes (je crois bien que s'il va de ce train, il en aura davantage); il se pique de tout dire d'un point de vue impartial et international, sans prévention aucune, d'après toutes les sources de valeur qui existent, et il rappelle qu'il a mis plus de dix ans à composer une Bibliographie napoléonienne qui compte 80.000 volumes et qui forme le préliminaire de son grand ouvrage. Voici les deux premiers tomes, et il faut reconnaître que l'effort a été grand et heureux. Très peu d'erreurs [2]. Quelques longueurs, surtout à la fin du premier volume où il faudrait alléger les deux chapitres sur le Directoire. L'histoire des mœurs et de la nouvelle société sous Barras et compagnie, en trente pages, appartient-elle à l'histoire de Napoléon? pourquoi cinq pages sur Hoche et la Vendée? pourquoi douze pages sur Babeuf?

---

1. Lire p. 238, Bureaux de Pusy et Archenholz au lieu de *Bureau de Pugy* et d'*Orchenholz*.

2. Voici celles que je relève dans le premier volume, au courant des pages. P. 94 et 95 lire Delesguille et non *de l'Esquille*. — P. 95 Napoléon a fini, quoi qu'en dise l'auteur, par savoir un peu d'allemand; c'est exagérer de dire qu'« il n'a jamais pu dire ou comprendre un seul mot de cette langue». — *Id.* On lit que « sur 58 élèves de l'Ecole militaire proposés pour la sous-lieutenance, 8 seulement furent désignés pour l'artillerie »; il fallait dire que sur 58 jeunes gens proposés pour une sous-lieutenance dans l'artillerie (et nombre d'entre eux étaient déjà élèves d'artillerie) 8 appartenaient à l'Ecole militaire de Paris. — P. 97 on nous cite six camarades de Napoléon qui furent nommés en même temps que lui lieutenants d'artillerie : passe pour Desmazis; mais Damoiseau, Le Lieur, Marescot, Guerbert de Bellefonds et Belly de Bussy ne furent pas camarades de Napoléon à l'Ecole militaire de Paris. — P. 100 lire Richoufftz et non *Richoufflez*; p. 119 (cf. p. 131) La Gohyere, au lieu de *Goshyère*; p. 167 Serves au lieu de *Serve*, Corbeau au lieu de *Du Cerbeau*, Jullien de Bidon au lieu de *Bidon* tout court; p. 176 Boubers au lieu de *Aulers*; p. 180 on s'étonnera que Daunou soit nommé « un certain Daunou »; p. 192 nous lisons que Quenza « n'appartenait à aucun parti, votait toujours avec le plus fort »; Quenza (qui est le même que Jean-Baptiste Quenza cité à la même page) votait pour lui-même et il fut, en effet, élu lieutenant-colonel en premier, tandis que Napoléon qui s'entendait avec lui, était nommé lieutenant-colonel en second; P. 207 Servan a remplacé, non *Lajard*, mais d'Abancourt, Monge n'a pas été le professeur de Bonaparte à Brienne, et le 4e régiment d'artillerie n'était pas alors sur la Moselle, sous les ordres de Dumouriez; p. 213 lire Latouche (Tréville) et non *Latour*; p. 273 Mazurier était chef du bureau de l'artillerie; p. 281 Clausade était adjudant général, mais non général; p. 296-297 le personnage qui commandait la flotte, était le contre-amiral Martin, et non *l'amiral Saint-Martin*; p. 301 on ne peut dire qu'Aubry fût « ministre de la guerre », etc.

De même, pourquoi, à la fin du deuxième volume, tout un chapitre inutile sur la campagne de 1796 en Allemagne à laquelle Bonaparte ne prit aucune part? Il y a là quarante pages de trop. Mais tout cela est exact, puisé aux bonnes sources, intéressant, serré d'anecdotes et de portraits. Le style, un peu négligé, est toutefois rapide, aisé, clair. Le deuxième tome presque entièrement consacré à la guerre d'Italie, nous paraît bien plus original que le premier et, par endroits, il contient des choses neuves ou peu connues.

Arthur CHUQUET.

Albert ESPITALIER, **Vers brumaire. Bonaparte à Paris** (5 décembre 1797-4 août 1798). Paris, Perrin, 1914. In-8°, 302 p. 3 fr. 50.

Qu'a fait Bonaparte depuis son retour d'Italie jusqu'à son départ pour l'Égypte? Voilà le sujet que M. Espitalier a traité, et parfaitement traité, en un livre bien ordonné et fort intéressant, avec autant de sagacité que de savoir, non seulement d'après les documents imprimés et manuscrits, mais d'après d'ingénieuses et justes conjectures, analysant les pièces, redressant les dates, situant les conversations, exposant la pensée intime de Bonaparte, son état d'esprit, ses désillusions et hésitations, ses idées sur l'invasion de l'Angleterre qu'il regarde comme impossible, son ardent désir du pouvoir et son immense ambition, ses relations avec le Directoire qui le jalouse, le soupçonne et le craint, ses avances à Barras dont il ne tire que des menaces, son amitié avec le subtil Talleyrand qui croit en lui et qui propose l'expédition d'Égypte, sa conviction que le pays n'est pas encore prêt au coup de force, son embarquement pour cette terre d'Égypte qu'il doit conquérir pour conquérir la France [1].

Arthur CHUQUET.

Journal d'un voyage à Paris au mois d'août 1802 par sir John DEAN PAUL. Traduit et annoté pour la Société d'histoire contemporaine par Paul LACOMBE. Quinze gravures et un fac-simile. Paris, Picard, 1913. In-8°, XXIX et 162 p. 5 fr.

Ce récit, fort bien traduit et annoté par M. Paul Lacombe, offre une agréable lecture. On y trouve maints détails qu'on ne trouve pas ailleurs. C'est l'œuvre d'un banquier qui aime les lettres et les arts, qui juge un peu superficiellement les hommes et les choses, mais qui décrit bien ce qu'il a vu, qui n'a ni vanité ni partialité et qui, somme toute, a tracé un tableau dont l'ensemble, comme dit M. Lacombe, ne manque pas d'attraits. L'appendice renferme trois lettres inédites, communiquées par M. Boulay de la Meurthe et provenant de deux écrivains bien informés, Chodron, trésorier particulier du prince de Condé, et le lieutenant-colonel Neuville de Belle-Isle, sur la situation

---

1. Lire p. 23 Dupuy et non *Dupuis*; p. 250 Saurau et non *Sauran*; p. 250 et ailleurs, empereur d'Allemagne et non empereur d'*Autriche*.

de Paris à l'époque même, ou peu s'en faut, où sir John Dean Paul séjournait dans la capitale.

Arthur CHUQUET.

Napoléon et la police sous la première Restauration, d'après les rapports du comte Beugnot au roi Louis XVIII, annotés par Eugène WELVERT. Paris, Roger et Chernoviz, 1913. In-8°, 327 p.

On sait que Beugnot avait en 1814, sous le titre de directeur général de la police, remplacé à la fois Fouché et Pasquier. Ce fut lui qui, pendant la première Restauration, surveilla, nota les manifestations bonapartistes. Il envoyait à l'île d'Elbe un agent secret, le propre frère d'un valet de chambre de l'Empereur. Il faisait *filer* les membres de la famille Bonaparte, les grands dignitaires de l'Empire, ministres, maréchaux, généraux, tous ceux qu'on soupçonnait d'entretenir des relations avec Napoléon. De toutes parts il recevait des rapports et de ces rapports il tirait l'essentiel, l'intéressant qu'il mettait tous les jours sous les yeux de Louis XVIII. Ces bulletins quotidiens de Beugnot renfermaient, du reste, non pas seulement des avis et informations sur Napoléon et ses partisans, mais des renseignements sur toutes les questions qui sont du ressort de la police, et on peut conclure de là que Louis XVIII fut averti des périls qu'il courait. M. Welvert a eu l'ingénieuse idée d'extraire des bulletins de Beugnot tous les articles et fragments qui se rapportent à l'île d'Elbe et à son éphémère souverain. Sa publication sera la bienvenue; c'est un des plus importants ouvrages qui aient jamais paru sur le sujet; elle est indispensable à qui veut connaître le séjour de Napoléon à l'île d'Elbe et la genèse des Cent Jours. Le commentaire de M. Welvert rehausse d'ailleurs la valeur du livre. Le savant éditeur a mis au bas des pages de copieuses et instructives notes sur les personnages et les événements cités dans les bulletins de Beugnot.

Arthur CHUQUET.

Emile GABORY. **Napoléon et la Vendée**. Avec une carte, Paris, Perrin 1914. In-8°, VII et 507 p. 5 fr.

D'après les documents des archives publiques et surtout des archives de la Vendée, en un style soigné, vivant et souvent pittoresque, sans passion aucune, avec bonne foi et impartialité, sur un ton modéré et prudent, M. Gibory fait l'histoire de Napoléon et de la Vendée (non de la Vendée en son ensemble, mais de la Vendée départementale, bien que pourtant, le récit déborde fréquemment sur les départements voisins). Le pays à la veille du Consulat; la troisième guerre de Vendée marquée par la surprise de Nantes, le combat des Aubiers et les efforts de ce Travot que M. G. nomme le digne disciple de Hoche; la pacification religieuse, entreprise par Bonaparte, le changement miraculeux que produit cette œuvre de tolérance et le

retour des prêtres qui deviennent, comme s'exprime l'auteur, les vrais lieutenants du consul en Vendée, voilà les premiers chapitres de l'ouvrage. Les suivants sont consacrés à l'administration consulaire et impériale. On y voit les Vendéens accepter avec empressement le Consulat qui leur rend leurs temples et leurs curés ; le clergé obtenir les bonnes grâces de l'Empereur ; La Roche-sur-Yon devenir une ville nouvelle, construite, il est vrai, avec une hâte fébrile et qui, sous le nom de Napoléon, sera le chef-lieu du département et comme un camp retranché ; le pays se relever de ses ruines ; des écoles surgir ; le laboureur reprendre confiance et le sol exploité s'étendre ; les villages communiquer entre eux par des voies entrelacées ; Napoléon venir en Vendée et la population le recevoir avec reconnaissance (c'est l'époque du voyage triomphal de 1808 que M. Gibory nomme l' « apogée »). Mais Napoléon décourage le loyalisme des Vendéens ; ils murmurent contre la conscription, contre la persécution que subit le pape ; le nombre des réfractaires augmente, et aussi celui des partisans des Bourbons. En 1814, les Vendéens acclament la Restauration avec enthousiasme. En 1815, ils se soulèvent contre l'Empereur et Travot, chargé de les soumettre, est un instant dans une position très critique. Toutefois, malgré les Cent Jours, l'Empire avait transformé les cœurs ; il avait amené une ère nouvelle ; il avait produit une évolution profonde que M. Gibory a le mérite de nous raconter en son livre si plein de détails et si instructif. « La manière, dit l'auteur, est modifiée ; (dans la lutte contre Travot et Lamarque) le paysan, à la moindre occasion, lâche pied, retourne à ses moissons ; le cœur n'y est pas ; l'ancienne Vendée, la Vendée outragée, suppliciée étant morte, la Vendée héroïque, en armes, n'a plus sa raison d'être ; 1832 en sera la preuve définitive[1]. »

Arthur Chuquet.

Hohenzollernbriefe aus den Freiheitskriegen 1813-1815 hrsg. von Herman Granier. Leipzig, Hirzel, 1913. In-8°, VIII et 364 p. Broché, 8 mark.

Très attachante publication. On y trouve les lettres que les jeunes princes de Prusse, rois plus tard sous le nom de Frédéric-Guillaume III et de Frédéric-Guillaume IV, et leur sœur, la princesse Charlotte, la future impératrice de Russie, s'écrivaient les uns aux autres ou écrivaient à leur père durant les guerres de la délivrance. Ces « lettres des Hohenzollern » ont été tirées des archives de la maison royale de Prusse par un historien distingué, M. Granier, qui les publie telles

1. P. 319, au Lycée de Nantes, un professeur de mathématiques, Galbaud, ancien capitaine du génie, pria Napoléon de donner une pension à sa belle-sœur, Mme Galbaud-Dufort, veuve d'un colonel d'artillerie qui était en 1791 capitaine dans ce régiment de Grenoble où servait le lieutenant Bonaparte, et Napoléon accorda la pension. — P. 343, lire Dillon et non *Guillon*, et p. 369 Hartwell et non *Aartwell* — P. 440, Miot (et non *Niot*) n'était pas général.

quelles et qui mérite nos plus vifs remerciements. Elles offrent peu de détails utiles à l'histoire militaire et politique. Mais ce sont des lettres intimes, naïves, affectueuses, cordiales, et qui plaisent par leur fraîcheur juvénile, par leurs sincères effusions. M. Granier a du reste marqué dans une brève introduction les traits les plus frappants de cette correspondance et il a mis à la fin du volume, outre un tableau généalogique qui sera très utile, une table des noms de lieux et de personnes[1].

Arthur Chuquet.

Adolf Wohlwill, **Neuere Geschichte der freien und Hansestadt Hamburg, insbesondere von 1789 = bis 1815**. Gotha, Perthes, 1914. In-8°, x et 568 p. Broché, 10 marks.

Depuis plus de trente ans M. Wohlwill étudie l'histoire moderne de Hambourg et explore consciencieusement, pour approfondir son sujet, les archives et bibliothèques publiques de l'Europe. Son livre est donc complet, et on le lit avec agrément et sans ennui. L'introduction retrace les destins de Hambourg depuis sa fondation jusqu'au commencement de la Révolution française et la conclusion, le développement de la ville depuis 1815 jusqu'à nos jours. La partie principale, essentielle est consacrée aux orageuses années de 1789 à 1815, à la Révolution, aux émigrés, à l'occupation française. L'auteur a traité cette partie avec le plus grand soin (p. 85-539) et ces quatre cent cinquante pages qu'on pourrait intituler *Hambourg sous la Révolution et l'Empire* constituent une des publications les plus remarquables et les plus précieuses qu'ait fait naître le centenaire des guerres dites de la délivrance. Elles fourmillent de détails inédits et curieux. Elles jettent une vive lumière sur les missions de Lehoc et de Reinhard, sur les relations de Hambourg avec la Révolution française et sur sa situation à la fin du xviii[e] siècle, sur l'enlèvement de Rumbold, sur le blocus continental, sur l'annexion, sur l'administration de Davout. Rien de plus solide et de plus impartial que le récit des événements de 1813 : M. Wohlwill juge que le duc d'Auerstædt n'a pas été, comme on le disait alors en Allemagne, un « monstre implacable » et qu'il eut parfois des « mouvements d'humanité ». Après tant d'années de recherches, et malgré la maladie, malgré la faiblesse de sa vue, M. Wohlwill a fait un livre impeccable et qui sera longtemps consulté.

Arthur Chuquet.

---

1. J'aurais mis dans cette table le chiffre des pages plutôt que le numéro des lettres, car il y a de longues lettres et il faut parfois, pour trouver un nom, parcourir deux ou trois pages. Voici, en outre, quelques corrections qui prouveront à M. Granier notre gratitude et notre désir de la lui prouver : je lirais p. 195 d'Ohsson, p. 197 Loménie, p. 241 Brunet, et Potier, p. 301 Brice au lieu de *Dosson*, *Lomines*, *Brunért*, *Poitier* et *Pries* (ce dernier nom manque à la table). Lire encore p. 135, note, Martyrs et non *Martyres*.

Général Thoumas, **Causeries militaires.** Cinquième série. Paris, Berger-Levrault, 1913. In-8°, 480 p., 3 fr. 50.

Cette cinquième série renferme ce qui restait à publier des *Causeries* du général Thoumas; le fils de l'écrivain a rassemblé ces feuilles volantes pour les offrir au public, et il a bien fait. On les lit volontiers comme on les lisait lorsqu'elles paraissaient dans les colonnes du *Temps*; Thoumas écrit simplement : il avait de la vivacité et de la verve, il connaissait l'histoire militaire de la Révolution et de l'Empire, il aimait passionnément la patrie et l'armée. Ausssi ses Causeries méritent-elles d'être mises entre les mains de la jeunesse. Les lecteurs plus mûrs et plus exigeants y trouveront peut-être trop de choses connues, et Thoumas commet parfois des erreurs. Il est inexact, par exemple, que Duhesme ait été achevé par les soldats prussiens dans la maison où il avait trouvé un asile (p. 207). Si dans la querelle entre Broglie et Saint-Germain, le premier fit preuve de raideur et le second d'indiscipline (p. 100), il fallait dire que Saint-Germain eut les plus grands torts et que ses mérites ont été exagérés. Il y a enfin dans le volume trop de noms propres estropiés : *Bonnet* pour Bonet, *Delorme* pour Delonne, *Fervol* pour Frévol, *Mathon* pour Mathan, *Excelmans* pour Exelmans, *Emmellingen* pour Emmendingen, etc.

Arthur Chuquet.

Henri de Curzon, **Mozart**. Paris, Alcan, 1914. In-8°, 287 p., 3 fr. 50.

Nous avons nombre d'ouvrages sur Mozart. Celui-ci est original et offre un très vif intérêt parce que M. de Curzon suit pas à pas l'œuvre du maître qui, en effet, exprime et n'exprime que la pensée du maître, et qui n'est, peut-on dire, que la vie même du maître. Peu d'anecdotes. Mais l'auteur analyse les compositions de Mozart, selon l'ordre chronologique, sans en omettre une seule, avec autant de compétence, autant de finesse et de goût que d'enthousiasme, et de telle façon que le lecteur, ainsi averti et initié, puisse les étudier à son tour.

A. C.

— M. Decourdemanche a publié déjà d'importants travaux sur la métrologie des peuples orientaux. Dans son *traité des monnaies, mesures et poids anciens et modernes de l'Inde et de la Chine* (Paris, Leroux, 1913, 8°, 772 pp. Public. Inst. Ethnog. Intern. Paris), on peut distinguer deux parties : une coordination précieuse de documents, et une théorie. L'auteur croit pouvoir démontrer que les poids et mesures de l'Inde, de l'Indo-Chine et de la Chine dérivent du système égypto-babylonien. Je n'ai aucune compétence pour discuter cette thèse séduisante : tout au plus, un profane peut-il se demander, en ce qui concerne l'Inde, si les renseignements anciens que nous possédons, ne sont pas uniquement originaires de points de la côte maritime, où le commerce aurait pu imposer des mesures internationales, inconnues de l'intérieur du pays. — M. G. D.

— *Le régime légal des mines dans l'Afrique du Nord* de M. Félix Arin (Paris, Challausal, 1913, 198 pp.) contient deux parties : les textes, en original ou en traduction, relatifs à la législation minière depuis la domination romaine, et une introduction historique et dogmatique. — On y trouvera donc l'exposé de la législation française en Afrique du Nord avec les textes à l'appui, et ce qui est la partie la plus originale de l'ouvrage, la législation musulmane malékite : l'auteur a réussi à rendre claires des doctrines fort complexes et discutées : il a donné, pour la première fois, une bonne traduction des textes les plus importants. — M. G. D.

— Le 74e fascicule du *Schweizerisches Idiotikon* (Frauenfeld, Huber et Cie, 1913) contient les composés de *Satz*, le verbe *setzen* et des composés de ce dernier. L'article *setzen* est, comme bien on pense, fort copieux. Les définitions du mot et l'explication des locutions où il paraît exigent plusieurs pages et enseignent des usages inattendus. — F. P.

— Les tomes III et IV des *Klassiker der Archäologie* signalés dans la *Revue* du 14 février 1914 sont respectivement la suite des tomes I et II, qui contiennent en réimpression l'un la première partie des *Inselreisen* de Ross, l'autre la première partie de la *Vie de Zoega* par Welcker (xxiv-182 p. et xx-264 p.; Halle, Niemeyer, 1912). On sait que cette dernière est une sorte d'autobiographie, car Welcker a le plus souvent laissé la parole à Zoega lui-même, s'étant borné à publier sa correspondance en observant l'ordre des dates, et en reliant les lettres par les explications nécessaires. Cette correspondance offre encore de l'intérêt. Quant à l'ouvrage de Ross, aujourd'hui difficile à trouver, tous ceux qui, voyageant dans l'Archipel, ont pu l'avoir entre les mains, reconnaîtront volontiers qu'il n'était pas inutile de le réimprimer; bien que l'exploration des îles ait été faite depuis d'une façon plus complète, il peut rendre encore des services. — My.

— M. Joseph Dedieu a publié dans le *Bulletin de Littérature ecclésiastique* (mai 1913, p. 213-216, Toulouse, Privat), quinze *Lettres inédites de Fénelon* provenant du British Museum. Cinq écrites en 1703-1704 sont adressées à Robert, chanoine de Leuze, à Mons, qui sympathisait avec les jansénistes des Pays-Bas; elles sont importantes en ce qu'elles précisent le désaveu formel chez Fénelon d'une alliance tacite avec le jansénisme. Les dix autres, de 1713 à 1714, simples billets, sont écrites à sa nièce, Mme de Chevery, dont la mauvaise santé inquiétait Fénelon ; elles ne contiennent guère que de tendres recommandations et quelques détails domestiques. A sa publication l'éditeur a joint des documents tirés d'un autre fond : ce sont quelques extraits des renseignements que le cabinet anglais se faisait adresser par des nouvellistes à ses gages; M. D. les a choisis parmi ceux des années 1698-1699 concernant le fameux débat avec Bossuet et l'accueil que fit l'archevêque de Cambrai à la condamnation qui le frappait. — L. R.

— Le sujet choisi par M. Richard Osterloh, *Fénelon und die Anfänge der literarischen Opposition gegen der politische System Ludwigs XIV* (Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1913, in-8°, p. 52. Mk. 1, 40) a été souvent étudié; récemment encore un des critiques qui ont le plus pratiqué Fénelon, M. Cagnac, consacrait à sa politique un livre que M. D. paraît avoir ignoré. Il a fait de son côté un relevé consciencieux des critiques de Fénelon contre la politique intérieure et extérieure de son temps; il a recueilli dans ses œuvres et sa correspondance les idées représentant son système de gouvernement et sa conception des rapports de l'État avec les États voisins ; il a enfin cherché à établir, mais rapidement, l'origine de ces vues politiques de Fénelon et signalé dans l'anglais Filmer, dans Grotius, dans Bodin, ailleurs encore, l'analogie des principes et une influence

possible sur ce devancier des philosophes du XVIIIe siècle. Il termine par une revue des jugements portés par la critique sur les projets de réforme de Fénelon. — L. R.

— M. Maurice JUSSELIN a découvert à la Bibliothèque de Chartres des documents inédits intéressant la condamnation du livre de l'*Esprit* : *Helvétius et Mme de Pompadour à propos du livre et de l'affaire « de l'Esprit »* (Le Mans, Drouin, 1913, in-8°, p. 58). Le philosophe était en relations avec le secrétaire-intendant de Mme de Pompadour, Collin. Il s'est servi de son entremise pour obtenir l'intervention de la favorite et du roi et empêcher de trop grandes rigueurs, sinon contre le livre, du moins contre la personne de l'auteur; l'exil auquel il pouvait s'attendre lui fut en effet épargné. Aux sept lettres d'Helvétius que nous a conservées le soigneux Collin, sont jointes diverses pièces, imprimées ou manuscrites, concernant « l'affaire de l'Esprit », des chansons, des copies de lettres, entre autres du P. Plesse. Ce Père, ami en apparence d'Helvétius, représente les menées peu scrupuleuses, poussées jusque dans le monde des courtisans, des jésuites alors tout-puissants dans l'entourage dévot de la reine et du dauphin. M. J. nous a donné de cette petite persécution littéraire un récit très complet, devenu plus précis, grâce aux pièces nouvelles qu'il a pu utiliser. Des portraits, des reproductions d'ex-libris et trois fac-similés de lettres sont joints à cette intéressante étude. (P. 7, les *Lettres persanes* sont de 1721 et non *1738*; p. 16, lire Moultou, non *Moulton*; p. 25, « *éviter* la violence » semble une erreur de lecture pour imiter). — L. R.

— M. Albert SCHINZ a publié en tirage à part son étude parue dans la *Revue d'Histoire littéraire* : *la question du « Contrat social »* (Paris, Colin, 1913, in-8°, p. 49. N'est pas dans le commerce). Il y soutient la thèse d'une évolution des idées de Rousseau abandonnant les principes des philosophes pour le point de vue spiritualiste et il appuie sa démonstration sur l'examen du ms. de Genève. Dans le chapitre de ce ms. que Rousseau a écarté ce qui pour M. Sch. est antérieur logiquement au deuxième discours, l'auteur est d'accord avec les encyclopédistes pour fonder rationnellement la société politique; le chapitre, ajouté dans le ms. à une date ultérieure (1756) et devenu dans l'œuvre imprimée celui *de la religion civile*, affirme au contraire la nécessité de l'appuyer sur une base religieuse et fait ainsi adopter à Rousseau une position anti-philosophique. De là vient un manque d'accord du livre, non pas avec les autres œuvres du penseur, tel que la critique a cherché le plus souvent à le souligner ou à le concilier, mais avec lui-même, parce qu'il est le résultat de deux moments successifs de la pensée de Rousseau, parce que l'ouvrage conçu avant la rupture avec les encyclopédistes ne pouvait, dans le changement de principes de l'auteur, qu'aboutir à des contradictions que trahissent d'ailleurs la rédaction du texte et l'arrangement des matières. — L. R.

— Dans une brochure formant un tirage à part de la *Rivista Ligure*, *Sui caratteri fondamentali della Filosofia politica del Rousseau* (Gênes, Batta, 1912, in-8°, p. 15), M. Giorgio DEL VECCHIO présente quelques réflexions sur la doctrine du droit naturel dans Rousseau et l'application qu'il en a faite dans le *Contrat social*. Un autre tirage à part de l'*Archiv für Rechts-und Wirtschaftsphilosophie* donne la même conférence en allemand. — L. R.

— La petite plaquette de M. F. BREUNIG, *Deux Alsaciens* (Paris, Fischbacher, 1913, in-16, p. 32) comprend deux brèves notices, l'une sur Dominique Dietrich, l'*ammeister* de Strasbourg au moment de la capitulation de 1681, durement persécuté pour son attachement à la foi protestante; l'autre sur son descendant,

Philippe-Frédéric de Dietrich, le premier maire élu de Strasbourg. L'auteur nous renvoie comme sources à M. R. Reuss et à Louis Spach. Trois pièces documentaires (on ne nous dit pas si elles sont inédites), trois bonnes gravures et ce fac-similé augmentent le prix de ce souvenir destiné aux élèves de l'Ecole Alsacienne dont il leur rappellera le 40e anniversaire. — L. R.

— La brève étude de M. Louis Hogu, *La publication d'Atala et l'opinion des contemporains* (Angers, Sireaudeau, 1913, in-8°, p. 19. Extrait de la *Revue des Facultés catholiques*) groupe un certain nombre de témoignages contemporains constatant le succès de l'œuvre de Chateaubriand ; elle reproduit les jugements de la presse, les critiques et les statires que le roman provoqua et détermine les divers éléments d'intérêt qu'y trouvait le public de 1802 Question souvent étudiée, mais que M. H. aura encore éclairée sur quelques points de détail. — L. R.

— Dans un discours d'apparat, sur le ton grave d'un historien philosophe, M. F. Meinecke a célébré à la fois le centenaire des guerres de l'indépendance et le 25e anniversaire du gouvernement de l'empereur : *Deutsche Jahrhundertfeier und Kaiserfeier* (Tübingen, Mohr, 1913, in-8°, p. 16, mk. 0.50). Il a en termes heureux caractérisé l'apparition de cette première forme véritable de la conscience nationale, de ce qu'elle a dû à l'idéal classique ou romantique de la génération antérieure, aux grands réformateurs politiques et militaires de la Prusse, à son roi, à ses alliés, à l'héroïsme simple et calme du peuple même. L'Allemagne, aujourd'hui comme autrefois, voit dans sa monarchie nationale l'expression et le soutien de sa vie politique, et l'orateur termine par une revue à grands traits de l'œuvre de Guillaume II. — L. R.

— Une conférence de M. M. Dœberl, *Zur Geschichte der bayerischen Schulpolitik im 19. Jahrhundert* (München, Verlag der K. bayerischen Akademie der Wissenschaften, 1912, in-8°, p. 62) retrace succinctement la politique scolaire que suivit le ministère bavarois au commencement du xixe siècle. Attaché d'abord avec Montgelas à la doctrine libérale d'une école placée au-dessus des confessions et soumise au contrôle unique de l'État, il fut obligé, sur les instances des chefs du consistoire et sous la pression de l'opinion, d'en venir au régime des écoles confessionnelles, tel qu'il existe aujourd'hui. A la suite de l'exposé de ces transformations, M. D. a imprimé d'après les archives ministérielles les pièces essentielles qui s'y rapportent. — L. R.

— Un article de M. Giorgio del Vecchio, paru dans la *Nuova Antologia* et reproduit en tirage à part, *Le valli della morente italianità. Il Ladino al bivio* (Rome, 1912, aux bureaux de la *N. A.*, in-8°, p. 21) expose brièvement les pertes progressives que fait en Suisse le ladin reculant devant l'allemand. L'auteur plaide en faveur de l'italien qui, prenant le rôle de langue officielle, permettrait au parler national de subsister avec plus de sécurité, à titre de dialecte, tandis qu'il est incapable de soutenir longtemps la concurrence d'un idiome aussi différent que l'allemand. — L. R.

— M. Leo Wroblewski a réuni dans sa brochure *Französische Skizzen* (Berlin, Weidmann, 1913, in-8°, p. 42. Mk. 1) deux sujets assez disparates : d'abord une étude littéraire, bref résumé des tendances de la littérature française du xixe siècle jusqu'à nos jours, sans rien de nouveau, mais d'une note en général juste ; en second lieu, une causerie sur l'Algérie et la Tunisie, souvenirs sans doute de quelque excursion de vacance, agréablement présentée, variée et précise dans sa brièveté (Lire p. 8, *la Rabouilleuse* et non *Rambouilleux*). — L. R.

— Dans la petite collection des *Glanes françaises*, M. Henri Malherbe a publié

sous le titre de *La Chasse au réel* (Paris, Sansot, s. d., in-12, p. 82. Fr. 1) des Pensées choisies de M. Paul Hervieu. Ce n'est certes pas la quintessence de son œuvre, mais on s'y reconnaitra suffisamment et il n'est pas besoin d'en rappeler les traits les plus frappants : forme aiguisée, ton caustique, pessimisme cordial. Mais pourquoi l'éditeur pour ces pages calmes et nettes écrit-il une introduction d'un lyrisme si désordonné ? — L. R.

— La brochure de M. J. C. Claudel, 1813-1913, *Le Français né malin....* (La Haye, Beck, 1913, in-16, p. 208. Fr. 1,50) est un résumé succinct de la politique française depuis Louis XI jusqu'à l'affaire marocaine, semé de passages pris dans l'*Histoire des Français* de Lavallée, écrit d'un ton violent, vulgaire et déclamatoire, et où revient en refrain ironique l'hémistiche qui a fourni le titre. Ce qu'il peut y avoir de sensé chez ce réformateur de la société est gâté par l'outrance et on risque de perdre son temps à le lire. — L. Roustan.

— La livraison 24-25 du *Wörterbuch des deutschen Staats = und Verwaltungsrechts* de Stengel réédité par Fleischmann comprend les 160 premières pages du t. III (Bogen 1-10) et débute par l'article snr *Œffentliche Anstalt* pour finir au milieu de celui sur *Post und Telegraphie*, contenant, entre autres, ceux sur *Offiziere, Oldenburg, Orden, Papiergeld, Pfarrer, Politik, Polizei* (c'est le plus étendu) et *Posen*. — Th. Sch.

— *Il concetto del diritto* de M. G. del Vecchio, professeur de la philosophie du droit à Bologne, a été réédité (Bologne, Zanichelli, 1912, 155 p.) six ans après son apparition, sans changement. La *Science du droit universel comparé*, du même auteur, et qui a été signalée ici, a été traduite en espagnol par M. Mariano Castano, *La ciencia del derecho universal comparado* (Madrid, Reus, 1911 ; 35 p.) pour la *Revista general de legislacion y jurisprudencia*. Enfin sa notice sur le *Pvogrès du Droit* vient de paraître en allemand dans l'*Archiv für Rechts-und Wirtschaftsphilosophie* (t. VI, n° 3, 3 pages), traduit par M. Th. Sternberg. — Th. Sch.

— M. Arthur Baumgarten, dont nous annoncions récemment ici l'étude sur *Notstand und Notwehr*, vient de publier, d'après ses cours de Genève, une nouvelle et vaste théorie du délit : *Der Aufbau der Verbrechenslehre. Zugleich ein Beitrag zur Lehre vom Strafrechtsverhältnis*. Mohr, 1913, xvi-274 p. 8 M. — Th. Sch.

— Les *Untersuchungen zur Psychologie und Philosophie* dirigées par M. Narziss Ach (Kœnigsberg) publient, comme deuxième fascicule de leur t. II, la première partie d'une étude de leur directeur : *Ueber die Erkenntnis a priori insbesondere in der Arithmetik* (Quelle et Meyer, Leipzig, 1913, 70 p. 2 M. 25). Cette partie traite de la connaissance a priori et des principes logiques en général ; leur application spéciale aux mathématiques est réservée à la deuxième partie. — Th. Sch.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 6 mars 1914*. — M. Pottier lit une note de M. Franz Cumont, associé étranger de l'Académie, sur une inscription latine découverte à Côme par M. Monneret de Villard. Cette inscription mentionne la dédicace d'un Temple du Soleil faite par un fonctionnaire romain (*Titus Flavius Postumus Titianus, v. c., corrector Italiae*) à l'époque de Dioclétien, et elle confirme l'importance que prend alors le culte du dieu représenté par Mithra et par Sol, qui était l'adversaire le plus redoutable du christianisme.

M. Héron de Villefosse communique, au nom de M. Philippe Fabia, correspondant de l'Académie, et de M. Germain de Montauzan, une note et des photographies relatives aux fouilles par eux pratiquées cet hiver à Fourvière, dans le

Clos du Calvaire. Ils y ont retrouvé les vestiges d'un quartier de la ville romaine, spécialement ceux d'une riche habitation, plusieurs salles dont deux pavées, l'une en mosaïque, l'autre en mosaïque et en marbre. Les fragments de céramique et les monnaies fournis par le remblai prouvent que le quartier fut habité au moins pendant les trois premiers siècles p. C.

M. Ernest Hébrard expose les résultats de la mission qui lui a été confiée par le Ministère de l'instruction publique pour l'étude des monuments construits par les Turcs Seldjoukides à Konia (Asie Mineure).

M. Louis Havet montre que dans Virgile, Bucoliques, 3. 100 :

Eheu quam pingui macer est mihi taurus in ervo,

il convient de remplacer *quam* par *quom*, l'ancienne forme de *cum* conjonction. De même, il faut lire *eheu quom* dans un vers de Tibulle et *ei mihi quom* dans un vers de Properce. La tournure *eheu quom* est archaïque ; c'est un trait de plus dans l'archaïsme grammatical de la 3e églogue, une des plus anciennes compositions de Virgile.

M. le comte Paul Durrieu termine sa communication sur les mss. des œuvres du roi René en parlant du *Traité des Tournois*. Sur un exemplaire de ce traité acheté par Louis XV en 1766, il a découvert qu'une signature de possesseur, autrefois grattée, donnait le nom de la belle-sœur du roi René, femme du comte du Maine à qui le roi René avait dédié son traité. Cet exemplaire est orné de grands dessins rehaussés d'aquarelle qui ont tout à fait le caractère d'une œuvre originale et que M. Durrieu a reconnus être du même auteur que les miniatures contenues dans le ms. du *Cœur d'amour épris* de la Bibliothèque impériale de Vienne. Ces créations révèlent la personnalité d'un artiste éminent qui, suivant une hypothèse de M. Durrieu, pourrait peut-être avoir été un peintre particulièrement aimé du roi René, Barthélemy de Clerc.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 13 mars 1914*. — M. Marcel Dieulafoy étudie la tour à étages dégagée par Place à Kouyondjik, l'ancien Dour Charroukin, que Sargon avait placée au N. de Ninive. Place avait conclu que la pyramide comportait sept étages de hauteurs égales, tandis que la rampe avait une pente d'autant plus forte que l'on se rapprochait du sommet. Cette disposition paraît peu rationnelle à M. Dieulafoy, qui examine les mesures relevées et les dessins joints au texte et constate entre eux des désaccords flagrants. Il reprend alors la question et démontre que la rampe avait sur tout son développement une pente uniforme de 0 m. 352, que la hauteur des étages allait en décroissant depuis 6 m. 10 jusqu'à 2 m. 70, et que la section droite de la pyramide, loin de se présenter sous la forme d'un trapèze, s'inscrivait dans une parabole dont l'axe était parallèle à la verticale et le sommet aurait régné un peu au-dessus d'un onzième étage théorique. En terminant, M. Dieulafoy rappelle que cette disposition s'est fidèlement conservée dans la tour sassanide de Gour (Perse), dans les vieux minarets de Sâmarrâ et dans les pyramides à degrés de l'architecture brahmanique.

M. Cagnat analyse une note de M. Léopold Constans, membre de l'Ecole française de Rome, sur les fouilles pratiquées par le gouvernement italien à Licenza sur l'emplacement de la prétendue villa d'Horace. Les constructions déblayées se composent de trois groupes : des bâtiments du début de l'Empire qui faisaient partie d'une maison de plaisance, un établissement de bains qui date de la fin du Ier siècle, et un autre établissement similaire du IIe siècle. Aucun des objets trouvés au cours des recherches ne prouve que l'on soit là sur l'emplacement de la villa d'Horace.

M. N. Slousch fait une communication sur les résultats historiques et épigraphiques de son exploration du Grand-Atlas. Il a visité, en août-septembre, avec le concours des autorités, la région de la Glaoua et, après avoir franchi le col de Glaoui, il descendit vers la région inaccessible de l'Est en passant par les groupes de Tilouet, Marzazet, Skoura et l'oued Dads. Il s'est attaché surtout à étudier les abris-grottes du Grand-Atlas, les ruines dites romaines, les monuments berbères, et à recueillir des documents historiques. Il analyse dix recueils manuscrits en hébreu et en judéo-arabe qui portent sur l'histoire inconnue du Maroc. Il signale, entre autres, un texte relatant l'existence d'une principauté chrétienne dans le Haut-Draa vers le Xe siècle. Il commente ensuite un certain nombre d'inscriptions hébraïques provenant de Marrakech et du Grand-Atlas et qui s'étendent du XVe au XVIIe siècle. Ces inscriptions prouvent le caractère autochtone, et non espagnol, de la population des Mellah de la haute montagne marocaine.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — 4 avril. — 1914

Ridgeway, L'origine de la tragédie. — Wright, L'auteur du Timon. — Boer, Albrecht, Herbst, Le texte de Galien. — Riezler, Les lécythes blancs attiques. — Brésard, Les foires de Lyon. — Romier, La Saint-Barthélemy. — Cochin, Bargellini et Desisles. — Rouchès, Les Vigarani. — Boislisle, Saint-Simon, XXV. — Le Grand, Les sources de l'histoire religieuse de la Révolution. — Debidour, Actes du Directoire, I et II. — La Restauration Genevoise. — L. André, Madame Lafarge, voleuse de diamants. — Nasse, Le siège de Paris et la Commune. — Tournier, Le cardinal Lavigerie. — Lettre de M. Loutchisky et réponse de M. Mathiez. — Gibson, Les sources d'énergie. — Vernon Lee, Théorie du beau. — D'Aster, Le système de la connaissance. — Goerland, L'idée de la destinée dans l'histoire de la tragédie. — Archives Solvay, Bulletin 25. — Mme Leroy-Allais, L'honnête femme contre la débauche. — Académie des Inscriptions.

W. Ridgeway. **The origin of Tragedy**, with special reference to the greek tragedians. Cambridge, Univ. Press, 1910, xii-228 p.

C'est une thèse hardie que soutient M. Ridgeway dans ce volume. « Il y a longtemps, dit-il, que la théorie universellement acceptée sur l'origine de la tragédie ne me satisfait plus, et j'ai cherché la solution du problème en me plaçant au point de vue anthropologique. » Il y a déjà une dizaine d'années que M. R. a exposé pour la première fois le résultat de ses recherches, à savoir que la tragédie a son origine dans le culte des morts ; il reprend le sujet dans le présent volume, qui suggère, on le reconnaitra, de nombreuses réflexions; mais je doute qu'il modifie l'opinion reçue. Il faudrait pour cela que ses démonstrations fussent plus probantes ; or, en général il ne prouve pas. Il critique des textes, expose des faits, compare des usages, mais les nouvelles vues qui forment ses conclusions ne sont point les conséquences nécessaires de ces usages, de ces faits et de ces textes ; un *c. q. f. d.* ne s'impose pas à l'esprit du lecteur. Ce n'est pas ici le lieu de discuter les points de détail sur lesquels s'appuie M. R.; ce serait long, et du reste ceux qui liront le livre — j'en recommande vivement la lecture — verront facilement ce qui peut s'opposer à son argumentation ; je veux toutefois examiner brièvement ce qui paraît à l'auteur une preuve indiscutable, peut-être la plus forte, de ce qu'il avance : Après trois chapitres d'après lesquels M. R. croit pouvoir conclure « avec quelque probabilité » que l'on représentait en Grèce les malheurs des héros bien avant l'introduction du culte de Dionysos, que les chants et les danses devant les tombes des héros avaient

pour but de gagner leur protection et d'assurer la fertilité du sol, que la nouvelle religion se greffa sur les anciens cultes locaux des héros, dont les tombeaux furent transformés en autels dionysiaques, et que le principe d'où sortit la tragédie, loin d'être confiné à la Grèce et aux pays méditerranéens, peut être constaté dans le monde entier, après ces chapitres, M. R. use du raisonnement suivant : « S'il peut être montré que non seulement les tombes des rois et des héros, mais aussi les sacrifices qu'on y offrait, les ombres des personnages morts, et l'assimilation de ces tombeaux à des sanctuaires forment le motif principal dans un grand nombre des pièces conservées, nous ne pouvons plus mettre en doute la certitude de notre opinion sur l'origine de la tragédie. » Il suffit de connaître, même superficiellement, le théâtre grec pour concevoir que M. R. n'est pas en peine d'y trouver des drames qui répondent à ces conditions. Il étudie, en effet, d'intéressante manière, à ce point de vue, plusieurs tragédies d'Eschyle et de Sophocle, et quelques-unes d'Euripide, où le décor comporte un tombeau, la marche de la pièce des libations à cette tombe, le plan, l'apparition d'une ombre. Mais s'ensuit-il de là que la tragédie ait son origine dans le culte des morts? M. R. veut bien accorder que les apparitions (d'ailleurs rares) et les offrandes au tombeau sont des moyens dramatiques de haute puissance; mais le poète, s'empresse-t-il d'ajouter, use de ces moyens précisément parce que le culte des morts était étroitement lié à la tragédie dans ses commencements. La raison peut être ailleurs ; et lorsque je lis l'objection prévue : « Quoique les tombeaux et le culte des héros jouent un *rôle* (souligné, en français) très important dans les drames d'Eschyle, poète conservateur et attaché aux anciennes croyances, il n'en résulte pas que cette doctrine ait une intime connexion avec l'origine et l'évolution de l'art tragique, » avec cette réponse (réponse facile, nous dit-on) : « Sophocle, malgré sa conception purement artistique de la tragédie, et Euripide, malgré son rationalisme, n'ont pas cessé d'attribuer la plus haute importance à la doctrine du culte ancestral et de la puissante influence exercée sur les affaires humaines par les esprits des morts, » je préfèrerais un raisonnement plus rigoureux et une démonstration plus convaincante. La théorie exposée ici n'est pas cependant de celles qu'on peut écarter arbitrairement ; elle est séduisante au premier abord, et séduira peut-être quelques esprits amis de la nouveauté ; mais malgré l'autorité qui s'attache au nom de M. Ridgeway, elle me paraît rester dans le domaine des hypothèses insuffisamment appuyées.

My.

E. Hunter Wright. **The authorship of Timon of Athens.** New York, Columbia Univ. Press, 1910; x-104 p. (The Macmillan Company, 66 Fifth Avenue, New York. Prix : 6 fr. 25).

Parmi les questions qui se posent au sujet du *Timon d'Athènes* de

Shakspere, les plus importantes, auxquelles une réponse certaine n'a pas encore été donnée, sont les suivantes. La pièce, telle que nous la possédons, est-elle l'œuvre d'un seul auteur, ou de deux auteurs, Shakspere et un autre ? Si elle est de deux auteurs, quel est celui qui l'a écrite en premier lieu, et celui qui l'a retouchée et mise en son état actuel ? Si Shakspere en est le premier auteur, comment l'a-t-il comprise, en quelle forme l'a-t-il laissée, et en quoi, avec ses interpolations, diffère-t-elle du plan primitif ? Ce sont là les questions que M. Wright soumet à une nouvelle critique, en commençant par l'examen d'une autre question, celle des sources du *Timon* ; et l'on notera tout d'abord que sa dissertation est d'un ordre et d'une clarté remarquables. On est à peu près d'accord sur les sources : Plutarque, *Vie d'Antoine* et *Vie d'Alcibiade*; probablement une nouvelle de Painter, qui du reste n'est guère qu'une traduction de Plutarque ; une comédie anonyme d'environ 1600, publiée par Dyce en 1842 ; et le dialogue de Lucien ; mais M. W. admet que les détails qui peuvent provenir de Lucien peuvent aussi bien être empruntés à la comédie anonyme. Que la pièce ait deux auteurs, c'est là encore un fait généralement accepté, et M. W. le montre excellemment par l'étude approfondie qu'il fait de la pièce, des contradictions qu'elle renferme, et des disparités dans le style. Les opinions sont partagées dès qu'il s'agit de déterminer quel est le premier auteur, les uns pensant que Shakspere a écrit la pièce originale, les autres, au contraire, qu'il n'a fait que réviser une pièce plus ancienne; les arguments par lesquels M. W. démontre que la première opinion est juste et qu'elle fournit l'explication naturelle du drame, sont de fort bon aloi ; pris chacun à part ils ont déjà beaucoup de poids, et dans leur ensemble, se fortifiant mutuellement, ils forment un faisceau de preuves d'une rare solidité. Pour répondre enfin à la dernière question, M. Wright examine l'œuvre de l'interpolateur ; celui-ci a tout brouillé; ici il s'écarte du plan de Shakspere, là il retranche, ailleurs il délaie, mais il n'a rien ajouté au plan primitif. A certains indices on peut croire que son but était d'aménager la pièce pour le théâtre, et que probablement elle fut ainsi mise sur la scène ; mais fut-elle représentée avant ou après la mort de Shakspere, on ne saurait le dire, et le nom de l'interpolateur demeure inconnu.

My.

W. v. Boer, **In Galeni libros** Περὶ ψυχῆς παθῶν καὶ ἁμαρτημάτων *observationes criticæ*. Marbourg, impr. Noske, 1911 ; 56 p. (Diss. inaug.).

Fr. Albrecht, **Galeni libellus** « *An in arteriis natura sanguis contineatur* ». Marbourg, impr. Noske, 1911 ; xx-62 p. (Diss. inaug.).

Galeni Pergameni de Atticissantium studiis testimonia collegit atque examinavit W. Herbst. Leipzig, Teubner, 1911 ; 166 p.

Les auteurs de ces trois dissertations, qui tous trois s'occupent du texte de Galien, sont des disciples de M. Kalbfleisch, dont les travaux

sur Galien sont bien connus de nos lecteurs. M. v. Boer nous donne une série d'émendations à l'opuscule intitulé Περὶ ψυχῆς παθῶν καὶ ἁμαρτημάτων, imparfaitement publié par Marquardt dans le t. I des *Scripta minora*. Ces observations sont précédées d'une étude où il précise, d'après une nouvelle collation, les rapports qui existent entre les divers manuscrits. La méthode est conservatrice; la plupart des remarques de M. v. B. tendent à prouver que le vrai texte de Galien est fourni en général par le Laurentianus 74,3, que le précédent éditeur a eu parfois le tort de corriger. Toutes les lectures proposées ne sont pas également satisfaisantes; mais si quelques-unes sont discutables, la plupart fournissent un texte meilleur, parce qu'il est plus près de la tradition.

M. Albrecht donne une édition critique du traité Εἰ κατὰ φύσιν ἐν ἀρτηρίαις αἷμα περιέχεται, connu seulement par deux manuscrits, et dont la dernière édition, celle de Kühn, remonte à 1824. Une introduction expose la valeur critique des manuscrits, des éditions et des traductions latines du xvi[e] siècle. Vient alors le texte, avec son apparat; il est suivi de notes dans lesquelles M. A. explique ses corrections ou éclaire l'usage de Galien par des citations tirées de ses autres écrits. A la fin un *index verborum*. L'édition est soignée, et donne un bon texte, bien supérieur à celui des éditions anciennes.

L'ouvrage de M. Herbst n'est pas, comme les précédents, une dissertation inaugurale; ce n'est pas non plus un travail de critique. On n'ignore pas que Galien non seulement avait écrit plusieurs traités relatifs à l'usage de la langue grecque, mais encore a souvent saisi l'occasion de critiquer ceux qui se piquaient d'atticiser. Ce sont ces observations, disséminées dans les œuvres du célèbre médecin, que M. H. a recueillies et ordonnées selon la disposition suivante (Notons qu'il s'agit seulement du vocabulaire). En premier lieu, les atticismes témoignés par Galien et connus également soit 1) par le témoignage des anciens grammairiens et lexicographes, soit 2) par celui d'autres auteurs; ensuite les atticismes que Galien est seul à faire connaître; enfin les passages où il est probable que Galien avait en vue les atticisants. Dans un dernier chapitre, M. Herbst essaie de préciser comment Galien appliquait lui-même ses principes relativement à l'usage; mais il se borne à citer une série de passages, dans la plupart desquels sont critiqués des mots employés par le médecin Archigénès; on aurait pu tirer de là beaucoup mieux. Malgré cela le livre mérite d'être jugé favorablement, et c'est une utile contribution à l'histoire de l'atticisme au ii[e] siècle de notre ère.

My.

W. Riezler, **Weissgründige attische Lekythen**. In-4°, p. vii-xi, 1-143, fig. 1-56 avec un vol. de 96 pl., dont deux en couleur. Munich, Bruckmann, 1914. Prix : 250 m.

Furtwængler avait eu la première idée de ce recueil qui devait être

pour les lécythes blancs attiques le pendant du grand ouvrage qu'il consacraît à la peinture de vases. R. dont le collaborateur, R. Hackl, est malheureusement décédé, a rédigé le texte des 96 planches qui sont empruntées aux quatre musées d'Athènes, de Berlin, de Munich et du Louvre. Elles sont exécutées avec un soin qui fait honneur à la maison Bruckmann et sans retouches, ce qui permet, presque pour la première fois, d'étudier sur de simples reproductions le dessin et les procédés des peintres attiques. Il est fâcheux que le prix élevé de l'ouvrage doive empêcher les particuliers de l'acquérir, car il rendra de grands services aux travailleurs. Le texte témoigne de mesure et de goût : on mesure, en le lisant, le progrès qu'ont fait depuis une cinquantaine d'années les études céramographiques; tous les problèmes ne sont pas, il s'en faut, résolus, il en est même qu'on commence à peine de poser, mais, sur bien des points, il semble que nous approchions du but.

P. 4, il est certain que les lécythes au temps d'Aristophane n'étaient employés que pour les morts, mais telle ne paraît pas avoir été leur destination primitive (cf. d'ailleurs p. 8). P. 7, les lécythes de marbre et les loutrophores. P. 9, R. paraît avoir raison de suspecter le lécythe 1005 de Nicole. P. 13, justes réserves contre une interprétation trop étroite des sujets. P. 28, la nudité de l'éphèbe au strigile prouve qu'il est bien le mort. P. 30, le mort de même se reconnaît parfois à ce qu'aucun rapport direct ne le relie aux autres personnages du champ. P. 37, raison pour laquelle les bas-reliefs de la stèle ne sont pas reproduits sur les lécythes. P. 41, les volutes latérales qui accostent les palmettes se retrouvent fréquemment dans les attaches métalliques, par exemple dans les appliques d'hydries. P. 43, il est probable en effet que sur la planche 11 deux monuments distinct sont été superposés. P. 47, au lieu de « Firnis », employer les mots d'émail ou de glaçure. P. 48, les lécythes n'ont passé au feu qu'une seule fois. P. 50, la peinture à tons mats apparaît de très bonne heure, au moins dès 450 (p. 63), mais d'abord dans les détails et dans les parties accessoires : quelques retouches ont pu être posées après la cuisson. P. 60, le dogme du « Perserschutt » paraît singulièrement ébranlé, et je m'en réjouis pour l'avoir dénoncé l'un des premiers. P. 66, la grande peinture et les lécythes. P. 70, la liberté de l'art dans le dessin des lécythes et, p. 76, sa supériorité sur la facture, plus industrielle (?), des vases à figures rouges. P. 83, critique de l'ouvrage de Murray sur les « vases blancs attiques », où les planches X et XIII seraient suspectes. P. 93 et suiv., R. aurait pu prendre la peine d'indiquer les références au catalogue de Nicole (nos 982, 986, 999, 1000, 1001) : il ne marque même pas toujours les numéros de Collignon-Couve (pl. 83, p. 121 = 1841 de C.-C.). P. 99, il ne croit pas aux trous d'air d'Engelmann. P. 127, le serpent, en effet, n'est nullement certain. Un index et une table de concordance

à la fin du volume auraient rendu des services, sans déparer cet ouvrage de luxe.

A. de Ridder.

Marc Brésard, **Les Foires de Lyon aux XV[e] et XVI[e] siècles**. Paris, Picard, 1914. In-8°, viii-386 p., illustrations, 3 index.

Il y a beaucoup à louer dans le travail de M. B : une abondante documentation, puisée surtout dans cet admirable fonds économique que constituent les Archives communales de Lyon (série *HH*); d'intéressantes publications de textes (22), mais dont les leçons témoignent d'une éducation paléographique et diplomatique insuffisante [1]. L'histoire même de l'institution est faite d'une façon très sérieuse, non pas, comme l'annonce le titre, pour tout le xvi[e] siècle, mais seulement jusqu'en 1594; le rétablissement des foires, les controverses de 1596-1597 et leurs suites sont complètement passés sous silence. L'auteur expose avec clarté le mécanisme des foires, les privilèges des marchands et des marchandises, le rôle des courtiers, les fameux « payements », les attributions du conservateur.

D'où vient cependant que ce livre, malgré son mérite, ne laisse pas le sentiment de quelque chose de définitif? Cela tient aux méthodes de travail de M. B. Il veut se mettre en face des textes authentiques, et cela est excellent. Mais il veut aussi ignorer les auteurs qui l'ont précédé. « Il n'est point d'hypothèse ni d'affirmation qui puisse suppléer un texte ». Assurément. Mais si l'on ne veut faire de l'histoire un travail de Sisyphe, il faut savoir utiliser le travail de ses devanciers. A la bibliographie de M. B. manquent les travaux de Bonzon sur les banques, de Charléty sur la douane, d'Huvelin sur le droit des foires, de Pariset sur la soierie, d'Emile Picot sur les Italiens, de Sée sur Louis XI et les villes, d'Yver sur les Gadagne, et jusqu'aux *Lettres de Charles VIII*. C'est vraiment une gageure (ajoutons une gageure insoutenable) que de vouloir traiter un sujet en se plaçant délibérément dans des conditions pareilles. Si c'est une coquetterie, elle est détestable.

Nous souhaitons que le prochain historien des foires de Lyon, moins insoucieux de profiter ce qui aura été fait avant lui, prenne la peine de lire le travail de Brésard.

Henri Hauser.

---

1. P. 327, lisez : Munacius Plancus; p. 328, l. 24 : « pour [tuition] et deffense »; p. 329, l. 10 : « à *ceste* cause » et l. 26 : « Loys *dernierement* trespassé »; p. 333, 4[e] ligne avant la fin : « nacions et *provinces* »; p. 322, 4[e] l. avant la fin : « Cathelloigne » = Catalogne; p. 336, l. 32 : « voisins *de* lad. ville de Troyes »; p. 363, antépénultième ligne : « se mestier est et *requis* en sont ». Au lexique, « *allemelle* = laine », sans doute une coquille pour « lame ».

Lucien Romier, **La Saint-Barthélemy, les événements de Rome et la préméditation du massacre** (*Revue du* XVI[e] *siècle*, 1913, t. I, p. 529-560).

Il faut souligner l'importance de cette communication (lecture à l'Académie des inscriptions), qui sera très discutée. D'une étude des éditions successives du *Stratagema* de Capilupi, de recherches ingénieuses à travers les Archives italiennes, M. Romier tire une nouvelle théorie de la Saint-Barthélemy : le massacre des chefs huguenots à l'occasion des noces navarraises a été prémédité par les Guises, à l'insu de Catherine, et sans doute d'accord avec le duc d'Anjou ; le cardinal de Lorraine a tout su à l'avance, il était à Rome pour attendre les événements. Cette thèse ressort de l'argumentation et de la documentation de M. Romier, avec la plus grande vraisemblance. Il y manque cependant encore la preuve décisive. M. Romier écrit, p. 539 : « Longtemps avant l'événement, et sans doute dès son arrivée à Rome au mois de juin 1572, le cardinal de Lorraine avait prédit à quelques intimes le meurtre de Coligny et des chefs protestants à l'occasion des noces ». Or, des textes rassemblés avec tant d'art par M. Romier, on ne peut tirer que ceci : 1° *après* l'événement le (4 septembre), dès que la nouvelle arrive à Rome, le cardinal « a laissé entendre (*hà fatto cenno*) qu'il était informé du meurtre... très longtemps avant qu'il fût accompli ». On peut soutenir qu'il y a là une attitude que le cardinal avait intérêt à prendre. Il n'y a pas la preuve certaine « que ce qui s'estoit fait à Paris avoit esté délibéré et concerté avant qu'il partist de France » ; 2° Capilupi, dès le 18 septembre (M. Romier établit qu'il y a une édition du *Stratagema* de cette date, antérieure à celle du 22 octobre, et qui contient un passage non reproduit dans les éditions postérieures), affirme qu'en juin le cardinal de Lorraine dit au cardinal Sermoneta « che aspettava di giorno in giorno una simile novella ». Voilà qui serait capital... si cette affirmation se trouvait dans un texte antérieur à la fin d'août 1572.

H. Hr.

A. et Cl. Cochin, **Le grand dessein du nonce Bargellini et de l'abbé Desisles contre les réformés (1668)** (extrait de *l'Annuaire-Bulletin de la Société de l'Histoire de France*, 1913, Paris, br., 23 p.

Les projets de réunion ont été fréquents au XVII[e] siècle, Richelieu leur fut favorable : Mazarin manifesta beaucoup plus d'indifférence. Turenne après sa conversion se montra disposé à faire rentrer ses coreligionnaires dans le giron de l'Église catholique. Sur cette tentative MM. A. et Cl. C. nous apportent, d'après les Archives du Vatican, et la correspondance du nonce Bagellini, des précisions intéressantes. A cette intention Bargellini fit usage de l'abbé Desisles d'Infrenville « pauvre hère, sorte de convertisseur patenté », de l'entourage de Péréfixe, dont le projet d'ailleurs fut jugé également impraticable par le pape et Versailles. Il fallut renoncer à tout projet de conversion en

masse. MM. Cochin publient en appendice l' « instruction » rédigée par Desisles, et la liste des ministres, sur lesquels une action profitable aurait pu s'exercer. L'ensemble fort curieux éclaire un point mal connu de l'histoire religieuse du xviie siècle.

C. G. P.

G. Rouchès, **Inventaire des lettres et papiers manuscrits de Gaspare, Carlo et Lodovico Vigarani** (collection de la Société de l'histoire de l'art français), Champion, 236 p., 1913.

En 1659, Mazarin fit venir de Modène un habile décorateur et machiniste Gaspare Vigarani, accompagné de ses deux fils, Carlo et Lodovico, précédemment employé par Alphonse IV, neveu par alliance du cardinal. On trouvera Vigarani cité à plusieurs reprises dans le t. IX de la *Correspondance de Mazarin* publiée par d'Avenel. Vigarani construisit, avec un médiocre succès semble-t-il, un théâtre aux Tuileries. La faute en fut suivant M. Rouchès aux résistances de toute espèce, que trouva à Paris Vigarani. Ratabon, surintendant des bâtiments contraria vivement ses efforts. Le théâtre de Vigarani ne servit guère, et ne fut animé que par quelques ballets. En 1662 les Vigarani reprenaient le chemin de Modène. Leur père y mourut : Carlo puis Lodovico revinrent en France. Carlo fut le metteur en scène de toutes les fêtes qu'organisa Louis XIV au début du règne. D'accord avec Lully, il établit une Académie royale de musique : mais Lully se sépara de lui en 1680. « Après 1680 son étoile pâlit ». On ignore quand il mourut. Ce fut en France.

Tels sont les personnages, dont la correspondance et les papiers conservés aux Archives de Modène — si riches pour l'histoire artistique du xviie siècle — sont résumés par M. Rouchès. Le titre d'inventaire en effet n'est point fort exact. La majeurs partie de la thèse de M Rouchès n'est que l'analyse des lettres de Carlo Vigarini, ou de Lodovico. Leurs principaux correspondants sont le cardinal Rinaldo d'Este, la duchesse Laura, nièce de Mazarin, le comte Graziani, poète pensionné par Louis XIV.

Cette correspondance présente un double intérêt historique, artistique. Le premier est fort mince. Les nouvelles que donnent Lodovico et Carlo Vigarani, se retrouvent plus précises dans les mémoires et les correspondances de l'époque. Que nous apprennent ces étrangers sur les grands événements diplomatiques de l'époque ? rien ou peu de chose. Pas davantage sur les menues intrigues de la cour de Louis XIV : ils étaient mal placés pour savoir et pour écrire. L'annotation de ces textes résumés était difficile. M. Rouchès a fait le nécessaire, et donné en note les éclaircissements essentiels, un peu sèchement parfois. Il eût pu ne point citer Mme de Motteville, ni Mlle de Montpensier d'après les éditions Michaud et Poujoulat, alors qu'il en

existe de meilleures, et de plus récentes. Ce sont là chicanes de détail![1].

En revanche la correspondance des Vigarani nous donne quelques indications curieuses sur les travaux par eux exécutés (spectacles, fêtes, etc.), et surtout sur les Italiens qu'ils ont fréquentés et connus à Paris. Les passages relatifs à la visite du Bernin ont déjà été utilisés ou publiés par Fraschetti. Mais sur les Italiens fixés en France, les lettres des Vigarani nous renseignent abondamment. Ondedei, Buti, Vittorio Siri, Lorenzo Tonti, Carlo Broglio, Lully, voilà leurs habituelles fréquentations. Il en rejaillit quelque intérêt sur les Vigarani eux-mêmes.

En somme ce livre est surtout — malgré le titre un peu trompeur — une contribution non négligeable à l'étude du séjour des Italiens en France au XVIIe siècle. Il faut en remercier l'auteur qui y adjoint une bibliographie fort utile et complète, et un index nécessaire

C. G. Picavet.

A. de Boislisle, **Mémoires de Saint-Simon,** tome XXV (avec la collaboration de J. Lecestre et de J. de Boislisle). Paris, Hachette, 1913.

La monumentale édition de Saint-Simon, entreprise par A. de Boislisle, se poursuit régulièrement. 340 pages de texte, plus de 140 pages d'appendices, additions de Saint-Simon au journal de Dangeau, annexes diverses, voilà ce que nous donnent aujourd'hui les éditeurs. Les *Mémoires* s'illustrent comme toujours de notes abondantes, avec de larges emprunts aux inédits, mais dans lesquels se multiplient de plus en plus les renvois aux volumes précédents, déjà si copieux. Le tome nouveau est consacré à une partie de l'année 1714: il y est traité du testament de Louis XIV, du duc et de la duchesse de Beauvillier, de la mort de divers personnages importants comme le cardinal d'Estrées, de la dignité de pair de France en une longue digression, de l'affaire du Bonnet (traitée à nouveau en un livre récent). Aux annexes nous signalerons tout particulièrement des lettres du duc de Saint-Aignan, une notice sur la disgrâce du cardinal del Giudice avec des documents inédits, une partie du Journal de l'évêque de Soissons, Brûlart de Sillery, relatif à la Constitution Unigenitus, etc. Le tout très intéressant, digne par l'érudition et la conscience qui s'y manifestent des volumes précédents.

C. G. Picavet.

Les sources de l'histoire religieuse de la Révolution aux Archives nationales, par Léon Le Grand, conservateur-adjoint aux Archives nationales. Paris, Champion, 1914, in 8°. Prix : 5 fr.

On ne peut que savoir gré à l'auteur de ce manuel, d'en avoir

1. Pourquoi reproduire des orthographes fantaisistes, *Endermonde* pour Dendermonde, *Piguilain* pour Péguilain ou Puyguilbem? Ces graphies n'ont d'autre intérêt que de surprendre le lecteur.

conçu et réalisé le dessein. Il donnera de grandes satisfactions à deux groupes fort nombreux de chercheurs, mais qui se rencontrent rarement sur le même terrain : à ceux qui s'occupent de l'histoire religieuse et à ceux qui travaillent sur la Révolution. On l'approuvera aussi d'avoir ordonné sa matière dans l'ordre archivistique, si j'ose ainsi parler, plutôt que dans l'ordre des questions religieuses, parce que s'il entre toujours une part d'arbitraire dans celui-ci, l'autre en est totalement exempt. D'ailleurs il a pris soin de dresser des principales de ces questions un tableau méthodique à la fin de son livre, et de poser en face de chacune d'elles les cotes d'archives qui y correspondent.

Mais je ne sais si on ne louera pas plus encore M. Le Grand des substantielles notices qui précèdent chacune des divisions de son manuel. Il y a là non seulement de fraîches oasis où le lecteur se repose de l'aridité des immenses colonnes de cotes qu'il lui a fallu parcourir, mais encore des détails fort instructifs et généralement peu connus sur l'origine, la formation et la consistance d'un grand nombre de séries et de sous-séries des Archives nationales.

On nous annonce que M. Le Grand prépare un autre manuel consacré aux sources de notre histoire avant 1789. Les fonctions qu'il a longtemps exercées de président de la salle de travail aux Archives nationales l'ont mis à même de connaître à fond toutes les collections anciennes et modernes du palais Soubise. Combien d'habitués de ce grand établissement n'a-t-il pas aidés dans leurs recherches, avec une érudition qui n'avait d'égale que son obligeance! Voici qu'il se décide à faire bénéficier tout le monde de sa science. Qui ne lui en serait reconnaissant ?

E. W.

Recueil des Actes du Directoire Exécutif, publiés et annotés par A. Debidour. Paris, Leroux, 1910 et 1911. In-8, xxiv et 867 p., 865 p.

Dans ces deux volumes, M. A. Debidour a commencé la publication des Actes du Directoire. Il reproduit, selon l'ordre chronologique, tous les procès-verbaux des séances ; il analyse ou cite les messages mentionnés dans ces procès-verbaux et parfois quelques-unes des lois dont les procès-verbaux rapportent la promulgation, ainsi que les plus importants des arrêtés. Tout cela est fort bien, et on ne peut que remercier et féliciter l'éditeur de la peine qu'il a prise. Il a d'ailleurs rectifié les noms propres si souvent estropiés dans les pièces de ce temps-là et ajouté des notes qui facilitent l'intelligence des faits et des institutions ou qui renseignent brièvement le lecteur sur les principaux personnages dont il est question. Il a, enfin, rédigé un index des noms et des matières contenus dans les deux tomes. L'œuvre de M. Debidour, qui lui coûte de longues recherches, lui vaudra la gratitude de tous les érudits, et en le remerciant du don qu'il nous

fait, nous souhaitons qu'il ait assez de loisir pour continuer sa belle et utile entreprise [1].

Arthur CHUQUET.

La Restauration de la République de Genève 1813-1814, Témoignages de contemporains recueillis par Lucie ACHARD et Édouard FAVRE. Illustrés de onze vues de l'ancienne Genève. Genève, Jullien. 1913. In-8°, Tome premier, XXVIII et 251 p. Tome second, 296 p. 3 fr. 50 le vol.

Journal de Marc-Jules Suès pendant la Restauration genevoise, 1813-1821, publié avec une introduction d'Alexandre GUILLOT, pasteur, et orné d'un portrait de l'auteur. Genève, Jullien, 1913. In-8°, XII et 290 p. 3 fr. 50.

Mme Lucie Achard et M. Édouard Favre publient, pour fêter dignement l'anniversaire de l'indépendance genevoise, onze journaux ou correspondances qui nous font assister à la « Restauration » de 1813-1814 et qui nous initient aux craintes et aux tristesses comme aux espoirs et aux joies des Genevois d'il y a cent ans. Tous ces journaux ou lettres (car les lettres de Charles de Constant à sa sœur et celles de la famille Revilliod ainsi que les bulletins de François Broé sont de véritables journaux), se lisent avec intérêt, et — ce que nos éditeurs auraient pu remarquer — ils sont d'accord sur tous les points ; pas d'erreur grossière, pas d'inexactitude voulue ; ces Genevois se lamentent, se désolent et vraiment, comme dit Mme Sartoris (II, p. 234) ce qu'ils ont éprouvé n'est rien en comparaison de ce qu'ont éprouvé les habitants de l'Allemagne ; mais tous relatent les mêmes faits, les mêmes impressions. Les éditeurs ont banni de leur recueil, qui devait être d'une lecture facile, tout appareil scientifique et toute note pédante. Ils ont mis en tête du premier volume une introduction historique, précise et solide, qui donne la suite des événements et en tête de chaque journal ou correspondance une notice biographique qui contient sur l'auteur, sur sa famille, sur ses amis, les renseignements indispensables. Pour nous autres, Français, ceux qui voudront mieux connaître le semblant de résistance esquissé par Jordy, l'invasion des Autrichiens commandés par Bubna et les efforts tentés par Marchand et Dessaix, consulteront ces deux tomes avec profit [2].

---

1. Les remarques que nous jetons ici, n'atténuent en rien la valeur de la publication, — où il y a tant et tant de noms propres — et nous ne les faisons que pour que l'éditeur et nos lecteurs en tirent profit. Lire tome I, au lieu d'*Allant, Ballant, Baraguay, Bernesey, Brunetieau, Chartray, Dabenheim, Denuée* (et *Nuce*) *Eckmeyer, Fion, Gillot, Guieux, Harly, Lapomarède, Lech, Loyson, Mario, Santhonax, Schiellé, Schurickardt, Sisée, Vacré, Vineux, Zimswiller*, Allent, Balland, Baraguey, Bernazais, Bruneteau, Chartrey, d'Obenheim, Nucé ou de Nucé (cf. II, p. 193), Eickemeyer, Fyon (comme II, p. 340), Gilot, Guieu, Hardy, Lespomarède, Lehné, Loison, Morio, Sonthonax, Schiele, Schweikardt, Siscé, Vacret, Vimeux, Zinswiller, et tome II, au lieu de *Aubergeois, Benviho, Heckrât, Neuvillers* (p. 505), *Perrein, Pleisser, Stelenhoffen, Syeveking, Tharrain, Vaudemonde*, Aubugeois, Bennwihr, Heckenrath, Neuwiller, Parein, Pfeiffer, Stettenhoffen, Sieveking, Tharreau, Vandermonde.

2. Lire p. 62, 235, 237, Serrant et non *Serrand*.

Le *Journal de Suès* que publie M. Al. Guillot, comprend les années 1813-1821. Il offre, lui aussi, une lecture utile, intéressante. C'est un tableau de la vie genevoise et, comme dit l'éditeur, toute une série d'instantanés : exercices, revues et fêtes des milices, séjour des troupes suisses à Genève, passages de soldats étrangers, fêtes de toutes sortes, élections, sentiments des Genevois et, comme dans le recueil cité plus haut, leurs incertitudes sur le sort de leur vieille cité, leurs perplexités et leur allégresse lorsque leur indépendance est définitivement assurée [1].

Ces deux publications qui témoignent d'un très grand soin, font honneur à leurs éditeurs ainsi qu'à la librairie Jullien.

Arthur Chuquet.

Louis André, **Grands procès oubliés. Madame Lafarge, voleuse de diamants,** 2e édition. Paris, Plon-Nourrit, 1914, in-16. 272 pages. 3 fr. 50.

Après avoir inauguré sa série des « grands procès oubliés » par l'*Assassinat de P.-L. Courier*, qui n'est pas un très bon livre, M. L. André, conseiller à la cour d'appel de Paris, la continue par celui-ci qui est de composition beaucoup meilleure.

Cette affaire, moins oubliée que noyée dans celle de l'empoisonnement, n'en est pas moins intéressante, et doublement, d'abord par elle-même, ensuite parce qu'elle nous renseigne, comme un prologue, sur la mentalité de la triste héroïne du drame du Glandier.

En visite un jour chez Mme de Léautaud, son amie, nouvellement mariée, Marie Cappelle lui déroba une parure de diamants. Après avoir laissé égarer les soupçons sur d'autres et notamment sur des domestiques, la coupable, afin de donner le change, entreprit de faire « chanter » son amie, en dénaturant odieusement quelques attentions qu'avait eues pour elle avant son mariage, un jeune homme, parti ensuite en Algérie, puis au Mexique. Mme de Léautaud, forte de son innocence, se défendit courageusement et finit, non sans peine, à sortir à son honneur du réseau, presque inextricable, d'infamies sous lequel Marie Cappelle avait essayé de l'accabler. Tel est le fond de cette histoire. Mais ce qui en double l'intérêt, je le répète, c'est l'art avec lequel Mme Lafarge sut tromper l'opinion publique, ébranler la justice, séduire ses avocats, en se donnant les apparences de la sincérité et en jetant les doutes les plus injurieux quoique les plus injustes sur la vertu de son ancienne amie.

Toutefois, de la minutieuse enquête à laquelle M. André s'est livré, il résulte, pour ce magistrat exercé, que Mme Lafarge était une malade psychique, ce que les médecins d'aujourd'hui appellent une hystérique dissimulatrice et menteuse. « Je me souviens de choses que je n'ai jamais vues, a-t-elle dit quelque part dans sa correspondance ;

---

1. Lire p. 13, Jessaint et non *Jessin*; p. 15, Dessaix et non *Desseaux*.

je me comprends à peine moi-même. » Pour M. André, là est le secret de cette affaire si simple, si banale en son fond, mais si compliquée du fait de la coupable, et cette conviction de l'auteur sera sans doute celle de tout lecteur de sang-froid.

Mme de Léautaud, la victime du vol de Marie Cappelle, était, par sa mère, petite-nièce de Théodore de Lameth. Celui-ci habitait alors à demeure le château de Busagny à l'époque où ce vol y fut commis. J'ai le souvenir qu'il en a plusieurs fois parlé dans la partie de ses papiers restée inédite. M. André aurait pu ajouter cette source à celles qu'il a utilisées.

Ces pages de pathologie féminine, trop brèves pour faire un livre à elles seules, sont suivies d'une étude comparative entre le véritable *Claude Gueux*, qui, paraît-il, n'est pas un mythe, et celui de Victor Hugo. On eût admis que, pour les besoins d'une thèse, un romancier socialiste inventât de toutes pièces un héros poussé au crime par la misère. Mais aller chercher dans la chronique judiciaire un de ses plus sinistres chenapans, dénaturer sciemment ses crimes les plus avérés pour en rendre responsables ses victimes et le tranformer lui-même en martyr de la société, altérer enfin pour cette besogne le compte rendu même du procès, comme M. André le prouve en rapprochant les deux textes, cela n'ajoute rien à la gloire du poète des *Contemplations*.

E. W.

Essais de pathologie historique. **Le siège de Paris et la Commune** par le docteur Lucien Nass, Paris, Plon, 1914. In-8°, 360 p. 3 fr. 50.

L'auteur fait, peut-on dire, de la clinique historique. Il analyse les phénomènes morbides que le siège de Paris et la Commune ont provoqués dans l'organisme social, et il suit la maladie, la crise dans ses symptômes et son évolution. Son livre, composé d'après les sources, est fort attachant, et on lira volontiers les chapitres sur la mentalité obsidionale, sur l'énervement d'une population inquiète, hantée par l'idée de la trahison et prête à la panique, sur les inventeurs et leurs moyens fantastiques de défense, sur l'exaltation des esprits. Les pages consacrées à la Commune n'offrent pas moins d'intérêt : on remarquera surtout celles qui traitent de quelques acteurs du grand drame qui « présentaient des tares psychiques », et de « la masse des figurants qui fut, peu à peu, sous l'empire de la névrose révolutionnaire, amenée à un déséquilibre mental très accusé ». Selon l'auteur, les causes réelles du mouvement ont été « la maladie obsidionale, l'abandon de Paris par une grande partie de la bourgeoisie, l'hostilité de l'Assemblée nationale contre la capitale, bref toutes les rancunes, toutes les déceptions exploitées par les gens habiles qui formèrent le personnel jouisseur et profiteur de la Commune ». Mais bientôt « la question religieuse a occupé le premier plan ; le mysticisme révolu-

tionnaire s'est affirmé, impérieux, souverain, dominant la symptomatologie de la névrose collective » (p. 229) [1].

Arthur CHUQUET.

J. TOURNIER, **Le cardinal Lavigerie et son action politique** (1863-1892). Perrin, Paris, 1913, in-8°, x et 417 p., 7 fr. 50.

M. Tournier rend justice aux biographes de Mgr Lavigerie, mais leur reproche à tous d'avoir présenté d'une façon incomplète le rôle politique du cardinal. Par ses relations de famille ou d'amitié, il a obtenu communication de nombreux documents inédits, ce qui lui a permis d'étudier à fond ce côté de la vie du primat africain.

Les renseignements qu'il apporte sont précieux; mais on ne peut dire qu'il révèle un Lavigerie absolument nouveau. La querelle de l'archevêque d'Alger et du maréchal de Mac Mahon, gouverneur général, était connue; on savait que le prélat, après ses démarches inutiles auprès du comte de Chambord, s'était résigné à accepter la République dans la conviction que si les catholiques cessaient de combattre la forme du gouvernement, ils pourraient s'allier aux modérés et constituer une majorité capable d'arrêter la lutte anti-cléricale. Mgr Lavigerie aurait alors songé à se faire envoyer à Rome comme cardinal pour y représenter l'Église de France; selon l'auteur, le gouvernement, ou tout au moins le ministre, M. Wallon, n'était pas hostile à cette combinaison, mais la rancune de Mac-Mahon la fit échouer. Mgr Lavigerie n'en perdit pas l'espoir de jouer un jour un grand rôle.

Survinrent les décrets de 1880; l'historien s'étend sur l'habileté déployée par son héros dans ces difficiles circonstances : celui-ci se heurta d'abord à l'obstination des congrégations, mais l'appui du Saint-Siège fit pencher la balance en sa faveur, et les supérieurs commençaient à signer une déclaration destinée au gouvernement, quand la publication inopinée de cette pièce par un journal ultra-catholique vint surprendre et soulever l'opinion. M. T. croit que sans cette publication intempestive, véritable trahison des légitimistes et des Jésuites, la tactique conseillée par Mgr Lavigerie aurait eu plein succès. En tout cas la carrière du prélat n'en souffrit pas : proposé par le gouvernement français pour le chapeau de cardinal, il fut nommé le 27 mars 1882. « Il avait désormais, dit son biographe (p. 124), le droit et le devoir de s'occuper des affaires de l'Église », et il allait « user largement des prérogatives de sa nouvelle dignité » Il nous le

---

1. P. 9, il est prouvé aujourd'hui que Trochu voulait mettre Paris sous la protection de sainte Geneviève. — P. 71, la communication dont parle l'auteur, fut faite à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et non à l'Académie des Sciences. — P. 117, il ne faut pas croire, ni dire que « la cruauté d'un Bismarck rêvait d'anéantir complètement Paris ». — P. 249, lire Montaudon et non *Montandon*.

montre intervenant, autant que le lui permettait son éloignement, dans toutes les affaires religieuses et préconisant toujours la modération et le ralliement à la République. Cette conduite souleva contre lui ceux qu'on appelait les ultras, mais elle était conforme à la politique du pape Léon XIII. Pourtant le fameux toast d'Alger eut un tel retentissement que le Saint-Siège hésita à se prononcer ouvertement. Ce fut une cruelle épreuve pour le cardinal dont la santé était très éprouvée ; mais avant sa mort il obtint de Rome toutes les satisfactions qu'il pouvait désirer.

Le livre de M. Tournier est rempli de citations de lettres inédites ; elles sont en général intéressantes, mais parfois un peu longues. L'auteur se montre d'une sévérité excessive pour les adversaires de droite du cardinal.

A. BIOVÈS.

LETTRE DE M. LOUTCHISKY.

Si je crois devoir répondre au compte-rendu de mes *Quelques remarques sur la vente des biens nationaux*, qui a paru dans la *Revue critique* (nº du 24 janvier), ce n'est point pour engager une polémique avec M. Mathiez, ni pour discuter l'opinion qu'il peut avoir de mes travaux, ni pour lui demander si une critique vraiment scientifique n'exige pas une certaine courtoisie. Je voudrais seulement émettre quelques observations sur des assertions de mon contradicteur qui sont tout à fait inexactes, et qui proviennent d'un malentendu ou, je le crains, d'une lecture trop rapide de mon petit livre.

M. Mathiez assure que je « prétends dégager des conclusions d'ensemble des ouvrages récemment publiés » ; il veut faire croire au public que j'ai entrepris une étude complète des ventes. Il peut alors m'accuser de n'avoir pas considéré la baisse des assignats, et d'avoir négligé « tout le mouvement économique », qui se trouve en relation avec les ventes. La critique serait peut-être valable pour un ouvrage qui aurait voulu embrasser la question dans toute son étendue, mais non pour une étude comme la mienne, qui se borne à l'examen de quelques questions. J'ai indiqué moi-même qu'aujourd'hui, dans l'état de nos connaissances, un ouvrage d'ensemble est impossible, qu'il serait téméraire de vouloir déterminer quelle est la classe sociale qui a eu la prépondérance dans les achats. Et je me suis borné, en m'appuyant sur la répétition des mêmes phénomènes dans certains cas déterminés, à émettre quelques hypothèses sur le caractère des ventes. Je me suis servi des données relatives à 17 départements seulement, et je me suis borné à la période où l'action révolutionnaire a été la plus féconde, je n'ai pas dépassé l'an IV, c'est-à-dire le moment où la réaction se marque nettement. C'est mon droit, et l'on pourrait aussi bien me faire grief de n'avoir pas suivi les mutations subséquentes des biens vendus, de n'avoir pas étudié le cadastre de Napoléon, etc.

M. Mathiez me reproche aussi de n'avoir pas étudié les ventes d'immeubles dans les villes. Or, je tenais essentiellement à ne pas confondre les propriétés urbaines et les propriétés rurales, dont la condition économique est profondément différente (que l'on considère leur valeur, les rentes qu'elles rapportent, etc.). La confusion des deux catégories de propriété n'est pas moins dangereuse, si l'on considère les prix des achats et la superficie des lots vendus dans les villes ; on a là des quantités qui ne sont guère comparables. En réalité, la distinction est indispensable pour se rendre compte de l'influence que les ventes ont pu avoir sur la répartition de la propriété rurale, et aussi pour saisir les tendances économiques

de la bourgeoisie à la fin du XVIIIe siècle, pour discerner les origines du capitalisme au XIXe siècle.

M. Mathiez « est ébahi » de lire dans mon livre que dans le Limousin on ne comptait que 16 o/o de non propriétaires, tandis que dans la Basse-Normandie et dans d'autres provinces on en trouvait jusqu'à 80 o/o ; il déclare que le chiffre indiqué pour le Limousin ne s'applique qu'à un nombre insignifiant de paroisses. Faut-il lui rappeler que le tableau des non propriétaires, qui se trouve dans mon livre sur le Limousin (pp. 124-127), a été dressé d'après les données relatives à 98 paroisses, c'est-à-dire d'après les 3/4 des paroisses de l'élection de Tulle ? Quant aux régions, où le tant pour cent des non propriétaires atteint à 80 o/o, je puis satisfaire sa curiosité : il s'agit du Berry, des districts de Caen, Falaise et Lisieux.

M. Mathiez s'étonne aussi que je ne connaisse qu'un seul cahier, où l'on ait émis l'idée d'une nouvelle répartition de la terre et il m'oppose le conflit entre les seigneurs et les paysans pour le partage des biens communaux. Mais le cahier dont il est question parle non pas du partage des biens communaux, mais de la terre appartenant *en propre* au seigneur ; c'était là une idée rappelant la loi agraire, et qui devait être condamnée par toutes les assemblées de la Révolution, par la Convention aussi bien que par la Législative. Entre l'idée du partage des biens communaux et l'idée d'une nouvelle répartition de la propriété privée, que l'on considérait comme sacrée, il y avait un abîme, aux yeux des contemporains.

M. Mathiez prétend que, pour caractériser la politique agraire de la Convention, je n'invoque que le fameux décret sur la loi agraire. Il laisse dans l'ombre les autres faits que j'ai cités, et notamment le décret du 24 avril 1793, qui déclare frauduleuses les associations « de tous ou de parties considérables des habitants d'une commune » pour l'achat des biens mis en vente ; il ne dit mot non plus du rejet de la proposition de Fayau. Il se borne à réunir deux phrases, l'une à la page 49, l'autre à la page 84, de mon livre, à établir entre elles un lien tout factice, en négligeant tous les autres faits que j'ai cités.

Mais que dire de son assertion que mes conclusions s'inspirent de la « politique russe » ? Il m'est impossible de comprendre le sens de sa phrase. Quelle politique russe ? Il serait bien embarrassé de le dire. Quels rapports cette prétendue politique pourrait-elle avoir avec les ventes des biens nationaux et la répartition de la propriété en France sous l'Ancien Régime ? Sans doute, bien des historiens russes s'intéressent à l'histoire économique et notamment à l'histoire de la propriété en France. Mais les historiens allemands ou anglais qui s'en occupent aussi, s'inspirent alors de la politique allemande ou de la politique anglaise ! N'est-ce point là une fable semblable à celle qui veut que les Russes habitent dans des maisons de neige ou de glace ?

A la suite de son compte-rendu, M. Mathiez croit utile de répondre à la lettre insérée au *Bulletin de la Société d'histoire moderne* de décembre dernier. Il s'étonne que j'aie choisi pour sujet de mon livre le Limousin, où les documents relatifs aux ventes des biens nationaux étaient inaccessibles et que je ne dise pas un mot de cette « grave lacune ». Faut-il lui expliquer encore une fois que je me suis proposé avant tout d'étudier la répartition de la propriété entre *toutes* les classes sociales, *avant* la Révolution ? Or, je mets au défi M. Mathiez de montrer en quoi il serait possible, avec les documents relatifs aux ventes, d'établir cette répartition. Ceux-ci permettent *uniquement* de donner une description complète et encore pas du tout des biens du clergé, car seuls les biens du clergé ont été confisqués dans leur intégralité. Et, puisqu'il cite l'introduction de M. Porée, il a dû s'apercevoir, s'il l'a lue, que celui-ci n'a pas décrit la répartition de la propriété au XVIIIe siècle d'après les actes de ventes, mais d'après de tout autres documents.

Saint-Pétersbourg, 13/26 février 1914.

J. Loutchisky.

Réponse de M. Mathiez.

J'éprouve vraiment quelque tristesse à voir un homme de l'âge de M. Loutchisky défendre un livre qui est une erreur avec d'aussi mauvais arguments. Rien que des ergotages et des équivoques!

Je n'ai nulle part essayé de faire croire au public qu'il a entrepris une « étude complète des ventes ». Je lui ai reproché au contraire de ne nous donner que des remarques *fragmentaires* et, par suite, sans portée. Il déclare qu'il s'est borné à l'examen de « quelques questions » et il prétend avoir eu le droit de les traiter à part du mouvement économique et de la baisse de l'assignat. C'est ce droit que je lui ai dénié et que je lui dénie encore.

J'ai regretté que M. L. ait enfermé ses « quelques conclusions », ses « quelques remarques » dans une période chronologique trop étroite, et qu'il n'ait pas utilisé comme il l'aurait pu tous les travaux dont le sujet a été l'objet avant lui, je le regrette toujours.

Je n'ai pas reproché à M. L. de « n'avoir pas étudié les ventes d'immeubles dans les villes ». J'ai écrit : « Pourquoi, évaluant la *force d'achat* de la classe paysanne et la force d'achat de la bourgeoisie, exclut-il de ses calculs les ventes d'immeubles qui eurent lieu dans les villes ? » Ma critique subsiste entièrement.

J'ai contesté ailleurs la valeur des statistiques limousines de M. L. Il est obligé de reconnaître ici qu'elles ne sont pas complètes et qu'elles ne portent que sur les 3/4 des paroisses de l'élection de Tulle. Je me suis « ébahi » qu'il y eut des régions de la France où le nombre des non-propriétaires atteignit 80 o/o. J'ai demandé à M. L. de me faire connaître ces régions qu'il ne nomme pas dans son livre. Il me nomme maintenant les districts de Caen, Lisieux et Falaise et le Berry, mais il ne cite pas, et pour cause, les ouvrages dignes de foi où il a puisé ce renseignement statistique. Est-il le résultat de ses recherches personnelles? Dans ce cas, il m'inspire, je dois le dire, la plus grande défiance. Je lui demande de fournir ses sources, ses preuves et je me réserve de les discuter. Jusque-là, je maintiens que la proportion de 80 o/o des non-propriétaires me paraît une proportion fantastique et ridicule.

Je suis heureux d'avoir amené M. L. à préciser sa pensée au sujet de ce cahier de la région pyrénéenne qui réclamait, unique en son genre, une « nouvelle répartition du sol ». M. L. explique maintenant qu'il s'agissait de la nationalisation de la *propriété privée* des seigneurs. Que ne le disait-il plus tôt!

Je n'ai nulle part prétendu que M. L. « pour caractériser la politique agraire de la Convention n'invoque que le fameux décret sur la loi agraire ». J'ai écrit : « Comment sait-il que le décret condamnant à la peine de mort les partisans de la loi agraire fut *strictement appliqué* (p. 49) ? Qu'il me cite une seule condamnation prononcée en vertu de ce décret ? » Ma question, précise, reste toujours sans réponse.

J'ai accusé M. L. de prêter à la Convention des intentions anti paysannes qu'elle n'a jamais eues. Les décrets qu'il cite s'expliquent uniquement par des nécessités financières. M. L. l'aurait compris s'il n'avait pas négligé toute l'histoire générale.

M. L. ne comprend pas ce que je veux dire quand je prétends que ses hypothèses sont sorties beaucoup plus de concepts à priori inspirés par la politique russe que de l'étude impartiale et complète des faits et des documents. Vraiment ! M. L. n'a-t-il pas été député à la Doûma ? N'appartient-il pas à un parti qui a une certaine conception de la solution à apporter au problème agraire russe ? M. L. me croit bien étranger aux choses de son pays. Est-ce que ma remarque n'a pas déjà été formulée antérieurement par M. Marion [1] ?

1. « Peut-être M. L. a-t-il été trop dominé par des préoccupations russes. » (M. Marion dans le *Bulletin de la société d'histoire moderne*, février 1913, p. 186). Cf. encore M. Seignobos : « M. L. est russe; peut-être est-il trop tenté de prendre pour original ce qui nous semble à nous tout naturel » (*ibid.*, mai-juin, p. 217).

Enfin, ma réponse au *Bulletin de la société d'histoire moderne* a eu le don de piquer M. L. qui insinue lui, l'homme courtois, que je n'ai pas lu le livre de M. Porée que je lui oppose et qui me porte le *défi* « de montrer en quoi il serait possible avec les documents relatifs aux ventes d'établir cette répartition [de la propriété entre toutes les classes sociales]. » M. L. me prête une sottise que je lui laisse pour compte. Je n'ai jamais dit que les documents de la série Q suffisaient, *à eux seuls*, à l'étude de la propriété. J'ai écrit que je lui « déniais le droit et la possibilité de dresser le tableau de cette répartition *en négligeant ces documents essentiels*. » Je le maintiens plus que jamais et j'attends toujours que M. L. m'explique pourquoi il a cru pouvoir s'en passer.

Quant au parti que M. Porée a tiré des dossiers des ventes pour dresser ses admirables tableaux, je renvoie mes lecteurs à son livre et je les prie de comparer les statistiques de M. Porée à celles de M. L. dans son *Limousin*.

Ils verront ainsi qui, de M. L. ou de moi, se permet des « assertions tout à fait inexactes », qui lit les ouvrages et s'efforce de les comprendre, qui est animé de l'esprit scientifique, qui résume avec loyauté la pensée de son contradicteur.

Albert MATHIEZ.

— *The Cambridge Manuals of Science and Literature* sont une collection de petits ouvrages à un shilling, aussi élégants que pratiques, publiés par l'Université de Cambridge sous la direction de deux de ses professeurs, MM. Giles et Sewaid. Tous les domaines de la Science y sont représentés, depuis l'archéologie jusqu'à la mécanique. Nous avons à signaler ici deux de ces jolis petits volumes, les nos 71 et 77 de la série. Le premier est une étude de M. GIBSON, de l'Université de Dundee, sur *Naturalsources of energy* (1913, VIII-131 p.), qui examine successivement les diverses sources naturelles d'énergie susceptibles de remplacer la houille, telles que la chaleur solaire, celle de l'intérieur de la terre, l'eau, le vent, etc. (avec 17 figures et cartes). Le deuxième, intitulé *The beautiful, an Introduction to psychological aesthetics* (VIII-158 p.) est un Essai de théorie du Beau par M. VERNON LEE, auteur de *Beauty and Ugliness*, de *Laurus Nobilis*, etc., qui fonde son exposé sur les plus récents progrès de la psychologie. Il ne prétend ni former le goût du public ni diriger l'activité artistique, mais seulement analyser le sens esthétique tel qu'il existe et expliquer l'impression que le Beau produit sur nous; en d'autres termes, il ne veut pas réformer l'art et révéler un idéal à réaliser, mais faire comprendre le rapport entre le Beau et notre sensibilité. — Th. SCH.

— La critique de la théorie de la connaissance de M. H. Cornelius a amené M. E. D'ASTER (Munich) à développer ses propres vues sur ce sujet. Ainsi est né son livre: *Prinzipien der Erkenntnislehre* (Leipzig, Quelle et Meyer, 1913, VIII-408 p. 7 M. 80), qu'il dit avoir écrit surtout pour arriver lui-même à une position nette vis-à-vis des problèmes traités. Son sous-titre : *Versuch zu einer Neubegründung des Nominalismus*, annonce dès l'abord le point de vue positiviste ou phénoménaliste ou relativiste ou psychologiste (il discute la valeur de ces termes dans l'avant-propos) auquel il se place. Il se réserve de donner à ce travail systématique une suite historique où sera envisagée surtout la filiation des théories actuelles sur la connaissance. Il se proclame d'ailleurs disciple de Théodore Lipps. Après avoir établi la base phénoménologique de toute sa construction, il étudie la nature du jugement, les lois fondamentales de la logique et la notion de vérité, la possibilité et les principes d'une connaissance à priori, la connaissance empirique et les principes de son procédé (*Fortgang*) particulièrement dans les sciences naturelles, enfin (et c'est là le chapitre qui a la portée la plus générale) la place de

la psychologie et des sciences de l'esprit dans le système de la connaissance. — Th. Sch.

— M. Albert Goerland a voulu donner un nouveau chapitre d'esthétique en écrivant *Die Idee des Schicksals in der Geschichte der Tragödie* (Mohr, 1913, 149 p. 3 M.), c'est-à-dire en montrant l'évolution que subit la notion de la destinée sous la plume des plus grands poètes, évolution si radicale « qu'il faut une forte tension de la pensée pour reconnaître que ces profondes modifications ne sont pourtant que les diverses faces d'une seule et même idée » (p. 9). L'auteur avait déjà amorcé son travail dans le volume paru chez Cassirer à Berlin, pour le jubilé d'Hermann Cohen (1912); puis il le développa dans une série de conférences prononcées l'hiver suivant à Hambourg. Ce sont ces conférences qu'il a réunies en volume. Les poètes par l'étude desquels il illustre sa thèse sont Eschyle, Sophocle, Shakespeare, Schiller, Hebbel et Ibsen ; c'est auprès de ce dernier qu'il s'attarde le plus longtemps et c'est de lui qu'il analyse le plus grand nombre de drames. — Th. Sch.

— Le Bulletin nº 25 (4ᵉ année, 15 mars 1913) des *Archives* de l'Institut de Sociologie Solvay, publiées par M. Emile Waxweiler (Mischel Thron, Bruxelles et Leipzig, p. 279 à 627, 4 fr. le nº, 20 fr. l'abonnement annuel), comprend d'abord 9 articles (nºˢ 378 à 386) écrits à propos d'autant de livres parus récemment dans les divers domaines de la sociologie; puis (p. 345) la *Chronique du mouvement scientifique* par M. Daniel Warnotte, qui analyse et apprécie tous les travaux récents, parcourt aussi (p. 551) les Revues d'ensemble et bibliographies, communique les résultats des voyages et explorations et les travaux des sociétés et institutions, signale les périodiques nouveaux, réunions et congrès, tient au courant de l'enseignement sociologique, etc.; enfin (p. 568) la *Chronique de l'Institut de sociologie Solvay*, c'est-à-dire les procès-verbaux des réunions des divers groupes d'études et des réunions collectives, et (nº 609) le *fonctionnement du service de la documentation* pendant l'année 1912 (rapports et annexes). — On voit que cette importante publication réalise consciencieusement son programme qui est « d'introduire un point de vue déterminé dans les études sociologiques et de constituer une science générale des phénomènes sociaux par l'application de ce point de vue dans les sciences sociales particulières ». — Th. Sch.

— C'est un livre généreux et courageux qu'a écrit Mᵐᵉ Leroy-Allais : *L'honnête femme contre la débauche* (Bloud, 1913, vii-287 p., 3 fr. 50, in-16), paru dans la collection des *Études de morale et de sociologie* avec préface de M. Henri Joly, de l'Institut, qui loue l'auteur, avec raison, d'avoir su « choisir ce qui n'est ni trop repoussant pour les âmes pures, ni trop attirant pour les natures déjà compromises » et invite les honnêtes femmes à lire ce livre, pour y mesurer toute l'étendue de leurs devoirs et se donner le courage de le remplir avec efficacité ». Parlant du sophisme, si courant aujourd'hui, qui proclame trop bruyamment que la femme ne peut plus se contenter de rester au logis pour y pratiquer les vertus domestiques, l'auteur remarque avec un bon sens on ne peut plus juste : « Si la femme était restée davantage au foyer pour y pratiquer les vertus domestiques, les temps seraient moins difficiles, et l'un des meilleurs moyens de parer à la difficulté des temps est précisément de remettre en honneur les vertus familiales trop dédaignées de nos jours ! » Tout est à louer dans ce manuel de morale familiale, base de toutes les autres, depuis le chapitre capital sur l'honnête femme victime de la débauche, chapitre qui devrait, semble-t-il, secouer toutes les apa-

thies, vaincre tous les égoïsmes myopes et fixer toutes les légèretés, jusqu'à celui sur la protection de la jeune fille, qui s'informe timidement si c'est « trop demander aux maîtresses de maison de témoigner un peu de sollicitude aux jeunes bonnes qu'elles emploient ». Ce livre montre enfin, d'une manière saisissante, « combien peut devenir dangereuse cette pitié quasi maladive qu'affecte notre génération pour tout ce qui est malsain et mauvais. » — Th. Sch.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 20 mars 1914.* — M. Jules Loth communique une note sur le dieu Lug, la Terre mère et les Lugoves. Le dieu irlandais Lug est identique au dieu gaulois *Lugu-s* qui a donné son nom à quatre *Lugu-dunum*, *Lugdunum*, sur le continent celtique ; *Lugu-dunum* signifie clairement « citadelle de Lugu-s ». Le dieu Lug, dans l'ancienne Irlande, a des attributs variés ; c'est un dieu solaire par certains côtés, ce que semble indiquer son nom même, mais c'est surtout le dieu des arts et du commerce. Son culte est essentiellement lié à celui de la *Terre mère*. La Terre, sous le nom irlandais de Tailtiu, qui paraît sorti d'une racine signifiant justement « la terre », est représentée comme sa mère nourricière. C'est en son honneur qu'il institue une grande fête dont le nom s'est perpétué jusqu'aujourd'hui dans le nom irlandais du premier août. Si le culte du dieu Lugu-s paraît avoir disparu en Gaule dès la conquête, c'est qu'à cause de son caractère de dieu des arts et du commerce, il a été confondu par les Romains avec Mercure. Son culte se continua sous ce nom et prit une grande extension. Les Lugoves, nominatif pluriel régulier de Lugu-s, sont des déesses mères, de la famille du dieu Lugu-s. Il en est de même de Maia et Rosmarta, divinités féminines qui paraissent à côté de Mercure sur des monuments figurés. — M. Jullian présente quelques observations.

M. Charles Samaran étudie un tableau du Musée de Versailles où on a voulu voir une représentation de Jeanne d'Arc, près de la Vierge allaitant l'Enfant et accostée de saint Michel. Il montre que l'inscription mutilée de ce tableau, où on a cru lire, entre autres choses, les mots *Jehanne d'Arc*, est en réalité rédigée en provençal et contient une simple invocation à la miséricorde de la Vierge. Il explique enfin les raisons pour lesquelles on a pu voir Jeanne d'Arc dans le saint militaire — probablement saint Georges — placé à la gauche de la Vierge. — M. le comte Paul Durrieu présente quelques observations.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 15 — 11 avril — 1914

Bardenhewer, Histoire de l'ancienne littérature chrétienne, III. — Callaway, L'infinitif en anglo-saxon. — Brown, Les chaudrons celtiques d'abondance. — Saulnier, Journal de François, bourgeois de Paris. — La vie parisienne au xviiie siècle. — Mlle Rocher, Le district de Saint-Germain-en-Laye pendant la Révolution. — Kerviler, La Bretagne pendant la Révolution. — Perraudeau, Histoire de Saint-Ouen. — Heidenstam, La fin d'une dynastie. — Fiel et Serrière, Gustave III et le catholicisme. — G. Laurent, Souvenirs de Prieur de la Marne. — Dierauer, Histoire de la confédération Suisse. — Soldats suisses au service étranger, IV et V. — Lefebvre de Behaine, Campagne de 1814, Napoléon et les alliés sur le Rhin. — Claeys-Bouuaert, Le diocèse et le Séminaire de Gand. — Wahl, L'Europe de 1789 à 1815. — F. Masson, L'Académie française; Napoléon et sa famille, X. — C. de Vallière, Le régime des gardes-suisses. — Rain, Un tsar idéologue. — Dorlan, Schlestadt, II. — Rébillot, Souvenirs de révolution et de guerre. — Cuny, Quarante-trois ans de vie militaire. — Maciet, Souvenirs de l'invasion. — Cathal, L'occupation de Lunéville. — Bertin, Liao-Yang. — R. de Rivasso, L'unité d'une pensée. — Académie des Inscriptions.

Geschichte der altchristlichen Literatur von O. Bardenhewer. III. Band, *Das vierte Jahrhundert mit Ausschluss der Schrifsteller syrischer Zunge*. Fribourg en Br., Herder, 1912, x 666 p., in-8°. Prix : 12 Mk.

M. Bardenhewer est l'auteur d'un manuel estimé de patrologie. Il a repris le sujet sous une forme plus approfondie et plus développée. Ce troisième volume est divisé en deux parties : l'Orient, sauf les auteurs syriaques, l'Occident. Chaque partie traite de trois groupes, formant autant de chapitres : les Alexandrins et les Egyptiens (Alexandre, Athanase, Didyme, etc.), les Asiates (principalement les Cappadociens), les Antiochiens et les Syriens (Eustathe, Eusèbe de Césarée, Cyrille de Jérusalem, Epiphane, Chrysostome, etc.); les Espagnols et les Gaulois (Hilaire de Poitiers, Priscillien, Prudence, etc.), Italiens et Africains (Marius Victorinus, Lucifer, Ambroise, Rufin, Paulin de Nole), Illyriens (Wulfila, Nicéta, saint Jérôme). Cette répartition n'est pas exempte d'arbitraire. Par ses études, son origine et son milieu, Paulin de Nole est un gallo-romain. L'information de M. Bardenhewer est fort riche et exacte. Cependant il n'a pas vu tous les ouvrages qu'il cite, ce qui est difficile. M. de Labriolle apprendra avec curiosité qu'il a donné une recension du texte des trois dernières lettres d'Ausone et des deux réponses de Paulin de

Nole (p. 440). Peut-être aussi telle conclusion d'un ouvrage récent est-elle acceptée un peu trop vite, comme l'identification du Primuliacum de Sulpice Sévère avec une petite localité des environs de Béziers. Dans l'ensemble l'ouvrage est excellent; il est une mise au point judicieuse des résultats acquis par la science.

M. D.

The infinitive in Anglo-Saxon, by Morgan Callaway Jr., Professor of English in the University of Texas. Washington, D. C., Carnegie Institution of Washington, 1913. Gr. in-8°, xiii-340 pp.

Ce livre volumineux comprend deux parties. La plus importante, et la plus originale aussi, traite de l'infinitif en anglo-saxon. L'auteur, qui a étendu ses recherches sur tout le domaine anglo-saxon, ou presque, s'est appliqué à déterminer quel est le rôle et l'emploi de l'infinitif en cette langue. Il a distingué l'infinitif actif et ses différents rôles selon qu'il est substantif, prédicat, adjectif, adverbe. Il note les différences qui distinguent l'infinitif infléchi (c'est-à-dire à terminaison ajoutée à la forme verbale) de l'infinitif non infléchi. Il a cherché à se rendre compte des cas où tel usage de l'infinitif est original en anglais ou au contraire est emprunté au latin. Enfin, il a déterminé les règles d'emploi de l'infinitif passif. Cette première partie de son travail, la plus importante, dénote un sens très fin des faits grammaticaux et repose sur une documentation très étendue. Dans la seconde, M. Callaway a soumis à son investigation l'usage de l'infinitif dans les autres dialectes germaniques. Cette étude, faite davantage sur travaux d'autrui que sur des recherches personnelles, paraît, aux yeux de M. Callaway, corroborer les résultats obtenus par l'étude des textes anglo-saxons. Un copieux appendice, qui donne une statistique des formes infinitives en anglo-saxon, complète heureusement un travail des plus méritoires et des plus utiles.

F. Piquet.

A. C. L. Brown, **Notes on Celtic cauldrons of plenty and the land beneath the waves** (reprinted from Anniversary papers by colleagues and pupils of George Lyman Kittredge). Boston, Ginn and Co., 1913, gr. in-8°, 16 p.

L'objet de cette étude n'est pas tant de rassembler tout ce que nous savons sur les chaudrons d'abondance de la littérature irlandaise et de la littérature galloise, que de chercher le rapport que l'on peut établir entre ces chaudrons et la Terre située sous la mer. Le chaudron de Dagda vient de Murias, or Murias semble apparenté à l'irlandais *muir* « mer » et Dagda est apparenté à des génies des eaux. Le chaudron de Gerg est caché sous un lac. Curoi, possesseur d'un chaudron célèbre, est souvent associé à la mer. La coupe de vérité de Cormac lui est venue de Manannân mac Lir, dont le nom est depuis longtemps expliqué par l'irlandais *ler* « océan ». Gwyddno Garanhir, au panier

merveilleux, est quelquefois mis en rapport avec les flots. Le chaudron de Bran a été apporté d'un lac par des géants. Caridwen qui avait un chaudron de science habitait au milieu d'un lac. Le chaudron de Pryderi est sous la mer en Annwn.

Quelque frêle que soit le lien qui unit quelques-uns de ces rapprochements, l'ensemble n'en est pas moins quelque peu impressionnant. Mais si les qualités magiques des divers chaudrons celtiques sont hors de doute, les allusions à la mer ou au lac ne comportent point toujours un élément merveilleux ; il s'agit souvent de demeures au bord de la mer ou d'habitations lacustres qui n'ont rien à voir avec la Terre située sous la mer. Quant aux comparaisons que l'on peut établir entre la légende du Graal et les chaudrons celtiques, l'auteur indique avec prudence les points qui permettraient d'expliquer le personnage du Roi-Pêcheur et les traits qui rapprocheraient le château du Graal du Royaume des eaux. C'est tout ce que l'on peut faire dans l'état actuel de la science.

G. Dottin.

Eugène Saulnier, **Journal de François, bourgeois de Paris, 23 décembre 1588-30 avril 1589**. Paris, Leroux, 1913, in-8°, 104 pages. (Bibliothèque d'histoire de Paris).

L'édition des *Mémoires de Pierre de l'Estoile* qui fut publiée en 1746 par les soins de l'abbé Lenglet du Fresnoy, contient en appendice un certain nombre de pièces, libelles, pamphlets ou autres, de la fin du xvi° siècle, parmi lesquelles se trouve un *Journal des choses advenues à Paris depuis le 23 décembre 1588 jusqu'au dernier jour d'avril 1589*. Mais dès qu'eut paru une édition plus complète ou plus maniable du texte de L'Estoile, le *Journal des choses advenues à Paris* fut oublié. Il fut oublié parce que, en le donnant en appendice, Lenglet du Fresnoy avait semblé ne lui accorder que la valeur d'une pièce justificative ; de plus, il l'avait publié sans aucun commentaire ; du moins les quelques notes explicatives dont il l'avait fait suivre étaient pour la plupart erronées. Cependant ce texte méritait mieux.

C'est en effet et presque littéralement le récit au jour le jour, à dater de l'assassinat du duc de Guise, de la vie de Paris, durant les quatre premiers mois de cette dramatique période de cinq années pendant laquelle la ville vécut en révolte contre le roi. Ce récit est celui d'un ligueur convaincu, mais consciencieux jusqu'au scrupule, récit d'autant plus précieux qu'outre les faits courants de la vie parisienne pendant les quatre premiers mois de l'année 1589, cérémonies publiques, processions, mouvement de troupes, arrivées ou départs de princes, nouvelles de la province, il contient les déclarations et actes officiels, arrêts du parlement ligueur dont les registres ont été brûlés, ordonnances du bureau de la Ville dont la publication offre de si nombreuses lacunes ; il relate enfin de nombreux faits intéressant

l'administration urbaine, pourparlers engagés par l'échevinage, serments prêtés, etc., dont les *Registres de délibérations* ne font point mention.

L'annotation de M. Saulnier est aussi savante qu'abondante. Registres officiels de l'échevinage parisien, arrêts des cours souveraines, relations des ambassadeurs étrangers, chroniques contemporaines, pamphlets et libelles, il a tout lu afin de contrôler les assertions de l'auteur du *Journal*. Enfin il a pris soin de clore sa publication par une table des noms de personnes, des corps constitués et des lieux qui rendra de grands services aux lecteurs trop pressés pour se faire une table à eux-mêmes.

M. Saulnier attribue ce *Journal* à un sieur François, nom dont l'auteur a signé la première partie de cette chronique. Mais ce n'est peut-être là qu'un prénom. D'autre part, il le qualifie de « bourgeois de Paris » ; ici encore ce n'est qu'une supposition.

E. W.

H. Bergmann, L. Cahen, H.-G. Ibels, L. de la Laurencie, J. Letaconnoux, D. Mornet, J.-J. Olivier, M. Rouff, **La vie parisienne au XVIIIe siècle**. Paris, Alcan, 1914, in-8°, 292 pages. Prix : 6 francs.

Lorsque les frères de Goncourt entreprirent de rendre au XVIIIe siècle historique, artistique et littéraire la place qui lui est due dans l'esprit des curieux, des gens de lettres et des gens de goût, ils employèrent vingt-cinq ans à écrire, dans ce dessein, une douzaine de volumes qui eurent le succès que l'on connaît. Voici maintenant, repris sur un plan très peu différent, quelques chapitres seulement de l'œuvre des Goncourt, et ils se sont mis à huit pour refaire ce livre, un livre qui ne compte cependant pas trois cents pages. C'est en vain que ces huit auteurs ont intitulé leur ouvrage *La vie parisienne*... L'un d'eux avoue lui-même que, au XVIIIe siècle, la vie de Paris c'est déjà celle de toute la France. Donc, à part le chapitre II consacré à la circulation dans les rues, tout le reste, — le costume et le meuble, la vie mondaine, les salons, les théâtres, la musique, la vie artistique, les mouvements populaires, — c'est beaucoup plus le XVIIIe siècle en général que Paris en particulier.

Encore est-ce bien tout le XVIIIe siècle ? Ce n'en est qu'une partie. A peine parle-t-on dans ce livre de Paris sous la Régence et pendant les cinquante premières années du siècle. Nos auteurs ne commencent guère à s'intéresser à Paris qu'à dater de Mme de Pompadour. Enfin, à tant faire que de se mettre à huit pour écrire un livre sur le Paris de la fin de l'ancien régime, on eût souhaité que ce livre renouvelât un sujet si rebattu, en nous apportant le résultat de recherches originales, en nous offrant tout au moins des vues, des considérations nouvelles et personnelles. Point. Ce sont huit conférences assez mal coordonnées, car plusieurs d'entre elles, comme on a pu le voir par

leur titre, empiètent les unes sur les autres, conférences hâtivement compilées d'après Sébastien Mercier, Restif de la Bretonne, Dulaure, d'Argenson, Barbier[1] et d'autres ouvrages classiques de seconde main, qui, vidés de leur contenu depuis longtemps par dix générations d'écrivains, n'ont plus rien à nous apprendre. Ce sont là des nourritures de digestion facile et agréable, je l'accorde, mais de profit à peu près nul.

E. W.

Mlle G. Rocher, **Le district de Saint-Germain-en-Laye pendant la Révolution.** Paris, 1914, in-8°, 238 pages. Prix : 6 fr.

Professeur au collège de jeunes filles de Saint-Germain-en-Laye, Mlle Rocher se proposait de présenter comme sujet de thèse de doctorat l'histoire de la ville et du district de Saint-Germain de 1790 à 1795, lorsque la mort la surprit avant d'avoir terminé la tâche qu'elle s'était ou qu'on lui avait assignée. Le livre que sa famille publie aujourd'hui comme un hommage à sa mémoire, ne se compose que de chapitres plus ou moins achevés, mais suffisants, ce semble, pour donner une idée du sujet choisi et de la manière dont il aurait été traité.

Ce sujet était assez inattendu pour une jeune fille, eût-elle été professeur d'histoire; et, l'eût-elle été à Saint-Germain, il y a, dans l'histoire de cette ville (qui reste d'ailleurs à écrire) des pages plus intéressantes que celle-là. Car rien de plus effacé que le rôle de Saint-Germain-en-Laye et de son district pendant la Révolution. Qu'il s'agisse de l'organisation des nouvelles administrations locales, de l'application de la Constitution civile du clergé, de la fuite du roi, de la levée des volontaires, de la chute de la royauté, des élections aux assemblées nationales, de la création et du fonctionnement des comités de surveillance, du mouvement anti-religieux, de la crise des subsistances, les « Germinois » firent preuve d'une indifférence aussi constante qu'extraordinaire. Aux portes de Paris, on les en eût crus à deux cents lieues. La Révolution passa sur eux comme la grêle sur le persil. Pas un fait, pas un homme. N'est-ce pas le district de Saint-Germain qui envoya à la Convention Denis Roy, cultivateur à Argenteuil, qui n'ouvrit la bouche que pour voter (et non sans restriction) la mort de Louis XVI?

Ce livre sans intérêt a été écrit sans chaleur, d'une plume consciencieuse, mais terne et morne. Comment est-il possible qu'une jeune fille intelligente et instruite, comme on nous représente Mlle Rocher, se soit laissé imposer un pareil pensum?

Je n'ignore pas que c'est l'histoire d'une institution — le district révolutionnaire — encore mal connue dans le détail de son fonction-

1. Il ne semble même pas qu'on ait beaucoup utilisé Bachaumont, encore moins Hardy, sources capitales cependant pour un ouvrage comme celui-ci.

nement. Mais sans diminuer en rien le mérite de Mlle Rocher de s'être dévouée à cette tâche, je répète que la tâche était d'autant plus ingrate que, si l'on en juge par ce qui nous est dit, le district de Saint-Germain est un de ceux qui fournissaient le moins de matière à un livre.

Eugène Welvert

René Kerviler. **La Bretagne pendant la Révolution**. Rennes, Société des Bibliophiles bretons, 1912, in-4°, 161 pages.

Les éditeurs de cet ouvrage nous apprennent que, dans les dernières années de sa vie, Kerviler avait conçu le dessein d'une grande *Histoire de la Péninsule armoricaine*, pour laquelle il s'était assuré le concours de divers collaborateurs. Le premier à l'œuvre, il avait déjà rédigé lui-même plusieurs des chapitres de cette histoire qu'il s'était réservés et notamment ceux de la période révolutionnaire, lorsque la mort interrompit son travail. La société des Bibliophiles de Bretagne s'est fait honneur en recueillant et en publiant ces dernières pages d'un des érudits bretons les plus actifs de la seconde moitié du siècle dernier. René Kerviler a beaucoup écrit; mais il a toujours fait à l'histoire de sa petite patrie une place prépondérante dans ses travaux. Spécialement préparé à en composer l'histoire pendant la Révolution, par ses *Recherches et notices sur les députés de la Bretagne aux États généraux de 1789*, par ses *Cent ans de Représentation bretonne*, par son *Répertoire de bio-bibliographie bretonne*, il s'est acquitté de la tâche qu'il s'était imposée avec compétence et avec bonne foi. J'insisterai sur ce dernier mérite, car une histoire de la Révolution était particulièrement difficile à écrire pour un Breton. Kerviler aimait son pays, mais pas jusqu'à ses verrues. Il n'a pas craint de blâmer l'abstention de la noblesse et du haut clergé de Bretagne aux Etats généraux, ni l'amour-propre si mal placé du parlement de Rennes qui préféra suspendre le cours de la justice plutôt que d'enregistrer les décrets de l'Assemblée nationale, sous prétexte que dans un cas comme dans l'autre, les privilèges de la province n'avaient pas été respectés. Il a, par contre, loué les députés du tiers breton, ainsi que les administrateurs locaux, de leurs efforts pour diriger, au début, le mouvement révolutionnaire, et pour l'endiguer ensuite. Mais lorsque, à partir de juillet 1793, la Bretagne, comme la France entière, passe sous le joug des Jacobins, Kerviler plaide en faveur des paysans insurgés. Pour lui, la chouannerie n'a eu d'autre cause que la persécution religieuse. Si elle se donna des chefs royalistes, ce ne fut que pour la forme et parce qu'il ne s'en trouva pas d'autre à sa disposition. Mais chaque fois que la liberté du culte fut proclamée, soit par les représentants en mission, soit par les généraux, soit par les assemblées nationales, le paysan abandonna ses chefs et déposa ses armes pour les reprendre aussitôt que cette liberté

était de nouveau suspendue. Les causes de l'insurrection bretonne ne sont peut-être pas aussi simples que le pensait Kerviler, et l'on sait avec quelle ardeur d'autres thèses ont été soutenues par d'autres historiens, notamment par Chassin et Célestin Port. Quoi qu'il en soit, Kerviler connaissait trop intimement les annales de sa province pour qu'on n'accorde pas une grande attention aux arguments dont il a étayé son opinion, et, d'autre part, il a montré, en défendant ses convictions, un tel respect de celles d'autrui qu'il s'est acquis bien des titres à notre sympathie, j'irai jusqu'à dire, à notre admiration.

Thèse à part, l'ouvrage de Kerviler est bondé de renseignements de détail sur les diverses phases de la lutte entre bleus et chouans. Enfant du pays, l'auteur était plus que personne familier avec le théâtre de la guerre, ses péripéties, ses incidents, ses héros, ses comparses, ses légendes. En sorte que son livre se lirait encore avec l'agrément d'un roman, lorsqu'il ne se lirait pas avec le profit d'une histoire.

Eugène Welvert.

Docteur Henri Perraudeau, **Saint-Ouen depuis la Révolution jusqu'à l'année terrible.** Paris, Champion, s. d., in-8°, 330 pages. Prix : 7 fr. 50.

Si la maison que Necker habita et rendit célèbre à Saint-Ouen n'avait été achetée en 1802 par Louis Ternaux, le grand manufacturier de Sedan; si Louis XVIII, en rentrant en France en 1814, ne s'était arrêté dans cette localité pour y signer une déclaration fameuse; si le même roi n'avait acquis en 1820 l'ancien château des ducs de Gesvres, pour, après l'avoir démoli, donner à Mme du Cayla, sa favorite, le pavillon qu'il fit construire sur son emplacement, l'histoire de Saint-Ouen au cours des soixante-dix premières années du xixe siècle serait sans intérêt pour le public.

Ce livre n'est cependant pas sans mérite. L'auteur a consciencieusement dépouillé les registres de délibérations de la commune et les archives départementales de la Seine. Il a lu tous les auteurs qui ont écrit peu ou prou sur Saint-Ouen. Il possède donc très bien son sujet. Mais c'est précisément le sujet qui fait le plus défaut. Et si bon cuisinier que l'on soit, pour faire une matelotte, encore faut-il du poisson.

E. W.

O. G. de Heidenstam, **La fin d'une dynastie.** Paris, Plon, in-8°, iv et 514 p., 7 fr. 50.

C'est la fin de la dynastie des Vasas que M. de Heidenstam nous raconte dans ce livre — le règne de Gustave III, ce roi ambitieux et vain, tantôt énergique et tantôt paresseux, dénué de persévérance, ce roi théâtral que Catherine de Russie trouvait inconstant et fantasque, qu'elle méprisait, qu'elle nommait *don Gustave* et *le roi de pique*, mais qui la faisait trembler — le règne de Gustave IV qui

faisait de Charles XII son idéal et que Napoléon qualifiait justement d'insensé — le règne de Charles XIII, faible, mystique, usé, qui finit par adopter Bernadotte. L'auteur narre chemin faisant nombre d'épisodes que nous connaissons peu, les scandales de Stockholm, la ligue des neutres, les intrigues et mésaventures de Markov, les péripéties de la guerre de Finlande, la rivalité de Reuterholm et d'Armfelt, les voyages de Gustave IV à Pétersbourg, son mariage avec Frédérique de Bade, ses extravagances, sa haine folle de la Révolution et de Napoléon, sa déchéance, l'élection de Christian-Auguste d'Augustenbourg et sa mort soudaine, le meurtre de Fersen, la venue de ce maréchal de France qui doit la couronne au lieutenant Mörner, à l'agent Fournier et à l'émigré Suremain. M. de Heidenstam s'est servi, pour composer son livre, des ouvrages suédois, d'un journal où la reine Charlotte, femme de Charles XIII, a noté au jour le jour ce qui se faisait autour d'elle, et de la correspondance que la reine entretenait avec son mari, avec Gustave III et avec la sœur de Fersen, la comtesse Piper. C'est pourquoi il nous offre non seulement un portrait de cette Charlotte qui « exerçait dans ce milieu une influence calmante », mais un curieux tableau de la cour de Suède et de la vie intime des derniers Vasas.

Arthur Chuquet.

Apostolat d'un prêtre lorrain, Gustave III et la rentrée du catholicisme en Suède par P. Fiel et A. Serrière. Paris, Plon, 1913. In-8°, vi et 309 p. 3 fr. 50.

MM. Fiel et Serrière exposent — un peu longuement — dans quelles circonstances un prêtre lorrain, principal du collège de Bouquenom, l'abbé Nicolas Oster, fut envoyé en 1783 par le pape Pie VI à Stockholm. Ils retracent ses impressions, les négociations qu'il poursuivit, les difficultés qu'il rencontra (comme les mariages mixtes). Les lettres d'Oster à la Propagande se lisent avec intérêt; il raconte les dîners diplomatiques, les réceptions, les événements de la cour, et il dessine, comme il dit, le portrait de certains personnages, notamment d'Armfelt qui « tient étroitement le roi ». Mais son apostolat ne pouvait aboutir. Il trouva de « faux frères » dans les légations catholiques, l'ambassadeur de France ne le soutint pas, et lorsqu'Oster eut le malheur de faire une conversion, il reçut l'ordre de ne plus accepter d'abjurations à l'avenir. Et il avait rêvé une contre-réforme! Bientôt la Propagande blâma son zèle et récrimina sur ses dépenses. Aussi, en 1790, Oster qui, depuis deux ans, était venu en France pour chercher des secours et « trouvait toujours quelque nouveau prétexte de prolonger son congé », Oster que son vicaire, le P. d'Ossery, attaquait sourdement, fut informé par la sacrée Congrégation qu'il ne retournerait pas en Suède. Il mourut curé de Sarralbe en 1816.

Arthur Chuquet.

Notes et souvenirs inédits de Prieur de la Marne, publiés avec une introduction et des notes, par Gustave LAURENT. Paris, Berger-Levrault. In-8°, XII et 168 p. 7 francs.

Dans ce volume qui témoigne d'un soin attentif et minutieux, M. G. Laurent publie les papiers du conventionnel Prieur de la Marne : notes biographiques, poésies, discours et ouvrages franc-maçonniques. De ces derniers, il ne donne avec raison que l'oraison funèbre de Rouyer; il reproduit les poésies parce qu'elles contiennent des allusions aux rapports de Prieur avec ses compagnons d'exil; mais les notes biographiques offrent le plus d'intérêt. Ces notes, M. Laurent en a fait, comme il dit, un tout homogène, il les a classées, il en a coordonné les diverses parties tout en signalant les diverses formes et versions des manuscrits. Enfin, il a mis en tête de sa publication une biographie de Prieur qui se lit avec intérêt et qu'il espère bientôt compléter. Il exagère un peu les choses lorsqu'il affirme que Prieur sauva la Champagne en organisant la résistance et en barrant la route aux envahisseurs. Mais on le remerciera d'avoir fait paraître ces notes qui retracent trop sommairement, à notre gré, le rôle de Prieur, et qui toutefois contiennent plus d'un détail intéressant et curieux.

Arthur CHUQUET.

Johannès DIERAUER, **Histoire de la confédération suisse**, ouvrage traduit de l'allemand par Aug. REYMOND. Lausanne, Payot. Paris, Fischbacher, 4 volumes, in-8°. 1er volume, XVI et 542 p. (1911). 2e volume, 619 p. (1912). 3e volumes 671 p. (1910)[1], 4e volume, 667 p. (1913).

En France, comme dans la Suisse romande, on remerciera M. Auguste Reymond d'avoir traduit les quatre volumes de l'*Histoire de la confédération suisse* de M. Dierauer. Cette traduction est née sous l'œil du maître; M. Dierauer l'a revue et révisée, il y a fait de nombreuses additions bibliographiques et autres, et il assure que le texte a été rendu d'une manière à la fois élégante et fidèle. On sait d'ailleurs la valeur de l'ouvrage, sa solidité, l'abondance de sa documentation. L'auteur expose dans le premier tome l'histoire de la confédération helvétique jusqu'à 1415, dans le deuxième l'histoire du XVe siècle, dans le troisième celle du XVIe et du XVIIe jusqu'à l'année 1648 où les treize cantons se séparent définitivement du saint Empire romain, dans le quatrième celle du XVIIe et du XVIIIe siècle depuis les insurrections rurales de 1653 contre les oligarchies urbaines jusqu'à l'intervention des armées de la République française en 1798. Il écrit simplement, sobrement, d'une façon quelquefois un peu nue et sommaire. Mais il est maître de son vaste sujet; il en marque nettement les

1. Le 3e volume a devancé les autres, parce que le 1er et le 2e volumes devaient être, au préalable, mis au point : depuis leur publication, avaient paru de nombreux travaux dont les résultats ne pouvaient être négligés.

grandes lignes; il montre d'un bout à l'autre une scrupuleuse impartialité. S'il traite Reubell [1] de jacobin grossier et sans conscience, s'il est pareillement trop sévère à l'égard de Laharpe qu'il accuse d'avoir « dans un furieux désir de vengeance, fait fi de toute considération morale ou patriotique », s'il désapprouve le rôle de la France révolutionnaire et s'il déclare, non sans raison, que les gouvernants de Paris ne furent pas guidés par des motifs honnêtes et par des principes moraux, il reconnaît que l'esprit particulariste des Suisses a été la cause de leur ruine, qu'ils eurent tort de soutenir coûte que coûte les institutions existantes, que les classes dirigeantes d'esprit égoïste et étroit ne se proposaient d'autre but que de conserver leur autorité. Il envisage d'ailleurs l'histoire de son pays sous toutes les faces; il consacre quelques pages à la vie intellectuelle de la Suisse et, dans le quatrième volume, il apprécie Haller et Rousseau. Son œuvre ne peut qu'être recommandée à quiconque veut savoir exactement l'important et l'essentiel sur un événement ou sur une période de l'histoire suisse, et Pierre Vaucher disait justement qu'il n'avait jamais rencontré d'ouvrages sur le même sujet qui lui aient « fait éprouver une jouissance aussi vive ».

Arthur CHUQUET.

Soldats suisses au service étranger. Tomes quatrième et cinquième. Genève, Jullien, 1912 et 1913. In-8°, 346 p., 312 p. Prix de chaque volume, 3 fr. 50.

Le quatrième volume de la collection des *Soldats suisses au service étranger* renferme les récits de Gattlen et de Braeker et les lettres de Massé. Dans son récit, Chrétien Gattlen, du Valais, nous raconte comment il s'engagea dans un régiment suisse au service du Piémont et se battit d'abord contre les Français, puis pour eux, lorsque le roi de Sardaigne devint leur allié; il prend part à l'expédition des îles Ioniennes; il assiste à la bataille de Novi; il fait la campagne de Marengo; rentré alors au pays natal, à Rarogne, il y demeure jusqu'en 1815; puis, chargé de commander un détachement du contingent valaisan, il se rend devant Huningue assiégé. Ulrich Braeker, « le pauvre homme de Toggenbourg », raconte avec fraicheur, avec naïveté ses aventures en Prusse, sa désertion et son retour à Wattwil. Le garde d'honneur Massé, dans ses lettres et son journal, nous mène en Illyrie et en Saxe; secrétaire du général Bertrand, il nous décrit Trieste, Laibach et l'entourage du gouverneur; il rejoint le général au mois de mai 1813 pour voir de près les batailles de Bautzen, de Grossbeeren, de Dennewitz, de Wartenbourg et de Leipzig [2].

1. Qui partout est écrit *Reubel*.

2. Lire p. 6 Demont et non *Mont*, p. 8 Colli et non *Roly*, p. 36 Voltaggio et non *Voltagio*, p. 50 Tanaro et non *Tanero*, p. 51 Castelceriolo et non *Castel Celorio*, p. 235 Okrilla et non *Okrila*, p. 244 Peyri et non *Péry*, p. 245 Hulot et non *Hulow*,

Nous trouvons dans le cinquième volume de la collection les Mémoires du sergent Jean-Pierre Maillard et ceux du voltigeur Jean-Marc Bussy. Le sergent Maillard nous renseigne sur le 2e régiment suisse ou régiment de Castella dans lequel il entra en 1807. Il fit durant deux années la guerre en Espagne, partit ensuite pour la Russie et, à Polotzk, tomba dans les mains des Russes. En 1815, comme beaucoup de ses camarades, il refusa de suivre Napoléon. Sous la seconde Restauration, il devint sous-lieutenant; mais il dut changer de régiment, parce qu'il s'était attiré l'inimitié d'un officier vaudois, le colonel Dériaz; c'était un des maîtres d'armes et bretteurs de l'époque. Quant à Jean-Marc Bussy, lui aussi nous initie à la vie intime d'un régiment suisse; il a séjourné au camp de Boulogne; il a tellement peiné et pâti en Espagne qu'il souhaitait de mourir; il a été assiégé et pris dans Puebla de Sanabria; il a vu les combats de Polotzk et de la Bérésina; il a eu, pendant la retraite, le visage « barbu et blanc de givre, la bouche et les joues raides »; lorsqu'il atteignit Wesel, il n'avait pas eu, depuis Polotzk, une brosse dans les mains.

Arthur Chuquet.

Commandant Lefebvre de Behaine, **La campagne de 1814. Napoléon et les alliés sur le Rhin**. Paris, Perrin, 1913. In-8°. xvii et 568 p. 7 fr. 50.

C'est le premier volume d'un grand travail sur la campagne de 1814. L'auteur y retrace les derniers jours de 1813 en sept chapitres: rôle de l'Autriche, défection de la Bavière, opération des Austro-Bavarois, panique sur les derrières de la Grande Armée, retraite de la Grande Armée et bataille de Hanau, arrivée des alliés sur le Rhin, violation de la neutralité suisse. On remarque, au courant de la lecture, les pages consacrées à l'attaque de Würzbourg, au rôle de Kellermann et à la défense de la ligne du Rhin, au lamentable retour des Français et à la journée du 30 octobre, aux négociations des alliés à Francfort et à leurs intrigues en Suisse. Tout cela est clairement et consciencieusement exposé d'après les sources imprimées et les documents des archives, et simplement écrit. On pourrait reprocher à l'historien, puisque sa réelle et vraie matière était la campagne de 1814, de s'étendre trop longuement sur les préliminaires de cette campagne et de consacrer, en guise d'introduction, tout un gros volume à l'année 1813. On voudrait aussi que le récit fût par endroits un peu allégé et il était possible, croyons-nous, de réduire ou de supprimer des citations et d'abréger quelquefois la narration des faits diplomatiques et des mouvements de troupes. Mais on ne peut que féliciter l'auteur de cet intéressant et si solide volume où il a traité un sujet ample et divers sous tous les aspects, et nous louerons de tout

---

Delort et non *Delor*, Welka et non *Welke*, p. 246 Jessnitz et non *Yesnitz*, p. 250 Niedergurig et non *Niedergourk*, p. 255 Kirgener et non *Kirchener*, p. 315 Mockrehna et non *Mocrena*, etc.

cœur le long, vigoureux et heureux effort de M. Lefebvre de Behaine. Puissions-nous, ainsi que son oncle et préfacier Frédéric Masson, vivre assez longtemps pour le voir mener à bonne fin cette grande œuvre dont le premier tome est aussi agréablement présenté qu'abondamment documenté [1] !

Arthur CHUQUET.

Le diocèse et le séminaire de Gand pendant les dernières années de la domination française, 1811-1814, par le chanoine F. CLAEYS-BOUUAERT, professeur au grand séminaire de Gand. Paris, Champion, 1913. In-8°, 325 p., 7 fr. 50.

Comme dit l'évêque de Gand dans une lettre-préface, l'ouvrage de M. Claeys-Bouuaert est richement documenté. L'auteur a, en effet, consulté, outre les archives de l'évêché de Gand, les archives nationales et celles du ministère de la guerre de France. Aussi, grâce à ses recherches étendues, est-il plus complet que d'Haussonville et Lanzac de Laborie. Il expose d'abord les conflits de Pie VII et de Napoléon et le rôle, les emprisonnements, la démission et soumission de l'évêque Maurice de Broglie. Puis il raconte les mesures de rigueur prises par le gouvernement français. La plus connue est l'enrôlement des séminaristes qui furent envoyés à Wesel. C'est à ce curieux épisode que M. C.-B. consacre la plus grande partie du récit. Il nous éclaire par de nombreux extraits de lettres sur l'état d'âme de ces séminaristes : certains furent bons soldats, une cinquantaine désertèrent durant le siège de la forteresse, d'autres moururent de la dysenterie et l' « Église de Gand perdit la fleur de ses lévites ». M. Claeys-Bouuaert donne d'ailleurs les détails les plus complets sur les séminaristes et sur leurs supérieurs et professeurs [2].

Arthur CHUQUET.

Geschichte des Europæischen Staatensystems im Zeitalter der Franzœsischen Revolution und der Freiheitskriege 1789-1815, von Adalbert WAHL. München und Berlin, Verlag von Oldenbourg, 1912. In-8°, IX und 266 p. 9 mark.

M. Wahl s'est bien acquitté de sa tâche difficile. Il devait être, comme il dit, à la fois bref et exact; il a réussi à l'être [3]. On recon-

1. P. 34 et ailleurs trop d'importance accordée au Tugendbund. — P. 38. le langage de Schwarzenberg à Mercy n'était pas si singulier. — P. 58, Wittgenstein n'était pas tellement incapable. — P. 83, il fallait rejeter cet appendice à la fin du volume. — P. 184, noter que, dès le 3 octobre 1806, Napoléon dit que Würzbourg est une très belle forteresse, et p. 205, qu'il blâma Turreau. — P. 209, Napoléon ne faisait pas grand cas de Desbureaux. — Lire p. 28, Vehme ; p. 284, Boisard ; p. 318, Semellé; p. 319, Exelmans et Combier; p. 323, Gangloffsömmern ; p. 330, Rottembourg pour *Wehme*, *Boizard*, *Semelé*, *Excelmans*, *Courbier*, *Gangloff-Sömmern*, *Rottenbourg*... mais je rougis d'imprimer ces vétilles.

2. P. 234 et 235, lire Bourke et non *Bourk*.

3. Pourtant il ne fallait pas dire, p. 39, que Brunswick vint d'abord heurter près de Sedan la petite armée de Lafayette demeurée sans chef; il y a là une légère erreur. — *Id.*, il fallait mettre plutôt au 14 qu'au 12 (septembre) la prise

naîtra qu'il a dit l'essentiel et qu'il a su, tout en exposant de temps à autre son opinion personnelle, résumer les résultats acquis par ses devanciers. Le sujet est clairement divisé; le livre comprend, outre une introduction, quatre chapitres nettement ordonnés et bien proportionnés; le récit se déroule aisément, semé de réflexions utiles, accompagné de bibliographies instructives et d'un copieux index. D'un bout à l'autre le volume témoigne et de vastes lectures et d'une rare sagacité. Une des conclusions de l'auteur est que la France a fait durant vingt-quatre ans d'immenses sacrifices qui n'ont mené à aucun gain durable et qu'elle a été à jamais vaincue par l'Angleterre, que l'Angleterre a depuis 1815 la domination des mers, qu'elle exerce la même influence continentale qu'avant 1789 et que du grand conflit décrit dans le livre elle est sortie victorieuse, et la plus victorieuse de toutes les puissances.

Arthur Chuquet.

Frédéric Masson, de l'Académie française, **L'Académie française 1629-1793.** Paris, Ollendorff, 1911. In-8°, iv et 339 p., 7 fr. 50.

Napoléon et sa famille, X. 1814-1815, Paris, Ollendorff, 1913. In-8°, vii et 350 p., 7 fr. 50

C'est pour la première fois qu'on rassemble et met en ordre des détails ordinairement ignorés et d'ailleurs épars sur les règlements, les usages et les traditions de l'Académie française. D'après les registres et autres documents, M. Frédéric Masson nous retrace les origines de la compagnie, nous montre ce qu'étaient et sont les *officiers* (directeur, chancelier et secrétaire), comment fut réglé le recrutement, comment furent instituées les réceptions. D'intéressants chapitres sont consacrés aux destitutions (Furetière et l'abbé de Saint-Pierre); aux avantages d'un Quarante (droit de committimus, jeton et « divers autres agréments »); aux travaux de l'Académie (Dictionnaire et prix); aux visites des princes étrangers; aux académies de province, filles de l'Académie; aux cérémonies funèbres où l'Académie figurait, à la Révolution. Le dernier chapitre sur la Révolution — cette Révolution qui, comme dit M. Masson, supprime à la fois les Académies et quelques académiciens, Bailly, Condorcet, Malesherbes et Nicolai — est peut-être le plus curieux du livre. L'auteur accepte sans défiance (p. 310) une lettre de Grille qui ne nous semble pas authentique et il est trop sévère pour Mme Roland (ne dit-il pas qu'elle « trône en 1792 entre ses amis et amants »?);

---

du défilé. — P. 43, le rôle de Forster et de Lux n'a pas commencé avant l'arrivée de Custine. — P. 44, c'est le 16, et non le 10 novembre, qu'est décidée la liberté du cours de l'Escaut. — P. 54, Wattignies n'a pas été si « indécis »; *id.*, lire Savenay et non *Stenay*. — P. 219, *Taroutino* cité ici devait être mentionné à la page précédente, au 18 octobre. — P. 228, Möckern n'est pas une bataille (*Schlacht*), mais, comme dit l'auteur plus loin, une affaire (*Affäre*), un combat (*Gefecht*). — P. 235, lire Reynier au lieu de *Regnier*.

mais avec raison il ne ménage pas Chamfort, l'envieux, le perpétuel raté qui rata sa mort après avoir raté sa vie.

Le volume X de *Napoléon et sa famille* est consacré aux années 1814-1815. Comme les volumes précédents, il est plein de détails, plein d'intérêt et de vie. Nous voyons le dispersement de la famille des Bonapartes et des Beauharnais. Chacun est ingrat, chacun tire de son côté, chacun cherche à garder quelques débris de sa puissance, et M. Masson les suit, les uns en France — à noter tout le chapitre sur les Beauharnais (mort de Joséphine, Hortense et le tsar Alexandre, procès de la reine avec le roi Louis) — les autres en Italie où les Napoléonides « se trouvent ramenés par ce grand coup de vent du destin ». Quant à Napoléon, il est à l'île d'Elbe, et dans cette partie de l'ouvrage l'auteur a su être aussi neuf qu'attachant. M. Masson fait voir comment Napoléon voulait se tenir à l'abri d'un coup de main; il retrace ses dépenses; il montre que le voyage de Mme Walewska a été avant tout un voyage d'affaires; il insiste sur le séjour de Madame et de Pauline (et il prouve la fausseté de l'accusation d'inceste), sur les visites des Anglais, sur des personnages comme Bruslart et Mariotti, sur les tentatives d'enlèvement et d'assassinat qui furent faites ou projetées contre l'Empereur. Selon M. Masson, le traité de 1814 est dès lors aboli, les Bourbons violent envers Napoléon les règles du droit des gens, et Napoléon n'a plus qu'à recourir aux armes.

Arthur CHUQUET.

Capitaine de VALLIÈRE. **Le régiment des gardes-suisses de France. Les Suisses en Italie (Campagne de Marignan).** Paris, Berger-Levrault, 1902. In-8°, XVI et 224 p., 6 francs.

M. de Vallière a fait dans cet ouvrage l'historique du régiment des gardes-suisses. Il raconte d'abord avec grand détail et de façon intéressante cette bataille de Marignan où François Ier, grâce à son artillerie et à l'arrivée des Vénitiens, dompta les « dompteurs de rois » — est à vrai dire, ce récit de Marignan est un hors-d'œuvre. Après Marignan, a lieu l'alliance des Cantons suisses avec la France et on a calculé que, dès lors, dans le cours de trois siècles, ils nous donnèrent plus d'un million de soldats. Le régiment des gardes suisses, dont M. de Vallière s'occupe particulièrement, fut créé en 1616 par Louis XIII. Nous le suivons sous l'ancienne monarchie, sous la Révolution, sous la Restauration, nous admirons sa vaillance et sa discipline dans la journée du 10 août 1792 comme dans celle du 28 juillet 1830, et nul ne blâmera l'auteur de l'enthousiasme que lui inspire ce régiment qui « était la Suisse en raccourci » et en qui « resplendissaient les vertus militaires des ancêtres », en qui « l'esprit de corps maintenait l'unité morale ». Des illustrations, et notamment les portraits des chefs qui commandèrent les gardes suisses, rehaussent la valeur du volume.

Arthur CHUQUET.

Pierre RAIN, **Un tsar idéologue, Alexandre I, 1777-1825**. Paris, Perrin, 1913. In-8°; XII et 460 p. 5 fr.

M. Rain a voulu pénétrer celui qu'on a appelé l'impénétrable sphinx. Mais, bien qu'il ait soin de mettre toujours Alexandre au premier plan, il n'a pas réussi à tracer un portrait vivant, ressemblant du tsar, et il en a conscience ; il avoue que son étude n'est pas, à certains moments, assez nettement psychologique. C'est que, malgré ses efforts, il n'a pu éviter l'écueil des travaux de ce genre : il a écrit l'histoire du règne au lieu d'analyser les pensées et les gestes du personnage ; son volume, trop développé, trop massif, contient trop de faits et de citations. Il n'a pas montré d'ailleurs combien Alexandre était influençable et que l'empereur est, à travers sa vie, allé d'influence en influence; il oublie en 1813 l'influence de Toll. Il n'ose même pas se prononcer sur le caractère de l'homme, et il finit par dire qu'Alexandre n'a pas réalisé ses rêves ; fût-ce « impuissance, doute de soi, incohérence ou légèreté » ? Toutefois M. Rain a consulté les archives de France ainsi que les publications de la Société impériale de Russie et les œuvres du grand duc Nicolas. On lit avec intérêt les chapitres consacrés à la jeunesse du tsar, à sa politique polonaise, à sa politique intérieure et à l'Araktcheevna, et surtout à sa politique extérieure. Il y a de ci de là quelques fautes : p. 230, le négociateur envoyé à Prague s'appelle Anstett et non *Armstedt* (l'auteur a dû penser en même temps à Armfelt) ; p. 297, on nous dit que « le tsar se rasseréna en apercevant Caulaincourt »; il refusa de le voir [1].

Arthur CHUQUET.

Alexandre DORLAN, **Histoire architecturale et anecdotique de Schlestadt**. Paris, Tallandier, 1912. In-8°, 580 p.

Ce tome second mérite les mêmes éloges que le premier. Il retrace les destins de Schlestadt du XVIIe siècle jusqu'à nos jours. M. Dorlan décrit la ville telle qu'elle était au début du XVIIe siècle, décrit son enceinte et l'armement de ses remparts et de sa milice à la veille de la guerre de Trente Ans. Assiégée en 1632 par les Suédois, la cité capitule entre les mains de Horn ; elle est remise en 1634 aux Français ; mais les premiers temps de l'occupation française sont pénibles, et l'on sait le mot de Condé en 1670, que l'autorité du roi va se perdant absolument en Alsace. Le roi, dans son voyage de 1673, fait démanteler la ville, puis, deux ans après, sur la proposition de Condé qui démontre « l'importance du poste », ordonne de la fortifier de nouveau. Schlestadt prend un nouvel aspect ; la ville universitaire du XVIe siècle devient dès lors le type classique de la ville de garnison, et une des

1. Lire Weyrother, Kollowrath, Vietinghoff, Lezay et non *Weirother*, *Kollavrath*, *Wietinghov*, *Lesay* (p. 152, 153, 263, 272, 281). Lire aussi « trinkt » et « liebt » au lieu de *trink* et *liebs* (p. 249).

parties les plus curieuses de ce tome est celle qui concerne le Schlestadt moderne, ses troupes, ses édifices religieux, ses hôpitaux et ses médecins, ses relations postales, ses plaisirs et ses fêtes. Les chapitres qui traitent spécialement de la Révolution, de l'Empire et du XIXe siècle n'offrent pas moins d'intérêt : clubs et mouvements religieux ; blocus de 1814 et de 1815 ; édilité ; administration et judicature ; enseignement ; bibliothèque et théâtre ; artistes ; commerce et industrie ; chemins de fer ; siège de 1870 ; démantèlement. La composition de ce second volume nous paraît moins serrée que celle du premier ; mais que de détails, qne d'anecdotes de toute sorte ! L'ouvrage que M. Dorlan consacre à sa ville natale est un des meilleurs ouvrages d'histoire locale que nous connaissons ; il a été composé et avec amour et avec science ; l'auteur a fouillé patiemment toutes les archives accessibles et grâce à ses longues recherches, il a fait sur Schlestadt et « les transformations de cette place forte alsacienne des origines à nos jours » un livre qui restera [2].

Arthur CHUQUET.

Souvenirs de révolution et de guerre, par le général baron RÉBILLOT. Paris, Berger-Levrault. In-8°, 229 p. 4 fr.

M. Rébillot retrace quelques événements auxquels il assista. C'est ainsi qu'il nous raconte l'effet extraordinaire que Bugeaud produisit le 24 février 1848 lorsqu'il prit le commandement, lorsque parut sa tête blanchie dans les périls ; mais Bedeau recula devant l'émeute et les nouveaux ministres ordonnèrent de cesser le feu. Par l'exposé des petits faits M. R. veut faire comprendre — et il y réussit — ce qu'était l'ancienne armée, sa vie dans les camps, sa discipline, la force morale qui la soutenait. Il montre qu'en 1870, nos généraux ont été passifs et comme engourdis et que nos défaites résultent de fautes qu'il serait facile de corriger dans l'avenir : celui qui à Metz devait montrer le plus d'activité était celui qui en avait le moins, et devant des événements décisifs le chef de l'armée fut l'homme le plus incapable de les maîtriser. M. R. a été, lui aussi, un capitulard ; mais il rappelle que ces capitulards ont sauvé Paris, Notre-Dame, le Louvre, la Bibliothèque nationale, « tout ce que les politiques, les savants, les artistes ont été incapables de défendre ». Il parle trop sévèrement de Trochu. Selon lui, Trochu a été l'un des principaux artisans de nos désastres ; il n'a opposé que des discours à la passion populaire ; il n'a pas su trouver dans la population de Paris « les éléments d'une force utilisable contre les Allemands » ; son gouver-

---

2. P. 340 consulter sur Schlestadt et le duc d'Enghien la lettre de Carrié qui commandait alors le 22e dragons, et non le *26e* (*Feuilles d'histoire*, 1910, I, p. 526-532). — P. 349 et ailleurs lire Combez et non *Combes*. — P. 416 lire Maureillan et non *Mauveillan*. — Pourquoi dire le blocus de 1814 et le *siège* de 1815 ? Il n'y a guère de différence entre les deux investissements ; en 1815 comme en 1814 ce ne fut qu'une *Blokade*.

nement a été « celui de l'impéritie, de l'insuffisance et de l'abandon »; ce soldat, dépourvu de l'audace et de la fermeté qu'exigeaient les circonstances, appartenait à « l'espèce dangereuse des militaires raisonneurs ».

Arthur CHUQUET.

Général CUNY. **Quarante-trois ans de vie militaire.** Paris, Plon, 1911. In-8°, VII et 363 p., 3 fr. 30.

Ces Mémoires sont très intéressants, semés d'anecdotes, de portraits, de descriptions. Dans la seconde partie M. Cuny nous transporte sur la terre africaine où il fut chef d'escadron, général de brigade et inspecteur général de la gendarmerie. La première partie, la plus importante, nous fait connaître l'ancienne armée impériale, les écoles de Saint-Cyr et de Saumur, les camps de Satory et de Châlons. L'auteur appartenait à l'armée de Metz; il était à Borny et à Rezonville; il s'est évadé après la capitulation et il a fait la campagne du Nord. Il rappelle avec douleur l'oisiveté, la somnolence des régiments avant la guerre; pas de service en campagne, pas de grandes manœuvres d'automne, pas d'exercices de mobilisation — ce qui n'empêchait pas le régiment de former une masse solide et disciplinée, et ce qui n'aurait pas empêché l'armée de Metz de faire des merveilles, sous la conduite de généraux capables. Mais les grands chefs manquaient d'énergie et de hardiesse, et il y eut dans toutes nos entreprises du tâtonnement et de la timidité; Bazaine, « comme frappé d'inertie, attendait les événements ». Ce que M. Cuny nous dit de la campagne du Nord n'est pas moins instructif : il juge Bourbaki très affaissé et dominé par son chef d'état-major; il blâme la délégation d'avoir donné le commandement des mobilisés à un Robin aux mœurs honteuses; il reproche à Faidherbe de n'avoir fait aucun cas de la cavalerie qui n'éclaira jamais la marche de l'armée. Mais les temps sont changés; grâce au général L'Hotte, dont l'auteur fait un magnifique éloge, la cavalerie, si lourde naguère à manier, est devenue « souple, légère, coulante, apte à toutes les situations et à tous les terrains [1] ».

Arthur CHUQUET.

Charles MACIET. **Souvenirs de l'invasion.** Paris, Plon, 1913. In-8°, XI et 233 p., 3 fr. 50.

J. CATHAL. **L'occupation de Lunéville par les Allemands.** Paris, Berger-Levrault. In-8°, XII et 221 p., 3 fr. 50.

M. François Rousseau a rassemblé quelques-unes des pages écrites par Charles Maciet et son fils durant l'année terrible. Charles Maciet, bourgeois aisé et instruit, raconte ses angoisses et les vexations aux-

1. Lire p. 145, 148, 151 Gœben et non *Grœben*. P. 160 Rossel avait-il une « ambition effrénée » ? N'est-ce pas plutôt un exalté ?

quelles il fut en butte à Château-Thierry ; il avait voulu, en restant au milieu de ses compatriotes, réagir contre la panique et il remplit stoïquement son devoir, venant tous les jours à la mairie pour débattre avec les vainqueurs les réquisitions dont ils frappaient la ville. Son fils, engagé dans la mobile de la Seine, était dans Paris assiégé et on trouvera dans le volume une lettre intéressante de ce jeune soldat qui raconte le bombardement du plateau d'Avron : « les pertes ont été minimes, mais le froid et la fatigue nous ont âbimés ».

Un Lunévillois, M. Cathal, retrace pareillement les impressions de ses concitoyens au cours de l'invasion allemande. Que de déceptions et de souffrances ! Quelle succession de mauvaises nouvelles ! Que de douloureux spectacles : arrivée des fuyards de Frœschwiller ; passage des prisonniers de Sedan, de Metz, de l'armée de la Loire, etc. P. 11 les colonels cités s'appelaient Billet, non *Billot*, et Lafutsun (de Lacarre), non *Lafossan*.

A. Ch.

Capitaine breveté Bertin, **Liao-Yang**. Six mois de manœuvre et de bataille. Paris, Chapelot, 1913. In-8°, vi et 788 p., avec atlas de trente cartes en couleurs, 15 francs.

L'auteur a suivi en Mandchourie les opérations de la 2e armée japonaise et grâce à un séjour de quatre années au Japon, il a complété ses notes de guerre. Aujourd'hui il publie son travail, et, malgré la publication des historiques des états majors russe et japonais, il croit, dit-il, qu'à côté du grand tableau d'atelier exécuté avec soin, à loisir, sous une lumière favorable, parfois même un peu artificielle, il y a place encore pour ses esquisses enlevées à la lumière crue du plein air. Son travail donne, en effet, dans nombre d'endroits la sensation de la réalité ; l'auteur a su grouper les impressions et les souvenirs des personnages qui furent mêlés aux événements ; il met l'*homme* en scène. Mais en même temps il donne l'idée de ce que fut la campagne et il entre dans le détail des faits pour mieux exposer les manœuvres et les combats qui furent de conséquence. Ses réflexions sont souvent intéressantes ; elles ne sont pas neuves ; d'autres les ont également tirées de ce qu'ils ont vu et entendu ; pourtant il n'est pas inutile de répéter après et d'après M. Bertin que le vainqueur est celui qui prend et conserve l'offensive, et qu'à notre époque d'armement perfectionné une armée qui affronte un ennemi même numériquement et matériellement plus fort, le vaincra en mettant tout son cœur à la tâche.

A. Ch.

R. de Rivasso, **L'unité d'une pensée,** essai sur l'œuvre de M. Paul Bourget. Paris, Plon, 1914. In-16, XVI et 290 p. 3 fr. 50.

Ayant émis un jugement sur l'œuvre de M. Bourget, M. de Rivasso s'est vu critiquer par quelques lecteurs. Cela l'a poussé à étudier

mûrement la question, à fouiller avec méthode et soin toutes les productions du maître, et il apporte aujourd'hui le fruit de son travail consciencieux.

Il a pris pour point de départ *les Essais de psychologie contemporaine* publiés de 1881 à 1885. Aux tares depuis longtemps reprochées à la société moderne : le libertinage, l'esprit démocratique, M. Bourget en ajoutait une nouvelle : l'esprit d'analyse qui « engendre le scepticisme universel » ; il jugeait que, pour se guérir, la société devait réagir contre ces tendances; il doutait seulement, en bon chirurgien, de la réussite de l'opération, et surtout de la bonne volonté du malade.

On nous explique ensuite comment M. Bourget a été amené à choisir comme instrument le roman, en particulier le roman d'analyse, et comment il n'a jamais pu se désintéresser des questions de morale, même dans ses premières œuvres. On nous le fait suivre dans ses différents volumes; on nous montre les causes du succès mérité et obtenu.

Mais les qualités d'analyste de M. Bourget étant connues depuis longtemps, M. de R. n'insiste pas sur ce point; avant tout il veut prouver que le maître n'a jamais perdu de vue la défense de l'ordre social. Ébloui par la science, M. Bourget avait conçu des doutes sur les principes religieux de son enfance; mais dans sa préoccupation constante d'établir les lois de l'éthique, il se rapprochait sans cesse des lois édictées par le christianisme, si bien qu'il se trouva un jour acculé à la conclusion que la science et la religion n'ont rien d'incompatible.

M. de R. a consacré quelques pages rapides aux qualités de nouvelliste et d'auteur dramatique déployées par le grand écrivain, et il signale la persistance de M. Bourget, dans les deux genres, à défendre la société, à justifier les lois de la morale, à leur rendre des forces. Il conclut que la pensée de M. Bourget a toujours évolué dans la même voie, que, *chrétien de désir* à ses débuts, M. Bourget est devenu par la logique des choses, sans secousse, sans conversion brutale, un chrétien sans épithète.

M. Barrès, dans une lettre digne de son talent et de son caractère, encourageant M. de Rivasso, a montré M. Bourget « de volume en volume découvrant dans le catholicisme la somme des règlements qui garantissent la santé de chacun et la civilisation de tous. » La lettre de M. Barrès convient parfaitement comme préface au livre de M. de Rivasso. Si la conclusion du critique lui paraissait un peu absolue, l'ensemble du volume ne saurait lui déplaire.

A. Biovès.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 27 mars 1914*. — M. Maxime Collignon communique un rapport de M. P. Courby sur la mission par lui accomplie à Delphes, de juin à octobre 1913, pour y poursuivre des recherches en vue de la publication des *Fouilles de Delphes*. M. Courby s'est attaché à mettre au point son travail sur les deux temples d'Apollon du VIe et du IVe siècle, et surtout à *étudier* la région comprise entre la Voie sacrée à l'E., le mur de soutènement au N., l'enceinte à l'O., et le mur polygonal au S. Il est difficile de résumer les nombreuses observations de détail faites sur les deux temples et sur les frontons du temple du VIe siècle. Mais il y a lieu de signaler l'étude consacrée aux canalisations du temple et à la fontaine qu'elles alimentaient. M. Courby conclut que cette fontaine, le plus ancien spécimen actuellement connu de fontaine grecque, est contemporaine du temple des Alcméonides. Pour ce qui touche la première terrasse, celle du mur polygonal, du mur de soutènement N. ou *iskhéagon*, l'auteur du rapport élucide également des questions de chronologie qui restaient douteuses. Grâce à ces recherches, M. Courby est en mesure de donner prochainement, dans la publication des *Fouilles de Delphes*, l'étude des deux temples et des alentours.

M. Emile Chatelain, président, annonce qu'à l'occasion du 80e anniversaire de M. Auguste Barth, ses confrères orientalistes lui ont offert les deux premiers volumes du recueil de ses écrits.

M. Henri Cordier lit une note de M. le Dr Victor Segalen, chargé d'une mission dans la Chine occidentale.

M. Camille Jullian combat une opinion qui tend à se répandre au sujet des textes de Strabon et de César relatifs au Rhin. Ces deux auteurs disent que le peuple gaulois des Médiomatriques (aujourd'hui Metz et la Lorraine) s'étendait jusqu'au Rhin. On objecte que ces deux textes n'ont aucune valeur, le premier étant copié chez Timagène et le second étant interpolé. M. Jullian croit que, sur ce point, Strabon ne s'est pas servi de Timagène qui ne connaissait pas la Gaule, mais, au contraire, d'écrivains qui sont venus en Gaule, Posidonius et César même. Quant à César, pourquoi se serait-il trompé? Les Médiomatriques, maîtres de Metz, devaient tout naturellement, par le col de Saverne, s'étendre jusqu'à Strasbourg. Un peuple gaulois, maître d'un versant de montagnes, tenait à occuper l'autre versant. Les peuples gaulois guettaient toujours, pour s'y installer, le bord des grands fleuves. Et dans le nom même des Médiomatriques, dans le radical *matra*, on reconnaît le nom de la principale rivière de la basse Alsace, la Moder. Il faut donc s'en tenir à l'opinion courante et laisser les Médiomatriques, qui étaient Gaulois, venir jusqu'au Rhin. — M. Salomon Reinach présente quelques observations.

M. Henri Cordier lit une note où MM. de Créqui-Montfort et P. Rivet exposent que, grâce à la découverte d'affinités linguistiques de deux langues indiennes du haut-plateau bolivien, le puquina et l'uru, avec l'arawak (langue indienne des selves amazoniennes), ils ont pu établir que ces deux langues ont été les aspects successifs d'un seul et même dialecte arawak et qu'en fait le puquina fut la langue des Urus. Ceux-ci, qui sont encore une peuplade très primitive de pêcheurs et de chasseurs, ont dû, à une période très reculée, émigrer des plaines de l'Amazone pour venir s'établir sur le haut-plateau bolivien, le long des grands lacs et des fleuves, d'où ils essaimèrent jusque sur le littoral du Pacifique. Ils ont formé le substratum ethnique de ces vastes régions. Celles-ci furent envahies par les Aymaras, peuple beaucoup plus civilisé, puis par les Quichuas qui submergèrent presque complètement les Urus, véritables aborigènes des hauts plateaux qui ne furent jamais assimilés.

M. Ernest Babelon annonce que la commission du prix Duchalais (numismatique médiévale) a décerné ce prix au *Corpus nummorum italicorum* entrepris sur l'initiative de S. M. le roi d'Italie et rédigé sous sa direction.

M. Babelon annonce ensuite que le prix Edmond Drouin (numismatique orientale) est décerné par la commission à M. R. B. Whithead pour son ouvrage intitulé *Catalogue of coins in the Pendjab* (*Lahore Museum*).

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 16 — 18 avril. — 1914

Roscher, Le nombre sept. — Kahrstedt, Quelques points d'histoire grecque. — Lautensach, L'aoriste. — Burnier et Oltramere, Chrestomathie latine. — Schermann, Un rituel du Ier siècle. — Eusèbe, IX-X, p. Grapin. — Soveri, Le De Spectaculis de Tertullien. — Fessler, Lactance et Cicéron. — Beeson, Isidore. — Monceaux, Saint Cyprien. — Pedersen, Grammaire comparée des langues celtiques, II. — Landau, La cour d'Arthur. — Bonnerot, Saint-Saëns. — Bourgin, Le socialisme français. — Schwemer, L'unité allemande. — Steinhausen, La culture allemande contemporaine. — Isaac, Histoire contemporaine. — Maurette, Etats et nations du globe. — Laband, Droit public allemand, III. — Hermann, Ethique. — Académie des Inscriptions.

W. H. Roscher : **Ueber Alter, Ursprung und Bedeutung der hippokratischen Schrift von der Siebenzahl.** Ein Beitrag zur Geschichte der ältesten griechischen Philosophie und Prosa-literatur (Abhandl. d. philol.-histor. Klasse der kön. Sächs. Gesellsch. d. Wissensch. xxviii, 5). Leipzig, Teubner, 1911; 154 p., grand in-4°.

Le même : **Die neuentdeckte Schrift eines altmilesischen Naturphilosophen** und ihre Beurteilung durch H. Diels in der D. Lit. Ztg. 1911 Nr. 30 (Tir. à part du *Memnon* V, 3/4). Berlin, Stuttgart, Leipzig, Kohlhammer, 1912; vi-44 p. in-4°.

Le même : **Die hippokratische Schrift von der Siebenzahl** in ihrer vierfachen Ueberlieferung zum erstenmal herausgegeben und erläutert (Stud. z. Gesch. und Kultur des Altertums VI, 3/4). Paderborn, Schöningh, 1913; xii-175 p.

En 1906, dans son ouvrage intitulé *Die Hebdomadenlehre der griechischen Philosophen und Aerzte*, M. Roscher avait été amené à parler de l'écrit hippocratique Περὶ Ἑβδομάδων. Il remarquait alors brièvement que les onze premiers chapitres de ce traité représentent une doctrine non seulement indépendante des théories pythagoriciennes, mais aussi en accord avec les théories ioniennes et bien antérieure à Pythagore ; et dans le compte-rendu que j'ai donné dans la *Revue* du 5 août 1907 je disais à ce sujet : « La démonstration me semble probante ». M. R. est revenu sur cette importante question, à laquelle il consacre un volume, pour développer ses arguments et fortifier par de nouvelles preuves ses conclusions précédentes. Il s'appuie principalement sur une division de la terre habitée en 7 parties, comparées à 7 parties du corps humain (chap. 11), où se rencontre cette assertion surprenante, que l'Ionie est le diaphragme du monde,

c'est-à-dire le point central de la civilisation ; la Perse n'y est pas mentionnée, non plus que les colonies grecques de l'occident, tandis qu'au contraire le domaine colonial de Milet y tient une place prépondérante. C'est là une preuve, pense M. R. avec raison, que cette carte du monde doit être attribuée à un ancien philosophe milésien du VIe siècle. A cette démonstration géographique s'ajoutent des considérations d'ordre historique et philosophique qui la confirment singulièrement, et témoignent également de la haute antiquité du Περὶ Ἑβδομάδων. Ce n'est pas tout ; l'étude détaillée des doctrines médicales et surtout des théories cosmologiques contenues dans la partie en question du traité, et leur comparaison avec les principes des anciens médecins et des philosophes présocratiques, conduisent M. R. aux mêmes conclusions. Le reste de l'opuscule hippocratique, qui est de nature purement pathologique, est selon toute vraisemblance d'un autre auteur, et cet auteur est un médecin de l'école de Cnide, ce qui avait déjà été reconnu par Ilberg. Les dernières pages du volume contiennent une esquisse de l'histoire du Περὶ Ἑβδομάδων. Platon semble l'avoir connu ; Posidonios en fit usage ; et Galien, qui cependant ne le considérait pas comme une œuvre d'Hippocrate, le cite souvent, et en a donné un commentaire, qui du reste n'est peut-être pas authentique. Au VIe siècle de notre ère, il fut traduit en latin, traduction barbare dont il reste deux types dans un Ambrosianus (G 108) et un Parisinus (7027) ; et au moyen-âge un savant arabe le traduisit en sa langue ainsi que le commentaire de Galien ; cette version est partiellement conservée dans un manuscrit de Munich (arab. 802).

Les importantes conclusions de M. R. furent contestées par quelques savants, notamment par M. Diels ; convaincu de l'exactitude des résultats de ses recherches, M. R. publia alors dans le périodique *Memnon* une étude qui se compose de deux parties. La première reproduit et développe les arguments déjà invoqués, et analyse de nouveau, par le menu, les onze premiers chapitres du Περὶ ἑβδομάδων ; la seconde est une réponse aux objections de Diels. Il importe d'y signaler deux arguments qui éclairent d'un nouveau jour l'opinion de M. R. Il observe fort justement que la mention de Delphes, réclamée par son contradicteur, eût été au contraire assez étrange dans l'hypothèse qu'il soutient, car alors, avant Pythagore, avant les guerres médiques, ce n'était pas Delphes, mais l'oracle des Branchides qui était le régulateur des cités ioniennes ; et en second lieu, il explique de la manière la plus satisfaisante pourquoi, dans cette ancienne division du monde, la Lydie n'est pas nommée. Suivant Diels, les premiers chapitres du Περὶ ἑβδομάδων seraient l'ouvrage d'un compilateur archaïsant, qui ne peut pas être antérieur à 450, et les deux parties du traité ne seraient pas dues à deux auteurs différents ; mais après la lecture de l'« anticritique » de M. R., cette opinion ne me paraît pas soutenable.

Dans un dernier volume, M. R., pour faciliter à la critique l'appréciation et l'étude de cet opuscule désormais mis à sa juste place, a publié simultanément les diverses rédactions du texte, en colonnes voisines l'une de l'autre. Ces rédactions sont les suivantes : 1° Le texte du Parisinus 2142, qui malheureusement ne va pas au-delà des premières lignes du chapitre V; 2° la traduction latine de l'Ambrosianus G 108, et 3° celle du Parisinus 7027, qui sont complètes, à part une lacune assez considérable dans la première; 4° la traduction en allemand, par Harder, de la version arabe mentionnée plus haut, qui se termine au milieu du chapitre XVII. Cette disposition permettra à ceux qui voudraient pousser plus avant les recherches de comparer les quatre textes, et de traiter plus facilement certaines questions qui méritent d'être étudiées, par exemple la reconstitution de l'original grec et l'émendation des textes latins. La publication de M. R. forme la première partie de son volume, qui est suivie de deux autres. Dans l'une sont réunis les fragments d'une ancienne théorie des hebdomades qui se trouve en plusieurs passages des écrits hippocratiques Περὶ σαρκῶν et Περὶ ἑπταμήνου; l'autre reprend et complète l'histoire du Περὶ ἑβδομάδων dans l'antiquité, au moyen-âge et à notre époque, y compris la critique de Diels et la réfutation de M. Roscher.

My.

U. Kahrstedt, **Forschungen zur Geschichte des ausgehenden fünften und des vierten Jahrhunderts.** Berlin, Weidmann, 1910; vi-283 p.

Les recherches de M. Kahrstedt portent sur quatre points de l'histoire grecque : la politique de Démosthène, la navarchie spartiate, les symmories et le coup d'état de 411 à Athènes. Pour arriver à une appréciation exacte du rôle de Démosthène dans l'histoire de son pays, M. K. a considéré l'ensemble de la politique athénienne, aussi bien à l'intérieur que dans le monde grec et dans le monde barbare; il fallait en effet se représenter non seulement les rapports de la diplomatie d'Athènes avec les puissances voisines, mais aussi les programmes des divers partis qui se disputaient la direction des affaires, de façon à dégager les plans de Démosthène, les idées maîtresses de son action politique, et les causes qui déterminèrent son attitude à l'égard de la Perse et de la Macédoine. M. K. a d'abord établi la chronologie; d'une part les événements de l'empire achéménide : soulèvements partiels en Asie-Mineure, expéditions contre l'Égypte; d'autre part les agissements de Philippe : guerres contre les peuples voisins, intervention en Phocide et en Béotie, opérations en Thrace et dans l'Hellespont; enfin les événements du Péloponnèse. C'est alors seulement, après cet essai de fixation chronologique, que M. K. expose la situation d'Athènes au moment où Démosthène commença à prendre part aux affaires publiques. On notera ici une intéressante discussion sur la politique d'Euboulos, ainsi qu'une explication, qui me paraît très

logiquement déduite, des relations de Démosthène avec le parti de la paix. M. K. me semble dans le vrai en pensant que dans le principe Démosthène n'était pas un adversaire d'Euboulos, et que son opposition commença à se manifester seulement à l'occasion des affaires de Mégalopolis. Du reste, ce que M. K. s'attache à analyser, ce sont les revirements de la politique générale, en Perse, en Macédoine et en Grèce, à partir de la fin de la guerre sociale, et les questions nouvelles que suscitèrent ces changements; la ligne de conduite que Démosthène chercha à faire prévaloir est particulièrement mise en lumière; et nous sommes ainsi conduits, selon l'enchaînement des faits et des circonstances, au milieu des fluctuations de la politique démosthénienne, dont M. K. cherche et découvre souvent les motifs politiques et moraux. En somme, Démosthène, au milieu de difficultés infinies, demeura fidèle à sa politique, qui était d'empêcher un affaiblissement de la Perse, estimant que la force de cet empire était le salut d'Athènes. Mais la guerre avec Philippe éclata, et malgré l'alliance avec Thèbes, ce qui achevait de former la coalition panhellénique contre l'ennemi commun, toutes les combinaisons de Démosthène sombrèrent à Chéronée. — C'est là l'article le plus important et le plus long du volume de M. K.; il a pour titre *Die Politik des Demosthenes*; les trois autres traitent de questions plus particulières. Dans l'un, l'auteur s'occupe de la navarchie à Sparte, et recherche, d'après les dates fournies par les historiens, à quel moment de l'année les amiraux entraient en charge (*Die Antrittszeit der spartanischen Nauarchen*); l'époque normale est, pour plusieurs savants, juin, pour les autres et pour M. K., septembre; c'est, du reste, à cette dernière époque que correspondent la majorité des cas. Un autre essai (*Die athenischen Symmorien*) combat l'hypothèse de Bœckh, suivant laquelle les contributions des symmories seraient un impôt progressif. Dans un dernier article, M. Kahrstedt s'est proposé d'étudier, en comparant les données fournies par Thucydide et par Aristote, par quelles voies les Quatre-Cents, à Athènes, se sont emparés du pouvoir (*Der Staatsstreich von 411*). Ils ont, dit-il, procédé très habilement, en observant autant que possible les formes du droit, et ne sont sortis de la légalité, ce qui du reste est inhérent à toute révolution, que dans les cas d'extrême nécessité, en organisant une ἐκκλησία et en remplaçant l'ancien sénat par un nouveau. L'information de Thucydide, ajoute-t-il, est plus conforme à la légalité que celle d'Aristote.

My.

O. Lautensach, **Die Aoriste** bei den attischen Tragikern und Komikern. Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1911; iv-309 p. Prix : 12 fr. 50 (Forsch. zur griech. und lat. Gramm., I).

Répertoire des formes aoristiques qui se rencontrent dans les poètes dramatiques grecs, aussi bien dans les fragments que dans les pièces

conservées intégralement. Ces formes sont disposées sous les rubriques suivantes : Aoriste simple athématique ; aoriste simple thématique ; aoriste redoublé ; aoriste sigmatique ; aoristes passifs en ην et en θην. Dans chaque section les aoristes sont rangés selon la finale du thème, thèmes vocaliques, thèmes consonantiques, avec les subdivisions usuelles selon la nature de la voyelle ou de la consonne finales. C'est là un travail important, d'une incontestable utilité ; le grammairien et l'historien de la langue grecque y trouveront tous les éléments nécessaires pour analyser, à ce point de vue spécial, la langue des tragiques et des comiques attiques, pour étudier l'usage de ces poètes, pour le différencier de façon plus sûre et plus documentée de l'usage de la prose et des autres genres poétiques. L'ouvrage sera d'autant mieux accueilli que M. Lautensach donne en note deux séries de renseignements ; l'une contient, quand il y a lieu, les références aux grammairiens et lexicographes anciens, Hésychius, Hérodien, les Etymologiques, etc. ; l'autre renvoie aux grammairiens modernes, donne les variantes et les conjectures, et signale souvent l'usage de la forme en question dans les autres écrivains grecs. Voilà donc un bon livre pour l'hellléniste ; il y manque pourtant quelque chose. Pour avoir toute son utilité, un ouvrage de ce genre devrait être complet ; or M. L. n'a pas enregistré toutes les formes aoristiques employées par les tragiques et les comiques, et cela parce qu'il ne l'a pas jugé à propos. On lit p. 121 : « Parmi les aoristes à thème vocalique, nous ne pouvons relever que les plus remarquables ». Cette observation, faite à propos des aoristes sigmatiques, vaut aussi pour les aoristes passifs des mêmes thèmes, et pour quelques autres catégories ; et je comprends très bien que M. L. n'ait pas voulu s'astreindre à mentionner tous les aoristes des verbes en άω etc., qui se rencontrent dans les drames attiques, ce qui eût fait 600 ou 700 mots de plus environ. Mais la question n'est pas là ; il s'agit de savoir si telle ou telle forme aoristique appartient ou non à l'usage des poètes de la scène ; et pour qu'un livre spécial comme celui de M. L. soit vraiment instructif, il faut, selon moi, qu'on y trouve le renseignement cherché. Voici, par exemple, un verbe θροέω, aimé des tragiques ; ont-ils employé son aoriste ? M. L. ne dit ni oui ni non, ne le citant pas ; et pourtant il serait utile de savoir que l'aoriste ἐθρόησα est rare et se trouve une fois dans Sophocle (*Aj.* 947 chœur). Un autre exemple : le verbe θυμοῦμαι est fréquent dans la tragédie, et M. L. en cite le participe θυμωθείς. Mais à côté du futur θυμώσομαι, y a-t-il un aoriste ἐθυμωσάμην ? Ici encore M. L. ne nous renseigne pas, et il intéressera pourtant l'historien de la langue de savoir que cette forme se trouve une fois, au participe, dans Euripide (*Hel.* 1343 chœur). De même pour d'autres verbes ; il y en a dans le nombre dont les aoristes sont relativement rares, et l'on aimerait à savoir si les poètes dramatiques en ont fait usage. Je crois qu'il eût été possible, pour satisfaire à ce desideratum, d'enregistrer dans l'Index, ou dans

un index à part, tous les aoristes non mentionnés dans le cours du volume, en réduisant le nombre des références pour ceux qui se lisent souvent ; c'eût été l'affaire d'une dizaine de pages, au plus. Autrement, il importe assez peu de connaître, par exemple, le nombre total des aoristes sigmatiques des verbes en έω, si l'on ne sait pas quels ils sont [1]. En dehors des catégories dans lesquelles les omissions de M. Lautensach sont volontaires, j'ai noté trois aoristes qui auraient dû être mentionnés : ἐξέδειρα (Eur. *Hel.* 824), ἐδειμάμην (Eur. fr. 1117, 22), et le participe ἀμέρσας (Eur. *Hec.* 1027 chœur). — Ce volume est le premier d'une collection intitulée *Forschungen zur griechischen und lateinischen Grammatik*, publiée sous la direction de MM. Kretschmer, Skutsch et Wackernagel.

My.

Ch. E. Burnier et A. Oltramare, **Chrestomathie latine.** Paris, Payot, s. d. (reçu en 1913), 351 p., in-8°. Prix cartonné : 3 fr. 75.

Cette chrestomathie est destinée à combler les lacunes que laissent dans les classes la lecture des ouvrages isolés. Les auteurs croient, avec raison, que « les Latins sentent et pensent d'une façon qui nous est moins étrangère que celle des Hellènes » ; ils se proposent à la fois de rajeunir l'étude du latin, en sortant du cercle habituel des textes, et de montrer « le caractère vraiment moderne et la variété des richesses littéraires de Rome ». Le choix des morceaux répond parfaitement à ce programme ; ils sont au nombre de 180 et vont du tombeau des Scipions et de Plaute à Rutilius Namatianus. Ennius, Caton, Lucilius, l'*Appendix vergiliana*, Vitruve, Calpurnius, les auteurs chrétiens figurent à côté d'auteurs plus connus. Les textes sont généralement bien choisis ; il eût été adroit, dans la première élégie de Tibulle (p. 115), de faire la coupure de manière à ne pas rapprocher deux pentamètres. On aurait aussi préféré trouver II, 1, ou un extrait, à la place d'un des morceaux des élégies déliennes. Chaque auteur est introduit par une notice de quelques lignes, trop brève pour ne pas être insignifiante ; les notes sont rares (8 pour 104 vers de Plaute, 9 pour 77 vers de Tibulle, etc.), purement historiques et littéraires. Systématiquement, les auteurs ont exclu les notes grammaticales, qui auraient pris trop de place. C'est là dessus que l'on peut supposer des méthodes d'enseignement différentes en Suisse et en France. Les données d'ordre littéraire seraient inutiles chez nous, puisqu'elles sont exposées avec le développement nécessaire dans des ouvrages spéciaux. On ne voit pas, au contraire, comment nos élèves pourraient se tirer de la traduction de ces textes, ordinairement diffi-

1. On regrettera également l'insuffisance d'une brève indication comme celle-ci p. 216 : « Aoristes en -υρα. Les quatre aoristes en -υρα, ὠδυράμην, ἔσυρα, ἐμαρτυράμην, σκαλαθῦραι se rencontrent soit dans la tragédie, soit dans la comédie ». Rien de plus ; une référence, n'en fût-il qu'une, serait bien plus utile.

ciles, sans indication sur des constructions et des tours différents de la langue telle qu'ils la connaissent. Que ces notes s'appellent grammaticales ou explicatives, un recueil de ce genre exige un commentaire. Il faut croire que les professeurs ont beaucoup de temps en classe et peuvent eux-mêmes faire la préparation. Mais ils ne seraient pas fâchés sans doute d'être aidés par une sorte de livre du maître. Et l'on est un peu étonné de voir les auteurs destiner leur volume à la « lecture cursive », et à « l'interprétation rapide ». Heureux Suisses! Quand M. von Wilamowitz a publié sa chrestomathie, il y a joint un volume de notes.

J. D.

Ein Weiherituale der römischen Kirche am Schlusse des ersten Jahrhunderts herausgehoben von Theodor Schermann, Walhalla-Verlag, München-Leipzig, 1913. Prix : 4 M.

On sait le grand nombre de « constitutions » ecclésiastiques et de formulaires canoniques que nous a légué l'ancienne littérature chrétienne (Didaché; Didascalie apostolique; Constitution apostolique; Constitution égyptienne; Canons d'Hippolyte; Testament de Notre-Seigneur; Constitution des Apôtres; *Constitutiones per Hippolytum*). Ces documents ont été étudiés de très près par des critiques tels que Funk, Harnack, H. Achélis, E. Schwartz. Les questions relatives à leur dépendance réciproque et à leurs sources sont loin d'être élucidées. On admet généralement que, la Didaché mise à part, aucune de ces compilations juridiques n'est antérieure au IIIe siècle.

Or M. Th. Schermann croit avoir réussi à extraire de la « Constitution égyptienne » (*ägyptische Kirchenordnung*), spécialement de la récension latine publiée en 1900 par E. Hauler d'après un palimpseste de Vérone (s. VIII), un rituel beaucoup plus ancien, qui remonterait au Ier siècle et dont le pape Clément serait l'auteur.

Cette *traditio ecclesiastica Clementis* (c'est le titre qu'il lui donne) se compose d'une courte introduction où l'auteur revendique les droits de son magistère; de formules de prières pour l'ordination de l'évêque, pour l'oblation de l'huile, du fromage et des olives, pour l'ordination du prêtre, pour la consécration du diacre; elle offre enfin une réglementation des privilèges des confesseurs de la foi et un sommaire des devoirs des laïques. Tout cela forme un total de 196 lignes dans la transcription qu'en donne M. Schermann.

Si la pièce devait être rapportée indubitablement à l'époque et à l'auteur que lui assigne S., le prix en serait considérable. Nous aurions là, sur la primauté de l'Église romaine à la fin du Ier siècle, sur la hiérarchie ecclésiastique et les modalités de la vie intérieure de l'Église, sur le rôle joué, à côté de l'Écriture sainte, par la « tradition », un témoignage capital. Malheureusement, la chaleureuse conviction de l'auteur ne saurait dissimuler ce que sa thèse a de con-

jectural et d'incertain. Une simple allusion à « l'ignorance » et à « l'erreur » d'adversaires innommés, visés dans la préface, suffit à M. S. pour établir une connexion entre ce règlement rituel et la première *Épitre* de Clément de Rome aux Corinthiens, où certains opposants aux πρεσβύτεροι se voient également réprimandés. Il faut avouer que le lien est un peu frêle. Il est exact, d'autre part, que le nom de Clément est cité dans les *Constitutions apostoliques* (VI, XVIII) comme celui de l'intermédiaire qui a assumé la tâche de faire connaître aux Églises la doctrine des Apôtres. Mais parmi tant de pseudépigraphes, est-on obligé d'admettre que ce nom ait été imposé par une tradition authentique, plutôt que choisi pour son antique prestige par la fantaisie du rédacteur anonyme ?

Le commentaire érudit que M. Schermann a joint à son texte mérite beaucoup d'éloges ; mais la plus grande réserve s'impose à l'égard de sa thèse fondamentale, qu'il affirme plus qu'il ne la démontre.

P. de L.

Textes et Documents pour l'Etude historique du Christianisme, publiés sous la direction de Hippolyte Hemmer et Paul Lejay. Eusèbe, *Histoire Ecclésiastique*, livres IX-X*; Sur les Martyrs de Palestine*, texte grec et traduction française, avec un Index général des deux ouvrages, par Emile Grapin. Paris, A. Picard, 1913. Prix : 6 fr.

Inaugurée en 1904, la collection Hemmer-Lejay comprend actuellement dix-sept volumes. C'est un débit modeste. La *Bibliothek der Kirchenväter* qui s'édite à Kempten et Münich sous la direction de MM. Carl Weyman, Th. Schermann et Bardenhewer depuis 1912, en est déjà à son quinzième tome, et les éditeurs se sont engagés à en livrer soixante en six ans.

Cette différence de rendement s'explique par une raison fort simple. C'est qu'il est beaucoup plus aisé de trouver en Allemagne qu'en France des collaborateurs sérieux, et qui soient préparés par leurs travaux antérieurs à une besogne de ce genre. — Au surplus, pour les volumes déjà parus, la collection Hemmer-Lejay soutient très avantageusement la comparaison avec l'entreprise allemande. Elle donne, en face de la traduction, le texte grec ou latin (de quoi la *Bibliothek* s'est dispensée) ; elle fournit des notes succinctes, mais bien au point, et d'amples *Indices*. Elle fait honneur à la science française, et il est à souhaiter que, bon an mal an, elle continue à se développer.

Le tome III de la traduction d'Eusèbe sera particulièrement goûté. Une introduction fort alerte y résume les données essentielles sur la vie et les ouvrages d'Eusèbe. L'hypothèse de M. Schwartz sur les « quatre éditions » de l'*Histoire Ecclésiastique* y est expliquée, et critiquée avec pénétration. L'auteur de cette préface (lequel a eu la

modestie de ne pas signer son travail, mais se fait reconnaître, à son style original, pour l'un des deux directeurs de la collection, philologue de premier rang) démonte à merveille le mécanisme de l'*Hist. Eccl.*, et marque le rapport de la méthode historique d'Eusèbe avec les traditions de l'historiographie grecque. Un chapitre spécial est consacré aux éditions et traductions antérieures. En réalité, de traduction française il n'en existe qu'une, celle de Monsieur Cousin « Président en la Cour des Monnoyes » (Paris, 1675). On se divertira à lire les pages où sont décelées les ruses de style et prudentes omissions par lesquelles le Président Cousin sut nettoyer le texte d'Eusèbe de toute formule choquante au regard de l'orthodoxie trinitaire (p. LXXVII-LXXXVI). Viennent ensuite le texte grec et la traduction des deux derniers livres de l'*Hist. Eccl.*, le IXe et le Xe (p. 2-169), et de l'opuscule sur *les Martyrs de la Palestine* (p. 170-301). Il existe de ce dernier ouvrage deux récensions, une récension brève qui subsiste intégralement; une récension longue dont nous n'avons plus, en grec, que des fragments. Ces deux recensions sont données l'une et l'autre dans le présent volume, et de telle façon que la comparaison puisse se faire aisément. Un appendice est consacré aux notes, d'une érudition très personnelle (p. 303-333). Le livre se ferme sur un *Index Général* de plus de deux cents pages (p. 335-538), qui à lui seul en vaudrait l'achat. Nulle part, pas même dans la grande édition du *Corpus* de Berlin, la riche matière de l'*Hist. Eccl.* n'a été plus minutieusement, plus commodément découpée. M. Grapin, et les directeurs de la Collection, ont rendu là à l'histoire ecclésiastique et profane, un service signalé et ils méritent un juste tribut de gratitude [1].

Pierre de LABRIOLLE.

De ludorum memoria praecipue Tertullianea capita scripsit... HENRICUS F. SOVERI. Helsingforsiae, ex officina societatis litterariae Fennicae, 1912.

Les œuvres de Tertullien offrent des renseignements innombrables, et jusqu'ici mal exploités sur la civilisation antique. MM. Geffcke et Norden [2] les considèrent à juste titre comme une source très importante pour l'histoire de l'époque impériale. M. Soveri, ayant commencé à en extraire les passages relatifs aux choses romaines, s'est vite aperçu qu'une semblable entreprise l'entraînerait beaucoup trop loin. Finalement il a pris le parti de concentrer son effort sur le *de Spectaculis*, et la présente dissertation n'est pas autre chose qu'un commentaire érudit de ce traité. A dire vrai l'auteur n'en suit pas le détail pas à pas : il choisit un certain nombre d'affirmations émises par Tertullien, et il les discute au point de vue historique et archéo-

1. Je regrette l'omission d'une rubrique *Ecriture sainte* où des données comme celles d'*H. E.*, VI, II, 7 et s.; VIII, II, 1; *Mart. Pal.*, XI, 4, etc. eussent été recueillies. Il faudrait aussi un article *Subintroductae* : voy. *H. E.*, VII, XXX, 12.

2. *Einl. in d. Altertumwiss.*, III (1912), p. 247.

logique. Ses différents chapitres sont intitulés *De origine ludorum; de ludorum nominibus; de locis ludorum; de apparatibus artificiisque ludorum* (A. *de ludis circensibus;* B. *de ludis scaenicis;* C. *de muneribus et uenationibus;* D. *de agonibus*). L'opuscule se ferme sur une étude sommaire du plan et des sources du *de Spectaculis.*

Le « matériel » dont dispose M. Soveri est fort riche et même un accablant. C'est à ces débauches d'érudition que les débutants se trahissent. Plus d'éclectisme n'aurait point nui à l'intérêt de son travail; et l'art y eût aussi trouvé son compte. Ce répertoire de textes ne sera d'ailleurs pas inutile pour l'histoire des jeux antiques et pour l'intelligence du *de Spectaculis* [1].

P. de L.

Benutzung der philosophischen Schriften Ciceros durch Lactanz, von Franz Fessler, Hofkaplan in Dresden. Leipzig, Teubner, 1913. Prix : 2 m. 50.

Ce n'est pas d'hier que Lactance a été appelé le « Cicéron chrétien ». « Cicéron, écrit M. Pichon, est à lui seul pour Lactance une source aussi importante que tous les autres écrivains réunis [2] ». Les travaux de H. Limberg, de B. Barthel, de Zielinski, sans compter les innombrables références collectionnées par Brandt pour son édition de Lactance dans le *Corpus* de Vienne, ont démontré jusqu'à l'évidence les emprunts de pensée et de forme que Lactance a faits à l'œuvre de Cicéron. Pourtant cette question des rapports du philosophe et de l'apologiste est loin d'être épuisée. Il y aurait moyen d'étudier de plus près qu'on ne l'a encore tenté cette parenté intellectuelle, et de déterminer avec plus de précision la méthode dont use Lactance quand il exploite son auteur de prédilection.

Le travail de M. Franz Fessler est un simple coup de sonde en cette direction. M. F. annonce dans sa préface sa ferme intention de ne pas traiter la question à fond et il n'a que trop fidèlement suivi son dessein de demeurer superficiel. Il ne traite sérieusement que des deux premiers livres des *Institutions divines* (p. 8-42). Pour les cinq autres, il se contente d'un tableau synoptique assez sommaire (p. 43-54). Même dans la partie la plus détaillée, on voudrait une confrontation plus approfondie, une plus minutieuse analyse. Puis c'est une idée singulière d'avoir établi ces parallèles d'après l'édition périmée d'Heumann (1736), au lieu d'utiliser l'édition de Brandt, où la tradition manuscrite se reflète bien plus fidèlement que dans nulle autre. Somme toute, l'étude de M. F. n'est point pour décourager ceux qui

---

1. M. S. (p. 147) accepte beaucoup trop vite l'interprétation de Wuensche (*Sethianische Verfluchungstafeln aus Rom*, Leipzig, 1898) sur l'adoration de Typhon-Seth dans la secte gnostique des Séthiens. M. Schürer en a decelé les faiblesses dans la *Theol. Litteraturzeitung*, 1899, p. 108 et s.

2. *Lactance. Etude sur le mouvemeut philos. et relig. sous le règne de Constantin*, Paris, 1902, p. 246.

songeraient à discuter à nouveau le même problème littéraire et philosophique [1].

P. DE L.

Quellen und Untersuchungen zur lateinischen Philologie des Mittelalters begründet von Ludwig Traube. Vierter Bd, Zweites Heft. **Isidor-Studien**, von Charles Henry BEESON, München, C. H. Beck, 1913. Prix : 7 M.

On a beaucoup étudié en ces derniers temps l'œuvre d'Isidore de Séville. M. W. M. Lindsay a donné en 1911 une édition critique des *Origines* (ou *Etymologiae*). M. A. Philipp a approfondi les sources historiques et géographiques de cette compilation fameuse (Berlin, 1913). Mais pour se former une idée de la prodigieuse diffusion des *Origines* en Occident, au moyen âge, il faut lire les *Isidor-Studien* de M. Beeson. M. B. y a collectionné tous les manuscrits *non espagnols* qu'il a pu trouver jusque vers le milieu du IXe siècle, et il en donne la liste par pays. Ce simple catalogue est à soi seul instructif et montre le rayonnement de l'influence exercée par le *Doctor egregius, ecclesiae catholicae nouissimum decus*, comme l'appela le VIIIe concile de Tolède (653). C'est en France que la science isidorienne a été d'abord le plus fêtée ; mais un grand nombre de manuscrits sont aussi d'origine irlandaise. On sait, au surplus, le rôle important joué par l'Irlande dans le développement de la « culture » du moyen-âge.

Vers la fin de son travail, M. Beeson publie d'après une quinzaine de manuscrits plusieurs *tituli* en vers qu'il est disposé, sur le témoignage formel de la tradition manuscrite, à attribuer à Isidore, en dépit de l'opinion contraire d'Ebert et des doutes de Manitius. Ces petites pièces offrent ailleurs un intérêt fort modeste.

P. DE L.

Saint Cyprien, par Paul MONCEAUX (Collection *les Saints*), Paris, Gabalda, 1914. Prix : 2 fr.

Le *Saint Cyprien* de M. Monceaux n'est pas un ouvrage nouveau. M. Monceaux a simplement reproduit le tome II de sa remarquable *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, à l'exception des deux cents premières pages, relatives à l'Église d'Afrique et à la littérature africaine contemporaine de Cyprien. Il a cru devoir écarter également un chapitre érudit sur la chronologie des œuvres du saint, ainsi que les notes et références. Les retouches de détail sont peu nombreuses, et n'ont guère d'autre objet que de supprimer ou d'adoucir

---

1. M. F. a eu tort de reprendre après Mecchi et Colvanni l'hypothèse d'après laquelle le *cognomen* de Lactance, Firmianus, démontrerait qu'il était originaire de Firmum, dans le Picenum. L'ethnique de Firmum n'est pas Firmianus, mais Firmanus (cf. l'*Onomasticon* de DE VIT, III. 69.

certaines réflexions dont le grand public, auquel le livre est destiné, se serait étonné peut-être [1].

C'est sans doute sous l'empire de la même préoccupation que M. Monceaux a laissé en dehors de son cadre les âpres discussions dont l'attitude de saint Cyprien à l'égard de la papauté a été l'objet en ces dernières années. Somme toute, à qui veut prendre une idée d'ensemble du grand évêque, de sa physionomie morale et de son action, cet opuscule de vulgarisation doit suffire. Pour qui cherche un instrument de travail, le volume correspondant de l'*Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne* offre une matière plus riche, et un ample appareil de « justifications » scientifiques dont l'ouvrage récent a dû être délesté.

P. de L.

Holger Pedersen, **Vergleichende Grammatik der keltischen Sprachen**. Zweiter Band. Bedeutungslehre (Wortlehre). Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1913; gr. in-8°, xv-842 p. Prix : 23 m.

Ce volume qui termine, au bout de cinq ans, la grammaire comparée des langues celtiques, est d'un plan plus simple que le précédent (voir *Revue critique*, 1910, n° 49). Il comprend l'étude de la composition, la dérivation, la déclinaison des noms et des adjectifs, l'emploi des cas, les pronoms personnels, démonstratifs, interrogatifs, indéfinis et relatifs, les préverbes, la syntaxe du verbe, la flexion des modes et des temps à la voix active, le déponent et le passif, et les formes nominales du verbe. Cette première partie, qui constitue essentiellement la grammaire, se termine à la page 418. La seconde partie, qui occupe les pages 419-658, est un recueil de paradigmes, d'abord du verbe d'existence et du verbe copule en gaélique et en brittonique, puis de tous les verbes irlandais qui offrent quelque irrégularité. Cette liste, rangée par ordre alphabétique des racines, est, du point de vue pratique, la portion la plus importante de l'ouvrage de M. Pedersen; car, si l'on pouvait, à la rigueur, attendre encore quelques années une comparaison des grammaires des principales langues celtiques, le manque, jusqu'à ce jour, d'un répertoire des formes verbales du vieil irlandais retardait singulièrement les progrès de l'étude historique de la conjugaison. Ascoli, dans son *Glossarium palaeohibernicum*, que la mort de l'auteur a laissé inachevé, avait donné le modèle, que M. Pedersen a suivi. Mais celui-ci ne s'est pas borné à la langue des gloses et il a étendu ses enquêtes aux formes verbales archaïques conservées par des manuscrits de l'époque du moyen irlandais. C'est donc un répertoire exact et complet, mais dont l'usage n'est, malheureusement, point facilité aux débutants. Pour l'utiliser,

1. Comp. *Hist. litt.*, II, 229-231 et *Saint Cyprien*, p. 38; *Hist. litt.*, p. 339 et *Saint Cyprien*, p. 158.

il faut en effet savoir décomposer un verbe irlandais en ses éléments variés : préverbe, infixe, racine, caractéristiques de modes, de temps et de personnes, affixes démonstratifs; car l'index alphabétique, pourtant copieux (environ 7,000 mots), qui termine le volume (p. 681-748) est loin de contenir toutes les formes relevées par l'auteur. Peut-être eût-il été préférable de faire du répertoire des verbes irlandais, qui n'était point un élément essentiel de cette grammaire comparée, un livre à part, avec un index de toutes les formes sans aucune exception.

Quelqu'imparfait que soit cet instrument de travail, il n'en faut pas moins remercier M. Pedersen de nous l'avoir donné comme complément de sa grammaire comparée. La comparaison tient moins de place dans ce volume que dans le précédent ; la morphologie du brittonique, si l'on considère surtout la déclinaison et la conjugaison, est assez peu comparable à celle du gaélique, et le plus souvent M. P. a relégué dans des remarques les débris de l'ancienne flexion brittonique. De même, l'histoire qui tenait une si grande place dans les chapitres consacrés à la phonétique, apparaît moins souvent dans la morphologie. C'est que les créations et les confusions récentes de la morphologie n'importent point tant à la grammaire comparée que les sons de la langue moderne qui, le plus souvent, constituent le seul indice sûr pour démêler les graphies de la langue moyenne et ancienne. La syntaxe est singulièrement écourtée ; quelques brefs chapitres sur l'emploi des cas, des pronoms et du verbe mis à part, les questions relatives à l'ordre et au groupement des mots, à la phrase nominale, à la coordination et à la subordination, ne sont qu'incidemment mentionnées, alors qu'elles constituent, si je ne me trompe, les plus originales caractéristiques des langues celtiques, et qu'elles prêtent à d'intéressantes comparaisons entre le breton et le gaélique.

Quoi qu'il en soit de ces quelques réserves sur la composition de l'œuvre considérable que M. P. n'a pas craint d'entreprendre, avant que le relevé des dialectes irlandais n'ait été entrepris systématiquement et avant que l'*Atlas linguistique de la Basse-Bretagne*, lequel est en bonne voie, n'ait encore paru, il faut féliciter l'auteur d'avoir rassemblé et coordonné tant de renseignements précis et d'explications ingénieuses, sur les phénomènes phonétiques et morphologiques des langues celtiques.

G. Dottin.

Hebrew-German Romances and Tales, and their relation to the Romantic Literature of the Midle Ages. Part I. Arthurian Legends by Dr Leo Landau, M. A. (Teutonia. Arbeiten zur germanischen Philologie herausg. von Dr Phil. Wilhelm Uhl). Leipzig, E. Avenarius, 1912. In-8°, lxxxvi-151 pp. et 4 fac-similés, 6 m.

Un certain nombre d'œuvres poétiques ont été, au moyen âge,

transcrites en hébreu. Il arrive parfois que ces œuvres, disparues sous la forme allemande, soient conservées de cette façon. C'est ce qui s'est passé pour la *Cour d'Arthur* dont aucun texte ne nous est resté en allemand. C'est donc un service qu'a rendu M. Landau aux études de germanistique en mettant les chercheurs à même de lire cette poésie arthurienne, connue seulement par une transcription ancienne, celle de Wagenseil, qui est défectueuse et que M. Landau reproduit pour l'édification des chercheurs.

La *Cour d'Arthur* n'est pas un poème tout à fait original. Déjà von der Hagen avait reconnu qu'il était apparenté au *Wigalois* de Wirnt de Gravenberg. Mais ce savant — c'était aussi l'avis d'autres — pensait que c'est d'une version en prose du *Wigalois* que dérive la *Cour d'Arthur*. M. Landau ne partage pas cette opinion et voit dans le poème qu'il édite une forme plus proche du *Wigalois* en vers que de la version en prose. Ses arguments paraissent mériter l'adhésion.

F. Piquet.

Jean Bonnerot, **C. Saint-Saëns, sa vie et son œuvre**. A. Durand, Paris. s. d., 179 p.

Ce livre n'est point un essai de critique musicale. C'est une biographie documentée « au jour le jour des œuvres » d'un des plus savants et des plus puissants musiciens de notre époque. Les renseignements qu'il contient sont puisés aux meilleures sources, puisqu'ils proviennent en grande partie des souvenirs personnels du maître. On y trouvera de curieuses indications sur la jeunesse et la formation de Saint-Saëns, enfant prodige, qui en 1842, c'est-à-dire à sept ans, dédiait à Ingres un *adagio*, et qui en 1845 jouait du Bach et du Beethoven devant la duchesse d'Orléans. En 1853 Saint-Saëns était organiste de l'église Saint-Merry, en 1858 de la Madeleine (il devait le rester jusqu'en 1877). Les autres périodes de la vie de Saint-Saëns sont mieux connues; mais sur chacune d'elles, M. Bonnerot nous donne des détails inédits, dont bénéficiera l'histoire de la musique. Les plus intéressants me semblent relatifs à la composition des œuvres dramatiques de Saint-Saëns, de *Samson et Dalila* en particulier. Mais M. Bonnerot ne néglige point Saint-Saëns pianiste et exécutant en public. Les principaux concerts, auxquels il a pris part, sont rappelés et sur beaucoup d'entre eux de curieuses anecdotes sont racontées : c'est de la chronique rétrospective, et souvent piquante. L'auteur procède d'ailleurs avec une suffisante impartialité, et une absence complète de tout parti pris d'adulation. Il cite ou discute les critiques contemporaines, adressées aux œuvres de Saint-Saëns ; quelques-unes paraissent singulièrement antédiluviennes. Sur les candidatures de Saint-Saëns à l'Institut, sur ses relations avec ses confrères français ou étrangers, Liszt, Massenet, Gounod, etc., sur ses voyages

à l'étranger, ses tribulations en Allemagne, ses fugues (pour raison de santé) aux Iles Canaries, nous sommes exactement renseignés par M. Bonnerot. En conclusion quelques lignes sobres. L'auteur s'efface devant le maître, dont il fait la biographie. L'illustration, entièrement documentaire, est fort bien adaptée au texte.

C. G. Picavet.

— Dans la petite collection de l'*Histoire par les Contemporains*, M. M. G. et H. Bourgin ont réuni sous ce titre : *Le socialisme français de 1789 à 1848* (Hachette, 1912, in-8, 111 pages), un choix de textes pris non seulement dans les ouvrages des théoriciens, mais dans les écrits des hommes d'État ou des « militants » journalistes et révolutionnaires. Ils semblent avoir cédé souvent à la tentation de révéler des documents ignorés, plutôt qu'au désir de faire bien connaître les hommes et les œuvres dont l'action fut prépondérante. Ainsi la part faite à Louis Blanc (pp. 73-74) paraît bien restreinte. Ce petit volume rendra service aux étudiants et intéressera les simples curieux. — R. G.

— M. Richard Schwemer a composé pour la série *Aus Natur und Geisteswelt* deux petits recueils sur l'histoire de l'unité allemande, intitulés *die Reaktion und die Neue Aera* et *vom Bund zum Reich* (Leipzig, Teubner, 1912, in-12, 103 et 112 p.). C'est un exposé naturellement très sommaire, un peu lourd de style, d'inspiration nationale et libérale. Bismarck tient naturellement la place principale, mais l'admiration de l'auteur pour lui, si elle le porte à une grande indulgence, ne l'aveugle pas. — R. G.

— La *Kulturgeschichte der Deutschen in der Neuzeit* de M. Steinhausen est une revue très générale du sujet, où l'on trouvera pourtant des témoignages curieux sur la culture française en Allemagne aux XVIIe et XVIIIe siècles, et une intéressante conclusion sur les caractères actuels de la société cultivée dans l'Empire. L'auteur en a bien vu, et marqué d'un trait juste les points faibles, et il précise la part du réalisme économique et du vieil idéalisme dans l'esprit des Allemands d'aujourd'hui. (Collection *Wissenschaft und Bildung*. Leipzig, Meyer, 1912, in-12, 158 p.). — R. G.

— La librairie Hachette a mis en vente deux petits aide-mémoires d'*Histoire contemporaine* (1789-1912) et de géographie universelle (*États et nations du globe*) dûs l'un à M. Isaac et l'autre à M. Maurette (1912, in-16, 232 et 328 p., 2 fr. et 2 fr. 50). Le premier est un sommaire de faits et de dates, qui n'est ni moins ni plus exact que les mementos existants et destinés aux candidats bacheliers amateurs d'une préparation rapide. Le second fait moins appel à la mémoire, cherche davantage à mettre en valeur des idées, utilise adroitement les artifices typographiques, les cartes simplifiées, les diagrammes. Il peut être recommandé aux personnes qui ont besoin de renseignements sommaires, mais précis et faciles à retenir, surtout sur la géographie économique. Il fournirait un excellent guide pour l'enseignement primaire et les classes élémentaires des lycées. — R. G.

— La 5e édition, remaniée, du *Staatsrecht des Deutschen Reiches* de M. Laband est en voie de publication. Elle comprend 4 vol., dont le 3e qui vient de paraître (Mohr, 1913, 524 p. 12 M.), traite en 4 chap. (X à XIII) les affaires étrangères (ambassades et consulats), les services publics de communication (postes, télégraphes et chemins de fer), les affaires intérieures (banques, monnaies, poids et mesures, police industrielle, patentes, navigation maritime et fluviale, police

médicale et vétérinaire, lois protectrices du travail), enfin, organisation judiciaire de l'empire. — Th. Sch.

— L'*Ethik* de M. Hermann (Marbourg) en est aussi à sa 5e édition (Mohr, 1913, xv-237 p. 4 M. 50) augmentée de 8 p., bien que de nombreux passages aient été supprimés. La plupart des changements affectent les §§ 4 (but de la morale), 18 (morale et religion) et 21 (la foi chrétienne en tant que conscience du pardon divin). L'index a disparu, parce que « ce livre ne peut être utile que s'il est lu en entier et si chaque lecteur se fait son propre index ». 2 parties : vie naturelle et pensée morale. — La vie chrétiennement morale. Chaque partie a deux subdivisions; d'une part : conception de la morale comme construction (*Gestaltung*), parfaite de la vie humaine par l'instinct naturel — pensée morale comme acte par lequel l'homme se distingue de la nature ; d'autre part : naissance de la vie chrétienne (pour la régénération et la conversion), épanouissement de la vie chrétiennement morale (service de Dieu dans la famille, le société et l'État — transformation du chrétien au service de Dieu). — Th. Sch.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 3 avril 1914.* — M. Héron de Villefosse signale une inscription latine découverte à Thibiuca, dans la vallée de la Medjerda, par M. Fleury du Sert, maire de Tebourba (Tunisie). Elle concerne un personnage nommé Sextus Caecilius Aemilianus qui avait été questeur de la province d'Afrique et dont la candidature à cette fonction avait été recommandée à l'empereur. On avait déjà trouvé dans les mêmes ruines plusieurs inscriptions relatives à des personnages de la même famille.

M. Henri Cordier annonce que la commission du prix Stanislas Julien a accordé un prix de 100 fr. à l'ouvrage du Dr W. de Visser, intitulé : *The Dragon in China and Japan*, et une récompense de 500 fr. au livre du P. Hoang, continué par les PP. J. Tobar et H. Gauthier : *Catalogue des tremblements de terre signalés en Chine d'après les sources chinoises* (1767 a. C.-1895 p. C.).

M. Perrot, secrétaire perpétuel, donne lecture du télégramme suivant : « Arrivés Hantchonfou bonne santé, résultats archéologiques intéressants », expédié par le Dr Victor Segalen, chargé d'une mission dans la Chine occidentale par l'Académie.

M. Henri Omont lit une note de M. Louis Bréhier sur les miniatures des Homélies du moine Jacques et le théâtre religieux à Byzance.

M. Homo, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, fait une communication sur les maisons de rapport et la crise des loyers dans la Rome impériale. A l'exception des riches qui avaient leurs maisons particulières (*domus*), l'ensemble de la population habitait des maisons de rapport, connues sous le nom général d'*insulae*. Ces maisons, très hautes, mal bâties, étaient fort peu confortables. L'absence de moyens commodes de transport contraignait la population à s'entasser dans le centre de la ville. Aussi le prix des loyers était-il fort élevé et Rome, sous l'Empire, connut-elle, à ce point de vue, une crise intense qui, malgré différents palliatifs, ne fit que s'aggraver jusqu'à la fin du ive siècle. — MM. Viollet, Cuq, Salomon Reinach, Dieulafoy et Thomas présentent quelques observations.

M. Henri Cordier communique deux notes de M. Bonnel de Mézières, chargé d'une mission en Afrique. La première de ces notes est relative à l'emplacement de la ville ancienne de Tirekka sur le Niger; la seconde concerne l'histoire d'une colonie israélite qui aurait autrefois existé dans les régions de Tendirma (Niger) et du lac Fati (territoire de Goundam). M. Bonnel de Mézières annonce, en outre, qu'il vient d'arriver à Oualata, capitale du Hodh, et qu'il entreprendra incessamment des fouilles à Ghana.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — 25 avril — 1914

ROBBINS, Les commentaires de la Genèse. — F. PFISTER, Les reliques I, et II. — H. LÉVY-BRÜHL, Les élections abbatiales en France, I. — PACHEU, Jacopone. — HAUVETTE, Boccace. — REDSLOB, Les théories de la Constituante. — KARMIN, La question du sel pendant la Révolution. — FRIEDENSBURG, Cavour, I. — FESTER, La candidature Hohenzollern. — RANC, Souvenirs. — RODES, La Chine et le mouvement constitutionnel. — ALBIN, Allemagne et France. — DJUVARA, Cent projets de partage de la Turquie. — FAGUET, En lisant Corneille. — BONTOUX, Veuillot. — MARTIN-MAURY, Les nouveaux païens. — GIRAUD, Les maîtres de l'heure.

The hexaemeral literature, a study of the Greek and Latin commentaries on Genesis, by Frank Eg. ROBBINS. Chicago, The University of Chicago press; Londres, The Cambridge university press; 1912. v-104 p., in-8°.

Cette thèse de Chicago comprend sept chapitres : 1° Influence de la philosophie grecque sur les anciens commentaires de la Genèse ; 2° Philon et les écrits juifs sur l'Hexaéméron ; 3° Anciens ouvrages sur le sujet avant Basile; 4° Basile ; 5° Successeurs de Basile; 6° Augustin ; 7° D'Erigène jusqu'à la Renaissance. Suit un index alphabétique, avec notices, de tous les ouvrages connus qui ont eu pour sujet l'œuvre des six jours. Cet index a dix pages. Le sujet est immense. Il n'était pas recommandé pour une thèse de cent pages et pour l'œuvre d'un débutant. Aussi est-il curieux de voir que l'étude s'amincit à mesure qu'elle s'avance. Le premier chapitre est étoffé, il a 23 p., il contient des remarques intéressantes. Le deuxième chapitre est déjà un peu moins nourri, bien qu'en un certain sens la matière soit plus étendue. Le troisième est étriqué (8 p.). Nous sommes à peu près à la moitié de la dissertation. Mais enfin on peut tirer de là une idée du sujet, sauf à recourir à d'autres ouvrages pour plus de renseignements. Sur certains points, les notes de M. Robbins, pleines de références, rendront service. Il devrait reprendre le sujet et en tirer un livre que nous n'avons pas.

M. D.

Fr. PFISTER, **Der Reliquienkult im Altertum,** I, Das Objekt des Reliquienkultes, II, Die Reliquien als Kultobjekt. Giesssen, 1909 et 1912 ; XII-XI-686 p., in-8°. (Religionsgeschichtliche Versuche u. Vorarbeiten, von Wünsch u. Deubner, V Band). Töpelmann ; prix : 14 et 10 Mk.

M. Pfister entend le mot reliques dans le sens le plus large : tout

objet auquel se trouve lié le souvenir d'un héros ou d'un dieu, d'abord les restes matériels, les vêtements, les armes, tout ce qui appartint au mort, et également les objets naturels sur lesquels s'est fixée sa légende montagne, bois, fontaine, arbre, etc. Aussitôt, à la faveur de cette définition, M. P. comprend dans son enquête les histoires où un nom géographique devient un nom d'homme et entre dans un cycle. Une bonne partie des légendes généalogiques chez les Grecs sont des combinaisons pour expliquer des noms géographiques par l'existence de héros qui les ont portés. Ainsi s'expliquent les listes royales de Mégare, de Trézène, d'Achaïe, de Pylos en Thessalie. De cette façon, s'applique à un vaste champ de la mythologie hellénique un système d'explication, qui n'est pas tout à fait inédit, mais qu'on n'a jamais poussé à cette rigueur et éclairé de tant d'exemples. C'est une façon de renouveler le vieil axiome : *Nomina numina*. Les héros ne sont pas tous présentés comme indigènes. D'autres sont donnés pour des étrangers dont la mémoire se fixe à tel rite ou au pays en général, héros obligés de prendre la fuite et de vivre à l'étranger, héros morts accidentellement hors de leur patrie, héros bienfaiteurs, héros errants (Ulysse, Enée, les Argonautes, Héraklès, fondateurs, etc.). A ces légendes se rattachent les histoires de translation, de corps promenés par les eaux (Scylla, Sirènes, Orphée, etc.), de sépultures multiples. M. P. ne néglige pas les parallèles que lui offre à chaque instant le christianisme et consacre un chapitre particulier au saint étranger.

Tels sont les préliminaires du sujet. On peut maintenant étudier les reliques proprement dites : tombeaux, armes, ustensiles, objets votifs, images, constructions, objets naturels liés à un souvenir. Une troisième partie traite du culte rendu aux reliques, de leur conservation et de l'hérôon, des pratiques liturgiques, sacrifices et fêtes, du rôle des reliques et de leur pouvoir miraculeux dans les calamités publiques, dans les guerres, les épidémies, les périodes de sécheresse, et aussi dans les infortunes privées. Une histoire du culte des reliques depuis les temps héroïques jusques et y compris l'époque chrétienne termine le traité. Des listes et des tables facilitent les recherches : liste alphabétique des héros, liste géographique, index des noms de dieux, de héros et de leurs épithètes, noms de lieux, noms et choses, *Christiana*.

On pourrait dire que M. P. nous donne dans cet important ouvrage un manuel spécial de mythologie, en tout cas, un supplément à tous les recueils généraux. Il ne néglige pas de joindre aux données positives l'analyse des systèmes et des conceptions qu'a fait naître le culte des héros. Il touche ainsi à des questions très diverses, au développement de l'épopée grecque et à la différence de l'*Odyssée* d'avec les *Nostoi*, aux légendes tragiques comme celles d'*Œdipe à Colone*, des *Suppliantes* d'Euripide et d'Eschyle, aux épopées de voyage comme les *Argonautes* et aux itinéraires en Terre Sainte, aux origines de la

tragédie grecque [1] et au développement des genres lyriques, à l'histoire légendaire de Rome et à l'idéal platonicien du héros. Cette multiplicité de sujets particuliers ne va pas sans quelques redites. Ainsi Evhémère et ses théories trouvent deux fois leur place (p. 380 et 581) ; la promenade de la tête d'Orphée et son terme à Lesbos ou à Smyrne sont étudiés p. 213 et 322 ; la différence de l'*Odyssée* et des *Nostoi* est établie p. 134 et 544, en ce dernier endroit avec une atténuation. Ces doublons n'étaient peut-être pas faciles à éviter. Un autre caractère de l'ouvrage est une extrême sécheresse. C'est une accumulation de noms propres et de références, un recueil de matériaux. Il n'en rendra que plus de services [2].

M. D.

Henri Lévy-Brühl. **Les élections abbatiales en France**. I. *Époque franque*. Paris, Arthur Rousseau, 1913, in-8°, 201 p.

Voici une thèse de doctorat en droit qui eût pu être une excellente thèse de doctorat ès lettres et que les historiens consulteront souvent. Les documents sont bien connus et cités d'après les meilleures éditions; les ouvrages les plus récents, comme ceux de Lesne, de Stengel, de Kroell, ont été utilisés. La question est bien posée et étudiée dans les cas différents qu'elle présente ; le raisonnement est bien conduit et les conclusions sont prudentes. L'auteur distingue très nettement le droit et le fait, contrairement à la méthode ordinaire des juristes qui absorbent le fait dans le droit. Il commence par nous dire, dans son introduction, ce qu'était la législation, en ayant soin de distinguer les prescriptions empruntées aux règles monastiques, les canons des conciles et les capitulaires royaux. Il examine ensuite, dans le corps de l'ouvrage, comment était élu en réalité l'abbé, soit à l'époque mérovingienne, soit à l'époque carolingienne. Pour la première époque, il passe en revue les droits du propriétaire, de l'évêque, du roi. Sur les abbayes appropriées, qu'elles soient possédées par un particulier, un évêque ou un roi, le propriétaire jouit du droit de nomination ; mais l'évêque réclame bientôt un droit de contrôle sur cette nomination. Depuis le VI[e] siècle, l'abbé est un prêtre ; l'évêque revendique par suite le droit de s'assurer de la pureté de sa doctrine et de l'intégrité de ses mœurs, de lui accorder ou de lui refuser l'institution, comme il peut le faire pour les prêtres préposés par les

1. M. P. adopte les vues de M. Ridgeway sur son origine funéraire, sans apporter d'argument nouveau. Mais il note, p. 572, qu'Athènes est la ville la plus pauvre en souvenirs et en légendes de héros ; ce qui rend difficile à comprendre que ce soit là précisément qu'un ποίημα ἐπιτάφιον ait pris ce développement.

2. Incidemment, M. Pfister parle du culte rendu aux grands hommes. A propos de « Dêmôsthénês épibômios », il faudrait citer (p. 123, n. 439) l'article de M. T. K. Abbott, dans *Hermathena*, XVI (1910-11), 1. Sur la Sirène Parthénopé, voir la combinaison qui explique les deux noms de Parthénopé et de Naples dans Lutatius, p. 193, 3 Peter.

propriétaires à l'église de la *villa*. Le roi n'a pas de droit spécial sur les abbayes des particuliers ; mais il faut observer que le nombre des monastères royaux se multiplie, puisque le roi prend sous son *mundium* un grand nombre d'abbayes ou leur accorde des chartes d'immunité. Cependant, il arrive souvent que le propriétaire renonce à son droit et, par un privilège spécial, accorde aux moines le droit de choisir librement leur abbé. A l'époque carolingienne, presque toutes les grandes abbayes deviennent royales et leur territoire est considéré comme un prolongement du territoire de l'État ; le roi dispose de leurs biens pour les donner en bénéfice à des grands qui en échange lui doivent le service militaire ; il nommera bientôt l'abbé et cet abbé sera souvent un laïque. « L'abbé mérovingien avait été un ascète ; l'abbé carolingien est un fonctionnaire », écrit M. Lévy-Brühl ; il serait peut-être plus exact de dire « un bénéficier ». Il faudra donc protéger les moines contre ces abbés guerriers : on divisera la mense en deux parties, la mense abbatiale et la mense monacale ; mais surtout beaucoup de monastères, pour mieux remplir leur mission, se placeront sous l'autorité du pape ; l'exemption commence à apparaître à la fin de la période carolingieune. Telles sont les conclusions fort justes auxquelles aboutit le jeune auteur. Nous avons lu avec plaisir sur la couverture le chiffre 1 à côté du mot : Époque franque ; on nous annonce de la sorte un second volume qui sera consacré à l'époque capétienne. Nous souhaitons qu'il nous soit donné de le lire bientôt.

Ch. Pfister.

Pacheu (J.). **Jacopone de Todi, frère mineur de Saint-François, auteur présumé du Stabat Mater (1228-1306)**. Paris, Tralin, in-8° de II, 398 p. 1914. 4 fr. 50.

Ni M. P. ni sa distinguée collaboratrice Mme Thiérard Baudrillart, bien connue des lecteurs du *Bulletin Italien*, n'ont prétendu faire œuvre d'italianisants. M. P. nous avertit qu'on ne trouve pas de nouveautés dans son étude sur Jacopone ; après avoir déclaré que la meilleure et la plus accessible des éditions est celle de M. Gaet. Ferri, il en adopte une autre, qui, dit-il, suffit à son objet (p. 7). Les fautes d'impression abondent dans la partie italienne et le sens du texte, souvent, à la vérité, malaisé à comprendre, est en bien des endroits manqué. Mais ce qu'il veut, c'est faire pratiquer aux personnes à la fois intelligentes et pieuses le Jongleur de Dieu. A cet égard, son travail est bien conçu. La traduction est habilement conduite en vue de faire accepter, par les gens du monde, la rudesse du vieux franciscain en la mitigeant. L'introduction, sans rien apprendre aux érudits, résume judicieusement des lectures étendues. Ce n'est pas tout. M. P. qui, je crois bien, est ecclésiastique et qui publie son livre avec autorisation des Supérieurs, y fait preuve d'une sincère impartialité. Trop

souvent ses jeunes confrères se contentent de la tolérance scabreuse qui consiste à étaler la connaissance d'ouvrages modernes un peu trop profanes; M. P. n'est pas insensible au plaisir de montrer qu'il a lu certains récents poètes des Gueux, mais il fait mieux : il défend Jacopone et toute une partie des *spirituels* contre une orthodoxie soupçonneuse et maladroite ; il va jusqu'à déclarer *absolument niaises*, ce qui est un peu vif, deux pages de Dom Gervaise (p. 23).

Le volume trouvera des lecteurs dans le monde religieux ; car on n'avait encore traduit en français que de courts fragments de *Jacopone*, dont pourtant Ozanam et M. Gebhart avaient répandu le nom. M. Pacheu a eu raison de ne pas tout traduire et aurait même pu limiter davantage son choix, vu que cette poésie touchante, originale, tourne vite à la monotonie. Il aurait dû aussi écrire avec moins de rapidité : son vocabulaire, ses métaphores étonnent quelquefois (*inusuelles*, *éminer* pour se *distinguer*, *le point rare* ; *un mouvement qui se presse sur les lèvres en images, la trace d'un essor*) ; mais son livre le fait estimer.

Charles DEJOB.

HAUVETTE (Henri). **Boccace : étude biographique et littéraire.** In-8° de XII-507p. Paris, A. Colin, 1914.

M. H. s'est proposé deux objets importants pour chacun desquels il était préparé de longue main : présenter au grand public dans son ensemble la vie et l'œuvre de Boccace et discuter les problèmes que soulève sa biographie. Or, M. A. a une grande pratique de l'enseignement et une plus grande encore de Boccace qu'il a tout d'abord étudié jadis et auquel il est revenu avec prédilection : les écrits dont la nomenclature remplit ses 13 dernières pages ont été lus, relus par lui et discutés pied à pied. Mais les deux objets qu'il avait en vue se concilient malaisément parce que les difficultés qu'offre la biographie de Boccace sont innombrables. « Les données authentiques sont rares, se prêtent à des interprétations incertaines (p. VIII)... Nous savons avec précision fort peu de chose sur sa vie (p. 176) ». Boccace se met fort souvent en scène, mais sous des noms d'emprunt, en un style obscur, dans des personnages dont chacun évidemment ne le représente qu'en partie et qui ne se ressemblent pas entre eux, si bien que sur une foule de points on n'arrive, comme le dit courageusement M. H., qu'à des hypothèses séduisantes, spirituelles, mais à peu près aussi fragiles que les hypothèses dont, pour le moment, elles triomphent. La plus piquante de toutes ces questions serait de savoir qui était cette Maria d'Aquino dont Boccace fut si fier d'avoir été l'amant... et la science la plus étendue, la plus ingénieuse n'aboutit à rien de positif sur elle (p. 44-6). Ajoutons qu'aucune de ces discussions ne peut s'exposer en quelques lignes, qu'il faut par exemple près de 10 pages pour expliquer comment Boccace parle d'Hugues IV de

Chypre comme d'un homme encore vivant dans un ouvrage publié après la mort du roi. Tous ces problèmes, notons-le, sont très attachants pour l'érudit qui s'y engage à fond; c'est une chasse où l'agilité du gibier qui se dérobe pique au jeu le chasseur; mais pour en suivre le récit il faut une application et des connaissances générales que le grand public n'a pas.

En revanche, il goûtera l'analyse exacte et agréable de toutes les parties de la vie et de l'œuvre de Boccace qui ne sont point hérissées de questions épineuses (voir sur le *Filocolo*, p. 71, sur le *Filostrato* p. 81; l'analyse de la *Fiammetta*, du *Ninfale Fiesolano*, le très intéressant exposé des enquêtes sur les sources du Décaméron, le récit des dernières années de Boccace (p. 361-89), la peinture de son affection pour Pétrarque (p. 472), la définition de son talent de conteur (p. 305).

Peut-être donc eût-il mieux valu, au lieu de discuter tant d'énigmes, se demander pourquoi Boccace les a multipliées. Qu'un auteur aime à parler de soi, cela ne surprend point; qu'à son choix il se peigne tel qu'il a été ou tel qu'il aurait voulu être, passe encore! Mais pourquoi embrouiller exprès le lecteur ? En un cas on le comprend : dans *Fiammetta*, c'est Boccace qui trahit Maria, tandis que dans tous les romans antérieurs de Boccace c'était elle qui le trahissait : il a pu vouloir ici retourner la situation à son profit ou tenter une réconciliation en prenant pour lui le rôle de l'amant inoubliable et en faisant d'elle, suivant une remarque très fine de M. H., la reine des victimes de l'amour; mais en général on n'entrevoit aucun motif à ces variations. Faut-il les expliquer par la théorie de Dante qui veut qu'un poète soit parfois obscur et qui propose des rébus ? Ou bien est-ce que Boccace, peu fertile en inventions [1], est réduit à se prendre souvent pour héros et se contredit pour ne pas se répéter? Je me borne à indiquer une discussion qui me paraît intéressante.

M. H., malgré sa sympathie pour Boccace, se garde en général de toute partialité; il reconnaît que certaines parties de ses œuvres juvéniles ou séniles sont ennuyeuses, que les narrateurs du Décaméron ne vivent pas : il exprime même trop durement sa très juste opinion sur la trop fameuse Griselidis : il eût mieux valu, à mon sens, dire que le cynisme et le pédantisme de Fiammetta jurent avec sa passion sincère, que jamais mourant n'a la longue et malicieuse lucidité de Ser Ciappelletto. Mais ce qu'on lui passera moins volontiers, c'est l'assertion que l'épicuréisme gaillard de Boccace n'est pas malsain par la raison que ses peintures sont vraies et que *l'amour est sacré* (p. 254-269, 475); le tort de Boccace n'est pas de peindre hardiment certains vices, c'est de s'en égayer. Il serait imprudent à l'heure présente d'ap-

1. M. H., tenté un instant d'admettre que Boccace a pu imaginer la matière d'une quinzaine des Nouvelles du Décaméron, se garde sagement d'insister, p. 248-251.

prouver la réhabilitation de la chair quand elle coûte si cher aux contribuables. Mais hâtons-nous de dire qu'un peu plus haut, M. H. l'avait blâmée (p. 85).

La conclusion sur le talent de Boccace (p. 664) est excellente; de même, le jugement sur son caractère; j'aurais seulement voulu qu'en le résumant, M. H. eût rappelé un trait important dont il avait signalé plusieurs effets, savoir que Boccace n'était pas seulement un homme d'humeur vive, mais que c'était tout le contraire d'une forte tête; ce brillant séducteur fut souvent un homme qui se laissait mener.

L'ouvrage au total occupera un rang très distingué parmi les travaux qu'a inspirés l'auteur du *Décaméron* [1].

Charles DEJOB.

Robert REDSLOB, **Die Staatstheorien der französischen Nationalversammlung von 1789**. Leipzig, Veit, 1912, in-8°, 368 p. 12 mk.

L'auteur s'est proposé de rechercher avec précision quelles doctrines de philosophie politique ont inspiré l'œuvre de l'Assemblée constituante en général, et spécialement la Constitution de 1791. Taine attribuait à l'influence de Rousseau tous les caractères de cette constitution, et y voyait autant de fautes et d'absurdités. On répète volontiers d'après lui que la Constituante a légiféré pour un homme abstrait, irréel, qu'elle a « opéré comme une académie d'utopistes et non comme une législature de praticiens ». M. R. n'entre pas dans l'examen des nombreux projets soumis à la Constituante par ses membres ou par des particuliers, et que recèlent encore les cartons des archives. Par le seul rapprochement des opinions produites à la tribune avec les œuvres de Locke et de Rousseau d'une part, de Blackstone et de Montesquieu de l'autre, il montre aisément que « l'école rationnelle » (celle de Rousseau) n'a reçu des Constituants qu'une sorte d'hommage théorique : ils ont paru fonder leur œuvre en totalité sur le droit naturel, ils l'ont peut-être cru; en réalité, ils ont pris presque toujours chez les écrivains de « l'école empirique » des enseignements tirés de l'observation, de l'étude de la constitution anglaise en particulier. Toutes les fois que les deux doctrines se trouvaient en conflit (question du droit électoral, du pouvoir constituant, etc.) ils se sont tirés de la difficulté par des expédients et des compromis, qui ne sacrifiaient nullement la pratique à l'utopie, au contraire.

1. Un mot sur quelques détails. Je n'en crois ni Boccace quand il dit ne se débarbouiller presque jamais (p. 451) ni Pétrarque quand il dit n'avoir lu le *Décaméron* que l'avant dernière année de sa vie (p. 473). Sur les appointements des ambassadeurs, je me permets de renvoyer à mon article sur le *Politicien à Florence* (*Bullet. ital.* 1909-10) où j'ai montré ce qui les réduisait fort. Par contre M. H. a grand raison de qualifier d'*hypocrisie* la prudence vantée de Côme et de Laurent de Médicis (p. 177), comme aussi de marquer l'accent tonique sur les noms propres lorsqu'il frappe l'antépénultième.

Cette démonstration est érudite, pressante, ingénieuse parfois, elle mène l'auteur à de petites découvertes : ainsi en lisant de près le *Contrat social* (I. III, ch. 1er) M. R. a bien vu que Rousseau n'y condamne pas, ainsi qu'on le répète toujours, le suffrage universel comme divisant la souveraineté, qui est une. Mais son argumentation retarde peut-être un peu. Il est possible que des juristes admettent encore, et enseignent ce que Taine avait proclamé. Les historiens ont aperçu depuis assez longtemps que ce qui passe pour le plus « géométrique » dans l'œuvre de la Constituante, la division en départements, par exemple (dont M. R. ne dit à peu près rien) est le résultat de compromis infiniment pratiques et de marchandages singulièrement réalistes.

R. G.

Otto Karmin, **La question du sel pendant la Révolution**. Paris, Champion, in-8°, 1912, 183-LXXXV p., prix : 7 fr. 50.

On sait que la gabelle était le plus impopulaire des impôts et monopoles de l'ancien régime, et l'on croit communément que la Constituante, s'inspirant du vote des notables de 1787 et du vœu unanime des cahiers de 1789, le supprima tout de suite. M. K. montre qu'il n'en est rien. Par crainte de tarir une des ressources principales du trésor, et peut-être de mécontenter les très nombreux employés de la ferme, dont il faudrait en outre liquider et rembourser les offices, l'Assemblée se borna d'abord (décret du 23 sept. 1789) à rendre la gabelle uniforme et à baisser le prix de vente à 6 sous la livre. Mais la loi ne put jamais être appliquée. La résistance commença en Anjou, s'étendit aux autres provinces, surtout à l'Alsace et à la Franche-Comté, si bien qu'on finit, en mars 1790, par supprimer la gabelle, mais en instituant un impôt de remplacement direct. M. Karmin a bien étudié, d'après les archives, ces intéressants débats. Il n'indique que sommairement — et c'est dommage — comment l'impôt de remplacement à son tour échoua devant la mauvaise volonté des contribuables, et fut supprimé bientôt, sans équivalent, par la Convention. Cette étude, très soigneuse, et appuyée de textes abondants presque à l'excès, aurait dû être conduite jusqu'aux tentatives malheureuses du Directoire pour rétablir l'impôt sur les salines. Il est regrettable aussi que l'auteur n'en ait pas dégagé les conclusions avec plus de netteté. Il y avait là un bon exemple, à mettre en relief, de l'impuissance des assemblées révolutionnaires à faire respecter les nouvelles lois financières, après avoir été contraintes de détruire les anciennes.

R. G.

Walter Friedensburg, **Cavour**. I. Band, bis zur Berufung in das Ministerium (1818-1838) Gotha, Perthes, 1911, in-8°, 417 p., 7 mk.

Ce livre n'est pas un travail d'érudition ni un essai de psychologie

politique. L'auteur, qui a vécu longtemps en Italie, en a rapporté une vive sympathie pour les fondateurs de la *terza Italia*, et il entreprend de retracer la vie de Cavour plutôt pour la faire connaître au grand public que pour y découvrir du nouveau. La seule source inédite à laquelle il ait puisé, ce sont les dépêches du ministre prussien à Turin, Redern, et dans ce premier volume les extraits qui en sont donnés sont d'assez petite importance. Borné ainsi à un simple récit, sans effort appréciable pour élucider les points obscurs, le volume paraîtra sans doute un peu gros pour une période qui, dans la carrière de Cavour, est toute préparatoire. Mais on y aura recours volontiers, malgré l'absence complète de renvois aux sources, parce que l'allure générale du récit est celle d'un travail consciencieux, que la personne morale de Cavour y est assez bien mise en lumière (v. par exemple le rôle attribué à la passion ardente qu'une « inconnue » sans doute passablement mûre, lui témoigne en 1834) que les influences subies par lui, notamment au cours de ses voyages, sont assez bien indiquées d'après son journal et sa correspondance, et enfin parce que le style de M. F., qui suit souvent le mouvement de la phrase italienne, est aisé, concis et parfois élégant.

R. G.

R. Fester, **Neue Beiträge zur Geschichte der Hohenzollern Thronkandidatur in Spanien**. Leipzig, Teubner, 1913, in-8°, 194 p., 5 mk.

Id. **Briefe, Aktenstücke und Regesten zur Geschichte der Hohenzollernschen Thronkandidatur in Spanien**. Leipzig, Teubner, 1913, 2 vol. in-8°, 164 et 210 p., 4 mk. 40 pf.

La publication entreprise en France sur les *Origines diplomatiques de la guerre de 1870* n'a pas décidé le gouvernement prussien à rien communiquer de ce que ses archives contiennent sur le sujet. Mais les historiens allemands se sont piqués au jeu. Successivement Zingeler a publié les correspondances des princes de Hohenzollern, puis Hesselbarth quelques-unes de celles échangées par Bismarck avec Salazar et Prim. M. Fester a retrouvé un journal de Georg von Werthern et plusieurs lettres de Salazar à ce personnage, d'où il résulte, avec une certitude complète, semble-t-il, que la première idée de la candidature Hohenzollern n'est pas venue de Bismarck comme on l'a cru souvent, et comme Émile Ollivier l'affirmait en dernier lieu. Le ministre prussien n'aurait connu l'affaire, ou du moins n'y aurait été mêlé, selon toute apparence, qu'à partir de février 1870. C'est ce que M. F. développe, avec beaucoup de détails, dans ses *Neue Beiträge*. Le petit recueil qu'il a fait paraître à peu près en même temps sera très utile, parce qu'il est très bien fait. Tous les documents actuellement connus qui se rapportent à la candidature y sont reproduits et classés, par ordre alphabétique, depuis le 19 octobre 1866 jusqu'à novembre 1870. La première de ces dates est celle d'un entre-

tetien de table, à Biarritz, entre Salazar et Werthern, qui pour la première fois lança le nom du prince de Hohenzollern comme candidat possible au trône d'Espagne. En réunissant toutes ces pièces, dans le texte original (les documents espagnols sont accompagnés d'une traduction allemande), et avec des références exactes et complètes, M. Fester a rendu aux historiens un vrai service dont il n'est que juste de lui savoir gré.

R. G.

Ranc, **Souvenirs, Correspondance (1831-1908)**. Paris, Cornély, 1913, in-12, 525 pages (illustrés). Prix : 3 fr. 50.

On a appelé Ranc « le père Joseph de la concentration républicaine ». Le fait est qu'il n'a jamais joué un rôle de premier plan, et qu'il a refusé le portefeuille de l'Intérieur offert par Waldeck-Rousseau ; ce livre nous en donne la preuve. Mais on n'y trouvera pas les traces des « conspirations » diverses où on le suppose mêlé, même de celle qui le fit envoyer à Lambessa en 1856, ou de celle qui le fit condamner à mort en 1873 par un conseil de guerre. Les nombreuses lettres publiées renseignent plutôt sur ses rapports d'amitié avec Gambetta, Brisson et Waldeck-Rousseau. Les lettres de Gambetta sont les plus intéressantes; elles sont presque toutes de 1874 et 1875. Après 1885, le recueil se compose surtout de discours et d'articles qui ont vieilli, et de lettres assez banales. Les documents sont reliés par un commentaire biographique un peu fragmentaire, et qui, rédigé par les soins de M[me] veuve Ranc, ne peut guère avoir de caractère critique.

R. G.

Rodes, **La Chine et le mouvement constitutionnel**, (1910-1911). Paris, Alcan, 1913, in-12, 258 pages.

Correspondant du *Temps* en Chine, M. Rodes connaît bien le pays. Il a regardé de près les vieux Mandchous et les jeunes Chinois, il a interviewé leurs chefs, et il les a vus à l'œuvre. Son livre est vivant et instructif, surtout dans la seconde partie, où il dépeint les hommes et les juge. Son idée principale est que la jeune Chine, avec quelques défauts d'importation récente, a les vices de l'ancienne, sans avoir gardé ses meilleures qualités, la politesse entre autres. Il estime que la révolution même, en ce pays, demeurera très « chinoise » et nullement pareille à nos révolutions d'Occident. Cette idée paraît juste. L'exposé des réformes de 1911 et de la transformation constitutionnelle est très précis et rendra service aux historiens.

R. G.

Pierre Albin. **L'Allemagne et la France en Europe** (1885-1894). Paris, F. Alcan, 1913, in-8°, 400 p. ; 7 fr.

M. Pierre Albin s'est attaché à préciser l'histoire des rapports

franco-allemands de 1885 à 1894, autant qu'il est possible de le faire actuellement. Ce travail est utile, car beaucoup d'erreurs ont cours sur des événements un peu oubliés déjà, et pas encore étudiés méthodiquement. L'auteur s'est servi des publications officielles françaises (je ne vois pas trace des autres, et en tout cas on attendait une bibliographie) des journaux, des discours parlementaires, des souvenirs de quelques témoins. Il critique ces sources, parfois peu abondantes, avec soin et dans le meilleur esprit. Le récit de l'incident Schnœbelé, celui du voyage de l'impératrice Frédéric à Paris sont spécialement réussis. Un sérieux effort a été fait pour tirer au clair l'histoire des origines de l'alliance franco-russe et pour reconstituer, par conjecture, les stipulations des trois conventions qui l'ont établie, en 1891, 1892 et 1894. Sur ce dernier point, M. A. ne cite que rarement les écrivains qui ont traité le sujet avant lui. Il ne discute pas, ni même, si je ne me trompe, ne cite M. Ernest Daudet, qui se disait et pouvait être bien informé. Recueil, en somme, bien fait et commode, quoique destiné, par la nature de l'information, à vieillir assez vite.

R. G.

T.-G. Djuvara, ministre de Roumanie en Belgique, **Cent projets de partage de la Turquie,** préface de M. Louis Renault. Paris, Alcan, 1914, in-8°, x-640 pages (18 cartes), prix : 10 fr.

Il y a une multitude d'histoires, générales ou partielles, de la question d'Orient. Mais il n'y avait pas jusqu'à présent de recueil réunissant, sous une forme commode, les principaux textes, diplomatiques et autres, qui s'y rapportent. A présent que la Turquie d'Europe n'est plus guère qu'un souvenir, M. D. a jugé l'heure favorable pour rassembler tous les projets qui, du xive siècle à 1913, furent établis pour régler d'avance la succession de l' « homme malade ». Il a fait pour cela des recherches étendues dans les archives et les bibliothèques, a découvert six projets inédits, en réimprime ou analyse beaucoup d'autres qui n'étaient guère connus. Chacun de ces textes est accompagné d'excellentes notes bibliographiques, d'un commentaire historique très complet ayant parfois une valeur originale. Plusieurs sont pourvus de cartes bien reproduites et instructives. A la fin du recueil, une conclusion sans doute optimiste et empreinte d'une prédilection, fort naturelle, de l'auteur pour sa patrie, mais claire, bien écrite, et en somme équitable, même pour les Turcs. De plus, un copieux appendice contenant les pièces principales relatives à la guerre turco-italienne, à l'alliance balkanique et à la politique roumaine pendant les années 1912 et 1913. Enfin, un index soigneusement établi. Tout cela forme un bon ouvrage, assez gros, mais maniable, et qui rendra de grands services aux historiens et aux diplomates.

Dirons-nous qu'il est complet? M. D. lui-même ne le croirait pas, puisqu'en cours d'impression il a fait des découvertes, et que son titre était

d'abord, non pas *cent traités*, mais *quatre-vingt-douze*. C'est pour le XVIII[e] siècle surtout que le livre appelle des retouches et un complément. Nos archives contiennent de nombreux projets qui ont échappé à M. D., tels ceux du baron de Tott, du comte de Saint-Priest, du baron de Waldner, de Rayneval, Théremin, Lazowski, Magallon, tous analysés ou cités par M. François Charles-Roux dans ses *Origines de l'expédition d'Égypte*. Les sources russes sont peu utilisées. De certains textes spécialement importants, comme du *projet grec* de Catherine II, il n'est donné qu'une analyse sommaire, d'après des ouvrages historiques. Le traité austro-russe de 1783 n'est que cité, celui du 3 janvier 1795 n'est pas mentionné, même par allusion, et leur texte est dans Martens, où il aurait fallu le prendre. Le projet de Carra, cité d'après l'édition de 1777, reparut sous un nouveau titre en 1783, et avec une modification importante : il réclame les Pays-Bas en faveur de la France, comme compensation aux agrandissements éventuels de la Russie et de l'Autriche, ce qui est le principe même du projet Polignac. Ce même projet Polignac (dont on trouve déjà le prélude dans les entretiens de Cobenzl avec François de Neufchâteau à Seltz en 1798, et dans une mission secrète de Frédéric-César Laharpe auprès de Paul I[er] l'année suivante), il faudrait le citer dans sa forme originale, qui est accessible aisément. Nos archives sont ouvertes pour cette période, et M. Schiemann y a trouvé la dépêche de Polignac à Bois-le-Comte où est le projet; il l'a publiée au tome I[er] de sa *Geschichte Russlands unter Kaiser Nikolaus I.*. Les entretiens du même Nicolas I[er] avec lord Seymour devraient aussi être reproduits d'après le texte anglais, qui est publié, mais qu'il faudrait compléter par une recherche au Record Office, car la publication est incomplète. Et d'une manière générale, les documents d'origine anglaise ont été trop négligés.

On peut sembler mal venu à insister longuement sur ce qui manque à un livre qui apporte déjà beaucoup de nouveau. Mais l'auteur a demandé qu'on lui signalât les lacunes de son ouvrage. Il sait bien que ce n'est pas en restreindre le réel mérite.

R. G.

Émile FAGUET. **En lisant Corneille.** L'homme et son temps. L'écrivain et son œuvre. Paris, Hachette, 1913, in-16, p. 275. Fr. 3,50.

Le *Corneille* de M. Faguet ouvre une série d'études sur nos classiques avec ce titre commun *En lisant*... qui annonce l'intention d'abord d'interpréter l'auteur par lui-même, son œuvre par le texte même, et ensuite de présenter ce double exposé sur un ton de conversation familière. C'est ainsi que l'auteur procède pour Corneille, le situant dans son temps qui fut vraiment un préromantisme, esquissant sa biographie où les points obscurs ne manquent pas et nous sont signalés franchement, s'arrêtant plus longuement sur sa vie sen-

timentale qu'il éclaire en citant un grand nombre, presque trop, de vers galants du poète. Sa poétique, sa conception des règles dites d'Aristote, sa manière d'appliquer les unités, la part faite à l'amour et à la politique dans son théâtre sont exposées avec les qualités de finesse et de lucidité ordinaires au critique. L'œuvre est ensuite abordée par les comédies dont Corneille pour M. F. a créé à peu près tous les genres. Dans la tragédie, il n'est au contraire novateur que par le ressort dramatique qu'il découvre et dont la formule serait « le pathétique d'admiration ». L'auteur a réservé pour la fin un chapitre sur Corneille lyrique qui est un des plus nuancés, avec d'excellentes remarques sur *Psyché*. Il ne lui restait plus qu'à passer en revue dans l'ordre chronologique les vingt-quatre tragédies de son poète, de *Médée* à *Suréna*. Il l'a fait brièvement, en précisant pour chacune l'intention de l'auteur et la véritable portée de l'œuvre, s'amusant parfois à des analyses sur un ton voulu de rondeur vulgaire, à la manière de son ancien maître Sarcey qu'on pouvait lui laisser, remarquant l'accueil que la pièce a reçue, signalant les faiblesses, rachetées toujours par des beautés de détail, indiquant les rapprochements avec le jeune rival Racine, et le défendant contre les interprétations fausses et les critiques injustes. A cet égard une trop grande place a été faite au *Commentaire* de Voltaire; on en connaît assez les injustices : pourquoi s'attarder à les relever? Il est difficile de dire du nouveau sur le théâtre de Corneille. On trouvera dans le volume de M. F. çà et là plus d'un aperçu original (ainsi à propos d'*Horace*, de *Polyeucte*, d'*Œdipe*, de *Suréna*), réformant certains jugements tout faits que se transmettent les histoires littéraires, et partout un commentaire vif, aisé, sans trop de paradoxes, peut-être avec une légère pente à surfaire Corneille. Ce premier volume est de bon augure pour ceux que nous promet l'infatigable liseur [1].

L. R.

Chanoine G. Bontoux, **Louis Veuillot et les mauvais maitres de son temps**. Paris, Perrin, 1914, in-16, p. 373, Fr. 3,50.

Martin-Maury, **Les Nouveaux Païens**. Paris, Sansot, s. d. (1914), in-16, p. 255. Fr. 3,50.

I. Le livre de M. le chanoine Bontoux est un centon. Pour honorer le centenaire de Louis Veuillot il a recueilli dans son œuvre touffue des fragments de ses polémiques contre les plus notoires de ses contemporains. Les extraits ne sont précédés d'aucune étude, éclairés d'aucun commentaire historique ou biographique; c'est tout juste si on nous donne la date où l'attaque parut et le recueil (ce sont surtout les volumes de *Mélanges*) d'où elle est tirée. Le travail de l'éditeur s'est borné à classer les différents griefs qu'élève Louis Veuillot

1. Corriger p. 5, *1820*; p. 62, *Tencer*; p. 127, *qui fait* en : 1620, Teucer, qui fuit, et rectifier, p. 247, la citation : Oh qui m'*exilera* en : Oh qui m'arrêtera.

contre ses adversaires. On pressent que ce sont à peu près pour tous les mêmes : immoralité, irréligion, esprit révolutionnaire. Ce sont les poètes qui d'abord reçoivent la férule : V. Hugo, Béranger, Byron, Musset, Heine et même Lamartine; puis des romanciers, E. Sue et G. Sand; des philosophes et des historiens, des publicistes et des critiques, Guizot et Thiers, Michelet et Quinet, About, Renan et Sainte-Beuve; enfin des sociologues, Fourier, Considérant, Cabet et Proudhon. Bien des pages ont déjà vieilli : qui croira que la philosophie de Cousin alarme encore les pères chrétiens? Qui se souvient à présent des diatribes de Quinet? et la *splendida bilis* du rédacteur de l'*Univers* n'a pas laissé de se ternir. On ne voit pas quelle pouvait être l'utilité d'exhumer ces critiques d'une partialité si criante, en dehors des intérêts de la cause même que servait la plume dévote et fielleuse qui les écrivait. Tout ce qu'on peut dire en leur faveur c'est que çà et là elles aident à mieux saisir un trait ou l'autre par l'exagération dont elles le soulignent; elles sont instructives autant que des caricatures peuvent l'être [1].

II. Ceux que M. Martin-Maury appelle les *nouveaux Païens*, en reprenant un titre auquel il tient, sont quelques poètes et surtout des romanciers en qui il trouve certains traits communs, panthéisme assez vague, dédain de la morale, respect de l'art et culte de la forme, bref tout ce qui peut fournir une parenté aisée à imaginer, assez chimérique au fond, avec la Grèce antique. On lui saura gré d'avoir retracé l'évolution des écrivains dont il nous entretient et de s'être arrêté sur leurs œuvres de début, les modèles d'abord suivis, les cénacles où ils sont entrés. Quelques-unes de ces brèves analyses d'auteurs contemporains sont d'un critique judicieux; tels les articles consacrés à Ch. H. Hirsch, à Péguy, à A. France, aux frères Tharaud. Mais il en est d'autres où les cris d'admiration, les grands mots et les images incohérentes remplacent trop souvent l'information précise que le lecteur est en droit d'attendre [2].

L. Roustan.

Victor Giraud. **Les Maîtres de l'Heure.** Essais d'histoire morale contemporaine. Paris, Hachette, 1911 et 1914, 2 vol., in-16, pp. 330 et 348. Fr. 7.

Bien que n'ayant reçu que le dernier volume de ces Études, il me sera permis d'en parler dans leur ensemble aux lecteurs de la *Revue*,

1. P. 80, en déc. 1866 Heine était mort non pas depuis *neuf* ans, mais il y avait plus de dix ans; corriger, p. 296 *Sènancourt* en Senancour.

2. Les lapsus ne se comptent pas et l'orthographe est fantaisiste : p. 8, *le trie*; p. 11, *nouchaleuce, le hiatus*; p. 18, *le houle romantique* (!); 97, *dessein* pour dessin; p. 215, *prytanées* pour prytanes, etc., etc. Et voici un échantillon du style, p. 104 : « Il est (Paul Adam) le convive frénétique d'un extraordinaire festin cérébral, convive dont l'appétit redouble après chaque service et qui mord à même les idées avec une gloutonnerie magnifique ».

puisque le premier ne leur a pas été signalé. Tous deux représentent une série d'articles publiés dans la *Revue des Deux-Mondes* de 1907 à 1914 et qui devaient constituer une enquête à la fois littéraire et morale sur la génération de 1870, pour essayer de déterminer l'influence qu'elle a exercée sur la génération suivante, celle-là même à laquelle appartient l'auteur. Il l'a étudiée dans huit de ses principaux représentants, Loti, Brunetière, Faguet, E. M. de Vogüé, Bourget, J. Lemaître, E. Rod (dont il lui a fallu davantage justifier les titres à cette place) et A. France. A chacun, aux trois derniers surtout, à qui le second volume a été tout entier réservé, il a consacré une monographie précise, très fouillée, nourrie de renseignements biographiques devinés dans l'œuvre, où les origines et la formation ou la transformation des talents, les influences subies, le tour d'esprit propre, la qualité de la sensibilité, et aussi la manière de l'écrivain, sa facture personnelle et jusqu'à ses procédés de style ont été minutieusement suivis et analysés. Cette génération a été d'une fécondité prodigieuse, presque inquiétante pour certains ; M. G. ne pouvait nous parler de toutes les œuvres, mais il s'est arrêté aux plus importantes, et longuement à toutes celles dont il estime qu'elles ont agi sur sa génération. Il eût pu se contenter pour définir ses maîtres de choisir dans la série des volumes qu'ils ont prodigués au public ; il a voulu rechercher dans les pages dispersées un peu partout et non recueillies des traits plus neufs qui complètent leur physionomie. Il a exhumé leurs livres de jeunesse, jusqu'à des ébauches enfantines, rappelé de lointains articles de journaux et de revues, des recueils de vers oubliés, surpris dans l'œuvre ultérieure de curieux échos des poésies du début, tiré parti des variantes de plusieurs éditions ou des états successifs de rédactions différentes. Cette information si consciencieuse et si riche, à laquelle les livres de M. G. nous ont accoutumés, donne comme une valeur d'inédit aux études des deux volumes ; l'inédit lui-même d'ailleurs n'en est pas absent et s'y rencontre çà et là sous la forme de quelques lettres ou notes et aussi de souvenirs personnels.

M. G avait à définir et à juger des romanciers et surtout des critiques ; il l'a fait avec une grande pénétration et un sens très averti de toutes les questions de psychologie ou de littérature qu'abordent les livres dont il nous entretient. Mais ces chapitres sont aussi des « essais d'histoire morale » ; la philosophie latente ou affirmée de ses huit écrivains, leur manière d'envisager ou de résoudre les problèmes moraux, religieux ou sociaux tiennent une place importante dans ses analyses. Ici il ne pouvait pas se déprendre des idées qui lui sont chères et qu'on connaît. Il a fait un effort visible pour être impartial, mais on ne sera surpris ni que ses préférences aillent aux écrivains dont l'évolution s'est faite dans un sens religieux et, plus spécialement, catholique, ni qu'il tire à lui ceux qui sont restés incertains et

à mi-chemin, ni qu'il se soit montré sévère et plein de réticences pour les irréductibles, comme A. France. Il est juste d'ajouter que ses involontaires préventions ne lui ont pas plus fermé les yeux sur les erreurs de doctrine de ses amis que sur les qualités artistiques de ceux dont il n'aime pas les idées. Le dernier chapitre de son second volume tire les conclusions de l'enquête et essaie de résumer ce que fut l'attitude politique, sociale, littéraire, philosophique, morale et religieuse de l'ensemble des maîtres. Essayer d'en donner ici une formule encore plus raccourcie serait assez vain. M. G. comprend l'influence de la génération antérieure à la sienne comme un « esprit nouveau », une réaction contre le rationalisme et le *scientisme* que la génération de 1870 aurait reçus de son aînée. Je ne sais pas s'il ne s'exagère pas le degré de pénétration d'un groupe d'écrivains même fêtés pour la génération qui monte, surtout quand il se rencontre, comme parmi ceux-ci, aussi peu de personnalités vraiment fortes, et que l'œuvre de ces romanciers, publicistes, chroniqueurs et critiques a été si mêlée, si complexe, parfois si fuyante et si contradictoire. Chez M. G. lui-même l'action d'un Pascal transparaît autrement dans tout son livre que celle d'aucun « maître de l'heure ». Mais quand même on restreindrait plus que n'a fait l'auteur le rôle qu'ils ont joué dans la formation des esprits, on reconnaîtra qu'il nous a donné de ces huit écrivains dont la critique s'est déjà si souvent occupée, qui se sont eux-mêmes et avec une rare finesse réciproquement analysés, une étude juste, ferme, et ensemble nuancée, souvent neuve, que les historiens du mouvement littéraire et social des quarante dernières années auront profit à consulter.

L. R.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18 — 2 mai. — 1914

GERKE, L'Enéide. — Tacite, p. ANDRESEN, I. — Dom MORIN, Etudes, Textes, découvertes, I. — Origène, De Principiis, p. KŒTSCHAU. — Eusèbe, Demonstratio Evangelica, p. HEIKEL; Chronique de saint Jérome, p. HELM. — HARDY, La Cité de Dieu source du Discours sur l'Histoire universelle. — Roger de Damas, Mémoires, II, p. J. RAMBAUD. — BENDZ, L'influence de Pater et d'Arnold sur Oscar Wilde. — LEGUAY, Universitaires d'aujourd'hui. — Académie des Inscriptions.

Die Entstehung der Æneis von Alfred GERCKE (Prof. Un. Breslau). Weidmann, 1913, gr. in-8°, 205 p. 4 m, 50.

J'avais lu à peu près la moitié du présent volume. L'auteur ne me persuadait pas, tant s'en faut; mais sur des questions aussi épineuses que celle-ci, il peut y avoir désaccord, sans qu'on cesse de lire et de discuter; soudain tout a sombré : voici à quelle occasion. Pour prévenir, au début du poème, l'obscurité de I, 8, *quo numine laeso*, et pour mieux répondre à une combinaison qu'il juge meilleure, M. G. (p. 73 note) entend changer la forme traditionnelle du vers suivant : *Quidve dolens regina deum* (tot volvere casus... impulerit); le poète aurait, suivant M. G., retouché sa première rédaction qui aurait été quelque chose comme :

Jupiter omnipotens motus (!)..., ou *Per mare jactatum fatum* (!!) [1]. L'idée est bizarre et des plus confuses, et l'on se demande ce qui peut sortir de pareils brouillards. Mais la forme de ces vers ou demi-vers, telle que la conçoit M. G., est autrement caractéristique; ou je me trompe bien, ou M. G. sera seul au monde à se figurer que, dans ces lambeaux de latin, il puisse y avoir rien de Virgile. C'est tout; mais à mes yeux c'était assez et plus qu'assez pour m'ôter toute idée de poursuivre. Pourquoi M. G. a-t-il quitté les nébuleuses des « origines », où il planait si noblement! Pour être entré une fois dans le détail, il a ruiné du coup notre confiance en sa divination. Quand jadis [2] M. G. développait sa théorie « de l'analyse base de la haute critique », il n'avait pas prévu pareil accident. Mais n'est-t-il pas de toute justice d'appliquer à M. G. la méthode qu'il recommande? Il

1. M. G. s'est ici inspiré doctement, je pense, du fameux : *O fortunatam natam*...

2. Neues Jahrb. f. Kl. Alt. 1901 (t. VII), p. 1 et s.

suffit de lire les deux hémistiches de son cru, où il a mis sa marque, pour juger de sa critique; le cas est pour moi décisif, et il pourra paraître tel à bien d'autres. Je veux bien admettre toutes les combinaisons, même le système le plus compliqué. Mais en un sujet ou presque tout relève du goût, les arguments de détail (choix entre deux récensions etc.), aussi bien que l'ensemble, croire sur parole, ou à peu près, un savant qui, à propos de Virgile, a donné ainsi la mesure de son jugement et de son goût, je ne puis m'y résigner ; c'en est fait ; je le récuse ; je me regarde comme dispensé de toute autre démonstration ; je serais plutôt prêt à m'insurger contre tout ce qu'il affirme; mais j'aime mieux laisser son livre, mes contre-arguments, etc. : plutôt que d'écouter sur Virgile les ambages sibyllins d'un auteur à l'esprit anti-Virgilien, nous avons tous mieux à faire.

Emile THOMAS.

P. Cornelii **Taciti** libri qui supersunt recognovit Carolus Halm. Editionem quintam curavit Georgius ANDRESEN. Tomus prior qui libros ab excessu divi Augusti continet. Bib. Teubner. 1913, IV-382. Index historicus 1-53 p. 1 m. 50.

Nous ne pourrons guère nous défendre d'un premier mouvement de regret en voyant disparaître la quatrième édition du Tacite de Halm. Voilà tant d'années, depuis 1883, qu'elle nous représente l'auteur en même temps qu'un modèle d'édition critique : sobriété dans l'apparat, goût et solidité dans la constitution du texte, c'étaient là pour elle des avantages incomparables. Les publications concurrentes ne diminuaient pas son succès, bien au contraire; pour un peu, nous allions en venir à compter pour rien ses quelques fautes d'impression. Il a fallu réagir enfin contre cette pieuse superstition. L'éditeur a eu d'ailleurs l'habileté de confier la révision au plus compétent et au plus conservateur des savants qui s'occupent de Tacite; par lui nous savions quel est le prix du *Mediceus*, bien autre qu'on ne croyait autrefois : M. A. a montré qu'on avait eu tort d'y modifier tels noms propres et mainte leçon; toute notre confiance est donc acquise d'abord à la forme sous laquelle nous allons lire désormais l'historien.

Je n'ai pas besoin de rappeler que, depuis bien des années, M. A. donne dans plus d'une revue allemande d'excellents comptes-rendus des ouvrages qui traitent de Tacite et qu'il signe d'ordinaire les recensions générales des publications sur les œuvres du grave historien. De plus M. A. a pris position dans les questions qui touchent à l'auteur soit dans des programmes, soit dans les notes et surtout dans ses préfaces aux nouvelles éditions de Nipperdey (chez Weidmann).

Voici brièvement l'aspect du nouveau livre. Dans la préface (deux pages), M. A. rappelle la découverte et l'état des *Medicei*. Pour son travail il déclare avoir eu, comme bases, les collations qu'il avait faites des mss. en 1890 et 1897, dont il a rapproché les nouveaux fac-similés photographiques.

L'apparat critique est entièrement renouvelé. Celui de Halm au fond supposait un choix, sans doute fait très habilement; ici l'apparat est conçu autrement. M. A. relève telles fautes de copiste ou telle correction que Halm avait cru inutile de mentionner. Ici l'effort du nouvel éditeur vise à donner le texte aussi exactement que possible, avec les corrections de lettres ou de mots, ainsi que l'indication de la main, les notes marginales ou d'interligne, etc. Quand il y a doute sur la lecture du ms., M. A. l'indique ouvertement. Ajoutons que plus d'une fois, un examen plus approfondi du ms. a confirmé les conjectures de plusieurs savants anciens, Juste-Lipse, Acidalius, Muret, etc. Par ces notes précises et soigneusement multipliées le nouveau livre l'emporte incontestablement sur tous les autres. Je remarque, à côté de ces notes proprement critiques, quelques notes développées : I, 16, 1, sur l'emploi et le sens de *aut*, ou *et* dans Tacite; sur la hardiesse avec laquelle le grand stiliste prête aux mots un sens nouveau : XV, 49, 9, ou encore XII, 51, 11, à l'occasion d'une construction particulière (*Hiberos ad* patrium regnum). Çà et là une courte notule pour défendre une leçon et en préciser le sens[1]. Aussi rapprochements avec d'autres textes pour défendre la forme d'un nom propre. Les conjectures d'autres savants sont à l'occasion réfutées par des rapprochements avec Tacite, ou avec d'autres auteurs, surtout Salluste ou Suétone.

Un changement qui troublera d'abord et qui n'était peut-être pas indispensable, est celui de la numérotation des lignes comptées ici par pages tandis que, dans Halm, elles étaient comptées par chapitres. Par ce changement on perd la possibilité d'indiquer, avec précision, par la ligne, quelle que soit l'édition employée, le passage de tel chapitre. A noter que bien souvent M. A. revient à l'usage ancien pour son compte. Autrement il faut se rabattre sur la pagination de la présente édition.

Sans doute, pour que l'apparat fût complet, un lecteur attentif et minutieux eût voulu plus de renvois (rapprochements entre des fautes identiques; passages qui s'expliquent l'un par l'autre, etc.). M. A. a pu compter que chaque lecteur ferait à son gré ces renvois, ce qui, en toute rigueur, peut se défendre[2].

Je regrette surtout que M. A. n'ait donné nulle part l'explication de sa sigle énigmatique : J. B.; il s'agit certainement des comptes rendus sur Tacite, que M. A. a publiés dans les *Jahresberichte des Philologischen Vereins zu Berlin*, suite et complément de la *Zeitschrift für Gymnasialwesen* qui se publie chez Weidmann. La solution de l'énigme n'avancera pas beaucoup le lecteur, il est vrai, cette revue

1. Pour défendre *et tum* : p. 65, 5.

2. Je citerai comme indispensable, p. 212, 10 : vips*ana*, renvoi à la note développée de la p. 223, 30; de même il eût fallu p. 253, 30 renvoyer à la p. 264, 1. Certains renvois utiles ne sont faits qu'à l'un des passages qui sont à rapprocher.

étant très peu connue chez nous, et la *Revue des Revues* n'en donnant que des résumés, c'est-à-dire supprimant le détail qui ici justement est seul à avoir de l'importance.

Parmi les savants cités pour leurs conjectures ou pour quelque remarque, je vois les noms de Meister, de Morawski, de Novák, Stangl, Fabia, Hartman, Otto Hirschfeld, Guil. Heraeus, C. John[1].

Emile Thomas.

Etudes, Textes, Découvertes. *Contributions à la Littérature et à l'Histoire des douze premiers siècles*, par dom Germain Morin. Tome premier. Abbaye de Maredsous (Belgique) et Picard, 82 rue Bonaparte, Paris. Prix : 12 fr. 50.

L'insigne érudit qu'est dom Germain Morin a eu l'heureuse idée de grouper en une série d'*Anecdota* les nombreux articles dispersés par lui depuis vingt-cinq ans dans diverses revues. Dom Morin connaît aussi bien qu'homme au monde l'ancienne littérature chrétienne. Il la connaît non pas comme le pur lettré qui ratiocine sur les imprimés, mais comme un technicien qui remonte constamment aux sources, aux manuscrits eux-mêmes, et, exerçant sa divination sur les documents originaux, renouvelle en plus d'un cas les problèmes qu'il touche et ouvre à la science des voies jusqu'alors non frayées. Dans les questions d'authenticité, d'attribution de tel écrit à tel auteur, il est un maître inégalé. Certes, il n'a pas toujours vu le vrai, ou le vraisemblable, du premier coup; il a été contredit, il s'est loyalement contredit lui-même. Mais les discussions ainsi provoquées ont toujours été fécondes pour la connaissance et l'approfondissement de l'ample domaine où il promène sa curiosité toujours jeune.

Le présent ouvrage se divise en deux parties. Dans la première partie (p. 1-79), dom Morin donne une suite de notices — cent quatorze en tout — sur les divers sujets qu'il a traités au cours de sa carrière scientifique. Il y résume la substance de ses travaux, et il y fournit l'indication du périodique où chaque étude a d'abord paru. Il s'est attaché à suivre, autant que possible, l'ordre chronologique des matières. Dans la seconde partie (p. 81-503), il reproduit quelques uns de ses articles anciens, et au besoin il les complète par des inédits dont il avait précédemment ajourné la publication intégrale. On y lira pour la première fois le *de Similitudine carnis peccati*, revendiqué

---

1. A noter encore que dans ces renvois à *J. B.*, M. A. donne tantôt le numéro du volume, tantôt l'année, ce qui est au moins inconséquent. — Je crois d'un conservatisme exagéré le maintien dans le texte de passages comme XV, 43, 1 : urbis quae *domui* supererant. — L'apparat, même tel qu'il est ici : p. 90, 18 (aussi chez Halm et d'autres) laisse des doutes; il eût fallu indiquer que *ac praemeret* est répété après *Tiberius*. — P. 7, 29, la parenthèse dans la conjecture d'Ehwald est presque inintelligible. — Certaines conjectures d'Andresen, admises à l'apparat, sont bien invraisemblables et toutes factices : p. ex. p. 7, 31, *gravius*. — Par contre des conjectures séduisantes d'autres savants, sont simplement citées dans l'apparat (de Hartman, etc.); d'autres que citait Halm sont coupées.

pour Pacien de Barcelone; un *de Trinitate*, qui serait l'œuvre d'un des disciples immédiats de Priscillien; le *Liber ad Gregoriam* que dom M. voudrait annexer à l'œuvre d'Arnobe le Jeune.

Au surplus, c'est à ce volume qu'il faudra désormais se reférer quand on voudra connaître la forme dernière des opinions d'un savant qui s'est beaucoup corrigé, et n'a jamais abandonné à leur destinée les hypothèses qu'il avait formées d'abord. Un index copieux facilite l'utilisation des richesses littéraires et historiques que dom Morin a enfermées dans ces pages.

P. DE L.

Die griechischen christlichen Schrifsteller der ersten drei Jahrhunderten. I. Origenes Werke. Fünfter Band. *De Principiis* [Περὶ Ἀρχῶν] hsg. von Hofrat Prof. Dr Paul KOETSCHAU, Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1913. Prix : M. 20. — II. Eusebius Werke. Sechster Band. *Die Demonstratio Euangelica*, hsg. von Dr IVAR A. HEIKEL, Professor der griechischen Literatur an der Universität in Helsingfors, Leipzig, 1913. Prix : M. 20. — III. Eusebius Werke. Siebenter Band. *Die Chronik des Hieronymus*, hsg. von Dr RUDOLF HELM, Professor an der Universität Rostock, Leipzig, 1914. Prix ; M. 12.

I. Le Περὶ Ἀρχῶν (= *de Principiis*) est un des plus importants ouvrages de l'antiquité chrétienne. Origène le composa à Alexandrie, peu après 220, en utilisant sans doute les conférences qu'il donnait depuis une vingtaine d'années à l'École catéchétique, où se pressait une affluence de chrétiens cultivés et de païens à demi convertis, ou tout au moins curieux des choses du Christianisme. Rompu à tous les systèmes de la philosophie grecque, familier avec les spéculations gnostiques, mais en même temps profondément attaché à ce qu'il appelle le κήρυγμα ἐκκλησιαστικόν, autrement dit à la règle de foi, Origène conçut l'idée d'une vaste synthèse où il incorporerait les principes fondamentaux de la doctrine chrétienne sur Dieu, l'homme, l'univers, et sur l'Écriture, source de toute vérité. Cette « somme » de théologie était destinée aux gens cultivés, de quelque bord qu'ils fussent. L'auteur ne visait point les simples, les ἁπλούστεροι, et il ne parlait d'eux que pour critiquer leur attachement obtus à la lettre, meurtrière de l'esprit.

En dépit du respect que valait à Origène l'admirable candeur de son génie, sa méthode n'était pas sans avoir éveillé des inquiétudes autour de lui. Après sa mort, ces défiances ne firent que croître en certains milieux. Le Περὶ Ἀρχῶν devint entre catholiques un brandon de discorde. L'orthodoxie d'Origène fut attaquée furieusement, et passionnément défendue. Ces querelles durèrent des siècles, se rallumant toujours après de longues phases d'apaisement. Enfin, aux conciles de 543 et de 553, à Constantinople, les « erreurs » d'Origène furent explicitement condamnées.

On entrevoit l'intérêt de l'œuvre que M. Koetschau vient d'éditer avec un soin, un scrupule scientifique, dont non pas seulement son

texte, mais aussi sa longue introduction de 158 pages, portent la marque.

L'original grec du Περὶ Ἀρχῶν est perdu. Photius, au IXe s., est le dernier qui l'ait vu, et tout espoir de le retrouver paraît désormais chimérique. L'ouvrage ne nous est parvenu que dans la traduction latine rédigée par Rufin d'Aquilée, en 398.

M. K. a donc consacré le principal de ses recherches à la traduction de Rufin. Il a examiné ou fait examiner 24 mss., et finalement il en a retenu sept qu'il divise en deux groupes, un groupe α, le meilleur, formé du *Cod. Augiensis* (ms. du couvent de Reichenau, actuellement à Carlsruhe), saec. X; du *Bambergensis*, saec. XI; et du *Casinensis* (ms. du Mont-Cassin), du X-XIe s.; un groupe γ constitué par le *Codex Parisinus Sangermanensis lat.*, saec. IX; par le *Cod. Metensis* (ms. de Metz), saec. X; par le *Cod. Abrincensis* (ms. d'Avranches), saec. XIII; enfin par le *Cod. Parisinus Sorb.* no 16322, saec. XIII. Ces deux groupes sont aisés à distinguer l'un de l'autre, grâce à une importante omission commune aux mss. de γ, et à laquelle suppléent les mss. de α. — Une étude minutieuse du rapport de ces divers mss. a conduit M. Koetschau à admettre que les deux groupes ainsi déterminés se ramènent à une source commune. Cette source, il a réussi à la repérer, à l'aide de certaines indications incluses dans trois des mss. du groupe γ. L'archétype dut appartenir au couvent de Saint-Pierre, dans le Castellum Lucullanum, près de Naples, et cela dès le VIe siècle ou même dès la fin du Ve, puis il passa au Mont-Cassin pour y être copié, et c'est là que furent transcrits les mss. d'où sont sortis les nôtres. De ce *Lucullanus*, M. K. a pu en reconstituer la contexture, par comparaison des mss. dérivés. Résultat considérable, si l'on songe que le bénédictin Delarue dont l'édition (Paris 1733) a été reproduite par les éditeurs subséquents, a ignoré les mss. du groupe α. Plusieurs lacunes, dont une fort longue (I, IV, 3), ont été ainsi comblées pour la première fois par M. Koetschau.

Mais il ne pouvait s'en tenir là. Il est avéré, en effet, que la traduction de Rufin est d'une extrême infidélité. Au moment où Rufin l'entreprit, la lutte origéniste était déchaînée. Grand admirateur d'Origène, Rufin se fit une loi de supprimer du Περὶ Ἀρχῶν, comme interpolations hérétiques, tous les morceaux suspects, et d'y insérer sans crier gare maints passages empruntés à d'autres œuvres d'Origène. Traducteur toujours médiocre, il aggrava par ces partis-pris les insuffisances coutumières de sa méthode.

Un contrôle est donc indispensable. Les éléments en sont fournis par les ouvrages suivants, déjà exploités par les précédents éditeurs, mais dont M. Kœtschau a étudié de plus près encore les ressources et la tradition manuscrite.

1° L'*Apologie d'Origène*, composée en collaboration par Pamphile

de Césarée et par Eusèbe. Un livre seulement, sur six, nous est parvenu dans une traduction latine due encore à Rufin. Vingt-six fragments du Περὶ Ἀρχῶν y sont cités. Le gain est malheureusement assez insignifiant, sauf pour 4 ou 5 endroits,

2° *La lettre de saint Jérome à Avitus*. Jérôme avait composé, en réplique à la transposition sans bonne foi de Rufin, une traduction littérale du Περὶ Ἀρχῶν dont la perte est infiniment regrettable. Du moins pouvons-nous tirer parti d'une cinquantaine de citations d'Origène qu'il fait dans une lettre adressée à Avitus en même temps qu'il lui envoyait son travail. Ces textes, qu'il dénonce comme hétérodoxes, étaient justement ceux que Rufin avait éliminés ou adoucis. Plus d'une omission de Rufin peut être ainsi réparée. Malheureusement Jérôme ne donne pas toujours le texte littéral d'Origène; il se contente plus d'une fois d'en résumer l'esprit. D'où la nécessité d'utiliser avec précaution ces documents.

3° Nous possédons, en outre, une quarantaine de fragments grecs plus ou moins importants du Περὶ Ἀρχῶν. La *Philocalia*, sorte de florilège des œuvres d'Origène édité conjointement par saint Basile et saint Grégoire de Naziance fournit deux extraits des livres III et IV. Puis, quand l'empereur Justinien, théologastre couronné, entreprit de faire condamner Origène, il adressa au patriarche de Constantinople, Mennas, une lettre où il mentionnait toute une série de passages hétérodoxes du Περὶ Ἀρχῶν, avec neuf propositions à frapper d'anathème. Il y faut ajouter quinze anathématismes du concile de Constantinople, lesquels ne cadrent pas tous avec les formules proposées par Justinien. Quelques textes sont cités aussi par divers écrivains ecclésiastiques, tels qu'Eusèbe, dans son *Contra Marcellum*, Antipater de Bostra, Maxime le Confesseur, Grégoire de Nysse, etc.

M. K. a déployé la plus grande ingéniosité pour localiser ces fragments dans le cadre fourni par Rufin. Il a réussi à compléter ainsi, avec beaucoup de vraisemblance, des chapitres entiers que Rufin avait sautés délibérément (v. g. I, 8, *de Angelis*, II, 8, *de Anima*). Si j'ajoute que M. K. donne dans les *Testimonia* consignés au bas des pages une quantité de passages parallèles d'Origène, ou d'autres écrivains ayant traité les mêmes sujets que lui; qu'en outre, de riches *Indices* facilitent l'usage et l'interprétation du Περὶ Ἀρχῶν, on comprendra le prix de cette édition. Qu'elle ne soit point « définitive », l'auteur lui-même l'admet, puisqu'il prévoit que les manuscrits de *Chaines* mieux exploités, pourront fournir encore des bribes du texte grec. Telle qu'elle est, elle marque un progrès sensible, et elle mériterait de devenir le point de départ de quelque étude nouvelle sur l'Origénisme.

II. La *Demonstratio Euangelica* d'Eusèbe de Césarée est le complément de la *Praeparatio Euangelica* du même auteur. Dans la *Praeparatio*, Eusèbe s'adressait aux « païens » et, en riposte à certaines attaques, il leur démontrait la supériorité philosophique et morale de

la religion hébraïque, mère du Christianisme. Dans la *Demonstratio*, c'est aux Juifs qu'il s'en prend, pour leur expliquer de quel droit les chrétiens revendiquent les promesses faites à Israël, tout en laissant légitimement tomber maintes observances auxquelles ces promesses avaient paru d'abord liées. Les deux ouvrages forment donc un ensemble apologétique : ils sont dédiés l'un et l'autre à Théodote, évêque de Laodicée en Syrie (l'un des deux évêques qui seront excommuniés avec Eusèbe au synode d'Antioche en 324). Ils durent être rédigés entre 315 et 320.

M. Ivar A. Heikel, qui a déjà donné au *Corpus* de Berlin, en 1902, une excellente édition de plusieurs des écrits constantiniens d'Eusèbe, vient d'y faire paraître la *Demonstratio*. Voilà longtemps déjà qu'il s'intéresse à la tradition manuscrite d'Eusèbe. Dès 1888 il publiait une dissertation *de Praeparationis Euangelicae Eusebii edendae ratione*. Pour un tel travail, peu de critiques eussent donc offert plus de garanties que le professeur d'Helsingfors.

La *Demonstratio Euangelica* comprenait originairement vingt livres. Photius, au IXe siècle, la lisait encore en cet état. Nous n'en possédons plus que les dix premiers livres. A. Mai a retrouvé un fragment du XVe livre dans les « chaînes » du *Codex Ottobonianus* 452. M. Heikel rapporte au même ouvrage et au même livre cinq autres passages d'Eusèbe transcrits également par Mai.

Tous les manuscrits actuellement connus de la *Demonstratio* procèdent du *Codex Parisinus* 469, s. XII. Ce manuscrit avait été collationné par E. Miller pour l'édition de Th. Gaisford (2 vol. Oxford, 1852). M. Heikel, aidé de M. Carl Schmidt, l'a examiné à nouveau. Les huit premiers feuillets ont été arrachés postérieurement au XIIIe siècle. Déjà au XVIIIe siècle G. A. Fabricius avait pu combler cette lacune grâce à un manuscrit (aujourd'hui perdu) de la bibliothèque du prince valaque Maurocordatus. M. Heikel a eu l'agréable surprise de retrouver ces mêmes chapitres dans le *Codex Bononiensis* 3644, s. XIII., qui a été certainement copié sur le *Parisinus* alors que celui-ci était encore intact. Il a pu se convaincre aussi, en comparant le texte fourni par Fabricius avec celui du *Bononiensis*, que le manuscrit de Maurocordatus dérivait pareillement de P. Cette dépendance que M. Harnack déclarait incertaine en 1893 (*Gesch. d. altchr. Litt.*, erster Th., p. 569) est un fait désormais acquis, et qui rend insignifiante la perte du manuscrit dont Fabricius s'était servi.

Les autres manuscrits, (M. Heikel en compte sept), sont du XVe et du XVIe siècles et dérivent tous du *Parisinus*, qui demeure la source essentielle du texte de la *Demonstratio*. Pour le contrôle de quelques chapitres, M. Heikel a utilisé les extraits assez long du VIIIe et du IXe livres, découverts par M. Klostermann dans le *Commentaire sur l'Octateuque* de Procope de Gaza (Ve-VIe s.) Ces extraits se trouvent publiés en grec, pour la première fois, par le soin de M. Klostermann

lui-même, d'après le *Codex Monac. gr.* 358, s. XI, dans la présente édition (p. 497-509).

Voilà donc cette partie de l'œuvre d'Eusèbe restituée aussi exactement que possible, sauf bien entendu les livres disparus où devait se dérouler le tableau des événements consécutifs à la condamnation du Christ et à sa Passion. La *Demonstratio Euangelica* n'est pas sans mérites. Eusèbe s'est formé une conception historique très nette des rapports du paganisme, du judaïsme et du christianisme. Il s'est servi des polémistes chrétiens antérieurs à lui, mais d'une façon assez indépendante pour que M. Heikel ait dû renoncer souvent à retrouver ses sources *directes*. Il a repensé et systématisé les arguments traditionnels. En plus d'un passage, il atteint à une réelle hauteur de vues [1]. Pourtant, à qui entreprend de lire de suite la *Demonstratio* il faut une certaine dose de courage. Cette surabondance de textes scripturaires, cette exégèse allégorique, cette rhétorique immodérée, tout cela surmène l'esprit. Heureusement M. Heikel a analysé avec tant de conscience dans un de ses *Indices* la matière de la *Demonstratio* que cet inventaire permet au lecteur d'aller droit aux passages susceptibles de l'intéresser. Pour l'interprétation du texte, le *Wortregister* sera précieux. C'est un véritable lexique où chaque acception importante est signalée et traduite. Nous avons affaire à un critique scrupuleux, qui, loin d'imiter la désinvolture de certains éditeurs insoucieux de laisser leur public se débrouiller tant bien que mal, a pris pour lui toute la peine et tout l'ingrat de son entreprise.

III. Il n'y a pas lieu d'insister présentement sur le travail de de M. Rudolf Helm, qui présente la *Chronique* de saint Jérome, traducteur et continuateur de la *Chronique* d'Eusèbe. L'auteur a réservé pour un prochain volume ses *Prolégomènes*. Nous aurons donc l'occasion de revenir sur cette importante publication, et de montrer en quoi elle diffère de l'édition de A. Schœne, prépondérante depuis plus de quarante ans.

Pierre DE LABRIOLLE.

Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Études. Sciences Religieuses. Vingt-huitième volume. *Le « De Civitate Dei » source principale du « Discours sur l'Histoire Universelle »*, par Georges HARDY, diplomé de l'École des Hautes études, agrégé d'histoire. Paris, Ernest Leroux, 1913.

Persuadé à juste titre de la haute importance du *Discours sur l'His-*

---

1. Par ex. p. 39, 11 et s., sur les deux formes de vie au sein du Christianisme. Les uns s'élèvent au dessus de la nature, renoncent au mariage, aux enfants, à la richesse, pour se consacrer au culte divin, « êtres terrestres par le corps, divins par l'âme ». Les autres se marient, ont des enfants, s'occupent d'agriculture, de commerce. Leur genre d'existence vient évidemment au second rang, mais il a sa raison d'être, afin que personne ne soit frustré de « l'épiphanie » du Sauveur.

toire Universelle dans l'œuvre de Bossuet, M. Hardy pense en avoir repéré la source essentielle, qui ne serait autre que la *Cité de Dieu* de saint Augustin.

Pour démontrer sa thèse, il commence par formuler les principes de la philosophie religieuse de Bossuet dans le *Discours*, avec textes à l'appui. Il se sert de l'édition Lechat, et il a le tort de n'en pas avertir son lecteur. Cette analyse n'est pas toujours satisfaisante : ainsi le deuxième paragraphe de la p. 15 n'a qu'une correspondance assez lointaine avec le passage qui est censé lui servir de substructure, et il fait double emploi avec le dernier paragraphe de la même page. Puis, que signifie cette réflexion sur « l'orgueil des rois de France » dans un résumé qui se donne pour objectif ? Certaines formules ne sont guère heureuses. Celle-ci, par exemple : « Pour le vulgaire, que Dieu n'a pas mis directement dans le secret de sa politique, la vie de tous les jours demeure ce qu'elle est en apparence : un mélange de hasard *et de psychologie* » (p. 17).

Une fois les idées maîtresses de Bossuet ainsi déterminées, M. H. consacre un autre chapitre à chercher dans la *Cité de Dieu* des idées exactement correspondantes. Ce morceau pèche par de grosses erreurs de méthode. En premier lieu, M. H. ne s'est pas mis en quête d'une bonne édition du *de Ciuitate Dei*. Il en a pris une (serait-ce tout bonnement le texte de la collection Nisard ?) où la numérotation des paragraphes n'est pas indiquée, mais seulement celle des livres et des chapitres. Cela ne facilite point le contrôle. — En outre, il se contente de citer le latin de saint Augustin sans le traduire. Se figure-t-il que ses lecteurs, même lettrés, soient obligatoirement d'humeur à s'imposer vingt pages de version ? — S'il avait pris la peine de transposer en français ses *excerpta*, il se serait aperçu que les rapprochements qu'il institue sont pour la plupart inopérants. Je le dis pour les avoir vérifiés un à un. Ainsi p. 22 : Bossuet soutient-il le moins du monde que les dieux soient d'anciens anges déchus ? P. 30 : quel rapport entre la « suite de la religion », telle que Bossuet l'envisage, et ce calcul par où Augustin suppute le point de départ des 365 ans attribués comme durée totale à la religion chrétienne par l'imagination de certains païens ? Voyez aussi p. 23, p. 31, p. 38, etc.. Sauf en un tout petit nombre de textes, l'analogie de pensées est si si vague qu'il me paraît bien imprudent de vouloir établir entre elles une filiation directe.

Dans les chapitres suivants, M. Hardy commet de grosses bévues en matière de littérature chrétienne. Il déclare que le *de Mortibus persecutorum* de Lactance est « tout le contraire d'un ouvrage d'histoire » (p. 46). M. René Pichon, qui a étudié l'opuscule de près, nous dit : « C'est une source historique qu'il est utile de consulter et nécessaire de contrôler, une source mêlée de vrai, de vraisemblable et de romanesque, une source historique comme les autres, ni plus ni

moins [1] ». — M. H. affirme qu'avant saint Augustin, il n'a pas existé de véritable histoire chrétienne (p. 46). Et l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe ? Et sa *Préparation Évangélique* ? Et sa *Démonstration Évangélique* ? — Il nous apprend que Rufin traduisit en latin la *Chronique* d'Eusèbe (p. 97). Voilà une nouveauté jusqu'ici inconnue ! — Il parait croire que le traité de la *Philosophie par les Oracles*, de Porphyre, existe encore, divisé en chapitres comme un ouvrage complet (p. 65). Or il n'en subsiste que quelques fragments. — Il représente l'idée de la Cité terrestre opposée à la Cité céleste comme essentiellement plotinienne (p. 94). Ici, je le soupçonne d'avoir voulu faire plaisir au critique émérite à qui son livre est dédié. Il accordera pourtant qu'avant de devenir « plotinienne » [2], cette idée était apparue chez Platon, chez les Stoïciens, dans les Psaumes, chez saint Paul, chez Hermas, chez Origène. Il paraît d'ailleurs probable que, bien plutôt que des néo-platoniciens, c'est du donatiste Ticonius que saint Augustin l'a héritée.

Tout cela est d'importance secondaire. Mais sur la thèse fondamental de l'ouvrage, je conserve aussi quelque perplexité. Que Bossuet se soit nourri de saint Augustin; qu'il ait eu pour ce Père un véritable culte ; qu'il ait cité nommément le *de Ciuitate Dei* une douzaine de fois dans le *Discours*, tout cela est hors de doute. Mais il a remanié et recomposé d'une façon si personnelle les idées augustiniennes incorporées à son esprit que, dans la pluralité des cas, la parenté des deux ouvrages demeure lointaine. M. H. n'a pas réussi à démontrer que Bossuet ait exploité systématiquement la *Cité de Dieu*. Et je regrette qu'il n'ait pas mieux mis en lumière un fait pourtant assez frappant : je veux dire le peu de place que Bossuet a accordé dans son ouvrage à ce concept mystique des « deux cités », si puissamment développé par Augustin à travers les digressions de son chef-d'œuvre touffu [3].

Pierre DE LABRIOLLE.

Damas (Roger de). **Mémoires : Vienne de 1806 à 1814, publiés et annotés par** JACQUES RAMBAUD. vol. IIe. Paris, Plon-Nourrit, 1914. In-8° de VI-610 p. 7 fr. 50.

Ce 2e vol. ne peut avoir tout l'intérêt du 1er, puisque le comte Roger est désormais réduit à l'inaction, reste loin des événements et, à part sa correspondance avec Marie Caroline de Naples, ne vit dans l'intimité d'aucun prince, d'aucun ministre. Aussi le très intelligent

---

1. *Lactance*, Paris, 1901, p. 383.
2. Voy. *Ennéades* I. VI. 8.
3. P. 14, n. 3, écrire *attachés*. La référence de Bossuet est II. 1 (non II, 9). P. 17, n. 2, écrire *576*; p. 21, renvoyer à *Cité*, IV, 25 (non 27) ; p. 23, le renvoi à la p. 359 du *Discours* est inexact ; p. 39, le renvoi à *Cité*. v. 45 l'est également ; p. 88, l. 8, écrire *le* protestantisme.

éditeur a-t-il abrégé cette 2e partie. Toutefois le nouveau volume est utile.

D'abord il confirme avec force le profond découragement où les victoires de Napoléon avaient jeté l'Europe. L'Autriche, à la veille de la guerre d'Espagne, s'attendait à être mutilée de nouveau et s'y résignait; un général français doté de 500.000 fr. de rentes lui paraissait un géant (p. 225); elle ne comprenait plus (p. 47-8) pourquoi les émigrés ne rentraient pas en France; elle les mésestimait comme des gens dont sans doute la France ne voulait pas. Le comte de Damas lui-même jugeait qu'à la paix l'Angleterre livrerait la Sicile à Murat; au commencement de la guerre d'Espagne, il croyait que l'avantage resterait à l'empereur; il entrevoyait le moment où il n'y aurait plus pour lui *de refuge que dans le cratère de la France*, p. 21; il se disait que Louis XVIII aurait dû conseiller à tous ceux dont il n'avait pas besoin autour de sa personne de retourner en France (p. 172-4); il était disposé à y rentrer au cas où le gouvernement impérial n'y mettrait aucune condition choquante (p. 241-3).

Ces mêmes mémoires réfutent une fois de plus la vieille erreur sur les sentiments des alliés pour les Bourbons : lorsque les malheurs s'accumulent sur Napoléon, le comte épie longtemps les âmes des vainqueurs avant d'y apercevoir ombre de sympathie en leur faveur.

Sur Napoléon, le jugement de Damas varie : au temps des victoires ininterrompues, il se plaît à les expliquer jusqu'à un certain point par les fautes de ses adversaires. Il devient beaucoup plus juste lorsque les embarras commencent et que pourtant l'empereur s'en tire (p. 172); puis, toute son estime tombe quand le dénouement approche. Il n'est pourtant pas inaccessible aux sentiments généreux; il réclame pour les patriotes polonais un peu de l'admiration qu'on accordait aux patriotes tyroliens (p. 175-6); il flétrit les moyens monstrueux qu'emploient les Anglais (p. 238). Il comprend très bien que le mariage de Marie-Louise avec Napoléon est encore plus dangereux que mortifiant.

Sa propre personne est assez curieuse : cet homme d'une bravoure pétulante et passionnément intéressé par le drame qui partage l'Europe, a passé cependant huit années (1806-1814) dans la plus complète oisiveté; on répondait avec politesse à ses offres de service, mais on ne lui proposait pas la moindre mission; pourtant, à part quelques soupirs pour sa famille et quelques aspirations au jour de la réunion avec elle, il a supporté fort bien l'inaction, sans même prendre la peine d'évoquer, pour s'occuper, ses souvenirs d'enfance, de dessiner les portraits des êtres qui lui sont chers, de s'enquérir de la vie lamentable des princes auxquels il se sacrifie. Les salons de Vienne et la chasse, avec les nouvelles politiques, lui suffisent (p. 224 et ailleurs). Il devait être un aimable causeur quoique sa

plume manque un peu d'aisance; mais il avait moins d'âme que de fidélité au point d'honneur.

Le volume s'ouvre par un beau portrait du comte, se continue par des lettres de Marie Caroline, et par d'autres documents où l'on voit que, sous la Restauration, le comte tenait pour les ultras; il s'achève par un index.

Charles DEJOB.

Ernst BENDZ, **The Influence of Pater and Matthew Arnold in the Prose-Writings of Oscar Wilde.** Gothenburg, Wettergren et Kerber; London, H. Grevel et Co. 1914, in-8°, 114 pages.

Le Dr. Ernst Bendz, qui est professeur de littérature à Göteborg, en Suède, et qui est bien l'un des esprits les plus raffinés et les plus délicats, égarés dans les lourdes et géniales brumes du Nord, s'est voué à l'étude analytique et détaillée de l'œuvre d'Oscar Wilde. Il y apporte un goût des plus sûrs et une érudition magistrale. Dans une première étude, qu'il publia dans la *Göteborg Högre Samskola* en 1911, il nous donna un aperçu général de son appréciation de l'œuvre de ce dilettante des lettres que fut Wilde. Dans les deux suivants, qu'il vient de réunir en volume sous le titre ci-dessus, il recherche les traces que deux grands écrivains anglais, deux stylistes distingués, laissèrent sur un esprit aussi subtil que celui de l'auteur des *Intentions*. L'artiste est doué avant tout d'un cerveau profondément assimilatif, il semble, si je puis me permettre cette comparaison scientifique, qu'il s'accorde comme un appareil récepteur de la T. S. F. et qu'il vibre lorsqu'un cerveau correspondant émet une note juste. De là, pour les esprits étroits et chicaniers, à l'accusation de plagiat, il n'y a qu'un pas. A propos de Wilde, justement, le Dr. B. cite ce passage « exagéré dans ses termes mais pas entièrement faux en substance » d'un critique anglais jouissant d'une réputation distinguée, Mr. Arthur Symons : «... Toutes les fois qu'il essaye d'écrire d'une façon vraiment belle, son style, même en prose, cesse d'être sincère, écho confus de Pater ou de quelque écrivain français ». Il y a là une injuste sévérité. Wilde ne fut point un plagiaire inhabile, ainsi que le semblerait vouloir laisser supposer ce passage — il fut, au contraire, un artiste dans toute l'acception que l'on doit accorder à ce mot, et comme tel il se fit le récepteur d'accords harmoniques accordés aux siens et s'en souvint lorsqu'il lui fallut transcrire sur le papier, tâche toujours ingrate et difficultueuse, en une expression nouvelle et personnelle, ces flots d'harmonie stylisée qui bouillonnaient en son cerveau. Il reconnut d'ailleurs toujours Walter Pater et Matthew Arnold comme deux maîtres incontestés, auxquels il devait les plus sincères de ses joies littéraires. En parlant du premier, il n'hésitait pas à déclarer, en plein tribunal, lors du procès Queensberry, qu'il était « le seul critique de ce siècle à l'opinion duquel il attachait une importance énorme » ; dans

Intentions, il le qualifiait, « dans l'ensemble, le maître le plus parfait de la prose anglaise qui crée maintenant parmi nous », et il disait que ses essais sur la Renaissance étaient pour lui « le livre d'or de l'esprit, l'évangile de la beauté ». Envers Matthew Arnold, Wilde n'est pas moins élogieux, et dans ces *Intentions*, déjà citées, il parle de cet écrivain comme de « quelqu'un dont nous révérons tous la gracieuse mémoire, et dont la musique de sa flûte attira Proserpine et lui fit quitter ses champs siciliens pour que ses blancs pieds vinssent fouler, et non en vain, les concous du Cumnor. » Le Dr. B. s'est employé à préciser l'influence de ces maîtres sur Wilde; afin de dégager la vraie personnalité de celui-ci, il compare des passages parallèles, montrant jusqu'à quel point son style se ressentait de la préciosité personnelle à celui des deux autres; il va même, dans les pages d'introduction, jusqu'à établir une liste d'écrivains auxquels Wilde est encore redevable : Ruskin, Swinburne, Gautier, Balzac, Huysmans, Barbey d'Aurévilly, Villiers de l'Isle-Adam, Mœterlinck, Flaubert, Anatole France, Hans Andersen. Et il conclut : « Beaucoup d'autres noms pourraient être ajoutés. En réalité, la liste de tous ceux auxquels, d'une façon ou d'une autre, Wilde est redevable, est pratiquement interminable et doit le rester. Or, ce qui rend réellement intéressant de fouiller plus minutieusement dans ces choses et même de les étudier selon une méthode quelque peu scientifique, c'est le fait indiscutable que, en dépit de tout son éclectisme de style et d'attitude, Wilde ne fut pas seulement un élève habile ou un piètre paraphraste des textes des autres, mais un écrivain d'un caractère courageusement individuel, et dans l'ensemble un homme ne pouvant être identifié, sur tous les points essentiels, avec personne d'autre que lui-même... Tout en imitant les autres, il resta fidèle à lui-même. » Je m'en serais voulu de ne pas citer ces quelques lignes, elles sont l'expression même de l'esprit qui a présidé à la conception de ce livre, dont la valeur en matière littéraire ne saurait être trop estimée, tant par la précision qu'il apporte sur un œuvre dont l'aspect des plus complexes cache cependant une grande unité artistique, que par l'opportunité qu'il offre aux étudiants des lettres de pénétrer plus intimement dans la composition matérielle et la compréhension (naturellement spirituelle) de cette œuvre.

Georges-Bazile.

Pierre Leguay, **Universitaires d'aujourd'hui.** Paris, B. Grasset, 1912, 339 p., in-18. Prix : 3 fr. 50.

M. Leguay note, dans son avertissement, le goût croissant du public pour les livres demi-sérieux, comme les livres d'histoire, et la croissante publication de ces ouvrages répondant à ce goût. Cela est une impression. Il faudrait des chiffres. Le public dit sérieux a toujours existé en France. S'il y a une crise du roman, c'est peut-être que la

catégorie de lecteurs qui s'en repaissaient est retournée à ses occupations naturelles, qui sont les sports. En tout cas, les livres de nos universitaires sont lus et même discutés. M. L. a donc bien fait de donner pour quelques-uns une analyse de l'ensemble de leur œuvre, une synthèse intelligente, un plan général. Chacun de nous pourra ainsi plus aisément classer et juger ses lectures. On nous présente MM. Lavisse, Lanson, Seignobos, Lichtenberger, Langlois, Durkheim. Les analyses, avec des citations copieuses, sont justes et impartiales. On voit très bien où vont les préférences et les antipathies de M. L.; mais ni les unes ni les autres ne l'empêchent d'être exact. M. L. sait bien l'utilité d'entendre deux sons de cloche. Dans l'*Histoire générale* de Lavisse et Rambaud, M. Seignobos a exposé le régime féodal et raconté les Croisades. « Nous ne connaissons guère celles-ci que par les récits d'hagiographes ou de pieux écrivains [voilà un coup droit pour Michaud] : *Gesta Dei per Francos*. Il est d'autant plus intéressant de les entendre exposer et expliquer du point de vue rationaliste, comme fait M. Seignobos » (P. 148). Le même M. Seignobos, dans son *Histoire politique*, « montre que Léon XIII, bien loin d'avoir été aussi «avancé » qu'on l'a dit, n'a fait, sur plus d'une question, que continuer Pie IX. Rappeler ces faits et la doctrine du Vatican, n'est-ce point, sous le pontificat de Pie X, faire comprendre le présent? » (P. 161). L'*Histoire* est de 1897 et n'en a que plus de mérite à nous expliquer le pontificat de Pie X. Voici un autre jugement, où court une sourdine : « On y trouve de ces pages paradoxales qui feraient, si elles étaient mieux connues, aimer M. Durkheim des lettrés qui se plaisent aux livres de Nietzsche. M. Durkheim est un Nietzsche sérieux, orateur et non poète. » (P. 259). Notons encore ceci, qui développe et précise une remarque de M. H. Lichtenberger : « L'art, chez tous les peuples germaniques, d'allures cependant si peu artistes, tient dans les conversations, dans les livres, dans la vie intérieure des gens même de la petite bourgeoisie, une place infiniment plus grande qu'il n'est accoutumé chez nous, qui en parlons rarement, qui ne lui donnons pas une valeur intellectuelle comparable, et chez qui, cependant, la vie a un autre cachet d'élégance. » (P. 212). P. 239, l. 9, ne faut-il pas lire une *hapax*? Je ne savais pas le mot féminin.

A.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 8 avril 1914*. — Le P. Scheil lit une note de M. Pierre Montet sur une nécropole de la première dynastie à Abou Roach. Les tombes de cette nécropole sont dans un état de grand délabrement. Elles comprennent toutes : 1° des chambres destinées à abriter le mort et ses provisions ; 2° une construction en briques qui signalait la position de la tombe et empêchait d'accéder aux chambres. L'intérieur de chaque tombe était divisé en plusieurs pièces, les unes construites sur le sol, la plus grande creusée dans le roc. La disposition est d'ailleurs très variable, ce qui est assez surprenant à cette époque. La grande chambre se divise en deux parties qui descendent à des niveaux différents. La partie la plus profonde conduit à des chambres souterraines

et peut être appelée le puits du tombeau. Le puits conduisait soit à une chambre souterraine unique, soit à deux, soit à trois, soit même à quatre chambres. Dans les tombeaux à chambres multiples, il y en a toujours une plus grande que les autres et offrant les mêmes particularités que dans les tombeaux à chambre unique. Les chambres supérieures ne semblent avoir contenu que des jarres remplies de grains ou de liquides, et des objets en bois. Dans les chambres centrales, le mobilier était plus varié : des vases de terre cuite en très grand nombre, des vases, plats, coupes et assiettes en pierre, surtout en schiste et en albâtre, mais aussi en brèche, en calcaire fin et en marbre; des couteaux et des grattoirs en silex; des outils en bronze mal conservés, enfin des plaquettes en os et en ivoire ornées de dessins géométriques. Chaque catégorie d'objets devait être rangée en bon ordre dans des compartiments en bois dont on a relevé des traces. La grande chambre abritait le sarcophage, le mort et ses bijoux, dont il ne reste à peu près rien du tout. Cependant, d'un tout petit tombeau qui avait partiellement échappé aux voleurs, on a retiré 11 pièces d'albâtre intactes, des gobelets et des coupes en schiste, un vase en pierre rose représentant une barque faite de tiges de papyrus, une coupe en ivoire, des plaquettes d'ivoire ornées de dessins, et enfin un jeu complet composé de trois lions et trois lionnes en ivoire, et de petites boules en pierre de différentes couleurs.

M. Paul Monceaux communique une note de M. J. Carcopino, professeur à l'Université d'Alger, directeur du Musée des antiquités algériennes, sur une mosaïque tombale avec épitaphe qui a été récemment découverte à Tipasa (Algérie), dans la basilique dite « d'Alexandre », par M. l'abbé Dubosq. Cette inscription fait connaître le nom d'un certain Renatus, évêque de Tipasa au IVe siècle.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 17 avril 1914*. — M. Cagnat communique un télégramme de M. le Dr V. Segalen qui annonce son arrivée, en bonne santé, à Paong-li-fou.

M. F. de Mély rappelle que le retable du Parlement, autrefois au Palais de justice, aujourd'hui au Musée du Louvre, a été attribué à Van der Goes, à Petrus Christus, à Memling, à Fouquet, etc. On l'attribue même à un maître du Nord, travaillant à Paris après avoir passé par un atelier provençal. Il aurait été exécuté entre 1443 et 1450. On n'est pas davantage fixé sur le roi de France qu'on y voit, Charles VII ou Louis XI. En réalité, il fut commandé en 1453 par le Parlement qui chargea un conseiller, Jean Paillart, d'en surveiller l'exécution. Lors de la mort de ce dernier en 1454, la cour ordonna, le 2 juillet, de réclamer à sa succession 143 livres 4 sols 4 deniers qui n'avaient pas été payés à l'artiste et qui restaient en caisse. Quant au nom de l'artiste qu'on lit selon M. de Mély, sur le collet du veston d'un valet OAESBURG et qu'on a traduit par Johannes Brugensis, il faut le lire CAESBRUT, nom d'un artiste flamand qui se retrouve en 1459 dans son atelier de Bruges.

M. Jan Six, professeur à l'Université d'Amsterdam, fait une communication relative au sculpteur Calamis. Dans l'Histoire de Pline, une statue lui est attribuée que le texte désigne sous le nom d'*Alcuménê*, mot que les éditeurs ont corrigé en *Alcménê*. M. Six pense qu'il faut lire *Algouménê*, signifiant « la douloureuse »; en effet, dans le passage de Pline, où est mentionnée cette statue, il en est plusieurs autres qui sont désignées par des épithètes ou des périphrases marquant leur action ou leur attitude. Cette « douloureuse » serait l'original de la statue dite Pénélope au Vatican, qui offre des analogies de style très frappantes avec l'Aurige de Delphes et avec les trônes sculptés de l'ancienne collection Ludovisi, œuvres qui ont déjà été rapportées à Calamis. — MM. Collignon, Maurice Croiset, Salomon Reinach et Babelon présentent quelques observations.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — 9 mai — 1914

Cagnat, L'armée romaine d'Afrique, 2e éd. — Manaresi, L'empire romain et le christianisme. — Kalbow, Les noms germaniques de l'ancienne épopée française. — Heuckenkamp, Le roman de Barlaam et Josaphat en prose provençale. — Ilvonen, Parodies de thèmes pieux dans la poésie française du moyen âge. — Monaci, Fac-similes de documents romans. — Petermann, Vers et prose au xviiie siècle. — Bergemann, Gessner. — Vaughan, L'influence anglaise sur le romantisme. — More, Le mouvement romantique. — Lemm, La genèse des Rougon-Macquard et des Quatre Evangiles. — Pellissier, Shakspeare et la superstition shakspearienne. — Lamb, Essais p. Thompson. — Histoire de la littérature anglaise, p. Ward et Waller, X. — Young, Manuel de littérature anglaise. — Innes, Textes d'histoire anglaise, II. — W. Blake, Œuvres, p. Sampson. — Salin, L'Alaska et le Jukon. — Le voyage de La Courbe, p. Cultru. — Garneau, Histoire du Canada, I, 5e éd. — Gausseron, Jeandet. — L'Afrique du Nord. — Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, 48. — Buckler et Robinson, Inscriptions de Sardes. — P. Gaultier, Les maladies morales. — Stengel-Fleischmann, Dictionnaire du droit allemand. — Houbron, Sagesse et volonté.

R. Cagnat, **L'armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les empereurs,** seconde édition. Deuxième partie. Paris, Leroux, 1913, in-8°, p. 426-803, avec 14 planches et 1 carte hors texte.

Un an seulement s'est écoulé entre la publication de la première partie de cette nouvelle édition (signalée dans la *Revue* du 12 avril 1913, p. 265) et l'apparition de la seconde. Désormais l'ouvrage, transformé et mis au point, est complet; il renferme le tableau solidement documenté de la vie militaire, sous tous ses aspects, dans l'Afrique romaine. Nous avons ici les livres III, l'occupation territoriale de l'Afrique au temps du Haut-Empire, et IV, l'occupation militaire de l'Afrique après Dioclétien, soit au total, sans compter les tables, 351 pages contre 285 en 1892. C'est au livre III que l'auteur a dû apporter le plus de changements à sa rédaction primitive, pour tenir compte des fouilles faites depuis vingt ans, notamment à Lambèse et sur le tracé du *limes*. Le premier camp légionnaire de Lambèse, dont Léon Renier avait jadis constaté l'existence, a été retrouvé et exploré en 1901. Le déblaiement du grand camp de la légion III Auguste dans la même localité a été repris en 1898 et s'est poursuivi depuis lors très régulièrement, tandis que l'étude d'autres établissements militaires analogues en Germanie et en Bretagne per-

mettait, par comparaison, de mieux comprendre la disposition et le rôle des différentes parties de celui-ci; aussi n'est-il pas étonnant que M. Cagnat ait consacré cette fois au camp de Lambèse 78 pages, au lieu de 41 dans la première édition. D'autre part les recherches des officiers du Sud tunisien ont révélé bien des faits nouveaux sur l'organisation défensive de la frontière de Tripolitaine et le chapitre qui traite de cette question a subi, lui aussi, d'importants remaniements. A ces enrichissements du texte correspondent ceux de l'illustration. Toutes les acquisitions récentes de l'archéologie militaire africaine sont enregistrées dans cette refonte d'un ouvrage depuis longtemps classique et justement réputé, qui acquiert, par cela même, comme un renouveau d'autorité.

M. Besnier.

A. Manaresi, **L'impero romano e il cristianesimo.** Turin, Bocca (Biblioteca di scienze moderne, n° 65), 1914. in-8°, 597 p.

M. Manaresi expose très complètement et très clairement la suite des rapports de l'Empire et du christianisme depuis l'apparition de la religion nouvelle à Rome jusqu'à l'édit de Milan. Son livre, plus concis que la grande *Histoire des persécutions* de M. Paul Allard, plus développé cependant que l'abrégé du même auteur, plusieurs fois réédité, et que celui de M. Linsenmayer (1905), embrasse tout l'ensemble d'un sujet vaste et difficile dont M. M. Neumann, qui s'arrête à Dèce (1890), Ramsay, qui ne dépasse pas Marc-Aurèle (1892), Bouché-Leclercq (*L'intolérance religieuse et la politique*, 1911), qui insiste surtout sur les deux premiers siècles et passe très vite sur le IIIe, et bien d'autres encore n'ont traité que des parties. C'est un essai méritoire et heureux de synthèse et de vulgarisation savante, qui rendra de grands services. On saura gré à l'auteur de laisser tout à fait de côté le cadre traditionnel et factice des dix persécutions, de n'utiliser dans le récit des faits de martyre que les documents d'une authenticité reconnue et de donner en note sur chaque point l'indication des travaux les plus importants et les plus récents. Tonte la bibliographie est reprise et complétée à la fin du volume dans un appendice où l'on s'étonne de ne pas trouver la mention de l'ouvrage de M. H. Achelis, *Das Christentum in den ersten drei Jahrhunderten*, dont le tome Ier est de 1912, et de voir cité au contraire, avec la date de 1912, le livre de M. Graillot sur *Le culte de Cybèle*, qui n'a pas encore paru.

D'après M. Manaresi, la persécution systématique et voulue des chrétiens ne commence qu'au temps de Trajan; Néron et Domitien n'avaient pas le dessein arrêté de sévir contre eux; ils ne les distinguaient pas des Juifs et ils ne les ont frappés qu'incidemment, à l'occasion de faits particuliers, l'incendie de Rome et la levée de l'impôt du didrachme. Cette observation très juste conduit l'auteur à passer trop

vite sur les événements de l'année 64, auxquels il ne consacre que huit pages; les théories de M. M. Pascal, Profumo, Bouché-Leclercq méritaient d'être étudiées de plus près; on est surpris que M. Manaresi ne signale ni l'article de Gaston Boissier dans le *Journal des savants* de 1902 ni celui de M. A. Pirro dans les *Studi storici per l'antichita classica* de 1910. Sur la venue et le séjour de saint Pierre à Rome, il n'y a que cinq lignes aux pages 48 et 56 et deux notes, sans aucun renvoi aux livres et articles de ces dernières années dans lesquels la question est résolue en sens divers. Sur la correspondance de Pline et de Trajan relative aux chrétiens de Bithynie, l'article de M. Babut dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuse* de 1910 a échappé à l'auteur, ainsi que, sur les martyrs de Lyon, celui de M. J. W. Thompson dans l'*American Journal of theology* de 1912, réfuté par M. P. Allard dans la *Revue des questions historiques* de 1913 (M. Thompson a maintenu sa thèse en 1913 et persiste a soutenir que les évènements attribués au règne de Marc-Aurèle ne sont que du temps d'Aurélien; M. P. Allard lui a répliqué dans la *Revue des questions historiques* de janvier 1914).

M. Manaresi estime qu'il n'y eut jamais de loi spéciale interdisant nommément aux chrétiens d'exister dans l'Empire; c'est en vertu des lois antérieures, de la *lex majestatis* notamment, et du pouvoir de *coercitio* des magistrats qu'on les a poursuivis (p. 104). Sur la question de la propriété ecclésiastique (p. 330), il incline vers la théorie de Mgr Duchesne, tolérance de fait des églises chrétiennes en tant que sociétés religieuses, de préférence à celle de De Rossi, reconnaissance des églises à titre de collèges funéraires; simultanément, en 1912, et par des voies différentes R. Saleilles dans les *Mélanges P. F. Girard*, et M. J. P. Waltzing dans le *Bull. de la classe des lettres de l'Acad. de Belgique*, sont arrivés à la même conclusion; il aurait fallu rappeler leurs articles. Ceux de M. P. Foucart, *Les certificats de sacrifice pendant la persécution de Decius* (*Journal des savants* d'avril 1908), de M. d'Alès, *La réconciliation des lapsi au temps de Dèce* (*Revue des questions historiques* de 1912) et de Mgr Duchesne, *Constantin et Maxence* (*Nuovo Bullett. di archeol. cristiana* de 1913) sont également passés sous silence. A vrai dire, les publications concernant l'histoire des relations entre l'Empire romain et l'Eglise chrétienne aux trois premiers siècles sont si nombreuses et si dispersées qu'on ne saurait tenir rigueur à M. Manaresi de ces quelques omissions. Dans l'ensemble il a vu tous les ouvrages importants et, ce qui vaut mieux, tous les documents essentiels, qu'il traduit quelquefois dans son texte ou qu'il reproduit soit dans ses notes, soit dans un appendice spécial. Il s'est acquitté de sa tâche avec conscience et exactitude, sans se départir de la plus stricte objectivité.

M. Besnier.

Werner Kalbow. **Die germanischen Personennamen des altfranzösischen Heldenepos und ihre lautliche Entwicklung**. Halle, Niemeyer, 1913, vi-180 p. in-8°.

Ce travail complète heureusement l'étude de M. Mackel, *Die germanischen Elemente in der französischen und provenzalischen Sprache*, où les noms propres n'avaient qu'une part très effacée. Il est limité au français; le provençal n'intervient que çà et là, à titre de comparaison. M. Kalbow étudie en cinq chapitres les conditions générales de l'adaptation (chronologie des changements phonétiques, accentuation, déclinaison, influences dialectales en germanique et en roman), les modifications spéciales (étymologie populaire, allitérations, influence des graphies), le traitement des voyelles germaniques, le traitement des consonnes, les hybridations de toute nature; puis viennent un bref résumé général et un répertoire alphabétique. Ouvrage fait avec beaucoup de soin, qui sera utile aux linguistes et aux historiens de la littérature médiévale. On peut regretter que çà et là l'auteur cherche à apporter dans l'explication des changements phonétiques une précision chronologique tout au moins très difficile à atteindre en raison des conditions compliquées qui sont fort bien exposées p. 18 et suiv. Je ne comprends pas comment (p. 97) un *ĭ* germ. peut être maintenu en roman comme *i* par un *ī* germ. suivant : ces deux *ĭ* étant en roman *e* fermé, on ne s'explique pas la métaphonie (toute naturelle au contraire dans la succession *ī* — *ī*, la voy. longue gardant nettement le timbre *i*); il me semble que le maintien de *i* dans un nom tel que *Guinart* peut uniquement s'expliquer par le fait que germ. *Winĭhart* a été introduit en roman après extinction de la loi phonétique *ĭ* > *e*. — P. 141, évolution de germ. *k* devant *e*, *i* : francien *Richelt*, picard *Riqueut* se sont certainement fixés après la fin de l'évolution de lat. *ce*, *ci*, sans quoi on aurait fr. *Riss-*, pic. *Rich-*; mais il aurait fallu dire pourquoi le fr. n'a pas *Riqu-* comme le pic. ou, en d'autres termes, pourquoi germ. *ke*, *ki* est traité comme germ. *ka* et lat. *ca* (cf., pour la sonore *g*, p. 139, pic. *Guerart*, fr. *Gerart*, à Narbonne *Guiraut* Riquier, en Limousin *Giraut* de Bornelh).

Jules Ronjat.

Ferdinand Heuckenkamp, **Die provenzalische Prosa-Redaktion des geistlichen Roman von Barlaam und Josaphat.** Halle, Niemeyer, 1912, x-civ-156 p. in-8°.

Les compositions littéraires en prose provençale sont trop rares pour que les provençalistes ne réservent pas un accueil particulièrement sympathique au travail de M. Heuckenkamp. Il nous donne la première édition complète d'un texte intéressant à tous égards. Ce texte est établi avec un louable souci *conservateur* allant jusqu'à exclure les trémas et la distinction entre *i*, *u* et *j*, *v* qui dans beaucoup de cas préjuge arbitrairement sur les formes de la langue. Il est précédé et

suivi d'une foule de notices et d'appendices extrêmement précieux : p. III, consciencieuse analyse de la version grecque du roman, version jusqu'ici mal connue; nombreux extraits en traduction allemande; notes sur l'origine bouddhique de la légende; p. LIII, le manuscrit, publications partielles antérieures, modèle latin qui a servi d'intermédiaire entre le grec et le provençal; p. LXIV, remarques sur la langue du texte (traits catalans sur un fonds de κοινή provençale; on eût aimé un relevé d'ensemble à la fin); p. LXXXVI, parallèles avec une version italienne et des versions allemandes; p. 65, tableau de concordance des paragraphes entre les versions provençale, latine, grecque et allemandes, et tableau spécial pour la provençale et la latine; p. 91, remarques sur les lectures d'éditeurs précédents; p. 109, glossaire et index de noms propres, très détaillés tous les deux.

Jules RONJAT.

Parodies de thèmes pieux dans la poésie française du moyen-âge. Pater. Credo. Ave Maria. Lœtabundus. Textes critiques précédés d'une introduction par Eero ILVONEN. Paris, Champion, 1914. In-8° de 181 pages.

Le sujet est heureusement choisi et traité avec soin et compétence. L'introduction, fruit de méritoires recherches sur un terrain peu exploré, est consacrée à l'origine du genre, à ses attaches avec la poésie des goliards, à son évolution du début à la fin du moyen-âge : elle est bien composée et agréablement écrite. Les notices qui précèdent chaque pièce nous renseignent abondamment sur la bibliographie du sujet, et, grâce à de précises analyses linguistiques, aboutissent, en fait de datation et de localisation, à des approximations très suffisantes. Les textes, dont l'établissement ne se heurtait pas au reste à de grandes difficultés, se présentent sous une forme satisfaisante et je ne crois pas qu'on arrive à les améliorer beaucoup. C'est dans leur interprétation qu'il reste le plus faire : certaines obscurités tiennent à des allusions qu'on ne saisira peut-être jamais; d'autres ne me paraissent pas insurmontables. C'est sur ce point que porteront, pour la plupart, les observations que voici.

Pièce II, v. 72 *ne*] lire avec *A*, *me*; le verbe *comuniier* est, dans l'ancienne langue, ordinairement réfléchi. — IV, 69 : *je vueil estre toz rez a rez*; *toz* est le part. passé de *tondre* et le sens est très clair : « je consens à être tondu ras », c'est-à-dire ruiné à fond. — V, 163, virgule, au lieu de point, à la fin du vers. — VII, 19, 20 : *Nostrum ne lor* (aux riches) *lest prendre somme;* « le nôtre » équivaut à « le leur », l'auteur se substituant par la pensée à ceux dont il parle; « leur richesse trouble leur sommeil ». — IX, 9 : *adveniat ne te dessire;* « je ne désire pas pour toi, dans ton intérêt, que tu reviennes sur la terre ». 164 *deffende*] corr. *deffendi*. — X, 42 *tout et depille*] corr. *tout est de p.*, « tout est bon à prendre ». — Au glossaire, *cenele*, mot encore vivant, est mal interprété (cf. p. 84, l. 8). A l'Index des Noms, rempla-

cer *Luisant* par *Val Luisant* et introduire *l'Ariveor* (II, 121), qui est certainement un nom de lieu.

A. JEANROY.

Facsimili di documenti per la storia delle lingue e delle letterature romanze raccolti da Ernesto MONACI, Fasc. II; Roma, Anderson [1913]; cinquante planches in-8° avec un Index explicatif.

J'ai déjà expliqué aux lecteurs de la *Revue critique* (1911, I, 431) l'économie de cette publication, destinée à remplacer un recueil luxueux depuis longtemps épuisé. Les langues de la Péninsule ibérique, un peu sacrifiées dans le premier fascicule, obtiennent ici une légitime compensation : 14 planches sont consacrées à l'Espagne et au Portugal (*Auto de los Reyes magos*, *Disputa del alma y el cuerpo*, 200 vers du Poème du Cid, *Cancioneros* de Castañeda, de Estuñiga, *Cantigas* d'Alfonso le Sage). La part faite aux autres domaines reste très belle : il y a 6 planches pour le latin mérovingien, 12 pour l'italien, 15 pour le français, 3 pour le provençal. Par la qualité de l'exécution, l'heureux choix des textes et la modicité du prix, cette publication est appelée à rendre les plus grands services. Le troisième (et dernier) fascicule donnera un Index général plus développé, avec quelques notions de paléographie et des renseignements précis sur la date des originaux; nous souhaitons vivement que l'apparition en soit prochaine.

A. JEANROY.

Bruno PETERMANN, **Der Streit um Vers und Prosa** in der französischen Literatur des 18. Jahrhunderts. Halle a. S. Niemeyer, 1913, in-8°, p. 90. M. 2,80 (*Beiträge z. Gesch. d. roman. Spr. u. Lit.* IX).

Le débat entre le vers et la prose comme forme la plus parfaite de certains genres littéraires a été vif et prolongé surtout au XVIIIe siècle. M. Petermann a voulu l'étudier dans cette période, après avoir présenté un résumé des conquêtes successives de la prose aux âges précédents. Il a fait un relevé méthodique des écrivains qui se sont prononcés contre ou pour le vers dans le poème épique, dans la tragédie, dans la comédie, dans le drame, dans la traduction des épopées classiques; il a signalé tous ceux qui, invoquant l'autorité de Fénelon et plus tard le succès des idylles de Gessner, ou rappelant l'exemple de Molière et celui des dramaturges anglais, ont défendu la prose poétique et ont voulu l'introduire, non seulement dans l'épopée, mais aussi sur la scène et jusque dans l'ode. La Motte, d'Alembert, Diderot et Mercier furent les plus connus et les plus ardents défenseurs de ces innovations; Voltaire, La Harpe, M.-J. Chénier les plus attachés à la tradition. Mais M. P. nous a cité encore, soutenant l'une ou l'autre thèse, une foule d'obscurs critiques ou poètes de dernier ordre, et on est surpris de voir par tous ces témoignages combien

peu le débat se renouvelle et avec quelle fatigante répétition reviennent sous leur plume les mêmes arguments, souvent vulgaires et puérils. C'est aussi peut-être la faute de leur historien de n'avoir pas assez distingué entre les aperçus plus neufs d'un Condillac, par exemple, et le raisonnement moutonnier d'un Cubière de Palmézeaux. On aurait aimé en outre à entrevoir l'effet de ces discussions sur le public et à savoir si elles n'ont intéressé que les gens du métier; ainsi nous devinons à peine l'hostilité des comédiens pour la tragédie en prose; ce point méritait d'être plus approfondi. M. P. s'est appliqué avec soin à réunir les éléments de son étude, mais il les a trop laissés sur un même plan.

L. R.

Fritz Bergemann. **Salomon Gessner. Eine literarhistorisch-biographische Einleitung** (Diss. de Berlin, 1913); in-8° de 118 pages.

A défaut d'une biographie approfondie de l'idylliste zurichois, M. Bergemann esquisse la vie de ce disciple de Brockes et du peintre Hempel, qui d'abord sacrifia à l'anacréontisme, avant de styliser à sa manière les impressions que lui fournissait sa petite patrie helvétique. L'homme autant que l'écrivain appartenait à l'époque du rationalisme, et le déchaînement de sensibilité littéraire auquel il assista sur le tard le déconcerta presque autant que ses anciens amis de l'Allemagne du Nord. D'ailleurs cet exposé biographique (où manquent malheureusement toutes les données relatives aux rapports de Gessner avec la France) aide à comprendre quels éléments nouveaux passèrent, grâce aux *Idylles*, dans le genre pastoral. Une méprise singulière, p. 9, fait attribuer à M. de Reynold, fribourgeois distingué, un mouvement de vanité française.

F. B.

C. Vaughan. **The influence of English poetry upon the romantic revival on the Continent** (Proceedings of the British Academy, vol. VI), London, Oxford University Press, 1914; in-8° de 18 pages.

Il s'agit d'une conférence (la 4e « Warton Lecture on English Poetry ») qui groupe, sans prétendre à la nouveauté, la synthèse originale ou l'ordre logique, les indices les plus notables d'une influence anglaise sur la poésie, le roman et le drame du Continent — ou plutôt de la France et de l'Allemagne. L'information bibliographique de l'auteur s'étant trouvée assez capricieuse, l'équilibre même de son exposé reste bizarre : toute une page pour Sterne en France, quelques lignes pour Sterne en Allemagne; une longue analyse du *Macbeth* de Ducis, une ligne d'excuse pour Shakespeare en Allemagne, etc.

F. B.

Paul Elmer More. **The Drift of Romanticism.** Shelburne Essays, eighth series. London, Constable; Boston and New-York, Houghton Mifflin, 1913; in-12 de xiv-302 pages.

M. Paul E. More appartient au groupe exigu, mais d'autant plus intéressant, des critiques américains qui voudraient ramener, dans la vie intellectuelle, une meilleure et plus saine estimation des « valeurs » sur quoi se fonde l'activité de l'esprit. La préface de ce huitième volume d'une série déjà riche proclame l'opportunité d'un critère rigoureux, — d'ailleurs plus sociologique et moral qu'historique et artistique; et comme « le mouvement romantique, sous ses apparences d'expansion et de vitalité, semble au fond une tendance à la désintégration et à la maladie », l'effort essentiel portera sur tout ce qui, dans le présent et dans un récent passé, fait figure de romantisme. On reconnait là un épisode américain d'une lutte fort actuelle et quasi universelle; mais il convient d'observer que M. M. est affranchi de toute intention politique ou religieuse et que ses études antérieures, spécialement en fait d'hellénisme et d'indianisme, le classent hors de pair avec certains adversaires étroits du romantisme Il discerne sous ce mot si indéterminé « la tendance maîtresse et l'idéal déclaré du monde moderne », et le définirait comme « une expansion vaniteuse d'émotions accompagnant cette illusion, qu'on perçoit l'infini en se laissant emporter par le courant des choses au lieu de s'en séparer... ». Une philosophie du dualisme est, en conséquence, à la base de la critique de M. M ; et de subtiles « définitions du dualisme » forment la dernière partie de ce volume, mettant en contraste le « flux » de la nature et le « frein » que la personnalité peut imposer à notre pénétration passive par ses phénomènes.

C'est de ce point de vue spécial — comparable à sa manière à celui d'un critique cartésien au xvii[e] siècle — qu'il convient d'aborder les études consacrées, ici, à William Beckford, Walter Pater, Fiona Macleod, hommes de lettres, au cardinal Newman, Nietzsche et Huxley, dont l'œuvre a un support doctrinal ou un contenu philosophique explicite. Et c'est ici que M. M. fait le mieux valoir ses qualités de clairvoyance et de force synthétique : soit qu'il démasque dans l'œuvre de Huxley, et surtout dans ses conséquences, les vices d'une science hypothétique; soit que « l'impuissante rébellion contre la sympathie humanitaire » lui semble la caractéristique profonde du nietzschéisme, ou que, en dehors d'une existence noble et belle, la signification de Newman lui apparaisse comme « l'illusion d'une âme qui a perdu sa vision du véritable infini et cherche un succédané dans la libre expansion des émotions », il s'efforce de déterminer le romantisme latent au fond des systèmes et des théories. Il a beau jeu encore, mais semble procéder d'une hostilité plus rigoureuse, lorsqu'il examine des œuvres d'imagination comme *Vathek*, *Marius*, *Pharais :* à qui concèdera-t-on, sinon aux poètes et aux romanciers, de favoriser

l'illusion ou la « magie »? Et n'est-il pas conforme aux fins de l'art de servir la jouissance supérieure des hommes libres? Ceux-ci peuvent chercher leur discipline et leur « frein » dans des règles dont la littérature est libre de ne se point soucier; et il est curieux de noter que ce sont souvent les applications ou les conséquences, plutôt que les manifestations elles-mêmes, que M. M. prend à partie : comme si, romantique repenti, il en voulait à des œuvres d'art qu'il aurait lui-même élues trop docilement pour guides autrefois, et dont il regretterait de voir ailleurs l'influence se manifester de fâcheuse manière.

F. Baldensperger.

Siegfried Lemm, **Zur Entstehungsgeschichte von E. Zolas Rougon-Macquart und von den Quatre Evangiles.** Halle a. S., Niemeyer, 1913, in-8°, p. 83. Mk. 2,40 (*Beiträge z. Gesch. d. roman. Spr. u. Lit.* VIII).

L'étude de M. Lemm nous livre surtout des documents. L'auteur a relevé dans les copieux manuscrits de Zola déposés à la Bibliothèque nationale les passages les plus caractéristiques de ses notes préparatoires pour présenter un exposé de la composition des romans, il les a aussi rapprochés de quelques indications fournies par la correspondance et signalé rapidement les différences entre ces esquisses et l'exécution définitive. Les vingt volumes de la série des *Rougon-Macquart* et l'œuvre finale restée inachevée des *Quatre Évangiles* sont suivis l'un après l'autre ; il n'y manque que les *Trois Villes* dont les manuscrits que garde la bibliothèque Méjanès à Aix n'ont pu être consultés par l'auteur. Ces extraits des *Ébauches* qui pour la plupart sont publiés aujourd'hui pour la première fois, ne peuvent sans doute fournir qu'une orientation générale sur les intentions du romancier et l'évolution de son œuvre. M. L. en a présenté les conclusions essentielles d'abord à la fin de la série des *Rougon* pour faire saisir le lien, après tout assez lâche, qui rattache entre elles les différentes parties de l'ensemble, ensuite au terme de son étude pour préciser la transformation du talent de Zola, mettant dans sa peinture de la société au début une âpreté irritée, puis au milieu et sur la fin de sa carrière, de plus en plus de sympathie humaine et de confiance dans la vie, mais gardant partout la passion de la systématisation. La glane de documents originaux que nous offre M. L. n'autorise que des jugements sommaires ; pour une étude générale de l'écrivain ou celle d'une de ses œuvres, il faudrait une utilisation plus abondante des manuscrits, mais son travail n'en reste pas moins intéressant et neuf, et même dans ses dimensions restreintes, il est profondément révélateur du tempérament et du genre d'intelligence de Zola[1].

L. R.

1. P. 4, *un siècle de voûte* est inintelligible; ne faut-il pas lire : *de honte*? P. 42, corriger *Doubigny* en Daubigny.

Georges Pellissier. — **Shakespeare et la superstition shakespearienne.** Paris, Hachette, 1914, in-16, 304 pp. 3 fr. 50.

« Le théâtre shakespearien nous apparaît comme un énorme fatras où brillent çà et là quelques scènes de premier ordre ». Le demi-dieu, pour peu qu'on ait la hardiesse de le regarder en face, a des faiblesses et des tares qu'il est urgent de proclamer, afin de fermer la bouche aux panégyristes importuns. « Notre goût, ce goût classique de la sobriété, de l'ordre, de la proportion harmonieuse, nous rend encore aujourd'hui, quand nous ne nous laissons pas séduire par des influences étrangères, plus sensibles à certains défauts que les Anglais et les Allemands. Devons-nous donc simuler une admiration de commande ? » Démolissons plutôt l'idole.

Il faut avouer que M. G. P. s'est employé très activement à cette tâche d'iconoclaste. Qu'on en juge ! L'art de la composition est absent des pièces de Shakespeare ; l'invention lui manque à peu près totalement ; s'il veut émouvoir, il tombe dans le mélodrame ; s'il veut exciter le rire, il a recours aux procédés de la farce : il est énergumène ou bateleur. Aucun souci de la vérité matérielle ni morale ; l'homme qui prend Delphes pour une île et arme de pistolets les personnages de *Periclès*, « épargne ou récompense les pires scélérats ». Les admirateurs du poète prétendent qu'il est « créateur d'âmes » ; allons donc ! ses héros sont incohérents, mal représentés, invraisemblables. A côté de Portia, « dont Plutarque a d'ailleurs fourni tous les traits », que de figures de femmes manquées ! Ophélie par exemple « n'existe pas » et Desdémone « montre une niaiserie et une inertie vraiment incroyables ». « Créateur d'âmes », c'est « psychologue insuffisant » qu'il fallait dire. Enfin, l'écrivain ne sait pas plus son métier que le dramaturge ; les exemples d'emphase, de redondance, de préciosité abondent. Le réquisitoire se développe avec la sévère ordonnance d'une tragédie classique. L'intérêt se soutient jusqu'à la fin. A peine M. G. P. a-t-il accordé que Shakespeare est « grand poète », laissant espérer qu'il ne s'opposait pas à l'admission des circonstances atténuantes, qu'une dernière phrase écrase le coupable : Shakespeare est « un écolier génial qui, n'ayant ni expérience, ni mesure, ni tact, gaspille prématurément son génie abortif ».

On goûtera dans ce livre le ton irréverencieux. La verve avec laquelle il est écrit le rend d'ailleurs fort amusant. Les réserves viendront avec la réflexion. Les meilleurs effets, on ne tarde pas à le remarquer, sont obtenus aux dépens moins de Shakespeare que de certains critiques et notamment de Montégut, dont on connaît le parti pris de tout admirer. Il arrive à M. G. P. de citer aussi les travaux de M. Mezières et de M. Stapfer ; il ne dit rien des publications plus récentes. Pas un mot des chapitres consacrés à Shakespeare dans l'*Histoire littéraire du peuple anglais* de M. Jusserand ; pas une citation des traductions de M. Beljame, pas une allusion aux *Pages choisies* de M. Legouis.

Or, la traduction à laquelle vont les préférences de M. G. P. ne concorde pas toujours avec les traductions qui font autorité. Par exemple, p. 283, M. G. P. écrit : « Tous nos hiers n'ont été que des fous qui nous ont ouvert la route vers la poussière de la mort », mais nous lisons dans le *Macbeth* de M. Beljame, p. 201 : « Tous nos hiers ont éclairé pour les stupides humains le chemin de la poudreuse mort ». P. 285, M. G. P. croit que Shakespeare prête à Othello les paroles suivantes : « Gonfle-toi, mon sein, sous la cargaison que tu portes, car elle est composée de langues d'aspics » ; pour M. Beljame la *cargaison* est un *faix* (*Othello*, p. 171). P. 288, Macbeth, d'après M. G. P., dit : « les larmes qu'elle (la pitié) leur arrachera abattront le vent » ; M. Beljame a vu dans le texte : « les larmes noieront le vent des soupirs » (*Macbeth*, p. 45). Inutile d'accumuler les citations, pour prouver que M. G .P. risque de se moquer non de Shakespeare, mais des contresens de ses traducteurs.

Il est dommage qu'il n'ait pas utilisé l'*Histoire littéraire du peuple anglais*. On y apprend, entre autres choses, que Shakespeare, déjà de son vivant, était en butte aux sarcasmes des hommes de lettres. On y trouve une énumération des « défauts énormes » du poète, énumération faite à un autre point de vue que celui du dénigrement. « Il faut, dit M. Jusserand, regarder l'œuvre en se plaçant au niveau des plus modestes réalités ; se demander quels étaient les moyens et l'objet de Shakespeare ; à quelles fins il écrivait et quelles règles du beau il voulait suivre ». Est-ce là un culte superstitieux ?

La superstition, mais on la rencontre chez M. G. P. [1]. Ne fulmine-t-il pas sa condamnation au nom de « notre goût, ce goût classique », c'est-à-dire d'un certain idéal littéraire ? Il semble que pareille conception de la critique soit étroite et dangereuse. Lorsque, dans un dernier chapitre, M. G. P. raille une tirade sur le théâtre du monde, c'est Ronsard que ses railleries atteignent par ricochet puisque Shakespeare a été chercher cette comparaison chez son grand contemporain [2]. Ce dogmatisme, qui nous empêche de rendre justice à un étranger, nous oblige par surcroît à renier une partie de notre patrimoine. Dans ces conditions Bossuet lui-même, quand il s'inspire de la poésie hébraïque, ne doit pas trouver grâce.

Voilà des considérations trop générales à propos d'un jeu d'esprit divertissant. Car c'est le sourire aux lèvres que le critique, pour juger un tableau de maître, s'approche délibérément de la toile au point de ne plus voir que les craquelures du vernis.

Ch. Bastide.

1. Comme d'ailleurs les anachronismes qu'il faut citer puisque plusieurs pages sont consacrées aux anachronismes de Shakespeare : ce sont les incidents de la vie électorale en Angleterre au temps d'Elisabeth, p. 154 ; ce sont les *policemen* modernes confondus avec les constables de *Beaucoup de bruit pour rien*, p. 165.

2. Sir Sidney Lee, *French Renaissance in England*, p. 227.

Charles Lamb, **Essays of Elia**, in-12, 336 pp., 2 s. 6 d.; **The Last Essays of Elia**, 304 pp., 2 s. 6 d., éd. par A. Hamilton-Thompson, Cambridge, University Press, 1913.

Les *Essais* de Charles Lamb sont souvent réimprimés. Le temps n'en a point diminué le charme. Mais il n'en existe d'édition critique que celle qu'en a donnée M. E. F. Lucas dans les œuvres complètes de Charles et Mary Lamb. C'est donc une lacune que comble M. A. Hamilton Thompson. Les deux petits volumes méritent un bon accueil : ils se lisent agréablement ; le commentaire indispensable à une œuvre où les citations abondent, complète sur des points de détail le travail de M. Lucas ; l'auteur avait omis quelques passages lorsqu'il réimprima ses *Essais*, ils sont rétablis en appendice.

Ch. B.

The Cambridge History of English Literature, ed. by Sir A. W. Ward and A. R. Waller. Vol. X (The Age of Johnson). Cambridge, University Press, 1913, in-8°, 562 pp. 9 s.

Le groupe de savants et de professeurs qui a voulu élever un monument à la littérature anglaise en donnant, sous une forme concise et accessible, les résultats des recherches les plus récentes, poursuit son œuvre avec une admirable régularité. Le dixième volume couvre à peu près la seconde moitié du xviiie siècle. Les chapitres les plus importants sont Richardson (M. L. Cazamian), Fielding et Smollett (M. Harold Childe), Sterne (M. C. E. Vaughan), Thomson (M. A. Hamilton Thompson), Gray (Rev. Duncan C. Tovey), Johnson (M. David Nichol Smith), Goldsmith (M. H. A. Dobson), etc. L'espace nous manque pour donner un compte-rendu détaillé de ces chapitres si divers par la matière et aussi par la façon dont chaque spécialiste a compris sa tâche. Mais il convient de signaler les quelques pages que M. Shaw, archiviste au « Record Office », a consacrées aux dissidents. Le sujet est mince sans doute, mais il a été tout à fait négligé par les critiques modernes. — Les erreurs sont fort peu nombreuses. En voici une qui disparaitra dans une prochaine édition : p. 118, *Mac Gaussin* pour *Mlle Gaussin*. M. Nettleton n'a pu utiliser la thèse de Mlle Dorothy Brewster sur Aaron Hill ; le principal traducteur anglais du théâtre de Voltaire mérite plus qu'une mention en passant. La bibliographie des traités sur la tolérance, p. 520, est indigente ; pourquoi omettre Roger William et Williams Penn ? On peut admettre que dans une histoire de la littérature anglaise Motteux, né en France, mais auteur anglais, devienne *Peter* Motteux, mais on trouvera étrange que le baron d'Holbach, traducteur d'un poème d'Akenside, soit un *von* Holbach.

Ce sont là des vétilles. Vétille aussi l'erreur que nous avions cru devoir signaler dans le volume IX, p. 106 (v. *Revue critique* du 1er février 1913). Nous disions : « Cyrano de Bergerac's *Histoires comi-*

ques and *Voyage à la Lune* » doit être corrigé de la façon suivante : « Cyrano de Bergerac's *Histoire comique de la Lune* ». Dans les corrigenda et addenda au vol. X, l'auteur a tenu compte de cette observation en nous citant, mais il propose la correction : *Histoires comique* (sic) *de la Lune* and *du Soleil*. C'est une nouvelle inexactitude : l'édition de 1678 a bien pour titre *Histoire comique de la Lune* et celle de 1657 *Histoire comique contenant les états et empires de la Lune*. Si nous signalons ces menus détails, c'est parce qu'une œuvre de ce genre qui est appelée à rendre les plus grands services aux travailleurs, doit avant tout viser à l'exactitude et que l'exactitude s'obtient quelquefois par la collaboration des lecteurs. Dès le début nous avons loué le noble effort de l'Université d'où cette initiative est venue. Le travail se poursuit dans les meilleures conditions, car le succès — encouragement infiniment plus efficace que les éloges de la critique — s'affirme davantage à chaque volume qui paraît.

Ch. Bastide.

W. T. Young, **A Primer of English Literature**, Cambridge, University Press, 1914, in-12, 237 pp. 2 s.

L'Université de Cambridge publie à l'usage des débutants que pourrait effrayer la lecture de la *Cambridge History of English Literature* un manuel excellent. Il est clair, suffisamment complet, sobre de jugements dogmatiques. Il suggère plutôt qu'il n'impose des idées. C'est donc un guide sûr. Il est à remarquer qu'en mentionnant Piers Plowman de Langland, les sonnets de Shakespeare, l'œuvre de Milton, il se sépare des auteurs de la *Cambridge History*, dont les conclusions avaient été fortement discutées.

Ch. B.

Arthur D. Innes. — **A Source Book of English History**, Vol. II, Cambridge, University Press, 1914, in-8, 282 pp. 3 s. 6 d.

Nous avons déjà loué (V. *Revue critique* du 8 février 1913) le premier volume de ce recueil de textes si utile à ceux qui enseignent l'histoire. Le second volume comprend cinq chapitres : le droit divin ; la guerre civile ; la restauration ; Anne, George I et George II ; enfin George III. Les textes empruntés aux contemporains (mémoires, lettres, discours, pièces officielles) sont judicieusement choisis. L'orthographe moderne est partout adoptée avec raison. N'oublions pas de mentionner une vingtaine d'illustrations (portraits, estampes du temps, caricatures). Nous souhaitons bon succès à cette publication.

Ch. Bastide.

The Poetical Works of William Blake, ed. by John Sampson, Oxford, University Press, 1913, in-12, 453 pp. 1 s. 6 d.

Il est extraordinaire qu'il ait fallu attendre si longtemps une édi-

tion critique à peu près complète de William Blake. Peu de poésies lyriques sont plus connues en Angleterre que les *Songs of Innocence*. Il convient de remercier M. Sampson d'avoir mis à la portée de tous l'œuvre du grand mystique en l'accompagnant d'une savante introduction. Il était impossible de reproduire intégralement les *Prophetic Books*, élucubrations d'un cerveau vieilli et malade; en revanche l'éditeur a eu la chance de retrouver un exemplaire du poème sur la Révolution française que l'on croyait perdu. L'Université d'Oxford, dont la munificence est inépuisable, a non seulement surveillé avec goût l'impression de ce livre d'un prix minime, mais a tenu à reproduire en photogravure une quinzaine des curieuses planches en cuivre dont Blake ornait ses publications. On sait que, à défaut d'une presse à imprimer, Blake avait la patience de graver le texte même de ses poèmes et qu'il y ajoutait de véritables enluminures inspirées par sa fantaisie maladive.

Ch. B.

Edgar Salin, **Die wirtschaftliche Entwicklung von Alaska (und Yukon Territory). Ein Beitrag zur Geschichte und Theorie der Konzentrationsbewegung** (Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik herausgegeben von Edgar Jaffé. Ergänzungsheft XII. Tübingen, J. B. Mohr (Paul Siebeck), 1914, VIII-225 p., carte hors texte à 1 : 500.000.

Ces régions de l'Alaska et du Yukon, longtemps ignorées et qui semblaient condamnées à une éternelle disgrâce, sont devenues le théâtre depuis peu d'années de spéculations économiques et, si l'on peut dire, économistes. M. Salin les considère comme des lieux d'élection du phénomène de la concentration. Ce n'est point à l'agriculture — encore que les pouvoirs publics vantent les « possibilités » de ces terres subarctiques — ni à leurs ressources forestières qu'elles doivent cette dignité. Mais leurs eaux nourrissent une faune copieuse : saumons, harengs, turbots, et déjà se sont installées les friteries (*canneries*), et, pour suivre les bandes de poissons dans leurs erreurs, jusqu'à une fabrique de conserves flottante, des *salteries* où l'on sale le hareng, des usines frigorifiques : toutes entreprises contrôlées par l'*Alaska Packers Association*, par la *New England Fish C°*; les capitaux américains ont trouvé dans ces trusts un riche emploi. Mais le sous-sol est le grand générateur de fortune et de vie : l'exploitation de l'or a passé par trois phases, celle du travail individuel; celle de la propriété collective des exploitants directs; celle de l'intervention du capital du dehors, chacune de ces étapes en relation avec les procédés et l'outillage techniques. Pour le cuivre et le charbon, ils ont passé presque d'emblée sous le contrôle des grandes compagnies qui ont pour associées les compagnies de navigation, une canadienne — celle de Canadian Pacific Ry — et 5 américaines, et les compagnies de chemin de fer qui ont à peine pénétré les centres miniers.

Pêches, mines, railways, commerce, sont contrôlés (ce vocable revient obstinément) par l'*Alaska syndicate*, le trust type qui date de 1906, dont M. Salin décrit l'organisme puissant et complexe où règnent les firmes Morgan et Guggenheim. Quel est l'avenir de cette colonisation par trusts, de cette colonisation capitaliste, de cette forcerie instituée dans l'Alaska ? L'auteur se garde de prophétiser. Il se vante d'avoir apporté sur une contrée de plus en plus étudiée des données neuves et précises, fruit d'une notion complète du sujet, ainsi qu'en témoigne la bibliographie. La carte des gîtes minéraux a été dressé par A. H. Brooks, géologue attitré de l'Alaska.

B. AUERBACH.

Société de l'Histoire des Colonies françaises. *Premier voyage du sieur de La Courbe fait à la Coste d'Afrique en 1685* publié, avec une carte de Delisle et une introduction par P. CULTRU (Paris, Édouard Champion. Émile Larose, 1913, LVIII-319 p.)

Déjà dans son *Histoire du Sénégal du* XVe *siècle à 1870*, parue en 1909, M. Cultru avait frappé de suspicion la *Nouvelle Relation de l'Afrique occidentale*, du P. J. B. Labat, personnage intrigant et peu scrupuleux, qui s'était fait le panégyriste d'André Brue, le héros de la thèse de M. Berlioux. Or Labat prêtait à Brue des actes et des écrits dont la matière lui avait été fournie par les relations de Michel Jajolet de La Courbe, un des hauts agents de la Cie Royale du Sénégal et Côte d'Afrique, chargé par elle à plusieurs reprises de missions d'inspection et de direction. M. Cultru a eu la bonne fortune de retrouver les manuscrits de La Courbe, dont un fragment à la Bibliothèque Nationale, un autre aux Archives, moins un chapitre de 16 pages. Le récit, annoté avec une excessive discrétion et seulement pour les identifications indispensables, prend toute sa signification après l'introduction où M. Cultru a résumé l'histoire des établissements du Sénégal, non sans avoir au passage apporté quelques précisions nouvelles, comme la date de la première installation française, 1626 et et non 1638, ou l'inventaire des bâtiments et marchandises que la Cie des Indes Occidentales prit en charge en 1664.

B. AUERBACH.

Bibliothèque France-Amérique, F.-X. GARNEAU **Histoire du Canada**. Cinquième édition revue et annotée par HECTOR GARNEAU. Préface de M. G. HANOTAUX, de l'Académie française. Tome I, Paris Librairie Félix Alcan, 1913. LV + 610 p. un portrait hors texte. 10 fr.

En ouvrant le volume, regardez la figure ouverte, intelligente, décidée, un peu narquoise de François-Xavier Garneau avec ses favoris de notaire — il exerça cette profession — et sa cravate de mode Louis Philippe ; tel écrivain, telle œuvre ; le livre fut composé de 1833 à 1840. Il est tout imprégné des idées libérales de l'époque,

écrit en une langue d'une bonne tenue bourgeoise ; et dès le « discours préliminaire » il inspire confiance et respect. F.-X. Garneau n'a point l'érudition imaginative d'Augustin Thierry ni la majesté doctrinaire de Guizot, ses contemporains et ses modèles ; mais la probité de ses recherches, l'indépendance de son jugement, sa piété pour sa patrie l'ont consacré l'historien national français du Canada. Et l'on félicitera le Comité *France-Amérique* d'avoir par cette publication avivé notre sympathie pour la plus ancienne et, à vrai dire, la seule colonie au sens plein du mot dont la France puisse se prévaloir.

Cette édition nouvelle offre ceci d'original qu'elle a su concilier la simplicité de la rédaction primitive du premier jet avec la sécurité documentaire et l'appareil scientifique. M. Hector Garneau, petit-fils de François-Xavier, a, d'une touche délicate, éclairé, complété le récit par des additions entre crochets [1] et l'a conforté de références copieuses soit en notes au bas des pages, soit en plus de deux cents appendices (p. 499-593).

Le tome Ier va de « la découverte du Canada » par Jacques Cartier, en 1534 et les premiers établissements jusqu'à « la colonisation du Cap Breton » dans les 20 premières années du XVIIIe siècle. En réalité le cadre ne s'en restreint pas au Canada ; il embrasse aussi Terre Neuve et la Louisiane, toute la « Nouvelle France ».

Quel que soit l'intérêt de la narration, il nous plairait de surprendre ce qu'il y a de canadien, la saveur du terroir, dans la pensée et l'expression de Fr. X. Garneau. J'avoue qu'à ce dernier point de vue l'on est un peu déçu ; aucun vocable, aucune tournure du crû ; Garneau use d'un honnête style « vieille France », seul propre, croyait-il sans doute, à l'éminente dignité de l'histoire.

Mais l'âme de Garneau est déjà toute canadienne, disons mieux : américaine. Elle se révèle dans ce passage décisif du « Discours préliminaire » : Si le spectacle qu'offre l'ancienne civilisation, corrompue par la sensualité et tombant sous la torche ou le fer des Barbares, doit exciter des sentiments profonds d'horreur et de pitié, celui que présentent la découverte et la colonisation du Nouveau Monde, malgré quelques points lugubres, inspire au contraire des sentiments d'espérance et de grandeur qui élèvent l'âme. On est touché en voyant sortir de différents points de l'Europe ces longues processions d'humbles mais industrieux colons qui se dirigent de ce côté-ci des mers. L'épée avait jusque-là frayé le chemin à toutes les émigrations. Aujourd'hui l'intelligence avec l'esprit de travail dirige ceux qui viennent prendre

1. Cette mise sur point typographique ne va pas sans quelque incertitude pour le lecteur : des phrases restent en l'air, par exemple, p. 225, ligne 10 ; p. 242, ligne 9, p. 289 avant dernière ligne : « Dans la vaste baie qui porte son nom et en reconnait [toute la côte orientale] » Les mots entre crochets ont été ajoutés par l'éditeur ; mais il est impossible que l'auteur n'ait pas conclu sa proposition, p. 385 ligne 16 « on la tenait d'un [chef abénaquis] » ; etc.

possession de l'Amérique! Leurs succès rapides ont prouvé l'avantage de la paix et de l'initiative libre sur la violence et le tumulte des armes, pour fonder des empires riches et puissants..... Nous ne devons pas méconnaître la direction de la civilisation américaine » (p. XLVI-VII).

Or, voici comment Garneau définit la mission de l'Amérique : « L'Amérique a dû sa découverte et son développement moins à la force des armes qu'aux travaux féconds de la paix, et c'est en séchant les larmes des malheureux que la persécution et la misère chassaient d'Europe qu'elle devait préparer sa richesse et sa prospérité futures » (p. 28).

Les colonies du Nouveau Monde, selon Garneau, qui célèbre la conception de Coligny, semblaient prédestinées au rôle d'asile de la tolérance. Les huguenots « sans cesser d'appartenir au royaume, en auraient agrandi au loin l'étendue et la puissance en même temps qu'ils auraient joui des avantages réservés aux catholiques dans la mère-patrie » (p. 49). Si cette conception a échoué, « la faute en est au parti catholique ».

Bien que catholique lui-même, descendant, il est vrai, de réformés poitevins, Garneau attribue au régime ecclésiastique, à la domination des Jésuites, les déboires et la mauvaise fortune de l'établissement canadien. Le clergé prétendit se constituer en pouvoir politique comme en France, il ne prévoyait pas « qu'avec les éléments de la société américaine cette conduite ne pourrait se prolonger au delà d'un certain terme que la conquête est venu précipiter ». Les gouverneurs, les intendants furent en conflit perpétuel avec les évêques et les congrégations ; et là aussi se poursuivirent les luttes de l'État et de l'Église ». Il serait intéressant de comparer, dans les différentes provinces des deux Amériques, les résultats des Missions.

On dit que le catholicisme a préservé, au Canada, la nationalité française. Dans les nobles pages qu'il consacre à la défense de la nationalité (Discours préliminaire, p. XLVIII-L), Garneau n'attribue pas à la religion cette vertu. Il vante « cette puissance énergique et insaisissable » des Français « qui réside en eux-mêmes et qui, comme le génie, échappe à l'astuce de la politique aussi bien qu'au tranchant de l'épée. Ils se conservent, comme type, même quand tout semble annoncer leur destruction... Leur nature gauloise en les éloignant des races flegmatiques, les soutient aussi dans des circonstances où d'autres perdraient toute espérance ».

C'est cette vérité aussi que M. Hanotaux met en relief dans sa suggestive préface où il rappelle que le Canada français, dans sa brève existence, sut trouver en lui-même un autre principe de vitalité, je veux dire une âme, une âme locale et française tout à la fois. L'autre principe de vitalité, ce fut l'amour du sol, la joie de défricher, de « faire de la terre », qu'a décrite récemment M. Hémon, dans un

roman publié par *le Temps*. Le Canada français s'est développé, si l'on peut dire, a prospéré, sans la France et malgré la France. Le sort du Canada illustre les erreurs et les incohérences de la politique coloniale de l'ancien régime, que M. Hanotaux dénonce avec son autorité d'historien et d'homme d'État; il doit servir de leçon à la France colonisatrice d'aujourd'hui.

B. AUERBACH.

B. H. GAUSSERON. **Un Français au Sénégal**, Abel JEANDET. Préface par Maurice BARRÈS. Avant propos par Charles LE GOFFIC (Paris, Champion, 1913, XVIII + 267 p. un portrait hors texte. — Extrait des *Annales de l'Académie de Mâcon*, 3e série. Tome XVI).

Abel Jeandet, de Verdun-sur-Doubs, sentit s'éveiller en lui la vocation coloniale au moment où allait lui échoir une sous-préfecture métropolitaine; il préféra, ayant passé par le cabinet de trois préfets, administrer des nègres africains que des électeurs français. Au Sénégal, où, de 1887 à 1890, il commanda des cercles et dirigea les affaires politiques, il rencontra aussi intrigues et corruption : mais il imposa la paix française aux roitelets, aux tribus maures dont l'agitation occupe à l'excès le gouvernement local. Il se fit des ennemis, non seulement parmi les principicules qu'il dut mettre à la raison — et ils s'en vengèrent par l'assassinat — mais aussi parmi les politiciens du pays. Pour n'avoir pas obtenu le ruban rouge, Jeandet n'en fut pas moins un organisateur merveilleux, un parfait exemplaire — MM. Barrès et Le Goffic le célèbrent à juste titre — du fonctionnaire colonial français. Sa biographie, composée avec ses lettres à ses vieux parents, offre une incontestable valeur documentaire; elle raconte l'histoire sénégalaise, pendant la période critique du mouvement islamique dont Ahmonda et Samory furent les apôtres militants; elle éclairera et commentera les rapports officiels.

B. AUERBACH.

Bibliothèque d'histoire contemporaine. C. JONNART, général LYAUTEY, E. ROUME, J. CH.-ROUX, S. PICHON, Augustin BERNARD, J. LADREIT DE LACHARRIÈRE, Camille GUY, André TARDIEU, René PINON. **L'Afrique du Nord**, Conférences organisées par la Société des anciens élèves et élèves de l'École libre des sciences politiques. (Paris, Alcan, 1913, 276 p., 2 cartes hors texte.)

Voilà des noms qui servent à l'Afrique du Nord de garants autorisés. Chacune des régions, la Berbérie, le Maroc, la Tripolitaine, l'Égypte, l'Afrique occidentale, qui a trouvé l'hospitalité d'une rubrique un peu discutable pour elle, a été décrite, appréciée non seulement par des hommes d'études. mais par ceux-là même qui ont régi ou suivi de près les destinées de ces pays. C'est ainsi que M. Jonnart et M. Roume ont retracé l'historique de leur administration, que le général Lyautey a esquissé son programme, que M. Stephen Pichon, ancien et futur ministre des Affaires étrangères, a su

étudier, à propos de la Tripolitaine, l'œuvre de notre diplomatie. Les spécialistes n'ont pas dissimulé les difficultés qui guettent encore les maîtres de l'Afrique du Nord; seul, peut-être, M. Tardieu a jugé trop flatteusement, à notre avis, l'action britannique en Égypte. Dans nos possessions la devise qui prévaut est celle de la politique indigène; et M. Guy l'a énoncée en un vocable un peu déconcertant : « Il faut être *négrojuste* ». Puissent les apprentis diplomates, consuls, coloniaux, qui ont la bonne fortune d'entendre ces leçons si riches d'aperçus et de suggestions, en profiter pour eux et pour nous !

B. AUERBACH.

— Dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* publié par SAGLIO et continué par MM. POTTIER et LAFAYE, 48e fasc., *tibia-triumphus* (t. V, 1re part., p. 329-488 ; Paris, Hachette, 1913, in-4° ; prix : 5 fr.) ont paru les articles suivants : *tibia* (Th. Reinach); *tibiale*, tignarius, tignum, tinctor, tinctura, tonsor, tornatura, tornus, tribunal, tribus (V. Chapot) ; tigillum sororium, Titii sodales (J. A. Hild) ; timor, tolleno, topia, topiarius, tormentum, tractator, tranquillitas, transenna, trichita, trichla (G. Lafaye); timouchoi (M. Clerc) ; tina, tinum, Tithonus, torynè, trièrès, tripter (E. Pottier); tintinnabulum (E. Espérandieu); tiro, tirocinium, titulus, triumphus (R. Cagnat) ; Titanes, Tritôn, Tritus (A. Boulanger) ; Tithénidia, Tlapolemeia, Tonaia, Trachina, Triopia (E. Cahen); toga, trabea (Courby); toga, Triopie (Hunziker); torcular, traha, trahea, trapetum, tribula, tribulum (A. Jardé); torques (S. Reinach) ; torus, torale, trapezophorus, triclinium (Graillot); tractoria (Humbert); traditio, transscriptio, traumatos ek pronoias graphè (Beauchet); traditio, transscriptio (Collinet); tragoedia, trispastos (O. Navarre); translatio, translatio iudicii (J. Duquesne) ; trapezitai, tresviri, triumviri, tribuni plebis, tribunus fori suarii vinarii, tribunus rerum nitentium, tribunus sacri stabuli, tribunus voluptatum tributum (Ch. Lécrivain) ; tremissis, tressis, trihémitartémorion, triôbolon, trivè, tritémorion (Babelon) ; tribôn, trierarchia, trierarchus (M. Brillant) ; tribulus, tridens (A. Reinach) ; triga, trigarium (A. Grenier) ; Triptolemus (G. Nicole) ; tripus (Ch. Dubois) ; Tritopatreis (J. Hatzfeld).

— Sous le titre *Greek Inscriptions from Sardes I*, MM. BUCKLER et ROBINSON ont publié dans le *Journal of the Archæological Institute of America*, vol. XVI (1912), p. 11-82, une inscription grecque découverte à Sardes dans le temple d'Artémis, qui est d'une haute importance. Ce texte, dont la partie subsistante est fort bien conservée, est en effet un document unique en tant qu'inscription, d'un intérêt juridique tout particulier; c'est un contrat hypothécaire fait sous la forme d'une vente avec faculté de rachat, et ce genre de contrat n'était connu ni par les textes littéraires ni par les inscriptions; quant à l'hypothèse ordinaire, comme par les papyrus, l'épigraphie n'en fournit jusqu'ici d'exemples que par les ὅροι. MM. B. et R. donnent une bonne photographie de l'inscription, la traduisent et l'analysent, et en déterminant la date (peu avant 300) ; puis ils en font un excellent commentaire au triple point de vue onomastique, économique et juridique, suivi de considérations sur les fonctions de chiliarque et de quelques remarques sur plusieurs expressions du texte. Il y a dans la trancription deux erreurs de lecture, du reste sans importance. Col. II l. 14 lire εἰς τὰ Ἀρτέμιδος au lieu de τό ; et l. 9 ἧι au lieu de ἧ (cf. p. 81) ; l'iota adscrit ne manque nulle part, et ici je le vois très distinctement sur la photographie. — My.

— *Les maladies sociales* (Hachette, 1913. In-16 de VI-270 p., 3 fr. 50) de M. Paul Gaultier sont à recommander comme antidote contre les suggestions néo-malthusiennes. Ces maladies sont : criminalité adolescente, alcoolisme, dépopulation, pornographie, suicide. M. G. a le rare courage d'appeler les choses par leur nom et de montrer sans ambages où ces maladies nous mènent tout droit et à brève échéance, si nous ne réveillons pas notre énergie. Il ose dire que chez nous, l'esprit public méprise les familles nombreuses (p. 155) et que « non seulement nous ne les protégeons pas », mais que « délibérément nous les sacrifions, puisqu'elles paient, en vérité, une amende pour leur fécondité ». En effet, « outre que l'impôt est plus lourd en France que partout ailleurs, il pèse de préférence sur les grandes familles » (p. 145). D'autre part, tandis que la plupart des Etats d'Europe et d'Amérique entravent par une répression sévère la propagande néo-malthusienne, nos parlementaires, qu'intéressent leurs seules pauvres petites intrigues, laissent la magistrature désarmée devant cet apostolat scandaleux, qu'encourage encore « l'indolence de la justice » (p. 140). M. G. ose dire aussi qu' « une faible natalité entraîne la diminution, non seulement économique, mais morale d'un pays ». Car « qu'on ne dise pas que, mieux soigné, l'enfant unique devient meilleur, plus vertueux et plus intelligent. C'est le contraire qui est vrai.... Pour avoir la qualité, la quantité est requise » (p. 130). Ces vérités banales et évidentes, et pourtant si souvent et si effrontément méconnues et niées, il est bon de les répéter bien haut. C'est ce qu'a fait M. G. Il a bien mérité de la patrie en dénonçant ses fossoyeurs trop pressés. — Signalons-lui une curieuse faute d'impression, p. 254, où le 2e concile de Braque (ou Brague, en Lusitanie), contre les priscillianistes, est changé en concile de Prague, en 563, alors que la Bohême était encore complètement païenne ! — Th. Sch.

— La livraison 26/27 (Bd. III, Bg. 11-20) du *Wörterbuch des deutschen Staats = und Verwaltungsrechts de* Stengel-Fleischmann termine l'article *Post und Telegraphie* et commence celui sur *Richter*. Entre les deux se placent les rubriques : *Pressrecht*, *Preussen*, prises, assurances aux employés privés, enseignement privé, privilège, province (Prusse et Hesse), *Reblaus*, *Recht*, *Regentschaft*, *Reich*, religion, représailles, navigation rhénane. Ce fascicule va de la p. 161 à 320 (Mohr, 1913. 4 M. prix de souscription). — Th. Sch.

— C'est un bon livre que *Sagesse et Volonté* (Fischbacher, 1913, 228 p., 2 fr.) par M. Georges Houbron. Il fera passer utilement une heure agréable, en sachant intéresser successivement aux méditations suivantes : Le sage, la fortune et le destin. Le sage et la mort. La vieillesse du sage. La maladie. La disgrâce physique. Peines et regrets. Vers la joie. Autour du bonheur. Nous n'irons pas jusqu'à prétendre qu'on y trouvera des réflexions bien neuves; mais il en est qu'on ne saurait trop répéter, parce que l'instabilité de la vie et de notre propre moi nous les fait constamment oublier. Et l'on y rencontrera une foule de citations souvent fort heureuses et toujours heureusement amenées. — La liste des erratas, qui ouvre l'ouvrage, est fort incomplète; on la doublera en y ajoutant les pp. 6, 11, 13, 16, 26, 54, 62, 95, 98, 127, 140, 166 ; et l'erratum porté à la p. 150 relève (c'est justement de ce mot qu'il s'agit) en réalité de la p. 149. — Th. Sch.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 16 mai. — 1914

Perrot, Histoire de l'art dans l'antiquité, X. — Schiele et Zscharnack, La religion dans l'histoire et le présent, IV et V. — Ehrlich, Gloses en marge de la Bible, IV. — Dieterich, Nekyia. — Lemonnyer, La révélation primitive. — Guignebert, Le problème de Jésus. — Chiappelli, Amour, mort, immortalité. — Soederblom, Théologie naturelle. — Rabelais, I et II, éd. Lefranc, Boulenger, Clouzot, Dorveaux, Plattard et Sainéan. — Trench, Hamlet. — Pellizzari, Etudes sur Manzoni. — G. Martin, Le tissage du ruban à domicile dans le Velay. — Gierke, Le droit corporatif allemand. — Rasi, Bibliographie virgilienne. — Ussani, Notes sur Horace. — Perse, édit. Consoli. — Owen, Sur les Tristes d'Ovide. — Ullman, Satura. — Jackson, L'epyllion. — Marouzeau, Conseils pratiques pour la traduction du latin. — Huber, Le Liber de miraculis. — Van de Vorst et Delehaye, Les manuscrits hagiographiques grecs. — Andresen, Un traité du jeu d'échecs. — Rand, La Vie de Judas. — Kellner, Histoire de la littérature de l'Amérique du Nord. — Boissy d'Anglas, La question Louis XVII. — Pregizer, Charles Follen. — Lempp, La séparation de l'Eglise et de l'Etat au parlement de Francfort. —Ruck, La curie romaine. — Vermale, La franc-maçonnerie savoisienne. — Volumes espagnols.

Georges Perrot, **Histoire de l'Art dans l'Antiquité.** Tome X. La Grèce archaïque. La Céramique d'Athènes. Paris, Hachette, 1914. Gr. in-8°, 818 p., avec 25 planches hors texte et 421 gravures. Prix : 30 francs.

L'objet principal de ce dixième volume de l'*Histoire de l'Art* est « l'étude des deux types entre lesquels, depuis le VIIe siècle jusqu'au Ve, s'est partagée l'activité de la fabrique athénienne : les vases à figures noires sur fond clair et les vases à figures claires en réserve sur fond noir. » Mais avant d'aborder les vases dits *proto-attiques*, l'auteur a dû s'occuper de ceux de l'Eubée et de la Béotie. Pour l'Eubée, nous postulons l'existence d'un atelier à Chalcis, vers 550, sans qu'on ait encore découvert aucun spécimen des vases qu'on lui attribue parce qu'ils portent des inscriptions dans l'alphabet chalcidien. Comme tous les vases dits chalcidiens ont été exhumés en Italie, on pourrait croire qu'ils ont été fabriqués dans la colonie chalcidienne de Cumes; mais les influences de l'Ionie, de Corinthe et de l'Attique qui s'y révèlent indiquent plutôt une origine eubéenne. Depuis 1895, on connaît une fabrique eubéenne à Érétrie; M. P. se demande si Chalcis ne se serait pas contentée d'extraire du sol et de travailler le métal, empruntant les produits céramiques, que transportait sa marine, à la cité voisine d'Érétrie. L'imitation du

découpage et de la gravure du bronze, sensible sur les vases chalcidiens, est un argument qu'on peut invoquer à l'appui de cette thèse. — Les peintres eubéens du VIe siècle ont eu l'instinct de la composition; c'est par elle qu'ils ont fait effort pour atteindre à l'expression, qui se marque déjà dans les attitudes et les gestes, mais non dans les traits du visage.

A la différence de Corinthe, d'Athènes et de l'Eubée, la Béotie n'a pas été un centre d'exportation ; pays agricole, elle a travaillé pour ses propres besoins, d'un art quelque peu médiocre et routinier. Les survivances du style mycénien se sont mieux défendues en Béotie contre le style rigide des Doriens, qui triomphe dans la céramique athénienne du Dipylon. Les vases archaïques de Thèbes et de Tanagre relient la Grèce préhistorique à celle qui renaîtra à la sortie du Moyen âge grec. On y discerne d'ailleurs des influences venues de la Grèce asiatique et (dans la technique surtout) de Corinthe. Le répertoire béotien est pauvre en figures, mais d'une singulière variété de formes, inspirées peut-être par la métallurgie de Chalcis. Le développement rapide des fabriques attiques au Ve siècle porta un coup fatal aux ateliers béotiens comme à ceux de Corinthe ; des potiers attiques vinrent même travailler en Béotie. Il n'y subsista, à notre connaissance, que la fabrique du Cabirion près de Thèbes qui dura jusqu'à la fin du Ve siècle et où se continua la vieille technique des figures noires sur fond clair.

En Attique, vers l'an 700, à côté des vases du Dipylon à sujets réalistes et de style géométrique, paraissent les premiers essais d'un art plus libre, sous l'influence de Corinthe, de la peinture ionienne et des étoffes orientales importées. A cette phase de l'évolution appartiennent les petites cruches de Phalère, dont le groupe a été autrefois reconnu et étudié par A. Dumont. Quelques céramistes commencent à emprunter des sujets à la fable; mais le progrès consiste surtout « dans un assouplissement graduel de la main, raidie par la longue habitude du style géométrique ». La tradition du Dipylon se reconnaît encore dans la disposition architecturale du décor ; mais il n'y eut pas, à Athènes, de survivance obscure du style mycénien. « Quand le potier attique s'est mis à l'école des maîtres ioniens, il leur a tout pris en bloc ; il a reçu d'eux à la fois ce que ceux-ci avaient hérité de la civilisation mycénienne et ce que leur esprit inventif avait ajouté à ce premier fonds » (p. 87). Dans les couches *prépersiques* de l'Acropole d'Athènes, on a trouvé beaucoup de tessons ioniens, analogues à ceux de Rhodes et de Naucratis.

Combien de temps cet effort s'est-il prolongé avant d'aboutir à l'adoption de la technique des figures noires à traits incisés qui sera, pendant un siècle, celle de tous les ateliers athéniens ? Comme la division des sujets en panneaux caractérise à la fois les vases du nouveau style et le coffre de Cypsélos qui est attribué aux environs de l'an

600, on peut tirer de cet indice une chronologie approximative : l'apogée du style géométrique est voisine de 750 ; la détente de ce style se manifeste vers 700 ; les vases proto-attiques sont fabriqués de 700 à 600 ; de 600 à 500 règne la céramique à figures noires.

Les produits les plus anciens de ce nouveau style ont été recueillis en Italie, surtout à Caeré ; ce sont les amphores dites tyrrhéniennes ou attico-ioniennes, que M. P. préfère appeler attico-corinthiennes. Elles sont caractérisées par la présence de figures noires, disposées en zones circulaires, et par l'emploi très libre des rehauts blancs, comme en Ionie et à Corinthe. La provenance attique de ces vases est attestée tant par l'alphabet des inscriptions que par les sujets, souvent empruntés aux légendes de l'Attique. Il semble que les potiers athéniens aient réussi, avec leurs produits encore imparfaits, à disputer aux fabriques corinthiennes le marché toscan. Les progrès qu'on constate dans leur fabrication tiennent surtout à deux causes : l'influence des œuvres du grand art, qui commencent à se multiplier sous la tyrannie éclairée de Pisistrate, et le reflux d'artistes ioniens, chassés vers la Grèce continentale par la conquête perse. Dès le temps de Solon, qui attira des artisans étrangers en Attique, un atelier athénien produisit le cratère d'Ergotimos et de Clitias, chef-d'œuvre de la céramique à zones circulaires. Un peu plus tard, avec Nearchos, Amasis et Exékias, la peinture attique revint au « décor en métope », déjà esquissé dans la poterie du Dipylon. « Le peintre, quand il traçait sur l'argile la silhouette des figures ainsi mises en vedette, était, par là même, invité à serrer sa composition et à soigner son dessin. » Dans l'œuvre d'Exékias, notamment, on reconnaît l'influence de la gravure sur métal ; le céramiste use du burin autant que du pinceau. Mais le vice originel de cette technique, « c'est l'opacité même de la silhouette noire à laquelle, tout poussé qu'il soit, le travail de l'incision n'arrive pas à donner l'aspect de la vie. » Les ateliers du Céramique trouvèrent autre chose et mieux ; mais ce ne fut pas sans d'assez longs tâtonnements.

Ces tâtonnements se manifestent dans la série des vases dits « de transition », caractérisés par l'emploi d'engobes peu stables, sous lesquels reparaît trop facilement le noir. Ce sont ces engobes qui semblent avoir donné l'idée des figures rouges. Dans la céramique à f. n., les parties nues des femmes étaient peintes en blanc ; sous l'influence peut-être des grandes fresques dont s'ornaient, dans l'Athènes de Pisistrate, les murailles des portiques et des temples, il était assez naturel que l'on songeât à indiquer en rouge les parties nues des corps d'hommes. Un vase de transition de ce genre représente Ulysse sous le bélier ; Ulysse est peint en rouge sous le bélier noir et blanc. On connaît environ 70 vases de ce groupe, où les engobes rouge et blanc sont très employés ; ailleurs, c'est le blanc qui domine. Pendant cette « crise de la figure noire » (p. 252), au cours de laquelle le style se

maintenait sans progresser, un chef d'atelier « au lieu de projeter des figures noires sur un fond roux, imagina de poser sur un fond noir des figures auxquelles il conservait la couleur de la terre cuite. Plus d'incision ; le peintre n'aurait plus à déposer son pinceau » (p. 252). Nicosthènes — peut-être un métèque d'origine ionienne — est le dernier représentant du système de la figure noire, avec des concessions multiples au style nouveau. « Cette figure sombre qu'il sent menacée, il cherche à la sauver en la rajeunissant par l'originalité des formes qu'il prête aux vases, comme par l'agrément du ton de la couverte blonde sur laquelle il aime à la profiler. » Il s'est fait dans cet atelier, qui dura jusqu'à la fin du VIe siècle, plus d'expériences que dans tous les autres. Peut-être, comme on l'a déjà supposé, la peinture à figures rouges fut l'une d'elles.

La figure noire survécut de plusieurs manières. Il y eut d'abord des vases, surtout des coupes, à technique mixte (atelier d'Andokidès). Puis on eut des vases à f. n. dans le style des vases à f. rouges. En troisième lieu, des vases négligés, généralement petits et non signés, produits d'ateliers retardataires, de vieux ouvriers. Il a déjà été question de la céramique du Cabirion, où paraissent pour la première fois des tendances caricaturales, dues peut-être au caractère du culte local. La survivance la plus intéressante se constate dans la série des amphores panathénaïques, où la tradition conserva la figure noire pendant plus de deux siècles. En Apulie, elle se montre encore au IIIe siècle, dans quelques vases d'ailleurs très grossiers.

Malgré les observations faites par Ross, lors des premières fouilles profondes sur l'Acropole, on crut généralement, jusqu'à la reprise de ces fouilles en 1886, que la fin des guerres médiques avait marqué, avec l'essor politique et économique d'Athènes, l'avènement du nouveau style. Il est aujourd'hui certain que Ross avait bien vu et que la plupart des maîtres de la céramique sévère à f. r. travaillaient déjà avant l'invasion de Xerxès. Les tessons aux noms de ces artistes, recueillis dans les débris *prépersiques* de l'Acropole, quelques dédicaces à leurs noms, la présence de noms d'éphèbes devenus célèbres sur des vases de différents céramistes, enfin les formes variables des caractères de l'alphabet attique, tels sont les principaux indices qui ont permis un classement chronologique des vases à fig. rouges de style dit *sévère*, les seuls que M. P. eût à étudier dans le volume. Dans cette étude, il a très sagement mis au premier plan les vases signés par des fabricants ou des peintres. Obligé de choisir parmi tant de monuments, il a fait représenter chaque classe de vases « par une sorte de délégation ». Tout autre système aurait brisé les cadres commodes que tracent naturellement les œuvres signées.

Le groupe le plus ancien est celui d'Épictetos, le premier artiste qui ait fait suivre son nom du mot ἔγραψε. Des coupes qu'il a signées — la coupe, dérivée du gobelet mycénien en Ionie, est une spécialité de

la céramique athénienne depuis l'ionien Amasis — il y en a quatre où les fig. n. voisinent encore avec les fig. rouges. Epictetos cherche la difficulté dans la représentation du mouvement; il semble, à cet égard, s'inspirer du peintre Cimon de Cléones. Vers la fin de sa vie, il multiplie les figures dans ses compositions, mais l'imagination dont il fait preuve est assez bornée. C'est, en revanche, « le peintre attentif et sincère de l'éphèbe attique ». Au même cercle appartiennent Chelis, Epilycos, Pheidippos et Psiax.

Cachrylion était chef d'atelier; Euphronios a travaillé pour lui au moins une fois. Les coupes qu'il a signées seul ne donnent pas une haute idée de son talent; il relie pourtant Epictète à Euphronios. Ce dernier est vraiment le grand maître de la figure rouge (500-460?) et a été considéré comme tel de son vivant; il fut à la fois peintre et chef d'atelier. L'ordonnance, le modelé intérieur et l'expression des visages ont réalisé, grâce à lui, des progrès décisifs; à la fin de sa carrière, il se permit quelques raccourcis. Mais « la draperie, chez Euphronios, retarde sur le nu » (p. 410).

Onésimos et Euthymidès se placent « à la suite et dans le voisinage immédiat d'Euphronios ». M. P. n'est pas d'accord avec les « fins connaisseurs » qui, voulant suppléer par des hypothèses au silence des documents, ont fait honneur à Onésimos de vrais chefs d'œuvre (p. 455) [1]. Quant à Euthymidès qui, dans une inscription de sa main, se posait hardiment en rival d'Euphronios, son œuvre signé ne paraît pas justifier cette prétention; malgré de réelles qualités de facture, il a peu osé, peu inventé (p. 459). Ici une note amusante nous apprend que Furtwaengler a « inventé » Euthymidès par aversion pour Klein, l'archéologue de Prague, qui s'était attaché à mettre Euphronios hors de pair.

Phintias, contemporain de la jeunesse d'Euphronios, aurait plus de droits qu'Euthymidès à prendre rang aussitôt après celui-là. Plus hardi que lui, Oltos, à l'exemple d'Euphronios, s'essaya à des tableaux compliqués. Hiéron, fabricant très actif, employa entre autres le peintre Macron, qui se montra au moins une fois l'égal d'Euphronios et tira de la draperie de nouveaux effets; sans être tous de la même main, les autres vases sortis de l'atelier de Hiéron s'inspirent d'une esthétique analogue, assez différente de celle d'Euphronios, plus voisine de celle d'Oltos. Hiéron, qui n'a pas représenté de femmes nues, s'est fait « le peintre de la vie élégante ». Après les guerres médiques, il eut un concurrent redoutable en Sosias, dont les vases ont peut-être été décorés par Euphronios lui-même. Un de ses autres auxiliaires paraît avoir été Peithinos, signataire d'une coupe qui est un chef-d'œuvre, remarquable surtout par l'élégance et la minutie d'un des-

1. M. P. n'a pas tenu compte, semble-t-il, de l'article *Euphronios* de C. Robert, dans Pauly Wissowa; la question Euphronios-Onésimos s'y présente sous un aspect fort compliqué.

sin presque précieux, se rattachant à Oltos et à Macron. Smikros, connu aussi par une œuvre capitale, était un contemporain, peut-être plus âgé, d'Euphronios.

Douris, le plus fécond des peintres de cette époque, d'une quinzaine d'années plus jeune qu'Euphronios, fut un maître inégal qui, au cours d'une longue carrière, passa de l'art encore timide d'Epictetos à l'art pleinement émancipé qui caractérise l'atelier de Brygos. « Aucun artiste ancien ne nous a mieux initiés à l'intimité de la vie athénienne... Il nous donne des *instantanés*, comme on dirait aujourd'hui, du camp, du gymnase, de l'école ; il nous introduit, de même façon, dans la salle du festin. Dès lors, ce que nous appelons la peinture de genre est née [1]. »

Brygos, fabricant comme Hiéron, élimina les dernières traces d'archaïsme ; M. P. n'admet pas, malgré l'opinion de M. Pottier, qu'il ait employé le peintre Onésimos. Il semble avoir été plus jeune qu'Euphronios d'une vingtaine d'années. Sur ses coupes on ne rencontre plus de noms d'éphèbes qualifiés de καλοί ; la mode de ces légendes amoureuses n'avait pas survécu beaucoup aux guerres médiques (p. 556) [2]. D'autre part, le Σ à 4 branches paraît déjà sur ses inscriptions ; le style sévère va s'effacer devant le style libre ou fleuri, dont le grand maître sera Meidias.

La technique de Brygos est plus compliquée que celle de ses prédécesseurs : il emploie les hachures, le noir délayé, le blanc, la dorure. « Si Brygos a poussé plus loin la science et la hardiesse du dessin, en même temps il est plus peintre... Mieux qu'aucun autre des maîtres attiques, il a eu le soupçon du rôle que la couleur pouvait être appelée à jouer... C'est la tradition des céramistes de l'Ionie qu'il reprend à sa manière » (p. 557).

Après avoir passé en revue les œuvres signées des potiers et peintres de second ordre — Scythès, Epilykos, Pistoxenos, Sotadès, Cléophradès, Callis, Hypsis, etc. — M. P. aborde l'étude délicate des vases anonymes. Il se méfie de la méthode divinatoire qui permet, par exemple, à M. Beazley, disciple anglais de M. Hartwig, « d'attribuer 34 vases non signés à Cleophradès, connu par un seul vase signé. » Il écrit, non sans raison, que « ces conjectures aventureuses risquent de déconsidérer la science » (p. 621). M. P. n'en décrit pas moins avec détail les œuvres importantes, non signées, attribuées à Euphronios, à Euthymidès et à d'autres — *Achille et Penthésilée*, *Apollon et Tityos*, l'*Ilioupersis*, *Crésus sur le bûcher*, etc. C'est ce

1. En partie d'après M. E. Pottier, dont M. P., comme de juste, a beaucoup utilisé les travaux.

2. Les vases italiens de la Renaissance, avec le nom d'une femme suivi de *bella*, offrent, avec les vases grecs ὁ δεῖνα καλός, une analogie trop exacte pour être fortuite. J'incline à admettre l'influence de quelque vase grec découvert dans une tombe étrusque ; ce serait le plus ancien exemple d'une influence de la céramique grecque sur l'art moderne.

que l'auteur appelle « la promenade que nous avons entreprise à travers les Musées pour chercher ceux des vases anonymes qui méritent le mieux d'attirer l'attention. » Personne n'a encore expliqué pourquoi certains vases assez ordinaires sont signés, tandis que d'autres, beaucoup plus beaux, ne le sont pas ; mais les peintures de la Renaissance posent un problème analogue; il faut tenir compte du caprice des artistes et peut-être aussi de la nature des commandes, sur laquelle nous ne sommes pas renseignés du tout.

La fin du volume est consacrée à diverses séries de vases, étudiés indépendamment de leurs auteurs présumés. D'abord, les *loutrophores*. Sur les loutrophores à f. n., ce sont des scènes funéraires qui sont figurées ; sur les loutrophores à f. r., on trouve surtout les apprêts de la fête nuptiale. Les loutrophores à f. n. sont la continuation des vases du Dipylon; ce genre de céramique, d'un réalisme pénible, « succomba à la concurrence du lécythe, au charme de sa tendre et mélancolique sérénité. » (p. 681). La loutrophore à scènes nuptiales, placée « par compensation » sur les tombes des célibataires, est un usage datant du milieu du v[e] siècle.

Les vases à fond blanc, peints au trait noir, sont la continuation d'une technique mycénienne et ionienne, remise à la mode par Nicosthènes. M. P. ne s'occupe qu'incidemment des lécythes blancs funéraires, postérieurs au terme chronologique qu'il s'est fixé, mais bien des lécythes à fond jaune du type dit de Locres et des coupes à fond blanc de l'atelier de Sotadès. Le manque de solidité du fond blanc fit obstacle à l'extension de cette technique, à laquelle nous devons des œuvres exquises, mais restées fort rares.

Dès avant les guerres médiques, balsamaires et vases à parfums furent modelés en forme de têtes ; le rôle du peintre s'effaçait alors derrière celui du céramiste proprement dit. On trouve parfois deux têtes accolées. Cette fabrication se continua et se développa par la production de vases à boire, de rhytons, dont le récipient est supporté par une figure entière d'homme ou d'animal, parfois par un groupe de figures.

Examinant enfin les rapports de l'art des céramistes avec les autres arts, M. P. admet des suggestions plutôt que des influences directes ; cela est vrai de la sculpture et de la peinture comme du théâtre, car aucune peinture de vase ne présente de personnages masqués.

Telle est l'économie générale de ce beau livre, où l'information la plus étendue ne se dessèche pas en inventaires, dont l'auteur n'oublie jamais qu'il est historien et que les fiches qu'il a patiemment réunies ne doivent pas être servies au public sous forme de paquets. Les qualités littéraires de M. P. sont assez connues pour que je n'y insiste pas. Assurément, puisque nous parlons céramique grecque, il est plus voisin de Meidias que d'Euphronios ; l'élégance sèche et un peu âpre n'est pas son fait ; il est des moments où l'on regrette de le trouver

trop disert, presque trop fleuri. Mais soutenir ainsi, pendant plus de 800 pages, le fardeau d'un exposé encombré de détails, sans une marque de lassitude, sans une faiblesse d'expression, y révéler, par une bonne humeur constante, la joie du savant parlant de ce qu'il sait et de ce qu'il aime, cela serait extraordinaire et admirable, alors même que les dictionnaires de biographie ne nous diraient pas que cet archéologue si jeune d'allures, cet athlète si gaîment supérieur à sa lourde tâche, est né le 12 novembre 1832[1].

Salomon Reinach.

Die Religion in Geschichte und Gegenwart, herausgegeben von P. M. Schiele und C. Zscharnack. Vierter Band, von Maassen bis Rogge. Fünfter Band, von Roh bis Zypressen. Tübingen, Mohr, 1913; deux in-4e, 2368 et 2260 colonnes.

Par les deux volumes que nous annonçons présentement cette importante publication se trouve terminée. Il ne reste plus à paraître qu'un fascicule de tables.

Sont à relever spécialement les articles de M. H. Gunkel sur les sujets bibliques : *Melchisedech*, figure de légende, qui pourrait être une figure historique; *Moses*, dont on ne doute pas qu'il soit personnage de l'histoire et dont on reconstitue même la carrière (ce qui peut être risqué); *Mythen und Mythologie in Israël*, complet et pénétrant, mais où l'on fait peut-être un peu trop large la part des mythes naturistes aux dépens des mythes rituels. Il en va de même dans l'article général *Mythen und Mythologie*, de M. O. Gressmann. On considère, par exemple, les mythes de création comme une transposition des mythes du printemps; mais les mythes de création printanière sont ordinairement en rapport avec les rites du renouveau. Les mythes de déluge ne sont pas seulement en rapport avec les faits d'inondation, mais avec des rites de pluie, et même les Arunta d'Australie ont un rite pour faire monter l'arc-en-ciel et empêcher la surabondance des eaux. — Les articles *Propheten*, *Psalmen*, *Ruthbuch*, *Salomo*, *Salomo-Oden*, *Satan*, *Simson* (qui serait personnage de légende, sans aucun mélange de mythe ?), etc., etc. — De M. Gres-

1. Peu d'erreurs et de *lapsus*. D'une manière générale, M. P. omet trop souvent de dire où sont les vases dont il parle; ainsi certain *Répertoire* aurait pu le renseigner sur le possesseur actuel de la femme nue de Douris (p. 530) et d'autres informations de ce genre lui eussent été fournies par le catalogue et les *Reports* du Musée de Boston. — P. 20, n. 2, la théorie de Hehn sur le coq est abandonnée. — P. 47. n. 1, lire *Azra*. — P. 110, n. 2, lire *Holwerda*. — P. 321, note, un accent grave de trop. — P. 391, l. 2, lire 470, 460. — P. 392, les « statères d'or » sont un anachronisme. — P. 418, n. 1, lire *Witte*. — P. 427, l. 5, ces chevaux n'ont pas l'air impatients du tout. — P. 503, lire 400. — P. 596, lire *Masner*. — P. 605, nous n'avons qu'un résumé de Proclus. — P. 700, le bas-relief du Louvre ne vient pas de Béotie, mais de Larissa. — P. 725, le titre du *Lex*. de Roscher n'est pas en latin. — P. 757, note 2, singulière formule dubitative. — P. 798, lire *Philochore*. — L'illustration, sauf quelques planches en couleur, est très bonne; l'index est inégal.

smann, *Menschen und Kinderopfer in Israël*, net et substantiel; *Mantik, Magie, Astrologie*, documenté, mais un peu sommaire; l'auteur doute avec raison que l'on explique la magie par l'idée de *mana* (il faut expliquer aussi la formation de cette idée), mais il semble trop pressé d'entendre la divination comme étant essentiellement une révélation divine; car les présages, en maint endroit, paraissent bien exister avant les dieux; *Tanz*, où M. G. admet un peu vite que la danse a existé d'abord chez les primitifs comme divertissement, sauf à être employée ultérieurement à des fins magico-religieuses. — L'article *Moloch* (Benzinger) est un peu maigre, et l'auteur ne se demande même pas qui peut être le Mélek à qui l'on brûlait des enfants dans la vallée de Hinnom aux portes de Jérusalem. — De M. Bertholet, *Messias*, bon aperçu historique, avec rapprochements, pour les origines, tirés de l'antiquité babylonienne et égyptienne, sans que l'on recherche pourtant d'où vient cette idée du roi qui assure le salut de son peuple, idée qu'on peut dire essentielle aux royautés primitives, ces fonctions étant magico-religieuses et tendant à garantir aux peuples tous les biens temporels, à commencer par la pluie et le beau temps, avec l'abondance des récoltes; *Mosesbücher*, résumé du travail critique sur le sujet. — De M. E. Vischer *Offenbarung des Johannes*, article très substantiel et d'une sage critique. — L'article *Opfer* est en quatre parties : considérations générales (Baumgarten), où l'on a tout rattaché à la notion de l'offrande, en négligeant le côté magique de l'action sacrificielle et le caractère originairement éliminatoire et purificatoire des sacrifices dit d'expiation; le sacrifice dans l'Ancien Testament (Gressmann), résumé exact et bonne interprétation des données bibliques; l'idée du sacrifice dans le christianisme (Scheel), où l'on n'a pas noté que déjà dans saint Paul l'ancienne notion du sacrifice influe grandement sur la conception de l'eucharistie, bien que l'idée d'offrande n'apparaisse pas encore; la notion morale du sacrifice (Baumgarten), où l'on eût dû commencer par distinguer la notion religieuse du sacrifice, l'acception propre du mot par rapport au sacrifice rituel, et l'emploi métaphorique du même vocable pour désigner des choses morales, telles que la valeur des actes humains, le renoncement et la solidarité, toutes choses et notions qui peuvent tenir plus ou moins par leurs origines aux anciennes économies religieuses et aux sacrifices liturgiques, mais qui maintenant n'ont plus guère de commun avec eux qu'un nom devenu de plus en plus équivoque. — De M. W. Bousset, *Paulus*, la vie et l'œuvre; *Paulusbriefe*. — De M. Preuss, *Mexicanische Religion*, solide et original, concerne principalement la mythologie. — De M. Geldner, *Perser und Parsismus*; *Vedische und brahmanische Religion, Hinduismus*. — De M. Samter, *Römische Religion*, substantiel, mais un peu bref. — Il faudrait citer encore spécialement les articles *Philosophie*, *Reform-Katholizismus*, *Religionsgeschichte*,

Teufel, Universitäten, Wesen der Religion, Wesen des Christentums, etc., etc.

Alfred Loisy.

Randglossen zur hebraeischen Bibel, von A. B. Ehrlich. Sechster Band, Psalmen, Sprüche und Hiob. Leipzig, Hinrichs, 1913; gr. in-8°, 344 pages.

Une pareille œuvre ne se prête guère à l'analyse. En signalant dans cette *Revue* les précédents volumes de M. Ehrlich, on a fait valoir leur importance incontestable pour la critique textuelle et l'exégèse de la bible hébraïque ; on a dû faire aussi la part des hypothèses trop ingénieuses, qui ne semblent pas à retenir, et l'on n'a pu s'empêcher de relever certaines réflexions plutôt désobligeantes pour les exégètes qui n'ont pas l'honneur d'appartenir au peuple élu. Les mêmes remarques seraient à faire sur le volume que nous annonçons aujourd'hui. L'auteur, ayant publié en 1905 un commentaire spécial des Psaumes, ne nous donne ici que sept pages de notes, en manière de supplément. Beaucoup plus abondantes et plus nourries sont les notes sur les Proverbes et sur Job. Les conclusions de M. E. sur la composition des derniers chapitres de Job méritent d'être notées : la péroraison du discours d'Élihu (cf. *Job*, xxxvii, 23), c'est-à-dire l'auteur de ce discours, qui est surajouté, ne connaissait pas le discours de Iahvé à Job (xxxviii-xli) ; conséquemment le poème primitif s'achevait avec le ch. xxxi, après lequel on lit encore : « Ici finissent les discours de Job » ; et l'épilogue, où Iahvé, blâmant les amis de Job, dit que celui-ci a bien parlé (xlii, 7), se trouve en contradiction avec le commencement du discours de Iahvé (xxxviii, 2), où Job est tancé vertement, et avec la rétractation absolue de Job lui-même (xlii, 1-6) ; d'où il suit que l'épilogue ignorait d'abord et le discours d'Élihu et le discours de Iahvé. Beaucoup hésiteront à refuser au poème primitif la majeure partie du discours de Iahvé. Cependant l'argument tiré de xlii, 7, en regard de xxxviii, 2, n'est pas sans valeur. Accompagnons-le provisoirement d'un peut-être.

A. L.

Nekyia. Beiträge zur Erklärung der neuentdeckten Petrusapokalypse, von A. Dieterich, Zweite Auflage, Leipzig-Berlin, Teubner, 1913 ; in-8°, xvi-238 pages.

En 1893, A. Dieterich avait publié, en commentaire du fragment de l'Apocalypse de Pierre qui venait d'être découvert, une étude très documentée sur les croyances d'outre-tombe dans la tradition populaire des Grecs, dans les cultes de mystères, dans la littérature orphique et dans l'apocalyptique juive. Il y avait utilité à réimprimer cette importante dissertation, et l'on ne peut que remercier M. R. Wünsch de nous en donner une édition nouvelle. Celle ci reproduit exactement la première ; mais M. W. y a joint neuf pages d'additions, corrections, notes philologiques, renseignements complémentaires, réfé-

rences bibliographiques, par lesquels l'ouvrage se trouve mis au courant des travaux qui ont paru depuis vingt ans sur le sujet.

A. L.

A. Lemonnyer, **La révélation primitive** et les données actuelles de la science, d'après l'ouvrage allemand de G. Schmidt. Paris, Lecoffre, 1914; in-12, xv-359 pages.

« Ce petit livre, dit l'auteur, est un ouvrage d'apologétique. » C'est même un livre de théologie, et par son caractère tout confessionnel il échappe à notre compétence. Notons seulement, puisqu'il s'agit des premiers chapitres de la Genèse, que ces chapitres, pris dans leur signification naturelle, ne peuvent en aucune façon être pris pour de l'histoire ni pour de la science. Les apologistes du christianisme peuvent émettre souvent des critiques légitimes d'hypothèses trop hâtivement formulées sur l'origine de l'homme et sur celle de la religion dans l'humanité. Ils ne peuvent pas faire que les premières pages de la Bible soient autre chose qu'un mythe, un mythe plus sobre dans sa fantaisie, plus moral dans son inspiration que beaucoup d'autres cosmogonies à nous connues, mais toujours un mythe.

Alfred Loisy.

Le Problème de Jésus, par C. Guignebert, Paris, Flammarion, 1914; in-16, viii-192 pages.

Exposé complet et méthodique de la question telle qu'elle résulte du travail critique des derniers siècles et spécialement des récentes controverses. Nul ne pourra reprocher à M. Guignebert de n'avoir pas traité les mythologues avec mansuétude; il a plutôt fait preuve d'une patience intellectuelle très méritoire en développant assez longuement et en discutant paisiblement des systèmes déjà morts et des argumentations parfois futiles; et il a très bien fait valoir l'historicité de la personne et du rôle de Jésus, ce qu'il y a de consistant dans la tradition évangélique et dans le témoignage de saint Paul. Il reconnaît d'ailleurs que « nous ne disposons plus des moyens d'écrire une biographie de Jésus », et sans doute un prochain volume nous dira-t-il dans quelle mesure nous pouvons cependant « nous représenter une image exacte de sa personnalité et de sa pensée ».

A. L.

A. Chiappelli, **Amore, Morte, Immortalità.** Milano, Albrighi, 1913; in-16, 184 pages.

Le sujet traité par M. Chiappelli prête à l'éloquence, mais l'éloquence ne supplée point à l'insuffisance des preuves. L'immortalité de l'homme est matière de foi. Ceux qui essaient de la démontrer ne font ordinairement que l'affirmer. Il n'est pas du tout évident que

cette croyance procède d'un sentiment intime de l'immortalité personnelle : elle procèderait plutôt de l'impossibilité où est chacun de se concevoir inexistant. — Toute énergie se conserve en se transformant, dit M. C. : pourquoi l'énergie consciente ne se conserverait-elle pas? — Ici encore le diable peut répondre que la transformation de l'énergie a chance d'entraîner l'évanouissement de la personnalité, et qu'il n'y aura rien de perdu pour l'univers parce que le songe de notre existence propre se sera dissipé. — Les sciences psychiques attesteraient l'existence en nous de forces mal connues qui tendent à faire supposer un monde d'esprits. — Ne laissent-elles pas entrevoir surtout le caractère complexe, instable, inconsistant, de la mentalité humaine? — Mais, dit-on, le meilleur de l'homme est dans le secret du cœur, et le trésor sera perdu si la personne morale vient à disparaître. — A prendre les choses de ce biais, que de gaspillages, que d'avortements dans la nature, à tous les degrés et sous toutes les formes de la vie! Dans l'ordre moral aussi, un progrès général peut résulter de l'effort accumulé des individus sans que cet effort soit constitué en chacun par manière d'acte absolu qui devrait toujours subsister dans sa forme personnelle parce qu'il aura été une fois posé.

Que tout ceci soit dit, non pour réfuter M. C., mais pour montrer qu'il ne faut pas vouloir prouver les choses qui ne se prouvent pas.

Alfred Loisy.

Natürliche Theologie und allgemeine Religionsgeschichte, von N. Soederblom. Leipzig, Hinrichs, 1913; gr. in-8, viii-112 pages.

Aperçu historique des idées que l'on s'est fait de la religion et des religions depuis les temps chrétiens jusqu'à nos jours : comment les anciens auteurs chrétiens ont apprécié les religions païennes; ce que les théologiens scolastiques ont appelé connaissance naturelle de Dieu; comment les philosophes du xviii[e] siècle ont pensé trouver que toutes les religions étaient naturelles; comme quoi l'on s'est depuis aperçu qu'aucune religion historique n'était naturelle; au sens où les philosophes l'avaient compris; comment l'on peut concevoir maintenant les rapports des différentes religions. Partout grande richesse d'idées. Mais les dernières pages appelleraient quelques réserves. Toutes les religions seraient une révélation de Dieu : révélation générale dans le commun des religions, révélation spéciale, plus parfaite, définitive, dans l'Évangile de Jésus. Or, Dieu, la révélation, même l'Évangile de Jésus, au sens où l'entend M. S., ne sont pas des réalités historiques, ce sont les symboles d'une foi particulière. Ces symboles, il est vrai, permettent à M. S. d'ouvrir très larges à l'histoire des religions les portes des Facultés de théologie protestante. Reste à savoir si la nouvelle discipline s'accommodera longtemps des étiquettes que M. S. emprunte pour elle à la vieille théologie.

Alfred Loisy.

Œuvres de François Rabelais, édition critique publiée par A. Lefranc, J. Boulenger, H. Clouzot, P. Dorveaux, J. Plattard et L. Sainéan. Tomes I et II : Gargantua. Paris, H. et E. Champion, 1912-13 ; deux vol. pet. in-4°, de clvi-214 et 215-458 pages.

Voici une très belle édition de Rabelais, qui répond pleinement à son titre d' « édition critique », et qu'on doit enfin considérer comme définitive autant qu'un livre peut l'être, jusqu'à ce que de nouvelles découvertes, du reste peu probables, viennent le rendre caduc en quelqu'une de ses parties. Elle est le point d'aboutissement naturel et d'ailleurs prévu des recherches de toutes sortes qui, pendant une dizaine d'années, se sont poursuivies dans la *Revue des Études rabelaisiennes* sous l'entrainante impulsion de M. Lefranc. Ajoutons que tous les travaux préparatoires de cette édition avaient été facilités par les subventions d'une généreuse bienfaitrice, Mme la marquise Arconati Visconti née Peyrat.

Les deux premiers tomes, seuls parus jusqu'ici, sont consacrés dans leur ensemble au *Gargantua*, et ils nous l'offrent dans des conditions qui n'avaient point encore été réalisées. Tout d'abord, en dehors de la direction générale de la publication, M. Lefranc avait assumé la tâche de résumer dans une introduction d'une centaine de pages les questions si délicates que soulève le premier livre de Rabelais : il l'a fait en trois chapitres, avec l'autorité et la compétence auxquelles on pouvait s'attendre. Tout ce qui a trait à la date probable du *Gargantua*, aux circonstances de sa composition et de sa publication, au commerce des livres et aux foires de Lyon, est élucidé ici d'une façon très satisfaisante. M. L. a bien fait de retracer, en outre, quel était l'état des esprits en France vers 1533 et 1534, l'attitude flottante du roi en face des premières manifestations de la Réforme; ces détails sont du plus vif intérêt, et bien à leur place. Je ne lui concéderai pas cependant ce qui est dit ou insinué aux pp. xxv et xxvi relativement à la fameuse abbaye de Thélème : malgré l'absence d'une église abbatiale, malgré une ou deux expressions comme « l'évangile en sens agile », il m'est impossible de voir dans cette conception de Rabelais l'esprit de la Réforme, non pas même celui de l'Évangélisme antérieur; j'ai moi-même appelé quelque part Thélème « le paradis aristocratique et voluptueux de la Renaissance », je m'en tiens à cette formule. Sur les origines proprement dites de la légende gargantuine, on n'est arrivé encore qu'à des conclusions en somme assez vagues et entourées de bien des obscurités : M. L. n'a pu que le constater. En revanche ce qui se trouve maintenant pleinement élucidé, c'est la part de réalité qui sert de fondement au roman en apparence si fantaisiste de Rabelais, et à ce que Sainte-Beuve appelait jadis une « Iliade bouffonne » : en dépit du grossissement et des extravagances géniales, tout cela plonge ses racines dans la vie réelle d'autrefois, dans des petites querelles de clocher, voilà qui est désormais acquis, et il faut ajouter que

les opérations de la guerre picrocholine peuvent être suivies maintenant pas à pas sur le terrain (voir la carte dressée p. LXXIV), et s'expliquent par la topographie de la région située entre Lerné et Chinon. L'ensemble de cette introduction fait le plus grand honneur à M. Lefranc.

C'est à M. Boulenger qu'avait été confiée la tâche d'établir le texte et d'en donner les variantes, ce qui ne laissait pas d'être laborieux. Il nous explique dans un chapitre spécial (pp. CVII-CXXIII) qu'il s'est proposé avant tout de donner la version définitive de *Gargantua*, celle que Rabelais lui-même destinait à la postérité, tout en tenant compte des variantes antérieures et des passages que l'auteur avait supprimés par prudence. Il lui a donc fallu examiner et collationner de très près les dix éditions que nous avons conservées et qui sont connues comme ayant été imprimées du vivant de Rabelais. Cet examen minutieux l'a amené à conclure que l'édition de 1542, la cinquième (*La vie treshorrificque du grand Gargantua, pere de Pantagruel*, Lyon, F. Juste, 1542, in-8), était bien décidément la dernière qu'eût revisée l'auteur : c'était d'ailleurs celle qu'on a généralement réimprimée depuis, et c'est aussi celle qui devait ici servir de base au travail. Il n'y a eu aucun compte à tenir des cinq dernières éditions, ni non plus de la troisième qui avait été une réimpression hâtive et fautive. En revanche, les deux premières éditions de Lyon, de 1534(?) et 1535, celle de Paris 1537, ont fourni d'innombrables variantes, toutes scrupuleusement reproduites, et qui permettront désormais de suivre par le menu le travail de correction, de suppressions ou d'amplifications auquel Maître Alcofribas avait jugé bon de soumettre son œuvre. Je pense — sans pouvoir naturellement le vérifier — que toute cette partie de la tâche, scrupuleusement conduite par M. Boulenger, revisée par d'autres ensuite, doit offrir un minimum d'erreurs, et qu'on peut s'y fier d'une façon à peu près absolue.

Reste l'annotation proprement dite, qui n'était pas tant s'en faut la partie la moins délicate de l'entreprise : il s'agissait en effet d'éclairer par un commentaire perpétuel les difficultés innombrables que présente l'œuvre de Rabelais, d'en rendre la lecture accessible aux gens simplement cultivés, tout en se pliant à des exigences scientifiques légitimes. Et il n'était point aisé de rédiger dans cet esprit un commentaire, car il fallait forcément qu'il eût assez d'ampleur, mais sans déborder pour cela le texte, et le juste milieu était difficile à trouver. J'estime qu'on y est arrivé, ou peut s'en faut, et c'est apparemment le plus bel éloge que je puisse faire de cette édition. Voici d'ailleurs, puisque aussi bien il faut rendre à chacun ce qui lui revient dans une entreprise aussi considérable, comment la besogne avait été répartie entre les quatre collaborateurs chargés de l'annotation : M. Clouzot s'est occupé des questions topographiques, du folk-lore et des faits historiques ; M. Dorveaux de la médecine, de la pharmacopée et des

sciences naturelles ; M. Plattard de tout ce qui concernait les écrivains de l'antiquité et les humanistes ; M. Sainéan enfin des questions de philologie et de lexicographie. Il va de soi que M. Lefranc s'était réservé de maintenir l'unité et l'équilibre du commentaire par quelques remaniements, suppressions ou additions : d'ailleurs presque toutes les notes sont accompagnées d'une initiale qui permet de reconnaître la part revenant à chacun. Il me semble, à première vue, que les contributions de M. Clouzot et de M. Sainéan ont été particulièrement importantes. Aussi bien le premier était tout désigné par ses études antérieures pour élucider certains détails d'archéologie et surtout les questions capitales ici qui ont trait à la topographie de la Touraine, du Poitou, et des régions limitrophes : il l'a fait avec une science toujours très avertie. Quant à M. Sainéan, sa part contributive a été des plus considérables, puisqu'il avait assumé presque à lui seul un commentaire linguistique qui porte sur une infinité de termes archaïques ou dialectaux : la tâche était lourde, et en somme elle a été bien remplie, car sans entrer dans de trop longues discussions et sans faire un cours de philologie romane, le commentateur est arrivé à donner presque tous les éclaircissements nécessaires au gros des lecteurs. Ce n'est pas qu'on ne pût çà et là lui chercher quelques chicanes de détail. Ainsi, par exemple, je ne saurais admettre la façon dont est rédigée la note 35 de la p. 125 (tome I), ni qu'on dise que « le son *oi* s'est changé dès la fin du XVe siècle en *ouè* » ; il était difficile à coup sûr de donner une date plus inexacte. Mais ces inexactitudes sont rares, et voici simplement quelques vétilles qui se rapportent au tome II. P. 232, n. 161, M. S. dit que la forme *saumone* est « probablement un latinisme » ; je ne vois pas trop en quoi, surtout étant donné que le texte porte *deux grosses saulmones de plomb*. Même page, l'emploi adjectival de *chacun* était encore bien plus ordinaire à la fin du XVIe siècle que ne le laisserait supposer la n. 163. P. 243, n. 59, il est constaté que l'anc. fr. *renoille* est devenu *grenoille* à l'époque de Rabelais « sous une influence encore inconnue » : on a proposé celle de *graisset*, nom vulgaire de la rainette, et elle est assez vraisemblable. P. 246, n. 13, à propos des détails donnés sur le *vouge*, il n'eût pas été inutile d'indiquer que le mot remonte à *vidubium*, d'origine probablement celtique. P. 251, n. 65, à propos des formes de parfaits comme *il tombit* pour *tomba*, il ne suffit pas de constater que « cette confusion est fréquente dans les chansons populaires du XVIe siècle » ; il n'aurait pas été beaucoup plus long de dire qu'à un moment donné cette unification des parfaits a failli prévaloir, et que les grammairiens s'en sont occupé. P. 294, n. 34, est cité le « gascon *a Dieu sias* » où l'orthographe *Dieu* pour *Diou* est languedocienne, à moins que ce ne soit une coquille. Je ne veux pas insister, et tout cela n'est pas très grave. J'ai déjà dit qu'un des mérites de ce commentaire linguistique était la sobriété : on y rencontre cependant de temps en temps quelque allégation dont

l'utilité reste contestable. Ainsi p. 313, n. 12, était-il urgent, à propos du mot *mâchicoulis*, d'ajouter que c'est « un procédé de défense aujourd'hui abandonné » ? Je le crois sans peine, et voilà une de ces constatations dont je n'aurais point hésité à faire l'économie.

Pourquoi faut-il qu'après l'avoir louée, comme il était juste, j'aie une assez grave réserve à faire non plus sur le fond même de cette édition du *Gargantua*, mais sur son exécution en quelque sorte matérielle ? Je la ferai cependant, car ce qui est hors de toute discussion, c'est que dans une publication de ce genre il serait bon sinon d'atteindre à la correction typographique absolue qui n'est pas de ce monde, du moins d'en approcher le plus possible. L'errata du tome II du *Gargantua* n'accuse que sept ou huit coquilles, ce qui est une moyenne acceptable, et peut-être bien celle à laquelle il faut se résigner d'avance quand on imprime quelque chose. Mais ce qu'il me paraît plus difficile d'accepter, c'est l'énorme liste des *corrigenda* qui se rapportent au tome I : il n'y en a pas moins d'une centaine, et pour un volume de trois ou quatre cents pages, c'est évidemment beaucoup trop. L'accentuation grecque en particulier y a été cruellement maltraitée. Cela ne laisse pas de déparer un peu une édition qui est presque une édition de luxe, et dont-il y a des exemplaires tirés sur japon et hollande. Et cela prouve aussi que, pour arriver à une correction convenable, il ne suffit pas d'être plusieurs collaborateurs ; il y faut encore une attention soutenue, et ne pas trop compter les uns sur les autres. Depuis — notamment pour le tome II — on est arrivé à un meilleur résultat en s'adjoignant un correcteur émérite, et qui, dégagé de tout souci pour le fond des choses, a soumis les épreuves à une récension vraiment sévère. Il est regrettable qu'on n'ait pas songé plus tôt à procéder de la sorte.

E. Bourciez.

Wilbraham Fitzjohn Trench. M. A. (Dublin). **Shakespeare's Hamlet. A new Commentary with a chapter on First Principles.** London, Smith, Elder et Co., 1913. 1 vol., in-8°, xiv-274 pages, 6 shillings.

Parmi les nombreux ouvrages consacrés à l'étude de Shakespeare en général et d'Hamlet, en particulier, je crois que le livre de Mr. Trench occupera une place prééminente. L'auteur y étudie acte par acte, scène par scène, vers par vers pourrais-je dire, et avec un souci du détail qui est de la minutie, cette œuvre magistrale du plus grand cerveau dramatique que le monde ait conçu. Prenez votre texte d'Hamlet et lisez-le attentivement, arrêtez-vous après chaque scène et écoutez le commentaire érudit et profond qu'en donne Mr. T., tel est le « mode d'emploi » — qu'on excuse ce terme trivial ! — de cet ouvrage. J'ai expérimenté moi-même ce mode de « lecture commentée » et je dois avouer que j'y ai trouvé un charme nouveau et instructif. Mr. T. pénètre l'âme d'Hamlet jusqu'en ses plus profonds replis, il la fouille,

la retourne en tous sens, y découvrant toujours quelque nouveau trésor, quelque intention secrète et précieuse qui avait échappé au regard, il ne voit pas seulement ce que Shakespeare a pu dire, mais il va jusqu'à voir ce que Shakespeare aurait pu dire, c'est ce qui rend ce « nouveau commentaire » plein de suggestions parfois audacieuses, toujours intéressantes.

Le chapitre d'introduction sur les « Premiers Principes » forme un excellent exposé des lois de la critique raisonnée et sérieuse et un Prélude des plus précieux à l'étude d'Hamlet.

GEORGES-BAZILE.

PELLIZZARI (Achille). **Studi Manzoniani.** Naples, Perrella, 1914, un vol. in-8 en 2 tomes, 646 pages. 5 francs.

Le très fécond auteur de cet ouvrage y réimprime d'abord des études antérieures sur les premières ébauches des *Promessi Sposi*, sur la Religieuse de Monza, sur l'esthétique et les sentiments religieux de Monza. Nous nous bornerons ici à la partie inédite qui comprend d'abord un morceau sur la manière dont se quittent Lucie et Renzo après la première tentative de Don Rodrigue, puis neuf qui portent sur la conversion de l'Innominato. Cette conversion avait donné lieu à de savantes et spirituelles polémiques. Le grand point était de savoir où Manzoni, tout en faisant qualifier cette conversion de miracle, ne la considérait pas à part lui comme un événement naturel longuement préparé par les circonstances. M. P. estime que Manzoni la tient bien réellement pour un miracle tout en exposant avec une extrême finesse la manière dont l'Innominato y a été amené. Tous les miracles ne sont pas, pour un catholique aussi soudains que celui qui transforme Paul sur la route de Damas; beaucoup consistent dans la prudence surnaturelle avec laquelle Dieu ménage les incidents pour ramener à lui ces pécheurs; cela est surtout vrai du janséniste pour qui tout acte de vertu est une sorte de miracle puisqu'il suppose l'intervention de la grâce, laquelle est un don gratuit de Dieu, un privilège de ses élus. A s'en tenir aux orthodoxes, M. P. aurait pu citer Bossuet qui, à la fin de l'ouvrage où il montre Dieu ordonnant toute l'histoire du monde en vue de l'avènement du Christ, fait remarquer qu'en même temps la prospérité des Etats est le prix de la vertu. La thèse de M. P. est juste; sa démonstration, bien conçue, n'a qu'un défaut et auquel les Italiens sont moins sensibles que nous : elle remplit plus de 400 pages; M. P. écrit avec aisance, mais il en abuse. Il a d'ailleurs très bien étudié son sujet; il connait les écrits de M. Gazier comme ceux d'Angelo De Gubernatis; il a soigneusement recherché dans St. Thomas la doctrine du miracle, dans Sainte-Beuve les croyances de Port-Royal. Toutefois dans l'ensemble il apprend peu à un lecteur français. Cependant il montre bien que Manzoni amene à la foi par des jansénistes, partage leur aversion pour les Jésuites, pour

le pélagianisme, pour l'alliance que le clergé cherchait à renouer avec le pouvoir; il dit avec raison que le jansénisme de Manzoni s'atténua plus tard : il eût été bon, au surplus, de marquer qu'il manquait à son caractère la trempe vigoureuse des hommes — et des femmes — de Port-Royal.

Charles DEJOB.

Germain MARTIN, **Le tissage du ruban à domicile dans les campagnes du Velay** (Études hist. et écon. sur le Velay, fasc. 1). Paris, Recueil Sirey, et Le Puy, Peyriller, Rouchon et Gamon, 1913. In-12, 282 p.

Région de montagnes économiquement dominée par deux grandes villes voisines, pays à climat âpre où le cultivateur a toujours cherché un salaire d'appoint, le Velay (l'enquête de M. G. M. porte aussi sur une partie du Forez) représente, au début du xxe siècle, un type analogue à celui que M. Sion, par exemple, a étudié dans la Basse-Normandie du xviiie siècle : industrie familiale dispersée, semi-rurale, avec concentration commerciale dans un petit nombre d'organismes urbains; séparation complète de la fonction industrielle et de la fonction capitaliste; domination exercée par le capitaliste sur les ateliers sporadiques.

Ces caractères se manifestent dès le xvie siècle, époque où les tisserands-passementiers du Forez et du Velay entrent dans la communauté des passementiers de Lyon. Ils subsistent à l'heure actuelle et s'accusent dans l'institution très particulière du « commis de barre », intermédiaire entre la ville et la montagne, entre l'entrepreneur stéphanois, « fabricant sans usine », et les tisseurs-rubaniers.

Le métier a suivi l'évolution habituelle ; du xvie au xviiie siècle il est devenu de plus en plus fermé. M. G. M. (p. 38) ne parle même pas de l'édit de Turgot ; c'est que sans doute, là comme ailleurs, comme presque partout en dehors de la généralité de Paris, il n'a pas eu d'effet. On suit, dans son récit, l'évolution qui a fait peu à peu de Saint-Étienne, d'abord simple succursale de Lyon, un centre de plus en plus indépendant (p. 50 et ss.), avec son annexe de Saint-Chamond. Il nous montre aussi comment l'évolution technique (p. 57), non seulement a fait naître, à côté de ces ateliers ruraux, des ateliers urbains, mais a préparé « la suprématie des ateliers de la ville, mieux outillés pour les articles de choix ». Les hauts salaires, réservés au xviiie siècle aux tisserands de la montagne, passent maintenant aux ouvriers d'usine.

Mais l'industrie à domicile persiste, avec spécialisation géographique du travail (M. G. M. dit « division », ce qui n'est pas très exact) : « un village et ses environs s'attache autant que possible à un genre de travail déterminé ». Industrie de type spasmodique, avec des alternatives de presse et de lenteur. Les syndicats ont essayé de porter remède à cette situation par l'établissement du « tarif ». Cette lutte

pour le tarif se poursuit jusqu'en 1912, où il est accepté par la quasi-unanimité des tisseurs-rubaniers. C'est une forme intéressante de contrat collectif. Mais, prenons-y garde, ce n'est encore qu'un *contrat entre ouvriers*, c'est-à-dire une sorte de résurgence de l'ancien droit corporatif. Il s'agit maintenant de le faire accepter à la partie adverse. Par la force des choses, et en vertu de son existence même, il arrive que le tarif s'impose de plus en plus aux fabricants, comme un droit commun en matière industrielle. Mais les syndicats ouvriers n'ont pas encore pu réussir à engager des négociations directes avec la chambre syndicale patronale. Cependant, comme le proclame l'auteur, « les intérêts des tisseurs et des fabricants sont absolument solidaires. » C'est par une entente entre groupements que se constituera le droit nouveau.

Intéressant et solide travail, malheureusement d'une forme trop lâchée. La correction des épreuves laisse beaucoup à désirer.

Henri HAUSER.

Otto von GIERKE, **Das deutsche Genossenschaftrecht.** IVer Band : *Die Staats-und Korporationslehre der Neuzeit*. Berlin, Weidmann, 1913. In-8°, LIV-567.

Quiconque a pu contempler la verte vieillesse du professeur von Gierke s'expliquera difficilement la profonde mélancolie de la préface. Ce n'est même pas un *Nunc dimittis*, puisque le bon serviteur se plaint de n'avoir plus le temps d'engranger sa récolte. Il s'est décidé à donner une nouvelle édition (la quatrième) de son droit corporatif allemand. Mais les trois volumes déjà parus seront réimprimés tels quels, en stéréotypie. « Il me faudrait une seconde vie, il me faudrait aussi une seconde jeunesse pour mettre l'œuvre à la hauteur de la science actuelle ». Et le vieux lutteur s'excuse sur les besognes de toute urgence qui l'ont empêché, depuis 1881, de reviser son travail d'autrefois.

Pour le présent volume, il est à la fois nouveau et ancien. Nouveau, en ce sens qu'il n'a jamais été imprimé. Ancien, puisque dans les cartons du travailleur se trouvait « le manuscrit jauni » d'une bonne moitié d'un quatrième volume, et qu'on nous le donne tel qu'il est, comme un *Nachlass*, comme « une œuvre posthume ». Ces expressions amères sont de M. v. G. lui-même. Cette œuvre a près de vingt ans de date. Les seules modifications que l'auteur y ait introduites sont celles qui étaient commandées par la deuxième (1902) et la troisième (sous presse) éditions de son *Althusius*.

Le travail n'a été poussé, en ce qui concerne la théorie de la corporation et la théorie du droit public, que jusqu'au milieu du XVIIe siècle. Pour le droit naturel au contraire, l'auteur nous conduit jusqu'au début du XIXe.

Il est bien difficile de porter un jugement sur l'œuvre posthume

d'un auteur vivant. Il serait vain de lui reprocher de n'être pas « au courant », puisque lui-même va au devant de ce reproche. Il faut le remercier de la masse énorme de matériaux qu'il met à notre disposition [1], et non pas seulement sur l'Allemagne, mais sur l'Italie, la France, etc. Les questions sont étudiées sous toutes leurs faces et, pour prendre l'expression allemande, « épuisées ». Ce n'est pas notre manière française, plus vive, plus rapide. C'est la démarche patiente et pesante de quelqu'un qui veut démonter les mécanismes mentaux pièce à pièce, rouage à rouage, chaque pièce dans chaque rouage.

On remarquera surtout l'exposé de la théorie de la corporation chez les canonistes (et chez les protestants), les rapports (II-III) de la corporation avec l'Etat, tout le chapitre sur l'influence du droit romain de la Renaissance (ce que l'auteur appelle la *jurisprudence élégante*), la formation du droit de résistance à l'oppression (ici surtout nous rejoignons *Althusius*). Enfin il faudrait un long compte rendu pour analyser la partie la plus moderne de l'ouvrage. C'est dans cette partie que se trouve le seul chapitre (la théorie corporative dans la jurisprudence positive) que M. v. G. ait remanié. Il nous sera permis de regretter qu'il n'ait pas fait davantage.

Henri HAUSER.

— M. Pietro RASI a publié dans les *Atti e Memorie della R. Accademia Virgiliana di Mantova*, nuova serie, Volume Terzo, anno MCMX une *Bibliografia Virgiliana* pous l'année 1909. Il y extrait habilement la substance d'une soixantaine d'ouvrages et d'articles relatifs à l'œuvre de Virgile. — L.

— Sous le titre de *Nuove spigolature oraziane* (Riv. di fil., janv. 1914, 15 p.), M. V. USSANI, professeur à l'Université de Palerme, vient de publier une série de notes sur 9 passages d'Horace (Od. I, 17; III, 21; Sat. I, 4, 35; 6, 19; 6, 45; 10, 1; II, 2, 40; 3, 48 et 275). Partout se sent un effort heureux pour saisir, avec exactitude et dans tous ses effets, la pensée du poète. Ma seule critique serait que les conclusions soient trop souvent peu sûres ou peu vraisemblables; çà et là bien des hypothèses subtiles; à mon sens aussi l'exposition n'est pas toujours assez claire. — É. T.

— M. Santi CONSOLI, professeur à l'Université de Catane, a déjà publié deux fois (1904 et 1911, chez Lœscher) des éditions critiques de Perse que j'ai signalées lorsqu'elles ont paru (*Revue* de 1905, II, p. 230 et 1911, I, p. 114). Voici une troisième édition très allégée, réduite presque des trois quarts, et suivant moi, plutôt à son avantage. Le titre porte : *apparatu critico in artius contracto*; et en effet l'apparat ne contient pas ici toutes les variantes, mais seulement celles qui peuvent servir à corriger les fautes des mss. principaux (*PAB Bob*). Je suppose que la présente édition a été faite pour permettre aux étudiants de suivre, sur un texte, l'explication du professeur. Car pour expliquer eux-mêmes, je ne pense pas que même les plus habiles y parviennent à cause de la difficulté de l'auteur

1. C'est sans doute à une coquille que nous devons (p. 278, n. 7) une éd. de *1559* de Botero, *Della ragione di stato*. Je n'en connais pas d'antérieure à 1589.

et de l'exiguité des secours qui leur sont offerts. Faute d'impression très fâcheuse : I, 128 : sordi*bus*. — É. T.

— Le professeur d'Oxford, M. S. G. Owen, vient de publier dans le *Classical Quarterly* de janvier un article (11 p.) sur quelques passages des *Tristes* d'Ovide. On sait que ce poète et cet ouvrage, avec Perse et Juvénal, comptent parmi les auteurs sur lesquels on reconnait à M. Owen une compétence particulière. Les notes portent sur 21 passages. A l'occasion de plusieurs d'entre eux, M. O. modifie la forme ou l'interprétation qu'il avait autrefois indiquées. Sur quelques vers, il n'y a pas de correction, mais au contraire défense de la leçon traditionnelle. Il arrive même qu'abandonnant des conjectures qu'il avait proposées, M. O. défende maintenant la tradition, non pas toujours il est vrai, sans recourir à des interprétations qui peuvent paraître forcées. Dans la discussion des leçons, M. O. ne manque pas de faire remarquer la supériorité du ms. L(aurentianus). — É. T.

— Le professeur à l'université de Pittsburg, B. L. Ullman, dont j'ai déjà signalé plusieurs travaux (sur les mss. de Properce, 1911 ; citations de Catulle dans le *Compendium* de Montagnone, 1910, etc.) vient de publier dans la *Classical Philology* (avril 1913 et janvier 1914) deux articles importants (22 et 23 pages), intitulés : *Satura and Satire* et *dramatic « Satura »*. Leur point de départ se trouve dans un autre article du même recueil du professeur Hendrickson : *Satura ; the Genesis of a Literary Form* (1894). De là dans la même revue et dans l'*Amer. Journ. Phil.* un échange de vues entre plusieurs savants (MM. Ingersoll, Webb, Knapp et Wheeler). Dans le premier article, M. U. établit l'historique du mot *satura*, jusqu'au moment où Horace l'a employé, dans son second livre, pour désigner un genre littéraire ; il tâche de retrouver jusqu'à quel point et dans quels sens il était employé en dehors de l'expression : *per saturam*. Le second article porte entièrement sur la *satura* considérée comme œuvre dramatique. Nous avons ici forcément l'analyse et un commentaire détaillé et précis du fameux morceau de Tite-Live (VII, 2). La discussion sur ce texte date du xvᵉ siècle, ce qui ne veut pas dire que les résultats correspondent à un temps si long, ni à ce qu'on aurait attendu de tant de savants anciens et modernes qui en ont traité. Parmi les modernes qui sont revenus sur ce sujet, on cite notamment en Allemagne Leo ; en Amérique MM. Hendrickson et Hopkins. On trouvera dans l'Introduction de l'Horace de M. Lejay (XLVII et s.) une exposition de leurs idées. M. U. s'applique à revenir sur chaque point en précisant ce qui lui paraît erroné et au contraire ce qu'on peut regarder comme établi. Une note relève tout le chapelet d'erreurs, qui pour une bonne part sont dues à la préoccupation qu'ont eue les critiques de mettre quelque chose sous le mot *satura*, mot que Tite-Live aura pris par mégarde d'un annaliste et qui ne couvrait rien de ce qu'on a imaginé. Beaucoup de soin. Par endroits de la subtilité et quelque raffinement, ce dont M. U. lui-même (II, p. 9 au milieu) ne se défendrait qu'à demi. — É. T.

— De Cambridge, dans le Massachussets, nous arrivent deux publications de professeurs de l'Université : d'abord un tirage à part des « Harvard Studies » de 1913, intitulé *The Latin Epyllion* (14 p.), de M. Carl Newel Jackson, professeur assistant à l'Université. Exposition soignée, sans rien de bien nouveau, si je ne me trompe ; mais beaucoup de remarques justes et ingénieuses (par ex. sur les rapports qui réunissent à Rome les *epyllia* romantiques à l'élégie). Ensuite un article des « Anniversary Papers by Colleagues and Pupils » of George Lyman Kittredge (prof. d'anglais à l'Université de Cambridge), Boston, Ginn, 1913, 10 p. : *The Epicedia of Statius* par Clifford-Herschel Moore, professeur à la

même Université. Définition du mot suivant la tradition. Historique de ce genre littéraire à Alexandrie, puis à Rome. Série de ces poèmes dans Stace, examinés en suivant les divisions régulières qu'a indiquées Vollmer. Dans chacun de ces cas, formes variées qu'a choisies le poète pour exprimer sa douleur ou la part qu'il prenait aux tristesses de ses amis. Bon exposé de vulgarisation, reposant sur une étude sérieuse. — É. T.

— La collection des petits in-12 de Klincksieck vient de s'augmenter d'un nouveau volume (XXXI) : *Conseils pratiques pour la traduction du latin par* J. Marouzeau, 50 p., 1 fr. Trois chapitres : la construction, le sens, la traduction. Exercices. Index). Il s'agit d'un livre élémentaire dans le bon sens, qui a la clarté désirable et qu'on destine « surtout aux élèves qui ont abordé tard l'étude du latin ou qui en ont négligé les éléments », nous dirions volontiers les latinistes « anormaux ». Il est vrai qu'on remarquerait alors que, pour d'autres anormaux, les méthodes essayées avec succès ont permis de rectifier non sans profit les règles de la pédagogie générale. Le livre me paraît approprié à son but, généralement simple, clair, bien déduit ; je serais fort étonné s'il ne rendait pas de services. On y a peut-être entassé un peu trop de procédés, de « recettes pratiques » (p. 40 et s.), que goûtent les élèves paresseux, mais qui prêtent à la critique. « Donner créance » pour rendre *fidem facere* (p. 41 au bas) est certainement obscur et peu exact. — É. T.

— Le P. Michael Huber O. S. B. publie dans la *Sammlung mittellateinischer Texte* hsg. von Alfons Hilka le *Liber de Miraculis*, de Johannes Monachus (Heidelberg, Carl Winter, 1913). D'intéressantes notices incluses dans un ms. de Vienne (Hofbibliothek, Cod. lat. 739, saec. XII) lui ont permis de préciser quelques points de la bibliographie, jusqu'ici tout à fait obscure, de ce moine Jean. Originaire d'Amalfi, il dut appartenir à un couvent de Cava ou de Naples, entre 950 et 1050. Il fit un séjour en Orient au couvent de la Panagia, à Balukli, près de Constantinople. La connaissance qu'il y acquit de la langue grecque attira l'attention du proconsul Pantaléon qui l'engagea à extraire des mss grecs et à traduire en latin quelques récits édifiants. Telle fut l'origine du *Liber de Miraculis*. Le P. Huber a repéré les sources de cet opuscule avec une grande érudition. La source principale demeure le *Pratum spirituale* de Johannes Moschos (6e-7e s.). Dès 1884 Max Hoferer avait déjà signalé ce fait. Mais des publications récentes ont permis au P. Huber d'indiquer la provenance de la plupart des *mirabilia* du moine Jean. Certaines de ces historiettes ne sont pas dénuées d'intérêt. Le P. Huber les a éditées d'après cinq mss. de Münich, et il y a joint un Index et un Glossaire. — P. de L.

— Les Pères C. Van de Vorst et H. Delehaye viennent de publier le *Catalogus Codicum hagiographicorum graecorum Germaniae, Belgii, Angliae* (Bruxelles, apud socios Bollandianos, 22, boulevard Saint-Michel, 1913. Prix : 15 fr.). Les deux savants Bollandistes ont exploré les bibliothèques Caesarea, Rossiana et Neumann à Vienne ; la bibliothèque du Prince Dietrichstein à Nikolsburg ; le Musée du Prince Czartoryski à Cracovie ; la b. royale de Münich ; la b. du prince Oettingen Wallerstein à Maihingen ; les b. universitaires d'Erlangen, de Tübingen, de Strasbourg ; la b. royale de Berlin ; les b. universitaire et municipale de Leipzig ; les b. de Wolfenbüttel, de Dresde, de Breslau, d'Hambourg, de Brême, de Copenhague, d'Upsal, de Bâle, de Genève ; la b. des Bollandistes ; les b. de Leyde ; la b. royale de la Haye ; le Musée de Haag ; le Musée britannique à Londres ; diverses b. de Cambridge et d'Oxford ; la b. d'Highgate, près Londres ;

la b. John Rylands à Manchester; la b. du collège de la Trinité à Dublin. Ils donnent une description sommaire de chaque ms et l'indication précise de son contenu hagiographique avec les *Incipit*. Un Index détaillé groupe les références relatives à chaque saint ou martyr, etc. De tels travaux supposent, non pas seulement un labeur, mais un désintéressement scientifique admirable. Ils sont bien loin de payer leurs auteurs, en « gloire » ou en profit, de la centième partie de la peine qu'ils ont prise pour les mettre au point. Du moins convient-il de rendre pleinement hommage à cette œuvre aussi courageuse qu'excellemment exécutée. — P. de L.

— M. Hugo Andresen (*Aus einem altfranzœsischen Tractat über das Schachspiel*, Halle a S., 1913, 12 p., in-8°), décrit un manuscrit picard du XIIIe siècle (Paris, Bib. nat., f. fr. 1173), contenant un traité du jeu d'échecs, avec de nombreuses figures, différent du « Livre de Bakot », signalé par M. Cartets. Il énumère les particularités linguistiques qui en assurent la date et la provenance et en publie l'Introduction et deux courts chapitres. — A. J.

— La plus ancienne version latine de la Vie de Judas connue jusqu'ici était celle que Jacques de Vorazze a insérée dans la *Légende dorée*. G. Paris avait conjecturé que ce n'était pas la forme la plus ancienne de cette légende. M. Edward Kennart Rand (*Mediæval Lives of Judas Iscariot Anniversary* dans *Papers by Colleagues and Pupils of G. L. Kittredge*, Boston, Ginn, 1913, p. 305-16), vient en effet d'en retrouver la source directe dans un manuscrit du Vatican antérieur à la *Légende dorée*. Il a découvert en outre quatre autres versions de cette histoire dont une au moins est certainement du XIIe siècle. Il étudie le travail d'imagination dont ces versions représentent les phases et publie in-extenso les deux plus anciennes. — A. J.

— M. Léon Kellner, professeur à l'université de Czernowitz, vient de publier en deux petits volumes, un manuel de littérature américaine qui rendra des services (*Geschichte der nordamerikanischen Literatur*, Berlin und Leipzig, Göschen, 1913, in-18, 114 pp. + 93 pp., 90 pf.). Après un chapitre préliminaire, le premier volume contient des chapitres sur les prosateurs (Franklin, Irving, Cooper), les poètes, entre autres Bryant, les philosophes (Emerson, Thoreau), les intellectuels de Cambridge (Longfellow, Holmes, Lowell). Les trois chapitres du deuxième volume peuvent se résumer par trois noms : Poe, Mark Twain, Harriet Beecher-Stowe. L'auteur a réussi, sans grossir les deux volumes, à donner quelques échantillons du style des principaux auteurs. Les contemporains ne sont pas omis, Mrs. Edith Wharten reçoit l'hommage de quatre lignes dans une dernière section où les romanciers et conteurs figurent un peu pêle-mêle. — Ch. B.

— M. Boissy d'Anglas nous a adressé « l'édition de propagande » de son volume sur *La question Louis XVII* (Paris, Daragon, 1912, in-8°, 300 p., 1 fr. 25). C'est la reproduction du rapport de l'auteur au Sénat, en 1911, sur la pétition des Naundorff, et du procès-verbal des séances de la commission sénatoriale, document parfois amusant pour la galerie. En plus, des pièces justificatives, un certain nombre d'articles de polémique, et pour finir, une photographie du petit-fils de Naundorff, rapprochée d'un portrait, bien mal reproduit, de Louis XVII. *Et nunc erudimini*. — R. G.

— La collection des *Beiträge zur Parteigeschichte* dirigée par M. Ad. Wahl s'est augmentée de plusieurs volumes depuis l'apparition en 1910 du premier fascicule. Nous signalons volontiers aux historiens la courte étude de M. Richard Pregizer sur *Les idées politiques de Karl Follen* (Tübingen, Mohr, 1912, in-8°, 96 p.), un étudiant patriote et libéral, ami de Sand, expulsé d'Allemagne en 1820,

puis de France et de Suisse, protégé de Lafayette et qui mourut dans un naufrage, en 1840, près de New-York, où il était devenu prédicateur protestant. Dans la même collection, M. Richard Lempp étudie *La question de la séparation de l'Église et de l'État au Parlement de Francfort* (Tübingen, Mohr, 1913, in-8°, 240 p., 6 mk.), dont l'intérêt consiste en ce que le problème, résolu pour un moment en 1848, se pose aujourd'hui à peu près dans les mêmes termes, sans que l'attitude des partis ait changé; seuls peut-être les catholiques, qui ont tant gagné depuis, sont-ils moins zélés à présent. — R. G.

— La constitution pontificale *Sapienti consilio* a modifié en 1908 le fonctionnement du gouvernement romain et distribué sur un plan nouveau les « congrégations », les tribunaux et les « offices » qui n'avaient guère été modifiés depuis Sixte-Quint. M. Erwin Ruck, professeur de droit à l'université de Bâle, a donné un sommaire de cette réforme dans son discours d'installation qu'il a reproduit en brochure, et qui sera fort utile (*Die Organisation der Römischen Kurie*, Tübingen, Mohr, 1713, in-8°, 72 p., 2 mk). — R. G.

— M. François Vermale a fait tirer à part quelques articles courts, mais dignes d'attention, sur *La Franc-Maçonnerie savoisienne à l'époque révolutionnaire* (Paris, Leroux, 1912, in-8°, 72 p.). A l'aide des registres des loges, il prouve que la maçonnerie était très divisée à la fin de l'ancien régime, en Savoie du moins. Les loges aristocratiques, dont le père des fameuses « demoiselles de Bellegarde » fut grand-maître et où Joseph de Maistre compta pendant quinze ans, se dispersèrent en 1790 sur l'ordre du Roi. Les loges affiliées au Grand-Orient de France, formées de bourgeois, subsistèrent, firent la révolution de 1792 et recrutèrent les sociétés populaires. Après 1800, l'ordre fut reconstitué et unifié, mais il était devenu et demeura bonapartiste, et les nobles en restèrent éloignés. Ces articles sont utiles par leur précision. — R. G.

— Nous avons reçu quelques volumes espagnols, spécimens de collections nouvelles : dans la *Biblioteca Renacimiento*, où M. G. Martinez Sierra se propose de publier les chefs-d'œuvre de toutes les littératures, ont paru la première partie de *Guzman de Alfarache*, de Mateo Alaman (édition préparée d'après les meilleurs textes par M. Julio Cejador, et les *Fleurettes de saint François d'Assise* (version castillane de M. Cipriano Rivas Cherif). Les volumes de format in-18 se vendent 2 fr. 50 reliés en toile de couleur variée. Éditeur à Madrid, Renacimiento, Sociedad anonima editorial. — Cette même maison vient de faire paraître aussi deux romans dans une autre série : *Tu eres la paz* (tu es la paix) de Martinez Sierra, « nouvelle pour les femmes », et *La Vida inquieta* (la vie inquiète) du même écrivain, « glossaire spirituel » élegant et subtil, de fine pensée.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — 23 mai — 1914

Clemen, L'influence des cultes de mystères sur le christianisme. — Monniot, Le crime rituel chez les Juifs. — Weinel, Jésus au xix° siècle. — Hofmeister, Allemagne et Bourgogne. — Cartellieri, Bouvines. — Picavet, Essais sur l'histoire générale et comparée des théologies et des philosophies médiévales. — Friedensburg, La symbolique des monnaies du moyen âge. — Scharrer, La vie religieuse à Augsbourg. — Mentz, Histoire de l'Allemagne au temps de la Réforme. — Altmann, Documents sur l'histoire du Brandebourg, 2° éd. — — Scherlen, Les archives de Kaysersberg. — Baudrillart et Martin, Histoire de France. — Feyel, Histoire contemporaine. — Lalance, Mes Souvenirs. — P. Dubois, Bio-bibliographie de Victor Hugo; Les idées religieuses de Victor Hugo. — Grass, Les sectes russes. — Les grands graveurs. — Leger, Gogol. — Lavedan, Limosin. — Ruskin, Le paysage. — Dupont-Ferrier, Écoles et Collèges de Paris. — Michels, Problèmes de philosophie sociale. — Petras, L'idée du mal. — Kroner, But et loi en biologie. — Michiels, Amour et chasteté; C. Schmitt, L'Etat et l'individu.

Der Einfluss der Mysterienreligionen auf das älteste Christentum, von C. Clemen. Giessen, Töpelmann, 1913; gr. in-8°, 88 pages.

La question de l'influence des cultes de mystères sur le christianisme primitif se ramène pour M. Clemen à une série de petits problèmes, à savoir si telle croyance, tel rite, tel mot caractéristique ont été empruntés à tel mystère selon qu'il nous est connu. Il s'agit, en réalité, de bien autre chose, c'est à savoir comment l'Évangile, l'annonce à Israël du prochain règne de Dieu avec Jésus pour Messie, est devenue une religion distincte du judaïsme, une économie de salut universel, avec un mythe de salut (théorie paulinienne de la justification) et des rites d'initiation par lesquels les fidèles sont unis au Christ immortel, véritable dieu du mystère chrétien. La question est là tout entière, et il importe assez peu de savoir si tel trait, par exemple l'interprétation paulinienne du baptême ou de l'eucharistie, a été plus ou moins suggéré par tel mystère plutôt que par tel autre. Sur la masse des détails il ne peut qu'y avoir beaucoup d'incertitudes. M. C. abuse vraiment de ces obscurités, et parce que l'emprunt n'est pas évident en quantité de ces détails pris l'un après l'autre, il croit pouvoir conclure que l'influence des mystères sur le christianisme primitif n'a été que superficielle et accessoire. Il n'a oublié que le point essentiel : l'Évangile n'était pas une religion ; comment l'est-il devenu? L'économie du salut par la foi au divin Crucifié et l'union mystique au Christ immortel n'est ni le judaïsme ni l'Évangile de Jésus; c'est la

forme qu'a prise le judaïsme évangélique pour s'adapter au milieu païen où il s'est implanté; c'est une religion qui ressemble, et pour la croyance et pour les rites essentiels, aux cultes de mystères; et c'est par l'influence du milieu païen que le christianisme a pris ce caractère, lequel est chose essentielle et non accessoire puisqu'il y va du Christ Sauveur et des sacrements, c'est-à-dire, si on l'entend bien, du seul christianisme que l'histoire connaisse.

M. C. s'est fait la partie belle en supposant que cette influence du paganisme sur le christianisme n'avait pu consister qu'en un nombre plus ou moins considérable d'emprunts spéciaux, matériels, éléments de paganisme brutalement transplantés dans la prédication chrétienne. Beaucoup de ceux qu'il réfute ont paru l'entendre ainsi, en sorte que sa réfutation ne porte pas entièrement à faux. Mais le christianisme a repris en d'autres conditions l'œuvre du judaïsme hellénistique, une transposition du monothéisme juif, par assimilation, non par simple ingestion d'éléments venus du paganisme; mouvement religieux, il s'est assimilé les éléments les plus vivants des religions païennes, et par la puissance du sentiment mystique, non par un travail de réflexion ou par l'étude des croyances et pratiques du paganisme. Est-ce que dans l'âme ardente et visionnaire d'un saint Paul les idées du milieu où il s'agitait pouvaient tomber en vain? Est-ce qu'un beau jour l'idée du Christ-Jésus, qu'il avait combattue, ne se trouva pas dominer sa pensée? Ce ne fut point hasard si cette idée par la même occasion, se trouva muée en celle du Christ sauveur des hommes par la mort de la croix. N'est-ce pas que Paul, qui connaissait nombre de dieux, et de seigneurs, et de sauveurs auxquels il ne voulait pas croire, s'avisa tout à coup, dans un coup de vision, que Jésus était le Christ parce qu'il était le Sauveur, le vrai, institué par le Dieu unique, et que la mort de la croix était précisément l'acte par lequel il avait *sauvé* le monde? Poser à ce propos la question d'emprunt est presque ridicule. Ce n'est pas délibérément que Paul a placé le Christ dans une fonction analogue à celle des dieux de mystère; il a pensé le mettre et il l'a mis beaucoup plus haut, bien que, s'il n'eût connu que la tradition juive palestinienne, s'il n'eût remué dans son esprit des conceptions païennes, il n'eût jamais compris ainsi le rôle du Messie ni le salut apporté par lui. Lui-même le fait clairement entendre en disant de sa doctrine (I *Cor*. III, 2) : « Nous parlons sagesse parmi les parfaits (les initiés), non la sagesse de ce monde (la philosophie), ni celle des princes de ce monde (les démons, les dieux païens, spécialement ceux qui ont une doctrine de salut, les dieux de mystères), qui sont abolis. Mais nous enseignons la sagesse de Dieu qui est en mystère, qui est cachée » etc. Paul connait sa théologie comme le vrai mystère, ni plus ni moins.

Alfred Loisy.

Le crime rituel chez les Juifs, par A. Monniot, avec préface d'É. Drumont. Paris, Téqui, 1914; in-16, x-376 pages.

On aurait pu se dispenser d'envoyer ce livre à la *Revue critique*, et il n'y a pas lieu de le signaler à nos lecteurs autrement que comme une œuvre entièrement dépourvue de méthode, de sens critique et d'impartialité.

Alfred Loisy.

Jesus im 19. Jahrhundert, von H. Weinel. Dritte Neubearbeitung, mit einem Schlussteil : Im neuen Jahrhundert. Tübingen, Mohr, 1914; in-8°, 331 pages.

Nous avons annoncé en 1908 la première édition de cet ouvrage et nous en avons marqué le caractère théologique et moral plutôt que strictement scientifique. La présente édition renferme un chapitre supplémentaire qui concerne principalement les polémiques de ces dernières années sur le « mythe du Christ ». Il va sans dire que l'auteur maintient sa façon d'entendre le « Christ historique ».

A. L.

Adolf Hofmeister, **Deutschland und Burgund im fruherem Mittelalter.** Eine Studie über die Entstehung des Arelatischen Reiches und seine politische Bedeutung. — Leipzig, 1914. — Verlag der Dykschen Buchhandlung. 1 vol. in-8°, 110 p.

Un exposé tenu à la Société historique de Berlin en janvier 1912 constitue le noyau de cette étude sur l'Allemagne et la Bourgogne au haut Moyen-Age, que l'auteur a enrichie par des suppléments et des références. Il a voulu faire ressortir l'importance que présente pour la politique des rois allemands et pour le Saint-Empire romain l'union de l'Allemagne et de la Bourgogne, mais pareille importance ne pouvait s'apprécier qu'après une enquête sur les origines du royaume d'Arles. Il a été ainsi conduit, après tant d'historiens, à examiner les destinée des pays entre le Rhône et la Saône, le Jura, les Alpes et la Méditerranée depuis le traité de Verdun jusqu'à leur réunion sous un même sceptre au cours du xe siècle. M. H. reconnait expressément que sa tâche a été considérablement facilitée par le travail des érudits français, en particulier par les ouvrages de R. Poupardin sur les royaumes de Provence et de Bourgogne. Les faits sont déjà inventoriés, les matériaux classés et les sources contrôlées avec soin ; M. H. a donc surtout visé à fournir une interprétation originale des événements. Après avoir expliqué ce qu'il convient d'entendre par royaume d'Arles, il expose l'oscillation des régions du Rhône entre la France et la Germanie, puis l'apparition de dynastes locaux, la formation en 879 d'un royaume de Provence qui comprend la contrée au Sud de l'Isère et les diocèses de Lyon et de Vienne, la formation d'un royaume de Bourgogne qui comprend les pays situés de part et d'autre du Jura. Il est contraint de reprendre la trame déjà démêlée

par ses prédécesseurs ; s'il y a divergence entre eux, il se rallie de préférence à l'opinion de Poupardin, bien que sur maints détails il soit en désaccord avec lui ; mais il éclaire son exposé par des aperçus nouveaux, par exemple, sur la nationalité des nouveaux royaumes, sur les langues en formation et en usage, sur l'importance de la fraction allemande de la Bourgogne, sur l'origine et la nature des pouvoirs d'Hugues et le rôle de son royaume d'Italie-Provence comme grande puissance méditerranéenne et européenne ; il est à regretter que ces considérations ne soient souvent que de brèves esquisses. La partie originale de cette brochure est celle qui traite de la formation du royaume d'Arles par la réunion de la Bourgogne et de la Provence. Sur deux points, M. H. combat l'opinion traditionnelle : il propose une date nouvelle et attribue aux rois allemands un rôle de premier ordre dans l'union de ces pays. Le texte admis par les historiens pour déterminer l'origine du royaume d'Arles est le célèbre passage de Luitprand, d'après lequel le roi Hugues d'Italie a cédé au roi Rodolphe II de Bourgogne » omnem terram quam in Gallia ante regni susceptionem tenuit », à condition qu'il renonce par serment à l'Italie. M. H. tient ce renseignement pour inexact. Ses objections sont de plusieurs sortes ; d'abord l'absence de toute corrélation entre ce fait et les autres évènements dont Luitprand fait mention, par suite de l'incertitude de la date ; on adopte 933, mais sans raisons suffisantes ; puis la difficulté de déterminer quels sont les territoires abandonnés par Hugues ; enfin un très gros argument provient du silence de Flodoard, très bien informé sur cette région et qui n'aurait pas manqué de signaler le traité parcequ'il aurait lésé les droits de la maison de Vermandois et du roi de France Louis IV sur Vienne et Lyon, qui par intermittence entre 928 et 943 reconnaissent sa suzeraineté. Les chartes d'ailleurs ignorent la souveraineté de Rodolphe en Provence. Pour la première fois, en 942, son fils Conrad est cité comme roi dans les diplômes du Viennois et du Lyonnais ; il apparaît comme roi dans la partie méridionale du royaume au plus tôt à partir de 948, c'est-à-dire, au lendemain de la mort d'Hugues (947). L'annexion de la Provence à la Bourgogne se serait donc effectuée en deux étapes successives. Elle l'aurait été à l'instigation du roi Otton Ier. M. H. reprend sur le rôle politique et la valeur du roi saxon la thèse de G. Ficker et repousse les assertions deHauck et de Sybel. Son attitude envers la France et la Bourgogne est la meilleure preuve que dès son avènement il a eu une ligne de conduite systématique et qu'il a voulu faire de sa nation la puissance prépondérante de l'Occident. C'est Otton qui a protégé l'enfance de Conrad, qui l'a poussé à devenir maître des pays du Sud, qui a utilisé les embarras de Louis IV d'Outremer pour l'amener à abandonner ses droits sur le Viennois ; M. H. conjecture qu'une renonciation formelle a eu lieu, non en 942, mais seulement en 963/66, lors du mariage de Lothaire et d'Emma. L'impor-

tance de ce nouveau royaume d'Arles pour l'Allemagne était de faire entrer dans sa clientèle un grand état, de barrer définitivement aux faibles successeurs de Charles le Chauve le chemin de l'Italie, d'arrêter l'extension de la France vers l'Est et le Sud et par suite d'empêcher son hégémonie en Europe. Tant qu'a subsisté le royaume d'Arles, il a rempli le but qui lui était assigné. L'annexion à l'Allemagne fut non une faute, mais une nécessité ; il fallait à tout prix prévenir l'avènement du puissant vassal français, Eudes, comte de Blois-Champagne, auquel un tel accroissement de territoires pouvait conférer des visées sur l'Italie et la Lorraine. Mais les souverains allemands se sont montrés incapables de résoudre le problème essentiel, l'association intime de deux pays de la langue et la nationalité différentes.

La thèse de M. H. est donc ingénieuse, d'une certaine hardiesse et il a le mérite d'avoir su rattacher l'histoire de la Bourgogne à l'histoire générale. Si on se refuse à le suivre dans ses conjectures à l'égard de Luitprand, il faut au moins convenir que le traité entre Hugues et Rodolphe n'aurait pas eu de valeur pratique et qu'on doit attribuer une date ultérieure à la formation du royaume d'Arles, qui proviendrait non d'un accord entre deux souverains, mais de la clairvoyance politique du roi allemand. Peut-être M. H. attribue-t-il à Otton un rôle excessif, ses arguments ne tranchent pas encore de manière définitive la vieille controverse sur le rôle de l'ancien empire et son importance pour la nation allemande. Il convient de signaler qu'Otton ne s'est pas efforcé de mettre fin à la lutte entre la féodalité laïque et le haut clergé et de constituer un état puissant dans les pays du Rhône. Il est dommage que cette étude pénétrante conserve par endroits l'allure solennelle du discours académique et que maintes assertions retentissantes ne soient guère que des digressions qui ne peuvent être admises avec réserves ; il suffit de les mentionner pour en montrer l'exagération. Par exemple lorsqu'il affirme que la politique française des frontières naturelles et d'extension vers le Rhin date seulement de Richelieu et de Louis XIV, lorsqu'il estime que la domination d'Eudes de Champagne aurait été plus dangereuse pour la royauté capétienne que la formation de l'empire angevin. Aucune division en chapitres n'est introduite dans l'exposé des faits ; il en résulte une longue obscurité et une fatigue pour le lecteur. Les événements ne sont pas toujours reliés de manière très systématique, par exemple page 63 s'intercale dans le récit des progrès de Conrad dans la Provence un paragraphe sur le royaume de Provence-Italie sous Hugues qui eut gagné à être situé plus haut alors qu'il est une première fois question de ce royaume. L'ouvrage est pourvu au début d'une abondante bibliographie, très complète sur les récentes publications. Il se termine par deux appendices, l'un sur la politique impériale d'Otton Ier, p. 105 l'autre (p. 74) sur la manière de dater les diplômes du royaume de Provence d'après les années du roi Con-

rad. Il examine d'abord les pièces du Lyonnais, du Viennois et de Grenoble, puis celles du pays au sud de l'Isère. Ses résultats concordent axec les indications du Régeste Dauphinois d'Ul. Chevalier qu'il a connu trop tard pour l'utiliser. Malgré les difficultés offertes par la multiplicité d'interprétations, M. H. est parvenu à dresser un très précieux inventaire du matériel, qui fournira un guide fort sûr pour les recherches ultérieures.

Pierre GRILLET.

Alexander CARTELLERI, **Die Schlacht bei Bouvines** (27 juil. 1214 im Rahmen der europaischen Politik. Leipzig, 1914. Verlag der Dykschen Buchhandlung. 1 vol., in-8°, 26 p.

Cette brochure sur la bataille de Bouvines reproduit la conférence de M. C. au 13ᵉ congrès des historiens allemands à Vienne le 17 septembre 1913 ; elle est la suite de son opuscule sur l'effondrement de l'empire angevin. Sur un sujet si profondément remué, il paraît malaisé de faire œuvre d'originalité et pourtant M. C. expose avec sa magistrale vigueur les lignes directrices de ses recherches et donne des événements une très personnelle interprétation. Les plus célèbres parmi les médiévistes allemands Otto Abel, J. Picker et surtout Scheffer-Boichorst ont attribué à Philippe-Auguste une politique délibérement hostile à l'Allemagne, ils l'accusent d'avoir favorisé la guerre de succession et par ses visées sur la Lorraine et la couronne impériale d'avoir préparé la voie à ses successeurs. M. C. ne s'en tient pas à l'examen exclusif des relations franco-allemandes, il les insére dans le cadre plus vaste de la politique européenne à l'époque des Staufen et il parvient à une conclusion diamétralement opposée. Pour la France d'alors, la question primordiale est celle du dualisme dynastique entre Capétiens et Plantagenets. Pour la résoudre, Philippe Auguste a concentré son activité sur une double tâche ; abaisser les grands vassaux, expulser de France le plus redoutable d'entre eux. Afin de s'y mieux consacrer, il s'est attaché l'amitié des Staufen par le traité de 1187, qui a subsisté jusqu'au milieu du XIIIᵉ s. Pour garder cet allié, il a soutenu le duc de Souabe, puis suscité la candidature de Frédéric de Sicile ; pour abattre un adversaire, Richard, puis Jean sans Terre ont appuyé Otton de Brunswick. L'Allemagne est donc devenu le champ de bataille entre Capétiens et Plantagenets, d'un côté les Gibelins et Philippe-Auguste, de l'autre, les Guelfes et Jean sans Terre. Dans les troubles de l'Allemagne, le Capétien est intervenu, mais, malgré lui, contraint par l'agression d'Otton IV. L'empereur seul est responsable des maux qui survinrent à son pays. Prince du dehors, élu grâce à l'or anglais, il apparaît comme l'instrument, puis comme l'héritier des projets de Richard Cœur de Lion. Sur un seul point, il abandonne la traditionnelle politique des Staufen et se montre irréductible : la haine contre la France. La grande pensée de son règne est une

attaque simultanée anglo-allemande contre la France ; mais cette entreprise n'intéressait pas l'Allemagne, et la lutte pour la couronne s'est décidée en terre étrangère, presque sous sa participation. Ceux qu'Otton a groupés autour de lui, ce sont les seigneurs du Bas-Rhin et surtout les vassaux félons, entre autres Renaud de Boulogne dont M. C. fait à nouveau ressortir l'envergure et le rôle décisif. Dans cette coalition, Otton n'est guère qu'un partisan à la solde de l'Angleterre et son titre impérial ne semble pas lui avoir conféré la direction effective. M. C. n'esquisse pas le récit de la bataille, il rectifie les chiffres des effectifs et admet comme seule source valable les comptes des soldes. Philippe-Auguste aurait eu 1.200 chevaliers, 3.000 sergents à cheval, 10.000 sergents à pied ; les contingents d'Otton IV auraient été légèrement supérieurs. L'auteur glisse sur les causes de la défaite, le recul imprévu de Jean sans Terre, l'absence de chef suprême chez les coalisés, l'habile manœuvre de Philippe-Auguste, la valeur du haut commandement chez les Français, leur conviction qu'Otton était reprouvé par l'église et que le salut de leur pays était en jeu. Il insiste sur les conséquences de la bataille : pour la France, la fin du dualisme et le triomphe de la dynastie parisienne, la consolidation définitive des conquêtes, la disparition d'une opposition féodale dangereuse, la possibilité de jouer un rôle international, l'exaltation du sentiment national, l'acheminement vers l'absolutisme, la suprématie sur le Bas-Rhin et l'Escaut, mais l'amorce de difficultés nouvelles que va soulever la possession de la côte située face à l'Angleterre ; pour l'Allemagne, la ruine des projets d'Otton, la chute des Guelfes et la fin de leur rôle dans l'histoire générale, le maintien de l'alliance entre Capétiens et Staufen, l'avènement d'un protégé de Philippe-Auguste, l'ébranlement du prestige impérial ; pour l'Angleterre, la Grande Charte et la limitation du pouvoir royal, la possibilité de développer son caractère insulaire ; pour la papauté, la victoire de son candidat et la faculté de réunir le concile de Latran ; pour l'Italie, les débuts de la lutte des Guelfes et des Gibelins. Bouvines est donc le point culminant de la politique de Philippe-Auguste, elle scelle l'effondrement de l'empire angevin ; mais ni elle n'inaugure ni elle ne continue une rivalité entre l'Allemagne et la France ; elle est un accident dans les rapports amicaux de ces deux pays au XIIe et au XIIIe s. ; elle est avant toute le dernier épisode de la lutte entre Capétiens et Plantagenets, qui devient peu à peu la lutte entre Français et Anglais. L'originalité de cette thèse réside en ce qu'elle diffère également des idées émises par les écrivains français ; ils admettent que Philippe-Auguste ne s'est jamais désintéressé des affaires de l'Empire et dans le but non seulement de trouver des alliés, mais encore d'affaiblir le pouvoir impérial. Certains faits de la politique capétienne peuvent avoir une signification différente. L'amitié de Philippe-Auguste et des Staufen avant 1138 a été fort intermittente et M. C. s'efforce d'atténuer

l'aggressive attitude d'Henri VI. L'effritement de l'alliance souabe en 1208, la brouille qui tourne à l'hostilité ouverte tiennent en partie à ce que Philippe-Auguste avait intérêt à prolonger la division dans l'Empire. Il ne fait rien pour reconcilier Otton et prévenir l'accord de 1209; il se borne à susciter d'autres candidats qui paralyseront l'Empire. Les traités de 1198 et de Vaucouleurs sont des événements nouveaux et graves dans la politique européenne; pour la première fois, la France profite des divisions de l'Allemagne et les entretient, corrompt les princes afin d'entraver la constitution d'un pouvoir fort; les Valois, les Bourbons ne feront que reprendre les procédés inaugurés par Philippe-Auguste. M. C. a le mérite d'abandonner une interprétation traditionnelle; son adroite synthèse explique la politique capétienne d'après une seule idée maîtresse; la publication prochaine du dernier volume sur Philippe-Auguste détruira peut-être les dernières réserves et fournira la preuve détaillée de ses assertions.

Pierre Grillet.

François Picavet. **Essais sur l'histoire générale et comparée des théologies et des philosophies médiévales.** Paris, 1913, librairie F. Alcan, 1 vol. grand in-8°, viii-415 p.

L'œuvre déjà si considérable et si variée de M. Fr. Picavet vient de s'accroître d'un nouveau volume qui ne le cède pour l'importance et l'intérêt à aucun autre. D'une part, nous y voyons comme l'examen de conscience du maître qui à l'École pratique des Hautes-Études d'abord, avec Albert Réville jusqu'en 1906, et ensuite à la Sorbonne, chargé d'un cours sur la science et la philosophie médiévales, a présidé à tant de travaux et, dans l'espace de vingt-quatre ans, dirigé un si grand nombres d'élèves. Et, d'autre part, nous y trouvons l'indication des résultats désormais acquis, de ceux aussi qui exigent encore, pour qu'on puisse les atteindre, de longues recherches. La tâche, sous l'autorité de M. Picavet, est répartie entre l'Ecole des Hautes-Études et la Sorbonne. La section créée en 1886 à l'École que Duruy avait fondée a pour objet spécial les sciences religieuses; elle relève, comme je viens de le dire, du cours sur la science et la philosophie du moyen âge. Il est donc tout naturel que ce nouveau volume ait reçu le titre d'*Essais sur l'histoire générale et comparée des théologies et des philosophies médiévales*. C'est, en effet, une vue d'ensemble sur les travaux entrepris ici et là, d'après un plan commun, et dont le champ s'étend à l'infini. Embrasser d'un coup d'œil ce qui a été déjà fait, ce qu'il reste à faite, exposer la méthode à suivre, telle qu'elle a été fixée au début, montrer enfin la continuité qui se découvre sous la diversité en apparence inextricable des opinions, tel est l'objet des dix-neuf chapitres qui composent cet ouvrage. Il ne sont pas tous inédits; mais ceux mêmes qui ont déjà paru dans quelque recueil ont été revus et mis au

point pour justifier la place qu'ils occupent ici, et, avec les autres, ils nous présentent, depuis l'ère chrétienne jusqu'à nos jours le tableau le plus saisissant, chez les Juifs et les Arabes comme chez les Chrétiens, des progrès ou des défaillances de la pensée.

Les deux premiers chapitres sont consacrés à l'histoire du nouvel enseignement sous ses deux formes : Section à l'École pratique des Hautes-Études et Cours à la Sorbonne, à la récapitulation ensuite des travaux accomplis par un grand nombre d'étudiants français et étrangers. Le troisième traite de la Méthode qui préside à l'élaboration de tous ces travaux, thèses [de doctorat, mémoires en vue du diplôme d'études supérieures, articles de Revues diverses, etc. C'est grâce à elle que doit se constituer peu à peu l'histoire générale et comparée des philosophies médiévales. Elle consiste à prendre chacune de ces philosophies dans son ensemble, « pour faire l'analyse des éléments scientifiques, philosophiques et religieux qui la constituent, pour relever la manière dont ces éléments sont groupés ; on les compare ensuite entre elles à ce double point de vue, en les considérant chacune dans sa relation avec celles qui la précèdent ou la suivent, avec celles qui se sont élevées dans le même temps » (p. 93-94). Est-ce à dire que cette méthode soit absolument nouvelle ? L'auteur de ces *Essais*, qui donnait en 1906 la seconde édition de son *Esquisse d'une Histoire générale et comparée des philosophies médiévales*, inaugurait en même temps son Cours à la Sorbonne par une revue des maîtres et des enseignements qui, dans notre pays et à l'étranger, avaient frayé les voies à cette Histoire. Les Degérando, les Daunou, les Cousin, et, bientôt après, de Rémusat, Emile Charles, les deux Jourdain, Munk, Renan, Franck et surtout Hauréau, Saisset, Gebhart, Ritter en Allemagne, Ueberweg, Prantl, Harnack, Zeller, et d'autres encore, autant de précurseurs dont il semble qu'il suffisait de suivre l'exemple. Mais la tâche à accomplir après eux était et semble encore infinie. Elle se partage entre le Maître et ses nombreux disciples. Chacun, à son gré, choisit le sujet qui l'intéresse le plus, le traite en observant la méthode qu'ils ont tous adoptée, et l'on ne s'étonnera pas de voir des sujets empruntés à l'Histoire de la philosophie ancienne ou à celle de la philosophie moderne, contemporaine même : par le fait de la continuité aperçue sous la diversité des opinions, des doctrines, il n'est pas un de ces sujets qui ne puisse contribuer à résoudre quelque problème de philosophie médiévale, ou à expliquer par le passé le moderne et quelquefois le présent.

Les seize chapitres qui suivent nous en donnent des illustrations. Ici religion et philosophie sont étroitement unies, et les sciences proprement dites y trouvent aussi leur place. Il suffit de jeter un coup d'œil sur l'*Index des noms et termes employés* et sur les *Notes* pour se faire une idée de l'étendue du domaine à parcourir. Après un Essai de classification des Mystiques (Ch. IV), nous voyons (Ch. V) comment

par suite de l'Education hellénique de saint Paul, les dogmes de la Révélation empruntent pour s'exprimer, tout en les pliant à l'orthodoxie, d'antiques formules. Le vi^e chapitre fait ressortir, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, les étroits rapports de la religion et de la philosophie, même dans les écoles qui semblent, au premier abord, comme le Pyrrhonisme et l'Epicurisme, le plus indifférentes ou le plus hostiles à la religion. Nous avons, dans le viie, comme un intermède : la campagne de J.-J. Rousseau en faveur de l'allaitement maternel rappelle tout à fait celle de Phavorinos, seize cents ans plus tôt, et les arguments du philosophe français sont inférieurs à ceux du philosophe d'Arles, et plus déclamatoires. Il n'est pas douteux cependant que Rousseau avait connu, par Aulu-Gelle qui nous l'a conservé, l'opuscule de son prédécesseur et s'en était inspiré. La question des Universaux c'est-à-dire celle de leur rôle au xiie siècle, qui a provoqué de notre temps des discussions si intéressantes, est reprise ici dans le viiie chapitre, et l'auteur s'est servi en grande partie pour la résoudre des récentes recherches de M. G. Lefèvre, doyen de la faculté des lettres de Lille. « L'âme du monde de Platon, des Stoïciens, de Plotin et le Saint-Esprit, d'après quelques théologiens grecs et latins », tel est le titre du ixe chapitre, l'un des plus curieux et des plus importants, où l'on voit la doctrine de Plotin, dans laquelle se concilient, touchant l'Ame du monde et les âmes particulières, celle de Platon et des Stoïciens, adoptée, à partir du iiie siècle, par les Chrétiens comme par les sectateurs de l'ancien culte et les purs philosophes, donner satisfaction aux théologiens, aux Pères grecs surtout, et faire éclater ce que l'on a appelé le *miracle grec*. On désignait ainsi les œuvres merveilleuses que la Grèce a produites à l'époque où sa civilisation était le plus florissante. « Il y a peut-être, nous dit M. Fr. Picavet, une preuve plus grande de la puissance et de l'influence du génie grec. C'est que les trois religions, qui avaient la haine du polythéisme et estimaient que leurs livres saints, venant de Dieu, devaient suffire à toute la vie individuelle et sociale, ont fait une place et parfois une place fort grande à la pensée grecque » (p. 308). Aussi bien était-on alors disposé à croire que les philosophes et les poètes de la Grèce avaient connu l'Ancien Testament, et que le Verbe, qui est la lumière illuminant tout homme venant en ce monde, avait inspiré les penseurs du monde gréco-romain comme les patriarches et les prophètes. Nous étonnerons-nous maintenant de la nécessité, pour les historiens du moyen âge, de reprendre tout le développement de la pensée grecque, de Thalès et Pythagore jusqu'à Plotin ?

Mais voici, en Occident, une ère nouvelle qui s'annonce et dont le héraut est Roger Bacon. L'auteur lui consacre cinq chapitres (x-xiv) dans lesquels il étudie successivement les éditions faites ou à faire des œuvres de ce penseur original, l'influence qu'a exercée sur lui son maître (le Maître des expériences), Pierre de Maricourt, sa propre

action sur Jean, le préféré de ses disciples, les raisons de ses attaques contre Alexandre de Halès, Albert le Grand et saint Thomas, pour ne citer que les principaux, et enfin, comme conclusion, les deux directions de la théologie et de l'exégèse catholiques au XIIIe siècle, dont les chefs sont, en effet, saint Thomas et Roger Bacon. Il est question d'élever en Angleterre, cette année précisément, un monument à la mémoire de ce dernier qui fut le précurseur, peut-on dire, de son homonyme, François Bacon, et le surpassa par son génie. Mais il devançait son temps et devait en subir les conséquences. Saint Thomas l'emporta sur lui au XIIIe siècle et l'emporte encore aujourd'hui sans nous étonner trop. Léon XIII, dont M. Fr. Picavet apprécie le rôle dans le XVIIIe chapitre : « Thomisme et Modernisme dans le Monde catholique », n'avait pas à s'occuper du progrès des sciences dont R. Bacon a été l'initiateur pénétrant, mais bien plutôt de l'inviolabilité des dogmes dont le Docteur Angélique peut ou doit être considéré comme l'interprète le plus autorisé en son temps, et Pie X a suivi les traces de son prédécesseur. L'interprétation des dogmes, dira-t-on, ne peut pas ne pas varier avec le temps, et on l'a bien vu. Nous nous bornons à renvoyer le lecteur aux chapitres XV, XVI et XVII où l'auteur fait connaître une des origines de la Réforme luthérienne, qui est l'originalité même du réformateur, pour passer ensuite aux averroïstes, aux libertins, aux esprits forts et aux petits philosophes du XVIIe et du XVIIIe siècles qui ne se soucient pas de changer les dogmes, qui les renient ; il cherche enfin à résoudre un problème qui partage encore les esprits, à savoir si Descartes a vraiment opéré une révolution en philosophie, ou s'il a utilisé un grand nombre d'opinions médiévales dont il connaissait ou ignorait la provenance. La solution reste incertaine. Le plus sage n'est-il pas d'admettre que les philosophes dignes de ce nom, sans rompre avec leurs devanciers, les dépassent en quelque point et font ainsi franchir un degré de plus à la recherche du vrai ? Dans le dernier chapitre, M. Fr. Picavet nous avertit des différences qui existent entre l'Islam et une religion soucieuse de maintenir l'unité de doctrine : il ne connaît ni dogmes, ni orthodoxie proprement dite, ni nouveauté, par conséquent, ni hérésie au sens où nous l'entendons. Mais c'est aussi une énigme que de déterminer dans quelle mesure le progrès de la philosophie et des sciences serait compatible avec cette sorte de quiétisme.

Les *Essais* que nous avons tenté d'analyser ne sembleront peut-être pas, pour qui aura lu ce compte-rendu, aussi intéressants que nous l'aurions souhaité. Ce sera notre faute, et nous prions qu'on nous excuse. En réalité, ils sont la très remarquable préface de l'*Histoire* dont le premier volume est à la veille de paraître, et qui fera le plus grand honneur à M. Fr. Picavet et à son second, M. Paul Alphandéry, directeur-adjoint de la section des Hautes-Etudes.

A. PENJON.

F. Friedensburg. **Die Symbolik der Mittelalter-Münzen.** Erster Theil : **Die einfachsten Sinnbilder.** Berlin, Weidmann, 1913, x, 119 p. in-8°, planche. Prix : 4 fr. 50.

Il ne suffit pas, dit M. Friedensburg, de fixer, pour les monnaies du moyen âge, la date de la frappe et l'effigie ou le monogramme du souverain qui l'a créée; le travail vraiment scientifique du numismate commence alors qu'il s'agit de fixer les rapports de la pièce avec la civilisation de l'époque (p. III). Il est visible que l'auteur professe ce qu'on serait tenté d'appeler un mysticisme monétaire assez prononcé (p. 48) dont nous devons abandonner l'appréciation à de plus compétents. Nous nous bornerons donc à donner un aperçu sommaire des dix chapitres qui forment la première partie de son ouvrage sur la *Symbolique des monnaies du moyen âge*. Après une introduction générale sur le caractère religieux des symboles qui ornent les pièces médiévales, il nous entretient d'abord des symboles géométriques (boule, bague, nimbe, arc-en-ciel, etc.), puis des nombres symboliques; ils ont été presque tous employés pour la frappe des monnaies, mais surtout le chiffre 3 (représentant la Trinité), le chiffre 7 et le chiffre 12. Dans le chapitre suivant M. F. nous parle de l'Étoile (généralement à six pointes, de la Lune et du Soleil, qui figurent parfois sous forme humaine. Un autre paragraphe est consacré à la Rose (rose à cinq feuilles d'ordinaire), au Lys, à la branche de palmier, au rameau d'olivier. Les lettres de l'alphabet, plus ou moins déformées, se retrouvent aussi fréquemment comme empreinte monétaire, de même le nom du Sauveur (Christogramme) ou le monogramme de la Sainte Vierge. La formule Alpha et Oméga est une des plus souvent employées en certains lieux et à certaines époques; elle a donné lieu à des combinaisons multiples, avec lettres additionnelles qui font de ces inscriptions monétaires de véritables charades ou rébus, non solutionnées encore pour la plupart, car les explications qu'on a tentées font rire et prêtent aux moqueries (p. 85). M. F. s'étend longuement, dans un chapitre spécial, sur ce *symbolisme des lettres* [1]. Pour lui, il ne saurait y avoir doute sur leur raison d'être; elles constituent une espèce d'enchantement magique [2]; mais il avoue que s'il est certain que ces lettres ont un sens mystique et magique, on n'est pas sûr de le déchiffrer, pour cela. Souvent aussi l'interprétation est empêchée par la maladresse des graveurs, qui semblent avoir jeté sur leurs coins tout l'a b c comme au hasard, se disant, comme le mercenaire croate des *Visions* de Phi-

---

1. C'est dans un opuscule manuscrit du XIII° siècle, conservé à la bibliothèque universitaire de Breslau, le *De semine scripturarum*, que M. F. semble avoir puisé partie de ses théories. Il traite du sens magique et mystique des signes de l'alphabet, qu'on trouve également sur les cloches, les vêtements sacerdotaux, les sceaux, les miniatures des manuscrits; il n'y a donc pas lieu de s'étonner de les retrouver sur les monnaies (p. 98).

2. « *In diesen Zeichen birgt sich ein Buchstabenzauber* » (p. 87).

landre de Sittewalt, au XVIIe siècle : « Dieu s'en arrangera déjà puisque toutes les pièces du monde sont renfermées dans l'alphabet » (p. 114).

Nous renvoyons donc aux numismates de profession le jugement sur le travail du savant de Breslau, qui, d'après un passage de sa préface, semble légèrement aigri contre ses confrères spécialistes. Il a en tout cas le mérite de faire réfléchir ses lecteurs. Seulement il est très regrettable qu'il n'ait pas joint à son travail quelques pages bien gravées pour illustrer son texte.

E.

Das religioese Volksleben am Ausgang des Mittelalters nach Augsburger Quellen, von Dr J. Scharrer. Leipzig und Berlin, Teubner, 1914, VII, 136 p. in-8°. Prix : 5 francs.

Le travail de M. Scharrer forme le treizième fascicule des *Beitraege zur Culturgeschichte des Mittelalters und der Renaissance* publiés par M. le professeur Walter Gœtz, après avoir vu d'abord le jour comme thèse doctorale à Tubingue, et l'on ne lira pas sans intérêt cette œuvre de débutant. On sait combien le XVe siècle se présente à nous comme un chaos des tendances les plus contradictoires, et combien il est facile de l'exploiter, surtout au point de vue de la lutte entre les partis confessionnels, qui se sont formés au siècle suivant. Pour les uns, c'est l'âge d'or de la piété catholique, détruite par l'œuvre diabolique de la Réforme ; pour les autres, c'est une époque de décadence intellectuelle et de corruption morale qui forcément appelait l'œuvre héroïque de cette même Réforme. Pour trancher de pareils problèmes, rien n'est plus utile — encore que cela paraisse une tâche bien modeste — que de les étudier sur un point précis, de dimensions restreintes, ce qui permet de l'embrasser d'un regard assuré, de le discuter également à fond. L'idée de M. Sch., de choisir l'une des cités les plus florissantes du Saint-Empire romain, la ville libre d'Augsbourg, pour y étudier, dans tous leurs détails, les manifestations de la vie religieuse, vers la fin du moyen âge, nous semble donc très heureuse. Un des grands centres de la civilisation allemande d'alors, Augsbourg possède en outre une abondance de sources de tout genre, cartulaires, chroniques [1], comptes de fabriques, traités d'édification populaires, qui fournissent au travailleur des renseignements nombreux et variés sur les manifestations de la vie religieuse populaire.

M. S. commence par nous donner un aperçu général sur la situation politique et économique de la ville libre, vers la fin du moyen âge ; il nous dépeint la position matérielle de l'Église, du clergé séculier, des couvents. Puis il s'attache à l'analyse de la vie religieuse

1. Nous rappellerons seulement celles des laïques Bourcart Zink, Hector Mulich, Guillaume Rem, du peintre Preu, celles des moines de Saint-Ulric, de Clément Sender, de Sigismond Meisterlin, etc.

locale; il en accentue l'indépendance relative vis-à-vis des autorités ecclésiastiques, indépendance qui s'explique par les longues querelles de la ville avec ses évêques et par certains épisodes spéciaux de son histoire. En dehors de ces raisons plus particulièrement *historiques*, si je puis dire, l'auteur signale d'autres facteurs négatifs qui ont concouru à développer cet esprit d'indépendance, et qui sont nés de la réflexion des fidèles : ébranlement de la foi par l'apparition des hérésies; corruption de la discipline ecclésiastique, action des grands Conciles du xve siècle; abandon du double idéal de pauvreté et de chasteté par le clergé lui-même; les affaires d'argent se mêlant aux émotions religieuses (indulgences et jubilés). On peut résumer cette situation en disant, qu'au début du xvie siècle, le clergé (dans son ensemble) ne voulait pas d'une réforme dans l'Église, que la population (dans son ensemble) réclamait avec plus ou moins d'ardeur. De là, une hostilité croissante contre les moines, les religieuses et le clergé séculier, qui s'accentua vers 1520, et durant les années suivantes [1].

Ce mouvement des esprits fut grandement favorisé par la part active qu'Augsbourg prenait alors au développement de la civilisation allemande et de la richesse économique de l'Empire. Les négociants d'Augsbourg faisaient de la politique, ils voyaient le monde et le connaissaient. Leur ville était un des centres de l'humanisme germanique [2]; on y avait poussé fort loin l'art de graver sur bois, et nul n'ignore quel grand rôle religieux jouèrent dans la vie religieuse du peuple, qui ne savait pas encore lire, ces images de *saintetés* [3]. Les peintres, eux aussi, étaient nombreux et quelques-uns (Holbein l'aîné, Hans Burgkmayr, etc.) sont restés célèbres. Ils ont exercé certainement une influence marquée sur leurs contemporains et d'ailleurs le Magistrat, par ses lois et règlements, s'efforçait sans cesse de maintenir la vie religieuse et morale de ses administrés.

Sous quelles formes se présente-t-elle à nous? C'est le sujet de la seconde moitié du travail de M. S., basé sur un dépouillement consciencieux de la riche littérature locale. Après nous avoir exposé les idées populaires, au point de vue théorique, avoir parlé de la littérature d'édification, du culte, de la sanctification du dimanche, de l'usage des Livres Saints [4], il nous montre la bourgeoisie d'Augsbourg, patriciens et gens de peu, dans leur pratique quotidienne de la religion, assistant aux entrées solennelles des dignitaires de

---

1. En 1524, un simple boulanger interpellait un moine qui, du haut de la chaire, exhortait les femmes enceintes à invoquer Sainte-Marguerite, et le sommait de dire où, dans l'Évangile, se trouvait ce texte (p. 54).

2. Il suffit de rappeler le nom de Conrad Peutinger.

3. « *Imperitis pro lectione pictura est* » disait Sébastien Brant.

4. Sur les traductions allemandes de la Bible, parues avant celle de Luther, plus de la moitié ont été publiées à Augsbourg.

l'Église, aux processions, aux pélerinages, à la représentation des mystères, vénérant les reliques, avides d'indulgences [1], formant des confréries pieuses, enrichissant leurs églises d'ornements sacerdotaux et de peintures, dotant des chapelles et des hôpitaux, etc [2]. C'est un tableau très vivant, très bien documenté, que l'auteur a placé sous nos yeux; quand nous aurons quelques douzaines de monographies semblables sur les différents milieux de l'Allemagne d'alors, il n'y aura plus guère de controverse scientifique possible sur l'état religieux du pays au moment où éclata le mouvement de Luther.

R.

Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation, der Gegenreformation und des dreissigjaehrigen Krieges, 1493-1648, ein Handbuch fur Studierende, von Georg Mentz. Tubingen, Mohr (Siebeck) 1913, viii-479 p. gr. 8°. Prix : 8 fr. 75.

Depuis quelques années les travaux d'ensemble, relatifs à l'histoire d'Allemagne au xvie et au xviie siècle, et destinés au grand public ou à la jeunesse académique, vont se multipliant de l'autre côté des Vosges. On dirait que dans les différents partis politiques et religieux, on se rend compte de plus en plus de l'importance décisive qu'eut pour l'Allemagne la période de la Réforme et de la Contre-réformation, et la terrible lutte trentenaire qui mit aux prises les tendances opposées. C'est assurément, en partie du moins, l'*Histoire d'Allemagne* de Mgr Janssen qui a déclanché le mouvement en sens contraire; mais tout d'abord les antagonistes du célèbre historien ultramontain ont été des théologiens protestants. Rien d'étonnant que les ouvrages des Kawerau-Mœller, des Hermelinck, etc. (dont nous avons parlé ici-même) aient été avant tout, comme le remarque M. Mentz, des livres « rédigés par des théologiens pour des théologiens ». Le professeur d'Iéna, dans le volume que nous annonçons aujourd'hui, a voulu retracer surtout le développement de l'histoire politique du Saint-Empire romain, indiquant les résultats définitivement acquis, précisant les points encore controversés, sans vouloir imposer une solution précipitée. Il n'offre pas aux jeunes travailleurs une bibliographie tout à fait complète [3], mais il leur fournit les indications les plus nécessaires pour s'orienter provisoirement dans la littérature historique sur cette époque. — L'ouvrage de M. M. est divisé en quatre

---

1. « *Iedermann wolte gen Himmel* » écrivait Bourcard Zink (p. 136).

2. Comme ailleurs aussi, l'une des manifestations de leur ferveur religieuse à laquelle les gens d'Augsbourg se livraient volontiers, c'était la haine des Juifs.

3. La bibliographie des ouvrages de langue française pourrait être plus riche. Je n'ai pas trouvé le *P. Joseph et Richelieu* de M. G. Fagniez, l'*Histoire de la representation diplomatique de la France auprès des cantons suisses* de M. Edouard Rott, *Henri IV et la Ligue évangélique* de M. J. Petresco, etc. Le vol. I de l'*Historiographie de Charles-Quint* de M. Morel-Fatio n'avait pas encore paru quand M. M. imprimait son volume.

chapitres, précédés d'une introduction sur l'importance et la nécessité de la Réforme. Le premier de ces chapitres nous raconte le règne de Maximilien I, le second le mouvement religieux et parallèlement, le règne de Charles-Quint [1]. Dans le troisième chapitre, l'auteur a décrit la période contre-réformatrice, depuis la paix de religion d'Augsbourg (1555) jusqu'aux débuts de la guerre de Trente ans (1618). Dans le quatrième chapitre enfin, il nous raconte la lutte trentenaire elle-même, jusqu'à la signature des traités de Westphalie [2].

Le récit de M. M. est sobre, lucide, impartial. Il est loin de méconnaître certains côtés fâcheux du mouvement de Luther : l'avènement d'une nouvelle orthodoxie, arrêtant jusqu'au milieu du xviii[e] siècle, le libre développement de l'esprit moderne ; la persistance de trop d'éléments de l'ancienne foi dans le protestantisme tel que le formula le docteur de Wittemberg ; le développement de la puissance territoriale des princes, ses adhérents, qui paralyse à la fois la vie du Saint-Empire et les amène à l'absolutisme. L'auteur sait raconter, et joindre à ses récits les considérations générales nécessaires, résumant en tableaux nets et clairs les grandes situations historiques [3], et sans se perdre jamais dans les détails, il en fournit assez pour que le lecteur n'ait pas l'impression d'être en face d'un simple manuel scolaire. Nous n'avons relevé aucune erreur de détail au cours de notre lecture, sinon que p. 201 Catherine d'Aragon est appelée *sœur* de Charles-Quint, alors qu'elle était sa *tante*. — P. 45, Anne de Candale, qui épousa Wladislas de Hongrie, en 1502, est appelée « *eine französische Prinzessin* » ce qui n'est peut-être pas une désignation absolument exacte pour la fille d'un comte de Foix.

R.

Ausgewaehlte Urkunden zur Brandenburgisch-Preussischen Verfassungs- und Verwaltungsgeschichte, zum Handgebrauch zunaechst für Historiker herausgegeben von Prof. Dr Wilhelm Altmann. Zweite, stark vermehrte Auflage. Teil I (15-18 Jahrhundert). Berlin, Weidmann, 1914, viii, 509 p., in-8°. Prix : 9 fr. 25 c.

M. Wilhelm Altmann a publié jadis, en collaboration avec M. E. Bernheim, un choix de chartes et de documents pour servir à l'histoire de la constitution allemande au moyen âge (1891), qui est arrivé en moins de vingt ans, à sa quatrième édition, et s'est largement répandu dans les séminaires historiques et juridiques des Universités allemandes. Il a entrepris, dans le présent volume, de donner un pendant à ce premier recueil, qui serait consacré à l'histoire constitu-

---

1. Voir, p. ex. la bonne caractéristique de l'empereur, absolument étranger aux préoccupations politiques et religieuses de l'Allemagne d'alors.

2. Peut-être l'histoire de cette partie est-elle un peu trop résumée, en comparaison des chapitres précédents.

3. On peut citer p. ex. les pages sur l'Humanisme (p. 59-71).

tionnelle spéciale de l'Électorat de Brandebourg et du royaume de Prusse, depuis le XV[e] siècle jusqu'au XIX[e]. Le tome I[er] de ce nouveau *Choix de documents* embrasse des textes, de février 1427 à mars 1792; ce n'est pas précisément une œuvre d'érudition, en ce sens que M. Altmann s'est borné, pour le moyen âge, à extraire ses pièces de quelques recueils bien connus, le *Codex diplomaticus Brandenburgicus* de Riedel, la continuation de ce *Codex* par Raumer, le *Corpus Constitutionum* de Mylius, dont il ne cite pas même les titres *in-extenso*. Pour les périodes subséquentes, ces textes sont empruntés à Isaacsohn, *Geschichte des preussischen Beamtentums*, aux *Urkunden und Aktenstücke zur Geschichte Friedrich Wilhelms*, aux *Acta Borussica* et à quelques revues juridiques contemporaines. A ces textes ne sont jointes aucunes notes critiques ni explicatives. Ils sont au nombre de quatre-vingt-deux, dont aucun n'est vraiment inédit, mais dont une trentaine figurent pour la première fois dans cette seconde édition. On pense bien que ces quatre-vingt-deux textes (dont les uns sont assez courts, tandis que d'autres, ceux du XVIII[e] siècle surtout, sont des règlements développés, de petits codes sur la matière) ne suffiraient pas à fournir les matériaux d'un tableau tant soit peu complet de l'histoire administrative du Brandebourg médiéval et de la Prusse moderne durant trois siècles et demi. Il faut regarder plutôt le recueil de M. A. comme donnant des spécimens [1] des mesures prises, depuis le Grand Électeur, pour créer une administration centrale dans ses États et en perfectionner peu à peu les organes, au cours du XVIII[e] siècle. Mais il est certain que l'ouvrage pourra rendre de bons services, non seulement aux élèves des séminaires académiques, qu'on pourra familiariser avec certains de ces règlements plus étendus, au point de vue économique, mais encore aux professeurs d'histoire dans l'enseignement secondaire. Comme le fait remarquer l'auteur avec raison, dans sa préface, il remplacera pour eux des recueils plus volumineux, qu'on trouve difficilement en dehors des grandes bibliothèques. — On nous annonce le tome II (contenant les textes relatifs au XIX[e] siècle) pour l'été de 1914.

R.

Inventar des alten Archivs der Stadt Kaysersberg, aufgestellt im Auftrag der Stadt durch August SCHERLEN. Zabern, A. Fuchs, 1914, VIII, 251 p. 8°.

L'une des plus petites parmi les cités de la Décapole d'Alsace, la ville impériale de Kaysersberg s'est formée au XIII[e] siècle autour du château de ce nom. Un avoué de l'Empire y surveillait l'un des prin-

1. C'est du moins ainsi que je m'explique la présence de certains documents, et l'absence de certains autres. Ainsi p. 326, je trouve le *Privilège pour les charpentiers*, accordé par Frédéric-Guillaume I[er] en 1734. Pourquoi l'auteur a-t-il choisi précisément le règlement de cette corporation d'arts et métiers, plutôt que celui de n'importe quelle autre?

cipaux passages conduisant de Lorraine en Alsace, à l'endroit où la Weiss sort des Vosges pour se jeter dans l'Ill. Créée ville impériale en 1293, elle fut agrégée en 1354 à la Décapole dont elle resta membre jusqu'à la Révolution. Elle n'a jamais joué un grand rôle politique dans l'histoire de la province[1]; mais c'est une localité riche en souvenirs historiques et en monuments du passé[2] que le touriste visite avec plaisir, et sur lesquels veille une Société d'archéologie fidèle au culte de son passé. La municipalité de Kaysersberg a chargé M. Auguste Scherlen, de Colmar, de dresser l'inventaire sommaire des documents conservés aux Archives de la ville, pour autant qu'ils n'ont pas péri au cours des migrations répétées qu'on leur fit entreprendre pendant les longues guerres du XVIIe siècle. M. S., auquel nous devons déjà plusieurs travaux consciencieux sur l'histoire de la Haute-Alsace, a dépouillé ses dossiers avec soin, pour toute la durée de l'autonomie de la petite ville impériale, jusqu'en 1789. Son *Inventaire* débute par les privilèges du roi Adolphe de Nassau (1293), et des empereurs Charles IV (1354), Frédéric III (1479), Charles-Quint (1530). Un premier chapitre est consacré aux constitutions urbaines et aux relations politiques de la cité; nous citerons comme particulièrement intéressants pour un lecteur français, les pièces relatives aux rapports du Magistrat avec les intendants d'Alsace, leurs subdélégués à Colmar, et les documents sur les événements locaux au début de la Révolution. Dans les rubriques suivantes, *Administration municipale*, *Affaires financières*, *Domaines communaux*, *Affaires militaires*, *Justice*, *Culte et instruction*, *Agriculture* et *Commerce* rien qu'en étudiant attentivement les analyses et les extraits fournis par M. Sch., on esquisserait facilement un tableau très vivant de la vie publique et privée d'une petite commune indépendante, vers la fin du moyen âge surtout et au début des temps modernes. Les procès-verbaux des séances du Magistrat étant presque entièrement conservés depuis le XVIe jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, il serait facile d'écrire une histoire bien documentée de ce microcosme politique; ce ne serait pas, assurément, une page d'histoire générale, mais cela pourrait être une page très intéressante de l'histoire de la civilisation alsacienne et l'on ne peut qu'encourager M. Scherlen à l'écrire, puisqu'il a prouvé qu'il connait, mieux que personne, les sources à consulter[3].

R.

---

1. Au moment où elle est le plus florissante, avant la guerre de Trente ans, Kaysersberg ne comptait qu'environ 2.500 âmes; elle en a 2.800 aujourd'hui.

2. Voy. l'ouvrage de M. l'abbé Claus, *Das alte Kaysersberg*, Kaysersberg, 1902, 1 broch. folio. Elle a produit au XVe et au XVIe siècle plusieurs personnages connus dans la littérature alsacienne, Geiler de Kaysersberg, Mathias Zell, Jérome Gebwyler, etc.

3. Avant de paraître en volume, l'*Inventaire* de M. Sch. a été publié dans les fascicules des deux dernières années (1912-1913) de la revue *Elsaessische Monatschrift*, publiée par le même éditeur, à Saverne.

Alfred BAUDRILLART et J. MARTIN, **Histoire de France**, Cours supérieur. Paris, Bloud et Gay, 1914. 725 p. in-18 illustr. Prix : 4 fr.

Paul FEYEL, **Histoire contemporaine 1815-1913**. Paris, Bloud et Gay, 1913, 887 p. in-18 illustr. Prix : 6 fr.

Le volume de MM. Baudrillart et Martin est une *Histoire de France*, accompagnée de *notions d'histoire générale*, qui s'étend depuis les temps préhistoriques jusqu'à l'élection de M. Poincaré et à la guerre des Balkans (1912-1913). On conçoit que dans un *raccourci* si considérable, il ne reste pas grande place pour des erreurs de détail, tout étant réduit à l'indispensable. Notre manuel, muni de l'*imprimatur* du vicaire-général Odelin, est d'ailleurs assez sobre en jugements politiques, fidèle à l'idéal d'un *manuel mixte*, exposé jadis par M. Baudrillart, qui s'appliquerait à ne choquer ni les royalistes, ni les bonapartistes, ni même les républicains très modérés; naturellement il est plus expansif sur les questions d'ordre religieux et prend partout, cela va de soi, position pour la défense des aspirations et prétentions de l'Église catholique. L'histoire de la littérature et celle de la civilisation sont assez largement traitées; celle des nations étrangères n'est pas trop écourtée. L'illustration du volume est abondante, surtout en portraits [1]. Somme toute et malgré l'habileté des auteurs, il n'est pas bien sûr qu'ils aient su se mettre en contact suffisant avec l'esprit de notre temps.

Le volume de M. Feyel, professeur au Collège Stanislas, est un résumé de l'ouvrage du même auteur, *Histoire politique du* XIX*e siècle*. Il est destiné aux classes de philosophie et de mathématiques et devra servir également de manuel aux aspirants à Saint-Cyr et la licence d'histoire. Ici nous avons à faire à un récit courant, sans sommaires ni résumés, qui nous mène du Congrès de Vienne jusqu'au traité de Londres et à la création de cet être hybride et mal venu qui s'appelle le royaume d'Albanie. On sent davantage dans ce volume un souffle personnel, une nuance de libéralisme plus générale et plus accentuée, bien que l'auteur professe une admiration respectueuse pour « l'organisation mondiale et hiérarchisée » de l'Église, qui « s'étend sur l'univers en masses toujours plus compactes » (p. 843). La bibliographie est assez complète, l'illustration satisfaisante [2] et l'on peut dire que l'ouvrage de M. Feyel sera, pour le lecteur un peu pressé, un assez bon répertoire d'information rapide. Il faut faire cependant à ce travail un reproche assez grave; c'est qu'on y a singulièrement écourté certains chapitres, qui sont loin de nous mener, comme le promet le titre, jusqu'en 1913. Cela est tout spécialement le cas pour l'histoire

1. On a perdu beaucoup de place, en mettant en tête de chaque chapitre, un *résumé*, avant le récit détaillé, et après chaque chapitre, un *questionnaire*. Quand donc abandonnera-t-on cette méthode surannée, laissant chaque maître libre de formuler ses interrogations, comme il l'entend ?

2. L'éditeur des deux volumes étant le même, on ne s'étonnera pas de retrouver dans tous deux un nombre considérable des mêmes clichés.

de France. L'auteur s'arrête en 1889, au début de la présidence de Carnot. Nous n'apprenons rien de la crise de Fachoda avec l'Angleterre, rien de l'alliance franco-russe, rien de l'assassinat de Carnot, des présidences de Casimir-Périer, de MM. Loubet et Fallières, rien du procès du Panama, rien surtout de l'Affaire Dreyfus, des luttes ardentes qu'elle provoqua, des conséquences importantes qu'elle eut pour notre politique intérieure (dissolution des congrégations monastiques, séparation de l'Église et de l'État, etc.). A quoi bon cette affectation d'ignorance un peu naïve, dans un livre qui s'adresse à de grands jeunes gens, qui n'ignorent aucun des faits énumérés ici, qui les entendent discuter journellement dans leurs familles?

R.

Auguste LALANCE, **Mes Souvenirs (1830-1914)**. Préface de M. Ernest Lavisse, de l'Académie française. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1914, XVI, 77 p. in-8°. Prix : 1 fr. 50.

Publiés d'abord dans la *Revue de Paris*, avec une charmante et chaleureuse introduction de M. Ernest Lavisse, ces *Souvenirs* résument, en un nombre trop restreint de pages, la carrière industrielle et politique de l'ancien député protestataire de Mulhouse au parlement de Berlin. Le lecteur y trouvera le spectacle réconfortant d'une activité virile et d'un caractère solidement trempé, sérieux mais non dépourvu d'*humour*. Fils d'un ingénieur des mines à Ronchamp, montbéliardais d'origine, M. Auguste Lalance devenait orphelin à douze ans, débutait bientôt après (1843) comme mécanicien dans les ateliers de construction d'André Koechlin à Mulhouse, et après s'être initié par un rude labeur technique et scientifique aux progrès alors si rapides de la métallurgie alsacienne, il allait la représenter au dehors, en Allemagne, en Angleterre, en Russie surtout, où il vécut une dizaine d'années. En 1868 nous le retrouvons à Mulhouse, à la tête de la maison Schæffer-Lalance; mais deux ans après se produit la catastrophe de 1870. Cette première partie des *Souvenirs* est semée d'anecdotes amusantes et typiques, de réminiscences de ses voyages, etc. La seconde partie du récit nous raconte les épreuves douloureuses de l'âge mûr et de la vieillesse, après l'invasion, la guerre et l'annexion. M. L. nous y parle, avec une brièveté discrète, de son activité politique en Alsace, de son rôle comme député, rendu bientôt impossible par les menaces du gouvernement et par la pression exercée sur les notables de Mulhouse, de ses relations avec Gambetta, de son activité littéraire en faveur de la cause qu'il ne cessait de plaider, « l'espoir, envers et contre tout, d'une libération de l'Alsace-Lorraine par la justice et dans la paix [1] ». Après avoir habité pendant vingt ans Paris, toujours

1. Il le fit, en 1888, dans une brochure, *L'Alliance franco-allemande par un Alsacien* (Paris, Berger-Levrault) in-8°, et surtout dans un journal mensuel, *L'Europe nouvelle*, qu'il fit paraître à Paris, de février 1894 à décembre 1911, qui

occupé de grandes affaires (il s'est intéressé surtout à l'éclairage électrique de la capitale), l'octogénaire est retourné sur la terre natale, pour passer ses derniers jours à Mulhouse, où les grandes œuvres de bienfaisance créées et dotées par lui, l'*Union Home*, nouvelle cité ouvrière, le grand Sanatorium populaire, conserveront sa mémoire, quand il n'y sera plus. Nous souhaitons que ce jour soit encore bien éloigné pour le grand industriel, et le politique idéaliste, dont l'activité personnifie, comme l'a si bien dit M. Lavisse, « la persévérance dans le travail et la fidélité à deux sentiments très beaux, l'amour de la patrie et l'amour de l'humanité ».

R.

Abbé Pierre Dubois. **Bio-bibliographie de Victor Hugo de 1802 à 1825.** Paris, H. Champion, 1913; in-4° de XIV-242 pages.

Abbé Pierre Dubois. **Victor Hugo, ses idées religieuses de 1802 à 1825.** Paris, H. Champion, 1913; in-8° de VI-402 pages.

I. Avec le zèle le plus attentif, M. l'abbé Dubois s'est occupé de dresser un tableau au jour le jour des événements qui marquèrent dans la biographie du jeune Hugo : « faits certains » de sa vie privée et dates de composition des œuvres, articles critiques le concernant et incidents littéraires ayant pu le toucher sont énumérés dans la colonne de gauche; celle de droite énumère la date d'impression des œuvres d'Hugo (même quand elles n'ont qu'une existence manuscrite, les lettres sont attribuées à cette colonne-ci, et on les chercherait plutôt dans la colonne biographique); enfin, au bas de la page, les transformations que le poète fit subir à ses ouvrages font l'objet de notes copieuses. On voit quel précieux fil conducteur ce patient travail fournira à quiconque s'occupe des premiers essais du romantisme français [1]. Le simple groupement de faits contrôlés permet d'ailleurs, tel quel, de discuter divers points et de tirer quelques conclusions, et la Préface de M. D. les indique : la nature des remaniements apportés dans la suite, par le poète, à la première forme de ses créations; le sens précoce de l'actualité chez Hugo; sa susceptibilité à l'égard de tout ce qui ressemblait à une critique. Cependant M. D.

---

proclamait, avec une confiance inébranlable, et malgré tous les démentis que lui infligeaient les faits, cet espoir tenace d'un retour pacifique des pays annexés à la France, alors même « que jamais rêve ne semblait plus chimérique. »

1. Ajouter *passim* : la première mention du poète, semble-t-il, dans un quotidien de Paris, les *Débats* du 11 mai 1819 signalant le succès de « M. Hugot » aux Jeux floraux (cf. *addenda*); le compte-rendu apeuré du *Drapeau blanc*, 29 octobre 1823, sur la seconde édition de *Han d'Islande*; la fondation, en avril 1823, du *Mercure du XIXe siècle*, inquiétant pour la *Muse française*; l'article du *Moniteur* du 29 octobre 1822 peut être attribué à Em. Deschamps. Lire *Monières*, p. XIII, *Ivanhoé* p. VI et 54, *Raucourt* p. 56, le *Somnambule* p. 122, d'*Eckstein* p. 168. On est tenté d'ajouter, dans la ponctuation de la préface, nombre de signes d'interrogation oubliés par M. Dubois. Dans l'appendice, lire sans doute *houppe* p. 190.

pousse un peu loin son plaidoyer (p. XI et XII), et si l'auteur des *Odes* n'avait pas trop lieu personnellement de se plaindre de la presse, encore faut-il admettre que la jeune école était loin, en 1822 et 1823, d'avoir partie gagnée devant l'opinion, et que les railleries du boulevard, les dédains de l'Académie, les anathèmes des pseudo-classiques, même quand Hugo n'en était pas spécialement l'objet, pouvaient à bon droit irriter cet impérieux esprit. Un appendice donne un certain nombre de lettres, en partie inédites, relatives aux parents et à la famille nantaise de V. Hugo.

II. La thèse principale de M. l'abbé Dubois reprend une question souvent effleurée : Hugo ne fut-il jamais qu'un « chrétien littéraire ? » ou si, vraiment croyant dans sa jeunesse, il a tourné le dos à des dogmes jadis révérés, a-t-il eu à revenir de bien loin pour se faire libre-penseur ? M. D. ne le pense pas, et fonde ses conclusions sur une enquête étendue. Trop étendue même, sans doute, s'il est vrai que l' « expérience religieuse » obéit moins que d'autres phénomènes moraux à la détermination des hérédités et des influences. L'instruction religieuse de sa mère soi-disant « vendéenne », Sophie Trébuchet, fut assez relâchée; Sigisbert Hugo, le général son père, vindicatif et courageux, tolérant par politique à l'occasion, ne montra jamais de tendresse à l'égard des représentants de la religion [1]. Mariage civil et — probablement — absence de baptême pour les enfants; éducation catholique à peu près nulle par la suite, et sans première communion : sommes-nous assez assurés des lois de l'hérédité morale et des conditions dans lesquelles s'élabore la foi, pour trouver principalement dans cette indifférence familiale les raisons (et presque les preuves) du christianisme insuffisant du poète ? Quand M. D. trouve sur son chemin François de Neufchâteau [2], il est étonné des points de contact ou de ressemblance qu'il y a entre lui et Victor Hugo » : voici pourtant le fils d'un régent de campagne, baptisé le lendemain de sa naissance, élève des Jésuites pendant dix ans — et voltairien avéré. N'y a-t-il pas de nombreux cas observés et connus où une foi profonde semble résulter d'une protestation et d'une résistance au milieu et à l'hérédité plutôt que d'une obéissance et d'une passive empreinte ?

---

1. A défaut d'une preuve concluante (p. 27) G. Save a apporté une présomption digne d'être citée à l'appui de l'origine des Hugo de Domvallier (*Bull. de la Soc. philom. vosg.*, 1885-86, p. 83). Les détails donnés, p. 30 et 31, sur l'enseignement à Nancy pourraient être rectifiés au moyen d'une *Histoire de Nancy* moins surannée que celle de Jean Cayon. Et les « collines abruptes » de la Lorraine (p. 43, cf. 35 et 39) ont lieu de surprendre sous la plume d'un auteur qui pourrait connaître les « immenses mouvements doux ». d'une terre souvent décrite par M. Barrès.

2. Non sans quelques inadvertances : lire Saffais p. 148; et si précoce qu'ait été le protégé de Sophie Arnould, c'est en 1765 et 1766 que paraissent ses vers; c'est en 1786 qu'il revient de Saint-Domingue.

Quoi qu'il en soit de cette question préalable, M. D. examine, dans les œuvres de jeunesse du poète, ce qui relève de la religion (et pas seulement d'une religiosité aisément satisfaite, ou d'un christianisme de façade). La fièvre de poésie qui anime les premiers essais ne contente guère sa recherche; ce n'est vraiment que sous l'influence plus tendre qu'impérieuse d'Adèle, et à l'exemple de son cousin A. Trébuchet, que le jeune écrivain donne à la religion des gages que la politique et l'actualité, la curiosité artistique aussi [1], étaient seules, au fond, à réclamer de lui. « A le voir tel que nous le révèlent les œuvres de sa jeunesse, nous n'avons pas le droit d'affirmer qu'il fut un catholique mais bien tout simplement un déiste ». Ainsi s'atténueraient, à tout le moins, les reproches d'apostasie qu'on a souvent cru devoir faire au poète de *Religions et Religion*. Il eût été intéressant d'examiner les caractères particuliers de ce « déisme », si différent de celui des hommes du XVIII[e] siècle, si capable de faire illusion. Enfin, parmi les influences d'idées qui ont certainement agi sur Hugo, — en attendant Lamennais, — Joseph de Maistre et sa farouche théologie mériterait certainement une moins brève mention [2].

F. BALDENSPERGER.

Konrad GRASS, **Die Russischen Sekten**, Band II II[e] Hälfte, die weissen Tauben oder Skopzen, etc. in-8°, XIX-567 p., Leipzig, 1914, 14 mk., 50.

M. Konrad Grass termine, avec le présent volume, la vaste étude qu'il a entreprise sur les sectes secrètes de la Russie (v. *Revue Critique*, 1908, n° 39; 1910, n° 50). Le volume que voici contient la suite des procès intentés aux Skoptsy (castrats), jusqu'en 1909 (à Nikolaïev). M. G. expose ensuite, d'une façon fort détaillée, la légende des Skoptsy, telle qu'elle s'est cristallisée autour de la personnalité et de l'enseignement du fondateur de la secte, Sélivanov. Après quoi, passant aux précisions, il énumère les divers moyens employés par ces fanatiques pour procurer à leurs adeptes la félicité éternelle (ablation totale ou partielle des parties génitales chez l'homme, diverses mutilations rituelles chez l'homme et chez la femme). Les détails du culte pratiqué par les Skoptsy sont présentés ensuite, et sont suivis de l'or-

1. L'érudition de M. D., si avisée quand l'au jour le jour de la presse romantique est en jeu, reste quelque peu en défaut à propos des sources du fantastique romantique. Voltaire, la *Henriade*, un moyen âge indéterminé (p. 99 et *passim*) sont en réalité d'un faible poids à côté de toute une littérature dont le relevé mériterait d'être tenté quelque jour.

2. Les initiales D. B. dans le *Conservateur littéraire* (p. 217) ne cacheraient-elles pas de Bonald (p. 217)? Le rapport d'Auger est du 24 avril 1824 (p. 126, n. 1). La biographie de Nodier, l'esquisse des idées religieuses de Vigny sont manquées. Il y aurait un long supplément à ajouter à l'*errata* de M. D. Les citations en vers lui portent particulièrement malheur. Corriger celles des p. 117, 124, 151, 164, 192, 209, 211, 240.

ganisation de la secte, ainsi que de quelques détails secondaires, et de l'histoire d'une secte nouvelle du même genre, qui s'est manifestée dans une période récente.

Ce volume ne le cède à aucun de ceux qui l'ont précédé par le sérieux du travail, la conscience et la méthode. Il a fallu à M. G. un labeur énorme pour se reconnaître au milieu des matériaux incomplets, mais extrêmement nombreux, que fournissent la littérature, les actes des procès et les écrits confisqués aux adeptes de la secte. Non seulement M. G. s'est efforcé de dominer son sujet et d'atteindre la vérité, mais il ne s'est jamais départi, même en face de pratiques horribles, du ton d'impartialité objective qui est celui du bon historien. Son œuvre, qui certes, est encore un peu surchargée et difficile à embrasser d'un coup d'œil, n'en est pas moins une contribution de tout premier ordre à l'histoire des religions. Désormais, ceux même qui ne savent pas le russe seront orientés d'une façon définitive dans l'étude des sectes russes.

Il est aisé de voir, par les à-côtés, l'importance générale de cette étude qui, au premier abord, semble bien spéciale. M. G. cite (p. 577 sq.) une série de témoignages relatifs à la vie menée par les Skoptsy dans les localités du nord-est de la Sibérie où, dès le milieu du siècle dernier, on les a volontiers exilés. Il en ressort cette constatation que ces fanatiques constituent une élite morale : ils ont l'amour du travail, de l'ordre et de la propreté, ils sont d'une absolue sobriété, ils sont entreprenants; leurs villages sont bien construits et connaissent une prospérité qui fait l'admiration des autorités du pays, dans une région véritablement maudite, où ils ont su pratiquer l'agriculture, créer un rudiment d'industrie, et apporter à la population voisine la précieuse ressource de leurs artisans. Evidemment, ce n'est pas la mutilation qui les a rendus tels. En même temps, on ne peut s'empêcher de constater les traits de ressemblance que présentent leurs idées avec celles que Tolstoï a soutenues, durant les trente dernières années de sa vie, à partir de la *Sonate à Kreutzer*, à savoir que l'idéal de l'homme vraiment religieux est de s'abstenir de tout rapport sexuel. Au premier abord, cette fantaisie du grand romancier paraît être une pure déviation mentale ; mais il suffit de l'examiner à la lumière du livre de M. G. pour comprendre que Tolstoï, inconsciemment, incarnait une des tendances profondes de l'âme russe. Sans doute, il s'appuyait sur un passage de l'Évangile, et ne voulait agir que sur le moral ; mais, les âmes frustes, plus religieuses sans doute encore que la sienne, qui veulent agir, au moyen de la mutilation, à la fois sur le physique et sur le moral, procèdent du même désir mystique de la félicité éternelle. L'âme d'un peuple ne se connaît pas seulement par ses manifestations de choix : la belle étude de M. G. nous offre l'occasion de pénétrer utilement dans de curieuses profondeurs de l'âme russe, telles que les représente cette formidable armée des Skoptsy

qu'on évalue à une centaine de mille adeptes, dispersés au travers des immensités russes.

Jules Legras.

L. Leger, **Nicolas Gogol**, in-12°, 266 pp., Paris, 1914, 2 fr. 50.

M. Louis Leger a donné, dans la collection des Écrivains étrangers, un petit volume sur Gogol. Le célèbre pionnier des études russes en France a évidemment voulu, dans un ouvrage de grande vulgarisation, expliquer au public français l'essentiel de ce qu'il faut savoir sur Gogol, plutôt que se livrer à une étude approfondie sur l'auteur des *Ames Mortes*. Le volume se lit comme une causerie, et se termine par la reproduction d'articles parus en 1909, au moment des fêtes du centenaire de Gogol à Moscou; la solidarité entre Slavisants est même si grande que M. L. n'a pas craint de reproduire in-extenso le discours sur Gogol que M. de Vogüé lut à la séance solennelle de l'Université de Moscou [1].

Jules Legras.

Les Grands Graveurs : **Watteau-Boucher; — Rembrandt; — Albert Dürer; — John Raphaël Smith**. Paris, Hachette, 4 vol. pet. in-8, cart. prix : 4 francs. — Pierre Lavedan, **Léonard Limosin et les émailleurs français**. Paris, Laurens (Les grands artistes), in-8, prix : 2 fr. 50. — John Ruskin, **Les Peintres modernes, le Paysage**. Trad. et ann. p. E. Cammaerts. Paris, Laurens, in-8. Prix : 6 francs. — G. Dupont-Ferrier, Les Richesses d'art de la ville de Paris : **Les écoles, lycées, collèges, bibliothèques**. Paris, Laurens, in-8. Prix : 8 francs.

Nous avons déjà signalé ici, à son début, la publication d'une élégante série de petits volumes consacrés aux *Grands Graveurs*, sorte d'encyclopédie, en 12 tomes, des maitres de cet art, étudiés au point de vue des collectionneurs, des spécialistes, c'est-à-dire par un choix de planches rares, d'états curieux et significatifs, avec, au besoin, les indications techniques nécessaires. Voici, coup sur coup, les tomes 3 à 6 de la collection. L'un est consacré à *Watteau*, *Boucher*, *Gillot*, *Gravelot*..., à cette observation près que Watteau figure ici surtout par les gravures qu'ont faites d'après ses œuvres Boucher, Audran, Cochin, etc. L'autre à *Rembrandt*... C'est ici surtout que les épreuves choisies ont le caractère spécial et technique que je signalais. Une liste chronologique de ses 303 gravures originales complète l'habituelle introduction critique. Le troisième a pour objet *Albert Dürer*, avec,

---

1. Nous pensons que le chapitre sur le mysticisme de Gogol eût plus naturellement trouvé place à la suite de l'analyse des œuvres qu'en tête de ce travail. Nous signalons respectueusement à M. L., p. 89, note, que le mot *ataman*, donné ici comme issu de Hauptmann (d'après Reiff), a (v. dict. de l'Ac. russe) une origine inconnue. — Signalons enfin que la lettre de Gogol à Chtchepkine a été reproduite deux fois, p. 181 et p. 200, par suite, sans doute, d'une interversion de copie.

également, la liste chronologique de ses gravures, selon les genres. Enfin, voici *John Raphaël Smith* et les autres artistes du Mezzotinto anglais au XVIII[e] siècle : Mc Ardell, Fisher, Valentine Green, John Jones, Walker, W. Ward, Turner, Reynolds... Chacun de ces albums comporte uniformément 64 planches, dont le défaut est d'être un peu petites, ce qui ne laisse pas toujours aux photographies la finesse et la netteté qu'on souhaiterait.

Dans la collection des *Grands Artistes*, de la librairie H. Laurens, un seul volume nouveau a paru, le 70[e]. Il est consacré aux émailleurs français ; à *Léonard Limosin* surtout, mais d'abord aux origines de cet art, aux œuvres du moyen âge qui nous sont restées de lui et qu'il était intéressant d'étudier sommairement selon leur classification et pour en définir le commerce courant; puis, avec la Renaissance, aux premiers essais d'un émail peint (car il était « champlevé » jusqu'alors, et cette spécialité était de création Limousine); enfin aux Pénicaud, la dynastie qu'éclipsa presque celle des Limosin, dont Léonard est le plus grand. M. Pierre Lavedan, qui a discuté et résumé toute cette histoire avec beaucoup de clarté critique, termine en suivant l'émaillerie jusqu'à la fin de son âge classique, qui ne dépasse pas le XVI[e] siècle, et compte encore Pierre Reymond, les Noylier, les Courteys, les Court... Dès lors, ce n'est plus que du commerce, ou un nouvel art, la miniature, qu'on ne saurait confondre avec son prédécesseur. 24 reproductions documentent ces pages.

Plusieurs ouvrages importants de *Ruskin* ont été traduits et soigneusement publiés, avec planches, en ces dernières années. Déjà, nous avons signalé ainsi ses *Conférences sur l'architecture et la peinture*, et d'autres encore, traduits en français par M. E. Cammaerts et précédés de préfaces historiques. *Les Peintres modernes*, qui représentent l'effort principal du maître esthéticien et exercèrent une si grande influence sur l'École anglaise, ne pouvaient guère être présentés sous leur forme intégrale. Ruskin, qui voulait simplement défendre les paysagistes modernes et surtout Turner, fut amené à publier progressivement 5 volumes, en 17 ans ; et avec quelles exagérations, quelles injustices, quelles contradictions, quels paradoxes, on le devine. M. Cammaerts a raison de prier le lecteur de ne pas perdre de vue la date de ces écrits (1843-1859). Il n'a pas moins raison de ne mettre ici en valeur que des extraits de la période de cette sorte d'évolution qui représente le plus solide de la critique de Ruskin : il a puisé dans les 3[e] et 4[e] parties. La modernité du paysage, le paysage classique, le paysage médiéval, le paysage moderne, et Turner surtout, Turner sous toutes ses faces, dans tous ses mirages... tels sont les chapitres du livre, qu'orne utilement une série de 16 planches.

L'inventaire raisonné, historique et descriptif, copieusement documenté d'illustrations, des richesses d'art de la ville de Paris, se poursuit cette fois avec les *Écoles, lycées, collèges et bibliothèques*, l'en-

seignement public enfin. C'est M. G. Dupont Ferrier qui s'est chargé de ce travail intéressant. Il l'a fait à un point de vue historique très nourri de faits, et non sans ajouter aux données plus ou moins connues des renseignements inédits, puisés, soit dans les archives publiques et privées, soit au cours d'enquêtes personnelles. Ce n'est plus tant, en somme, une description qu'une histoire raisonnée ; et sans doute il fallait cela, pour garder à des institutions surtout modernes, et susceptibles de perfectionnement, l'impression de vie agissante qui s'en dégage. 64 planches hors texte, de plusieurs photographies souvent, ajoutent le plus précieux appui à la démonstration.

H. DE CURZON.

— M. Robert MICHELS, dont nous venons de signaler ici la collaboration à la *Bibliothèque sociologique internationale*, collabore aussi à la collection *Wissenschaft und Hypothese*, à laquelle il a fourni le 18e vol., intitulé *Probleme der Sozialphilosophie* (Teubner à Berlin et Leipzig, 1914. 208 p. 4 M. 80). De même que nous avons vu son ouvrage français fait d'une série d'Essais sociologiques, le présent livre allemand offre une contribution à chacun des quelques problèmes sociologiques suivants : Coopération. Eugénétique. Solidarité et régime des castes. Progrès. Estimation de la moralité. Coquetterie (n'est que la traduction d'un passage de l'ouvrage français mentionné ci-dessus). Traitement du prolétariat dans la science (nous dirions plutôt : comment la littérature des différentes époques et spécialement de la nôtre, se représente-t-elle le prolétariat ? Il s'agit presque d'une anthropologie des classes pauvres). Durée de la faculté de résistance de la noblesse (combien de temps une classe dirigeante peut-elle résister à l'usure inévitable ?). Bourgeoisie internationale (intéressante comparaison entre les bourgeoisies anglaise, française, italienne et allemande, curieux jugement, en somme assez exact, sur cette dernière). Economie politique (*Wirtschaft*) et politique proprement dite, ou des éléments économiques dans la formation des Etats. — Un Index des noms propres et géographiques facilite l'utilisation rapide des nombreux matériaux renfermés dans ce substantiel travail. — TH. SCH.

— La notion du mal radical représente, avec celle de l'impératif catégorique, le terme kantien devenu le plus populaire ; et pourtant elle est souvent mal comprise, d'après la fameuse image de Nietzsche, qu'à tout esprit profond pousse sans cesse un masque qui le déforme aux yeux de la foule. C'est pourquoi M. Otto PETRAS a entrepris un nouvel examen de cette notion, spécialement au point de vue théologique : *Der Begriff des Bösen in Kants Kritizismus und seine Bedeutung für die Theologie* (Leipzig, Hinrichs, 1913. 85 p. 2 m. 80). L'idée du mal, il la rapproche successivement des bases de l'éthique kantienne, de l'éthique appliquée, des vues pédagogiques de Kant, de sa philosophie de l'histoire ; puis il expose sa théorie du mal radical et enfin en recherche l'utilisation pour la théologie. Il ne sera peut-être pas inutile de préciser que cette partie spécialement théologique ne comprend que les dix dernières pages du livre ; tout le reste de l'exposé se meut dans le domaine de la philosophie pure. — Th. SCH.

— M. Richard KRONER a fait en janvier 1912 sa thèse d'habilitation à Fribourg sur *Zweck und Gesetz in der Biologie*. Cette *logische Untersuchung* (c'est son sous-titre), il l'a publiée chez Mohr (1913, 166 p. 4 m.), après en avoir développé

quelques passages, mais en en conservant la tendance générale, qui s'inspire de l'ouvrage de M. Rickert, *Die Grenzen der naturwissenschaftlichen Begriffsbildung*, et qui est hostile à tout les essais de résoudre les problèmes philosophiques de la biologie par une fusion de cette dernière discipline avec la philosophie. Car, dit-il, si la biologie tente de s'étendre jusqu'à prendre les dimensions et les allures de la philosophie, celle-ci annulera radicalement une telle usurpation en maintenant la biologie dans un canton de son domaine. — Th. Sch.

— Les *Essais sociologiques* de M. Robert Michiels sur *Amour et Chasteté* (Giard et Brière, 1914. In-8° de 256 p. 5 fr. N° 52 de la *Bibliothèque sociologique internationale*) culminent dans cette affirmation de la p. 229 : Le néo-malthusianisme signifie une victoire de la raison humaine sur la déraison « de la brute ». Généralisation au moins hâtive et superficielle. A côté de quelques pages intéressantes et réellement neuves, ce livre renferme beaucoup de banalités, voire des naïvetés formulées avec pédantisme, des choses très connues longuement délayées. Une seule page est réellement belle et en rachète d'autres trop nombreuses qui ennuient ou repoussent, c'est le début du ch. VII sur l'amour paternel naissant. L'ouvrage pèche par sa base, par un jugement faux sur la vie, comme si elle était donnée à l'individu pour sa jouissance personnelle, et comme si son but était renfermé dans les distractions mondaines et les plaisirs intellectuels. Ecoutez cette phrase : « Le type de la procréatrice continuelle est un type primitif, en opposition avec les exigences qui découlent du concept de civilisation plus élevée servant de base à la vie moderne » (p. 194). C'est un renversement complet de l'échelle des valeurs vitales) une méconnaissance candide de l'influence des familles nombreuses sur l'énergie des enfants obligés de bonne heure à l'effort et à la discipline. Quoique professeur aux universités de Bâle et de Turin, l'auteur semble encore peu connaître la vie — je veux dire la vie réelle et naturelle, non les exigences artificielles de la grande ville. S'il est jeune, ce qui semble, et d'une expérience plutôt livresque, le temps modifiera son point de vue. — Th. Sch.

— *Der Wert des Staates und die Bedeutung des Einzelnen* (Mohr, 1914. IX-110 p. 3 M.), par M. Carl Schmitt, se compose, outre 14 pages d'une introduction assez alerte et même acerbe (notre époque se croit très individualiste et l'est moins qu'aucune autre), de 3 chapitres; Droit et puissance, leur incompatibilité, disponibilité de déduire l'un de l'autre ; l'Etat, sa notion obtenue par voie inductive ne vaut rien, son idéal, la doctrine juridique de Kant, Stammler et Natorp confond les sujets de la morale autonome et ceux du droit, primat du droit sur l'Etat et efforts pour garantir la réalisation effective de ce primat ; l'Individu. — Th. Sch.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — **30 mai.** — **1914**

Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth, VI. — SCHLAGETER, Le vocabulaire des inscriptions attiques trouvées hors de l'Afrique. — SADJACK, Les manuscrits grecs du Mont Cassin. — A. de MESS, César. — PFANNMÜLLER, Le Marienleich de Frauenlob. — Pistoletta, p. NIESTROY. — Magret, p. NAUDIETH. — SAMARAN, Casanova. — Vte de REISET, La comtesse de Provence. — MAZZONI, Poésies. — ROWALD, Répertoire des lexiques latins. — GRÜTZMACHER, Théologie. — NIEBERGALL, Commentaire du Nouveau Testament. — LORETTE, Notre église. — DAVOT, L'entretien de Jésus avec le jeune homme riche. — G. de MAYR, Les sciences politiques. — RONJAT, Le développement du langage observé chez un enfant. — Les lois sur l'assurance des employés. — EHRLICH, La sociologie du droit. — Travaux de l'Ecole de Fries, IV, 3.

Mélanges de la faculté orientale de Beyrouth; tome VI. Beyrouth, 1913; gr. in-8°; pp. XVI-528.

Ce sixième volume [1] de la collection des *Mélanges* renferme une série d'études variées, d'inégale étendue. La première est un *Traité de la musique arabe moderne*, composé au siècle dernier par un libanais appelé Michel Mushâqa. Le P. S. RONZEVALLE publie le texte arabe pour la seconde fois, et y ajoute une traduction française qui permettra aux musicologues de comparer ce travail original avec les diverses publications relatives à la musique orientale faites en ces dernières années par des Européens. — Vient ensuite une série de courtes *notes de philologie, de lexicographie et de critique textuelle*, par le P. P. JOÜON. Les premières, surtout celles qui concernent la langue hébraïque, sont particulièrement intéressantes; les notes de critique textuelle témoignent d'une sagacité appliquée, mais ne paraissent pas toujours suffisamment justifiées : il ne suffit pas de remplacer un mot, vraisemblablement corrompu, par une forme plus correcte; il faudrait justifier le choix de ce mot par des raisons autres que

1. J'ai omis de signaler en son temps la seconde partie du cinquième volume de cette intéressante collection; elle a paru en 1912. En voici le sommaire : Notes de lexicographie hébraïque et de critique textuelle (P. Joüon). — Mitteilungen aus Stambuler Bibliotheken (O. Rescher). — Le texte original des *Apophthegmes des Pères* (M. Chaîne). — Les emprunts turcs dans le grec vulgaire de Roumélie; Note sur les *caritatifs* dans l'arabe de Syrie (L. Ronzevalle). — Le califat de Yazîd Ier (H. Lammens). — Notes et études d'archéologie orientale (S. Ronzevalle). — Coptica (A. Mallon). — Notes de géographie pontique (G. de Jerphanion). — The poems of Umayya b. Abî-ṣ-Salt (E. Power). — Bibliographie.

l'harmonie du contexte, et montrer comment la forme viciée a pu découler de la forme correcte; c'est ce qu'on ne voit pas toujours dans les restitutions suggérées par l'auteur. — Le *Catalogue raisonné des manuscrits historiques* de la Bibliothèque orientale de l'Université Saint-Joseph, rédigé par le P. L. Cheikho, donne la description de 149 mss. arabes, dont 66 d'origine chrétienne. Parmi ces derniers se trouvent les plus intéressants. On y rencontre des documents uniques et curieux. La collection présente un grand intérêt pour l'histoire du christianisme en Syrie pendant les deux derniers siècles. — Le P. G. de Jerphanion, qui s'est appliqué depuis plusieurs années à l'exploration de la Cappadoce, et qui édite en ce moment un ouvrage monumental sur les Églises souterraines de cette contrée, a détaché de sa publication un recueil des *Inscriptions byzantines de la région d'Urgub* : 145 textes, en grande partie inédits. — Le P. H. Lammens termine dans ce volume ses études sur le *Califat de Yazid Ier*. Il faut lire en entier les cinq cents pages consacrées au successeur de Moâwia pour saisir tout l'intérêt qui s'attache à ce règne de trois ans et demi, rempli d'événements tragiques. La mort de Hosain, fils d'Ali, la prise et le sac de Médine, le siège de La Mecque et l'incendie de la Kaba, sont des journées mémorables dans l'histoire musulmane. Elles ont valu à Yazid une réputation d'impiété et de cruauté, dont le P. Lammens fait bonne justice; appuyé sur les sources originales, qu'il manie avec une surprenante dextérité, l'auteur retrace un tableau magistral de la situation politique du califat. Son étude n'est pas une simple coordination des faits empruntés aux annalistes; peut-être même se trouvera-t-il des lecteurs qui lui reprocheront d'avoir trop négligé le récit des événements pour s'attacher à en rechercher les causes, et à en montrer les conséquences. Mais personne ne contestera que ses travaux jettent une vive lumière sur l'histoire des Omayades, ni qu'il ait réussi, mieux que ses devanciers, à débrouiller l'écheveau si emmêlé des traditions contradictoires relatives au règne de Yazid Ier. L'esprit critique de l'auteur, sa largeur de vues et sa vaste érudition lui assignent une place honorable parmi les historiens de l'Islam. — Le P. M. Chaine édite le texte copte d'un *Sermon sur la pénitence* attribué à S. Cyrille d'Alexandrie. On ne conçoit guère la timidité de l'éditeur à repousser cette attribution et à déclarer le caractère manifestement apocryphe des deux miracles qui forment le fonds du sermon [1]. — Le volume se termine par quelques recensions d'ouvrages relatifs à l'archéologie ou à la littérature orientale.

J.-B. Ch.

---

2. L'éditeur a dressé une liste des mots grecs transcrits en copte dans ce sermon. Ajouter λιμήν, dans la phrase ainsi traduite : « Quel bon pâturage que le port de l'Église! », et qui doit se lire : « Quel bon refuge que le port de l'Église! »

SCHLAGETER, **Der Wortschatz der auszerhalb Attikas gefundenen attischen Inschriften.** Ein Beitrag zur Entstehung der Koine. Strasbourg, Trübner, 1912; 104 p. in-4°.

Le présent ouvrage, qui fut une thèse de doctorat soutenue devant la faculté de Fribourg en Brisgau, parut d'abord en deux parties, deux programmes du gymnase de Constance, ici réunies en un seul volume. Il a pour but d'apporter une nouvelle preuve à la théorie admise à peu près généralement aujourd'hui sur l'origine de la κοινή, à savoir que cette langue n'est ni d'origine ionienne, ni d'origine macédonienne, ni le résultat d'une sorte de fusion des dialectes ; elle est le prolongement normal de l'attique, non de l'attique d'Athènes exclusivement, mais d'une forme de l'attique qui se développa dans les pays de la première confédération maritime, et à laquelle Thumb a donné le nom, du reste assez peu approprié, de « groszattisch ». Les inscriptions attiques trouvées hors de l'Attique sont de sûrs témoignages de cette langue. M. Schlageter les a déjà étudiées au point de vue des sons et des formes; maintenant c'est le vocabulaire qu'il examine. Pour une période qui va de 350 environ à 200, il a relevé 2540 mots, répartis en huit sections : 1° mots communs à toutes les époques de la langue grecque ; 2° mots d'origine étrangère ; 3° mots qui ne sont ni attiques, ni ioniens; 4° mots attiques; 5° mots non antérieurs à Xénophon; 6° mots de la langue des tragiques, mots poétiques, qui doivent être considérés comme des éléments ioniens de la κοινή, et mots ioniens ; 7° mots qui ont pris une autre signification; 8° mots hellénistiques [1]. Ces listes sont suivies de tableaux statistiques grâce auxquels on peut se représenter comment et à quelle époque s'est formée la κοινή ; les germes en apparaissent vers 400, et la période proprement dite de formation s'étend jusqu'en 250. Mais le résultat le plus important du travail de M. Sch., c'est qu'il ne saurait être question d'un mélange de dialectes ; le dorien n'a joué qu'un rôle insignifiant, et l'ionien n'intervient que dans une faible proportion relativement à l'attique. Après ces constatations, M. Schlageter consacre quelques pages aux mots dérivés, aux diminutifs et aux verbes composés, et récapitule ses conclusions; je les crois d'autant plus admissibles qu'elles sont d'accord avec les principes généraux du développement des langues et avec les conditions particulières dans lesquelles la langue grecque a évolué.

MY.

J. SAJDAK, **De codicibus græcis in Monte Cassino.** Cracovie, 1912, 97 p.

M. Sajdak a rendu service aux études grecques en donnant dans ce

1. Le nombre des mots cités, et reproduits à la table, se monte seulement à 1336, parce que l'auteur n'a donné, pour la première section, que les mots les plus dignes de remarque. Il y a, dans les chiffres du tableau, p. 79, de légères inexactitudes, en ce sens que quelquefois ces chiffres ne correspondent pas au nombre des mots enregistrés dans les listes.

volume une description minutieuse des manuscrits grecs conservés à la bibliothèque du Mont Cassin, avec des index très développés. Les renseignements qu'on avait jusqu'ici lui ont paru insuffisants, manquant parfois de précision et d'exactitude. Ces manuscrits, au nombre de huit, fournissent peu d'inédit, mais plusieurs contiennent des morceaux intéressants; voici d'ailleurs, brièvement, ce qu'ils donnent de plus remarquable. Cod. I. Les *Carmina tetrasticha* de Grégoire de Nazianze avec la paraphrase de Nicétas; divers opuscules d'Evagrios du Pont, de Nil et de Jean Damascène; les *Centum capita* de Diadochos, évêque de Photiké. (Au sujet de ce dernier ouvrage, M. S. dit qu'il n'a pas eu entre les mains le texte grec publié à Florence en 1578; je note que selon Weis-Liebersdorf, qui a récemment publié Diadochos, cette soi-disant édition n'existe pas). II. Divers écrivains ecclésiastiques. IV. Quatre lexiques, dont un des œuvres poétiques de Grégoire de Nazianze. V. Une grammaire grecque en latin. VI. L'*Iliade* avec scholies, dont M. S. donne quelques spécimens. VII. Les psaumes, version des Septante. VIII. Des fragments de la liturgie de saint Basile. Le plus important de ces manuscrits est le n° III, qui mérite spécialement l'attention à cause de son âge (fin du x° siècle) et de son contenu. Il renferme en effet, avec une homélie de Jean Chrysostôme et plusieurs discours et épitres de Nil, onze discours de Grégoire de Nazianze (*or*. 1, 2, 17, 19, 32, 38-41, 44, 45) accompagnés de notes stichométriques. Comme ces notes se trouvent aussi dans d'autres manuscrits de Grégoire, M. S. a dressé un tableau où la stichométrie du Casinensis est comparée avec celle de quinze manuscrits; il a donné, pour que le lecteur pût apprécier l'autorité du Casinensis, celles de ses lectures qui sont différentes du texte de la Patrologie, pour le discours 1 et pour les cinq premiers chapitres du discours 19; et il cite quelques-unes des scholies marginales dont le texte est pourvu. Le manuscrit contient en outre une collection de sentences de Démocrite, Epictète et autres philosophes; c'est un nouveau florilège à ajouter à ceux qui sont déjà connus. Pour terminer son utile travail, M. Sajdak a cité dans un appendice les manuscrits de la bibliothèque nationale de Paris et de la Vaticane qui ont quelque rapport, par leur contenu, avec les Casinenses décrits.

My.

Adolf von Mess, professor in Tübingen, **Cæsar, sein Leben, seine Zeit und seine Politik bis zur Begründung seiner Monarchie**. Ein Beitrag zur Geschichte und Biographie Cæsars (Das Erbe der Alten, H. vii). Leipzig, Theodor Weicher, 1913, in-8°, 188 p., 3 m. 80.

Dans une collection de vulgarisation, désignée sous le nom, Das Erbe der Alten, il était naturel de consacrer un volume entier à César. Il est regrettable que M. von Mess, chargé de le rédiger, ait

oublié les règles de l'impartialité historique, et qu'il y ait accumulé à mon avis, les fautes de goût et les erreurs de jugement[1]. Elles viennent en grande partie du principe posé par M. v. M. qu'il ne pouvait admettre les opinions des Romains de l'époque de César : « La majorité de ses contemporains, affirme-t-il, n'était pas capable de faire pénétrer ses regards dans les profondeurs de cette nature, qui, comme Bismarck, surprenait et déconcertait toujours à l'improviste les hommes de son siècle et même ses familiers, par ses paradoxes et ses contradictions, par l'extraordinaire instabilité de sa manière d'être, par son amabilité séduisante, et par les éruptions volcaniques de son tempérament » (p. 3). Ainsi le lecteur est prévenu ; cette histoire est traitée au point de vue des pangermanistes, qui sont seuls capables de comprendre les vrais grands hommes. Quel rang mérite donc César ? C'est un écrivain et un général assez réputé ; au point de vue littéraire, il vaut à peine un peu mieux que Moltke, pense M. v. M. ; au point de vue de la stratégie et de la guerre de places, il a un égal : Arioviste « le grand chef d'armée germain, le premier en date des rois et des hommes d'État du monde germanique ». En revanche voici un secret que nous confie l'auteur : « Ce n'est ni dans le nombre, ni dans l'attaque aveugle, mais c'est dans la combinaison géniale de l'offensive et de la défensive que se trouve le secret de la conduite de la guerre... » (p. 160). Ne convenait-il pas de fermer le livre dès le début après avoir lu cette phrase : « Nous ne savons à peu près rien de l'enfance de César. Et ce n'est pas une perte » (p. 7) ?

Paul THOMAS.

Frauenlobs Marienleich von LUDWIG PFANNMÜLLER (Quellen und Forschungen zur Sprach und Kulturgeschichte der germanischen Völker, herausg. von A. Brandl, E. Schroder, F. Schultz, 120. Heft). Strasbourg, K. J. Trübner, 1913. In-8°, x-134 pp., 5 m.

Frauenlob occupe dans la littérature allemande une place à part. On le regarde d'un œil favorable. On vante ses mérites. On s'enthousiasme presque pour lui. Cependant on le connaît peu. M. Pfannmüller, qui a passé 4 mois dans son intimité, prétend qu'il n'aurait pu en supporter davantage. Il semble même croire qu'à fréquenter longtemps le poète si aimé de ses contemporaines on risquerait un dérangement cérébral. Rien de pareil ne s'est heureusement produit pour lui. Il a pu, sans autre fâcheuse conséquence qu'une légère irritation, étudier le célèbre *Marienleich* de l'abstrus poète. Le

---

1. Divisions du livre : Introduction, p. 1-6. — I. Débuts de César, p. 7-32. — II. Réforme et révolution, p. 33-70. — III. Alliance avec Pompée et Crassus p. 71-92. — IV. Commandement en Gaule, p. 93-134. — V. Conflit, p. 135-156. — VI. Monarchie de César, p. 157-169. — Notes critiques, p. 170-186. — Index des principaux noms propres, p. 187-188.

texte en a été établi par lui avec un soin très minutieux, les origines des divers passages recherchées avec patience, l'apparat critique fait exactement. Le commentaire s'en trouve à la fois abondant et judicieux ; la personnalité littéraire de Frauenlob a été examinée sinon avec bienveillance, du moins avec attention et intelligence. M. Pfannmüller doute qu'il se trouve jamais un critique capable de sacrifier son existence en vue d'établir une édition définitive des œuvres complètes de Frauenlob. Grâce à lui nous possédons au moins l'édition — qui est un modèle — d'une des poésies importantes du *Meistersänger* dont les touristes voient le tombeau à Mayence.

F. Piquet.

Der Trobador Pistoleta, herausgegeben von Erich Niestroy. — **Der Trobador Guillem Magret,** herausgegeben von Fritz Naudieth ; Halle A. S., Niemeyer, 1914, in-8° de xvi-144 p. (*Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie*, n° 52).

Pistoleta et Magret étaient tous deux jongleurs; ils vécurent à la même époque et purent se rencontrer dans les cours de Castille et d'Aragon au temps d'Alphonse III et de Pierre II ; tous deux enfin ont développé avec plus de conscience que de talent les banalités usuelles dans la chanson courtoise. C'en était assez pour que l'éditeur de la collection eût l'idée de réunir leurs œuvres sous la même couverture. A vrai dire, et même en dehors de cette raison, nous n'eussions point songé à le lui reprocher, car il nous semble tout naturel de voir présentés côte à côte deux travaux sortis de la même école et exécutés selon la même méthode [1]. L'essentiel est que ces travaux soient bons, et ceux-ci le sont. Le commentaire de M. Niestroy est plus abondant, celui de M. Naudieth un peu sec peut-être, mais ses textes sont mieux établis et à peu près irréprochables. Et ce n'est pas sa faute si la pièce la plus intéressante de Magret (VIII) reste, après comme avant lui, inintelligible en bien des passages. Les deux traductions se ressemblent fort, et je le regrette, car ce qui les rapproche, c'est une littéralité bien décevante, un mot à mot mécanique qui souvent n'est pas plus clair que le texte : ce système finira par nous faire regretter les « belles infidèles » de jadis. Sur le travail de M. Niestroy j'ai présenté ailleurs quelques observations [2]; voici celles que me suggère celui de M. Naudieth.

I, 15 : *fenir* me paraît signifier ici « pardonner », d'après *fin*, « accord, paix »; sur ce sens voy. Rayn. III, 328 et Levy III, 489, *fin* 1, premier exemple.

III, 3-4 sont mal compris : c'est *fes* qui est sujet de *vol*, *ieu* (sous-

---

1. Ces deux éditions ont été d'abord des thèses de doctorat de l'Université de Kœnisgberg.

2. *Romania*, avril 1914.

entendu) sujet de *remaigna* ; — 5, au lieu de *puosc*, l. *puosc'* (au subjonctif); — 13 *si*] lire *sai* (*sapio*, avec *DI*), qui retombe sur *valgues*. — 14-6 sont inintelligibles dans la traduction. Je comprends : « Je consens que Dieu me rende perclus si jamais j'ai la joie de... » — 46 *zoill* (*lolium*) est une graphie qui n'a rien de surprenant dans *D*; il serait intéressant de savoir si elle est aussi dans les autres mss.; je rétablirais la forme courante *jolh*, encore bien vivante (voy. Mistral, *juei*) ; — V. La traduction obscurcit le texte, l'éditeur n'ayant pas vu qu'à partir du v. 5 il s'agit de deniers et non plus de sous. Dépenser 2 sous ou 24 deniers, c'est tout un ; l'auteur ne l'a pas expliqué parce que cela lui paraissait aller de soi.

VI, 12 *son* est certainement un sacrifice fait à la rime pour *sonh*, « souci » ; il ne peut ici être question de « sommeil » —. 15 *totz cels*] lire *tut cil*, avec les meilleurs mss ; 15-8 n'ont pas de sens; le v. 17 manque dans les quatre meilleurs mss. et est refait dans *C*, mais *R* a du moins gardé des traces de la bonne leçon ; je lis *s'onresson entrels melhors* : « je voudrais que les plus mauvais s'honorassent autant que les meilleurs ». — 29-30 ne sont pas compris et le texte ne peut autoriser cette traduction; *don* n'est pas *domina* (naturellement), mais *deunde* : littéralement : « ainsi on obtient l'accointance de tel dont on ne l'aurait pas eue [sans cela] ». — 39 : le sens est saisi, quoique le texte soit mal établi ; lire *et a i a m. c.*, « il y a là place pour... »

VII, 15 : *despensar*, d'après le contexte, doit signifier « priver » ou « écarter de » ; il faudrait ou justifier ce sens ou proposer une correction ; une note en tout cas s'imposait. — 13 au lieu de *l'entremueia*, lire, avec *R*, *la tremueia*.

VIII, 3 ; l'expression *esser bos per lista e per drap*, n'est pas comprise (cf. p. 100). Je crois l'avoir expliquée, à l'aide d'autres exemples, dans une note que M. N. n'a pu connaître (*Annales du Midi*, XXV, 182, note à Carbonel, XXV, 12). — 10 lire *arrap*, de *arrapar*, qui a pour régime le relatif *que*.

A. JEANROY.

Charles SAMARAN. **Jacques Casanova, vénitien. Une vie d'aventurier au XVIIIe siècle.** Paris, Calmann-Lévy, [1914], in-18. XI-470 pages. Prix : 3 fr. 50.

En dépit du titre et du sous-titre de son livre, M. Samaran n'a nullement eu la prétention de s'ériger en biographe de Casanova, encore moins de soumettre à la critique historique chacune des pages des Mémoires de cet aventurier. La première de ces deux entreprises semble impossible ; quant à la seconde, si elle ne l'est pas, elle lasserait à la longue l'attention du lecteur, à cause de sa monotonie. M. Samaran a fait un choix. Il s'est borné à étudier de près un certain nombre d'affaires ou de personnages dont nous avait parlé le fameux conteur vénitien, et plus particulièrement les affaires ou les

personnages français sur lesquels il avait trouvé quelque chose de nouveau, sans s'interdire toutefois des excursions en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en Hollande et ailleurs ; — plan un peu incertain, un peu flottant, laissant de la marge à l'arbitraire. Ce livre est donc une causerie, une savante et cependant agréable causerie, sur divers épisodes des Mémoires de Casanova, plutôt qu'un cours méthodique, comme on en ferait par exemple au Collège de France, sur la vie, les œuvres et le temps du célèbre aventurier.

Ce plan, ou plutôt cette absence de plan, a permis à M. Samaran, sans qu'on ait trop le droit de lui en faire le reproche, d'esquiver l'examen critique de quelques-uns des récits de Casanova, qui tiennent une place considérable soit dans ses Mémoires soit dans la curiosité de leurs lecteurs français. C'est ainsi, par exemple, que sur le fameux chapitre des « plombs » de Venise, on eût aimé le voir discuter l'*Histoire de ma fuite*, dont certains détails paraissent si suspects sous la plume de ce grand hâbleur. M. Samaran se contente de dire : « La question a fait couler beaucoup d'encre, elle en fera peut-être couler beaucoup encore, et Casanova n'est plus là pour répondre à ses contradicteurs ». Evidemment Casanova est mort ; mais s'il ne peut plus protester ici contre, il ne le peut pas davantage à propos de maint autre de ses récits dont M. Samaran s'est appliqué à nous montrer les mensonges.

Pareillement, nous nous attendions, nous les compatriotes de l'abbé de Bernis, à une discussion approfondie de l'histoire de la belle religieuse dont l'abbé, ambassadeur du roi de France à Venise, aurait partagé les faveurs avec Casanova. Nous nous y attendions, parce qu'il s'agit d'un grand personnage doublé d'un prince de l'Eglise, parce que c'est un épisode sur lequel personne (que je sache) n'a encore rien dit, enfin parce que M. Samaran, jusqu'alors si soucieux de nous renseigner sur les moindres faits et gestes des compagnons de plaisir de Casanova, très petites gens au demeurant, nous laissait présager sur Bernis à Venise une étude proportionnée à l'importance autrement considérable du sujet. Cependant, sous prétexte que M. Frédéric Masson, historien du cardinal, a « repoussé du pied comme une calomnie abominable » ce que Casanova a écrit de Bernis, M. Samaran saute lestement par dessus ce long épisode, sur lequel, dit-il d'ailleurs, « les documents ne fournissent nul indice ». Il va de soi que les rapports des inspecteurs de la police parisienne et que les scellés des commissaires au Châtelet, principales sources de M. Samaran si heureusement mises par lui à contribution, n'apprennent rien sur les orgies du casin de Murano. Mais n'y a-t-il rien là-dessus autre part ? Et à quelles autres portes M. Samaran a-t-il frappé ? Un auteur aussi obstiné que lui à la recherche de la vérité, aussi heureux dans ses trouvailles, se devait peut-être à lui-même autant qu'à nous, de creuser l'épisode de Bernis à Venise. Il reproduit

ici cette phrase de M. Masson : « Ce qui est écrit et lu sous le manteau ne vaut pas la peine qu'on le réfute ». Mais n'a-t-il pas senti combien est contestable une pareille opinion, et qu'elle serait en tout cas la condamnation de son livre même sur Casanova ? Où y a-t-il des documents sur la vie intime de Bernis à Venise ? Je l'ignore. Mais je me demande si M. Samaran, trop confiant dans l'autorité de l'historien du cardinal, s'est donné la peine d'en chercher là où il aurait eu quelque chance d'en rencontrer. Lui qui a mené ses investigations à travers toute l'Europe, a-t-il, par exemple, consulté les correspondances des diplomates collègues de Bernis ? On sait si ces Messieurs s'épiaient jalousement et s'ils aimaient à farcir leurs lettres de commérages, de médisances, de scandales. Il se peut que M. Samaran ait fait là buisson creux ; mais ce buisson-là, d'autres peut-être encore, méritaient d'être battus.

Ce que je viens de dire de l'épisode Bernis-Casanova, je ne pourrais que le répéter de l'épisode Casanova-Voltaire. Bien que la mémorable visite faite aux Délices par l'aventurier à l'illustre écrivain ait été contestée (M. Samaran l'avoue lui-même), il l'a cependant expédiée en trois petites lignes, suivies d'une longue mais simple note bibliographique. Puisque M. Samaran a écrit son livre en grande partie pour contrôler la véracité de Casanova, n'était-ce point ici ou jamais le lieu de compléter ou de rectifier l'enquête faite par d'autres sur ce sujet ? Tout le monde ne peut pas se payer une bibliothèque casanovienne ; mais tout le monde aurait eu plaisir et profit à savoir ce que M. Samaran pensait lui-même de la visite de Casanova à Voltaire, autant si ce n'est plus que de beaucoup d'autres récits de l'aventurier auxquels il a fait l'honneur d'une discussion.

Enfin pour épuiser le chapitre des critiques, on pourrait trouver que, si M. Samaran a eu l'heureuse et féconde idée de contrôler les Mémoires de Casanova par des documents de justice et de police, il lui a parfois manqué l'habileté de main pour fondre ces documents dans la masse, le coup d'œil pour en apercevoir les scories et le courage de les rejeter. Ainsi dans le chapitre des amours de Manon Baletti, décrivant une soirée chez les parents de cette actrice, « on s'installe, dit-il, sur les fauteuils *aux robes diverses*, sur les chaises *recouvertes de soie bleue*... après un coup d'œil jeté sur le miroir de sa toilette, elle s'assied à sa table de *mérisier*,... puis, lasse, elle se couche dans son lit à *baldaquin* et s'endort en regardant les ramages de la tapisserie d'*Abbeville* ». Et plus loin, dans le curieux et si neuf chapitre consacré à la marquise d'Urfé, décrivant les dernières années de cette vieille folle, M. Samaran croit utile de nous dire que, à la belle saison, « la berline de famille, *dont l'intérieur était tendu de velours d'Utrecht rouge et la caisse peinte en jaune*, la transportait à sa maison de la Nouvelle-France, etc. » M. Samaran, qui est aussi

intelligent qu'il est jeune, ne tardera certainement pas à nettoyer sa plume de ces vains et puérils oripeaux.

Toutes ces observations faites, hélas! trop longuement, il convient de reconnaître, ce n'est pas assez dire, de proclamer tous les mérites de cet ouvrage. Le premier, qui est peut-être le plus rare, c'est que M. Samaran, tout en s'intéressant vivement à Casanova, n'est ni le prisonnier ni la dupe de son héros. Il s'attache à ses pas, il le serre de près; mais il conserve sa liberté vis-à-vis de lui et le juge sans faiblesse. Casanova le conduit souvent dans des endroits peu recommandables; M. Samaran l'y suit, l'œil ouvert, mais il ne nous en rapporte que ce qu'il convient de dire, discrétion aussi difficile que louable. Les gens du métier apprécieront tout particulièrement sa documentation. Elle est immense. Casanova a laissé des traces de son passage et par suite des commentateurs dans tous les pays de l'Europe. M. Samaran a lu toute la littérature casanovienne. Mais c'est encore à Paris, surtout aux archives nationales, dans l'arsenal des papiers du Châtelet, qu'il s'est le mieux armé pour son corps à corps avec l'astucieux aventurier. Qu'on veuille bien jeter les yeux sur les notes qui accompagnent chaque page de son livre: on en verra l'abondance, la variété, la sûreté, l'intérêt, enfin et surtout la nouveauté. J'ajoute que, malgré ce lourd attirail de références, M. Samaran a trouvé le secret d'écrire un ouvrage de critique avec la même aisance que si c'était une histoire purement narrative, en sorte qu'il procure tout autant de satisfaction aux gens du monde qu'aux érudits. Son livre n'est pas gros; mais il nous console de beaucoup d'épais in-octavos.

Eugène WELVERT.

Vicomte de Reiset. **Joséphine de Savoie, comtesse de Provence. 1753-1810.** Paris, Emile-Paul, 1913, in-8°, 462 pages. Prix : 7 fr. 50.

Encouragé par l'intérêt de curiosité qu'excitèrent récemment ses deux volumes sur Mesdames de Balbi et de Polastron, « reines de l'émigration », M. de Reiset a sans doute cru que la comtesse de Provence bénéficierait du courant établi, et que l'histoire de sa vie retrouverait le même nombre de lecteurs.

Je crains que M. de Reiset ne se soit trompé.

Madame de Balbi, Madame de Polastron, reines de la main gauche, peuvent être des sujets de livre; la comtesse de Provence, reine de la main droite, n'en est pas un. Comme femme, cette princesse n'avait reçu en partage aucun des dons qui séduisent; bien au contraire, elle fut affligée de plusieurs disgrâces physiques et de quelques tares morales qui firent, de son vivant, le vide autour d'elle, et la rendent indifférente à la postérité. Comme princesse, Madame ne prit aucune part ostensible ou digne de remarque aux manœuvres politiques du

comte de Provence ni à Versailles ni pendant l'émigration. Elle vécut isolée, effacée, sans enfants, presque sans mari, faisant son unique société, pour ainsi dire, d'une intrigante de bas étage, Madame de Gourbillon. Enfin si elle mourut reine, ce fut pendant l'exil, avant que Louis XVIII eût pu l'asseoir à côté de lui sur le trône de ses aïeux. Joséphine de Savoie, comtesse de Provence, n'a donc pas d'histoire.

Sur cette trame indigente, M. de Reiset n'en a pas moins trouvé le moyen de broder un gros et grand in-octavo de près de cinq cents pages. Mais ce tour de force ou de prestidigitation tient à deux procédés qui n'en font qu'un, le remplissage et le hors-d'œuvre. Le premier a consisté à reproduire textuellement des correspondances faites de pures formules de chancellerie dont il n'y a rien à tirer pour la psychologie des personnages à qui on les a dictées, ou à décrire complaisamment d'interminables cérémonies (mariages, entrées, obsèques de princes) dont les cours de l'ancien régime aimaient à donner aux foules le pompeux spectacle, mais dont l'historien a moins à apprendre que le tapissier. Erreur de composition. Le second procédé est une erreur de vision. L'auteur a donné une importance exagérée à des personnages ou à des épisodes qui n'ont avec le sujet principal que peu ou même point de relations. Enfin ce livre, qui pouvait sinon racheter du moins voiler ses défauts de fond par sa parure littéraire, est malheureusement écrit dans une langue assez mal soignée.

Appuyons ces critiques de quelques preuves.

Dès les premières lignes (p. 3), on nous affirme que le mariage du comte de Provence est dû à l'impatience de Louis XV d'assurer l'hérédité de sa race. En 1770, Louis XV était dans les bras de la Du Barry, beaucoup plus soucieux de ses jouissances que du sort de sa dynastie. En tout cas, il faudrait étayer cette opinion invraisemblable d'un texte, et il n'y en a pas.

Un peu plus loin (p. 9-10), l'auteur croit devoir faire passer sous nos yeux les deux premiers billets qu'échangèrent le comte de Provence et sa fiancée. Il le fait, parce qu'ils lui semblent « sortir un peu de la banalité des formules protocolaires », parce que le billet du prince était « galamment tourné », enfin parce que « sans doute le style fleuri du comte de Provence et ses harmonieuses périodes ne déplurent pas à Joséphine de Savoie ». Voici ces deux billets : « Madame ma sœur et cousine, je reçois une marque bien touchante de l'estime que le Roi de Sardaigne fait paraître pour moi, en vous accordant à mes vœux et à ceux du Roi mon Seigneur et grand-père; votre consentement à une union qui met le comble à mon bonheur, me cause autant de joye que de reconnaissance ! J'attendais avec la plus vive impatience qu'il me fût permis de l'exprimer. J'ai chargé le Baron de Choiseul, ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire du Roi, de vous présenter mon portrait, je vous prie de le recevoir

comme un gage de sentiments qui sont gravés dans mon cœur pour vous, et qui dureront autant que ma vie. Je suis, Madame ma sœur et ma cousine, votre très affectionné frère et cousin, Louis-Stanislas-Xavier. » A quoi la princesse répondit : « Monsieur mon frère et cousin, j'ai reçu comme un précieux gage de votre amitié pour moi votre portrait avec les présents que le sieur Baron de Choiseul m'a remis de votre part. La lettre dont vous l'avez accompagné met le comble à ma satisfaction, par les assurances affectueuses que vous m'y donnez de vos sentiments pour moi. Ils n'ont pu qu'augmenter le contentement que j'éprouve de notre prochaine union, dans laquelle je vous prie d'être persuadé que je n'aurai d'autre règle de mes actions que la volonté du Roi T. C. et la vôtre ! Je regarderai toujours l'accomplissement d'un devoir si essentiel et si doux, comme le moyen le plus sûr de me procurer ses bontés et votre tendresse qui seront mon bonheur. Je suis, etc. Marie-Joséphine-Louise. » Je le demande à n'importe quel lecteur non prévenu : pour reconnaître là dedans le style fleuri et les harmonieuses périodes du comte de Provence ; pour trouver galamment tournée cette quintessence de style protocolaire, ne faut-il pas que l'auteur de ce livre y ait mis plus que de la complaisance ?

Cette complaisance, d'ailleurs, il l'étend à tout le chapitre des préliminaires de ce mariage princier. Il se délecte à nous narrer par le menu l'audience accordée à l'ambassadeur extraordinaire chargé de demander la main de la princesse ; il ne nous épargne aucun détail du cérémonial déployé à cette occasion ; il s'identifie tellement avec les contemporains des futurs époux, que, comme eux, il écrit *Savoye* par un *y* (p. 13). Si encore il avait gardé assez de sang-froid pour oser faire un portrait tant soit peu ressemblant de la petite-fille du roi de Sardaigne ! Tandis que ceux qui ont connu la comtesse de Provence sont unanimes à l'avoir trouvée laide dès son arrivée en France, M. de Reiset glisse rapidement sur ce qu'il appelle ses imperfections (encore ne les cite-t-il pas toutes), pour mettre en valeur ses yeux noirs : bien qu'ombragés d'épais sourcils, ils trouvaient (selon lui) le secret d'éclairer sa physionomie, et de refléter sa bonté et son intelligence, c'est-à-dire des qualités qu'on s'étonne de voir attribuer à une princesse réputée précisément pour la méchanceté de sa langue et l'étroitesse de son esprit. Pourquoi donc n'avoir pas le courage de dire vrai ? Ne sommes-nous pas ici sur le terrain, le seul terrain, de l'histoire ?

Un autre défaut de la composition de M. de Reiset, ai-je dit, c'est l'abus du renseignement minutieux et inutile. Vous vous y heurtez à chaque page de son livre. Ainsi, en retraçant l'histoire du domaine de Madame à Montreuil, lorsqu'il en vient à nous en dire les destinées sous la Révolution, il se croit obligé de nous apprendre que, en mars 1792, c'est une dame Bourgeois qui était concierge du grand

pavillon, et un sieur Joly qui en surveillait les scellés; au petit pavillon, la loge était occupée par la veuve Marconet, et les scellés gardés par la dame Agathe Dupré. L'officier municipal qui avait dressé l'inventaire, s'appelait Charbonnier, et de peur que nous ne confondions ce charbonnier avec d'autres charbonniers, on prend soin de nous dire qu'il portait les prénoms de François-Michel. Charbonnier avait été assisté d'un notable, le sieur Dodin, qui avait reçu au baptême les prénoms de Claude-Noël. Hélas! si encore M. de Reiset était seul aujourd'hui à écrire l'histoire ainsi! Un peu plus loin, p. 90, l'auteur ajoute : « De cette délicieuse propriété de Montreuil, bouleversée par la tourmente révolutionnaire, il ne reste plus que quelques lambeaux dénaturés par des constructions modernes. Tout y a été morcellé et transformé. » Cependant, s'il faut en juger d'après une récente étude de l'érudit archiviste de Seine-et-Oise, le pavillon de Madame à Montreuil n'a pas autant disparu que M. de Reiset s'est plu à le dire[1].

Après avoir employé les cent cinquante premières pages de son livre, c'est-à-dire le tiers du volume, à retracer les années de jeunesse de son héroïne, des années vides, mornes et sans intérêt, l'auteur aborde avec elle les débuts de la Révolution. La nullité de la comtesse de Provence s'accentue, et M. de Reiset la souligne maladroitement en nous exhibant des spécimens de la prose de cette princesse. Quel contraste entre les lettres de Joséphine de Savoie à sa famille, et celles de Marie-Antoinette à sa mère ! Autant la reine se montre affectueuse, vivante, prime-sautière, autant l'autre reste à cheval sur l'étiquette, même dans les circonstances où elle devrait mettre un peu d'effusion dans ses épanchements. Qu'on lise, par exemple, p. 162, la lettre qu'elle écrivit à son père, lors de la mort de sa mère : quoi de plus guindé, de plus figé, de plus conventionnel ?

Au bas de la page 171, il y a trois notes, l'une au dessous de l'autre, qui attestent chez l'auteur une singulière méthode bibliographique; je les reproduis sans commentaire :

« Bourgeois, *Souvenirs du Luxembourg*.

« *Anne de Caumont la Force, comtesse de Balbi*, par le vicomte de « Reiset. Paris, 1908, Emile Paul.

« Norvins. »

P. 172, *in fine* : le verbe *illusionner* n'est pas français.

P. 172-174. L'auteur consacre une page et demie à l'affaire Favras, en quoi il a doublement tort, d'abord parce qu'il n'en dit rien que nous ne sachions; ensuite parce que, si cette affaire intéresse particulièrement l'histoire du comte de Provence, la princesse y fut aussi complètement étrangère que vous et moi.

---

1. André Lesort. *Le pavillon de Madame à Montreuil* (Extait de la *Revue de l'histoire de Versailles et de Seine-et-Oise*) 1913, in-8, 22 pages.

P. 177. M. de Reiset fait ici allusion à « la causticité aimable » de la comtesse de Provence. Cependant n'avait-il pas prétendu tout-à-l'heure qu'une des qualités de son esprit était la bienveillance? Et comment peut-on dire de la causticité qu'elle est aimable?

De même, p. 194, lorsque Mme de Gourbillon nous est dépeinte comme une femme « autoritaire et voulante », un de ces adjectifs ne suffisait-il pas, d'autant plus que l'autre est d'un français plus que douteux.

P. 198. Au lieu de *Légugé*, lire *Ligugé*.

P. 201. Note : « Arch. nat., T. 4730. Sûreté générale. » Il y a ici sûrement une erreur.

P. 207. Après avoir reproduit un billet de Madame relatif à la dame Gourbillon, l'auteur le fait suivre de cette fière référence : « Archives du vicomte de Reiset, au château de Vic-sur-Aisne. » Non. Il fallait dire simplement : « Collection d'autographes de ... », et supprimer le château.

P. 216. Il paraît que la principale pièce de l'appartement de Mme de Gourbillon, rue des Quatre-Nations, n° 9, était « tendue d'un papier fond gris à carreaux verts » ! Et comme l'auteur suppose sans doute que nous en voulons savoir davantage, il ajoute que cette pièce était « précédée d'une antichambre et séparée par un grand passage de la chambre du précepteur du jeune Gourbillon »!! Ne demandez pas en quoi ces détails contribuent à nous faire connaître Mme de Gourbillon et à expliquer l'étrange ascendant de cette femme sur la comtesse de Provence. Non; l'auteur les étale uniquement pour le plaisir de nos yeux, car ils ne servent à rien.

Cependant si M. de Reiset mérite quelque reconnaissance, c'est à cause de ses deux chapitres sur cette Gourbillon. Il y établit, avec preuve à l'appui, 1° que le vice secret de la comtesse de Provence était l'alcoolisme; 2° que Mme de Gourbillon, loin de le favoriser en procurant à sa maîtresse des spiritueux, comme elle en était accusée, l'avait au contraire combattu, en lui préparant des potions calmantes; de là un quiproquo, et de là les scènes scandaleuses qui s'en étaient suivies. Les preuves produites par M. de Reiset semblent très acceptables. Mais c'est déplacer le problème, ce n'est pas le résoudre. Si l'attachement inconcevable de la comtesse de Provence pour sa lectrice n'avait pas pour cause une passion inavouable, comme le bruit en était parvenu jusqu'à nous, encore une fois comment expliquer qu'une princesse de si haut lignage, qu'une femme dont son historien vante tant l'intelligence et la pénétration, se soit abaissée ou aveuglée jusqu'à prendre pour inséparable compagne une créature d'aussi humble extraction, dont le commerce était aussi compromettant, l'humeur aussi acariâtre que Mme de Gourbillon? Une telle liaison était avilissante. Rien ne la justifie.

A propos de l'accueil fait à Coblentz aux frères de Louis XVI émi-

grés par l'électeur de Cologne, Clément-Wenceslas, l'auteur nous entretient longuement de divers membres de la maison de Saxe à laquelle appartenait l'électeur. Ces Saxons étaient parents du comte de Provence par sa mère, morte d'ailleurs depuis plus de vingt ans. Mais ils n'eurent avec Madame aucune relation particulière. Au contraire, cette princesse, froissée des égards accordés à Mme de Balbi, favorite de son mari, s'isola à Coblentz, comme elle l'avait fait à Versailles; l'auteur l'avoue lui-même, p. 261-262. Dès lors, tout ce passage sur les princes saxons est encore un hors-d'œuvre.

Ce n'est pas la seule observation à laquelle donne lieu le récit du séjour de Madame à Schœnbornlust. Après avoir rappelé « les infidélités de Monsieur, dont le culte pour Madame de Balbi se manifeste ouvertement à toute heure, et dont les empressements éclatent (*sic*) à tous les yeux », M. de Reiset, sans doute pris de remords, dit exactement le contraire, dès la phrase suivante : « Le prince est au surplus [pourquoi *au surplus?*], trop habile et trop soucieux de convenances, pour ne pas en user avec Madame de la manière la plus courtoise en toute circonstance, et pour ne pas employer vis-à-vis d'elle les formes les plus bienséantes. » Ainsi, reprenant les expressions mêmes de l'auteur, il y a de l'habileté, de la convenance, de la bienséance, pour un mari, sa femme présente, à manifester ouvertement à toute heure son culte pour sa maîtresse, à faire éclater ses empressements pour elle à tous les yeux? Mais c'est là, sans doute, de la grande morale, de la morale de princes, à laquelle, nous autres bourgeois, nous ne pouvons rien comprendre.

Cependant si cette digne épouse supportait, à Coblentz, les infidélités de son époux avec une aussi froide dignité que M. de Reiset nous l'assure (p. 262), elle n'en partageait pas moins la furieuse passion de son heureuse et brillante rivale pour les jeux de hasard (p. 264). Il ne lui en coûtait rien d'avoir Mme de Balbi pour partenaire à l'ombre (*sic*, pour l'hombre), au cavagnole, au pharaon, au loto dauphin. M. de Reiset n'aurait-il point, par hasard, un peu flatté son héroïne?

Bien que M. de Reiset se prévale de la faveur qui lui a été accordée de prendre connaissance du journal de deux princes de Savoie, dont la communication a été rigoureusement interdite à tout autre qu'à lui (p. 279), il nous y renvoie : « Voyez le Diario de Ch.-Félix et celui du comte de Maurienne », dit-il dans une note de la page 281. Ce renvoi à une source inaccessible, est-ce une naïveté ou une cruauté?

P. 299 : « Madame correspond avec son époux (elle est à Turin, lui à Vérone), et les lettres qu'ils échangent témoignent des rapports les plus affectueux. » Or, de ces lettres échangées, on ne nous donne que celles de Monsieur. Et voici comment il y témoigne son affection à sa femme. Dans la première, il annonce qu'il prend moins de tabac qu'autrefois ou du moins qu'il n'en puise plus à la tabatière de tous. Dans la deuxième il n'est question que de la supériorité maritime des

Anglais sur les Français. Dans la troisième, Monsieur approuve Madame de ne pas trop promettre de places tant qu'ils ne seront pas rentrés en France. La quatrième est relative à son fameux manifeste, et à un rhume qu'il a attrapé. Dans la cinquième (que M. de Reiset trouve de plus en plus affectueuse), Monsieur, partant pour l'armée de Condé, exprime le regret d'avoir quitté l'Italie sans être allé revoir sa femme (ce qui était pourtant bien facile). Là-dessus, il déclare qu'il l'aime et qu'il l'embrasse de tout son cœur. Comme le comte de Provence, M. de Reiset se contente, on le voit, à peu de frais.

P. 305 : « Elle *allait aller* rejoindre Louis XVIII... »

P. 323 : « Il [Monsieur] s'était empressé de rappeler à Madame Royale que Louis XVI et Marie-Antoinette avaient été les premiers à désirer une semblable union, et qu'elle obéirait au vœu de ses parents en épousant le duc d'Angoulême. » M. de Reiset ne sait-il pas que c'est là une invention de Monsieur?

P. 366 : « Une gravure bien connue... montre le vieux roi s'avançant péniblement dans la neige. » Le comte de Lille venait seulement d'avoir quarante-cinq ans.

P. 417 : « La mort de la reine jeta le deuil dans le château. » On voudrait le croire, mais vu les antécédents conjugaux du roi et de la reine, M. de Reiset nous permetra d'en douter, jusqu'à plus ample informé.

P. 431-432. L'auteur termine son livre par un paragraphe d'une vingtaine de lignes qui résume son gros livre. Il y reconnaît que la comtesse de Provence a passé presque ignorée dans l'histoire. Quelle indiscrétion de l'avoir tirée de ce juste et volontaire oubli!

Eugène Welvert

Mazzoni (Guido.). **Poesie**, 5ᵉ édit. revue et augmentée. Bologne, Zanichelli, 1913 In-8ᵉ de 518 p.

L'Université a produit chez nous dans ces quarante dernières années quelques poètes distingués; mais le plus grand nombre de ses membres s'en tient à la prose. En Italie et l'on ne s'en étonnera pas, il n'est presque pas de maître qui ne rime au moins dans l'intimité ; durant toute notre génération, le plus grand poète y a été, on le sait, un professeur de Bologne ; et voici un volume de vers parvenu à sa 5ᵉ édition qui émane d'un des plus savants, des plus brillants professeurs de l'Italie, M. G. M., de l'Institut des Études Supérieures de Florence.

Ce recueil comprend des morceaux très divers, mais on y retrouve dans les genres les plus opposés le professeur au sens le plus honorable du mot; d'une part, ce sont des tableaux historiques inspirés par une profonde connaissance du passé, d'autre part les méditations morales d'un homme qui a charge d'âmes. Les pièces ne sont

pas longues; peu de récits, peu d'allusions aux évènements politiques [1], mais aucune n'est banale ni vide. De plus, l'auteur versifie avec une rare aisance soit en sonnets avec ou sans queue, soit en *rime obbligate*, soit en vers purement rythmés et, mérite plus rare en Italie, il a le don de la clarté perpétuelle. Enfin il sait tout dire poétiquement, il n'ajuste pas des périphrases élégantes sur des pensées prosaiques, il pense en poète.

Les premiers morceaux, d'un sentiment payen, ne sont pas, du moins à mon sens, les plus heureux. Un poète a le droit de glorifier Vénus (n° IV), mais non Phryné (n° III); c'est commettre le Christ que de lui montrer les vomissements de Tibère (VII) ; certains tableaux rapides passent si vite devant nos yeux éblouis que nous n'avons pas le loisir de nous intéresser aux personnages (V). Mais l'auteur se relève quand il arrive au moyen-âge : la bataille de Monteaperti, la vision de Jean de Procida sont des pages pleines de couleur et de vie.

Toutefois l'originalité de M. M. est dans les fantaisies humoristiques (A propos de Haydn, la vie est une mer de folie : les secrets de l'amoureux ébruités par toute la nature et par lui-même, XVII ; Espérance qui murmure sous cape contre Expérience et qui entendra bientôt ses filles murmurer contre elle ; le réveil-matin qui, en s'écoutant, se croit un poète inspiré, et par là fait dire à un poète « Je me flatte de même, mais désormais on n'en saura rien » ; le savant qui meurt oublié, mais dont les mots incisifs surnagent anonymes, dont un écrit suggère tour à tour à un même homme des mémoires pédants et des idées utiles, dont quelques maximes conduisent une belle âme à toute une vie de dévouement, XXXII. — V. encore le *Menuet*, XVIII). Il y a q. q. dialogues ou saynètes des mieux venus. Dieu avertit Adam des souffrances qui l'attendent : Adam demande à rentrer dans le néant ; le Créateur lui offre la femme : Adam répond qu'il ne veut pas de caprices, de *modes nouvelles*, de miaulements dans un berceau ; Dieu lui offre un ami ; Adam consent à essayer, p. 432 sqq. Voir surtout *Vittoria Savorelli*, p. 14-88, Nouvelle en forme de dialogues où l'on n'entend jamais qu'un des interlocuteurs lequel change plusieurs fois, et où; sans ombre d'obscurité, un comte libertin, une courtisane amoureuse, un oncle entiché de sa noblesse et de sa fortune, une chaste victime de l'égoïsme mondain et une naïve femme du peuple nous font suivre des scènes fringantes à dénouement pathétique.

La longue maladie par où a passé M. M. et durant laquelle, paraît-il, la sympathie de ses amis ne fut pas toujours sincère, lui a laissé de tristes souvenirs, d'où naissent q. q. velleités de découragement (V. p. ex. *Couronne de laurier*, p. 39). Mais d'ordinaire sa

1. Quelques pièces contre l'Autriche, p. 282-3, 285-8, 289, 291, 292, 297 ; et sur le combat de Dogali. D'autres expriment, peu nettement d'ailleurs, les opinions philosophiques de l'auteur. Il est à remarquer, chez un libéral italien, qu'une seule p. 464, attaque le clergé.

poésie est gracieuse, souriante, éminemment spirituelle. C'est quelquefois du meilleur Métastase : on songe aux célèbres stances à Nice.

Personne ne demandera compte à M. M. des heures qu'il dérobe à l'érudition. Puisse sa séduction opérer utilement sur le Sénat Italien dont il fait partie !

Charles DEJOB.

— Un *Repertorium* griechischer Wœrterverzeichnisse und Speziallexica de M. H. Schœne, Leipzig, 1907 (0 m. 60), ayant eu du succès, on lui donne ici un pendant qui rendra aussi des services : même titre, sauf l'adjectif, qui est ici : *lateinischer* ; même prix : 22 pf. ; l'auteur cette fois est M. Paul Rowald. Le travail de l'auteur a été encouragé par Norden et par Meister. Par un simple coup d'œil sur la liste des auteurs, on verra qu'il en est encore un bon nombre où notre seule ressource se trouve dans les Index des éditions ad usum Delphini ou encore dans les Lemaires. — É. T.

— Nous avons reçu *Die Theologie der Gegenwart*, VIII Jahrgang (1914), Heft 1. (Leipzig, Deichert). Le fascicule contient un article de M. R. GRÜTZMACHER, *Systematische Theologie*, revue de travaux théologiques publiés récemment en Allemagne, avec un supplément par M. C. DYMLING, sur les travaux de même ordre qui ont paru dans les pays scandinaves. — Heft 2. *Praktische Theologie*, par M. A. UCKELEY, analyse de travaux récents sur le sujet. — A. L.

— Au *Handbuch zum Neuen Testament* de M. H. LIETZMANN a été annexée une explication morale des textes par M. F. NIEBERGALL. Ce commentaire, dont nous avons annoncé en temps opportun les différentes parties, aura trouvé en Allemagne auprès du clergé protestant, auquel il s'adresse particulièrement, un accueil favorable, puisque nous le voyons paraître en seconde édition (*Praktische Auslegung des Neuen Testamentes für Prediger und Religionslehrer*. Tübingen, Mohr, 1914 ; gr. in-8°, VII-608 pages). — A. P.

— L'ouvrage de M. P. LORETTE, *Notre Église* (Paris, Bloud, 1914 ; in-16, VI-392 pages), se présente comme « lectures historiques », il aurait fallu dire plutôt édifiantes, sur les moments ou les aspects importants de l'histoire de l'Église catholique depuis les origines jusqu'à nos jours. Ouvrage de seconde main, d'après des historiens contemporains assez bien choisis, mais de l'esprit qu'il fallait pour le but que se proposait l'auteur. — A. F.

— Numéros spécimens d'une revue de théologie évangelique, *Neue kirchliche Zeitschrift*, dirigée par M. W. ENGELHARDT, avec le concours de MM. T. v. Zahn, H. v. Bezzel, etc. (Leipzig, Deichert). Le fascicule de février 1914 contient : D. MAHLING, *Volkskirchche, Volksseele, Volksseelsorge, Volksmission*. — E. KOERNER, *D. Er. Albers Lehre von der Ehe*. — J. KUNZE, *Glaube und Geschichte*. — Dans le fascicule de mars : P. WAPLER, *Die Genesis der Versöhnungslehre Johannes von Hofmanns*. — SCHOLZ, *Die Aufgaben des evangelischen Predigtamtes in den Gemeinden der Gegenwart*. — H. KÜHN, *Das Problem der Bergpredigt*. Dans ce dernier article il ne s'agit pas du problème critique ou historique mais de l'interprétation morale à donner au discours sur la montagne. — A. F.

— Sous ce titre, *L'entretien de Jésus avec le jeune homme riche*, par l'abbé G. DAVOT, (Paris, Bloud, 1913, XXXII-278 pages), des amis de l'auteur ont réuni, en les faisant précéder d'une notice biographique, des discours et plans d'instructions, principalement pour retraites de jeunes gens. Nous ne pouvons donc signaler ici

ce livre que pour son intérêt documentaire, comme un spécimen très intéressant de l'enseignement religieux et moral qui se donne actuellement dans les collèges catholiques. — A. L.

— *Die Staatswissenschaften und ihr Standort im Universitätsunterricht* (Munich, Lindauer, 1913, 27 p.) est le discours rectoral de M. G. de Mayr, prononcé le 6 décembre 1913 devant le nouveau roi de Bavière, qui étudia lui-même à cette université de Munich et en est, depuis plus de 40 ans, docteur *honoris causa*. Après avoir passé une revue rapide des sciences auxiliaires (statistique, économie nationale, histoire et géographie économique, organisation et assurance du travail etc.) l'auteur caractérise et apprécie les sciences politiques proprement dites tant au point de vue sociologique qu'au point de vue juridique, et termine par quelques considérations pratiques sur l'étude de ces disciplines et par des conseils et encouragements aux étudiants. — Th. Sch.

— M. Jules Ronjat nous décrit *Le développement du langage observé chez un enfant bilingue* (Champion, 1913, 157 p.) et veut ainsi fournir une réponse documentée à M. Meillet qui se demandait « comment se comporterait un enfant mis en présence de deux langues distinctes qu'on lui parlerait également ». Il a pris pour objet de ses expériences inédites son propre fils né le 30 juillet 1908 et auquel son père a toujours parlé français, et sa mère l'allemand. Les résultats obtenus sont comparés (§ 58) avec ceux qu'on a constatés chez un autre enfant devenu bilingue par une autre méthode. Le bilinguisme ne semble pas avoir retardé l'acquisition d'une prononciation correcte (§ 33). Un Appendice donne des Notes sur le développement intellectuel général du sujet observé, communique les procédés graphiques employés, enfin dresse un répertoire des définitions phonétiques et des principaux mots employés par l'enfant. C'est certainement une bien curieuse et rare expérience que M. R. a faite là avec une patience et une minutie dignes d'admiration. — Th. Sch.

— La 2e série des *Fortbildungskurse für Kommunal - und Sozialbeamte* organisés par la Haute-École d'administration communale et sociale de Cologne est intitulée *Die neuen Aufgaben der Sozialversicherung in der Praxis* (Mohr, 1913, xxiv-337 p. 6 M.) et traite des lois sur l'assurance des employés dans des articles dont voici les auteurs et les titres : *Grundsätzliche Organisationsfragen der Sozialversicherung* (Moldenhauer), *Die Organisation der Krankenkassen und die Aufgaben der Praxis* (Stier-Somlo), *Die Krankenversicherung der « besonderen Berufszweige » nach der Reichsversicherungsordnung 9416-494* (Spielhagen) ; *Neuerungen im Verfahren der Unfallversicherung nach der RVO* (Lohmar) ; *Streitfragen im Angestelltenversicherungsrecht* (Stier-Somlo) ; *Die Stellung der Frau in der RVO* (Marie Baum), *Die Kassenangestellten auf Grund der RVO* (Eisenhuth), *Schadenverhütendes Wirken in der deutschen Arbeiterversicherung* (Kaufmann), *Die Nutzbarmachung der RVO für das Land* (Schmittmann), *Die Hilfsmittel der Trinksuchtbekämpfung u. der Trinkerfürsorge in der RVO u. in dem Privatangestallten = Versicherungsgesetze* (Schellmann), *Die Arztfrage in der RVO* (Mugdan et Wandel en 2 articles distincts), *Die Belastung der Industrie durch die Sozialversicherung* (Schweighoffer), *Die Bedeutung der sozialen Gesetzgebung für die Volkswirtchaft* (Giesberts) et *Die Volksversicherung als Ergänzung der Sozialversicherung* (Rose). Rappelons que le titre général de ces séries de cours est *Die Praxis der kommunalen u. sozialen Verwaltung* et ajoutons que les p. xvi à xxiv donnent la bibliographie des différents sujets traités. — Th. Sch.

— La *Grundlegung der Soziologie der Rechts* (Munich et Leipzig, Duncker et Humblot, 1913, 409 p. 10M.), par M. Eug. Ehrlich, qui a écrit sa Préface à Paris à Noël 1912, peut se résumer en cette phrase. Aujourd'hui, comme toujours d'ailleurs, l'évolution du droit dépend moins de la législation, de la jurisprudence et de la juridiction (*Rechtsprechung*) que de la société elle-même. Et l'auteur n'hésite pas à admettre qu'il est impossible de jeter, au dehors de cette thèse, des assises quelconques d'une sociologie du droit. Il part de cette idée que, tandis que toutes les autres professions se sont dégagées de l'empirie pour arriver à une activité rigoureusement scientifique, la jurisprudence n'a pas encore réuni à séparer, dans son domaine, la science de la pratique ou du moins n'a pas encore fini de le faire. — Th. Sch.

— Le 3ᵉ fascicule du t. IV des *Abhandlungen der Fries'schen Schule* (Gœttingue, Vandenhoeck et Ruprecht), comprend les trois travaux suivants : 1° Otto Meyerhof (Kiel), *Zur Energetik der Zellvorgänge* (1913, 32 p. 1M.), conférence prononcée à Kiel le 31 juillet 1913, qui développe ces deux thèses : d'une part, la loi de la conservation de l'énergie ne dit rien de la façon dont l'énergie chimique se transforme en chaleur; d'autre part, l'égalité du contenu en énergie de la nourriture et de la chaleur dégagée dans l'organisme adulte ne dit rien d'éventuels apports ou transformations d'énergie dans la construction des cellules et dans l'économie de chaque cellule, mais indique seulement la résultante de tous les changements, maintenue en équilibre dans l'animal entier. Ces deux questions sont connexes et l'auteur les combine dans sa discussion. — 2° Paul Bernays (Zurich), *Uber die Bedenklichkeiten der neueren Relativitähtheorie* (1913, 24 p. 80 Pf.), remaniement d'un discours prononcé en juin 1911, en trois parties; Motifs en faveur de la théorie de relativité, son contenu et ses conséquences, position de l'auteur vis-à-vis de cette théorie, dont l'appréciation peut s'identifier avec l'appréciation de la théorie de Lorentz. — 3° Léonard Nelson, *Die kritische Ethik bei Kant, Schiller und Fries* (1914, xiv-201 p. 5 M.). Cette « révision des principes éthiques » envisage successivement les progrès, les lacunes et les conséquences de ces lacunes dans les systèmes de morale chez Kant, Schiller et Fries. A noter cette réflexion de l'Avant-propos (p. vii) : Jamais autant qu'en ce moment, la vie elle-même n'a offert à la philosophie une telle surabondance de problèmes importants et féconds; et jamais pourtant la philosophie, celle du moins qui jouit des faveurs de l'opinion publique, ne s'est montrée, en face des questions réelles de son époque, non seulement aussi impuissante, mais même aussi indifférente. — Th. Sch.

ERRATUM

N° 19, p. 367 (n° du 9 mai), lire au lieu de « l'hypothèse comme » *l'hypothèque connue*.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — 6 juin — 1914

Es-Sam'âni, p. Margoliouth. — Dussaud, Introduction à l'histoire des religions. — Masorètes de l'Orient, p. Kahle. — Le poème de Job, trad. King. — Le Cantique des Cantiques, p. Cannon. — Hunt, Wilamowitz, Robert, Terzaghi, Les Ichneutes. — R. de Pöhlmann, Dissertations. — Patin, Etudes sur Sophocle. — Schanz, Littérature latine, IV 1. — Lettres d'Atticus, p. Santi Consoli. — Wieland, L'autel chrétien. — Arnold, le chiffre Sept, p. Polzer-van-Kol. — E. W. Helmrich, Histoire du cœur dans le drame allemand. — Steinhausen, Histoire de la civilisation allemande, II. — M. de Boehn, La mode au XVIII[e] siècle. — A. Meyer, La fête de Noël. — Pohl, Un institut étranger. — Ackermann, Un séminaire de langues vivantes. — Salembier, Pierre d'Ailly et la découverte de l'Amérique. — H. Cordier, Mélanges américains. — Philippson, Le domaine de la Méditerranée, 2[e] ed.

The Kitab al Ansab **of 'Abd al-Karim ibn Muhammad al-Sam'âni**, reproduced in fac-simile from the manuscript in the British Museum Add. 23, 355, with an introduction by D. S. Margoliouth (*Gibb Memorial Series*, t. XX). — Leyde et Londres, Brill et Luzac, 1912 ; 1 vol. grand in-8°, 7 pages et 603 feuillets. — Prix : 1 liv. st.

Depuis longtemps la publication du dictionnaire des adjectifs ethniques d'es-Sam'âni était chose désirée par les orientalistes, car le sec abrégé de Soyoûti ne pouvait plus contenter personne ; on savait la richesse d'informations à tirer du vaste travail d'es Sam'âni, mais personne n'osait entreprendre une publication critique qui aurait demandé un nombre considérable d'années pour être menée à bon terme. Les administrateurs du fond Gibb ont pris le seul parti qui pouvait mener à mettre rapidement le texte entre les mains des chercheurs, celui d'en publier tel quel, par les procédés phototypiques, le manuscrit que possède le British Museum.

M. Margoliouth, avec sa compétence incontestable, a écrit une préface de quatre pages contenant les renseignements indispensables sur les ouvrages qui on précédé et suivi celui-ci ; il n'y en a qu'un d'antérieur, celui d'Ibn-el-Qaïsarâni, les deux postérieurs sont l'abrégé fait par Ibn-el-Athîr (à la bibliothèque de Berlin) et le *Lobb el-Lobâb* de Soyoûtî, publié par Veth. On y trouvera également des renseignements biographiques sur l'auteur, né à Merv en 506 (1112) de l'hégire, mort dans la même ville en 562 (1167) ; grand voyageur, il visita Bagdad, la Syrie jusqu'à Saïda, le Hedjaz.

Le manuscrit n'est pas daté ; il est de plusieurs mains différentes. L'édition en est la reproduction exacte ; M. Ellis, qui en a surveillé

l'impression, s'est borné à y ajouter une foliotation et à indiquer, en marge, le commencement de chaque article par un petit rond; cela facilitera quelque peu les recherches, en l'absence des têtes de chapitre à l'encre rouge qui aident à s'orienter dans les manuscrits des pays musulmans.

Cl. Huart.

Introduction à l'histoire des religions, par R. Dussaud. Paris, Leroux, 1914; in-18, 292 pages.

MM. Dussaud et Alphandéry entreprennent la publication d'une « bibliothèque historique des religions », et, comme il était naturel, ils donnent en premier volume une « introduction à l'histoire des religions ». Cet ouvrage contient des indications sommaires sur certaines définitions et théories de la religion, sur l'âme, les dieux, les représentations matérielles (fétiches, amulettes, etc.), le sanctuaire, le sacrifice, — c'est le thème qui a été le plus développé, — la prière, les morts et leur culte, l'initiation et les fêtes, les tabous et le péché, les mythes et les dogmes, les notions morales. Il était assez difficile de traiter tant de sujets en si peu de pages et de pages qui ne sont pas grandes. Certains chapitres, notamment celui de la prière et celui des idées morales, peuvent sembler un peu courts. Mais ce qui frappera sans doute le plus le commun des lecteurs qui suivent d'un peu près ces sortes d'études, c'est que M. D., pour écrire une introduction à l'histoire des religions, se soit cru obligé, non de formuler quelques considérations sur la méthode et d'exposer les résultats acquis, mais de construire lui-même une théorie de la religion, et sur une seule idée systématique dont son « introduction » n'est que le développement. M. D. n'a pas été séduit par le *totem* ni par le *tabou*, mais il s'est laissé gagné par le *mana*, qui serait, selon lui, le principe de vie, et il nous apprend (p. 290) « qu'une religion est constituée par un ensemble organisé de croyances et de rites qui se propose d'accroître et de perpétuer le principe de vie de l'individu, du groupe et de la nature ».

Peut-être serait-il malaisé de dire à quelle religion cette définition pourrait convenir : pas au bouddhisme du Bouddha, qui ne songeait à rien moins qu'à perpétuer par des croyances et des rites le principe de vie, etc.; pas au christianisme, qui est bien préoccupé d'assurer l'immortalité bienheureuse des individus, mais qui ne se soucie pas autrement du « principe de vie » comme tel, ni de ses manifestations dans la nature; en général, pas aux religions qui s'assignent comme fin principale le bonheur éternel des hommes, vu que ces religions ne considèrent pas les vies humaines comme les parcelles d'une vie unique, identique, au fond, dans les hommes et dans la nature, et que la religion servirait à accroître; pas aux cultes dits primitifs ni même

aux cultes nationaux de l'antiquité, où l'on ne rencontre pas souvent « un ensemble organisé de croyances », et qui, s'ils ont incontestablement pour objet de procurer la subsistance et la prospérité des individus et des groupes en mettant en mouvement les puissances de la nature, ne s'inquiètent pas vraiment « d'accroître et de perpétuer le principe de vie ». L'on fait ce qu'on croit nécessaire pour obtenir bonne chasse, bonne pêche, bonne récolte, succès à la guerre, donner la paix aux morts et l'avoir de leur part; on voit des vies un peu partout et l'on se gouverne en conséquence. Quant au principe de vie qui est dans chaque individu, et dans chaque groupe, et dans la nature, c'est affaire de philosophie, non de religion.

Et la philosophie de M. D.. au lieu de coordonner et d'éclairer les faits qu'il faudrait d'abord montrer tels qu'ils sont, avant d'en proposer l'explication, contribue parfois à les obscurcir. On devrait reprendre page par page, presque phrase par phrase, l'exposé de M. D., si l'on voulait rétablir l'état réel et historique des nombreuses questions qu'il traite d'ailleurs avec beaucoup de compétence et une information très étendue. Il y a sous son « principe de vie » une grosse équivoque à la faveur de laquelle les religions supérieures ont l'air d'avoir tout à fait le même objet que les cultes inférieurs et pouvoir être rangées avec ceux-ci sous la définition qu'on a vue plus haut. Par exemple, de *Colossiens*, III, 4 : « Le Christ... notre vie », M. D. infère que, pour saint Paul, Dieu est le principe de vie du groupe des fidèles. Mais Paul n'identifie pas le Christ à Dieu, et la vie dont il parle n'a guère de commun que le nom avec le principe de vie dont parle M. D. — Qu'on nous permette cette simple réflexion : la science des religions gagnera peu à s'émanciper des dogmes théologiques, si elle s'impose à elle-même des dogmes aussi absolus et plus étroits que ceux des confessions religieuses.

Alfred Loisy.

Masoreten des Ostens. Die ältesten punktierten Handschriften des Alten Testaments und der Targume, herausgegeben und untersucht von P. Kahle. Leipzig, Hinrichs, 1913; in-8°, xxx-240 pages et 16 tables phototypiques.

Travail très méritoire et très utile sur la tradition massorétique du texte de la Bible hébraïque chez les Juifs de Babylone. L'auteur a déjà publié, en 1902, un travail sur le même sujet (*Das masoretische Text des Alten Testaments nach der Ueberlieferung der babylonischen Juden*) d'après les fragments d'un ms. des Hagiographes à ponctuation supralinéaire qui présentait des particularités importantes pour la morphologie de l'hébreu. Depuis il a pu étudier d'autres témoins, dont plusieurs récemment connus, de cette ponctuation orientale, en tout plus de soixante mss. Ces témoins offrent eux mêmes entre eux beaucoup de variantes, mais ils ne laissent pas de représenter ensemble une tradition qui s'oppose à la tradition tibérienne

ou occidentale. Il en est qui accusent une influence de cette massore, par laquelle la ponctuation babylonienne a été finalement supplantée et éliminée à partir du xe siècle, M. Kahle reproduit une série de ces fragments (cinquante-deux) se rapportant à différents livres de la Bible hébraïque et dont la plupart présentent le texte biblique accompagné du targum ; après description des mss., il formule ses conclusions sur la ponctuation orientale, sur l'hébreu et sur les targums ponctués selon cette tradition. Les mss. se partagent en deux groupes principaux, dont l'un donne une ponctuation plus simple, l'autre une ponctuation plus compliquée, celle-ci étant probablement sortie de celle-là, et les deux ayant ensuite coexisté. M. K. se défend de rechercher l'origine du système le plus simple, parce qu'il faudrait rechercher en même temps l'origine de la ponctuation tibérienne, et il se borne à signaler les particularités de la ponctuation babylonienne. Si minutieuses que ces observations puissent paraître, elles ont pourtant leur intérêt, notamment celle qui concerne la prononciation des voyelles *a* et *o* dans la tradition de Babylone et dans celle de Tibériade. On appréciera aussi les remarques sur l'hébreu (formes verbales et formes nominales) et sur la langue des targums dans la tradition orientale.

A. L.

The Poem of Job translated in the metre of the Original by E. G. King. Cambridge, University Press, 1914; in-8°, xii-116 pages.

The Song of Songs edited as a dramatic poem by W. W. Cannon. Cambridge, University Press, 1913; in-8°, viii-158 pages.

M. King a voulu donner de Job une traduction anglaise qui suivrait non seulement le parallélisme mais le mètre de l'original. Cette traduction rend en effet assez bien le rythme de la poésie hébraïque, fondé sur l'alternance des syllabes toniques et des syllabes non accentuées. Les discours d'Élihu sont renvoyés en appendice. Dans les endroits où il adopte une autre leçon que celle de la Massore, M. K. fait ordinairement siennes des corrections déjà proposées. Son travail pourra faire admirer en meilleure connaissance de cause le livre de Job à un plus grand nombre de lecteurs non hébraïsants.

L'idée de voir dans le Cantique des cantiques un petit drame a eu autrefois d'illustres avocats; mais elle est, depuis un certain temps, abandonnée de la plupart des exégètes. M. Cannon entreprend de la faire revivre, tout en admettant que le Cantique n'est pas une pièce qui aurait été destinée à être jouée; ce serait un poème dramatique. Mais le Cantique n'est pas dans le cas de Job, où les personnages sont nommément présentés; le Cantique est lyrique, non dramatique. L'hypothèse de chants de noces reste la plus vraisemblable; l'unité de rédaction vient de ce que le recueil n'est pas une compilation faite au hasard, mais une série de chants transmis par la même voie tradi-

tionnelle, si toutefois ils ne proviennent pas d'un seul auteur. Le petit roman, qu'admet M. C., de la fille de Sunem remarquée par Salomon et enlevée pour le harem royal, d'où l'on peut espérer qu'elle sortira pour rejoindre l'amant qu'elle avait au village, peut être gentil, mais il ne s'impose pas. Les chants deviennent un long quiproquo s'il faut qu'à toutes les avances du prétendu Salomon la jeune fille réponde par un tendre appel à l'ami absent. Nonobstant la mention de Thirza (VI, 4), il est bien risqué de faire remonter la composition du Cantique jusqu'au règne de Baasha d'Israël (914-902 av. J.-C.).

A. L.

Tragicorum graecorum fragmenta papyracea nuper reperta recognovit brevique adnotatione critica instruxit A. S. Hunt. Oxford, Clarendon, 1912; XII p., le reste non paginé (*Script. class. bibl. Oxoniensis*).

U. von Wilamowitz-Möllendorff, **Die Spürhunde des Sophokles**. Leipzig-Berlin, Teubner, 1913; 28 p. (Tir. à part des *Neue Jahrb. f. das klass. Altertum, Gesch. und deutsche Literatur*, t. XXIX).

Die Spürhunde, ein Satyrspiel von Sophokles, für die Aufführung des Lauchstedter Theatervereins im Juni 1913 frei übersetzt und ergänzt von C. Robert. Berlin, Weidmann, 1912; 24 p.

Die Spürhunde, ein Satyrspiel von Sophokles, frei übersetzt und ergänzt von C. Robert, 2e éd. revue et augmentée, 2 planches, 12 figures dans le texte et 2 vignettes. Berlin, Weidmann, 1913; 43 p.

Sofocle, I Cercatori di traccie, dramma satiresco, con introduzione, testo, traduzione e commento per cura di N. Terzaghi. Florence, Sansoni, 1913; VIII-149 p.

Depuis la première publication des Ἰχνευταί de Sophocle, dans les *Oxyrynchus Papyri IX*, plusieurs savants se sont occupés de la pièce soit pour en donner un texte révisé, soit pour la traduire, soit encore pour en étudier la composition et en reconstituer les parties manquantes. La *Revue critique* a reçu communication de quelques-uns de ces travaux, que nous signalons aujourd'hui à l'attention des lecteurs[1]. Le premier éditeur lui-même, M. Hunt, en a publié une édition nouvelle dans un volume de la *Bibliotheca Oxoniensis*, intitulé *Tragicorum graecorum fragmenta nuper reperta*. L'aspect du papyrus est clairement montré par l'annotation critique, mais M. H. n'a pas jugé à propos d'y répéter les noms des savants dont les restitutions ont comblé les lacunes du texte original. Ce n'est pas seulement, du reste, dans cette publication des *Ichneutes* que réside l'intérêt du volume; ce qu'appréciera l'helléniste, c'est d'avoir sous la main, dans un volume unique, les fragments des tragiques grecs récemment découverts en Égypte, et qui ne sont pas dans la deuxième édition de Nauck. De Sophocle, nous avons ici, avec les *Ichneutes*, les fragments de l'*Eurypylos* et de l'Ἀχαιῶν Σύλλογος; d'Euripide, les fragments d'*Hyp-*

---

1. Nous avons parlé de l'ouvrage de M. Diehl, *Supplementum Sophocleum*, qui contient les *Ichneutes*, dans la *Revue* du 31 janvier.

sipyle, des *Crétois*, de *Mélanippe* δεσμῶτις ; en outre, quelques morceaux d'un drame satirique dont le titre et l'auteur sont inconnus. C'est un nouveau service rendu par M. Hunt à la littérature grecque ; on ne les compte plus.

Immédiatement après la publication des *Oxyr. Pap. IX*, M. von Wilamowitz écrivit pour les lecteurs des *Neue Jahrbücher* une notice sur les *Ichneutes*, précédée de quelques mots sur l'*Eurypylos*. Après une brève analyse de la partie conservée, il rapporte la pièce à la jeunesse de Sophocle, d'après l'examen de la versification, de la langue et surtout de la technique, à propos de laquelle il fait de fines remarques. Il étudie le rôle de Silène et son costume, et ajoute quelques observations très saines sur l'origine de la tragédie selon Aristote, et sur les hypothèses qui sont mises en avant depuis quelque temps ; on notera cette phrase, qui est à la fois un avertissement et un conseil : « Rêver n'est pas interdit, à condition de ne pas toucher aux faits dûments établis ; autrement, c'est vouloir restituer une inscription en changeant les lettres qui en subsistent. »

M. Carl Robert, de son côté, traduisait en vers les *Ichneutes*, en vue d'une représentation au théâtre de Lauchstedt. Cette traduction, quoique assez libre, ne s'écarte cependant pas trop du texte, et les restitutions des passages mutilés sont en général très plausibles. Mais M. R. s'en était tenu d'abord au texte du papyrus ; il avait terminé sa traduction aux derniers mots de la nymphe Cyllène, dans lesquels il voit une menace à l'adresse des satyres, et s'était contenté de cette indication scénique : « le reste, qui se laisse facilement conjecturer d'après l'hymne homérique à Hermès, doit être représenté en pantomime. » C'est ce qui avait eu lieu déjà pour les représentations de Ménandre en 1908. Mais dans la crainte que cela ne fût mal compris d'une partie du public, il restitua la fin de la pièce dans une seconde édition. Il est inutile de faire ici des hypothèses et de critiquer les détails imaginés par M. R. ; lui-même, du reste, appuie sur cette observation, que la fin, si elle répond exactement quant au sens, au plan de Sophocle, devait cependant être différente dans les jeux de scène et en général dans la forme dramatique. Une note finale donne des détails sur les décors, les costumes et les masques qui servirent à la représentation, en juin 1913, dans laquelle les rôles, à l'exception de celui d'Hermès [1], furent tenus par des étudiants de l'Université de Halle.

Un savant italien qui s'est conquis une place honorable parmi les hellénistes, M. Terzaghi, a donné à ses compatriotes le nouveau drame satyrique, en leur langue. L'ouvrage qu'il a récemment publié sur les *Ichneutes* se compose d'une introduction, du texte, de la tra-

1. Je note en passant qu'il n'est pas démontré que Hermès fût un personnage de la pièce.

duction accompagnée d'un commentaire, et d'un appendice philologique. L'introduction comprend trois chapitres. L'un s'occupe du drame satyrique en général et des drames satyriques de Sophocle ; le second étudie l'hymne homérique à Hermès et sa composition ; M. T. essaie d'en déterminer la date et le lieu d'origine, et l'on notera spécialement ceci, qu'il révoque en doute l'unité de l'hymne, y voyant deux parties (1-512 et 513-fin) soudées ensemble, d'ailleurs assez mal, dues à des auteurs différents, d'origine et de date différentes. Le troisième chapitre est consacré à la pièce même des *Ichneutes* et à la discussion des questions qu'elle soulève. Il ne saurait entrer dans mon intention de discuter ici avec M. T. les résultats de son étude, bien qu'elle ait ses points faibles, et que notamment, pour ce qui concerne l'hymne homérique, les conclusions auxquelles il arrive ne me semblent pas suffisamment appuyées. Mais une divergence d'opinion, sur quelque point qu'elle porte, n'enlève rien à la valeur d'un ouvrage, quand cet ouvrage est d'une soigneuse documentation, d'une érudition marquée au bon coin, d'un sens critique indubitable. C'est le cas pour l'introduction de M. T. ; elle est pleine de vues originales et d'observations ingénieuses, exposées dans une langue claire et précise ; et si quelques-unes de ses opinions peuvent ne pas être acceptées, elles sont néanmoins très suggestives et contribueront pour beaucoup à éclaircir plusieurs questions d'histoire littéraire. Le texte est celui de la première édition de Hunt, avec quelques légères différences ; plusieurs lectures sont dues à M. Terzaghi lui-même, par exemple la bonne conjecture 126 τ[ίς ἦδ' ἰυγή ;] ; au vers 361 ὑστέρως τ' ἐγὼ γελῶ mérite l'attention, de même que la mention du nom de *Maia* au vers 262. Cependant au vers 46 on ne peut approuver la restitution θύραισι]ν, qui fait un vers faux [3]. La traduction, qui est fidèle et suit le texte d'aussi près que possible, le commentaire, où sont données des explications tant sur les paroles que sur les gestes des personnages, enfin l'appendice, consacré plus spécialement à des observations sur la langue, achèvent de faire de cette édition des *Ichneutes* un livre bon et utile, très digne d'être accueilli avec faveur.

My.

Aus Altertum und Gegenwart. Gesammelte Abhandlungen von R. von Pöhlmann, 2e éd., vi-438 p. Neue Folge, vi-322 p. Munich, Beck, 1911.

Les dissertations réunies par M. von Pöhlmann dans le premier de ces deux volumes ont été revues pour une seconde édition, et se présentent sous une forme parfois assez différente de celle qu'elles avaient dans la première. Elles sont au nombre de douze, et la date des périodiques où elles ont paru d'abord est déjà ancienne. Les trois plus

3. Lire v. 149 νυμφικοῖς, 222 ὄχλῳ, 327 πάρ', et dans l'appendice, 42 εὐεργέτης, 75 ἐκκυνηγέσαι.

récentes, qui du reste n'étaient pas dans la première édition, *Eine Weltgeschichte auf geographischen Grundlage* (IX), *Theodor Mommsen* (X), *Das « technische » Jahrhundert* (XII), sont respectivement de 1900, 1903, 1901, et les autres remontent à quinze, vingt et même trente ans en arrière ; mais elles n'ont pas, à vrai dire, perdu de leur actualité. En voici les titres : *Das klassische Altertum in seiner Bedeutung für die politische Erziehung des modernen Staatsbürgers* (I) ; *Zur Methodik der Geschichte des Altertums* (II) ; *Zur geschichtlichen Beurteilung Homers* (III) ; *Aus dem hellenischen Mittelalter* (IV) ; *Die Wohnungsnot der antiken Grosstädte* (V) ; *Zur Beurteilung Georg Grotes und seiner Griechischen Geschichte* (VI) ; *Zur Kritik von Mommsens Darstellung der römischen Kaiserzeit* (VII) ; *Rankes Weltgeschichte* (VIII) ; *Extreme bürgerlicher und sozialistischer Geschichtschreibung* (XI). On n'attendra pas, je pense, que j'analyse en détail ces douze dissertations, dont les sujets sont si différents, et qui demanderaient chacune un compte rendu à part ; mais il est bon de faire ressortir l'idée commune dont elles sont pénétrées, et qui, pour ne pas être très accusée dans plusieurs d'entre elles, se découvre ou se devine dans la manière dont le sujet est traité. L'auteur n'est pas de ceux qui se déclarent satisfaits du mouvement d'opinion qui se prononce dans certains milieux en faveur d'une culture intellectuelle obtenue en dehors de l'antiquité. Le monde moderne n'est pas isolé dans l'histoire ; il est un continuateur, et il n'y a pas de lacune entre la civilisation antique et la civilisation moderne. Il y a au contraire un courant ininterrompu de faits et d'idées qui nous relie aux anciens dans tous les domaines de la pensée, une série de points de contact, qui ne peuvent être méconnus, entre l'esprit antique et l'esprit moderne, qu'il s'agisse de la vie religieuse et morale, de la vie intellectuelle, de la vie sociale et politique. C'est la Grèce et Rome, on ne saurait trop le redire, qui sont l'inépuisable source de notre culture, et l'étude de leur histoire, dans le sens le plus large de ce mot, est un incomparable moyen d'affiner les esprits et d'élargir les intelligences. Les amis de l'antiquité liront avec plaisir ces dissertations ; écrites pour le public éclairé de l'Allemagne, elles gardent toute leur valeur pour les autres nations, chez lesquelles se manifestent plus ou moins ouvertement des tendances analogues à celles que combat M. v. P. — C'est avec la même pensée fondamentale, de montrer ou tout au moins d'indiquer par quels nombreux côtés se touchent la civilisation moderne et l'antiquité, qu'ont été écrits les quatre essais, publiés il y a déjà quelques années, qui sont réunis dans le second volume (*Das Sokratesproblem*, 1906 ; *Tiberius Gracchus als Sozialreformer*, 1907 ; *« An Cäsar ! » « Ueber den Staat ». Ein Beitrag zur Geschichte der antiken Publizistik*, 1904 ; *Die Geschichte der Griechen und das neunzehnte Jahrhundert*, 1902). Le dernier surtout est suggestif ; M. von Pohlmann, tout en caractérisant plusieurs des historiens

modernes de la Grèce, y précise sa conception de la critique historique, et montre fort justement que, si toute culture intellectuelle repose sur l'étude et la connaissance de l'antiquité, ce n'est pas cependant en la renfermant dans les limites étroites d'un classicisme conventionnel et stérile que cette étude peut porter ses véritables fruits.

My.

Alois Patin, **Aesthetisch-kritische Studien zu Sophokles** (Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums, IV, 4). Paderborn, Schöningh, 1911; VIII-120 p.

Ce qui est au fond du livre de M. Patin, ce qui en fait la substance, c'est qu'il y a une méthode esthétique pour apprécier les drames de Sophocle, et sans doute aussi les autres productions dramatiques; et cette méthode consiste à pénétrer la pensée dominante de la pièce, à en trouver le motif conducteur, pour en critiquer en toute sûreté la succession des scènes et le développement de l'action. De même qu'un drame musical repose sur un motif prédominant, repris aux endroits voulus, varié dans ses détails sans cependant jamais être perdu de vue, motif dont la réapparition enchaîne les différentes parties et les unit dans une concordance parfaite, de même une tragédie, ici en particulier une tragédie de Sophocle, a été construite par le poète sur un motif qui revient dans le cours de la pièce, aux moments décisifs de l'action, et est l'un des plus importants facteurs de son unité. Il y a, dit M. P., un accord poétique comme un accord musical, des *leitmotive* poétiques comme il y en a de musicaux, et ce sont ces motifs qui permettent de pénétrer, si je puis m'exprimer ainsi, dans le ton et l'accord fondamental d'une œuvre tragique. Les parties chorales, considérées à ce point de vue, sont d'une haute importance, et il est infiniment regrettable que la musique en soit perdue. Cette critique purement esthétique doit avoir pour objet de faire comprendre tout ce qui dans un drame n'est pas conforme à la pensée maîtresse d'après laquelle il est composé; elle aide, elle oblige même à découvrir ce qui détruit l'accord. Or il y a, dans une œuvre dramatique, trois choses qui détruisent l'accord : les intrusions, les lacunes et les retouches; et M. P. donne des exemples de ces trois défauts d'harmonie, exemples qu'il analyse et discute, on le reconnaîtra volontiers, avec une certaine finesse, et aussi avec quelque vivacité à l'égard des interprètes qui selon lui ont commis des erreurs d'appréciation. C'est là le but principal de la dissertation de M. P.; car s'il s'attache, dans ses considérations sur les tragédies sophocléennes (les deux *Œdipe* sont laissés de côté), à en faire ressortir l'unité et la pensée directrice, qu'il formule en quelques lignes à la fin de l'ouvrage pour chacune des sept tragédies, il applique son principe plus spécialement à la critique de certains morceaux. Ce sont le célèbre passage d'*Antigone*, 914 svv., une interpolation; un passage d'*Electre*, 1398 svv., où est

une lacune ; l'*exodos* des *Trachiniennes*, d'*Ajax* et de *Philoctète*, pour lesquels M. P. discute la question d'un remaniement. Il y a longtemps que la tirade d'Antigone a été attaquée ; elle a cependant eu ses défenseurs ; la lacune d'*Electre* est reconnue, elle aussi, depuis longtemps ; disons toutefois que, dans les deux cas, les considérations de M. P. ne sont pas sans poids. Quant aux finales des trois autres pièces, c'est surtout au sujet de *Philoctète* que M. P. se prononce nettement pour une déformation de l'original. Mais ce qui importe ici, c'est bien moins les résultats obtenus que le principe lui-même. Il est juste, et peut en effet éclairer singulièrement les procédés de composition du poète ; il a surtout une valeur littéraire incontestable. Mais il est bon, je crois, de se défier un peu de sa valeur critique ; on risque, en jugeant en ce sens, de se laisser entraîner facilement par son goût personnel et par sa manière propre d'interpréter les textes. Cette valeur critique, peut-être M. Patin l'a-t-il un peu surfaite.

My.

Handbuch der Klassischen Altertums-Wissenschaft von Iwan von Mueller. Geschichte von **Rœmischen Litteratur** bis zum Gesetzgebungswerk des Kaisers Justinian von Martin Schanz, Ord. Prof. an der Univ. Wuerzburg. Vierter Teil ; Die rœmische Litteratur von Constantin bis zum Gesetzgebungswerk Justinians. Erste Haelfte ; Die Litteratur des vierten Jahrhunderts. Zweite, vermehrte Auflage. Mit alphabetischem Register. Muenchen, 1914, 572 p., gr. in-8°, 10 m.

Nous avons ici, en seconde édition augmentée (vermehrte), le volume que M. Sch. nous avait donné en 1904. Le nouveau livre contient en plus une centaine de pages. Ai-je besoin d'ajouter qu'on y a incorporé la bibliographie des ouvrages parus dans ces dix dernières années ? Pour le second fascicule du tome IV, où sera l'article sur saint Augustin et son œuvre, livre qui doit achever l'ouvrage et qui nous avait été promis bien plus tôt, on annonce qu'il paraîtra aussitôt que possible (baldmöglichst). Je suppose que l'achèvement du Manuel a été retardé par son succès, vu la nécessité de redonner d'abord à nouveau, remis au courant, les fascicules précédents (ici IV, I).

Qu'il me soit permis de renvoyer, pour l'ensemble du compte-rendu, à ce que j'ai dit de la première édition : *Revue* de 1904, p. 307 et s. Ici pas de préface, ni rien qui indique le caractère de la révision. Je vois seulement deux paragraphes nouveaux (831 *a* et 855 *a*). Les additions ou corrections ont dû porter, je pense, sur le détail. Je remarque aussi que la récapitulation générale (Rückblick) de la fin a été reprise, analysée et très développée (50 p. au lieu de 4).

J'ajoute quelques notes ou objections qui n'ont, à mes yeux même, que fort peu d'importance.

On a souvent quelque mal à trouver dans la masse des notes le titre complet de telle publication à laquelle M. Sch. se réfère cepen-

dant plusieurs fois. En certains cas ne manque-t-il même pas tout à fait (par ex. Cillié, p. 49 ?). Il serait nécessaire de nous éviter ces pertes de temps. — J'avoue ne pas goûter les désignations factices et modernes comme *Historia tripertita* pour l'œuvre historique d'Aurelius Victor. — Le livre de Brochet sur saint Jérôme, avec le compte rendu de Pichon, est ici brièvement mentionné p. 432. Je me souviens d'y avoir rencontré des scènes vivantes et caractéristiques de l'époque. Si telle a été aussi l'impression d'autres lecteurs, il eût fallu indiquer plus fortement ce mérite du livre. Le nom de Monceaux revient ici à presque toutes les pages.

É. T.

T. Pomponi **Attici** Epistularum ad Ciceronem reliquiae. Collegit et ad reunis notationibus illustravit SANTI CONSOLI. Loescher, 1913, XI-102 p., gr. in-8°, 4 L.

Je crois inutile de rien dire ici de l'auteur, professeur à l'Université de Catane, dont le nom est revenu déjà bien souvent dans cette revue.

M. S. C. aborde cette fois un ordre d'études nouveau, auquel s'intéresseront tous ceux qui ont quelque connaissance des lettres de Cicéron (ils font nombre parmi les latinistes) ; l'éditeur a essayé de reconstituer pour eux, dans leur suite et dans leur contenu, les lettres perdues d'Atticus, comme autrefois chez nous, M. Janet avait reconstitué la correspondance de Mme de Grignan avec sa mère Alors même que cette entreprise serait manquée, ce qui n'est pas le cas ici, il me semble qu'elle est en elle-même intéressante [1]. Seulement il ne faut en attendre que ce qu'elle peut donner. Sauf la découverte de nouveaux matériaux, nous ne saurons jamais, à très peu près, d'Atticus que ce que Cicéron nous en a dit. Sans doute par le seul rapprochement, telles données s'éclairent ou ressortent ; mais tout ce qui est significatif dans une lettre, les traits personnels, le style, le ton, tout cela ici restera pour nous hors de portée.

Je laisse de côté les détails sur lesquels on pourrait chercher querelle à l'éditeur, fautes d'impression (nombreuses surtout dans le grec), fautes de latin, petites inexactitudes, etc. Venons à l'essentiel et au fonds.

J'aurais compris les notes tout autrement. A quoi bon les indications tout élémentaires qu'on trouve ici coup sur coup, avec de longues files de chiffres ? Cependant M. S. C. n'a pas écrit son livre pour des élèves, et il n'a pas composé un manuel historique. Que vient faire ici ce qui est partout [2] ? Dans un si court espace, M. S. C. ne pouvait qu'effleurer les problèmes multiples que pose la correspon-

---

1. *Revue des Deux-Mondes* du 1er sept. 1884.
2. Notes sur Terentia, Pomponia, Pilia, sur le nom d'Atticus, sur Philotimus, Statius, etc.

dance. Quelle idée d'avoir encombré sa tâche par de telles inutilités !

Le texte est soigné. M. S. a préféré celui de Müller à celui de Purser; pourquoi ? Dans les passages corrompus, M. S. C. me paraît bien trop prompt à recevoir les conjectures de Müller, et je ne vois pas qu'en cela, le plus souvent, il ait eu raison. Je regrette surtout que M. S. C. ait reproduit tels quels, sans croix, ni remarque, tant de passages où la tradition, tout à fait inintelligible, est sûrement altérée.

Pour le fond de la recherche, date et disposition des lettres, etc., je ne crois pas que M. S. C. apporte rien d'original. Les éléments du travail se trouvaient dans les bonnes éditions des lettres et dans les publications très soignées dont elles ont été l'objet. M. S. C. a eu le mérite de rassembler et de contrôler ces éléments. La disposition adoptée les fait sûrement plus ressortir. J'aurais voulu trouver en plus grand nombre et avec plus de développements les remarques qui touchent au caractère de la correspondance : moments pathétiques où apparaît le caractère des deux hommes (Pharsale, etc.) ; moments où elle se ralentit et où l'on devine un peu de refroidissement. Rien ne pouvait nous intéresser plus vivement.

Le titre trop ambitieux (*reliquiae*) n'est-il pas inexact, trop affirmatif et n'eût-il pas convenu d'y insérer tout au moins une réserve : *quatenus eas colligere licet*, ou quelque chose d'analogue ?

Bref rien de très nouveau, mais travail consciencieux et qui trouvera, je le crois et je l'espère, de nombreux lecteurs.

Émile Thomas.

Altar und Altargrab der christlichen Kirchen im 4. Jht., Neue Studien über den Altar der altchristlichen Liturgie, von Franz Wieland, Leipzig, Hinrichs, 1912, iv-204 p. et 33 fig. Prix : 3 mk. 60.

Ce volume fait suite à un autre, *Mensa und Confessio*, dans lequel M. Wieland a démontré qu'il n'y eut pas d'autel chrétien à proprement parler. Le christianisme, à l'origine, ne connaissait pas de sacrifice semblable aux sacrifices païens ou aux sacrifices juifs. Son eucharistie est une « prière et une action de grâces », comme disent si souvent les Pères encore au ive siècle. Sous l'influence du milieu païen et des traditions de l'Ancien Testament, la notion du sacrifice évolue, vers la fin du iie siècle ; dans Irénée, pour la première fois, le pain et le vin sont des dons offerts à Dieu. Avec le présent volume, M. W. continue la série des textes à partir de Sérapion de Tmuis. A la fin du ive siècle, Julien, l'ancien lecteur, peut dire aux chrétiens : Vous ne sacrifiez pas, οὐ θύετε. L'idée d'un sacrifice réel, distinct de celui que Jésus a offert une seule fois sur la croix, est encore étrangère à saint Jean Chrysostome. Mais chez lui, et en Occident chez saint Ambroise, on voit paraître une notion nouvelle qui est un acheminement et que va partager toute la fin du ive siècle. L'eucharistie est

considérée dès lors comme une immolation symbolique et non plus seulement comme un mémorial. Dans la basilique chrétienne, l'autel devient un monument fixe, solidement construit; nous le voyons ainsi au lendemain de la paix de l'Église, dans l'église de Tyr décrite par Eusèbe de Césarée.

D'autre part, le christianisme admet de bonne heure des réunions funéraires où le banquet sacré est célébré en souvenir des morts, et surtout des martyrs. Le lieu de ce banquet est la tombe, située hors les murs; la date est l'anniversaire de la mort. Au IVe siècle, ce culte se développe. Déjà les habitudes païennes ont donné un caractère moins idéal à ce genre de commémoraisons. Des églises s'élèvent près des tombeaux. A l'intérieur des cités, on construit aussi des églises commémoratives, sortes de vastes cénotaphes. Ces deux types d'édifices sont d'ailleurs complètement distincts des basiliques où se réunit pour le culte régulier la communauté des fidèles. A la fin du siècle, on se procure des reliques, généralement la poussière du tombeau, l'huile des lampes qui brûlent dans la crypte, surtout les *brandea*, linges qui ont reposé sur le corps saint et qui ont la valeur de véritables reliques. On prend l'habitude de placer ces objets sous l'autel. Les Donatistes cachaient les restes de leurs martyrs sous des *arae* ou *mensae*; mais on ne sait si ces tables d'agapes étaient de véritables autels, car elles se dressaient hors des églises. Le premier auteur qui désigne l'autel comme la place naturelle des reliques est saint Ambroise. L'évêque de Milan ne faisait qu'ériger en règle sa propre pratique. On sait quel développement il a donné au culte de martyrs locaux et quelles « inventions » de corps saints il a présidées. Dans toute cette matière, il joue un rôle de premier ordre. Peut-être M. W. aurait-il dû le mettre mieux en lumière en réunissant en faisceau tout ce qu'il a dispersé dans son ouvrage. Les deux développements qui ont amené la création de l'autel chrétien et de la table à reliques se rejoignent donc. Un texte de l'*Apocalypse*, 6, 9, montre les âmes des martyrs sous l'autel de l'Agneau dans le ciel. Il sert à justifier et à établir ce qui devient la règle. Bientôt il n'y a plus que des autels avec reliques, de même qu'il n'y a plus d'églises sans autel.

On voudrait être éclairé sur un point. Le IVe siècle est aussi le siècle où commence le culte des reliques de la Passion. On connaît l'invention de la Croix, la construction des basiliques constantiniennes à Jérusalem, l'immense popularité qui accueille ces événements. N'y a-t-il pas quelque lien aussi entre cette dévotion et les usages étudiés par M. W.? Nous n'avons pas à lui apprendre que la terre de Palestine, rapportée par les pèlerins, était une relique. Il est possible que les données précises manquent. Mais on croira difficilement que tous ces mouvements contemporains de la piété ne sont pas sans rapport entre eux.

M. Wieland n'étudie pas seulement les textes et les doctrines; il a

groupé les renseignements archéologiques, comparé les représentations, discuté la forme et le plan des autels connus appartenant à cette époque. Un appendice traite du ciborium, ou baldaquin qui surmonte l'autel. Il paraît d'origine juive, avec ses tentures qui cachent le saint des saints. Il est indépendant des constructions semblables que les païens élevaient au-dessus des tombeaux.

M. D.

Priester Arnolds Gedicht von der Siebenzahl (Ausgabe, Schreibung, Reime) von Dr Herman Polzer-van Kol (Sprache und Dichtung, herausg. von Dr Harry Maync und Dr S. Singer, Heft 13). Bern, A. Francke, 1913. In-8°, XIV-112 pp., 5 fr. 65.

Le prêtre Arnold a écrit dans la première moitié du XIIe siècle un poème que son premier éditeur appela *Hymne au Saint Esprit*. M. Polzer-van Kol s'est donné la tâche de le publier à nouveau, l'appelant *Poème du chiffre Sept*, titre qui est plus exactr Sur la valeur du poème les avis diffèrent. Certains le trouve exécrable. Ce jugement est évidemment trop sévère. Si la composition n'en est pas rigoureuse et si la pensée en manque d'originalité il faut reconnaître que la versification en est assez soignée. C'est, de plus, un monument de grand prix à l'égard de la langue. Sans en avoir fait une étude complète, M. Polzer-van Kol l'a examiné avec curiosité. Il l'a surtout observé du point de vue linguistique et métrique. Cet examen, quoique très attentif, n'a pas abouti à distinguer le dialecte dont l'auteur s'est servi. M. Polzer-van Kol, se fondant sur la pureté des rimes, chose rare pour l'époque, est tenté de croire qu'Arnold a écrit dans un dialecte autre que le sien. L'étude de phonétique et de morphologie, très poussée — surtout la première — est fort instructive. Les faits de phonétique syntaxique ont été bien mis en relief.

F. Piquet.

The History of the Chorus in the German drama by Elsie Winifred Helmrich, Ph. D. New-York, Columbia University Press, 1912. In-8°, x-96 pp., 4/6 net.

Il est vraisemblable que lorsque l'auteur de cette étude s'est mis à l'œuvre il ignorait qu'il aboutirait à cette constatation faite à plusieurs reprises au cours de son travail : « Le chœur, dans le drame allemand, n'a pas évolué organiquement, en se transformant de siècle en siècle ; mais chacun de ses aspects est dû à une influence étrangère ». L'histoire du chœur se réduit donc à une suite d'instantanés et n'est pas, comme on pourrait le croire à priori, l'exposition d'un développement interne et naturel. Aussi trouvons-nous ici quatre chapitres analysant de façon assez rapide et non sans lacunes l'état du chœur à certains moments de la littérature allemande : dans le drame litur-

gique, dans la comédie latine, de Gryphius à Gottsched, enfin au XVIIIe et XIXe siècle. Il ne faut pas juger avec trop de sévérité ce travail, qui est l'œuvre d'un débutant duquel on ne saurait exiger une érudition vaste et une méthode impeccable. Mieux vaut reconnaître que cet essai nous apporte un cadre satisfaisant, des observations judicieuses, quelques clartés nouvelles sur un sujet mal connu, et que l'historien de la scène allemande devra en faire état. De tels mérites sont loin d'être à dédaigner.

F. Piquet.

Georg Steinhausen, **Geschichte der deutschen Kultur.** Zweiter Band. 2. neubearbeitete und vermehrte Auflage. Avec 127 illustrations et 12 planches gravées en couleur. Leipzig et Vienne, Bibliographisches Institut, 1913, in-4°, p. 536. Mk. 10.

Max von Bœhn, **Die Mode. Menschen und Moden im siebzehnten Jahrhundert** (225 gravures dont 30 en couleur). Munich, Bruckmann, 1913, in-8° p., 190. Mk. 8.

Arnold Meyer, **Das Weihnachtsfest**. Seine Enstehung und Entwickelung (Illustré). Tübingen, Mohr, 1913, in-16, p. 148. Mk. 3,60.

I. Le second volume de la nouvelle édition de l'*Histoire de la civilisation allemande* a suivi rapidement le premier (V. *Revue* du 27 sept. 1913). Il s'étend du XIVe siècle jusqu'à nos jours. L'auteur lui a donné une structure parallèle au précédent : un premier chapitre sur l'aspect du pays et ses transformations — c'est vraiment l'histoire d'un paysage — fournit ici encore le cadre au tableau, et de nouveau six vastes chapitres retracent, en les ordonnant autour d'une grande loi générale, les phases de l'évolution de la culture. Celle-ci a d'abord pour agent principal les villes qui lui ont donné un intense développement d'un caractère populaire et matérialiste. Puis vient, après 1500, une période d'antagonisme, de fermentation, de dissociation, remplie de crises sociales et religieuses, sous l'effet d'actions morales nouvelles, la Renaissance, l'humanisme, la Réforme. Le caractère national de la culture allemande subit ensuite un affaissement dont on ne saurait rendre le luthéranisme responsable; l'Allemagne s'ouvre de plus en plus aux influences étrangères, à celles qui lui viennent de l'Italie, de l'Espagne, de la France surtout. Par cette action extérieure la culture se laïcise et prend un aspect plus moderne, quoiqu'au sens de M. St. on doive faire durer le moyen âge bien après la Réforme, jusqu'au XVIIe siècle et même au-delà ; mais ce n'est plus la nation, ce sont les princes et la noblesse de cour qui dirigent maintenant une civilisation d'importation étrangère, française, hollandaise, plus tard anglaise. La réaction contre cette culture factice et d'emprunt rend à la classe moyenne au IVe siècle l'importance qu'elle avait perdue. Le rationalisme, corrigé par la triple explosion de vie intérieure que marquent le piétisme, le *Sturm und Drang*, puis le Romantisme, aboutit à l'idéal néohumaniste qui fonda au début du XIXe siècle l'hégé-

monie intellectuelle de l'Allemagne, celle qui en fit pour l'Europe le « peuple des poètes et des penseurs ». De nouveau un mouvement de réaction contre l' « idéologie » amène l'essor de la culture matérielle, extérieure, sortie d'une technique nouvelle, à l'expansion incessante de laquelle nous assistons aujourd'hui et dont M. St. a jugé certains résultats plus sévèrement que ne le fait l'étranger.

A ce plan que je ne peux que sommairement esquisser l'auteur s'est gardé de donner des lignes d'une rigidité trop absolue ; il ne sert qu'à marquer dans la masse des faits et des idées l'orientation générale à laquelle ils obéissent. Il faut songer aux divers domaines que l'historien devait passer en revue, économique, politique, administratif, social, religieux, artistique, littéraire ; aux différences de province à province, au contraste profond entre les pays de vieille culture et les territoires d'origine coloniale du nord-est, qui l'obligeaient à multiplier les distinctions et les exemples, pour avoir une idée de la richesse surprenante de matériaux que représentent ces deux volumes et dont témoigne déjà un index de près de quarante pages en trois colonnes. On n'en est pourtant pas accablé, parce que l'auteur a su choisir et ne retenir que les plus significatifs. Certains jugeront même que pour le XIXe siècle le résumé est parfois trop condensé : croirait-on que le nom de la guerre franco-allemande n'y est pas même prononcé? A côté des faits matériels proprement dits, dans lesquels les historiens ont trop fait tenir le développement d'une civilisation, M. St. a donné une grande importance à l'histoire des idées : ainsi pour le XVIe siècle on lira d'excellentes pages sur le rôle plus spécialement allemand de l'humanisme ; au XVIIIe, sur l'*Aufklärung*, sur l'action de Gottsched (à souligner cette appréciation plus équitable), de Gellert, sur les *Stürmer* et les Romantiques on trouvera tout un chapitre fortement lié de l'histoire de la psyché allemande. Plus encore que dans l'autre volume, l'auteur cite, mais brièvement et en les corrigeant parfois d'une remarque critique, des témoignages contemporains, en s'adressant surtout aux satiriques, aux sermonnaires, aux voyageurs. Ses travaux antérieurs lui ont fourni à cet égard de précieux souvenirs et il a su puiser dans ses publications sur le genre épistolaire en Allemagne de curieux documents. Dans l'appréciation des faits se marque le même jugement prudent ; M. St. réduit avec sagesse la portée excessive qu'on s'était habitué à prêter à certains grands événements ; ainsi sur l'emploi des armes à feu, sur la découverte de l'imprimerie, sur la prétendue décadence issue de la Réforme (réfutation de Janssen), sur les effets désastreux de la guerre de Trente ans, sur l'adoption des mœurs françaises au XVIIe siècle, etc., etc. Je ne veux pas revenir sur les qualités de composition que j'ai déjà signalées pour la première partie de l'ouvrage ; elles se retrouvent dans celle-ci, de même que l'exécution matérielle et l'illustration font le même honneur aux éditeurs. Ce vaste tableau de la civilisation allemande, fruit d'un patient

labeur où sont condensés les travaux de nombreux chercheurs et les études personnelles de l'auteur, offre sous sa forme un livre d'informatian riche et solide qui mérite d'être recommandé au public français[1].

II. L'élégant volume de M. von Bœhn sur l'histoire de la mode au xviie siècle, qui a été précédé de quatre autres pour le xviiie et le xixe, est aussi à sa façon une histoire de la civilisation, mais étendue à toute l'Europe occidentale, bien que l'Allemagne y tienne la place la plus importante. L'intérêt du livre est d'ailleurs dans le rapprochement presque obligatoire entre divers pays vraiment asservis pendant cette période à une mode uniforme, celle qu'imposait la France, et le volume ne peut manquer d'intéresser les lecteurs français curieux de connaître ce rayonnement d'influence si souvent signalé. Des généralités sur l'état politique et social sur le mouvement artistique et intellectuel précédent, et un court chapitre sur les usages suit l'étude proprement dite des modes. Celle-ci est faite avec soin ; elle décrit par le menu les transformations du vêtement, de la coiffure, de la chaussure, de la parure, donne des détails sur l'origine et la date des innovations en matière d'élégances masculines ou féminines, sur les prix fabuleux de coûteuses fantaisies, sur les tentatives assez vaines des gouvernements pour les régler par des lois somptuaires, sur l'étonnement des voyageurs, l'indignation des satiriques devant les extravagances de goût et les imitations étrangères qu'ont connues toutes les époques. Naturellement l'auteur ne pouvait épuiser la question (ainsi rien sur les montres, les éventails, les masques, les cannes, la chaise à porteur, etc.); elle est de celles qui défient les plus patients chercheurs. M. v. B. a voulu surtout écrire un livre de vulgarisation et amuser ses lecteurs. Peut-être a-t-il trop sacrifié aux curiosités anecdotiques, à l'amour du détail pittoresque ou piquant ; le relief donné par là à quelques singularités d'exception risque de fausser l'ensemble du tableau. Il faut dire aussi un mot de l'illustration qui paraît avoir été la principale préoccupation des éditeurs. Elle est d'une bonne exécution pour la finesse et la netteté du rendu ; seules les planches en couleur sont parfois d'un ton qu'on souhaiterait moins vif. Quant au choix des gravures, qui ont été véritablement prodiguées, elles n'accompagnent le texte qu'assez indirectement ; les musées autres que les galeries de peinture auraient dû fournir d'intéressantes photographies pour appuyer l'exposé succinct de M. v. B.; les portraits, surtout les hollandais, dominent à l'excès. Il faut prendre le livre comme un joli album de reproductions soignées d'œuvres remarqua-

1. P. 418, la composition de la *Fürstengruft* (1783) est postérieure à l'incarcération de Schubart (1777) et ne l'a donc pas motivée. P. 430, les *Räuber* furent loin de rester inconnus aux Français et il en parut vite des adaptations pour la scène.

bles ou curieuses auquel le texte de M. v. B. a servi de lien et de prétexte de publication [2].

III. M. Meyer a écrit un petit livre de vulgarisation sur un sujet que les historiens des religions et les folkloristes ont souvent abordé, dans certains points renouvelé et qui cependant est encore par quelques côtés resté obscur ; il a résumé pour le grand public ce que la critique a établi de plus certain sur les origines et l'évolution de la fête de Noël, en y ajoutant les résultats de ses propres recherches qui ont porté sur les relations de la fête avec l'Epiphanie grecque. Elle est en effet sortie de l'Epiphanie, telles que la célébraient les gnostiques chez qui la tradition des mystères de l'Orient et en particulier du culte dionysiaque s'était le plus fidèlement conservée ; elle était à la fois la fête du baptême du Christ et du renouvellement mystérieux de la vie, symbolisé par la procession des torches. Au milieu du IV[e] siècle la fête du 6 janvier recule jusqu'au 25 décembre, prenant ainsi pour date de la naissance du Christ le retour du dieu de la lumière et assimilant le rédempteur au *sol invictus*. L'auteur examine ensuite comment par degrés la fête liturgique devint une fête populaire, avec son invasion graduelle d'éléments merveilleux et naïfs où persistent souvent des traditions païennes. Il établit par quelques exemples bien choisis comment les arts plastiques l'ont successivement interprêtée ; les gravures de bonne exécution qui accompagnent le volume ne sont pas un simple ornement, elles concourent aussi à la démonstration. Les deux derniers chapitres étudient plus spécialement la fête de Noël en Allemagne, les survivances des anciennes croyances populaires avec leur sens intime : coutume des cadeaux, décoration à l'aide de végétaux gardant leur verdure, sacrifice d'animaux domestiques, repas de fête, origine et transformation des personnages symboliques de saint Martin, saint Nicolas, dame Holle, Berchta, etc. M. M. expose ensuite ce que fut la fête religieuse dans l'église allemande du moyen-âge et après la Réforme et signale les plus curieux des chants de Noël ; le protestantisme la traita avec méfiance et elle se réfugia dans le culte domestique. Quant à la fête de famille actuelle, elle est d'origine relativement récente et il faut attendre jusqu'à 1605 pour trouver, à Strasbourg, le premier témoignage précis d'un arbre de Noël. Sous sa forme très résumée, mais qui repose sur une large documentation (M. M. nous donne en tête du volume l'essentiel de la bibliographie et il a ajouté à la fin près de vingt pages de notes), ce petit livre sera un guide sûr pour tous les lecteurs curieux des origines d'une des fêtes les plus populaires.

L. ROUSTAN.

2. P. 41 et 43, la brutalité de Bossuet et la vulgarité de Fénelon éducateurs sont singulièrement exagérées ; p. 71, M[me] de Maintenon n'avait pas *établi* un théâtre à Saint-Cyr. Corriger p. 30, *Grénoble*, p. 61, d'*Urfée*, p. 165, *Cathérine*.

Heinrich Pohl. **Die Deutsche Auslandshochschule.** Tübingen, Mohr, 1913, in-8°, p. 62. Mk. 1. 50.

Richard Ackermann. **Das pädagogisch-didaktische Seminar für Neuphilologen.** Leipzig, Freytag, 1913. In-8°, p. 202. Mk. 3.

I. On s'est plaint souvent en Allemagne de l'insuffisance de la préparation spéciale de ses agents diplomatiques ou consulaires. M. Pohl voit le meilleur moyen de combler cette lacune dans la création d'un *Institut étranger*. Il examine dans sa brochure l'intérêt qu'il y aurait à transformer l'Ecole des langues orientales que l'Allemagne possède depuis 1887 en une *Auslandshochschule*, où les langues étrangères, mais aussi l'histoire, la législation, le régime économique des divers Etats seraient enseignés ; il y aurait là, non seulement pour les futurs diplomates et consuls, mais aussi pour les officiers, les fonctionnaires coloniaux, l'occasion de recevoir une instruction approfondie ; pour les marchands et les exportateurs une source sûre d'informations. La nouvelle école supérieure ne serait plus rattachée comme l'Ecole actuelle des langues orientales à l'Université de Berlin ; elle deviendrait autonome, décernerait un doctorat, serait inscrite au budget de l'Empire, et non plus de la Prusse, et ressortirait au ministère des Affaires étrangères. Le projet qu'esquisse M. P. paraît séduisant, il a d'ailleurs un modèle en petit dans l'Institut colonial de Hambourg, et il agréera en Allemagne à tous ceux qui souhaitent une centralisation progressive de ses institutions et l'accroissement de son expansion par delà les mers.

II. Le souci de la préparation pédagogique des jeunes professeurs a suscité en Allemagne l'organisation dans certains gymnases de cours spéciaux où les stagiaires sont initiés aux méthodes et à la pratique de leur enseignement particulier. M. Ackermann qui dirige au Realgymnasium de Nuremberg un de ces *séminaires* pour les professeurs de langues vivantes a publié un exposé du fonctionnement de cette institution nouvelle. Elle mérite dans l'ensemble une entière approbation et rendra des services en épargnant à beaucoup de jeunes maîtres les erreurs et les tâtonnements du début ; elle pécherait peut-être par trop de défiance de leur libre initiative : que de lisières et que de béguins les attendent au séminaire ! L'auteur a déjà fourni lui-même une longue carrière et une expérience de plus de trente ans lui donne toute l'autorité nécessaire pour parler à bon escient de problèmes qui ont été longtemps et âprement discutés ; dans le conflit des méthodes il représente un éclectisme sage, mais sans rien de timoré. Les lecteurs français seront surpris de la modestie du but poursuivi chez nos voisins et de l'estime en laquelle on y tient le thème et la version naguère honnis chez nous. Les menus détails dans lesquels entre l'auteur sur l'enseignement théorique et pratique du français (l'anglais est plus rapidement traité) ne peuvent ici se résumer, mais je tiens à signaler les abondantes références et la bibliographie critique qu'il nous offre

sur une foule de points, en particulier sur les éditions scolaires des livres français ou anglais ; nos voisins sont à cet égard pourvus d'un outillage plus riche et de meilleur choix que le nôtre. Un appendice donne les instructions et les programmes d'études des lycées bavarois. Le livre de M. A. n'a pour nos propres professeurs qu'une utilité indirecte, en dehors de ce qui intéresse l'enseignement de l'anglais ; il pourra du moins leur suggérer bien des comparaisons fécondes [1].

L. R.

— Selon M. Louis Salembier (*Pierre d'Ailly et la découverte de l'Amérique*). (Extrait de la Revue d'Histoire de l'Église de France, Paris, Librairie Letouzey et Ané, 1912, 56 p.), *l'Imago Mundi*, de Pierre d'Ailly, « fut le livre de chevet » de Christophe Colomb. L'œuvre ne serait venue à la connaissance du navigateur qu'en 1454, lors de son second voyage à Haïti ; c'est elle qui aurait inspiré ses conceptions théoriques après coup. M. Salembier estime avec nombre d'historiens (p. 37) que Colomb eût été fort en peine de les tirer de son propre fonds ; et il énonce sur le caractère de Colomb quelques réserves qui l'autorisent à faire justice de la tentative de béatification, contre laquelle M. H. Vignaud avait énergiquement protesté. — A.

— Les *Mélanges Américains* de M. Henri Cordier (Paris, Librairie des Cinq Parties du Monde, Jean Maisonneuve et fils, 1913, 306 p.) sont un recueil de comptes rendus, notices, voire notules, déjà publiés. L'intérêt en est fort inégal : signalons — puisque M. Cordier cumule les titres d'orientaliste et d'américaniste — un article sur le mystérieux pays appelé Fousang par les Chinois, et qui n'est pas l'Amérique, avec une bibliographie du sujet ; un article sur les « Américains et Français à Canton au XVIIIe siècle » ; quelques lignes sur le sinologue Abel Rémusat qualifié américaniste, parce qu'il aurait voulu acheter un vieux manuscrit américain ; p. 280, quelques identifications de lieux nommés par Marco Polo ; enfin la liste des œuvres de Henry Harrisse — on sait que comme bibliographe M. Cordier a déployé toute sa maîtrise. — B. A.

— Nous signalions ici (23 avril 1908) la seconde édition de l'œuvre désormais classique d'Alfred Philippson, *Das Mittelmeergebiet*. Voici la 3e parue en 1914 chez Teubner (Leipzig, Berlin, IX + 256 p. 15 planches fig. vue et cartes). On remarquera que loin d'être augmentée, elle a maigri de 5 pages ; elle a subi des mises au point pour la technique, la météorologie, la statistique. Le lecteur français souhaiterait qu'il fût fait état des explorations dans l'Atlas Marocain qui ont précisé quelques traits décisifs. Les vues sont presque exclusivement empruntées à la région hellénique que l'auteur connait particulièrement. — A.

1. P. 77, il n'y a pas à Paris de *place du Rhône* ; l'auteur aura dû lire de travers sa note, place du Trône.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — 13 juin. — 1914

El-Kindî, Les gouverneurs et juges d'Egypte, p. Guest. — Hölscher, Les prophètes. — Thomsen, Les antiquités palestiniennes. — L. Gauthier, Introduction à l'Ancien Testament. — P. de Labriolle, Les sources de l'histoire du Montanisme ; La crise montaniste. — Naumann, La lettre apocryphe de Jérémie. — La Genèse, trad. Procksch. — Wernle, Les sources de la vie de Jésus. — Gœtz, Le symbole des Apôtres. — Aner, Les Epitres de Saint Paul aux Corinthiens. — Heckenbach, La nudité rituelle. — Aristote, L'Art poétique, p. Bywater. — Hippocrate, De la nature de l'homme, p. Villaret. — Etudes offertes à Ridgeway. — G. Renard, Histoire du travail à Florence. — Académie des Inscriptions et Belles Lettres.

Rhuvon Guest, **The Governors and Judges of Egypt,** or *Kitâb el 'Umarâ'* (*e Wulâh*) *wa kitâb el Qudâh* of El Kindi, together with an appendix derived mostly from *Raf'el isr* by Ibn Hajar. (Gibb Memorial Series, vol. XIX). — Leyde et Londres, Brill et Luzac, 1912 ; 1 vol. in-8°, 72-686-12 pages, 2 cartes et 3 fac-similés. — Prix : 12 shillings.

Abou 'Omar Mohammed ben Yoûsouf el-Kindî, mort en 350-961, n'était pas parent du fameux philosophe el-Kindî, bien qu'il rattachât son origine à la même tribu arabe. Il a écrit une histoire des gouverneurs d'Égypte et une autre des juges du même pays, réunies dans un seul manuscrit, d'ailleurs unique, du British Museum copié à Damas en 624-1227. M. Rhuvon Guest, qui a été quelque temps lieutenant dans la marine britannique, nous donne une édition complète du texte arabe de ces deux ouvrages, imprimée par l'Imprimerie catholique de Beyrouth (épreuves revues par le R. P. Louis Chéïkho) ; l'Introduction, le glossaire, les tables synoptiques des autorités ou sources (mais non l'index des noms propres), les additions et corrections ont été imprimés à Londres.

L'époque où ces deux ouvrages ont été composés en fait surtout l'intérêt. Il s'agit de la période qui s'étend depuis la conquête de l'Égypte en 20-641 jusqu'au milieu du IVe siècle de l'hégire (dixième de notre ère), c'est-à-dire l'établissement d'un ordre de choses nouveau dans le pays si anciennement civilisé qui échappait aux mains débiles des empereurs byzantins. Comme il arrive fréquemment, cette histoire est encore plus littéraire que scientifique, et l'auteur s'occupe bien plutôt de recueillir des vers qui lui paraissent spirituels

que de nous faire pénétrer dans l'aride détail de l'organisation. Ce sont les papyrus écrits en arabe qui nous ont été révélé et nous révèleront encore les procédés employés par les conquérants pour asseoir leur domination dans la vallée du Nil.

L'Egypte était sous le pouvoir de la dynastie des Ikhchidites et faisait encore partie nominalement des pays reconnaissant la suzeraineté des Khalifes abbassides. El-Kindî ne vit pas le triomphe des Fâtimites, qui n'eut lieu que huit ans après sa mort ; mais déjà des symptômes inquiétants annonçaient leur ferme résolution de s'en prendre à cette riche contrée ; les incursions qu'ils avaient tentées s'étaient jusqu'alors terminées par des insuccès, qui les avaient néanmoins laissés quelque temps en possession de cantons plus ou moins considérables. Le moindre affaiblissement du pouvoir établi à Fostât (Vieux-Caire) devait être le signal attendu pour quitter la Tunisie.

Le texte de l'histoire des gouverneurs avait déjà été publié en partie par MM. Knut Tallqvist et Kœnig, et celui de l'histoire des cadis par M. Gottheil. Le volume présent nous donne la reproduction du manuscrit tout entier, auquel l'éditeur a joint un appendice dans l'idée de continuer l'histoire des juges jusqu'en 419-1029 ; ce sont des extraits du *Raf 'el-isr* d'Ibn-Hadjar d'après le manuscrit de Paris, d'Ibn-Châhin et d'edh-Dhahabi d'après ceux du British Museum. L'édition est soignée, bien que certaines lettres ait été cassées au tirage, ainsi qu'en prévient une note placée en tête des corrections.

Cl. Huart.

Die Propheten, von G. Hölscher. Leipzig, Hinrichs, 1914, gr. in-8, viii-486 pages.

Ce livre n'est pas une simple histoire de la prophétie en Israël et de la composition des livres prophétiques ; c'est aussi et d'abord une étude générale de psychologie et d'histoire sur la mentalité visionnaire et les origines de la prophétie.

M. H. prend résolument son point de départ dans le fait commun de la mentalité visionnaire et il analyse avec beaucoup de finesse les émotions d'où naît l'extase, les états de conscience qui accompagnent ces émotions, le rôle ou plutôt l'effacement de la volonté libre, aussi les illusions des sens, le rêve, la suggestion et l'hypnose. Il y a là quatre-vingts pages d'une valeur inappréciable dans un traité de la prophétie.

Au début de son chapitre sur la mantique ancienne, M. H. dit que l'action magique était originairement attribuée aux esprits. Rien ne paraît moins certain, et le caractère plutôt impersonnel de la vertu qui est dans les formules et les rites dits magiques semble, au contraire, ressortir des observations faites sur les non civilisés. M. H. insiste à bon droit sur le caractère magique des anciens oracles : Iahvé change en bénédiction avant qu'elle soit prononcée la malédiction que

Balaam allait lancer contre Israël; il n'aurait plus été temps d'intervenir après la malédiction proférée; et l'on sait comment le pauvre Isaac se déclare impuissant à retirer pour Ésaü la bénédiction que lui a dérobée Jacob. Du magicien devin est sorti le prêtre, notamment en Israël et dans l'Arabie ancienne. Si, dans le Code sacerdotal, Moïse est l'unique médiateur de la révélation divine; si, pour le deutéronomiste, il est prophète, recevant directement son inspiration de Dieu; dans les plus anciens textes, il est prêtre, thaumaturge, intercesseur; ce qu'il y a de plus consistant dans sa légende n'est pas son rapport avec l'exode israélite, mais son rôle à Cadès; l'oracle de Cadès, où il y avait une source sacrée, était aux mains des gens de Lévi et fut sans doute aux mains de Moïse. Exorcismes conjuratoires et divination étaient la grande affaire de ce sacerdoce; et l'oracle etait un oracle de sorts, *l'urim* et *tummim*, qui probablement n'excluait pas les « voix » divines. Mais la tradition donne à penser que prêtres manieurs d'oracle et voyants se différencièrent bientôt. Balaam, Débora, Samuel sont des types de voyants; seulement la légende postérieure a voulu faire de Samuel un prophète, c'est-à-dire un inspiré extatique.

C'est une question de savoir si le prophétisme est d'origine cananéenne ou bien s'il remonte en Israël au temps de la vie nomade. M. H. écarte la seconde hypothèse. La patrie de l'extase est la Syrie et l'Asie mineure; un document égyptien nous fait voir à Byblos un prophète extatique, au XIe siècle. Le prophétisme n'était pas un produit du sémitisme, mais du mélange des populations en Palestine. Comme il était naturel, la prophétie extatique, en devenant professionnelle, se rapprocha de la divination, elle employa des moyens artificiels pour produire la révélation, elle usa de thaumaturgie. Elle acquit en Israël son originalité propre et sa valeur morale lorsque le prophète osa suivre l'impulsion de l'esprit contre l'opinion dominante de son milieu, lorsque le prophète s'opposa au roi. Le commun des prophètes n'en était pas là, et leur profession ne semble pas avoir été fort considérée. M. H. fait remarquer que les premiers essais de réforme cultuelle se manifestent en Juda après la séparation des deux royaumes, Juda seul ayant gardé le contact avec les nomades ou demi-nomades du sud; même la réforme de Josias se fit par l'initiative des prêtres. Cette orientation religieuse de Juda depuis le règne d'Asa n'est pas spécifiquement prophétique; les réformes sont en rapport avec l'accroissement d'influence du sacerdoce lévitique, héritier de Moïse et de la véritable tradition du culte iahviste; elles furent occasionnées par l'affaiblissement politique et le malaise social. Quelques prophètes seulement, détachés de la masse des derviches cananéens, contribuèrent plus ou moins à ces réformes par leur prédication enthousiaste. M. H. fait bien ressortir la portée de la réaction contre l'influence tyrienne après la chute de la dynastie des Omrides en Israël et celle d'Athalie en Juda; il n'hésite pas à reconnaître le

terrible caractère du vieux Iahvé Sebaoth dans le massacre de la maison d'Achab.

L'œuvre des grands prophètes avait donc été préparée. Leurs écrits sont analysés et commentés magistralement par M. H., dont le livre est décidément un des meilleurs qui aient paru depuis plusieurs années sur ce thème de la religion israélite. De nombreux passages, forts bien traduits, s'enchaînent dans l'exposé historique. L'esprit et la manière de chaque prophète sont bien définis. — M. H. estime que la mère d'Emmanuel, dans *Isaïe*, VII, 14, n'est pas autre que la femme du prophète. Rien n'est plus probable, et les surcharges du texte en auront altéré la signification première, au bénéfice de l'interprétation messianique. Les trois noms des enfants du prophète, Sheariashub, Emmanuel, Mahershalalchashbaz appartiennent à une même série et ils ont une signification analogue. — A propos de l'opinion qui fait de Jérémie le père de la religion individuelle, M. H. écrit (p. 297) : « Les oracles authentiques de Jérémie traitent toujours du sort du peuple, non du sort de l'individu.... Comme (le prophète) envisage avant tout l'idée de Dieu dans son rapport avec le peuple, il perçoit également dans le cadre du peuple le rapport de chacun avec Dieu. » — Dans la dernière page de son livre, M. H. reconnaît une influence de l'Égypte hellénisée, au IIIe siècle avant notre ère, sur la rédaction finale des écrits prophétiques. Mais « le chapitre de cette influence de l'hellénisme égypto-juif sur le judaïsme palestinien dans les trois siècles qui ont précédé la naissance du christianisme est encore à écrire ».

Alfred Loisy.

Kompendium der palästinischen Altertumskunde, von P. Thomsen. Tübingen, Mohr, 1913, gr. in-8, VIII-109 pages.

Dans sa préface M. Thomsen note que nul travail d'ensemble n'existe sur le sujet qu'il traite, et qu'un tel travail aurait son utilité. Le sien rendra le service attendu. Il comprend deux parties : partie générale, considérations sur les antiquités palestiniennes, exploration, collections, littérature du sujet ; partie spéciale, où il est parlé successivement des monuments préhistoriques, de l'habitation, de l'art depuis les temps anciens jusqu'à l'époque byzantine, de l'écriture, des inscriptions, des calendriers et des poids et mesures, des monnaies. Information abondante et sûre ; nombreuses illustrations. Rien que de louable en cette publication qui rassemble en un mince volume une quantité considérable de renseignements très variés, toujours précis. A propos de l'écriture M. T. note que le cunéiforme babylonien a été seul employé en Palestine pendant la majeure partie du second millénaire avant Jésus-Christ ; l'écriture dite phénicienne apparaît vers la fin de ce millénaire ; elle ne procède pas de l'écriture

cunéiforme; et pas davantage de l'écriture hiéroglyphique. M. T. estime plus vraisemblable qu'elle vient de l'ancienne écriture syllabique égéenne (crétoise) et que les noms des caractères ont été pris des signes primitifs de l'écriture cunéiforme. Les Grecs empruntèrent ultérieurement les caractères de cette écriture avec les noms pour eux inintelligibles. Les Israélites n'avaient pas d'écriture propre et ils ont adopté celle du pays qu'ils ont envahi.

A. L.

Introduction à l'Ancien Testament, par L. Gautier. Seconde édition. Paris, Fischbacher, 1914; deux vol. gr. in-8°, xvi-547 et 544 pages.

Cet ouvrage répond parfaitement à la fin que s'est proposée l'auteur : c'est une véritable introduction à l'étude de l'Ancien Testament, et telle qu'elle puisse servir à des personnes instruites qui ne savent pas l'hébreu, à des lecteurs qui ne sont pas théologiens. Histoire critique de la composition des livres de l'Ancien Testament dans l'ordre du canon hébreu, avec adjonction, dans une quatrième partie, des livres que les protestants appellent apocryphes et pseudépigraphes, et, dans une cinquième, d'une histoire du canon, du texte hébreu et des versions; comme préliminaires, trois chapitres concernant respectivement l'introduction à l'Ancien Testament, la langue de l'Ancien Testament, l'écriture hébraïque. Tous ces sujets sont traités avec beaucoup de science et de sagesse critiques. M. Gautier est au courant des découvertes archéologiques et des travaux d'exégèse les plus récents. Son œuvre, qu'il dit modestement être de vulgarisation, et qui l'est dans le sens le plus élevé du mot, est aussi solide, au fond, que les meilleurs et les plus rébarbatifs des manuels allemands. On doit le remarquer d'autant plus expressément que la forme du livre, toute simple et sans prétention, ne fait pas valoir tout le travail qu'il a coûté ni ce qui s'y trouve de louablement personnel dans les conclusions.

La question si complexe du Pentateuque est comme déroulée en bon ordre sous les yeux du lecteur, à qui l'on présente d'abord les documents, pour les comparer ensuite, puis esquisser le développement de la compilation et finalement dire l'histoire des opinions et du travail critique sur le sujet. M. G. admet que les sources iahviste et élohiste du Pentateuque se sont continuées en quelque manière, par des documents apparentés, non seulement dans Josué, mais dans les Juges, Samuel et les Rois. Il insiste à bon droit sur ce que les prophètes sont des prédicateurs inspirés et non des devins ; mais peut-être atténue-t-il un peu trop le caractère de prédiction qui appartient à beaucoup de leurs enseignements. Isaïe et Jérémie, sans parler des autres, donnaient des consultations sur l'avenir, et beaucoup de leurs oracles sont de véritables prédictions, nonobstant l'élément moral qui y intervient. Peut-être aussi M. G. se place-t-il

un peu trop au point de vue des prophètes pour apprécier la politique des roitelets de Samarie et de Jérusalem. Les prophètes pouvaient parler à leur aise de Iahvé et de sa puissance, les pauvres monarques étaient obligés de compter avec l'Égypte et avec l'Assyrie ; le plus sage était de s'appuyer sur le plus fort des deux empires pour n'être point brisé par lui.

Bonnes réflexions sur la poésie et la métrique bibliques. Dans les morceaux poétiques de l'Ancien Testament, « il ne faut ni proposer ni accepter aucune correction sans tenir compte des considérations relatives au mètre, et d'autre part ne pas suggérer non plus des changements de texte, uniquement pour se conformer à une théorie particulière » (II, 3).

En retraçant l'histoire du canon, M. G. me cite (II, 426) parmi les « rares théologiens romains » qui « ont timidement essayé d'introduire une distinction entre livres protocanoniques et deutérocanoniques ». Je n'ai pas droit à cet honneur, car mon intention n'était pas de réagir contre le décret de Trente, et il me semble que l'objet de mon *Histoire du canon de l'Ancien Testament* (écrite en 1890) ressort assez de mon texte : du point de vue catholique de la canonicité et de l'inspiration nulle différence à faire entre les livres de la Bible, et il n'y a pas lieu d'opposer l'autorité de la Synagogue à celle l'Église ; les distinctions que certains Pères ont établies ne sont pas toujours une négation de la canonicité des livres et fragments étrangers au canon hébreu ; les débats conciliaires montrent que les Pères de Trente le comprenaient ainsi et qu'ils s'imaginèrent que leur décret ne tranchait pas le dissentiment qui avait existé, à propos des deutérocanoniques, entre Jérôme et Augustin ; d'où j'inférais qu'il n'était point contraire à la tradition catholique d'admettre qu'il y eût dans le recueil biblique abstraction faite de la distinction des protocanoniques et des deutérocanoniques, des morceaux de caractère, de valeur religieuse et morale, d'autorité historique très différents, très inégaux ; et c'est par cette brèche que je me proposais de faire passer toute la critique biblique, comme je l'ai entrepris ensuite. Ma façon de traiter la question du canon n'était pas celle des théologiens protestants, et je ne voulais pas rabaisser les deutérocanoniques, mais me procurer toute liberté pour critiquer la Bible entière.

Alfred Loisy.

Les sources de l'histoire du Montanisme, par P. de Labriolle. Paris, Leroux, 1913, gr. in-8, cxxxviii-282 pages.

La crise montaniste, par le même. Paris, Leroux, 1913., gr. in-8, xx-607 pages.

Ces deux volumes se complètent l'un l'autre. Le premier contient les documents relatifs à l'origine du montanisme, avec une large introduction où ces sources sont discutées. On ne saurait trop louer la pénétration, la lucidité et la prudence critique avec lesquelles

cette introduction a été écrite. Le volume d'histoire, dégagé des discussions de texte, se lit plus facilement. M. de Labriolle y expose, avec sa méthode exacte et claire, la naissance du montanisme en Orient, ses premiers contacts avec l'Occident, le montanisme de Tertullien, la survie du montanisme et la place de cette hérésie dans l'histoire de l'Église.

M. de L. n'accorde pas trop d'importance au tempérament local dans les origines du montanisme, et il ne fait pas difficulté de reconnaître ce qu'il y avait de christianisme primitif dans le mouvement montaniste. Mais on se tromperait fort, ajoute-t-il, en n'y voyant « que de l'*urchristlich* ». — Pour l'amour du français, qu'il écrit fort bien, M. de L. ne pourrait-il pas reléguer son allemand dans les notes ? — Au fond, ce qu'il y avait peut-être à remarquer, c'est que la restauration du primitif, à un siècle de distance, était une espèce d'anachronisme ; Montan n'était pas plus hardi que saint Paul proclamant que « l'homme spirituel juge de tout et qu'il n'est jugé par personne » ; mais ce que Paul avait bien pu dire au début du christianisme, pour le sortir du judaïsme, Montan et ses adeptes ne pouvaient le répéter sans mettre en péril de dislocation l'Église déjà fondée, organisée et disciplinée. C'est pourquoi on ne put pas les supporter.

Le cas de Tertullien paraît avoir été traité avec une prédilection spéciale, et M. de L. l'a étudié à fond, du moins au point de vue historique, un peu moins profondément peut-être au point de vue de la psychologie religieuse. Encore hésitai-je à faire cette réserve ; car les chapitres relatifs à Tertullien pourraient bien être les meilleurs d'un ouvrage où il n'y en a que de bons. Les raisons qui amenèrent Tertullien au montanisme sont clairement expliquées, ainsi que la façon dont Tertullien s'appropria le montanisme en le modifiant plus ou moins. M. de L. estime que la pape qui fut empêché par Praxéas de consacrer la légitimité du mouvement montaniste à été Zéphyrin, et que la volte-face de celui-ci fut pour quelque chose dans la défection de Tertullien. La notice de saint Jérôme, *De viris*, 53, qui dit que Tertullien fut poussé au montanisme « par les jalousies et les outrages du clergé romain », vient à l'appui de cette conjecture. En dénonçant les menées des prêtres romains, Jérôme pensait à lui-même autant qu'à Tertullien ; mais il n'aurait pas tenu ce propos s'il n'avait été renseigné sur le fait [1].

Alfred Loisy.

---

1. *Sources*, p. XIV, n. 1, l. 5, lire Jules Ier au lieu de Jules II. — *Crise montaniste*, p. 96, à propos du discours prêté par Celse à des prophètes de Phénicie et de Palestine, il y aurait lieu d'observer que ce discours semble être une caricature de l'Évangile, sensible surtout dans le passage : « Vous me verrez bientôt revenir avec une puissance divine » (cf. Marc, XIV, 62). P. 107. « La première Ép. de Pierre témoigne de la désillusion... dès la fin du premier siècle » etc. La note

Untersuchungen über den apokryphen Jeremiasbrief, von W. Naumann. Giessen, Töpelmann, 1913; gr. in-8°, 53 pages.

La lettre apocryphe de Jérémie est censée écrite contre le culte de Babylone pour en détourner les Juifs exilés. Plusieurs ont cru que le grec en était la langue originale et qu'elle avait été rédigée par un Juif alexandrin qui polémisait en réalité contre les dieux d'Égypte. M. Naumann montre que la description des dieux convient aux divinités de Babylone, anthropomorphes, non à celles de l'Égypte. Pas un trait de ce qui est dit des prêtres et du culte qui ne se puisse justifier par ce que l'on sait des sacerdoces et des rites babyloniens; ce qui est dit de la prostitution religieuse des femmes concorde assez bien avec ce qu'Hérodote raconte de la coutume babylonienne, et pourtant il ne semble pas que l'épître apocryphe dépende littérairement d'Hérodote. Somme toute, l'auteur a une connaissance réelle et directe de la religion babylonienne, et c'est à cette religion qu'il en veut. Le grec du document ne fournit aucune indication sur sa provenance : il ne présente aucune particularité qui ne se rencontre dans les Septante. Comme les destinataires sont à chercher en Orient et peut-être en Babylonie même, il se pourrait que le grec ne soit pas la langue originale de la lettre. Il semble que l'auteur lût Jérémie dans la recension de l'hébreu palestinien. Ni la qualité du grec n'est un argument décisif contre l'hypothèse d'une traduction, ni le grand nombre des sémitismes en faveur de cette hypothèse. Reste comme témoignage d'un original hébreu le passage (v. 71) où on lit que « la pourpre et le *marbre* pourrissent sur les statues des dieux », le « marbre » ne pouvant guère être ici qu'une fausse traduction de l'hébreu *shesh*, qui signifie « marbre » et « lin » : c'est évidemment de lin qu'il s'agissait. M. N. croit pouvoir conclure que la lettre a été écrite en hébreu au temps de la domination grecque.

A. L.

Die Genesis übersetzt und erklärt von O. Procksch. Leipzig, Deichert, 1913; gr. in-8°, xi-530 pages.

Œuvre de critique prudente et de solide érudition. La distinction des sources est maintenant assez assurée pour que M. Prokesch ait

---

5 montre que M. de L. a en vue la *seconde* Épître de Pierre; et cette Épître, apocryphe et tardive, ne peut être alléguée en témoignage du sentiment chrétien à l'époque indiquée. — P. 271, M. de L. observe que si l'*episcopus romanus* dont parle Tertullien *Adv. Praxeam*, 1, était Éleuthère, comme l'admet maintenant M. Duchesne, il s'en suivrait, le traité contre Praxéas ne pouvant être antérieur à 213, que les faits visés par Tertullien dans ce passage se répartiraient sur une période d'environ trente-six ans, ce qui serait beaucoup. Il semble cependant que le *tunc episcopum romanum... et nos quidem postea agnitio Paracleti* etc. donne à entendre que l'évêque dont il s'agit n'existe plus et que la sécession de Tertullien n'est pas un fait très récent; en sorte que si l'évêque est Zéphyrin, il faut renvoyer le traité contre Praxéas au temps de Calliste, après 217.

cru pouvoir prendre pour thème de son explication, non point le récit composite du livre canonique, mais successivement chacune des trois sources, iahviste, élohiste, sacerdotale. La tendance du commentateur n'est point à rajeunir les sources de la Genèse, car il met la compilation du Pentateuque avant Esdras, la première rédaction du Code sacerdotal au temps de Josias, celle de la source iahviste au temps de Salomon ; la rédaction de la source élohiste est placée au commencement du VIIIe siècle. On s'explique mal la rédaction de l'histoire sacerdotale à une époque où l'ancienne tradition cultuelle était encore vivante. La construction abstraite et systématique de l'ancienne histoire, l'idée de faire instituer les sacrifices seulement par Moïse et de présenter les patriarches comme ne connaissant d'autres pratiques religieuses que le sabbat, l'abstinence du sang, la circoncision, la prière, c'est-à-dire un régime religieux fort analogue à celui des Juifs exilés, ne se comprennent guère avant la captivité. L'hypothèse des critiques qui voient dans le Code sacerdotal la Loi d'Esdras, et qui placent après celui-ci la compilation définitive du Pentateuque, ne heurte aucune vraisemblance.

Comme exégète, M. P. idéalise passablement les conceptions plus ou moins enfantines des vieux textes. Le naïf récit iahviste de la création et du premier péché, si curieux comme mythe, est loué au point de vue moral plus qu'il ne convient. M. P. ne semble pas s'apercevoir que Iahvé a tout bonnement trompé l'homme en lui disant que le fruit de l'arbre donnait la mort ; que la défense de toucher à ce fruit est tout arbitraire et non pédagogique ; que la coloration morale du récit, très superficielle, n'empêche pas le fond d'être aussi puéril que cent contes de non civilisés touchant l'origine de la mort ; que le texte n'invite aucunement à penser que le serpent figure l'esprit du mal, et que même la malédiction prononcée par Iahvé contre le serpent condamne cette hypothèse ; que le fruit de l'arbre agit magiquement sur l'homme et la femme pour leur « ouvrir les yeux », en leur faisant connaître l'inconvenance de la nudité, et qu'on n'est pas encore autorisé à parler ici de conscience, à moins que ce ne soit pour dire que Iahvé ne témoigne pas en avoir beaucoup plus que sa créature. Même remarque pourrait être faite à propos du sacrifice d'Isaac, dans la source élohiste, où il n'y a pas tant lieu d'admirer le dieu qui éprouve Abraham en lui demandant de sacrifier son fils unique, ni le père qui s'empresse de satisfaire ce caprice de la divinité, ni l'écrivain qui trouve que Dieu aurait bien le droit de se faire immoler des hommes, mais qu'il est plus expédient de lui donner des béliers, parce qu'il veut bien s'en contenter. Partir de ce mythe pour dire qu'Abraham, en effet, pourrait bien avoir inauguré le régime du sacrifice animal à l'exclusion du sacrifice humain, est édifier sur le vide une conjecture d'autant plus étrange que la pratique du sacrifice humain en Israël est attestée pour les temps historiques. De même,

on cherche vainement dans le premier verset de la Genèse l'idée de création absolue que M. P. croit y trouver : le texte ne dit pas du tout que Dieu ait créé le chaos ; et, à vrai dire, l'idée d'une création du chaos n'est pas de celles qui se peuvent aisément concevoir. Une certaine bonne volonté semble nécessaire pour trouver que l'hagiographe, en disant que l'homme a été fait à l'image et ressemblance de Dieu, entend signifier que l'homme seul a l'avantage d'être une personne, comme Dieu, ce qui ferait sortir de la religion l'idée de personnalité et attesterait la vigueur d'esprit théologique du narrateur. Il n'y a là qu'un vieux trait mythologique où il ne faut pas chercher tant de philosophie. Et plutôt que de signaler le grand effet poétique de l'arc-en-ciel donné en gage contre un nouveau déluge, il importait de marquer la raison qui a déterminé le choix d'un tel gage : c'est que l'apparition de l'arc-en-ciel était censée indiquer ou amener la fin de la pluie.

Alfred Loisy.

Die Quellen des Lebens Jesu, von P. Wernle. Dritte Auflage, *Religionsgeschichtliche Volksbücher*, I, 1. Tübingen, Mohr, 1913 ; in-12, 76 pages.
Das apostolische Glaubensbekenntnis, von P. Gœtz. Même collection, IV, 17. Tübingen, Mohr, 1913, in-12, 64 pages.
Aus den Briefen des Paulus nach Corinth. Verdeutscher und ausgelegt von K. Aner. Même collection, VI. Praktische Bibelerklärung, 1. Tübingen, Mohr, 1913 ; in-12, 55 pages.

La première édition du petit livre de M. Wernle sur les sources de la vie de Jésus est de 1904, et M. W. déclare n'y avoir rien changé. Les travaux critiques publiés en Allemagne sur l'Évangile de Marc et sur celui de Jean ne lui ont pas fourni de clartés suffisantes touchant la composition de ces livres. Autant dire que son propre ouvrage, bien construit et utile encore, représente l'état de la critique des Évangiles il y a douze ou quinze ans : Marc et *Logia* sources de Matthieu et de Luc ; Jean œuvre de caractère homogène, et non historique. C'est déjà beaucoup de vulgariser ces conclusions, mais on pourrait aujourd'hui, sans se compromettre, aller un peu plus loin. Par exemple, quand il s'agit de rendre compte de *Marc*, iv, 10-12, où Jésus professe qu'il a parlé en paraboles pour l'endurcissement des Juifs, le mystère du règne de Dieu étant réservé à un petit nombre d'élus, il ne suffit pas de dire que l'évangéliste a voulu expliquer l'insuccès de Jésus auprès des Juifs ; car il l'explique par la théorie paulinienne de la prédestination et par l'idée paulinienne du « mystère », dont le nom ne se rencontre pas pour rien en cet endroit. Et l'on exagère passablement les mérites de Marc en soutenant qu'il s'est borné à rassembler, sous quelques idées dominantes, des matériaux de bon aloi, et que tout est chez lui sans prétention, sans intention, alerte et joyeux : la composition du second Évangile n'est pas telle-

ment exempte de tendance, ni d'artifice, et le rédacteur n'a vraiment pas l'air de ne raconter rien qu'il ne tienne de témoins oculaires.

On sait que l'emploi officiel du Symbole dit des Apôtres est devenu fort gênant pour les protestants libéraux allemands qui ne croient plus à la conception virginale du Christ ni à sa descente aux enfers, et pas beaucoup à sa résurrection. M. Gœtz dans son opuscule ne se contente pas de raconter sommairement l'histoire de cette formule vénérable, celle de son usage dans les Églises de la Réforme, celle aussi des contestations auxquelles cet usage a donné lieu en ces derniers temps. Il entame, un peu étroitement peut-être, le procès du vieux texte ; d'abord ce symbole se dit romain et il ne l'est pas, car il contient des additions — sans grande portée — qui n'étaient pas dans la formule romaine du IIIe siècle ; puis Dieu le Père, dans le premier article, n'est pas le Dieu père de l'Évangile, — grief énorme au point de vue du protestantisme libéral, mais l'écart n'est peut-être point si grand entre le Dieu de l'Évangile et celui du Symbole; — et le Seigneur, fils de Dieu et crucifié, est le Christ de Paul, non le Jésus qui prêcha l'Évangile; — mais le protestantisme libéral s'accommoderait encore moins du Messie juif que Jésus prétendait être, s'il ne prenait à son égard un parti plus hardi que celui de Paul, et qui consiste à le supprimer; — enfin, c'est un formulaire, et comme tel il est catholique. — Après tout, c'est bien possible, et un historien constaterait la chose avec calme.

Le travail de M. Aner sur les Épîtres de saint Paul aux Corinthiens est sans prétentions scientifiques. C'est une très bonne analyse de l'enseignement donné par saint Paul dans ses Épitres, avec citations à l'appui et critique discrète des éléments de cet enseignement que l'on regarde comme étant de moindre valeur au point de vue religieux et moral.

Alfred Loisy.

J. Heckenbach. **De Nuditate sacra sacrisque vinculis.** Giessen, Töpelmann, 1911 ; 114 p. (Religionsgesch. Vers. und Vorarb. IX, 3).

On ne peut guère considérer le travail de M. Heckenbach que comme une collection de notes. L'auteur s'est borné en effet à réunir les textes, grecs et latins, où il est question de la nudité rituelle, en les groupant suivant les différents cas où était exigée la nudité partielle ou totale, et en les reliant par quelques essais d'explication. C'est ainsi qu'il est question de la nudité d'abord dans les sacrifices, dans les cérémonies des mystères, et en général dans celles du culte, purificatoires et autres, puis dans les rites funéraires; on passe ensuite aux circonstances d'ordre religieux dans lesquelles il fallait avoir les pieds nus ou la poitrine découverte. Dans un second chapitre sont rassemblés les textes relatifs à la nudité du corps entier, ou

seulement d'une partie du corps, dans diverses pratiques superstitieuses, par exemple dans les cérémonies magiques, dans les pratiques de la médecine populaire, dans certains rites rustiques. Quelques pages sont ajoutées sur la nudité, moyen de purification, dans les cérémonies du baptême chez les premiers chrétiens. A cette partie de son travail, qui fut, à part ces dernières pages, sa dissertation inaugurale, M. H. a rattaché trois chapitres, parallèles aux précédents, sur les liens de toute nature, nœuds, ceintures, anneaux, qui jouaient un rôle dans les cérémonies du culte et dans la superstition populaire. Les textes cités concernent, dans le premier, les circonstances dans lesquelles les femmes devaient avoir les cheveux dénoués, et dans le second, certaines pratiques en usage dans les accouchements et dans les opérations de magie, où un lien ou nœud quelconque pouvait faire obstacle au succès ; M. H. s'y occupe aussi des anneaux magiques auxquels étaient attribuées des vertus prophylactiques ou curatives. Le dernier chapitre contient quelques citations seulement, qui montrent que l'usage de laisser flotter les cheveux et de retirer les anneaux et autres ornements de métal, par exemple lors du baptême, n'était pas inconnu des premiers chrétiens. L'ouvrage débute par une introduction où M. Heckenbach essaie d'expliquer comment la nudité rituelle est un reste d'anciennes conceptions symboliques, et comment par suite elle fut prescrite dans les cérémonies sacrées, comme moyen de purification; mais c'est surtout en tant que collection de textes que le livre pourra avoir quelque utilité.

My.

Aristotelis De Arte poetica liber, recognovit brevique adnotatione critica instruxit I. Bywater. Editio altera. Oxford, Clarendon Press, 1911 ; viii p., le reste non paginé (*Script. class. bibl. Oxoniensis*).

Le titre dit *editio altera*, mais ce n'est pas à proprement parler la seconde édition. M. Bywater a publié une première fois le texte de la *Poétique*, muni d'un appareil critique, en 1897. En 1909, il a donné de nouveau le texte, avec un appareil plus fourni, dans une grande édition qui comprend en outre une introduction critique, un commentaire abondant et une traduction en anglais. C'est cette édition qui en réalité est la seconde, et M. B. en a réimprimé, purement et simplement, le texte et les notes critiques dans le présent volume. M. B. renvoie à sa grande édition le lecteur désireux de connaître sa méthode et de s'éclairer sur les corrections apportées par lui au texte d'Aristote ; je le renvoie également à la recension que j'ai donnée de cet ouvrage, dans la *Revue* du 20 mai 1911.

My.

Hippocratis De Natura hominis liber ad codicum fidem recensitus scripsit O. Villaret (Diss. inaug. Berlin). Berlin, Mayer et Müller, 1911 ; 88 p.

Dans cette dissertation, M. Villaret publie le texte d'un traité hip-

pocratique divisé, depuis l'édition de Venise de 1588, en deux parties distinctes ayant chacune leur titre, Περὶ φύσιος ἀνθρώπου (ch. 1-15) et Περὶ διαίτης ὑγιεινῆς; cette division est encore conservée par Littré. Ermerins reconnut que la seconde est la suite de la première, et M. V. considère ces deux parties comme formant un tout unique ; il donne pour cela de bonnes raisons, et s'appuie en outre sur Galien, qui parle des deux opuscules comme d'un seul ouvrage. Le reste de l'introduction s'occupe du dialecte ; ses principes sont en général ceux qu'a exposés Kuehlewein dans le tome I de son édition d'Hippocrate. Le texte est publié selon une bonne méthode ; M. V. s'est servi de trois manuscrits, mais il suit principalement le Parisinus 2253 (A) ; il fallait donc conserver la leçon de A p. 26, 15 ποιέονται, au lieu de ποιεῦνται MV, pour rester d'accord avec le principe formulé à ce sujet p. 14 « cum semper codice optimo nisus sim ». Le texte est suivi d'annotations assez nombreuses ; M. Villaret y justifie quelques lectures, étudie l'usage d'Hippocrate à propos de certains mots — on notera une intéressante observation sur un emploi particulier de δέ — et signale des passages parallèles. Ce travail est fait avec soin et conscience, et il est juste d'en louer l'auteur.

My.

Essays and studies presented to William Ridgeway.. on his sixtieth birthday, edited by E. C. Quiggin, Cambridge, University Press, 1913, in 8°, 656 p., une centaine de dessins et de photogravures.

Les savants anglais ont fêté avec leur magnificence coutumière le soixantième anniversaire de leur collègue, M. William Ridgeway, professeur à l'Université de Cambridge, bien connu par ses publications, qui se rapportent surtout à l'archéologie. C'était le 6 août 1913. Un dîner lui fut offert au Gonville et Caius college le 31 juillet, et, comme dès l'automne 1912, ses amis avaient décidé de publier en son honneur un volume de mélanges, ils ont fait imprimer en novembre 1913 le livre abondamment illustré dont nous avons à rendre compte. Rien ne manque pour lui donner un caractère nettement commémoratif : au frontispice, la photographie de Ridgeway avec sa signature; p. xx, un dessin de M. A. Beresford Pite représentant la porte d'honneur de Gonville et Caius college, où il enseigne; p. xiii, la liste des souscripteurs; p. 645, le menu et le plan des tables pour le dîner du 31 juillet 1913; enfin pour encadrer le tout, des vers grecs et des vers anglais. La publication des mélanges a été dirigée par M. E. C. Quiggin, fellow of Gonville and Caius college. Les articles se répartissent en trois sections : section d'archéologie et d'histoire ancienne (25 études), pour laquelle l'éditeur fut assisté par MM. Conway et Harrison; section de littérature et d'histoire du Moyen-âge (7 études), dont M. Q. s'est chargé spécialement ; section

d'anthropologie et d'histoire des religions (16 études), où il eut comme collaborateurs MM. Haddon et Rivers [1].

Il serait téméraire même de songer à analyser tant de communications importantes et pour lesquelles il faudrait séparément une compétence particulière. Le lecteur m'excusera de ne m'arrêter ici que sur un petit nombre d'articles. M. Hill étudie un lot de 28 pièces de métal qui fut trouvé près de Smyrne en 1884, et apporté au British Museum (*Etait-ce [l'emplacement de] la monnaie de Smyrne?*). La plupart sont en mauvais état. Il pense qu'elles étaient préparées pour fabriquer des flans en vue d'une frappe nouvelle et qu'elles furent enterrées à la fin du IIIe s. ou au commencement du IIe s. C'est la preuve qu'un petit atelier de monnayage existait à côté de Smyrne; malheureusement l'emplacement de la trouvaille n'a pas été repéré avec une précision suffisante. — Miss Jane Ellen Harrison commente un passage des *Ichneutes*, au moment où les Satyres en chasse s'arrêtent brusquement près d'une caverne au flanc d'une colline boisée, effrayés par un son étrange, et lorsque Cyllène sort à l'appel de Silène en protestant contre ce dérangement; elle le rapproche ingénieusement d'une scène de vase peint qui avait embarrassé les archéologues

1. Antiquité. — *Conway*, Structure du 6e livre de l'Enéide; *Beare*, Un nouveau guide pour l'ordre des dialogues de Platon; *Purser*, Notes sur Cicéron, *Ad Atticum*, XI; *Browne*, Théorie d'Aristote sur le mètre poétique; *Harrison*, Δία λίθον et *Jovem Lapidem*; *Gow*, Elpis et Pandora dans les Travaux et les Jours d'Hésiode; *Hill*, Etait-ce [l'emplacement de] la monnaie de Smyrne? *Gomme*, Le nom ancien de Gla; *Sheppard*, Le Partheneion d'Alcman; *J. E. Harrison*, Sur les Ichneutes de Sophocle, col. IX 1-7; *Cornford*, Sur l'offrande des prémices et les mystères d'Eleusis; *Dawkins*, Une gemme retaillée de Mélos; *Ure*, Vase primitif à figures noires de Rhitsona en Béotie; *Robertson*, Authenticité et date du *De saltatione* de Lucien; *Tillyard*, Lécythe attique de Sicile; *Flinders Petrie*, Plusieurs signets royaux; *Mahaffy*, Les figures arithmétiques employées par les écrivains grecs pendant la période classique; *Richmond*, Les temples d'Apollon et de *Divus Augustus* sur les monnaies romaines; *Cook*, Néphelococcygia; *Hutchinson*, Deux notes sur les Néméennes, III; *Duke*, Trois fragments d'Héraclides le critique; *Moulton*, Notes sur l'ethnographie de l'Iran; *Hercules Read*, Un lion ailé de Bactriane; *Green*, Sur un vase de l'époque des premières dynasties au Fitzwilliam Museum; *Bosanquet*, Plusieurs haches et une lance. — Moyen-Age. *Wace*, Une inscription byzantine d'Ochrida; *James*, Ovide, *De mirabilibus mundi*; *Macalister*, L'Evangile de Lindisfarne; *Mawer*, Le royaume scandinave de Northumbrie; *Chadwick*, Plusieurs noms de rivières germaniques; *Bergin*, Poème de Gofraidh Fionn O Dálaigh; *Quiggin*, Maison d'O'Conor à Cloonfree. — Anthropologie et histoire des religions. *Thurston*, Le nombre 7 dans l'Inde méridionale; *Joyce*, Le dieu qui pleure; *Cook*, Evolution et survivance de conceptions primitives; *Frazer*, Le serpent et l'arbre de vie; *Boyd Dawkins*, Peuplement de la Grande Bretagne à l'époque préhistorique; *Wright*, La mâchoire humaine; *Seligmann*, Survivance de croyances de l'ancienne Egypte; *Duckworth*, Le problème du squelette de Galley Hill; *Rivers*, Le contact des peuples; *Elliot Smith*, Evolution de la tombe taillée dans le roc et des dolmens; *Rendel Harris*, Les Dioscures à Byzance et dans le voisinage; *Myers*, Commencements de la musique; *Henry Balfour*, Pêche au cerf-volant; *Haddon*, Canoës de Torres Straits et de North Queensland; *Hasluck*, Constantinata.

et qui s'inspire probablement du texte de Sophocle. Hermès, l'enfant miraculeux, avait été caché dans un de ces trésors préhistoriques qui servirent longtemps de grenier, ou de cachette. A l'origine la retraite du jeune Hermès, sous la garde de Cyllène, et la danse des Ichneutes qui le découvrent, se rattachèrent d'abord au culte rituel de la végétation, tandis qu'à l'époque de Sophocle, la scène a pris un caractère purement comique. — M. Flinders Petrie esquisse un raccourci de l'histoire de l'Égypte en décrivant cinq *signets royaux*, qu'il a achetés, en Égypte et dont il publie la photographie (p. 192). Le premier date de 4.700 av. J.-C.; c'est le signet cylindrique en basalte, de Khoufou ou Khéops, le constructeur de la grande pyramide; le second, également cylindrique, a servi au roi Khandy, un babylonien qui régnait en Égypte vers 3.000 av. J.-C. Il est en jaspe vert. Les trois autres sont des anneaux métalliques dont le chaton est gravé : l'un en bronze, appartenait au souverain égyptien Akhenaten, en 1370 av. J.-C.; l'autre en bronze doré, porte une tête de Diadoque, celle de Ptolémée IV Philopator; le dernier, en or massif, donne le cartouche d'Antonin le Pieux; il était probablement confié au préfet qui gouvernait l'Égypte au nom de l'empereur. — Nous devons à M. Duke une édition soignée de trois fragments d'*Héraclides le critique* (περὶ τῶν ἐν τῇ Ἑλλάδι πόλεων); il fixe entre 270 et 200 av. J.-C., et probablement vers 270 l'époque à laquelle écrivait cet auteur. — M. Bosanquet examine *plusieurs haches et une lance*, qui proviennent de trouvailles faites au N-W du Péloponèse près de Patras; il s'agit ici de haches simples en bronze, marquées d'un signe à l'épaulement et absolument semblables à certains exemplaires provenant de Campanie; cette analogie indique d'étroits rapports entre l'Italie et la Grèce à l'époque de transition entre l'âge du bronze et l'âge du fer. Les garnitures métalliques d'une lance ont été extraites d'une tombe et datent à peu près de la même période : il y a la pointe en bronze, assez large, presque plate, puis une tige creuse en fer à extrémité quadrangulaire qui ressemble au bout de nos cannes ferrées, et que les archéologues ont parfois confondue avec la pointe; c'est en réalité le talon de la lance, comme le prouvent les bronzes trouvés à Olympie et les peintures de vase. — On sait quel fut le succès des Bestiaires pendant tout le moyen âge; M. James a étudié un petit poème latin qui est attribué à *Ovide* et qui s'intitule *de mirabilibus mundi*; divisé en 79 n^os^, il donne une brève description d'animaux plus au moins fantastiques, et des notices sur les curiosités naturelles; au fond ce n'est guère qu'un extrait de Solin et d'Isidore de Séville; mais il est ancien, puisque le manuscrit du Fitzwilliam Museum date du xie s. ou au plus tard du xiie s. M. James l'imprime, en citant dans les notes les sources probables de l'auteur et en ajoutant une moralisation du xive-xve s., qui porte sur les dix-huit premiers numéros. — M. Joyce met en lumière une forme bien curieuse du symbolisme religieux chez les peuples primitifs de

l'Amérique du centre et du sud ; c'est *le dieu qui pleure*, puisqu'il est le dieu de la pluie. Une série de planches représente les dieux du tonnerre et de la tempête qui ont tous les joues inondées de larmes (p. 368-372). — Pourquoi la supériorité de notre civilisation nous inspire-t-elle l'orgueil naïf de croire que nous avons tout inventé? M. Henry Balfour illustre spirituellement cette erreur par la *pêche au cerf volant*. Le Daily Mail du 21 septembre 1901 notait l'invention remarquable d'un pêcheur passionné qui avait imaginé d'employer le cerf volant pour la pêche maritime. Or depuis des siècles cet usage existe chez des peuples que nous qualifions de barbares, de sauvages, et qui, il faut l'avouer, en sont encore pour la plupart, à l'âge de la pierre. Ce sont certaines tribus indigènes de la Malaisie et de la Mélanésie au pourtour de la mer de Banda. Formé de feuilles de palmier, le cerf volant ressemble à une raquette ou à un oiseau aquatique. Le pêcheur qui vogue sur un canot s'en sert pour tendre sa ligne quand il veut prendre l'anguille de mer.

Paul Thomas.

Renard (Georges). **Histoire du travail à Florence.** Paris, Edit. d'art et de littér. 1914. In-8 de 467 p. 7 fr. 50.

C'est un honneur pour la France et un utile exemple pour l'Italie que l'ouvrage dont M. R. nous donne ici la fin. Certes la savante école d'historiens qui fleurit au-delà des Alpes, MM. Salvemini, Caggese, Rodolico, etc., a souvent traité avec bonheur quelques points essentiels du sujet; mais elle a laissé à feu Perrens, à M. Davidsohn le mérite d'approfondir toute l'histoire de Florence, à M. R. celui d'embrasser toute celle de son commerce et de son industrie. Une partie en était relativement aisée ou du moins le premier chroniqueur venu en suggérait l'idée, savoir la lutte des Arts Majeurs et des Arts Mineurs. Mais, d'abord, M. R pousse ses recherches au-delà du point où l'on s'arrête d'ordinaire, l'avènement des Médicis ; il montre les corporations, déjà dépouillées par les Médicis de tout rôle militaire et judiciaire, fondues arbitrairement sous la dynastie de Lorraine, supprimées par Napoléon Ier ; il raconte les essais hardis de Léopold Ier, les pas en arrière de son successeur. De plus, il étudie des questions dont les données sont si éparses chez les chroniqueurs qu'au premier abord on ne croirait pas que l'examen en fût aujourd'hui possible : division du travail, vicissitudes du libre échange et de la protection, phases de la prospérité respective des professions, etc.

Dans ces problèmes difficiles, M. R. porte une compétence acquise de longue main : on sait depuis combien de temps il s'est consacré à l'économie politique et quelle importante collection il trouve le temps de diriger. Il y porte aussi une très grande clarté[1], une

1. V. par exemple sur la répartition et l'assiette de l'impôt à Florence, notam-

grande modération de langage ; sur ce dernier point, il est aidé par son bon goût auquel il doit de parler dans des matières techniques une langue saine [2], quelquefois poétique. Il y est aidé aussi par deux qualités précieuses, l'intelligence et la franchise : il ne s'arrête pas assez à l'extrême difficulté d'établir équitablement l'impôt sur le revenu, à la terrible tentation d'en accroître indéfiniment la progression ; du moins, il les a vues et confessées (p. 161, 192), et il maintient avec raison que Côme l'Ancien n'a eu qu'à les employer habilement pour ruiner ses adversaires.

Toutefois il a mieux senti les inconvénients que les avantages de l'ancien système des corporations. Quelques-unes de ses pages les plus intéressantes portent sur la tyrannie que les patrons exerçaient sur les employés (par exemple p. 22-4, 27-8, 54, 85) ; mais il me paraît un peu défiant : si Michele di Lando avait été détaché des Ciompi non par leurs excès, mais par l'or de leurs adversaires p. 117-8, ceux-ci l'auraient-ils bientôt après envoyé en exil ? Est-il sûr que ce soit par cupidité que les patrons fournissaient, en déduction des salaires, la nourriture et les soins médicaux (p. 119-121) ? Si la condition de l'ouvrier avait été pire à Florence qu'ailleurs, le commerce ne s'y fût pas maintenu longtemps dans une telle prospérité ; car nulle barrière ne retiendrait dans une ville d'habiles artisans moins bien traités qu'ailleurs ; et, même à Florence, Hollandais, Flamands, Allemands affluèrent quoique moins payés que les indigènes, p. 141, 311 ; comme les plaisanteries sur la soif et l'appétit de ces hommes du Nord pullulent dans la littérature italienne, ce n'est pas l'exiguité de leurs besoins qui explique leur présence sur les bords de l'Arno. Il eût

---

ment p. 152, 176. — Quelques rares passages demanderaient à être éclaircis : on ne voit pas trop bien, p. 131, comment les Ciompi sont séparés par leur genre de vie et leurs intérêts des petits artisans des Arts mineurs ; p. 132, les inconvénients du système des corporations pour les suppôts s'embrouillent un peu avec les inconvénients de la juxtaposition de corporations hétérogènes. — La discussion avec l'auteur serait plus aisée s'il ne pratiquait pas rigoureusement l'altière méthode qui consiste à indiquer simplement à la fin des chapitres les titres des livres dont on s'est servi. Pourtant, je crois que les erreurs de faits qu'on pourra lui reprocher seront plutôt apparentes que réelles (on voit très bien p. 272, 357 qu'il sait que ces *parlamenti* qu'il appelle p. 232 assemblées populaires n'en étaient que de brutales parodies). — Une ou deux assertions incidentes sont erronées : Michel Ange a été quelquefois bourru avec les princes (p. 362), mais plus souvent humble : dès cette époque, en Italie, les honnêtes gens ne brillaient pas par le caractère, la biographie de Galilée, enfin rectifiée, en fournirait d'autres preuves. M. R. estime qu'on ne peut réformer le catholicisme sans toucher au dogme (p. 240) ; la France du XVII[e] siècle a prouvé le contraire.

2. Je demanderais seulement qu'il laissât à d'autres 2 substantifs, *travailleurs* et *ploutocratie* qui ont fini par faire croire aux ouvriers que l'ingénieur et le patron, c'est-à-dire les hommes qui inventent ou perfectionnent les machines, qui nouent des relations, trouvent des affaires, calculent, combinent, sont des oisifs, des parasites, et que leurs capitaux livrés aux artisans produiraient les mêmes bénéfices.

mieux valu insister sur la routine à laquelle conduisait le système des corporations ; et d'autre part, on pourrait, à l'honneur des ouvriers d'autrefois (et d'hier), ajouter une cause de plus à celles par où M. R. explique pourquoi la violente tentative de révolte du XIVe siècle avorta : l'ouvrier avait jusqu'en ces derniers temps le cœur et l'esprit plus larges qu'aujourd'hui ; M. R. l'a d'ailleurs montré mieux que personne dans un généreux écrit sur la Révolution de 1848 ; l'artisan florentin n'était pas absorbé par le désir du bien-être ; il était pieux, il avait des opinions politiques, il était guelfe ou gibelin, Blanc ou Noir, attaché à telle ou telle famille, par suite capable de trouver son bonheur autre part que dans une élévation de salaire ; s'il s'est laissé dépouiller de la suprématie qu'il avait un instant prise, c'est qu'il n'était pas dominé par une passion unique et que la suprématie des patrons ne pesait pas trop lourdement sur lui. Il était reconnaissant à sa corporation de la fierté, de la sécurité qu'elle lui inspirait ; car c'est grâce à elle qu'il échappait aux contre-coups de l'avidité des politiciens, puisqu'un des articles fondamentaux des Statuts de tout Art était l'interdiction de communiquer aux magistrats les livres des négociants. Enfin, M. R. glisse trop vite sur deux autres bienfaits du régime, par lui brièvement signalés : 1° la guerre aux malfaçons, 2° la charité de ces riches patrons qui ne se contentaient pas d'obliger les marchands de produits alimentaires à ne point hausser leur prix (l'aumône faite avec l'argent d'autrui est peu estimable), mais qui entretenaient à grands frais nombre d'hôpitaux.

Il faudrait, en terminant, signaler encore d'intéressantes pages sur la *Mercatanzia*, Tribunal et Chambre de Commerce, p. 44-7 : sur la manière dont l'Art de la Laine se gouvernait, dont il se procurait matières premières, instruments, moyens de transport, monnaie, et dont il tâchait de se passer de l'étranger, p. 311 sqq. ; sur les rapports des artistes et des Communes, p. 361. L'ouvrage est orné de bonnes illustrations.

Charles Dejob.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 24 avril 1914*. — M. Henri Cordier donne lecture d'une lettre de M. le Dr Victor Segalen datée de Han-tchong-fou (province de Chen-si, Chine), 20 mars 1914, donnant de nouveaux renseignements sur la mission dont il a été chargé par l'Académie.

Le P. Scheil fait une communication préliminaire sur la dernière campagne de fouilles à Suse. M. de Mecquenem a découvert une vaste nécropole du VIIe ou VIIIe siècle avant J.-C. Les tombes y sont en général de petites constructions en briques et contiennent pour la plupart, joint aux ossements, un mobilier de vases, outils professionnels, bijoux, etc. Le déblaiement n'en est qu'à mi-œuvre. Les chantiers de l'Acropole, de la Ville Royale et du Palais achéménide n'ont pas non plus travaillé dans le vide ; les résultats de cette campagne, pris dans l'ensemble, sont remarquables.

M. Héron de Villefosse communique à l'Académie un fragment d'inscription grecque récemment découvert à Narbonne et envoyé par M. Rouzaud. Ce fragment appartient à un cartel rectangulaire qui ornait un socle en marbre blanc destiné à supporter un buste de l'empereur Antonin. Ce buste malheureusement n'a pu être retrouvé. Il ressort du texte que ce buste avait été élevé en l'honneur

de l'empereur par deux médecins de Narbonne appartenant à la famille Pompeia : ce sont deux affranchis dont l'un s'appelle Fortunatus; le surnom de l'autre a disparu.

M. F. Préchac, ancien membre de l'École française de Rome, fait une communication intitulée : *Sénèque et la maison d'or*. Sénèque fait quelques allusions discrètes à la Maison d'or de Néron. Les unes confirment ce que l'on en savait, les autres fournissent de précieuses indications. On entrevoit que l'empereur-poète avait conçu l'idée de cette féerique habitation en rêvant au Palais du Soleil évoqué par Ovide. On apprend que le colosse de Néron qui se dressait dans le vestibule était non pas en pied, mais debout, la chlamys au vent, montant sur le quadrige d'Hélios qu'emportaient des coursiers au galop. Les textes anciens, les médaillons des Antonins confirment ce renseignement imprévu.

M. Henri Cordier lit deux notes de M. Bonnel de Mézières en mission dans l'Afrique occidentale. La première de ces notes concerne la découverte de l'emplacement de la ville de Tirekka ou Tiregga dont la réputation fut jadis très grande, aussi bien chez les noirs du Soudan que chez les Arabes et Berbères des régions sahariennes du Nord de l'Afrique. La seconde traite de Tendirma qui fut à partir du xvᵉ siècle la résidence des Kourmina, Fari ou Kanfari, qui étaient les premiers dignitaires de Gao, après l'Askia. Cette ville était autrefois le siège d'une puissante colonie israélite dont les habitations s'étendaient depuis le bord du fleuve Niger jusqu'à une demi-journée de marche de celui-ci ; elle s'appelait alors Fatl, nom donné encore au lac voisin.

M. Collignon donne lecture d'une étude sur une plaque en terre cuite à relief, provenant de Crète, et acquise récemment par le Musée du Louvre. Elle constitue un document intéressant pour l'étude de l'art archaïque en Crète. Le relief montre une figure féminine debout, coiffée du polos, dans l'attitude des statues dites xoanisantes. Pour le type, pour les détails du costume, cette figure offre de grandes analogies avec celle qui est sculptée en relief sous la base d'une statue assise découverte à Prinià, par la mission italienne, et représentant la « maîtresse des animaux ». La figure de la base a été interprétée comme l'effigie d'une divinité, Dictyma ou Britomartis. La plaquette du Louvre étant certainement un ex-voto, c'est sans doute une de ces deux divinités qu'il y a lieu d'y reconnaître. Elle offre un nouvel exemple d'un type statuaire créé, vers la fin du viiᵉ siècle, par les Dédalides crétois.

M. Paul Monceaux communique une note de M. l'abbé Bayard, professeur aux Facultés libres de Lille, sur une correction à faire au célèbre texte de saint Irénée qui concerne l'Eglise romaine (*Contra haereses*, III, 3, 2).

M. Camille Jullian annonce que la commission du prix ordinaire, dont le sujet proposé était pour 1914 : *L'Espagne à l'époque romaine*, a décerné ce prix aux *Promenades archéologiques en Espagne* de M. Pierre Paris, qui sous une forme différente se rattache au sujet proposé.

M. Maurice Croiset annonce les décisions prises par la commission du prix Bordin (antiquités grecques et romaines) dont la valeur est de 3,000 francs. La Commission accorde les récompenses suivantes : 1.000 francs à M. Eugène de Faye pour son ouvrage intitulé : *Gnostiques et gnosticisme*, étude critique du gnosticisme chrétien aux iiᵉ et iiiᵉ siècles ; — 1.000 francs à M. W. Deonna, ancien membre étranger de l'Ecole d'Athènes, pour ses trois volumes intitulés : *L'archéologie, sa valeur, ses méthodes* ; — 500 francs à M. Jean Lesquier, pour ses deux ouvrages : *Papyrus de Magdola* ; II. *Les institutions militaires de l'Egypte sous les Lagides* ; — 500 francs à M. Raymond Billiard, *La vigne dans l'antiquité*. — Mention sera faite dans le rapport général de l'ouvrage de M. Morin (*La verrerie en Gaule sous l'empire romain*), qui atteste des recherches étendues et méthodiques.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 1ᵉʳ mai 1914*. — M. Henri Cordier communique un télégramme adressé le 23 mars 1914 par M. Bonnel de Mézières à M. le gouverneur Clozel. M. Bonnel de Mézières quittait Gualata le 18 février 1914, se dirigeant sur Goumbou ; il a relevé, à 20 kilomètres du Ghânata, le point appelé Koumbi sur une colline qui passe pour avoir servi d'habitation aux rois du pays. On y distingue encore les restes d'une ville en pierre. M. Bonnel de Mézières va procéder à des fouilles à Koumbi-Ghânata, à Ghâba-Moumou, à Néma et à Saïlé.

M. Collignon communique un rapport de Macridy-Bey, conservateur du Musée ottoman, et de M. Ch. Picard, adressé à l'Académie par M. Fougères, directeur de l'Ecole d'Athènes. Ce rapport expose les résultats de la première campagne de fouilles dirigée en 1913 à Colophon, sur l'emplacement du hiéron d'Apollon Clarios. Les travaux ont permis de reconnaître la situation exacte du temple principal, construit dans la plaine, à proximité de la mer, alors que la célèbre grotte prophétique se trouve dans la montagne. On a dégagé en partie les Propylées, et mis complètement à jour une vaste exèdre située à l'alignement de la façade. Les

fouilles ont livré en outre une riche série d'inscriptions d'un grand intérêt historique. Parmi les plus précieuses, il faut signaler les proscynèmes des villes qui avaient envoyé des délégations à l'Apollon de Claros et qui sont gravés sur les murs et les colonnes des Propylées. Il y a lieu d'attendre beaucoup de ces fouilles entreprises en Asie Mineure par l'École d'Athènes. Les premiers résultats promettent la découverte d'un temple d'Apollon dont Pausanias signale la grandeur et la richesse et qu'il compare à ceux de l'Artémis d'Éphèse, de la Héra de Samos, et au Didyméion de Milet.

M. Chavannes signale l'importance des découvertes archéologiques faites par le Dr Segalen dans la province chinoise de Chen-si ; un cheval de pierre placé devant la tombe d'un général chinois mort en 117 avant notre ère est de deux siècles et demi antérieur aux plus anciens monuments jusqu'ici connus de la sculpture chinoise.

M. Collignon donne lecture d'un rapport de M. Courby relatif à une importante découverte faite par l'auteur dans les ruines du temple d'Apollon à Delphes, au cours d'une mission accomplie en 1913. A l'aide de photographies donnant l'état des fouilles en 1894, M. Courby identifie l'adyton du temple avec une construction qui coupe d'une manière assez imprévue la colonnade sud. Or, au même endroit, dans les profondeurs du remblai, il a retrouvé un omphalos en pierre calcaire, de travail très fruste, portant le nom de la déesse Gaïa gravé en caractères archaïques. Il expose les raisons qui lui permettent d'y reconnaître le véritable omphalos de Delphes, la pierre sacrée placée dans l'adyton et invisible pour le public. Celui-ci ne pouvait en voir qu'une copie en marbre, exposée à l'extérieur, et que M. Homolle a découverte sur l'esplanade orientale du temple. — MM. Homolle, Pottier, Babelon, Jullian, Alfred et Maurice Croiset ajoutent quelques observations.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 8 mai 1914*. — M. l'ambassadeur d'Italie adresse à M. le Secrétaire perpétuel une lettre où il le prie de se faire l'interprète, auprès de l'Académie, des remerciements de S. M. le roi Victor-Emmanuel III, pour le prix Duchalais qui lui a été décerné.

M. Cagnat donne lecture d'une lettre adressée par M. Théodore Reinach à M. le Secrétaire perpétuel, lettre relative aux principaux textes contenus dans le dixième volume, tout récemment paru, des *Papyrus d'Oxyrhynchus*.

M. Cordier propose, au nom de la commission de la fondation Benoît Garnier, d'allouer une subvention de 2,500 francs à M. Sylvain Lévi pour un voyage d'études au Népal. — Cette proposition est adoptée.

M. Maurice Prou annonce que la commission du prix de La Fons-Mélicocq a décerné ce prix à M. le Dr Victor Leblond pour son ouvrage intitulé : *Notes pour le nobiliaire du Beauvaisis*.

M. Collignon communique un rapport adressé par M. Fougères, directeur de l'École d'Athènes, sur les fouilles exécutées à Thasos en 1913 par MM. Charles Picard et Avezou. Les travaux de dégagement de l'enceinte et des portes ont été poussés plus avant et ont amené la découverte d'une nouvelle porte. Des sondages ont permis de reconnaître les dimensions de la salle hypostyle. Près de l'église de Haghios Nikolaos, on a mis à découvert des fondations qui appartiennent peut-être à un édifice de l'agora, et dans le voisinage a été trouvé un autel de Cybèle orné de frises en relief. Un des résultats importants est l'identification définitive d'un édifice découvert jadis par Miller, et qui est certainement le Prytanée. Bien que le monument ait été remanié et développé, il est possible de définir les caractères essentiels du Prytanée primitif, qui n'est pas antérieur au début du vᵉ siècle. C'était un bâtiment carré, analogue au Prytanée d'Olympie, et décoré de terres cuites architectoniques telles que des antéfixes à tête de Gorgone et une curieuse frise représentant des cavaliers au galop, escortés de chiens poursuivant des lièvres. Il faut ajouter que les fouilles ont livré de nombreuses inscriptions, notamment des prescriptions rituelles concernant les cultes de Peitho et de l'Héraklès thasien.

L'Académie présente, pour la chaire d'institutions de la France vacante à l'École des Chartes : en première ligne, M. G. Dupont-Ferrier ; en seconde ligne, M. Léon Levillain.

M. Paul Girard examine les causes de l'échec des *Nuées* d'Aristophane au concours. — MM. Maurice Croiset, Alfred Croiset, Bouché-Leclercq et Foucart présentent quelques observations.

Léon DOREZ.

L'imprimeur-gérant : ULYSSE ROUCHON.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

.REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25 — 20 juin — 1914

Mirza Muhammad, Le Târikh-i-Djehan-Gochâ d'Atâ-Mélek-Djowaïni. — Schwoebel, La Palestine, i. — Procksch, Les populations de la Palestine. — Gronau, Posidonius et l'exégèse de la Genèse. — Wutz, Onomastica sacra, i. — Rudberg, Le dixième livre de l'histoire des animaux attribuée à Aristote. — Philarétos, Périclès et Aspasie. — Lübker, Reallexikon, 8e éd. p. Geffcken et Ziebarth. — Cicéron, Pro Roscio, p. Landgraf. — Müller-Marquardt, La langue de la Vie de saint Wandrille. — Chinard, L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française. — Heiss, Balzac. — Martino, Le roman réaliste sous le second Empire. — Bouvier, La bataille réaliste. — Bezard, Comment apprendre le latin à nos fils. — Riedl, Les ballades Kouroutzes. — Académie des Inscriptions.

'Ala'u 'd-din 'Ata Malik-i Juwayni, **The Ta'rikh-i-Jahan-Gushâ**. Part I, containing the history of Chingiz khân and his successors, edited with an introduction, notes and indices from several old Mss. by Mirzâ Muhammad Ibn 'Abdu'l-wahhâb-i Qazwîni (*Gibb memorial series*, t. XVI, 1). Leyde et Londres, Brill et Luzac, 1912; 1 vol., in-8°, xciv-294-128 pages.

A une époque où l'Asie Centrale attire les regards de tous ceux qu'intéressent les coins ignorés de l'histoire, il était étonnant que les renseignements de tout premier ordre fournis par la littérature persane sur les événements du règne de Tchinggiz-Khan et de ses successeurs n'eussent pas vu plutôt le jour de la publication. Ce ne sont pas les travailleurs qui manqueraient, mais les moyens. Par bonheur, le fonds institué par feu E. J. W. Gibb va permettre de combler cette lacune. A côté de *l'Histoire des Mongols* de Rachid-ed-din, dont M. Blochet nous a déjà donné le premier volume, le *Târikh-i Djehân-Gochâ* d'Atâ-Mélik Djowaïni, antérieur au premier (il a été composé en 658-1260, tandis que celui-là est de 720-1310), sera le bienvenu. Non pas qu'il soit inconnu : on sait le parti qu'en a tiré d'Ohsson, et on connait les fragments publiés dans la *Chrestomathie persane* de Ch. Schefer ; mais rien ne vaut un texte complet, établi critiquement.

Cette édition, dont nous avons le premier volume sous les yeux, est due aux soins de Mîrzâ Muhammad Qazwînî, qui en avait reçu la mission des *Trustees* du fond Gibb ; elle repose sur sept manuscrits appartenant tous au fonds persan de la Bibliothèque nationale. Le plus important est le numéro 205 du supplément persan, copié en 689 (1290), huit ans après la mort de l'auteur il a servi de base à l'établissement du texte.

Une longue préface de l'éditeur, écrite en persan et résumée en anglais par M. Edw. G. Browne, renferme une biographie de l'auteur, une étude sur le plan de l'arrangement de l'ouvrage, sur la date de sa composition, sur les divers manuscrits, une note sur quelques particularités grammaticales et lexicographiques, et des extraits d'auteurs arabes renfermant des notices biographiques sur l'auteur (Nowaïrî, Dhahabî, Ibn-Châkir el-Kotobî, etc.).

Six photographies hors texte illustrent ce volume. Elles nous montrent successivement : 1° Une page de l'ancien manuscrit cité plus haut ; 2° le portrait de l'auteur (les figures sont malheureusement effacées, œuvre d'un musulman fanatique) ; 3° La reproduction d'une autre page du manuscrit ; 4° la fête de l'intronisation d'Ogotaï ; 5° le siège de la ville de Tchang-dou, par Samoqa ; 6° la séance solennelle tenue par Batou. Ces trois dernières images sont reproduites d'après un des manuscrits du *Djâmi' et-Tawârîkh* de Rachid-ed-dîn.

Félicitons, en attendant les autres volumes, Mirza Muhammad et les honorables promoteurs de la publication, du zèle intelligent qu'ils ont déployé en nous donnant cette belle œuvre.

Cl. Huart.

Die Landesnatur Palästinas, Erster Teil, von V. Schwoebel. Leipzig, Hinrichs, 1914 ; in-8°, 56 pages.

Die Völker Altpalästinas, von O. Procksch, Leipzig, Hinrichs, 1914 ; in-8°, 41 pages.

Premiers fascicules d'un recueil qui se publie pour la connaissance du « pays de la Bible », sous la direction de M. G. Hölscher.

M. Schwoebel expose en termes clairs la délimitation et les caractères généraux du pays palestinien, sa structure géologique, ses conditions climatériques et son hydrographie. Il fera ultérieurement la description de la côte palestinienne.

M. Procksch traite brièvement des populations qui ont occupé la Palestine et des nations qui ont été en rapport avec Israël jusqu'à la ruine des deux royaumes (622 et 586 avant notre ère) : temps primitifs, âge de pierre et Cananéens ; la domination égyptienne, nouvel empire, Hittites, Amorrhéens ; les Hébreux, commencements, Israélites et voisins. M. P. estime que le premier centre de diffusion des Sémites n'a pas été l'Arabie, comme on l'admet communément, mais le pays d'Ararat, comme le dit la Bible, c'est-à-dire l'Arménie. Il admet que les Chabiru d'El-Amarna sont les Hébreux au sens large du mot, c'est-à-dire les ancêtres et les parents les plus proches des Israélites. Israël se serait formé de deux groupes originairement distincts : Israël-Lia et Jacob-Rachel. Israël-Lia pourrait être identifié aux Chabiru et avoir été en Palestine pendant que Jacob-Rachel était encore en Égypte ou dans la région du Sinaï. Les deux groupes

auraient eu (déjà!) en commun la religion de Iahvé, au nom de laquelle le lévite Moïse aurait tiré d'Égypte les enfants de Rachel, étendant ensuite l'ancien nom Israël à toute la nation. Peut-être serait-il prudent de n'en pas tant savoir là-dessus.

Alfred Loisy.

Poseidonios und die jüdisch-christliche Genesisexegese, von K. Gronau, Leipzig, Teubner, 1914; gr. in-8°, viii-313 pages.

M. Gronau s'est proposé de montrer l'influence exercée sur saint Basile et saint Grégoire de Nysse par Posidonius en son commentaire du Timée. L'étude porte sur cinq écrits, l'*Hexahéméros* de Basile, celui de Grégoire de Nysse, les traités du même sur l'homme et sur l'âme et la résurrection, le discours de Basile qui se rattache à *Deut*. xv, 9. Ces écrits sont tous en rapport avec l'explication de la Genèse et ils sont les derniers, presque les seuls témoins d'une exégèse théologico-scientifique qui a son point de départ dans Philon et son apogée dans Origène. Philon dépendait de Posidonius, et c'est soit directement soit par Philon et Origène que Posidonius a influencé les Pères cappadociens. La comparaison ne va pas toute seule, parce que l'ouvrage de Posidonius ne s'étant pas conservé, elle se fait avec les autres auteurs qui l'ont exploité. Il n'est pas possible d'analyser ici ce rapprochement de textes que M. G. conduit avec beaucoup de méthode et d'érudition. L'emprunt de données cosmologiques a son intérêt; mais ce qui est plus curieux encore est l'utilisation de doctrines philosophiques non admises telles quelles, mais avec des modifications plus ou moins considérables pour s'adapter aux croyances essentielles du christianisme sur Dieu et la création, l'immortalité et la résurrection. Il ne manque à la dissertation très solide et très pénétrante de M. G. qu'un résumé bien net de ses conclusions.

A. L.

Onomastica sacra, Untersuchungen zum Liber interpretationis nominum hebraicorum des hl. Hieronymus, von F. Wutz. I Hälfte : Quellen und System der Onomastica. Leipzig, Hinrichs, 1914; gr. in-8°, 672 pages.

Gros volume, et qui n'est pourtant qu'une première partie. C'est pour cela sans doute qu'on n'y a pas mis de table. Traitant d'abord des sources du *Liber interpretationis nominum hebraicorum*, M. Wutz part de l'assertion de Jérôme, d'après lequel Philon aurait rédigé pour la Bible juive une sorte de dictionnaire des noms hébreux qu'Origène aurait complété par un recueil analogue sur les noms du Nouveau Testament; il examine premièrement le rapport de Jérôme avec Philon et croit pouvoir conclure, après comparaison des écrits de Philon, que celui-ci ne peut être l'auteur de l'espèce de dictionnaire à lui attribué; il examine ensuite le rapport de Jérôme avec Origène et conclut pareillement que l'Onomasticon du Nouveau

Testament ne saurait être attribué à Origène. Cet Onomasticon aurait été compilé peu après la mort d'Origène par un de ses disciples d'ailleurs inconnu. En ce qui regarde l'Onomasticon de l'Ancien Testament, les témoins se partagent en différents groupes que M. W. discute l'un après l'autre. Origène utilisait une liste alphabétique des noms hébreux qui existait avant lui et à laquelle il ne fit aucune correction ; mais il n'existait avant Jérôme aucun recueil grec correspondant à l'ensemble de l'Onomasticon compilé par le solitaire de Bethléem ; celui-ci a fait un travail relativement original, ne prenant de ses sources que ce qui lui convenait et s'aidant de la connaissance personnelle qu'il avait de l'hébreu.

Après avoir minutieusement discuté la question des sources, M. W. examine le système suivi dans la composition des Onomastica et il étudie les transcriptions des mots hébreux en grec et en latin. Certaines transcriptions de Jérôme semblent venir de lui ; en tout cas, l'antécédent grec n'en est pas connu. Des mots grecs ont trouvé place dans l'Onomasticon de l'Ancien Testament, et des mots latins dans celui du Nouveau. Les étymologies données ne satisfont point à la rigueur d'une méthode scientifique ; elles ne sont pas non plus tout à fait populaires, car les auteurs ont souvent la prétention de remonter au sens original de l'hébreu. Mais leurs interprétations sont généralement artificielles, et leur façon de découper les mots simples pour en donner une étymologie quelconque est purement arbitraire. Ces interprétations, pour la plupart dénuées de toute valeur, ne sont pas un produit de l'exégèse allégorique, mais l'allégorie les a exploitées. La méthode par laquelle on les a obtenues est proprement la fantaisie, M. W. entre dans le détail des libres transcriptions qui servent de base à ces libres interprétations, où l'on explique aussi bien par l'hébreu des noms étrangers qui n'ont rien de commun avec cette langue. Répartir ces altérations de vocables et ces jeux d'imagination dans un classement logique était chose impossible, et M. W. ne s'est point flatté d'y réussir; il fait de ses matériaux une distribution qui lui a demandé beaucoup de patience et qui en exige encore passablement du lecteur. On ne peut que le louer d'avoir entrepris une pareille étude, mais il est à croire que nul ne sera tenté de la reprendre après lui. Son travail, quand il sera terminé, sera un répertoire de renseignements utiles pour l'histoire de l'exégèse et l'étude des anciens commentateurs de la Bible. Mais un bon index à la fin sera nécessaire pour qu'on s'y puisse reconnaître quelque peu.

A. L.

Gunnar Rudberg. **Zum sogenannten zehnten Buche der aristotelischen Tiergeschichte.** Upsal, libr. acad.; Leipzig, Harrassowitz, 1911; iv-143 p. (Skrifter utg. af K. Human. Vetensk.-Samf. i Uppsala, XIII, 6).

Le dixième livre de l'*Histoire des Animaux* n'étant pas, comme on

le sait, d'Aristote, la question de son origine se pose. On a voulu y voir, notamment Spengel, une traduction en grec faite sur une traduction latine de l'original; on a encore mis en avant l'hypothèse qu'il a été retraduit sur un latin traduit lui-même de l'arabe. M. Rudberg, qui a déjà publié plusieurs articles intéressants sur le texte de l'*Histoire des animaux*, aborde cette question dans le présent ouvrage. Un certain nombre d'opinions exposées dans le dixième livre sont en désaccord avec l'enseignement d'Aristote; il y a lieu, au contraire, de remarquer qu'elles coïncident plus ou moins explicitement avec les théories médicales des écrits hippocratiques, et M. R. le montre par une ample collection d'exemples. De là résulte que le dixième livre est pour une bonne part une compilation des ouvrages de la médecine ionienne. Cependant ce compilateur connaissait Aristote, et d'autres parties du livre ont une source aristotélicienne, entre autres le Περὶ γενέσεως; M. R. met également le fait en évidence; et de ce mélange de théories hippocratiques et aristotéliciennes, assez habituel aux péripatéticiens postérieurs, il conclut que l'auteur, comme l'ont déjà pensé plusieurs savants, est sans doute contemporain de Straton, peut-être un peu postérieur. D'autre part, le vocabulaire, la construction grammaticale, le style fortifient cette conclusion; et s'il en est ainsi, il ne saurait être question d'une retraduction faite sur une version latine quelconque. La suite de la dissertation apporte d'autres preuves. M. R. s'y occupe de l'histoire du texte et de ses traductions en arabe et en latin. Le dixième livre semble n'être pas autre chose que le traité Ὑπὲρ τοῦ μὴ γεννᾶν, cité par Diogène Laërce dans son catalogue, ajouté à l'*Historia Animalium* par les orientaux; M. R. rend la chose fort vraisemblable, mais il montre en même temps que cette addition est bien postérieure à l'archétype de nos manuscrits; le dixième livre manque en effet dans une famille. Quant aux traductions latines, M. R. a déjà caractérisé celle de Michel Scott, faite sur l'arabe, dans un opuscule paru en 1909 (*Eranos*, t. IX); il ajoute ici quelques brèves considérations, d'où il résulte que le texte dont se servit le traducteur arabe était très altéré, plein de lacunes et d'additions (scholies?), que par suite le texte actuel ne peut être une retraduction, et que cette version latine est de peu d'intérêt pour la critique du texte. Pour l'autre traduction latine, M. R. en compare les divers manuscrits, étudie la valeur de leur texte, et examine la nature de leurs nombreuses fautes; là encore l'hypothèse d'une retraduction sur cette version latine, après la disparition de l'original, est définitivement repoussée. Cette traduction du dixième livre, du reste, n'est pas, selon M. Rudberg, l'œuvre de Guillaume de Moerbeke; elle aurait été faite sur un manuscrit plus ancien que les nôtres, et qui avait un texte meilleur. C'est ce qu'il essaie de montrer dans un dernier chapitre, où il examine un assez grand nombre de passages dans lesquels cette traduction représente

la vraie leçon, contre les manuscrits grecs que nous possédons, ou tout au moins met sur la voie pour la découvrir. Tout cela est clair, bien enchaîné, logiquement conduit, et l'on ne peut, ce me semble, qu'accepter les conclusions de l'auteur. En appendice sont publiées pour la première fois les deux traductions latines du dixième livre dont il est question dans l'ouvrage.

My.

G. N. Philarétos, **Périclès — Aspasie**; l'influence d'Aspasie sur la vie publique et privée de Périclès. Etude historique traduite du grec par Mlle Pénélope G. Philarétos. Athènes, Eleftheroudakis et Barth, 1911, VIII-144 p. in-16.

Un des membres les plus distingués du barreau d'Athènes, M. G. Philarétos, a publié, il y a une dizaine d'années, dans sa langue maternelle, une étude, destinée au grand public, sur Périclès et Aspasie. Il a puisé aux sources grecques, Platon, Xénophon, Thucydide, Aristophane, Plutarque; il a demandé à Athénée, qu'il appelle pourtant une mauvaise langue, des renseignements sur la vie privée de Périclès; il n'a pas négligé les ouvrages des modernes, quoiqu'il n'ait pas, peut-être, fait suffisamment la part de ce que certains de ces ouvrages contiennent de fantaisiste et de romanesque; il s'est entouré, en un mot, de tous les documents où il pouvait recueillir quelque trait caractéristique. Il a tiré de ses recherches une histoire du grand homme d'état athénien, dans laquelle il apprécie exactement son rôle politique, son caractère d'homme privé, les soins qu'il apporta aux embellissements d'Athènes. Il nous montre en même temps ce que fut sa liaison avec Aspasie, quelle influence exerça sur lui cette femme remarquable, et comment l'un et l'autre furent attaqués et calomniés par leurs ennemis. C'est en quelque sorte une vie de Périclès et d'Aspasie, écrite pour le peuple hellène, entremêlée de réflexions morales — quelques-unes, assez développées, ne sont que des hors d'œuvre — et de conseils patriotiques adressés par M. Ph. à ses concitoyens. Quelques expressions pessimistes nous surprennent : Les jeunes Grecs abandonnent l'étude de l'histoire grecque dès leurs sortie de l'école; les trésors de la littérature grecque sont ignorés de nous; l'intérêt individuel domine l'intérêt collectif; d'autres phrases encore dans le même ton. Il y a peut-être là quelque exagération; mais c'est que M. Ph. a toujours en vue la gloire et la prospérité de son pays, et qu'il a cherché, en choisissant Périclès comme sujet de son travail, à tirer de ses paroles et de ses actes des enseignements pour les Hellènes d'aujourd'hui [1]. Je ne connais pas l'ouvrage de

1. On notera quelques inexactitudes: l'instigation de Thémistocle, *en 462*. Ménexène, le personnage du dialogue, est donné comme le fils de Socrate. La pièce anacréontique citée p. 37 ne peut pas être antérieure à Périclès. La date de l'*Orestie*, 558, est évidemment une erreur typographique.

M. Ph. dans l'original ; ce que je signale au lecteur, c'est la traduction qu'en a faite en français M[lle] Pénélope Philarétos, sa fille, Πηνελόπη Γ. Φιλαρέτου, comme disent les Grecs. M[lle] Ph. manie notre langue avec aisance, et l'on voit que celle-ci lui est familière ; à part quelques tournures peu nombreuses, qui décèlent une étrangère, sa traduction est coulante, d'une pureté remarquable, et le lecteur non prévenu ne penserait certainement pas que ces cent cinquante pages de français sont traduites d'une autre langue ; c'est le meilleur éloge que je puisse en faire.

My.

Friedrich Lübkers Reallexikon des klassischen Altertums. Achte vollständig umgearbeitete Auflage, hgg. von J. Geffcken und E. Ziebarth in Verbindung mit B. A. Müller, unter Mitwirkung von W. Liebenam, E. Pernice, M. Wellmann, E. Hoppe u. a. Mit 8 Plänen im Text. Leipzig-Berlin, Teubner, 1914 ; xii-1152 p.

Nos connaissances sur l'antiquité classique se sont singulièrement enrichies et précisées depuis un quart de siècle, grâce aux découvertes qui se sont multipliées, grâce aussi aux patientes recherches d'une foule de savants de tous les pays. Les ouvrages qui condensent, pour la plus grande commodité des chercheurs, la substance de la science philologique, en totalité ou en partie, et qui servent utilement d'instruments de travail, sont par suite devenus insuffisants, dans une plus ou moins large mesure, et ne répondent plus aussi exactement aux besoins de ceux qui étudient l'antiquité, et particulièrement de ceux qui commencent à s'initier et qui à leur tour deviendront des maîtres. C'est du reste le sort de tous les dictionnaires, manuels et répertoires d'un caractère plus ou moins encyclopédique, qu'après un certain laps de temps ils ont vieilli et doivent être mis au courant ; la science croît et se renouvelle, et les livres dépositaires des connaissances acquises doivent suivre le mouvement sous peine de perdre de leur utilité et quelquefois même de tomber dans le discrédit. C'est pour cette raison que la librairie Teubner a soumis à une refonte complète le *Reallexikon* de Fr. Lübker. Le travail, réparti entre des collaborateurs spécialement choisis, s'est accompli sous la direction des professeurs Geffcken, de Rostock, et Ziebarth, de Hambourg. Les réviseurs ont bien compris leur tâche, et ont su faire du *Reallexikon* un instrument de travail approprié aux diverses catégories de lecteurs ; trop savant, il aurait pu être hors de la portée de ceux qui débutent dans la science de l'antiquité ; trop peu érudit, il n'aurait pas suffi aux exigences des savants ; un juste milieu était à prendre, et les directeurs ont su le trouver. Les articles, qui ne sont pas signés, sont rédigés d'une manière toute impersonnelle et essentiellement objective, sans développements superflus, et visent seulement à fournir les renseignements indispensables pour orienter le travailleur. C'est

pourquoi ils sont, en général, pourvus de renvois aux ouvrages les plus importants ; les principales éditions sont signalées pour les écrivains ; de même, pour les noms géographiques, les recueils d'inscriptions ; pour les personnages historiques ou mythologiques, les monuments figurés, etc. ; et les notices sur les lieux antiques où eurent lieu les découvertes les plus connues, Athènes, Rome, Olympie, Milet, Delphes, Pergame, Pompéi, sont accompagnées d'un plan. Ainsi chaque article peut-être considéré comme le résumé de ce qu'il faut savoir pour pousser les recherches plus avant. Il fallait fixer des limites à l'ouvrage : l'ancien Orient n'est considéré que dans ses rapports avec la Grèce et Rome, et d'autre part le milieu du VI[e] siècle après J.-C. n'est pas dépassé, à moins qu'il ne s'agisse de personnalités historiques ou littéraires en étroite relation avec l'antiquité. Les nouveaux éditeurs, dans leur préface, prévoient plusieurs critiques ; il est difficile en effet qu'une œuvre de ce genre n'en encoure pas quelques-unes. Des articles seront trouvés trop développés, d'autres au contraire trop sommaires ; de telles appréciations dépendent le plus souvent du goût individuel et du degré de culture de celui qui consulte. Mais en somme l'ouvrage, soigneusement mis au courant, d'un usage commode, est une excellente source de renseignements sur tout ce qui concerne l'antiquité grecque et romaine ; et sous sa nouvelle forme, le *Lübker*, qui déjà auparavant jouissait d'une faveur méritée, me paraît appelé à un succès encore plus grand.

My.

Kommentar zu **Ciceros** Rede pro Sex. Roscio Amerino bearbeitet von Dr. Gustav Landgraf, Oberstudienrat und Rektor des Königlichen Maximilians Gymnasiums in Muenchen. Zweite Auflage, Teubner, 1914, VI-290 p., gr. in-8°, 8 m.

M. Gust. Landgraf, présentement recteur de gymnase à Munich, avait en 1882, publié, sur la suggestion de Wölfflin, à Erlangen (Deichert), le texte du *Pro S. Roscio*, les *testimonia veterum* et les scolies de Gronove ; en même temps une édition classique du même discours dans la collection de Gotha ; enfin un peu après, en 1884, le commentaire de la grande édition ; c'est par ces ouvrages qu'il a fondé sa réputation. Depuis on lui a confié (en 1888, avec Schmalz) la révision de la syntaxe de Reisig-Haase ; enfin c'est lui aussi qui a été chargé de la syntaxe dans l'Hist. Gramm. der lat. Sprache commencée par Stolz.

Bien des choses ont changé depuis 1884 ; le texte des discours a été amélioré, et nos vues ne sont plus les mêmes. On comprend que le livre ait pris une tout autre forme. Le nombre des pages de la seconde édition ici est moindre (289 contre 428), ce qui n'empêche pas que pour le fond nous ayons l'essentiel. Léger changement dans la distribution. Après l'introduction (2 p.), *testimonia* (3 p.), argument et index bibliographique (3 p.).

La base du texte est cette fois la seconde édition de Clark (1908); M. L. ne s'en écarte qu'en trois passages (11, 59 et 105) où il maintient contre Clark la recension traditionnelle. Il est visible que l'effort a porté dans ce travail sur le commentaire; il est ici d'une grande richesse, en général sans surcharge inutile, bien tenu au courant des nouvelles publications et des vues du jour, enfin plein d'excellentes choses. M. L. s'est proposé d'étudier l'historique de la plupart des mots ou expressions qu'on rencontre dans le discours; il a réuni ainsi un grand nombre de faits et d'exemples. Il ne manque pas non plus de rechercher l'étymologie souvent difficile des mots les plus connus. On retrouvera ici bon nombre de remarques qui se trouvaient dans le commentaire de la première édition. Mais elles sont le plus souvent remaniées, remises au courant et complétées. Il en est qui ont fait boule de neige et qui occupent cette fois un espace double. Les additions portent surtout sur ce qui concerne le rythme, sujet où nos vues ont été toutes renouvelées.

L'index bibliographique est très commode. Beaucoup de références de M. L. se portent sur des publications du temps de ses premières études; mais il n'a pas pour cela négligé les plus récentes, ni celles de pays voisins. Ainsi M. L. cite et apprécie, comme il convient, les travaux français sur Cicéron de MM. Lebreton et Laurand.

En somme bon livre dont tout lecteur sera payé de sa peine. Prière à l'éditeur de ne voir dans les notes ci-dessous que la preuve d'une lecture attentive [1].

É. T.

Fritz Müller-Marquardt, **Die Sprache der alten Vita Wandregiseli**. Halle a. s., Niemeyer, 1912. xvi-255 p. in-8°. Prix : 8 Mk.

La vie ancienne de saint Wandrille, abbé de Fontenelle au diocèse de Rouen, est de la fin du VIIe siècle; elle est l'œuvre d'un contemporain et d'un disciple du saint. Nous en avons une excellente édition critique de M. Krusch dans les *Monumenta Germaniae*, t. V. L'unique ms., B. N. lat. 18315, provient de Corbie; il est écrit en onciale du commencement du VIIIe siècle, donc peu après la composition de l'ouvrage. Ce texte était bien choisi pour une étude grammaticale. Il se place après Grégoire de Tours et avant la renaissance carolin-

1. N'eût-il pas fallu indiquer à la bibliographie la date et le titre du commentaire de Hotman que M. L. ici vise plus d'une fois? — P. 54, sur *de medio tolli*, j'ai été surpris de ne pas voir cité Térence, *Phorm*. 967, *e medio* excessit et 1019, *e medio* abiit, etc. De même p. 247, sur *authepsa*, j'aurais voulu trouver citée la tirade du *Coquus* : *Pseud*., 833 et suiv., qui en est le meilleur commentaire. Rapprocher aussi Pétrone, 66, panis *autopyrus*. — Les digressions étaient-elles toutes indispensables? Celle de plus de deux pages sur les animaux mis dans le sac avec le parricide devient ici une étude intéressante, mais un peu longue, de folklore. — A l'Index, p. 282 au bas, lire Caecil*ius*.

gienne, et peut montrer ce que tend à devenir le latin écrit sous l'influence de la langue parlée et dans l'évidente décadence des études.

M. Müller-Marquardt s'est placé du point de vue des langues romanes et a essayé de trouver des données sur l'origine du roman. Malheureusement l'auteur inconnu n'est pas assez barbare. M. M.-M. s'en est bien rendu compte. Il a démêlé avec soin les emprunts et les souvenirs, provenant de la Bible, de quelques écrits contemporains comme une *Vita Sigolenæ*, de Fortunat. Il relève les expressions du latin classique que l'auteur aurait dû remplacer par des expressions romanes, ainsi p. 115 : *cum esset hiems tempore*. *Hiems* est le mot classique, *hibernum* = *hibernum tempus* le mot roman. Le biographe puise *hiems* dans ses lectures, mais il a un sentiment de la langue qui est roman et lui fait ajouter *tempore*, d'ailleurs à un cas classique. Cet exemple est très instructif. Il montre à la fois la culture de l'auteur et ses limites.

Je crois que M. M.-M. n'est pas encore allé assez loin dans cette voie. Il trouve dans ce texte un certain nombre de particularités qu'il qualifie de « romanes », c'est-à-dire de communes au roman, et antérieures à la différenciation en dialectes. Elles sont surtout contraires à ce qu'on attendrait d'un Franc ou d'un Gallo-romain du nord-ouest. Un recenseur du livre a conclu que l'auteur appartenait à la péninsule hibérique. Si le texte a été écrit à Fontenelle ou dans cette région, rien ne prouve, de fait, que l'auteur est du pays. La renommée de saint Wandrille a pu attirer près de lui des disciples venus de fort loin. Mais les particularités en question ne sont pas toutes spécifiquement hibériques et, pour une partie, s'expliquent assez simplement. *Fons*, au lieu de *fontana* (p. 113), à Fontenelle (*fontanella*), a beau être hibérique et aussi italien ; sous la plume de notre auteur, le mot est simplemeut classique et il est abondamment documenté par des textes bibliques célèbres, *cervus ad fontes*, *fontes vitae aeternae*, etc., que tout moine sait par cœur. *Tam magnus* (p. 119) pour *tantus*, se trouve en hispano-portugais ; mais on trouve *tam multi* et *quam multi* dans Virgile pour *tot* et *quot*. Le phénomène semblable ne peut-il pas être relevé pour *magnus* ? L'usage classique ne paraît pas avoir été encore étudié d'assez près. *Fabulari* (.p. 138), au sens de *dicere*, *loqui*, est hispano-portugais ; mais en vieux latin on disait : *Volsce fabulari* (lat. c)., *Volsce loquil*. Voy. Schmalz, *Antibarbarus*. *Infra* pour *intra* (p. 185) est trop général à la basse époque pour qu'on puisse en tirer une conclusion. *Per* au sens de « pour » (*pro*), au lieu du datif (p. 188), a donné naissance à l'usage italien et provençal. Cf. *per* = *propter* dans la Vulgate latine, Paul *II Cor*., 15, 31 ; car tel est le sens qu'on a donné à ce passage, comme le prouve la var. *propter* du ms. Alexandrinus, à tort d'ailleurs (en grec νή). *Resistere* avec l'accus. est un tour « espagnol » (p. 171) ; mais M. M.-M. rappelle qu'on trouve l'accus. avec *subsistere* dans Tite-Live. L'exemple espagnol cité,

resiste los rayos, a un complément nom de chose ; il faudrait voir la construction avec un nom de personne. Le biographe emploie *mihi*, *tibi*, pour *me*, *te* ; c'est l'origine de l'usage pour l'italien, le provençal, l'espagnol et le portugais (p. 203) *Ipse* sert d'article (p. 210), comme plus tard en sarde et en espagnol ; mais cet emploi est d'abord biblique. En résumé ces « romanismes » ne permettent pas une conclusion nette et quelques-uns sont d'origine savante.

Voici quelques autres notes dans le même sens. L'accusatif de relation (grec), paraît dans un portrait : *oculos speciosus* (p. 171). C'est un des cas où il est fréquent chez les poètes : *Nuda genu* (Ovide). Le datif avec *paratus* (p. 177) : *paratus humilitati ad alciora conscendere*, peut s'expliquer par l'analogie de *aptus*, *idoneus*, mais aussi par le désir de ne pas employer deux fois *ad*. Noter que chez les poètes, le datif est un substitut courant de l'accusatif avec *ad*. L'expression *erogatis omnis facultates suas* (p. 181) n'est pas un accusatif absolu, mais l'ablatif *erogatis* suivi d'un régime ; l'auteur décalque : *Erogaverat omnem substantiam suam* (Luc, 8, 43). De même *non post multis diebus* (p. 188) est une transposition de *non post multos dies* (Luc, 15, 13 ; *Actes*, 1, 5 ; 27, 14) ; voy. Deissmann, dans la *Zeitschrift fur vergl. Sprachforschung der indog. Spr.*, XLV (1912), n° 1. Il faudrait noter, p. 188, l'absence de *ob*. P. 232, la négation dans *quia non esset dignus* etc., est introduite en conformité avec Luc, 7, 6, et peut n'être un romanisme que par accident. P. 180, pourquoi ne pas citer le fr. « fondre en larmes » ? P. 194 : *Nemo periit ex eis* est parfaitement classique. P. 198 : il n'y a pas de rapport entre l'espagnol « cuidar en desastre » et *memorans in sancto evangelio mandatum* ; *mandatum* est l'accusatif complément de *memorans ; in sancto evangelio* vaut *quod in s. e. legitur* et détermine *mandatum*. P. 224, l'omission du pronom sujet de l'infinitif est plus ancienne que Tite Live, n'est pas rare dans Cicéron et paraît déjà dans Térence (Riemann, *Synt. lat.*, 177, r. 2). P. 204, les exemples du « pluriel de majesté » sont, en fait, des exemples du pluriel d'auteur, qui se trouve à toutes les époques et aussi dans Cicéron : *Nos... relacione inseruemus ; Relinquamus hujus textum narrationis*.

M. M.-M. s'est préoccupé de l'usage liturgique qui a dû suggérer au biographe plus d'une réminiscence. Il s'étonne, p. 40, d'avoir six (non huit) emprunts à l'Epitre aux Ephésiens ; mais trois sont tirés du chap. 6 (11, 13, 14 suiv.). Il faudrait voir si ce morceau n'appartient pas au lectionnaire. La doxologie citée p. 74 est certainement d'origine liturgique ; mais *in trinitate perfecta* est une addition visant des erreurs sur la Trinité ; encore une recherche à faire. M. M.-M. remarque que le biographe date d'après l'ancien calendrier romain, *xi kal. ag.*, et non d'après le quantième du mois. Cela aussi est d'origine liturgique ; l'Eglise a gardé le calendrier par ides, nones et calendes.

P. 55 suiv., M. M.-M. soulève la question de l'origine de certaines expressions de la Vulgate latine. Il note l'influence de Virgile et des poètes. Cela est neuf, exact, d'une grande portée. Nous n'avons aucune étude critique de la langue de la Bible latine. Le livre de Rönsch n'est qu'un catalogue. Ce serait un sujet fécond pour un jeune philologue qui aurait de la lecture et du flair, qui ne serait pas un pur compilateur.

Le livre de M. Müller-Marquardt témoigne d'une grande maturité, quoiqu'il soit une thèse allemande de doctorat. La composition est claire. La méthode est très sûre. Bien que le sujet soit moins important, cette étude devra être mise à côté du livre célèbre de M Max Bonnet sur le latin de Grégoire de Tours ; elle ne souffrira pas trop du voisinage.

J. D.

Gilbert Chinard. **L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècle.** Paris, Hachette, 1913 ; in-16 de VIII 448 pages.

M. Chinard a eu le rare mérite, au milieu de fonctions absorbantes et dans cette lointaine Californie où l' « ambiance » n'est pas trop aux spéculations intellectuelles, de poursuivre allègrement son étude sur l' « exotisme américain » et son contrecoup dans la pensée française au cours de trois siècles. Sujet merveilleusement propre à occuper un Français qui professe en Amérique : encore était-ce, si l'on peut dire, « l'œuf de Colomb » que de s'aviser de l'intérêt et de la portée de cette étude, plutôt que de ressasser péniblement des sujets tout européens en plein Nouveau-Monde. Que l'information de M. C. se ressente parfois de son éloignement de la Bibliothèque Nationale, qui s'en étonnerait ? La partie littéraire de son livre, pour le XVIIIe siècle surtout, demanderait à être renforcée, et trop souvent l'analyse telle quelle des récits de voyageurs et des rapports des missionnaires, si alerte d'ailleurs et piquante qu'elle soit, ne reçoit pas sa contre-partie nécessaire, les réactions diverses de la littérature, opposition aussi bien qu'adhésion, railleries incrédules en même temps qu'admirations et badauderies [1]. La ligne suivie par l'enquête de M. C. reste un peu

---

1. Un curieux document (Bib. Nat., Nouv. Acq., Ms. 6561) est la lettre du P. Joseph Poncet, S. J., à Dom Claude Martin, datée de Sainte-Marie des Hurons 28 juin 1647, et la lettre de remerciements de jeunes Huronnes à M. Gain, receveur général des finances à Bourges, octobre 1676, en huron et en français. Les parodies d'*Alzire*, telles que *les Sauvages*, ou les pièces du Théâtre Italien, mériteraient mieux que les notes des pages 226 et 239 ; y ajouter un canevas signalé par le catalogue de Soleinne, *le Naufrage d'Arlequin ou l'Arcadie enchantée*, du 11 juin 1740 : est-ce une reprise de celui de Mme Riccoboni ? Citer aussi De Maillet, *Telliamed ou entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français sur... l'origine de l'homme*. Bâle, 1749.

bien rigide et droite, et une vieille civilisation ne se laisse pas imprégner d'un idéal nouveau sans offrir des résistances qui sont souvent aussi intéressantes que l'élément positif lui-même. Sans compter que ces répugnances épisodiques au « bon sauvage », aux « hommes nuds comme les a faits la nature » auront leur heure de grand jour et de sociologie expresse, quand Bonald écrira enfin : « Les sauvages ne sont pas des peuples naissants ou primitifs, mais des peuples dégénérés, des débris de nations... »

Mais en attendant que l'école théocratique vienne s'opposer aux lointaines conséquences d'une illusion déchaînée, à l'origine, par les missionnaires — et la rencontre est piquante — c'est une longue et profonde séduction qui se trouve liée, en France comme ailleurs, à la révélation de l'Amérique. En France plus qu'ailleurs, semble-t-il, la possibilité d'un retour à « la nature primitive de l'homme » a occupé les esprits : une logique plus imperturbable et plus prompte nous menait à des conséquences mollement envisagées par d'autres Européens, qui s'en tenaient à « l'utopie » ou à la nostalgie.

C'est la curieuse fortune des notions incomplètes et enthousiastes sur le nouveau continent qu'on trouvera retracée dans le livre de M. C. Rousseau et les philosophes, mais aussi nombre d'écrivains de fiction, en sont éclairés d'un jour nouveau, que des lumières plus nuancées ou plus distinctes renforceraient plutôt qu'elles ne les atténueraient. Un des épisodes importants de cette longue histoire qu'on regrette le plus de ne voir indiquer ici que sommairement (p. 407, note 2), c'est la curieuse « collusion » qui fit bénéficier les « Insurgents » de 1780 de bien des traits attribués à leurs prédécesseurs « sages Hurons, généreux Iroquois » [1]. La poésie elle-même en sut quelque chose, et en attendant le projet d'André Chenier qui n'est pas si méprisable, le *Christophe Colomb* de Bourgeois, l'*Amérique délivrée* de Chavannes de la Giraudière portent le témoignage, soi-disant épique, d'une sympathie qui va jusqu'à l'enthousiasme. Et peut-être était-il nécessaire, pour que l'« exotisme américain » donnât tous ses fruits, qu'une société authentique parût, vaguement et à distance, sortir de cette heureuse et vertueuse humanité qui revivait avec tant d'innocents prestiges, dans les pages qu'a si ingénieusement réunies et interprétées M. Chinard. Son troisième volume, qui sera le chant du cygne de l'exotisme indien, complétera heureusement la série [2].

F. Baldensperger.

---

1. Début d'une pièce des Jeux floraux de Toulouse citée par M. Jeanroy dans la *Revue bleue* du 11 octobre 1913.

2. L'histoire d'*Inkle et Yariko*, laquelle vaudrait toute une étude à part, occasionne (p. 422) un chassé-croisé fâcheux entre Gellert, Gessner et peut-être Lessing. Le romancier De Challes, si curieux d'exotisme, n'a-t-il pas été à Boston et à la Martinique ? Un singulier *ana* rapporté dans *Paris, Versailles et les Provinces* (éd. de 1823) attribue à Franklin lui-même le pathétique discours de la fille-mère de

Hans Heiss, **Balzac**. Heidelberg. Carl Winter, 1913; in-16 de 328 pages.

Monographie qui résume, pour le grand public, l'essentiel de ce que nous savons sur la vie et l'œuvre du romancier [1]. « Je ne vois pas observe l'auteur, comment dans cette riche activité on pourrait discerner un progrès et un déclin. Ses deux derniers romans sont parmi les meilleurs. Mais *Eugénie Grandet, Le père Goriot* et la nouvelle *Le Colonel Chabert* ne méritent pas de moindres éloges, quoique écrits environ une douzaine d'années plus tôt » : c'est-à-dire que M. Heiss s'abstient d'introduire, dans son étude, une de ces classifications périlleuses qui risquent, dans un cas tel que celui de Balzac, de faire tort à la réalité et à la variété de la vie. On admettra en général les jugements de goût prononcés par M. H., bien que sa condamnation du *Lys dans la vallée* doive sembler bien dure à tout un groupe de balzaciens : mais là encore, quel critère absolu faire admettre? « Edifice puissant, mais maladroit et cyclopéen », pourquoi ne pas apprécier dans la *Comédie humaine*, aussi bien que les parties vraiment achevées, les constructions plus hasardeuses? M. H., qui réintègre si justement, dans l'œuvre significative de Balzac, les *Contes drôlatiques*, semble moins préparé à mettre à leur place, dans l'effort de ce singulier esprit, les tentatives mystiques et des ambitions qui dépassent de beaucoup le réalisme. Je m'étonne à ce sujet qu'il se contente de rattacher, p. 243, le fameux plan « biologique » de la *Comédie* aux théories de Geoffroy Saint-Hilaire, alors que Lavater a été visiblement le guide hasardeux du grand observateur, pour l'organisation de ce qu'on pourrait appeler sa métaphysique de romancier.

F. Baldensperger.

Pierre Martino, **Le Roman réaliste sous le second Empire**. Paris, Hachette, 1913; in-16 de 311 pages.

Emile Bouvier, **La Bataille réaliste (1844-1857)**; préface de G. Lanson. Paris, Fontemoing, s. d.; in-8° de 358 pages.

Le sujet, évidemment, était « dans l'air », puisque deux historiens littéraires l'abordent en même temps; il n'est pas trop voisin de nous, puisque ces deux livres se fondent sur une documentation qu'un certain recul permet seul de dominer; il se dégage d'une manière assez objective des courants compliqués du milieu du xixe siècle, puisque les deux auteurs aboutissent à des conclusions analogues par

Raynal (p. 390). La correction typographique est excellente, lire Montaigne avait.. p. V, ne désavouerait pas Chateaubriand p. 420; fortuné p. 407. Autant écrire Leyde p. 212 et 213. Sur les *Sauvages de l'Europe* (p. 370) cf. le *Mercure de France* d'avril 1762, p. 70.

1. Citer p. 32 le livre de Mme Ruxton sur la *Dilecta*. Il va sans dire que l'étude des sources de Balzac ne peut manquer d'être poussée au-delà des points qu'ont si ingénieusement marqués M. Le Breton et quelques autres.

des méthodes différentes et sous des points de vue qui ne sont pas tout à fait identiques.

I. Les bohêmes romantiques de 1845 s'acheminent vers le « réalisme », conçu comme une peinture de la vie excentrique où ils entendent persévérer : on est anti-bourgeois, dans ces milieux de bousingots attardés, en étant « réaliste », comme on l'était en 1825 en étant wertherien, et Murger domine tout un groupe dont il reste le vrai représentant, malgré les tentatives d'annexion et d'épuration que hasarde la *Revue des Deux-Mondes*. En dépit de mainte profession de foi « sociale », chez les patrons futurs du réalisme, cette origine « funambulesque » ne laisse pas de vicier quelque peu, en principe, ce mouvement littéraire — surtout si on le compare au développement parallèle des mêmes tendances en Angleterre. Jusqu'à *Madame Bovary*, le conflit reste assez peu apparent, sauf dans la peinture ; et l'activité de Champfleury et de Duranty, l'annexion de Stendhal, Monnier, Balzac surtout, au bénéfice de l'école nouvelle, ne font que préparer indirectement les grandes manifestations de 1860 : quand Flaubert aura été, bon gré mal gré, annexé au réalisme littéraire et que Taine lui aura conféré ses lettres de noblesse théoriques, on pourra dire que le mouvement aura, sinon cause gagnée (les limitations du réalisme, étant un fait plus social qu'esthétique, ne sont jamais abolies), du moins pleine valeur pour une grande partie du public. Telle est, en résumé, la structure du livre de M. Martino. Elle est simple et logique, et sert de support à des faits nombreux qui y adhèrent aisément. Reste à savoir si le détail de la production littéraire, à partir de 1840 environ, ne témoignerait pas d'une curiosité croissante, dans le public, pour des récits où l'art de l'écrivain compterait moins que la nature familière des milieux décrits et l'apparente authenticité de ces rapports : Eugène Sue et Paul Féval, E. Souvestre et F. Soulié reprendraient dès lors, dans la préparation du réalisme et l' « éducation » de son public, une importance dont ils sont privés au détriment d'auteurs qui n'ont eu que le mérite de prononcer le mot de *réalisme* et de l'inscrire sur une bannière. Cette bannière, d'autre part, il est visible qu'on l'a brandie d'abord dans les ateliers, et l'on s'attendrait un peu à voir, chronologiquement, les pages 70-78 d'un livre qui trace de si nettes avenues dans un fourré si dense, transportées presque en tête. « Ce n'est pas, dit M. Martino lui-même, sur la scène littéraire que la doctrine réaliste parut d'abord, et quand elle y vint, ce n'est point de Balzac ou d'Henry Monnier qu'elle se réclama surtout. La chose et le mot lui-même furent au début la propriété des peintres... » Partisans et adversaires de Courbet ont ainsi un mérite d'initiative, qui devrait valoir à cet exposé fort clair, mais qu'on pourrait renforcer [1], une place qui fût mieux en vue.

1. Citer, par exemple, des passages de Delacroix, et cette réflexion d'Eug. Deveria

II. Champfleury est nettement au centre du livre de M. Bouvier, et cet oublié bénéficie d'une étude d'ensemble que justifie son rôle historique plutôt que sa valeur esthétique. Non sans quelques redites, son biographe examine toutes les influences qui s'entrecroisent dans ce curieux esprit, resté soumis à tant d'ingérences artistiques, littéraires, sociales, et fort disposé à ériger en programme, ainsi qu'il arrive, les dispositions de son talent. Est-il aussi certain que M. Bouvier l'affirme (p. 101) que l'observation de Champfleury est « fidèle, minutieuse, intégrale? » Lui-même aboutit p. 323 à une caractéristique infiniment plus juste. Et l'auteur des *Bourgeois de Molinchart* ne s'apparente-t-il pas plus aux humoristes qu'aux francs réalistes? Ses sympathies et ses haines, en général, et maint détail de son livre même sur le *Réalisme* [1], décèlent en lui un ami du caractéristique et du pittoresque — fût-il populaire et populacier — au moins autant qu'un simple « témoin du vrai » : son réalisme est surtout d'opposition, d'antagonisme, de persiflage à l'égard de l'art « idéaliste » qui triomphe dans la « bonne société » de son temps, et il joue vis-à-vis d'Octave Feuillet le même rôle que les burlesques de 1650 en face des romanesques contemporains. Mais, si une tendance plus indépendante ne se manifeste que plus tard, et presque en dehors de lui et de son groupe, il n'en reste pas moins qu'une sorte d' « entre-deux » curieux est assuré par des efforts et de partielles réalisations que M. Bouvier a démêlées avec le soin le plus attentif [2].

F. Baldensperger.

J. Bezard. **Comment apprendre le latin à nos fils.** Paris, Vuibert, s. d. (1914), in-16, p. 424.

J'ai déjà signalé aux lecteurs de la *Revue* deux livres de M. Bezard sur l'enseignement du français. On lira avec non moins d'intérêt celui qu'il vient d'écrire sur la question si controversée du latin. L'auteur a voulu l'étudier dans son ensemble et non pas seulement sur le terrain limité d'une seule classe, la sienne. Professeur de Première, il s'est entendu avec ses collègues de latin, depuis la sixième jusqu'à la seconde et il a suivi quelques-uns de leurs cours pour nous apporter

---

en 1861 : « On ne saurait faire des études trop réelles pendant qu'il en est temps, non en vue du *réalisme*, mais afin d'apporter le caractère de la nature dans des œuvres d'imagination, où la fantaisie se pose majestueusement sur une réalité qui lui sert de fond et qu'elle fait disparaître sous sa beauté intelligente. ».

1. Par exemple, sa citation de Dumarsais, p. 11 : « des figures de discours si variées, si vives, *si éloignées du vulgaire...* »

2. L'influence de Jean-Paul, tel que le connaissait la France de 1835-1850, irait plutôt à l'encontre du réalisme (p. 151). La citation de la p. 211, note 1, marque bien plus des idées sur les discussions théoriques des Allemands que sur leurs romans. Mme de La Fayette et De Challes doivent être surpris de se trouver, p. 317, à quelques lignes d'intervalle. Écrire Spach p. 181, *Françaises*, p. 317.

une enquête complète et minutieuse. Nous avons dans une série de chapitres une revue fidèle et vivante des divers exercices qui se succèdent, depuis l'acquisition du rudiment dans les divisions de grammaire jusqu'à l'enseignement littéraire des humanités. Le livre se présente ainsi comme le fruit d'une collaboration entre l'auteur et ses collègues et ses conclusions en empruntent plus d'autorité. Il fallait sans doute, pour établir cette continuité de vues qui permît de présenter les conseils et les projets de réformes comme un tout coordonné et leur donnât la valeur d'une méthode, un accord entre les maîtres qui ne se rencontrerait pas aisément ailleurs. Ici il a été assez intime pour que l'auteur pût tracer d'une des plus essentielles disciplines de notre enseignemeut secondaire un tableau idéal dont il y aura profit à essayer de se rapprocher.

Pour les débuts M. B. insiste sur la nécessité d'ordonner les connaissances de l'élève ; il demande qu'il se fasse à lui-même ses instruments de travail, qu'il établisse un cahier de vocabulaire avec les mots rangés par familles et suivant la filiation des sens, qu'il se constitue sa propre grammaire avec des paradigmes et des phrases types relevées au cours des explications, et que par une révision continuée jusque dans les classes supérieures il assure l'assimilation complète de l'un et de l'autre. Le lexique est à peu près proscrit, l'ancien thème latin réduit à un thème d'imitation, simple exercice de contrôle ; d'une façon générale les devoirs écrits passent après la lecture soigneusement préparée de textes lus en classe, et ceux-ci constitueront toujours un ensemble gradué et suivi. L'enseignement littéraire ne sera absent de cette étude à aucun degré et le maître sera surtout guidé dans le choix des auteurs classiques par ce que leur commentaire peut présenter d'intérêt actuel pour nos écoliers. Naturellement avec ceux de la division supérieure l'interprétation littéraire tiendra une place plus étendue et la discussion entre maitres et élèves à laquelle il a soumis de longs morceaux de Tite-Live, Virgile ou Cicéron, révèle le tras vail d'exactitude que demande une traduction fidèle et les ressources dont dispose un professeur habile pour amener son auditoire à la pénétration plus complète d'un historien, d'un poète ou d'un moraliste latin.

On verra dans le compte rendu des propres classes de M. B. ou de celles qu'il a visitées comment ces méthodes nouvelles se traduisent dans le détail de l'application, les résultats qu'elles ont donnés et ceux qu'elles permettent d'espérer. Il se dégage de tout le livre écrit avec rondeur et bonne humeur un vif désir d'arrêter les méfaits d'une routine séculaire, en même temps le sens très averti des traditions les plus bienfaisantes, avec le souci de les conserver en les adaptant et surtout un esprit de patience et de bonté, une conscience professionnelle, qui toucheront tous ceux que préoccupent les questions d'éducation. L'enseignement de latin, pratiqué comme le demande et le

démontre M. B., s'il ne formera pas des humanistes dont nous n'aurions d'ailleurs que faire, redeviendrait du moins capable de donner aux esprits les meilleures habitudes de discipline, de précision et de justesse.

L. Roustan.

Frédéric Riedl, **Kuruc balladák** (Les ballades kouroutzes). Budapest (Franklin Tarsulat), 1913. In-4°, 11-36 pp.

L'auteur de cette brochure, M. Frédéric Riedl, professeur à l'Université de Budapest, démontre que dans le recueil des chansons kouroutzes de Koloman Thaly, dix ballades et les plus belles sont l'œuvre personnelle de Thaly. Cette découverte a provoqué une grande émotion dans les cercles savants en Hongrie. On sait que la poésie kouroutze a toujours été considérée comme le monument le plus original du vieil esprit magyar, comme le poétique souvenir de ces guerres héroïques de l'indépendance nationale de 1677 à 1711, qu'on appelle à juste titre le « monde » kouroutze. C'était en effet un monde qui avait ses princes, son armée, sa façon à lui de faire la guerre, sa littérature, sa poésie, sa musique ; même son instrument de musique spécial, ce fameux *tárogató*, « instrument diabolique » dont le gouvernement autrichien fit brûler tous les exemplaires après la paix de zatmár. Cependant un cri de détresse, un débris des chansons de guerre d'alors survécut et devint célèbre dans le monde entier : la marche de Rákocy.

De l'ensemble de la poésie kouroutze la nation n'eut longtemps que des notions vagues. La première histoire de la littérature hongroise, celle de François Toldi (1826), ne la mentionne même pas. Ce n'est qu'en 1864 que Koloman Thaly publia un premier recueil, les *Anciens chants de guerre hongrois* ; et en 1872 un second recueil les *Documents littéraires des temps de Thököly et de Rákocy*. On reconnut aussitôt l'importance historique et littéraire de ces deux recueils. On les étudia à fond ; une dizaine de thèses de doctorat ont traité de la poésie Kouroutze, de son rythme, de ses rimes, de la chronologie des pièces qui la composent. Mais tout récemment M. Riedl et en même temps que lui M. Tolnai remarquèrent des néologismes dans les recueils de Thaly. Mis en défiance, M. Riedl voulut vérifier les notes historiques dont Thaly accompagne chacun des poèmes pour en indiquer la provenance, et il y découvrit de graves inexactitudes. Il lut les poésies de jeunesse de Thaly et il y trouva les mêmes expressions, les mêmes vers ou fragments de vers que dans les recueils. C'est ainsi qu'il put établir que dix chansons, les plus belles et les plus connues de la poésie dite kouroutze, étaient fausses. Que faut-il penser maintenant des autres morceaux des recueils de Thaly? M. Riedl s'est gardé de prononcer un jugement définitif. Un comité s'est formé pour exa-

miner minutieusement ces recueils devenus suspects et pour rééditer les chansons kouroutzes vraies et authentiques.

J.-L. FÓTI.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 15 mai 1914.* — M. Salomon Reinach donne lecture d'une lettre adressée à M. le Secrétaire perpétuel par M. de Mély et dans laquelle ce dernier communique les photographies qu'il a pu faire de l'inscription prétendue hébraïque peinte sur la coiffure de la Madeleine du retable attribué à Roger Van der Weyden et acheté l'an dernier par le Musée du Louvre. Cette inscription se compose de quatre mots. Le premier ZIN signifie en vieux flamand *son*; le second est composé de deux mots hébreux KALAH-MALACHAH, qui signifient *art de la peinture*; le troisième est le nom de WIYDEN; quant au quatrième, il se perd dans le voile, mais, d'après les formules adoptées par les peintres du moyen âge il doit signifier *a terminé.* Il faudrait donc lire : *Son œuvre de peinture Weyden a terminé.* — MM. Salomon Reinach et le comte Paul Durrieu présentent quelques observations.

M. le comte Paul Durrieu rappelle que les PP. H. Vincent et F.-M. Abel, dans leur ouvrage intitulé *Bethléem*; *le Sanctuaire de la Nativité,* ont mentionné de curieux souvenirs, consistant en graffites ou en peintures très sommaires, qu'ont laissés dans l'église de la Nativité des pèlerins venus de l'Europe occidentale. Dans une de ces marques de passage, les auteurs du livre cité ont proposé de voir « un nègre porte-bouclier », d'ailleurs caricaturé. En réalité, il s'agit d'un heaume surmonté, comme cimier, d'un buste de More ou Sarrasin. Il se rattache à toute une série d'autres représentations de heaumes à cimier existant également dans l'église de la Nativité. L'adoption de la tête de More comme cimier du heaume était jugée particulièrement honorable au moyen âge. En général, cet emblème était revendiqué par des familles dont les membres s'étaient signalés par des combats contre les Musulmans. M. le comte Durrieu en cite quelques exemples.

M. Maurice Prou annonce que la Commission des Ecoles d'Athènes et de Rome propose M. Plassart, membre de l'Ecole française d'Athènes, pour la médaille annuelle de la Société centrale des architectes français, à raison du résultat des fouilles par lui poursuivies à Orchomène d'Arcadie et à Délos.

Le R. P. Scheil fait une communication tendant à prouver que le Gobryas nommé dans la Cyropédie de Xénophon — le guide et le compagnon du grand Cyrus dans sa campagne de Babylonie — est le même que le *Gubarru* des textes cunéiformes. Le P. Scheil retrace la carrière de Gubarru d'après deux textes babyloniens, l'un inédit, l'autre déjà connu ; les données grecques s'accordent avec les données nouvelles, et on a la preuve que Xénophon a puisé à des œuvres bien informées.

M. Charles Diehl annonce que la commission du prix Fould a décerné les prix suivants : 1° un prix de 2,000 fr. à MM. Hébrard et Zeiller pour leur ouvrage intitulé : *Spalato : le Palais de Dioclétien*; 2° un prix de 1,500 fr. à MM. Ebersolt et Thiers, pour leur livre sur les *Eglises de Constantinople*; 3° un prix de 1,500 fr. à M. G. Leroux pour ses deux publications intitulées : *Les origines de l'édifice hypostyle en Grèce, en Orient et chez les Romains*; et *Lagynos : recherches sur la céramique*, etc. ; 4° un prix de 500 fr. à M. F. Macler, pour ses *Miniatures arméniennes*; 5° un prix de 500 fr. à M. Philippe des Forts, pour son livre sur le *Château de Villebon.* — La commission signale en outre le livre de M. G. Durant sur les *Eglises romanes des Vosges.*

M. Héron de Villefosse communique, au nom de M. le Dr Carton, correspondant de l'Académie, quelques renseignements sur les fouilles de Bulla Regia.

M. J. Déchelette, correspondant de l'Académie, lit une note sur des objets grecs des temps proto-historiques découverts au Nord des Alpes. — M. Pottier présente quelques observations.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 22 mai 1914.* — M. Maurice Croiset annonce que la commission du prix Chénier a attribué ce prix à M. A. Meillet, pour son *Aperçu sur l'histoire de la langue grecque.*

M. Georges Bénédite, conservateur au Musée du Louvre, fait une communication sur un monument égyptien nouvellement acquis par ce Musée. C'est un couteau en silex muni d'un manche en ivoire décoré. D'un côté de ce manche on voit une scène de guerre où se trouvent aux prises des Egyptiens et des Libyens. Cette scène est complétée par une représentation de deux flottes : on y reconnaît les bateaux représentés sur les vases de la période nagadienne. Sur la face opposée se trouve une scène du désert, un pêle-mêle d'animaux sauvages. En haut de la scène, un personnage héroïque maîtrisant deux lions. Ce personnage semble détaché d'un cylindre chaldéen. Le caractère asiatique de la représentation est confirmé par les

figures de la face opposée, où réapparaissent certains éléments qui évoquent le souvenir de la Stèle des Vautours. Il faut placer ce monument un peu avant l'époque thinite. — MM. Perrot, Dieulafoy, Heuzey et Pottier présentent quelques observations.

M. Jules Maurice fait une communication sur le rôle des capitales impériales sous Constantin le Grand. Cet empereur voulut conserver la division de l'Empire romain en quatre parties, inaugurée par Dioclétien ; mais il crut le moment venu de donner des capitales à ses fils, au lieu de les laisser vivre dans la mobilité, au gré des guerres sur les frontières. C'est ainsi qu'il donna Arles, capitale des pays d'Occident, à son second fils Constantin II, réserva Nicomédie avec l'Asie à son dernier-né Constant Ier, qui ensuite reçut Rome et l'Italie. Le monde romain, où ces princes régnèrent et combattirent sous la direction du chef de famille, présenta une image anticipée du monde carolingien. Les capitales, ou plutôt les cours qui y résidaient, eurent une grande influence sur le développement de l'art chrétien. Rome et Arles furent en rapports constants. L'étude des bas-reliefs des sarcophages prouve que la même interprétation des sujets de l'ancien et du nouveau Testament a eu lieu dans les deux villes. — M. Babelon présente quelques observations.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 29 mai 1914.* — Le P. Scheil annonce que la commission du prix Auguste Prost a partagé ce prix de la manière suivante : 500 francs à M. Jean-Julien Barbé, pour son ouvrage intitulé : *A travers le vieux Metz; les maisons historiques* ; — 400 francs à l'*Austrasie*, Revue du Pays messin et de la Lorraine ; — 300 francs à M. René Perrin, pour son ouvrage sur *L'esprit public dans le département de la Meurthe.*

M. Paul Monceaux donne lecture de sa notice sur la vie et les travaux de son prédécesseur à l'Académie, M. Philippe Berger.

M. Raymond Weill rend compte des fouilles par lui exécutées, l'hiver dernier, pour le compte de M. le baron Edmond de Rothschild. Le terrain des fouilles était l'emplacement, aujourd'hui abandonné, de la « Cité de David », la vieille acropole chananéenne, que prit d'assaut le conquérant israélite, fondateur de la royauté, et dans l'enceinte de laquelle il devait être enseveli, ainsi que tous ses successeurs M. Weill a mis au jour l'antique nécropole royale ou plutôt ce qui reste de ces tombeaux, entièrement dévastés dès une époque ancienne. Il a également reconnu les murs de l'enceinte archaïque qui couronnait les ravins de la périphérie, et le système de défense de cette forteresse remarquablement organisée. La source qui alimentait en eau la ville primitive, et les systèmes d'aqueducs souterrains qui, par dessous la montagne, conduisaient l'eau dans un bassin protégé contre les attaques, ont été étudiés, dégagés sur de grandes étendues. Enfin il a été découvert d'importants documents de l'histoire de la ville juive à l'époque romaine, notamment l'inscription dédicatoire d'une fondation « pour les étrangers », créée vers le milieu du Ier siècle p. C., et comprenant une synagogue, un balnéaire et une hôtellerie. Cette inscription juive du Ier siècle est en langue grecque.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26 — **27 juin.** — **1914**

La Mischna Challa, p. Albrecht ; Joma, p. Meinhold ; Baba qamma, p. Windfuhr ; Middot, p. Holtzmann. — Recueil offert à R. Kittel. — Staerk, Isaïe et le serviteur de Jahvé. — Lettres privées grecques de l'époque des Lagides, p. Witkowski, 2e éd. — G. Cohn, Gorgias. — Shewan, La Dolonie. — Trendelenburg, Pausanias à Olympie. — Stolle, Le légionnaire romain et sa charge. — Wiegand, Jean de Condé. — Prunières, L'opéra italien en France avant Lulli. — Coüard, L'administration départementale de Seine-et-Oise, 1790-1913. — A. Siegfried, La France de l'Ouest sous la première République. — Lady Gregory, Notre théâtre irlandais. — Logos IV, 3. — Sarton, Isis I. — Suzuki, La première philosophie chinoise. — Académie des Inscriptions.

Die Mischna herausgegeben von G. Beer und O. Holtzmann. **Challa** (Teighebe), Text, Uebersetzung und Erklärung, nebst einem textkritischen Anhang, von K. Albrecht. Giessen, Töpelmann, 1913 ; gr. in-8°, iv-48 pages.

Joma (der Versöhnungstag). Text u. s. w., von J. Meinhold. Giessen, Töpelmann, 1913 ; gr. in-8°, iv-83 pages.

Baba qamma « (Erste Pforte » des Civilrechts). Text u. s. w., von W. Windfuhr. Giessen, Töpelmann, 1913 ; gr. in-8°, viii-96 pages.

Middot (von den Massen des Tempels). Text u. s. w., von O. Holtzmann. Giessen, Töpelmann, 1913 ; gr. in-8°, viii-112 pages.

Quatre traités de la Mischna ont été, au cours de l'année 1913, édités, traduits et commentés dans la collection qui se publie sous la direction de MM. Beer et Holtzmann.

Challa, « offrande de pâte ». Ce traité indique les espèces de grains dont il faut faire offrande et qu'il est interdit de moissonner et de manger avant le présentation liturgique de la première gerbe. Il y avait des produits végétaux qui étaient soumis à la dîme sans être l'objet de *challa*. C'était matière à casuistique, ainsi que les diverses conditions de l'offrande.

Joma, « jour » de la grande expiation ». M. Meinhold a écrit une longue dissertation préliminaire sur cette fête et les prescriptions qui la concernent dans le Pentateuque. Le rite n'aurait pas existé encore au temps d'Esdras et de Néhémie, où le dixième jour du septième mois continuait d'être la fête de la nouvelle année; bientôt après l'on aurait placé au dixième jour un grand rite d'expiation annuelle, en suite de quoi la fête du nouvel an aurait été reportée au premier jour

du mois. Le rite du bouc émissaire serait donc assez récent en tant que rite officiel, mais ce pourrait être une adaptation de quelque coutume populaire beaucoup plus ancienne : sacrifice pour chasser le démon du désert, ou bien autre rite d'élimination, transfert des impuretés d'Israël à la frontière d'Idumée. Bien que le bouc émissaire soit dit bouc d'Azazel, le Lévitique ne comprend pas l'envoi du bouc émissaire comme un sacrifice au démon. La victime est livrée à celui-ci, mais non précisément consacrée en manière d'oblation rituelle. Le sens étymologique du mot Azazel est incertain : le nom pourrait avoir été formé comme Gabriel, Raphaël, etc., et signifier « Dieu est fort », ou bien ce pourrait être simplement « le dieu » ou « l'esprit-bouc ». Cette dernière hypothèse semble agréer davantage à M. M. Elle serait bien la plus probable si l'on était sûr que le mot soit très ancien.

Baba quamma, ou « la première porte » du droit civil. Traité des dommages et réparations. Intéresse l'histoire du droit plus que celle de la religion, mais a sur les traités précédents l'avantage de n'être pas entièrement de théorie, comme l'étaient au temps même de leur rédaction les traités qui concernaient le régime d'un temple détruit et d'un culte devenu impraticable. L'esprit rabbinique s'y reconnaît d'ailleurs aussi bien dans la façon de poser les questions. M. Windfuhr commente cette casuistique avec autant de patience que de compétence. L'intérêt de certains problèmes peut sembler très menu, par exemple : « Comment doit se réparer le dommage causé par un taureau qui joue des cornes le jour du sabbat et non les jours ordinaires? » M. W. fait intervenir assez inopportunément le totémisme dans l'interdit concernant le porc ; quand un interdit s'applique à tout un peuple, il ne s'agit pas de totem.

Middot, ou « les mesures » du temple. On n'y trouve pas que des souvenirs touchant la distribution et les dimensions du temple qui fut détruit par Titus, mais on y remarque une certaine part d'idéalisation. Ce traité, d'ailleurs, n'est pas un des plus anciens de la Mischna ; il n'est pas antérieur à l'an 150. M. Holtzmann établit dans son introduction une comparaison intéressante entre les données de *Middot* et celles de l'historien Josèphe. Les indications de Josèphe sont également utilisées dans le commentaire.

A. L.

Alttestamentliche Studien, Rudolf Kittel zum 60. Geburtstag dargebracht. Leipzig, Hinrichs, 1913 ; in-8°, 263 pages.

Die Ebed Jahwe-Lieder in Jesaia 40 ff., von W. Staerk. Leipzig, Hinrichs, 1913 ; in-8°, 142 pages.

Quatorze savants ont apporté quatorze travaux au recueil publié en l'honneur de M. Kittel :

M. Alt, *Israels Gaue unter Salomo*. Commentaire de I *Rois*, iv, 7-

19, liste des préfets de Salomon. Le reproche qu'on fait souvent à ce roi d'avoir bouleversé par une division administrative l'ancienne organisation des tribus ne devrait être retenu qu'avec beaucoup de réserves.

G. Beer, *Zur israelitisch-jüdischen Briefliteratur*. Commentaire des passages de l'Ancien Testament où des lettres sont mentionnées ou citées.

F. Bœhl, *Bárá als Terminus der Weltschöpfung im alttestamentlichen Sprachgebrauch*. Le mot *bárá* implique une action divine de caractère nouveau ou extraordinaire, mais non l'idée de création absolue.

G. Dalman, *Die Mehlarten im Alten Testament*.

J. Hermann, *Die Gottesnamen im Ezechielstexte*.

G. Hœlscher, *Zum Ursprung des israelischen Prophetentums*. Nous avons un ouvrage récent et très considérable du même auteur sur les prophètes.

M. Lœhr, *Beiträge zur Jesaiakritik*.

O. Procksch, *Die letzten Worte Davids* (II *Sam*. xxiii, 1-7). Tenant ce morceau pour authentique, M. P. en infère que la croyance messianique d'Israël ne doit rien à l'étranger et qu'elle procède de la conscience de David touchée par la révélation divine. Mais la conscience royale qui s'exprime dans ce document tient le même langage que la conscience de tel roi assyrien ou égyptien; et qu'elle ait subi ou non l'influence des autres monarchies orientales, la royauté davidique est fondée sur la même idée que celles-ci, qui se réclamaient aussi bien du choix de leurs divinités.

A. P. Puukko, *Jeremias Stellung zum Deuteronomium*. Rien à dire sur la conclusion : « On devra être bien près de la vérité en se représentant l'attitude de Jérémie à l'égard du Deutéronome comme ayant été dès l'abord au moins passive et expectante, et comme s'étant tournée peu à peu en critique et en désaveu. »

J. W. Rothstein, *Die Klagelieder Davids*. M. R. pratique des suppressions dans le texte de l'élégie de David sur la mort de Saül et de Jonathas. Procédé périlleux.

E. Sellin, *Das Zelt Jahwes*. Beaucoup de conjectures.

W. Staerk, *Ein Hauptproblem der hebräischen Metrik*. Combat le principe admis par M. Rothstein : que toutes les strophes d'une même pièce lyrique sont nécessairement du même mètre.

C. Steuernagel, *Die Weissagung über der Eliden* (I *Sam*, ii, 27-36). Ce morceau ne serait pas une simple addition deutéronomiste et il aurait subi diverses retouches.

F. Wilke, *Das Skythen Problem im Jeremiabuch*. Les prétendus Scythes qu'on a voulu retrouver dans *Jér*. iv-vi seraient simplement les Chaldéens.

En son étude sur *Isaïe*, xl-lv et le Serviteur de Iahvé, M. Staerck s'est proposé de combattre les conclusions de M. Budde, qui professe

que le serviteur de Jahvé dans toute cette partie d'Isaïe n'est pas autre qu'Israël, et qu'il n'y a pas lieu pour certains morceaux de songer à un individu. La question n'est pas tout à fait claire. Disons simplement que les opinions de M. S. paraissent fort soutenables et qu'elles sont bien présentées. Il distingue d'abord, abstraction faite de morceaux particuliers concernant le serviteur de Iahvé, deux groupes d'hymnes, xl-xlviii et xlix-lv, dont le premier serait antérieur et le second postérieur à la prise de Babylone par Cyrus; ces deux groupes pourraient n'être pas du même auteur; mais dans tous les deux c'est Israël qui est le serviteur de Iahvé. Le serviteur est un individu dans xlii, 1-9, xlix, 1-8, l, 4-11, et lii, 13-liii, 12; mais, dans les trois premières pièces, le serviteur est un prophète, messager de salut pour les nations; dans la quatrième, le juste souffrant serait un roi messianique, Jéchonias en personne. Le quatrième morceau ne serait pas du même auteur que les trois premiers, aucun des quatre ne pouvant d'ailleurs être l'œuvre de celui ou de ceux qui ont écrit plus tard le principal des ch. xl-lv. Un compilateur aurait combiné ultérieurement le tout, associant ainsi différentes idées de « serviteur de Jahvé », mais pour les fondre, en quelque façon, dans l'idée d'Israël serviteur. Tout cela est loin d'être certain, mais est ingénieusement déduit et ne manque pas de vraisemblance.

Alfred Loisy.

Epistulæ privatæ græcæ quæ in papyris ætatis Lagidarum servantur ed. Stan. Witkowski. Ed. altera auctior. Leipzig, Teubner, 1911 : xxxviii-194 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Je ne m'étais pas trompé en disant que la publication de M. Witkowski, *Epistulæ privatæ græcæ*, serait accueillie avec faveur (*Revue* du 3 février 1908). Après cinq ans, une nouvelle édition est devenue nécessaire, et M. W. a remanié son ouvrage d'une manière très sensible. Dans l'intervalle, de nouveaux papyrus ont été publiés, par exemple les papyrus de Tebtounis (2e partie), de Hibeh, d'Eléphantine, de Lille; les lettres privées qu'ils contiennent ont pris place dans la collection. Les documents déjà connus ont donné lieu à de nouvelles recherches et à d'importants travaux, comme l'étude de Bouché-Leclercq sur l'ingénieur Cléon ; M. W. en a fait son profit, et cela nous a valu quelques pages intéressantes sur Cléon et sa carrière, ainsi que sur les reclus du Sérapéum. La nouvelle édition s'est ainsi augmentée de treize lettres et de cinquante pages. L'une de ces lettres est particulièrement intéressante, en ce qu'elle donne de curieux détails sur les mœurs de l'époque (n° 21, vers 245 av. J.-C); un certain Démophôn (M. W. a écrit par erreur « Ptolemæus... Ptolemæum rogat »), voulant célébrer une fête chez lui, prie un de ses amis, nommé Ptolémée, de lui envoyer, avec des victuailles, des joueurs de flûte et de tambourin. Tous ces textes sont, comme dans

la première édition, accompagnés de notes critiques et de notes explicatives ; mais il en est bien peu qui ne se soient enrichis d'observations nouvelles ; le commentaire est devenu plus abondant et plus précis. Pour achever de donner un aperçu de ce qu'est cette seconde édition, notons que la lettre publiée en appendice dans la première est ici sous le n° 63, et que l'appendice actuel contient deux très anciennes lettres (commencement du IVe siècle) gravées sur des tablettes de plomb, ainsi qu'un fragment de lettre sur un ostrakon de l'époque ptolémaïque. Je remarque enfin que les lettres 63 et 64 sont du même personnage et de la même date ; je ne vois pas alors pourquoi M. Witkowski classe la première parmi les *Epistulæ hominum non eruditorum*, et la seconde dans les *Ep. hom. modice eruditorum* (pp. XIV et XV).

My.

Platons Gorgias. En **kritisk** Redegörelse for Tankegangen af Georg COHN. Copenhague, Tillge, 1911, 142 p. (Stud. fra Sprog-og Oldtidsforskning, n° 86, t. XXI, fasc. 3).

Dans ce travail sur le *Gorgias*, M. Cohn a voulu montrer, grâce à une analyse minutieuse du dialogue, quelle est la marche suivie par la discussion, à laquelle nous fait assister Platon, entre Socrate et ses interlocuteurs, et quelle est, au fond, la portée philosophique de cette conversation engagée à propos de la rhétorique. Tout n'est pas nouveau dans cet essai ; beaucoup de choses ont été dites sur le *Gorgias*, et M. C. n'a pas négligé ce qui a été écrit avant lui; ses annotations montrent combien son information est étendue. Mais s'il a dû souvent reprendre des idées déjà émises par d'autres, il a su cependant rester original dans ses appréciations et dans sa manière de développer les choses. Il a été dit souvent, par exemple, que la définition de la rhétorique n'est qu'en apparence le sujet du *Gorgias*, et qu'en réalité l'on y découvre facilement les plus hauts principes de l'éthique platonicienne. C'est aussi l'opinion de M. C. ; mais il attire l'attention particulièrement sur ceci, que la suite de la discussion et l'enchaînement des idées sont la conséquence naturelle et logique du point de vue éthique auquel se place Platon. L'étude même du dialogue est préparée par une introduction historique, dans laquelle M. C. apprécie le rôle des sophistes en tant que philosophes et maîtres d'éloquence, en même temps qu'il caractérise brièvement la morale de Socrate ; et comme le dialogue qui porte le nom de Protagoras est d'une extrême importance pour l'intelligence du *Gorgias*, M. C. s'arrête un instant sur ce sophiste, dont il met en juste lumière les principes et la personnalité. Le dialogue est alors analysé, après quelques mots sur le caractère et l'attitude des trois interlocuteurs de Socrate, Gorgias, Pôlos et Kalliklès. Cette analyse procède de la manière suivante : M. C. a divisé l'ouvrage de Platon en trois grandes

parties, comme il l'est effectivement, selon le personnage avec qui discute Socrate; mais dans chacune d'elles, principalement dans la plus longue, le dialogue avec Kalliklès, il a introduit des subdivisions conformes à la marche des idées; et lorsqu'il est arrivé à un passage important où la discussion prend une direction nouvelle, il interrompt son analyse, et commente les théories exposées jusque-là. L'ouvrage de M. C. se termine par ce jugement d'ensemble porté sur le dialogue : « Toutes les pensées et toutes les assertions de Platon, dont beaucoup sont nouvelles et quelques-unes même paradoxales, ont leur origine et leur explication dans ce simple fait, que la politique, la rhétorique, l'esthétique, etc., sont considérées du point de vue éthique, et que Platon comprend l'éthique comme une sorte de science mathématique qui peut et doit nous prescrire la juste manière de vivre la vie ». Théorie discutable, soit; mais le *Gorgias*, dit en finissant M. Cohn, « est un livre écrit pour tous les temps, à cause de son idéal si élevé, de sa conviction si forte, de ses accents si juvénilement frais et en même temps si solennels et prophétiques ». « Lorsqu'on pense », avions-nous déjà lu dans la préface, « combien vite vieillissent les livres et les opinions, il est étonnant de voir qu'un livre comme le *Gorgias*, ancien de plus de deux mille ans, s'occupe des mêmes questions qui nous occupent encore, et cherche à résoudre des difficultés qui ne sont pas encore résolues; il n'y a dans ce dialogue, qui semble suranné, pas une recherche dont on puisse dire qu'elle soit, de nos jours, insignifiante ou superflue ». Telle est cette excellente étude; malheureusement elle est écrite en une langue peu connue chez nous, et par suite elle sera peu accessible aux lecteurs français.

My.

Alexander Shewan, **The Lay of Dolon** (the tenth book of Homer's Iliad). Some notes on its language, verse and contents, with remarks by the way on the canons and methods of Homeric criticism. Londres, Macmillan and Co., 1911, XL-290 p.

Combien de fois n'a-t-on pas remarqué, à propos de quelque ouvrage sur Homère, que l'on abordait souvent l'étude des poèmes homériques avec des idées préconçues, avec un système fait d'avance, avec une méthode purement personnelle et subjective! Voici que M. Shewan, dans une étude très fouillée sur la *Dolonie*, parle en termes encore plus formels et plus expressifs. La plupart des critiques, dit-il (p. 215), analysent le chant K de l'Iliade (chant dixième) non pour découvrir si ce chant est ancien ou récent, mais avec la conviction qu'il est récent, et avec l'unique désir d'ajouter aux preuves alléguées contre son antiquité. Et dans le fait il n'est peut-être pas un chant d'Homère qui ait été autant maltraité par l'hypercritique; son inauthenticité était devenue comme une sorte de dogme intangible,

prouvé par des raisonnements considérés comme inattaquables, défendu par des autorités qu'il était hasardeux de contredire. Bien peu jusqu'à ce jour ont osé revendiquer pour K sa place dans l'Iliade primitive. M. Sh., qui croit fermement à l'unité du poème tel que nous l'avons, s'est proposé, dans le présent volume, de montrer que la *Dolonie* n'est pas une addition récente, et il use pour cela d'une méthode d'argumentation qui ne laisse pas d'être assez originale. Naturellement, il ne néglige pas d'exposer les rapports qui existent entre ce chant et ceux qui précèdent et qui suivent; mais ce n'est pas là, peut-on dire, la substance même de son ouvrage. Ce qui a une portée bien plus considérable, c'est la forme strictement logique qu'il donne à son examen. La *Dolonie* est dans notre Iliade, voilà le fait; vous, critiques transcendants, vous prétendez qu'elle est due à une main étrangère; prouvez-le. C'est prouvé, dit-on, et surabondamment. Mais de vos arguments, répond M. Sh., les uns ne tiennent pas debout, les autres reposent uniquement sur votre goût personnel, d'autres manquent le but, et, dirigés contre K, amènent nécessairement à considérer comme postérieurs les morceaux qui sont, de votre propre aveu, parmi les plus antiques de l'Iliade; de telle sorte que, à y regarder de près, vous ne démontrez rien. Il est curieux de suivre M. Sh. dans son étude, dans sa révision du procès, comme il dit quelque part. Après une introduction, où l'histoire de la question homérique est exposée dans ses grandes lignes, vient une bibliographie des principaux ouvrages, puis les vingt-six chapitres et les treize appendices (notés A, B..., M) qui constituent la défense de la *Dolonie*. M. Sh. y discute successivement tous les chefs d'accusation mis en avant par ceux qu'il appelle les « dissecteurs »; et ce qu'il n'oublie pas de souligner, c'est la différence, parfois surprenante, des jugements portés sur un même point; contradictions qui déjà suffiraient pour en affaiblir singulièrement la valeur. Mais M. Sh. ne se contente pas de cette remarque. On a condamné le dixième chant à cause du sujet même, qui est, assure-t-on, rempli d'invraisemblances; à cause des interpolations qu'on y constate; à cause de sa langue et de sa versification, qui le rapprochent de l'Odyssée et l'éloignent de l'Iliade; à cause des nombreux emprunts faits à l'Odyssée; pour bien d'autres raisons encore, que M. Sh. discute avec une remarquable compétence, et réfute souvent avec esprit, toujours avec bon sens. Examiner ces réfutations, qui reposent sur une foule de considérations de détail, m'entraînerait trop loin; ce qui importe, du reste, ce sont les conclusions auxquelles l'a conduit cette abondante récolte de faits et d'observations. M. Sh. n'a trouvé, ni dans la place qu'occupe la *Dolonie* dans l'ensemble du poème, ni dans ses relations avec les autres chants, ni dans les difficultés de diverse nature qu'elle présente, rien qui prouve qu'elle soit postérieure. On peut prouver que la langue, différente de celle des Cycliques, des Hymnes et d'Hésiode, a de grandes affinités avec celle du

reste de l'Iliade (V. les appendices H, I, J, K). On admet généralement, dit M. Sh. (ch. vi) que l'Odyssée est postérieure à l'Iliade, et que dans celle-ci le chant dixième est d'un caractère qui le rapproche beaucoup plus de l'Odyssée ; il est, par conséquent, d'époque tardive. Mais les différences de langage (V. les appendices D, E) que l'on veut voir entre les deux poèmes se réduisent à peu de chose, pour celui qui les étudie sans parti pris; le langage de l'un et de l'autre peut être considéré comme identique, et les deux épopées elles-mêmes comme étant d'une même époque. La *Dolonie*, dont on met en avant le caractère odysséen, apparaît alors aussi ancienne que l'Iliade originelle dont parlent tant les critiques, sans s'accorder sur son contenu. M. Sh. va encore plus loin; les différences entre K et le reste de l'Iliade sont si légères, les correspondances, au contraire, si significatives, qu'il ne serait pas téméraire de conclure à l'unité d'auteur. Mais M. Shewan n'insiste pas sur ce point; il s'est attaché surtout à montrer, par une analyse scrupuleusement objective, combien sont insuffisantes les raisons invoquées pour prouver la composition tardive de la *Dolonie*. A-t-il réussi? Le lecteur sans préjugés répondra, je crois, par l'affirmative.

My.

Adolf Trendelenburg, **Pausanias in Olympia**. In 8°, p. 5-104, avec un plan et une fig. dans le texte. Berlin, Weidmann, 1914. Prix : 3 m.

On a coutume de médire de Pausanias, que l'on considère tantôt comme un érudit sans discernement, tantôt comme un amateur de puériles antithèses. En fait, quand nous pouvons le contrôler de près, et, comme le montre T., on ne le peut nulle part mieux qu'à Olympie, nous constatons qu'il observe par lui-même et qu'il s'efforce à décrire exactement ce qu'il a vu ; les renseignements qu'il donne sur les monuments sont empruntés aux inscriptions officielles gravées sur les bases, ce qui n'est pas d'une mauvaise méthode et, lorsque ces documents lui font défaut, il les remplace de préférence par la tradition locale, que lui apprennent les habitants et les exégètes. Il suit, contre l'apparence, un ordre méthodique et presque rigoureux : ce qui rend parfois les divisions du plan moins apparentes, est que les digressions et les excursus sont, chez lui, mêlés dans le texte et que certains membres de phrases, qui servaient de liaison, n'ont pas été conservés dans les manuscrits. Il suffit de les rétablir pour avoir, p. 22-3, une table des matières un peu singulière, mais qui pouvait paraître logique à un Ancien, les ex-voto succèdant à la description des monuments et les offrandes « civiles » aux religieuses. P. 27, le grand autel de Zeus ne serait pas, comme on le croyait, à l'est du Pélopion, mais au nord de ce dernier et au sud de l'Heræon. P. 36, ce qu'il faut entendre par le « devant » et le « derrière » de l'Altis (en fait les régions situées à l'Est et à l'Ouest des temples).

P. 43, T. approuve avec raison la correction de Robert ἐκτὸς τῆς Ἄλτεως. P. 45, le Theekoleon est relié étroitement au Prytaneion ou, plus probablement, en fait partie. P. 43, l'entrée du stade peut être qualifiée de porte des processions. P. 53, confirmation par les faits de la méthode suivie par l'auteur. P. 64-5, ce sont de préférence les divinités féminines qu'on a consacrées ou ramenées dans l'Heræon. P. 77, Alcamène peut fort bien avoir décoré les frontons du temple de Zeus (à vrai dire il n'y a point de rapport de style entre l'hermès de Pergame et les statues d'Olympie et les éléments de comparaison manquent jusqu'à présent). P. 80, le fronton occidental, dont le sujet est surprenant, aurait pour sens réel la glorification de la palestre (?). P. 82 et suiv., le trône de la statue de culte. P. 95, Pantarkes. P. 96, la date du séjour de Phidias à Olympie (T. ne conclut pas). P. 98, il n'est pas vrai que son chef-d'œuvre ait pu être traité de colosse manqué.

Le mémoire de T., qui est dédié à Dœrpfeld, pourra être discuté sur des points de détail, mais il intéressera et instruira ceux-là mêmes qui ne partageront pas toutes les vues de l'auteur. Le style en est, comme à l'ordinaire, sobre et précis et les idées s'y suivent avec une clarté que Pausanias aurait pu envier à son critique.

A DE RIDDER.

Franz STOLLE, **Der römische Legionar und sein Gepäck (Mulus Marianus),** Strasbourg, 1914, in-8° chez K. Trübner, 67 p., 2 pl. (2 m. 75 Pf.).

L'auteur a divisé son travail en deux parties. Dans la première, il étudie la charge imposée à un légionnaire romain, dans la seconde, le procédé matériel qui lui permettait de la porter sur son dos. Il est certain que le soldat romain devait avoir avec lui 16 jours de vivres ; la plus grosse partie de cet approvisionnement consistait en froment (grain, pain de munition, biscuit). M. Stolle estime le poids du biscuit à 6,254 kgr. ; celui du pain à 3,411 kgr. et celui du froment à 1,764 kgr., soit en tout 11,369 kgr. Le reste se composait de viande et lard, soit 1910 kgr. ; de sel, 0,327 kgr. ; de fromage, 0,436 kgr. De plus on distribuait à la journée du vin ou du vinaigre pour mélanger à l'eau et confectionner une boisson rafraichissante. Le tout formait pour le légionnaire un poids de 14,369 kgr., auquel il convient d'ajouter encore celui des pieux pour le retranchement, d'une scie à main, d'une bêche, d'une hache, d'une faucille. Ces provisions étaient remplacées au fur et au mesure de leur consommation dans la mesure du possible. Voilà des chiffres importants à noter ; mais leur précision est bien un peu surprenante à première vue : on ne peut nier qu'ils reposent sur des textes certains et sur des calculs sérieux ; mais quelques uns d'entre eux relèvent aussi de l'imagination ou, si l'on veut, de conjectures très libres. Voici l'exemple le plus probant. On ignore absolu-

ment quelle était la quantité de fromage accordé à chaque homme journellement ; « elle ne pouvait pas être importante, dit l'auteur; accordons lui l'équivalent d'un de nos fromages de Mayence. Un fromage de cette espèce pèse à peu près une once = 27 gr. Donc 16 fromages (un pour chaque jour) pèseraient 16 onces = 436 gr.; *donc le poids de fromage que portait un légionnaire était de 436 gr.* ». Heureusement pour le travail, tous les résultats exposés ne sont pas aussi sujets à caution.

Comment les hommes portaient-ils cette charge de 14,369 kgr. et plus? On a cru, d'après un des bas reliefs de la colonne Trajane où l'on voit des légionnaires avec des besaces et des ustensiles suspendus à un long bâton qu'ils appuient contre l'épaule, que tel était le procédé employé. M. S. prétend qu'il ne faut rien conclure de cette représentation, parce qu'elle nous montre des soldats voyageant en pays calme et non pas des hommes harnachés pour la guerre. Pour lui, le légionnaire avait sur son dos un appareil nommé *furcae* qui ressemble à nos crochets de commissionnaire; on en a porté de tels en Alsace et en Italie et on en voit encore en Suisse ; ils sont figurés sur une des planches qui terminent la brochure. Ce sont là des rapprochements intéressants. Sont-ils concluants ? Il faut avouer que la façon de porter les bagages indiquée par la colonne Trajane aurait eu le grand inconvénient d'immobiliser un des bras du soldat ; mais, d'autre part, c'est le seul document figuré que nous possédions sur la question, et, à moins de n'y voir qu'une image toute conventionnelle, il est bien difficile de ne pas en tenir compte et de se prononcer pour un autre système, dont nous ne trouvons nulle part la trace certaine.

Dans un appendice M. Stolle examine quelle était la quantité de grain dont un homme avait besoin, dans l'antiquité, pour sa nourriture journalière et ce qu'était la ration d'un cheval de selle ou d'une bête de trait.

R. Cagnat.

J. Wiegand, **Jean de Condé, literarhistorische Studie.** Diss. d'Iéna. Borna-Leipzig, 1914, in-8° de viii-103 p.

Les limites de l'activité poétique de Jean de Condé sont suffisamment déterminées par une allusion à l'exécution d'Enguerrand de Marigni (1315) et une complainte sur la mort de Guillaume, comte de Hainaut (1337).

Si le *Dit du seigneur de Maregni* avait suggéré à M. W. l'idée d'étudier un poème important composé à peu près à la même époque, le *Roman de Fauvel* (dont le second livre est daté de 1314), il aurait découvert là une nouvelle source de Jehan de Condé : le *Dit des Jacobins et des Fremeneurs* contient en effet des passages qui ne sont que la réplique de certaines diatribes contre les ordres monastiques qui se lisent dans le premier livre de ce roman. — L'étude sur les sources

de Jehan de Condé est d'ailleurs la partie la plus intéressante de la présente dissertation. M. W. y met en lumière les rapports du poète avec Rustebeuf, Jehan de Meun, son père Baudouin de Condé, avec *Renart le Nouvel* et Watriquet de Couvin. Mais c'est assez mal à propos que, en témoignage de l' « anticléricalisme » de l'époque, M. W. cite (p. 42) Gautier de Coinci et Jacques de Vitri, qui appartiennent à la première moitié du XIIIe siècle. — Ce n'est pas dans le *Roman de Troie* qu'il est dit que le jeu des échecs a été inventé par les Grecs devant Troie (p. 81). Cette mention provient plutôt de divers traités en vogue sur le jeu des échecs [1].

La plus grande partie du livre de M. W. est occupée par des analyses et des citations des poésies de Jehan de Condé. P. 50, on lit une seconde fois une longue citation déjà imprimée p. 12. Ainsi qu'il est trop habituel dans cette sorte de travaux, la correction matérielle laisse beaucoup à désirer [2].

Arthur LANGFORS.

Henry PRUNIÈRES. — **L'Opéra italien en France avant Lulli.** Paris, Champion, in-8° de 450 p. Prix : 12 fr.

Depuis que l'Université a émancipé, en quelque sorte, ses candidats au doctorat ès lettres ; depuis que la thèse française n'est plus contrainte à s'annexer une thèse latine et que les sujets peuvent être choisis dans tous les domaines de l'activité humaine, des travaux plus neufs encore et plus originaux, plus libres et moins universitaires en apparence, ont vu le jour et sont venus faire vraiment leur office en Sorbonne : celui d'enseigner quelque chose à leurs juges mêmes. Les deux volumes présentés par M. Henry Prunières (le second est une étude sur le *Ballet de cour en France avant Benserade et Lulli* et a paru chez H. Laurens ; c'est un in-8° de 300 p. qui, à certains égards, complète l'autre) équivalent à une série de leçons, dont les auditeurs-juges n'ont eu autre chose à faire que de contrôler la méthode et à discuter la façon dont elle fut suivie. J'imagine que leur tâche leur parut agréable et le voyage à la découverte plein d'attrait.

Pour reconstituer l'histoire de l'Opéra Italien en France avant Lulli, M. Prunières a passé des années en Italie, à dépouiller les archives des

1. Voy. notamment le Prologue de celui dont M. Andresen vient de publier des fragments (*Aus einem altfranzœsischen Tractat über das Schachspiel*, Halle, 1913).

2. P. VII, lire Scheler (non Scheller). — P. 4, l'édition de Scheler est de 1866 (non de 1886). — P. 5. Il fallait citer le manuscrit de l'Arsenal d'après la cote actuelle (n° 3524). La cote du ms. Casanatensis a été omise (probablement parce qu'elle a été oubliée par Scheler) ; elle est actuellement 1598. — P. 8, lire Philippe le Bel (non le Bon). P. 33, *Piercevaus*, non *Piercevans*. — P. 35, n. 2, v. 3 *Oisiaus et veneison*. — P. 48, *beés* (non *bées*). — P. 50, v. 2, *dons* (non *dous*). — P. 53, note 2, *preude* (non *prende*). — P. 81, v. 1, *Qui que*. — P. 88, v. 5 et 6, *fraiele, paiele* (non *fraicle, paicle*). — P. 89, v. 9, *envis* (non *envois*).

grandes villes, des centres musicaux, Florence principalement, mais Rome aussi, Turin, Venise, Mantoue, Modène, Naples... Il a épuisé de même tous les fonds parisiens, bibliothèques et archives et spécialement les correspondances, peu connues encore, du Ministère des Affaires étrangères. Et si la masse des documents est énorme, le premier éloge qui lui est dû est pour les avoir disposés avec clarté, pour avoir su, d'ailleurs, ne pas se limiter strictement à son sujet, mais avoir évoqué autour de lui toute son ambiance historique. L'histoire de l'opéra et du ballet avant Lulli, c'est aussi celle de la Cour, de ses rapports avec la papauté et l'Italie, de ses fêtes, de ses cérémonies; c'est celle de Mazarin, c'est celle de la société en général. Plus particulièrement, c'est encore l'histoire des troupes ambulantes de comédiens italiens qui promenèrent l'art de leur pays dès la fin du XVI[e] siècle, des *gelosi* du temps de Henri IV; c'est celle de quelques musiciens peu connus ou insuffisamment appréciés, que des lettres, des œuvres, inédites, nous révèlent ici : Marazzoli, Cavalli, Leopardi, Caproli, Luigi Rossi, Lulli même, sur lequel il y avait encore bien à dire, et qui prend ici sa place, comme aboutissant de tous ces efforts, de toutes ces recherches, une place souveraine et définitive (M. Prunières était déjà l'auteur d'un *Lulli*, dans la collection des « Musiciens célèbres » de M. Laurens).

L'attrayant volume n'est pas seulement terminé par des pièces justificatives, une copieuse bibliographie, une table précieuse, il comporte encore la réduction de sept œuvres lyriques caractéristiques des musiciens dont on vient d'énumérer les noms et qu'on eût vainement cherchées ailleurs. De toute façon, comme exemple des études à entreprendre dans le domaine de la musique ancienne, comme source de renseignements, comme mise en valeur, ce travail fait à son auteur le plus grand honneur.

H. DE CURZON.

Emile COÜARD. **L'Administration départementale de Seine-et-Oise, 1790-1913**. Versailles, J. Aubert, 1913, in-4°, 474 pages. Illustrations.

Depuis le centième anniversaire de la division de la France en départements, les monographies départementales se multiplient. Il en est de médiocres; il en est d'excellentes. Je ne sais cependant pas s'il y en a beaucoup qui égalent en développement, en importance et en valeur intrinsèque et extrinsèque celle que vient de nous présenter M. Coüard pour le département de Seine-et-Oise. Nul peut-être n'était et ne sera de longtemps mieux préparé pour une pareille tâche. Enfant de Versailles, archiviste de Seine-et-Oise pendant plus de trente ans, membre et plusieurs fois président d'une des plus considérables et des plus justement considérées des Sociétés savantes du département, voué par goût autant que par profession à l'étude de

l'histoire de son pays natal, on peut dire qu'il était l'auteur-né de ce livre : il l'a du reste écrit (cela saute aux yeux) avec une véritable joie.

Divisant sa matière en trois portions, il étudie d'abord l'administration départementale durant la Révolution, c'est-à-dire de 1790 à 1800 ; puis, de 1800 à 1913. Une troisième partie, intitulée les *Locaux de 1790 à 1913*, est consacrée aux édifices où a siégé depuis 1790 et où siège encore l'administration départementale de Seine-et-Oise. Partout ailleurs qu'à Versailles on eût pu trouver inutile cette troisième partie, ou du moins qu'il suffisait soit de la fondre chronologiquement dans les deux premières, soit de la rejeter en appendice. Mais encore une fois, nous sommes à Versailles, c'est-à-dire dans une ville où les édifices publics, que dis-je ? les maisons particulières et jusqu'aux pavés des avenues, ont eux-mêmes une histoire, et une histoire non seulement locale mais nationale : la division de M. Coüard se justifie donc d'elle-même, sans plaidoyer.

Les deux premières parties de cette étude sont d'inégale longueur et provisoirement d'inégal intérêt. Je me tromperais fort si la première n'obtenait aujourd'hui la préférence de ceux qui aiment l'histoire proprement dite. M. Coüard s'est donné la peine de démonter pièce à pièce tous les nouveaux rouages que l'Assemblée constituante, puis la Convention, ont substitués aux anciens pour faire marcher la machine administrative en province, et d'expliquer comment ils ont fonctionné dans le département de Seine-et-Oise. Je ne dis pas que c'est là une étude absolument inédite dans ses parties qui touchent à l'histoire générale ; mais je crois pouvoir affirmer qu'elle est encore très neuve et que nulle part ailleurs elle n'a été faite avec plus de rigueur scientifique ni de compétence. Ici le plan de M. Coüard ne comportait que l'histoire des institutions. Ailleurs, dans le monumental inventaire de la série L des archives de Seine-et-Oise (période révolutionnaire), dont le tome Ier a paru en 1911 et qui se continue par les soins de son successeur, M. Coüard nous a fait voir les premières de ces institutions en contact avec les hommes et les faits, et comment elles en ont subi le choc. En sorte que, pour connaître complètement l'histoire du département pendant la Révolution, il sera indispensable de lire parallèlement les deux ouvrages.

De 1790 à 1800, le département fut administré par une assemblée, sous des noms divers. A dater de 1800, il est administré par un fonctionnaire, le préfet. Deux ou plusieurs fois par an, une assemblée, le conseil général (ancien outil révolutionnaire remis à la forge), se réunit en session pour délibérer, de concert avec le préfet, sur les questions d'intérêt local et surtout pour voter le budget du département. Ces deux rouages, le Préfet et le Conseil général, ont passé, depuis 1800, par divers régimes. M. Coüard les examine parallèlement dans la suite de leurs modifications légales et dans la suite chronologique de leurs principales œuvres et de leur personnel.

Lorsque le temps aura donné à cette seconde phase de l'histoire du département de Seine-et-Oise le recul nécessaire, on appréciera mieux la valeur des éléments rassemblés par M. Coüard dans cette seconde partie de son ouvrage. En attendant, rien ne manque déjà à l'intérêt des notices consacrées par lui à quelques-uns des hommes marquants qui se succédèrent, à intervalles plus ou moins espacés, soit à la tête du département, soit à la tête du Conseil géné al. Et si l'on veut bien se rappeler, d'un autre côté, que, dans cette période de plus de cent ans, Versailles et le département de Seine-et-Oise ont vu quelques-unes des scènes les plus émouvantes de l'histoire de France (les deux invasions de 1814 et 1815, l'occupation allemande en 1870, la Commune de 1871, l'Assemblée nationale), on mesurera mieux la portion d'intérêt général qui anime cette histoire locale et en élargit singulièrement le rayon.

Cette histoire est écrite, ai-je dit, avec une véritable mais discrète émotion, l'émotion du prêtre qui touche aux objets du culte. Pendant tout le temps qu'il a été archiviste de Seine-et-Oise, M. Coüard était cité comme un des fonctionnaires de ce service qui honoraient le plus leur place. Nous trouvons ici la justification de cette estime : M. Coüard est de ceux pour qui le papier administratif est comme sacré. Aussi sa personnalité d'auteur s'efface-t-elle devant les textes. Il écrit peu, il cite. Ce n'est presque jamais lui qui parle, c'est le document. Rien n'est plus modeste, mais rien n'est plus sincère ni plus impartial qu'une telle méthode. Ajoutons : rien n'est plus judicieux ici. Car, en somme, que demandons-nous à un travail de ce genre ? L'opinion de l'auteur sur la Révolution, l'Empire, la Restauration, etc. en Seine-et-Oise ? En aucune façon. Nous attendons de lui une histoire administrative du département c'est-à-dire l'énumération méthodique des institutions administratives et des agents qui en ont fait jouer les ressorts. M. Coüard a eu le tact de comprendre qu'un pareil sujet de livre n'avait rien que d'objectif : de tous ses mérites ce n'est pas celui que l'on doit le moins louer.

Cet ouvrage se termine par une série d'appendices où sont groupés, selon la classe et l'époque auxquelles ils appartiennent, les chefs du département depuis l'origine jusqu'à nous. C'est ainsi que défilent successivement sous nos yeux, d'abord, tous les présidents et procureurs généraux syndics de Seine-et-Oise de 1790 à 1793, puis les administrateurs et les commissaires du temps du Directoire exécutif ; après eux, les membres et présidents du Conseil général, de 1800 à 1913 ; enfin tous les préfets et les secrétaires généraux de la préfecture. C'est parfait. Mais puisque M. Coüard a eu la bonne pensée de dresser la liste des hommes qui se sont transmis l'administration du département pendant les cent vingt-trois premières années de son existence, il eût doublé l'intérêt de ces nomenclatures de personnages en dressant en face d'eux le bilan de leurs opérations. Une des principales

missions de ces administrateurs n'a-t-elle pas été de gérer la fortune du département ? Quelle a donc été la fortune du département de Seine-et-Oise pendant le premier siècle de sa vie administrative ? Voilà ce que nous aurait rendu palpable un tableau chronologique des recettes et des dépenses, autrement dit du budget que ces administrateurs ont eu à établir chaque année. L'histoire s'écrit de plus en plus avec des statistiques; quoi de plus instructif que celle-ci ? Si donc le livre de M. Coüard a les honneurs d'une deuxième édition, il est à souhaiter qu'il insère cette double colonne de chiffres, non seulement pour la satisfaction particulière de ses compatriotes de Seine-et-Oise, mais pour celle (d'une plus haute portée) des économistes, puisque aussi bien, ces Messieurs envahissent aujourd'hui tous les compartiments de l'histoire.

Eugène WELVERT.

André SIEGFRIED, **Tableau politique de la France de l'Ouest sous la 3e République.** 1 vol. grand in-8e, Paris, Alcan, 1914.

« Connais-toi toi-même », pourrait être l'épigraphe de cette étude d'une région importante de la France contemporaine entreprise par un Français qui y a consacré une investigation longue et approfondie, et qui laisse entendre qu'il ne renonce pas à étendre son travail à d'autres parties du territoire national, de façon à pouvoir un jour présenter un Tableau politique de la France sous la 3e République. Tel qu'il est, le livre de M. Siegfried est le résultat d'une méthode d'observation très sûre et appliquée avec beaucoup de scrupule et d'exactitude. Pénétrer le secret de cette géographie électorale qui divise les opinions politiques régionalement avec une remarquable fixité, déterminer en dressant la topographie des partis, les liens intimes qui les attachent au sol ou à certains sols, retrouver dans le pays métaphysique des idéologues l'infinie variété des pays de France, c'est là le problème que s'est posé l'auteur. « Dès les élections de 1876, dit-il, et presque dès celles de 1849, la géographie électorale de la France contemporaine semble fixée dans ses traits essentiels. » L'auteur, il est vrai, ne vérifie cette conclusion que pour une région de la France, l'*Ouest*, où il a longtemps vécu et qui lui parait un domaine à la fois assez restreint pour comporter une étude précise, assez homogène pour former une unité, assez étendu pour prêter à des conclusions d'ordre général ; et on peut penser qu'en effet cette région offre des ensembles de caractères locaux spéciaux qui ne se retrouveraient pas facilement ailleurs avec la même homogénéité.

C'est aux résultats du suffrage universel que M. Siegfried s'adresse pour déterminer l'opinion prédominante de chaque parcelle du territoire qu'il étudie — : et tout d'abord l'observation lui révèle que les « régions indifférentes », c'est-à-dire sans esprit politique, sont rares

dans ce territoire, et qu'il y a une continuité dans l'esprit politique; ce qui ne veut pas dire que cette continuité vienne toujours de la libre initiative des individus : mais distinguer les différents facteurs de cette continuité, la nature et la grandeur des influences qui la déterminent, c'est précisément la partie la plus importante de l'enquête qu'a tentée l'auteur. « Le fait même que telle ou telle pression s'exerce ou non avec succès est, dit-il, à lui seul instructif », non moins que le fait que telle personnalité réussit et telle autre échoue. Seulement pour en tirer l'instruction nécessaire, il y faut beaucoup de pénétration et de finesse, et aussi « avoir mis la main à la pâte ». Car il y a, constate l'auteur, une véritable langue électorale, jamais fixée, toujours mouvante, dont il faut sans cesse rapprendre et rajuster les termes, comme on ferait du plus fugitif argot. Là où tel savant historien commettra contre-sens sur contre-sens, le plus humble habitant ne se trompera pas. « Voyez en effet un simple historien voulant débrouiller les sens successifs des désignations de « progressistes » ou « radicaux » depuis vingt-cinq ou trente ans! Voyez-le aussi voulant s'y reconnaître dans les programmes électoraux et les professions de foi, s'il n'a pas la clef de certaines expressions, de certains adjectifs, de certaines omissions. » Pourquoi, demande M. Siegfried, les républicains se méfient-ils invariablement des candidats qui se disent « sincèrement » républicains ? De même si un candidat crie tout court : « Vive la France! » vous saurez qu'il n'est pas pour la République. Après les affiches électorales viennent les votes, et à travers ceux-ci on peut saisir les électeurs aussi bien que le représentant. L'auteur a choisi une centaine de scrutins typiques dans lesquels il suit ses élus Normands, Bretons ou Vendéens, et il a cherché à discerner les aspirations des diverses provinces d'après les votes de leurs députés. De là des cartes de scrutins assez curieuses. Mais dans cette représentation des opinions il faut aller jusqu'au détail de la répartition géographique des votes; car c'est dans ce détail qu'apparaissent les phénomènes de différenciation continue vraiment intéressants pour le psychologue politique : pour cela il faut saisir au moins le canton, et parfois la commune, et il faut les saisir non dans l'infinie complexité des petites questions mais dans les lignes générales et essentielles du jeu des partis. De là de grandes difficultés d'investigation au milieu desquelles M. A. Siegfried se meut avec aisance, en expliquant clairement le comment et le pourquoi de ses méthodes d'analyse, et des bases de ses graphiques, et en restant toujours fidèle à son programme qui est une recherche impartiale de la réalité, sans préoccupation de parti ni préférence doctrinale. Est-il arrivé ainsi à rattacher la politique à la géographie humaine, et si, comme le dit Gœthe, « l'enfer même a ses lois », à prouver que, malgré la complexité des phénomènes, la politique a les siennes ? C'est ce que chaque lecteur pourra décider après avoir parcouru le gros volume de M. Siegfried, ses tableaux et ses cartes, qu'en tous cas il lira

en s'instruisant singulièrement, en jouissant de la clarté et de l'élégance du style de l'auteur, de la bonne division de ses matières, de l'attention scrupuleuse avec laquelle il a réuni les éléments de son enquête, de l'esprit de finesse qu'il déploie pour discuter les témoignages, les comparer, y distinguer le fuyant du solide, et l'essentiel du passager.

Eugène d'Eichthal.

Lady Gregory. **Our Irish Theatre**, A Chapter of Autobiography. *Illustrated*. G. P. Putnam's Sons, New York and London. The Knickerbocker Press, 1 vol. Cloth, 319 pp. 5 shillings net.

Les récentes représentations de « l'Œuvre » ont fait connaître au public français le Théâtre Irlandais. Grâce à M. Bourgeois, qui avait su surmonter les nombreuses difficultés que présente une traduction d'un dialecte étranger, grâce aussi à M. Lugné-Poë, qui est un fécond pêcheur de chefs-d'œuvre et dont la gestion admirable tant au point de vue artistique qu'au point de vue administratif de « l'Œuvre » l'imposait d'office à la succession de M. Antoine à l'Odéon, les spectateurs français purent goûter dans toute sa saveur ce délicieux chef d'œuvre d'humour et de critique qu'est le *Baladin du Monde Occidental* de Synge. Cette œuvre de Synge, qui jouit maintenant d'une réputation quasi mondiale, n'alla pas toujours sans susciter de vives protestations et encore aujourd'hui combien de pseudo-Irlandais, car les vrais Irlandais ont tout de suite compris le sel de la satire, s'ingénient à voir en cette pièce une attaque contre les mœurs irlandaises; ce fut la gloire de la Irish National Theatre Society, fondée par Lady Gregory, de l'avoir découverte et imposée. Ce n'est d'ailleurs pas le seul fleuron qui orne la couronne du Irish Theatre. Lady Gregory, qui en fut la fondatrice, avec W. B. Yeats, le poète, expose dans le livre ci-dessus la genèse et la réalisation — non sans difficultés — d'une œuvre éminemment patriotique et artistique. On y trouve les détails de la lutte entre le Irish Theatre et les Irlandais d'Amérique, ainsi que cette autre lutte entre le Château d'Irlande et les acteurs irlandais au sujet de *Blanco Posnet*, pièce de M. Bernard Shaw, interdite en Angleterre. Dans tous les cas la victoire fut du côté de l'art, et lady Gregory peut maintenant goûter une retraite bien gagnée et contempler d'un regard assuré l'avenir de la National Theatre Society Ltd et de la troupe de l'Abbey Theatre de Dublin. La lutte sans doute fut pénible, mais le courage et la valeur ne faillirent jamais et la victoire fut grande et belle.

Ce livre autobiographique, dédié à son petit fils Richard Gregory, est plein de souvenirs personnels sur les grands hommes, en politique et en littérature, irlandais qu'elle a rencontrés. Il vient à son heure au moment où une poignée d'anglais, chauvinement impérialistes, s'efforce de faire retirer à l'Irlande le bénéfice de cette autonomie

qu'elle réclame depuis plus d'un demi-siècle. Lady Gregory et William B. Yeats lui ont assuré, par leur œuvre, son autonomie artistique, l'autonomie politique doit suivre — si les Anglais de l'Ulster n'en veulent pas, qu'ils retournent en Angleterre. En voilà une façon de montrer leur fidélité à leur souverain en s'opposant aux lois qu'il édicte ! C'est du Calino-John Bull !

GEORGES-BAZILE.

— Le 3e et dernier fascicule du t. IV (1913) du *Logos* comprend les pages 253 à 396 avec les articles suivants : Max WEBER (Heidelberg), *Ueber einige Kategorien der verstehenden Soziologie*. Définition de la sociologie « raisonnée », ses rapports avec la psychologie et le dogme juridique, activité grégaire (*Gemeinschaftshandeln*), socialisation (*Vergesellschaftung*) et activité sociale (*Gesellschaftshandeln*), accord et entente (*Einverstandnis*), enfin développement des termes d'*Anstalt* et de *Verband*, tels sont les 7 points de cette étude assez pénible à lire, obscure et lourde. — Henri RICKERT, *Vom System der Werte*. Ayant à examiner le système des valeurs, l'auteur commence par sonder la valeur des systèmes, en prenant pour point de départ la fameuse boutade de Nietzsche : La recherche (*Wille*) du système est un manque d'honnêteté. Non, dit M. R., c'est plutôt signe d'étroitesse d'esprit. Mais si l'on renonce à conclure sous prétexte que l'évolution mondiale ne conclut jamais, ne renonce-t-on pas à toute philosophie? Bien des penseurs se sont déjà posé cette question avec angoisse. On trouvera ici une réponse fort suggestive, pas plus définitive sans doute que les autres. Les étapes de son vivant exposé sont : Le système ouvert, c'est-à-dire inachevé seulement vis-à-vis du devenir historique, et clos par rapport aux facteurs qui dominent ce devenir; les 3 degrés d'achèvement absolu (*Voll-Endung*); contemplation et activité, chose et personne : les 6 domaines de valeur ; science et jugement sur la vie (*Weltanschauung*). Il est dommage de ne pouvoir s'attarder ici à discuter ces conceptions. — Marianne WEBER (Heidelberg), *Die Frau und die objektive Kultur*. Etude fort intéressante sur le double rôle et le double idéal de la femme comme être humain en général et comme humain sexué en particulier : Dans le 1er rôle, elle est, par la force des choses, inférieure au mâle; ce n'est que dans le 2e qu'elle a sa pleine autonomie. Pour elle, l'art de la vie consiste donc à concilier ses deux sphères sans sacrifier l'une à l'autre. — Siegfried MARCK (Breslau), *Die Lehre vom erkennenden Subjekt in der Marburger Schule*. On sait que l'école philosophique de Marbourg (Cohen, Natorp, etc.) représente aujourd'hui le plus authentique Néo-Kantisme. On trouvera ici la critique de sa doctrine du sujet de la connaissance, exposée dans les points que voici : La doctrine kantienne de la conscience en général — Forme et matière — Sujet et objet — La conscience et son contenu. — Les *Notizen* se composent presqu'exclusivement du compte rendu, par M. de Philippovich, d'*Individuum und Staat*, par M. G. Chatterton-Hill (Genève), recherches sur les bases de la civilisation, parues à Tubingen l'an dernier. — Enfin le 7e sujet du concours proposé par la *Kant-Gesellschaft* est : Influence de Kant et de la philosophie idéaliste issue de lui sur les hommes de la période de relèvement et de soulèvement. Il y aura 3 prix : 1500, 1000 et 500 M. au moins, peut-être davantage, si de nouveaux dons arrivent encore. — Th. SCH.

— La nouvelle Revue consacrée à l'histoire de la science et publiée par M. George

SARTON, Isis (Wondelgem-lez-Gand, Belgique), a publié son t. I (mars 1913-février 1914) en 4 fascicules. Il forme un fort volume gr. in-8° 25 × 18) de 826 p. dont 384 en français, 143 en allemand, 73 en anglais, 65 en italien (ce sont les seules langues admises), plus 181 p. polyglottes (bibliographie analytique et index). Il renferme 22 articles de fond (415 p.) et 80 p. de chronique, les analyses critiques de 72 ouvrages (135 p.), 156 p. de bibliographie analytique (env. 2,500 notes et 110 résumés); l'index seul occupe 58 colonnes 2 grands portraits hors texte : H. Poincaré et Diderot. La souscription au t. II est ouverte. Le 1er fascicule paraîtra en mai 1914, le 2e sera entièrement consacré à l'étude de la *pensée scientifique et philosophique de l'Inde* et paraîtra en août. Le t, II donnera les portraits hors texte de Francis Galton, Alph. de Candolle, Robert Mayer, etc. — *Isis* a pour but d'étudier 1° l'évolution de la pensée humaine, principalement de la pensée scientifique, en tenant compte de toutes les influences que la vie en société met constamment en jeu ; 2° les moyens d'accélérer la civilisation, en augmentant le rendement intellectuel de l'humanité par une organisation rationnelle et méthodique de la science, œuvre non encore systématiquement entreprise jusqu'à présent. *Isis* n'est donc ni une revue d'actualité ou de vulgarisation, ni une revue générale des sciences ou de philosophie et de sociologie (son caractère systématique et personnel l'en empêche déjà), mais bien la revue philosophique des savants et la revue scientifique des philosophes, la revue historique et sociologique des savants et la revue scientifique des historiens et des sociologues. Chaque tome composé au moins de 4 fascicules coûte 30 fr., payables après la publication du premier fascicule. Le comité de patronage comprend, entre autres noms, ceux de MM. Svante Arrhenius, Henri Berr, E Durkheim, A. van Genep, E. Goblet, Heiberg (Copenhague), Karl Lamprecht, W. Ostwald, Sir W. Ramsey, Abel Rey, E. Waxweiler, etc. Le dépôt pour l'Allemagne et la Suisse est chez Max Drechsel, Erlachstr. 23, Berne; pour tous les autres pays, à Wordelgem-lez-Gand (Belgique). — Il reste à donner la liste des articles de fond : G. SARTON (le directeur), *L'histoire de la science*, *Le but d'Isis* et *Comment augmenter le rendement intellectuel de l'humanité?* — H. GUARESCHI (Turin) *Nota sulla storia del movimeto browmiano*. G. MILHAUD, *Notes sur les origines de la science*. Em. RADL (Prague) *Paracelsus, eine Skizze seines Lebens*. D. E. SMITH (New-York) *The geometry of the Hindus*. A. FAVARO (Venise), *Il « Carmen de ponderibus » di Guasino Veronese*. W. OSTWALD, *Genie und Vererbung*. WHEKAUS (Cambridge) *The English men of science* (Newton, Darwin et Lord Kelvin, article très court d'ailleurs). FAVARO, *Di* NICCOLÒ TARTAGLIA *e della stampa di alcune delle sue opere con particulare riguardo alla « Travagliata Inventione »*. J. RUSKA (Heidelberg), *Die Mineralogie in der arabischen Literatur*. GUARESCHI, ASCANIO LOBIERO *nel centenario della sua nescita*. Agnes ARBER (Cambridge), *The botanical philosophy of* GUY DE LA BROSSE : *A study in seventeenth-century thought*. Aldo NIELI (Rome). *La teoria di* ANAXAGORA *e la chimica moderna* (*Lo sviluppo e l'utilizzazione di un' antica teoria*. Ernst BLOCH (Prossnitz en Moravie), *Die antike Atomistik in der neueren Geschichte der Chemie* et *Die chemischen theorien bei* DESCARTES *und den Cartesianern*. Gino LORIA (Gênes, *Le gloria matemetiche della Granbretagna*. Waldemar DEONNA (Genève). *Un précurseur de la théorie actuelle des origines de l'art* (GAFFAREL). Philip JOURDAIN (Cambridge), *The origin of* CAUCHY's *conceptions of a definite integral and of the continuity of a fonction*. Enfin encore SARTON, *Des tendances actuelles de l'histoire des mathématiques*. — Ajoutons que le 4e fascicule se termine par 1° un Index des auteurs sur lesquels le t. I donne quelque connaissance positive, une donnée

bibliographique par exemple ; 2° une Table des matières de la bibliographie analytique. — Th. Sch.

— M. Daisetz Teitaro Suzuki, professsur à l'Université de Tokyo, a réuni en volume (*A brief history of early Chinese philosophy*. Probsthain, Londres, 1914, 188 p. 5 Sh.) 3 articles du *Monist* (1907-1908) sur la philosophie, la morale et la religion de la Chine ancienne. La philosophie comprend les systèmes dualiste (Yin et Yang), positiviste et moniste, le transcendentalisme et le mysticisme panthéiste; la morale embrasse le confucianisme, le taoisme, l'hédonisme, l'utilitarisme et le cérémonialisme. Une substantielle Introduction historique précède ces études, 27 pages de Notes les complètent et un Index y oriente. C'est un joli volume, dont l'aspect n'a rien de pédant, une vraie œuvre de vulgarisation attrayante, — Cf. les textes documentaires traduits par M. Richard Wilhelm dans *Die Religion and Philosophie Chinas*, dont M. Masson-Oursel a rendu compte dans le 1er fasc. d'*Isis* p. 117. — Th. Sch.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 5 juin 1914*. — M. Paul Monceaux achève la lecture de sa notice sur la vie et les travaux de son prédécesseur à l'Académie, M. Philippe Berger.

M. Maxime Collignon communique, au nom de M. Lucio Mariani, des reproductions de la statue d'Aphrodite récemment découverte en Cyrénaïque. La déesse est debout ; près d'elle se voit un dauphin sur lequelle est jeté le vêtement qu'elle vient de quitter.

M. Noël Valois annonce que la commission du prix Saintour a partagé ce prix de la manière suivante : 1.200 francs au R. P. Delehaye pour ses *Origines du culte des martyrs* ; — 1.200 francs à M. André Pagès pour ses ouvrages sur *Auzias March* ; — 800 francs à MM. Halphen et Poupardin pour leur édition des *Chroniques des comtes d'Anjou et des seigneurs d'Amboise* ; — 400 francs à M. Georges Daumet pour son *Mémoire sur les relations de la France et de la Castille de 1255 à 1320* ; — 400 francs à M. Eugène Saulnier, pour son livre sur *Le rôle politique du cardinal de Bourbon (Charles X), 1528-1590*.

M. Maurice Prou annonce que la commission du Concours des Antiquités de la France a attribué les récompenses suivantes :

1re médaille : M. Louis Stouff, *Catherine de Bourgogne* ; — 2e médaille : M. Jean Marx, *L'Inquisition en Dauphiné* ; — 3e médaille : M. Louis Regnier, *L'église N.-D. d'Ecouis* ; — 4e médaille : MM. Charles Marteaux et Marc Leroux, *Boutae (les fins d'Annecy), vicus gallo-romain de la cité de Vienne*.

1re mention : M. Edmond Audouin, *Essai sur l'armée royale au temps de Philippe-Auguste* ; — 2e mention : M. Menjot d'Elbenne, *Cartulaire de l'abbaye Saint-Vincent du Mans*, en collaboration avec feu M. l'abbé Charles ; — 3e mention : M. le chanoine Durville, *Les fouilles de l'évêché de Nantes* ; — 4e mention : M. François Gabelin, *Le gouvernement du maréchal de Matignon en Guyenne* ; — 5e mention : M. Louis Bonnard, *La navigation intérieure de la Gaule à l'époque romaine* ; — 6e mention : M. l'abbé Touflet, *Le millénaire de la Normandie*.

M. Théodore Reinach communique, de la part de M. Pick, conservateur du Musée de Gotha, et du possesseur d'une collection particulière, deux monnaies inédites d'Asie Mineure. L'une est la première monnaie connue qui ait été frappée au nom du *Koinon* de la Petite Arménie ; elle représente Trajan et porte une double date (43 = 17 de Trajan); elle a été frappée entre octobre 114 et janvier 115, date de l'incorporation à l'Empire du royaume de la Grande Arménie. L'autre, une drachme d'argent au nom du roi Attale Epiphane paraît se rapporter à un roi de Paphlagonie du nom d'Attale, installé par Pompée en 644 a. C. et mort en 41.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

N° 1 Quarante-huitième année. 3 janvier 1914.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Deutsche Literaturzeitung, n° 48 : Klatt, Flaubert und die Sexualwissenschaft. — Hamelmanns, Historische Werke Bd. I, bearb. von Detmer, Hosius und Löffler. Bd. II, hgb. von Löffler. — Wendland, Die hellenistisch römische Kultur in ihren Beziehungen zu Judentum und Christentum. Die urchristlichen Literaturformen. 2. u. 3. Aufl. — Rauh, Deutsches Christentum. — Inventare der evangelischen Pfarrarchive im Grossherzogtum Hessen. Bearb. von Fr. Herrmann. I. — H. Kaufmann, Die Unsterblichkeitsbeweise in der katholischen deutschen Literatur von 1850-1900. — E. Westermann, Grundlinien der Welt-und Lebensanschauung Rudolf Hildebrands. — W. Franz, Lehrstühle für Industriehochbauten und Kleinwohnungswesen an den Hochbauabteilungen der Technischen Hochschulen ; Rechtswissenschaftlicher und staatsbürgerlicher Unterricht an Technischen Hochschulen. — Bezold, Zenit-und Aequatorialgestirne am babylonischen Fixsternhimmel. — Kalinka. Die pseudoxenophontische Ἀθηναίων Πολιτεία. — Festi, De verborum significatu quae supersunt cum Pauli epitome ed. Lindsay. — Mittelhochdeutsche Minnereden. I. Hgb. von Matthaei. — Schiller, Die Braut von Messina oder die feindlichen Brüder. Ed. by K. Breul. — Ballein, Jeremy Colliers Angriff auf die englische Bühne. — Babits, Dante, Die Hölle. — Venturi, Giorgione e il Giorgionismo. — Stanton, The early history of the abbey of Abingdon. — Bakuizen van den Brink, Studiën en Schetzen over Vaderlandsche Geschiedenis en Letteren. V. Hgb. von Muller und Bussemaker. — Fester, Neue Beiträge zur Geschichte der hohenzollernschen Thronkandidatur in Spanien. — Maltzahn, Der Seekrieg zwischen Russland und Japan 1904-1905. 2, Bd. — J. Walther, Das Gesetz der Wüstenbildung in Gegenwart und Vorzeit. — Archiv für Fischereigeschichte. Hgb. von Uhles. 1. — Berling, Stadtmarken sächsischer Zinngiesser. — Pöschl, Bischofsgut und Mensa episcopalis. 3 Tl., 1. Hälfe. — Kisch, Gattungsschuld und Wahlschuld.

— N° 49 : Karl Strecker, Ein Nachlasswerk Paul v. Winterfelds. — Das Jahr 1913. Hgb. von Sarason. — Beiträge zur Wissenschaft vom Alten Testament. Hgb. von R. Kittel. Heft 13. — Euringer, Die Ueberlieferung der arabischen Uebersetzung des Diatessarons. — K. Bühler, Die Gestalwahrnehmungen. I. — G. Leuchtenberger, Schulandachten bei Beginn und Schluss der Schulabschnitte und bei besonderen Anlässen. — W. Frankenberg, Der Organismus der semitischen Wortbildung. — A. Avalon, Tantra of the Great Liberation. Translation. — J. Kanz, De tetrametro trochaico. — J. de Decker, Juvenalis declamans. — Jahresberichte für neuere deutsche Literaturgeschichte, hgb. von J. Elias u. a. 17/18 und 19/20. Bd. — Die Geschichte von dem starken Grettir, dem Geächteten. Uebertragen von Herrmann. — Sieben Geschichten von den Ostlandfamilien Uebertragen von Neckel. — Schelling, The English Lyric. — Roche, La vie de Jean de La Fontaine. 2e éd. — Michaut, La Fontaine. I. — H. Brandt, Goethe und die graphischen Künste. — Roenneck, Franz Dingelstedts Wirksamkeit am Weimarer Hoftheater. — O. Piper, Bedenken zur Vorgeschichtsforschung. — E. von Westenholz, Kardinal Rainer von Viterbo. — W. Krimer, Erinnerungen eines alten Lützower Jägers 1795-1819. — M. Schmidt, Aus unserem Kriegsleben in Südwest-Afrika. Neue Ausgabe. — Këng tschi t'u. Ackerbau und Seidengewinnung in China. Uebs. von Franke. — Strachan-Davidson, Problems ot the Roman Criminal Law. — Gebhardt, Ver-

fassung und Verwaltung des Deutschen Reiches. — Procli Diadochi Hypotyposis astronomicarum positionum Ed. MANITIUS.

Literarisches Zentralblatt, n° 47 : LÜTTGE, Religion und Dogma. — HOLTZMANN, Middot ; MEINHOLD, Doma. — CLEMEN, Die Entwiakl. des Johannesevang. — DARMSTAEDTER, Gesch. der Aufteil. u. Kolon. Afrikes, I. — GAGLIARDI, Dokum. zur Gesch. des Bürgermeisters Waldmann, II. — MENKE-GLÜCKERT, Die Geschichtschreib. der Reform. und Gegenreform. — Treitschkes Briefe, p. CORNICELIUS-FREYTAG-LORINGHOVEN, Russ. jap. Krieg, II. HEDIN, Transhimalaya. MACDONELL and KEITH, Vedic index of names and subject. — MONCEAUX, Le donatisme. — DURHAM, The vocabulary of Menander. — CURCIO, Orazio studiato in Italia sec. XIII-XVIII. — LA JUILLIÈRE. Les images dans Rabelais. — BROTANEK, Texte u. Unters. zur altengl. Liter. — FUHRMANN. Raimunds Kunst und Charakter. — SCHULTE-STRATHANS, Bibliogr. der Originalausgaben deutscher Dichtungen im Zeitalter Gœthes. — VOLL, Altnied. u. altdeutsche Meister. — HILDEBRANDT, Michelangelo.

N° 48 : KÖTH, Ketteler. — A. KATTERFELD, Ludwig Katterfeld. — P. M. MEYER, Griech. Papyrusurk, der Hamburger Stadtbibliothek, I, 2. — STEINER, Der Fiskus der Ptolemäer, I. — BARDT, Römische Charakterköpfe-Urk. der Abtei Altenberg, p. MOSLER, I. — TEUTSCH, Gesch. der Siebenbürger Sachsen, III. — Jahns Briefe, p. W. MEYER. — PUINI, La vecchia China ; GOWEN, An outline history of China ; RODES, La Chine et le mouvement constitutionnel. — SAMI BEY FRASCHERI, Albanien ; SAN GIULIANO, Briefe über Albanien. — FISHBERG, Die Rassenmerkmale der Juden. — HESS, Beduinennamen aus Zentralarabien. — KRAUS, Platons Hippias minor. — JURET, Dominance et résistance dans la phonétique latine. — FUERS, Byron as a satirist in verse. — PUETZFELD, Heines Verhältnis zur Religion. — EVERTH, Wilhelm Raabe. — SCHULZ-MINDEN, Das germanische Haus. — HOMBURGER, Die Anfänge der Malschule von Winchester.

N° 49 : ZAHN, Das Evang. des Lukas ausgelegt. — Eusebius, VI, p. HEIKEL, VII, p. HELM, I. — BURGGRAF, Gœthepredigten. — LESQUIER, Les instit. milit. de l'Egypte sur les Lagides. — CAGNAT, L'armée romaine d'Afrique, nouv. éd. — HASS, Die Kurmärkischen Stände in letzten Drittel des 16 Jahrh. — OSTERLOH, Fenelon und die Anfänge der liter. Opposition. — REIN, Seeley. — HALL, Idylls of fishermen. — HARTLICH, De Galeni Hygieina V. — BERGERT, Die von den Trobadors genannten oder gefeierten Damen. — BOHNENBERGER, Die Mundart der deutschen Walliser in Heimattal. — BERGER, Die Laute der Mundarten des St. Galler Rheintals. — BIEBAR, J. A. Schlegels poetische Theorie. — LINDNER, Richard Wagner über Parsifal.

N° 50 : Die Kordethi Evangelien. — BÖHLIG, Die Geisteskultur von Tarsos. — STIEGELE, Der Agennesiebegriff in der griech. Theologie des IV Jahrh. — BERGMANN, Platner u. die Kunstphilosophie des XVIII Jahrh. — HERR, Das ehemalige Frauenkloster Stadelsberg. — HATSCHEK, Englische Verfassungsgeschichte bis zum Regierungsantritte der Königin Victoria. — Briefe u. Akten zur Gesch. Wallensteins, p. HALLWICH, 4 vol. — MAC-KINNON, A history of modern liberty, I-III. — Monatsschriften der Comenius-Gesellschaft. — SARASON, Das Jahr 1913. — TAFRALI, Thessalonique. — JUNOD, Sidschi. — WIEGLER, Gesch. der Weltliteratur, Dichtung fremder Völker. — Platons Sokrates und Kriton, p. CRON, 12e éd. — MEILLET, Aperçu d'une histoire de la langue grecque. — Papiri greci e latini, vol. II. — ANGLADE, La bataille de Muret. — WITKOP, Die neuere deutsche Lyrik, II. — FRANKE, Luthers Lautlehre. — RUH, Das Burgtheater.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

MANUSCRITS GRECS

Inventaire sommaire des manuscrits grecs, par Henri Omont.
Tome IV. In-8° (les tomes I-III sont épuisés)........................ 15 fr. »

Catalogue des manuscrits grecs, latins, etc., recueillis par Emm. Miller. Publié par Henri Omont. In-8°, fac-similés........................ 5 fr. »

Fac-similés des manuscrits grecs datés, publiés par Henri Omont. Gr. in-folio, 100 planches avec texte explicatif (Épuisé).

Fac-similés des plus anciens manuscrits grecs en onciale et en minuscule, du IVe au Xe siècle. Publiés par Henri Omont. Gr. in-folio, 50 planches avec texte explicatif........................ 32 fr. »

Fac-similés des miniatures des plus anciens manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale du VIe au XIe siècle (le *Psautier*, le *Saint Grégoire de Nazianze*, le *Saint-Jean Chrysostome* et le *Nicandre*), publiés par Henri Omont. Gr. in-folio, 76 planches avec texte explicatif. Les derniers exemplaires, net..... 100 fr. »

Fac-similés de manuscrits grecs des XVe et XVIe siècles, publiés par Henri Omont. Pet. in-4°, 50 planches, avec texte explicatif, en un carton........... 15 fr. »

Demosthenis Codex Σ. Œuvres complètes de Démosthène. Fac-similé à la grandeur de l'original du manuscrit grec 2934 (Bibl. Nat.), publié par Henri Omont. 2 vol. gr. in-folio, contenant 1,100 planches, en cartons............ 500 fr. »

Platonis Codex Parisinus A. Œuvres philosophiques de Platon. Fac-similé à la grandeur de l'original du manuscrit grec 1807 (Bibl. Nat.), publié par Henri Omont. 2 vol. gr. in-folio, contenant 688 planches, en cartons....... 400 fr. »

MANUSCRITS LATINS

Concordances des numéros anciens et des numéros actuels des manuscrits latins, précédées d'une notice sur les anciens catalogues, par Henri Omont. In-8°, 7 planches........................ 8 fr. »

— Le même, sur papier de Hollande........................ 12 fr. »

Catalogue des manuscrits latins et français de la collection Phillips, acquis en 1908 par la Bibliothèque Nationale. Publié par Henri Omont. In-8°, 15 planches........................ 12 fr. »

CATALOGUES DES MANUSCRITS ORIENTAUX

Manuscrits persans, par E. Blochet. 2 vol. in-8°. Chaque............ 12 fr. »

Manuscrits arabes, persans et turcs de la collection Ch. Schefer, par E. Blochet. In-8°, 12 planches........................ 7 fr. 50

Manuscrits arabes, persans et turcs de la collection J. A. Decourdemanche, par E. Blochet. In-8°........................ 3 fr. 50

Manuscrits sanscrits, pâlis, indochinois et malayo-polynésiens, par A. Cabaton. 3 vol. in-8°. Chaque........................ 6 fr. »

Fonds Tibétain, par P. Cordier. Partie I (sous presse).

— Partie II. Index du *Bstan-Hgyur* (tibét. 108-179). In-8°............... 20 fr. »

Livres chinois, par Maurice Courant. Tomes I et II. 2 vol. in-8°, publiés en 7 fascicules. Chaque fascicule........................ 8 fr. »

— Tome III (sous presse).

Livres et Albums du Japon, réunis et catalogués par Th. Duret. In-8°, gravures dans le texte et planches en couleur........................ 7 fr. 50

Manuscrits éthiopiens de la collection A. d'Abbadie, par M. Chaine, In-8° de x et 170 pages........................ 10 fr. »

Manuscrits éthiopiens de la collection Mondon-Vidailhet, par M. Chaine. In-8°........................ 3 fr. 50

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 2 Quarante-huitième année. 10 janvier 1914.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Feuilles d'histoire, n° 1, 1 janvier 1914 : Arthur CHUQUET, La Pucelle normande. — Pierre BART, Les frères Frey, I. — André VOVARD, L'affaire Couronnat. — Eugène WELVERT, Une lettre de Bourmont. — Gabriel VAUTHIER, Les correspondants de Daunou. — Fernand GRENIER, Les derniers jours de Napoléon. — Général PALAT, Les Turcs et l'armée turque dans l'automne de 1912. — Marc CITOLEUX, Vigny et l'Angleterre, I. — Bibliographie : A. CHUQUET : BATIFFOL, La duchesse de Chevreuse ; OSTERLOH, Fénélon ; MAJOR Z., La campagne de 1744 ; LATREILLE, Royal-Comtois ; RICHTER, Oelsner ; ROOS, 1812 ; DE LA TOUR, Duroc ; D'OSIA, 1813 ; FLIECX, Abensberg et Ligny ; CIRILLI, Andrinople ; TARLÉ, L'Allemagne et la guerre ; PALAT, Une guerre franco-allemande ; GORY, Le commandement.

Revue bleue, 20 décembre 1913 : Chateaubriand, Lettres diplomatiques. — P. FLAT, Gabriel Hanotaux. — G. RENARD, La Révol. écon. et sociale au début de l'ère moderne. — A. BOSSERT, Henriette Feuerbach. — Joachim MERLANT, L'âme selon Vauvenargues. — E. de MORSIER, Richard Wagner et la France. — Firmin Roz, Théâtres. — Jacques LUX, Chronique des livres.

Museum, n° 11-12, août-sept. 1913 : ROTHE, Der augenblickl. Stand der homerischen Frage (v. Leeuwen). — BELZNER, Homerische Probleme, II (v. Leeuwen). — ROEMER, Aristarchs Athetesen in der Homerkritik (Groeneboom). — Von PRITTWITZ-GAFFRON, Das Sprichwort im griech. Epigramm (Schepers). — Ciceros ausgew. Reden ed. STERNKOPF, IX (Brakman). — Horatii Carmina rec. VOLLMER (v. Wageningen). — DE DECKER, Iuvenalis Declamans (v. Wageningen). — SCHONACK, Rezeptsammlung d. Scribonius Largus (v. Leersum). — FITZ HUGH, The Sacred Tripudium ; Italo-Keltic accent and rhythm (v. Hamel). — ROBBINS, The Hexaemeral Literature (Obbink). — EERDMANS, Alttestamentliche Studien, IV (Wensinck). — Pesachim, Text u. Uebers. v. BEER (A. Noordtzij). — Berakot, Text u. Uebers. v. ITZMANN (A. Noordtzij). — CAETANI, Chronographia Islamica I-II (Snouck Hurgronje). — COLLITZ, Das schwache Präteritum (Heinsius). — CLÉDAT, Dictionn. étymol. de la langue franç. (Sneyders de Vogel). — HERZOG, Hist. Sprachlehre d. Neufranzös. (Sneyders de Vogel). — BELOCH, Griech. Geschichte I (Valeton). — LONGNON, Origines et Formation de la Nationalité franç. (Salverda de Grave). — BURDACH u. PIUR, Briefw. d. Cola di Rienzo, III-IV (Gorris). — Hardy, Mes Loisirs, publ. p. TOURNEUX et VITRAC, I (Krämer). — Van den BERGH VAN EYSINGA, Holländ. Radik. Kritik d. N. T. (Meyboom). — Die Disciplina clericalis d. Petrus Alfonsi, hrsg. v. HILKA u. SÖDERHJELM (Kruitwagen). — Exempla aus Handschriften d. Mittelalters, hrsg. v. KLAPPER (Kruitwagen). — NICOLAS, Essai sur le Chéikhisme I, III, IV ; Le Béyan persan, trad. I (Houtsma). — Bahâou'llah, L'épître au Fils du Loup, trad. p. DREYFUS (Houtsma). — LEMAIRE, Autissier Miniaturiste (Martin). — COOMARASWAMY, Visvakarma (Vogel). — Van VOLLENHOVEN, Adatrecht v. Nederl.-Indië, II-IV (Nederburgh). — Euripides, Ausgew. Tragödien, erkl. v. WECKLEIN (v. IJzeren).

— N° 1, oct. 1913 : Von WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, Reden und Vorträge (K. Kuiper). — BAUMGARTEN, Poland u. Wagner, Die hellenistisch-römische Kultur (Rutgers v. d. Loeff). — STEMPLINGER, Das

Plagiat in der griech. Literatur (J.-C. Vollgraff). — Carmina Anacreontea ed. ROSE-PREISENDANZ (Koster). — KARSTEN, Commenti Donatiani ad Terenti fabulas scholia, II (v. Wageningen). — Les vingt-cinq récits du Mauvais Génie, trad. p. DEROMPS (de Cock). — SAINÉAN, Les Sources de l'Argot Ancien (Kluyver). — LAIGLE, Le Livre des Trois Vertus de Christine de Pisan (Salverda de Grave). — JEANROY, Les Chansons de Guillaume IX d'Aquitaine (Salverda de Grave). — LAMPRECHT, Einführung in das histor. Denken (Huizinga). — ROSENBERG, Untersuchungen z. röm. Zenturienverfassung (Hoekstra). — WILLRICH, Livia (Strootman). — MALO, Les Corsaires, I (Japikse). — GIRDLESTONE, The Building Up of the Old Testament (Böhl). — BYVANCK, Gids voor de bezoekers van het Mus. Meermanno-Westreenianum, I (Six). — SCHAEFER, Volum. codicumque fragmenta graeca cum amuleto christiano (Oberman). — DE VOGÜÉ, La citerne de Ramleh (Wensinck). — BOHATEC, Die cartesian. Scholastik in der Philosophie u. reform Dogmatik d. 17 Jhrhs., (D.-G. Jelgersma). — Platos ausgew. Dialoge, erkl. v. SCHMELZER-PETERSEN, IV (Bessem). — Arrians Anabasis Alexandri, hrsg. v. DAHMEN u. STEIN (Werff).

— N° 2, nov. : BALLY, Le Langage et la Vie (Salverda de Grave). — GERCKE u. NORDEN, Einleitung in die Altertumswissenschaft II (Speyer). — PASSOW-CRÖNERT, Wörterb. d. griech. Sprache, afl. 1-2 (Schepers). — BURNET, Plato's Phaedo (Ovink). — LUDWICH, Musaios' Hero und Leandros (J.-C. Volgraff). — USENER, Kleine Schriften II (v. Wageningen). — KLOTZ, Cäsarstudien (Koch). — DAHSE, Textkrit. Materialen z. Hexateuchfrage (Böhl). — HOLDER, Alt-celtischer-Sprachschatz, afl. 21 (H. Kern). — BOER, Altengl. Heldendichtung. I : Béowulf (Barnouw). — DAUZAT, La défense de la langue française (Kluyver). — DRACHMANN, Diodors Römische Annalen (v. Gelder). — REYNAUD, Les origines de l'influence française en Allemagne (Huizinga). — GUNNING, De deorum fabulis antiquissimis (Valeton). — ROSSBACH, Castrogiovanni (v. Hille). — DOMBART, Augustini De civitate Dei libri, I (K.-H.-E. de Jong). — DE GRÜNEISEN, Le portrait d'Apa Jérémie (H.-M.-R. Léopold). — SERRURIER, Bayle en Hollande (T.-J. de Boer). — KETKAR, Essay on Hinduism (Speyer). — BRANDT, Ovidi Metamorphoses (v. Konijnenburg).

— N° 3, déc. 1913 : MEILLET, Histoire de la langue grecque (Hesseling). — Van LEEUWEN, Ilias, I (Valeton). — BLASS-SUESS, Bacchylides, Carmina (Boas). — HELM, Apulei opera, II, 1 (H.-D. Verdam). — PAULHAN, Les Hain-teny Merinas (H. Kern). — JELINEK, Mhd Wörterb. z. d. Sprachdenkm. Böhmens u. s. w. (Frantzen). — EIMER, Byron und der Kosmos (Koster). — SCHWAN-BEHRENS, Gramm. de l'ancien français (Salverda de Grave). — GRÖBER, Quellen von Boccaccios Dekameron (Borgeld). — COHEN, De magistratibus Aegypt. externas Lagid. regni provincias administr. (Engers). — GUEST, El Kindi, Governors and Judges of Egypt (Houtsma). — HAUSZ, Kard. Oktavian Ubaldini (Sassen). — BÉRARD, Mort de Stamboul (Krämer). — SLONIMSKY, Heraklit und Parmenides (Fraenkel). — APPEL, De Romanorum precationibus (K.-H.-E. de Jong). — WEINREICH, Antike Heilungswunder (K.-H.-E. de Jong). — BÖHLIG, Geisteskultur v. Tarsos (de Zwaan). — PROU, Chancel carolingien (H.-M.-R. Leopold). — DE BOER, Ital. Spraakkunst Fokker).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, VIe

Septième année. N° 1. Janvier-Février 1914.

ANNALES RÉVOLUTIONNAIRES

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES ROBESPIERRISTES

Paraissant cinq fois par an.

DIRECTEUR : ALBERT MATHIEZ

Non cujuslibet temporis
Non cujuslibet hominis

Saint-Just et Robespierre sont les deux plus hautes expressions du génie révolutionnaire.
DE LESCURE.

SOMMAIRE

J. FAIVRE, Le bas-clergé franc-comtois au milieu du XVIIIe siècle.

René FARGE, Les dernières pierres de la Bastille (*deux planches hors texte*).

A. TRÈVIS, La confession d'un curé constitutionnel, L'abbé Glaize d'après son livre de compte.

Albert MATHIEZ, Les finances des jacobins en 1791.

François CHABOT, représentant du peuple. A ses concitoyens qui sont les juges de sa vie politique (*suite*).

Notes et glanes. — Danton agent de la liste civile. — La fortune de Danton. — L'arrestation de Trenck. — Le terrorisme de Robespierre d'après Beaulieu. — Deux lettres inédites de Maximilien Robespierre. — Deux lettres inédites de J. Lakanal.

Bibliographie. — Souvenirs de Cournot publiés par BOTTINELLI. — Lettres de Mme Roland publiées par M. PERROUD, t. I. — M. Robespierre, Œuvres judiciaires publiées par E. LESUEUR. — Albert MATHIEZ, Les grandes journées de la Constituante. — Mme de la TOUR DU PIN, Journal d'une femme de cinquante ans. — P. BLIARD, Les conventionnels régicides. — H. POULET, L'émigration en Lorraine. — O'KELLY DE GALWAY, Miranda. — J.-J. OLIVIER, Dubus-Préville. — A. WAHL, Geschichte des europäischen Staatensystems im Zeitalter der französichen Revolution und der Freiheitskriege, 1789-1815. — L. DIMIER, Histoire de Savoie. — R. PERRIN, L'esprit public dans la Meurthe de 1814 à 1816. — LE CHEVALIER, Les sources de l'histoire locale dans la Seine-Inférieure. — *Notices* : F. BARBEY, R. HAVETTE, M. GODET, N. KARÉIEV, L. GRASILIER, Edm. POUPÉ, M. FOSSEYEUX, G. BEAULAVON, G. VAUTHIER, R. GOBILLOT. — *Livres Nouveaux*.

Périodiques.

Chronique. — Edouard Lockroy. — La vente des biens nationaux, la question de l'indemnité indirecte. — La Révolution et l'Empire dans les manuels primaires, le manuel Calvet. — Un manuel d'histoire locale (l'histoire de la Savoie de Vermale et Christin). — Une lettre inédite de Grétry. — Les larcins de Robespierre. — Une statue de Robespierre à Saint-Ouen. — Comité du monument Robespierre. — *La mort de Lepeletier* par David. — Nouvelles. — Autographes.

Les souscripteurs reçoivent gratuitement les ŒUVRES COMPLÈTES DE MAXIMILIEN ROBESPIERRE éditées par la Société.

Le premier volume comprenant les Œuvres littéraires en prose et en vers et le second volume comprenant les Œuvres judiciaires (1782-1786), sont parus.

Souscription : France, 20 fr. par an. Etranger, 22 fr.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON

N° 3 Quarante-huitième année. 17 janvier 1914.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Revue bleue, n° 27, décembre 1913 : CHATEAUBRIAND, Lettres diplomatiques. — A. LANDRY, Le déficit. — G. RENARD, La Révolution économique et sociale au début de l'ère moderne, XVe-XVIe siècle. — J. MERLANT, L'âme selon Vauvenargues. — J. NOUAILLAC, A l'ombre fraîche des fontaines. — L. MAURY, Romans. — Jacques LUX, Livres d'étrennes.

Deutsche Literaturzeitung, n° 51-52 : Wilhelm Jerusalem, Die Weiterentwicklung des Pragmatismus. — Die Biblia pauperum und Apokalypse der Grossherzogl. Bibliothek zu Weimar, hgb. von H. v. d. Gabelentz. — S. Cyrilli Alexandrini Commentarii in Lucam. I. Ed. J.-B. Chabot. — J. SAUER, Die Anfänge des Christentums und der Kirche in Baden. — O. SELZ, Ueber die Gesetze des geordneten Denkverlaufs. — J. MECKE, Leitfaden der Berufskunde für Frauenschulen, Kindergärtnerinnen-und Jugendleiterinnen-Seminare und Kleinkinderlehrerinnen-Seminare. — W. KINKEL, Vom Sein und von der Seele. 2. Aufl. — FOOT, A Galla-English English-Galla Dictionary. — W. PETERSEN, The Greek diminutive suffix -ισκο, -ισκη. — C. BARDT, Römische Charakterköpfe in Briefen vornehmlich aus cäsarischer und trajanischer Zeit. — H. LICHTENBERGER, Novalis. — The Oxford Book of Victorian Verse chosen by A. Quiller-Couch. — E. FAGUET, Balzac. — W. WEIGAND, Stendhal und Balzac. — H. HEISS, Balzac, sein Leben und seine Werke. — O. WALZEL, Leben, Erleben und Dichten. — Jahresberichte der Geschichtswissenschaft. Im Auftrage der Historischen Gesellschaft zu Berlin hgb. von G. Schuster. 34. Jahrg. : 1911. — G. SCHAPPER, Die Hofordnung von 1470 und die Verwaltung am Berliner Hofe zur Zeit Kurfürst Albrechts. — Russlands Kultur und Volkswirtschaft. Aufsätze und Vorträge. Hgb. von Sering.

Literarisches Zentralblatt, n°s 51-52 : STOSCH, Das Wesen der Inspiration. — WETTER, Der Vergeltungsgedanke bei Paulus. — AUFHAUSER, Das Drachenwunder des hlg. Georg ; KRUMBACHER, Der hlg. Georg in der griech. Ueberliefer. — TROELTSCH, Gesamm. Schriften, II. — IHDE, Amt Schwerin. — SCHILLING, Der Zwist Preussens und Hannovers. — Landwehrbriefe 1813. — LEMPFRID, Die Anf. des parteipolit. Lebens u. der polit. Presse in Bayern, I, 1825-1831. — ARNDT, Studien zur inneren Regierungsgesch. Manfreds. — PFLUGK-HARTTUNG, Leipzig, 1813. — FRIEDERICH, Der Feldzug 1814 ; Der Feldzug 1815. — RÖDDING, Pufendorf als Historiker. — Kapitan Mikkelsen, ein arktischer Robinson. — DEHÉRAIN, Dans l'Atlantique. — BEHARI LAL, The Thesaurus of knowledge divine and temporel on the Vedas and their Angas and Upangas, I. — DEMIANCZUK, Supplementum comicum. — BÜTTNER, Wörterbuch für den Gebrauch der Präpositionen im Französischen. — WISLICENUS, Nachweise zu Shakspeares Totenmaske. — Wielands ges. Schriften, II, 4. — ROSCHMIEDER, Herders theoretische Stellung zum Drama ; WOCKE, Arthur Fitger. — JAFFÉ, Alexander Baumann. — SCHINDLER, Die Technik des Aktschlusses im neueren deutschen Drama. — ROSCHER, Omphalos. — ODTMANN, Die rheinischen Glasmalereien, I. — KASTNER, Bibliotheca Beethoveniana. — Lilli LEHMANN, Mein Weg. — Acta Nicolaitana et Thomana, p. SACHSE. — FECHNER, Malerfahrten.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

MANUSCRITS GRECS

Inventaire sommaire des manuscrits grecs, par Henri Omont. Tome IV. In-8° (les tomes I-III sont épuisés) .... 15 fr. »

Catalogue des manuscrits grecs, latins, etc., recueillis par Emm. Miller. Publié par Henri Omont. In-8°, fac-similés.......... 5 fr. »

Fac-similés des manuscrits grecs datés. In-folio, 100 planches (Épuisé).

Fac-similés des plus anciens manuscrits grecs en onciale et en minuscule, du IVe au Xe siècle. Avec texte par Henri Omont. Gr. in-folio, 50 planches 32 fr. »

Fac-similés des miniatures des plus anciens manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale du VIe au XIe siècle. Avec texte explicatif par Henri Omont. Gr. in-folio, 76 planches. Les derniers exemplaires, net.......... 100 fr. »

Fac-similés de manuscrits grecs des XVe et XVIe siècles, publiés par Henri Omont. Pet. in-4°, 50 planches, avec texte explicatif, en un carton.......... 15 fr. »

Demosthenis Codex Σ. Œuvres complètes de Démosthène. Fac-similé à la grandeur de l'original du manuscrit grec 2934 (Bibl. Nat.), publié par Henri Omont. 2 vol. gr. in-folio, contenant 1,100 planches, en cartons.......... 500 fr. »

Platonis Codex Parisinus A. Œuvres philosophiques de Platon. Fac-similé à la grandeur de l'original du manuscrit grec 1807 (Bibl. Nat.), publié par Henri Omont. 2 vol. gr. in-folio, contenant 688 planches, en cartons....... 400 fr. »

MANUSCRITS LATINS

Concordances des numéros anciens et des numéros actuels des manuscrits latins, et notice sur les anciens catalogues, par H. Omont. In-8°, 7 planches... 8 fr. »
— Le même, sur papier de Hollande.......... 12 fr. »

Catalogue des manuscrits latins et français de la collection Phillips, acquis par la Bibliothèque Nationale. Par H. Omont. In-8°, 15 planches.... 12 fr. »

CATALOGUES DES MANUSCRITS ORIENTAUX

Manuscrits persans, par E. Blochet. 2 vol. in-8°. Chaque.......... 12 fr. »

Manuscrits arabes, persans et turcs de la collection Ch. Schefer, par E. Blochet. In-8°, 12 planches.......... 7 fr. 50

Manuscrits arabes, persans et turcs de la collection J. A. Decourdemanche, par E. Blochet. In-8°.......... 3 fr. 50

Manuscrits sanscrits, pâlis, indochinois et malayo-polynésiens, par A. Cabaton. 3 vol. in-8°. Chaque.......... 6 fr. »

Fonds Tibétain, par P. Cordier. Partie I (sous presse).
— Partie II. Index du *Bstan-Hgyur* (tibét. 108-179). In-8°.......... 20 fr. »

Livres chinois, par Maurice Courant. Tomes I et II. 2 vol. in-8°, publiés en 7 fascicules. (Tome III, sous presse). Chaque fascicule.......... 8 fr. »

Livres et Albums du Japon, réunis et catalogués par Th. Duret. In-8°, gravures dans le texte et planches en couleur.......... 7 fr. 50

Manuscrits éthiopiens. I. Collection A. d'Abbadie, par Chaine, In-8°.. 10 fr. »
— II. Collection Mondon-Vidailhet, par Chaine. In-8°.......... 3 fr. 50

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

MONUMENTS DE L'ART BYZANTIN

publiés sous les auspices
du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Tome premier.

LE MONASTÈRE DE DAPHNI

Histoire, Architecture, Mosaïques.
Par Gabriel MILLET. Aquarelles de P. BENOUVILLE.

In-4°, illustré de 19 planches et de 75 gravures........................ 25 fr. »

Tome second

MONUMENTS BYZANTINS DE MISTRA

Matériaux pour l'histoire de l'architecture et de la peinture aux XIV[e] et XV[e] siècles, par Gabriel MILLET, avec le concours de Henri EUSTACHE, architecte, Sophie MILLET, RONSIN, P. ROUMPOS, artistes peintres.

Un volume in-4°, contenant 152 planches.............................. 60 fr. »

Tome troisième

LES ÉGLISES DE CONSTANTINOPLE

par J. EBERSOLT et A. THIERS,
docteur ès-lettres — architecte, prix du Salon.

Un volume in-4°, richement illustré et accompagné d'un Album de 58 planches en héliogravure et phototypie.............................. 100 fr. »

VILLE DE PARIS

PUBLICATIONS

DU SERVICE DES TRAVAUX HISTORIQUES ET DE LA DIRECTION DES AFFAIRES DÉPARTEMENTALES

HISTOIRE DES COMMUNES ANNEXÉES A PARIS EN 1859

Publiée sous les auspices du Conseil Général de la Seine

11 volumes in-4 carré, avec gravures, planches et cartes.

BERCY, par Lucien LAMBEAU.............................. 12 fr. 50
VAUGIRARD, par Lucien LAMBEAU.............................. 12 fr. 50
GRENELLE, par Lucien LAMBEAU.............................. 12 fr. 50
VINCENNES. — CHARENTON (*En préparation*).

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE DE PARIS

Publiée sous les auspices du Service de la Bibliothèque et des Travaux historiques de la Ville

PARIS SOUS LES PREMIERS CAPÉTIENS, par L. HALPHEN. In-8°, fig. et Album in-4° de 11 planches.............................. 9 fr. 50

L'INDUSTRIE DE LA BOUCHERIE à Paris pendant la Révolution, par Hubert BOURGIN. In-8°.............................. 4 fr. »

LA JURIDICTION DE LA MUNICIPALITÉ PARISIENNE, de Saint-Louis à Charles VII, par Georges HUISMANS. In-8°.............................. 7 fr. »

JOURNAL DE FRANÇOIS, bourgeois de Paris, (23 décembre 1588 30 avril 1589), par Eugène SAULNIER. In-8°.

RÉPERTOIRE DES SOURCES MANUSCRITES DE L'HISTOIRE DE PARIS. Première section. Dépouillement d'inventaires et de catalogues, mis en ordre et publié par Etienne CLOUZOT. Tomes I à III. 3 vol. in-8° (*sous presse*).

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

N° 4 Quarante-huitième année. 24 janvier 1914.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Revue bleue, 3 janvier 1914 : Jules Gautier, Questions universitaires, préparation professionnelle du personnel de l'enseignement primaire. — Camille Jullian, Les anciens dieux de l'Occident. — Arthur Schnitzler, Littérature. — Péladan, Des devoirs des interprètes et du public envers le Parsifal. — E. Champion, La religion et la morale de Madame Roland. — Paul Gaultier, La formation du goût. — Firmin Roz, Théâtres. — Jacques Lux, Livres d'étrennes.

Revue de l'enseignement des langues vivantes, n° 1, janvier 1914 : Paul Besson, A. Croiset, Ch. Andler, Ernest Lichtenberger. — H. Glaesener, Perçival, épopée mystique et chevaleresque, II. — Pitollet, Une voix allemande sur l'enseignement et le professorat des langues vivantes en France ; Les traitements des professeurs de lycées espagnols ; Pour l'égalité des traitements masculins et féminins. — L. Filhol, Leçons de pédagogie. — Concours et examens de 1913.

Revue historique, janvier-février 1914 : J. Flach, de l'Institut. Le comté de Flandre et ses rapports avec la couronne de France du IXe au XVe siècle (*1re partie*). — Marcel Fosseyeux, Le cardinal de Noailles et l'administration du diocèse de Paris (1695-1779) (*suite et fin*). — Henri Malo, Les origines de Jean Bart. — Pierre Foncin, Remarques sur la généalogie des Turgot. — Ch. Schmidt, Sismondi et le Blocus continental. — Bulletin historique : Antiquités chrétiennes, par Ch. Guignebert. — Histoire de France, 1328-1498, par Ch. Petit-Dutaillis. — Histoire d'Allemagne. Publications relatives à la Réforme, par Alfred Stern. — Comptes-rendus critiques. — Notes bibliographiques. — Correspondance, Lettres de M. Louis Reynaud et de M. Pierre Grillet sur les origines de l'influence française en Allemagne. — Recueils périodiques et sociétés savantes. — Chronique.

Deutsche Literaturzeitung, n° 1 : Graf Baudissin, Zur Geschichte des Monotheismus bei semitischen Völkern. — Marquise de la Tour du Pin, Journal d'une femme de cinquante ans, 1778-1815. — G. Foucart, Histoire des Religions et Méthode comparative. — E. Witt, Quellen und Bearbeitungen der schleswig-holsteinischen Kirchengeschichte. 2. Aufl. — Opera hactenus inedita Rogeri Baconi. Fasc. IV. Ed. R. Steele. — P. Köhler, Der Begriff der Repräsentation bei Lebniz. — Gillet, Herzensbildung. Übs. von Frz. Muszynski. — Münch, Geist des Lehramts. 3. Aufl. — Brünnow, Arabische Chrestomathie. 2. Aufl., hgb. von A. Fischer. — H. von Arnim, Die europäische Philosophie des Altertums. 2. Aufl. — Auswahl aus lateinischen Dichtern von K. Jacoby. 3. Heft : Horaz. — Th. Lockemann, Technische Studien zu Luthers Briefen an Friedrich den Weisen. — Th. Kuttenkeuler, Bogumil Goltz. — Otto Ludwigs Sämtliche Werke, hgb. von P. Merker. Bd. I. II ; Otto Ludwigs Werke, hgb. von A. Elœsser. — Shakespeares Sonette. Erläutert von A. Brandl, übs. von L. Fulda. — E. Abry, C. Andic et P. Crouzet, Histoire illustrée de la Littérature Française. 2e éd. — B. Kleinschmidt, Lehrbuch der christlichen Kunstgeschichte. — G. Segantinis, Briefe und Schriften. Hgb. von B. Zehder-Segantini. Deutsch von G. Biermann. — H. Endres, Die offiziellen Grundlagen der Alexanderüberlieferung und das Werk des Ptolemäus. — M. von Bœhn, Die Mode. Menschen und Moden im 17. Jahrh. — Fr. Meinecke, Radowitz und die deutsche Revolution. — P. Wentzcke, Kritische Bibliographie der Flugschriften zur deutschen Verfassungsfrage 1848-51. — C. Puini, La vecchia Cina. — J. Deml, Bayrische Fischereiregesten aus dem Ammergebiet. — L. Frede, Die an der Reichsverfassung vorgenommenen Änderungen. — Heronis Alexandrini Opera omnia. Vol. IV, Ed. Heiberg. — P. Carus, The Principle of Relativity.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

MANUSCRITS GRECS

Inventaire sommaire des manuscrits grecs, par Henri Omont. Tome IV. In-8° (les tomes I-III sont épuisés) .... 15 fr. »

Catalogue des manuscrits grecs, latins, etc., recueillis par Emm. Miller. Publié par Henri Omont. In-8°, fac-similés.......... 5 fr. »

Fac-similés des manuscrits grecs datés. In-folio, 100 planches (Épuisé).

Fac-similés des plus anciens manuscrits grecs en onciale et en minuscule, du IVe au Xe siècle. Avec texte par Henri Omont. Gr. in-folio, 50 planches 32 fr. »

Fac-similés des miniatures des plus anciens manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale du VIe au XIe siècle. Avec texte explicatif par Henri Omont. Gr. in-folio, 76 planches. Les derniers exemplaires, net.......... 100 fr. »

Fac-similés de manuscrits grecs des XVe et XVIe siècles, publiés par Henri Omont. Pet. in-4°, 50 planches, avec texte explicatif, en un carton.......... 15 fr. »

Demosthenis Codex Σ. Œuvres complètes de Démosthène. Fac-similé à la grandeur de l'original du manuscrit grec 2934 (Bibl. Nat.), publié par Henri Omont. 2 vol. gr. in-folio, contenant 1,100 planches, en cartons.......... 500 fr. »

Platonis Codex Parisinus A. Œuvres philosophiques de Platon. Fac-similé à la grandeur de l'original du manuscrit grec 1807 (Bibl. Nat.), publié par Henri Omont. 2 vol. gr. in-folio, contenant 688 planches, en cartons.......... 400 fr. »

MANUSCRITS LATINS

Concordances des numéros anciens et des numéros actuels des manuscrits latins, et notice sur les anciens catalogues, par H. Omont. In-8°, 7 planches... 8 fr. »
— Le même, sur papier de Hollande.......... 12 fr. »

Catalogue des manuscrits latins et français de la collection Phillips, acquis par la Bibliothèque Nationale. Par H. Omont. In-8°, 15 planches.... 12 fr. »

CATALOGUES DES MANUSCRITS ORIENTAUX

Manuscrits persans, par E. Blochet. 2 vol. in-8°. Chaque.......... 12 fr. »

Manuscrits arabes, persans et turcs de la collection Ch. Scheler, par E. Blochet. In-8°, 12 planches.......... 7 fr. 50

Manuscrits arabes, persans et turcs de la collection J. A. Decourdemanche, par E. Blochet. In-8°.......... 3 fr. 50

Manuscrits sanscrits, pâlis, indochinois et malayo-polynésiens, par A. Cabaton. 3 vol. in-8°. Chaque.......... 6 fr. »

Fonds Tibétain, par P. Cordier. Partie I (sous presse).
— Partie II. Index du *Bstan-Hgyur* (tibét. 108-179). In-8°.......... 20 fr. »

Livres chinois, par Maurice Courant. Tomes I et II. 2 vol. in-8°, publiés en 7 fascicules. (Tome III, sous presse). Chaque fascicule.......... 8 fr. »

Livres et Albums du Japon, réunis et catalogués par Th. Duret. In-8°, gravures dans le texte et planches en couleur.......... 7 fr. 50

Manuscrits éthiopiens. I. Collection A. d'Abbadie, par Chaine, In-8°.. 10 fr. »
— II. Collection Mondon-Vidailhet, par Chaine. In-8°.......... 3 fr. 50

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

N° 5 Quarante-huitième année. 31 janvier 1914.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Revue bleue, 10 janvier : C. JULLIAN, Les anciens dieux de l'occident. — Paul FLAT, Maurice Barrès. — A. SCHNITZLER, Litterature (suite). — M. FERTÉ, De Scutari à Dulcigno. — J. KAPP, La victoire suprême de Richard Wagner. — L. MAURY, De Georges Ohnet à Henry Bordeaux. — Jacques LUX, Le français à l'étranger, Communication de M. Jean Alazard, l'Institut de Florence.

Revue germanique n° 1 : H. LICHTENBERGER, H. BAUER, Pascal et Nietzsche. — F. C. DANCHIN, Etudes critiques zur Christopher Marlowe. — J. de PEROTT, Macias sur la scène anglaise en 1580. — A. KOSZUL, Le roman anglais, 1912-1913. — Comptes rendus, bulletin, bibliographie, revue des revues, chronique.

Deutsche Literaturzeitung, n° 2 : HOERNES, Ein Grundstein der Urgeschichtsforschung. — NEUMANN, Systematisches Verzeichnis der Literatur des deutschen Sprachgebietes über das private Versicherunsgwesen. — C. von ORELLI, Allgemeine Religionsgeschichte. 2. Aufl. — FRANKENBERG, Euagrius Ponticus. — Oslo Kapitels Kopibog 1606-1618 udg. ved O. Kolsrud. I. — HÖFFDING, Rousseau et sa philosophie. Trad. par J. de Coussange. — STERN, Einführung in die Probleme und die Geschichte der Ethik. — A. BAUER, La Culture morale aux divers degrès de l'enseignement public. — SIERCKS, Jugendpflege. I. — JEREMIAS, Handbuch der altorientalischen Geisteskultur. — HAUSRATH UND MARX, Griechische Märchen. — The Annals of Tacitus. Books I. — II. Ed. by Bowen. — WIESOTZKY, Untersuchungen über das mittelhochdeutsche « Buch der Rügen ». — Die Bildnisse Goethes. Hgb. von E. Schulte-Strathaus. — WOOD, The Stage History of Shakespeare's King Richard III. — C. von PETER, Die Entwicklung des französischen Romans von den Anfängen bis zur Gegenwart. — R. HAMANN, Die deutsche Malerei im 19. Jahrundert. — MITTEILUNGEN aus den sächsischen Kunstsammlungen. Jahrg. III. — COHEN, De magistratibus Aegyptiis externas Lagidarum regni provincias administrantibus, — SCHLIZ, Verfassung und Verwaltung der Reichsstadt Heilbronn im Mittelalter. I. — H. BECKER, Achim von Arnim in den wissenschaftlichen und politischen Strömungen seiner Zeit. — HOFFMANN-KRAYER, Feste und Bräuche des Schweizervolkes. — ZURHORST, Die Organisation des ländlichen Bodenkredits in Deutschland, besonders in Preussen. — R. von MAYR, Römische Rechtsgeschichte. — PHILIPPI, Strafvollzug und Verbrecher.

Literarisches Zentralblatt, n° 1 : J. HERMANN, Unpunktierte Texte aus dem A. T. — HOCHFELD, Das Künstlerische in der Sprache Schopenhauers. — GEMOLL, Israeliten und Hyksos. — WAUER, Gesch. der Industriedörfer Eibau und Neueibau. — HECKER, Religion und Politik in den letzten Jahren Herzog Georgs des Bärtigen von Sachsen. — MÜSEBECK, Arndt. — S. WASSERMANN, Les clubs de Barbès et de Blanqui. — K. v. SCHLÖZER Mexikanische Briefe. — K. SCHRÖDER, Ueber Renaissance-gärten in Oberdeutschland. — MOLTKE, Wanderbuch — Die Ansiedlung von Europäern in den Tropen, III. — BUSSE, Gesch. der Weltliter. 1, 2. — GAUTHIOT, La fin du mot en indo-européen. — UNGNAD, Syrische Grammatik. — Dosithei Ars gramm. v. TOLKIEHN. — VOLLMER, Homerus latinus. — Das Ninfale Fiesolano Giovanni Boccaccios, p. WIESE. — Coleridge, Poems, 1 n. 2. — MOSCHNER, Holtei als Dramatiker. — SPELLER, Schönaich-Carolath als Dichter. — STEIN-LEITNER, Die Beichte in der Antike. — FRIEDRICH, Die Siegfriedtragödie im Nibelungenring. — SCHEINDLER, Methodik des Unterrichts in der latein. Sprache. — Hinrich's Katalog.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

MANUSCRITS GRECS

Inventaire sommaire des manuscrits grecs, par Henri Omont. Tome IV. In-8° (les tomes I-III sont épuisés) .... 15 fr. »

Catalogue des manuscrits grecs, latins, etc., recueillis par Emm. Miller. Publié par Henri Omont. In-8°, fac-similés........ 5 fr. »

Fac-similés des manuscrits grecs datés. In-folio, 100 planches (Épuisé).

Fac-similés des plus anciens manuscrits grecs en onciale et en minuscule, du IVe au Xe siècle. Avec texte par Henri Omont. Gr. in-folio, 50 planches 32 fr. »

Fac-similés des miniatures des plus anciens manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale du VIe au XIe siècle. Avec texte explicatif par Henri Omont. Gr. in-folio, 76 planches. Les derniers exemplaires, net........ 100 fr. »

Fac-similés de manuscrits grecs des XVe et XVIe siècles, publiés par Henri Omont. Pet. in-4°, 50 planches, avec texte explicatif, en un carton........ 15 fr. »

Demosthenis Codex Σ. Œuvres complètes de Démosthène. Fac-similé à la grandeur de l'original du manuscrit grec 2934 (Bibl. Nat.), publié par Henri Omont. 2 vol. gr. in-folio, contenant 1,100 planches, en cartons........ 500 fr. »

Platonis Codex Parisinus A. Œuvres philosophiques de Platon. Fac-similé à la grandeur de l'original du manuscrit grec 1807 (Bibl. Nat.), publié par Henri Omont. 2 vol. gr. in-folio, contenant 688 planches, en cartons........ 400 fr. »

MANUSCRITS LATINS

Concordances des numéros anciens et des numéros actuels des manuscrits latins, et notice sur les anciens catalogues, par H. Omont. In-8°, 7 planches... 8 fr. »
— Le même, sur papier de Hollande........ 12 fr. »

Catalogue des manuscrits latins et français de la collection Phillips, acquis par la Bibliothèque Nationale. Par H. Omont. In-8°, 15 planches.... 12 fr. »

CATALOGUES DES MANUSCRITS ORIENTAUX

Manuscrits persans, par E. Blochet. 2 vol. in-8°. Chaque........ 12 fr. »

Manuscrits arabes, persans et turcs de la collection Ch. Schefer, par E. Blochet. In-8°, 12 planches........ 7 fr. 50

Manuscrits arabes, persans et turcs de la collection J. A. Decourdemanche, par E. Blochet. In-8°........ 3 fr. 50

Manuscrits sanscrits, pâlis, indochinois et malayo-polynésiens, par A. Cabaton. 3 vol. in-8°. Chaque........ 6 fr. »

Fonds Tibétain, par P. Cordier. Partie I (sous presse).
— Partie II. Index du *Bstan-Hgyur* (tibét. 108-179). In-8°........ 20 fr. »

Livres chinois, par Maurice Courant. Tomes I et II. 2 vol. in-8°, publiés en 7 fascicules. (Tome III, sous presse). Chaque fascicule........ 8 fr. »

Livres et Albums du Japon, réunis et catalogués par Th. Duret. In-8°, gravures dans le texte et planches en couleur........ 7 fr. 50

Manuscrits éthiopiens. I. Collection A. d'Abbadie, par Chaine, In-8°.. 10 fr. »
— II. Collection Mondon-Vidailhet, par Chaine. In-8°........ 3 fr. 50

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

Nº 6 Quarante-huitième année. 7 février 1914.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Correspondance historique et archéologique, nº 4, octobre-décembre 1913 : François Rousseau, Souvenirs d'un proscrit espagnol réfugié en Angleterre (fin). — H. de Montbas, Episode de la guerre de Trente Ans, une émeute gréviste des sayeteurs d'Amiens 1636. — L. Gillet, Nomenclature des ouvrages de peinture, sculpture, architecture, gravure, lithographie se rapportant à l'histoire de Paris et qui ont été exposés depuis l'année 1673 jusqu'à nos jours. — Comte de Saint-Pol, Extraits de la correspondance d'une famille noble de province pendant le xviiie s. (suite). — Chronique ; renseignements administratifs : bibliographie.

Revue bleue, 17 janvier : M. Croiset, Etat religieux de la Grèce vers le viiie s. — X. Questions militaires, à propos de la deuxième guerre dans les Balkans, Bulgares contre Serbes. — Paul-Louis, Le mouvement ouvrier italien. — M. Ferté, De Scutari à Dulcigno. — P. Risal, Situation actuelle et avenir de Salonique. — L. Maury, Villon. — Jacques Lux, Chronique des livres.

Deutsche Literaturzeitung, nº 3 : Albert Leitzmann, Erinnerungen an Beethoven. — H. Schulz, Friedrich Christian, Herzog zu Schleswig-Holstein. — Timoleon und Immanuel. Dokumente einer Freundschaft, hgb. von H. Schulz. — Durkheim, Les formes élémentaires de la vie religieuse (Le système totémique en Australie). — Beer, Pascha oder das jüdische Osterfest. — Schmiedel, Nikolaus Lubich, ein deutscher Kleriker im Zeitalter des grossen Schismas und der Konzilien, Bischof von Merseburg 1411-1431. — Kriegbaum, Der Ursprung der von Kallikles in Platons Gorgias vertretenen Anschauungen. — Kanis, Sämtliche Werke. Hgb. von F. Gross Ed. I-III. — P. Levy, Die Verwertung der Mundarten im Deutschunterrichte höherer Lehranstalten unter besonderer Berücksichtigung des Elsässischen. — Veröffentlichungen des Bundes der Freunde des humanistischen Gymnasiums in Frankfurt a. M. und den Nachbarstädten. I. — Lieder des Rgveda. Ubs. von A. Hillebrandt. — Hippolytos' Kapitel gegen die Magier. Erkl. von R. Ganschienietz. — Fessler, Benutzung der philosophischen Schriften Ciceros durch Lactanz. — Begemann, M. Christian Roses geistliche Schauspiele S. Theophania und Holofern (1647/8). — Wetzel, Adelheid Reinbold, die Schülerin Tiecks. — Büchner, Zu Ludwig Anzengrubers Dramatechnik. — Schörer, Neuenglisches Ausspracheworterbuch. — Bruneau, La Limite des Dialectes Wallon, Champenois et Lorrain en Ardenne ; Etude phonétique des Patois d'Ardenne. — Bombe, Geschichte der Peruginer Malerei. — Vortraege zur Einführung in die kirchliche Kunst. Hgb. vom Kgl. Konsistorium der Provinz Sachsen. — Riess, Historik. Bd. I. — Hulshof, Historiographie der middeleeuwsche geschiedenis van Nederland. — Seraphim, August-Wilhelm Heidemann. — Rost, Der Selbstmord in den deutschen Städten. — Kürten, Statistik des Selbstmordes im Königreich Sachsen. — Kohler und Ungnad, Assyrische Rechtsurkunden. Heft 2-6. — Hanke, Die Haftung der nichtrichterlichen Reichsbeamten gegenüber dem Reiche, insbesondere im Post-und Telegraphendienst.

Literarisches Zentralblatt, nº 2 : Neumann, Der apokryphe Jeremiasbrief. — Sapper, Neuprotestantismus. — Kahle, Masoreten des Ostens. — Strauch, Meister Eckart-Probleme. — Schellings Briefwechsel mit Niethammer. — Hirschfeld, Kleine Schriften. — Simson, Gesch. der

Stadt Danzig. — PETERSDORFF, Deutsche Männer und Frauen. — FRIEDENSBURG, Italien. Unabhängigkeitskriege 1848-1866, 1, 2. — EMMONS, The Tahitan Indians. — OGG, The governments of Europe. — HOLZHEY, Hebr. Grammatik. — Burzoes Einleit. zu dem Buche Kalila wa Dimna, trad. NÖLDEKE. — SCHLAGETER, Der Wortschatz der ausserhalb Attikas gefundenen Inschriften. — POHLMANN, Isokrates und das Problem der Demokratie. — Hermogenis opera p. RABE. — NORDEN, Apulejus. — LEHMANN, Joh. Sichardus. — DEBRÉ, Die Darst. der Weltgeistlichen bei den franz. Romantikern. — LOMMATZSCH, Gautier de Coincy als Satiriker. — BASKERVILL, Englisch elements in Jonsons Early Comedy. — SCHNAPP, Klassiche Prosa, I. — A.-L. MAYER, Segovia, Avila und el Escorial. — Minerva, 23.

Literarisches Zentralblatt, n° 3 : BEER, Mose und sein Werk. — BETH, Die Entw. des Christentums zur Universalreligion. — MAIER, Sokrates. — BUSSE, Sokrates. — WIRTH, Gesch. der Türken. — WILD, Theodor Welcker. — HOFMANN, Fürst Bismarck. — Estori hat Farchi, Die Geographie Palästinas, p. GRÜNHUT. — WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, Sappho u. Simonides. — FEESS, Genest. — ROZ, Le roman anglais contemporain. — Aus Friedrich Hebbels Korrespondenz, p. HIRTH. — [STÜTZ, Die Reimpaare des Gengenbach. — FRIEDENSBURG, Die Symbolik der Mittalaltermünzen. — UTITZ, Die Grundlagen der jüngsten Kunstbewegung. — GLOEGE, Das höhere Schulwesen Frankreichs.

Revue épigraphique. Nouvelle série — Tome I, n° 4. Septembre-Décembre 1913. Sommaire. J.-B, Mispoulet : Le diplôme XC du Corpus — A. Reinach, Voyage épigraphique en Troade et en Eolide, II. — Reinach, Bulletin annuel d'épigraphie grecque (1910-12), III (fin). — J. Paris, Rectifications aux timbres amphoriques de Myrina. — Espérandieu, Note sur une inscription du Musée d'Epinal. — Epigraphie romaine dans le département de Constantine. — A. Reinach, Inscriptions romaines en Autriche-Hongrie. — Epigraphie latine d'Ibérie. — A. Reinach, l'Institution des Nomophylaques. Le traité d'alliance entre l'Acarnanie et l'Etolie. Un décret de Cholargos relatif aux Thesmophories. Sur la Chronique de Lindos. Une nouvelle dédicace à Arsinoé à Théra. La Mêter Kouadatréné. Deus Genneas. Inscriptions d'Ammaedara. Un cavalier numide et un proconsul d'Afrique. Inscriptiens messapiennes. La fronde osque de Saepinum. Une stèle grecque à Gênes. Manuscrit épigraphique à Lucques. Les honneurs funéraires à Pompéi et la corruption électorale, La sincérité du vote chez les Romains. Le XVIe centenaire Constantinien. Inscription et Manuscrit. Noms thraces théophores. Le sanctuaire de Zeus Zbelsourdos. Un *speculator* en voyage. Fouilles à Vetera. — E. Espérandieu. Epigraphie gallo-romaine. — La Rédaction. Ediles imprévoyants. A nos lecteurs.

Annales Révolutionnaires. N° 1 Janvier-février 1914. — Sommaire. J. Faivre, Le bas-clergé franc-comtois au milieu du xviiie siècle. René Farge, Les dernières pierres de la Bastille (deux planches hors texte). — A. Trévis, La confession d'un curé constitutionnel, L'abbé Glaize d'après son livre de compte. — Albert Mathiez, Les finances des jacobins en 1791. — Francois Chabot, représentant du peuple, A ses concitoyens qui sont les juges de sa vie politique (suite(.

Revue du Monde Musulman. Décembre 1913. Volume XXV. Sommaire. — E. Marty, Les Mourides d'Amadou Bamba (Rapport à M. le gouverneur général de l'Afrique occidentale). — M. Delafosse, Chronique du Foûta sénégalais (suite). — X, Les courants politiques dans le monde arabe. — C. Cordier, A. Vissière, Etudes sino-mahométanes (3me série). — R. Majerczah, Section russe. La province transcaspienne. — Revue de la presse musulmane. La vie religieuse. Panislamisme. Le Croissant-Rouge. L'éducation et le mouvement intellectuel. Féminisme. Politique persane. Extrait du *Taoufiq*. Asie centrale et Extrême-Orient. — H. Bourgeois. La question de l'alphabet albanais. — Bibliographie.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

N° 7 Quarante-huitième année. 14 février 1914.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Feuilles d'histoire, nº 2, 1 février : G. VAUTHIER, La musique du roi. — Pierre BART, Les frères Frey, 11. — E. WELVERT, Le dossier d'émigration de Théodore de Lameth. — A. GRUN, Poultier d'Elmotte. — P. HOLZHAUSEN, Le maréchal Davout à Hambourg, 1 (traduit par le commandant breveté Minart). — M. CITOLEUX, Vigny et Angleterre, 11. — R. G. LÉVY, Le chartisme.

Revue bleue, 24 janvier : M. CROISET, Etat religieux de la Grèce, vers le VIIIe siècle. — Ed. SCHURÉ, Le réveil de l'âme celtique. — D. MENANT, Malabari. — J. BOULENGER, Fuite en Espagne. — M. FERTE, De Scutari à Dulcigno. — Lucien MAURY, Romanciers. — Jacques LUX, Chronique de l'étranger.

Deutsche Literaturzeitung, nº 4 : WENDLAND, Birts Kritik und Hermeneutik. — BÜCHNER, Merovingica. — WEINREICH, Antike Heilungswunder. — SÖDERBLOM, Natürliche Theologie und allgemeine Religionsgeschichte. — AMANN, Die Vulgata Sixtina von 1590. — JANSSEN, Die Quodlibeta des hl. Thomas von Aquin. — JAMES, L'idée de vérité. Trad. par VEIL et DAVID. — BLANCO Y SANCHEZ, Origines de las ideas pedagogicas en Espana. — TEUSCHER UND FRANKE, Quellen zur Geschichte der Arbeitsschule. — EISFELDT, Der Maschal im Alten Testament. — THURNEYSEN, Zu irischen Handschriften und Literaturdenkmälern. — ANNETTE VON DROSTE-HÜLSHOFF, Sämtliche Werke, Hgb. von SCHWERING. — Geistliches Jahr. Hgb. von JOSTES. — GRAIGIE, The Icelandic Sagas. — RÜEGG, Shakespeares Hamlet. — HARTOG, Guilbert de Pixerécourt. — Fr. SCHNEIDER, Kunstwissenschaftliche Studien. I. Hgb. von HENSLER. — Moderne Theaterkunst. Geleitworte zur 13. Ausstellung des Freien Bundes Kunsthalle Mannheim. — J. MASPERO, Organisation militaire de l'Egypte byzantine. — Frhr. von SCHRÖTTER, Das preussische Münzwesen im 18. Jahrhundert. 4. HARPF, Amerika und die Religion der Zukunft. — Mélanges P. F. GIRARD. — WILDEN, Neue Wege der Gewerbeförderung.

Literarisches Zentralblatt, nº 4 : Theolog. Jahresbericht, 1910. — N. T. p. WORDSWORTH-WHITE. — ARNOLD, The preaching of Islam. — BELOCH, Griech. Gesch. 2e éd. 1, 2. — AUERBACH, France et Empire. — EGLOFFSTEIN, Carl August 1813. — S. v. SELL, Fürst Bismarks Frau. — FULCHERI Hist. Hierosolymitana, p. HAGENMEYER. — PRUTZ, Studien zur Gesch. der Jungfrau von Orleans. — RITTER, Rheinisches Grenzland. — JENSEN, Sprogvidenskaben. — POHLENZ, Aud Platos Werdezeit. — G. v. PETER, Die Entw. des franz. Romans. — HLADNY, Hugo von Hofmannsthal's Griechenstücke. — CHRISTIANI, Die persönl. Schimpfwörter im Russischen. — FEIST, Kulturs Ausbreitung und Herkunft der Indogermanen. — GOODYEAR, Greek refluements. — WALDMANN, Griech. Originale. — P. WAGNER, Gesch. der Mess. — SCHMIEDER, Erleben und Gestalten.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, PARIS

DOCUMENTS HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES
RELATIFS A L'INDOCHINE
PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE MM. HENRI CORDIER ET LOUIS FINOT

BRÈVE ET VÉRIDIQUE RELATION DES ÉVÉNEMENTS DU CAMBODGE

PAR

LE P. FR. GABRIEL QUIROGA DE SAN ANTONIO

Seconde Édition du texte Espagnol, publiée avec une Traduction et des Notes

PAR

ANTOINE CABATON

UN VOLUME IN-8° PRIX...................... 12 fr.

La BRÈVE ET VÉRIDIQUE RELATION DES ÉVÉNEMENTS DU CAMBODGE est l'une des plus curieuses qui nous soient parvenues. Non seulement elle nous décrit avec soin le *Cambodge*, le *Champa*, la *Cochinchine*, les mœurs et coutumes des habitants de ces pays, mais elle abonde en détails variés sur Angkor et ses ruines, les mœurs cruelles des Chams, l'*Archipel Indien*, les *Philippines, Malaca, Ceylan* et *l'Inde*. Elle nous raconte par là même les diverses tentatives de conquêtes du Cambodge par les Espagnols à partir de 1596, nous laisse entrevoir force choses sur la vie coloniale de l'Espagne et du Portugal, l'action des ordres religieux et les débuts d'expansion des Hollandais et des Anglais en lointaine Asie à la fin du XVI[e] et au commencement du XVII[e] siècle. Les nombreuses notes biographiques, bibliographiques, historiques et philologiques ajoutées à sa traduction par M. A. CABATON, en font un livre de références fort utile pour l'histoire de l'Extrême-Orient, et d'autant plus facile à consulter qu'il s'achève par un copieux index.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

N° 8 Quarante-huitième année. 21 février 1914.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Bulletin hispanique, tome XVI, 1914, n° 1 : G.-H. LUQUET, Art néolithique et peintures rupestres en Espagne. — G. CIROT, La Chronique léonaise et la Chronique dite de Silos. — A. MOREL-FATIO, Le premier témoignage espagnol sur les interrogatoires de Luther à la Diète de Worms en avril 1521. — A. MOUSSET, Les droits de l'infante Isabelle-Claire-Eugénie à la couronne de France. — Variétés : Bibliographie du Cid, par Gil de Zamora (G. CIROT). — Universités et enseignement : Science et éducation (E. MÉRIMÉE). — L'espagnol au baccalauréat (G. CIROT). — Doctorat. Bibliographie : A.-G. SOLER, La España primitiva segun la filologia (A. Cuny). — Cte DE CHARENCEY, Histoire légendaire de la Nouvelle-Espagne (H. Lorin). — E. MAGNIN, L'Eglise wisigothique au VIIe siècle (G. Cirot). — J.-M. BURMAN, Palaeographia iberica (G. Cirot). — MIGUEL MIR, Santa Teresa de Jesus ; Historia interna documentata de la Cie de Jesus (G. Cirot). — L. SORRENTO, La Vida de Lazarillo de Tormes; Fritz HOLLE, Mateo Alemán, Guzmán de Alfarache (G. C.). — P. SAVJ-LOPEZ, Cervantes (G. C.). — A.-G. DE AMEZUA, El Casamiento engañoso y el Coloquio de los perros (E. Mérimée). — N. GONZÁLEZ AURIOLES, Recuerdos autobiográficos de Cervantes en la « Española Inglesa » (E. M.). — S.-L. MILLARD ROSENBERG, Las burlas veras, comedia de Lope de Vega (G. G.). — LUIGI FASSO, Dal carteggio di un ignoto lirico florentino (E. Mele). — F. FERNÁNDEZ DE BETHENCOURT, Principes y caballeros (A. M.-F.). — AZORIN, Clásicos y Modernos (G. Le Gentil). — A. POSADA, La Republica Argentina (G. Richard). — V. SALVÁ, Nuevo diccionario francés-español y español-francés (G. C.). M.-S. TORO Y GISBERT, Pequeño Larousse illustrado (G. C.). — F. ROBLES DÉCANO, Los disparates gramaticales de la R. Academia española (G. C.). — Chronique : Boris de Tannenberg, Duhem, Said Armesto, Cotarelo, Fitz-Gerald, Rangel, Agreda.

Revue bleue, 31 janvier : Vigny, Corresp. inédite (publiée par M. J. Marsan). — J. REINACH, Monsieur Thiers, notes et souvenirs. — Jacques BOULANGER, Fuite en Espagne. — M. BOIGEY, Les passions et la physionomie. — L. MAURY, Historiens. — Firmin Roz, Théâtres. — Jacques Lux, Chronique des livres.

Revue de l'enseignement des langues vivantes, n° 2 : G. CAMERLYNCK, Questions de prononciation anglaise, à propos d'un nouveau dictionnaire phonétique. — L. FILHOL, A renvoyer pour supplément d'enquête (sur un programme d'auteurs au baccalauréat). — A. KOSZUL, Sir Walter Raleigh en Sorbonne. — Notes et documents : L'art dramatique à Valence. — Bibliographie, etc.

Deutsche Literaturzeitung, n° 5 : Ernst v. STERN, Griechische Volksreligion. — HEBBELYNCK, Les manuscrits coptes-sahidiques du Monastère Blanc. — WITKOWSKI, Geschichte des literarischen Lebens in Leipzig. — KAULEN, Einleitung in die heilige Schrift des Alten und Neuen Testamentes. 2. Tl. 5., vollst. neu bearb. Aufl. von HOBERG. — A. LANG, Zwingli und Calvin. — DRIESCH, Die Logik als Aufgabe. — KADE, Euckens noologische Methode in ihrer Bedeutung für die Religionsphilosophie. — MUTHESIUS, Die Berufsbildung des Lehrers. — Veröffentlichungen der Vereinigung der Freunde des humanistischen Gymnasiums in Berlin und der Provinz Brandenburg, 5. Heft, hgb von E. GRÜNWALD. — L. von SCHROEDER, Reden und Aufsätze vornehmlich über Indiens Literatur und Kultur. — MARKGRAF, Der Pfad der Wahrheit (Dhammapadam).

Freie Nachdichtung. — Rasch, Sophocles quid debeat Herodoto in rebus ad fabulas exornandas adhibitis. — Merovingische und Karolingische Formulare, hgb. von J. Pirson. — Fr. Kluge, Die Elemente des Gotischen. — E. A. Hermann, Histrionics in the dramas of Franz Grillparzer. — Böhme, Spensers literarisches Nachleben bis zu Shelley. — Gröhler, Ueber Ursprung und Bedeutung der französischen Ortsnamen. I. — Patzak, Die Renaissance-und Barockvilla in Italien. I. Bd., 2 Buch. — Lübbe, Gentz und Sybel. — Wehrmann, Geschichte der Stadt Stettin. — Decembrio, Leben des Filippo Maria Visconti und Taten des Francesco Sforza. Uebs. von Funk. — S. Mayer. Ein jüdischer Kaufmann 1831-1911. — Borner, Das Weltstaatsprojekt des Abbé de Saint-Pierre. — Jahrbuch der Frauenbewegung, 1914. Hgb, von Altmann-Gottheiner.

Literarisches Zentralblatt, n° 5 : Grützmacher, Synesios von Kyrene. — Vollmer, Ober = und mittelhochdeutsche Historienbibeln. — Wundt, Elemente der Völkerpsychologie. — Schöfer, Beiträge zur Kinderforschung. — Soltau, Orient. und griech. Geschichte. — Bouché-Leclercq, Hist. des Séleucides. — Brieger, Die Reformation. — Tornius, Salons. — Classen, Völker Europas zur jüngeren Steinzeit. — Dade, Die deutsche Landwirtschaft unter Kaiser Wilhelm II. — Tantra of the great liberation, p. Avalon. — Aristotelis De anima, p. Foerster. — Boucher, L'Anabase. — Lommatzsch, Ein italien. Novellenbuch des Quatrocento. — Mater. zur Kunde des älteren englischen Dramas, XXXV-XLI. — Stoers. Die Bearb. des Verbrechers aus Verlorener Ehre. — Rooses, Gesch. der Kunst in Flandern. — Münch, Geist des Lehramts.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

N° 9 Quarante-huitième année. 28 février 1914.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

PÉRIODIQUES

Revue de philologie française et de littérature, 4e trimestre 1913 ; Paul Barbier fils, Les prétendus suffixes — ature — iture en français. — A. Jourjon, Remarques lexicographiques (suite). — L. Sainéan, Argotica. — Emm. Philipot, Contribution à la lexicographie de l'argot ancien. — Livres et articles signalés. — Chronique : La prononciation du latin et les évêques.

Romania, octobre 1913 : A. Jeanroy, La Sestina doppia de Dante et les origines de la sextine. — L. Foulet, Notes sur le texte de Villon. — Pio Rajna, Due antiche coperte con figurazioni tratte dalle storie di Tristano. — *Mélanges :* O. Bloch, L'art. *entefiner* de Godefroy ; J. Jud, Mots allemands d'origine romane ; A. Långfors, Nouveau fragment de la Vengeance Raguidel ; Hamilton, L'histoire de Troie dans l'art du M. A. avant le Roman de Troie. — Comptes rendus (ouvrages de MM. F. Arnaudin, V. de Bartholomaeis, J. Bédier, E. Lommatzsch, F. Melcher, H. Schuchardt).

Deutsche Literaturzeitung, no 6 : Eduard Study, Das Wesen der Mathematik. — Der Briefwechsel des Eneas Silvius Piccolomini. Hgb. von Wolkan. — Bonet-Maury, L'unité morale des religions. — Roscher, Omphalos. — Bruns, Annales Conventus Halberstadiensis. Hgb. durch Heinrichs. — Dörfler, Zur Urstofflehre des Anaximenes. — Slonimsky, Heraklit und Parmenides. — Baeumker, Anschauung und Denken. — Setälä, Bibliographisches Verzeichnis der in der Literatur behandelten älteren germanischen Bestandteile in den ostseefinnischen Sprachen. — Ray, The Languages of Borneo. — Masqueray, Bibliographie pratique de la Littérature grecque. — Westaway, Quantity and Accent in the Pronunciation of Latin. — Litzmann, Ernst von Wildenbruch. I. — Krüger, Syntax der englischen Sprache. — Martino, Le Roman Réaliste sous le Second Empire. — Reil, Die altchristlichen Bildzyklen des Lebens Jesu. — Eden, Ancient stained and painted glass. — Jirecek, Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien. I. u. II. — Langenbeck, Englands Weltmacht in ihrer Entwicklung vom 17. Jahrhundert bis auf unsere Tage. 2. Aufl. — Pflüger, Koalitions-Politik. Metternich und Friedrich v. Gentz. 1804-1806, 1. — A. Fournier, Die Geheimpolizei auf dem Wiener Kongress. — Störmer, Bericht über eine Expedition nach Bossekop zwecks photographischen Aufnahmen und Höhenmessungen von Nordlichtern. — Janson, Das Meer. 3 Aufl. — Rapaport, Das religiöse Recht und dessen Charakterisierung als Rechtstheologie. — Die Kultur der Gegenwart, ihre Entwicklung und ihre Ziele. Hgb. von Hinneberg. 4. Abt. II. Bd. : Zellen und Gewebelehre. Morphologie und Entwicklungsgeschichte.

PAPYROLOGIE

CHABAS (F.). Notice des papyrus hiératiques égyptiens de Leyde. In-8. 2 fr. 50

CORPUS PAPYRORUM ÆGYPTI. Papyrus publiés, traduits et commentés par Eugène Revillout.

— I. Papyrus démotiques du Louvre. Fasc. I à IV. In-4, 33 pl........ 70 fr.

— II. Papyrus démotiques du British Museum. Fasc. I. In-4, 7 pl...... 18 fr.

— III. Papyrus grecs du Louvre. Fasc. I. Le plaidoyer d'Hypéride contre Athénogène. In-4, avec 15 planches en héliogravure........................ 40 fr.

FOUCART (P.) Un papyrus (grec) de Ptolémée III. In-8................ 1 fr. 50

GROFF (W. N.). Etude sur le Papyrus d'Orbiney. Transcription, traduction, notes et vocabulaire. In-4.. 6 fr.

GUIEYSSE (Paul) et LEFÉBURE. Le Papyrus funéraire de Soutimès reproduit, traduit et commenté. In-folio, 24 planches en couleur................ 50 fr.

LESQUIER (Jean). Les papyrus de Magdola, réédités d'après les originaux, avec introduction, traduction et commentaire. Un volume in-4 et un fascicule de 12 planches.. 25 fr.

NAVILLE (Edouard), de l'Institut. Papyrus funéraires de la XXIe dynastie.

I. Le Papyrus hiératique de Kamara.-Le Papyrus hiératique de Nesikhonsou, au Musée du Caire, précédé d'une introduction. In-4, 30 pl....... 25 fr.

II. Le Papyrus hiératique de Katseshni, au Musée du Caire, précédé d'une préface. In-4, planches.

MASPERO (J.). Papyrus grecs d'époque byzantine. In-4.

— Tome I, fascicule 1 .... 57 fr.

— — — 2.. 40 fr. 80

— Tome II, fascicule 1 .... 40 fr.

— — — 2.. 26 fr.

— — — 3.. 38 fr.

PAPYRUS GRECS, publiés sous les auspices de l'Institut papyrologique de l'Université de Lille, par Pierre Jouguet, maître de conférences, avec la collaboration de P. Collard, J. Lesquier, M. Xoual.

— Tome premier. Papyrus ptolémaïques. Fascicules I et II.......... 25 fr.

— Tome second. Fascicules II, III, IV. Papyrus de Magdola, avec un album de 12 planches.. 25 fr.

REINACH (Th.), de l'Institut. Papyrus Th. Reinach, Papyrus grecs et démotiques recueillis en Egypte et publiés avec le concours de W. Spiegelberg et S. de Ricci, Gr. in-8, 17 planches (épuisé).

— Le même ouvrage, accompagné des 9 planches des papyrus démotiques. Gr. in-8.. 12 fr.

REVILLOUT (Eug.). Le papyrus moral de Leyde. Texte démotique, transcrit en hiéroglyphes, traduction et commentaire, 2 fasc. in-8.................. 11 fr.

— Rituel funéraire de Pamonth, en démotique, avec les textes hiéroglyphiques et hiératiques correspondants. In-4, en 5 fascicules...................... 20 fr.

Voy. CORPUS.

RICCI (S. de). Un papyrus latin d'Egypte. In-8........................ 1 fr.

SCHEIL (V.). Deux traités de Philon, publiés d'après un papyrus du VIe siècle trouvé à Louxor. In-4, 4 planches.................................. 16 fr.

VIREY (Ph.). Etude sur un parchemin rapporté de Thèbes. In-4, avec une héliogravure du parchemin, en 4 planches.............................. 30 fr.

SPIEGELBERG (W.). Die demotischen Papyrus (Musée du Caire), Texte et 146 planches, 2 volumes in-4.................................. 120 fr.

Le Puy. — Imp. Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 10 Quarante-huitième année. 7 mars 1914.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Feuilles d'histoire, 1er mars : Pierre Bart, Les frères Frey (suite et fin). Eugène Welvert, La fin d'Adrien Duport. — Joseph Durieux, Le voltigeur Arnaud Durand. — Paul Holzhausen, Davout à Hambourg, II (trad. du commandant Minart.) — Achille Biovès, 1813-1814, Souvenirs du capitaine Maurice, II. — Arthur Chuquet, Le général Gressot. — Albert Grün, Pons de Verdun — Marc Citoleux, Vigny et l'Angleterre, III. — Questions et réponses : Les trois bréviaires ; La reine Annette ; Bertet ; Berthier vice-connétable ; Un oncle de Bossuet ; Le bulletin de la Convention et les armées ; Le camp du drap d'or ; Camus, maire de Paris ; Carcassiens ; Le chiffonnier de la littérature ; Cocarde et patrie ; Un colonel de 1813 ; La crémation selon Napoléon ; Descartes patriote ; L'Ecole polytechnique et Napoléon ; Emigrants ; Le fou de l'assemblée ; Faire claquer son fouet ; Les trois Furies de Corneille ; Garrau ; Le greffier de la Restauration ; Le guide de Bonaparte au Saint-Bernard ; Un ordre de Hanriot ; Le prince Henri ; Hortense et Saint-Leu ; Faire des ingrats ; Le brillant libertinage de Joseph ; Lyon et la statue de Napoléon ; Maret et Mirabeau ; Mayno ; Les orateurs de la Constituante et l'Académie ; Orléans place forte ; Madame la Paix ; Les particuliers détenteurs de documents d'archives ; Un ouvrage de Pougens ; Nous sommes quatorze ; La femme de Rivarol ; Le Romain ; Un romantique sur le trône ; La succession de Saint-Simon ; Talleyrand et la guerre d'Espagne.

Revue bleue, 7 février : A. Loisy, Le régime du sacrifice dans les différentes religions. — A. de Vigny, Correspondance inédite (publiée par J. Marsan). — P. Flat, Paul Deschanel. — H. Prunières, Les fêtes de cour en France. — P. Gaultier, Descartes et la philosophie nouvelle. — Firmin Roz, Théâtres. — Jacques Lux, Le français à l'étranger, un foyer de culture française aux Etats-Unis, Le Smith College.

— 14 février : Jules Gautier, L'Université en 1814 (à propos d'une « Instruction » de Fontanes). — A. de Vigny, Lettres inédites (publiées par M. de Marsan). — M. Marion, Finances d'autrefois et finances d'aujourd'hui, le triumvirat. — H. Prunières, Les fêtes de cour en France. — Lucien Maury, Romans. — Firmin Roz, Théâtres. — Jacques Lux, Chronique des livres.

— 21 février : Maurice Barrès, Notes sur les églises. — Alfred de Vigny, Lettres inédites (publiées par M. Jules Marsan). — A. de Monzie, La marine marchande, un état d'opinion. — M. Marion, Finances d'autrefois et finances d'aujourd'hui, un triumvirat. — La saga de Kjartan, fils de Olaf le Paon. — L. Maury, Les Mémoires d'un diplomate. — Firmin Roz, Théâtres. — Jacques Lux, Chronique des livres.

Revue celtique, n° 4 : Loth, Contributions à l'étude des romans de la Table ronde (suite). — A. Blanchet, Chronique de numismatique celtique. — Ed. Anwyl, Notes on Kulhweh and Olwen (suite). — Vendryes et Hubert, Notes d'archéologie et de philologie celtiques, II. — Holger Pedersen, Notes étymologiques. — Vendryes, Vieil-irlandais Arossa. — Bibliographie ; Chronique ; Périodiques. — Ernault, Table des principaux mots étudiés au tome XXXIV.

Euphorion, (Leipzig et Vienne, Fromme), Zehntes Ergänzungsheft : Bibliographie (bearbeitet von A. Rosenbaum), A. Zeitschriften, 1910 und 1911. — B. Bücher, 1911. Referate und Rezensionen : livres de MM. Sitterling, Brecht, Bulle, Creizenach, Gœdeke, Houben, Hun-

ziter, Klewitz, Körner, Laukhard, Noch, Riemann, Schultz-Reuschel, Storm, Waldhausen, Warschauer].

Deutsche Literaturzeitung, n° 7 : Franz Zinkernagel, Neue Hamann-Literatur. — Tronnier, Ueber Gutenberg-Bildnisse. — Osterloh, Fénelon und die Anfänge der literarischen Opposition gegen das politische System Ludwigs XIV. — Baege, De Macedonum sacris. — Wilke, Die politische Wirksamkeit der Propheten Israels. — Tertullian, De paenitentia. De pudicitia. De praescriptione haereticorum. Hgb. von Preuschen. 2. Aufl. — Plessner, Die wissenschaftliche Idee. — O. Braun, Grundriss einer Philosophie des Schaffens als Kulturphilosophie. — Jentsch, Geschichte des Gymnasiums zu Guben. — Les Hain-Teny Mérinas. Trad. par Paulhan. — Moret, Mystères égyptiens. — Eskuche, Griechische Einakter für Haus und Bühne verdeutscht. — Marouzeau, Conseils pratiques pour la traduction du Latin. — Stehmann, Die mittelhochdeutsche Novelle vom Studentenabenteuer. — Br. Barth, Liebe und Ehe im altfranzösischen Fablel und in der mittelhochdeutschen Novelle. — Friedrich der Grosse, Der Modeaffe. Uebs. von E. L. Stahl. — W. Morris, Prose and Poetry. — J. L. Fischer, Ulm. — Wyzewa et Saint-Foix, Mozart. — Festgabe den Teilnehmern des XIII. deutschen Historikertages in Wien gewidmet vom Vereine für Landeskunde von Niederösterreich. — Kraus, Die Strategie des Erzherzogs Carl im Jahre 1796 mit besonderer Berücksichtigung der Schlacht bei Würzburg. — Princesse Radziwill, Quarante-cinq années de ma vie. — Dikaiomata, Hgb. von der Graeca Halensis. — Statistisch-administratives Jahrbuch der Haupt-und Residenzstadt Budapest. X. Jahrg. : 1907-1908. Red. von G. Thirring.

Literarisches Zentralblatt, n° 6 : Focke, Die Entstehung der Weisheit Salomos. — Patrologia Migne, series graeca, indices dig. Cavalera. — Fritz, Der Glaubensbegriff bei Calvin und den Modernisten. — Bornhausen, Das Studium der Theologie Nordamerikas in Deutschland; Religion in Amerika. — Feigel, Der franz. Neokritizismus. — Wundt, Sinnliche und übersinnliche Welt. — Molitor, Der Stand der Ministerialen. — Steinhausen, Gesch. der deutschen Kultur, 2ᵉ éd. II. — E. M. Mayer, Machiavellis Geschichtsauffassung und sein Begriff virtù. — Pillet, Nauendorff. — Kayserling, Die Gebrüder Gerlach. — Groll, Tiefenkarten der Ozeane. — Iuvenci Evang. trad. Knappitsch. — Hausrath und Marx, Griech. Märchen. — Wessely, Studien zur Paläographie und Papyruskunde. — Olschki, Der ideale Mittelpuntlt Frankreichs im M. A. — Serban, Leopardi. — Büttner, Robert Prutz. — Hoops, Reallexikon der germ. Altertumskunde; Kauffmann, Deutsche Altertumskunde, I. — Aus'm Weerth, Fundgruben der Kunst und Ikonographie in den Elfenbein-Arbeiten des christlichen Altertums und M. A.

— N° 7 : Steuernagel, Lehrb. der Einl. in das A. T. — Apollinarii metaphrasis psalmorum, p. Ludwich-Wetter, Charis. — Riese, Das rhein. Germanien in den antiken Inschriften. — Wirtemb. Urkundenbuch, XI. — Meinecke, Radowitz und die deutsche Revolution. — Cook, Florence Nightingale. — Diercks, Das moderne Portugal. — Corpus agrimensorum romanorum p. Thulin, I, 1. — Schuwerack, Charakteristik der Personen in der Chançun de Guillelme. — Zanders, Die altprov. Prosanovelle. — Ameling, Gœthe als Persönlichkeit. — Grudzinski, Shaftesburys Einfluss auf Wieland; Elson, Wieland and Shaftesbury. — Hermann, Lehrbuch der griech. Antiquitäten, p. Blümner. I, 3, 6ᵉ éd. neu bearb. von Swoboda. — Dieulafoy, Gesch. der Kunst in Spanien und Portugal.

Le Puy. — Imp. Peyriller, Rouchon et Gamon

N° 11 Quarante-huitième année. 14 mars 1914.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

PÉRIODIQUES

Bulletin italien, 1913. N° 4 : C. Dejob, Les Dialogues dans la Divine Comédie (1er article). — P. Duhem, La Dialectique d'Oxford et la Scolastique italienne (7e et dernier article). — R. Cessi, La Congiura di Stefano Porcari (2e article). — R. Sturel, Bandello en France au xvie siècle (2e article). — Questions d'enseignement : Bibliographie sommaire des questions et des auteurs inscrits au programme de l'agrégation d'italien en 1914. — Concours de 1913 : Sujets de composition. — Rapport sur les concours d'agrégation d'italien et de certificat d'aptitude à l'enseignement de la langue italienne dans les lycées et collèges en 1913 (H. Hauvette). — Bibliographie : H. Grandgent, La Divina Commedia, vol. III, Paradiso (M. P.). — B. Croce, La Rivoluzione napoletana del 1799, biografie, racconti, ricerche (J. Rambaud). — D. Mazzarella, Studi di etnologia giuridica (G. Richard). — Carteggio del conte F. Confalonieri,... a cura di G. Gallavresi, parte II, sezione I, 1911, sezione II, 1913 (P. Hazard). — P. Hazard, Leopardi (M. Paoli). — A. Allan, Dizionario delle voci, delle forme e dei versi notevoli contenuti nelle « Odi barbare » e in « Rime e Ritmi » di G. Carducci (A. Jeanroy).

Revue bleue, 28 février : Bulgares contre Serbes. — A. de Vigny, Lettres inédites, publiées par M. Jules Marsan. — G. Le Bon, La vie des vérités. — M. Lair, En Allemagne, empire, vérité, nation. — La Saga de Kjartan, fils d'Olaf le Paon. — L. Maury, Un romancier catholique, Emile Baumann. — Jacques Lux, Chronique de l'étranger.

Revue de l'enseignement des langues vivantes, n° 3, mars : A. Miquelard, Hauptmann et la Grèce. — A. Pinloche, Rapport sur la 7e colonie française de vacances en Allemagne, 1913. — W. Thomas, Beowulf. — Soutenances de thèses ; Société pour l'étude des langues et des littératures modernes ; Impressions de Harvard ; Une lacune (M. Blanc) ; Les fantaisies généalogiques des princes de Reuss (G. Rouayroux) ; Conseil supérieur de l'instruction publique ; Examens et concours en 1914, etc.

Deutsche Literaturzeitung, n° 8 : Hugo Spitzer, Lessings Philosophie. — Borchard, The Bibliography of international law and continental law. — L. Philippson, Gesammelte Abhandlungen. — Reuterskiöld, Die Entstehung der Speisesakramente. Uebs. von Sperber. — Volksschriften über die jüdische Religion. Hgb. von Ziegler. I. 3. 4 : B. Jacob, Die Thora Moses. — Jung, Johannes Schwebel. — Niepmann, Lateinische Sprachlehre für Schulen unter Berücksichtigung der geschichtlichen Entwicklung. I. — W. Hartke, Lateinisches Uebungsbuch für Sexta ; Lateinisches Uebungsbuch für Quinta. — Setälä, Kullervo-Hamlet. — Gebhardi, Ein ästhetischer Kommentar zu den lyrischen Dichtungen des Horaz. 3. Aufl., besorgt von A. Scheffler. — Demosthenes, On the Crown, ed. by Humphreys. — Schlösser, August Graf von Platen. 2. Bd. — Wohnlich, Tiecks Einfluss auf Immermann, besonders auf seine epische Produktion. — Byrons Werke. Uebs. von Böttger u. a., hgb. von Brie. — Andresen, Aus einem altfranzösischen Tractat über das Schachspiel. — Birt, Römische Charakterköpfe. — Mawer, The Vikings. — Herrmann, Der Aufstieg Napoleons. — Hoetzsch, Russ-

land. — DETRY, A Stanleyville. — P. GAULTIER, Les maladies sociales. — HOFER, Der Schadenersatz im Landkriegsrecht. — H. POINCARÉ, Letzte Gedanken. Uebs. von Lichtenecker. — WINGE, Om fortidens psykologiske og psykiatriske forestillinger og begreber.

Literarisches Zentralblatt, n° 8 : KITTEL, Die Oden Salomos. — WEISS, Das Urchristentum, I. — GSELL, Hist. ancienne de l'Afrique du Nord. — HALLER, Die Marbacher Annalen. — TIMOLEON, und Emmanuel, Briefe zwischen Fr. Christian zu Schleswig-Holstein und Baggesen, p. SCHULZ. — Corresp. de La Forest, p. GRANDMAISON, VI. — RITTER, Die preussischen Konservativen und Bismarcks deutsche Politik. — M.-L. GOTHEIN, Gesch. der Gartenkunst, II. — Gli idilli di Teocrito, trad. TACCONE. — KAHRSTEDT, Die Annalistik von Livius, XXXI-XLV. — Aldhelmi opera, p. EHWALD. — ROTTER, Der Schnaderhüpfel-Rhythmus. — O. HAUSER, Das Drama des Auslands seit 1800. — KOLDEWEY, Das wiedererstehende Babylon. — BENEDICT, Richard Wagner.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, VIe

DOCUMENTS PRÉSARGONIQUES

PUBLIÉS PAR

LE COLONEL ALLOTTE DE LA FUYE
A VERSAILLES, 2, RUE D'ANJOU

Vient de paraître :

FASCICULE II (2e partie)

35 planches (de LXXX à CXX)

Par suite de nouvelles acquisitions la collection du colonel Allotte de la Fuye a été notablement augmentée ; au lieu des 450 documents indiqués dans le prospectus de la publication elle en contient actuellement plus de 650, ce qui nécessitera la publication d'un fascicule supplémentaire qui paraîtra dans le courant de l'année 1914.

Ce fascicule ne sera pas vendu séparément, il sera réservé aux seuls souscripteurs de l'ouvrage complet qui en feront la demande. Il comprendra en majeure partie des documents métrologiques du plus haut intérêt.

Le prix en est fixé à 24 francs

pour nos souscripteurs.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

N° 12 Quarante-huitième année. 21 mars 1914.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, rue Bonaparte, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Revue bleue, 7 mars : MONTESQUIEU, Lettres inédites (publiées par M. Paul Bonnefon). — Paul FLAT, Jules Lemaitre. — A. CARTAULT, L'intellectuel et le respect. — Gaston CHOISY, Les lectures populaires en France et en Allemagne. — M. PORADOWSKA, Pauline Pansam (histoire d'une jeune Grecque d'après ses Mémoires). — Paul GAULTIER, Une philosophie du repos. — Firmin Roz, Théâtres. — Jacques LUX, Chronique des livres.

Revue historique : J. FLACH, de l'Institut. Le comté de Flandre et ses rapports avec la couronne de France du IXe au XVe siècle (suite et fin). — G. DESDEVISES DU DEZERT. Les Jésuites de la province d'Aragon au XVIIIe siècle. — F. LOT, Encore la Chronique du Pseudo-Frédégaire. — Bulletin historique : Antiquités latines. Publications étrangères, par Ch. LÉCRIVAIN. — Histoire de France. Epoque moderne (jusqu'en 1660), par Henri HAUSER. — Histoire des Pays-Bas, par Th. BUSSEMAKER. — Comptes-rendus critiques : (livres de MM. Déchelette, Laqueur, Pierquin, Ebersolt et A. Thiers, Van Millingen, Huisman, Malaguizzi-Valeri, Vieillescazes, De Groot et Scott).

Deutsche Literaturzeitung, n° 9 : WOERMANN, Künstlerbriefe. — Deutsche und italienische Inkunabeln, hgb. von Voulliéme. — LATTE, De saltationibus Graecorum capita quinque. — PETERS, Das Buch Jesus Sirach oder Ecclesiasticus. — WITTE, Aus Kirche und Kunst. 2. Aufl. — Studien zur Geschichte der Philosophie. Festgabe zum 60. Geburtstag, Clemens Baeumker gewidmet von seinen Schülern und Freunden. — BERGMANN, Ernst Platner und die Kunstphilosophie des 18. Jahrhunderts. — LEYHAUSEN, Das höhere Schulwesen in der Stadt Köln zur französischen Zeit. — H. SCHERER, Führer durch die Strömungen auf dem Gebiete der Pädagogik und ihrer Hilfswissenschaften. 7. — BALLY, Le Langage et la Vie. — Hariscandra il virtuoso (Satyahariscandra). Dramma indiano di Râmacandra. Per cura di VALLAURI. — MUTSCHMANN, Tendenz, Aufbau und Quellen der Schrift vom Erhabenen. — Die Schrift Ueber das Erhabene. Deutsch von H. F. Müller. — Stamm-Heyne's Ulfilas. Neu hgb. von F. Wrede. 12. Aufl. — Grabbes Werke. Hgb. von WUKADINOVIC. — A. ROSENBAUER, Leconte de Lisles Weltanschauung. — JESPERSEN, Större Engelsk Grammatik. II. 1. — Mozarts Requiem. Hgb. von Schnerich. — Mitteilungen aus den sächsischen Kunstsammlungen, im Jahrg. IV. — Wülk und Funk, Die Kirchenpolitik der Grafen von Württemberg bis zur Erhebung Württembergs zum Herzogtum. — HEMMERLE, Die Rheinländer und die preussische Verfassungsfrage auf dem ersten Vereinigten Landtag. — NATHAN, Preussens Verfassung und Verwaltung im Urteile rheinischer Achtundvierziger. — MÖNCKMEIER, Die Rhein-und Moselzeitung. — P. VOGEL, Beiträge zur Geschichte des Kölner Kirchenstreites. — VOGEL, Die Hansestädte und die Kontinentalsperre. — BELING, Grenzlinien zwischen Recht und Unrecht in der Ausübung der Strafrechtspflege.

Literarisches Zentralblatt, n° 9 : FABER, Buddhist. und. neut. Erzählungen. — PREUSCHEN, Vollst. griech. deutsches Handwörterbuch ; ZOBELL, Novi Test. lexicon graecum ; EBELING, Griech. deutsches Wörterbuch zum n. T. ; SCHMOLLER, Handconcordanz zum n. T. — THIERRY, De religieuze beteekenis van het aegyptische koningschah. — BOLTELINI, Die Anfänge der Stadt Wien. — BRANDES, Armand Carrel. — CUNNINGHAM, Entw. der Industrie und des Handels Englands. — BALCH, Slavische Einwander. in den Vereinizten Staaten. — Demotische Texte, I. • Mumienschilder, p. g. MÖLLER. — KERN, Inscr. graecae. — OERTEL, Deutscher Stil. — KLUGE, Zur Nachfolge Erich Schmidts. — BARTH, Der Lützower und Pestalozzianer Ackermann.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Septième année. N° 2. Mars-Avril 1914.

ANNALES RÉVOLUTIONNAIRES

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES ROBESPIERRISTES

Paraissant cinq fois par an.

Directeur : Albert MATHIEZ

Non cujuslibet temporis
Non cujuslibet hominis

Soyons justes enfin et ne craignons plus de le dire : Robespierre est le plus grand homme de la Révolution et l'un des plus grands de l'histoire.

George Sand.

SOMMAIRE

François Vermale, Le retour de l'émigré.

Maurice Dommanget, Sylvain Maréchal et le *Tonneau de Diogène*.

Émile Lesueur, Les origines et la fortune de la famille de Robespierre.

Gabriel Vauthier, Les origines de la première école d'arts et métiers.

Albert Mathiez, Fabre d'Eglantine et les femmes.

François Chabot, A ses concitoyens qui sont les juges de sa vie politique (*fin*).

Notes et Glanes. — Histoire véritable du mariage de François Chabot. — Un portrait de Camille Desmoulins. — Robespierre et la mort de Madame Elisabeth. — La vénalité de Danton.

Bibliographie. — H. Buffenoir, Les portraits de J.-J. Rousseau. — J. Loutchisky, Quelques remarques sur la vente des biens nationaux. — Ch. Looten, Histoire du prince de Robecq, 1724-1812. — A. Blossier, Cahiers de Honfleur. — A. Leclère, La Révolution à Alençon, 1790. — L. Pfeiffer, La journée du 20 juin 1792. — Pouget de Saint-André, Dumouriez. — Nicollet, L'école centrale des Bouches-du-Rhône. — J. Dean-Paul, Journal d'un voyage à Paris en 1802. — H. Poltoratsky, Profils russes. — P. Rain, Alexandre I. — E. Gabory, Napoléon et la Vendée. — F. M. Kircheisen, Napoléon, sa vie et son temps. — F. et G. Kircheisen, Calendrier napoléonien de la guerre de l'indépendance, 1813-1816. — Lefebvre de Béhaine, La campagne de France de 1814. — L. Le Grand, Les sources de l'histoire religieuse de la Révolution aux archives nationales. — Ch. Dufayard, Histoire de Savoie. — Les manuscrits relatifs à l'histoire de la Révolution. — *Notices* : L. Lambeau, P. Destray, P. Nicolle, Chanoine Davranches, C. Pitollet, P. Feyel, A. Mathiez, G. Rouanet, H. Glagau. — *Livres Nouveaux*.

Périodiques.

Chronique. — Le scandale Aulard. — Robespierre chez la princesse de Lamballe. — Le manuel Gauthier-Deschamps. — Thèses américaines d'histoire révolutionnaire. — La fête de Saint-Ouen. — Une conférence sur Robespierre. — Comité du monument Robespierre. — Nouvelles. — Avis à nos souscripteurs. — Autographes.

Les souscripteurs reçoivent gratuitement les ŒUVRES COMPLÈTES DE MAXIMILIEN ROBESPIERRE éditées par la Société.

Le premier volume comprenant les Œuvres littéraires en prose et en vers et le second volume comprenant les Œuvres judiciaires (1782-1786), sont parus.

Souscription : France, 20 fr. par an. Etranger, 22 fr.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, VIe

DOCUMENTS PRÉSARGONIQUES

PUBLIÉS PAR

LE COLONEL ALLOTTE DE LA FUYE
A VERSAILLES, 2, RUE D'ANJOU

Vient de paraître :

FASCICULE II (2e partie)

35 planches (de LXXX à CXX)

Par suite de nouvelles acquisitions la collection du colonel Allotte de la Fuye a été notablement augmentée ; au lieu des 450 documents indiqués dans le prospectus de la publication elle en contient actuellement plus de 650, ce qui nécessitera la publication d'un fascicule supplémentaire qui paraîtra dans le courant de l'année 1914.

Ce fascicule ne sera pas vendu séparément, il sera réservé aux seuls souscripteurs de l'ouvrage complet qui en feront la demande. Il comprendra en majeure partie des documents métrologiques du plus haut intérêt.

Le prix en est fixé à 24 francs

pour nos souscripteurs.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

Nº 13 Quarante-huitième année. 28 mars 1914.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIᵉ

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Revue des études anciennes, 1913, n° 4 : H. Lechat, Notes archéologiques, VII. — J. Sautel, Note sur une tête de Satyre inédite provenant de Vaison. — A. Cuny, Questions gréco-orientales : IV. Les noms propres lydiens dans les inscriptions grecques de Sardes. — H. de la Ville de Mirmont, C. Calpurnius Piso et la conspiration de l'an 818/65. — Antiquités nationales : C. Jullian, Notes gallo-romaines : LX. Clermont d'Auvergne. — Saint-Jours, Poteries des dunes et stabilité du rivage. — O. Navarre, Le théâtre romain de Lillebonne. — A. Héron de Villefosse, Inscription de Rodez. — P. Courteault, Inscriptions de Gascogne. — A. Blanchet, Une hypothèse sur la patrie de Postume. — G. Dottin, Les sacrifices humains chez les Celtes d'Irlande. — J. Plantadis, Les arènes dites de Tintignac. — Marquis de Cerralbo, Les fouilles d'Aguilar d'Anguita. — A. de Sarrau, Poterie chrétienne à symboles. — C. Jullian, Chronique gallo-romaine. — Variétés : G. Blum, Ἐξηγητής. — A. Audollent, Sur une « tabula defixionis » de Mentana. — Bibliographie.

Revue des études grecques, n° 118-119 : F. Greif, Etudes sur la musique antique. — A. Reinach, Trophées macédoniens. — Chronique : A. de Ridder, Bulletin archéologique.

— n° 120 : Partie administrative : Monceaux, Allocution ; rapports, etc. — Chronique : P. Roussel, Bulletin épigraphique.

Deutsche Literaturzeitung, n° 10 : Adalbert Wahl, Eine neue Geschichte Hamburgs. — Fr. Lienhard, Neue Ideale nebst Vorherrschaft Berlins. 2. Aufl. — Girgensohn, Zwölf Reden über die christliche Religion. 3. Aufl. — Hollweg, Johannes Schumacher genannt Badius, ein wahrer Reformator am Niederrhein. — Löwenheim, Die Wissenschaft Demokrits und ihr Einfluss auf die moderne Naturwissenschaft. — Ackenheil, Sollen, Werten und Wollen. — Kammerer, Technische Hochschulen ; Der Kaiser und die Technik. — Lessing und Othmer, Lehrgang der nordchinesischen Umgangssprache. I, 1. 2. — Pintér, Geschichte der ungarischen Literatur. Bd. III, IV. — Wellmann, A. Cornelius Celsus. — Transactions and Proceedings of the American Philological Association. 1912. Vol. XLIII. — Dürrwächter, Jakob Gretser und seine Dramen. — Myers, The technique of bridging gaps in the action of German drama since Gottsched. P. I. — Wegweiser durch die klassischen Schuldramen. 5. Abt. Bearb von Frick. 5. Aufl. von Credner. — Fr. von Sallet, Ausgewählte Gedichte. Mit einer Einführung von Henning. — Badstuber, Joanna Baillies Plays on the Passions. — Debré, Die Darstellung der Weltgeistlichen bei den französischen Romantikern. — A. von Froriep, Anatomische Wandtafeln für den Aktsaal. — Geffcken, Kaiser Julianus. — Von unsern Vätern. Bruchstücke aus schweizerischen Selbstbiographien, hgb. von O. Greyerz. II. — Zellfelder, England und das Basler Konzil. — Schirren, Zur Geschichte des Nordischen Krieges. — Hansen, Beiträge zur Geschichte des Getreidehandels und der Getreidepolitik Lübecks. — Dreyer, Die lübisch-livländischen Beziehungen zur Zeit des Unterganges livländischer Selbständigkeit 1551-1563.

Literarisches Zentralblatt, n° 10 : Die Apostelgeschichte, p. Preuschen-Weiss, Das Johannesevangelium. — Brinkmann, Freiheit und Staatlichkeit in der älteren deutschen Verfassung. — Brunner, Gesch. der Residenzstadt Kessel. — Buchheim, Die Stellung der Kölnischen Zei-

tung im vormärzl. rhein. Liberalismus. — FALKENHAUSEN, Goeben. — OBERHUMMER, Eine Reise nach Griechenland. — Der Kumarasambhava, trad. WALTER. — Phaidon, trad. APELT. — GRÖBER, Die Quellen von Boccaccios Dekameron. — BECKER, Die Sprache Friedrichs von Spee. — SCHLÖSSER, Platen. — R. M. MEYER, Die Weltliteratur im XX Jahrhundert. — GÖTZE, Die altthüring Funde bei Weimar. — Mozarts Briefe, p. SCHIEDERMAIR.

Museum, n° 4, janv. : PERSON, Indogerm. Wortforschung (van Blankenstein). — SPIESS, Menschenart u. Heldentum in Homers Ilias (van Leeuwen). — BAUMANN, Neues zu Sokrates, Aristoteles, Euripides (Ovink). — FOERSTER, Libanii Opera, VII (M. A. Schepers). — HESSELING et PERNOT, Ἐρωτοπαίγνια (de Zwaan). — GEBHARDI, Aesthet. Kommentar zu den lyrischen Dichtungen des Horaz (Slijpen). — SALOMONS, Bhâradvâjagrhyasutram (Winternitz). — FRITZ, Hist. v. Christ. Wagenaer (Meinsma). — VETTER, Predigten Taulers (Frantzen). — WUST, Die Lilie (Frantzen). — PRIEBSCH, Die Heilige Regel für ein vollkommenes Leben (Frantzen). — ROSENHAGEN, Kleinere mhd. Erzählungen u. s. w. (Frantzen). — DÉCHELETTE, Manuel d'archéol. préhist., II (J. H. Holwerda). — DIEULAFOY, La bataille d'Issus (Koch). — HUART, Hist. d. Arabes (Houtsma). — PFISTER, Reliquienkult im Altertum, II (Roos). — REITZENSTEIN, Hellenist. Mysterienreligionen (de Jong). — LAKE, The early days of monasticism on Mount Athos (de Jong). — LAUDIEN, Griech. Inschriften ; Griech. Papyri (Engers). — HETTEMA, Hist. Schoolatlas (H. P. N. Muller).

— n° 5, févr. : ROORDA, Klankleer, 3e dr. (Kruisinga). — JESPERSEN, Elementarbuch d. Phonetik (Kruisinga). — BRUGMANN, Griechische Grammatik. 4e Aufl. v. THUMB (Rutgers). — FRAENKEL, Griech. Nomina agentis auf -τήρ, -τωρ, -της (v. IJzeren). — Van EEDEN, De Codex Trajectinus v. d. Snorra Edda (v. Hamel). — BEUNKE, Christiane von Goethe (W. G. C. Byvanck). — PRICE, Ablaut in the Strong Verbs from Caxton etc. (J. H. Kern). — GILLIÉRON et ROQUES, Études de géographie linguistique (Salverda de Grave). — THORN, Sartre-Tailleur (Salverda de Grave). — BELOCH, Griechische Geschichte, 2e Aufl., I, 2 (Valeton). — BRATLI, Philippe II (Brugmans). — Hoesein DJAJADININGRAT, De Sadjarah Banten (Rinkes). — FEHRLE, Die kultische Keuschheit im Altertum (K. H. E. de Jong). — Von den VELDEN, Registres de l'Eglise réformée néerl. de Frankenthal II (v. Schelven). — OLLION et DE BOER, Lettres inédites de Locke (Jelgersma). — JACOB, Herkunft d. Silhouettenkunst aus Persien (Houtsma).

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE RÉVOLUTIONNAIRE
Publiée sous la direction de M. Albert MATHIEZ.

X

FRANÇOIS CHABOT

REPRÉSENTANT DU PEUPLE

A SES CONCITOYENS QUI SONT LES JUGES DE SA VIE POLITIQUE

(pluviôse an II).

Mémoire apologétique publié pour la première fois par Albert MATHIEZ. In-8.............................. 2 fr. 50

I. François VERMALE, **Les classes rurales en Savoie au XVIIIe siècle.** In-8, avec planches................ 7 fr. 50

II. Albert MATHIEZ, **Les conséquences religieuses de la journée du 10 août 1792 : la déportation des prêtres et la sécularisation de l'état-civil.** In-8.......... 2 fr.

III. Hector FLEISCHMANN, **Le masque mortuaire de Robespierre.** In-8, avec trois planches hors texte....... 2 fr. 50

IV. Roger LÉVY, **Le Hâvre entre trois Révolutions, 1789-1848.** (Préface de M. G. Monod). In-8.............. 4 fr.

V. Joseph COMBET, **La Révolution à Nice, 1792-1800** In-8, avec planches.............................. 5 fr

VI. François VERMALE, **La Franc-Maçonnerie Savoisienne à l'époque révolutionnaire, d'après ses registres secrets.** (Préface de M. A. Mathiez). In-8............ 2 fr. 50

VII. François VERMALE, **La vente des biens nationaux dans le district de Chambéry.** In-8, avec 2 fig. dans le texte...................................... 2 fr. 50

VIII. Edmond CAMPAGNAC, **Les Débuts de la Déchristianisation dans le Cher.** (Préface de M. A. Mathiez). In-8 .... 2 fr.

IX. Capitaine Francis BORREY, **L'esprit public chez les prêtres francs-comtois,** pendant la crise de 1813-1815. Documents inédits recueillis et publiés avec une introduction, des éclaircissements et des notes. In-8........... 7 fr. 50

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon, boulevard Carnot, 23.

N° 14 Quarante-huitième année. 4 avril 1914.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

PÉRIODIQUES

Feuilles d'histoire, n° 4, 1er avril 1914 : Marcel Marion, Philippeaux et l'assiette des impôts. — Rodolphe Reuss, Août 1793. Le Bas-Rhin à la veille de l'invasion, I. — François Larcher, Le grand-père de Sardou. — Gabriel Vauthier, Le personnel des Ecoles centrales. — Eugène Welvert, Les malheurs de Pierre-Jean Audouin. — Paul Holzhausen, Davout à Hambourg, IV (traduction du commandant Minart). — Marc Citoleux, Vigny et l'Angleterre, IV. — Général Palat, Le baron de Werthern et la candidature Hohenzollern. — Achille Biovès, L'Angleterre radicale. — Réponses : Lâchez l'admirable. — La comtesse d'Albany. — Le prélat Arlequin. — Le frère d'Augereau. — Le premier buste de Bonaparte. — Cambronne, comte de Nantes. — Les princesses combinées. — Deponthon. — Le dragon Drouet. — Un discours tous les jours. — Cela n'existe pas. — Fouché au 18 brumaire. — Frédéric-Guillaume IV et Heine. — Fécond, facile et froid. — Fronde. — Frotteur et fermier général. — Collaborateurs de Gouvion Saint-Cyr. — Grand peintre d'une grande époque. — Le germanisme de Grimm. — Le traité de Husch. — Infatigable bonheur. — Il n'y a plus de jeunes gens. — Joseph, empereur du Mexique. — Les journaux sous les Cent Jours. — Dans le lit de l'Empereur. — Les complices de Louvel. — L'argent que reçut Mirabeau. — Le Musset des familles. — Ni ri ni pleuré. — Présages de 1812. — Me prenez-vous pour une province? — Le roi des mers. — Sedan et Napoléon. — Les soldats de la Vierge Marie. — Strasbourg en 1789. — Thibaudin-Commagny. — Ultra. — Vedel. — Ce village orgueilleux.

Revue bleue, 14 mars 1914 : Montesquieu, Lettres inédites, publiées par M. Paul Bonnefon. — André Maurel, Quinze jours à Venise. — Paul Louis, Le cinquantenaire de l'Internationale. — Paul Flat, La question des Eglises (à propos de deux livres récents). — Gaston Choisy, Les lectures populaires en France et en Allemagne. — M. Poradowska, Pauline Panam. — Lucien Maury, Notre art gothique. — Firmin Roz, Théâtres. — Jacques Lux, Bismarck et la question ruthène; La vision scénique; Wells en Russie.

Revue celtique, n° 1 : E. Thibault, Notes sur le parler breton de Cléguérec (Morbihan). — John Fraser, The breaking of è in Scotch Gaelic. — T. Parry-Williams, Some points of Similarity in the phonology of Welsh and Breton. — Bibliographie (J. Vendryes, Loth). — Chronique (J. Vendryes). — Périodiques (J. Vendryes).

Deutsche Literaturzeitung, n° 14 : Clemens Baeumker, Descartes und die Scholastik — Treitschkes Briefe. Hgb. von Cornicelius. — Emmel, Wundts Stellung zum religiösen Problem. — Wohlgemuth, Das jüdische Religionsgesetz in jüdischer Beleuchtung. — Quellensammlung für den geschichtlichen Unterricht an höheren Schulen, hgb. von Lambeck, Kurze und Rühlmann. — Wright, Self-realization. — Schoepperle, Tristan and Isolt. — J. J. Meyer, Isoldes Gottesurteil in seiner erotischen Bedeutung. — Bitterauf, Der Schlussteil der aristotelischen Biologie. — Brietzmann, Die böse Frau in der deutschen Literatur des Mittelalters. — Hanke, Die Wortstellung im Schlesischen. — Deri, Versuch einer psychologischen Kunstlehre. — Steinwender, Die römische Taktik zur Zeit der Manipularstellung. — Galante, Kulturhistorische Bilder aus der Trientiner Konzilszeit. Ins Deutsche übertr. von Spitaler. — A. Keller, Die Wiedereinsetzung des Herzogs Ulrich von Württemberg durch den Landgrafen Philipp von Hessen. — Krell, Herzog Johann Adolf II. von Sachsen-Weissenfels. — Lehrmann und Schmidt, Die Altmark und ihre Bewohner. — Rehm, Deutschlands politische Parteien.

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE RÉVOLUTIONNAIRE
Publiée sous la direction de M. Albert MATHIEZ.

X

FRANÇOIS CHABOT

REPRÉSENTANT DU PEUPLE

A SES CONCITOYENS QUI SONT LES JUGES DE SA VIE POLITIQUE

(pluviôse an II).

Mémoire apologétique publié pour la première fois par Albert MATHIEZ. In-8.................................. 2 fr. 50

I. François VERMALE, **Les classes rurales en Savoie au XVIIIe siècle**. In-8, avec planches................ 7 fr. 50

II. Albert MATHIEZ, **Les conséquences religieuses de la journée du 10 août 1792 : la déportation des prêtres et la sécularisation de l'état-civil**. In-8......... 2 fr.

III. Hector FLEISCHMANN, **Le masque mortuaire de Robespierre**. In-8, avec trois planches hors texte....... 2 fr. 50

IV. Roger LÉVY, **Le Hâvre entre trois Révolutions, 1789-1848.** (Préface de M. G. Monod). In-8.............. 4 fr.

V. Joseph COMBET, **La Révolution à Nice, 1792-1800** In-8, avec planches................................ 5 fr

VI. François VERMALE, **La Franc-Maçonnerie Savoisienne à l'époque révolutionnaire, d'après ses registres secrets**. (Préface de M. A. Mathiez). In-8............ 2 fr. 50

VII. François VERMALE, **La vente des biens nationaux dans le district de Chambéry**. In-8, avec 2 fig. dans le texte.. 2 fr. 50

VIII. Edmond CAMPAGNAC, **Les Débuts de la Déchristianisation dans le Cher**. (Préface de M. A. Mathiez). In-8.. 2 fr.

IX. Capitaine Francis BORREY, **L'esprit public chez les prêtres francs-comtois,** pendant la crise de 1813-1815. Documents inédits recueillis et publiés avec une introduction, des éclaircissements et des notes. In-8............ 7 fr. 50

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 15 Quarante-huitième année. 11 avril 1914.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Bulletin italien, 1914, n° 1 : C. Dejob, Les Dialogues dans la Divine Comédie (2e et dernier article). — R. Cessi, La Congiura di Stefano Porcari (3e et dernier article). — R. Sturel, Bandello en France au xvie siècle (3e article). — G. Bourgin, Chateaubriand et l'Italie en 1814. — M. Roy, Les femmes dans l'œuvre de Fogazzaro (1er article). — *Questions d'enseignement* : Les Jurys d'italien en 1914. — *Bibliographie* : P. Bellezza, Curiosità dantesche (P. Hazard). — A Pellizzari, Portogallo e Italia nel secolo XVI, studi e ricerche (H. Hauvette). — B. Varisco, Conosci te stesso (C. Lalo). — G. Padovani, In Italia tra gil italiani (E. B.). — *Chronique.*

Revue bleue, 21 mars 1914 : Morizot-Thibault, Le suffrage des femmes. — Paul Flat, Maurice Donnay. — Montesquieu, Lettres inédites (publiées par M. Paul Bonnefon). — E. Moselly, Guy de Maupassant. — G. Bonet-Maury, Impressions du pays wallon, Liège et les usines Cockerill. — M. Paradowska, Pauline Panam. — Tristan Leclère, Les dessins du Louvre. — Leo Larguier, La vie en bleu, les heures. — Jacques Lux, Chronique des livres.

— 28 mars : Bulgares contre Serbes. — Morizot-Thibault, Le suffrage des femmes. — Paul Flat, Alexandre Ribot. — A. Bossert, L'arc d'Ulysse de Hauptmann. — Saisset, Les théâtres à Paris pendant la première moitié du xviie siècle. — M. Poradowska, Pauline Panam. — L. Maury, Éditions et rééditions de classiques. — Jacques Lux, Chronique de l'étranger.

Deutsche Literaturzeitung, Adolf Matthias, Die Geschichte eines Verlages. — Islandica. Vol. V. Vol. VI by Halldór Hermansson. — Kühl, Der Brief des Paulus an die Römer. — Baeumker, Das katholische deutsche Kirchenlied in seinen Singweisen. 4. (letzter) Bd. Hgb. von J. Gotzen. — Pichler, Ueber Christian Wolffs Ontologie. — Hegel-Archiv. Bd. I, 1 und 2, hgb. von G. Lasson. — Stehle, Der Philanthropinismus und das Elsass. Dessau, Strassburg, Colmar, Markirch. — Ziegler, Allgemeine Pädagogik. 4. Aufl. — Jéquier, Histoire de la Civilisation égyptienne. — Theban Ostraca. I by Gardiner. II by. Thompson. III by. Milne. IV by Thompson. — Barwick, De Platonis Phaedri temporibus. — Platonis dialogus qui inscribitur Phaedrus. Rec. Vollgraf. — Morgan, Nature in Middle High German Lyrics. — Schnupp, Klassische Prosa. I. — Hartmann, Ludwig Achim von Arnim als Dramatiker. — Moschner, Holtei als Dramatiker. — Mutschmann, The Place-names of Nottinghamshire. — Blanck, Die Einsetzung der Dreissig zu Athen im Jahre 404 v. Chr. — Simson, Geschichte der Stadt Danzig. Bd. I ; IV, 1. — M. Lehmann, Die Erhebung von 1813. — Meinecke, Deutsche Jahrhundertfeier nnd Kaiserfeier. — A. Wahl, Die Ideen von 1813. — K. Th. von Heigel, 1813-1913. — Tomassetti, La Campagna Romana antica, medioevale e moderna. I-III. — La vie parisienne au xviiie siècle. — Ruland, Das Findelhaus. — E. Simon, Statistisches Taschenbuch für das Deutsche Reich. V. — Falco, Il concetto giuridico di separazione della Chiesa dallo Stato.

— N° 13 : Diels, Der neue Lübker. — Hopf, Vilmar. — Graf Baudissin, Zur Geschichte der alttestamentlichen Religion in ihrer universalen Bedeutung. — Niebergall, Gott und die Gemeinde. — Preuss, Die Nayarit-Expedition. 1. Bd. : Die Religion der Cora-Indianer. — Külpe, Die Realisierung. 1. — Dörwald, Didaktik und

Methodik des griechischen Unterrichts. — MAXUDIANZ, Le parler arménien d'Akn. — Selections from Ancient Irish Poetry. Transl. by K. Meyer. 2e ed. — HOMER, Ilias. Uebs. von Th. von Scheffer. — HILLMANN, Lateinisches Lesebuch. — GOLTHER, Die deutsche Dichtung im Mittelalter 800 bis 1500. — STÜTZ, Die Technik der kurzen Reimpaare des Pamphilus Gengenbach. — SKEAT, A Glossary of Tudor and Stuart Words. Ed. by A. L. Mayhew. — BABITT, The masters of modern French criticism. — GERSTENBERG, Deutsche Sondergotik. — WAETZOLDT, Der Universitätsbau zu Halle und Friedrich Schinkel. — BAETHGEN und HAMPE, Mitteilungen aus der Capuaner Briefsammlung. IV. — LUCIUS, Pius II. und Ludwig XI. von Frankreich. — ANDREAE, Beiträge zur Geschichte Katharinas II. — Memoiren der Kaiserin Katharina II. Uebs. und hgb. von Boehme. — Sami Bey FRASCHERI, Was war Albanien, was ist es, was wird es werden ? — HASSERT, Allgemeine Verkehrsgeographie. — Lothringen und seine Hauptstadt. Hgb. von Ruppel. — A. WALTHER, Die Ursprünge der deutschen Behördenorganisation im Zeitalter Maximilians I. — EPPICH, Das deutsche Baugenossenschaftswesen. — REICHEL, Die Mäklerprovision. — LINDEMANN, Die Erde. II.

Zeitschrift für Katholische Theologie, 1913, n° 4 : Anton PRESEREN, Die Beziehungen der Sonntagsfeier zum 3. Gebot des Dekalogs (2. Artikel). — Heinrich MAYER, Geschichte der Spendung der Sakramente in der alten Kirchenprovinz Salzburg (1. Artikel). — Urban HOLZMEISTER, Zum Eingang des Hebräerbriefes. — *Literaturberichte* : A. Uebersichten. — B. Rezensionen und kürzere Anzeigen. — *Analeckten*. — *Kleine Mitteilungen*.

— 1914, n° 1 : Heinrich MAYER, Geschichte der Spendung der Sakramente in der alten Kirchenprovinz Salzburg. — Bernhard DUHR, Der Olmützer Zensur-Streit. — *Literaturberichte* : A. UEBERSICHTEN. — — B. Rezensionen und kürzere Anzeigen. — *Analekten*. — *Kleine Mitteilungen*.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 16 Quarante-huitième année. 18 avril 1914.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

PÉRIODIQUES

Revue de l'enseignement des langues vivantes, n° 3, mars : A. Miquelard, Hauptmann et la Grèce. — A. Pinloche, La 7[e] colonie française de vacances en Allemagne. — W. Thomas, Beovulf. — Soutenance de thèses ; Soc. pour l'étude des langues et littératures modernes ; Impressions de Harvard ; Une lacune (M. Blanc) ; Les fantaisies généalogiques des princes de Reuss (G. Rouayroux) ; Conseil supérieur de l'Instruction publique ; Dates des examens et concours en 1914. — Bibliographie ; Revues et périodiques ; Chronique ; Nouvelles, Variétés.

— n° 4, avril : A. Miquelard, Hauptmann et la Grèce, II. — Aug. Léger, Notes sur la découverte de la Guyane de Raleigh. — P. Roques, La possession d'une langue vivante est-elle un art ou une science. — M. Duproix, Quelques sonnets adaptés de l'anglais. — Notes et documents ; La situation politique en Irlande ; Les épreuves de français au certificat primaire ; Standard English and its varieties ; Le dernier livre de M. Payot (G. C.). — Bibliographie, revue des périodiques français et étrangers, chronique universitaire, nouvelles de partout, variétés.

Literarisches Zentralblatt, n° 11 : Wendt, Die Apostelgesch. — Lang, Zwingli und Calvin. — Ressel, Das Archiv der Bäckereigenossenschaft in Wien. — H. Sieveking, G.-H. Sieveking. — Montelius, Die Vorklassische Chronologie Italiens. — Rebensburg, Das deutsche Dorf, Süddeutschland. — Catalogue, Library at Bankipore, III. Persian poetry, p. Muqtadir. — Herzog, Die Umschrift der älteren griech. Literatur in das ionische Alphabet. — Gercke, Die Entstehung der Aeneis. — Lüdemann, Straksperes Verw. von parallelismus ; Anna Kerrl, Die metr. Unterschiede von King John und Julius Caesar ; Bock, Walter Pater's Einfluss auf Oscar Wilde. — Lewy, Zur Sprache des alten Gœthe. — Randall-Maciver and Woolley, Buhen. — Menadier, Die Münzen und das Münzwesen bei den Scriptores Historiae Augustae. — R. Wagner, Gesamm. Schriften und Dichtungen. — Kvacala, Comenius.

— n° 12 : Hœnnicke, Die Apostelgeschichte, erklärt. — Dahlke, Buddhismus als Weltanschauung ; Die Bedeut. des Buddhismus für unsere Zeit. — Bidez, Vie de Porphyre. — Kant, ges. Schriften. VIII. — Bury, The imperial administrative system in the IX century. — Dauch, Die Bischofstadt als Residenz der geistl. Fürsten. — Heldmann, Fürsten = und Feldherrenbriefe aus der Zeit des dreissigjähr. Krieges. — Mem. des Ascher Levy aus Reichshoffen, p. Ginsburger. — Zingeler, Katharina Fürstin von Hohenzollern, die Stifterin von Beuron. — Trierenberg, Togo. — A. Hillebrand, Lieder der Rgveda. — Bucolici graeci, p. Koennecke. — Pierquin, Beowulf. — Hertz, Crespel, Gœthes Jugendfreund. — Rosenfeld, Gottfried Keller. — Jeremias, Handbuch der altorientalischen Geisteskultur

— n° 13 : Der Hebräerbrief, erkl. v. Windisch. — Asdourian, Armenien und Rom, 199-428. — Urk. der Stadt Stuttgart, p. Rapp. — Rachfahl, Kaiser und Reich, 1888-1913 ; Massow, Die deutsche innere Politik unter Kaiser Wilhelm II. — Al-Hidaja.., des Bachja, p. Yahuda. — Brunner, Der mittelengl. Versroman über Richard Löwenherz. — Schulz, Deutsches Fremdwörterbuch, I. — Uhl, Winiliod, II. — Mit Gœthe durch die Schweiz. — Friedli, Bärndütsch als Spiegel bernischen Volkstums. — Schwabe, Das Gelehrtenschulwesen Kursachsens bis 1580.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, VIe

DOCUMENTS PRÉSARGONIQUES

PUBLIÉS PAR

LE COLONEL ALLOTTE DE LA FUYE
A VERSAILLES, 2, RUE D'ANJOU

Vient de paraitre :

FASCICULE II (2e partie)

35 planches (de LXXX à CXX)

Par suite de nouvelles acquisitions la collection du colonel Allotte de la Fuye a été notablement augmentée; au lieu des 450 documents indiqués dans le prospectus de la publication elle en contient actuellement plus de 650, ce qui nécessitera la publication d'un fascicule supplémentaire qui paraîtra dans le courant de l'année 1914.

Ce fascicule ne sera pas vendu séparément, il sera réservé aux seuls souscripteurs de l'ouvrage complet qui en feront la demande. Il comprendra en majeure partie des documents métrologiques du plus haut intérêt.

Le prix en est fixé à 24 francs

pour nos souscripteurs.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 17 Quarante-huitième année. 25 avril 1914.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

PÉRIODIQUES

Deutsche Literaturzeitung, n° 14 : Otto SCHRADER, Die Herkunft der Germanen. — ZEDLER, Die Mainzer Ablassbriefe der Jahre 1454 und 1455. — CIRILLI, Les prêtres danseurs de Rome. — GÄRTNER, Komposition und Wortwahl des Buches der Weisheit. — SCHERMANN, Ægyptische Abendmahlsliturgien des ersten Jahrhunderts. — GILSON, La liberté chez Descartes et la théologie. — Kants kleinere Schriften zur Naturphilosophie. 2. Aufl. Hgb. von O. Buek. 1. — KANT, Beobachtungen über das Gefühl des Schönen und Erhabenen (1764). Hgb. von Pieper. — PATZOLD, Deutsche Nationalerziehung in der Volksschule. — ERMAN, Die Hieroglyphen. — HOLZHEY, Übungsbuch zum Hebraischen. — FRIESE, De praepositionum et pronominum usu qui est in titulis africanis latinis. — THUMSER, Griechische Chrestomathie. 3. — — LŒWE, Germanische Pflanzennamen. — TIEDGE, Schillers Lehre über das Schöne. — BOLZE, Schillers philosophische Begründung der Asthetik der Tragödie. — Schillers Anthologie-Gedichte. Hgb. von Stammler. — HEYNEN, Der Sonnenwirt von Hermann Kurz. — KERRL, Die metrischen Unterschiede von Shakespeares King John und Julius Caesar. — ROCHEBLAVE, La vie d'un héros, Agrippa d'Aubigné. — CUMONT, Catalogue des sculptures et inscriptions antiques (Monuments lapidaires). — PALMAROCCHI, L'Abbazia di Monte-cassino e la conquista normanna. — PASTOR, Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters. VI. — GŒTZ-BERNSTEIN, La diplomatie de la Gironde. Jacques-Pierre Brissot. — RODES, La Chine et le mouvement constitutionnel. — Fünf Wochen im Osten der Vereinigten Staaten und Kanadas. — TISCHER, Der Kampf im deutschen Baugewerbe 1910.

Literarisches Zentralblatt, n° 14 : OTTLEY, The rule of live and love. — SEEBERG, Der Brief an die Hebraer. — RAMBAUD, Etudes sur l'histoire byzantine. — FROST, Die Ahnenproben der Mainzer Domherren. — HERRMANN, Der Aufstieg Napoleons. — H. SCHMIDT, F. J. Stahl und die deutsche Nationalsatatsidee. — SCHELTEMA, Monumental Java. — FRENSDORFF, Gustav Planck. — KERESTEDJIAN, Quelques matériaux pour un Dict. étym. de la langue turque. — Marci Antonini imper. in semet ipsum libri XII, p. SCHENKL. — CLEMEN, Studien zu Melanchtons Reden u. Gedichten. — HANSSEN, Gramatica historica de la lengua castellana. — NOREEN, Gesch. der nord. Sprachen, 3e éd. — Lübkers Reallexikon des klassischen Altertums, 8e ed. p. GEFFCKEN und ZIEBARTH.

Revue Sémitique, janvier 1914. — *Sommaire* : J. Halévy, Recherches bibliques. Le livre d'Isaïe. — J. Halévy, La Transfiguration de Jésus. — J. Halévy, Notes de grammaire sumérienne (Les innovations de MM. Witzel). — La postposition A-GE-ES. — Réminiscences castillanes. — Glanures hébraïques. — Les témoignages védiques sur l'âge de Véda. — Supplément. — M. Friedrich Delitzsch et la question sumérienne. — Bibliographie.

MÉMOIRES
DE LA
Mission scientifique de Perse

DÉLÉGATION EN PERSE

Tome XIII. Céramique peinte de Suse et petits monuments de l'époque archaïque, par Edm. Pottier, de l'Institut, J. de Morgan, R. de Mecquenem. In-4, 212 fig. et 14 planches.......... 50 »

MISSION ARCHÉOLOGIQUE DE SUSIANE

Tome XIV. Textes élamites-sémitiques. 5ᵉ série, par V. Scheil. In-4, 11 planches.. 40 »

Inscriptions du roi Manistusu, des patésis Tis-sub, Enammuné. — Statue et statuette de Karibu Sa-Susinak. — Inscriptions d'Assaraddon, roi d'Assyrie. — Tablette de présages. — Tablettes de comptabilité, etc.

Les Tomes I-XIV pris ensemble. Net...................... 600 »

Tome XV. Textes proto-élamites, par V. Scheil. In-4, planches. (Sous presse).

MISSION A BENDER-BOUCHIR
Par **Maurice PÉZARD**

Un volume in-4, 13 planches. (Sous presse).

ANNALES D'HISTOIRE NATURELLE DE LA DÉLÉGATION

Tome I. Paléontologie. Fasc. I. — J. de Morgan. Préface. — F. Priem. Poissons fossiles de Perse. — R. de Mecquenem. Etude du gisement des vertébrés de Maragha. In-4, fig., 9 héliogravures et 3 cartes géologiques.................................... 15 »

— Fascicule II.— R. de Mecquenem. Contribution à l'étude du gisement des vertébrés de Maragha (fin). In-4, 5 héliogravures.. 7 50

Tome II. Fasc. I. Insectes névroptères, hémiptères, coléoptères, etc. Publié sous la direction de M. E. L. Bouvier, de l'Institut. In-4, fig. et héliogravure en couleurs.......................... 10 »

— Le même, avec héliogravure en noir.................. 8 »

— Fasc. II. Papillons. F. Le Cerf. Contribution à la faune lépidoptérologique (Rhopalocères). In-4, fig., carte et 2 planches dont une en couleurs.. 10 »

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 18 Quarante-huitième année. 2 mai 1914.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

PÉRIODIQUES HONGROIS, 1913.

Akadémiai Értesito, nº 1 : Lang, L'art crétois et l'art grec. — Tuzson, Compte rendu d'un voyage en Russie. — Csaszar, L'influence de la poésie allemande sur la littérature hongroise au xviiie siècle. — Vacy, Les œuvres originales de Kazinczy. — Nº 2 : Fraknoi, L'ordre de succession au trône des Arpad. — J. Schmidt, Le génitif celto-italique en i. — Darko, Les nouveaux manuscrits de Laonikos Chalkondyles. — Nº 3 : Némethy, Nouveau commentaire d'Ovide. — Hegedüs, Les poésies religieuses de Jean Pannonius. — M. Wertner, La vie de Toldi. — Nº 4 : Bernath, Défense et illustration de la démocratie. — S. Gergely, La correspondance de Michel Teleki. — M. Wertner, Quand mourut Morosini Thomasina. — Nº 5 : Compte rendu des travaux de l'Académie de 1912. — Nºs 6-7 : Ferdinandy, La succession du trône des Arpad. — Marki, Une ligue rousso-hongrois en 1707. — Vacy, La vie de Tompa. — Nºs 8-9 : Gyalokay, L'armée de Transylvanie au moment de l'invasion russe en 1849. — Csaszar, La première rédaction du Bank ban. — Nº 10 : Berzeviczy, La politique d'Eötvös. — G. Heinrich, Eötvös et l'Académie hongroise. — Hegedus, En mémoire d'Eötvös. — Kozma, Eötvös poète. — Nº 11 : Pauler, En mémoire de Jean Hetényi, philosophe hongrois. — Mahler, La religion des Egyptiens. — Ferenci, Discours inédit du comte Széchenyi. — Heinlen, Lettres de Mme la baronne Michel Josika. — Nº 12 : Papay, Les chants héroïques astiaques du recueil de Reguly. — Csanki, La géographie historique de l'époque des Hunyadi.

Ungarische Rundschau. — L'Ungarische Rundschau est une revue hongroise, rédigée en allemand. Elle parait quatre fois par an sous la direction de M. Gustave Heinrich, secrétaire général de l'Académie hongroise, soutenu par le concours de MM. Victor Concha, Frédéric Riedl, Louis Thallocy. La revue embrasse l'histoire et les sciences sociales tant qu'elles concernent la Hongrie ; elle s'occupe tout particulièrement des rapports entre la Hongrie et l'Allemagne. Parmi les articles de 1913 nous remarquons : Nº 1 : Etienne Tisza, Au seuil de la réforme électorale. — Berzeviczy, Paul de Szinyei-Merse. — Wertner, Qui était Bavarin prince de Bavière ? — Kenczler, Le portrait dans la peinture des Pays-Bas au xvie siècle. — Csanki, Le roi Matthias. — Kont †, Petöfi en France. — Matlekovics, La communauté douanière entre l'Autriche et la Hongrie. — Gragger, Lenau et la langue hongroise. — Rubinyi, Le problème de la langue internationale. — Lenhossék, En mémoire de Aurél Török (1842-1912). — Pecz, La langue littéraire des Grecs d'aujourd'hui — Trocsanyi, Qui fut considéré en Hongrie au xvie siècle comme l'inventeur de l'imprimerie ? — Z. Trocsanyi, L'influence culturelle de la Hongrie sur la Roumanie au xvie et au xviie siècle. — **Contribution à la littérature allemande**. — Bayer, Les comédies de Bauernfeld en Hongrie. — Gragger, Une lettre inédite de Wieland de 1777. — Peisner, Le commencement de la censure en Hongrie. — Bayer, Le séjour d'un peintre allemand à Pest en 1820. — Nº 2 : Vargha, Les résultats du recensement en Hongrie de 1911. — Berzevicy, Voyage en Grèce. — Csanki, Matthias, roi de Hongrie. — Bertha †, Zinyi le poète. — Darko, Les derniers historiens de Byzance. — Szegh, Les frontières d'Albanie. — Weber, La fable de la veuve infidèle en Hongrie. — Zavodszky, Le comte Émeric Thurzo, recteur de l'Université de Wittenberg. — Gragger, Les certificats d'école de Lenau. — Bayer, La première rédaction de Faust en Hongrie. — Nº 3 : Fraknoi, Le

mariage de Louis le Grand, roi de Hongrie. — FORSTER, Le tombeau de la reine Giselle à Passau. — ANGYAL, Les préparations diplomatiques de la bataille de Varna. — HELLER, La légende de l'épée de Dieu. — HEGEDÜS, Les sources grecques des deux derniers sonnets de Shakespeare. — BARABAS, Petöfi un phénomène de la nature. — LEFFLER, Petöfi en Suède. — MARKI, Les Touraniens dans l'histoire de l'Asie. — BLEYER, Frédéric Schlegel au « Bundestag » de Francfort. — HEINRICH, La Hongrie dans la littérature mondiale. — WEBER, La fiancée de Körner. — HEINLEIN, Les plus anciens imprimés en Hongrie. — RAC, Le comte Teleki et Jean-Jacques Rousseau. — BAYER, Calderon en Hongrie au XVIIIe siècle. — GRAGGER, La maison de Lenau à Buda. — SAS, Julie Charpentier en Hongrie. — N° 4 : WERTHEIMER, Contributions à l'histoire des vieux conservateurs en Hongrie. — BERZEVICZY, Voyage en Grèce. — KASSOWITZ, Recueil des sources de l'histoire d'Albanie au moyen âge. — THIENEMANN, Lettres de l'époque de Gœthe. — PEISNER, Le comte Széchényi au Völkerschlacht. — ZAVODSZKY, Les Hédervary en prison en Allemagne. — HENLEIN, Recherches sur la bulle de Sylvester II. — MOLNAR, Les sources de l'histoire de Transylvanie. — BAYER, Le théâtre de Heinrich Beck en Hongrie. — LABAN, Schleifer et Lenau. — FOGEL, Bohuslav Lubkovic de Hasisten parmi les humanistes hongrois.

Nyelvtudomanyi Kozlemények. (Publications linguistiques) N° 1-2 : (1913). — SZINNYEI, Contribution à l'histoire des voyelles hongroises. — PAASONEN, Les anciens mots turcs de la langue hongroise. — G. J. RAMSTEDT, Une soi-disant loi phonétique dans la langue turco-mongole. — NÉMETH, Les sons *a* dans la langue tchouvache. — FOKOS, Choix de poésies syriennes. — PANITY, Les radicaux *v* qui prennent *sz*, dans l'ancienne langue. — N° 3 : RAMSTEDT, Le son *n* dans le mongol et dans le turc. — MELICH, Quelques anciennes expressions judiciaires hongroises. — NAGY, Les adverbes dans l'ostiak. — GYOMLAY, La théorie des temps. — HORGER, La morphologie de quelques suffixes déterminatifs. — KRÄUTER, Les verbes en *v*. — MELICH, Contribution à la littérature de lexicologie hongroise. — K. P., Y a-t-il des mots dalmates dans la langue hongroise ? — N° 4 : BEKE, Les mots composés dans la langue finno-ongrienne. — NAGY, Les adverbes dans la langue ostiak. — Armin Vambéry.

Irodalomtorténeti Kozlemények (Publications d'histoire littéraire), 1913. — N° 1 : REXA, Les débuts de Petöfi au théâtre. — HARMOS, La poésie de Csokonay. — DÉZSI, Les anciens recueils de vers hongrois. — FOTI, La légende de Góg et de Magóg. — SZIGETVARI, Pierre Bód poète. — KOVACS, Les éléments classiques de la poésie lyrique hongroise au XVIIIe siècle. — N° 2-3 : HARMOS, Le Bankban de Katona. — GRAGGER, Etudes littéraires. — ECKHARDT, Les modèles littéraires de Balassa. — N° 4 : TROSTLER, L'origine allemande de la « Recette très utile et très noble ». — GRAGGER, Études littéraires. — ECKHARDT, Les modèles littéraires de Balassa. — HARMOS, La bibliographie des livres des « Sabbathistes ». — SIMONFI, L'origine du mot : la littérature.

Irodalomtorténet (Histoire de la littérature) 1913. — N° 1 : SZASZ, Les lettres de Paul Gyulai. — MARÓT, Contributions à la question Petöfi. — TOLNAI, Les sources anglaises et écossaises des ballades de Jean Arany. — GÖNCY, La comédie de Csokonay. — HARSANYI, Les anciens programmes de théâtre hongrois. — FRIDREICH, Notice contemporaine sur la mort de Zrinyi. — CZOBEL, Heltai contre Martinuzzi. — HAJNOCY, Note sur la vie de Jean Sylvester. — N° 2 : BAYER,

Faust sur le théâtre hongrois. — MARÓT, Contributions à la question Petőfi. — LAMBERT, Le manuscrit Erdy. — BORBÉLY, Pierre Juhasz-Méliusz. — KALMANY, Chanson populaire de l'époque turque. — FEST, Le héros hongrois Gábor de Byron. — N° 3 : ZSIGMOND, Walter Scott et le baron Jósika. — KRISTÓF, Széchenyi et Madàch. — BALASSA, Discussions unitaires au XVIe siècle. — TOLNAI, La mort de Buda. — Les loups dans la légende de Toldi. — GARDONYI, Vas Gereben et la langue hongroise. — ROZNYÓ, Le roman Etelka de Dugonics. — N° 4 : NÉGYESSY, Discours d'ouverture. — BEŐTHY, Le Zrinyiàsz. — ZSIGMOND, Scott et Jósika. — N° 5 : DÉZSI, Une nouvelle de Boccace en vers hongrois perdue au XVIe siècle. — KIRALY, Les lettres de Mikes. — SZINNYEI, Les croquis humoristiques de Josika. — KARDOS, Jean Arany et son œuvre Etienne le Bonhomme. — ELEK, Philip Sidney et les épopées hongroises. — HARSANYI, Les traductions inconnues de Kazincy. — N° 6-7. RUBINYI, Sylvester et Donatus. — BORBÉLY, Le théâtre aux collèges unitaires au XVIe siècle. — VÉRTESSY, Le théâtre de Charles Szàsz. — PAPP, Le portrait de Pierre Méliusz. — BELLAAGH, La proclamation de Napoléon aux Hongrois. — GYÖNGYÖSY, Le mariage de Mikszath. — N° 8 : RIEDL, Les ballades Kourouces. — BORBÉLY, Les discussions unitaires. — VASUL, La traduction roumaine d'une chanson hongroise au XVIe siècle. — N° 9-10 : HEGEDUS, Le plus ancien vers latin sur la Hongrie. — PAIS, Les débuts du baron Kemény. — FARKAS, La trahison de Balassa. — BENEDEK, Theodora, reine de Hongrie. — SZIGETVARI, La cigogne captive. — Table analytique des noms et des matières.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 19 Quarante-huitième année. 9 mai 1914.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

PERIODIQUES

Revue bleue, 11 avril 1914 : FAGUET, Le sentiment de la nature dans Horace. — P. BEAUREGARD, La réforme des bourses de commerce. — PELADAN, A. Mistral. — P. FLAT, L'agonie. — F. COUSSY, La sœur du pot des philosophes. — A. FONTAINE, L'esthétique janséniste de Philippe et de J.-B. de Champaigne. — L. MAURY, Leonid Andréief. — Firmin Roz, Théâtres. — Léo LARGUIER, La vie en bleu. — Jacques LUX, Chronique de l'étranger.

— 18 avril : Benjamin CONSTANT, Lettres inédites, publiées par M. Louis Thomas — *** Questions militaires ; à propos d'une polémique de presse ; l'effort militaire russe. — Paul FLAT, M. Etienne Lamy — A. DUBOSCQ, Coup d'œil sur la Hollande. — Lucien MAURY, Un comédien d'autrefois. — Firmin Roz, Théâtres. — Jacques LUX, Chronique des livres.

— 25 avril : Jules GAUTIER, Réflexions sur le droit à l'institution. — Benjamin CONSTANT, Lettres inédites, publiées par M. Louis Thomas. — L. CONS, Le problème du ve livre de Pantagruel, le continuateur. — G.-L. JARAY, Un monastère musulman d'Albanie. — L. MAURY, Romans et nouvelles. — Léo LARGUIER, La vie en bleu, l'exil. — Jacques LUX, Chronique de l'étranger.

Revue des sciences politiques, mars-avril 1914 : Jacques BARTH, Les incidents de Saverne. — Pierre CHASLES, Le néo-slavisme et les relations russo-polonaises. — Maurice COURANT, Russes, Kalmouks et Mantchous, à propos de travaux récents. — ***, La crise du caoutchouc et les colonies françaises. — H.-R. SAVARY, L'état financier de la Turquie. — O. FESTY, Chronique des questions ouvrières (1913). — Comptes rendus critiques. — Analyses. — Ouvrages envoyés à la rédaction. — Mouvement des Périodiques (janvier-février 1914).

Deutsche Literaturzeitung, n° 15 : GELZER, Otto Hirschfelds Kleine Schriften. — MÜSEBECK, Ernst Moritz Arndt. I. — Verlagskatalog von Friedr. Vieweg et Sohn in Braunschweig 1786-1911. — SCHENCKE, Die Chokma (Sophia) in der jüdischen Hypostasenspekulation. — HARNACK, Ist die Rede des Paulus in Athen ein ursprünglicher Bestandteil der Apostelgeschichte ? ; Judentum und Judenchristentum in Justins Dialog mit Trypho. — DUSSAUZE, Les Règles esthétiques et les Lois du sentiment. — LHOTZKY, Vom Ich und vom Du. — RAUH, Deutsche Dichtung. — SACHSE, Die preussischen Volks- und Mittelschulen. — KING, Catalogue of the Cuneiform Tablets in the Kouyunjik Collections of the British Museum. Supplement. — JACKSON and YOHANNAN, A Catalogue of the Collection of Persian Manuscripts. — WRIGHT, Comparative grammar of the Greek Language. — GREBE, Studia Catulliana. — ENDERS, Friedrich Schlegel. — STREISSLE, Personifikation und poetische Beseelung bei Scott und Burns. — LOMMATZSCH, Ein italienisches Novellenbuch des Quattrocento. — Weissgrundige attische Lekythen, nach Furtwänglers Auswahl bearb. von Riezler, mit Beiträgen von Hackl. — SPIELMANN, Arier und Mongolen. 2. Aufl. — BRUNNER, Geschichte der Residenzstadt Cassel 913-1913. — PFLUGK-HARTTUNG, Das Befreiungsjahr 1813. — Urkunden der Deutschen Erhebung. Hgb. von Fr. Schulze. — GELBER, Auf griechischer Erde. — NIKOLAIDES, Griechenlands Anteil an den Balkankriegen 1912-13. — KUTSCHBACH, Die Serben im

Balkankrieg 1912-13 und im Kriege gegen die Bulgaren. — NOVAKOVIC, Die Wiedergeburt des serbischen Staates (1804-1913). Uebs von G. Grassl. — MILLER, The Ottoman Empire, 1801-1914. — LUKACH, The Fringe of the East. — ANDREAS, Geschichte der badischen Verwaltungsorganisation und Verfassung in den Jahren 1802-1818. — FINKELNBURG, Die Bestraften in Deutschland.

— n° 16 : SCHMARSOW, Pro Domo eines Kunst-historikers. I. — Fügung und Führung, Ein Briefwechsel mit Alban Stolz. Hgb. von J. Mayer. — KLIEBERT, Gesamtregister über die Bände I-XXV des Archivs des öffentlichen Rechts. — SWINDLER, Cretan Elements in the Cults and Ritual of Apollo. — LICHTENSTEIN, Commentar zum Matthäus-Evangelium. Hgb. von Laible und Levertoff. — OULMONT, Le Verger, le Temple, la Cellule. — LOCKES Versuch über den menschlichen Verstand. Uebs. von Winckler. — SCHELLING. Die Weltalter. Hgb. von Kuhlenbeck. — TRAPPS, Versuch einer Pädagogik, einer systematischen Darstellung der Ziele und Bestrebungen des Philanthropismus bis zum Jahre 1780. Hgb. von Fritzsch. — COHEN, Le parler arabe des Juifs d'Alger. — ZIMMERMANN, Die Quellen der Mahanarayana-Upanisad und das Verhältnis der verschiedenen Rezensionen zueinander. — CLEMENS ALEXANDRINUS, Quis dives salvetur. Hgb. von O. Stählin. — GABRIELSSON, Ueber die Quellen des Clemens Alexandrinus. II. LEWIN, Friedrich Hebbel. — SCHUDER, Friedrich Hebbel. — FARINELLI, Hebbel e i suoi drammi. — LAHNSTEIN, Das Problem der Tragik in Hebbels Frühzeit. — Ethik und Mystik in Hebbels Weltanschauung. — BRUNS, Friedrich Hebbel und Otto Ludwig. — SPIESS, Hebbels Herodes und Mariamne. — WALLBERG, Hebbels Stil in seinen ersten Tragödien Judith und Genoveva. — GUBELMANN, Studies in the lyric poems of Friedrich Hebbel. — NEWPORT, Woman in the thought and work of Friedrich Hebbel. — Prinzipienfragen der romanischen Sprachwissenschaft. Wilhelm Meyer-Lübke gewidmet. — Bohn's Popular Library. N°s 42-60. — KRÜGER, Grundsätze und Anschauungen bei den Erhebungen der deutschen Könige 911-1056. — MEUSEL, Edmund Burke und die französische Revolution. — E. von MELLENTHIN, Briefe einer freiwilligen Krankenpflegerin aus den Kriegen 1864, 1866, 1870. — SCHWÖBEL, Die Landesnatur Palästinas I. — PROCKSCH, Die Völker Altpalästinas. — GRÜNFELD, Die japananische Auswanderung. — HAINISCH, Die Mutter. — REHM, Die standesherrliche Schiedsgerichtsbarkeit.

Literarisches Zentrablatt, n° 15-16 : IMEND, Die Erzählung des Hexateuch. — FUNK, Loyola. — MULERT, Paul de Lagarde. — LEHMANN, Kierkegaard. — HASSE, Nikolaus von Kues. — HESELE, Petrarca. — HERZOG, Emerson. — OSTERTAG, Friedrich der Grosse. — DREWS, Geschichte des Monismus im Altertum. — LIEBENAU, Murner. — Briefmappe, Reform. Studien und Texte. — Die Pragmatische Sanktion, p. TURBA. — Deutschland unter Kaiser Wilhelm II. — Quellensammlung p. LAMBECK, — BRYEE. South America. — OLDENBERG, Rigveda — ROTHE, Die Odyssee als Dichtung. — H. MAYER. Prodikos von Keos. — SCHELENZ, Shakspeare und sein Wissen auf den Gebieten der Arznei und Volkskunde. — Clemens BRENTANO, Nachtwachen von Bonaventura. — KRÜGER, Gesch. der niederdeutschen oder plattdeutschen Literatur. — RATHGENS, Die Kirche J. Maria im Kapitol zu Köln.

LE PUY EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 20 Quarante-huitième année. 16 mai 1914.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

PÉRIODIQUES

Bulletin hispanique, n° 2 : A. Morel-Fatio, A propos de la correspondance diplomatique de D. Diego Hurtado de Mendoza. — S. Griswold Morley, El uso de las combinaciones métricas en las comedias de Tirso de Molina. — C. Pérez Pastor, Nuevos datos acerca del histrionismo español en los siglos xvi y xvii (suite). — Variétés : sur le vocalisme castillan. A propos des découvertes de M. Colton, Oiva Joh. Tallgren, — Congrès d'art chrétien en Catalogne, R. d'Alós, — L'œuvre historique de M. Carlos-A. Villanueva, J. Humbert, — *Universités et enseignement* : Institut français en Espagne (Union des Etudiants français et espagnols), — Junta para ampliación de estudios (cours de vacances), — Diplôme d'études supérieures, E. Mérimée, — Programmes des auteurs de licence d'espagnol, p. 252. — *Bibliographie* : J.-R. Mélida, Excavaciones de Numancia (P. Paris), — E. Prestage et Perdro d'Azevedo, Registo da Freguesia de Santa Cruz do Castello (G. Cirot), — Ginés Pérez de Hita, Guerras civiles de Granada, 1ª parte publicada par Paula Blanchard-Demouge (E. Mérimée), — Fr. Pallerola y Gabriel, El principado de Andorra, J.-A. Brutails, — *Chronique* (Oiva Tallgren, Labra, Urquijo, González Aurioles, Ocaña).

Correspondance historique et archéologique, n° 1, janvier-février-mars : Etat des inventaires des archives départementales, communales et hospitalières (supplément 1900-1913). — Comte de Saint-Pol, Extraits de la correspondance d'une famille noble de province pendant le xviiie siècle (suite). — Louis Caillet, Une rixe à Lyon en 1635. — Lucien Gillet, Nomenclature des ouvrages de peinture, sculpture, architecture, gravure, lithographie se rapportant à l'histoire de Paris et qui ont été exposés depuis l'année 1673 jusqu'à nos jours, dressée d'après les livrets officiels (suite).

Deutsche literaturzeitung, n° 17 : Schmarsow, Pro domo eines Kunsthistorikers (fin). — Schück, Studien über Johannes von Müller. — Stammer, Der Aesthetizismus Schleiermachers in Theorie und Praxis, während der Jahre 1796-1802. — Wüchner, Frohschammers Stellung zum Theismus. — Reiner, Philosophisches Wörterbuch. — Frz. Brentano, Aristoteles und seine Weltanschauung ; Aristoteles Lehre vom Ursprung des menschlichen Geistes. — Geyer, Sturm und Drang in der Aufsatzlehre. — Zeitschrift für ägypgtische Sprache und Altertumskunde, hgb. von Steindorff. 51. Bd. — N. Schneider, De verbi in lingua latina collocatione. — Haile, The clown in Greek literature after Aristophanes. — Pogatscher, Zur Entstehungsgeschichte des mittelhochdeutschen Gedichtes vom König Rother. — Halm, Matthias Abele. — The earl of Lytton, The life of Edward Bulwer, first Lord Lytton. — Bibliotheca Romanica, 193-204. — Dehio, Handbuch der deutschen Kunstdenkmäler. 1. Bd. 2. Aufl. — J.-F. Wollf, Theater. — Vitense, Mecklenburgische Geschichte. — Oesterreichische Staatsverträge. England, bearb. von A. Fr. Pribram. 2. Bd. — Cartellieri, Weimar und Jena in der Zeit der deutschen Not und Erhebung, 1806-1813. — Endres, Moltke. — Krebs, Länderkunde der österreichischen Alpen. Badische Heimat. 1. Jahrg., Heft 1. — Palante, Les Antinomies entre l'Individu et la Société. — Kalb, Wegweiser in die römische Rechtssprache. — Bensande, L'Astronomie nautique au Portugal à l'époque des grandes découvertes.

Le Puy-en-Velay. — Imp. Peyriller, Rouchon et Gamon, boulevard Carnot, 23.

N° 21 Quarante-huitième année. 23 mai 1914.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

PERIODIQUES

Feuilles d'histoire, n° 5, 1er mai : Marcel Marion, La Révolution et l'alcoolisme. — Rodolphe Reuss, août 1793. Le Bas-Rhin à la veille de l'invasion, II. — M. Furcy-Raynaud, Un marin de l'an II. — Gabriel Vauthier, Le personnel des écoles centrales, II. — Paul Holzhausen, Davout à Hambourg, IV (traduit par le commandant breveté Minart). — Eugène Welvert, Alexandre Lameth, préfet de l'Empire. — Marc Citoleux, Vigny et l'Angleterre, V. — *Réponses* : Le général Morin ; Saint-Ours ; Il est dans l'affaire ; Quelques arpents de neige ; Bichette et Guichette, Les plus beaux vers de Boileau ; La ville de Corinne ; Un coup de fesse ; Un distique contre les Anglais ; Alphonse Daudet et Napoléon ; L'Empereur des Alpes ; Tout ces Et sont Mazarins ; Le général des Farines ; Ferdinandus Dindonus ; Le grand fleuve passera sur tout cela; Robert Gordon ; Un gouffre qui attire ; Une harpe enfermée ; Le Jean-Jacques Rousseau des femmes ; Lunettes bleues; Malherbe et Sully ; Marie-Antoinette au Temple ; Le marquis de la République ; Monnet a Flessingue ; Phaéton est tombé ; J'ai imaginé un plaisir ; Pombal ; La Révolution n'a rougi de rien ; Reynier au service de Naples ; Sainte-Beuve et le duc de Berry ; Saint-Faust ; Un beau songe ; Sopransi ; Mme de Verdelin ; Une poésie du général Lyautey.

Revue bleue, 2 mai : Alfred de Musset, La quittance du diable (pièce en trois tableaux, mêlée de chant). — P. Vidal de La Blache, L'esprit géographique. — E. Lémonon, Le Home rule et l'armée anglaise. — A. Primot, Magnétisme et hypnotisme. — Jacques Lux, Chronique des livres.

Revue de l'enseignement des langues vivantes, mai, n° 5 : Ch. Veillet-Lavallée, Les aptitudes phonétiques de nos élèves. — A. Tibal, Le style de Feuerbach. — Aug. Leger, Notes sur la découverte de la Guyane de Raleigh, II. — Notes et documents : Modern Language Association, assemblée générale; Native or foreign professors; La phonétique et les colonies. — Bibliographie, périodiques, chronique, nouvelles, variétés.

Revue germanique, n° 3, mai-juin : G. Brockstedt, L'origine française des épopées populaires du moyen-haut-allemand. — H. Potez, L'œuvre critique de sir Walter Raleigh. — *Notes et documents* : Autour de Gœthe et de Carlyle (J.-M. Carré) ; Le fils et le mariage de Robert Greene (R. Pruvost). — Revues annuelles : Le théâtre anglais (H. Ruyssen). — Le mouvement littéraire hollandais en 1913 (J. Lhoneux). — Comptes rendus critiques; Bulletin ; Bibliographie ; Revue des revues ; Chronique.

Revue historique, mai-juin 1914 : P. Gaffarel, Les lettres de cachet en Provence dans les dernières années de l'ancien régime. — L. Halphen, La renaissance de l'histoire ancienne en France au milieu du XIXe siècle. — A. de Boüard, La suzeraineté du pape sur Rome aux XIIIe et XIVe siècles. — *Bulletin historique :* Histoire de France. Epoques franque et des Capétiens directs, par L. Halphen. — Histoire de l'Eglise ; moyen âge, par E. Jordan. — Histoire de France, de 1660 à 1789, 1re partie, par G. Pagès. — *Comptes rendus cri-*

tiques : Galabert, Album de paléographie et de diplomatique. — Miret y Sans, Les cases de Templers y Hospitalers en Catalunya ; Beer, The old colonial system, 1660-1754, I ; Casanova, Corresp. avec Opiz, p. Khol et Pick ; Dimier, Hist. de Savoie ; Dufayard, Hist. de Savoie ; Friedjung, Oesterreich, 1848-1860, II, 1 ; Gooch, History and historians in the XIX century ; Barth, Bibliographie der Schweizer Geschichte, I ; Mnémon, L'origine des Poniatowski.

Deutsche Literaturzeitung, n° 18 : Die Bologneser Vorarbeiten für eine Geschichte der dortigen Universität. — Hamann, Emilie Ringseis. — Kohut, König Maximilian II. von Bayern und Schelling. — J. de Ghellinch, Le mouvement théologique du xiie siècle. — Wernle, Evangelisches Christentum in der Gegenwart. — Mac Kinnon, Eine Geschichte der modernen Freiheit. Uebs. von H. Wilmanns. Bd. I. — Ziebarth, Aus dem griechischen Schulwesen, 2 Aufl. — Sethe, Sarapis. — Larfeld, Griechische Epigraphik. — König Oedipus, Tragödie von Seneca. Eingeleit. u. erkl. von M. Naechster. — W. Jaffé, Alexander Baumann. — Van Ginneken, Handboek der Nederlandsche Taal. Deel I. — Lommatzsch, Gautier de Coincy als Satiriker. — M.-A. Stein, Ruins of Desert Cathay. — Sadée, Römer und Germanen. — Luschin von Ebengreuth, Die Verfassung und Verwaltung Europas in Mittelalter und Neuzeit. I. — Zingeler, Karl Anton von Hohenzollern. — Kissling, Geschichte des Kulturkampfes im Deutschen Reiche. 2. — Besnier, Lexique de géographie ancienne. — Benary, Der Sport als Individual- und Sozial-Erscheinung. — Fehr, Die Rechtsstellung der Frau und der Kinder in den Weistümern.

Le Puy-en-Velay. — Imp. Peyriller, Rouchon et Gamon, boulevard Carnot, 23.

N° 22 Quarante-huitième année. 30 mai 1914.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Revue bleue, 9 mai : Alfred de Musset, La quittance du diable. — Viscount ESHER, La guerre et la paix, quelques facteurs nouveaux de la politique internationale. — L. VILLAT, Une colonie grecque en territoire français, le village de Cargèse en Corse. — Léon ROSENTHAL, Le paysage romantique. — Paul GAULTIER, Le romantisme de Schopenhauer. — Lucien MAURY, De l'Allemagne. — Firmin Roz, Théâtres. — Jacques LUX, Chronique de l'étranger.

Deutsche Literaturzeitung, n° 19 : Rudolf UNGER, Simmels « Goethe ». — Essays and Studies presented to William Ridgeway on his 60 th birthday, ed. by. Quiggin. — CLEMEN, Der Einfluss der Mysterienreligionen auf das älteste Christentum. — Armenische Irenäusfragmente. Hgb. von H. Jordan. — GREDT, Elementa philosophiae aristotelico thomisticae. — JOËL, Die philosophische Krisis der Gegenwart. — Frz. SCHNEIDER, Geschichte der Universität Heidelberg im ersten Jahrzehnt nach der Reorganisation durch Karl Friedrich. — KOLDEWEY, Das wieder erstehende Babylon. — SCHEIL et DIEULAFOY, Esagil ou le temple de Bel-Marduk à Babylone. — BIDEZ, Vie de Porphyre. — BUBBE, De Metamorphosibus Graecorum capita selecta. — Hebbels Werke. Hgb. von Frz. Zinkernagel. — DOSENHEIMER, Friedrich Hebbels Auffassung vom Staat und sein Trauerspiel « Agnes Bernauer ». — TONELLI, L'Evoluzione del teatro contemporaneo in Italia. — BETH, Die Baumzeichnung in der neuen Graphik des XV. und XVI. — Mitteilungen des k. k. Archivrats. Redigiert von Frz. Wilhelm. — URSU, Die auswärtige Politik des Peter Rares, Fürst von Moldau. I; La politique orientale de François I. — PREUSSE-SPERBER, Süd- und Mittel-Amerika. — KNIEP, Gai Institutionum Commentarius primus; Gai Institutionum Commentarius secundus.

Literarisches Zentralblatt, n° 18 : Jesus-Literatur (ouvrages de MM. WEINEL, WEIDEL, LINCK et PEISKER). — MESSER, Gesch. der Philosophie vom Beginn des XIX Jahrh. — KREBS, Theologie und Wissenschaft nach der Lehre Hochscholastik. — Weltgeschichte, p. HELMOLT, 2e ed. I u. II. — HOFMEISTER, Deutschland und Burgund im früheren M. A. — R. MEYER, Der sächsische Landtag von 1811. — LEHMANN, Die Ritter des Ordens pour le mérite. — Fahrten und Forschungen der Holländer in Polargebieten, trad. CRONHELM. — Tarichi Gahan Gusa, p. MIRZA MUHAMMAD. — BRETZ, Studien und Texte zu Asterios von Amasea. — BIEBER, Der Melancholikertypus Shakspeares. — HIRCHSTEIN, Die franz. Revolution im deutschen Drama und Epos nach 1815. — Heine, Briefwechsel, Heines Briefe. — FEIST, Indogermanen und Germanen. — WALLASCHER, Psychologie und Technik der Rede. WYNEKEN, Schule und Jugendkultur.

— N° 19 : RITTER, Das Hohelied von Salomo. — ACHELIS, Das Christentum in den ersten drei Jahrhunderten. — MANN, Das Rolandslied als Geschichtsquelle. — WÄSCHKE, Anhaltische Geschichte. — K. SCHNEIDER, Altenburg in der revolut. Bewegung. — ZIMMERMANN, Gesch. der deutschen Kolonialpolitik. — SEIDEL, Geschlecht und Sitte in Leben der Völker. — DELBRÜCK, Regierung und Volkswille. — Die deutsche Bibliographie und die deutsche Bücherei. — Kitab al Ansab, p. MARGOLIOUTH. — LANDGRAF, Kommentar zu Ciceros Rede pro Sextio Roscio. — VOHL, Die Erzählungen der Mary Shelley. — DOTTIN, Manuel d'irlandais moyen, I. — BROCK, Hygins Fabeln in der deutschen Literatur. — LEWIN, Hebbel. — KAUS, Der Fall Gogol. — PIGER, Bedenken zur Vorgeschichtsforschung. — Max KOCH, Richard Wagner. — HUCKERT, Die Leistungen der höheren Lehranstalten in Preussen. — E. WEBER, Die Lehrerpersönlichkeit.

Septième année. N° 3. Mai-Juin 1914.

ANNALES RÉVOLUTIONNAIRES

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES ROBESPIERRISTES

Paraissant cinq fois par an.

DIRECTEUR : ALBERT MATHIEZ

Non cujuslibet temporis
Non cujuslibet hominis

Le génie infernal de Robespierre a sauvé l'intégrité de la France.
Joseph DE MAISTRE.

SOMMAIRE

Albert MATHIEZ, Robespierre jeune en Franche-Comté (pluviôse an II).

René TRINQUET, L'assassinat de Hugou de Bassville (13 janvier 1793).

François VERMALE, Les émigrés savoisiens dans le camp Austro-Sarde, d'après le carnet du chevalier de Martinel, 1795.

Hans GLAGAU, Nouvelles lettres de Marie-Antoinette.

Varia. — Septième assemblée générale de la Société des études robespierristes.

Notes et Glanes. — Michelet et Robespierre. — Obsèques religieuses en l'honneur du Brutus Suédois. — Danton jugé par D'Allonville. — Anecdotes vendéennes. — La réaction thermidorienne jugée par un académicien. — Une lettre inédite de Le Coz à Roland sur le costume ecclésiastique. — Arrêté du Directoire du département du Bas-Rhin concernant les citoyens de la religion de Moïse.

Bibliographie. — L. MADELIN, France et Rome. — Henri ROUSSIN, William Godwin, 1756-1836. — A. C. SABATIÉ, Le Tribunal révolutionnaire de Paris. — Capitaine A. LATREILLE, Les derniers ministres de la guerre de la monarchie. — J. PETER, L'enseignement secondaire dans le département du Nord pendant la Révolution. — G. MATHIEU, L'instruction publique en Corrèze pendant la Révolution. — G. MICHAUD, Le peuple avait-il des écoles avant 1789? — J. de DAMPIERRE, Mémoires de Barthélemy. — Archives parlementaires, t. LXXXII. — Baron DESPATYS, Magistrats et criminels. — Mlle G. ROCHER, Le district de Saint-Germain-en-Laye pendant la Révolution. — Heinrich ROOS, 1812, Souvenirs d'un médecin de la Grande armée. — *Notices* : F. UZUREAU, G. GAZIER, CLAUDINOT, Bibliographie lorraine, P. MONTARLOT et L. PINGAUD, P. HÉMON. — *Livres Nouveaux*.

Périodiques.

Chronique. — Les sources de l'histoire de l'instruction publique au XIXe siècle dans les archives départementales. — La Révolution et l'Empire dans les manuels primaires : le manuel Devinat. — La science de M. Aulard. — Manœuvre déjouée. — Un toast de M. Blottière au banquet de la Société de l'histoire de 1848. — Nouvelles. — Congrès des sociétés savantes. — Monument Robespierre. — Autographes.

Les souscripteurs reçoivent gratuitement les ŒUVRES COMPLÈTES DE MAXIMILIEN ROBESPIERRE éditées par la Société.

Le premier volume comprenant les Œuvres littéraires en prose et en vers et le second volume comprenant les Œuvres judiciaires (1782-1786), sont parus.

Souscription : France, 20 fr. par an. Etranger, 22 fr.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon, boulevard Carnot, 23.

N° 23 Quarante-huitième année. 6 juin 1914.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Feuilles d'histoire, n° 6, 1er juin 1914 : Henri Malo, L'expédition d'Ecosse (1708). — Jacques d'Aubrives, Rome et la France sous Louis XV et Louis XVI. — Gabriel Vauthier, Les cérémonies des Écoles centrales. — Joseph Durieux, Un marin de l'an II. — Fernand Baldensperger, Deux lettres de La Tour du Pin au colonel Hamilton. — Rodolphe Reuss, Une dépêche de Rastatt. — Louis Maurer, Avant Iéna, le capitaine Beaulieu. — François Larcher, Deux petits-neveux de Corneille. — Joseph Durieux, Le général d'Anglars. — Arthur Chuquet, Un discours de Napoléon aux troupes saxonnes. — Paul Holzhausen, Davout à Hambourg, V (traduit par le commandant breveté Minart). — Eugène Welvert, Celui qui découvrit Hoche. — Pierre Bart, Le poète Pierre Lebrun, sénateur. — Marc Citoleux, Vigny et l'Angleterre, VI — *Questions et réponses*. Mayno. — Le général Albert. — Allafort. — Les régiments allemands de l'ancien régime. — Aussi belle qu'Aspasie. — Il me bat, mais il ne paie pas. — Beaurepaire. — Brûlement des drapeaux. — Caporal de cabaret. — La chatte rose. — Chouard. — Deux consciences. — Cymbale retentissante. — Drouet et Louis XVI. — Epée et encensoir. — La garde de Louis XVI. — Gordon. — Haupt. — De l'ineffaçable. — Kessel — Kléber et Maurice de Saxe. — Il est léger et il se croit du poids. — Mandeville. — La marine n'est pas un égoût. — Necker. — Gérard de Nerval. — Nis ou Saint-Denis. — Noli tangere. — Les Oreste et Pylade du Directoire. — Paoli et Rousseau. — Les soldats du pape. — Paris-Duverney. — Parny et Châteaubriand. — J'aime mieux qu'ils me pendent que d'être leur ami. — Préliminaires d'un homme et préléminaires de paix. — Une puissance. — Les parents de Rapp. — Sarraire. — Saint-Cast. — Schobert. — La Société des arts du comte de Clermont. — Le Spectateur de 1818. — Un vaisseau.

Revue bleue, 16 mai 1914 : Viscount Esher, La guere et la paix. — Paul Louis, La concurrence économique et les conflits internationaux. — Tristan Leclère, Le salon de la Société nationale. — Léon Rosenthal, Le paysage romantique. — Noel Vesper, La morale de l'invention. — F. Duine, Les premiers vers de Lamennais. — A. Duboscq, En Thrace turque et bulgare. — Jacques Lux, Chronique des livres.

Deutsche Literaturzeitung, n° 20 : Schörer, Die Historische Grammatik der englischen Sprache. — G. Lehmann, Die Ritter des Ordens pour le mérite. — Faber, Das Wesen der Religions-psychologie und ihre Bedeutung für die Dogmatik. — Kutzke, Aus Luthers Heimat. Vom Erhalten und Erneuern. — Müller-Freienfels, Psychologie der Kunst. — Bergson, Das Lachen. — Grandjean, Une révolution dans la philosophie. — Ausstellung zur vergleichenden Jugendkunde der Geschlechter in Breslau Oktober 1913. Führer, redigiert von W. Stern. — Conant, The Pepet Law in Philippine Languages. — Winstedt, Malay Grammar. — Ray, The Languages of Borneo — Jonker, Kan men bij de talen van den Indischen Archipel eene westelijke en eene oostelijke afdeeling onderscheiden? — Schubart, Ein Jahrtausend am Nil. — Helbing, Auswahl aus griechischen Papyri. — Griechische Papyri aus Oxyrhynchos. Ausgew. von Laudien. — Griechische Inschriften, hgb. von Laudien. — Voluminum codicumque fragmenta Graeca cum amuleto Christiano. Ed. Schaefer ; — Majer-Leonhard, ΑΓΡΑΜΜΑΤΟΙ. — Zwei altdeutsche Schwänke : Die böse Frau. Der Weinschwelg. Neu hgb. von E. Schröder. —

Lüdmann, Shakespeares Verwendung von gleichartigem und gegensätzlichem Parallelismus bei Figuren, Situationen, Motiven und Handlungen. — Kern, Dante. — Kehrer, Die Kunst des Greco. 2. Aufl. — Daninger, Einführung in die Musikwissenschaft. — Schulz, Die Lehre von der historischen Methode bei den Geschichtschreibern des Mittelalters (6.—13). Jahrhundert. — Günther, Die Wissenschaft vom Menschen. — Pflaum, Droysens Historik. — Ludwig von der Marwitz. Hgb. von Meusel. — Brückmann, Beobachtungen über Strandverschiebungen an der Küste des Samlands. III. — Malthus, Grundsätze der politischen Oekonomie. Uebs. von V. Marinoff. — Stier-Somlo, Sammlung preussischer Gesetze staats- und verwaltungsrechtlichen Inhalts. 2. Aufl. — P. Tannery, Mémoires scientifiques. Publ. par Heiberg et Zeuthen. II.

Literarisches Zentralblatt, n° 20 : Glawe, Die Hellenisirung des Christentums. — Windfuhr, Baba qamma; Albrecht, Challa. — El. Rotten, Gœthes Urphänomen. — Biedermann, Studien zur ägypt. Verwaltungsgesch. — Bloch, La république romaine. — Herre, Aus den Papieren des Obrburggrafen Magnus von Brünneck. — Göpner, Beitr. zur Entwicklungsgesch. der Parteien in den sächsischen Kammern. — Caron, Manuel pratique pour l'étude de la Révol. fr. — Voigt, Deutsch-Südwestafrika. — Sieberg, Einf. in die Erdbeben-und Vulkankunde Süditaliens. — Sombart, Der Bourgeois ; Wätjen, Das Judentum und die Anfänge der modernen Kolonisation. Foltz, Gesch. des Danziger Stadthaushalts. — Weinzieher, Zur Gesch. des schweiz. Buchhandels im 15 bis 17 Jahrh. — Fitzhugh, Indoeuropean rhythm. — Olympiodori in Phaedonem comment. p. Norvin. — Sadjak, Hist. critica scholiastarum et commentatorum Gregorii Nazianzeni, I. — Fleischer, Studien zur Sprachgeographie der Gascogne. — Lis Jaubsen, Kvinde og Mand. — Heidelbach, Deutsche Dichter und Künstler in Escheberg. — Patouillet, Le théâtre de mœurs russes ; Ostrovski, son théâtre de mœurs russes. — Heidrich, Vlaemische Malerei. — Stölzle, Erziehungs = und Unterritchsanstalten im Julius-spital zu Würzburg von 1580-1808.

Revue du Monde Musulman. Mars 1914. — Sommaire. — L. Bouvat. Le chevalier d'Arvieux (1635-1702), d'après ses Mémoires. — G. Cordier. Etudes sino-mahométanes (3e série). — L. Rabino. Notes sur la Perse. — L. Bouvat. Deux documents inédits relatifs à Behzâd. — R. Majerczah. Section Russe. — R. M. M. La politique orientale de la Russie. — L. B. Statistique des publications musulmanes de la Russie. — Azéri. En Anatolie. — Azéri. A travers les journaux. — F. Arin. Essai sur les démembrements de la propriété foncière en droit musulman. — Stefano Colosio. Une lettre de El-Hiba. — L. B. Publications récentes.

Gazette numismatique française. 1913-1914. 4e livraison. — Sommaire : G. Creste, Les papiers monnaie émis à Mortagne pendant la Révolution. — A. Demailly, Etudes de numismatique picarde. — H. Hugon, Notes additionnelles au sujet de l'article. Les Emblèmes des Beys de Tunis. — A. de Witte, Catalogue du Musée de l'Hôtel des Monnaies de Bruxelles.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 24 Quarante-huitième année. 13 juin 1914.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

PERIODIQUES

Revue bleue, 23 mai : Questions militaires; à propos de la deuxième guerre dans les Balkans. — G. de Dubor, Catalogues et inventaires de la bibliothèque nationale. — Albert Gaillard, La distribution géographique des capitaux. — Louis Batcave, Dancourt, observateur des mœurs de la banlieue parisienne. — T. Kobayashi, Les peuples japonais. — Lucien Maury, Pierre Mille, conteur. — Jacques Lux, Chronique de l'étranger.

Deutsche Literaturzeitung, n° 21 : Söderblom, Eduard Meyers Geschichte der Mormonen. — Pfeiffer, Das materielle Recht der Pflichtexemplare in Deutschland. — Faber, Buddhistische und neutestamentliche Erzählungen. — Burggraf, Gœthe-Predigten. Bearb. und hgb. von Roesener. — Frommel, Vom inwendigen Leben. — Wentscher, Hermann Lotze. I. — Raab, Die Philosophie von Richard Avenarius. — Strehler, Lebenshemmungen und Kraftquellen. — Dictionary of the Irish Language, publ. by Marstrander. — Kiaulehn, De scaenico dialogorum apparatu capita tria. — Huber, Johannes Monachus. Liber de miraculis. — Bianquis, Caroline de Günderode. — Die Liebe der Günderode. Friedrich Creuzers Briefe an Caroline von Günderode, hgb. und eingel. von Preisendanz. — Regen, Die Dramen Karolinens von Günderode. — E. Schulz, Die englischen Schwankbücher bis herab zu « Dobson's Drie Bobs ». — Richert, Die Anfänge der romanischen Philologie und die deutsche Romantik. — Ring, Beiträge zur Geschichte niederländischer Bildnismalerei im 15. und 16. Jahrhundert. — Schwarze, Beiträge zur Geschichte altrömischer Agrarprobleme. — Schwarz, Aragonische Hofordnungen im 13. und 14. Jahrhundert. — Oelenheinz, Frankenspiegel. 1 und 2/3. — Rerum aethiopicarum scriptores occidentales inediti a saeculo XVI ad XIX cur. Beccari Vol. XIII. — Ohle, Die Besiedelung der Uckermark und die Geschichte ihrer Dorfkirchen. — Hay, Staat, Volk und Weltbürgertum in der Berliner Monatsschrift von Gedike und Biester. — Fathy, La doctrine musulmane de l'abus des droits.

Literarisches Zentralblatt, n° 11 : Eckardt, Der christliche Schöpfungsglaube. — Seeberg, Die Synode von Antiochien 324. — Deussen, Die Philosophie der Bibel. — E. di Ruggiero, Il Foro romano. — Mentz, Deutsche Gesch. im Zeitalter der Reformation. — Bomhard, Ed. von Bomhard. — Uebersberger, Russlands Orientpolitik, 1. — Isolde Kurz, Wandertage in Hellas. — Wähmer, Spracherlernung und Sprachwissenschaft. — Immisch, Der erste platonische Brief. — Iulii Firmici Matheseos libri VIII, éd. Kroll et Skutsch. — Der altfr. Yderroman, p. Gelzer. — Die schöne Seele, p. Funck. — Berend, Gœthe, Kestner und Lotte. — Schriften zur Jugendpflege.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 25 Quarante-huitième année. 20 juin 1914.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Deutsche Literaturzeitung, n° 22 : Carl BEZOLD, Die Religion Babyloniens und Assyriens. — The John Rylands library Manchester. — Luthers WERKE. Die deutsche Bibel. 3. Bd. — BORNHAUSEN, Der religiöse Wahrheitsbegriff in der Philosophie Rudolf Euckens. — SUALI, Introduzione allo studio della filosofia indiana. — KONRAD, Die deutsche Studentenschaft in ihrem Verhältnis zu Bühne und Drama. — SCHULKINDERNOT, Schulkinderpflege. Vorträge, hgb. vom Verband deutscher Kinderhorte. — Nala und Damayanti. Savitri. Zwei altindische Erzählungen, übs. von Fritze. — BISSING, Die Kultur des alten Ægyptens. — Olympiodori Philosophi in Platonis Phaedonem commentaria ed. Norvin. — KALB, Spezialgrammatik zur selbständigen Erlernung der römischen Sprache für lateinlose Jünger des Rechts. — Grönländer und Färinger Geschichten. Uebertr. von E. von Mendelssohn. — PUETZFELD, Heinrich Heines Verhältnis zur Religion. — P. TOYNBEE, Concise Dictionary of Proper Names and Notable Matters in the Works of Dante. — Adele FUCHS, Henry Lawson, ein australischer Dichter. — ROMÁN, Antiguedades Ebusitanas. — FORMER, Die Wiederherstellung von Bauten im 19. Jahrhundert. — BABELON, Moneta. — SCHLÜTER, Die Novgoroder Schra in sieben Fassungen vom 13. bis 17. Jahrhundert; Die Novgoroder Schra in ihrer geschichtlichen Entwicklung vom 13. bis zum 17. Jahrhundert. — OSTEN-SACKEN, Der Kampf der livländischen Städte um die Vorherrschaft im Hansekontor zu Novgorod bis 1442. — KÖHLER, Reformationspläne für die geistlichen Fürstentümer bei den Schmalkaldenern. — STOLZE, Die Gründung des Deutschen Reichs 1870. — SCOTT, Letzte Fahrt. — FRIDRICHOWICZ, Grundriss einer Geschichte der Volkswirtschaftslehre. — LENNARD, Economic notes on English agricultural wages. — LÖBE, Das deutsche Zollstrafrecht. 4. Aufl.

— N° 23 : August v. JANSON, Ernst Siegfried Mittler et Sohn. — Halldór HERMANNSSON, Catalogue of the Iceland Collection bequeathed by Willard Fiske. — KÜSTER, Die Schlange in der griechischen Kunst und Religion. — Die Koridethi-Evangelien Θ 038, hgb. von Beermann und Gregory. — LUQUET, Essai d'une logique systématique et simplifiée. — SGANZINI, Die Fortschritte der Völkerpsychologie von Lazarus bis Wundt. — BRANFORD, Betrachtungen über mathematische Erziehung vom Kindergarten bis zur Universität. Deutsche Bearbeit. von Schimmack und Weinreich. — Monumenta Talmudica, hgb. von Funk, Neumann, Wünsche, Albrecht, Schlögl. I. Bd., 1.—4. Heft. II. Bd., 1. Heft. — BÖHLIG, Die Geisteskultur von Tarsos im augusteischen Zeitalter mit Berücksichtigung der paulinischen Schriften. — SYNNERBERG, Die neuesten Beiträge zur Minucius-Literatur. — KNAPP, Albert Knapp als Dichter und Schriftstelier. — Yngvars saga vidforla. Utg. av Olsen. — TAPPOLET, Die alemannischen Lehnwörter in den Mundarten der französischen Schweiz. 1. — BERNHEIMER, Philosophische Kunstwissenschaft. — LIPPOLD, Griechische Porträtstatuen. — WILKE, Kulturbeziehungen zwischen Indien, Orient und Europa. — Frz. BECKER, Das Königtum der Thronfolger im Deutschen Reich des Mittelalters. — GRÜNFELD, Hafenkolonien und kolonieähnliche Verhältnisse in China, Japan und Korea. — JELLINEK, Zabern. — MANNHEIM, Der Massstab der Fahrlässigkeit im Strafrecht.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 26 Quarante-huitième année. 27 juin 1914.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Bulletin italien, tome XIV, 1914, n° 2 : F. Neri, « Io son venuto al punto della rota ». — C. Dejob, L'« Orlandô innamorato » de Bojardo et l'« Orlando furioso » de l'Arioste (1er article). — A. Morel-Fatio, Dialogue entre Charon et l'âme de Pierre-Louis Farnèse. — M. Roy, Les femmes dans l'œuvre de Fogazzaro (2e article). — Bibliographie : C. Landi, Sulla leggenda del cristianesimo di Stazio (H. Hauvette). — M. Reymond, Bramante et l'architecture italienne au xive siècle (H. Hauvette). — A. Pellizzari, Studi Manzoniani (H. Hauvette). — G. Bindoni, Sull' inno « La Risurrezione » di A. Manzoni (H. Hauvette). — L. Paris-Merlo et E. Paris, L'Italiano et l'Italia (A. Rosa). — Chronique.

Revue bleue, 30 mai : Journal de Stendhal à Marseille (publié par M. H. Debraye). — E. Rottach, Le désordre chinois. — Jean Alazard, Le luxe et les divertissements à la cour de Ludovic le More. — M. Dupont, A propos d'un congrès international de musique. — Em. Tardieu, Philosophie de la laideur. — Tristan Leclère, Le salon des artistes français. — F. Roz, Théâtres. — Jacques Lux, Chronique des livres.

Revue bleue, 6 juin : Joseph Reinach et Francis Charmes, Gambetta et la loi de trois ans. — Stendhal, Journal inédit, 1805-1806 (publié par M. H. Debraye). — Daniel Bellet, Que vont devenir les Nouvelles Hébrides? — Edme Champion, Saint-Martin et Saint-Julien. — A. Fraccaroli, Ce que veut Eleonora Duse. — Paul Gaultier, L'individualisme d'Ellen Key. — Leo Larguier, La vie en bleu : au village. — Jacques Lux, Chronique de l'étranger.

Revue de l'enseignement des langues vivantes, juin, n° 6 : P. Reyher, La société anglaise vers 1830. — W. Thomas, Les voyages d'Othere et de Wulfstan. — C. Pitollet, La diffusion de la langue et de la culture allemandes à l'étranger. — A. Leger, La découverte de la Guyane par Raleigh, III. — Société pour l'étude des langues et littératures modernes; Le cinquantenaire de la Shakspeare Gesellschaft; L'histoire moderne et les langues vivantes.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE.

II

Nouvelle série. — Tome LXXVIII

QUARANTE-HUITIÈME ANNÉE

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

QUARANTE-HUITIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome LXXVIII

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, rue Bonaparte, 28, VI[e]

1914

ANNÉE 1914

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

pages

ALLIER, La Compagnie du Très Saint Sacrement de l'Autel à Toulouse (L. R.) 74
Andocide, p. BLASS-FUHR, 4e éd. (My) 106
BALLOU (Suzanne), L'Histoire Auguste (E. T.) 67
BARNARD, Les Petites Ecoles de Port Royal (L. R.) 71
BAUER (Arthur), La culture morale aux divers degrés de l'enseignement public (L. Roustan) 17
BAUER (G.), L'Epitome de Heidelberg (E. C.) 162
Beauchamp (Richard), sa vie, p. DILLON et ST-JOHN HOPE (Ch. B.) 23
BEHN, Le rythme allemand (F. Piquet) 68
BENARY, La légende d'Ermanric (F. Piquet) 21
BERNARD et AYMARD, L'œuvre française au Maroc (H. de C.) . 59
BERTHOLET, Le caractère propre de la religion israélite (A. L.) 39
BESNIER et LANTIER, Tables générales de l'Année épigraphique (P.-F. Girard) 159
BODEREAU, Bonaparte à Ancône (R. G.) 92
BOESER, Les stèles du second Empire thébain (G. Maspero) . 121
BOPPE, L'Albanie et Napoléon (R. G.) 94
BORDEAUX (Albert), La Guyane inconnue (H. de C.) 59
BOUSSET, Kyrios Christos (A. Loisy) 84
BRANDT (W.), Elchasaï et son œuvre (A. Loisy) 44
British Museum, Textes hiéroglyphiques, IV (G. Maspero) . 148
CAGNAT et BESNIER, L'année épigraphique 1910-1913 (P.-F. Girard) 159
CAPPELLINI, Souvenirs (Ch. Dejob) 188
CASTIGLIONI, Collectanées grecques (My) 105

pages
Cauer, L'antiquité dans la vie du présent (My). 65
Champion (P.), François Villon, sa vie et son temps (A. Chuquet). 133
Chéradame, Douze ans de propagande en faveur des peuples balkaniques (R. G.). 118
Clapp, Les dessins de Pontormo (S. Reinach). 22
Clark, Le texte du Nouveau Testament (A. Loisy). 153
Contenson (L. de), Les réformes en Turquie d'Asie (R. G.). 118
Cruchet, Les Universités allemandes au xxe siècle (L. Roustan). 75
Cuq, Le sénatus-consulte de Délos (My). 4
Cuq, Un nouveau document sur l'apokéryxis (My). 104
Dahse, L'origine de la Genèse (A. L.). 19
Delattre, De Byron à Francis Thompson (Ch. Bastide). . 116
— L'obscurité de Browning (Ch. Bastide). 116
Deonna, Etudes d'archéologie et d'art (A. de Ridder). . . . 21
Desvoyes (A.), Alfred de Vigny d'après ses œuvres (Marc Citoleux). 95
Dieulafoy, La bataille d'Issus (My). 107
Douglas (Langton), Histoire de Sienne (H. de Curzon). . . 11
Dubreuil, Le régime révolutionnaire dans le district de Dinan (R. G.). 92
Durieu, Le monument Van Eyck (F. de Mély). 8
Dussaud, Les civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Egée (A. de Ridder). 88
Ernout, Morphologie historique du latin (J. Vendryes). . . . 168
Faber, Bouddhisme et Nouveau Testament (A. L.). 155
Faucigny-Lucinge (prince de), Lettre. 60
Feyel, Histoire politique du xixe siècle (R. G.). 93
— Lettre de M. Feyel. 99
Fiebig, Les Evangiles synoptiques (A. L.). 40
Filles (les jeunes), enquête de la « Revue hebdomadaire » (L. Roustan). 57
Fontaine (A.), Académiciens d'autrefois (H. de Curzon) . . 11
Foville (J. de), Pise et Lucques (H. de Curzon). 11
Friede, La mort de Jésus (A. L.). 39
Gardiner et Weigall, Catalogue des tombes de Thèbes (G. Maspero). 141
Gazier, Bossuet et Louis XIV (Ch. Dejob) 13
Geiger (Mme M.), Visio Philiberti (F. Piquet). 89
Gercke et Norden, Introduction à la science de l'antiquité, III (E. C.) 161
Gerhards, Sur la syncope préhistorique de l'e feminin en français (E. Bourciez). 173
Ginzel, Manuel de chronologie, II et III (My) 163

pages
GLOEGE, L'enseignement supérieur en France (L. Roustan) 17
GRAMMONT, Le vers français (L. R.) 189
GROMAIRE, Démocratie et éducation (L. R.) 57
GUITARD, Deux siècles de presse au service de la pharmacie (L. R.) 56
HAASE, Les Évangiles apocryphes (A. L.) 154
HAGEDORN, Le développement des types de bateaux (E. Bourciez) 114
HAUPT, La tradition évangélique dans la carrière de Jésus (A. Loisy) 129
HEITMÜLLER, Jésus (A. L.) 40
HENNEZEL, (H. d'), Lyon (H. de Curzon) 11
HENRICI, Études néo-testamentaires qui lui sont offertes (A. L.) 42
HERRMANN (J.), Choix de textes bibliques (A. L.) 19
HINZELIN, Légendes et contes d'Alsace (A. Ch.) 118
HOENNICKE, L'histoire des Apôtres (A. Loisy) 44
HUBSCHMIED, La formation de l'imparfait en franco-provençal (E. Bourciez) 175
JESPERSEN, Logique du langage (A. Meillet) 62
KITTEL, Les odes de Salomon (A. L.) 41
KURFESS, Les invectives de Salluste et de Cicéron (E. T.) . . 66
KVACALA, Comenius (L. R.) 71
LA GRASSERIE, Du verbe comme générateur des autres parties du discours (A. Meillet) 61
LAMBEAU, Grenelle (E. Welvert) 52
LECLERCQ (J.), La Finlande aux mille lacs (H. de C.) 59
LEFRANC (A.), Grands écrivains français de la Renaissance (E. Bourciez) 69
LERCH, Le participe présent invariable en français (E. Bourciez) 79
LIEBLEIN, Recherches sur l'ancienne Égypte (G. Maspero) 146
Ligue (Histoire de la), p. VALOIS (R.) 181
LINCK, Les témoignages sur Jésus de Nazareth (A. L.) . . . 42
MACALISTER, Le tsigane d'Asie (A. Meillet) 101
MARÇAIS, Les Arabes en Berbérie (M. G.-D.) 1
MARCÈRE (de), Souvenirs d'un témoin, vision d'un siècle (R. G.) 95
MARTIN (A. von), La conception médiévale de l'univers et de la vie (Pierre Grillet) 176
MARTIN (Germain), L'histoire du crédit en France sous le règne de Louis XIV, tome I (C.-G. Picavet) 15
MARTINI, L'histoire du texte de la Bibliothèque de Photius (My) 166

pages
MAUGNY (de), Cinquante ans de souvenirs (R. G.) 94
MEINHOF, Les religions des peuples d'Afrique qui n'ont pas d'écriture (A. Loisy). 156
MELLON, L'Académie de Sedan (L. R.) 71
MICHON, Un décret du dème de Cholargos (My) 5
MIEDEMA, Saint Menas (J.-B. Chabot) 119
MILLER, L'Empire ottoman (R. G.). 117
Monluc, Commentaires, p. COURTEAULT (R.) 180
Mots et choses, V-VI (A. Meillet) 63
MÜLLER (E.), Pierre de Prezza (Pierre Grillet) 46
Oriens Christianus, III, 2 (J.-B. Ch.) 119
PAETZ, Les rédactions de Bovon d'Hantone (E. Faral). . . 171
PAGET TOYNBEE, Dante (H. Hauvette) 90
PASCU, Les éléments romans dans la langue des Macédo-Roumains (E. Bourciez). 115
PASSY (Louis), François Vettori (H. Hauvette). 9
Paul à Timothée et à Titus, Epitres, p. DIBELIUS (A. Loisy). 153
PEETERS, L'Évangile de l'Enfance (A. L.). 84
PERRIN, L'esprit public dans le département de la Meurthe 1814-1816 (R. G.) 93
PÉTIET, L'Ordre de Saint-Lazare (E. W.) 71
PETRIE, Ancienne Égypte (G. Maspero). 144
Phrynicus, Praeparatio sophistica, p. J. de BORRIES (My.). 163
Pindare, p. O. SCHRŒDER (My.). 103
PÖHLMANN, Histoire grecque, 5e éd. (E. C.). 162
POKORNY, Etudes sur l'histoire grecque aux VIe et Ve siècles (E. Cavaignac). 108
POUGET DE SAINT-ANDRÉ, Dumouriez (A. Chuquet) [1]. 24
PREUSS, La pensée des peuples primitifs (A. Loisy). 156
REINACH (Th.), L'arnarchie monétaire chez les anciens Grecs (My.) 102
RENAUDIN, Questions religieuses orientales (J.-B. Ch.). 119
REYMOND, Bramante (H. de Curzon) 11
RHYS (Sir John), Les inscriptions celtiques de la Gaule cisalpine (G. Dottin) 114
RONDET-SAINT, En France africaine (H. de C.). 59
ROUSSIN, William Godwin (Ch. Bastide). 51
ROY, La vie à la cour de Lorraine sous le duc Henri III (R.). 183
Shaftesbury, Second characters, p. RAND (Ch. Bastide). . . . 50
SCHINZ, Le positivisme français (Th. Sch.). 40
SCHINZ, Les accents dans l'écriture française (L. R.) 56

1. La réponse de M. Pouget à cet article et la réplique de M. A. Chuquet se trouvent au n° 1 de 1915.

pages
Schröder (E.), 2e édition de Craon et de Staufenberg (F. P.). 119
Schumacher, Le passage de l'Épitre aux Philippiens sur le Christ (A. Loisy) ... 83
Schuwerack, Les personnages de la Chanson de Guillaume (E. Faral) ... 172
Schwab (M.), Le ms. hébreu 1408 de la Bibliothèque nationale (A. L.) ... 19
Schweitzer, Le jugement psychiatrique de Jésus (A. Loisy). 152
Sénèque, Lettres à Lucilius, p. Hense (E. Thomas et A. Bourgery) ... 109
Skutsch, Petits écrits (Em. Thomas) ... 167
Soden (von), Nouveau-Testament grec (A. Loisy) ... 127
Sommer, Les Aventures de Gauvain, etc. (E. Faral) ... 171
Spingarn, La critique dramatique (Ch. Bastide) ... 23
Stengel-Fleischmann, Dictionnaire du droit allemand, 28-29 (Th. Sch.) ... 40
Stieglitz, La théorie de l'Etat, de Marsile de Padoue (Pierre Grillet) ... 179
Stube, Confucius (A. L.) ... 19
Stuhlfath, Grégoire le Grand (Pierre Grillet) ... 45
Sturtevant, Etudes sur les noms grecs caractérisés par une labiale (A. Meillet) ... 62
Suchier et Birch-Hirschfeld, Histoire de la littérature française, II (L. Roustan) ... 186
Tappolet, Les mots alamaniques dans le français de la Suisse (E. Bourciez) ... 77
Teuffel, La personnalité dans les œuvres historiques allemandes des xe et xie siècles (Pierre Grillet) ... 48
Theodor, Les éléments comiques des Chansons de geste (E. Faral) ... 172
Thurneysen, Manuscrits irlandais II (G. Dottin) ... 89
Tréguy, Le Guildo (E. W.) ... 54
Turenne, Mémoires, p. Marichal. II (R.) ... 184
Uhlenbeck, La morphologie de l'algonquin (A. Meillet) ... 158
Ungnad, Grammaire syrienne ... 119
Van Bever, Les Jeux rustiques de Du Bellay (J. P.) ... 60
Vernes, Les emprunts de la Bible hébraïque au grec et au latin (A Meillet) ... 101
Verrall, Dryden (Ch. B.) ... 50
Vigny (Alfred de) ... 95
Watkins, La lutte de Paul pour la Galatie (A. Loisy) ... 154
Weinel, Théologie biblique du Nouveau-Testament (A. Loisy) ... 125
Wellhausen, Analyse critique des Actes des Apôtres (A. Loisy) ... 81

pages
WENGER, Les papyrus de Munich (My.)............... 119
WETTER, Charis (A. Loisy)........................ 33
WILKINS, Mme Fitzherbert et Georges IV (R. G.)........ 91

Académie des Inscriptions, 12 juin — 25 décembre 1914
(Léon DOREZ)...............................

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE DES Nos DU 2e SEMESTRE DE 1914

FRANÇAIS

Correspondance historique et archéologique.
Feuilles d'histoire.
Revue Bleue.
Revue celtique.
Revue de l'enseignement des langues vivantes.
Revue des études anciennes.
Revue des études grecques.
Revue des sciences politiques.
Revue germanique.
Revue historique.
Revue napoléonienne.
Romania.

ALLEMANDS

Deutsche Literaturzeitung.
Literarisches Zentralblatt.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 4 juillet — 1914

MARÇAIS, Les Arabes en Berbérie. — CUQ, Le Sénatus-consulte de Delos. — MICHON, Un décret du dème de Cholargos. — Philippe de Novare, Mémoires, p. KOHLER. — Peire Vidal, Poésies, p. ANGLADE. — Béroul, Le roman de Tristan, p. E. MURET. — Huon le Roi de Cambrai, Œuvres, p. A. LANGFORS, I. — DURRIEU, Van Eyck. — L. PASSY, Vettori. — REYMOND, Bramante. — J. de FOVILLE, Pise et Lucques. — D'HENNEZEL, Lyon. — FONTAINE, Académiciens d'autrefois. — DOUGLAS, Sienne. — A. GAZIER, Bossuet et Louis XIV. — Germain MARTIN, Histoire du crédit en France sous Louis XIV. — GLOEGE, L'enseignement en France. — A. BAUER, La culture morale dans l'insiruction publique. — SCHWAB, Un manuscrit hébreu. — Stube, Confucius. — J, HERRMANN, Textes bibliques. — DAHSE, L'origine de la Genèse. — Académie des Inscriptions.

Georges MARÇAIS, **Les Arabes en Berbérie du XIe au XIVe siècle**. Constantine et Paris, Leroux, 1913, in-8°, 767 pp. et carte.

C'est l'histoire des tribus arabes, depuis leur arrivée dans l'Afrique du Nord au XIe siècle jusqu'au moment où, au XIVe, elles ont, d'une façon presque définitive, fixé leur habitat et constitué leur rôle politique.

Une pareille étude exige tout d'abord une lecture considérable d'ouvrages arabes que facilite la publication de nombreuses traductions; G. M. n'a point négligé, derrière les traductions, de lire les textes eux-mêmes [1]. Les documents ainsi recueillis forment un répertoire de petits faits épars, dont l'abondance touffue supprime toute perspective et dont l'importance relative ne se distingue guère à première vue : l'historien en est comme écrasé, mais puisqu'il a résolu d'écrire un livre, il lui faut choisir entre deux méthodes : ou il racontera de son mieux les faits, et si un tel travail qui a été très honora-

1. G. M. semble avoir ignoré la publication d'el Ayyachi dans une édition de Fez dont la lecture est d'ailleurs très désagréable. — Il estime que la geste des Banû Hilal ne peut pas fournir de renseignements historiques utilisables; il paraît bien que pour en être tout à fait sûr, il faudrait entreprendre une étude complète des textes, tant de ceux qui ont été imprimés que des manuscrits des bibliothèques publiques (notamment de Berlin), sans négliger les récits qui sont encore restés vivants en Maghreb : A. Bel en a donné jadis un spécimen (Journ. Asiat., 1903 : *La Djazya*); mais il faut reconnaître que ce sera un long travail, et non sans difficultés.

blement accompli par M. Mercier pour l'Afrique du Nord toute entière est fort utile et louable, il faut avouer qu'il ne procure point au lecteur un plaisir sans mélange; ou bien l'écrivain renonçant à l'exposé des faits, cherchera à dégager quelques idées générales et quelques directions, ne conservera parmi les événements que ceux qui seront des preuves et des étapes de ses idées, et écrira ainsi un petit nombre de pages substantielles et neuves. C'est évidemment pour écrire cet ouvrage-ci, que G. M. a pris la plume, et il l'aurait admirablement réalisé, si son livre n'eut été une thèse de doctorat, un bon pensum qu'il fallait terminer à date fixée, au lieu d'un travail de loisir qu'il est permis d'abandonner, de reprendre et de polir. Il a donc adopté en cours de route une méthode moyenne qui a donné à son ouvrage, très considérable par son étendue comme par sa valeur, un équilibre un peu instable : il a raconté les faits, les effroyables petits faits, par période et par région, puis il en a dégagé les traits essentiels. Mais cet exposé final ne pouvant être bien compris que si le récit des événements y préparait en quelque façon, celui-ci est souvent interrompu, sous une forme des plus heureuses d'ailleurs, par de petites dissertations que l'auteur n'a plus eu qu'à résumer à la fin de son livre. Le lecteur, une fois satisfait d'avoir prouvé la finesse de son sens critique en jugeant qu'un ouvrage excellent eut pu être meilleur qu'il n'est, aura plaisir à y trouver sous une forme toute nouvelle l'histoire de l'une des périodes les moins claires de l'histoire maghrébine.

Les tribus arabes qui, d'Arabie où elles s'étaient rendues insupportables, puis du Sa'id d'Egypte où elles n'étaient pas moins gênantes, passèrent au Maghreb au XIe siècle, sont simplement présentées par les auteurs comme un fléau dévastateur, qui passe et disparaît après avoir tout détruit sur son passage. Le lendemain de l'invasion reste ainsi obscur, et c'est lui pourtant qu'il est intéressant d'étudier. Pillards incapables de subvenir à leurs besoins autrement qu'en mangeant le travail d'autrui, coucous inhabiles à se loger ailleurs que dans le nid construit par les autres et seulement aptes à le gâter, les Arabes devaient, à un moment inévitable, ménager les anciens habitants, sédentaires et industrieux, les exploiter, donc les protéger : et cela était un commencement d'équilibre. Arrivés d'une masse en Afrique du Nord, les Arabes avaient rompu partout les troupes que leur avaient opposées des souverains désunis; mais ce bloc était factice : en bons Bédouins traditionnels, les Arabes furent incapables, hors des circonstances exceptionnelles, de renoncer à leurs petites querelles intestines, et dès qu'ils eurent pris pied au Maghreb, ils se divisèrent sous les intrigues des souverains indigènes; ceux ci affaiblis, mais non brisés, gardant encore quelque prestige de rois, s'allièrent avec les Arabes contre d'autres souverains indigènes, soutenus eux-mêmes par d'autres Arabes. Ces alliances qui se scellaient sou-

vent par des mariages « dynastiques », se consolidèrent par des concessions d'impôts et de territoires. Et ainsi encore s'accrut une stabilité relative qui du moins permit à la vie sociale de subsister. Quand le souverain indigène est particulièrement habile ou fort, les relations dont on vient d'indiquer les traits principaux, se transforment en une sorte de vassalité; et tout doucement on voit, au Maroc, dans la partie la plus lointaine du Maghreb où les Arabes n'ont pu parvenir de leur premier élan, les vainqueurs pénétrer avec l'allure un peu piteuse de tribus auxiliaires des sultans mérinides, cadre du maghzen futur.

Autour de ces faits principaux qu'il dégage nettement pour la première fois, G. M. a groupé tout ce que les historiens apprennent du rôle économique et politique des Arabes (étapes du nomadisme, routes commerciales, châteaux-forts des grands chefs), de l'organisation de la tribu, de l'influence que les nouveaux venus ont pu exercer sur la civilisation maghrébine, sur la langue, sur la religion. Certaines questions se trouvent enfin posées de façon précise dans l'histoire de l'Afrique du Nord.

L'alliance établie entre deux tribus par le mariage du chef de l'une avec une femme appartenant à la famille la plus illustre de l'autre (*sihr*), a toujours joué dans la vie politique des Arabes un rôle considérable, que G. M. a parfaitement mis en lumière. Un petit fait, qui lui a échappé et qui est d'ailleurs fort insignifiant, fait remonter jusqu'au Prophète l'histoire des unions politiques des femmes hilaliennes. En effet au mois de choual de l'an 7 de l'hégire (derniers jours de 629), le prophète épousa une femme des Benou Hilâl, Maimouma bent el Hârith, belle-sœur d'el 'Abbâs ben, Abd el Mottalib [1], pour des raisons de pure attraction personnelle, dit la tradition. C'est là un motif bien connu : les historiens arabes s'acharnent à raconter que le prophète n'a épousé que des femmes admirablement belles, dont les charmes avaient brusquement séduit son cœur, sans remarquer que leur âge et leur passé rendaient souvent cette explication un peu ridicule. En fait, les mariages du prophète sont, pour la plupart, des unions politiques, et c'est à cette catégorie qu'appartient le mariage avec Maimouna. On ne tarde point à en voir les effets : à la bataille d'Honein où Mahomet eut à combattre les Bédouins de l'Arabie Centrale encore réfractaires à la propagande islamique, il trouva bien devant lui les Hawazin, les Jochem, la plupart des Arabes qui iront plus tard au Maghreb, mais une partie seulement des B. Hilâl [2] : qui *en majorité* avaient hésité à combattre celui qui par son mariage était devenu leur « beau-frère ». — Ce petit fait illustre de

1. Tabari I, 1505, 1773, 2453; — Ibn Sad. Tab. 2 .7. 94; — 'Aini sur Bokhari : 6. 265.

2 *Nâs min bani Hilal* in Tabari, I, 1655.

façon amusante les origines de la tribu la plus célèbre des envahisseurs.

Les chapitres très intéressants, que G. M. a consacrés à la formation des tribus maghzen, à la fin de son livre et dans quelques parties de l'exposé des faits, pourront sans doute être complétés par des publications nouvelles. Ce n'est pas la faute de G. M., s'il n'a pu utiliser les renseignements fournis par Chihâb ed din el Omari sur l'organisation des fiefs, des traitements et des cadeaux à la cour des Mérinides et des Hafsides (xiv[e] siècle).

Chemin faisant, G. M. a tracé, de la façon la plus heureuse, la silhouette de quelques-uns de ces grands chefs arabes, qui, par aventure, se haussèrent à un rôle politique important, entre autres, 'Arif ben Yahya, chef des Souéid : on peut ajouter aux renseignements qu'il donne sur ce personnage que c'est exactement en 738 qu'il fit le pélerinage de la Mekke : Chihâb ed din el Omari l'y accompagna et fait grand cas de la noblesse de son caractère et de l'étendue de ses connaissances historiques et littéraires.

Ce n'est point ici le lieu de passer en revue les diverses questions étudiées ou critiquées par G. M. ; si certaines des idées qu'il a exposées dans son livre sont discutables, il ne sera permis du moins d'en négliger aucune. Tous ceux qui étudient l'Afrique du Nord reviendront souvent aux cinquante dernières pages de son livre, et par leur intermédiaire reprendront contact avec l'ouvrage tout entier.

M. G. D.

Ed. Cuq. **Le sénatus-consulte de Délos** de l'an 166 avant notre ère. Paris, Impr. Nationale, libr. Klincksieck, 1912, 25 p. in-4° (Extr. des *Mém. de l'Acad. des Inscr. et B.-Lettres*, t. XXXIX).

En 1911, M. Holleaux, alors directeur de l'Ecole française d'Athènes, communiqua à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres la copie d'une inscription trouvée à Délos, dont les termes soulèvent quelques questions intéressantes ; c'est un décret du sénat romain rendu au sujet d'un différend survenu à Délos à propos du temple de Sarapis; les stratèges d'Athènes informent l'épimélète de Délos de l'affaire et lui envoient une traduction du sénatus-consulte. M. Cuq, dans une savante dissertation, étudie les points obscurs de cette inscription. Il en précise d'abord la date ; le nom du préteur, Q. Minucius, était encore inconnu, mais des considérations historiques permettent de conjecturer l'année 166, et cette conjecture est confirmée par la mention des ides intercalaires. Une particularité de langue occupe ensuite M. C. ; il s'agit de la construction τοῦ μή τι.. γίνηται, jusqu'ici sans exemple ; M. C. en détermine très heureusement le sens précis, en reconstituant, d'après la règle de Paul Foucart, le texte latin, et en s'appuyant pour cela sur les formules de plusieurs lois

romaines; τοῦ = *eius* (*rei causa*). Il incline cependant à croire, bien que cette explication soit très satisfaisante, que τοῦ pourrait être dû à une méprise du graveur de Délos, le texte grec envoyé de Rome ayant porté τούτου. Un point de droit est traité en dernier lieu. M. C. recherche pourquoi la défense du sénat ne comporte pas une sanction; cette omission, dit-il, est probablement intentionnelle, le sénat ayant laissé au soin des magistrats d'Athènes les mesures à prendre pour faire observer le décret; il en est de même dans le chapitre *de donis* de la loi Cincia. M. C. tire de là plusieurs observations relatives à la forme des lois dites *leges imperfectæ*, lois prohibitives dépourvues de sanction. On voit qu'il fallait une grande science du droit romain pour commenter cette inscription ainsi que l'a fait M. Cuq; mais il n'eût pas été inutile de joindre au texte grec une traduction en français.

My.

E. Michon, **Un décret du dème de Cholargos**, relatif aux Thesmophories. Paris, Impr. nationale, libr. Klincksieck, 1913; 24 p. in-4° (Extr. des *Mémoires présentés par divers savants à l'Acad. des Inscr. et B.-Lettres*, t. XIII).

L'inscription que commente M. Michon, avec une élégante sobriété, est intéressante en ce qu'elle apporte l'autorité d'un document épigraphique relativement à certains détails de la fête des Thesmophories. On y voit mentionnées en effet les deux présidentes, ἄρχουσαι, chargées, sous la surveillance de la prêtresse, d'accomplir les rites, ce que nous savions par un texte littéraire, Isée, *Kiron*, 19 et 20. On y apprend encore quelles étaient les contributions auxquelles elles étaient tenues en orge, froment, farine, vin, huile, fromage et autres fournitures. On y remarquera le vin. On pouvait douter que l'usage du vin fût permis aux Thesmophories, et M. M. cite quelques textes à ce sujet. Il aurait pu rappeler un passage de Pausanias, V, 15, 10, où il est dit que les Eléens ne faisaient pas de libations avec du vin aux deux Déesses, et une inscription de Délos publiée par Hauvette, interdisant l'entrée d'un sanctuaire à quiconque avait bu du vin, et rapportée fort vraisemblablement au culte de Déméter par Ziethen (*Leges sacræ*, I, 90). Mais la présente inscription prouve que le vin n'était pas exclu des Thesmophories. Le texte nous apprend enfin que l'on célébrait aussi les Thesmophories dans le dème de Cholargos, et qu'il y avait très probablement, dans ce dème, un temple d'Apollon Pythien. L'inscription, dont une photographie est jointe au mémoire, est datée par la mention de l'archonte Ktésiklès (334-333); quant à son origine, M. Michon dit seulement qu'elle est de provenance athénienne et qu'elle vient d'être acquise par le musée du Louvre.

My.

Maxime Collignon. **Le consul Jean Giraud** et sa relation de l'Attique au XVIIe siècle. Paris, Impr. Nationale ; libr. Klincksieck, 1913 ; 57 p. in-4° (Extr. des *Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, t. XXXIX).

Il y a à la Bibliothèque Nationale une série de documents relatifs à la Grèce, qui proviennent sans nul doute, dit M. Collignon, du dossier constitué par Nointel. M. C. a publié il y a quelques années un de ces manuscrits, *Relation des antiquités d'Athènes*, mais il ne faisait alors que soupçonner le nom de l'auteur. Aujourd'hui il est plus affirmatif. L'examen d'un autre de ces documents, intitulé *Relation de l'Attique*, lui a fait remarquer l'identité de l'écriture dans les deux manuscrits. Or, cette dernière relation, datée de 1674, M. C. n'hésite pas à l'attribuer au Lyonnais Jean Giraud, dont Spon, son compatriote, vante l'érudition et la complaisance à l'égard des voyageurs. Giraud, consul de France, avait perdu sa charge à la suite d'un incident désagréable, et était devenu consul d'Angleterre ; il fut en relations avec le marquis de Nointel, et c'est probablement à la demande de celui-ci qu'il rédigea sa *Relation de l'Attique*, que M. C. publie dans ce mémoire, à quelques morceaux près. Elle n'est pas sans intérêt, quoique au point de vue archéologique elle fournisse peu de renseignements ; ce qui attirait surtout l'attention de Giraud, au moins dans cette relation, c'étaient les mœurs du pays, son administration, ses productions et son commerce ; mais M. C. a raison de souligner sa curiosité toujours en éveil, sa connaissance approfondie des lieux, et le soin qu'il apporte à noter les vestiges d'antiquité qu'il rencontre dans ses excursions. Au cours de sa notice sur le consul, M. Collignon est amené à parler de l'explosion des Propylées, due à un coup de foudre, et dont la date est incertaine ; il la rapporte à l'année 1640, date qu'il considère comme « définitivement établie ». C'est peut-être trop de précision, car cette date dépend de celle de la *Relation des antiquités d'Athènes*, et pour cette dernière 1675 n'est qu'une présomption et non une certitude.

My.

Philippe de Novare. *Mémoires, 1218-1243*, édités par Charles Kohler.
Les Poésies de Peire Vidal, éditées par Joseph Anglade.
Béroul. *Le Roman de Tristan*, poème du XIIe siècle, édité par Ernest Muret.
Huon le Roi de Cambrai. *Œuvres*, éditées par Artur Langfors. I. ABC. *Ave Maria. La descrissions des Relegions.* Paris, Champion, 1913 ; In-12 de XXV-172, XII-188, XIV-162, XVI-48 pages. (*Les Classiques français du moyen-âge*, p. p. Mario Roques, n°s 10-13).

Cette excellente collection, que nos lecteurs connaissent bien [1], vient de s'enrichir, en quelques semaines, de quatre volumes, qui ne nous apportent pas d'inédit, mais remettent dans la circulation des

1. Pour les précédents volumes, voy. *Revue critique*, 1911, I, 148 et 509 ; 1912, II, 491.

textes intéressants, devenus très rares, et qui sortent de cette nouvelle élaboration fort améliorés et entourés de lumières nouvelles.

Le premier de ces volumes est le fruit d'un travail particulièrement délicat et méritoire. Les « Mémoires » de Philippe de Novare, écrits vers 1258 au plus tard[1], ont été insérés, sous leur forme originale, dans les *Gestes des Chiprois*, compilation composée vers 1320 par Gérard de Montréal, dans laquelle celui-ci a inséré, dans leur ordre chronologique, des notices annalistiques étrangères au récit primitif; ils ont été en outre traduits en italien et insérés, sous cette forme, avec quelques gloses ou additions sans importance, dans le recueil d'histoires chypriotes connu sous le nom de « Chronique d'Amadi »; ils ont été enfin abrégés et paraphrasés; également en italien, et probablement d'après cette seule chronique d'Amadi, dans une autre chronique chypriote, celle de Bustrone. C'est de ces compilations diverses que M. Kohler a le premier dégagé l'œuvre propre de Philippe de Novare. L'unique manuscrit des « Mémoires » étant très fautif et çà et là incomplet, il a cru devoir rétablir, d'après Amadi, quelques passages nécessaires au sens ou à l'intelligence des faits, qu'il a traduits dans la langue originale de l'auteur; j'avoue que le procédé me paraît un peu hardi : j'eusse préférer les voir figurer dans le texte sous la forme italienne (donnée aux variantes). Une substantielle introduction oriente le lecteur et l'instruit des principes suivis par l'éditeur; une table chronologique et un index des noms propres, avec toutes les identifications nécessaires, — et qui ont l'une et l'autre exigé de longues recherches — permettent de suivre aisément et de contrôler par d'autres sources historiques ce très curieux récit, dont la langue même n'est nullement dénuée d'intérêt[2].

Ce qui est nouveau dans l'édition de Peire Vidal, par M. Anglade, ce n'est pas le texte, qui est essentiellement celui de Bartsch, mais une *varia lectio* empruntée aux éditions diplomatiques parues depuis 1857 et une traduction française. A ces variantes nouvelles on regrette que M. A. n'ait pas joint un choix plus abondant de celles qui avaient été rassemblées par Bartsch, car celles qu'il donne ne sont vraiment pas suffisantes pour l'étude critique du texte. Sur la traduc-

1. Ils sont formés : 1° d'une courte autobiographie, 2° d'un récit très circonstancié de la guerre soutenue par les Ibelins de Chypre contre Frédéric II de 1218 à 1243.

2. Philippe a inséré dans son texte quelques morceaux lyriques qui n'ont aucune valeur ni littéraire, ni historique (car tous les détails qu'on y trouve sont aussi dans le récit en prose), mais qui attestent du moins le grand rôle que jouait la poésie dans la société courtoise du XIIIe siècle. L'auteur les envoyait à ses amis pour les renseigner, ou les chantait lui-même pour distraire ou encourager à la lutte ses compagnons d'armes. Deux de ces chansons (p. 36 et 39) sont sur le modèle d'une chanson de Hugue de Berzé (Raynaud, n° 2071), qui devait être célèbre, car elle avait déjà servi de modèle à une chanson pieuse de Gautier de Coincy (Rayn., n° 20; éd. Poquet, p. 23).

tion, je publierai dans le prochain numéro de la *Romania* quelques remarques qui prendraient ici trop de place.

La nouvelle édition du *Tristan* de Béroul marque sur la précédente un grand progrès. M. Muret a réussi d'abord, aidé par d'obligeants collaborateurs, à déchiffrer d'assez nombreux passages (une vingtaine de vers) qui avaient résisté jusqu'ici à tous les efforts; il a aussi fait profiter le texte des corrections proposées de divers côtés et du résultat de ses propres réflexions ; le Glossaire et l'Index des noms apportent à l'intelligence de ce texte de nouveaux secours, hélas, encore insuffisants. Espérons que la diffusion assurée désormais à ce poème, un des plus intéressants de notre ancienne littérature, provoquera de nouvelles et fructueuses recherches.

Des trois ouvrages republiés dans le volume mentionné en dernier lieu M. Langfors avait lui-même déjà édité les deux premiers. Le second ne présentait pas de grandes difficultés. Le premier, particulièrement obscur, est maintenant à peu près intelligible, grâce aux efforts de M. L. et de ses critiques. Si le troisième l'est aussi, nous le devons à l'abondant commentaire historique que M. L. a resserré dans les divers articles de la Table des noms. Des proverbes cités dans le poème il a recueilli de nombreux exemples et fourni des explications presque toujours sûres. A propos de deux seulement je me sépare quelque peu de lui. Il faut lire, à mon avis (n° IV) : *Qui des bons ist* (non *est*) *souef flaire*. Pour le numéro XII on trouve les deux leçons : *Ou prestres muert Dieus* (ou *lieus*) *y a œuvre*. M. L. préfère avec raison la première, mais il a tort d'entendre : « Quand le prêtre meurt, il y a fort à faire, en particulier pour Dieu, à qui il doit des comptes ». Le sens est très clair, si on lit *aœuvre* : « Quand le prêtre meurt, Dieu œuvre lui-même », c'est-à-dire qu'il distribue ses grâces sans intermédiaire et que les fidèles n'ont pas à souffrir.

A. Jeanroy.

Durieu (Le comte P.), **Séance solennelle à l'occasion de l'inauguration du monument Van Eyck**, *le dimanche 10 août 1913*. — Résumé du discours prononcé par le comte Durrieu, membre de l'Institut de France, délégué de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres. Gand, Sipper, in-8°, 7 p.

Un passage du discours si documenté du comte Durrieu, prononcé à l'occasion de l'inauguration officielle du monument élevé par la Belgique aux célèbres frères Hubert et Jean van Eyck, a vivement piqué la curiosité des historiens d'art de tous les pays. Signalant les rapports étroits entre les artistes des Flandres et de la France, il ajoutait : « D'autre part, à Aix-en-Provence, la cathédrale renferme « un important triptyque du *Buisson Ardent*, peint sur la commande « du Roi René d'Anjou. Des documents ont été découverts qui ont « permis de constater que ce triptyque avait pour auteur certain

« un peintre français, originaire de Laon et transplanté à Avignon, « Enguerrand Charonton ».

La chose est d'une haute importance. Jusqu'ici, tous les archéologues supposaient en effet que le *Buisson Ardent* appartenait à une série d'œuvres, composée de trois grands tableaux, la *Résurrection de Lazare*, du Musée des Offices de Florence signée *Nicolaus Frumenti absolvit hoc opus, xv° Kl, JuniiM cccc lxi, le Saint Siffrein* d'Avignon, signé d'un *Mors de bride*, composé des lettres N. F., enfin le *Buisson ardent* d'Aix ; pour ce dernier, M. Blancard croyait même pouvoir lui appliquer une pièce d'archives, où il avait relevé que le Roi René redevait encore en 1475, 30 écus à son peintre.

L'autorité de M. P. Durrieu nous montre qu'il n'en est rien. Aussi attendons-nous avec une légitime impatience la publication de ces nouveaux documents certains, qui viendront ajouter ainsi une autre page à l'œuvre si pleine de charme d'Enguerrand Charonton, l'auteur du *Triomphe de la Vierge Marie* de l'Hospice de Villeneuve-les-Avignon.

F. de Mély.

Louis Passy, **Un ami de Machiavel, François Vettori, Sa vie et ses œuvres**, Paris, Plon, 1914 ; 2 vol. in-8°, 474-393 pages.

Au cours d'une existence longue et bien remplie, consacrée d'ailleurs à des travaux d'un tout autre genre, M. Louis Passy a caressé constamment le rêve d'élever au florentin F. Vettori, ami de Machiavel et contemporain de Guichardin, un monument capable de réhabiliter la mémoire d'un homme politique généralement sacrifié aux deux illustres historiens, entre lesquels il a été comme éclipsé. M. P. a eu la bonne fortune de réaliser ce projet, grâce à l'activité dont il ne s'est pas départi jusque dans sa verte vieillesse, grâce aussi à des concours aussi compétents que dévoués, et ces deux volumes ont vu le jour presque au moment où mourait leur auteur. C'est donc avec un sentiment où le respect se mêle à la reconnaissance qu'on en aborde la lecture. Le rôle capital que F. Vettori a joué dans la politique florentine, depuis ses ambassades en Allemagne, auprès de Maximilien (1507-1508), et en France (1515-1518), jusqu'à son rôle auprès des Médicis dégénérés, un Alexandre et un Cosme I, sa physionomie d'homme et son talent d'écrivain, tout cela est retracé, d'une plume facile, par un historien bienveillant, très désireux de faire aimer son héros, sans dissimuler pourtant ses tares. La biographie, contenue tout entière dans le premier volume, est composée à l'aide de la correspondance de Vettori, particulièrement avec Machiavel et avec F. Strozzi ; de longs extraits en sont mis sous les yeux du lecteur dans une traduction précise et agréable ; par l'application du même principe, le second volume, réservé aux œuvres de F. Vettori, ren-

ferme avec d'autres documents, la traduction intégrale du *Voyage d'Allemagne* et des lettres adressées de ce pays au gouvernement florentin — soit plus de 300 pages. Cette méthode offre certainement des avantages, mais il serait aisé aussi d'en indiquer les défauts ; on peut les résumer dans cette simple remarque que le biographe est ainsi amené à négliger nombre de détails importants, qu'il aurait fallu aller chercher hors de la correspondance de Vettori ; par exemple l'enfance et la jeunesse du personnage sont entièrement passées sous silence[1] : après avoir rappelé que Vettori est né en 1474 et que son père mourut en 1496, son biographe nous parle aussitôt de ses débuts dans la vie publique, à vingt-huit ans (p. 3-4), et se hâte d'arriver à son ambassade en Allemagne. La physionomie et le rôle du Florentin sont ensuite fort bien analysés ; mais peut-être le biographe se laisse-t-il un peu trop guider par son héros.

M. P. n'a pas essayé de dissimuler son désir de relever Vettori, trop sacrifié, pense-t-il, à Machiavel, ce qui l'amène, à plusieurs reprises à contester certaines appréciations formulées par M. P. Villari, comme peu équitables (p. 45, 52, 63, 99, etc... du t. I) ; il y a là d'intéressantes discussions, dont il faudra dorénavant tenir compte. Mais je dois avouer que le plaidoyer de cet apologiste éclairé me paraît manquer son but lorsqu'il s'agit de comparer Vettori écrivain à Machiavel. Le chapitre de « critique littéraire », le seizième, que M. P. a consacré au *Sommaire* de l'histoire d'Italie de 1511 à 1527, ne vise qu'à mettre en lumière le « talent » de Vettori, pour conclure (p. 41) que le *Sommaire* « n'a pas moins de tenue et de profondeur, en un grand nombre de ses pages, que les *Histoires Florentines* », et que « le *Voyage d'Allemagne* ne fait pas mauvaise figure à côté de la *Clizia* et de la *Mandragola* » ; tout l'avantage de Machiavel viendrait de ce qu'il a été surtout « un homme de lettres », et « la postérité lui a su gré des efforts qu'il a faits pour lui plaire ». Que voilà d'étranges jugements ! Il se peut que Vettori ait eu autant ou plus de « talent » que Machiavel, et qu'il n'ait été ni plus ni moins immoral que son « compère » ; qu'importe ? A-t-il eu la force, la profondeur, la concentration de pensée, qui donnent une si haute valeur aux *Discours* sur Tite Live, au *Prince*, tout comme à la *Mandragore ?* C'est une question qu'il ne faudrait même pas poser. M. Villari a mille fois raison de dire que les quelques pages de Machiavel sur les affaires d'Allemagne nous en apprennent plus que tout le *Voyage* de F. Vettori, ramassis d'historiettes frivoles, de contes de luxure et de poison, amusants peut-être, mais profondément inutiles. M. Passy aime à évoquer le nom de Boccace à propos de ce *Voyage* ; mais il ne suffit

1. Incidemment, dans une note du t. II (p. 100), M. Passy remarque qu'un séjour à Milan en 1498, auquel Vettori fait allusion dans son *Voyage d'Allemagne*, « doit être ajouté à sa biographie » ; il est évident qu'un classement méthodique et préalable des données de ce genre n'a pas été fait.

pas de recueillir des nouvelles immorales pour composer un *Décaméron*, et c'est bien plutôt à son contemporain Bandello que fait penser Vettori. D'ailleurs un premier point serait à élucider : est-ce vraiment à chacune de ses étapes que l'ambassadeur florentin a entendu tous ces contes, ou bien ne s'agit-il pas d'un arrangement, rédigé à loisir, après coup, comme Vettori le dit lui-même, dans sa villa de Ceppesello (début du l. II)? Ensuite, quels rapports y a-t-il entre toutes ces fables et les thèmes connus des nouvelles italiennes ? Qu'est-ce par exemple que cette comédie, « Constance de Casal-Monferrato », dont la scène est à Rome, que Vettori dit avoir vu jouer à Augsbourg, aux fêtes de Noël 1507, et qu'il a rapportée intégralement ? Je ne sache pas que le *Voyage d'Allemagne* ait encore jamais été considéré à ce point de vue ; c'est une enquête qui reste à faire.

Henri HAUVETTE.

Marcel REYMOND : **Bramante et l'architecture italienne aux XVIe siècle** (Les grands Artistes), in-8°, prix : 2 fr. 50. — Jean DE FOVILLE : **Pise et Lucques** (Les Villes d'Art célèbres); pet. in-4°, prix : 4 fr. — Henri D'HENNEZEL : **Lyon** (Les Villes d'art célèbres); pet. in-4°, prix : 4 francs. — André FONTAINE : **Académiciens d'autrefois** (L'Art dans l'ancienne France); gr. in-8°, prix : 9 fr. — Langton DOUGLAS : **Histoire de Sienne** (Les Études d'art à l'étranger); 2 vol. gr. in-8°, prix : 20 francs. Tous ces ouvrages chez H. Laurens, éd. à Paris.

M. Marcel Reymond nous avait déjà parlé de *Michel-Ange* dans la collection des « Grands artistes », et aussi de *Brunelleschi et de l'architecture italienne du* XVe *siècle*. Nous attendions de lui ce nouveau travail : *Bramante et l'architecture italienne du* XVIe *siècle*. Rome succède à Florence, la Renaissance antique s'épanouit, puis se modifie sous une impulsion géniale : le livre commencé avec Bramante se termine sur Michel-Ange. A côté d'eux, c'est Raphaël, Sansovino, Caprarola, les deux San Gallo, puis Vignole, Vasari, Palladio, San Micheli, Fontana, Giacomo della Porta; Rome est le centre, mais Milan, Mantoue, Pesaro, Venise, Padoue, Vérone, Vicence doivent nous attirer encore, et de bonnes photographies nous aident à suivre le texte très clair et très net, suivant son habitude, de l'histoire critique.

La série des « Villes d'Art célèbres » ne se poursuit pas avec moins d'activité. Si nous voulons d'abord rester en Italie, voici *Pise et Lucques*, où nous mène M. Jean de Foville, avec 129 reproductions de monuments et surtout d'œuvres peintes ou sculptées. L'art Pisan a déjà fait l'objet des recherches de l'auteur, et l'on sent que c'est d'un domaine qu'il connait bien, qu'il nous fait ainsi les honneurs. Le Dôme, la Tour, le Baptistère, le Camposanto, les chefs-d'œuvres des Pisano et de Benozzo Gozzoli, la Chartreuse... que d'attraits à Pise! Mais il restait dans le plan de la publication en racontant cependant

tout d'abord l'histoire et l'évolution de la cité, de son influence, de la place qu'elle tenait dans le monde, de son génie particulier, si fécond, si poétique dans cette « mélancolie » qui fut chantée. Lucques n'est pas moins séduisante, mais avec un charme de bonheur et de joie en plus, joie d'art, joie de nature... La physionomie propre et caractéristique de chacune des villes d'Italie a toujours été le grand attrait de ce pays d'élection.

Il serait difficile de parler de *Lyon* dans les mêmes termes, mais comment sa place ici ne se justifierait-elle pas ? La ville ancienne a ses monuments, qui étonnent presque, tant la ville moderne a tout pris pour elle, mais qui ont gardé d'autant plus de prix ; et le développement progressif du foyer d'art qu'est devenu ce centre industriel et commerçant était intéressant à étudier, à mettre en valeur. Lyon a aussi sa physionomie spéciale, qu'il fallait dégager, et que M. Henri d'Hennezel a très bien rendue, sans oublier ce qui pouvait toucher le touriste friand de pittoresque, c'est-à-dire sans négliger le paysage qui environne la ville. 124 reproductions achèvent avec fruit le « guide » ainsi constitué.

Académiciens d'autrefois, ce sont les à côté d'une histoire générale de l'Académie royale de peinture et de sculpture, que M. André Fontaine, aurait, dit-il, souhaité d'écrire, mais donc il a déjà établi les bases documentaires avec ses précédents volumes : Les Collections de l'Académie... ; les Doctrines d'art en France... ; Conférences inédites de l'Académie... Il a poursuivi ses fouilles dans les papiers de cette « communauté » d'art, recherché les épisodes de la vie de ses membres, les destinées de leurs œuvres, éclairci et même réformé certaines traditions, certains conflits. C'est une suite de chapitres indépendants de cette grande histoire : les premiers Académiciens, l'institution des prix de Rome, Le Brun et son despotisme, et son conflit avec Mignard, Abraham Bosse, Simon Jaillot, les Champaigne, Sébastien Bourdon, Antoine Paillet, Marc Arcis (et la vie d'artiste en province)... 16 planches ajoutent leur attrait à la vivacité du récit.

De précieuses traductions prennent place dans la collection des « Études d'art à l'étranger », qui peut-être, sans elle, n'eussent pas mis à notre portée les travaux qu'elles représentent. M. Langton Douglas a acquis une véritable autorité sur la question de *Sienne*, de sa république, de son art, de sa race, et M. Georges Feuilloy ne s'est pas donné une peine inutile en traduisant l'érudite monographie que l'historien anglais a publiée voici quelques années : la présente édition est, à certains égards, nouvelle, comme l'indique la préface spécialement écrite pour elle par l'auteur. Ce n'est pas seulement une monographie d'art, à dire vrai, c'est toute l'histoire politique et sociale de Sienne, d'abord, depuis ses temps les plus reculés, dans la constitution de sa commune, de ses partis, dans sa vie au moyen

âge et ses luttes contre ses voisines, entre sainte Catherine et saint Bernardin, jusqu'au jour où son indépendance est étouffée sans le joug du duc Cosme de Toscane. L'histoire de l'art Siennois fait l'objet du second volume. C'est une étude approfondie, mais d'ailleurs plus documentaire qu'esthétique, de tous les monuments et les peintures, de tout l'essor intellectuel et artistique. Un index considérable des références rendra de grands services, et le choix des reproductions photographiques, 77 planches, sera particulièrement apprécié.

H. de Curzon.

Gazier (Augustin). **Bossuet et Louis XIV, 1662-1704**. Paris, Champion, 1914. In-8° de 127 pages.

Sans aucun appareil d'érudition mais avec autant de vigueur que de simplicité, M. G. réfute l'opinion, entretenue par des haines religieuses ou politiques, qui fait de Bossuet un flatteur de Louis XIV. Il suit Bossuet à travers toute sa carrière et prouve qu'il n'a jamais adulé personne. Il le montre, dès le premier discours prononcé devant Louis XIV, ne s'aperçevant, en quelque sorte, de la présence du prince que pour l'avertir du terrible danger de n'avoir personne au-dessus de soi, puis, dès qu'il apprend que Louis n'a plus l'innocence qu'il le félicitait naguères de conserver, condamnant les désordres princiers avec une clarté, une force que Bourdaloue ne dépassera pas, réprouvant les confesseurs commodes, invitant Louis XIV *à ne pas mettre obstacle par ses péchés* à la gloire qui se prépare pour lui, faisant au besoin des digressions (p. 29) pour flétrir les amours illégitimes. M. G. rappelle avec justesse que Bossuet, sans être janséniste, a toujours estimé les hommes de Port-Royal ; que, loin de persécuter les protestants de son diocèse, il les a protégés ; qu'il n'a fait appel au roi contre Fénélon que quand il a été lassé par le double jeu de son adversaire ; enfin que, tout en conformant sa politique à celle des Français de son siècle, il reconnaissait la légitimité de principes opposés. En somme, Bossuet n'a jamais rien demandé pour lui-même et n'a pas obtenu à beaucoup près les récompenses auxquelles son génie eût pu prétendre. Telle n'est ni la conduite ni la destinée des adulateurs. Sans doute les sermonnaires auraient pu opposer aux désordres du roi, en déclinant l'invitation à paraître dans sa chapelle, une protestation plus décisive ; du moins la hardiesse de Bossuet est allée aussi loin que celle de n'importe lequel de ses contemporains.

Non seulement M. G. a raison, mais il a souvent raison d'une manière très ingénieuse. Il fait remarquer par exemple qu'en plus d'un endroit Bossuet est tellement préoccupé des fautes de Louis XIV quand il feint de s'adresser à tout son auditoire, que sur ses brouillons les adjectifs appliqués aux pécheurs restent au singulier. Dans le

détail, quelques assertions paraîtront un peu hardies : par exemple celle que Bossuet n'aurait été rappelé à la chaire du Louvre que sur les instances de la reine Mère ; qu'il n'aurait été choisi comme précepteur du Dauphin que pour être spécialement employé à la conversion des protestants ; que le roi avait été en effet ulcéré par la vivacité de ses censures devant lesquelles il aurait fui plus d'une fois ; cependant il faut convenir que cette dernière assertion est appuyée par des remarques véritablement piquantes (p. 42, 44, 47).

Un autre agrément du livre tient à la profonde connaissance que M. G. possède de son sujet. On sait que personne n'est versé à un pareil degré dans l'ensemble de notre histoire religieuse durant les trois derniers siècles. Tout résolu qu'il est ici à dissimuler son érudition, il est obligé, heureusement pour nous, par son argumentation même, de la démasquer quelquefois. C'est ainsi qu'on apprend la différence de la condition faite aux prédicateurs et aux aumôniers, la raison pour laquelle les rois devaient communier les samedis saints (pour toucher les écrouelles) ; des détails bien choisis évoquent le spectacle de la chapelle du Louvre pendant une prédication du grand orateur; on surprend Bossuet en flagrant délit de travail expéditif, puisqu'il paraît que son sermon sur les Devoirs des Rois reproduit en certains passages les *Devoirs du Souverain* que le P. Senault venait de publier.

Une règle inflexible va bientôt donner à M. G. de plus amples loisirs : plaignons-en les élèves de la Sorbonne, mais félicitons le public savant auquel désormais il se consacrera tout entier.

Charles Dejob.

Germain Martin, **L'histoire du crédit en France sous le règne de Louis XIV.** T. I. Le crédit public (avec la collaboration de Marcel Bezançon). Paris, Larose et Tenin, 1913, 244 p. gr. in-8.

M. Germain Martin, dont on connait les travaux sur l'histoire économique de la France, s'est posé un problème initial fort intéressant : n'y a-t-il pas lieu de faire remonter au règne de Louis XIV les origines du déficit si important comme cause financière de la Révolution? Si l'on excepte neuf années d'équilibre, de 1662 à 1671, on reconnaîtra que la royauté française à cette époque ne subsista que par le crédit. Ecrire l'histoire du crédit c'est donc apporter une contribution essentielle à l'histoire générale. M. G. Martin le tente en deux volumes, dont le premier, seul paru, a surtout pour objet le crédit public, et dont le second comprendra l'exposé des expédients financiers de la fin du règne et des opérations de crédit privé. La simple lecture de son livre en montre toute l'importance. Après M. Normand, dont on connait le travail excellent sur *la Bourgeoisie française au* XVII*e siècle*, M. G. Martin éclaire les origines de la Bourgeoisie financière. La documentation sur laquelle il s'appuie est fort abondante : elle est

puisée surtout aux Archives Nationales, mais fait également des emprunts aux manuscrits de la Nationale, aux Affaires étrangères, à l'Arsenal, et à quelques bibliothèques de province. Très peu de théorie, ou d'exposé économiques en ce premier volume, qui contient surtout des faits et des portraits. Les premiers sont fort nombreux : on pourrait, si l'on voulait chicaner M. G. Martin, leur reprocher de l'être trop : le lecteur se perd parfois en cette profusion de petits paragraphes, abondamment nourris, fort sèchement reliés les uns aux autres. Quelque dialectique *apparente* eût été nécessaire pour les relier : quelques résumés, rappelant au fur et à mesure les résultats obtenus, eussent été utiles. Ajoutons aussi une plus grande précision chronologique pour les derniers chapitres surtout, où l'on passe trop facilement de 1669 à 1721 au cours d'un même développement. Ce sont là de petites taches : elles ne nous font pas oublier les nouveautés du livre, les lumières qu'il nous donne sur un sujet fort peu connu, les clartés qu'il projette sur toute l'histoire intérieure du XVII[e] siècle.

La première partie du livre de M. Germain Martin est consacrée aux opérations centrales du crédit public de 1643 à 1683. Elle débute par un rapide exposé de ce qu'était l'administration du Trésor à cette date. Puis vient l'étude de l'administration de Particelli d'Emery et des causes financières de la Fronde : le tout très bref. M. G. Martin porte d'ailleurs sur d'Emery un jugement moins sévère que ses prédécesseurs. De la Fronde nous passons à la surintendance de Fouquet : M. Martin s'attache aux origines de Colbert, et aux opérations de Mazarin. Peut-être eût-il pu profiter davantage de la curieuse analyse que M. Lavisse avait faite (VII, 1, p. 142 et sq.) du caractère du futur surintendant, et ne pas se contenter d'une citation (p. 43) de l'abbé de Choisy, si peu psychologue et si peu apte à comprendre toute grande pensée et toute affaire sérieuse. M. G. Martin insiste avec quelque plaisir, semble-t-il, sur ces débuts un peu humbles de Colbert, administrateur zélé et peu scrupuleux de la fortune de Mazarin. En revanche, il nous montre fort clairement Mazarin ordonnateur occulte, Mazarin bénéficiaire du trésor, Mazarin munitionnaire : le tout fort amusant dans le détail. Quant à Fouquet, ce fut un financier médiocre ; sa culpabilité est mitigée ; l'histoire de son procès est loin d'être claire. Mais suivant M. G. Martin, Colbert « aurait dû être le dernier des accusateurs ». En somme, après bien d'autres, M. G Martin plaide les circonstances atténuantes.

C'est à l'œuvre personnelle de Colbert de 1662 à 1683 que s'attaque le chapitre II. Déjà M. Lavisse (VII, 1, p. 184) refusait confiance aux budgets dressés par Colbert, et rappelait la déclaration de Le Peletier, successeur de Colbert en 1691, après la vérification de l'état du trésor royal : « Je trouvai que le rapport n'était pas exact entre les registres et la caisse du trésor royal ». M. Germain Martin ne fait guère de réserves pour les premières années de la gestion financière du ministre;

il reconnait volontiers qu'il a su établir un ordre strict. Il montre combien diverses furent ses attitudes, d'abord intransigeantes et autoritaires à l'égard des rentiers; il loue la constitution de la Caisse des emprunts qui « fut peut-être l'œuvre la plus ingénieuse et la plus saine de Colbert en matière de crédit ». Mais il retrace après 1672 toute la série des expédients financiers auxquels dut avoir recours Colbert, et insiste tout particulièrement sur les affaires extraordinaires, et leurs résultats fâcheux pour la prospérité nationale. Il est vrai que les circonstances étaient difficiles, et le roi fort dépensier.

Tel est brièvement résumé le contenu de la première partie. En conclusion, M. Germain Martin reproche à Colbert d'avoir brimé les rentiers, qui eussent pu lui fournir à de bonnes conditions les capitaux nécessaires, et d'avoir finalement eu recours aux traitants par lui méprisés et écartés au début. Ces fâcheuses pratiques permirent l'existence et favorisèrent le développement à la Cour et à la ville du monde des affaires, objet de la deuxième partie du livre de M. Germain Martin qui n'est pas la moins neuve, malgré ce qu'elle a forcément d'incomplet. Trop d'études de détail nous manquent. Pour un Samuel Bernard, qui a eu les honneurs d'une monographie, que de financiers inconnus !

Les quatre chapitres de cette deuxième partie passent en revue les financiers de toute espèce et de toute classe, professionnels ou amateurs. Ce sont d'abord les traitants, mal nécessaire. M. Germain Martin rappelle les noms et esquisse les silhouettes des plus notoires depuis Montauron jusqu'à Béchameil, et jusqu'aux frères Pâris-Duverney, merveilleux fournisseurs des armées. Ce sont ensuite les fermiers généraux, les officiers de finance, les juifs. Là encore on trouve quelques portraits curieux, en particulier ceux de Pennautier et de Crozat, trésoriers des États. « Le gouvernement de Louis XIV, écrit M. Germain Martin, comme les gouvernements modernes, finissait insensiblement par avoir pour principaux appuis la haute finance et les banquiers juifs ». De là il passe aux intrigants, aux *non-officiels* de la finance, agioteurs, tripoteurs, donneurs d'avis, etc. Plus particulièrement nouveau est le paragraphe par lui consacré aux grands et aux affaires de finance, et dans lequel il prend comme exemples les Rohan, la maison de Lorraine, les Noailles. Mais que de recherches resteraient à faire en cet ordre d'idées pour chacune des grandes familles nobles du XVIIe siècle ! La difficulté est de connaître ces affaires, auxquelles sont mêlés les plus beaux noms de France, de trouver des documents ou de les interpréter. Et pourtant que d'attitudes politiques s'expliqueraient ainsi même au XVIIe siècle, ne fût-ce que dans le procès Fouquet, où fut si grande la solidarité de la haute noblesse et de la finance ! Sur ce sujet si peu traité, M. G. Martin nous fournit quelques clartés. Il termine son livre par

l'étude plus détaillée, surtout d'après les archives de la Bastille, de deux faiseurs d'affaires, Pélissier et Bernard de Rosemain.

La compétence spéciale plus encore que l'espace nous manquent pour apprécier ce livre d'un indéniable intérêt, que nous espérons avoir mis en lumière par une trop brève analyse. Quant aux critiques que nous pourrions lui adresser, elles portent surtout sur de menus points de technique historique. Les références de M. Germain Martin ne nous satisfont point complètement : elles sont parfois trop vagues : ex: *Ministère des affaires étrangères* : 991 : il faudrait y joindre l'indication du fonds ; d'autre fois la date du document cité, lettre ou mémoire, serait nécessaire. En ce qui concerne les *Mémoires*, M. G. Martin se contente trop souvent des éditions de la collection Michaud et Poujoulat, alors qu'il en existe de meilleures et de plus récentes pour la grande Mademoiselle, pour l'abbé de Choisy, pour Mme de Motteville par exemple. La bibliographie des sources et des livres consultés se trouve en tête de chaque chapitre. Nous n'y avons point retrouvé un article fort intéressant de Sagnac (*R. d'hist. mod. et contemp.* 1908) sur le crédit de l'État à la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe siècle, et qui contient des indications même sur l'époque dont s'occupe M. Germain Martin. Notons pour terminer quelques écritures fautives ; *de* Seignelay, *de* Boislisle, *de* Barillon, etc., et nous n'aurons signalé que des imperfections faciles à corriger [1], et qui ne diminuent point la valeur intrinsèque de ce travail, important par les faits qu'il contient, et les conclusions auxquelles il aboutit.

C. G. PICAVET.

Georg GLOEGE. **Das höhere Schulwesen Frankreichs**. Berlin, Weidmann, 1913, In-8°, p. 113, mk. 2, 40.

Arthur BAUER. **La Culture morale** aux divers degrés de l'Enseignement public. Paris, Giard et Brière, 1913, in-8°, p. 261. Fr. 6.

I. M. Gloege a fait quelques voyages en France, il a été pendant huit mois lecteur dans une de nos Universités provinciales, il a suivi des classes de nos lycées, il s'est renseigné, il a observé et avec ses notes tracé pour ses compatriotes un tableau peu flatteur de notre enseignement secondaire. Une partie de son livre mérite d'être louée : celle qui a trait à l'organisation scolaire, aux programmes et à leur transformation, au recrutement du personnel. M. G. s'est référé aux documents officiels ou à des livres bien informés et il y a peu d'inexactitudes à relever dans son esquisse [2]. On lui saura gré aussi du fré-

1. Relevons aussi un grand nombre de fautes d'impression (quel auteur n'est point faillible ?) Quelques-unes défigurent le texte. Correspondance de Madame, éd. *Bruat* pour *Brunet*.

2. P. 10, il ne fallait pas oublier le nom de M. Liard, en parlant de la réorganisation des Universités. Page 15, M. G. se trompe en disant que le représentant

quent rapprochement qu'il fait de nos écoles avec les écoles prussiennes; tout cela est instructif et les lecteurs français en feront leur profit. Mais pour l'appréciation qu'il porte sur ce qu'il a vu ou entendu, j'aurais des réserves expresses à faire. A peu près tout de notre système d'éducation et d'instruction lui déplaît, il en parle avec le plus grand dédain et s'étonne que nous n'ayons pas encore songé à prendre modèle sur le gymnase prussien, ce parangon universellement admiré. M. G. critique notre système de récompenses, reproche à nos maîtres de se désintéresser de l'éducation, refait contre le baccalauréat le réquisitoire ordinaire, trouve les professeurs sans préparation pédagogique, ignorants de la psychologie de l'enfant, rarement préoccupés d'éveiller l'initiative de la classe, ne s'intéressant qu'à l'élite, abusant des exercices de mémoire et des travaux écrits. Quand il aborde les diverses disciplines, il se montre aussi sévère pour les méthodes de travail et les maigres résultats ; partout, en grec, en latin, en français, caractère superficiel de l'explication, lecture fragmentaire des auteurs, attention presque exclusive attachée à la forme, engendrant le verbalisme qui sévit en France. S'il parle du régime intérieur de nos écoles, de l'internat, il n'est pas plus tendre : il s'indigne qu'on fasse boire du vin à des enfants, même si ce n'est que de l'*abondance*, et prend à témoins les hygiénistes de la sobre Allemagne; il est convaincu que dans les études les élèves perdent leur temps ou l'emploient en lectures défendues et autres distractions.

Telles sont quelques unes des constatations qu'a faites chez nous M. G. Que notre enseignement ait ses défauts, personne ne songe à le nier ; il ne manque pas en France même d'adversaires et M. G. avait le droit de leur emprunter leurs critiques. Mais il ne convient pas à un étranger, manquant encore d'expérience, de porter dans une centaine de pages sur une institution vaste et complexe un jugement si tranchant. En tout cas l'impartialité la plus élémentaire exigeait que ce qu'il y a de juste dans notre système d'éducation, ce qui est adapté à notre tempérament, à nos traditions fût présenté avec plus de clairvoyance et de sympathie. Si un Français nous apportait sur les écoles secondaires de la Prusse un livre si étroitement partial, nous n'hésiterions pas à signaler ses préventions ; la même défiance s'impose pour celui que M. G. a écrit sur les nôtres.

II. Dans un livre que l'Institut a couronné M. Bauer examine la place qu'ont faite à la morale les programmes de nos établissements d'instruction publique, il en signale les lacunes ou les erreurs d'application et montre les résultats plus complets qu'on pourrait attendre

des professeurs au conseil d'administration n'est pas élu par eux. Page 49, il n'est plus vrai d'écrire que les professeurs d'allemands sont « pour la plupart des Alsaciens de naissance, fréquemment germanophobes ». Lire page 88 ainsi, au lieu de *aussi*.

de cette discipline par certaines modifications de méthodes ou quelques heureuses innovations. Il réclame dans l'exposition de la matière plus de dogmatisme, une adaptation plus exacte aux réalités extérieures comme aux fins générales que se propose l'enseignement dans ses différents stades. On sent que par métier l'auteur a beaucoup pratiqué ces questions; ancien professeur de philosophie, il s'est appliqué à montrer tout le profit que la science de l'éducation peut dans ce domaine restreint retirer de la psychologie. Et lorsque dans la troisième partie de son livre, la plus neuve, puisqu'il s'agit ici d'une organisation à créer, M. B. réclame que pour l'enseignement supérieur aussi on fasse une place à la morale, non pas étudiée dans son évolution historique, mais à une morale pratique d'un intérêt immédiat pour la jeunesse des Universités, et dont l'enseignement répondrait d'ailleurs aux futures exigences professionnelles de leurs carrières, il a surtout en vue le concours efficace que les sciences psychologiques et sociales peuvent prêter à la connaissance et à la pratique de l'ensemble de nos devoirs.

L. Roustan.

— Description d'un manuscrit hébreu, par M. M. Schwab (*Le manuscrit hébreu nº 1408 de la Bibliothèque nationale;* Paris, Klincksieck, 1913, in-4º, 34 pages.) Ce ms. présente un intérêt pour l'histoire littéraire de la France, la linguistique grecque et romane, la paléographie; c'est un volume sur parchemin, qui contient une sorte d'encyclopédie religieuse composée par un auteur qui vivait au xii-xiiiᵉ siècle, dans le nord de la France. M. S. identifie la plupart des rabbins cités; ensuite il reproduit d'après le ms. et commente un lexique des mots grecs et latins qui se trouvent dans le midrash *Tanhouma*; il cite aussi un certain nombre de vieux mots en langue romane ou en langue germanique. — A. L.

— Dans les *Religionsgeschichtliche Volksbücher* (III- 15), bonne notice sur Confucius, ses écrits et sa doctrine, par M. R. Stube (Tübingen, Mohr, 1913, ; in-12, 40 pages), M. S. dit que la force morale de la réforme de Confucius a été paralysée par la limitation de cette réforme au pratique, au réalisable, et que le confucianisme n'a pas fait obstacle à la superstition des masses parce que Confucius n'a pas essayé de purifier les idées religieuses et de les relier à la morale. Mais où est le réformateur même religieux qui a rendu impossible la superstition, et n'y aurait-il pas un lien entre la morale de Confucius et sa foi? — A. L.

— Choix de textes bibliques, pour exercices de lectures d'hébreu non ponctué, par M. J. Herrmann (Leipzig, Hinrichs, 1913, gr. in-8º, 32 pages). Les textes sont bien choisis et l'impression soignée. A recommander aux jeune hébraïsants. — A. L.

— En quelques pages peu claires, M. J. Dahse résume l'hypothèse antérieurement développée par lui concernant l'origine de la Genèse (*Wie erklärt sich der gegenwärtige Zustand der Genesis?* Giessen, Toepelmann, 1911, in-8º, 20 pages), M. D. a raison d'étudier les variantes de la version grecque, mais il réussira malaisément à nous prouver qu'il n'y a pas de sources dans la Genèse, que ce livre contient seulement un vieux récit découpé en sections liturgiques, et que le

document dit sacerdotal résulte simplement des abrégés et reprises pratiqués pour cet usage rituel. — A. L.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 12 juin 1914.* — M. le capitaine Raymond Weill achève sa communication sur les fouilles qu'il a récemment exécutées à Jérusalem, dans la cité primitive remontant à l'époque chananéenne. — MM. Clermont-Ganneau, Maurice Croiset, Paul Monceaux et Ernest Babelon présentent quelques observations au sujet d'une inscription hébraïque et d'une inscription grecque signalées par M. Weill.

Le prix Delalande-Guérineau est partagé de la manière suivante : 500 francs à M. Jules Baillet. *Le régime pharaonique dans ses rapports avec l'évolution de la morale en Egypte* ; — 500 francs à M. Sottas; *La préservation de la propriété funéraire dans l'ancienne Egypte*; — 500 fr. à M. Clément Huart, *Histoire des Arabes.*

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 19 juin 1914.* — M. Emile Chatelain, président, annonce la mort de M. Barclay V. Head, correspondant de l'Académie à Londres depuis 1905.

M. Edouard Chavannes donne des nouvelles de la mission de MM. Segalen, Lartigue et Gilbert des Voisins dans la Chine occidentale. Les explorateurs ont découvert, à l'O. de Si gnan fou, la sépulture d'un empereur mort en 683 p. C., et les fouilles ont livré un cheval ailé dont la tête seule émergeait du sol. Dans le Sseu t'chouan, ils ont trouvé un menhir. La mission a aussi visité une tombe de l'époque des Han dont les parois étaient revêtues de grandes briques à bas-reliefs, et elle a rencontré une falaise creusée de niches dont chacune abritait une statue bouddhique.

M. René Cagnat communique, au nom de M. Philippe Fabia, correspondant de l'Académie, et de M. Germain de Montauzan, les derniers résultats obtenus dans le dégagement, par eux entrepris, d'une villa romaine sise sur la colline de Fourvière. MM. Fabia et G. de Montauzan ont découvert six nouvelles mosaïques, dont trois remarquables : l'une, blanche et noire, avec dessins géométriques très purs et très variés; la seconde, polychrome, avec une frise de feuillage, de fleurs et d'oiseaux; la troisième, mesurant 170 mètres carrés environ et dont le tableau central présente les restes d'une scène de marine. Toutes ces mosaïques appartenaient à un même ensemble. Quant à la villa, ses vestiges couvrent 3,460 mètres carrés.

M. Marcel Dieulafoy annonce que, depuis qu'il a publié et commenté avec le P. Scheil la tablette babylonienne contenant la description du temple et de la pyramide de Bêl Mardouk, M. Koldewey, directeur de la mission allemande, a publié le résultat de ses dernières fouilles au N. et au S. de la pyramide. M. Dieulafoy montre que les plans très précis de M. Koldewey sont, en ce qui concerne les dimensions, en parfait accord avec les calculs autorisés par le témoignage de la tablette.

M. Mesguich rend compte des fouilles qui lui ont permis de déblayer un palais de Byzance qui paraît pouvoir s'identifier avec la maison habitée par Justinien avant son avénement. Cet édifice, probablement bâti par Constantin et décoré de mosaïques, avait été éventré en 1871 par la construction d'un chemin de fer, et certains travaux d'édilité menacent de faire disparaître ce qui en subsiste encore.

L'Académie procède à un vote pour l'attribution des prix Gobert. Le premier prix est décerné à M. Lucien Romier, pour ses deux volumes sur les *Origines politiques des guerres de religion*; le second, à M. le commandant Espérandieu, pour son *Recueil des bas-reliefs de la Gaule romaine.*

Le prix ordinaire est décerné à M. Maurice Jusselin, pour son mémoire sur les impôts royaux sous Philippe le Bel et ses fils.

Le prix de La Grange est décerné à l'édition du Roman de *Renart le Contrefait* due à feu Gaston Raynaud et à M. Henri Lemaître.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28 — 11 juillet. — 1914

Deonna, Etudes d'archéologie et d'art. — Benary, La légende d'Ermanric. — Clapp, Les dessins de Pontormo. — La Vie de Richard Beauchamp, p. Dillon et St-John Hope. — Spingarn, La critique dramatique. — Pouget de Saint-André, Le général Dumouriez. — Bertholet, La religion israélite. — Friede, La mort de Jésus. — Heitmüller, Jésus. — Fiebig, Les Évangiles synoptiques. — Stengel-Fleischmann, Dictionnaire du droit allemand, 28-29. — Schinz, Le positivisme français. — Académie des Inscriptions.

W. Deonna, **Etudes d'archéologie et d'art.** In-8°, p. 1-65, avec 24 fig. d. le texte, Genève, Kündig, 1914.

Que les anciens dieux deviennent parfois des démons dans les religions nouvelles, c'est ce que l'on n'était pas sans savoir assez bien, et ce que D. montre à nouveau dans une conférence faite à l'Athénée de Genève et qu'illustrent d'abondants exemples (p. 1-29). Il joint à cette étude une dissertation sur « quelques idées génératrices de formes figurées », où il traite de l'amphisbène, de la ronde avec le visage tourné à l'extérieur du cercle et de la chaine des générations, telle qu'elle apparait dans l'Enfer du Dante (p. 30-45). Il tente ensuite d'expliquer les deux pouces qu'a la main droite du « Trajan », au musée de Genève et revient sur le Kronos en or de Lentini (p. 49-53). Le fascicule se termine par quelques aperçus sur le futurisme et sur l'union des matières périssables et durables dans l'œuvre d'art. L'auteur ne manque ni de science ni d'ingéniosité : on voudrait que son style fût plus châtié et que ses écrits fussent moins hâtifs.

A. De Ridder.

Die Ermanarichsage und die franzœsische Heldendichtung von Walter Benary (Beiheft zur Zeitschrift für romanische Philologie, 40), Halle a. S. Niemeyer, 1912. In-8°, vi-78 pp. 3,60 m.

Il n'est pas douteux qu'il existe entre les anciennes épopées populaires germaniques et nos chansons de geste des relations étroites. Les poètes de la rive droite et de la rive gauche du Rhin ont puisé parfois à une source unique et fort ancienne. Telles données présentent une analogie qui saute aux yeux. Lorsque nous voyons le cheval Baiart,

que l'on veut noyer, se libérer deux fois de suite de ses entraves et gagner la rive en regardant les yeux de son maître, mais couler à pic une troisième fois parce qu'il ne voit plus Renaud ; lorsque d'autre part Svanhild, deux fois successivement, est épargnée par les chevaux qui doivent la fouler aux pieds, parce qu'elle les fixe du regard et n'est suppliciée enfin que lorsqu'on lui a bandé les yeux, il est incontestable que nous sommes en présence d'un trait identique. M. Benary, qui relève cette analogie entre la légende des *Quatre Fils Aimon* et celle d'*Ermanric*, en recherche beaucoup d'autres et s'appuie sur ces résultats pour affirmer que les poèmes des *Quatre Fils Aimon* et aussi de *Beuve d'Aigremont* sont des variantes de la légende d'*Ermanric* combinée avec celle de *Dietrich de Berne* et que les fils Aimon sont la reproduction des Harlungen, personnages qui figurent dans la légende d'Ermanric.

M. B. a suivi une voie semée de fondrières. Car les analogies de motifs, de pensées, de noms peuvent s'expliquer de plusieurs façons. Il suffira sans doute à sa satisfaction qu'on reconnaisse que son argumentation n'est pas aventureuse et que sa démonstration est plausible.

F. Piquet.

Frederick Mortimer Clapp. **Les dessins de Pontormo.** Catalogue raisonné précédé d'une étude critique. Paris, Champion, 1914. In-8, 371 p., avec 8 planches hors texte.

Jacopo Carucci, né à Pontormo (1494-1557), est l'auteur de quelques-uns des plus beaux portraits florentins du xvie siècle et d'une composition mythologique (*Pomone et les dieux rustiques* à Poggio a Cajano), qui compte parmi les meilleures de la Renaissance. Élève d'Albertinelli et d'Andrea del Sarto, puis influencé par Léonard, par Dürer et beaucoup trop par Michel-Ange, il n'a pas montré, dans les peintures de son âge mûr, l'originalité d'un maître de premier ordre; au déclin de sa vie, il paraît parfois comme un caricaturiste de Michel-Ange (Berenson) ; mais il eut de rares qualités de décorateur et de dessinateur. Dès la fin du xvie siècle, il était injustement oublié ; aujourd'hui même, son nom n'est guère familier qu'aux spécialistes. M. F. M. Clapp, qui prépare une monographie sur cet artiste, dont il a étudié les œuvres à travers les galeries de l'Europe, nous donne, comme essai préliminaire, un catalogue raisonné de ses dessins. Non seulement les dessins de Pontormo sont en grand nombre — M. C. en compte plus de 500 — mais ils ont, sur ceux d'autres maîtres plus illustres, l'avantage de n'avoir été ni copiés par des élèves, ni falsifiés; en outre, ils ont été relativement peu dispersés (370 à Florence, 98 au Louvre). Plus de 150 dessins de Pontormo peuvent lui être attribués avec certitude, soit qu'ils portent son nom ou des mots de son écriture, soit qu'ils constituent des études pour des tableaux connus (au

nombre de 75 environ), soit qu'ils remontent à des collections formées à Florence peu de temps après sa mort. Prenant pour point de départ et de comparaison le groupe compact de dessins authentiques, M. C. a pu distinguer, avec beaucoup de vraisemblance, ce qui doit encore être attribué au maître parmi les centaines de feuilles qui ont passé sous ses yeux. Bien que devant beaucoup à M. Berenson, le seul critique qui se fût encore occupé sérieusement des dessins de Pontormo, il s'écarte souvent de lui tant dans ses attributions et désignations que dans l'identification des tableaux pour lesquels les dessins catalogués sont des études. Les descriptions sont très soignées et les indications bibliographiques précises. On eût voulu, au lieu de 8 planches hors texte, un plus grand nombre de petites reproductions dans le texte même; on regrette aussi le luxe inutile d'un papier trop fort; mais il faut féliciter l'auteur, ancien *fellow* de l'Université de Yale, d'avoir présenté à la Sorbonne, pour l'obtention du titre de docteur, un travail témoignant de tant de recherches personnelles et de goût.

Salomon Reinach.

Pageant of the Birth, Life, and Death of Richard Beauchamp Earl of Warwick (1389-1439), edited by Viscount Dillon and W. H. St-John Hope. London, Longmans, 1914, in-4, 21 s.

Le manuscrit du Musée britanique appartenant à la collection Cotton (Julius E IV) illustre en une série de cinquante-trois dessins les principaux événements de la vie de Richard Beauchamp, beau-père de Warwick le « faiseur de rois ». Reproduit par Strutt en 1775 et au siècle dernier en une édition de luxe offerte aux membres du Roxburghe Club, ce manuscrit n'était pas facilement accessible. Le vicomte Dillon et M. St-John Hope ont très heureusement tiré parti des ressources de la photographie. Aussi les dessins perdent-ils peu de leur finesse et de leur charme. Il faut féliciter la maison Longmans d'avoir mis à la portée des chercheurs un document aussi précieux et pour l'histoire du costume au xve siècle et pour l'histoire de l'art ; dans l'opinion des savants éditeurs, l'artiste serait un Anglais. Cette hypothèse laisse deviner l'existence d'une école indigène intéressante. Il y a autre chose dans ces dessins que des qualités de métier, il y a du mouvement, de la fougue, un souci de la composition qu'on ne trouve que chez les plus grands.

Ch. Bastide.

J. E. Spingarn, **A note on Dramatic Criticism** (*Essays and Studies by Members of the English Association*, Vol. IV). Oxford, Clarendon Press, 28 pp.

Quand on se trouve en face d'une œuvre destinée au théâtre, doit on, pour la juger, étudier les conditions dans lesquelles elle est jouée ou faut-il la considérer comme n'importe quelle production littéraire ?

Castelvetro au XVI[e] siècle, Diderot au XVIII[e], Schlegel au XIX[e], ne séparent pas l'œuvre de la scène. Destinée à plaire à une foule de spectateurs, une pièce doit tenir compte de certaines conventions qui, tout en limitant la fantaisie de l'auteur, contribuent au succès. Les critiques modernes, un Sarcey en France, un Walkley en Angleterre, acceptent cette manière de voir. Pour juger une comédie, ils se placent un peu au point de vue d'un directeur de théâtre pour qui le métier a une suprême importance. Leurs feuilletons sont remplis de discussions sur l'art avec lequel une réplique est placée ou une scène rebondit. M. J. E. Spingarn n'est pas tout à fait de cet avis. Si un critique veut être digne de ce nom, il examinera l'œuvre dramatique en soi et préférera la grandeur de Shakespeare à l'adresse de Scribe.

Ch. Bastide.

Pouget de Saint-André, **Le général Dumouriez, 1739-1823**. D'après des documents inédits. Paris, Perrin, 1914. In-8°, IX et 351 p. 5 francs.

I

Sunt quaedam bona : il y a quelques bons endroits dans ce livre sur Dumouriez ; mais le reste est médiocre ou mauvais.

II

Voici d'abord beaucoup d'erreurs et de fautes que nous allons énumérer au courant des pages.

P. 7. Dumouriez n'a pas été nommé cornette parce qu' « il profita de ce qu'il avait sauvé un convoi attaqué par les Autrichiens [1] » ; il a été nommé simplement parce que son père connaissait M. de Cremilles qui dirigeait le département de la guerre sous le maréchal de Belle-Isle et parce que son colonel, le vicomte d'Escars, attesta qu'il avait donné des preuves de zèle et d'application au service du roi.

Id. Si Dumouriez a été aide de camp du maréchal d'Armentières (qui n'était pas encore maréchal et qui ne le devint qu'en 1768), ce fut en 1757, tout au commencement de la campagne, et non pas, comme dit l'auteur, après le combat d'Emsdetten qui date de 1759.

Id. Ce n'est pas à Clostercamp que Dumouriez fut blessé; c'est la veille de Clostercamp, dans une reconnaissance.

P. 9. L'auteur ignore une lettre de Dumouriez, très importante, publiée par Delloye dans les *Variétés cambrésiennes*. Cette lettre, datée du 14 septembre 1764, retrace à Choiseul ce qu'a fait Dumouriez depuis qu'il est en réforme. Nous y lisons que le jeune officier a cherché à entrer aux affaires étrangères et présenté au duc un mémoire sur le commerce du Portugal. Il n'a donc pas eu une « discussion » avec Choiseul et il n'est pas parti « brouillé avec le ministre ».

---

1. L'auteur connaît bien sa guerre de Sept Ans! Les Autrichiens sont nos alliés, et ils attaquent nos convois!!

Id. On ne nous dit pas que c'est le père de Dumouriez qui fit envoyer son fils en Espagne. Dumouriez, dit son père, avait « follement contracté des dettes », et ce fut sur l'intervention de son père que le capitaine Dumouriez se rendit en Espagne avec une recommandation de Choiseul pour notre ambassadeur, le marquis d'Ossun.

P. 11. Dumouriez ne fut « pas nommé lieutenant-colonel en 1768 »; il obtint le 11 mai 1769 une commission de mestre de camp ou colonel (c'est pourquoi l'auteur l'appelle avec raison, p. 14, colonel), et le 14 octobre suivant, une pension de 3,000 livres en considération des services de feu son père.

P. 20. Dumouriez aurait demandé à Favier une lettre d'introduction pour le prince Henri de Prusse afin d' « aller remercier Brunswick des soins reçus après la bataille de Clostercamp ». Non. Dumouriez voulait, comme tous nos officiers de cette époque, voir de près l'armée prussienne et surtout ce Frédéric qu'il nommait un monarque extraordinaire et le plus grand des rois.

P. 51. Dumouriez n'a pas « demandé à être envoyé en mission à « Cherbourg », et Louis XVI ne lui a pas alloué en 1786 une *pension* de 3,000 livres pour que le commandant de Cherbourg pût louer et meubler une maison convenable; le roi donna à Dumouriez, le 28 avril 1786, 3,000 livres de gratification.

P. 52. Où l'auteur a-t-il lu et comment peut-il croire que le commandant de Cherbourg se déguisait en ecclésiastique pour aller au delà de la Manche lever les plans des forteresses anglaises? Où a-t-il lu que Dumouriez faillit être arrêté en 1787 par le duc de Brunswick, par la « police prussienne », et qu'il fit en 1785 et 1786 des voyages d'études aux Pays-Bas?

P. 63. « Il est certain, écrit M. Pouget de Saint-André, que le général n'eut jamais de chance », et il ajoute, pour prouver son dire, que Dumouriez a vu sa carrière interrompue en 1763, que sa mission en Pologne a échoué, que sa mission à Hambourg l'a fait embastiller, qu'il a épousé une femme qui lui rendit la vie insupportable, que 1793 a succédé à 1792. Mais ne peut-on soutenir que Dumouriez eut, au contraire, beaucoup de chance? Dans la guerre de Sept Ans, un exemplaire des *Provinciales* qu'il porte sur lui, arrête la balle qui l'eût tué. En Pologne, il se tire d'affaire. Il sort de la Bastille au bout de six mois. Il finit par renvoyer sa femme, et Mme de Barruel-Beauvert qui la remplaça était, dit l'auteur, charmante. Enfin, en 1792, Dumouriez, devenu ministre et général en chef, remporte des victoires, sauve la France de l'invasion, conquiert les Pays-Bas. N'est-ce pas de la chance? Il a dû fuir; mais il a échappé et aux balles des volontaires de l'Yonne et à la guillotine. Il a mené quelque temps une vie errante; mais il a trouvé en Angleterre un sûr et honorable asile. Il est mort à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. S'il a été attaqué, honni, M. Pouget de Saint-André entreprend,

et avec succès, de réhabiliter sa mémoire. N'est-ce pas de la chance?

P. 68. Dumouriez, selon l'auteur, « venait peu à Paris avant la Révolution ». Il a quitté Cherbourg plus souvent que ne le croit M. Pouget de Saint-André, ne serait-ce que pour aller voir à Paris Mme de Barruel-Beauvert. Ne savons-nous point par lui-même qu'il était à Paris dans l'hiver de 1782-1783 ? Sa femme ne lui écrit-elle pas qu'il a « une maîtresse affichée à Paris »?

Id. (et ailleurs). « Après la mort de Louis XVI, dit l'auteur, Dumouriez songea à mettre le duc de Chartres sur le trône ». Non pas. Dumouriez craignait trop que le duc de Chartres ne subît l'influence paternelle, et il aimait mieux restaurer Louis XVII qu'il aurait dominé comme régent et que les alliés n'auraient pas manqué de lui imposer.

P. 69 Dumouriez a dit, en effet, qu'il avait été républicain trois jours seulement, et l'auteur regrette que le général n'ait pas assigné de date à ces trois jours. Qui ne voit que le propos est une boutade ? Dumouriez a été républicain plus de trois jours, et, s'il fallait assigner une date à ce républicanisme passager, ne seraient-ce pas les jours qui suivirent la nouvelle de l'abolition de la royauté ?

P. 74. Dumouriez voulut « changer de garnison », et il « se fit envoyer à Niort, et de là à Nantes ». Mais il n'était plus en *garnison*. Les commandements militaires avaient été supprimés [1], et il vint à Paris en 1790, voulut entrer dans la diplomatie, demanda vainement l'ambassade de Mayence, rentra dans l'armée et, employé dans la 12e division militaire, alla d'abord à Nantes — où il arrive le 19 juin 1791 — puis s'établit à Niort, au centre de son commandement.

Id. « A cette occasion, il se lia avec Gensonné et Brissot ». Sûrement avec Gensonné qui vint alors en Vendée ; mais sa liaison avec Brissot ne date pas de son commandement dans la 12e division militaire.

P. 79. Dumouriez a été nommé maréchal de camp, non pas en *1791*, mais le 9 mars 1788.

Id. « Il fut, dit l'auteur, plus souvent à Paris que dans sa garnison ». Mais non. Sa garnison, puisque M. Pouget l'appelle ainsi, c'est la 12e division militaire où Dumouriez est le seul maréchal de camp sous les ordres du vieux et faible Verteuil. Il arrive, répétons le, le 19 juin 1791 à Nantes et il part pour Paris à la fin de février 1792. Durant ces huit mois, je l'assure à M. Pouget, il n'a pas quitté sa « garnison », n'a pas quitté la 12e division militaire, et

1. Le 23 août 1791, il touche 3.600 livres pour les mois de décembre 1790 et les mois de janvier, février et mars 1791 ; c'est la dernière fois qu'il est payé comme commandant de Cherbourg.

le 17 juillet 1791, lorsqu'il demande à partir, on lui répond que « sa présence est nécessaire dans les départements où il est employé », qu'il est « impossible de le placer sur la frontière qui n'est d'ailleurs nullement menacée ».

Id. Il avait « des discussions sans fin avec Mirabeau, Talleyrand et Lafayette ». Cela est evidemment inexact pour la période dont traite l'auteur, la période du 19 juin 1791 à fin février 1792; mais à quelque époque que se rapportent les mots de M. Pouget, ils sont exagérés, et Dumouriez n'eut pas avec Mirabeau, Talleyrand et Lafayette des « discussions sans fin ».

P. 80, les fragments de lettres que cite l'auteur et qui, selon lui, seraient signés M, ont été sans doute aucun — de même que la lettre de la p. 85 [1] — écrits par Gensonné.

P. 87. Suivant l'auteur, Dumouriez « aurait préféré que Louis XVI prît un ministère jacobin, et il ne put, sur ce point, vaincre la résistance du roi. » Mais le roi a pris un ministère jacobin. Dumouriez passe pour jacobin, et un de ses premiers soins est de se rendre au club et d'embrasser Robespierre. Roland et Clavière ne sont-ils pas alors jacobins? Le général ne dit-il pas qu'il vaincra les jacobins parce que lui-même est jacobin, qu'il n'adopte leur esprit et leur langage que pour se retourner contre eux?

P. 89. « Chauvelin et Barthélemy étaient des choix habiles » : le choix de Chauvelin n'était pas habile et il fallait ajouter que Talleyrand fut adjoint à Chauvelin pour aider ce jeune homme vaniteux et imprudent qui n'était qu'un prête-nom.

P. 91. L'auteur écrit que, dans le ministère, Dumouriez et Lacoste étaient « toujours du côté de Louis XVI »; il ne devait pas omettre Duranthon.

P. 100. Mathieu Dumas qui n'est pas menteur, a vu Dumouriez au 20 juin, dans la foule des Tuileries, faire un geste menaçant vers le Château, et M. Pouget assure que ce geste ne pouvait s'adresser qu'aux émeutiers. Nous croyons que le geste s'adressait au Château, à ceux qui venaient de chasser Dumouriez du ministère, et, si le général n'était pas un des « instigateurs du mouvement », il approuvait ce mouvement qui le vengeait de la cour.

Id. M. Pouget rappelle à ce propos le lieutenant Bonaparte qui vit la journée du 20 juin; mais Bonaparte n'a pas « aperçu le roi coiffé du bonnet phrygien ».

P. 101. Après le ministère, dit M. Pouget, Dumouriez alla commander le camp de Maulde; « c'est le moment où le duc de Bruns-

1. Cette lettre que l'auteur dit inédite, n'est pas d'ailleurs complète; il omet des passages importants : que Talleyrand « n'a pas agi sérieusement » en faveur de Dumouriez, si même il ne l'a pas desservi; qu'on ne peut « se reposer entièrement » sur l'évêque d'Autun; que, certainement, Talleyrand a appelé Dumouriez une *tête brûlante*.

wick passa la frontière ». Mais Dumouriez est sûrement en Flandre dans les premiers jours de juillet et les Prussiens ne passent la frontière que le 19 août.

Id. Après le 10 août, dit encore M. Pouget, Dumouriez refusa de faire prêter aux troupes le serment de fidélité au roi pour ne pas « introduire la politique dans l'armée en présence de l'ennemi ». Non. Dumouriez refusa le serment parce que — telles sont ses expressions dans sa lettre du 14 août à Dillon — le souverain était le peuple français, ce peuple qui, trompé, trahi, poussé à tout, avait fait le 10 août.

Id. Les commissaires de l'assemblée législative qui partirent dans la nuit du 11 au 12 août pour Sedan, ne furent pas envoyés à Lafayette « pour lui faire des reproches » (!) Ils avaient le pouvoir de suspendre et de remplacer généraux et officiers, et evidemment ils devaient ou pensaient user de ce pouvoir à l'égard de Lafayette, puisque, le 14 août, le Conseil des ministres ou Conseil exécutif décidait de destituer Lafayette et de prononcer sa destitution lorsque les commissaires auraient annoncé leur arrivée à Sedan.

P. 102 il est exagéré de dire que Dumouriez avait, lorsqu'il fut nommé général en chef, « cinquante mille hommes en face d'un bloc de plus de cent mille Prussiens et Autrichiens en Champagne. » Dumouriez disposait de 20,000 hommes à peine et il avait en face de lui 50.000 alliés.

P. 103. On nous assure, contre toute vraisemblance, que dans la campagne de 1792 « Gœthe fit la connaissance de Chateaubriand ».

Id. Un fait semble acquis, d'après l'auteur : que, le lendemain de Valmy, Brunswick pouvait écraser Dumouriez. Ce fait n'est pas acquis du tout : dès le lendemain de Valmy, l'armée alliée était frappée d'impuissance et les Prussiens n'étaient pas, comme dit l'auteur, *trois fois* plus nombreux que les Français.

P. 104. Les alliés, répète l'auteur d'après Barante, étaient dans les faubourgs de Reims. Cette assertion est absolument inexacte.

Id. D'après les *Souvenirs* du comte de Mesnard, l'auteur rapporte que Dumouriez aurait dit plus tard : « Rien ne pouvait empêcher les alliés de se rendre maîtres de Paris ; le prince de Cobourg était trop bon militaire pour n'en avoir pas profité, si on ne lui eût lié les mains. » L'auteur ne voit pas que ce témoignage concerne l'année 1793, et non l'année 1792. Qui ne sait qu'en 1792, c'est Brunswick et qu'en 1793, c'est Cobourg qui commande les alliés ?

P. 105. Ce n'est pas le *roi*, mais l'aide de camp Manstein qui invita Dumouriez à dîner.

Id. Suit une singulière, très singulière inadvertance. « Quelques jours plus tard, écrit l'auteur, Dumouriez cède à Brunswick 117 moutons dont le roi de Prusse s'engage à payer la valeur quand l'ordre sera rétabli ». Et l'auteur se réfère aux archives de la

guerre. Le fait est surprenant. Que Dumouriez fût généreux envers un ennemi qu'il voulait séduire ; qu'il fît cadeau à Frédéric-Guillaume de 117 moutons ; soit. Mais que le roi de Prusse ait promis de payer les dits moutons quand l'ordre serait rétabli, cela semble bizarre. En effet, M. Pouget a mal lu le document qui relate ce marché ou plutôt cette réquisition déguisée. Voici la pièce, datée du 29 septembre 1792 : « Le village de Hans a livré pour l'armée prussienne 117 moutons dont Sa Majesté le roi de France s'engage à payer la valeur lorsque sa personne sacrée sera libérée et l'ordre rétabli dans ses États. Signé : Brunswick. Certifié conforme à l'original : Dumouriez ». Notre auteur a jeté sur cet acte un regard distrait ; il a lu *roi de Prusse* au lieu de « roi de France » et, en voyant la signature de Dumouriez, il a cru que le général français cédait ces 117 moutons qui furent livrés par les pauvres paysans de Hans ! !

P. 106. La Convention n'a point « envoyé l'ordre formel de ne pas attaquer ».

P. 107-110. M. Pouget ne sait encore expliquer la retraite de Brunswick. Pourtant lui-même dit que Dumouriez négocie un armistice et « multiplie les amabilités pour ses adversaires » ; que Dumouriez, grâce à ses renforts, peut ruiner l'armée alliée ; que les Prussiens manquent de tout dans leur camp humide et malsain. Eh bien, la voilà, la cause de cette retraite. Mais elle n'est pas assez simple aux yeux de l'auteur, et il aime mieux adopter une « explication ingénieuse ». Il assure que les francs-maçons ont décidé la reculade. Tous les négociateurs, Prussiens et Français, Brunswick, Manstein, Lucchesini, Dumouriez n'étaient-ils pas francs-maçons ? Il y eut donc « un accord secret ordonné par les chefs de la secte. La Révolution française et la mort de Louis XVI avaient, croit-on, été décidée en Allemagne aux convents d'Ingolstadt et de Francfort. Pourquoi la Prusse, inféodée aux idées maçonniques, aurait-elle écrasé la Revolution française ? On avait fait le geste de venir au secours de Louis XVI. Cela suffisait ». Qu'objecter à de pareilles assertions ? Comment réfuter l'auteur qui se réfère au bas de la page à toute sorte d'ouvrages sur les sociétés secrètes et qui refuse de croire aux documents ? Il cite le mot de Valence à Dumouriez, que « Brunswick et Lucchesini ont eu un *grand poids* sur leurs déterminations », et il voit dans ce mot une allusion à l'influence maçonnique : il n'imagine pas que Valence pense à des conversations où les deux personnages ont habilement insinué que la Prusse, après avoir abandonné les émigrés, finirait par abandonner l'Autriche.

P. 113. Benoît n'était pas « chef des relations extérieures ».

Id. Pourquoi citer ces lettres de Grille, puisqu'on fait toutes réserves sur leur authenticité, puisqu'on déclare que les dates indiquées par Grille sont inexactes ? Grille ne mérite aucune confiance. Une des

deux lettres que reproduit l'auteur, aurait été écrite à Clermont-en-Argonne; or, Dumouriez n'a pas mis les pieds à Clermont. L'autre lettre est signée du nom d'*Héloïse*; Mme de Barruel-Bauvert ne signe pas ainsi; elle signe « ton amie » et plus souvent « ta biche » [1].

P. 120. Nous lisons qu'après le 10 août, Dumouriez avait déclaré accepter avec joie la République; la République ne fut pas proclamée après le 10 août.

P. 122. On nous représente, à la soirée donnée par Talma, le général escorté de deux aides de camp, Rohan-Chabot et Moreton. Le lieutenant-général Moreton n'était pas aide de camp de Dumouriez et il se trouvait alors en Flandre. Quant à Rohan-Chabot, que fait là cet émigré ?

P. 123. « Les commissaires des guerres sont remplacés par des Juifs ». Non; ces Juifs qui viennent à l'armée sont, non pas des commissaires des guerres, mais des agents du Directoire des achats.

P. 124. Dumouriez se plaignait de Pache, et l'auteur nous assure que « le bien-fondé des plaintes du général fut reconnu par Carnot, Dubois-Crancé, Merlin de Thionville, Gouvion Saint-Cyr, etc ». Soit; mais si ces personnages se plaignirent de Pache, ils ne se mêlèrent pas à la querelle entre Dumouriez et le ministre; aucun d'eux n'était alors à l'armée du Nord.

P. 130. On nous cite, sur une entrevue que Dumouriez aurait eue à Paris en 1793 avec Philippe-Egalité, un livre de Lamothe-Langon, comme si Lamothe-Langon méritait créance, et ce livre qui s'intitulerait *Histoire de la Révolution française*, existe-t-il ?

P. 131. On nous cite l'*Histoire des Girondins* et on affirme, d'après Lamartine, que Dumouriez « accepta de collaborer à l'héroïque tentative du baron de Batz », qu'il « devait, le 21 janvier, à la tête de 300 hommes, arracher le roi à la guillotine ». Tout cela est contredit par une lettre de Dumouriez à Thouvenot que l'auteur pouvait connaître : Dumouriez écrit — le 19 janvier — que les circonstances l'obligent à rester parfaitement neutre, qu'il laisse les factions s'entredéchirer, qu'il n'est venu à Paris que pour rendre aux armées tous les services possibles.

P. 135. Il est tout-à-fait inexact de dire que Dumouriez perdit la bataille de Neerwinde parce qu'on voulait à Paris qu'il fût battu, parce que la Convention contrariait ses projets et laissait les troupes manquer de tout. La Convention avait renvoyé Pache pour le remplacer par Beurnonville, et Beurnonville fit tout pour aider Dumouriez. Les témoignages du dénument affreux de l'armée française, cités par M. Pouget, — et il ne semble pas l'avoir remarqué — se rapportent tous à l'administration de Pache.

---

1. Combien la lettre de la « biche » que M. Pouget cite ensuite, diffère, par le ton et l'expression, de la lettre que Grille a forgée !

P. 137. A l'appui de l'opinion qu'il vient d'émettre, l'auteur raconte que Saint-Huruge avait été envoyé à l'armée du Nord avec mission de faire révolter les soldats contre les officiers. L'exemple est mal choisi. Saint-Huruge n'aurait pas eu le temps de soulever les soldats puisqu'il regagna Paris au mois de décembre 1792, et c'est justement Dumouriez qui l'avait appelé en Belgique, qui l'avait chargé d'échauffer les Belges, de former des clubs, d'installer les administrations nouvelles.

P. 140 Cerfberr n'était pas « commissaire de l'armée »; c'était un agent du Directoire des achats.

Id. Le commissaire (il fallait dire commissaire national ou commissaire du pouvoir exécutif) que Dumouriez traita d'échappé de Charenton, se nommait Liébaut et non *Lieutaud.*

P. 140-141. Avec Louvet, M. Pouget croit que les soldats de Miranda qui s'enfuirent à Neerwinde, étaient « payés par les jacobins » pour crier sauve qui peut. Faut-il ajouter foi à tout ce que débite le crédule Louvet? Ne savons-nous pas que les soldats de Miranda étaient des volontaires qui n'avaient que de mauvais officiers, qui se défiaient de leur général, et que Miranda ne sut pas entraîner?

P. 146. C'est une erreur de dire que le général faisait si peu mystère de ses projets qu'il écrivait à Beurnonville, *au moment de la bataille de Neerwinde* : « Je séparerai mon armée en deux parties, l'une pour combattre l'étranger, l'autre pour rendre à la partie saine et opprimée de l'assemblée la force et l'autorité ». Cette lettre, écrite « au moment de la bataille de Neerwinde », serait donc du 18 mars. Non pas. Elle est du 29, et, par conséquent, Dumouriez, à cet endroit du récit, fait encore mystère de ses projets [1].

Id. Autre erreur. *Après la visite de Danton* (nuit du 21 au 22 mars), Dumouriez et ses officiers auraient « mis à l'étude » un projet d'enlèvement de la famille royale. Ce serait donc le 22 mars. Mais Dumouriez n'eut certainement ce dessein que plus tard, dans les derniers jours de mars ou les premiers jours d'avril.

P. 147 Mack était alors colonel, et non *général.*

P. 148 (178 et 266) François II était alors empereur d'Allemagne, et non empereur d'*Autriche*.

P. 149. Proli, Pereyra et Dubuisson étaient, non des *commissaires de la Convention*, mais des émissaires du club jacobin.

P. 150. « La Convention fut avertie de cette déclaration (une déclaration de Dumouriez à Goguet) et l'ordre fut donné d'arrêter Dumouriez ». La Convention eut d'autres avertissements encore.

Id. « Carnot arriva trop tard pour se joindre aux quatre commis-

---

1. Pourquoi, du reste, se référer, à propos de cette lettre qu'on lit dans le *Moniteur*, au livre allemand de Boguslawski qui, n'en déplaise à M. Pouget, ne mérite pas du tout d'être traduit en français?

saires de la Convention ». Non. Les quatres commissaires croyaient le trouver à Lille et l'emmener avec eux ; il était parti la veille pour Arras.

P. 156. Desforges-Beaumé était, non pas un « agent secret », mais un commissaire du pouvoir exécutif.

Id. Dumouriez n'a été suivi dans sa fuite ni par dix mille, ni par huit mille, ni par sept mille, mais par douze cents hommes.

P. 157. C'est aller trop loin et sans preuve suffisante que de dire que « Dumouriez pouvait compter sur Danton ».

P. 158. Le témoignage de Desperrières, relatif au mois de septembre 1792, n'a aucune valeur dans un récit qui traite du mois d'avril 1793.

P. 159. L'auteur assure que Dumouriez pouvait réussir en avril 1793, que « le besoin d'un sauveur se faisait sentir. » Il se trompe. La France n'était pas encore assez fatiguée, assez meurtrie, et l'assemblée des représentants de la nation n'avait pas perdu son prestige.

P. 160 Pache n'était pas Suisse et Clavière n'était pas juif.

P. 170. Le Thouvenot dont nous parle l'auteur, ne devint pas général de division sous l'Empire ; celui-là se prénommait Jacques. C'est son frère cadet, Pierre, qui fut nommé divisionnaire (en 1813).

P. 171. La notice sur Miranda est incomplète.

P. 172-176. Quatre pages sur les demoiselles Fernig, c'est vraiment trop dans une biographie de Dumouriez, et il ne fallait pas dire que Mme de Genlis « suivit l'état-major du général ».

P. 178. L'auteur semble confondre les deux Metternich, père et fils ; il nous parle du « jeune diplomate », c'est-à-dire du fils ; or, le Metternich de 1793 est le père du célèbre diplomate.

P. 180. Le prince qui régnait en Wurtemberg, était duc et non *grand-duc*.

P. 191. Le pays de Bade n'était pas alors un *grand-duché*.

P. 198. La lettre de Dumouriez à Charette et la réponse du Vendéen ne sont pas authentiques.

P. 214. M. *Vuzer* ne serait-il pas M. Unzer?

P. 256. M. Pouget prétend avoir fait une découverte. Il assure qu'il y avait un Dumoutiez dans l'état-major du duc d'Enghien ; que jamais, avant lui, cette observation n'a été faite ; que voilà la cause de la méprise de Bonaparte : il y eut confusion entre Dumoutiez et Dumouriez. Notre envoyé Massias écrit, en effet, à Talleyrand, qu'un aide de camp du duc d'Enghien, nommé Lemérier [1] ou Dumoutier, a été confondu avec Dumouriez. Or, Massias qui se trouvait à Carlsruhe, s'est trompé. Le duc d'Enghien n'avait pas d'aide de camp nommé

1. L'auteur oublie, en citant Massias, de mentionner cette forme Lemérier qui prouve que Massias n'était pas sûr de son fait.

Dumoutier. Mais un lieutenant-colonel de dragons, M. de Thumery, s'était avec lui établi à Ettenheim, et le chef d'escadron de gendarmerie Charlot qui arrêta le duc, écrit qu'on « a confondu le nom de Dumouriez avec celui de Thumery ».

P. 271. Desmarest était chef de bureau et non *ministre* [1].

III

Voilà pour les erreurs flagrantes. Il faut relever, en outre, dans le livre de M. Pouget de Saint-André, nombre de points sur lesquels l'auteur est incomplet ou obscur, parce qu'il passe rapidement sur un événement ou sur un fait qu'il devait développer ou parce qu'il cite simplement un nom sans l'éclairer, sans le commenter par un mot précis et utile. Il faut blâmer le manque de proportions, blâmer surtout ce qu'il y a de décousu, d'épars dans ce travail. La liaison, l'ensemble manquent. Pas ou peu de méthode ; pas ou peu de critique ; rien de ramassé, de vigoureux. L'auteur semble par instant aller au hasard, comme au plus pressé, et jeter pêle-mêle les fiches qu'il a recueillies. Que de désordre dans les pages qui suivent le récit de l'invasion prussienne ou qui traitent de la défection du général ! Il prend de toutes mains; il cite tout ce qu'il a lu, le bon et le mauvais, l'exact et l'inexact ; il ne sait pas juger de la valeur de ses sources. Aussi, à certains instants, il hésite et flotte. Lisez la page consacrée à Miranda (p. 141) ; vous ne connaîtrez pas l'opinion de l'auteur ni le rôle de Miranda à Neerwinde.

Reprenons le volume pour l'apprécier de ce point de vue.

Je ne reprocherai pas à l'auteur de retracer inexactement la généalogie de Dumouriez, chose fort difficile. Mais ce qu'il expose sur ce sujet est un peu confus et compliqué. Voici ce qu'il fallait dire. La famille de Dumouriez était, comme s'exprime le père du général, une famille provençale, noble de sang et d'origine. Le véritable nom est Duperier ou Du Perier. Le père du général rappelait volontiers qu'un Isnard Dupérier avait été syndic d'Aix en 1337 et le général assure que le Duperier à qui Malherbe adressa les beaux vers « Ta douleur sera donc éternelle.. », était un de ses aïeux. En tous cas, et très sûrement, la liste des ascendants directs du général peut se dresser ainsi : 1° son trisaïeul Claude Duperier qui épousa Anne Demouriez; 2° son bisaïeul François Duperier, fils de Claude, qui épousa une

---

1. Signalons aussi quelques fautes de transcription et d'impression. Au lieu de *Emstetten*, *Miaczinski*, *Valcroinant*, *Goesmon*, *Buchler*, *La Rosière*, *Semelin*, *Benoist*, *Dumoutier*, *Vervins* (p. 139), *Prohly*, *Goguel*, *Davoust*, *Hullin*, *Ligneville*, *Marrassé*, *Stahremberg*, *Toufler*, *Luttersfortz*, *Bucher*, *Reinhardt*, *Fortais*, *Mayer*, etc., il faut lire Emsdetten, Miaczynski, Valcroissant, Goezman, Puckler, La Rozière, Simolin, Benoit, de Moustier, Neerwinde (p. 139), Proli, Goguet, Davout, Hulin, Ligniville, Marassé, Starhemberg, Touffner, Lüttelforst, Bacher, Reinhard, Fortair, Meyer, etc.

seconde Anne Demouriez; 3° son aïeul François Duperier-Dumouriez[1], fils de François Duperier; 4° son père Antoine-François Duperier-Dumouriez. Ajoutons que le général appartient à la branche cadette de la famille et qu'il y avait une branche aînée dont le chef était, du vivant de Dumouriez père, Charles Philippe Duperier, lequel reconnaissait comme trisaïeul Scipion Duperier et comme quatrisaïeul François Duperier, frère aîné du Claude Duperier cité plus haut.

L'auteur dit, sans plus (p. 4) que la mère de Dumouriez était cousine du marquis de Bussy, et nous nous demandons qui est ce marquis de Bussy. Ne devait-il pas ajouter que ce Bussy est le Bussy-Castelnau qui se signala dans l'Inde et qui devint lieutenant-général en 1781 ?

Il nous dit pareillement (p. 5) qu'une sœur de Dumouriez épousa le baron de Schomberg. Ne devait-il pas ajouter que ce baron de Schomberg était un Saxon qui servit la France et qui fut maréchal de camp en 1770 et lieutenant-général en 1784 ?

Il ne marque pas suffisamment le caractère d'Antoine-François, père de Dumouriez. Ce commissaire des guerres assure qu'il a « quelques ressources dans les idées » ; il ne se borne pas, comme il dit, aux détails ordinaires de ses fonctions, il se vante de posséder des connaissances militaires et, à l'entendre, il a, par ses précautions, sauvé le corps de l'Ostfrise, composé de quatre bataillons et de quatorze escadrons, qui, grâce à lui, grâce aux mémoires qu'il envoyait, grâce aux chemins qu'il a fait pratiquer, purent opérer à temps leur retraite.

Ne fallait-il pas, du reste, noter en cet endroit que Dumouriez est noble ? Belle-Isle eut soin, avant de le nommer cornette, de demander s'il était gentilhomme, et le commissaire des guerres Dumouriez dut assurer au ministre que la famille n'avait « jamais fait aucun acte de dérogeance ».

Lorsque l'auteur traite des études de Dumouriez, il oublie de dire que son héros est resté trois ans au collège Louis-le-Grand et y a fait sa rhétorique sous les jésuites qui savaient « élever l'âme par l'amour-propre et inspirer le courage, le désintéressement, le sacrifice de soi-même ».

Pourquoi dire que Dumouriez couvrit la retraite de Du Muy et ne pas ajouter que ce fut après le combat de Warbourg ?

Pourquoi dire que Dumouriez réformé à la fin de la guerre de Sept Ans, avec la croix de Saint-Louis et une pension de six cents livres, n'eut qu'une *faible récompense ?* L'auteur devrait penser que son héros avait obtenu, dès la fin de 1760, une compagnie dans le régiment d'Escars et qu'il recevait, longtemps avant l'âge, à vingt-quatre ans, la croix de Saint-Louis, cette croix au petit ruban couleur de feu que tous les militaires de cette époque ambitionnaient, cette croix qui,

1. Le général nous dit qu'à Paris, Demourier ou Demouriez est devenu, par corruption, Dumourier ou Dumouriez.

comme on disait, provoquait tant de belles actions et retenait tant d'officiers au service, cette croix dont l'effet était si grand qu'une foule de Français lui avaient sacrifié leur vie et que leur nombre dépassait celui des martyrs de la religion. Dumouriez, sommé d'opter entre la croix et la pension, n'avait-il pas déclaré qu'il préférait la croix à une pension, si forte qu'elle pût être? Ce fut le duc de Penthièvre qui plaida sa cause : le jeune homme, écrivait-il à Choiseul, « a obtenu une compagnie comme récompense de plusieurs blessures, mais la croix est seule capable de le flatter », et Dumouriez reçut la croix, comme s'exprime le bureau, hors de rang et bien qu'il n'eût pas l'ancienneté de service requise, parce qu'il était estropié des deux bras, couvert de blessures et qu'il avait servi dans les dernières campagnes avec beaucoup de distinction.

Pourquoi ne pas nous renseigner sur la tante de Dumouriez, la marquise de Belloy, et ne pas dire que cette tante est une tante paternelle, une sœur d'Antoine-François, Marie-Anne Duperier-Dumouriez, femme 1° de M. Le Gris, écuyer, seigneur de La Poterie; 2° du marquis de Belloy? Pourquoi dire que cette dame demeurait aux environs de Saint-Lô et ne pas nommer Pont-Audemer?

Pourquoi si peu de détails sur le voyage de Dumouriez en Espagne? L'auteur se contente de dire que le jeune capitaine parcourut le pays et eut à Madrid une aventure d'amour. Ne devait-il pas nous faire savoir que Dumouriez passa trois ans en Espagne; qu'il y vécut dans le monde diplomatique et y noua d'utiles amitiés; qu'il partit en laissant « bien du regret »; que Choiseul, satisfait de ses mémoires sur le Portugal, promit de lui rendre service et de l'employer?

On nous dit que Dumouriez menait joyeuse vie à Paris en 1768 avec Guibert, Favier, Crébillon et Collé. Ne fallait-il pas nous présenter au moins Guibert et Favier?

La mission de Pologne est très sommairement traitée. On nous parle des chefs de la confédération sans nous avoir appris qu'il y a une confédération et ce qu'est au juste cette confédération. On nous cite Miaczynski sans plus ample détail, et l'auteur ignore évidemment que le Miaczynski de la page 16 est le même personnage que le maréchal de Belz de la page 17. On nous dit que Dumouriez « décida le prince de Saxe à équiper une armée »; mais qui connaît ce prince de Saxe, et qui sait que ce prince est Charles de Saxe, frère de notre Xavier de Saxe et fils du roi de Pologne Auguste III? Enfin, on ne souffle pas un mot de la campagne audacieuse, la première que Dumouriez ait conduite et qui se termine par la déroute de Landskron.

Il en est de même de la mission de Hambourg. L'auteur écrit : « Dumouriez était en fort bons termes avec le ministre de la guerre Monteynard. Ayant appris, on ne sait comment, l'échec des négociations du duc d'Aiguillon avec l'Angleterre, il courut en avertir Mon-

teynard afin de jouer pièce au ministre des affaires étrangères. Le ministre de la guerre bondit, mais se trouva fort embarrassé. Dumouriez lui proposa alors de lever des volontaires à Hambourg en prévision d'un débarquement en Suède ». Le lecteur se demandera ce que tout cela signifie. Qu'est-ce que les engagements de d'Aiguillon avec l'Angleterre ? Pourquoi Monteynard bondit-il ? Pourquoi est-il embarrassé ? Pourquoi Dumouriez fait-il la proposition de lever des volontaires à Hambourg et de les envoyer en Suède ? L'auteur aurait dû dire que d'Aiguillon voulait envoyer des troupes au roi de Suède Gustave III menacé par la Russie et demanda la permission à l'Angleterre ; que l'Angleterre proposa d'embarquer nos troupes sur un convoi escorté par sa flotte ; que Monteynard, indigné, jura que les Français n'iraient pas en Suède sous la protection du drapeau anglais ; que Dumouriez lui proposa de recruter à Hambourg, comme faisait l'Espagne, le contingent que la France devait fournir à la Suède.

Plus loin, l'auteur rapporte que Dumouriez, envoyé à Hambourg, convient d'adresser sa correspondance secrète à Ségur. Mais de nouveau les lecteurs se demanderont quel est ce Ségur qu'on leur présente tout sec sans qualification. Ce Ségur, en effet, est peu connu : mousquetaire, aide de camp de Dumouriez en Pologne, nommé capitaine de dragons sans appointements, le chevalier de Ségur alla mourir en Espagne. Au reste, l'auteur nous parle ainsi, sans nous renseigner du tout sur leur compte, et de La Sonde, et de Manstein, et de Benoît, et de Chépy, et de Tauentzien, et de Lequinio [1].

Dumouriez reçoit le commandement de Cherbourg (p. 51). Mais on ne nous dit pas qu'il a été attaché, le 24 mars 1772, en qualité de colonel, à la légion de Lorraine ; qu'il a été employé à Lille en 1775 par du Muy pour examiner le projet de redressement de la Lys, des canaux de l'Artois et du port d'Ambleteuse ; que Saint-Germain l'a chargé en 1776, avec la Rozière et d'Oisy, de choisir un port sur la Manche entre Dunkerque et la Somme.

Au commencement de la Révolution, une émeute éclate à Cherbourg ; elle est réprimée par Dumouriez ; pourquoi ne pas indiquer la date de l'événement — 21 juillet 1789 — et dire vaguement « vers cette époque » ?

Pourquoi, après cet événement, sauter tout de suite un intervalle de deux ans et, du 21 juillet 1789, nous jeter d'emblée en juin 1791 [2] ?

Pourquoi revenir ensuite à l'année 1790 et nous parler du séjour de Dumouriez à Bruxelles, et si peu ? L'auteur se borne à dire que le général prit une part importante à la révolte des Pays-Bas, et il nous communique une lettre obscure, inintelligible, pleine de noms pro-

1. P. 87, 105, 107, 125, 153, 155.
2. P. 74.

pres chiffrés qu'il n'a pu deviner [1]. Pourquoi, puisqu'il a lu les *Feuilles d'histoire* du 1er mai 1913, ne pas résumer le résumé de l'admirable mémoire de Dumouriez sur l'état des provinces belges ?

Pareillement, M. Pouget de Saint-André passe comme l'éclair sur le ministère de Dumouriez et sur les campagnes de 1792 et de 1793. Cette période, dit-il [2], a été racontée par de plus compétents que lui. C'est être fort modeste. Mais M. Pouget devait être complet et pouvait, cette fois encore, résumer le travail des « plus compétents » ; les lecteurs exigeants ne seront pas contents, et ils auront raison ; voilà un livre sur Dumouriez qui ne contient rien ou presque rien sur les combats de l'Argonne et de la Belgique!

Tous ceux qui connaissent un peu l'histoire de ce temps-là savent ce que c'est la lettre du 12 mars 1793. Croyez-vous que M. Pouget nous dise exactement ce qu'elle contient? « Une lettre de Dumouriez, écrit-il — avec autant d'inexactitude que de sécheresse — avait achevé la rupture avec la Convention : après des plaintes énergiques sur les obstacles accumulés contre lui, le général menaçait de venir à Paris rétablir l'ordre malgré le ministère » [3]. Or, dans cette lettre du 12 mars, Dumouriez ne parle que de la Belgique; il accuse la Convention d'avoir opprimé les Belges, de les avoir insultés, dépouillés, de les avoir « réunis » par la violence et la terreur ; il annonce que les habitants s'armeront contre l'armée française et lui feront une guerre sacrée; il déclare qu'il a pris des mesures pour sauver l'armée et l'honneur de la nation. Mais il ne dit pas du tout, comme prétend M. Pouget, qu'il marche sur Paris et veut y rétablir l'ordre.

Dois-je poursuivre ? » La mise en accusation, ajoute M. Pouget, fut aussitôt proposée ; un discours de Danton la fit ajourner. » Or, la lettre du 12 mars parut si raide qu'elle ne fut pas lue sur le champ à la Convention ; elle fut portée au Comité de défense générale qui, le 14 mars, décida sur un discours de Danton, que Danton et Delacroix iraient trouver le général et lui demander une rétractation. M. Pouget ne devait-il pas dire que la scène s'est passée au Comité, et non à la Convention ?

Qu'ajoute encore M. Pouget ? Qu'ensuite « Danton essaya sans succès de provoquer une insurrection contre la Convention, pendant que Westermann faisait des allées et venues entre la Belgique et Paris, transmettant aux conspirateurs, et particulièrement à Gensonné, les instructions de Dumouriez. » L'auteur croit donc sur ce point aux accusations portées plus tard par les ennemis de Danton. Il admet [4] que, le 10 mars 1793, Danton « a provoqué une insurrection à Paris avec

---

1. P. 75-77, moi non plus je n'ai pu les deviner. Les « deux coquins » sont sans doute Van der Noot et Van Eupen, et C. de G., Cornet de Grez.

2. P. 89.

3. P, 145.

4. Voir la note de son appendice p. 343.

l'argent envoyé par Dumouriez ». Il admet, avec Fouquier-Tinville, que Westermann « fit un grand nombre de voyages à Paris pour remettre des lettres de Dumouriez à Gensonné et d'autres conspirateurs ». Quelle confusion et quelle incohérence ! M. Pouget vient de nous parler d'une lettre du 12 mars et d'un discours que Danton a tenu le 14, et il assure imperturbablement que Danton essaya *ensuite* de provoquer l'insurrection du 10 ! Il assure que Westermann qui commandait alors la division de droite dans l'expédition de Hollande, faisait la navette entre la Belgique et Paris ! [1].

On ne s'étonnera plus, après cela, que M. Pouget croie à « l'hypothèse », de M. de Batz plutôt qu'aux documents : selon lui, les trois émissaires envoyés par les jacobins à Dumouriez étaient achetés par le baron de Batz et ils dirent à l'oreille du général le mot de passe [2]. Comprenne qui pourra !

Dirons-nous aussi que la partie de l'ouvrage qui traite de l'exil de Dumouriez est trop longue, qu'elle se traîne, qu'elle contient une foule de détails inutiles et parfois invraisemblables ? A quoi bon reproduire tous ces rapports sur les faits et gestes plus ou moins authentiques du proscrit ? Ne fallait-il pas résumer ce fatras de notes diplomatiques et policières ? Qu'est-ce que cette histoire racontée par Beaulieu, que Dumouriez voulait soulever la Belgique, que le complot fut découvert et qu'on arrêta Cobenzl, Colloredo, Spielmann, les ministres de l'Empereur !! [3]. Et peut-on croire que Dumouriez ait été assez sot pour venir à Paris en 1797 et en 1804, qu'il ait été « jusqu'à Paris braver Napoléon, son terrible ennemi » ? Comme s'il fallait donner pleine créance à tous ce que rapportent les journaux et les bulletins des « observateurs » !

IV

Parlerons-nous des citations et des appendices ? L'auteur a beaucoup lu, beaucoup feuilleté. Les citations qu'il fait sont nombreuses. Quelques-unes sont intéressantes [4]. Mais pourquoi citer l'*Histoire des Girondins* lorsqu'il dit que Dumouriez avait été aide de camp du marquis d'Armentières ? Comme si Lamartine n'avait pas emprunté ce détail aux *Mémoires* du général ! [5] Pourquoi user du « truc » pratiqué par tant d'historiens et marchands d'histoire qui s'emparent et se parent des références de leurs devanciers ? M. Pouget cite au bas d'une page (p. 138) *Minerva, t. V, p. 357* et au bas d'une autre (p. 159) *Beaulieu, Histoire de France, t. V, p. 88* : il a pris ces deux réfé-

1. L'auteur confond évidemment le Westermann de 1792 et le Westermann de 1793 ; c'est en 1792 que Westermann a fait ces « allées et venues ».
2. P. 149-150.
3. P. 190.
4. P. 94, par exemple.
5. P. 7.

rences dans un de nos volumes (encore s'est-il trompé en intitulant l'œuvre de Beaulieu, non pas *Essais historiques sur les causes*, etc., mais *Histoire de France*; ce qui prouve qu'il n'a pas lu Beaulieu pas plus que la *Minerva*). Il cite un rapport de Breteuil d'après les archives des affaires étrangères de Vienne (p. 148); il a trouvé ce rapport dans Ternaux qui l'a tiré des archives viennoises de la guerre, et non des affaires étrangères.

Quant aux appendices, sont-ils bien utiles? Sur une vingtaine de morceaux, cinq ou six sont inédits et très peu importants.

La bibliographie compte deux pages ; elle est vague et incomplète.

V

Reconnaissons toutefois que M. Pouget de Saint-André a examiné les papiers de Dumouriez dans les dépôts publics de Paris, et s'il ne les a pas examinés aussi scrupuleusement qu'il le dit (p. 69), si ses recherches ont été un peu superficielles, s'il n'a presque rien tiré, par exemple, des notes de Dumouriez sur la Pologne, il a fait sur quelques points des fouilles heureuses. Il a consulté au ministère des affaires étrangères la correspondance de Hambourg et dans les archives du marquis de Chabrillan les papiers du duc d'Aiguillon qui lui ont fourni des lettres et extraits de lettres qu'on ne trouve pas dans le *Secret du roi*. Il a tenté de réhabiliter son héros et de montrer dans Dumouriez un « grand homme victime des événements » ; il a, non sans habileté, plaidé pour son client les circonstances atténuantes; il a fait preuve, sinon de talent, du moins de courage et de zèle. Mais son œuvre n'est pas mûrie ; elle porte en trop d'endroits des traces de hâte et de précipitation.

Arthur Chuquet.

— Discours académique de M. A. Bertholet sur le caractère propre de la religion israélite (*Die Eigenart der alttestamentlichen Religion*. Tübingen, Mohr, 1913; in-16, 32 pages): dans cette religion, Dieu est compris comme le vivant créateur de l'histoire, d'une histoire par laquelle il conduit son peuple à la perfection de la justice et du bonheur, ce qui fait de la religion israélite une religion d'espérance. — A. L.

— M. P. Friede a voulu suivre dans la critique des Évangiles certaines voies à lui propres et démontrer que le peuple juif était innocent de la mort de Jésus, dénoncé seulement par de faux Juifs (*Der Kreuzestod Jesu und die ersten Christenverfolgungen nach den ersten Quellen dargestellt*. Berlin, Hoffmann, 1914, in-12, 80 pages). L'appréciation est délicate. Il est hardi de soutenir que Jésus ne s'est pas dit Messie, qu'il était bien vu des pharisiens et des docteurs de la Loi, mal vu seulement de quelques hypocrites. Et d'autre part les Évangiles tendent à transporter sur le peuple juif en ce qui regarde la mort de Jésus une responsabilité qui incombe réellement à Pilate et à quelques personnes dirigeantes du judaïsme. Ce n'est pas motif suffisant pour renvoyer au milieu du second siècle la rédaction des Évangiles synoptiques. — A. L.

— M. W. Heitmueller réédite à part l'important article qu'il a publié sur Jésus-Christ dans l'encyclopédie *Die Religion in Geschichte und Gegenwart* (*Jesus*. Tübingen, Mohr, 1913 ; in-8°, viii-184 pages). Cette étude se complète d'une conférence sur ce que la figure historique de Jésus peut dire à l'homme d'aujourd'hui. Point de vue protestant libéral. — A. L.

— Livret de M. F. Fiebig où la question de l'origine des trois premiers Évangiles est sommairement traitée pour les élèves des hautes écoles et les laïques instruits (*Die synoptischen Evangelien*. Tübingen, Mohr, 1913 ; in-12, 47 pages). Ce que M. F. vulgarise n'est pas précisément l'état de la critique sur le sujet, mais sa propre manière d'envisager la question. Il fait la part un peu large à la tradition orale dans la rédaction de nos Évangiles, et quand on le voit défendre l'authenticité des paroles de Jésus à Pierre dans *Matth*. xvi, 16-19, on peut le trouver d'un conservatisme bien téméraire. — A. L.

— Le fascicule 28/29 (Bd, III, Bg 21-30) du *Woerterbuch des deutschen Staats-und Verwaltungsrechts* de Stengel-Fleischmann (Mohr, 1914, p. 321-480, 4 M.) termine l'article *Richter* et commence celui, très étendu, sur *Staat* ; entre les deux nous signalerons surtout ceux qui sont consacrés à *Sachsen, Schaumburg-Lippe, Schiedsgerichte* (internationaux), *Schiffahrt, Schœffen-und Schwurgerichte, Schutzgebiete* (Colonies), *Sittenpolizei, Sklaverei, Sparkassen*, etc. — Th. Sch.

— L'éditeur strasbourgeois Trübner a entrepris la publication d'une série intitulée *Geschichte der franzœsischen Philosophie seit der Revolution*. Le premier volume traite de *Die Anfænge des franzœsischen Positivismus* et est l'œuvre de M. Max Schinz, privatdozent zurichois. La 1re partie, que nous avons à signaler ici, est consacrée à *Die Erkenntnislehre* (xii-266 p., 1914, 6 M.) et veut être en même temps une « explication avec le criticisme et le positivisme anglais ». Ce dernier est « tout à fait différent du positivisme français », qui repose sur une assise beaucoup plus solide « et peut être considéré comme l'égal de la philosophie kantienne ». Il la « dépasse même sur certains points et émet des notions que l'idéalisme allemand « ne connaîtra qu'avec Hegel ». M. S. prétend aussi, à la suite de M. A. Riehl, réhabiliter Locke, auquel se rattachent si étroitement les débuts du positivisme français et qui est « encore si mal compris ». Ce travail sur d'Alembert et Turgot et sur leurs rapports avec Condillac, Hume et Berkeley, débute par une très intéressante biographie de d'Alembert, Turgot et Condorcet (la philosophie de l'histoire de ce dernier sera étudiée dans la 2e partie). Ce peu d'indication suffit à montrer quelle chaude sympathie M. S. nourrit à l'égard de notre philosophie du xixe siècle et combien son ouvrage mérite d'être apprécié chez nous. — Th. Sch.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 26 juin 1914*. — M. Maurice Prou communique un mémoire sur un prétendu diplôme de Charles le Chauve pour Montier-en-Der. — MM. Viollet et Salomon Reinach présentent quelques observations.

M. F. Thureau-Dangin communique un document chronologique inédit relatif à la dynastie de Larsa. Cette dynastie régna en Chaldée pendant deux siècles et demi environ et fut renversée par Hammourabi en l'an 2094 a. C. Le nouveau document éclaire l'histoire de la période qui a précédé l'établissement de l'hégémonie babylonienne et permet de coordonner les données chronologiques relatives aux dynasties d'Our, d'Isin et de Babylone. — M. Dieulafoy présente quelques observations.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — 18 juillet — 1914

Kittel, Les odes de Salomon. — Etudes néotestamentaires, offertes à Henrici. — Linck, Les témoignages sur Jésus de Nazareth. — W. Brandt, Elchasaï et son œuvre. — Hoennicke, L'histoire des Apôtres. — Stuhlfath, Grégoire le Grand. — E. Müller, Pierre de Prezza. — Teuffel, La personnalité dans les œuvres historiques allemandes des Xe et XIe siècles. — Verrall, Dryden. — Shaftesbury, Second characters, p. Rand. — Roussin, William Godwin. — Lambeau, Grenelle. — Trégut, Le Guildo. — Schinz, Les accents dans l'écriture française. — Guitard, Deux siècles de presse au service de la pharmacie. — Gromaire, Démocratie et éducation. — Les jeunes filles, enqnête de la Revue Hebdomadaire. — Leclercq, La Finlande aux mille lacs. — A. Bordeaux, La Guyane inconnue. — Rondet-Saint, En France Africaine. — Bernard et Aymard, L'œuvre française au Maroc. — Van Bever, Les Jeux rustiques de Du Bellay. — Lettre de M. le prince de Faucigny-Lucinge. — Académie des Inscriptions.

Die Oden Salomos überarbeitet oder einheitlich von G. Kittel. Leipzig, Hinrichs, 1914; in-8, 180 pages.

On sait avec quelle emphase M. Harnack avait présenté au public savant les Odes de Salomon, où il voyait une œuvre juive avec des interpolations chrétiennes dans le goût du quatrième Évangile. L'hypothèse a paru de plus en plus fragile à mesure qu'on l'a examinée de plus près. Si la dissertation de M. Kittel n'en achève pas la ruine, elle y contribuera efficacement. M. K. a limité l'objet de sa discussion, et il ne traite que la question d'unité littéraire; mais, cette unité démontrée, l'origine chrétienne va de soi, puisque certains passages où l'on a voulu voir des interpolations sont incontestablement chrétiens, et que tout le reste peut s'entendre aussi bien, et même plus facilement, dans l'hypothèse de l'origine chrétienne. Après avoir montré qu'une certaine incohérence, résultant notamment de la facilité avec laquelle changent le sujet dans les phrases qui se suivent, et le personnage qui y parle, appartient au genre adopté par l'auteur et résulte en grande partie de l'imitation des Psaumes canoniques, M. K. examine l'une après l'autre toutes les Odes où l'on a pensé trouver des surcharges, et il fait voir l'unité logique des morceaux sous le désarroi apparent du discours. Une série de remarques critiques ne se prête pas à l'analyse. Disons seulement que le travail de M. H. est solide, pénétrant et fait grandement avancer la question traitée.

A. L.

Neutestamentliche Studien Georg Heinrici zu seinem 70. Geburtstag dargebracht von Fachgenossen, Freunden und Schülern. Leipzig. Hinrichs, 1914, in-8, xv-271 pages.

Ces études néotestamentaires sont au nombre de vingt-six, toutes signées de noms honorables, mais assez courtes, et nous ne saurions en faire ici l'énumération complète. Signalons :

W. W. von Baudissin, *Adonis in der Unterwelt.*

C. Clemen, *Der Isiskult nach Apulejus, Metamorphosen,* xi, *und das Neue Testament.* Des rapports qu'il signale M. C. ne retient guère que la récitation des paroles inintelligibles qui suivait dans le culte isiaque la prière publique pour l'empereur et l'empire, récitation qu'il compare à l'emploi des mots *amen, abba, maranatha,* dans le culte chrétien primitif. L'usage chrétien, dit-il, pourrait être imité de la coutume isiaque. Mais l'hypothèse paraît bien superflue ; car les mots en question, ayant acquis un caractère quasi sacramentel par le seul fait de leur répétition dans les réunions des premiers fidèles, auront pu tout naturellement passer de là avec les prédicateurs palestiniens de l'Évangile dans les communautés de langue grecque, sans qu'on ait eu besoin de faire attention aux coutumes d'Isis.

W. Heitmüller, Σφραγίς. Très intéressante dissertation sur ce mot comme désignation du baptême chrétien.

J. Weiss, *Das Logion Mt.* xi, 25-30. Grand effort pour en sauver l'authenticité.

H. Windisch, *Die göttliche Weisheit der Juden und die paulinische Christologie.* Part extrêmement large y est faite à l'idée juive de la Sagesse dans la conception paulinienne du Christ. Peut-être conviendrait-il de voir d'abord si cette idée juive est aussi purement juive qu'on le dit. M. W. tient pour inauthentique le texte *Matth.* xi, 25-30, cité plus haut, où Jésus parle comme étant la Sagesse incarnée.

A. L.

De antiquissimis veterum quae ad Jesum Nazarenum spectant Testimoniis scripsit K. Linck. Giessen, Töpelmann, 1913 ; in-8, 115 pages.

Le sujet traité par M. Linck n'est pas entièrement nouveau ; mais les quatre témoignages (Josephe, Pline, Tacite, Suétone) qu'il discute sont examinés par lui avec une critique très judicieuse et très pénétrante, en sorte que ses conclusions semblent atteindre au maximum possible de vraisemblance là même où elles ne touchent point à la certitude. Le passage de Josèphe *Ant.* xviii, 3, 3, relatif à Jésus offre tous les caractères d'une interpolation, et s'il remplace une notice authentique, celle-ci ne saurait être maintenant restituée au moyen de celui-là. Ni le style ni le fond de la correspondance de Pline et de Trajan au sujet des chrétiens ne justifient les doutes que plusieurs ont émis au sujet de ces documents. Suétone paraît avoir été trop

bien informé des origines juives du christianisme pour qu'il eût fait venir le Christ à Rome sous Claude, et son Chrestos aura été un juif, par ailleurs inconnu, qui avait provoqué du trouble parmi ses congénères romains. De tous ces témoignages le plus important est celui de Tacite, dont il n'y a aucun motif de suspecter l'authenticité, et Tacite s'est servi de sources très autorisées, non chrétiennes, d'après lesquelles il existait à Rome au temps de Néron un nombre considérable de chrétiens, ceux-ci considérant comme le fondateur de leur secte Jésus de Nazareth, qui avait été mis à mort par jugement de Ponce Pilate. Et dans ces conditions, dit pour finir M. L., « on ne saurait nier que Jésus ait existé ».

A. L.

Elchasai, ein Religionsstifter und sein Werk, Beiträge zur jüdischen, christlichen und allgemeinen Religionsgeschichte, von W. Brandt. Leipzig, Hinrichs, 1912; in-8, vii-182 pages.

Les document relatifs à Elchasaï et à son œuvre, ne sont pas très abondants ; ils consistent surtout dans les données d'Épiphane et des *Philosophoumena* ; sans doute n'avaient-ils pas encore été étudiés avec autant de méthode et de pénétration qu'ils viennent de l'être par M. Brandt. On avait contesté jusqu'à l'existence d'Elchasaï, — reconnue pourtant par Renan, au mérite et à l'originalité scientifiques duquel M. B. rend parfaite justice, — et l'on avait négligé des indications précieuses touchant la date même et les circonstances dans lesquelles commença le mouvement elchasaïte, par la prédication d'Elchasaï son fondateur, dans les premières années du règne de Trajan. Elchasaï était juif d'origine, quelque peu imbu d'astrologie ; les croyances de sa religion étaient rudimentaires et les pratiques en étaient simples. Le rite principal était un baptême susceptible de réitération, que l'on pouvait s'administrer soi-même en se plongeant tout habillé dans une eau courante ou une source, et en faisant serment devant les sept éléments de mener une vie correcte ; l'on prenait ce baptême au nom du Dieu grand et haut, pour la rémission des péchés et aussi pour la guérison de maladies ou bien après avoir été mordu par un chien enragé ou une bête venimeuse. Un trait de ce genre suffit à caractériser une religion : M. B. estime qu'il aura été emprunté à quelque culte de mystère. Elchasaï a fait ses premières recrues parmi les juifs et les prosélytes du judaïsme, en Syrie, à l'est du Jourdain, où il se trouva en rapport avec les Esséniens, qui semblent s'être rattachés à sa secte naissante ; Elchasaï paraît avoir aussi rallié les judéochrétiens, à l'intention desquels il eut sa vision du groupe gigantesque qui représentait le Fils de Dieu et l'Esprit saint. M. B. poursuit son analyse critique des textes, débrouillant l'histoire et les doctrines de la secte. Lui-même sait très bien marquer ce qui reste de conjectural dans ses conclusions. Son

livre est un excellent modèle de recherche critique et de reconstitution historique; et la création religieuse d'Elchasaï, si elle tient une médiocre place dans l'histoire de l'humanité, ne laisse pas d'être un exemple curieux en lui-même et très utile pour la comparaison avec d'autres dont le caractère a plus de relief et dont la fortune a été plus considérable.

Alfred Loisy.

Die Apostelgeschichte erklärt von G. Hoennicke. Leipzig, Quelle, 1913, in-8, xii-140 pages.

Bien que ce commentaire ait paru après l'*Agnostos Theos* de M. Norden, on n'a pu y tenir compte des questions que M. Norden a soulevées, en sorte qu'il se trouve déjà vieux en naissant. C'est du reste une œuvre sérieuse, d'une critique très prudente, mais qui n'est pas timide. M. Hoennicke tient pour l'unité et l'authenticité du livre des Actes considéré comme étant de Luc, disciple de Paul. Il dit qu'on n'a pas expliqué de façon satisfaisante comment l'Église aurait pu attribuer à un personnage aussi effacé que Luc des écrits qui n'auraient pas été de lui. Cependant l'utilisation d'un journal de voyage composé par Luc rendait facile l'attribution des Actes, et conséquemment celle de l'Évangile, à Luc lui-même. Dans l'hypothèse de Norden — si toutefois il ne s'agit que d'hypothèse, — l'explication est encore plus naturelle : Luc est l'auteur de la première rédaction des Actes (et du troisième Évangile) ; son œuvre a été remaniée ensuite, en gardant le nom de celui qui l'a d'abord écrite. A propos du martyre de Jacques fils de Zébédée (*Act.* xii, 1); M. H. néglige de mentionner l'hypothèse de M. Schwartz, qui associe Jean à son frère : cette hypothèse mérite au moins d'être rappelée et discutée. Quand il traite de l'assemblée de Jérusalem touchant la querelle relative aux observances légales (*Act.* xv), M. H. croit pouvoir suspecter le rapport du décret apostolique avec la circonstance où il est présenté; il admet l'authenticité substantielle de ce document, qui aurait été promulgué par les chefs de la communauté hiérosolymitaine après le conflit de Paul et de Pierre à Antioche. Mais la question paraît beaucoup plus profonde : c'est toute la mise en scène de l'assemblée de Jérusalem, avec les discours de Pierre et de Jacques, et le décret, dont on ne peut les séparer, qui se présentent comme un exposé tout artificiel, en regard de ce que Paul raconte dans l'Épitre aux Galates. Il va sans dire que la discussion du discours à l'Aréopage (*Act.* xvii, 16-34) serait à reprendre tout entière, l'ouvrage cité plus haut de M. Norden ayant changé l'état de la question. Si solide qu'il soit, le travail de M. H. n'est tout à fait au point ni pour l'analyse critique de la composition des Actes ni pour l'appréciation des faits.

Alfred Loisy.

Walter STUHLFATH : **Gregor I. der Grosse** : Sein Leben bis zu seiner Wahl zum Papste nebst einer Untersuchung der aeltesten Viten. (Heidelberger Abhandlungen zur mittleren und neueren Geschichte, Heft 31). Heidelberg 1913. Carl Winter's Universitätsbuchhandlung, 1 vol. in-8°, x-112 p.

La publication des lettres de Grégoire le Grand dans les *Monumenta Germaniae* a suscité l'apparition de nombreux écrits sur ce pape ; mais la plupart insistent de préférence sur la période décisive, celle du pontificat, et présentent le défaut d'utiliser sans discernement outre les documents de cette époque une série de biographies rédigées deux ou trois siècles après la mort du pape. M. S. a donc cru légitime d'étudier la vie de Grégoire avant son pontificat à l'aide des seuls textes contemporains et d'entreprendre un examen de ces biographies pour déterminer le degré de confiance qu'il sied de leur accorder. Ce travail comprend par suite deux parties essentielles, l'une narrative (p. 7-63), l'autre critique (p. 63-90), destinée à justifier l'abandon des « Vitae ». Il est précédé d'une courte introduction où l'auteur énumère ses sources : un passage de Grégoire de Tours, le Liber pontificalis, les Inscriptions et surtout les lettres et les écrits de Grégoire le Grand. La partie narrative expose les étapes de la carrière du futur pape, son enfance et sa jeunesse, son rôle comme préfet de la ville, son entrée au couvent, son activité comme apocrisiaire à Constantinople, son élection au Saint-Siège. M. S. s'en tient aux données des sources et ne s'en écarte guère ; ses conjectures sont plus timides que celles de ses devanciers, mais sont toutes plausibles et raisonnables. Cette courte biographie eût été dépourvue d'intérêt, si l'auteur s'était restreint à une pure transcription chronologique des documents ; il a donc tenté de vivifier le sujet en rattachant étroitement la vie de Grégoire à son époque. Il en résulte une série de digressions qui font mieux saisir l'activité du personnage, mais M. S. emprunte les traits de son tableau à d'autres historiens, en particulier à L. M. Hartmann. Il s'efforce de démêler la psychologie de Grégoire et il l'explique par l'impuissance à concilier les deux idées de profession laïque et de vie chrétienne ; mais ce portrait manque de relief, surtout si on le compare à la pénétrante analyse de Grégoire qu'a jadis donnée M. Lavisse dans la *Revue des Deux Mondes* et que M. S. paraît ignorer. La partie critique consiste à étudier chaque biographie ; la Vita rédigée par le moine anglais de Whitby, l'Histoire ecclésiastique de Béde, les Vies de Paul Diacre, de Jean Diacre et de l'interpolateur de Paul Diacre. Il détermine à quelle date, dans quelle région, dans quelles circonstances ces œuvres ont été composées ; il s'enquiert et de la personnalité des écrivains et de leur information. Il conclut que tous se sont servis et d'une notable portion des écrits du pape et de la tradition orale, que sur maints points ils ont fait de larges emprunts aux Vitae déjà en circulation. On ne peut accorder aucun degré de créance aux événements qu'ils rapportent ; tous ces récits ont une allure légendaire

qu'il est aisé de dégager et répondent à un but d'édification. L'ouvrage se termine par trois appendices (p. 90-98) ; on ne peut fixer avec certitude la date de la naissance de Grégoire et il convient de la placer entre 537 et 548; l'atavus Félix, l'ancêtre de Grégoire, peut s'identifier avec le pape Félix III, non Félix IV ; il faut écarter l'hypothèse d'après laquelle le frère de Grégoire aurait été préfet de la ville lors de l'élection au pontificat. Un supplément contient la *Vita Gregorii* de Paul Diacre ; le texte, sauf de légères variantes, est le même que celui de la *Zeitschr. f. Kath. Theol.* (XI, 1887) ; mais l'auteur l'a publié afin de déterminer en marge avec précision les sources de Paul Diacre et réparer ainsi une omission du P. Griser. Cette brochure ne renferme ni vues très originales, ni très personnelles et ne modifie guère notre connaissance de l'époque. Le sujet même et les documents dont disposait l'auteur ne lui permettaient pas de faire entièrement œuvre neuve. Mais sur maintes obscurités, il a fait preuve d'ingéniosité, supprimé quelques traits légendaires, rectifié de nombreuses petites erreurs (par exemple il prouve que Grégoire à son retour de Constantinople n'a pas été élu abbé par les frères du couvent). Le style est clair et alerte et cet ouvrage d'une lecture facile peut être tenu pour un bon travail de débutant.

Pierre Grillet.

Eugen Müller, **Peter von Prezza, ein Publizist der Zeit des Interregnums.** (Heidelberger Abhandlungen zur mittleren und neueren Geschichte). Karl Winter's Universitätsbuchhandlung, Heidelberg, 1913. 1 vol. in-8°, IX, 150 p.

Un élève de M. Hampe, Eugen Müller, a entrepris d'étudier la vie de Pierre de Prezza, pamphlétaire italien du XIIIe siècle; mais les documents qui permettent de reconstituer sa carrière et sa personnalité sont trop maigres ; aussi cette étude n'est-elle pas une véritable biographie ; elle porte surtout sur l'œuvre, intéressante pour la publicité à l'époque de l'Interrègne. Le plan est assez singulier. Les trois premiers chapitres sont consacrés à l'examen d'un des trois grands manifestes de Pierre de Prezza; par leur ampleur et la richesse de leur argumentation, ils sont pareils à de courts traités politiques ; ils nous renseignent sur les plans des derniers Staufen, sur l'état d'esprit des cercles gibelins en Italie entre 1250 et 1270 et sur une phase dans l'évolution des théories sur l' « imperium » et ses rapports avec la papauté. Ces pamphlets sont rédigés dans le style emphatique, boursouflé, semé de redondances et de métaphores précieuses, propre à l'école sicilienne ; Pierre de Prezza en aggrave encore l'obscurité par son goût pour les interjections et les jeux de mots compliqués. Il en résulte que la pensée de l'auteur est noyée, diffuse et fort difficile à démêler. M. M. commence par donner le texte, qu'il accompagne d'un commentaire où il fait ressortir les cir-

constances de la composition, les emprunts aux écrits antérieurs, l'originalité des idées émises, leur liaison avec les événements historiques. Des notes grammaticales au bas des pages facilitent la lecture. M. M. s'est astreint à traduire fidèlement le manifeste le plus important, celui de Manfred ; il se borne à fournir un « Referat » détaillé des deux autres ; mais ce compte-rendu suit parfois de si près le texte qu'il ressemble fort à une version et il est regrettable que M. M. n'ait pas exclusivement fait choix du premier procédé. Il insiste avec raison sur le Manifeste de Manfred aux Romains (1265). L'oubli du vieux lien entre l'empire et la royauté allemande, l'influence du droit et des souvenirs romains, le recours à la seule hérédité comme droit à la couronne impériale, le refus à la papauté de tout titre à l'attribution, la résurrection de Rome sont les traits distinctifs de cet appel, qui est fortement influencé par le tempérament de Manfred et le choix de ses destinataires, les Romains. La soi-disant « Protestatio » de Conradin, où il s'adresse aux princes d'Allemagne avant son départ pour les convaincre de son bon droit, attire moins l'attention que l' « Adhortatio ad Heinricum illustrem » (1269). C'est une exhortation au landgrave Henri de Thuringe en faveur de son fils Frédéric auquel l'auteur promet comme à son grand-père Frédéric II une brillante destinée. Ce manifeste, jusqu'ici négligé, nous montre les tenaces espoirs des derniers gibelins réfugiés à Plaisance et à Pavie ; il se caractérise par sa haine virulente contre les Capétiens, tandis que la papauté est complètement épargnée. La reproduction de ces trois écrits et leur commentaire forment la partie la plus longue, mais aussi la plus utile de l'ouvrage ; elles n'éviteront pas à l'érudit de recourir au texte primitif; mais elles allégeront sa besogne. Dans un dernier chapitre, M. M. s'efforce d'attribuer à Pierre de Prezza la paternité de ces trois documents ; il s'appuie exclusivement sur les ressemblances et les analogies de style. En les comparant avec les diplômes des Staufen, qui renferment les mêmes clichés et les mêmes tournures, ou qui mentionnent Pierre de Prezza, il tente de reconstituer sa carrière et son activité ; mais il n'élimine pas entièrement l'hypostasie d'après laquelle le pamphlétaire et le rédacteur du diplôme auraient pu copier l'un sur l'autre et ne cherche pas à élucider si les deux auteurs n'ont pas puisé à une source commune et utilisé un même formulaire. Ses conclusions ne dépassent guère celles de la vieille Vita, publiée en 1747 par Th. v. Mosheim. Il signale l'activité du magister dans les chancelleries de Frédéric II, Manfred, Conradin, conjecture un voyage à la cour de Thuringe et une fin de carrière dans l'entourage de Pierre d'Aragon. Il utilise les lettres pour décrire la tournure d'esprit du personnage. Son scepticisme, son ignorance de la Providence et de la foi chrétienne, son enthousiasme pour la science, ses malédictions sur la Fortune sont des traits curieux. M. M. n'aurait pas dû se borner à une brève esquisse, mais se deman-

der avec force dans quelle mesure ils annoncent la Renaissance ou sont des emprunts à des thèmes classiques dont certains tels que celui de la Fortune se retrouvent presque dans les poésies populaires latines et les « Carmina burana », ou au contraire s'ils appartiennent en propre à Pierre de Prezza. Un chapitre spécial sur le style eût été utile alors qu'il faut glaner un peu partout les indications précieuses que fournit M. M. Peut-être aussi confère-t-il à ces phrases boursoufflées et emphatiques une trop grande valeur ; ces manifestes sont des exercices de style, des invectives de polémiste, des armes de combat et non des programmes ; il conviendrait d'insister sur l'exagération voulue des doctrines.

Les lettres publiées à la fin du volume sont utiles puisqu'une édition complète et critique faisait défaut ; la plupart (9 sur 15) proviennent de la captivité de Pierre à Parme (1248) ; les autres ne peuvent être datées avec précision. Un index de noms de personnes et de lieux et une bibliographie complète accompagnent l'ouvrage.

Pierre Grillet.

Rudolf Teuffel, **Individuelle Persönlichkeitsschilderung in den deutschen Geschichtswerken des 10. und 11. Jahrhunderts.** Berlin, Leipzig, 1914, 1 vol. in-8°, 124 p. (Beiträge zur Kulturgeschichte des Mittelalters und der Renaissance, hsggb. v. Walter Gœtz. Heft 12).

M. Teuffel a entrepris de se demander dans quelle mesure les historiens allemands du xe et du xie siècle ont été aptes à comprendre et à évoquer les traits dominants d'une personnalité déterminée. Sa tâche est de mettre en saillie les traits individuels que comprennent les descriptions de caractères. Il groupe les écrits en trois catégories : les Annales, les Histoires de couvents et d'évêchés, les Vies ; il distingue entre les œuvres purement annalistiques et les œuvres à allure biographique, entre les vies impersonnelles et les vies pourvues de traits personnels. Il examine successivement chaque ouvrage et cite ou traduit tous les passages qui renferment soit des portraits d'ensemble, soit une ou plusieurs indications. Mais il n'entend pas se limiter à une pure enquête ; il veut aider à la solution du problème de l'individualisme allemand au moyen âge et il édifie une thèse qu'il appuie sur ses résultats. Il prend position contre la théorie de Lamprecht, illustrée par les nombreux travaux de ses élèves. D'après eux, le moyen âge allemand est incapable de percevoir une personnalité ; à cette époque de vie conventionnelle et typique, les analyses de caractère tracées par les écrivains reproduisent les mêmes formules stéréotypées, énumèrent une liste de vertus traditionnelles et leurs personnages ne sont que des variantes d'un modèle idéal, roi, clerc, ou femme. Les recherches de M. T. le conduisent à une vue diamétralement opposée. Il explique l'ignorance des auteurs, leur tendance

à typifier ou à idéaliser par les circonstances qui entourent la rédaction de leur œuvre, par leur propre personnalité, par le but qu'ils poursuivent et par le caractère même de leurs écrits. Le silence des annales s'explique par le fait que les auteurs entendent décrire non des personnes, mais des gestes. Les histoires épiscopales et claustrales ont été souvent rédigées sans moyens d'informations, longtemps après la mort des personnages, par des hommes médiocres, et ainsi s'éclaire leur brièveté. Le creux bavardage des Vies provient de leurs emprunts à la rhétorique antique ; elles dérivent de la laudatio et sont avant tout des œuvres oratoires, destinées à faire valoir le style ; leurs auteurs visent à faire œuvre d'art et non de science. Il faut tenir compte de l'idéal d'alors, de la conception hiérarchique et ascétique du monde, du but d'édification que se proposent la plupart des écrivains. Mais si ce sont des hommes de valeur, tels que Wipo ou Adam de Brême, qui ont connu directement leur héros ou disposent d'une solide documentation, ils tracent de vivants portraits ou par une série de traits campent avec relief leurs personnages.

Cette enquête est fort bien conduite; avec raison, M. T. s'en tient surtout aux portraits et refuse de se laisser entraîner aux exagérations de Bernheim, qui exige, pour résoudre la question, de dresser le catalogue de tous les événements auxquels est mêlé le héros ; les anecdotes sont en effet d'autant plus nombreuses que l'imagination de l'auteur est moins bridée par ses connaissances et en décrivant les actions d'un personnage, il n'a pas eu sans doute l'intention de le caractériser. M. T. a très bien démêlé le caractère des œuvres : colliger les traits individuels, expliquer leur apparition et leur valeur. Mais il confère à ses résultats une trop grande portée ; ils atténuent peut-être la rigueur et l'exclusivisme de la thèse de Lamprecht, ils ne sauraient la démolir. Aux passages qui constituent des portraits individuels, on peut opposer, et Kleinpaul [1] l'a déjà fait, une liste innombrable de portraits aux formules toutes faites. M. T. est lui-même contraint de reconnaître, et il le fait ressortir avec vigueur à propos de la « Vita Henrici », que dans la plupart des Vies, même les meilleures, manque la description physique du héros, que le côté moral de « l'ingenium » est plus fortement accentué que le côté intellectuel, que les notices consacrées à un personnage le sont souvent à l'occasion de sa mort et revêtent l'allure d'un éloge funéraire, d'où le blâme est exclu. Même les histoires d'évêchés et de couvents, qui lui paraissent être celles qui correspondent le mieux aux monographies telles que nous les concevons, ne sont pas exemptes de ces travers. Maints détails vivants, par ex. ceux de la Vita Theoderici abbatis, sont pillés dans les règles monastiques ou les écrits de saint Jérôme. Tous

1. Das Typische in der Personenschilderung der deutschen Historiker des 10. Jahrhunderts. Leipzig, 1897.

ces écrivains ont eu sous les yeux un idéal défini et ont visé à faire ressortir la concordance entre la vie et l'idéal ; il est malaisé de déterminer dans quelle mesure ils ont forgé la vie du héros d'après cet idéal ou à quel point le héros s'est efforcé de se comporter d'après ce modèle. On ne peut nier que l'absence de curiosité caractérise la plupart de ces historiens. Il est évident que des traits individuels, que des embryons de portraits se rencontrent dans l'historiographie du moyen âge, mais ils sont éparpillés ; les œuvres, telles que la Vita Bennonis de Nortbert, où l'auteur se refuse à sacrifier la vérité au soin d'embellir, sont isolées. Le livre de M. T. offre enfin le grand mérite de compléter et de dépasser comme étude critique des sources l'ouvrage classique de Wattenbach; mais, malgré la valeur de son enquête, ses propres constatations ne permettent pas de conclure avec hardiesse que la vie de la Renaissance se trouve incluse dans celle du moyen âge.

Pierre GRILLET.

A. W. VERRALL, **Lectures on Dryden**, Cambridge, University Press, 1914, in-8°, 271 pp. 7 s. 6. d.

Professeur de littérature anglaise à Cambridge, le docteur Verrall a voulu attirer l'attention des étudiants sur un auteur qu'ils négligent volontiers de lire et qui est cependant le poète représentatif d'une époque. L'année de la mort de Milton, Dryden tirait du *Paradis perdu* le sujet d'un opéra ; quarante ans plus tard, Pope reconnaissait en Dryden son prédécesseur immédiat. Si Milton avait exprimé ce que l'âme puritaine renferme d'idéal, si Pope devait charmer la société de la Reine Anne par son talent d'habile versificateur et son esprit, Dryden dans l'intervalle amusait par des comédies la cour de Charles II et mettait au service de l'absolutisme son puissant esprit satirique. Les conférences du docteur Verrall étudient dans le détail quelques-unes des œuvres. C'est dans une épitre ou une ode, dans la préface d'une comédie, dans un essai critique, qu'il croit trouver mieux que chez les biographes des renseignements sur les opinions politiques et religieuses du poète.

CH. B.

SHAFTESBURY, **Second Characters**, éd. BENJAMIN RAND, Cambridge University Press, 1914, in-8°, 180 pp. 7 s. 6. d.

En 1900, M. Benjamin Rand publiait, dans une vie du philosophe Shaftesbury, une œuvre inédite intitulée *Philosophical Regimen*. Parmi les papiers des Shaftesbury conservés au *Record Office* se trouve en outre un manuscrit renfermant le plan et quelques fragments d'une étude qui devait faire suite aux *Caractéristiques*. Intitulé *Second characters or the Language of Forms*, cet essai sur les

principes de l'art comprend l'ébauche d'une préface, deux opuscules achevés dont l'un *A Litter Concerning Design*, a paru en 1722 et l'autre, le *Jugement d'Hercule*, a été publié *en français* par le *Journal des Savans* en novembre 1712; viennent ensuite une traduction du *Cébès* et le brouillon rapide d'un traité sur la plastique. Par ses préoccupations esthétiques, Shaftesbury s'écarte de son maître Locke et de ses amis les publicistes de Hollande; il se rapproche d'eux par un généreux libéralisme. Pour s'épanouir pleinement, soutient-il, l'artiste doit être indépendant. Il est assez piquant d'entendre aussi ce grand seigneur déclarer que le peuple est capable d'apprécier des chefs-d'œuvre. L'influence de Shaftesbury sur Diderot et Lessing, à laquelle M. B. R. fait allusion dans l'introduction, exigerait une étude précise.

Ch. Bastide

Henri Roussin. **William Godwin** (1756-1836). Paris, Plon, 1913, in-8, 336 pp., 7 fr. 50.

Disciple de M. Bergson à qui il dédie sa thèse, M. Henri Roussin, a vu dans Godwin un bon sujet d'étude psychologique. Elevé dans une famille de dissidents, Godwin se destinait au ministère pastoral; il étudia la théologie, reçut la consécration et fut quelque temps pasteur. Il faut croire que la vocation n'était pas très forte car une crise morale en eut rapidement raison. Ayant perdu la foi, Godwin abandonna ses fidèles et se tourna vers le journalisme. Un accident le mit bientôt en évidence. La Révolution française avait eu en Angleterre un immense retentissement. Un extraordinaire travail se faisait dans les esprits : si Burke se prononçait contre les révolutionnaires, ceux-ci trouvaient d'ardents défenseurs dans Mackintosh et Paine; Godwin voulut intervenir dans le débat et il publia en 1793 les *Recherches sur la justice politique* qui lui valurent une grande notoriété. Deux romans suivirent à trois ans d'intervalle, *Caleb Williams* et *Saint-Léon*. Mais la réaction tory l'emporta. Godwin connut les amertumes de l'oubli succédant à la gloire, et, même aujourd'hui, c'est moins la qualité de l'œuvre qui attire l'attention, que l'influence de Godwin dans la formation intellectuelle du poète Shelley. M. H. R. s'est acquitté de sa tâche avec conscience. Il a consulté le catalogue du Musée britannique. Son exposé de la doctrine godwinienne est complet et exact. Sans doute il a volontairement renoncé à en rechercher les sources, mais il rend compte des réponses qu'elle a provoquées. On pourrait lui reprocher des généralisations qu'excuse la fréquentation du logicien qu'est Godwin. Ainsi son appréciation du protestantisme, bien que rigoureusement déduite, est démentie par les faits. « Comme tous les gens de sa religion et de sa race, dit-il, il (Godwin) est porté à remettre en question tous les problèmes de la pensée et à les soumettre au contrôle de sa raison individuelle. Celle-ci, hostile à l'élément sur-

naturel du christianisme, le conduit au déisme, puis, par une pente fatale, à l'athéisme ». C'est assurément aux philosophes français du XVIIIe siècle qu'il pense et non aux Anglais, dont Wesley vient de réveiller le sentiment religieux et qui, dès 1791, vont rejeter avec horreur la Révolution. Si M. H. R. n'avait laissé de côté la part des influences subies, il aurait sans doute poussé plus loin l'analyse. Il aurait précisé le sens des mots « dissident », « calviniste », « indépendant »[1]. Il aurait surtout insisté sur le séjour que fit Godwin au collège de Hoxton. Le fait capital de sa vie est là : ce fils de calvinistes étudie la théologie sous la direction de maîtres unitaires ; il a l'air de tenir bon, mais les croyances positives sont minées ; les ministres unitaires qu'il fréquente pendant son pastorat achèveront facilement l'œuvre de destruction commencée au séminaire. Intransigeant de nature, Godwin est allé jusqu'au-bout tandis que ses maîtres et ses collègues restaient à mi-chemin : il a renoncé au ministère. Ce cas de Godwin prouve donc seulement que l'unitarisme conduit quelquefois à l'incrédulité, il ne prouve rien contre le calvinisme, surtout il ne justifie pas une assertion aussi absolue que la suivante : « En passant du protestantisme au déisme, puis à l'athéisme, il avait glissé une pente, qui était naturelle aux hommes de sa religion ». — Quelques remarques de détail : « P. 10, il est étrange d'attribuer à Sandeman des idées partagées par tous les non-conformistes, depuis le XVIe siècle, c'est-à-dire la condamnation de l'épiscopat, de la hiérarchie et de l'ingérence du pouvoir civil en matière religieuse ; p. 68 n., lire *dissenters* ; p. 171, *mille* petites sociétés religieuses est une exagération ; p. 249, lire *equality* et non *egality* qui paraît un barbarisme. La bibliographie, assez complète d'ailleurs, omet la *Jeunesse de Shelley* de M. Koszul.

Ch. Bastide.

Lucien Lambeau, **Histoire des communes annexées à Paris en 1859, Grenelle**. Paris, Leroux, 1914, in-4°, 485 pages. Photogravures et plan. Prix : 12 fr. 50.

Poursuivant la tâche qu'il s'est assignée d'écrire l'histoire des communes suburbaines les plus récemment réunies à la capitale, M. Lucien Lambeau, à qui l'on doit déjà l'histoire de Bercy et celle de Vaugirard, nous présente aujourd'hui celle de Grenelle. Ce nouvel ouvrage offre les mêmes qualités et les mêmes défauts que les précédents. Il est solidement assis sur un fond de matériaux généralement de premier choix, fortement charpenté de textes originaux de tous âges et de toutes provenances, appuyé enfin d'un copieux appendice où sont

1. Qu'il a l'air de considérer comme des synonymes. Cf. « Qui, sinon un protestant, un frère des puritains et des quakers pourrait avoir cette conception d'une vie tissée d'un perpétuel devoir. » P. 179.

publiées in-extenso les pièces que l'auteur n'a pas pu enchasser dans sa narration.

Secrétaire de la commission du Vieux Paris, M. Lambeau connaît à merveille son sujet, et j'ajoute qu'il paraît l'aimer... aveuglément. Je n'en veux donner qu'une preuve, mais elle est topique. Parmi les rares éphémérides de la plaine de Grenelle, il n'a eu garde d'oublier les exécutions capitales auxquelles elle servit de terrain pendant la Révolution, sous le premier Empire et jusque sous la Restauration. Il les relate d'après les sources les plus dignes de foi, ou plutôt ce n'est pas lui qui parle, ce sont les textes qu'il se borne à reproduire. Mais à quel endroit exact de la plaine de Grenelle ces exécutions eurent-elles lieu ?

A cette question, sur laquelle les textes sont muets ou incertains, la flamme de l'auteur s'allume. Le peloton, les victimes disparaissent, l'historien aussi, chassés par le topographe qui, le compas et le plan à la main, apparaît maintenant sur la scène et l'accapare bientôt à lui tout seul. Après avoir pris de nombreux points de repère, finalement M. Lambeau nous déclare que ces exécutions eurent lieu au carrefour des rues Daniel Stern et Humblot, à peu près au-dessous de la voie aérienne où passe aujourd'hui le chemin de fer métropolitain. Voilà qui apaisera sans doute les mânes d'Armand de Châteaubriand, du général Malet et du colonel Labédoyère.

A vrai dire cependant, Grenelle n'a pas d'histoire. C'est en vain qu'on y a découvert en 1866, dans une sablière de l'avenue Saint-Charles, à un mètre et demi seulement de la surface du sol, des squelettes d'éléphants, de rhinocéros, d'hippopotames, de bisons, de zébus et de cerfs du Canada. Il faut sauter du Déluge au XVIIe siècle de l'ère actuelle pour voir poindre un commencement d'intérêt historique à cette immense plaine que se partageaient la culture maraîchère et les carrières de sable. La plaine de Grenelle resta longtemps l'immense potager de Paris. Ce n'est que sous Louis XIV que l'hôtel et l'esplanade des Invalides en mangèrent d'abord un important morceau ; l'Ecole militaire et le Champ de Mars un autre sous Louis XV. Déclaré bien national sous la Révolution, le surplus fut acheté pour une poignée d'assignats par un honnête employé qui le revendit en 1824 à un entrepreneur. Alors seulement Grenelle prend figure de localité et entre décidément dans l'histoire. Mais ne vous y trompez pas : l'histoire de Grenelle se réduit à ses démêlés avec Vaugirard, à la suite de quoi la fille, brouillée avec sa mère, se sépare d'elle, devient commune distincte, possède une église, un théâtre, une mairie. Hélas ! cela dure... trente ans. En 1859, Paris absorbe Grenelle, et dès lors c'est la fin.

M. Lambeau a rempli son programme. Mais il y a eu quelque mérite, car, s'il lui avait déjà fallu s'évertuer pour écrire tout un volume sur Vaugirard, combien plus sur Grenelle ! Et c'est bien là le

principal défaut de ce livre : il n'est pas composé. Ce n'est pas un édifice, mais une superposition de matériaux bruts, c'est-à-dire de textes originaux, de citations, d'extraits, de découpures de journaux, reliés les uns aux autres par quelques phrases de l'auteur, lien extrêmement lâche et fragile. Encore la prose de M. Lambeau n'est-elle pas d'une grande correction. De sa plume s'échappent trop souvent, comme des enfants indociles des mains de leur bonne, des phrases dont la toilette est inachevée. C'est ainsi, pour nous borner à quelques exemples, que, dès l'Avertissement, il nous montre en M. Violet, le véritable créateur de Grenelle, un cerveau « propice aux longs horizons », lequel cerveau est par surcroît, « l'apanage des audacieux ». Plus loin, p. 50, « l'endroit (c'est-à-dire la plaine de Grenelle) « était le lieu ordinaire où les arrêts de justice *se dénouaient* ». Ailleurs, p. 79, « la commune de Vaugirard *jouissait* d'une étendue... dont l'une des plus importantes *fractions* était... ». A la page 197, M. Lambeau, en nous décrivant l'église de Grenelle, nous parle, sans sourciller, des deux côtés *latéraux* du porche, et de la porte centrale et *circulaire* du même temple. Ces négligences étaient déjà sensibles dans le *Vaugirard* du même auteur : il est temps qu'il se surveille.

Eugène Welvert.

Em.-A. Trégut, **Le Guildo.** Paris, Champion, 1914, in-8°, xxiii-328 p. Carte et gravures. 3 fr. 50.

En prononçant un jour un discours, M. E. Babelon, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, émit le vœu que l'on écrivît pour chaque canton, voire même pour chaque village, un petit livre de vulgarisation, abondamment illustré par la photographie, qui serait mis entre les mains des plus grands élèves des écoles primaires, à titre de livre de prix ou de livre de lecture courante. M. Babelon ajoutait : « J'ai rêvé que ce livre du jeune Français lui raconterait l'histoire de la petite patrie ; qu'il y contemplerait en images commentées les monuments dignes d'intérêt et de souvenir : le beffroi, l'église, le vieux château, les vieilles maisons, les vieilles tombes, les vieux arbres même et les sites pittoresques ; qu'il y trouverait l'explication des noms des rues, des chemins et des lieux dits caractéristiques, de ces rochers et de ces fontaines auxquelles étaient attachées, dès l'époque gauloise, d'étranges superstitions ; qu'il s'y instruirait de l'histoire locale et des légendes dont l'origine plonge dans un lointain mystérieux et qui sont comme les pages à demi effacées d'une chronique modeste où circule l'âme du vieux temps ; et qu'ainsi, tout en s'habituant à comprendre, il s'attacherait d'instinct à ces témoins heureux ou malheureux de son village, à tout ce qui rappelle la vie de ses ancêtres, leurs luttes pour de meilleures conditions d'existence ou pour la conquête des libertés politiques ; les

réjouissances exceptionnelles, le deuil des invasions, en un mot les incidents de toute sorte qui ont imprimé une trace profonde dans la vie du pays, car on l'oublie trop : dans chaque village de notre vieille France, il y a quelque vestige digne de respect, quelque lieu-dit curieux ; il y est né quelque citoyen dont le nom mérite d'être honoré ».

S'inspirant de ces éloquentes et patriotiques paroles, M. Em.-A. Tréguy, originaire du Guildo, a entrepris d'honorer au moyen d'un livre, son lieu de naissance, de faire connaître la poésie, le charme pénétrant de ses sites, son histoire variée et pittoresque, le romantisme de ses vieux monuments et de ses ruines, les hommes qui y ont vécu et qui s'y sont rendus utiles, les événements dignes d'être racontés qui s'y sont passés. Il y avait là en effet abondante matière, car l'embouchure de l'Arguenon où est situé le Guildo est un des sites les plus pittoresques de la Bretagne et peut-être de toute la France. C'est de plus un lieu plein d'histoires, de légendes et de folk-lore. C'est là, pour rapporter quelques-uns des exemples cités par M. Tréguy, que, sous prétexte de trahison, fut pris au xve siècle Gilles de Bretagne entre les bras de la belle Françoise de Dinan ; n'ayant point trouvé grâce devant le duc de Bretagne son frère, on le traîna de château en château pour subir les traitements les plus barbares. « Comme il achevait de faiblir et flétrir, dit d'Argentré, le jour Saint-Marc, 24 avril 1450, ses gardes entrèrent de grand matin en sa chambre où, le trouvant au lit, lui mirent une nappe autour du col, et, le serrant, l'étranglèrent, après trois ans, dix mois de prison. Il était déjà demi-mort auparavant ». M. Tréguy n'a garde d'oublier que le duc de Bretagne, cité par une forme noire rencontrée sur la lande à comparaître dans quarante jours devant Dieu pour cet assassinat, mourut le 17 juillet suivant.

A la suite de cette sombre histoire, l'auteur rappelle le dévouement d'un jeune officier de volontaires du Guildo. Au mois de septembre 1758, les Anglais voulant surprendre Saint-Malo, avaient opéré un débarquement non loin de l'embouchure de l'Arguenon. A la tête d'une poignée de braves comme lui, cet officier, Rioust des Villes-Audrains, réussit à les empêcher pendant deux jours de franchir le gué qui a donné son nom au Guildo (*Guedum dolosum*), et permit ainsi au duc d'Aiguillon de rassembler ses troupes. La victoire de Saint-Cast, le 11 septembre 1758, est due à l'héroïsme de Rioust, le Léonidas des thermopyles bretonnes.

Comme pour nous reposer de ces histoires de guerre et de sang, M. Tréguy nous entretient enfin d'un autre personnage du pays, qui doit toute sa notoriété aux arts de la paix. Tous ceux qui ont lu les lettres de Maurice de Guérin à sa sœur se souviennent du poète de la *Thébaïde des Grèves*, chez qui le futur auteur du *Centaure* reçut l'hospitalité à sa sortie de la Chesnaye. Ce poète est Hippolyte de

la Morvonnais et cette thébaïde est le Val de l'Arguenon. M. Tréguy fait revivre et par la plume et par l'image ce grand ami de Maurice de Guérin et les paysages que celui-ci avait déjà si délicieusement chantés.

Malgré des longueurs, des redites, des pages inutiles, ce livre remplit le programme que son auteur s'était imposé ; on ne peut que lui souhaiter de nombreux imitateurs.

E. W.

Albert Schinz, **Les Accents dans l'écriture française**. Étude critique de leurs diverses fonctions dans le passé et dans le présent. Paris, Champion, 1912, 8°, p. 81. Fr. 2,50.

M. Schinz a publié séparément l'étude dont les lecteurs de la *Revue de philologie française* ont eu la primeur. Une première partie d'ordre historique, s'appuyant sur le travail de M. Hillmann, *Geschichte der Accentsetzung im Französischen*, mais y ajoutant des considérations critiques, recherche l'origine des accents dans le latin médiéval et interprète le signe du grave et de l'aigu comme une apostrophe. Dans le français moderne tous les emplois de l'accent sont dérivés de la conception diacritique et ne prennent que plus tard une valeur orthoépique. Rares dans les manuscrits français, ils apparaissent d'abord dans des ouvrages destinés à enseigner notre langue aux étrangers ; le premier livre qui les adopte pour le public ordinaire des lecteurs est de 1533 et il est dû à l'imprimeur Geoffroy Tory. Je ne peux que signaler l'usage assez confus qu'en firent ses successeurs jusqu'à la règle générale formulée par Corneille, de même que l'histoire non moins compliquée de l'introduction du circonflexe dont l'étude vient ensuite. M. Sch. s'est appliqué à débrouiller l'évolution des uns et des autres, en soulignant les contradictions dont elle est remplie. Pour réagir contre l'illogisme des grammairiens il expose dans la seconde partie de son travail, en les justifiant, les suppressions qu'il conviendrait de faire des accents. Elles sont, en résumé, très radicales, puisqu'elles aboutiraient à une élimination à peu près absolue, exception n'étant faite que pour l'accent aigu à la fin des mots et peut-être au milieu. Le légitime désir de M. Sch. est d'alléger la langue des complications que lui a imposées le zèle indiscret des grammairiens.

L. R.

Eugène Guitard, **Deux siècles de presse au service de la Pharmacie et Cinquante ans de l'Union pharmaceutique** (Paris, Pharmacie centrale de France, 1913, in-8°, p. 316, 22 gravures hors texte, fr. 3,50.

On trouvera dans ce travail une bibliographie des périodiques surtout français intéressant la pharmacie. Le premier organe vraiment spécial ne date que de 1780, mais l'auteur est remonté jusqu'en 1665

pour nous présenter les publications de la presse scientifique et médicale. Il ne s'est pas borné d'ailleurs à une sèche énumération; il a retracé l'histoire de cette science nouvelle dans ses rapports avec les sciences voisines dont elle s'est peu à peu dégagée, médecine, chimie, physique, histoire naturelle. Les savants et les professeurs qui l'ont illustrée, les associations qu'ils ont formées ont leur place dans cette revue. En 1860 fut créée l'*Union pharmaceutique*, l'organe de la *Société de la Pharmacie centrale de France*, et l'histoire de ce journal menée jusqu'à son cinquantenaire complète ainsi le tableau d'ensemble du développement de la pharmacie. Les pharmaciens doivent se féliciter d'avoir trouvé dans l'ancien chartiste qu'est M. G. un historien si consciencieux qui, non content d'inventorier des périodiques, a ajouté à son classement des documents d'archives et des fac similés de pièces rares. Le livre est pourvu d'abondantes notes et d'un index ; il pourra être utilement consulté par les chercheurs.

L. R.

Georges Gromaire, **Démocratie et Education.** Paris, Figuière, s. d. (1914), in-16, p. 199. Fr. 3,50.

Les jeunes filles, Enquête de la *Revue Hebdomadaire*. Paris, Bloud et Gay, 1914, in-16, p. 293. Fr. 3,50.

I. M. Gromaire voudrait voir notre système d'éducation plus en harmonie avec l'organisation démocratique de la France actuelle. Tel qu'il est pratiqué, il a trop gardé de ce qu'il était sous l'ancien régime, il est trop exclusivement littéraire, trop asservi aux classiques, et la part faite aux nouvelles disciplines, sciences exactes, histoire ou philosophie, l'a laissé encore trop abstrait, sans contact véritable avec la vie moderne. Après ce chapitre de critique où les réalités ont peut-être été un peu trop simplifiées, l'auteur expose son plan d'une éducation civique, insistant sur les exercices physiques, les travaux manuels, la discipline, qui serait remise entre les mains des élèves. L'enseignement prendrait surtout un caractère utilitaire ; M. G. ne retient de chaque science que ce qui pourra se transformer en notions d'un intérêt immédiat. On ne sera donc pas surpris que les langues mortes soient impitoyablement écartées. L'auteur n'a d'ailleurs pas fait cette exécution en passant, comme d'un revers de plume ; il a consacré à la « question du latin » un chapitre spécial, où l'on trouvera peu d'arguments inédits. Il y a en fait plus d'originalité dans les solutions qu'il propose que dans sa critique. C'est ainsi qu'il voudrait compléter l'éducation civique de l'élève par une éducation professionnelle, qui, partagée en trois sections, agricole, industrielle et commerciale, se conformerait aux aptitudes individuelles et loin d'être pour toutes les parties du territoire national taillée sur un modèle unique, tiendrait compte des besoins de chaque région. Ce n'est pas ici le lieu

d'entreprendre une discussion sur une réforme d'une aussi vaste portée. Il y a dans les développements de M. G. beaucoup de sages avis, d'ailleurs souvent des réminiscences de principes depuis longtemps approuvés chez Rousseau, Pestalozzi, Spencer et d'autres; mais il y a aussi bien des utopies dont la principale me paraît être la prétention qu'aurait l'école de munir l'adolescent de tout l'appareil de convictions politiques, scientifiques ou philosophiques dont il peut avoir besoin dans la vie. Que l'école adapte ses programmes et ses méthodes aux exigences nouvelles de la vie moderne, rien de plus légitime, mais qu'elle n'ait aucune illusion sur la valeur véritable de ce viatique[1].

II. Après les jeunes gens la *Revue Hebdomadaire* a voulu interroger à leur tour les jeunes filles, connaître les sentiments avec lesquels elles abordent la vie, la place qu'elle prétendent s'y faire et, pour celles qui ont su déjà y en trouver une, les raisons de leur vocation ou de leur choix; elle les a aussi questionnées sur l'idée qu'elles ont conçue de leur rôle social, sur l'opinion qu'elles ont du mariage, de la famille, de la patrie. Une vingtaine de réponses sont ainsi parvenues à la *Revue* qui a jugé intéressant de les recueillir en volume. Des milieux divers y sont représentés : des mondaines de Paris, de la province ou de la campagne, des agrégées de notre enseignement secondaire, des professeurs libres, des étudiantes en médecine, des artistes, élèves du conservatoire de musique ou de l'École des Beaux-Arts, des téléphonistes de l'administration des Postes, des vendeuses de grands magasins, des ouvrières, et jusqu'à des moniales et des religieuses ont donné leurs avis et résumé quelques impressions ou expériences personnelles. Elles l'ont fait avec plus ou moins de naturel ou d'apprêt, de spontanéité ou de réminiscences littéraires; on sent évidemment un peu partout que la consultation est écrite pour le public et sans vouloir mettre en doute la sincérité des correspondantes de la *Revue*, on ne saurait demander à ces lettres ouvertes l'abandon de la confidence. Que valent tous ces témoignages? La Préface de M. Fernand Laudet est trop sobre de détails pour nous permettre de les peser et de dire jusqu'à quel point ils sont représentatifs du groupe dont ils émanent. Ils appartiennent en tout cas à une élite, ils expriment les aspirations des plus douées et des plus vaillantes. Mais en ne retenant que ce qu'ils ont de commun et de plus général, on y trouvera le désir de s'élever au-dessus des conditions d'existence plus étroites que la société avait faites jusqu'ici aux femmes, le goût d'une culture plus sérieuse et plus virile, un besoin d'action appropriée à leurs aptitudes et à leur rôle, partout beaucoup de courage, peu d'hésitation et d'inquiétude, presque jamais d'aigreur, mais toujours la belle confiance de la jeunesse dans la vie qui s'ouvre.

L. Roustan.

1. Les épreuves ont été bien rapidemsnt revues et les lapsus ne se comptent pas.

Jules Leclercq, **La Finlande aux mille lacs**. Paris, Plon, in-16; prix 4 fr. — Albert Bordeaux, **La Guyane inconnue**. Ibid., id. — Maurice Rondet-Saint, **En France Africaine**. Ibid., id. — René Bernard et Camille Aymard, **L'œuvre française au Maroc** (avril 1912-sept. 1913). Paris, Hachette, in-16; prix : 3 fr. 50.

C'est en *Finlande* que M. Jules Leclercq, voyageur infatigable, écrivain informé et du sens esthétique le plus élevé, nous conduit après lui. Les deux explorations successives auxquelles il s'y est livré arrivent à point, à un moment où une telle atteinte vient d'être portée à l'indépendance d'esprit, de coutumes et de race des Finnois, par l'autorité russe. Cette indépendance, cette autonomie, une étude même rapide de l'histoire de la Finlande, comme des conditions économiques du pays, comme de la belle épopée nationale qui a survécu des scaldes d'autrefois, suffit à le prouver simplement. M. Leclercq a bien fait de lui consacrer une partie de son récit. L'autre est un journal de route, vivant et pittoresque, que complètent utilement une bonne carte et 16 reproductions photographiques.

Il y a bien de l'inconnu encore en *Guyane*, et même en Guyane française. Le « voyage à l'intérieur » de M. Albert Bordeaux date déjà de quelques années; mais cet attentif observateur a tenu à le compléter, à le mettre au point; et il a bien fait, car nous connaissons mal, en général, cette terre qui est nôtre, et ses ressources, et ses richesses, et son avenir, très peu dévoilés par les rapports officiels, encore moins les mœurs de l'étrange population qu'abrite sa nature vierge, au loin de la côte. C'est ici une nouvelle édition, mais non pas un nouveau livre, qu'ornent d'ailleurs 14 bonnes photographies.

Nous avons, plus d'une fois déjà, signalé les efforts de M. Rondet-Saint, esprit clairvoyant, observateur aigu, qui ne s'arrête jamais à la surface, pour intéresser le lecteur français à étudier les ressources de son pays dans le monde colonial. Les notes et croquis qu'il nous rapporte de notre *France Africaine*, c'est-à-dire d'Algérie, de Tunisie, du Maroc, sont moins documentaires que celles de ses précédents volumes, mais pleines d'une verve vraiment communicative qui aura peut-être un effet plus pratique et plus heureux encore sur les esprits désireux de s'informer par eux-mêmes. Ces pays sont devenus d'un accès aisé, courant; pas de meilleur guide pour se préparer à les aborder.

C'est au Maroc encore que nous mène le livre de MM. R. Bernard et C. Aymard. *L'œuvre française au Maroc*, c'est l'analyse de tout ce qu'a fait, pendant dix-sept mois, notre effort civilisateur, après la paix imposée, au point de vue militaire, administratif, économique, judiciaire, municipal et financier. Ici, un récit de touriste n'eût pas suffi; c'est un document, avec chiffres et précisions, que nous apportent ces 250 pages.

H. de C.

Ad. van Bever, **Divers jeux rustiques et autres œuvres poétiques de Joachim du Bellay**, publiés sur l'édition originale de 1558 et augmentés des lettres de l'auteur, avec une notice de Guillaume Colletet, une bibliographie et des notes. Paris, Sansot et Cie, 1912. Prix : 3 fr. 50.

Cette réimpression des *Jeux rustiques* de Du Bellay appartient à la collection de la Pleïade française dans laquelle M. A. van Bever a déjà publié *Les Amours et autres poésies* d'Est. Jodelle et les *Amours et nouveaux eschanges* de Remy Belleau. Le présent volume comprend la *Vie de Joachim du Bellay* par Guillaume Colletet, annoncée par M. A. van Bever, une bibliographie des Œuvres de J. du Bellay, le texte des *Jeux rustiques*, le texte de dix *Lettres de Joachim du Bellay*, publiées d'après les originaux par M. de Nolhac en 1883 et celui de deux lettres du poète publiées par le même critique dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* en 1894 et 1899. Ces lettres sont accompagnées des notes explicatives nécessaires à l'intelligence du texte.

J. P.

Lettre de M. le prince de Faucigny-Lucinge.

Le prince de Faucigny-Lucinge sous le nom de qui vient de paraître à Genève un ouvrage généalogique portant le titre : « *Origines Savoisiennes, La Maison de Faucigny* », nous prie d'insérer : que, par suite d'une erreur qu'il regrette, la préface qu'il avait écrite pour ce livre a été omise dans la composition et que cette préface faisait connaître au lecteur que toutes les origines et tables généalogiques de la Maison de Faucigny avaient été communiquées par M. Benedict Baudi di Vesme (de Turin), que c'est avec son consentement qu'elles paraissaient en attendant qu'elles paraissent avec plus de détails dans l'ouvrage : « *I principi Anglo-Sassoni nell' Impero Carolingo* » que ce savant auteur se prépare à éditer.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 3 juillet 1914.* — M. Émile Chatelain, président, annonce la mort de M. Georges Perrot, secrétaire perpétuel, survenue le 1er juillet, et se fait l'interprète des profonds regrets de l'Académie.

La séance est levée en signe de deuil.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — 25 juillet. — 1914

R. DE LA GRASSERIE, Du verbe comme générateur des autres parties du discours. STURTEVANT, Etudes sur les noms grecs caractérisés par une labiale. — JESPERSEN, Logique du langage. — Mots et choses, V.-VI. — CAUER, L'antiquité dans la vie du présent. — KURFESS, Les invectives de Salluste et de Cicéron. — Suzanne BALLOU, L'Histoire Auguste. — BEHN, Le rythme allemand. — A. LEFRANC, Grands écrivains français de la Renaissance, — PÉTIET, L'ordre de Saint-Lazare. — MELLON, L'Académie de Sedan. — KVACALA, Comenius. — BARNARD, Les Petites Ecoles de Port-Royal. — ALLIER, La Compagnie du Très Saint-Sacrement de l'Autel à Toulouse. — CRUCHET, Les Universités allemandes au XX[e] siècle. — TAPPOLET, Les mots alamaniques dans le français de la Suisse, — LERCH, Le participe present invariable en français.

R. de la GRASSERIE. **Du verbe comme générateur des autres parties du discours** (du phénomène au nouméue), notamment dans les langues indo-européennes, les sémitiques et les ouralo-altaïques. Paris (Jean Maisonneuve, 3, rue du Sabot), 1914, in-8°, 310 p.

Les noms sont-ils dérivés des verbes ou inversement? Des faits universellement connus montrent que, à toutes les époques historiques du développement des langues on a dérivé des verbes de noms et des noms de verbes. Il n'y a pas de raison de croire qu'il en ait jamais été autrement. Dans les langues qui, comme l'annamite, ne distinguent pas grammaticalement le nom du verbe, il y a des mots qui, par leur sens, ont le caractère de noms, et d'autres qui ont le caractère de verbes. Il y a là quelque chose de simple et qui n'appelle aucune discussion. Mais M. de la Grasserie veut établir que le verbe est le générateur de toutes les parties du discours, et il y réussit — au moins à son gré — sans se donner grand mal : il prend des listes de racines verbales indo-européennes, sémitiques et « ouralo-altaïques », et il montre que beaucoup de noms se rattachent à ces racines.

Le livre est écrit et corrigé avec le manque de soin qui caractérise les publications de l'auteur toujours trop pressé qu'est M. de la Grasserie. On y lit des phrases, comme : « cela explique pourquoi les racines qui expriment le rugissement ou tel ou tel bruit sont si nombreux (*sic*) en sanscrit et forment un véritable pléonasme » (p. 55) P. 89, où les racines sont citées, on ne sait pourquoi, sous forme

sanscrite, on lit par exemple : « *kal*, se mouvoir rapidement ; gr. *ketes*[1] (*sic*), rapide ; *keleu-thé*[2] (*sic*), sentier ; l. *celer*, *celox*, *callis* » ; p. 137, on lit, de manière plus étrange encore : « lith. *vahrika*[3], couronne, *zhilvitis*, paturage, de *vi*, *vajati*, tresser » ; l'auteur a évidemment mal interprété la traduction de Kurschat : Korboder Uferweide (salix viminalis) ; du reste, à la ligne suivante il ajoute : « lith. *zil-vylis* saule, de id. » ; il s'agit du même mot, correctement traduit, mais cette fois mal copié. Ces exemples suffisent : on en trouvera de pareils dans le livre à volonté ; il n'y a qu'à l'ouvrir au hasard.

A. Meillet.

E. H. Sturtevant. **Studies in Greek Noun-Formation**, based in part upon material collected by the late A. W. Stratton, and prepared under the supervision of C. D. Buck. Labial Terminations III and IV. Chicago (University of Chicago Press), [1913], in-8°, 60 p.

Cette seconde partie de l'étude de M. Sturtevant sur les noms grecs caractérisés par une labiale se distingue par des remarques judicieuses et donne une idée juste des noms grecs étudiés. L'auteur montre bien par exemple comment -ωπ- et -ωπο- ont pris le caractère d'un suffixe et comment, par suite, en traduisant par visage le second terme des composés βοῶπις, γλαυκῶπις, on commet sans doute un assez ridicule contre sens. — Quand il parle de -ωπ- et de -ωπο- comme de suffixes servant à former des adjectifs relatifs à des infirmités, l'auteur aurait bien fait de rappeler le groupe des verbes dérivés en -ώσσω qui montre l'importance de cette formation : les dérivés ἀμβλώσσω et ἀμβλυώσσω illustrent bien le caractère de ἀμβλώψ et de ἀμβλωπός.

A. Meillet.

O. Jespersen. **Sprogets logik**. Copenhague (Gyldendalske boghandel), 1913, in-8° 95 p.

Depuis de longues années la plupart des linguistes ont renoncé à discuter les principes généraux de la théorie du langage pour s'intéresser à peu près uniquement à l'histoire des langues. Une réaction a lieu maintenant contre cette pratique, et l'on éprouve le besoin de reprendre l'étude de la grammaire générale, à la fois pour y voir plus clair et pour renouveler l'enseignement de la grammaire, qui s'est trop peu ressenti des progrès de la linguistique au cours du xixe siècle. Dans le petit ouvrage danois annoncé ici, M. Jespersen indique sommairement les idées qui ont servi de base à sa grande syntaxe anglaise parue vers le même temps et qu'il compte exposer à nouveau

1. Lire *kelès*, qui est un substantif.
2. Lire *keleuthos* (féminin).
3. Lire *vainika*.

plus tard dans un ouvrage écrit en anglais : *The Basis of Grammar*.

Il cherche à y définir d'abord les éléments du groupe de mots. Abandonnant les termes usuels de substantif, adjectif et adverbe, il emploie (en anglais) les termes de *principal*, *adjunct* et *subjunct*. Tout mot déterminé par un autre est, d'après lui, plus spécial que le déterminant; le mot *adjoint* (adjectif) serait donc plus général que le mot *principal* substantif), et le mot *subjoint* (adverbe) serait le plus général de tous. Cette définition est intéressante; elle montre immédiatement qu'un même mot peut être suivant le cas adjectif ou substantif : dans *un malade juif*, *juif* est un terme relativement général qui sert à spécialiser le terme de *malade*; dans *un juif malade*, c'est *malade* qui sert à spécialiser le terme de *juif*. Il importe de bien noter — et c'est ce qui ne ressort peut-être pas assez de l'exposé — que le plus ou moins de généralité des mots considérés n'est pas chose nécessairement et constamment inhérente à ces mots ou aux idées qu'ils expriment, mais chose susceptible de varier suivant l'emploi. Comme le montre M. Jespersen, les noms propres sont les plus spéciaux des mots; mais ils peuvent prendre une valeur) générale et avoir le caractère de noms communs : « *c'est le Paris de ce pays* ». Un substantif peut devenir adjectif et prendre une valeur générale : *un objet orange*, *une robe lilas*, etc.

Ayant ainsi défini les éléments du groupe de mots, M. Jespersen définit de même les éléments sur lesquels repose toute phrase : sujet, prédicat et complément, après avoir discuté la définition de ses prédécesseurs. Le sujet serait ce qui est le plus spécial, et le prédicat ce qui est relativement général et peut se dire de plusieurs individus. La notion d'objet est beaucoup plus trouble.

Ce petit livre prête à la discussion; mais il fera beaucoup pour clarifier les idées, et il aidera sans doute à couper court à bien des discussions oiseuses. Il est à souhaiter que l'édition anglaise annoncée paraisse le plutôt possible.

A. MEILLET.

Wœrter und Sachen. Bd V (1913). Heft II, p. VI et 129-240. — Bd VI (1914), Heft I, p. 1-144, et Beiheft I : W. GERIG, *Die Terminologie der Hanf- und Flachskultur in den frankoprovenzalischen Mundarten*, 1913, X-104 p. — Beiheft II. M. LOHSS, *Beiträge aus dem landwirtschaftlichen Wortschatz Württemrbergs nebst sachlichen Erläuterungen*, 1913, XIV-115 p. et 6 cartes, in-4°, Heidelberg (Winter).

La seule lecture de ces titres suffit à montrer avec quelle ardeur d'apôtre M. Meringer poursuit l'œuvre qu'il a entreprise sous le titre expressif de *Wörter und Sachen*. Il a trouvé en M. Winter un éditeur généreux, dont tous ceux qui le connaissent ont pu apprécier le rare dévouement aux intérêts de la linguistique et qui soutient l'œuvre avec un zèle admirable : à la revue, dont les beaux fascicules,

abondamment et richement illustrés, se succèdent fréquemment, M. Winter n'a pas craint d'ajouter des volumes séparés publiés dans le même format, avec la même somptuosité, et à des prix qui néanmoins demeurent modérés.

Conformes au programme de la revue, les deux derniers fascicules unissent bien l'étude des mots à celle des choses. Le fascicule II du volume V est en grande partie rempli par des articles de M. Meringer lui-même. La première note, sur l'expression de la honte par les gestes et dans le langage, est jolie et instructive. M. Meringer y montre comment le sentiment de la honte s'exprime par le geste de cacher quelque partie du corps, et comment par suite il est légitime de chercher l'idée de « cacher » dans les mots exprimant ce sentiment ; il justifie par là le rapprochement connu du groupe de l'allemand *Scham* avec une racine signifiant « cacher ». Si M. Meringer a eu raison de rattacher gr. κημός à cette famille de mots, il faut admettre que l'η est un ancien *é* (on n'a pas de formes hors de l'ionien attique) ; mais le rapprochement avec le mot avestique *simā-* ne peut subsister si gr. κημός appartient à une racine *(*s*)*kem-*; car l'*i* ne peut-être ici que la voyelle réduite alternant avec une longue et **-mo-* serait suffixe. Incidemment, on critiquera aussi l'abréviation ab. (altbaktrisch), mise devant l'avestique *simā-* : on ne sait pas de quel pays l'avestique représente le dialecte, mais la dialectologie iranienne est assez avancée pour qu'on exclue Bactres. — C'est sans doute une heureuse idée que de rapprocher des anciennes représentations de femmes stéatopyges le sens de « beau », pris par sl. *lépu*, mot qui appartient à une racine signifiant « gras » ; M. Meringer en profite pour rapprocher sl. *krasa* de lat. *crassus*, mais il n'explique pas comment s'explique le *ss* latin : faut-il rapprocher le cas de *nās*(*s*)*us* ?

On remarquera les intéressants articles de M. L. Spitzer sur l'importance de l'élément sensuel dans le langage et (en collaboration avec M. Jud) sur la localisation du capitulaire *de villis*.

Il y aurait beaucoup à redire aux étymologies de M. Ostir. On se contentera ici de protester contre l'accouplement que M. Ostir a fait, dans l'index, de l'arménien avec l'albanais : on n'a aucune raison de croire que l'arménien ait avec l'albanais une parenté particulière.

Le livre de M. W. Gerig sur la terminologie de la culture du chanvre et du lin dans le Sud-Est de la France est d'un vif intérêt. Grâce à des renseignements directement recueillis par l'auteur ou que lui ont fournis des observateurs étudiant dans d'autres régions, M. Gerig a pu décrire minutieusement toute la culture de ces deux plantes textiles et en donner en détail toute la terminologie. Le recueil est d'autant plus intéressant que, dans la plupart des régions, ces cultures sont en train de disparaître. Dans la pointe Sud du département du Cher, à Châteaumeillant, où la carte de la p. 47 indique qu'on *teillait* le chanvre, je l'ai toujours vu dans mon enfance *broyer* (on

disait *bréyer* ou *macher*) avec une *mache*, c'est-à-dire avec un appareil du type reproduit figure 35 ; la culture du chanvre y a du reste à peu près disparu actuellement.

Il est remarquable que la terminologie de la culture du chanvre soit principalement d'origine celtique et germanique ; des termes essentiels comme *broyer* et *rouir* sont germaniques. Le latin a été en Gaule la langue de l'administration, de l'école et de la haute culture ; mais la civilisation gréco-romaine n'a pas eu peut-être en matière de métiers et de langues techniques la prépondérance qu'elle avait d'ailleurs, et pour la construction des voitures, pour le textile, pour l'agriculture, les termes celtiques et germaniques ont prévalu dans une large mesure. — On ne reprochera pas à M. Gerig, dont la spécialité n'est pas la grammaire comparée de l'indo-européen, la fâcheuse inexactitude de ce qu'il dit des origines du chanvre, p. 8 : lat. *cannabis* est manifestement un emprunt au grec, et un emprunt peu ancien ; de plus gr. κάνναβις et v. isl. *hampr*, all *hanf* ne reposent pas sur un original indo-européen. Quoi qu'il en soit, il est impossible de superposer le slave *konoplja* au gr. κάνναβις ; le *p* de ce mot ne peu venir que du latin vulgaire. Et le *p* de tout le latin vulgaire du Nord **canapum* ne peut provenir que d'un croisement du mot latin avec la forme germanique : c'est un témoignage capital de l'influence germanique qu'il aurait convenu de mettre en valeur. Contrairement à ce qui est enseigné § 451, p. 89, l'influence germanique sur la terminologie de la culture du chanvre remonte à la période la plus ancienne des influences germaniques sur le latin vulgaire.

Le second volume de la collection décrit avec le même détail une série de choses agricoles avec les termes qui les désignent en Würtemberg : la grange, la charrue, la herse, le joug, la corbeille, le tamis. M. Lohss fait peu d'étymologie ; il se borne en général à décrire et à donner les noms employés dans les localités wurtembergeoises qu'il étudie. La terminologie indiquée est en grande gartie très archaïque, et un terme comme v. h. a. *waganso* s'y retrouve clairement sous des formes telles que *wâgəs*.

Des collections de faits de ce genre rendent à l'étude du vocabulaire les plus grands services, et il est à souhaiter que la collection ait le succès qu'elle mérite.

A. MEILLET.

P. CAUER. **Das Altertum im Leben der Gegenwart.** Aus Vorträgen. Leipzig, Teubner, 1911 ; 122 p. (Aus Natur und Geisteswelt, 356).

Il s'agit, dans ce petit livre, d'une grave question qui préoccupe les esprits, particulièrement en Allemagne ; on se demande si la culture grecque et romaine doit toujours être à la base de tout développement intellectuel, et si l'antiquité classique a vraiment la puissance éduca-

trice qu'on lui a reconnue jusqu'ici. M. Cauer examine à ce point de vue ce que nous ont laissé les anciens, et dans une série de chapitres distincts il expose comment il convient d'apprécier cet héritage. L'art, la littérature, la langue, l'état politique et social du monde antique, avec leurs principaux représentants, sont caractérisés en des pages sobres et en même temps très fournies, que M. C. entremêle d'observations et de conseils puisés dans une longue expérience. Nous voyons ici une nouvelle conception du classique, qui n'est plus le classique étroit de naguère, excluant systématiquement tout ce qui n'est pas traditionnellement beau et parfait; les œuvres que nous devons appeler classiques (un autre mot, dit M. C., serait peut-être meilleur) sont celles qui dans leur genre sont les plus anciennes, qui laissent reconnaître un développement de la forme d'après le fond; de telles œuvres, où l'expression est dans un rapport immédiat avec l'idée, qui sont originales et voisines des commencements de la pensée humaine, sont toujours vivantes et capables d'exercer une forte influence. Il ne peut plus être question, il est vrai, de l'hellénisme éducateur du monde, formule vague et insuffisante dans la société moderne; mais cela ne veut pas dire que les productions de l'antiquité grecque ne doivent plus être des objets d'étude, car partout, dans le domaine intellectuel et moral, les conceptions qui nous servent à comprendre le monde et la vie remontent à l'antiquité; les pensées que nous voyons naître, les problèmes que nous voyons se poser dans les sociétés anciennes, dans la suite de leur évolution historique, depuis Homère jusqu'à Marc-Aurèle, continuent à exercer leur action, se transformant dans un mouvement incessant, de même que les œuvres de la nature. Ainsi comprise, l'antiquité est comme une palestre de l'esprit, que rien autre ne peut remplacer, et cela justifie la place qu'elle doit occuper dans la vie et l'éducation modernes. Tout cela est bien pensé; en outre, c'est bien dit, et le volume n'en est que plus recommandable.

My.

Sallustii in Ciceronem et invicem Invectivae rec. Alph. Kurfess, Bib. Teubner, 1914. 0 90 ou 1 m. 20, xv-27 p.

Jusqu'ici je n'ai vu cité le nom de l'auteur de ce petit livre qu'une fois, pour une correction à Columelle dans la revue de philologie de Suède, l'Eranos, et deux fois dans des articles de la Mnemosyne de 1912; l'un de ces articles mérite une courte analyse parce qu'il se rapporte justement à notre sujet; il a pour titre : *De invectivis quae tanquam Sallustii et Ciceronis traditae sunt*. L'auteur y traite de la date des Invectives : suivant M. K., bien loin de posséder dans ces pages un original, par exemple, comme on l'a voulu, un extrait d'un pamphlet de Pison, donc œuvre contemporaine de Cicéron, nous

avons ici bien plutôt la fiction d'un rhéteur, bourrée d'imitations de Salluste et de Cicéron, de basse date et de milieu médiocre.

La préface de l'édition est datée de Glogau (Silésie). A noter la dédicace du petit livre : à Edouard Norden. — D'après l'éditeur lui-même, au sujet du texte qu'il nous offre en regard de celui qui était courant (celui du Salluste de Jordan), la différence consiste en ceci que Jordan a donné la préférence presque partout à la première famille des mss. (α), tandis que, suivant M. K., les deux familles doivent être mises sur le même rang, et qu'il faut examiner séparément chacune de leurs leçons : mais à cela j'objecterai que tout lecteur qui y regardera de près, s'apercevra vite que les deux familles que distingue M. K. ne sont pas fort éloignées l'une de l'autre, et l'éditeur lui-même devra avouer que les leçons où il voit des divergences, n'ont pas tellement d'importance et qu'elles ne peuvent être tenues pour vraiment caractéristiques (p. VII et VIII). Là me paraît être le côté faible du livre. Dans ces textes maladroitement fabriqués la partie historique est médiocre ; mais ni le style, ni la valeur documentaire de l'archétype ne méritent vraiment d'être mis beaucoup plus haut. Sur ce point essentiel retenons l'aveu de l'éditeur lui-même[1].

Cependant je dois avertir que l'impression qui précède est fondée uniquement sur la lecture de l'édition et celle des articles de Kurfess, et que jusqu'ici je n'ai pas pu lire sa thèse (Leipzig, 1913). Il est possible qu'il y ait apporté des raisons qui me feraient changer d'avis[2].

E. T.

The Manuscript Tradition of the **Historia Augusta**. Susan H. BALLOU. Ph. D. Teubner, 89 p. gr. in-8°, 1914. 3 m. 60/4 m. 80.

J'ai eu occasion récemment (*Rev.* du 14 fév. dernier, p. 137) de signaler une thèse de Giessen d'une Américaine qui enseigne présentement à Chicago. Miss Ballou a poursuivi ses études sur l'Histoire Auguste et cette fois elle essaie de nous donner une description détaillée du ms. qui lui sert de base.

La connaissance particulière qu'a déjà miss B. de son sujet, est attestée par une note du début que je reproduis : « Miss Ballou prend part à la préparation de la nouvelle édition de l'Histoire Auguste de E. Kornemaun dont on annonce le premier volume (chez Teubner) ». Miss B. a mérité l'honneur qu'on lui a fait par ses études prolongées sur la vingtaine de mss. anciens qu'on a de l'Histoire Auguste. Elle compte parmi ceux qui pouvaient le mieux juger que la thèse de Mom-

---

1. A propos des titres et suscriptions, p. XIII au milieu : cum... *neque habeamus codicem tam bonum* ut ejus auctoritatem secuti certi aliquid efficere possimus.

2. Par un lapsus des plus malheureux on lit fortunat*um*, p. 6, 1, dans le vers fameux.

msen était fondée, et que vraiment tous nos mss. complets remontent en fin de compte au Palatin. Comme elle avait tardé à publier les résultats auxquels elle était arrivée, elle s'est trouvée devancée par les articles qu'a publiés M. E. Hohl (notamment dans Klio, 1913) sur le même sujet. Elle a tenu à rédiger ses conclusions qui, tout en se rapprochant beaucoup de celles de Hohl, cependant ne concordent pas entièrement avec elles, d'où la publication présente.

Aucune table ; pas d'autre guide que les titres courants : ce n'est vraiment pas assez. Une table et un index même quelconque auraient été les bienvenus.

En ouvrant le livre, l'œil sera attiré et sera retenu par les trois tables de la fin qui donnent d'excellents fac similés d'écritures fort différentes.

En parcourant les pages, on retrouve ici les séries qui forment les chapitres réguliers de l'histoire de tout ms. important : mains diverses et successives des scribes, des correcteurs ; confusion des cahiers ; essais plus ou moins heureux de reclassement ; relation avec les mss. interpolés, avec l'édition princeps. Tel est ici encore le cadre : l'important est ce qu'il contient, où l'on trouvera, pour l'historique du texte et pour celui de P, les remarques les plus intéressantes.

Il m'est impossible d'entrer dans le détail qui serait trop technique ; tenons-nous en à l'important : des travaux comme ceux de miss Ballou et de E. Hohl sont la preuve du soin avec lequel est préparée la nouvelle édition de l'Histoire Auguste. Nous devons sans doute rester reconnaissants envers H. Peter pour tout ce qu'il nous avait donné ; mais il est clair que le sujet a été entièrement renouvelé ; la documentation sera infiniment plus riche ; la base manuscrite est ici bien plus simple et aussi plus solide ; nous pouvons en somme attendre le livre sans la moindre crainte d'une déception.

É. T.

Der deutsche Rhythmus und sein eigenes Gesetz. Eine experimentelle Untersuchung von Dr. Siegfried Behn. Aus dem psychologischen Institut des Universität Bonn. Mit zahlreichen Kurvenzeichnungen im Text, Strasbourg, Trübner, 1912. In-8°, viii 170 pp. 6.50 m.

La « loi propre » du rythme allemand dont le titre de ce livre nous annonce la découverte, n'est pas inconnue à ceux qui s'occupent d'étudier l'accent allemand. On l'a formulée le plus souvent comme le fait M. Behn, à savoir: « L'accent d'une syllabe allemande dépend du sens qu'elle possède ». Cependant M. Behn a le mérite d'avoir été plus avant dans la voie de la recherche que ses prédécesseurs et d'avoir au moins tenté d'appuyer ses opinions sur des observations exactes. Il est assez difficile de se rendre tout à fait compte de la valeur de sa méthode et de la sûreté de ses résultats : il faudrait pour cela recommencer ses expériences avec d'autres sujets, qui seraient plus nom-

breux et peut-être d'origine plus diverse. Il me paraît d'ailleurs assuré que les faits acquis par les études poursuivies d'après la méthode expérimentale — tracés de l'appareil inscripteur et tracés phonographiques — offriraient plus de sécurité que les observations subjectives et les tracés du phonautographe, qui ont servi à M. Behn. A côté de choses connues et qu'il n'était pas besoin de démontrer, M. Behn offre cependant des faits nouveaux qui ont leur importance.

F. Piquet.

A. Lefranc, **Grands écrivains français de la Renaissance**. Paris, H. Champion, 1914; un vol. petit in-8°, de II-414 pages.

M. Lefranc vient d'avoir une excellente idée, celle de réunir sous ce titre un certain nombre de travaux qu'il a publiés dans diverses revues depuis une quinzaine d'années, mais qui « rapprochés les uns des autres », comme il le dit dans son très court avant-propos, « s'éclairent mutuellement, se complètent et prennent même, à certains égards, une signification nouvelle. » Ces études qui sont au nombre de six, concernent en effet nos écrivains les plus célèbres de la Renaissance, et il va de soi que l'auteur a mis au point les plus anciennes en leur faisant subir quelques légères modifications. Laissons de côté la dernière (*La Pléiade au Collège de France en 1567*, pp. 387-411), qui est piquante à coup sûr, mais d'un intérêt un peu spécial. Les deux études précédentes sont essentiellement bibliographiques, mais il y a des cas où, sous une main habile, ces questions de bibliographie prennent une portée singulière. Dans le *Tiers livre du Pantagruel et la Querelle des femmes* (pp. 251-303), M. L. a résumé avec beaucoup de précision toutes les controverses sur l'amour et le mariage en parlant du *Roman de la Rose*, et en insistant sur les ouvrages si curieux parus pendant la première partie du XVIe siècle ; il y a distingué la tradition courtoise d'avec un courant « anti-féministe » qui n'a pas été moins violent et qui vient naturellement aboutir à la satire assez crue de Rabelais. Dans *Jean Calvin et le texte français de son Institution Chrétienne* (pp. 305-386), M. L. nous a donné presque plus que ne le promettait le titre : car, faite pour une réimpression du texte de 1541, cette étude embrasse forcément l'histoire presque entière de l'*Institution*, ses états successifs, et par là même tout ce qui a trait à la formation littéraire de Calvin ou à son évolution intellectuelle. Il n'est guère de sujet qui offre un plus puissant intérêt, si, quelque opinion qu'on ait d'ailleurs sur le fond même du livre, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il n'y a point d'œuvre d'une plus belle tenue que celle-là dans notre littérature, ni plus haute d'allure, ni d'une unité plus complète.

Le présent volume s'ouvre à juste titre par le *Roman d'amour de Clément Marot* (pp. 1-61), un des plus récents articles de l'auteur, et

où il a, je crois bien, donné la solution définitive d'une énigme historique et littéraire, autour de laquelle on avait déjà beaucoup tourné sans arriver à en déchiffrer le mot. C'est une de ces trouvailles heureuses qui, de temps en temps, vient récompenser le zèle des fureteurs, à condition qu'ils aient de la science, et qu'ils y joignent aussi du flair et de la sagacité. Bref, il me semble établi désormais que la « grand' amie » de Marot, celle avec qui il avait fait « alliance de pensée » un jour de mardi gras, ce n'a point été Marguerite de Navarre, mais une de ses nièces, Anne d'Alençon, nièce de la main gauche à vrai dire, puisqu'elle était fille d'un frère illégitime du duc Charles. Voilà qui est bien plus satisfaisant que l'ancienne hypothèse, qui m'avait toujours un peu choqué, et à laquelle cependant moi aussi je m'étais dans le temps trop docilement rangé, comme tous ceux qui depuis cinquante ans ont eu à aborder ce chapitre de notre littérature. Ces amours d'Anne et de Marot furent d'ailleurs délicates et toutes platoniques : commencées en mai 1526, elles se prolongèrent pendant plus d'une douzaine d'années, et on pourra en suivre ici l'histoire ingénieusement reconstituée, mais d'après des données authentiques. J'en suis bien aise, et cela du moins est d'accord avec ce que j'ai toujours pensé des vers d'amour de Maître Clément, et ce que j'en ai dit à l'occasion : il y a chez lui de la grâce ailée, une émotion légère qui laisse la tête libre, mais n'exclut pas une certaine profondeur de sentiment, tout autre chose en somme que de la *salacité* (le mot est de Brunetière, et vraiment il était trop dur). — Il me reste à signaler enfin dans ce volume, les deux longues études intitulées l'une *Le platonisme et la littérature en France* (pp. 63-137), l'autre *Marguerite de Navarre et le platonisme de la Renaissance* (pp. 139-249). Quelque tentant que cela soit, je ne puis vraiment y insister ici : ces études sont trop connues et depuis trop longtemps déjà ; on sait tout ce qu'elles ont apporté de neuf, et quelles précisions sur la question essentielle qui s'y trouve traitée. Toutefois je me demande encore si le platonisme s'est uniquement développé autour de Marguerite de Navarre, si l'école de Lyon n'a pas été un foyer de diffusion plus intense et plus indépendant que M. L. ne le concède : les dates de la publication « effective » des œuvres seraient à examiner de très près, et il faut bien en tenir compte. En tout cas il y a un point — et ce n'est plus un point de fait — sur lequel je ne me trouve pas d'accord avec l'auteur, c'est sur le mérite littéraire des poésies de la reine de Navarre. J'accorde qu'il s'en dégage parfois un parfum subtil et mystérieux, si l'on veut ; que çà et là un beau vers y éclate (mais à travers combien d'aridités !), et que certaines périodes y commencent avec ampleur pour se terminer d'ailleurs platement. Je ne saurais aller plus loin. Il y a des intentions dans ces vers, mais qui n'aboutissent pas, qui sont noyées et délayées dans un flux de paroles, dans une sorte de verbosité diffuse. Dans leur ensemble ces poèmes sont illisibles, et

aucun peut-être plus que les *Prisons*. Qu'on les lise donc pour y démêler les efforts d'une pensée et d'une âme qui n'était pas banale, pour suivre à la piste, l'histoire des idées de la Renaissance : rien de mieux. Mais gardons-nous d'insinuer qu'il constituent ce qu'on pourrait appeler une œuvre d'art : c'est pourtant ce que M. Lefranc a fait à mainte reprise, et c'est à quoi pour ma part je ne saurais souscrire. Il ne faut pas que l'intérêt du fond nous fasse illusion sur la platitude de la forme. Le talent poétique est, si l'on veut, quelque chose de secondaire ; mais convenons enfin que la reine de Navarre n'en était guère douée, et qu'à tout prendre sa prose est supérieure à ses vers.

E. Bourciez.

René Pétiet, **Contribution à l'histoire de l'ordre de Saint-Lazare de Jérusalem en France.** Paris, Champion, 1914, in-8°, 464 pages. Prix : 10 fr.

En donnant à son livre le titre de *contribution*, M. Pétiet est beaucoup trop modeste. En réalité, c'est une véritable et très complète histoire de l'ordre qu'il nous présente. En quoi il a grand mérite, car l'ordre de Saint-Lazare est très mal connu en France ; ses origines sont obscures ; ses archives sont perdues ou dispersées, et jusqu'à présent ceux qui avaient prétendu en faire l'histoire avaient entassé erreurs sur erreurs ou s'étaient presque tous copiés les uns les autres.

Dans une première partie, l'auteur étudie l'ordre de Saint-Lazare proprement dit, sa fondation, son but (qui était surtout de soigner les lépreux), ses services en Terre Sainte, ses relations avec le Saint-Siège, avec le Clergé, avec les Templiers, avec l'ordre de Malte ; enfin il donne la liste des grands maîtres de l'ordre en France. Dans une seconde partie, il raconte l'union de l'ordre Saint-Lazare de Jérusalem avec ceux de N.-D. du Mont-Carmel, de Saint-Ruf, du Saint-Esprit de Montpellier, de Saint-Antoine de Viennois ; la déviation du but de Saint-Lazare vers les œuvres maritimes, puis d'assistance militaire ; ses richesses, ses différents costumes, sa sigillographie, ses statuts. Comme on le voit par cette trop rapide énumération, ce livre est bel et bien une histoire aussi complète que possible d'un de ces ordres hospitaliers et militaires qui jouèrent autrefois un rôle si considérable dans les affaires de la Chrétienté, une histoire très neuve, bien documentée encore qu'assez mal écrite, mais dont les mérites de fond l'emportent de beaucoup sur les quelques imperfections de forme.

E. W.

P. Mellon, **L'Académie de Sedan.** Paris, Fischbacher, 1913, in-4°, p. 259.
Ivan Kvačala, **J. A. Comenius** (*Die grossen Erzieher.* 6. Band). Berlin, Reuther et Reichard, 1914, in-8°, p. 192. Mk. 3.
H. C. Barnard, **The Little Schools of Port-Royal.** Cambridge, University Press, 1913, in-8°, p. 263. Sh. 7,60.

I. M. Mellon n'a pas écrit une histoire proprement dite de l'Acadé-

mie de Sedan ; il a voulu ajouter à celle qu'on en possède quelques « silhouettes et croquis », comme nous le dit le sous-titre. Les princes et princesses qui ont fondé ou soutenu le Collège et l'Académie, Robert de La Marck, Françoise de Bourbon, Henri de la Tour, Turenne, le père du général, et sa seconde femme, Elisabeth de Nassau ; ensuite les savants qui ont illustré ces écoles, Toussaint Berchet, Tremelius sont les figures qu'il a étudiées avec le plus de détail, les replaçant dans leur cadre, ajoutant ou corrigeant parfois dans ce qui nous en est connu. Cet exposé très libre de l'organisation et des destinées de l'Académie sedanaise, où les digressions ne doivent pas surprendre, n'a d'ailleurs été entrepris que pour justifier la principale part du volume représentée par un manuscrit de *Miscellanea* du XVIIe siècle. Il renferme des pièces très diverses de nature et d'origine, parmi lesquelles un ensemble de poésies latines auxquelles M. M. a voulu borner sa publication. Elles appartiennent en très grande partie à trois des professeurs les plus réputés de l'Académie au moment de son plus grand lustre, le Silésien Tilenus et les deux Ecossais, André Melvin (le même que les Anglais appellent Melville) et Arthur Johnston. Ces poèmes, où dominent les petites pièces, dont quelques-unes en grec, sont pour la plupart connues par des éditions imprimées, en particulier par les *Delitiae poetarum scotorum* ; mais il s'y rencontre des morceaux ou des vers inédits ainsi que des variantes. M. M. les a pourvus d'une introduction, après nous avoir renseignés abondamment sur la carrière des trois humanistes, auteurs principaux du recueil. Les savants d'Ecosse lui sauront gré de sa découverte et du soin dont il en a entouré la publication ; son étude est justement dédiée à l'Association franco-écossaise. Chez nous elle apportera une utile contribution à l'histoire de nos académies protestantes qui mériterait d'être mieux connue. L'ouvrage est accompagné de plans, de portraits et de fac-similés ; il est fâcheux qu'il n'ait pas d'index.

II. Dans son étude sur Coménius divisée en deux parties d'étendue à peu près égale, M. Kvačala a d'abord étudié l'homme, et principalement l'homme religieux, dont toute la vie fut dominée par le rêve unitarien, la foi au chiliasme, que le futur dernier évêque de la communauté tchèque-morave avait reçue à Herborn de son maître Alsted. Il le suit dans sa carrière mouvementée, presque tout entière passée dans l'exil, à Lissa, à Londres, en Suède, à Elbing, en Hongrie, de nouveau à Lissa, enfin à Amsterdam où, de plus en plus enfoncé dans le mysticisme, il mourut en 1670. Le détail biographique extérieur a été sacrifié ; l'auteur a insisté surtout sur les appuis que Coménius chercha et rencontra dans ces diverses étapes pour faire aboutir ses généreux mais chimériques projets et plus encore sur les œuvres variées et copieuses, souvent reprises, quelques-unes perdues pour nous, qu'il composa pour en préparer la réalisation, ses tentatives d'organiser en une vaste encyclopédie, une *pansophia*, la science

contemporaine et les expériences pédagogiques entreprises sur plusieurs points pour mettre l'éducation en harmonie avec ses nouveaux principes. Toutes les œuvres de Coménius sont scrupuleusement analysées ; peut-être M. K. eût-il pu le faire de façon moins abstruse en se dégageant davantage de l'exposition compliquée, subdivisée à l'excès, obscurcie par une terminologie bizarre, de son auteur : la lecture n'en est pas toujours aisée à suivre. Aux lecteurs français il faut signaler dans ces pages la rencontre à Leyde de Coménius avec Descartes, demeuré avec lui très réservé, et les avances pressantes que lui fit au contraire le P. Mersenne; par son entremise Richelieu avait été sur le point d'appeler à Paris le populaire auteur de la *Janua Linguarum*.

La deuxième partie de l'étude a pour objet le système d'éducation de Coménius, ses titres à la place qu'il devait trouver dans cette collection. Le but de la pédagogie pour lui est de conduire à la piété, et comme il est par dessus tout intellectualiste, il demande une vaste instruction, car à ses yeux bien connaître le monde c'est pénétrer dans la sagesse divine et qui voit le bien ne peut que le vouloir. Sa méthode d'enseignement qui réclame une vue directe des choses, qui a recours aux tableaux et même à la mise en action (la *schola ludus* démontre ces « représentations » de la physique, de l'histoire naturelle) a été retracée avec soin, de même que son organisation de l'éducation en quatre cycles. Toute cette partie est d'ailleurs plus familière aux historiens de la pédagogie; l'ouvrage dense et compacte de M. K. a le mérite de l'avoir rattachée plus étroitement à l'ensemble de la doctrine du maître, en signalant ses aspects originaux et aussi ses lacunes.

III. Coménius nous mène sans beaucoup de détours à Port-Royal. Les *Petites Écoles* ont été sans doute déjà étudiées, même dans les pays de langue anglaise, mais le travail que leur a consacré M. Barnard ne sera pas néanmoins superflu. Il s'est appliqué par un examen plus scrupuleux des sources, par une étude plus attentive des livres mêmes de ceux qui enseignèrent à Port-Royal, en particulier les *Règles* de Coustel, les traités ds Walon de Beaupuis, de Guyot, de Le Maître, Nicole, Lancelot, etc., à nous donner un tableau précis et complet de l'œuvre pédagogique des Solitaires. Il a su également montrer l'originalité de leur initiative en opposant à leurs principes d'éducation et d'enseignement ceux qui étaient en faveur avant eux et autour d'eux, dans l'Université ou chez leurs puissants adversaires, les Jésuites. Sur quelques points de détail M. B. rectifie ses devanciers, Sainte-Beuve, Compayré et Carré. Son livre est très clairement ordonné. Il commence par retracer la création et les destinées des *Petites Écoles* jusqu'à la dispersion dernière en 1660, esquisse le rôle de chacun des Solitaires qui eurent à les diriger, presque tous de jeunes maîtres; il estime qu'elles n'eurent pas plus de 50 élèves par

an et que dans les quatorze ans de leur existence elles n'en ont pas formé plus de 250 (M. Compayré parle d'un millier). Trois chapitres nous exposent successivement les théories pédagogiques des Port-Royalistes, leurs méthodes générales d'enseignement, puis l'application dans le détail aux diverses disciplines ; il trouve en eux des devanciers de Fröbel et de Pestalozzi ; il prouve qu'ils n'ont pas condamné toute émulation, comme on l'a trop répété. Le régime des écoles, la journée des élèves, heure par heure, nous est retracée ; nous connaissons le prix de la pension qui était fort élevé, 400 à 500 livres : c'est aujourd'hui celui des aristocratiques collèges de Harrow ou d'Eton. A côté de cet institut remarquable l'école des filles fait assez pauvre figure : ce n'était qu'une éducation de couvent, se proposant de former des recrues pour la vie monastique. Un dernier chapitre nous présente les prédécesseurs et les continuateurs de Port-Royal. Parmi les premiers, Ramus, et dans une certaine mesure, Coménius ; les Oratoriens ont eu avec eux beaucoup de points communs qu'explique une influence analogue, celle de Descartes ; mais cette action ne s'est pas exercée également sur tous les Solitaires, c'est Lancelot qui l'a subie le plus fortement. Pour la survivance des traditions de Port-Royal, M. B. l'envisage dans Rollin, Jean-Baptiste de La Salle, Locke ; Rousseau leur doit très peu, mais Dumarsais, collaborateur de l'Encyclopédie, en est tout pénétré, et aussi les auteurs de plans d'éducation avant la Révolution, comme La Chalotais et Rolland ; l'Université napoléonienne elle-même, par l'intermédiaire de Rollin, et jusqu'à nos derniers réformateurs ont subi l'influence bienfaisante des *Petites Écoles*. Elles méritent l'admiration que leur a témoignée leur historien et sa reconstitution zélée et clairvoyante sera lue utilement des lecteurs français ; elle leur apportera de plus sur la pénétration en Angleterre des doctrines ou des méthodes Port-Royalistes quelques détails curieux qu'ils ne trouveraient pas dans nos historiens du jansénisme [1].

L. R.

Raoul Allier. **La Compagnie du Très Saint-Sacrement de l'Autel à Toulouse.** Une esquisse de son histoire. Paris, Champion, 1914, 8°, p. 152. Fr. 3.

M. Allier n'a pas réussi à faire pour la Compagnie du Saint-Sacrement à Toulouse ce qu'il avait fait en 1909 pour son émule de Marseille ; les registres restant encore à découvrir, il a dû se borner à esquisser son histoire. Il a cependant précisé sur bien des points et complété les premiers renseignements que l'on devait à M. l'abbé Auguste, en utilisant des documents nouveaux et surtout les lettres circulaires que recevaient de Paris les sociétés de Grenoble, de Marseille ou d'ailleurs. La Compagnie de Toulouse a été fondée en 1641

1. Corriger p. 43, *Le Mothe* et p. 197, *tronque* en : La Mothe et trongne.

par les soins d'un confrère marseillais, le zélé chevalier de la Coste. Elle s'est employée à la répression de la mendicité par l'intermédiaire d'Arnaud Baric et M. A. nous livre les noms des membres qu'elle possédait parmi les Capitouls et dans le Parlement. Il nous renseigne aussi sur le rôle d'un des grands chefs de l'association, Gabriel de Ciron, soit auprès d'Anne d'Autriche, soit dans ses diverses œuvres toulousaines. Dans la répression des pratiques du compagnonnage et la fondation d'une communauté de frères cordonniers nous suivons l'action occulte de la Compagnie qui ne fut pas moins décisive pour la réforme et l'organisation des séminaires ; son intervention contre les protestants du midi reste plus voilée. Enfin M. A. étudie les rapports de la Compagnie avec une autre association pieuse, également secrète, l'Aa, sur laquelle M. le comte Begouen nous a naguère renseignés. M. A. est tenté de la considérer comme une rivale du Saint-Sacrement. Il était naturel que l'Aa, suscitée par les Jésuites, recrutée surtout parmi eux, jalousât un groupement où les Oratoriens avaient tenu le premier rôle. En tout cas la Compagnie ne semble pas avoir vécu au-delà de 1670. Le dernier tiers du volume est rempli par des appendices relatifs surtout à la communauté des frères cordonniers. La nouvelle étude de M. A., conduite avec beaucoup de sagacité, ajoute, malgré la sécheresse des documents, à notre connaissance de la toute-puissante et mystérieuse Compagnie.

L. R.

René Cruchet, **Les Universités allemandes au xxe siècle.** Paris, Colin, 1914 in-18; p. 450. Fr. 4.

Beaucoup de Français ont fréquenté des Universités allemandes, mais on n'en trouverait sans doute pas un seul qui les ait toutes visitées, de la première à la dernière, et eût été capable d'écrire l'enquête que M. Cruchet nous apporte aujourd'hui. C'est celle d'un médecin, qui l'a poursuivie pendant près de quatorze ans ; jeune interne, docteur de la veille, M. C. a commencé en 1900 et 1902 ses visites à Heidelberg, Fribourg, Würzbourg, etc. ; devenu maître à son tour, il les a continuées en les étendant à d'autres centres en 1909 et 1911, revenant souvent à des Universités déjà vues, se mettant ainsi en mesure de constater les progrès réalisés en dix ans. Professeur agrégé à la Faculté de Bordeaux, il a publié des comptes rendus certainement plus techniques de ses observations de spécialiste. Aujourd'hui le volume où il a recueilli l'ensemble de ses notes s'adresse plus au grand public qu'à ses confrères. Sans doute il nous entretient pour chaque Université surtout de la Faculté de médecine, il nous en décrit l'organisation, nous promène dans les instituts de tout ordre, cliniques et laboratoires, il nous en signale les ressources, l'admirable outillage, les perfectionnements et les ambitions ; les

maîtres qu'il nous présente, ceux qu'il a entendu exposer ou vu opérer, chez qui il a été reçu, sont avant tout des médecins. Mais malgré cette part légitime faite au métier, le livre est d'une rare variété et il plaira à cet égard. Il offre d'abord un intéressant carnet de route : M. C. a su regarder en voyageur intelligent et curieux et noter de jolis croquis de tous ces coins pittoresques ou perdus de l'Allemagne universitaire. Les mœurs, les coutumes, les physionomies l'ont attiré comme le paysage et il a consacré aux divers types de maîtres, d'assistants ou d'élèves qu'il a pratiqués ou observés d'amusantes pages, pleines d'humour et presque trop malicieuses. Mais il a tenu, il semble, à faire surtout œuvre d'historien. Il nous a raconté les origines de chacune des vingt Universités, leur fondation, les difficultés ou les succès des premières années, les rivalités avec les institutions voisines, les savants qui les illustrèrent, et tout ce qui les a amenées au point d'expansion parfois surprenant qu'elles ont atteint aujourd'hui. Les étudiants de jadis et d'à présent se carrent dans ce livre comme dans la réalité et ils l'encombrent même légèrement : sur leurs anciennes traditions, sur leurs mœurs actuelles, sur leurs associations et le rôle politique qu'elles ont joué dans la première moitié du XIX[e] siècle, M. C. est intarissable et d'une information sûre et directe. Il n'a pas omis non plus de nous renseigner sur le passage à l'Université de certaines figures fameuses, et on n'est pas peu surpris de voir un médecin si familiarisé avec la biographie de Gœthe, quand il rencontre sa trace à Leipzig, à Strasbourg, à Iéna ou ailleurs. Sans doute on regrette çà et là l'absence de quelque détail, on peut relever de légères inexactitudes [1]; mais tel qu'il est, le livre donne de la physionomie particulière de chacune des Universités régionales une idée précise. L'aisance avec laquelle le touriste, l'historien, le critique, le médecin et le clinicien échangent perpétuellement leurs rôles a triomphé d'une matière qui menaçait de devenir aride ou monotone. Une impression générale que laisse le volume est celle d'un trop fréquent agacement provoqué par l'étalage naïf de l'orgueil scientifique allemand et on comprend que l'auteur n'ait pu résister au désir de se

1. En voici quelques-unes. P. 34, *Rat* ici est le conseil, mais non le *conseiller* ou *maire*; p. 98, l'édit de Potsdam est de 1685, non *1684*; p. 150, l'appel à mon peuple de Frédéric-Guillaume est du 17 mars, et non du *12*; p. 171, *Académie de chevalerie* traduit mal *Ritterakademie*, qui était une école pour la noblesse, et il fallait rappeler que la première organisation de celle de Halle fut due à un réfugié français, La Fleur; p. 190, Charles-Auguste était alors duc et non *grand duc*, et Wieland à Weimar a précédé Gœthe de douze ans au lieu de l'y suivre; p. 197, Sand fut exécuté le 20 mai, et non le 20 *mars* 1820; p. 250, la protestation des « Sept de Gottingen » est de 1837, et non *1830*; p. 295, il n'y eut pas en *1662* à Heidelberg de passage des troupes de Tilly qui fut tué en 1632, il faut lire 1622; p. 363, le récit de l'épisode de Lola Montez, qui vint à Munich en 1846, et non en *1848*, est incomplet et trop discret sur le rôle du royal protecteur de la ballerine.

soulager par quelques railleries. Est-ce ce sentiment qui l'a empêché de s'arrêter plus longuement sur Berlin et au terme de son enquête de nous offrir des considérations générales de plus de portée? On peut le regretter, en estimant qu'il est peut-être plus sage de réprimer ces surprises de la susceptibilité, d'admirer franchement ce qui mérite de l'être, et sans réduire la part de l'initiative, d'emprunter en les adaptant les qualités ou les procédés qui mènent au succès. Les Allemands, M. C. a eu souvent l'occasion de le montrer, excellent dans cette invention de seconde main [1].

L. ROUSTAN.

E. TAPPOLET, **Die alemannischen Lehnwörter in den Mundarten der französischen Schweiz.** K. J. Trübner, Strasbourg, 1914; un vol. in-8° de 103 pages, avec une carte.

On sait quelle est la compétence de l'auteur du présent mémoire, le soin avec lequel il travaille, et la part qu'il prend, à côté de MM. Gauchat et Jeanjaquet, à la rédaction du *Glossaire des patois de la Suisse romande.* Il était donc tout-à-fait désigné pour entreprendre une enquête de ce genre et la mener à bonne fin : avouons d'ailleurs qu'en vertu même de la géographie et de l'histoire, par ses conditions actuelles sociales ou politiques, l'ouest de la Suisse est un terrain qui se prête merveilleusement à ces recherches et les promet fructueuses. Il y a aujourd'hui 92.000 sujets parlant l'allemand, ou si l'on préfère, l'*alamanique*, disséminés à travers les cantons français de la Suisse, ce qui constitue à peu près le douzième de leur population totale, et la proportion ne semble pas avoir sensiblement varié depuis le commencement du XIX[e] siècle : il s'ensuit que des mélanges de vocabulaire sont *a priori* inévitables, et qu'en fait ils se sont produits dans une assez large mesure. Tout cela, M. T. l'a signalé en manière d'introduction ; il connait très bien les travaux de ceux qui l'ont précédé, et a recueilli toutes les données qu'on peut trouver sur le sujet chez Bridel ou chez d'autres, depuis un siècle et même un peu plus. Son travail à lui se divise en deux parties. Dans la première (pp. 11-59), ce sont les faits de civilisation qui servent de point de départ et ont permis de classer les mots alamaniques introduits dans le français local. Nous avons donc là des listes d'exemples qui

1. Je relève les lapsus suivants : p. 33, *Bocerus, Chrytaens* ; p. 35, *virorum* ; p. 56, *Saint-Marien* ; p. 67, *Wartislaw*, p. 111, *Commandatur* ; p. 150, *Steffen* ; p. 163, XVI[e] *siècle* ; p. 190, *Eichstadt* ; p. 345, *Charles le Grand* ; p. 260, *Münden* ; p. 296, *Marheinicke*, p. 306, *Boisserie* ; p. 309, *Scheffer* ; p. 311, *Blauntschli*, p. 361, *Winscheid* ; p. 363, *Allemania* ; p. 376, le duc *Charles, Hölderlein* ; p. 378, *Vichser*, au lieu de : Bucerus, Chytraeus, virorum, Sainte-Marie, Wratislaw, Commandantur, Steffens, XVII[e] siècle, Eichstädt, Charlemagne, Minden, Marheineke, Boisserée, Scheffel, Bluntschli, Windscheid, Alemannia, Charles-Eugène, Hölderlin, Vischer. Passim, l'auteur écrit : hôpital *Johannis*, tour *Johannis*, église *St-Jacobi* ; il faut dire : hôpital St-Jean, église St-Jacques, etc.

successivement se rapportent à la maison ou à la ferme, à l'agriculture, aux divers métiers manuels, etc. Et il y en a qui sont très typiques, qui montrent avec quelle facilité des ouvriers en arrivent à dire *faire firob*, je suppose, pour signifier « se reposer » (all. *feierabend*, cessation du travail). D'autres mots s'introduisent par manière de plaisanterie, et l'on dira *il est à moitié chtorb*, c'est-à-dire *gestorben* au sens de « flambé » ou « fichu » : c'est une façon de parler que M. T. a raison de rapprocher de la locution *tout est frelore* (all. *verloren*) dont Rabelais se servait au XVIe siècle, et qui à tout prendre est plus ancienne encore, puisqu'on la rencontre déjà dans le *Roman de Renart*.

La seconde partie de l'étude est spécialement linguistique. L'auteur y examine avec précision ce que deviennent les sons des mots alamaniques en passant par des bouches romanes : l'équivalence des sons y est à peu près constante, mais subit cependant quelques légères variations dans les différentes parties du territoire. Je constate que la nasalisation des voyelles s'y produit toujours, et le fait a bien son intérêt. Ce qui est fort intéressant aussi, c'est de voir quelle est la répartition des genres pour ces mots d'emprunt (p. 80 suiv.), et spécialement pour les neutres : ainsi qu'on pouvait s'y attendre, c'est bien le genre des mots français dont le sens est correspondant qui a exercé sur cette répartition une influence déterminante ; il y a cependant certains flottements. Le livre se termine par quelques considérations sur le changement de sens des mots. D'ailleurs là comme dans les autres parties (sauf en ce qui concerne les sons), M. T. semble ne pas avoir voulu épuiser son sujet, mais bien plutôt nous donner un spécimen topique de ce que les Allemands appellent la *Sprachmischung*. Quelle est la valeur de ce spécimen ? Elle est grande assurément, étant donné ce que j'ai dit déjà sur les mérites de l'auteur, et que je ne puis que répéter en terminant. Cependant il faut s'entendre à ce sujet, ou plutôt sur la question même que soulèvent de tels travaux. Jadis, lorsque M. Schuchardt, précurseur comme toujours, publia ces *Slawo-Deutsches* qui firent tant de bruit il y a quelque trente ans, et à si juste titre, on put croire un instant qu'on allait de prime saut arriver dans ce domaine à poser des lois générales, applicables à tous les cas possibles. Depuis, et à mesure que les études suivant cette voie se sont multipliées, je ne dis pas qu'on soit devenu sceptique, mais on sent du moins qu'on est tenu à un peu plus de réserve. *Ars longa*... On s'aperçoit de plus en plus, semble-t-il, qu'on se heurte chaque fois à des cas qui vont se particularisant ; que chaque fois les problèmes qui se posent pour cette pénétration mutuelle de deux idiomes, diffèrent dans leur essence ; qu'il faut enfin tenir compte de facteurs historiques multiples, et de toutes sortes de circonstances accessoires, infiniment variables. Bref, là comme ailleurs, ces lois générales qu'on avait cru un instant entrevoir, nous

échappent. Nous échapperont-elles toujours? N'importe : l'étude de M. Tappolet est très suggestive, et fort bien conduite.

E. Bourciez.

E. Lerch, **Das invariable Participium praesentis des Franzoesischen** [*une femme aimant la vertu*]. Erlangen, Junge, 1913; in-8° de 119 pages (tirage à part des *Romanischen Forschungen*, t. XXXIII, pp. 369-488).

M. Lerch avait déjà publié, il n'y a pas très longtemps (voir *Revue critique* du 22 mars 1913), une étude pénétrante et bien fouillée sur l'emploi du participe passé remplaçant en français un nom d'action; voici qu'aujourd'hui, sous forme de dissertation inaugurale présentée à l'Université de Munich, il nous en donne une autre relative à l'invariabilité de notre participe présent. D'après le sous-titre même dont il s'est servi : *Origine et conséquences d'une ancienne erreur*, on voit assez de quel biais il a envisagé la question. Et assurément cette question était connue, ou a été souvent déjà soulevée, puisqu'elle consiste à vrai dire à voir comment peu à peu, d'une pente insensible, le participe présent en est venu chez nous à fusionner avec l'ancien gérondif et à ne plus s'en distinguer : elle était connue, je ne pense pas cependant qu'elle eût jamais été serrée d'aussi près qu'ici, examinée dans tout le détail qu'elle comporte, et avec tous les exemples allégués à l'appui depuis l'époque de l'ancien français jusqu'à nos jours où subsistent encore quelques flottements, restes de l'ancienne conception. Nous devons savoir gré à M. L. d'être entré dans ce détail minutieux. Il n'a point eu de peine à montrer les hésitations et les tâtonnements des grammairiens du XVIIe siècle, les inconséquences que ceux du XVIIIe sont venus y surajouter et ont même été entraînés à codifier. Tout cela est parfaitement exact, lorsqu'on se place au point de vue historique : mais tout cela aussi s'explique, il faut bien le reconnaître, par une tendance qui a été celle du français, qui s'est manifestée plus tôt et plus tyranniquement dans les autres langues romanes, qui, à tout prendre, a des antécédents jusque dans le latin. Voilà ce qu'il ne faut pas oublier si l'on veut être équitable. Ce qui, à un moment donné, a favorisé chez nous et amené l'invariabilité du participe présent, c'est en somme un fait phonétique, morphologique si l'on préfère : de ce qu'on avait beaucoup hésité en moyen français à lui donner une finale féminine distincte, il s'en est suivi que des groupes comme *femme aimante la vertu* ont paru avoir quelque chose d'un peu languissant, et qu'on leur a préféré *aimant la vertu* ; car il va de soi que l'addition de l'*s* au pluriel était un pur détail orthographique, et ne pouvait avoir aucune influence sur le maintien de la variabilité, puisqu'elle n'était pas sensible à l'oreille. C'est d'ailleurs ce que l'auteur de cette étude a parfaitement vu et expliqué, notamment lorsque p. 395 et suivantes il introduit, à propos du cas de l'adjectif *grand* dans *grand'mère* etc.,

une digression assez longue, mais qui est loin d'être un hors-d'œuvre. Ce qu'on pourrait par conséquent plutôt lui reprocher, c'est d'avoir un peu abondé dans le sens de ceux qui depuis longtemps ont proclamé que « la règle des participes est absurde », ou encore qu'elle est « autant dénuée de raison logique que de fondement historique ». Illogique, soit! je le veux bien. Mais la question serait peut-être de savoir dans quelle mesure nous avons, en l'espèce, le droit de nous placer au seul point de vue logique; puis, s'il n'est pas un peu puéril, ou tout au moins inutile, de protester contre des habitudes prises et désormais enracinées; enfin si, en fait de langage, le parti le plus sage n'est pas encore de nous en tenir au vieil axiome : *Communis error jus facit*. J'irai plus loin. M. L. fait remarquer quelque part que l'adjectif verbal ne forme pas une troisième classe (*ist nicht ein Drittes*), mais n'est au fond qu'un cas spécial de l'emploi du participe présent. Je n'en disconviens pas; mais ceci c'est encore une considération purement historique, et il y en a d'autres à faire à ce sujet. Pour ma part, je n'hésite pas à considérer ces adjectifs verbaux comme une des nouveautés essentielles, un des enrichissements les plus incontestables de la langue moderne : c'est grâce à eux que, depuis deux ou trois cents ans, notre stock d'épithètes s'est trouvé complètement renouvelé; c'est grâce à eux que nos poètes ou nos prosateurs produisent des effets de style qui étaient presque ignorés de l'ancien français, et que les autres langues romanes n'atteignent qu'imparfaitement ou par voie d'imitation. Comme la constitution très nette de cette classe d'adjectifs verbaux a eu pour condition *sine qua non* l'invariabilité des participes, je fais donc assez bon marché de l'illogisme qui a pu présider à cette évolution.

Chemin faisant l'auteur a effleuré beaucoup de points particuliers, et que je ne puis tous indiquer ici. Je remarquerai seulement que la date du 3 juin 1679 doit être maintenue comme celle où l'Académie a donné sa décision sur l'invariabilité des « participes actifs » : on l'avait contesté récemment; mais les textes allégués ici (p. 384 suiv.) ne laissent aucun doute, car si les *Registres* de l'Académie présentent à cet égard une lacune, les *Opuscules* de l'abbé d'Olivet la comblent et peuvent faire foi. Peu d'erreurs d'impression à noter dans ce travail : p. 439, l. 11, il faut évidemment remplacer *action* par *régime*; p. 442, vers le milieu, *suspirans dixerunt* est sans doute pour *suspirantes*. En somme si, comme je l'ai dit, M. Lerch a eu parfois un peu trop l'air de les regretter, il a du moins fort bien expliqué comment se sont produits les faits, et c'était l'essentiel. Dans son ensemble l'étude est soignée et complète : je ne pense pas qu'on ait beaucoup à y revenir désormais, car toutes les pièces du débat ont été réunies ici.

E. Bourciez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31 — 1er août — 1914

Wellhausen, Analyse critique des Actes des Apôtres. — Schumacher, Le passage de l'Épitre aux Philippiens sur le Christ. — Peeters, L'Évangile de l'Enfance. — Bousset, Kyrios Christos. — Dussaud, Les civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Egée. — Thurneysen, Manuscrits irlandais, II. — Mme M. Geiger, Visio Philiberti. — Paget Toynbee, Dante. — Wilkins, Mme Fitzherbert et Georges IV. — Dubreuil, Le régime révolutionnaire dans le district de Dinan. — Bodereau, Bonaparte à Ancône. — Perrin, L'esprit public dans la Meurthe. — Feyel, Histoire politique du XIXe siècle. — Boppe, L'Albanie et Napoléon. — Maugny, Cinquante ans de souvenirs. — Marcère, Souvenirs d'un témoin. — A. Desvoyes, Vigny d'après ses œuvres. — Lettre de M. Feyel. — Académie des Inscriptions.

Kritische Analyse der Apostelgeschichte, von J. Wellhausen. Berlin, Weidmann, 1914, in-4°, 56 pages.

Rédigée avant l'*Agnostos Theos* de M. E. Norden, et publiée seulement après ce livre, sans qu'il en soit tenu compte autrement que dans une note insignifiante, l'analyse critique des Actes par M. Wellhausen est loin de répondre à toutes les questions qui se posent maintenant touchant le livre dont elle s'occupe. C'est une série de notes analogues à celles que le même savant a jadis publiées sur les Évangiles, et d'où l'on ne voit pas ressortir de conclusions d'ensemble bien nettes sur l'origine et la composition des Actes. L'auteur paraît s'être proposé surtout de faire la distinction des éléments qui sont de source et de ceux qui sont surajoutés. Mais, réduite à ces limites, la critique de M. W. crée de gros embarras à ceux qui naguère encore ont défendu le livre des Actes comme écrit de Luc et œuvre de grande valeur historique. M. W. montre que les pièces de remplissage y tiennent une place considérable.

Une opinion qui mériterait une discussion approfondie est celle qui est émise touchant le rapport de la résurrection du Christ avec les manifestations de l'esprit. Selon M. W., les premières de ces manifestations ne sont pas postérieures à la foi de la résurrection, elles se sont produites en même temps; c'était un effet de l'extraordinaire surexcitation provoquée chez les disciples par le supplice de celui qu'ils regardaient de son vivant comme le Messie. Cette exaltation même produisit les visions où l'on pensa reconnaître en Messie glorifié le crucifié du Golgotha. Plus tard, les visions ne suffisant plus comme

preuve de la résurrection, l'on imagina des rencontres du Christ, corporellement présent, avec les Douze, avant qu'il fût ravi au ciel. La résurrection étant censée avoir été ainsi constatée par l'expérience des sens, les manifestations de l'esprit extatique, d'où étaient nées les visions, durent être renvoyées à une certaine distance de la résurrection, dont les Douze furent désormais supposés les seuls témoins, comme il apparaît dans les Actes, et contrairement à l'assertion de Paul dans *I Corinthiens*, xv, 5-8. — Thèse ingénieuse, dont Paul aurait approuvé la première partie, et qui peut s'autoriser de son témoignage. Il est permis toutefois de se demander si c'est bien ainsi qu'on l'a compris d'abord ; si les disciples galiléens étaient un groupe d'extatiques, — auquel cas ce caractère pourrait bien remonter jusqu'à Jésus ; — s'ils ont eux-mêmes considéré tout de suite les manifestations diverses de leur exaltation comme des œuvres de l'esprit saint; si les phénomènes étranges que certains voudraient localiser dans quelques communautés hellénochrétiennes auraient eu, au contraire, leur point de départ dans le premier groupe où s'affirma la résurrection de Jésus.

M. W. constate, après d'autres, que l'origine du groupe hellénistique des Sept est faussement présentée dans *Actes*, iv, 35 ; v, 11 ; vi, 1-6. Les sept prétendus diacres sont les chefs d'un groupe de croyants recrutés parmi les Juifs hellénistes, et ils se livrent à l'évangélisation tout comme les apôtres galiléens. Mais l'institution des Sept par les Douze étant une fiction du rédacteur des Actes, il reste que le groupe s'est organisé spontanément et qu'il n'a pu se maintenir à Jérusalem, mais qu'il a pris ailleurs l'initiative de la prédication aux païens. Les origines de ce groupe et son rapport initial avec le groupe galiléen demeurent fort obscures ; M. W. ne risque aucune hypothèse pour les éclaircir ; il se borne à constater qu'il y avait là quelque ébauche de schisme.

D'après M. W. la conversion de Paul serait antérieure au martyre d'Étienne, et Paul n'aurait jamais rien eu à démêler avec les membres du groupe hellénisant dont celui-ci faisait partie ; il aurait seulement participé aux premières persécutions contre le groupe galiléen. — A quoi l'on peut objecter que ces persécutions n'ont rien eu de violent et que, sauf au temps d'Hérode Agrippa, le séjour de Jérusalem n'a jamais été intenable que pour les chrétiens hellénisants ; que la participation de Paul au martyre d'Étienne étant à bon droit niée (ce qui la regarde dans *Actes*, vii, 58, 60-viii, 1 *a*, 3, est surcharge dans le récit), on n'a pas motif de supposer que Paul ait été auparavant à Jérusalem ; enfin que l'on conçoit assez mal comment Paul pourrait se rattacher par sa conversion au groupe judaïsant. Il est vrai que, M. W. plaçant en l'an 30 la conversion de Paul, le temps est court entre la mort de Jésus, qui serait arrivée en 29, et cette conversion, pour la constitution des deux groupes de croyants, le martyre

d'Étienne et le commencement de la prédication évangélique en dehors de la Judée. Mais il n'y a pas d'impossibilité morale. Après tout, le christianisme est né d'une crise de fermentation intense dans certains milieux juifs, et il y a dans ces cas là une contagion de la foi.

La plus grande hardiesse de M. W. aura été probablement de contester que la relation de la traversée de Césarée en Italie, dans *Actes*, XXVII, ait été écrite par un compagnon de Paul ; le rédacteur aurait tout simplement adapté à son sujet, en y intercalant des notices édifiantes touchant les gestes de Paul, un récit de navigation qu'il avait trouvé quelque part ; et M. W. dénonce comme surcharges rédactionnelles les vv. 9-11, 21-26, 33 *b*-38 *a*. — On n'imagine pas plus alléchante témérité ; mais l'hypothèse ne s'impose pas, quand bien même on devrait attribuer au dernier rédacteur tout ou partie des passages que M. W. regarde comme interpolés dans le récit de navigation.

Sur la finale des Actes M. W. ne risque pas une conjecture. Il s'interdit de savoir pourquoi le rédacteur ne dit pas qu'elle fut l'issue du procès de Paul ; il pense que ce fut la condamnation et la mort de l'Apôtre, telle étant l'impression que donnent les récits précédents, notamment *Actes*, XX, 25, 38. Le martyre de Paul ne serait pas en rapport avec les événements de l'an 64, et l'on devrait le placer en 58. Paul serait arrivé à Rome au commencement de l'année 56 ; il avait été arrêté à Jérusalem au printemps de l'an 55 ; il avait dû arriver à Éphèse en 52 ; il était venu à Corinthe en 50 ; sa mission d'Asie mineure et de Macédoine avait duré de 45 à 49 ; il avait traité à Jérusalem, avec les apôtres galiléens, la question des observances légales, au commencement de l'an 44 ; et il s'était converti en l'an 30, les trois ans de *Galates*, I, 18, devant rentrer dans les quatorze de *Galates*, II, 1. — Tout cela est possible.

Alfred Loisy.

Christus in seiner Praeexistenz und Kenose nach Phil. 2, 5-8. 1 Teil : Historische Untersuchung von H. Schumacher, Rome, librairie de l'Institut biblique pontifical, 1914 ; in-8°, XXXI-232 pages.

Très louable analyse des interprétations données par les exégètes anciens et modernes du fameux passage de l'Épître aux Philippiens (II, 5-8) sur l'abaissement et l'exaltation du Christ. L'auteur connaît les textes patristiques et les discute avec beaucoup d'exactitude et de pénétration. Mais sa critique générale laisse passablement à désirer. Comme la tradition chrétienne, dominée par l'idée de la divinité de Jésus-Christ, a généralement compris οὐχ ἁρπαγμὸν ἡγήσατο τὸ εἶναι ἴσα θεῷ, du droit qu'avait le Christ préexistant de se considérer comme égal à Dieu, M. S. fait grief à la critique moderne de rejeter cette interprétation et l'incrimine de parti pris contre la divinité du Christ.

Le malheur est que le texte même signifie, pour la critique sans parti pris, que le Christ de Paul n'était pas dieu, mais « en forme divine », comme le seront les élus, et qu'il ne jugea pas à propos d'usurper les privilèges divins, mais, au contraire, de s'exténuer, prenant la forme d'esclave, etc. Le parti pris de la tradition n'est que trop facile à comprendre et ne justifie point l'assurance de M. Schumacher.

Alfred Loisy.

Évangiles apocryphes, II. L'Évangile de l'Enfance. Rédactions syriaques, arabes et arméniennes, traduites et annotées par P. Peeters. Paris, Picard, 1914 ; in-12, LX-330 pages.

Ce volume appartient à la collection de *Textes et Documents* Hemmer-Lejay. Il contient la traduction de *l'Évangile arabe de l'Enfance*, et du *Livre arménien de l'Enfance*, avec une introduction. Dans cette introduction, le P. Peeters indique les éditions et mss. syriaques, arabes, arméniens, dont on dispose et dont il s'est servi pour sa traduction. Il donne une idée de la liberté et de la confusion qui ont régné dans la transmission de récits dépendant, à ce qu'il semble, d'une source commune d'où procèdent, à travers des vicissitudes nombreuses, et en se rattachant immédiatement à des versions syriaques, et l'Évangile arabe et le Livre arménien. La source commune pourrait être antérieure au ve siècle. Incidemment le P. P. traite du rapport où se trouvent à l'égard de cette source l'Évangile de Thomas et autres apocryphes grecs ou latins concernant la naissance de Marie, la naissance et l'enfance de Jésus. Cette littérature abondante est de la plus insigne pauvreté pour ce qui est de l'invention. « En voyant comment des chrétiens se sont laissé raconter l'enfance de l'Homme-Dieu, on s'étonnera moins, écrit le savant bollandiste, qu'il soit arrivé aux bons hagiographes des vieux temps d'interpréter la vie des saints d'après un idéal insignifiant. » Ainsi averti, le lecteur ne doit pas s'étonner de trouver un jeune marié délivré d'un sortilège par la présence de la sainte famille, ni de voir redevenir homme un garçon qui avait été changé en mulet, ni que ce miraculé épouse incontinent une jeune fille qui avait été guérie de la lèpre par l'eau du bain de l'enfant Jésus. Et ce n'est pas la faute du traducteur si le récit est souvent d'une languissante platitude.

A. L.

Kyrios Christos, Geschichte des Christusglaubens von den Anfängen des Christentums bis Irenaeus, von W. Bousset, Göttingen, Vandenhoeck, 1913 ; gr. in-8°, XXIV-474 pages.

Voici enfin un livre où l'origine du christianisme est véritablement étudiée dans son milieu historique, non dans le splendide isolement

de la perspective artificielle et fausse qu'y créait une exégèse attachée aux textes du Nouveau Testament comme à des témoignages qui se suffisaient à eux-mêmes et où la comparaison des religions contemporaines du christianisme naissant ne pouvait jeter aucune lumière. A la vérité, M. Bousset dirige son attention sur la christologie, mais c'est dans la christologie même que se reflète l'évolution du mouvement religieux qui est issu de l'Évangile.

Le christianisme est né après la mort de Jésus par la foi au Christ ressuscité. La première idée que les disciples se seraient formée de leur maître en tant que Christ aurait été, d'après M. B., celle du Messie Fils de l'homme, fondée sur *Daniel*, VII, 13, et distincte de la conception populaire du roi messianique, descendant de David et libérateur de son peuple. Ne pouvant plus compter sur le Messie roi, on se serait réfugié dans l'idée du Messie transcendant ; et l'on attendait l'avènement du Fils de l'homme, non plus seulement l'avènement du règne de Dieu. La mort fut le chemin par où le Christ avait dû passer pour entrer dans la gloire du Fils de l'homme. Ni la description des souffrances du serviteur de Jahvé dans Isaïe, LIII, ni les mythes païens de dieux morts et ressuscités, ni les spéculations sur l'homme primitif ne semblent avoir influencé cette conception du Fils de l'homme. Même la fixation de la résurrection au troisième jour, qui ne peut être simplement dérivée d'Osée, VI, 2, et qu'on serait tenté de mettre en rapport avec les mythes d'Osiris ou d'Attis, peut aussi bien s'expliquer par la croyance populaire à la permanence de l'âme auprès du cadavre pendant trois jours après la mort.

Tel serait le point de départ de la christologie, et si vraie que cette position paraisse dans l'ensemble, force est bien d'avouer que tout n'y est pas clair. On conçoit malaisément que les premiers disciples, atterrés par la mort de Jésus, se soient incontinent jetés sur l'idée du Fils de l'homme pour refaire un sort à leur propre foi, si cette idée ne leur avait été déjà familière. M. B. ne croit pas pouvoir se prononcer sur l'attitude que Jésus aurait prise devant l'idée messianique. Mais, si Jésus ne s'est pas cru Messie, comme le christianisme s'est fondé sur l'idée messianique, pas ne sera besoin pour expliquer l'origine du mouvement chétien, de recourir à l'éminente personnalité du prétendu Christ, et il sera beaucoup plus expédient de la remplacer par un mythe. L'entourage de Jésus n'a pu lui appliquer après sa mort que des idées auparavant connues et plus ou moins admises par le petit groupe dont Jésus lui-même était l'âme. Messie roi et Messie Fils de l'homme n'étaient pas deux types absolus d'espérance entre lesquels ces esprits simples auraient été obligés de choisir. Ni l'un ni l'autre de ces types ne pouvait être ainsi réalisé tant que Jésus annonçait l'Évangile. Si les disciples ont pensé que Jésus serait le Christ, c'est qu'il le leur a laissé croire, c'est que lui-même le croyait. Serait-il Messie roi ou bien Fils de l'homme ? L'un et

l'autre, probablement. Il est d'ailleurs naturel que l'espérance se soit colorée de la première idée tant que Jésus vivait, et de la seconde après sa mort. Quant au jour de la résurrection, n'est-il pas vraisemblable qu'il a été déterminé postérieurement à la foi même de la résurrection, ce qui rend plus probable l'influence d'un mythe païen. La croyance alléguée par M. B. ne suggérait pas précisément de placer la résurrection au troisième jour; elle aurait marqué seulement le terme au-delà duquel la résurrection n'aurait plus été concevable.

De même que le Fils de l'homme a été, selon M. B., le Christ de la première communauté, ainsi « le Seigneur » a été le Christ de Paul. C'était déjà celui du groupe hellénistique par l'intermédiaire duquel Paul a connu l'Évangile et le Christ. Le sentiment d'une masse croyante avait fait du Christ le Seigneur, et du culte du Seigneur Christ est née la christologie. Paul lui-même déclare que les païens ont quantité de dieux et de seigneurs divins, mais que les chrétiens ont un seul Dieu, le Père, et un seul Seigneur, Jésus-Christ (I *Cor.* viii, 5-6). Mais la piété de Paul est teintée de mysticisme, et son Seigneur s'identifie à l'esprit dont toutes les formes de la vie chrétienne lui semblent être des manifestations. Ce Christ esprit n'est point l'homme Jésus, que Paul se défend d'avoir connu « selon la chair », mais le Seigneur qui vit dans la foi commune de ses adhérents. Il ne laisse pas d'être le type transcendant de l'homme spirituel, de l'humanité rachetée, en opposition complète avec Adam, le type et l'ancêtre de l'homme « psychique », de l'humanité vouée au péché et à la mort. La descente de l'Homme céleste sur la terre, et sa mort, qui devient le principe de son retour dans la gloire divine, sont comprises comme une lutte contre les puissances du monde inférieur, conception qui n'est pas sans analogie avec les mythes de dieux descendus aux enfers. Le salut de chacun s'opère par une conformation mystique à la mort et à la résurrection du Christ. Cette épopée mythique et ce culte mystique sont conçus d'après les mythes et les mystères des dieux morts et ressuscités, Dionysos, Adonis, Attis, Osiris. Ces mythes et ces mystères sont l'atmosphère où s'est formée l'économie paulinienne du salut. Ce qui fait la différence principale entre celle-ci et ceux-là, c'est qu'on allait chercher auprès des dieux de mystère l'immortalité, et que près du Christ on est d'abord libéré du péché.

Ici encore le point initial de la reconstruction est le plus difficile à saisir. Le temps est court entre la date présumée de la mort du Christ et celle de la conversion de Paul pour que naisse et grandisse d'abord dans la première communauté la foi au Fils de l'homme ; et que se produise ensuite et se répande dans les groupes helléno-chrétiens la foi au Seigneur Christ à laquelle Paul s'est rallié. Faudra-t-il supposer à Tarse, à Antioche, à Damas, des communautés helléno-

chétiennes dès la première année qui a suivi la mort de Jésus? Toutefois la rapide diffusion du mouvement chrétien en des centres syriens de propagande juive n'aurait rien d'invraisemblable. La difficulté serait surtout dans les révolutions de la foi que M. B. multiplie en ces premiers temps. De même que la foi au Messie davidique n'était pas si éloignée en fait, dans les consciences croyantes, qu'elle nous paraît théoriquement distante de la foi au Fils de l'homme, de même celle-ci pouvait impliquer déjà quelque chose de la foi au Seigneur Christ et y aboutir facilement. Les juifs hellénisants et les prosélytes de la gentilité qui adoptèrent la foi du Christ ressuscité, crurent en même temps au Seigneur Christ parce qu'ils étaient d'avance préparés à concevoir ainsi le rôle du Messie qu'attendait Israël. Et sans doute en va-t-il de même pour la foi mystique de Paul. Bien qu'il n'ait élaboré sa théorie du salut qu'après sa conversion, si Paul s'est converti au Christ Sauveur, au Seigneur de l'Église, à un esprit de mystère, principe commun de vie, de sainteté, d'immortalité en tous ses fidèles, c'est qu'il portait déjà en lui les rudiments épars de l'idéal religieux que sa conversion lui fit définir dans la foi du Seigneur Christ mort et ressuscité pour le salut des prédestinés. La mentalité de ce prétendu pharisien était toute pénétrée de mysticisme hellénistique, et c'est tout naturellement, quoique inconsciemment, qu'il aura porté au monothéisme juif, en sanctionnant l'apothéose de Jésus, l'atteinte la plus sérieuse qu'il pût lui infliger. Il pouvait d'autant plus facilement se faire illusion sur la portée de sa doctrine que son Seigneur demeurait Christ. Son mysticisme hellénistique s'encadre dans l'eschatologie juive et évangélique. C'est par l'idée messianique et l'eschatologie, au moins autant que par la foi monothéiste du Dieu père et par l'esprit de charité que se fait la continuité de l'Évangile, de la foi au Fils de l'homme dans la première communauté, de la foi au Seigneur Christ dans les groupes hellénochrétiens et dans saint Paul.

M. B. analyse ensuite le mysticisme johannique et celui de la gnose, dont il montre l'affinité avec la doctrine paulinienne, — sans toutefois chercher suffisamment l'origine de cette parenté ni mettre en plein relief la double paternité, toute relative d'ailleurs, qui appartient à saint Paul, celle de la gnose hérétique et celle de la théologie ecclésiastique, — les divers courants chrétiens au commencement du second siècle, la théologie du Logos chez les Pères apologistes, la synthèse opérée à la fin du second siècle par Irénée qui, prenant de la foi populaire la croyance au Christ Dieu, défendant contre les gnostiques l'humanité de Jésus, acceptant des apologistes, comme donnée traditionnelle, la notion du Logos, donnant pour but à l'incarnation du Verbe la déification de l'homme, s'inspirant du mysticisme johannique, amputant les extrémités de la doctrine paulinienne qui tendaient vers le gnosticisme, a fondé la théologie de juste

milieu sur laquelle le christianisme allait vivre pendant des siècles.

Kyrios Christos est un beau livre, qui fait entrer dans le cadre général de l'histoire des religions le dogme fondamental du christianisme. S'il soulève nécessairement plus de questions qu'il n'en résout, et même qu'il n'en traite, il ouvre la voie, oriente les recherches et déjà montre ce que peut donner la méthode comparative sainement appliquée à un sujet aussi délicat.

Alfred Loisy.

R. Dussaud, **Les civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Egée,** 2e éd. In-8°, p. VII-X, 1-460, avec 325 fig. dans le texte et 18 planches, dont 5 en couleurs. Paris, Geuthner, 1914. Prix : 24 fr.

J'ai dit ici même tout le bien que je pensais de ce livre (*Revue Critique*, 1911, I, p. 68-9). Je constate, non sans plaisir, que le public savant a été de mon avis puisque, quatre années à peine après son apparition, une seconde édition a suivi la première. Celle-ci n'est pas une simple réimpression : l'ouvrage nouveau comprend 460 pages au lieu de 314, 325 figures au lieu de 207 et 18 planches, dont cinq en couleurs au lieu de deux planches simples. Le texte a été revu et singulièrement augmenté. Sans parler des modifications et rectifications de détail, deux chapitres nouveaux ont été ajoutés, l'un qui dédouble le chapitre III primitif et traite des nouvelles fouilles de Tirynthe, de l'Argolide, de la Laconie, des côtes occidentales de la Grèce, de l'Attique, de la Béotie, de la Phocide et de la Thessalie, l'autre qui est consacré à la question délicate de l'influence égéenne en Egypte et en Syrie (p. 282-326). Il était relativement aisé de mettre le volume au courant des découvertes récentes mais, pour discuter les hypothèses incessantes et contradictoires qu'entraîne avec elle toute science en formation, il ne fallait pas moins que le jugement pénétrant et averti de D., joint à sa rare connaissance du sujet. Nous signalerons à ce point de vue la critique, modérée dans la forme, quoique parfois très vive dans le fond, qu'il fait du récent mémoire de Poulsen (p. 310, 318 et suiv.). En lisant le livre de D., et en le comparant au tome VI de l'*Histoire de l'Art*, par M. Perrot, on mesure le progrès que depuis un quart de siècle ont fait les études « mycénisantes ». Il reste sans doute bien des points obscurs et bien des ombres au tableau, mais il semble qu'on commence d'en entrevoir les grandes lignes : si nos successeurs ont quelque chance de les apercevoir un jour nettement, ils le devront, pour une part qui n'est pas négligeable, à des livres tels que celui de Dussaud.

A. de Ridder.

Zur irischen Handschriften und Litteraturdenkmælern (Zweite Serie), von Rudolf THURNEYSEN, Berlin, 1913 (Abhandlungen der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, Philologisch-historische klasse, neue Folge, Band XIV, n° 3), in-4°, 24 p.

Une première série des études critiques de M. R. Thurneysen a paru en 1912 et a été analysée dans la *Revue critique* du 11 janvier 1913, p. 27-28. Dans cette seconde série, M. Th. continue ses remarques sur le texte et la classification de divers manuscrits. L'article le plus important traite du *Leabhar Gabhála* qui nous a conservé les plus anciennes traditions sur l'histoire d'Irlande et dont M. Th. distingue quatre versions. De l'*Aided Conculainn* M. Th. relève les extraits que l'on trouve dans le manuscrit H. 3. 18 de Trinity College (Dublin) et qui peuvent servir à compléter ou à rectifier le texte des autres manuscrits. Il cherche à établir les rapports qui unissent les divers manuscrits de la *Mesca Ulad*. Enfin il publie avec l'aide du texte du manuscrit de Bruxelles 5057-59 une édition critique d'un poème sur Oengus. Des additions à la première série terminent ce mémoire, qui, comme le précédent, est un précieux ensemble de documents sur les sources et la formation des anciennes épopées irlandaises.

G. DOTTIN.

Die Visio Philiberti des Heinrich von Neustadt von Dr. Maria GEIGER (Sprache und Dichtung, hgb. von Dr. Harry Maync und Dr. S. Singer, 10). Tübingen, J. C. B. Mohr, 1912. In-8°, VIII-116 pp., 5 m.

La *Visio Philiberti* est un poème allemand de près de 600 vers, qui traite un thème bien connu du Moyen âge : la discussion entre l'âme et le corps rejetant l'un sur l'autre la responsabilité de la damnation encourue. L'auteur de la *Visio* n'est pas d'ailleurs original. Son œuvre est la traduction d'un poème latin conservé en plusieurs versions dont *W* (contenue dans Th. Wright : *The Latin poems commonly attributed to Walter Mapes*) se rapproche le plus du texte allemand. C'est Mme Maria Geiger qui a constaté ce fait. Elle a, de plus, essayé de démontrer que le traducteur allemand, qui est inférieur à son texte par les qualités verbales mais l'emporte par la plasticité et la vigueur de l'exposition, n'est autre que le poète Henri de Neustadt. Sa démonstration se fonde sur les analogies très grandes de la *Visio*, d'une part, et de l'*Apollonius* et de l'*Avenir de Dieu*, d'autre part, qui sont certainement de Henri. On doit reconnaître que le travail de comparaison, qui porte sur la langue et la versification, est très attentif et que l'auteur n'a négligé aucun critère lui permettant une affirmation absolue. Que ces critères soient tous probants, ceci est autre chose. Il faut cependant bien dire que la thèse soutenue paraît fort vraisemblable et que M. Singer, qui publia en 1906 la *Visio* sous le nom de Henri de Neustadt, était alors dans le vrai.

F. PIQUET.

Paget Toynbee, **Dante Alighieri : his life and works**, 4th edition, revised and considerably enlarged, London, Methuen, 1910. In-8°, xiv-316 pages ; 16 illustrations.

La première édition de cette biographie de Dante remonte à 1900 ; après plusieurs réimpressions et une traduction en italien, qui en attestent le grand et légitime succès, M. Paget-Toynbee vient d'en publier une quatrième édition dont plusieurs chapitres, sur les œuvres notamment, peuvent être considérés comme entièrement nouveaux. La partie historique et biographique, très approfondie dès la première édition, reste toujours excellente [1]. Elle marque une tendance assez caractéristique à réagir contre le scepticisme qui a longtemps présidé à la discussion des sources de la vie de Dante ; les très longues citations qui sont faites de la biographie rédigée par Boccace, sans aucune réserve touchant la valeur de son témoignage, dépassent peut-être la mesure de la confiance due au conteur. Certes, sur beaucoup de points, Boccace a fait une enquête sérieuse, dont nous devons tenir compte ; mais toutes les broderies dont il a enguirlandé la maigre charpente de sa biographie (par ex. à propos de la première rencontre de Dante et de Béatrice enfants, p. 44-45) n'offrent pas un égal intérêt. Dans le même ordre d'idées, M. P. T. admet d'une façon formelle l'authenticité de la *Quaestio de aqua et terra* ; il ne mentionne pas les réserves très sérieuses qu'a suscitées l'épître à Can Grande, et se montre disposé à accueillir les efforts récents, et véritablement désespérés, de ceux qui défendent la prétendue lettre de frate Ilario [2]. Je ne prétends pas que cette tendance soit répréhensible par elle-même ; elle mérite du moins d'être signalée, car elle donne sa physionomie au livre.

Les très copieux extraits des auteurs qui nous ont conservé quelque anecdote sur Dante répondent à une autre préoccupation, celle de grouper en quelques pages tout ce que nous avons besoin de savoir sur lui, sur sa légende aussi bien que sur son histoire ; et à ce souci d'information précise répond aussi l'exposé très circonstancié qui nous est présenté des vicissitudes de la dépouille mortelle du poète, et de sa sépulture (p. 107-118). Les chapitres relatifs aux œuvres de Dante s'inspirent du même point de vue ; l'auteur met sous nos yeux tous les renseignements positifs dont nous disposons pour

1. Je dois signaler que les portraits de Farinata degli Uberti et de Dante par Andrea del Castagno, reproduits p. 27 et 231, ne sont plus exposés depuis de longues années au musée du Bargello, mais bien dans le réfectoire de l'ancien couvent de S. Apollonia, où se voit la Cène du même peintre. A propos de la « Casa di Dante » (p. 37) on sera reconnaissant à M. P. T. de publier dans une cinquième édition, une photographie moins ancienne, reproduisant le nouvel aménagement, si heureux, que le Municipe de Florence vient de donner à ce vieux coin de la ville.

2. Voir notamment le *Bull. della Soc. Dant.*, t. XVI, p. 256-258, et, à propos du travail récent de V. Biagi sur ce sujet, le *Fanfulla della Domenica*, anno XXXII, nos 18, 21, 30.

reconstituer l'histoire de ces œuvres, puis en donne une analyse à la fois exacte et rapide : mais son souci de s'effacer derrière les témoins qu'il cite est tel que, au sujet par exemple de l'historiette contée par Boccace, et rapportée tout au long, touchant les sept premiers chants de l'Enfer retrouvés après l'exil du poète, M. P. T. n'indique pas même d'un mot quelle créance il croit juste d'accorder à cette tradition. Dans le même esprit, il fixe les limites entre lesquelles semble devoir se placer la composition de la Divine Comédie, en notant les allusions à des faits datés que l'on relève dans les trois *Cantiche* (p. 198) — méthode irréprochable en soi, mais qui nous fait passer à côté des conclusions récentes de M. E.-G. Parodi, si instructives cependant en ce qui concerne la psychologie de Dante et ses rapports avec les trois « moments » de l'exil du poète auxquels correspondent sans doute l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis [3].

En résumé, le volume de M. P. T. est un répertoire précieux de renseignements historiques, biographiques, bibliographiques réunis par un des savants les mieux informés et les plus scrupuleux qui se soient jamais consacrés à l'étude de Dante et de son œuvre ; et ces renseignements nous sont, le plus souvent possible, présentés sous la forme même où les sources nous les fournissent. Cela explique assez le succès durable et mérité du livre auprès de tous les lecteurs de Dante.

Henri HAUVETTE.

W.-H. WILKINS. **Un mariage princier. — Madame Fitzherbert et George IV** (1756-1857), texte français par MONJOUX-CAPILLÉRY. Paris, Perrin, 1913, in-8°, 340 p. (illustré), 5 fr.

Le présent volume est une adaptation de l'ouvrage de Wilkins paru en 1905. Le traducteur a cru devoir, pour se mettre au niveau du grand public, non seulement mentionner sur la couverture que George IV est un roi d'Angleterre, mais aussi abréger beaucoup l'original, de sorte que les historiens feront bien d'utiliser le texte anglais.

On lira volontiers ce récit agréable, qui surprendra sans doute le lecteur français, habitué par le long règne vertueux de Victoria à tenir en estime les mœurs de la cour britannique. Le petit problème qui avait longtemps excité la curiosité des contemporains est maintenant résolu, grâce aux documents que le roi Edouard VII avait autorisé W.-H. Wilkins à consulter : Mme Fitzherbert fut bien mariée à George IV, le 15 décembre 1785, suivant le rite anglican, mais dans des conditions qui, pour elle catholique, étaient parfaitement régulières. Au regard de la loi civile anglaise, le mariage était nul, et c'est ce qui permit à George IV, lequel avait, au surplus, une concience

3. M. P. T. est également muet sur le problème si curieux de l'attribution à Dante du remaniement en italien (*il Fiore*) du *Roman de la Rose*.

accommodante, d'épouser Caroline de Brunswick. Tous les détails de cette affaire sont contés avec agrément et parfois avec esprit. On ne pourrait guère reprocher à l'auteur qu'un penchant trop marqué à l'indulgence et à l'euphémisme. Dans son récit les mensonges et les débauches du prince disparaissent presque, et Mme Fitzherbert n'est que modestie, innocence et désintéressement. Il était, sans doute, tenu à quelque réserve, mais il est allé un peu loin dans cette voie, et son récit manque de couleur. On saura gré au traducteur des notes, utiles et sobres à la fois, dont il a accompagné le texte.

R. G.

L. Dubreuil. **Le régime révolutionnaire dans le district de Dinan.** Paris, Champion, 1912, in-8°., cxxiii - 192 pages.

On sait que les Assemblées de district sont la pièce maîtresse du gouvernement local dans le régime révolutionnaire organisé par la Convention le 14 frimaire de l'an II. Beaucoup de documents relatifs à l'histoire des districts ont disparu, surtout dans les parties du territoire qui avaient pris part à l'insurrection departementale de juin 1793. M. D. a retrouvé et publié la correspondance du district de Dinan avec les comités de salut public et de sûreté générale, précieuse parce qu'elle contient les « comptes décadaires », fort détaillés, de l'exécution des lois révolutionnaires. Ces documents éclairés, par l'introduction et les notes du spécialiste qu'est M. D., montrent les administrateurs « terroristes » comme des gens méthodiques, consciencieux, plus dévoués qu'habiles, plus déclamateurs que fanatiques. La publication est faite avec beaucoup de soin et de méthode.

R. G.

P. Bodereau. **Bonaparte à Ancône.** Paris, F. Alcan, 1914, in-12°, xiii, 254 pages (2 cartes), 3 fr. 50.

Ce petit volume étudie en détail la marche de Bonaparte sur Ancône en janvier-février 1797 et sa politique en Romagne et dans les Marches. Il est clairement composé et écrit avec soin, mais il n'apporte rien de nouveau. L'auteur a travaillé d'après les recueils de textes et les travaux des historiens français. Encore néglige-t-il les ouvrages les plus complets et les plus récents sur la politique générale du Directoire et ses rapports avec Rome. Il ignore tout des travaux étrangers, même italiens. Il n'est pas allé aux archives de la Guerre, et ses références aux archives nationales et des affaires étrangères semblent empruntées au livre de M. du Teil. Il manque parfois d'attention ou de critique : le prétendu bref du pape de la page 69, s'il est réellement donné comme un *bref*, est un document supposé, de toute évidence. M. B. n'a pas donné sa mesure comme historien dans ce livre, qui pourtant lui a valu le titre de docteur d'université.

R. G.

René Perrin. **L'esprit public dans le département de la Meurthe de 1814 à 1816** Paris, Berger-Levrault, 1913, in-8°, 120 pages, 4 fr.

C'est une bonne étude, claire, impartiale, construite solidement sur des pièces d'archives bien choisies. Il n'y manque qu'un peu plus de couleur et d'accent, l'art de faire voir et agir les hommes, de mettre en valeur le détail pittoresque et typique, mais ce talent-là ne s'acquiert qu'à la longue, quand on l'acquiert, et M. P. est un débutant. Son travail est très estimable. Il conclut bien, que Napoléon n'avait guère d'adversaires dans la Meurthe en 1813, qu'il n'en eut plus du tout quand il fut vaincu et quand on vit la vieille France menacée, que seuls les fonctionnaires et les généraux lâchèrent pied. Après la Restauration, on regrette, non l'Empire, mais l'Empereur, on est assez indifférent au régime, et même à la réaction religieuse : seulement on ne veut pas du retour des ci-devant, ni du rétablissement des privilèges. Aux Cent-Jours et après Waterloo, c'est le sentiment qui domine et persistera longtemps.

R. G.

Paul Feyel. **Histoire politique du XIXe siècle**. Paris, Bloud, 1914, 2 vol. in-8°, 579 et 704 pages.

Ces deux volumes d'un texte serré s'adressent, dit l'auteur, au public cultivé, aux étudiants et aux candidats à l'Ecole de Saint-Cyr. Ils sont écrits pour rafraîchir et compléter les souvenirs de l'enseignement secondaire ; ils en suivent du reste le programme, lacunes comprises. On n'a pas voulu faire enseigner aux élèves des lycées l'histoire de la France après 1889, ce qui est peut-être regrettable et parait bien timide ; l'école primaire n'a pas de ces précautions. Mais une « histoire du XIXe siècle » est incomplète si elle retranche du sujet onze années pleines de faits importants à bien des égards. Elle est même, de ce chef, en partie inintelligible.

C'est le seul reproche sérieux que mérite le travail de M. F. D'autres défauts (comme quelques erreurs ou lapsus de détail) sont inévitables à peu près, (ou bien comme l'illustration, qui est médiocre) ne peuvent être imputés à lui seul. Les développements sont appropriés au sujet ; il est légitime de faire à l'histoire coloniale—anglaise et allemande notamment — ou à l'histoire de l'Eglise catholique (la forme de ce chapitre a quelque chose d'un peu onctueux) une place plus grande que dans les manuels ordinaires. Et pour l'esprit du récit, il n'y a guère qu'à louer : l'auteur semble avoir cherché à dire l'essentiel, sans choquer personne parmi les lecteurs instruits et de caractère modéré. Je pense qu'il y aura réussi, et il aura du moins le mérite de l'avoir essayé.

R. G.

A. Boppe. **L'Albanie et Napoléon** (1797-1814), Paris, Hachette, 1914, in-12, 296 p., 3 fr. 50.

Quand Napoléon eût mis la main sur Ancône et sur les îles Ioniennes plus précieuses, disait-il un jour, que toute l'Italie ensemble, l'Albanie devint pour lui un objet d'importance majeure, comme pour les Italiens d'aujourd'hui. Il entra en relations avec le fameux Ali de Tebelen, pacha de Janina, que l'imagination des écrivains romantiques a singulièrement transformé, lui promit un moment la cession de Corfou, puis rompit avec lui en 1807, après une négociation conduite à Tilsit par l'envoyé du pacha, Mehemet effendi, ci-devant inquisiteur de Malte. M. Boppe, qui connaît à fond ce pays si peu modifié depuis cent ans, conte avec beaucoup d'agrément cette histoire pittoresque et parfois dramatique, en se servant, sans en faire étalage, de documents inédits de première ordre : correspondance consulaire française et papiers du général Donzelot, gouverneur de Corfou.

R. G.

Comte de Maugny. **Cinquante ans de souvenirs (1859-1909)** Paris, Plon, 1914, in-12, 318 p. (préface par M. René Doumic).

M. de Marcère, **Souvenirs d'un témoin. Vision d'un siècle**, Paris, Plon, 1914 in-12, 303 pages.

Le comte de Maugny, d'une famille de Savoie, fit la guerre d'Italie, passa au service de France en 1860, tint garnison en Algérie, puis fut employé au ministère des affaires étrangères, fit à Téhéran en 1870 un court séjour comme ministre plénipotentiaire, et, demeuré attaché à la cause bonapartiste, rentra dans la vie privée sous la troisième république. Ses souvenirs nous apportent un certain nombre d'anecdotes qui seront appréciées, sur la cour de Napoléon III en 1860 notamment, et sur le caractère de certains ministres, La Valette et Forcade de la Roquette entre autres. On y trouvera aussi des récits de conversations avec le général Boulanger et ses amis politiques. Peu de ces témoignages profiteront à l'histoire. Il est regrettable que l'auteur n'ait pas cru devoir donner le moindre détail sur l'essai de restauration bonapartiste qui fut, affirme-t-il, tenté en 1873, et qui n'échoua que par la mort soudaine de Napoléon III.

M. de Marcère a déjà publié dans plusieurs volumes l'essentiel de ses souvenirs politiques. A son âge, et avec son expérience, il serait à même de donner à ses contemporains, moins détachés que lui, semble-t-il, des préoccupations actuelles, d'utiles conseils de modération et de persévérance. Mais les années ne lui ont pas apporté le calme et la sérénité qui manquent à de plus jeunes. Il pense avoir trouvé la clé de l'histoire de France dans les doctrines de l'antisémitisme. Ses propres souvenirs et son jugement sur toutes choses se modifient d'après ce système, comme ses opinions républicaines

d'autrefois se sont transformées d'après lui. Cette *Vision d'un siècle* a plus d'intérêt psychologique que de valeur historique.

R. G.

Albert Desvoyes, **Alfred de Vigny d'après ses Œuvres**. Paris, Albert Messein, 1914 ; in-8° 200 p.

I

Le livre de M. Albert Desvoyes ne manque pas d'un certain intérêt. Écrit après une lecture consciencieuse, continue des œuvres d'Alfred de Vigny, il nous met parfois en contact avec l'âme même de Vigny. Et cependant ce n'est pas un livre utile. L'auteur en effet nous présente, sans réelle préoccupation de dates et d'époques, la pensée du poète, presque fixée et figée. Nous ne voyons pas, ou nous voyons mal la courbe de cette pensée. Mais d'autre part l'étude de M. D. est assez décousue ; nous n'avons pas non plus un portrait. Pour dégager l'originalité de Vigny, il est indispensable de connaître les sources de ses œuvres ; M. D. néglige les lectures de Vigny dont la pensée fut livresque ! Enfin, il a commis l'imprudence d'aborder quelques graves et pendantes questions : l'infécondité de Vigny, ses poèmes inachevés ; et comme il n'apporte sur ce sujet aucune considération vraiment neuve, on ferme son livre avec quelque humeur. Nous ne savons donc quelle place lui faire parmi les critiques qui nous apparaissent s'être plus ou moins volontairement groupés autour de M. Ernest Dupuy pour étudier Alfred de Vigny et dont nous voudrions ici résumer les travaux.

II

En 1905 M. Dupuy publia *La Jeunesse des Romantiques*[1] (Paris, Société française d'imprimerie et de librairie). En nous parlant de la famille et de l'éducation d'Alfred de Vigny qui passa son enfance, tourné vers le passé, dans le regret de l'ancienne cour, il nous dévoilait l'origine et la nature aristocratique de son pessimisme. Examinant le reproche de Sainte-Beuve qui accusait Vigny d'avoir antidaté certains de ses poèmes pour ne pas paraître tributaire d'André Chénier, dont la première édition fut de 1819, il maintenait les dâtes données par le poète et sauvegardait sa probité littéraire. En montrant tout ce que Vigny devait à Chateaubriand, Chénier, Byron, il posait ce principe désormais acquis qu'on ne connaîtrait Vigny que quand on connaîtrait toutes les sources de son inspiration ; et qu'un

---

1. Les études réunies dans ce livre étaient déjà connues du public par des articles parus dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France* (*Les Origines littéraires d'Alfred de Vigny*, tome X, 1903. — *L'Amitié d'Alfred de Vigny et de Victor Hugo*, tome XI, 1904) et la *Revue de Paris* (*Les origines et la jeunesse d'Alfred de Vigny* d'après des documents inédits, 15 juin et 1er juillet 1905). Nous ne parlons ici que de la partie de l'ouvrage consacrée à Vigny.

pareil « travail d'enquête, pédantesque, liliputien » était utile « pour expliquer le talent de Vigny, comme pour mieux entendre André Chénier, comme *pour apprécier exactement tout poète de seconde inspiration*, fût-ce un Milton, fût-ce un Virgile. » (p. 361).

C'était ouvrir d'un coup trois larges avenues ; les critiques s'y lancèrent. On chercha et l'on trouva mainte cause au pessimisme de Vigny. Aussi nous ne citerons que l'étude de M. Baldensperger, *Les deux tristesses de Vigny* (*Mercure de France*, 15 déc. 1905). La souffrance de l'innocent, la faillite des aristocraties, telles furent ses deux tristesses, ou plutôt deux de ses tristesses.

M. Estève, à propos d'*Héléna* (*Héléna*, édition 1907, Hachette), M. Masson, à propos de *Symetha la Dryade*, *le Bal*, *le Bain d'une dame romaine* (*Revue d'Histoire littéraire de la France. L'influence d'André Chénier sur Alfred de Vigny*, 1909) reprirent la question des dates.

Mais ce fut surtout sur les sources de Vigny que se multiplièrent les travaux, dont quelques-uns sont remarquables. M. Estève, après avoir étudié dans sa thèse, *Byron et le Romantisme français* (Hachette, 1907), monument critique de premier ordre, les rapports de Byron et de Vigny, publia dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France* deux articles suggestifs, *Gessner et Alfred de Vigny*, 1910, *Alfred de Vigny et Bernardin de Saint-Pierre*, 1913. Nous avons déjà signalé l'étude pénétrante de M. Masson sur André Chénier (1909). Dans la *Revue Universitaire* (1909) M. Jean Giraud publiait sur *Alfred de Vigny et Chateaubriand, la Sauvage*, un article concis et curieux, qu'il vient de compléter dans *la Revue d'Histoire littéraire de la France* (janvier-mars 1914, *Toujours les Sources de Vigny*, 1° *La Genèse de la Sauvage* ; 2° *Wanda, histoire russe*). Enfin, avec sa connaissance profonde de notre littérature et des littératures étrangères, M. Baldensperger, dans son livre, *Alfred de Vigny. Contribution à sa biographie intellectuelle* (Hachette, 1912) nous montrait notamment quelle influence exercèrent sur Vigny l'orientaliste Bruguière de Sorsum, le théocrate Joseph de Maistre, le poète anglais Moore, la correspondance de l'amiral Collingwood, le *Songe* de Jean Paul Richter.

Puisque les poésies de Vigny ne sauraient se passer de commentaire, une édition critique de ses œuvres s'imposait. M. Dupuy l'appelait de ses vœux dans *la Jeunesse des Romantiques* (p. 361). L'appel fut entendu. Dès 1907 M. Estève rééditait *Héléna*. Avec une sûreté et une puissance d'investigation singulière, il dépistait les divers emprunts de Vigny. Cette édition permet de deviner ce que sera l'édition des *Premières Poésies* qu'il doit incessamment donner à la collection de la *Société des textes français modernes*.

De son côté M. Baldensperger annonce une édition complète des œuvres de Vigny ; et il vient de publier *Servitude et Grandeur mili-*

taires (Paris, Louis Conard, 1914). Le texte est suivi de *notes et éclaircissements.* Comme ce qui manque trop souvent à Vigny, c'est l'observation personnelle, M. B. tient surtout à dégager le lien d'expérience et de souvenir qui rattache les récits de Vigny aux réalités observées par lui au cours de ses propres années de service. D'après les archives administratives de la guerre, il nous dit ce qu'était Armand-Philippe Lemotteux dont Vigny fit le capitaine Renaud. Il nous montre comment Vigny s'entendait à embellir le caractère et la vie du vieil adjudant de Vincennes et de l'amiral Collingwood. Après les *notes et éclaircissements* viennent le fac similé des manuscrits et la collation des manuscrits et du texte de la première édition. L'ouvrage se termine par la reproduction des *Jugements et opinions.* C'est un instrument de travail qui ne laisse rien à désirer.

III

Un autre problème se posait. Que faut-il penser de cette légende de la Tour d'ivoire, c'est-à-dire de l'opinion accréditée de l'égoïsme de Vigny ? M. Dupuy aborda la question, délicate entre toutes (*Alfred de Vigny*, 1910 et 1912, 2 vol.). Il examine *les amitiés*, *le rôle littéraire* de Vigny, et nous force à reconnaître qu'il eut besoin d'affection, qu'il sut accorder aux jeunes gens, Musset, Barbier, Brizeux une protection désintéressée, et qu'il fut, sans jamais se lasser, le garde-malade de sa mère et de sa femme. Nous croyons encore que Vigny fut un intellectuel. Chez lui l'esprit dominait le cœur ; mais après les travaux de M. Dupuy on est bien obligé de dire qu'il ne l'avait point étouffé.

IV

Il ne faudrait pas s'imaginer qu'une étude générale n'est possible qu'après l'achèvement des études particulières. Outre qu'il est toujours besoin de grandes lignes — fussent-elles provisoires — pour diriger les enquêtes spéciales, il arrive un moment où certains détails restés obscurs n'empêchent nullement d'établir un ensemble. Sur Vigny les études générales ne manquent pas. Nous tenons à citer d'abord le livre déjà ancien, mais si plein d'idées et de faits, de M. Dorison, *Alfred de Vigny poète et philosophe* (Armand Colin, 1892).

En 1908 M. Masson publiait un *Essai* du plus haut intérêt, car il expliquait — et il semble bien que ce soit en effet le mot de l'énigme — la vie, les idées, l'art de Vigny par les contradictions de son âme et de sa destinée. La destinée l'avait fait aristocrate et son esprit luttait contre le préjugé de la noblesse ; l'indépendance fut son désir, et la dépendance, sa destinée. Oscillant du doute impie à la foi sereine, il a senti toute la vanité et toute la dignité de l'idée ; hésitant entre la stérilité aristocratique et la prédication sociale, son art tendait à l'anéantissement de l'art et au silence ! (*Alfred de Vigny*, Académie française. Prix d'éloquence 1906. Paris, Bloud, 1908).

M. Lauvrière concentrait sa réflexion sur l'infécondité et le pessimisme de Vigny (*Alfred de Vigny. Sa vie et son œuvre.* Armand Colin, 1909).

Poète parlant d'un poète, M. Jean Aicard mettait en lumière l'invincible idéalisme de Vigny (*Revue hebdomadaire*, mars 1914).

Résumant et complétant ses études antérieures, M. Dupuy nous présentait à son tour la vie et l'œuvre du poète (*Alfred de Vigny*, Hachette, 1913). Trois chapitres, dont les titres sont d'une singulière beauté, *Le sang des aïeux*, *les voix du foyer*, *au service du Roi*, nous indiquent tout ce que le caractère et la poésie de Vigny durent à sa naissance, à son éducation et aux armées. Après la vie, les œuvres. Elles sont rattachées à leurs origines littéraires, mondaines ou sociales ; et nous trouvons notamment sur les sources de *Cinq Mars*, sur l'influence de Voltaire et de Chateaubriand des renseignements nouveaux et complémentaires. Le grand mérite de ce livre, préparé et mûri par tant de méditations et de travaux successifs, est d'avoir le relief qui sera toujours refusé aux improvisations. Les œuvres diverses de Vigny ne sont pas toutes posées sur le même plan. Des poésies de jeunesse se détachent *Moïse* et *Eloa*. Entre *Cinq Mars*, *Daphné*, *Servitude et grandeur militaires*, nous distinguons *Stello* et dans *Stello* le chapitre du *Réfectoire*. Pour le théâtre nous nous élevons des traductions incertaines de Shakspeare à *la Maréchale d'Ancre* qui a le défaut d'un roman qu'on porte au théâtre ; de *la Maréchale d'Ancre* à *Quitte pour la peur*, ce proverbe sur l'adultère d'une grâce un peu sérieuse ; de *Quitte pour la Peur* à *Chatterton* enfin qui, en dépit de quelques longueurs, nous représente le naufrage d'une âme et fait éprouver le « frisson sacré, celui que peuvent seules nous donner les œuvres où frémit, ne fût-ce qu'un instant, l'accent « divin » (p. 237). Des poèmes philosophiques M. Dupuy laisse dans l'ombre *la Sauvage* et *la Flûte*. Puis il apporte de *la Maison du Berger* une interprétation originale. Eva serait un être immatériel, une Muse ; car ce poème ressemblerait à une *Nuit* de Musset. Alors même qu'on persisterait à faire d'Eva un personnage moins irréel, avouons que M. Dupuy, en serrant de près les quarante-huit strophes de sept vers de la *Maison du Berger*, découvrit la structure intime d'une œuvre dont l'unité jusqu'ici échappait.

La pensée de Vigny apparaît dans son développement et aussi ses incertitudes. Après la religion de l'honneur, Vigny connut la religion de la pitié. La foi au progrès par des réformes humanitaires anime les pièces de 1843 et 1844. Mais cette foi se perdit ; et Vigny mit, en tête de son dernier recueil, *Les Destinées*, qui manifestent le sentiment d'une fatalité inexorable. Et cependant les dernières pièces, *la Bouteille à la mer* (1853), l'*Esprit Pur* (1863) sont bien une revanche de l'âme sur le corps, de l'esprit sur la matière. La fatalité ne serait-elle pas vaincue ?

Tels sont les secours considérables qu'un lecteur de Vigny peut aujourd'hui trouver soit sur un point de détail, soit pour une vue d'ensemble; ces divers travaux s'éclairent les uns les autres, et tout naturellement se disposent autour de l'œuvre centrale de M. Ernest Dupuy.

Marc CITOLEUX.

Lettre de M. Paul FEYEL.

La *Revue critique* du 23 mai, annonçant mon *Histoire contemporaine*, destinée à la classe de philosophie, lui adresse le reproche « assez grave » d'avoir « écourté certains chapitres », notamment pour l'histoire intérieure de la France, qui s'arrête à 1889. Votre collaborateur serait disposé à y voir une « affectation d'ignorance un peu naïve ». Je voudrais bien le rassurer, en lui affirmant que je n'aurais éprouvé aucune gêne à exposer l'assassinat de Carnot, pas plus que le procès de Panama ou l'affaire Dreyfus. Mais mon livre se dit « conforme aux programmes officiels ». Or, ces programmes, pour des raisons que je n'ai pas à apprécier, s'arrêtent précisément à 1889. Toutefois votre collaborateur trouvera traitées ailleurs certaines questions qu'il me reproche d'avoir omises : la crise de Fachoda, page 555 ; l'alliance franco-russe, page 647 ; même la crise franco-allemande de 1905 et Algésiras, page 462. Par contre, le lecteur ne trouvera point à la page 843, ces mots placés entre guillemets par votre collaborateur : l'Église, qui « s'étend sur l'univers en masses toujours plus compactes ». Je n'ai pas écrit cette phrase-là. Bien entendu, je ne requiers aucune insertion de cette lettre, mais je vous aurais obligation de la placer sous les yeux de vos lecteurs, qui posséderont ainsi l'accusation et la réponse.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 10 juillet 1914.* — M. Héron de Villefosse annonce que, parmi les découvertes faites cette année à Alise-Sainte-Reine par M. le commandant Espérandieu, correspondant de l'Académie, et le Dr Epouy, on doit signaler une dalle de pierre, de forme quadrangulaire oblongue, qui, sur un des côtés, présente une entaille destinée à l'encastrer sur un pilastre carré de même matière. L'assemblage des deux pièces constituait une table parfaitement solide et stable. On chercherait vainement un monument plus propre à illustrer le texte de Varron relatif au *cartibulum* (*De lingua latina*, V, 125). Le pilastre ou pied-support retrouvé à Alise est orné, sur une de ses faces, d'un relief qui représente une figure virile, et c'est le premier ainsi orné que l'on ait retrouvé à Alise.

M. Salomon Reinach constate que les anciens, comme les modernes, lisaient en voiture. Dans les Actes des Apôtres, il est question de l'eunnuque de la reine Candace qui revient de Jérusalem en lisant Isaïe sur son char. Ce passage permet d'expliquer un vers resté incompris de l'épitaphe d'Abercius, évêque de Phrygie au IIe s., où ce saint raconte que, voyageant en voiture, il avait Paul (c'est-à-dire les Actes ou les Epîtres de saint Paul) à côté de lui. M. Reinach ajoute que Mgr Duchesne estime cette conjecture très plausible.

Le R. P. Scheil appelle l'attention de l'Académie sur les vocabulaires babylono-hittites découverts vers 1907 en Cappadoce par M. H. Winckler et que vient de publier M. Friedrich Delitzsch, correspondant de la compagnie. Ces documents, surtout si leur nombre augmente, permettront de déchiffrer les textes hittites hiéroglyphiques.

M. Héron de Villefosse communique, au nom de M. Michel Clerc, correspondant de l'Académie, une note sur inscription grecque trouvée à Marseille. C'est l'épitaphe d'un affranchi, d'origine grecque, comme le montre son nom Hermocritos, devenu, selon l'usage, son cognomen après son affranchissement. Quant au personnage, Lucius Arruntius, auquel il devait cet affranchissement, il appartenait à la famille Arruntia, bien connue par de nombreux textes littéraires et épigraphiques. Or Pline l'ancien cite un Arruntius qui avait été le médecin des premiers Césars. Etant donnée la réputation de l'école de médecine de Marseille à cette époque, il n'est pas impossible qu'il y ait séjourné et que l'inscription se rapporte à un esclave acquis par lui à Marseille et par lui affranchi lors de son départ de cette ville.

L'Académie fixe au 24 juillet l'élection d'un secrétaire perpétuel en remplacement de M. Georges Perrot, décédé.

M. Jules Toutain présente la photographie d'une statue de pierre découverte en octobre 1913 dans les fouilles que la Société des sciences de Semur poursuit sur l'emplacement d'Alésia. Cette statue, trouvée en morceaux et incomplète, est une réplique du *Satyre au repos*. Elle représentait un jeune satyre nu (sauf une draperie couvrant l'épaule gauche), accoudé sur un cippe, les jambes croisées, et accompagné d'un animal, sans doute une panthère, levant vers lui la patte. M. Toutain montre que cette réplique diffère par quelques détails des statues du même type qui se trouvent aux Musées du Louvre, du Vatican et des Thermes. C'est la première que l'on ait découverte en Gaule de ce type dont l'invention est communément attribuée à Praxitèle.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 17 juillet 1914.* — M. Collignon donne lecture de deux télégrammes de condoléances adressés à l'Académie par le gouvernement hellénique et par le Conseil de l'Université d'Athènes à l'occasion de la mort récente de M. Georges Perrot, secrétaire perpétuel de la Compagnie.

M. Héron de Villefosse annonce que le Dr Carton, correspondant de l'Académie, continue ses fouilles dans les thermes du Bulla Regia. A l'endroit même où il avait signalé l'existence d'un grand dépôt d'amphores, il a recueilli divers objets intéressants : un chandelier de bronze, un reliquaire de plomb orné d'une croix, trois plaques de ceinturon vandales, plusieurs amphores portant des inscriptions tracées à la pointe, surtout une série de poteries paraissant appartenir aux derniers temps de la domination romaine et analogues à celles que M. le Dr Carton avait signalées en 1911 : ornées de zônes noires et rouges tracées au pinceau, elles présentent divers motifs, colombes, poissons, etc. Les recherches poursuivies autour de l'édifice ont permis de relever un plan d'ensemble et de reconnaître, en arrière des amphores, deux lignes d'auges tout à fait semblables à celles qui existent dans la grande basilique de Tebessa. Actuellement dix salles présentant d'intéressantes dispositions sont déblayées, notamment une salle souterraine en communication avec six autres pièces voûtées, où fut trouvée une dédicace en l'honneur de Diane.

M. Héron de Villefosse rappelle ensuite qu'en 1913 l'Académie avait accordé au chef de bataillon Donau, commandant militaire du Sud tunisien, une subvention pour continuer des fouilles commencées à Remada avec ses propres ressources. Le commandant Donau a informé l'Académie que dans le courant du mois de mars dernier il a dégagé le mur extérieur d'une enceinte rectangulaire remontant à l'époque romaine et déblayé les tours byzantines élevées à l'entrée sud et à l'entrée nord. Il y a sur ce point un camp romain établi au moins au IIe siècle, et occupé plus tard par les Arabes. Les débris d'inscriptions trouvées lui paraissent inutilisables, mais les poteries ont fourni un renseignement intéressant. On a recueilli plusieurs tuiles portant l'estampille *co(hors) II Fla(via) A(frorum)*. Dans le petit castellum de Si-Aoun, construit en 198 et situé à 40 kilom. environ au S. de Remada, le commandant Donau avait déjà rencontré une inscription mentionnant cette cohorte.

M. J. Loth communique une note sur l'omphalos dans les pays celtiques.

M. Paul Monceaux communique, de la part de M. Merlin, directeur des antiquités de la Tunisie, une longue inscription chrétienne, épitaphe d'un prêtre, qu'on vient de découvrir dans les ruines d'une basilique à Sbeitla, l'ancienne *Sufetula*. Il montre l'importance de cette inscription qui est datée de la 28e année du règne du roi vandale Genséric, et qui renferme d'intéressants détails : formules liturgiques, vers, allusions à la résurrection, versets bibliques. — Mgr Duchesne et MM. Clermont-Ganneau et Babelon présentent quelques observations.

M. Henri Cordier communique un télégramme adressé de Koulouba par M. A. Bonnel de Mézières, chargé d'une mission par l'Académie, à M. Clozel, lieutenant-gouverneur du Haut Sénégal-Niger, et confirmant que la ville de Ghâna était bien formée par le centre important de Ghannaka et la grande ville en pierre de Koumbi, et située au N. du Bakounou.

M. Henri Cordier annonce ensuite qu'il a reçu de M. le Dr Ségalen, missionnaire de l'Académie en Chine, plusieurs lettres complétant les renseignements donnés il y a quelques semaines par M. Chavannes.

Le R. P. Scheil communique, au nom de M. Henri Gauthier, secrétaire de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, une note sur la « Pierre de Palerme » qui relatait, année par année, les événements des règnes de la 1re à la 5e dynastie. De nouveaux fragments de ce monument viennent d'être découverts et sont conservés au Musée du Caire. Leur contenu se rapporte aux rois de Haute-Egypte et aux rois de Basse-Egypte antérieurs à l'unification de la monarchie accomplie sous Ménès.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 32 — 8 août. — **1914**

Macalister, Le tsigane d'Asie. — M. Vernes, Les emprunts de la Bible hébraïque au grec et au latin. — Th. Reinach, L'anarchie monétaire chez les Grecs. — Pindare, p. O. Schrœder. — Cuq, L'apokéryxis. — Castiglioni, Collectanea graeca. — Andocide, p. Blass-Buhr. — Dieulafoy, La bataille d'Issus. — Pokorny, Etudes sur l'histoire grecque aux VI[e] et V[e] siècles. — Senèque, Lettres à Lucilius, p. Hense, 2[e] éd. — Sir John Rhys, Les inscriptions celtiques de la Gaule Cisalpine. — Hagedorn, Les types de bateaux. — Pascu, Les éléments romans dans la langue des Macédo-Roumains. — Delattre, De Bryon à Francis Thompson. — Miller, L'Empire ottoman 1801-1813. — Chéradame, Les peuples balkaniques. — L. de Contenson, Les réformes en Turquie d'Asie. — Hinzelin, Légendes et contes d'Alsace. — Craon et Staufenberg, p. E. Schrœder. — Miedema, Saint Ménas. — Renaudin, Questions religieuses orientales. — Baumstark, Ordens christianus, III, 2. — Ungnad, Grammaire syrienne. — Wenger, La publication des papyrus byzantins de Munich. — Académie des Inscriptions.

R. A. Stewart Macalister. **The language of the Nawar or Zutt, the Nomad Smiths of Palestine**. Londres (Bernard Quaritsch), 1914, in-8°, xii-216 p., et trois planches hors texte (Gipsy Lore Society, Monographs, n° 3). Prix 5 sh.

Les données qu'on possède sur le tsigane d'Asie-Mineure sont encore bien insuffisantes, et la description que publie la Gipsy Lore Society sera la bienvenue. Elle comprend une grammaire, des textes, une traduction et un vocabulaire. Grammaire et vocabulaire sont purement descriptifs, à ceci près que les mots arabes sont signalés. L'auteur s'est abstenu de signaler soit les mots iraniens les plus évidents, soit les mots du fonds tsigane les plus connus. Mais on a là des données précises et déjà bien classées, qui font faire un progrès notable à la connaissance du tsigane. On sait en effet que le tsigane d'Asie est très sensiblement différent de celui d'Europe même par ses origines hindoues.

A. Meillet.

M. Vernes. **Les emprunts de la bible hébraïque au grec et au latin**. Paris (Leroux), 1914, (iv)-256 p. (Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, section religieuse, vol. XXIX).

Le public doit être mis en garde contre ce livre parce qu'il a paru dans une publication faite au nom d'une grande école et aux frais de l'Etat et que cette apparente garantie pourrait tromper un incompé-

tent. L'ouvrage n'appelle par lui-même aucune critique et il ne retiendra pas un instant l'attention d'un linguiste ou d'un hébraïsant. Il suffira de signaler que, par exemple, des mots iraniens évidents qui figurent dans les textes hébreux récents sont donnés pour grecs : *pitgâm* des massorètes, qui, comme le savent tous ceux qui ont appris les éléments de la grammaire historique de l'hébreu, est un ancien *patgâm* et où l'on a reconnu depuis longtemps le terme officiel iranien *patgâm* (aussi emprunté en araméen et en arménien), est expliqué par le grec ἐπίταγμα.

A. Meillet.

Th. Reinach. **L'anarchie monétaire et ses remèdes** chez les anciens Grecs. Paris, Impr. Nationale : libr. Klincksieck, 1911 ; 14 p. in-4° (Extr. des *Mém. de l'Acad. des Inscr. et B.-Lettres*, t. xxxviii, 2me partie).

Ce ne sont que quelques pages, mais elles sont bien remplies, et plus instructives que beaucoup de gros volumes. Chez les Grecs, la monnaie de chaque état n'avait cours forcé qu'au dedans. Au dehors, une foule de circonstances influaient sur sa valeur, d'où une gêne considérable pour les transactions commerciales. On a cherché souvent à remédier à cet état de choses, et ce sont ces remèdes, ou plutôt ces palliatifs, que M. Th. Reinach nous expose, en laissant de côté les cas, comme celui de la ligue achéenne, où l'union monétaire résultait de l'union politique. Les inscriptions font connaître des essais intéressants, par exemple l'union monétaire de Phocée et de Milet au commencement du IVe siècle, ou encore le traité entre Smyrne et Magnésie du Sipyle (244 av. J.-C.), par lequel cette dernière cité devait accepter la monnaie de l'autre. De même Athènes imposa sa monnaie d'argent aux villes alliées, autant qu'on peut le supposer d'après le texte très fragmentaire d'un décret athénien de la fin du Ve siècle ; les vers 1040 suiv. des *Oiseaux* sont une allusion à ce fait. D'autres fois, un état fixait pour son marché un cours légal pour une monnaie étrangère. Un autre procédé, sans doute exceptionnel, consista dans l'obligation, imposée par une autorité religieuse aux états soumis à son influence, de recevoir au pair une monnaie déterminée ; un exemple en est fourni par un décret inédit des Amphictions de Delphes, que M. R., grâce à l'aimable autorisation de M. Colin, qui doit publier ce texte dans le *Recueil des inscriptions delphiques*, traduit et commente avec la compétence et l'autorité qu'on lui connait. « Tous les Grecs accepteront le tétradrachme attique pour quatre drachmes d'argent. » Telle est la première disposition du document ; les autres concernent les pénalités, pécuniaires et autres, encourues au cas de désobéissance, et la publication du décret. Mais ce décret, si jamais il fut exécuté, ne fut pas longtemps en vigueur, et M. Reinach, en quelques mots saisissants, nous

montre le pillage du trésor de Delphes par Sylla, la ruine de la liberté hellénique et l'effondrement des dernières ambitions d'Athènes, dix ans seulement après cette tentative d'union monétaire [1].

My.

Pindari carmina cum fragmentis selectis iterum edidit O. Schrœder. Leipzig, Teubner, 1914; xiv-372 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

L'édition de Pindare par M. Schröder, dans la bibliothèque Teubnérienne, a été rapidement épuisée; cinq ans plus tard une seconde édition devenait nécessaire. Celle-ci n'est pas une simple reproduction de la première : dans l'intervalle, M. Sch. a étudié de plus près le texte et les mètres des poèmes, et il en est résulté un certain nombre de modifications. Je suis toujours tenté, lorsque j'ai à juger une nouvelle édition d'un texte grec déjà publié par le même éditeur, de discuter tous les passages où celui-ci a adopté une leçon différente; indépendamment de l'intérêt que j'y trouve personnellement, le lecteur serait ainsi mieux renseigné et pourrait se faire une idée plus exacte de la valeur de la nouvelle édition, ainsi que des progrès, quelquefois des reculs du nouveau texte par rapport au précédent. Mais souvent ce serait long; ici en particulier, pour cette seconde édition de Pindare, il ne me serait pas possible de m'arrêter sur tous les détails, car les changements apportés par M. Sch. touchent à une quarantaine de passages. Ces changements, du reste, n'intéressent que rarement le sens; la plupart sont dus à des considérations de métrique. Quelques-uns consistent dans le remplacement d'un mot par un doublet de quantité différente, comme *Ol.* XIII, 18 Διωνύσου (Διονύσου 1re éd.), 92 Οὐλύμπῳ (Ὀλ.), *Nem.* V, 54 Χάρισσιν (Χάρισιν); d'autres dans le retour à la tradition manuscrite, abandonnée par M. Sch. dans l'édition précédente, par exemple *Pyth.* V, 18 αἰδοιέστατον (αἰδοιότ.), VIII, 97 ἔπεστι φέγγος (φ. ἔπεστιν, transposition de Heyne, à mon sens bien préférable), *Isth.* VIII, 12 παροιχομένων (-χόμενον), 56 ἀοιδαὶ ἔλιπον (ἀ. τι λίπον), etc.; d'autres enfin proviennent de conjectures faites par divers savants ou par M. Sch. lui-même, et que l'on ne trouve pas dans la première édition : *Ol.* II, 84 μέγας Pauw, pour γᾶς, *Isth.* V, 58 ἐλπίδ' ἔκνιξαν ὄπιν Wilamowitz, pour ἐλπίδων ἔκνιξ' ὄπιν, VIII, 33 πατέρος ἄνακτα γόνον Ahlwardt, pour γ. ἄν. πατρός. En quelques passages, M. Sch. a substitué à sa propre conjecture celle d'un autre savant : *Nem.* IV, 12 ἠύπυργον Er. Schmid à ὑψίπυργον (codd. εὔπυργον), VI, 60 Ἀλκιμίδα, τέ γ' ἐπαρκέσαι P. Maas à Ἀλκιμίδαν ἐπ. (codd. Ἀλκιμίδας τό γ' ἐπάρκεσε). La raison de ces différences dans le texte de cette nouvelle édition est, semble-t-il, que M. Sch. a voulu, au moins dans certaines odes, éviter des singularités de métrique qui lui parais-

1. Dans la note de la p. 11, lire *Achéens-Phtiotes* au lieu de *Achéens, Phtiotes*.

saient intolérables; et en effet, s'il reste encore dans Pindare un grand nombre de passages très difficiles au point de vue de la métrique, il n'est pas interdit d'y adopter une correction opportune, lorsque les règles de la critique verbale le permettent. M. Sch. l'a fait assez souvent, et dans les schémas qui précèdent chaque épinicie il a fait ainsi disparaître des variations de quantité qui pouvaient à bon droit être considérées comme paradoxales. Un exemple très simple est celui de la neuvième Pythique. Le mètre y est net et régulier ; cependant le tableau métrique admettait une double mesure pour le troisième vers de l'épode et le cinquième de la strophe, à cause des vers 19 et 105, où M. Sch. lisait avec les manuscrits δόξαν τεῶν et οἰκουριᾶν ; il admet maintenant les corrections ἐῶν et οἰκοριᾶν, de sorte que le schéma ne donne plus que la succession —∪∪—, rythme de tous les autres vers correspondants. Il y a du reste plusieurs endroits où M. Schröder demeure indécis, et l'on ne saurait le critiquer à ce sujet ; car si l'on voit clair dans la métrique de Pindare, ce qui est dû en partie à ses travaux, il reste encore des passages où la lumière n'est pas faite, et où peut-être elle ne le sera jamais complètement.

My.

Ed. Cuq. **Un nouveau document sur l'apokèryxis.** Paris, Imp. nationale, lib. Klincksieck, 1913, 63 p. in-4° (Extr. des *Mém. de l'Acad. des Inscr. et B.-Lettres* t. XXXIX).

Un papyrus du musée du Caire, découvert par M. Lefebvre dans une localité de la Thébaïde, et publié par M. J. Maspero, a fourni à M. Cuq l'occasion de nous donner une intéressante étude sur l'institution de l'apokèryxis, qui ne nous est guère connue, pour la Grèce, que par des exercices de rhéteurs. Ce document, qui porte en titre διήγημα ἀποκηρύξεως, est le plus complet que nous possédions. M. C. ne l'analyse pas dans tous ses détails ; il se tient sur le terrain juridique. Après un chapitre sur l'*abdicatio* dans l'empire romain, il examine d'abord, d'après les renseignements fournis par ce texte, quelles sont les conditions de validité, la forme et les conséquences de l'apokèryxis, ensuite quelles sont la nature et la date de l'acte en question. C'est là en effet ce qui importe ; car si le document n'est pas un acte juridique, mais seulement un exercice de rhétorique, comme on pourrait le croire d'après certains détails de forme, et comme l'a cru du reste l'éditeur du papyrus, il perd une grande partie de sa valeur au point de vue du droit. M. C. estime que la pièce n'est pas une amplification oratoire, ni cependant un acte juridique déterminé ; « c'est la *scheda* d'un acte judiciaire, préparée en vue de la publicité après homologation du tribunal ». La date serait 567 environ, justifiée par l'écriture, qui est celle d'un personnage connu par d'autres papyrus. En dernier lieu M. C. recherche si une loi réglementant l'apokèryxis existait réel-

lement à cette date. Les termes du document autorisent l'affirmative ; toutefois M. C. doute, et pense qu'à l'époque de Justinien l'apokèryxis, simplement tolérée, n'intéressait que certaines régions, tandis que l'exhérédation s'appliquait dans tout l'empire. J'ajoute quelques observations sur le texte. L. 47 on lit μετὰ τοῦ ἄλλου αὐτῆς μοιχοῦ ; M. C. pense que ἄλλου « n'offre pas un sens acceptable », et corrige en ἀλλοφύλου, d'après la l. 44 μετὰ μοιχοῦ ἀλλοφύλου. La correction est inopportune ; traduisons « avec l'autre, le suborneur » ; la phrase est du type bien connu οἱ ὁπλῖται καὶ οἱ ἄλλοι ἱππεῖς. L. 49 le mot εἴκων est considéré comme une faute, « peut-être pour ἔχων », avec συγγνώμην comme régime. La construction est exacte ; mais une telle faute ne s'explique guère ; il est préférable d'entendre συγγνώμην εἴκων « accordant le pardon », avec un sens, assez rare il est vrai, mais connu, du verbe εἴκω. Je signale enfin à M. Cuq, pour compléter sa documentation sur l'apokèryxis dans les auteurs grecs, les morceaux suivants : deux déclamations de Libanios, 1) Ἀναλαμβάνειν ἀξιοῖ Νεοκλῆς τὸν Θεμιστοκλέα, 2) la réponse de Thémistocle ; et de Libanios encore la déclamation *Morosi filium abdicantis oratio*. Il aurait pu y trouver quelques détails intéressants.

My.

Collectanea græca scripsit Aloysius Castiglioni. Pise, Mariotti (Spoerri), 1911 xvi-303 p.

M. Castiglioni a déjà publié, dans les *Studi italiani di Filologia classica* (t. XIV, XV et XVII), plusieurs séries de notes critiques sur le texte de quelques auteurs grecs, sous le titre *Collectanea græca*. Ce titre est demeuré celui du présent volume, dans lequel l'auteur a repris ses observations, les a revues, corrigées, améliorées, et en a beaucoup augmenté le nombre, si bien, dit-il, qu'il peut parler de son travail comme d'un travail nouveau, où ne subsistent que peu de vestiges de l'ancien, sans crainte d'être critiqué même par des juges sévères. Il est superflu d'observer qu'un livre de ce genre ne se prête pas à l'analyse ; mais si l'on veut porter à son sujet un jugement d'ensemble, on pourra se servir des expressions dont M. C. lui-même se sert à propos d'un autre (p. 49) : « Emendationes protulit, falsa veris admiscens, sed eiusmodi fere semper, ut omnes nonnihil optimæ frugis ex eius lucubrationibus percipere possent ». Il convient toutefois d'ajouter que les *falsa*, c'est-à-dire les corrections sur lesquelles tel ou tel lecteur ne sera pas d'accord avec lui, sont en petit nombre, eu égard à la quantité des conjectures soit acceptables, soit bonnes, soit même excellentes que la sagacité de M. C. a proposées. Les auteurs dont il s'est occupé sont d'époque inférieure, et principalement ceux dont une nouvelle édition a été récemment donnée : Alciphron (éd. Schepers), Parthénios et Antoninus Liberalis (éd. Sakolowski et Martini), Arrien (éd. Roos pour l'*Anabase*, éd. Eber-

hard, ancienne, pour les autres traités), Dionysios *de Avibus* (éd. Dübner, ancienne), Nonnos (éd. Ludwich) ; notons encore quelques notes éparses sur quelques passages de Lucien. Il n'y a pas que des conjectures dans le volume ; à propos d'Alciphron, M. C. nous donne, d'après sa propre collation, les variantes, omises ou peu exactement relevées par Schepers, de deux manuscrits, le Florentinus 59,5 (59,7 Schepers, éd. de Groningue p. XXXVII ; quelle est la désignation exacte ?), et le Vaticanus gr. 1461, et il recherche quel peut être le manuscrit de Dorville ; ce ne serait qu'un apographe du Vaticanus. A propos de Dionysios, il étudie de même les affinités et les variantes du Vaticanus 434, qu'il a lui-même découvert à la Vaticane. Enfin, dans les dernières pages, M. Castiglioni a recueilli les variantes des scholies de Callimaque dans trois manuscrits ambrosiens.

My.

Andocidis orationes ed. Fr. Blass, Editio quarta correctior, curavit C. Fuhr. Leipzig, Teubner, 1913 ; XXII-124 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Friedrich Blass a donné trois éditions d'Andocide, en 1871, en 1880, et en 1906. Ces éditions reposaient sur le meilleur manuscrit, le Crippsianus (A) ; mais pour la troisième, Blass en avait à sa disposition une collation nouvelle, et en outre, pour les discours III et IV, il attachait une importance particulière à un manuscrit négligé jusqu'à l'édition de Lipsius en 1888, l'Ambrosianus D 42 sup., 230 de Martini et Bassi (Q) ; il y avait puisé de nombreuses leçons, dont quelques-unes sont manifestement supérieures, de sorte que cette troisième édition différait assez sensiblement de la précédente. La quatrième, revue par M. Fuhr, a ceci de remarquable qu'en un assez grand nombre de passages elle revient au texte de la seconde. Cela signifie que M. F. est très conservateur, et que sa tendance générale est de suivre A. En effet, dans la troisième édition, beaucoup de lectures sont ou des corrections introduites par Blass dans le texte, ou des corrections déjà faites dans la seconde, ou des leçons de Q préférées à celles de A ; une bonne part d'entre elles sont maintenant laissées de côté. En voici quelques exemples : I 4 πλεύσαντι A, 2e éd., ἀποπλ. 3e éd., πλεύσαντι 4e ; 33 ἐξέσται corr. Blass, ἐξέσται, ἔξεστιν A ; II 10 πολιτεύσασθαι A, -εύεσθαι, -εύσασθαι ; 15 ὀνείδη A, <τὰ> ὀν., ὀνείδη. C'est surtout notable dans les discours III et IV, où souvent les leçons de Q sont abandonnées : III 7 τοσούτους ἑτέρους A, ἑτέρ. τοσ. Q, τοσ. ἑτέρ. ; 33 βουλεύεσθαι A, -σασθαι Q, -εσθαι ; 39 τά τε ἄλλα A, τά τε ἄ. πάντα Q, τά τε ἄλλα ; IV 2 περιπέπτωκα A, περιπίπτω Q, περιπέπτ. ; 8 περὶ τούτων A, π. αὐτῶν Q, π. τούτων ; 14 τὴν γυναῖκα ᾤχετο A, ᾤχ. τ. γυν. Q, τὴν γ. ᾤχ. ; 22 ἐξανδραποδίζεσθαι A, -σασθαι Q, -ζεσθαι, etc. Il est toujours préférable, en principe, de s'en tenir aux manuscrits, et pour les deux premiers discours M. F. peut avoir eu raison de lire avec A οὐδὲν I 29, ἔξεστιν 33, πολιτεύ-

σασθαι II 10, au lieu de οὐδὲ ἕν, ἐξέσται, πολιτεύεσθαι, de rétablir I 76 τὰ ψηφίσματα avec A, alors que Blass met ces mots entre crochets, et de laisser de côté l'addition I 60 καὶ σῶσαί τε ἡμᾶς ; mais d'autre part il est fort possible que dans II 21 αἱ <μὲν> μέλλουσαι Blass ait à bon droit rétabli la particule omise par les manuscrits (faute fréquente), et que M. F. ait tort de la rejeter. Pour les deux autres discours la question est différente ; on est en présence de deux manuscrits dont l'un Q, quoique un peu inférieur à cause de ses nombreuses fautes, était cependant considéré par Blass comme fournissant souvent un meilleur texte. M. Fuhr lui attribue certainement moins de valeur, et bien qu'il accepte certaines de ses leçons, il en est d'autres, comme on le voit, qu'il n'a pas jugé à propos de conserver. Il a raison dans plusieurs cas, mais dans d'autres il est plus délicat de se prononcer; il faudrait discuter chaque passage, ce que je ne puis faire ici.

My.

M. DIEULAFOY. **La bataille d'Issus**. Analyse critique d'un travail manuscrit du commandant BOURGEOIS. Paris, Impr. Nationale, librairie Klincksieck, 1912; 36 p. in-4°, 1 carte (Extr. des *Mém. de l'Acad. des Inscr. et B.-Lettres*, t. XXXIX).

Ce mémoire est l'analyse d'un ouvrage manuscrit du commandant Bourgeois, sur la bataille d'Issus, offert gracieusement à l'Institut par l'auteur. M. Dieulafoy a résumé avec la plus grande clarté ce travail considérable, en reprenant sommairement les points importants de la discussion, et en mettant en relief les principaux résultats obtenus. Il nous montre l'auteur s'entourant, au double point de vue historique et géographique, de tous les textes anciens relatifs à cet épisode de l'expédition d'Alexandre, appréciant et critiquant les témoignages, et étudiant à fond, avec son expérience militaire, les marches et les divers mouvements des deux armées, les déploiements successifs des troupes d'Alexandre, ses manœuvres et celles de Darius avant l'engagement, enfin la bataille elle-même; et quoique il ajoute, en terminant, quelques observations relatives à certaines « exagérations superficielles », observations « présentées pour prévenir les critiques qu'une lecture hâtive pourrait provoquer », il reconnaît la valeur exceptionnelle de l'étude du commandant B., et se rallie à toutes ses conclusions. La principale — et c'est là le point capital pour l'historien — est que le Pinaros, sur les bords duquel se livra la bataille, doit être identifié non avec le Déli-Tchaï, comme le veut le colonel Janke (*Auf Alexanders des Grossen Pfaden*, 1904), mais avec le Payas, cours d'eau qui coule à une douzaine de kilomètres plus au sud, hypothèse déjà soutenue par Delbrück. Le colonel Janke est revenu sur la question dans un article de *Klio*, t. X (1910), où il complète et précise ses observations. Le commandant Bourgeois a-t-il connu cet article? M. D. ne le mentionne pas parmi les travaux auxquels

la question a donné lieu, énumérés p. 8, et qui ont été, nous dit-il, soumis à une critique rigoureuse. En tout cas, si les détails donnés par M. D. sur cet important travail n'entraînent pas une adhésion sans réserve, ils nous montrent, de la part de son auteur, une méthode extrêmement scrupuleuse, ne laissant rien au hasard, et tout en regrettant que le manuscrit ne soit pas publié, on saura gré à M. Dieulafoy de l'avoir fait connaître.

My.

Erich Pokorny, **Studien zur griechischen Geschichte im 6 ten u. 5 ten Jahrzent des 4 ten Jahrhunderts v. Chr.**, diss. Greifswald, 1913, in-8°, xvi-170 p.

M. Pokorny a écrit cet opuscule dans une pensée de polémique contre le récent ouvrage de M. Kahrstedt (*Forschungen zur Geschichte des ausgeh. 5 ten u. des 4 ten Jahrhunderts*, 1910). Il reproche à celui-ci en particulier d'avoir placé l'archonte Kallistratos en 356-5 au lieu de 355-4, erreur qui a eu de graves conséquences (p. 2 n.).

Lui-même a repris toute la question de la chronologie grecque de 360 à 346. Il commence par la guerre sacrée, dont il place le début politique en 356, le début militaire en 355 ; puis : mort de Philomèle, 354, victoire d'Onomarque sur Philippe, fin 353, sa défaite, début 352, mort de Phayllos, hiver 352-1, etc. Il aborde ensuite les incidents péloponnésiens se rattachant au discours de Démosthène sur Mégalopolis (début 352). Il reprend le règne de Philippe jusqu'à la prise de Méthone qu'il place dans l'été 353 (après un siège très court), puis les expéditions de Philippe en Thrace, qu'il place, partie au début de 353 (incident de Maronée), partie en 352-1 (Héraion Teichos), et suit le roi de Macédoine jusqu'au siège d'Olynthe (349-8).

La seconde partie est consacrée à Démosthène, qu'il prend à partir du discours sur les Symmories (354); puis le discours sur Mégalopolis (début 352), l'Aristokratéia (352-1), le discours sur Rhodes (351), etc.

La troisième partie contient la guerre d'Olynthe (349-8) et la paix de Philocrate (346). Une table chronologique rassemble les résultats.

Je prends la liberté d'ajouter un mot personnel, puisque l'auteur a pris à partie le tome II de mon *Histoire de l'Antiquité* (p. 63 n.). Il a tort de me reprocher d'avoir « suivi la chronologie de M. Kahrstedt » pour l'attaque de Philippe sur les Thermopyles. Je n'ai pas hésité à placer cet événement important en 352.

J'avais reporté la mort d'Onomarque en 353, pour laisser à Philippe le temps d'organiser la Thessalie, à Phayllos le temps de mourir d'une longue maladie. Je me tiens pour convaincu par les arguments de M. P. que cet événement est du début de 352.

Je suis moins disposé à faire amende honorable sur la question de

Thrace, sur l'obscure allusion de l'Aristokratéia à la présence de Pamménès en Thrace, sur la date de l'apparition de Philippe devant Héraion Teichos et de l'envoi de Charidème (pour lesquelles je suivrais plutôt l'opinion de M. Schwartz, combattue p. 68 sqq.), sur la date attribuée à la première Philippique (p. 125 n.) et les deux maladies de Philippe, etc.

Il y aurait un mot à dire, à ce propos, sur l'Aristokratéia (cf. aussi Francotte, *Musée belge*, 1913). Ce discours, comme on sait, est de 352-1, et l'allusion à Phayllos, si elle empêche de descendre trop bas, permet au moins de le placer encore au début de 351. Or, il ne faut pas que l'éloquence de Démosthène fasse disparaître les arguments qu'ont pu opposer ses adversaires, les hommes qui, dès 353, ont cherché le rapprochement avec Kersebleptès. Ces hommes, surtout après l'affaire des Thermopyles (352), ont bien vu que l'adversaire dangereux était, non plus le dynaste odryse, mais Philippe. Démosthène a mis plus de temps à abandonner l'ancien point de vue; il a fallu probablement la nouvelle d'Héraion Teichos (nov. 351) pour le convaincre, et la virulence de la première Philippique (350) serait destinée à faire oublier cette erreur. Au reste, je m'empresse de reconnaître que tout ceci est encore douteux, mais pourtant je suis toujours enclin à me représenter Pamménès transporté en Asie sur les vaisseaux d'Artabaze en 353, puis, après la chute de celui-ci, se réfugiant chez Philippe en 352, sous le coup du désaveu de son gouvernement. Quant à l'intervalle écoulé entre l'incident de Maronée (aut. 352) et le siège d'Héraion Teichos (aut. 351), il est nécessaire pour expliquer la réduction d'Amadokos au rang de vassal de la Macédoine (le fragment de Théopompe, 99 Grenfell-Hunt, ne se rapporte pas forcément à l'an 332).

Sur ce point donc, je n'abandonnerais pas volontiers la position que j'ai prise dans le livre que cite M. P.

E. Cavaignac.

L. Annaei **Senecae** ad Lucilium Epistularum moralium quae supersunt iterum edidit Otto Hense. Bib. Teubner, 1914, 6 m. 60/7 m. 20, xxxii-634, in-12.

I

Tous les lecteurs de Sénèque savent quel soulagement ç'a été pour nous de trouver enfin, dans l'édition de Hense (1898), une base pour nos lectures et nos travaux; de même tous seront heureux encore d'avoir, après seize ans, la révision de l'éditeur [1].

Par l'extérieur le nouveau volume diffère peu du précédent : ici xxxii pages au lieu de xl, et 634 au lieu de 621. On a ajouté après la préface un *Conspectus signorum* qui était vraiment indispensable, et un peu auparavant se trouve une liste alphabétique des travaux récents sur les lettres (2 p.) dont on appréciera l'utilité.

---

1. Sur la première édition, voir la *Revue critique* de 1899, II, p. 41 et s.

Les lecteurs français remarqueront la dédicace qui porte les noms de Emile Chatelain et Henri Lebègue. D'autre part la citation des articles de M. Chatelain, de sa Paléographie, aussi des *Mélanges Graux*, sans parler des travaux plus récents [1], rappellent ici au grand public la part qu'a prise la France au progrès des études sur Sénèque.

L'événement qui a fait quelque sensation pour l'histoire du texte des lettres, mais dont malheureusement nous ne pouvons encore pleinement profiter dès maintenant, est la découverte d'un ms. de la fin du xe ou du commencement du xie par un savant de Messine, M. Achille Beltrami, tout récemment encore attaché à l'Université de Milan. D'après les indications qui nous sont données il s'agit d'un ancien ms. de Bobbio, Q(uirinianus) [2] B. II, 6 [3].

Sous nos yeux se reproduit ainsi ce qui est arrivé pour le texte, quand Pincianus (Fernando Nunnez de Pincia [= Valladolid], à Venise, en 1536), grâce à ses mss. (une quinzaine) a pu l'améliorer notablement en maint endroit.

Voici, d'après les Revues, quelle serait, pour le texte, l'importance du nouveau ms. Dans les 88 premières lettres, il y a accord de Q avec L; de sorte que l'apport proprement nouveau n'apparaît que lorsque ce dernier ms. nous manque, en d'autres mots dans les lettres 66-88. Là les leçons nouvelles qui paraissent authentiques, sont nombreuses et de grand prix. Q nous autorise à admettre de petits membres de phrase dont la suppression, dans la vulgate, a sensiblement altéré la symétrie, l'harmonie, l' « isocolie » de la phrase. D'autre part, comme ces mots ne sont pas indispensables au sens, il est clair que personne n'aurait songé à les introduire dans le texte. M. H. a fait remarquer que le nouveau ms. vient confirmer plusieurs conjectures des savants, ce qui prouve que notre méthode n'est pas mauvaise. D'ailleurs tout en reconnaissant la valeur du ms. nouveau M. H. est prudent, il n'accepte pas un certain nombre de leçons que M. Beltrami a surfaites, et il en note d'autres où Q doit céder le pas au groupe des mss. régulateurs [4].

Le résultat le plus important pour l'ensemble est celui qui concerne l'histoire du texte et qu'on peut résumer ainsi : dans les récentes polémiques M. Rossbach avait raison contre Gertz, et maintenant nous avons la preuve que beaucoup de leçons de ς avaient une origine ancienne [5]. M. H. a eu soin de faire remarquer qu'on pourrait encore

1. Les articles de M. Bourgery sont cités dans la liste bibliographique et aussi ailleurs plus d'une fois.

2. La bibliothèque de Brescia a été fondée en 1750 par le cardinal Quirini.

3. Voir sur ce ms. la *Rivista di Filologia*, 1913, p. 549 et 1914, p. 93, ou les articles de M. Hense dans la *Berl. Phil. Phil.*, 1914, p. 125 et suiv.

4. Le groupe des mss. régulateurs, pour la première partie, est formé de pLPb ; on est suffisamment soutenu par ces mss. pour négliger en règle générale M et V.

5. Il faut cependant noter que, dans certains cas, Q appuie des leçons contraires à celles de ς.

tirer la même conclusion des compléments qu'il a cette fois ajoutés dans son apparat et notamment des leçons de Pb.

Nous avons toutes les raisons de penser que, grâce à ce nouveau secours, on pourra réduire dans les lettres le nombre des *loci desperati*. Mais la publication du présent livre n'a pu être retardée, et il est clair qu'il faut attendre avant tout la publication intégrale de M. Beltrami non seulement pour juger des détails, mais aussi pour reprendre d'ensemble la question du classement des mss. La solution de toutes ces questions générales est présentement remise à plus tard; elles seront exposées et discutées à part dans un supplément spécial au livre qui aujourd'hui nous est donné.

Cela dit, et c'était indispensable, je m'occupe désormais du livre présent.

Personne (tout le monde est d'accord là dessus), ne pouvait mieux que M. H. s'acquitter de la tâche d'éditer à nouveau les lettres. Le professeur de Fribourg a épuisé ce qu'on pouvait faire dans la recherche de nouvelles sources; d'autre part dans l'emploi de ce qu'ont trouvé les autres (Rossbach, Beltrami, etc.), il a montré en renonçant à ses premières hypothèses, une clarté et une impartialité d'esprit qui méritent tous les éloges.

En éditeur consciencieux, M. H. a continué ses études documentaires. Sur la demande de M. H. des vérifications ont été faites sur les mss. de Paris par MM. Chatelain et Lebègue, aussi par MM. Radermacher et Carl Kalbfleisch. M. H. Lebègue a complété pour l'usage de M. H. les collations de P et de P^b, ce dont a profité l'apparat pour la première partie (Ep. 1-88). Ce nouveau secours a permis de revenir plus rarement dans ses lettres aux conjectures des humanistes (ς). Comme changement dans les vues sur l'importance relative des mss., je note ce que nous dit M. H. de O qu'il croit maintenant devoir citer plus souvent (p. XVIII).

Dans les passages douteux ou désespérés, on trouvera souvent à l'apparat des conjectures de MM. P. Thomas (dans combien de pages!), Kronenberg, Bücheler, G. Gemoll, Volkmann, C. Brakman, Rossbach, etc. M. H. conteste la justesse de mainte conjecture de Madvig. Parfois emprunt de bonnes leçons à d'anciennes éditions. M. H. (a tort suivant moi) laisse entièrement de côté ce qui concerne les clausules. Dans la bibliographie et dans l'apparat, M. H. cite le nouveau livre de W. Baehrens [1], mais M. H. le cite toujours pour le combattre.

A l'apparat sont mêlées des notules précieuses sur le sens de certains mots (p. 384, 18 : *quidem* adversatif), ou sur l'interprétation de

1. Pour éviter toute équivoque, il eût fallu mettre toujours le prénom; car son père est cité aussi à un passage.

tel passage controversé (p. 483, 15 etc.), ou pour justifier le choix de la leçon adoptée.

Bref excellente révision d'un excellent travail [1].

Émile Thomas.

II

Hense vient de donner dans la Bibliotheca Teubneriana une 2me édition des lettres de Sénèque. La première, parue il y a seize ans, avait été bien accueillie (cf. Revue critique, T. 48, p. 41 sqq.). La nouvelle ne constituera pas un énorme progrès sur la précédente. Les recherches de Beltrami ont été connues de Hense juste assez à temps pour lui faire réserver son jugement sur l'origine et la valeur de certaines leçons des ς, mais trop tard pour être utilisées. Pourtant l'auteur, sur certains points, a amélioré notablement son édition. Non seulement il a utilisé la plupart des travaux qui ont paru depuis seize ans et qu'il cite les uns dans la préface, les autres dans l'apparat critique, mais il a pu, sans grossir sensiblement le volume, donner une collation complète des mss. P. et b(= Par. b). Il a même avec raison mentionné parfois dans quel ς se lisait telle leçon, quand ce ς était intéressant. Sans méconnaître les inconvénients d'un apparat critique trop chargé, je crois qu'il aurait pu faire une place à quelques autres leçons acceptables. Ainsi Ep. : 2,3 *coalescit* — 30,4 *hunc* est emprunté par P. Thomas à un ms. de Mons — 41,3, *protegentium umbra summovens* donné par l'Amplonianus Erfurtensis, reste pour moi la leçon la plus simple et la plus vraisemblable. — 11,2 le même ms. écrit : *illo sui vitio*, leçon quelque peu antérieure et préférable à celle de Schweighauser, parce qu'elle explique sans difficulté la leçon de pL (*illos vitio*). Ici H., comme ses prédécesseurs, a négligé l'explication paléographique ; c'est la paléographie aussi qui doit décider comment il faut corriger (ép. 78,17) *cogitatum* et (ép. 109,2) *cogitatione*. Quoiqu'on ait affaire à deux classes différentes de mss., il est difficile que le même mot n'ait pas été corrompu dans ces deux passages et pour les mêmes raisons. Pareille faute se retrouve du reste dans les mss. des dialogues (III, 1,7 ; V, 27,4 ; cf. aussi XX, 9,3). Quelques recherches sur l'écriture des archétypes donneraient sans doute la solution de ce petit problème.

Pour l'établissement du texte, H. s'en est tenu en général aux leçons des anciens mss. ; il a rejeté quelques additions qu'il avait, avec quelque hésitation du reste, admis dans la 1re édition. Parmi les conjectures, bien qu'on en ait abusé et que H. ait eu raison d'en rejeter

1. La correction du texte est tout à fait remarquable. P. 66, 13, pour *obitura*, je pense que le dernier ms. indiqué (*p*) est répété par erreur, et qu'il faut lire *b*. — P. 75, à l'apparat, lire 7 subeas. — P. 194, l. 2, lire insatia*bi*lem. — Je ne vois pas comment, dans un passage quasi désespéré (p. 105, 9) on peut entendre *eju* que M. H. adopte sans rien noter.

un certain nombre, j'estime qu'il aurait dû mentionner celle de Rossbach (ép. 114,10) *<nova> fingit* et celle de Badstübner (ép. 122,4) *sub perpetua umbra*. Je crois aussi qu'il faut écrire (ép. 90,17) *vetustas <se in> multa abdidit loca* en prenant *vetustas* au sens où nous disons l'*antiquité* (cf. N. Q : IV, 2,17). Mais le plus souvent je reprocherais plutôt à H. d'être trop prodigue d'additions. Pourquoi refuse-t-il à Sén. le droit d'écrire (ép. 3,1) *eadem epistula* sans *in* (cf. ép. : 10,1 ; 102,3 ; 121,18). Inutile est l'addition des pronoms personnels (ép. 1,4; 24,16, 35,1) et de *tuum* (ép. 47,11) — peu nécessaire l'addition de *tulit* (ép. 91,14) — mauvaise l'addition de *unus* (ép. 102,11) qui introduit une fâcheuse tautologie, alors que Sén. veut dire que les gens de bien tiennent compte seulement de la qualité du juge. — mauvaise même (ép. 47,17) l'addition de Macrobe qui alourdit la phrase et introduit une idée nouvelle (*spes*) sans rapport avec le reste du morceau. — Quelques modifications au texte traditionnel sont également contestables : Ep. : 7,5 on peut conserver l'ordre des phrases avec la ponctuation de P. Thomas (*Quid ergo ? « Occidit hominem » Quia* etc). — Ep. 13,14 : il faut garder *confecit* avec son sens premier ; car la ciguë n'a pas fait, mais achevé la grandeur de Socrate. — 26,8 *ad nos* a été expliqué par Emil Thomas (Arch. für Ges. des Phil., 1891, p. 563) et par moi (Rev. de philologie, 1913, p. 98). — 78, fin : *lenius* est inadmissible pour des raisons métriques. — 89,15 : on peut conserver *suā* puisque la 2me personne ne sert qu'à marquer l'indétermination du sujet (cf. Dial VI, 11,1 *ista suae.. conditionis oblivio*, tous les verbes étant d'ailleurs à la 2me personne) Il n'est même pas très sûr que chez Sén. le réfléchi ne serve pas de pronom indéfini (cf. ép. 37,1; 104,19; Ben. III, 14,2). Ce qui n'est guère douteux, c'est l'emploi de l'indicatif dans l'interrogation indirecte ep. 14,17. En voici quelques exemples autorisés : Ben. : II, 14,1; 29,1; N. Q. : II, 22,3; 29; III, 10,2; V, 18,12; VII, 23,1; 25,1) et il y en a d'autres probables. Du reste je vois dans : *scis quare non possumus ista* (ép. 116,8) une interrogation indirecte. — Voici enfin quelques passages où je corrigerais autrement que H. Ep. : 14,13 (d'après H. Mück Diss. Marburg, 1890, p. 21) *Quid tuā ? Alter vincat* : *non* etc. — 25,6 : *aut aliquis cujus*. — 67,13 : *parum in cutem demissa*. — ép. ; 100,8 (d'après G. H. Müller, Diss. Leipzig, 1910, p. 62) : *non sunt tenuia, sed in tenorem*.

Quelques mots seulement sur l'orthographe ; on sait combien il est difficile sur ce point de se faire une doctrine, pourtant il ne faut pas dire (ép. 91,14) que Weidner a corrigé *quod* en *quot*, mots que Sén. ne distinguait sans doute pas (cf. M. Bonnet, Rev. de phil., 1889, p. 28). — Mieux vaudrait écrire *etquis* que *ecquis* (cf. Grünler, Diss. Marburg, 1911). *Etquid*, outre qu'on le lit dans plusieurs passages des Lettres, se trouve par exemple dans A des dial. (I, 6,9) et dans tous les mss. des N. Q. (III, 16,3). — Ep. : 31,11 : *quo* forme

de datif est défendu par Birt (Archiv. f. lat. Lexic., T. XV, p. 85).

A. Bourgery.

The Celtic inscriptions of Cisalpine Gaul, by Sir John Rhys (from the *Proceedings of the British Academy*, vol. VI). London, 1913, 90 p. et 8 pl.

Dans un mémoire publié en 1906, *The Celtic Inscriptions of France and Italy* (*Proceedings of the British Academy*, vol. II), Sir John Rhys avait étudié les trois plus importantes inscriptions de la Gaule Cisalpine ; dès l'été de 1911, il commençait à faire une enquête sur les endroits où l'on pouvait trouver, dans le Nord de l'Italie, des inscriptions gauloises. C'est le résultat de ces enquêtes qu'il nous expose dans ce second mémoire. Les inscriptions dont il donne des photographies sont au nombre de vingt et une ; une cinquantaine d'autres, moins importantes, sont seulement transcrites en typographie. Elles se répartissaient en quatre groupes : Lugano et ses environs, dans le canton du Tessin ; la vallée du Tessin, de Locarno à Bellinzona ; une région limitée par Lecco, Milan, Novare, Lago d'Orta et Ornavasso ; le pays situé autour du lac de Garde.

La plupart de ces inscriptions sont très courtes et ne se composent que de deux ou trois mots qui sont vraisemblablement des noms propres. Aussi est-il singulièrement difficile de déterminer si elles appartiennent à un dialecte gaulois ou à un dialecte italique; les rapprochements avec les langues celtiques n'entraînent pas la conviction, tant qu'il n'y a pas identité, mais seulement ressemblance; les comparaisons avec les noms propres du *Altceltischer Sprachschatz* de A. Holder sont peu probantes, puisque nous ignorons le plus souvent l'origine ethnique de ces noms. La tâche entreprise par Sir John Rhys était donc pour rebuter tout linguiste qui n'eût pas été doué comme lui de persévérance et d'ingéniosité. Il faut le remercier de nous avoir donné un répertoire scrupuleusement exact où les lectures possibles des inscriptions sont minutieusement critiquées et où rien de ce que l'on peut apporter d'éclaircissements et de commentaires à des textes incertains et obscurs n'a été négligé par l'auteur.

G. Dottin.

B. Hagedorn, **Die Entwicklung der wichtigsten Schiffstypen bis ins 19. Jahrhundert.** Berlin, 1914, K. Curtius; un vol. in-8°, de xxi-133 pages (avec 16 gravures et 28 planches hors texte).

Ce livre est le premier volume des publications faites par la *Société pour l'histoire de Hambourg*. Se tenant à égale distance de la vulgarisation pure et d'un exposé strictement scientifique, l'auteur à fait preuve dans sa notice de connaissances étendues, et su tirer parti soit des textes du moyen âge, soit des travaux de ses devanciers,

notamment de ceux de Jal. Il cherchait d'ailleurs à faire connaître ici avant tout ce qu'a été la navigation dans les mers du Nord, mais la question est inséparable des progrès qui ont pu se produire ailleurs, et par exemple du côté de l'Espagne ou de la Méditerranée. Après un court chapitre sur les types de bateaux tout à fait archaïques, représentés par le *Nydam-Boot* ou le *Gokstad-Boot*, on en trouvera d'autres où, partant des données de la Tapisserie de Bayeux, M. H. a expliqué ce qu'était le *Kogge* germanique, en quoi il différait de la *Nef*, et comment le *Hulk* ou la *Caravelle* en ont été des transformations; il a suivi essentiellement l'évolution à travers le moyen âge et pendant le XVIe siècle, se contentant à partir du XVIIe de donner quelques indications beaucoup plus rapides. Le texte est éclairé par quelques gravures toujours authentiques, et surtout par les planches hors texte où il y a, allant du XIIIe à la fin du XVe siècle, une très riche collection de sceaux des villes du Nord, Bergen, Lübeck, Danzig, Kiel, Stralsund, etc. Tous ceux qu'intéressent les choses de la mer pourront consulter le livre de M. Hagedorn; les historiens du moyen âge y trouveront un ensemble d'indications qui sont groupées d'une façon commode, et ne laissent pas d'être parfois suggestives.

E. BOURCIEZ.

G. PASCU. **Elementele romanice din dialectele Macedoshi Megleno-romàne.** Bucarest, Socec et Cie, 1913; pet. in-4, de 76 pages.

Dans ces pages qui sont extraites des *Annales de l'Académie roumaine* (2e série, tome XXXV), M. Pascu a entrepris un triage intéressant, et qui ne laisse pas d'être délicat : celui des mots que depuis la fin du moyen âge, les Macédo-Roumains ont empruntés aux diverses langues romanes, à l'italien avant tout naturellement, mais quelquefois aussi au français ou à l'espagnol. Ce qui complique l'opération, c'est que parmi ces mots il y en a un certain nombre que possède aussi la langue littéraire, c'est-à-dire le roumain du nord. Et d'autre part, à mon avis, de ce que le macédonien seul offre par exemple une forme *mur*, il ne s'ensuit pas que ce mot soit forcément l'italien *muro*; il pourrait très bien être le latin *murum* conservé au sud, tandis que l'emploi du slave *zid* se généralisait au nord. A ceci près, je reconnais que M. P. a tout d'abord examiné avec soin les traits phonétiques qui permettent de faire le départ des mots étrangers introduits en roumain : parmi ces traits, il y en a un qui est spécial au macédonien et d'une grande importance, c'est l'évolution de *nc*, *nt*, *mp* en *ng*, *nd*, *mb*; on la retrouve dans une grande partie de l'Albanie et de l'Italie du sud, puis dans un tout autre domaine, à l'ouest des Pyrénées, où elle apparait en basque et en gascon de la montagne. Il faudrait citer des exemples pour prouver combien le triage en question était difficile et a été fait avec soin par l'auteur de ce travail. Ainsi

un mot comme *prezä* vient de l'italien (peut-être par l'intermédiaire du néo-grec), tandis que l'albanais *prisă* vient certainement du sicilien : *munedă* a été emprunté au vénitien, comme le prouve le *d*, de même que *bunatză*, comme le prouve le *tz*. Tandis que *cimentu* représente l'italien *cemento*, une forme *sharlatan* vient au contraire directement du français l'initiale étant ici *ch* et non pas *tch*, et ainsi de suite. Beaucoup de ces mots, je le répète, peuvent avoir passé par le néo-grec, mais non pas tous : la chose n'est certaine que pour des cas comme celui de *cacurtizic* « misérable », en face de l'italien *risico*. La provenance de tous ces mots roumains me semble bien en général avoir été déterminée ici d'une façon sûre. J'avoue qu'il me reste cependant des doutes pour quelques-uns. Ainsi que *buharé* « hotte de cheminée » représente le vénitien *fogher*, c'est possible, puisque par l'intermédiaire de la phonétique dalmate *b* par *p* peut remonter à *f*; c'est néammoins un peu compliqué, et on aurait presque envie de songer à quelque racine apparentée avec le provençal *bouha*. De même *pociŭ* « cruche » est ingénieusement tiré de *pot* au moyen d'une forme dalmate : je ne sais trop si cette parenté est bien sûre. A la suite de la longue liste d'étymologies macédo-roumaines, on trouvera trois ou quatre pages consacrées aux mots dialectaux de Meglen. Dans la partie historique de son introduction, M. Pascu a aussi rappelé très opportunément des faits de Pouqueville avait déjà constatés, il y a juste un siècle ; ces faits concernent les relations commerciales qu'a eues de bonne heure la France avec les populations de la péninsule balkanique, et ils expliquent que beaucoup de nos mots (*bouquet*, *pardessus*, *peluche*, etc.) se retrouvent dans les dialectes parlés là-bas, sans avoir passé par aucun intermédiaire.

E. Bourciez.

Floris Delattre, **De Byron à Francis Thompson, Essais de littérature anglaise**. Paris, Payot, 1913, in-12, 231 pp., 3 fr. 50 ;
L'obscurité de Robert Browning (extrait de la *Revue Germanique*, mai-juin 1913).

Nous avons déjà eu l'occasion de signaler l'étude remarquable de M. Delattre sur le poète Herrick. Mais, avant de publier cette thèse, l'auteur s'était déjà fait connaître par des articles parus dans la *Revue germanique*, la *Revue pédagogique*, le *Beffroi* et qui sont aujourd'hui réunis en volume. On lira avec intérêt ces essais qui montrent divers aspects de la littérature anglaise au XIXe siècle : le *Don Juan* de Byron, l'orientalisme dans la littérature anglaise, le centenaire de Charles Dickens, Dickens et Daudet, la pensée religieuse de Robert Browning, Francis Thompson. Des notes bibliographiques, des citations, destinées surtout, je le pense, aux étudiants, sont rejetées à la fin du volume. Francis Thompson, le poète catholique sur lequel M. F. D.

appelle l'attention, est tout à fait inconnu en France. Né en 1859 dans le Lancashire, le seul comté d'Angleterre où le catholicisme put se maintenir au XVIe siècle, Francis Thompson est mort à Londres en 1907. Son existence fut celle d'un bohème. Chassé de la maison paternelle, il connut vite les pires déboires. De caractère faible, incapable d'un effort soutenu, il se laissa rouler comme une épave dans les bas-fonds de Londres. En 1888, mendiant sans abri — il couchait sous les ponts de la Tamise — il songeait au suicide quand un directeur de revue vint à son secours. C'est à la charitable perspicacité de M. W. Meynell que nous devons l'œuvre poétique de Thompson. Ce néo-romantique, disciple à la fois de Keats et de Blake, si profondément poète qu'il fut martyr de sa vocation, est une figure attachante. — Le grand reproche qu'on fait à Browning, c'est d'être obscur; M. F. D. a voulu rechercher les raisons de cette obscurité. Il les trouve dans son vocabulaire, sa grammaire, sa versification laborieuse, ses allusions érudites, ses subtiles analyses psychologiques. Il a voulu arracher au sphinx son secret, mais le sphinx a refusé de se livrer. On comprend que M. F. D. ne se laisse pas aller à l'indulgence. « Browning chante et, l'instant d'après, balbutie piteusement ». La conclusion de M. F. D. est d'une sévérité sans doute excessive; car, en dépit de ses défauts, Browning domine son époque.

Ch. Bastide.

William Miller. **The Ottoman Empire 1801-1913** (Cambridge historical Series). Cambridge, University press, 1913, in-8°, 547 p. (cartes), 7 sh. 6 net.

Ce volume sera l'un des meilleurs de la collection historique de Cambridge, où il y en a d'excellents. L'auteur était bien préparé à l'écrire par sa connaissance personnelle du pays et du sujet, et par de longues recherches dans les archives anglaises.

Le sujet est traité principalement à deux points de vue : les relations diplomatiques et militaires des Turcs avec l'Europe et l'affranchissement progressif des peuples chrétiens de la Turquie *européenne*. L'auteur est particulièrement sympathique aux Grecs. Il n'est à peu près rien dit des Turcs de l'Asie ou de leurs sujets (Arméniens, Arabes, etc.) et l'histoire intérieure de l'empire ottoman n'est traitée que sommairement et à propos d'autre chose. Dans ces limites, le travail est bien fait, méthodique, clair, bien complété par une bibliographie copieuse et nouvelle. (On trouvera la liste complète des *livres verts* italiens et des *livres blancs* helléniques). L'impression et les cartes sont dignes des presses de l'Université de Cambridge, et c'est assez dire.

R. G.

André CHÉRADAME. **Douze ans de propagande en faveur des peuples balkaniques.** Paris, Plon, 1913, in-12°, 407 p., 3 fr. 50.

Ludovic de CONTENSON. **Les réformes en Turquie d'Asie.** Paris, Plon, 1913, in-8°, 131 p.

Le livre de M. Ch. est, comme le titre le fait pressentir, un recueil d'articles. L'auteur a été longtemps l'un des rares publicistes français bien au courant des questions orientales, sur quoi tout le monde parle et écrit depuis deux ans. Sa doctrine a toujours été en faveur d'une politique d'encouragement au néo-slavisme, seul capable d'empêcher une victoire définitive du germanisme dans les Balkans et la Méditerranée orientale, Quelques-uns des articles qu'il a donnés aux journaux français et anglais ont pu avoir une influence très efficace, et l'auteur doit relire volontiers celui qu'il intitulait, le 30 octobre 1913 : *les Balkans aux peuples balkaniques.*

La liquidation politique de la Turquie d'Europe inspire à M. de C. des inquiétudes sur l'avenir de la Turquie d'Asie, et sur la solvabilité de la Porte envers ses créanciers européens. Il émet le vœu que les puissances profitent des emprunts nouveaux sollicités par les gouvernants jeunes-turcs pour leur imposer en Arabie, en Syrie, en Arménie. de sérieuses réformes politiques et économiques. Le récent accord sur l'Arménie et la conduite assez prudente de Djavid bey semblent avoir donné à ces demandes très justifiées, déjà publiées en grande partie dans le *Bulletin du comité de l'Asie française,* un commencement de satisfaction.

R. G.

Légendes et contes d'Alsace, par Émile HINZELIN. Paris, Nathan, 1914. In-8° 396 p.

Ce beau livre groupe, sous une forme aussi vivante que possible, de sérieux et solides matériaux, et il est en même temps l'œuvre d'un poète. M. Hinzelin fait parler les choses d'Alsace. Il retrace de la façon la plus intéressante, en une langue pleine d'agrément et de fraîcheur, souvent avec une sorte de piété, les légendes pittoresques qui s'attachent aux montagnes et aux forêts, aux rivières, aux lacs et aux cascades, aux villes et aux villages de la terre alsacienne. Il sait dégager la moralité de ces fables émouvantes ou charmantes et mettre en relief l'enseignement qui sort de tous ces récits merveilleux. Nous lirons donc ces contes et nous y prendrons un plaisir extrême; ils ressemblent à ces histoires qu'un personnage du livre, officier de la Légion étrangère, narrait à ses hommes du Tonkin. On y sent battre le cœur du peuple, et ils renferment tant de vérité profonde !

A. Ch.

— M. Edward Schröder nous donne la 2e édition de *Zwei altdeutsche Rittermaeren, Moritz von Craon, Peter von Staufenberg* (Berlin, Weidmann, 1913, 3 m.) parues d'abord en 1894. Si le texte en soi n'a pu bénéficier des grands progrès qui seraient dus aux travaux parus au cours des vingt dernières années, les introductions en revanche ont été améliorées. L'étude du *Maurice de Craon* notamment se trouve modifiée. M. Schröder maintient, malgré l'avis des romanistes, que ce poème est l'adaptation d'une œuvre française. D'autres corrections — par exemple l'impossibilité de dater le *Maurice de Craon* — donnent à l'édition nouvelle une valeur qui la rendra indispensable aux germanistes. — F. P.

— Peu de saints orientaux ont été aussi universellement honorés dans l'Église chrétienne que S. Ménas. Égyptien d'origine, il subit le martyre dans son pays, et son tombeau devint le but d'un des plus fameux pèlerinages de la chrétienté. C'est à peu près tout ce qu'on sait de certain sur S. Ménas; mais la légende populaire ne s'est pas fait faute de suppléer au silence de l'histoire. Le récit de son martyre se retrouve dans toutes les littératures de l'Orient. M. R. Miedema a consacré à ce personnage énigmatique une thèse de doctorat intitulée : *De heilige Menas* (Rotterdam, J. van Hengel, 1913; in-8°; pp. 129). Ceux pour qui la rédaction, en langue hollandaise demeurera lettre close, y trouveront néanmoins une édition soignée des textes grec et latin de la Passio Sti Menae, et l'indication très complète des sources hagiographiques concernant le célèbre martyr. — J. B. Ch.

— Sous le titre de *Questions religieuses Orientales*, D. Paul Renaudin, O. S. B., a réuni en volume quelques études de vulgarisation (P. Téqui, éditeur, Paris, 1913; in-12, pp. 230). L'auteur devait à ses lecteurs et se devait à lui-même d'indiquer qu'il s'agit d'articles vieux d'une quinzaine d'annéres et réédités sans modification. Quel profit tirer aujourd'hui, par exemple, d'une étude sur « la littérature religieuse des Coptes » imprimée en 1899 ? Opuscule à ranger parmi les inutilités encombrantes. — J.-B. Ch.

— La revue *Oriens Christianus* (Leipzig, Otto Harrassowitz) parait maintenant avec régularité sous l'active et érudite direction du Dr. A. Baumstark. La seconde partie du 3e volume, que nous avons sous les yeux, est en majeure partie consacrée à la littérature syriaque. Le Dr. Euringer y édite les petites hymnes du diacre Siméon de Géshir surnommé le « potier ». Le Dr. Vandenhoff y donne la traduction d'une lettre célèbre d'Elie de Nisibe à propos de l'élection du patriarche Jésusyahb IV (1020). Le fascicule se termine par un précieux *Literaturbericht* du Dr. Baumstark; revue complète, qui supplée très heureusement, pour les littératures chrétiennes, aux retards de plus en plus considérables de l'*Orentalische Bibliographie*. — J.-B. Ch.

— La *Syrische Grammatik* de M. A. Ungnad constitue, malgré sa trop grande concision, un bon manuel qu'un étudiant déjà familiarisé avec une autre langue sémitique pourra utiliser avec profit. (Clavis linguarum semiticarum, pars VII; München, Oskar Beck, 1913; pp. 123-100). Jusqu'à quand les étudiants français seront-ils obligés de recourir aux manuels allemands ou anglais?

— Avant la publication des papyrus que possède la bibliothèque de Munich, M. Wenger, dans une séance de l'Académie royale de Bavière, a fourni quelques renseignements sur une partie de ces pièces. Sa notice a pour titre *Vorbericht über die Münchener byzantinischen Papyri* (Munich, en commission libr. Franz, 1911, 28 p.). Il indique d'abord en quelques mots de quoi se compose la collection et comment elle a été formée, puis passe à la description du groupe des papyrus byzantins, qui comprend 18 numéros, tous de la fin du vie siècle, et la plupart ori-

ginaires de Syène. Ce sont des transactions de diverses natures, le prononcé d'un jugement, des contrats de vente, dont M. W. fait ressortir l'intérêt en analysant les principaux détails; l'attention sera principalement attirée par une donation en cas de décès, et par un curieux document militaire de 578, provenant d'Eléphantine. — My.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 24 juillet 1914.* — M. Edouard Naville, associé étranger de l'Académie, expose les derniers résultats de ses fouilles à Abydos. Derrière le temple de Séti Ier, il a découvert un édifice construit en matériaux énormes, comme le sont les constructions d'une époque très reculée. C'est un grand réservoir rectangulaire entourant une plateforme sur laquelle devaient être des statues. Sur les quatre côtés du réservoir sont des cellules sans aucun ornement, dont la destination n'est pas connue. Il est certain que cet édifice est le puits dont Strabon parle comme étant au-dessous du temple d'Abydos.

L'Académie procède à l'élection d'un Secrétaire perpétuel, en remplacement de M. Georges Perrot, décédé. La majorité requise est de 26 voix. Au premier tour, M. Gaston Maspero obtient 25 voix et M. Cagnat 4. Au second tour, M. Maspero obtient 28 voix et M. Cagnat 1.

M. J.-B. Mispoulet décrit et commente un diplôme militaire trouvé près de Sirmium (Pannonie Inférieure) et conservé au Musée d'Agram. La date de sa rédaction, d'après certaines particularités du texte, se place sûrement entre 74 et 90, très probablement entre 74 et 78, sous le règne de Vespasien. Le diplôme est au nom de Lucius Flavius Sabinus, sans indication du corps de troupe dans lequel ce militaire a fait son service. M. Mispoulet montre que ce corps ne pouvait être qu'une des deux légions adjutrices, probablement la seconde, dont le camp a dû être établi près de Sirmium avant d'être définitivement fixé à Aquincum (Alt-Ofen).

L'Académie procède à l'élection de la commission chargée de vérifier les comptes. MM. Omont et Cuq sont élus.

M. Hippolyte Boussac fait une communication sur le culte de Bast, la déesse chatte, dans l'Italie méridionale et particulièrement à Pompei. Ce culte était originaire de Bubastis (Egypte), d'où il fut apporté en Campanie avec les divinités alexandrines.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

LE PUY EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 33 — 15 août — 1914

Boeser, Les stèles du second Empire thébain. — Weinel, Théologie biblique du Nouveau Testament. — Haupt, La tradition évangélique dans la carrière de Jésus. — Wetter, Charis. — Champion, François Villon, sa vie et son temps. — Académie des Inscriptions.

A. A. Boeser, **die Denkmäler des Neuen Reiches**, *3te Abteilung : Stelen*, dans la *Beschreibung der Ægyptischen Sammlungen des Niederländischen Reichsmuseums der Altertümer in Leiden*, la Haye, Martinus Nijhoff, 1913, in-f°, 16-xxxvii p. et XXVIII pl.

Le Musée de Leyde ne possède, pour les temps du second Empire thébain, aucune stèle qui présente un très grand intérêt d'histoire. La meilleure, moins pour l'utilité que pour la rareté, est celle où l'on voit Hrihor, encore grand-prêtre d'Amon, et sa femme Notmît, en adoration devant la triade d'Osiris, Horus et Isis, l'humanité de cette dernière étant doublée par une Hathor vache qui sort à mi-corps de la montagne thébaine (pl. XXVIII, 50), mais les neuf lignes dont l'inscription se compose ne contiennent qu'une prière banale. Une stèle de Sétoui Ier (pl. XXIV, n° 44) nous le montre debout en offrande devant une déesse à corps de femme et à la tête d'uræus, dont le nom est à moitié détruit et qui est peut-être Raninit, non pas le dieu Napri comme le pense M. Boeser. Les trois lignes qui y sont inscrites ne comprennent que des titres du Pharaon et une dédicace : « La vie du dieu bon, le chéri, le fils de Napri le dieu des « grains, l'aimé de la donneuse de grains Raninit la magicienne, le « maître des vivres, l'abondant en provisions, pour qui les Nils « viennent excellents, celui qui fait exister les deux terres par ses « vivres, il a érigé cette stèle d'un cœur aimant à son père Amon ». Il semble qu'il y ait là un acte de reconnaissance envers la déesse de l'abondance, une année où la crue ayant été bonne, les récoltes avaient poussé belles. Aménôthès Ier, Thoutmôsis III, Aménôthès II et Ramsès II, les reines Naftéra et Ahhatpou, interviennent sur des monuments dédiés par de simples particuliers, soit que ceux-ci aient exercé des fonctions dans leur culte, soit qu'ils aient entretenu une dévotion singulière pour la personne de tel ou tel de ces princes. Ainsi (pl. VII, 8) une dame Hanitnafrat fait un proscynème à Amonra, roi des dieux, et au double royal de Manakhpirriya Thoutmôsis III,

pour participer aux offrandes qu'on leur sert sur leurs autels chaque jour. Elle a introduit Thoutmôsis III dans le champ de sa stèle, et, en face de lui son fils et successeur Aménôthés II sous lequel elle consacra son ex-voto. N'y a-t-il pas là, comme dans bien des cas que je signalerai à leur heure, une façon matérielle de traduire en images la formule par laquelle les proscynèmes débutent ? Le Pharaon régnant *nsoui*, assis devant une table *hatpou* intercalée entre lui et son père mais sur laquelle les offrandes sont tournées vers celui-ci, la lui donne *dai* afin que la dédicatrice Hanîtnafrat en reçoive ses rations funéraires.

Quelques-unes des stèles privées sont d'une finesse d'exécution surprenante, celle de Hatiaî (pl. I, 1), celle de Houiya (pl. III, 12), celle d'Amounafa (pl. V, 19), celle de Nabentêrou (pl. X, 7). D'autres sont soignées, mais d'une facture sèche ou maladroite, celles d'Iapou (pl. V, 13), de Nabiaou (pl. XI, 16), de Khaâyi (pl. XII, 18), de Nabi (pl. XIII, 23). La plupart ont été fabriquées par ce que nous appellerions des marbriers de cimetière, pour l'usage courant, à la douzaine, par des ouvriers plus ou moins habiles et selon les recettes en vogue à l'époque. L'artiste ne gagnera presque rien à les étudier, mais l'archéologue, en les examinant l'une après l'autre, constatera combien il lui reste de questions à débattre et à éclaircir avant de déterminer les règles d'après lesquelles elles ont été établies. L'origine et le développement des fausses portes ont attiré suffisamment notre attention dans ces temps derniers ; nous avons négligé beaucoup les stèles du second empire thébain, et je ne me rappelle pas qu'elles aient inspiré rien d'autre que les pages de mon *Guide du Visiteur au Musée du Caire*. Un coup d'œil sur le recueil de M. Boeser me paraît justifier les idées que j'ai cru pouvoir y exprimer à leur sujet. J'y disais que, par leur forme extérieure, elles continuent à être comme l'expression sommaire du tombeau entier. Et de fait, au Musée de Leyde elles affectent les trois ou quatre formes principales que les tombeaux offrent à partir de la XVIII[e] dynastie. C'est en premier lieu la fausse porte memphite dérivée du mastaba et représentée par la stèle de Phtahmasou (pl. XVIII, 28) puis la stèle cintrée dérivée de l'hypogée saidique. Celle-ci est de beaucoup le plus fréquente, et sous sa forme simple, face plate sans socle ni rebords, elle compte quarante et une pièces dans la collection. De ces deux types sont sorties des combinaisons assez variées. La stèle carrée avec corniche, rebords, fond plat, socle, se rencontre déjà à l'âge memphite où elle figure le mastaba entier. Nous en trouvons ici cinq bons exemples, stèle d'Iapou (pl. IV, 13), stèle de Nafarou (pl. X, 15), stèle de Maiphtah (pl. XV, 27), qui est mutilée du bas et réduite à sa moitié supérieure, celle de Thoutiyi (pl. XXII, 40), celle de Mâiya (pl. XXIII, 41) ; celle de Maiphtah a, dans sa partie conservé l'aspect de la niche de fond inhérente à la chapelle des hypo-

gées thébains, avec sa rangée de cinq personnages debout en haut relief, qui correspond en petit à la rangée des statues de double du culte funéraire. Le père et la mère du défunt, Thoutmasou et Taouî, y participent aux honneurs de leurs deux enfants mâles Phtahmasou et Maîphtah ainsi qu'un individu Manakhpi, qui semble être le fils de Phtahmasou; parmi les trois, nous aurions de la peine à savoir quel est le dédicataire, si une ligne tracée sur la corniche ne nous apprenait que c'est Maiphtah. A côté de cette variante qui nous ramène à l'idée du mastaba memphite, d'autres se rencontrent qui se rattachent à celle du mastaba thébain, un édifice rectangulaire surmonté d'une petite pyramide que couronne le pyramidion de notre terminologie moderne. La collection de Leyde en possède une douzaine qui sont d'une facture plus ou moins soignée. Quelques-unes sont constituées de la stèle rectangulaire à socle, à cadre et à corniche et, par-dessus la corniche du pyramidion simulé par un petit triangle plat, celle d'Amanmasou (pl. XII, 17), de Haraî (pl. XX, 30) et d'Ankhouniphtah (pl. XXII, 42); dans l'une d'elles (pl. X, 7) le pyramidion est remplacé par une superstructure arrondie simulant une voûte en rouleau, et cette variété du mastaba thébain est figurée sur la base de la stèle d'Iapou (pl. IV, 13), où l'on a gravé la scène finale de l'offrande à la porte du tombeau. Dans la plupart des cas, le détail est moins bien observé, et le monument est une simple plaque de pierre sans rebord ni corniche qui s'affine en triangle par le haut. Le plus souvent alors la stèle inscrite dans le triangle est marquée comme étant cintrée, ainsi chez Marisakro et Hanîtouatbou (pl XIII, 23), chez Pakhairi (pl. XXI, 32) et chez Hasiharamentît (pl. XXVIII, 57); seul Amanamhabi (pl. XXIII, 38) conserve son pyramidion sur bâtis rectangulaire. Cette combinaison du cintre inscrit dans le triangle équivaut en réalité à une coupe longitudinale des mastabas thébains : si l'on se reporte en effet aux relevés de Mariette, on y verra que leur partie pyramidale, étant construite en briques, s'arrondissait d'ordinaire en voûte pour assurer mieux la stabilité de l'ensemble.

Les formules employées ne présentent rien que de commun pour la plupart. Une seule tranche sur la foule non point par l'originalité de la forme, mais par la valeur des renseignements géographiques qui y sont accumulés (pl. I, 1). Hatiaî qui est non pas comme le dit M. Boeser un porte-éventail en chef mais un ciseleur en chef — *hri bouzaouit* — du roi, adressant sa prière à Osiris le dieu d'Abydos, et surtout au patron des artistes, Thot seigneur d'Hermopolis, chef d'Hasraît, supérieur d'Haîtiabti, énumère longuement les divinités du pays, et joint à leurs noms celui de la ville où ils étaient adorés, Khnoumou d'Harouêrit, Hathor de Kousi, Haroêris d'Haît-Snafrouî, Hamanî de Tuphium, Mantou de Zarîtî et ainsi de suite : un long commentaire serait nécessaire pour élucider ce texte. Les

personnes invoquées le plus souvent avec Osiris et son cycle sont les triades de Memphis et de Thèbes, mais la stèle n° 25 (pl. VI), que Pleyte publia et discuta il y a un demi-siècle, contient une représentation presque unique du dieu Set. On y aperçoit côte à côte, dans le cintre un disque solaire flanqué des deux uræus et un disque lunaire ; au-dessous, un monstre à tête humaine, une sorte de serpent ou plutôt de larve au corps épais, Noubîti-Sit le dieu grand, qui menaçait les deux astres, est transpercé d'un coup de lance par un personnage dont il implore la pitié en levant vers lui des mains d'homme. Le proscynème, très court, est adressé à Râ et à Noubîtî, par un individu sans titre qui s'appelle Tiqiana. Le nom a la tournure libyenne; si l'on veut bien se souvenir que dès la plus haute antiquité Set était vénéré chez les Libyens, si d'autre part, on rapproche de notre tableau le tableau très analogue d'un assaut livré à Set dans le temple de Hibèh, à l'oasis de Khargèh, on en conclura sans trop d'invraisemblance que Tiqiana était libyen de naissance ou d'extraction. Si, tout en réunissant dans un même hommage Râ et Set, il n'hésite pas à combattre le dernier pour protéger le premier, nous ne pouvons que nous en étonner médiocrement : les peuples à demi-civilisés, à l'un desquels il appartenait au moins par l'origine, n'honorent-ils pas le dieu du mal pour désarmer sa méchanceté, ce qui ne les empêche pas de l'attaquer à l'occasion afin de gagner par là la bienveillance des dieux bienfaisants ? Ces conflits de dévotions contradictoires ne devaient pas être rares en Égypte dans un temps où, la piété envers Osiris augmentant et la haine contre son ennemi Set s'accroissant d'autant, les Ramessides qui témoignaient d'une piété spéciale envers Set ne craignaient pas d'appeler leurs enfants Sétoui, le Séthien ; ces Séthiens n'éprouvaient aucun scrupule à graver leur nom sur les murs des temples, mais le premier d'entre eux, décorant son tombeau, en retranchait l'image initiale de Set qui était odieuse à Osiris, le souverain des morts, et il l'y remplaçait par celle d'une divinité étrangère ou d'un objet indifférent.

On comprendra par ces quelques observations de quelle utilité ce nouveau volume sera pour les Égyptologues. Les planches sont d'une bonne couleur et fort nettes pour la plupart : c'est à peine si, par ci par là, j'ai éprouvé de la difficulté à lire les inscriptions, encore cela ne m'est-il arrivé que sur des monuments qui avaient souffert matériellement. Le texte est, comme dans les livraisons précédentes, bref mais précis ; la bibliographie est abondante et n'a laissé rien échapper qui valût la peine d'être signalé. M. Boeser y a joint, et il faut l'en féliciter sincèrement, quatre *Index* qui couvrent trente-sept pages d'impression, A pour les noms de dieux, B pour les noms géographiques, C pour les noms de rois ou de particuliers, D pour les titres, fonctions, métiers et autres. Ainsi le lecteur s'orientera sans peine parmi les monuments.

G. Maspero.

Biblische Theologie des Neuen Testaments, von H. Weinel. Deuxième édition augmentée. Tübingen, Mohr, 1913; gr. in-8, xvi-671 pages.

Ouvrage remarquable par une certaine originalité de son plan et comme œuvre d'exégèse historique sur le Nouveau Testament. M. Weinel n'a pas voulu seulement analyser les doctrines contenues dans les divers écrits néotestamentaires, il a voulu reconstituer l'histoire de la pensée chrétienne en son âge primitif. On doit reconnaître qu'il s'est affranchi du cadre mécaniquement fixé par la division du canon biblique et qu'il a bien retracé les origines du mouvement chrétien, en interprétant surtout par elles-mêmes les sources de son histoire. Il resterait à replacer ce mouvement lui-même dans son milieu et à voir comment et pourquoi il s'est imposé au monde païen.

Selon M. W. les religions de salut naissent du désir d'échapper à la souffrance : du pessimisme, dans l'Inde, naît le bouddhisme; dans le monde occidental, les religions de mystère sortent d'un malaise « esthétique » ; le christianisme procède d'un malaise moral et délivre du péché. — Et il doit être permis de trouver cette conception quelque peu systématique et artificielle. Le « salut » bouddhique a une physionomie particulière, très différente de la notion, plus humble mais plus positive, d'immortalité bienheureuse qui se rencontre, sous des formes variées, dans les économies de salut proprement dites, telles que la religion de Zoroastre, les mystères du monde gréco-romain, le christianisme; et la préoccupation qui est au fond de ces cultes n'est pas précisément celle d'échapper aux souffrances du présent, ou à un malaise esthétique, ou bien même à l'angoisse du péché, mais celle de rasséréner la mort et la perspective de l'au-delà. Les savants de nos jours qui tâchent de rester croyants s'imaginent trop volontiers que les anciens souffrirent autant pour créer leur foi qu'eux-mêmes souffrent maintenant pour édifier et soutenir la leur. On ne peut d'ailleurs refuser en bloc aux mystères tout caractère moral, et la qualification d'esthétiques n'est pas précisément celle qui convenait le mieux soit pour les caractériser en eux-mêmes, soit pour les différencier d'avec le christianisme.

Jésus, nous dit-on, ne pensait pas fonder une religion, il a vécu cette religion nouvelle, une nouvelle foi en Dieu, un nouvel idéal moral. — Mythe d'institution du protestantisme libéral. Certes, Jésus n'a jamais eu la moindre idée de fonder l'Église, mais son rêve du règne de Dieu était tout autre chose que l'individualisme religieux. M. W. professe que *Matth.*, xi, 27 : « Nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils », n'est pas authentique, mais que cette parole exprime à merveille l'expérience religieuse de Jésus. N'est-il pas déjà étrange que cette prétendue expérience ne se soit traduite que dans une formule apocryphe? Abstraction faite de ce passage, qui ne signifie pas ce qu'on lui fait dire, mais qui concerne la connaissance mystique d'un

Dieu naturellement inconnaissable, conception aussi étrangère que possible à l'enseignement de Jésus, pas une ligne de cet enseignement n'autorise à penser que Jésus se serait attribué une connaissance de Dieu qui lui serait propre. Le Christ n'a pas eu d'autre religion que celle de son peuple, qu'il a définie dans la conception eschatologique et morale du règne de Dieu. C'est cette religion-là qui, élargie et enrichie par le contact des religions hellénistiques, est devenue le christianisme. Un temps viendra, espérons-le, où les historiens protestants eux-mêmes sentiront ce qu'il y a de réjouissante naïveté dans des assertions comme celle-ci (p. 235) : « L'Évangile ne fut pas tout à fait perdu » dans le christianisme.

On ne peut davantage suivre M. W. lorsqu'il discerne dans les visions où s'affermit la foi des apôtres à la résurrection du Christ une expérience réelle en rapport avec la religion morale du salut ; d'expérience véritable, on n'en voit pas, mais une réaction de la foi troublée qui se reprend et qui s'affirme pour durer ; pour ne pas sombrer, cette foi s'attache aux visions, aux Écritures (hallucination exégétique, si on l'ose dire), au mythe, à tout ce qui pouvait lui donner consistance et appui. La résurrection universelle des justes, à laquelle croyaient Jésus et ses disciples, est un mythe eschatologique sans lequel les disciples n'auraient jamais pensé que leur maître mort fût ressuscité. Leur foi à Jésus Messie contribua pareillement à cette persuasion ; mais l'idée du Messie se reliait au même mythe eschatologique.

En exposant la doctrine de Paul, M. W. remarque à bon droit que la « grâce » est, comme le péché, la loi, la mort, un principe qui domine l'homme ; il ne montre pas assez que la grâce n'est pas précisément pour Paul un principe métaphysique, mais une force vivante, active, qui s'identifie plus ou moins avec l'esprit, avec le Christ immortel, et qui s'empare de l'homme avec lui. Il continue de prendre la théorie paulinienne sur la Loi et le péché comme une véritable expérience personnelle, non comme une vue systématique suggérée par le milieu et les circonstances, par certaines idées sur la corruption de la nature humaine, par les objections des païens contre les observances légales, et par la nécessité d'exempter de la Loi les convertis. Après tout, la Loi n'était pas un joug d'asservissement au péché, et jamais pharisien authentique n'a pu la sentir comme telle. Que la connaissance qu'il eut de Jésus et des disciples qu'il persécutait, que le martyre d'Étienne aient fourni malgré lui à Paul l'éclaircissement dont il avait besoin pour se libérer de ses angoisses intérieures, c'est une hypothèse qui ne peut s'autoriser d'aucun indice dans les Actes ni dans les Épîtres. La conversion de Paul a dû être quelque chose de plus complexe et de moins raffiné que ce drame psychologique. Et M. W. oublie un peu trop ce qu'est le Christ paulinien, quand il proclame que l'image de Jésus a converti son apôtre. Le Christ de Paul n'est pas Jésus, c'est un être de mystère, et l'expérience

religieuse de Paul, en tant qu'expérience il y a, n'est point à séparer de l'influence qu'a exercée sur lui la mystique hellénistique. De même on ne saurait voir dans les idées de Paul sur le baptême et l'eucharistie une religion spéciale, à côté de la religion morale du salut. Paul ne se fait pas du salut une conception purement morale, mais une conception mystique et morale en même temps, dont les sacrements font partie. La même remarque serait à faire touchant la place des sacrements dans la théologie johannique. De part et d'autre le sacrement est partie intégrante et indispensable du mysticisme. Enfin, l'absence de l'institution eucharistique dans le quatrième Évangile n'est une « énigme » que si l'onn églige de voir comment le récit de la multiplication des pains, qui est, dans la tradition chrétienne, le plus ancien mythe de l'eucharistie, a retenu ce caractère dans le quatrième Évangile, le miracle des pains y figurant, à proprement parler, en institution du sacrement chrétien.

Alfred Loisy.

Griechisches Neues Testament. Text mit kurzem Apparat (Handausgabe), von H. von Soden. Göttingen, Vandenhoeck, 1913 ; gr. in-8, xxviii-436 pages.

Une grande édition critique du Nouveau Testament, préparée par les soins et sous la direction de M. von Soden, a paru en quatre volumes, de 1902 à 1913. C'est l'œuvre de ce genre la plus considérable qui ait été jusqu'à présent tentée. La plus méthodique aussi peut-être ; car M. v. S. a entrepris le classement des manuscrits connus, et il ne s'est point hâté de prendre comme type absolu du texte authentique tel ou tel des manuscrits les plus anciens. Selon lui, tous nos manuscrits se rattachent de manière ou d'autre aux trois recensions qui se firent presque simultanément, au commencement du ive siècle, à Alexandrie, à Césarée de Palestine et à Antioche, et dont les auteurs respectifs, au témoignage de saint Jérôme, furent Hésychius, Pamphile et Lucien. Les recensions égyptienne et palestinienne n'étaient pas sensiblement différentes, toutes les deux dépendant d'Origène. Plus libre et moins sûre était la recension de Lucien, parce qu'elle se fondait sur des manuscrits plus ou moins contaminés, en ce qui regarde les Évangiles, par l'influence du Diatessaron de Tatien. Une recension secondaire des Actes existait aussi depuis le iie siècle, qui a pareillement exercé une influence fâcheuse sur la tradition du texte de ce livre. Pour les Épîtres de saint Paul, ce serait la recension de Marcion qui, çà et là, en aurait compromis quelque peu l'intégrité. Cependant M. v. S. estime qu'au temps de Tertullien et d'Origène il était encore possible et même facile d'atteindre la forme primitive des écrits du Nouveau Testament ; que les recensions du ive siècle ont véritablement remédié à la corruption de ce texte ; qu'il faut reconstituer le texte des recensions et que l'on peut remon-

ter de là au texte primitif. La méthode critique suivie par M. v. S. est assez simple dans ses principes : une fois établi le texte des recensions, tenir généralement pour authentique la leçon sur laquelle deux recensions s'accordent; quand il s'agit de textes évangéliques parallèles, la leçon non conforme d'une seule recension prévaut contre la leçon conforme des deux autres; toute leçon de Tatien est suspecte, sauf quand il s'agit de textes parallèles et que deux recensions s'accordent avec Tatien contre la leçon conforme de l'autre ; et quand des témoins anciens et indépendants, auteurs ecclésiastiques ou versions, s'accordent contre Tatien, la leçon qu'ils recommandent mérite d'être prise en considération, même si les trois recensions marchent avec Tatien. C'est en vertu de ce dernier principe que M. v. S. a osé mettre dans son texte de *Matth.*, I, 16, la leçon du Syriaque sinaïtique : « Et Joseph, à qui était fiancée la vierge Marie, engendra Jésus », bien que cette leçon ne soit celle d'aucune recension et que Tatien ne soit pas en cause. — L'édition manuelle que nous annonçons, avec apparat critique très réduit, mais qui contient les indications essentielles, met le texte de M. v. S. à la portée de tous.

Comme on peut le voir, le savant éditeur s'est efforcé de déterminer le texte authentique du Nouveau Testament en restreignant au minimum la part de la critique subjective. Le texte qu'il nous donne doit être le meilleur qui se puisse obtenir avec les moyens dont on dispose actuellement. Mais M. v. S. a dû se faire quelque illusion sur sa valeur absolue. Car on peut douter qu'il y ait eu, dans les premiers temps, une période assez longue où les écrits originaux auraient été gardés dans leur parfaite intégrité ; et Tatien n'est ni le premier ni tout seul responsable de la confusion du texte évangélique. Ce pourrait bien être une chimère que de prétendre retrouver le texte rigoureusement primitif du Nouveau Testament. Mais il reste vrai que le texte des grandes recensions représente plus exactement la forme primordiale des écrits du Nouveau Testament que Tatien, le ms. D, les anciennes versions latines et syriaques.

Sa grande œuvre à peine achevée, M. von Soden est mort d'accident à Berlin, le 15 janvier 1914.

Alfred Loisy.

Worte Jesu und Gemeindeueberlieferung. Eine Untersuchung zur Quellengeschichte der Synopse, von W. Haupt. Leipzig, Heinrichs, 1913; in-8, IV-263 pages.

Reconstruction aussi ingénieuse que conjecturale de la tradition évangélique depuis ses origines dans la carrière de Jésus jusqu'à sa rédaction définitive dans les Évangiles synoptiques.

A l'origine auraient existé deux noyaux de souvenirs concernant Jésus, l'un relatif aux faits galiléens et l'autre aux deux derniers jours du Christ à Jérusalem ; on les relia entre eux par une annonce de la

passion, et ainsi se trouva constituée la première esquisse d'une vie de Jésus, toute en récit, sans aucun discours. — Et dès l'abord apparaît le caractère passablement artificiel et mécanique d'une reconstruction où des vues systématiques encadrent quantité de remarques judicieuses. Si Jésus avait enseigné quelque chose, le souvenir de ses disciples ne pouvait porter uniquement sur les faits ; et pour mettre une liaison entre les faits galiléens et les faits hiérosolymitains la mention du voyage de Galilée à Jérusalem suffisait, sans qu'il fût besoin d'inventer tout de suite une prophétie de la passion.

Mais, pour convertir les Juifs, ce n'était pas assez de raconter l'histoire de Jésus, il fallait prouver que Jésus était le Christ; à cet effet, on messinisa la vie de Jésus. Le premier fruit de cette préoccupation aurait été une source, qui a été ultérieurement exploitée pour les trois Synoptiques, où l'on faisait de Jean-Baptiste le précurseur de Jésus, on inventait la vocation des Douze pour signifier la mission du Christ auprès d'Israël, on imitait dans l'histoire du lépreux et dans la multiplication des pains les miracles d'Élisée, on imaginait la glorification messianique de Jésus dans la scène de la transfiguration, on ménageait au Christ une entrée triomphale à Jérusalem, on faisait proclamer par Jésus sa qualité messianique devant Caïphe et devant Pilate. Ce document aurait été rédigé à Jérusalem vers l'an 50. — Le caractère secondaire de cette source que M. H. dit primitive apparaît en ce que la majeure partie de son contenu est sans valeur historique. M. H. lui-même va nous en indiquer une autre qui était formée d'éléments plus solides. On ne voit pas pourquoi la source la moins sûre est présentée comme la plus ancienne, alors que dans celle-ci même on pourrait discerner des éléments de provenance diverse, le Fils de l'homme sur les nuées du ciel, dans la réplique au grand-prêtre, différant certainement du roi des Juifs que Jésus se dit être devant Pilate.

De ce que Jésus avait prêché la tradition n'avait retenu que des propos isolés ; mais on ne tarda pas trop à sentir le besoin de compléter par un enseignement la relation des faits. C'est alors que, selon M. H., se serait faite la première rédaction de discours, non dans un recueil indépendant, mais par l'insertion, dans le précédent document, d'un grand discours eschatologique constitué par ce qui est maintenant le discours de mission et l'apocalypse synoptique, — c'est-à-dire un enseignement dont un tout petit nombre d'éléments aurait chance de remonter jusqu'à Jésus : « On donne à qui possède », « le travailleur a droit à son salaire », etc., sentences proverbiales qu'on pourrait aussi bien attribuer à tout le monde, puisqu'elles sont de sagesse populaire. — L'origine judéochrétienne du discours résulte de la défense de prêcher aux païens, et la date est donnée par I *Thess.*, IV, 16, où Paul parlerait de la « trompette de Dieu » d'après notre discours, lequel, par conséquent, aurait été rédigé vers l'an 50. — Inu-

tile d'insister sur l'abus d'une critique étroitement littéraire, qui suppose que Paul n'a pu parler de la trompette du jugement que d'après un texte, et un texte connu de nous. Il est trop clair que la trompette fait partie d'un arsenal apocalyptique où Paul et la tradition évangélique ont pu la prendre indépendamment l'un de l'autre. — Une seconde rédaction aurait suivi bientôt, qui traitait de questions légales: toutes les querelles de Jésus avec les pharisiens et docteurs du judaïsme, propos sur la rémission des péchés, le sabbat, le divorce, la résurrection des morts. Paul ayant cité la parole de Jésus sur le divorce, il faut que cette seconde rédaction ait été écrite avant la première Épître aux Corinthiens et soit antérieure à l'an 55. — L'Épître ne pouvant guère être postérieure à l'an 56, il faudrait supposer que Paul se tenait bien au courant des nouveautés littéraires qui paraissaient dans la communauté de Jérusalem. Mais pourquoi n'aurait-il pas connu par la tradition orale l'opinion de Jésus sur le divorce, opinion qui, au point de vue pratique, était peut-être la partie la plus originale de sa doctrine ? Tant s'en faut d'ailleurs que tous les éléments groupés ici par M. H. soient de rédaction homogène et simple. La parabole des Vignerons meurtriers (*Marc*, XII, 1-12) est d'un tout autre caractère que les disputes avec les pharisiens et que le débat avec les prêtres après l'expulsion des vendeurs du temple. L'histoire du paralytique est un récit de miracle où l'on a interpolé une discussion sur le pouvoir que Jésus est censé s'être arrogé de remettre les péchés.

Très peu avant l'an 60 une seconde relation, de forme historique, et parallèle à la première, mais contenant des récits à elle propres, aurait été rédigée hors de Jérusalem, dans un milieu hellénistique, indifférent à l'égard des frères de Jésus, des apôtres galiléens, des traditions judéo-chrétiennes. On y trouvait la vocation des premiers disciples et la première journée de prédication à Capharnaüm, le miracle de Gadara et la résurrection de la fille de Jaïr, Jésus à Nazareth, la mort de Jean-Baptiste, la confession de Pierre et le propos sur Élie (*Marc*, IX, 11-13), etc., etc. — Qu'il soit permis de rester profondément sceptique devant une classification qui englobe dans le même fonds traditionnel des éléments aussi disparates que les récits de la première journée à Capharnaüm et la légende relative à la mort de Jean-Baptiste, la confession de Pierre et la requête des Zébédéïdes (*Marc*, X, 35-45), la notice sur le séjour de Jésus à Béthanie et le mythe du figuier stérile, le denier de la veuve et la découverte du tombeau vide. Et la sanglante apostrophe à Pierre (*Marc*, VIII, 32-33) ne peut être du même courant traditionnel que la confession messianique. L'esprit hellénistique tient aux éléments secondaires de cette collection.

Le second Évangile aurait été compilé sur les sources précédemment indiquées, vers l'an 70. Au dernier rédacteur appartiendrait le commentaire allégorique du Semeur avec la théorie générale sur les

paraboles (*Marc*, IV, 10-20; M. H. n'a pas reconnu les deux mains qui se trahissent dans IV, 10-12 et 13-20); le développement sur le pur et l'impur (VII, 17-23), etc. Le même rédacteur qui fait enseigner Jésus en paraboles pour l'endurcissement des Juifs le fait agir en Christ qui en même temps fait tout pour cacher aux Juifs sa qualité messianique. Les nombreux doublets qu'il a introduits dans son récit obscurcissent le peu de renseignements solides que contenaient ses sources, et la perspective d'un espionnage exercé par les pharisiens sur Jésus depuis le commencement de son ministère jusqu'à la fin est certainement fausse. — Ce jugement n'est point trop sévère. Ce qui est contestable dans le livre de M. H., c'est le découpage des textes, ou plutôt la répartition des morceaux, que l'on ne voit point gouvernée par des principes bien fermes et bien lucides; et ce qui n'est pas plus acceptable, c'est que ses conclusions, dont le mieux qu'on puisse dire est qu'elles sont pour la plupart hypothétiques, soient présentées comme certaines et évidentes.

Vers le temps où le second Évangile fut rédigé, la somme de l'enseignement évangélique recevait de nouveaux accroissements, — c'est-à-dire que M. H. fait écrire après Marc les discours et sentences dont il ne trouve pas d'écho dans Marc, comme si le rédacteur avait dû connaître tout ce qui était écrit en fait de discours, et qu'il eût dû avoir la prétention d'utiliser tout ce qu'il connaissait. — Cette matière des discours alla toujours croissant depuis l'an 70 et elle présentait beaucoup de variantes dans les exemplaires qui furent utilisés respectivement par le rédacteur du premier Évangile et par celui du troisième, vers l'an 100. Le rédacteur de Luc se serait comporté plutôt en historien, et celui de Matthieu en théologien. Le premier aurait traité ses sources avec plus d'indépendance, utilisant Marc, mais le contrôlant par la première source historique de celui-ci et lui préférant une source particulière, parallèle à la seconde source de Marc, mais plus développée, et qui aurait été écrite vers l'an 80. La préoccupation théologique du rédacteur de Matthieu apparaît dans les citations de prophéties qui lui sont propres et qu'il introduit ordinairement de la même manière. Et ce sont des intérêts pratiques qui, depuis le commencement jusqu'à la fin, ont gouverné le choix et la multiplication de la matière évangélique.

Le développement traditionnel n'est pas contestable. Mais M. H. l'a analysé avec une logique peut-être un peu étroite. Si tout ne nous trompe, beaucoup, la plupart peut-être de ses conclusions sur les sources seront à reviser; mais son travail est à consulter par quiconque voudra traiter désormais le problème synoptique.

Alfred LOISY.

Charis. Ein Beitrag zur Geschichte des ältesten Christentums, von G. P. Wetter. Leipzig, Brandstetter, 1913; in-8°, 324 pages.

Sujet important et qu'il était temps de dégager des commentaires théologiques. M. W. l'a traité avec une grande indépendance de jugement et une singulière pénétration. Il montre d'abord les antécédents du concept chrétien : notion juive de la miséricorde divine, étroitement liée à celle de la rétribution ; notion grecque de la bienveillance supérieure et de la faveur libérale en ses dons; notion hellénistique ou orientale de la vertu communiquée, de la puissance surnaturelle reçue en participation, force qui s'empare de l'homme et qui est censée le transformer, le renouveler. Chez saint Paul, c'est la dernière notion qui domine : la grâce est pour lui le salut, et l'esprit, et le Christ lui-même; le principe de son être nouveau par lequel il se sent élevé au-dessus du péché, capable de défier la mort; auquel il attribue toutes les manifestations de son activité spirituelle. Cette notion, d'ailleurs, n'exclut pas les précédentes; elle s'encadre dans la notion juive de la justice miséricordieuse; elle s'associe à l'idée du don gratuit ; et surtout elle se fond, pour ainsi dire, dans l'enthousiasme mystique de Paul, avec l'attente du grand avènement. De ce mélange résulte, selon M. W., une foi très idéaliste, à la hauteur de laquelle la tradition chrétienne n'a pu se maintenir. Déjà dans les Épîtres pastorales la grâce n'est plus cette force supérieure qui envahit l'homme tout entier et qui se substitue en quelque manière à lui; c'est toujours une force, et même une force plus ou moins hypostasiée, mais distincte de l'individu, qui lui est donnée en vue de la bonne action, pour le salut, et qui est susceptible d'accroissement et de diminution. C'est presque la grâce au sens où l'entend la théologie catholique ; il n'y aura plus qu'à en faire la propriété de l'Église et en rattacher la communication aux sacrements pour que le système catholique soit complet ; il l'est déjà, en substance, dans Irénée, et M. W. ne poursuit pas plus loin son analyse des témoignages.

Il faut lire son livre pour se faire une idée de la richesse des conclusions neuves qu'il présente et de la lumière qu'il projette sur de nombreux textes du Nouveau Testament, on peut presque dire sur le Nouveau Testament tout entier. Des réserves semblent néanmoins à faire sur certains points. L'expérience religieuse de Paul, — en tant qu'expérience il y a; — n'est peut-être pas aussi admirable ni originale ni consistante que la voit M. W. C'est l'expérience d'un illuminé, d'un visionnaire; et si l'Église ne se l'est pas assimilée tout entière, c'est qu'elle ne le pouvait pas : on ne saurait concevoir une société religieuse un tant soit peu nombreuse et durable, dont tous les membres seraient chauffés à ce degré de transcendante illusion. L'influence des mystères, au lieu d'apparaître moindre dans ce qu'on regarde comme l'expérience personnelle de Paul, y semblerait plutôt à son maximum d'intensité ; car l'identification du croyant à l'esprit du mystère n'est

pas étrangère aux mystères païens, — et M. W. lui-même en fait la remarque; — elle représente le comble de l'exaltation mystique ou la formule absolue du mystère. Il ne paraît point exact de dire que la grâce chez Paul est indépendante des sacrements : qu'on se reporte à Rom, vi, 6-11, et I Cor. x, 18-22. Le fait est seulement que Paul ne conçoit pas ce rapport de façon mécanique; son réalisme mystique n'en constitue pas moins en véritables sacrements le baptême et l'eucharistie. L'idée paulinienne du chrétien sanctifié par la grâce au point d'être incapable de péché montre sans doute l'importance essentielle de l'élément moral dans le christianisme de Paul; mais elle est d'un idéalisme extrêmement périlleux, si toutefois le mot d'idéalisme convient encore pour la qualifier. Chimère serait plus juste, et l'Église fut sage d'abandonner un principe qui, pratiquement, menait tout droit à la conclusion qu'en ont tirée certains gnostiques, à savoir, que les actes extérieurs de l'homme spirituel, quels qu'ils soient, même s'ils sont condamnés par la morale vulgaire, ne sont point des péchés et ne sauraient porter atteinte à la sainteté de leur auteur.

Alfred Loisy.

Pierre Champion, **François Villon, sa vie et son temps.** Paris, Honoré Champion, 1913, in-8°, tome premier, VIII et 332 p.; tome second, 450 pages.

I

Par un opiniâtre effort, après sept ans de longues et patientes études, M. Champion vient de faire paraître un livre qu'il a très justement, à l'allemande, intitulé *Villon, sa vie et son temps*. Peut-être même aurait-il dû dire *Villon, son temps et son œuvre*, car de la vie du poète, à proprement parler, il sait et raconte peu de chose, et il avoue qu'elle tiendrait en une page.

Quoi qu'il en soit, l'œuvre est vraiment imposante par la foule des détails qu'elle renferme. M. Champion a tiré le meilleur parti des travaux de ses devanciers, des découvertes d'Auguste Longnon qui fut son maître et des recherches de Marcel Schwob qui fut son ami et des papiers duquel il a hérité. Longnon, admirablement sagace, avait trouvé sur Villon et ses relations nombre de pièces importantes et publié avec autant de tact que de savoir la meilleure édition du poète. Schwob avait, par ses fouilles et par les renseignements qu'il amassa, singulièrement avancé la solution de maint problème villonien [1]. Mais M. Champion a, par ses investigations et ses lectures étendues, achevé l'œuvre de Longnon et de Schwob. Il a, si l'on nous permet d'user de sa propre expression, réalisé le livre que Longnon et Schwob

1. On ne saurait trop louer l'étude intitulée *François Villon* qui compte à peine cent pages et que Schwob a mise en tête du volume *Spicilège* paru en 1896 à la Société du Mercure de France; c'est, comme il disait, une biographie qui permet de juger plus sérieusement l'homme à côté de son œuvre.

avaient préparé. Il a dépouillé tout ce qui nous reste d'archives parisiennes contemporaines de Villon. Il a utilisé notamment les copies des registres du Châtelet par Du Fourny et puisé à cette source précieuse des conclusions neuves sur les fréquentations de maître François.

II

L'ouvrage qui comprend seize chapitres, est clair, bien composé, nettement ordonné.

M. Champion nous présente d'abord la mère du poète, bonne femme pieuse et illettrée, et Guillaume de Villon, le maître à qui François de Montcorbier dit des Loges dut son nom et sa première éducation jusqu'à ce qu'il entra à la Faculté des arts, ce pauvre maître Guillaume à qui son protégé causa tant d'ennuis par sa mauvaise conduite. Nous voyons ensuite le jeune homme devenir bachelier, licencié, maître des arts; nous le voyons au milieu des élèves et écoliers de son époque, parmi ses « compaings de galle » ou compagnons de plaisir, nouant des relations avec la communauté de Saint-Benoît, les gens de finance et le Châtelet, errant à travers Paris, ce Paris qu'il aimait tant, ce Paris si petit alors et qui déjà semblait si grand, ce Paris qu'on nommait *Paris sans pair* et qu'il nous faut connaître pour connaître l'œuvre de Villon, si parisienne, si locale.

Voilà pour le premier volume. Le second expose le reste de la vie, le meurtre de Philippe Sermoise, la fuite à Bourg-la-Reine, le vol du collège de Navarre, le premier exil « en terre lointaine », le voyage à Angers, la liaison avec les Coquillards, les séjours à Blois et à Moulins, les emprisonnements à Orléans, à Meung et au Châtelet, le bannissement, la disparition, la légende. A ces aventures et ces « erreurs » M. Champion mêle l'analyse et l'explication des *Lais* et du *Testament*.

Ce second tome se termine par un index alphabétique très copieux, très minutieux, très utile ainsi que par un appendice de soixante pièces environ qui reconstituent la vie des légataires du *Testament* et donnent, pour ainsi dire, la substance des trouvailles que l'auteur a faites aux archives nationales et ailleurs [1].

---

1. Voici les personnages qui sont l'objet de ces notices : Cardon, Ythier Marchand, Blarru, Brunel de Grigny, les Vaucelles, Noel Jolis, les Raguier, les Bailly, Trascaille, Jean le Cornu, les Thumery, Andry Couraud, les Perdrier, les Louviers et Merbeuf, Rousseville, la Machecoue, Charruau, Perrinet, Marchand, les examinateurs du Châtelet Basanier, Mautaint et Rosnel, Jean de Rueil, Martin de Bellefaye, Jean de Calais, Pierre Fournier, Genevoys, Michault du Four, L'Orfèvre de Bois, le bourreau Henry Cousin, Jean Riou, les promoteurs de l'officialité La Vacquerie et Jean Laurens, Jean Cotard, les changeurs Marle, les « trois pauvres orphelins » Jean Marceau, Girart Gossouyn et Colin Laurens, Pierre Richer, Robert

Cinquante planches tirées de documents originaux et fort bien exécutées contribuent de la façon la plus heureuse à l'intelligence du texte.

III

Il y a naturellement dans ce considérable, dans cet immense travail quelques fautes et lapsus.

Par deux fois, l'auteur nous déclare que le haubert est un casque [1]. Ne sait-il pas que c'est la chemise de mailles de chevalier?

Il se trompe sur le mot *chassis* qu'il prend tantôt pour lit, tantôt pour châlit, et qui signifie ciel de lit, baldaquin [2].

Il ne traduit pas toujours avec exactitude certains mots de Villon.

Le poète veut que le scelleur de l'Évêché ait

son sceau davantage crachié
et qu'il ait le pouce escachié;

c'est-à-dire, selon M. Champion, qu'il ait « un sceau couvert de crachats encore plus nombreux (on refroidissait ainsi le fer) et le pouce coupé ou brisé » [3]. Non, Villon souhaite que le scelleur, qu'il nomme ironiquement « homme de valeur » et qui n'est qu'un paresseux, ait un sceau plus salivé pour aller plus vite en besogne et le pouce foulé, aplati pour empreindre tout d'un seul coup.

II, p. 188, pourquoi n'avoir pas dit que le vers

Berte au grant pié, Biétris, Allis

se trouve déjà, comme l'a indiqué M. Thuasne [4], tout au début de la chanson de geste *Hervé de Metz* ? Cette curieuse particularité, ainsi que s'exprime M. Thuasne, ne méritait-elle pas d'être relevée, fût-ce dans une note?

II, p. 189-191. Le personnage de la ballade « les seigneurs de jadis ».

Lancelot le roy de Behaigne

est évidemment Ladislas le Posthume, roi de Bohême depuis 1440 et de Hongrie depuis 1444 [5]. Mais ce fils d'Albert d'Autriche, né en 1440, quatre mois après la mort de son père, élevé par son oncle Frédéric d'Autriche, venu pour la première fois en Hongrie dans

---

Vallée, Culdoe, Taranne, Galerne, Baugis, Lomer, James, les Turgis, La Garde et Volant, Jouvenel, Colombel, Hesselin, Du Ru, Ferrebouc, Etienne Garnier, Pierre de la Dehors, les Canlers, les Braque, les Saint-Benoît, les Breban, Henry de Danes.

1. II, p. 22 et 357 son haubert ou « son casque... son armure de tête ».

2. I, p. 130 et II, p. 17; cf. la planche XLI (le *Rêve du clerc*).

3. I, p. 242.

4. Louis Thuasne, *Villon et Rabelais*, 1911, p. 441. (Cet ouvrage dont nous n'avons pu rendre compte, est très instructif, plein de choses, et il tient plus que ne promet le titre.)

5. Les Français, a dit Longnon, l'appelèrent Lancelot à cause de la forme hongroise du nom, Laszlo, peut-être faut-il remarquer à ce propos qu'un Ladislas, roi de Naples, mort en 1414, qui conquit Rome et voulut conquérir l'Italie, fut nommé Lancelot ou Lancilotto.

l'année 1453, peut-il être appelé « le puissant vainqueur des Turcs »? Ce fut Jean Hunyady, gouverneur de Hongrie qui, pendant que Ladislas était à Vienne, vainquit les Turcs à Krouchevats, puis, en 1456, à Belgrade. Le héros mourut, comme on sait, presque aussitôt. Son fils fit assassiner le comte de Cilly, favori de Ladislas, et Ladislas se vengea; il arrêta le fils de Hunyady qui fut décapité à Bude en 1457 et il déclara par un édit que Hunyady était traître et scélérat. Quelques jours après, il mourait à Prague après dix-sept ans de règne et de vie; il allait épouser Madeleine de France, fille de Charles VII, et l'ambassade qu'il envoya jusqu'à Tours demander la main de la princesse, avait produit grande impression à Paris.

II, p. 218, M. Champion assure qu'en 1461 la France, sortie de la misère, était *riche*. Le mot n'est-il pas trop fort? Que l'auteur relise le *Journal des Etats-Généraux* de Jean Masselin (1484) et surtout la peinture que sir John Fortescue fait en 1464 du paysan français [1].

Faut-il regretter aussi quelques répétitions?

I, p. 224. Le Petit-Pont est « peut-être l'endroit le plus vivant de Paris »; *id.* p. 263, le Grand-Pont (ou Pont au Change) est « peut-être l'endroit le plus animé de Paris »; *id.* p. 299, le quartier entre la rue Saint-Martin et la rue Saint-Denis est « le plus vivant de Paris ».

I, p. 269, « la véritable écorcherie n'était pas la Grande Boucherie, c'était la maison d'en face »; II, p. 245 « il y avait tant de bouchers que cette prison semblait plutôt une écorcherie ».

II, p. 247, Villon « disparut dans le mystère »; p. 255, il « disparut de bonne heure dans le mystère »; p. 260 « il avait disparu dans le mystère ».

I, p. 321 et II, p. 82, M. Champion cite la même strophe, et, à propos du *mau hesle* qui noircit les pendus, il dit la première fois: « c'est plutôt le soleil que le vent » et la seconde, que Villon vit la couleur que prenaient les pendus « à l'air, au soleil et à la pluie » [2].

Faut-il également regretter que l'auteur n'ait pas suivi l'exemple de Gaston Paris, n'ait pas plus souvent traduit certains mots, certaines phrases de Villon que le commun des lecteurs ne comprendra pas? Pourquoi ne pas mettre au bas de la page, sans craindre le reproche d'audace et d'impiété (cf. II, p. 133) la traduction de quelques passages? Pourquoi ne pas donner un commentaire, une paraphrase de plusieurs strophes, comme l'auteur l'a fait [3] lorsqu'il cite le quatrain ou rondeau *Je suis Français, dont ce me poise?* [4].

---

1. *The government of England*, p. 113.

2. Cf. I, p. 46 et II, p. 129 trois vers cités à deux reprises et chaque fois avec des notes différentes.

3. II, p. 242.

4. Pourquoi ne pas dire I, p. 32, 244, 299, 312, 321 que *lunettes* signifie yeux; *bigne*, bosse; *geline*, poule; *hayneur*, haïsseur; *harie*, tourmente (cf. aujourd'ui encore *aria*, embarras); II, p. 13, 59, 81, 82, que *coquemart* signifie bouillotte;

Enfin, pour épuiser la critique, ne peut-on reprocher à M. Champion de donner la physionomie de Paris plutôt que celle de Villon, de retracer la vie d'un étudiant et d'un mauvais garçon plutôt que celle du poète qui fait l'objet propre de ses recherches, de composer un tableau de la société d'alors plutôt qu'une biographie, de situer dans un cadre trop large toutes les notions qu'il a recueillies? C'est partout le même procédé. M. Champion n'a pas de documents sur l'enfance de Villon. Que fait-il? Il nous dit qu'on peut imaginer quels événements durent frapper l'esprit d'un enfant parisien de ce temps-là (I, p. 22 et 24). Là dessus, il nous montre que Villon put entendre conter des horreurs sur les Armagnacs, puis voir les rigueurs d'un terrible hiver et une cruelle épidémie de petite vérole, puis voir l'entrée des Anglais et celle de Charles VII, etc. Il voudrait nous décrire le petit logis où vivait maître Guillaume de Villon : « de nombreux documents ecclésiastiques nous permettent de l'imaginer », et voilà l'auteur qui conjecture que la maison de la Porte-Rouge comprenait une grande chambre et une petite, qu'elle contenait sans doute un lit aux courtines de serge, des bancs et des aiguières, des couteaux et des cuillers, des coffres, etc.

IV

Mais il fallait bien, pour une époque aussi éloignée, user de la méthode dont M. Champion a usé, et Marot ne disait-il pas que qui voudrait entendre Villon, devrait avoir été de son temps à Paris et « avoir connu les lieux, les choses et les hommes dont il parle? » M. Champion a fait ce que voulait Marot. Il évoque le Paris de Villon; il ressuscite la société où vécut l'auteur du *Testament*; il narre la chronique familière de la ville, et, lorsque le poète « sans croix ni pile » mène une vie nomade et parcourt les routes et apprend les patois et dort soit dans les champs soit dans un château soit dans une prison, l'auteur décrit le décor qui change, nous transporte sur les grands chemins, et à Orléans, et à Blois, et à Moulins, et à Meung. Partout il fouille, et avec bonheur. Il nous dit, par exemple, tout ce qu'on peut savoir de l'évêque d'Orléans, Thibaud d'Auxigny, nous révèle le nom de son official, maître Étienne Plaisance, et nous apprend que « petit maître Robert » était l'exécuteur de la haute justice,

---

apatella, nourrit; *attintée*, soignée; *noysier*, quereller; *enté*, fixé; *farce*, joue des farces; *broulle*, fait des sortilèges; *recors*, vous souvenant, etc., etc.? Pourquoi traduire d'une façon vague et rendre *tiennent chaieres* par « enseignent » et non par « tiennent chaires » (I, p. 224); *les concluront*, par « triompheront d'elles » et non par « leur cloront le bec » (I, p. 225); *portepaniers* (I, p. 252 et 311) par colporteurs, porte-balles » et non par « porteurs » ou « commissionnaires »; *eschever* (I, p. 321) par « éviter » et non par « esquiver », etc.? Lire I, p. 230 Mons-en-Pévèle et non *Mons-en-Puèle*; p. 284, « attollitte » et non *attolite*; p. 289-290 la « couture » et non la *culture* du Temple; II, p. 9, vers 3, « mussé » et non *mussié*; p. 59 « acoutassent » et non *acontassent*.

Le grand chapitre, si dense et si feuillu, que l'auteur intitule *Paris au temps de François Villon*, offre quelques longueurs. Mais il est le guide le plus sûr, le plus complet qu'il soit. M. Champion nous mène sur la rive universitaire, à travers les ruelles tortueuses de la montagne Sainte-Geneviève, puis au Petit-Pont où Villon musa souvent, puis dans la Cité, dans cette cathédrale de Notre-Dame où jour et nuit régnait une vie intense, puis dans l'officialité dont Villon était justiciable comme clerc parisien, et au Palais, puis dans la ville ou le Paris de la rive droite, au Grand Châtelet, sur la place de Grève, aux Célestins où sans doute Villon était né, aux Halles, au cimetière des Innocents où Villon considéra plus d'une fois les têtes entassées dans les charniers, à Montmartre et à l'abbaye où Villon affirme moqueusement qu' « il n'entre homme » parce que les hommes y entraient parfaitement [1].

Il nous fait connaître la vie des écoliers et de ces clercs, vrais ou faux, qui formaient à la fin du moyen âge la classe des dévoyés et des vagabonds... et cette vie, la vie de François Villon, se résume dans le refrain de la ballade

Tout aux tavernes et aux filles.

M. Champion nous donne toute sorte de détails sur ces tavernes, sur les vins qu'on y buvait et sur les jeux qu'on y jouait; sur les filles qui régnaient, comme dit la belle Heaumière,

Sur clercs, marchands et gens d'Eglise

et qui portaient souvent le nom de leur métier fictif, la belle Gantière, la belle Savetière, la belle Saucissière, la belle Tapissière ; sur cette belle Heaumière ou belle Armurière dont Villon a feint d'entendre les plaintes touchantes et dont l'amant le plus connu fut le clerc le plus riche du royaume, un chanoine de Notre-Dame, maître de la Chambre des comptes, le boiteux Nicolas d'Orgemont, voué d'ailleurs à une fin tragique ; sur la Grant Jehanne de Bretagne ; sur Marion la Dentue dite l'Idole, consolatrice des « enfants perdus »; sur la Grosse Margot dont Villon fut, hélas ! durant un temps, l'amant de cœur.

Il nous introduit dans cette société des gens de finance où Villon avait su pénétrer. Dangereuse société pour le faible poète qui fut tenté dans le commerce de ces « gracieux galants » de corriger son destin ! Si quelqu'un l'a entraîné au mal, ce fut sûrement ce Regnier de Montigny, ce noble homme qui devint pipeur, voleur, et finit au gibet : comme dit Villon dans le jargon des Coquillards, le bourreau ou le marieur, l'emboureux [2] lui rompit le suc, lui rompit le col.

Tout la gent des amis et des ennemis du poète, tous ceux auxquels il eut affaire, auxquels il fait des legs plus ou moins plaisants et

---

1. Que de détails inédits et intéressants dans les trois pages sur l'abbaye de Montmartre (I, p. 315-317) !

2. Emboureux vaut mieux que *amboureux* (I, p. 320 et II, p. 74).

imaginaires, tous les personnages que Marot ignorait déjà, M. Champion les a retrouvés, tirés de l'ombre, et, comme il dit [1], déterminés. Il a groupé autour d'eux des documents de première main qui expliquent l'inexplicable et substituent des témoignages précis à d'aventureuses hypothèses. Désormais, nous comprendrons le huitain si obscur qui concerne Jacques James. Le poète nous dit que James pourra fiancer, mais non épouser tant de femmes qu'il voudra, qu'il est d'ailleurs avare et amasse pour les siens, que ce qui fut aux truies doit être aux pourceaux. C'est que James possède rue Grenier Saint-Ladre la maison aux étuves à l'*Image Saint-Martin* où il peut fiancer autant de femmes qu'il lui plaira et que le même James vient d'hériter de son père, dans la rue *aux Truies*, une autre maison, qu'il pourra à son tour laisser aux pourceaux.

V

L'appréciation littéraire n'est pas moins digne d'éloge.

Qu'on lise surtout l'explication du *Testament*. Schwob voulait que cette œuvre fût une satire politique et sociale. M. Champion nous définit clairement, irréfutablement la méthode de Villon. Il prouve qu'on doit entendre presque toujours le contraire de ce que Villon affirme, entendre sa plaisanterie par antiphrase, comprendre un vieillard lorsque le poète parle d'un enfant, un riche lorsqu'il parle d'un pauvre, un coquin lorsqu'il parle d'un honnête homme. C'est ainsi que dans les *Lais* maître François lègue quatre blancs à trois richards qu'il dit être dépourvus de biens.

D'autre points sont très habilement, très doctement traités. M. Champion montre que Villon possédait, grâce à son maître Guillaume, une profonde connaissance de la Bible, mais connaissait peu de choses du monde antique et, avant tout, détestait le jargon de l'École.

Il rapproche ingénieusement [2] du *Roman du Pet-au-diable* que nous n'avons pas — et il la cite entièrement — la facétie du *Mariage des quatre fils Aymon*.

Il apprécie fort bien son héros et sait mettre en relief ce qu'il y a de gouailleur et de narquois, de mélancolique et de tendre, de lyrique et de grave dans la poésie de maître François qui rit au milieu de ses larmes. Villon fut un grand artiste — tel est le jugement de M. Champion — il résume tout l'art réaliste et populaire de son époque ; il parle une bonne langue, une langue toute pleine de proverbes et de dictons; il a été par excellence le peintre de la volupté et le poète de la mort, car il a des mots « vrais et sensuels » et il « parle fortement de la mort parce qu'il a beaucoup aimé la vie ». Son œuvre traite

1. II, p. 171.
2. Sur une indication de Schwob qu'il ne mentionne pas (*Spicilège*, p. 26).

souvent, comme disait Marot, de choses basses et particulières. Tant mieux. Il exprime la vérité. Villon a été sincère, et de là, sa renommée, son *bruit*. C'est pourquoi les bons vieillards du temps de Marot savaient par cœur les meilleurs vers de maître François sans les entendre mieux que les lecteurs de maintenant, et pourquoi il demeure le seul poète du moyen âge qu'on lise aujourd'hui. Mais peut-être M. Champion devait-il insister davantage sur le charme d'une poésie qui joint à l'émotion l'élégance, la finesse, l'aisance, et je ne sais quoi de bref et de rapide.

VI

L'ouvrage de M. Champion méritait le grand prix Gobert qu'il a obtenu. L'auteur est non seulement un érudit nourri de toute la littérature du xve siècle, qui a lu les moindres écrits de cette période et qui jette à pleines poignées les citations neuves, expressives et signifiantes. Il est, comme son savant ami Byvanck, dont il fait un si bel et digne éloge, un homme de goût qui entend faire pardonner sa puissante érudition et parler de Villon comme on parlerait d'un auteur moderne. L'ouvrage, si ample qu'il soit, est d'une lecture très agréable, et l'on y trouve souvent de jolies descriptions comme celle de la grande Beauce aux plaines lisses et aux villages craintifs qui se serrent autour des clôchers carrés [1].

Arthur CHUQUET.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 31 juillet 1914.* — M. Emile Chatelain, président, annonce la mort de M. Alexander Conze, correspondant de l'Académie à Berlin.

M. Alfred Croiset lit une note dans laquelle M. René Pichon étudie les passages où les poètes latins parlent des batailles de Pharsale et de Philippes comme si elles s'étaient livrées dans le même lieu. M. Pichon réfute l'hypothèse d'après laquelle tous les auteurs anciens se seraient mépris sur le sens des vers de Virgile où ce rapprochement est indiqué pour la première fois, et il montre que, déjà chez Virgile comme chez tous ses imitateurs, il s'agit d'une confusion volontaire et poétique. — MM. Léon Heuzey, Salomon Reinach, Emile Chatelain et Paul Monceaux présentent quelques observations.

M. Salomon Reinach montre combien la conception épicurienne des dieux indolents, ignorants ou insoucieux des affaires humaines, s'oppose non-seulement à la conception des dieux homériques, mais à celle de la divinité dans les religions orientales, si intimement mêlée à l'humanité. Alors que d'autres philosophes grecs comme Pythagore, Héraclite, Platon trouvaient grâce devant les Pères de l'Eglise, ceux-ci s'accordaient avec les rabbins pour condamner Epicure. M. Reinach croit trouver une allusion à la doctrine épicurienne sur les dieux indolents dans un passage célèbre de saint Paul (*Philipp.* IV, 2, 6), au prix d'une correction légère qui rétablit le sens, demeuré obscur : *apragmon*, au lieu de *arpagmon*. — MM. Paul Monceaux, Alfred Croiset, Clermont-Ganneau, Bouché-Leclercq et Cuq présentent quelques observations.

Léon DOREZ.

---

1. II, p. 58. Parfois, un peu de recherche : II, p. 104, le fleuve « ouvrant son chemin vitreux ».

L'imprimeur-gérant : ULYSSE ROUCHON.

LE PUY EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N°s 34-52 — 22 août-26 décembre — 1914

GARDINER et WEIGALL, Catalogue des tombes de Thèbes. — PETRIE, Ancienne Egypte. — LIEBLEIN, Recherches sur l'ancienne Egypte. — Textes hiéroglyphiques du British Museum, IV. — SCHWEITZER, Le jugement psychiatrique de Jésus. — CLARK, Le texte du Nouveau Testament. — Epitres de Paul à Thimothée et à Titus, p. DIBELIUS. — WATKINS, La lutte de Paul pour la Galatie. — HAASE, Les Evangiles apocryphes. — FABER, Bouddhisme et Nouveau Testament. — PREUSS, La pensée des peuples primitifs. — MEINHOF, Les religions des peuples d'Afrique qui n'ont pas d'écriture. — UHLENBECK, La morphologie de l'algonquin. — CAGNAT et BESNIER, L'année épigraphique. — BESNIER et LANTIER, Tables générales de l'année épigraphique. — GERCKE et NORDEN, Introduction à la science de l'antiquité, III, 2e ed. — G. BAUER, L'epitome d'Heidelberg. — GINZEL, Manuel de chronologie, II. — Phrynichus, Praeparatio sophistica, p. J. de BORRIES. — MARTINI, L'histoire du texte de la Bibliothèque de Photius. — SKUTSCH, Petits écrits. — ERNOUT, Morphologie historique du latin. — SOMMER, Les aventures de Gauvain. — PAETZ, Bovon d'Hantone. — SCHUWERACK, La technique poétique de la Chanson de Guillaume. — THEODOR, Les éléments comiques de la chanson de geste. — GERHARDS, La syncope de la voyelle pénultième dans l'ancien français. — HUBSCHMEIER, L'imparfait dans le franco-provençal. — A. de MARTIN, La pensée médiévale d'après Salutati. — STIEGLITZ, La théorie de l'Etat, de Marsile de Padoue. — Monluc, Commentaires, p. P. COURTEAULT, II. — Histoire de la Ligue, p. VALOIS, I. — La vie à la cour de Lorraine sous le duc Henri III. — Mémoires de Turenne, p. MARICHAL, II. — SUCHIER et BIRCH-HIRSCHFELD, Histoire de la littérature française, II, 2e ed. — CAPPELLINI, Souvenirs. — GRAMMONT, Le vers français, 2e ed. — Académie des Inscriptions.

Alan H. GARDINER et Arthur E. P. WEIGALL, **A Topographical Catalogue of the Private Tombs of Thebes,** Londres, Quaritch, 1913, petit in-f°, 45 p. et XV pl.

C'est une œuvre utile qu'a faite Gardiner avec la collaboration de Weigall. Depuis que l'administration des Antiquités a commencé le déblaiement méthodique de celles des tombes thébaines qui contiennent encore des fragments de décoration et de tableaux, tant de progrès ont été accomplis dans la connaissance des nécropoles qu'un Catalogue de ce genre devenait nécessaire. Sans doute, l'exploration continue le rendra rapidement incomplet : c'est le sort commun à la plupart des livres que nous publions de n'être plus au courant après quelques années, mais Gardiner est jeune, il est actif, il aura le loisir de reprendre son œuvre et d'y incorporer tout ce qui aura été découvert dans les temps prochains. Telle qu'elle est aujourd'hui

elle réjouira à la fois les savants qui visiteront l'Égypte, et ceux qui ont des recherches à instituer sur elle dans leur cabinet.

L'*Introduction* qui a été rédigée par Gardiner seul, expose brièvement le genre d'intérêt qui s'attache aux hypogées thébains et rappelle les mesures que notre service a édictées pour les protéger. Nous sommes accoutumés à nous entendre plus accuser de ne pas avoir accompli tout notre devoir que louer pour avoir essayé de le remplir : aussi je remercie Gardiner d'avoir dit quelles difficultés nous avons rencontrées lorsque nous avons assumé la lourde tâche de protéger les cimetières thébains contre les déprédations des fouilleurs égyptiens ou étrangers et comment nous nous sommes efforcés d'en organiser la défense. L'honneur d'avoir abordé la tâche avec énergie revient à Carter en premier lieu, puis après Carter à Weigall, Quibell étant demeuré trop peu de temps dans le Saïd pour avoir pu y laisser la trace de son passage. Il convient de leur associer ceux des touristes qui parfois, dans nos jours de détresse, nous fournirent de l'argent, et dont le plus constant comme le plus généreux a été Robert Mond. En 1903 et 1904 Mond avait opéré des fouilles importantes autour du *Tombeau des Vignes*, et depuis lors, il avait contribué de loin aux déblaiements nouveaux; en 1913, il proposa au Gouvernement égyptien, qui y consentit avec reconnnaissance, d'entreprendre à ses frais, par l'intermédiaire de M. Mackay, le sauvetage des hypogées de Chéikh Abd-el-Gournah, y compris le déblaiement de certains d'eux, la remise en place des fragments tombés à terre et la consolidation des plafonds et des parois ébranlés. Mackay s'est attaqué à la besogne avec une constance et une habileté admirables : grâce à son ardeur et à la libéralité de Mond, une nouvelle ère s'ouvre, comme le dit Gardiner, dans l'histoire de la nécropole. Cette collaboration des particuliers avec notre Service, si elle est poussée avec le même esprit de désintéressement dans lequel elle a débuté de part et d'autre, réussira, je l'espère, à sauvegarder tout ce qui peut l'être encore de la nécropole. Certes, des années s'écouleront avant qu'on déracine de l'esprit des fellahs cette idée que les monuments anciens sont pour eux un bien légitime dont nous leur refusons injustement la jouissance et qu'ils ont par conséquent le droit de nous disputer et de nous reprendre subrepticement chaque fois qu'ils peuvent le faire sans courir de risques : en attendant que cet heureux temps arrive, Gardiner veut bien constater que le système de gardiennage élaboré et développé depuis quinze ans a restreint déjà beaucoup la destruction, et c'est un résultat qu'accueilleront avec plaisir ceux qui ont reconnu sur place l'étendue du mal.

Les planches forment comme le panorama des sites funéraires de la rive gauche depuis Gournèt-Mourrai au Sud, jusqu'à l'extrémité de Drah abou'l-Neggah au Nord, vers l'entrée de l'Ouadiên. Les photographies dont il se compose ont été prises de dimensions égales et elles

se raccordent exactement. Des chiffres placés au-dessus ou au-dessous de l'entrée de chaque grotte correspondent à ceux du Catalogue imprimé aux pages 16-39 de l'*Introduction*. Les articles de ce Catalogue se divisent en huit colonnes qui contiennent : 1° un numéro d'ordre, accompagné d'un astérisque lorsque le tombeau a été mentionné ou publié en tout ou en partie ; 2° le nom du ou des propriétaires ; 3° le ou les titres qui qualifient ce nom, sinon tous au moins les plus caractéristiques ; 4° la date, positive ou approximative selon les cas ; 5° l'état du tombeau en septembre 1913, et s'il servait d'habitation à quelque famille indigène ; 6° la situation à Gournèt-Mourraî, à Déîr-el-Médinèh, dans l'Assassîf du Sud, à Chéikh Abd-el-Gournah, à Elouet el-Khôkhah, à el-Khôkah, à l'Assassîf du Nord, à Drahabou'l-Neggah ; 7° le renvoi à l'une des planches ; 8° une répétition du numéro d'ordre. Ce plan est fort bien conçu ; les savants qui se serviront de l'ouvrage sur les lieux, n'éprouveront aucune peine à s'orienter convenablement et à retrouver le tombeau qu'ils voudront visiter. Trois *Index* suivent : Index des noms propres, Index des titres, Index des dates. Les deux premiers sont classés selon l'ordre alphabétique combiné avec une transcription conforme au système de l'école de Berlin, mais des équivalents prononçables suivent les noms ainsi transcrits. Gardiner explique dans une note spéciale la manière dont il a établi les équivalences : 1° Où aucun indice ne lui permettait de soupçonner la vocalisation réelle, il a accepté l'usage courant dans l'école et lu *Shouroy*, *Houy*, *Kasa*. 2° Presque partout, il a conservé toutes les consonnes exprimées dans l'écriture hiéroglyphique, sauf dans certains cas où, pour *w* par exemple, il a écrit *u*, ainsi dans *User*. 3° Lorsque, soit des règles grammaticales, soit des mots qui ont survécu en copte lui ont suggéré des vocalisations ou des divisions de syllabes particulières, il a suivi leurs suggestions, prononçant *Pesiûr* le nom que les Égyptologues transcrivent d'ordinaire *Paṣer*. Il a préféré ne pas utiliser les tablettes cunéiformes d'El-Amarna, en premier lieu à cause du peu de transcriptions certaines qu'elles fournissent, ensuite parce que les noms ainsi rendus seraient difficiles à reconnaître sous leur forme hiéroglyphique. Ainsi au tombeau n° 14 celui du propriétaire s'écrit en Assyrien Amanappa, qui équivaut à une prononciation égyptienne Amanapé, Gardiner préfère l'orthographier Amenemopet, parce que 1° il contient la préposition *m* qui s'est assimilée à *n* final d'*Aman* et s'est fondue en lui ; 2° parce qu'il rétablit dans l'orthographe le *t* du féminin *-ôpet* tombé dans *-apé*, *-appa* ; 3° les vocalisations *e* de la prononciation *Amen* et *ô* de *ôpet* sont justifiées par les transcriptions grecques qui nous montrent l'*â-ou* du nom divin réduit à *e* en composition, et l'*a* antique de *apet* devenant *ô-o* dans le copte *Phaôphi-Paôpi*. Je me demande pourquoi Gardiner ne s'est pas référé plus tôt à la transcription grecque du nom qui est *Aménôphis-Aménôpis*. Mais laissant

ce point de côté, il me semble qu'il y aurait beaucoup à dire sur le détail. Ainsi la forme *Amanapé* vient-elle vraiment de *Amenemopet ?* Les noms théophores de son type offrent souvent deux variantes dont l'une a la préposition *Har-m-akhit*, Horus *dans* l'horizon. *Amen-em-haît*, Amon est *en* avant, *Amen-em-âpét*, Amon est dans la chapelle, tandis que l'autre l'ignore et emploie son second élément comme nom d'état, *Har-akhoûnti*, l'Horus horizontal, *Amen-haîti* l'Amon d'avant, *Amen-opîti* l'Amon de la chapelle, et l'étude des généalogies nous prouve qu'elles pouvaient s'appliquer indifféremment à un même personnage : dans ces conditions les opérations qui ont produit la prononciation Amanapé-Aménôpi ne sont plus celles que Gardiner indique, mais l'*i* final d'*apiti* peut être tombé et le *-t* du féminin, sur lequel avait été bâti le nom d'état, se trouvant à nu être amui selon la règle. J'ajoute que ce sont là des questions d'intérêt secondaire dans l'espèce : de quelque manière que Gardiner transcrive ou interprète sa transcription comme il lui juxtapose la forme hiéroghyptique, il nous est toujours facile de retrouver le nom des personnages dont il catalogue l'hyrogée.

G. Maspero.

Ancient Egypt, editor Prof. Flinders Petrie F. R. S. ; F. B. A., Londres et New-York, Macmillan, 1914. Part I, in-8°, 48 p. 30 vign. et 3 pl. dont une en couleurs.

L'Angleterre, qui l'an dernier n'avait pas un seul journal d'Égyptologie, en possède deux maintenant, celui que publie l'*Egypt Exploration Fund* et dont j'ai dernièrement annoncé le premier numéro, celui-ci dont Petrie est l'éditeur. On ne saurait dire qu'ils se font concurrence l'un à l'autre. Le premier semble s'adresser surtout aux savants, le second veut atteindre « les cinq mille lecteurs d'histoire égyptienne » qui se trouvent dans les pays de langue anglaise. Cela ne veut pas dire que les sujets les plus égyptologiques n'y seront pas traités avec la même rigueur que dans l'autre, mais beaucoup des articles seront moins lourdement chargés d'hiéroglyphes que ne le sont ceux de la *Zeitschrift* ou du *Recueil*. Il servira à proprement parler de Bulletin à l'*École Anglaise de l'Archéologie en Egypte*, et comme tel, il présentera à ses lecteurs, avec des articles de fond, des comptes-rendus rapides des fouilles de cette école et des étrangères, l'indication et le sommaire des articles contenus dans les autres journaux, de courtes analyses des livres récemment parus et un potpourri final de nouvelles du jour.

Ce premier fascicule donne une idée assez juste de ce que cet *Ancient Egypt* sera. Il débute par une note de deux pages où Engelbach, un des aides de Petrie, raconte comment il découvrit de beaux bijoux en or, incrusté de pierres et de pâtes de verre à Rikkah, au Nord de Méidoum, dans un cimetière de la XIIe dynastie; il les

décrit rapidement en se référant à la belle planche en couleurs qui sert de frontispice au numéro. Le second article, qui est de Newberry, touche un sujet que l'auteur a étudié avec amour depuis quelques années, les *Étendards des nomes Égyptiens et leur intérêt pour l'histoire*. C'est je le crains, s'avancer beaucoup que déclarer des rois de la 1re dynastie thinite qu'ils ont tous des noms d'Horus parce qu'ils avaient été à l'origine les chefs héréditaires de la principauté du Faucon en Haute-Égypte ; la présence de l'animal consacré à Set au lieu du Faucon dans le nom de certains d'entre eux prouverait que les princes de la principauté de Set auraient pris le dessus sur ceux de la principauté d'Horus. Je ne pousserai pas plus loin l'indication de l'idée maîtresse autour de laquelle Newberry a bâti sa théorie. Bien qu'elles me paraissent exagérées sur plusieurs points, il y en a d'autres ou elles me semblent mériter un examen attentif : je suis heureux d'ailleurs de lui voir défendre un système que j'ai proposé il y a vingt ans passés et d'après lequel certains nomes du Delta dont le nom contient l'élément commun, il dit d'un Taureau, je disais d'une Vache, auraient formé un même État dans les temps préhistoriques. Viennent à la suite deux courtes notices l'une de Mlle Lina Eckenstein sur *le Culte de la Lune au Sinaï*, l'autre de Bissing sur *trois Stèles de Graz*, puis le texte d'une Conférence de Petrie sur *les croyances des Égyptiens en une vie future*. Il serait difficile d'en retracer ici le plan et les divisions, mais la conclusion permettra d'en juger la tendance générale. Petrie, après avoir exposé largement la manière dont il entend le développement du dogme osiriaque, en croit reconnaître l'apogée dans les écrits hermétiques dont, contrairement à l'opinion générale, il place la rédaction de 500 à 200 avant l'ère chrétienne. Cela l'amène a établir en principe que « les Égyptiens « avaient atteint, par un mélange de leurs doctrines avec celles des « philosophies de l'Est, une position analogue à celle des temps chré- « tiens ; à vrai dire même, les conceptions religieuses de l'École « d'Alexandrie formèrent le sol dans lequel le Christianisme fut semé. « Nous pouvons résumer l'idée préchrétienne de l'homme en disant « qu'il est une âme animale, dans laquelle la raison divine fut implan- « tée comme une caractéristique humaine. Cette âme pouvait encore « s'égarer, si bien qu'une influence divine spéciale, symbolisée par « un rayon de lumière ou par une immersion dans les Fonts de l'es- « prit, en d'autres termes une renaissance, était nécessaire pour la « sauver de la mauvaise influence fâcheuse des démons. Les méchants « souffraient dans l'au-delà des tourments qui probablement ame- « naient leur destruction ; les bons menaient une existence de repos « béni. Tout cela ne marque pas un progrès considérable sur les con- « ceptions auxquelles les Égyptiens étaient parvenus trois ou quatre « mille ans auparavant. C'est le vieux cadre égyptien, complété par « des détails empruntés à des sources indiennes ou à d'autres sources.

« Que nous considérions les temps anciens ou les plus récents nous « voyons combien les croyances égyptiennes étaient plus modernes « que celles des Hébreux sur une vie future. Dans nos idées chré- « tiennes nous sommes les héritiers de l'Égypte plutôt que du Ju- « daïsme. » M. Petrie a joint à cet article de fond des notes dont l'une sur *le Mystérieux Zêt*, est indépendante, et dont les autres forment série sous le titre commun *A prendre en considération*. La première tend à supprimer un roi Zêt, que l'Africain intercale à la fin de la XXIIIe Dynastie dans sa version des listes de Manéthon. Ce Zêt ne serait pas un homme mais un verbe grec écrit en abrégé. Il paraîtrait qu'à la fin de la XXIIIe Dynastie, l'Égypte étant divisée entre une douzaine de roitelets dont aucun n'atteignit à la suprématie sur les autres, trente années s'écoulèrent pendant lesquelles Manéthon ne put déterminer lequel d'entre eux avait le droit d'être considéré comme ayant été le souverain du pays entier. « Aussi l'honnête « *Ami de Thot* (Manéthon) écrivit en cet endroit Ζητεῖται. » Une ques- « tion (reste à élucider) au sujet de trente et un ans » ou « Point d'in- « terrogation », ou peut-être un autre dérivé quelconque de Ζητέω « j'enquête » Ζητ. était dans les manuscrits une abréviation naturelle « de ce mode d'interrogation ; d'où la donnée mystérieuse des listes. « Elle prouve que nous devons assigner à ces trente et un ans leur « place dans l'histoire bien que nous ne puissions les attribuer à « aucun roi ».

Je n'insiste pas sur les comptes rendus de livres ou sur les résumés des articles parus dans le volume du *Recueil* pour 1913 : ils sont faits exactement et clairement. L'ensemble du fascicule prête certainement à la critique en plus d'un endroit, mais il soulève des questions intéressantes et il fournira matière à discussion, ce qui est, après tout, le grand point pour les journaux de ce genre. Si j'ajoute que celui-ci coûte 8 fr. 75 c. pour l'année entière, on conviendra qu'il atteint complètement le but que l'éditeur se proposait, une large circulation parmi les nombreuses personnes qui, sans être égyptologues par métier, suivent avec plaisir les progrès de l'égyptologie.

G. MASPERO.

J. LIEBLEIN, **Recherches sur l'histoire et la civilisation de l'Ancienne Égypte,** 3me fasc., Leipzig, Hinrichs'sche Buchhandlung, 1914, in-8°, p. 385-476.

L'ouvrage de Lieblein, dont j'avais analysé ici les premiers fascicules, a été interrompue brusquement par la mort : le présent volume contient les derniers fragments qu'il en ait écrits. Son fils a pris à cœur de les publier, « tant à cause de sa valeur possible, que parce « qu'il sait agir conformément au désir du décédé. Il appelait lui- « même ces *Recherches* son *Testament scientifique*, et je ne crois pas « me tromper en pensant qu'il avait en vue d'y faire une sorte de

« résumé de ses recherches égyptiennes ». Et, en effet, ce n'est pas aux Égyptologues seuls que L. s'adresse ici, mais à toutes les personnes qui s'intéressent aux études classiques. Il désire leur prouver que « cette riche et puissante civilisation qui se manifestait en Égypte, « en Chaldée et en Assyrie » passa « dans l'ancienne Grèce et « dans l'Europe, la Grèce étant le berceau de la civilisation euro- « péenne ». Aussi commence-t-il par exposer qu'à ses yeux l'écriture, alphabétique, véhicule principal des idées orientales, est originaire des bords du Nil. Sans doute les Égyptiens eux-mêmes ne la dégagèrent pas du système compliqué qu'ils avaient inventé au début de l'histoire : leur esprit conservateur les arrêta sur le bord de la découverte, et ils laissèrent aux Phéniciens l'honneur de choisir, dans la masse hiéroglyphique, vingt-cinq des signes auxquels ils avaient attribué une valeur alphabétique, et d'en constituer un alphabet réel prototype des alphabets européens. Le point établi, il s'attache aux relations entre l'Égypte, l'Asie Orientale et les contrées limitrophes de l'Europe. La conquête mit pendant quatre siècles environ la Phénicie et la Syrie sous l'influence de la puissance politique et de la civilisation Égyptienne, tandis que le commerce, la piraterie et l'invasion amenaient les Européens sur les côtes du Delta. « Il y avait « donc... trois voies par lesquelles les Grecs pouvaient cueillir les « fruits de la civilisation nilotique : — directement, lorsqu'ils visi- « taient en personne l'Égypte dans une intention de guerre, de com- « merce ou par accident ; — indirectement avec l'aide des Phéniciens « qui avaient des colonies et faisaient le commerce en Égypte d'où, « au fur et à mesure, ils pouvaient aller immédiatement en Grèce et y « apporter les marchandises, et en même temps les pensées et les « découvertes égyptiennes ; — enfin par l'intermédiaire de la Syrie « qui, sans doute, avait reçu quelques éléments de culture de la Chal- « dée, mais surtout et les plus importants de l'Égypte avec laquelle, « comme voisin la plus proche, elle avait eu les rapports les plus « intimes ». On voit réunis dans la troisième étude les faits qui peuvent servir à montrer que vraiment l'héritage de la civilisation égyptienne descendit aux Grecs en premier lieu dans les arts, architecture, sculpture, peinture, puis pour tout ce qui concerne la vie courante, industrie, métiers, labourage, pâturage. Ici nous n'avons plus qu'une rédaction de premier jet où les documents et les idées ne sont pas toujours classés dans leur ordre logique : la mort a surpris l'ouvrier en plein travail et ne lui a pas permis de pousser son œuvre plus loin que l'ébauche.

Un des élèves de Lieblein, M. W. Schsncke, a joint en épilogue une courte notice sur la vie et les travaux de son maître. Il a indiqué discrètement comment celui-ci, fils d'ouvrier et réduit, dès l'âge de onze ans, à gagner sa vie comme ouvrier d'abord, puis comme sous-chef dans une scierie, s'instruisit seul, apprit dans ses courts moments

de loisir les langues classiques, l'allemand, le français, tant qu'enfin, entrant à l'école régulière dans sa vingt-cinquième année, il obtint le baccalauréat deux ans plus tard. J'ai eu l'honneur de le connaître pendant quarante ans, par correspondance, puis en personne, sans que jamais rien troublât nos rapports : quelque différence qu'il pût y avoir entre ses opinions et celles de ses collègues sur certains points de doctrine, sa courtoisie et sa patience inépuisables empêchèrent toujours la discussion scientifique de dégénérer avec lui en polémique personnelle. Aussi n'a-t-il compté que des amis parmi nous, et sa mort a-t-elle été un deuil pour tous.

G. Maspero.

Hieroglyphic Texts from Egyptian Stelae, etc. in the British Museum, — Part iv, 1913, 14 p. et 50 pl. — Part v, 1914, 15 p. et 50 pl. — petit in-fol. Londres, British Museum et chez Longmans, Quaritch, Asher et Humphrey Milford.

La publication a marché vite, deux volumes de cinquante planches chacun en un an, le tout copié et dessiné sous la direction de Budge, par Lambert et Hall. Ce sont donc près de trois cents monuments qui ont été donnés libéralement aux Égyptologues depuis le commencement, et pourtant telle est la richesse du British Museum qu'il se passera des années encore avant que le gros de la collection soit épuisé. Les deux volumes offrent le même aspect et les mêmes qualités que les précédents, dessin rapide n'ayant aucune prétention à l'élégance, et, sauf le cas d'une reproduction phototypique ne nous permettant pas d'apprécier la valeur artistique des pièces, mais des copies claires, soignées qui fournissent des matériaux excellents à l'historien ou au philologue, et des notices brèves, où l'on rencontre les renseignements nécessaires et une bibliographie abondante.

Il y a peu de documents vraiment historiques dans ce qui nous est livré aujourd'hui. En revanche on y rencontre quelques dates de la XIIe Dynastie et les noms de plusieurs des souverains obscurs qui régnèrent entre la XIIe et la XVIIe. Ce ne sont le plus souvent, il est vrai, que des fragments sans importance. Par exemple une moitié de stèle nous a conservé l'indication de la première année d'un Sakhimouahkhâriya Râhatpou de la XIIIe Dynastie ou de la XIVe (IV, pl. 24) — à moins qu'on ne préfère le ranger dans la XVIIe, — mais, comme nous voyons seulement le Pharaon qui apporte du parfum à l'Osiris d'Abydos et deux scribes derrière lui, nous ne sommes pas beaucoup plus avancés qu'auparavant sur la place qu'il convient de lui attribuer dans la série. Il y a aussi un certain Sakhimkhoutaouiriya Penthen (IV, pl. 26), un certain Sakhâniriya Doudoumasou (pl. 18), un certain Sanboumaîou (V, pl. 18), dont nous voudrions connaître enfin les attaches, mais les morceaux de pierre où il est question d'eux nous révèlent leurs noms sans plus. Si donc nous désirons

obtenir quelques lumières sur ces siècles troublants, il nous faut les demander aux courtes biographies que les simples particuliers se sont plus quelquefois à graver sur la pierre. C'est ainsi qu'en l'an VIII, au troisième mois de Shomou, le nommé Amanî reçut de Sanouasrît III l'ordre d'exécuter des travaux sur le territoire d'Éléphantine (IV, pl. 10). Il ajoute que cela lui arriva lorsque le souverain passa pour aller à la guerre contre l'Éthiopie ; il s'agit donc de la campagne à la suite de laquelle la frontière méridionale de l'Égypte propre fut fixée par décret aux environs de Semnèh. Encore n'est-ce là qu'une exception. Lorsque les inscriptions sont longues, elles ne contiennent que l'une ou l'autre des formules de prières rituelles, proscynèmes à Osiris ou à tel autre dieu ; lorsqu'elles ne sont pas développées, on y rencontre des séries de noms propres, noms des parents ou des amis du dédicataire avec leur filiation, leurs titres s'ils en avaient, ou, si non, l'indication de leur métier. Les Égyptologues ne prêtent pas assez leur attention à ce genre de documents. Ils se laissent rebuter par l'écriture, par la gravure barbare, par l'absence de texte suivi : ces énumérations sans fin leur paraissent d'autant plus fastidieuses que la plupart des termes qui servent à désigner les emplois ou les professions leur sont peu familiers, et ils ne les parcourent que d'un œil distrait. Assurément, si nous n'en possédions qu'une dizaine, il leur serait imprudent d'en entreprendre l'explication, mais Abydos nous en a rendu à elle seule des milliers dont quantité sont publiées, et l'étude, qui serait demeurée sans résultat si elle avait porté sur un petit nombre, devient rémunérative lorsqu'elle s'étend à la masse. Voici, par exemple, une plaque de pierre (V, pl. 13, nº 323) qui débute par un très court proscynème à Ouapouaitou, et dont le corps entier est rempli par une liste de personnages. Écartant les femmes, qui sont sans profession, la plupart des hommes appartiennent à la classe des *ganouatiou*, des dessinateurs et des sculpteurs, mais dans des degrés différents, *ganouatiou* simples, chefs de *ganouatiou* ou chefs d'atelier, enfin chefs de rue *Mir ouârit* des *ganouatiou* : comme dans l'Égypte moderne, dans l'ancienne les gens d'une même guilde se groupaient dans un même quartier de la ville, dont les rues et les impasses étaient placées sous la juridiction de l'un d'eux. Pour peu qu'on reprenne sur d'autres stèles le travail que j'ai fait sur celle-ci, on déterminera l'un après l'autre tous les corps de métier, et l'on reconstituera les éléments dont se composait la population d'une ville telle qu'Abydos. Je ne dis pas que cela ira sans erreurs, surtout pendant les premiers temps, mais les erreurs se corrigeront peu à peu et la certitude s'établira sur ce point, comme elle s'est établie sur beaucoup d'autres,

Et la religion ne sera pas sans en tirer profit, surtout la religion populaire. On n'en n'est plus à croire que Khontamentît et Osiris étaient la même divinité, depuis qu'il y a vingt ans passés, j'ai montré

que le premier était originaire d'Abydos tandis que le second avait pour domaine Mendès et Busiris de la Basse-Égypte : il n'en est pas moins utile de constater comme Hall le fait ici que sur la stèle d'Antef-aqîrou (V, pl. 1) la distinction est marquée soigneusement entre les deux. Une petite pierre des premiers temps de la XVIIIe dynastie (V, pl. 44) porte deux tableaux superposés et une inscription de deux lignes. Dans le cintre, sous le disque ailé, la barque d'Osiris vogue montée par le dieu lui-même, par Isis ainsi que par Horus, et un roi debout offre la libation à la triade, ce que l'inscription définit *Nsouit-daît-hatpou Osiri* « Proscynème à Osiris pour qu'il donne le repas « funéraire en pains, liqueurs, bœufs, volailles, eau fraiche, vin, lait, « de respirer le vent frais du Nord, de recevoir les gâteaux qui « sortent devant (lui), au double » d'un individu dont le nom n'est pas lisible. N'avons-nous pas ici une leçon de choses, du genre de celle que nous avons prise sur la stèle de Leyde dont j'ai parlé naguère ici à propos de l'ouvrage de M. Bœser? Le roi — *nsouît* — du tableau donne — *daî* — l'offrande — *hatpou* — à Osiris, ainsi que l'affirme la formule *Nsouit-daî-hatpou*. Les six petites stèles qui couvrent les planches 41, 42 et 43 du tome V, apportent leur contribution à l'étude des cultes d'animaux. Les deux premières (V, pl. 41, nos 470, 41518) proviennent du temple de Déîr-el-Baharî, et sont des ex-votos à l'Hathor locale en sa forme de vache sortant de la montagne thébaine. Elle est la copie exacte de la célèbre vache que notre musée doit à Naville ; elle abrite sous sa tête la figure du roi debout et sous son ventre celle du roi agenouillé qui lui tette le pis (no 470). Au numéro 41518, elle sort d'un marais et probablement était-elle accompagnée des deux images royales, mais celles-ci ont disparu : en revanche, la dame Tahoumâi, lui verse la libation et brule l'encens devant elle.

Le numéro 469 de la planche 42 est consacré au bouc sacré, « âmes (*sic*) des dieux » par un des *Domestiques de la nécropole* et par son frère, tandis qu'un chef de manœuvres, suivi de ses trois fils, adresse sa prière à un long serpent dressé devant lui, peut-être la déesse thébaine des Morts, Maritsakro. Les deux stèles de la planche 43 accusent une autre tendance des religions populaires, celle qui les entraîne à exprimer matériellement par des images tangibles les attributs moraux de la divinité. Un moyen d'obliger celle-ci à entendre, et par suite à exaucer la prière, est de graver sur le monument qui la consacre une paire de grandes oreilles humaines. Au plat de la stèle no 498, un certain Api témoigne ainsi de sa foi dans Amonrâ mari de sa mère et roi des dieux : il est agenouillé, les bras levés dans l'attitude de l'oraison, et les deux vastes oreilles, barbouillées de rouge, s'ouvrent au-dessus de lui. Au no 467, deux paires d'yeux se joignent à la paire d'oreilles, et la formule explique la raison de leur présence : « Adoration à Harouêri, proscynème au

dieu *qui écoute la supplication*, pour qu'il me *donne mes yeux* afin de voir mon chemin sur lequel je dois marcher ». Le scribe Nabouriya s'adressant de la sorte à son Harouêri à tête de faucon, grave derrière lui des oreilles pour le contraindre à entendre, et quatre yeux ceux du dieu et les siens, propres, afin qu'Harouêri, voyant distinctement la route à suivre, soit obligé d'accorder aux yeux de son fidèle un pouvoir égal de vision.

Faut-il relever çà et là dans le texte quelques oublis et quelques inexactitudes? Après avoir reproduit la planche 25 de la quatrième livraison, le dessin sommaire de la stèle dédiée au dieu Ouapouaîtou par un roi, inconnu d'autre part, qui s'appelle Ouapouaîtoumésaouf, Hall se borne à indiquer dans le texte qu'elle se trouvait originairement dans la collection Harris et qu'elle se classe dans la XIIIe dynastie : il aurait dû ajouter qu'elle a été publiée par Prisse d'Avennes, en 1845, dans la *Revue Archéologique* (t. II, p. 11). Certains titres sont traduits sans discussion de la manière traditionnelle, qui n'est pas toujours la meilleure. Ainsi l'homme d'Etat Sanmaout, qui joua un rôle prépondérant auprès de la reine Hatchapsouitou, reste pour Hall « le grand ministre et architecte » parce qu'il s'intitule *Mir katoui nabout niti nsouit* (IV, p. 9 et pl. 31). Mais le *Surintendant de tous les travaux du roi*, n'est pas forcément un architecte, non plus qu'en France au XVIIe siècle un *Surintendant des bâtiments*. Sanmaouît était un *Surintendant des travaux publics* en général, ce qui était un poste administratif et n'impliquait pas nécessairement l'exercice du métier d'architecte : il a fait bâtir le temple de Déîr-el-Baharî sans en dresser lui-même les plans et sans en diriger techniquement l'exécution. Je crois remarquer d'autre part que les auteurs désignent partout certains Pharaons de la XIIe dynastie par la forme exacte de leur nom, Sénousert, qui se vocalisait probablement Senouasrit et à l'époque grecque Sénousri et Sénosri. Si vraiment ils n'admettent pas l'équivalence de l'un de ces souverains avec le Sésôstris des écrivains classiques, je ne puis que les en féliciter. M. Sethe, qui l'a défendue après plusieurs autres, a tenté de la démontrer dans un de ces mémoires d'une ingéniosité décevante qu'il a consacrés à la propagation de certaines thèses historiques. On n'a pas oublié l'étude dans laquelle il avait si bien embrouillé la succession des trois premiers Thoutmôsis et de la reine Hatshapsouîtou, que, toute la chronologie de l'époque s'en étant trouvée bouleversée, il a dévoyé pendant une quinzaine d'années beaucoup d'historiens. Son mémoire sur Sésostris produit actuellement des effets analogues, et l'on parle partout de Sésostris Ier, de Sésostris II et de Sésostris III, sur son autorité. J'ai examiné ses raisons en leur temps, dans un long article du *Journal des Savants*, auquel je renvoie pour le détail de la critique. Pour le gros, je me borne à rappeler que le Sésostris unique des listes grecques, dont on ne sait dire s'il est le Sanouasrît II ou le Sanouas-

III des monuments, est une conjecture de Manéthon qui, voulant attribuer à l'une de ses dynasties le Sésostris d'Hérodote, le crut reconnaître dans un Sanouasrit, dont le nom sonnait Sénosri, Sénostri, selon la prononciation du temps. Les Grecs ne redoutaient pas l'à-peu-près en matière linguistique ; tout considéré, il me semble que Rougé eut raison de dériver Sésostris du sobriquet Sésou, Sésousou, Sésousrîya de Ramsès : dans Hérodote, le nom seul est authentique, le récit est un conte populaire que les drogmans débitaient aux étrangers en présence de l'un des groupes de statues qui décoraient l'un des pylones du temple de Phtah à Memphis.

G. Maspero.

Die psychiatrische Beurteilung Jesu. Darstellung und Kritik, von A. Schweitzer. Tübingen, Mohr, 1913 ; in-8°, 46 pages.

L'auteur de cette brochure est à la fois exégète critique et médecin ; il a donc tout droit de dire son mot dans la question qu'il traite. Il commence par rappeler à certains psychiâtres que la critique des textes, pour le cas dont il s'agit, doit précéder le diagnostic de l'aliéniste ; que les superbes propos du Verbe incarné, dans le quatrième Évangile, ne sont pas à prendre pour des discours que Jésus aurait réellement prononcés ; et qu'il faut négliger aussi les récits fabuleux de la naissance et de l'enfance du Christ dans Matthieu et dans Luc. Quant à ce qui a consistance d'histoire, — et qui est, somme toute, insuffisant pour qu'on se puisse former un jugement complet et sûr touchant la mentalité du Christ, — on doit se rappeler que les idées du règne de Dieu, de son prochain avènement, du Messie et de sa gloire, étaient dans la croyance commune et que l'adoption de ces idées par Jésus ne prouve pas qu'il ait été un insensé. La façon dont il s'est comporté depuis le commencement de son ministère jusqu'à la fin ne fournit aucun indice de détraquement mental auquel on puisse attribuer une dénomination précise en pathologie.

A la vérité, M. S. s'est rendu la tâche plus difficile par ce qu'il retient de la tradition évangélique. Son Christ aurait parlé en paraboles pour dérober le salut aux réprouvés ; il aurait fini par croire que sa mort serait le salut des prédestinés ; il serait venu à Jérusalem tout exprès pour y mourir, parce que c'était écrit et afin de faire venir incontinent le règne de Dieu. Ce Christ-là serait plus qu'enthousiaste ; il serait possédé d'une idée fixe, étrange, eu égard même à son milieu. Mais il pourrait bien n'avoir pas plus de réalité que celui du quatrième Évangile et se dérober ainsi aux mains redoutables des psychiâtres.

Alfred Loisy.

The primitive text of the Gospels and Acts by A. C. Clark. Oxford, Clarendon Press, 1914; in-8°, VIII-122 pages.

Nouveau venu dans la critique textuelle du Nouveau Testament, M. Clark n'hésite pas cependant à réformer tout le travail de ses devanciers, et il entame vigoureusement dans son petit livre le procès de l'édition Hort-Westcott. Il conteste le principe *brevis lectio potior*, parce que la leçon plus courte peut résulter d'une omission; puis, comme si toutes les leçons plus courtes étaient réellement dans ce cas et qu'une leçon plus longue ne pût pas aussi bien provenir d'une addition ou d'une interpolation, il en arrive à défendre en bloc le texte dit occidental contre les témoins du texte prétendu neutre de de Hort, et à déclarer sans ambages que ce texte est l'œuvre d'un Hort du IIIe siècle, qui a systématiquement admis dans sa recension toutes les omissions accidentelles qui se trouvaient dans les manuscrits à sa disposition; d'où il suit que le texte dit neutre n'est qu'un texte mutilé; que la finale de Marc et la péricope de l'adultère dans le quatrième Évangile, sans compter mille et un morceaux de moindre importance, sont parfaitement authentiques; et que même les deux finales de Marc le sont toutes les deux : il n'y a qu'à mettre la plus courte avant la plus longue pour avoir le texte primitif. Un système aussi absolu, et qui mène à des résultats condamnés par l'évidence, n'est pas à discuter. Il ne suffit pas pour authentiquer une interpolation que le texte en soit divisible par lignes de dix ou onze lettres. Sans doute y a-t-il quelque parti à tirer des remarques de M. C. sur la facilité des omissions. Mais l'arithmétique n'est pas tout en cette matière là.

Alfred Loisy.

Die Briefe des Apostels Paulus an Timotheus I, II, an Titus, erklärt von M. Dibelius, *Handbuch zum Neuen Testament*, V. Tübingen, Mohr, 1913; gr. in-8°, 104 pages.

Ce commentaire des Épitres pastorales est digne des précédents travaux que son auteur a publiés dans la même collection. Œuvre très érudite, avec abondance de rapprochements tirés de la littérature religieuse et de la littérature profane. La question d'authenticité est discutée avec beaucoup de modération et de prudence, M. Dibelins considérant les trois Épitres comme apocryphes, mais faisant valoir impartialement les arguments pour et contre l'authenticité, et fournissant même dans le détail de son commentaire les explications qui conviennent à l'une ou à l'autre hypothèse. Ce n'est point sa faute si le caractère artificiel de ces petits traités de discipline ecclésiastique en forme de lettres apparaît avec assez d'évidence, tandis que l'hypothèse de l'authenticité se heurte de toutes parts à des difficultés que ne résolvent ni ne compensent la mention de quelques disciples ou

adversaires de Paul et les indications concernant les sentiments, la situation et les gestes de l'Apôtre. Noms et traits personnels peuvent très bien appartenir à la mise en scène, soit qu'ils aient été empruntés à des souvenirs plus ou moins sûrs, ou qu'ils aient été pris ou déduits des Epîtres de Paul et des Actes, ou qu'ils soient purement fictifs. Le mérite de M. D. n'est pas seulement d'avoir exposé par le menu toutes les raisons qui font suspecter l'authenticité des Épîtres pastorales, mais d'avoir rendu compte, au moins par des conjectures plausibles, de leur composition, dans l'hypothèse, beaucoup plus vraisemblable, de leur inauthenticité.

Alfred Loisy.

Der Kampf des Paulus um Galatien. Eine Untersuchung von C. H. Watkins. Tübingen, Mohr, 1913; gr. in-8, viii-121 pages.

Cette étude est avant tout un excellent commentaire historique de l'Épître aux Galates. Peut-être n'a-t-on jamais analysé avec autant de souplesse et d'intelligente pénétration la pensée tumultueuse de saint Paul et les objections ou les critiques auxquelles il répond sans les développer ni même ordinairement les exposer. Très juste aussi est l'appréciation générale de ce document, qui contient tout autre chose que des renseignements exacts, préparés par l'Apôtre à ses historiens, et qui est plutôt une interprétation des faits saillants de son existence, depuis le temps de sa conversion jusqu'à celui de la présente controverse avec les judaïsants, interprétation que domine un intérêt polémique, et qu'il ne serait pas prudent d'accepter sans autre examen. Paul ne dit que ce qu'il veut, ce qui convient à l'intérêt de sa cause, et il le dit comme il convient à cet intérêt. Assurément Paul doit plus aux anciens apôtres et fidèles qu'il ne lui plaît de nous l'avouer, et ses rapports avec les premiers disciples du Christ ont été d'abord un peu plus nuancés d'égards et de respect que les propos qu'il tient à leur sujet dans son Épitre. Mais il est plus difficile de suivre M. W. quand, pour sauver l'historicité des Actes, il s'autorise de ce qu'il y a d'un peu artificiel dans la perspective de l'Épître. S'il avait appliqué aux Actes une critique aussi sévère que celle dont il use justement envers l'Épître, il n'aurait presque rien gardé de ce qui concerne la fameuse assemblée de Jérusalem dans le ch. xv des Actes. Il regarde comme une surcharge *Act.* xxi, 25; mais cette addition rédactionnelle pourrait bien être de la même main pieuse qui a éteint la relation historique du conflit de Paul avec les judaïsants sous la prose correcte et incolore des discours de Pierre et de Jacques, et du prétendu décret apostolique.

Alfred Loisy.

Literarkritische Untersuchungen zur orientalisch-apokryphen Evangelienliteratur, von F. Haase. Leipzig, Hinrichs, 1913; in-8, iv-92 pages.

Les documents orientaux qui, dans ces dernières années, ont été

mis au jour, n'ont guère été utilisés jusqu'à présent par les historiens du christianisme, faute d'un examen critique permettant de voir le parti qu'on en peut tirer. M. Haase se propose d'étudier toutes ces sources, hagiographiques, patrologiques, liturgiques, canoniques, et il commence par les Évangiles ou fragments d'Évangiles apocryphes : fragments coptes, publiés par Jacoby et Spiegelberg, d'un Évangile (si toutefois c'est un Évangile) qu'on a supposé être celui des Égyptiens ou celui des Ébionites; l'Évangile copte de Gamaliel, apparenté aux Actes de Pilate; l'Évangile copte de Barthélemy; etc., etc. M. H. s'efforce de déterminer l'origine et la date de ces écrits, et, s'il y a lieu, le rapport de leurs différentes recensions. Il va sans dire que pas un d'eux n'apporte la moindre contribution à l'histoire évangélique; leur mérite littéraire est généralement nul; ils fourniront quelques pages, des pages plutôt médiocres, peu profondes, peu brillantes, à l'histoire des croyances et surtout à celle de la mythologie chrétienne. Tant s'en faut, d'ailleurs, qu'ils soient dépourvus d'intérêt. Ainsi l'Évangile de Barthélemy montre Jésus, après son ascension, priant le Père de bénir les apôtres, et le Père posant la main sur la tête de Pierre pour le consacrer « archevêque du monde entier » : « Tu seras placé à la tête de mon royaume... Nul ne sera au-dessus de toi et de ton siège épiscopal, et quiconque ne sera pas en communion avec ton siège sera réprouvé. » Que l'apocryphe soit du IIIe ou du IVe siècle, il témoigne d'assez bons sentiments pour le siège de Pierre. Souhaitons donc que M. H. mène à bonne fin ses consciencieuses recherches ; si ingrates qu'elles puissent être à beaucoup d'égards, elles ne sont point sans fruit.

A. L.

Buddhistische und neutestamentliche Erzaehlungen, von G. Faber. Leipzig, Hinrichs, 1913; in-8, 70 pages.

A diverses reprises la question de l'influence du bouddhisme sur la tradition évangélique a été soulevée, et ceux qui ont affirmé cette influence n'ont pas réussi à en démontrer péremptoirement la réalité. D'autre part, quelques-uns, en ces derniers temps, n'ont pas craint de retourner l'hypothèse et de dénoncer une influence du christianisme sur la tradition bouddhique. Peut-être serait-il plus sage, pour le moment, de ne rien affirmer ni dans un sens ni dans l'autre ; et en toute hypothèse, l'influence, d'un côté ou de l'autre, ne paraît pas avoir été bien considérable. La partie la plus utile du travail de M. F. pourrait bien être un exposé des rapports qui ont existé dans l'antiquité entre l'Inde et le monde occidental. M. F. doit avoir raison de nier toute dépendance en ce qui regarde la conception miraculeuse de Bouddha et celle de Jésus, Siméon et Asita, etc. Le mythe de Pierre marchant sur les eaux de la mer et la légende du fidèle bouddhiste

qui marchait sur un fleuve en concentrant sa pensée en Bouddha offrent une analogie plus étroite ; mais on n'a pas besoin du récit bouddhique pour expliquer le récit évangélique. Quant à l'idée chrétienne de la fin du monde par le feu, le bouddhisme ne semble pas nécessaire pour en rendre compte ; mais il paraît non moins risqué d'attribuer à une influence chrétienne, ne serait-ce qu'hypothétiquement, comme le fait M. F., la même idée dans la tradition bouddhique.

A. L.

Die geistige Kultur der Naturvölker, von K. T. Preuss. Leipzig, Teubner, 1914 ; in-12, 112 pages.

Religionen der schriftlosen Völker Afrikas, von C. Meinhof. Tübingen, Mohr, 1913 ; gr. in-8°, 44 pages.

Le petit livre de M. Preuss est une excellente analyse de la pensée, de la magie, des dieux, de la religion et de la vie sociale, de la science, de l'art des peuples dits « primitifs ». Car « primitif est une façon de parler ; on nous avertit dès l'abord que nous sommes beaucoup plus près de ces prétendus sauvages qu'eux-mêmes ne le sont de l'homme qu'on peut imaginer sortant de l'animalité.

La pensée des primitifs peut être dite « magique ». Ils n'ont pas de logique spéciale, essentiellement différente de la nôtre ; mais leurs représentations sont complexes ou collectives relativement aux nôtres, qui sont plus analytiques. Ils traiteront la terre comme une personne, chaque espèce animale ou végétale comme un seul être. Une partie remplacera aussi bien le tout, une plume vaudra l'oiseau, et les cheveux ou les ongles l'homme tout entier ; pour la même raison, l'ombre, l'image, le nom vaudront la personne. Cette mentalité permet les associations d'idées que réclame la magie ; le primitif voudra faire des nuages et de la pluie avec la fumée de sa pipe ou celle d'un tison ou bien avec du coton ; il identifiera le feu au soleil, etc. De ce fait l'explication animiste de la religion n'a pas tenu compte lorsqu'elle a voulu déduire de certaines expériences la croyance à l'âme ou aux esprits. C'est l'homme mort que le sauvage croit toujours vivant, quand il pense à lui, et non l'âme, l'idée d'âme étant plutôt un résultat et non le principe de la pensée magique. La magie en action s'est développée graduellement, et d'abord inconsciemment, le primitif n'ayant d'autre souci que de pourvoir à son besoin et ne s'apercevant pas de la disproportion des moyens à l'égard de la fin. La mimique des rites est comprise en opération réelle de la chose, et de même la figuration par le langage et par le chant. Jeûne et continence sont des moyens de fortifier le pouvoir magique en en prévenant la déperdition ; et les mutilations, si peu explicables pour nous, qui caractérisent certaines initiations, ablation de dent, circoncision, etc., ont eu l'intention de mieux adapter les organes à leur fonction naturelle.

Et la considération magique des choses est le commencement de leur considération religieuse, un acheminement vers la religion. La puissance des phénomènes naturels apparaît si grande qu'on renonce à la conduire et qu'on se flatte seulement de faire exécuter par elle ce qu'on avait voulu d'abord effectuer par l'acte magique. Ces actes subsistent, mais ils sont censés institués par la divinité en vue de l'effet à produire, et l'incantation devient prière, et les dieux commencent par dépendre des dons alimentaires qu'on leur fait et des objets mêmes que l'on met à leur disposition. D'ailleurs, en vertu de la mentalité magique, tous les grains, tous les épis, tous les champs de maïs, seront la divinité du maïs, et celle-ci pourra être divinité de la végétation et divinité de la terre; et l'on comprendra qu'un rite accompli sur un épi ou sur quelques épis compte pour toute une moisson. Selon M. P., — et aussi selon toute vraisemblance, — le culte des ancêtres comme personnages plus ou moins divins ne procède pas des rites funèbres mais du prestige qui peu à peu environne les ancêtres comme instituteurs des rites et coutumes de la tribu; ainsi le culte des morts peut s'associer à celui des dieux, et même, exceptionnellement, le dominer.

La question du totémisme pourrait bien n'avoir pas été tirée tout à fait au clair par M. P. Le totémisme résulterait de l'effort que fait un groupe, dans la conscience de son unité, pour se donner un droit d'existence en s'agrégeant à un groupe d'objets ou à un objet spécifique qui lui semble plus ancien que lui et doué d'une existence durable. Explication terriblement abstraite et qui n'a pas dû être tirée de la mentalité des non civilisés. Accordons que le totem n'a pas été choisi précisément à raison de ses propriétés magiques, et que, par conséquent, il n'est jamais, en tant que totem, une divinité. Accordons aussi que les mythes relatifs au totem sont des explications trouvées après coup, pour rendre compte d'un état de choses dont on ne percevait plus les origines, et que le primitif, en cette affaire, n'est pas l'idée d'un rapport de descendance à l'égard du totem, mais le sentiment d'une sorte d'identité avec lui. C'est, en effet, ce sentiment qui est primitif, et c'est ce sentiment qu'il paraît impossible d'expliquer par un choix plus ou moins arbitraire qu'aurait fait un groupe humain pour se donner consistance en lui-même. M. P. estime que les cérémonies totémiques des Australiens du centre ne pouvaient conduire à l'acceptation du totem. Mais ces rites représentent un développement spécial du totémisme; ils en sont, dans une certaine mesure, le produit, et leur origine même est dans un rapport étroit avec celle du totémisme. Rites et relation totémique se fondent sur des rapports réels qui se sont formés d'abord entre la vie des groupes humains, dominés par le souci de leur subsistance, — intérêt qui prime, et de beaucoup, le droit d'exister, — et les êtres dont ces groupes se voyaient environnés. La question de propriétés

magiques était ici secondaire, mais celle de l'alimentation ne l'était pas, non plus que celle de la pluie et du beau temps. Le sentiment de la relation totémique est né de ces rapports mêmes, et il peut être risqué de soutenir que les rites totémiques ne pouvaient conduire à ce sentiment, quand nous les voyons consister dans l'imitation du totem, c'est-à-dire, au point de vue du non civilisé, dans l'identification mystique du figurant avec le totem qu'il s'agit de multiplier ou de régler. N'est-il pas plutôt vraisemblable qu'un minimum de cette magie rituelle a existé originairement partout dans le totémisme et a contribué à le produire?

En fait de science les non civilisés ont surtout la connaissance des propriétés de certaines plantes et celles des habitudes de certains animaux. L'art est plus développé; on trouvera grand intérêt à ce que M. P. écrit du drame et de la danse, des chants, des mythes et des contes, des représentations figurées chez les non civilisés.

Dans les lectures d'histoire des religions (*Religionsgeschichtliches Lesebuch*) qui se publient sous la direction de M. Bertholet, M. Meinhof a rédigé le fascicule relatif aux peuples africains qui ignorent l'écriture. C'est un choix de contes et de mythes concernant les dieux et les héros, de formules d'incantation, de renseignements sur les devins et les ordalies, sur le culte des ancêtres et le culte des animaux, les sacrifices, les fêtes et les initiations, enfin de prières diverses. Le tout forme un ensemble passablement fragmentaire et incohérent. On peut y prendre une idée plus ou moins vague des cultes africains; mais le commun des lecteurs à qui s'adresse un tel genre de publication aurait peut-être besoin d'être un peu plus aidé.

Alfred Loisy.

C. C. Uhlenbeck. **Some general aspects of Blackfoot morphology.** A contribution to algonquian linguistics. Amsterdam (J. Müller), 1914, in-8°, 63 p. (*Verhandelingen* de l'Académie d'Amsterdam, Afd. *Letterkunde*, N. R., XIV, 5).

Après les études de détail et la publication de textes provenant de sa mission linguistique en Amérique (publications auxquelles il faut joindre celles de M. de Josselin de Jong), M. Uhlenbeck donne un exposé d'ensemble de la morphologie du dialecte algonquin étudié par lui, du Blackfoot. Comme celle de la plupart des langues de l'Amérique du Nord, la morphologie de ce dialecte est très compliquée, très riche de formes. Beaucoup des faits qu'on y rencontre trouvent d'ailleurs leurs analogues dans le développement des langues indo-européennes, et l'arménien moderne, par exemple, offre une conjugaison négative presque aussi compliquée et diverse que celle du Blackfoot; l'arménien ancien offre des accouplements de verbes, comme le Blackfoot, etc. L'exposé de M. Uhlenbeck est d'un grand intérêt

pour le linguiste parce que les faits y sont présentés avec leur caractère propre et au point de vue même de la langue étudiée.

A. MEILLET.

R. CAGNAT et M. BESNIER. **L'Année épigraphique**, *revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine*, années 1910, 1911, 1912, 1913. Paris, Ernest Leroux, 1911-1914, 75, 71, 105, 75 pp. gr. in-8°.

M. BESNIER et R. LANTIER. **Tables générales de l'Année épigraphique**, 2e série, 1901-1910. Paris, Ernest Leroux, 1912, 96 pp. gr. in-8°.

L'*Année épigraphique*, fondée par M. Cagnat en 1888 et dirigée présentement par lui et M. Besnier, est à mon sentiment, fondé sur une expérience prolongée, celle des publications périodiques existantes dans laquelle il est le plus facile de trouver et d'après laquelle il est le plus pratique de citer les inscriptions qui n'ont pu encore prendre place dans les recueils d'érudition. J'ai déjà dit plus d'une fois ailleurs comme ici (*Revue critique*, 1909, 2, pp. 86-88; 1910, 2, pp. 486-487), quels en sont, à mon avis, la valeur et l'utilité. Je viens les rappeler à propos de la 2e série de la table analytique générale (1901-1910) publiée en 1912 et des quatre années 1910-1913 publiées en 1911-1914 dont je m'excuse de n'avoir pas rendu compte plus tôt.

Au reste le retard aura l'avantage de me permettre de souligner une utilité de l'*Année épigraphique* qui ne peut guère apparaître à ceux qui se contentent de chercher dans son numéro le plus récent les dernières nouvelles épigraphiques à la façon dont on cherche les dernières nouvelles politiques dans la dernière heure des journaux quotidiens : l'intérêt durable présenté par la collection à côté de l'intérêt d'actualité immédiat présenté par chaque livraison. C'est en effet surtout en en prenant simultanément plusieurs années qu'on peut apercevoir clairement comment s'y superposent dans une sorte de stratification, soit les monuments qui viennent, les uns après les autres, augmenter le total de nos informations sur une matière donnée, soit aussi les travaux successifs par lesquels un document nouveau parvient progressivement à l'établissement définitif de son texte et de son interprétation.

Ainsi rien ne montre mieux l'accroissement régulier apporté à une collection de documents par le hasard apparent des découvertes que les indications données sur les diplômes militaires tant par la table de 1901-1910 que par les quatre dernières années du recueil. Mommsen en connaissait 112, quand il publia en 1902 le 2e supplément de son édition contenue dans le t. III du *C. I. L.* Le chiffre se trouvait élevé à 116, en 1909, par les diplômes reproduits *An. ép.*, 1906, n° 99, 1908, nos 46 et 202, et 1909, n° 5, relevés table analytique, p. 86. On peut ajouter aujourd'hui : le diplôme de Vespasien trouvé en Thrace, *An. ép.*, 1912, n° 10; celui de 237 trouvé en Bulgarie, *An. ép.*, 1912,

n° 59 ; celui du 7 mai 103, *An. ép.*, 1912, n° 128 et celui de l'an 197, *An. ép.*, 1913, n° 129, et il faudrait même y joindre pour avoir un relevé complet des actes de congé quelconques, la tablette d'*honesta missio* du Musée du Caire et le diptyque hybride de Philadelphie qui ont été pareillement publiés dès leur première découverte, *An. ép.*, 1906, n° 2 et 1910, n° 7 et qui sont pareillement signalés à la table analytique, p. 86.

Ainsi encore je signalais ici en 1909, à propos de l'*Année épigraphique* de 1908, particulièrement riche en inscriptions relatives aux autorités judiciaires, la quantité de noms nouveaux qu'elle ajoutait aux listes de personnages mêlés à l'administration de la justice civile et criminelle, préteurs urbains et pérégrins, préteurs extraordinaires, *juridici*, triumvirs capitaux, decemvirs *litibus judicandis*, jurés, etc. Aucune des années 1910, 1911, 1912 et 1913 n'a été en cette matière d'une fécondité comparable. Nous y trouvons cependant : trois préteurs urbains nouveaux, l'un du temps de la République, le préteur C. Caninius C. f. mentionné par trois inscriptions relatives à une délimitation du sol public faite par lui à Ostie (*An. ép.*, 1911, n° 64, pour les deux premières et p. 44 pour la troisième) qui, ne figurant pas dans Tite-Live et étant, d'après les particularités des inscriptions, antérieur à Sulla, se place entre 588/166 et 673/81, l'autre (*An. ép.*, 1911, n° 107), du temps des Sévères, T. Claudius Subatianus Proculus dont la carrière et les fonctions présentent même un intérêt pour l'histoire générale des institutions civiles et militaires, et le troisième (*An. ép.*, 1913, n° 229) du temps de Trajan, l'arrière grand-père en ligne maternelle de Marc-Aurèle, L. Catilius Severus *cos.* II en l'an 120, consul suffect auparavant sous Trajan et par conséquent préteur encore auparavant, sans doute sous Trajan (l'inscription *An. ép.*, 1910, n° 216 de Q. Junius Rusticus *pr. urb.* gravée sur un poids de cinq livres se rapporte au contraire au *pr(aefectus) urb(i)* Q. Junius Rusticus selon la remarque déjà faite sur l'inscription similaire *An. ép.*, 1908, n° 70, dans notre compte rendu précité, *R. crit.*, 1909, p. 87, et par M. Cagnat, *Cours d'épigraphie latine*, 4ᵉ éd., 1914, p. 359); — une inscription anonyme (*An. ép.*, 1911, n° 136) d'un *juridicus per Apuliam, Calabriam, Lucaniam* déjà connu par une autre inscription pareillement dépourvue de nom propre ; — une nouvelle inscription (*An. ép.*, 1911, n° 174) d'un triumvir capital déjà connu ; — une inscription d'un *decemvir stlitibus judicandis* jusqu'à présent ignoré (*An. ép.*, 1913, n° 172); — enfin, au moins une inscription de personnage inscrit sur les listes de jurés, celle d'un habitant de Carthage qui fut inscrit parmi les chevaliers par Trajan et dans les cinq décuries par Hadrien (*An. ép.*, 1910, n° 78; on pourrait encore songer à chercher dans la dénomination surprenante de l'*eques Romanus decurialis*, *An. ép.*, 1911, n° 208, une abréviation maladroite du titre des chevaliers inscrits dans les décuries; mais il s'y agit plutôt tout simplement d'un

appariteur, scribe ou *viator* des questeurs, appartenant à l'ordre équestre).

L'utilité de la collection de l'*Année épigraphique* est exactement la même pour l'étude du travail progressif par lequel s'établissent le texte et l'interprétation des monuments nouveaux. Exemple : la plaque de bronze sur laquelle sont gravés les deux décrets rendus en 664/90 par le père de Pompée pour concéder la cité romaine et des décorations militaires à des soldats de corps auxiliaires espagnols. Elle a été publiée, *An. ép.*, 1909, nº 30, d'après l'édition originale donnée par M. Gatti ; mais les commentaires de M. Costa, de M. De Sanctis, les articles divergents de M. Pais sont cités *An. ép.*, 1910 ; c'est dans l'*An. ép.*, 1911, nº 126, qu'arrive le nouveau fragment de la partie supérieure du bronze également publié par M. Gatti, et les articles de M. Costa et de M. Sanctis qui ont montré comment ce nouveau fragment écarte l'hypothèse de M. Pais sont signalés *An. ép.*, 1912. Autre exemple : l'inscription mutilée d'El Djem en Tunisie qui apparaît à trois reprises, correspondant à trois phases de sa restitution : en 1911, nº 114, en quatre lignes dont la plus longue a cinq lettres, mais dans la dernière desquelles M. Merlin a déjà reconnu la mention précieuse de la province éphémère d'Arménie ; en 1912, nº 22, où M. Merlin y rétablit la mention d'une partie importante de la carrière du personnage auquel elle se rapporte par le rapprochement d'une inscription perdue d'Antium, *C. I. L.*, X, 8291, relative à ce gouverneur d'Arménie que l'on croyait s'appeler C. Atilius ; enfin, 1913, nº 229, où elle apparaît tout entière, telle que M. Merlin est parvenu à la rétablir intégralement à l'aide non seulement de quelques débris nouveaux, mais d'une interprétation plus intelligente des témoignages sur l'inscription d'Antium, en transportant les deux inscriptions du prétendu C. Atilius à L. Catilius Severus, ancêtre de Marc-Aurèle, et en lui transportant aussi par conséquent toutes les fonctions énumérées dans les deux inscriptions, et le gouvernement d'Arménie, et la préture urbaine signalée plus haut. C'est un très élégant spécimen de restitution ingénieuse et habile d'un texte mutilé. C'est aussi un spécimen caractéristique de la fidélité avec laquelle les étapes de pareilles restitutions se trouvent marquées dans la collection de l'*Année épigraphique*.

P. F. Girard.

A. Gercke et E. Norden, **Einleitung in die Altertumswissenschaft**, t. III (histoire et institutions publiques), 2ᵉ éd. Leipzig, Teubner, 1914, in-8º, VIII-500 p.

Il suffira d'indiquer en quoi cette nouvelle édition diffère de la première.

Il est inutile de dire d'abord que la bibliographie a été soigneusement complétée.

L'histoire grecque (de M. Lehmann-Haupt) s'est quelque peu augmentée (125 p. au lieu de 126).

L'histoire romaine (de M. Beloch) a encore moins varié.

L'histoire de l'Empire (de M. Kornemann) s'est légèrement augmentée au point de vue de l'analyse des sources.

Les institutions publiques grecques (de M. B. Keil) ont été augmentées d'un important passage sur le droit de cité (p. 323-336).

Les institutions romaines (de M. K. de Neumann) ont peu changé.

L'index (pour les 3 volumes) est malheureusement toujours aussi défectueux. Un ouvrage aussi important et aussi précieux mériterait mieux.

E. C.

R. v. Pöhlmann, **Griechische Geschichte** (*Handbuch der klass. Altertumswissenschaft*, III, 4), 5e éd., Münich, Beck, 1914, in-8°, viii-378 p.

La préface indique ce que cette édition ajoute aux précédentes. L'ouvrage s'est sensiblement développé. Il n'est pas devenu pour cela beaucoup plus intelligent.

Précieuses additions de M. Ad. Wilhelm.

E. C.

G. Bauer. **Die Heidelberger Epitome**, Leipzig, 1914, in-8°, 104 p.

M. Bauer reprend dans cet opuscule certains fragments provenant du codex Palatinus graecus 129 d'Heidelberg, publié par M. Reitzenstein. Ces fragments, au nombre de quatre, sont des résumés relatifs à l'histoire des Diadoques.

Après avoir rappelé en quelques pages quelles sont les sources de l'histoire des Diadoques, l'auteur rapproche de ces sources les quatre fragments. Le premier est relatif au règlement de la succession d'Alexandre, à Perdiccas, à Antipater, à Polysperchon et Cassandre, à la destruction de la famille royale, à la royauté d'Antigone, à Séleucus. (A remarquer qu'Antigone est donné, comme chez Diodore, comme satrape de Susiane en 321, au lieu d'Antigène).

Le second fragment traite du transfert du corps d'Alexandre, du retour des rois en Europe, de la mort des rois, de Thessalonique femme de Cassandre.

Le troisième concerne Eumnène.

Le quatrième parle du mariage de Ptolémée avec Cléopâtre (*sic*).

M. B. conclue que l'auteur de l'Epitome s'est servi de la source de Diodore, peut-être Agatharchide, mais l'a contaminée avec des documents d'aloi inférieur, relevant du roman d'Alexandre.

L'épitome vient d'un ouvrage où l'on s'occupait spécialement de la formation des diverses monarchies alexandrines. L'auteur de l'épi-

tome est un Byzantin qui a puisé dans un florilège historique (intéressantes remarques sur le grec de basse époque, p. 99).

Un index.

E. C.

GINZEL. **Handbuch der mathematischen und technischen Chronologie.** Das Zeitrechnungswesen der Völker; t. II : Zeitrechnung der Juden, der Naturvölker, sowie der Römer und Griechen. Leipzig, Hinrichs, 1911; VIII-597 p. — T. III : Zeitrechnung der Makedonier, Kleinasier und Syrer, der Germanen und Kelten, des Mittelalters, der Byzantiner (und Russen), Armenier, Kopten, Abessinier, Zeitrechnung der neueren Zeit, sowie Nachträge zu den drei Bänden. Leipzig, Hinrichs, 1914; VIII-445 p.

Ce second volume du *Handbuch* de M. Ginzel n'a pas moins de mérite que le premier, mais il offre plus d'intérêt pour le philologue classique ; il contient en effet deux importants chapitres sur la mesure du temps chez les Romains et chez les Grecs. Ces chapitres sont les dixième et onzième de l'ouvrage entier ; ils sont précédés ici de deux autres, qui concernent la mesure du temps chez les Juifs et chez les peuples non civilisés. On a déjà noté, à propos du tome premier (*Revue* du 16 décembre 1907), que pour chaque peuple M. G. a suivi l'ordre chronologique; il en est de même dans ce volume. Le chapitre sur Rome, par exemple, débute par une sorte d'introduction générale où sont étudiées les subdivisions du temps, commencement du jour, heures, mois, saisons et fêtes, enfin la manière de compter les années et de dater. Après ces notions préliminaires, le chapitre comprend deux sections : l'une expose les systèmes chronologiques sur lesquels repose l'année romaine avant César, l'autre les réformes de César et d'Auguste, et l'introduction de l'année julienne. Le chapitre sur la Grèce procède de la même manière ; M. G. y examine en premier lieu les divers éléments qui servirent aux Grecs pour mesurer le temps, les divisions du jour, les mois chez les Attiques et chez les autres peuples grecs, la dénomination des jours du mois, et l'usage de compter par décades ; enfin les dates par prytanies et le compte des années suivant les divers systèmes, par exemple selon les magistrats en charge ou encore par olympiades. Il étudie ensuite les cycles, l'octaétérie, le cycle de Méton et celui de Kallippos, pour terminer par la mesure du temps chez les Attiques après le ve siècle. La documentation de M. G. est immense ; il ne paraît pas qu'il ait oublié quoi que ce soit, aussi bien dans les sources anciennes que dans les travaux des savants modernes. Il a cherché des renseignements partout; pour la Grèce, par exemple, dans les anciens poètes comme Homère et Hésiode, dans les historiens comme Hérodote et Thucydide, dans les astronomes comme Hipparque et Géminos, dans les textes épigraphiques ; et il en est de même pour ce qui concerne Rome. De là une foule de savants commentaires et de pénétrantes discussions, où M. G.

a tâché d'orienter méthodiquement les profanes et de mettre à leur portée certaines notions qui sont plus spécialement du ressort de l'astronomie. A ce volume, comme au prenier, sont jointes plusieurs tables. L'une fournit divers renseignements astronomiques relatifs aux levers et aux couchers de certaines étoiles ; une seconde donne les dates des éclipses de soleil et de lune visibles à Rome et à Athènes depuis 800 avant J.-C. jusqu'à l'époque de Constantin (308 après J.-C.). Viennent ensuite III, dates des nouvelles lunes depuis 100 avant jusqu'à 308 après J.-C. (suite de la table III du premier volume) ; IV, dates des pleines lunes, 500 avant-100 après J.-C. ; V, comparaison des années avant et après J.-C. avec les années varroniennes et les olympiades; dates équivalentes au 1er Thoth égyptien, et dates du solstice d'été depuis 500 avant jusqu'à 300 après J.-C. ; VI, archontes athéniens 683-31 avant l'ère chrétienne.

Le tome troisième vient de paraître. M. G. y met en œuvre un matériel plus considérable encore que dans les précédents, et l'on comprend encore mieux, après avoir parcouru ce volume, combien la science chronologique s'est développée et approfondie dans le cours des derniers années. Nous avons ici des études extrêmement documentées sur les calendriers des Macédoniens et des peuples de l'Asie-Mineure et de la Syrie, ainsi que sur les ères nombreuses dont on se servait dans l'antiquité en ces derniers pays ; sur la manière de compter le temps des anciens Germains et Celtes ; sur celles du moyen âge ; sur celles des Russes, Grecs byzantins et autres peuples orientaux qui usent de calendriers analogues; enfin sur le calendrier républicain. Chacun de ces chapitres est suivi d'une bibliographie abondante, et vraiment l'on ne peut qu'admirer l'énorme travail et la longue patience de l'auteur, qui, nous dit-il, a vu et étudié lui-même tous ces ouvrages, quelques-uns seulement étant cités de seconde main. Le plus important de ces chapitres (ch. XIV) est celui qui est consacré au moyen âge ; il contient à lui seul 200 pages, la moitié du volume. M. G. s'y occupe des diverses manières de dater, des bases du comput (cycles solaire et lunaire, lettre dominicale, nombre d'or, épacte, concurrents, réguliers, clefs des fêtes mobiles, indiction), de l'ère chrétienne et des fêtes, notamment celle de Pâques, pour terminer par une histoire suivie de la réforme grégorienne. On notera encore qu'au chapitre XVII, après l'histoire du calendrier républicain, M. Ginzel s'étend sur les diverses réformes adoptées ou proposées de nos jours, par exemple sur l'unification des heures et les fuseaux horaires, sur la fixation de la fête de Pâques, sur la décimalisation du temps, sur la réforme du calendrier russe. Les tables annexées sont au nombre de six : I. Indices des années de 300 à 1582 ; nombre d'or, épacte et indiction depuis la réforme grégorienne jusqu'en 1794 ; II. Concordance des ères les plus usitées au moyen âge avec l'ère chrétienne de 10 en 10 ans, de 300 à 1700, et dates juliennes correspondantes au premier

jour de l'année arménienne, de 4 en 4 ans, de 552 à 1550; III. Date de Pâques de 300 à 2400 (dates juliennes jusqu'en 1583, juliennes et grégoriennes de 1583 à 1699, grégoriennes à partir de 1700); IV. Calendrier perpétuel julien et grégorien; V. Calendrier républicain; VI. Ephémérides héliocentriques de Mars (de 10 en 10 jours), de Jupiter (id.) et de Saturne (de 20 en 20 jours) pour les années 9 à 1 avant J.-C. L'ouvrage se termine avec ce volume; le recenseur du tome premier disait que les deux volumes qui devaient venir ensuite rendraient encore plus de services et de plus universels; c'est une prédiction qui ne peut manquer de se réaliser.

My.

Φρυνίχου τοῦ Ἀραβίου Σοφιστικὴ Προπαρασκευή. *Phrynichi sophistæ Præparatio sophistica* ed. Joannes de Borries. Leipzig, Teubner, 1911; xlvi-199 p. (*Bibl. script. gr. et rom. Teubneriana*).

On s'est beaucoup occupé, dit M. von Borries, de l' Ἐκλογὴ ὀνομάτων de Phrynichus, mais on a presque entièrement négligé un autre ouvrage du même grammairien, qu'on trouve dans le tome I des *Anecdota* de Bekker; c'est la Σοφιστικὴ Προπαρασκευή, qui n'est ni moins importante ni moins utile, et qui nous fait connaître un grand nombre de locutions et de termes, inconnus d'ailleurs, des auteurs anciens. M. v. B. a donc jugé à propos de donner une édition de ces fragments, qui représentent une faible partie de l'ouvrage entier de Phrynichus; un excerpteur peu intelligent y a taillé à sa fantaisie, et considérablement abrégé les 37 livres dont il était composé. Cette collection de gloses soulève diverses questions que M. v. B. discute dans sa préface. L'une est celle de la disposition de l'ouvrage dont il nous reste cet épitomé; selon M. v. B., dont les arguments sont très probables, les lemmes étaient rangés par ordre alphabétique, assez peu strictement toutefois, en ce sens que la première lettre seulement était considérée. Plus loin sont des observations sur la manière dont Phrynichus rédigeait ses articles, et sur ses sources; enfin quelques mots sur sa langue, ou plutôt sur ses habitudes de langage. Pour le dire en passant, M. v. B. n'aurait pas dû laisser dans son texte des formules comme celles-ci : διὰ δύο λλ (γράφουσι, λέγουσι) 5, 8; 31, 12; le sophiste savait que le génitif δύο n'est pas de bonne langue attique, et écrivait διὰ δυοῖν, comme on le voit 51, 12; 58, 15; 85, 5; ce sont du reste des oublis, car 84, 1; 126, 5 la correction δυοῖν de Bekker n'a pas été négligée. En terminant sa préface, M. v. B. attire l'attention sur ce fait, que plusieurs lexicographes postérieurs se sont servis de l'ouvrage de Phrynichus, et que l'on a ainsi un moyen de reconstituer une partie notable de la *Præparatio sophistica*; et il indique alors comment il a compris son édition. Il donne d'abord le texte de l'épitomé d'après le manuscrit Coislinianus 345, dont il a eu à sa disposition une reproduction photographique; dans une seconde partie il a

recueilli en premier lieu les gloses mentionnées par d'autres grammairiens avec l'indication précise de leur source, et ensuite les fragments qui peuvent avec quelque vraisemblance être attribués à Phrynichus. L'ensemble, avec l'appareil critique, les citations de gloses parallèles tirées d'autres lexiques anciens, et une table des mots, forme une bonne édition, où l'on regrettera toutefois l'absence d'un index des auteurs cités [1].

My.

Edgar Martini. **Textgeschichte der Bibliothek des Patriarchen Photios von Konstantinopel**; I. Teil, Die Handschriften, Ausgaben und Uebertragungen : Leipzig, Teubner, 1911; 134 p. grand in-4°. (Abhandl. d. philol.-hist. Klasse d. kön. sächs. Gesellsch. d. Wiss., t. XXVIII, n° VI).

L'ouvrage de M. Martini, sur l'histoire du texte de la *Bibliothèque* du patriarche Photius, représente un travail considérable ; la lecture, quoique aride, en est cependant d'un haut intérêt, parce que M. M., dans ce premier volume, a jeté les fondements d'une nouvelle recension du texte. Il en était besoin; l'édition de Bekker ne répond plus aux exigences actuelles. M. M. n'a voulu rien négliger; il a connu vingt-quatre manuscrits contenant le texte complet (ou presque complet) de l'ouvrage de Photius, et au cours de voyages en France, en Italie et dans les autres pays détenteurs de manuscrits, il a vu lui-même et collationné en grande partie ces vingt-quatre représentants du texte, à l'exception des manuscrits espagnols. On notera un fait curieux; l'un de ces manuscrits appartient à la bibliothèque du marquis de Rosambo, et M. M. n'eut aucune occasion de l'examiner; mais il en trouva une bonne collation dans les papiers de Claude Capperonnier qui avait projeté une édition, conservés à notre bibliothèque nationale. Ces manuscrits sont décrits minutieusement, et les moindres détails de leur histoire sont enregistrés ; en outre, M. M. en signale vingt-huit autres, qui contiennent des extraits plus ou moins importants de la *Bibliothèque*. C'est là la première partie du premier chapitre ; dans la seconde, M. M. examine les relations de parenté entre les manuscrits qui donnent le texte complet. Le résultat de ces recherches, pénétrantes et solides, est que ces manuscrits dérivent tous, directement ou indirectement, des deux plus anciens, les Marciani 450 (A), du xe siècle, et 451 (M), du xiie, qui sont indépendants l'un de l'autre ; ce sont ceux-ci, par conséquent, qui doivent être la base du texte. Dans le second chapitre, M. M. s'occupe d'abord des publications partielles qui parurent avant l'édition princeps, puis de

1. M. von Borries n'a pas revu avec assez de soin ses renvois aux textes ; beaucoup sont inexacts. P. 54 Aristophane *Eccles.* 848, lire 853 ; p. 60 *Plut.* 206, lire 1206 ; p. 77 *Ran.* 1100, lire 1068 ; p. 84 *Equit.* 382, lire 1382 ; p. 93 *Acharn.* 839, lire *Aves* ; p. 112 *Ran.* 892, lire 492 ; p. 123 *Vesp.* 69, lire 270 ; p. 24 Eschyle *Prom.* 63, lire 26 ; p. 92 Platon *Phædr.* 240, lire 241, etc.

celle-ci, donnée par Hoeschel en 1601, et des éditions qui suivirent, usqu'à celles de Bekker et de Migne; enfin des traductions et éditions faites ou projetées depuis le XVIe siècle. On trouvera là, entre autres renseignements intéressants, des détails précis sur les sources de l'édition de Hoeschel, ainsi que sur le plan, formé par Capperonnier, d'une édition des œuvres de Photius, avec traduction en latin et commentaire critique; mais ce vaste projet ne reçut qu'un commencement d'exécution, et l'édition ne vit pas le jour. On sera reconnaissant à M. Martini pour cette publication, où l'histoire du texte de la *Bibliothèque* de Photius est suivie depuis les plus anciens manuscrits connus jusqu'à nos jours; d'autant plus que dans un prochain volume il doit essayer de remonter, dans l'histoire de la tradition, au-delà du Xe siècle, jusqu'au premier exemplaire du texte.

My.

Kleine Schriften von Franz Skutsch, herausgegeben von Wilhelm Kroll mit einem Bildnis Franz Skutschs. Teubner, 1914, XXVI-531 p., in-8°, 20 m.

On a réuni en ce livre les petites publications d'un latiniste de talent, élève de Bücheler, à la fin professeur à l'Université de Breslau, mort le 29 septembre 1912, à 47 ans. Son nom avait été très répandu, en dehors des spécialistes, par le livre qu'il a publié en 1901, *Aus Vergils Frühzeit*; il y avait soutenu l'idée plutôt renouvelée que neuve que nous avions dans la *Ciris*, un poème de Gallus. Thèse retentissante bien plus que solide, dont la valeur est certainement dépassée par les autres travaux de l'auteur; c'est justement, pour une bonne partie, ce qu'on nous donne ici sous une forme commode.

En tête une notice très précise d'un ami, de M. Kroll, professeur à l'Université de Breslau (XIV p.), notice qui à tous les points de vue, est des plus instructives. M. Kroll connu de très près Skutsch; à la fin, tous deux collaboraient aux mêmes entreprises. Le livre se termine par un index très clair des passages d'auteurs, des mots et des cas visés, ce qui permettra de retrouver les remarques non notées dans une ancienne lecture.

Les articles de Sk. au nombre de 64, d'étendue très différente, avaient été publiés dans les Revues les plus diverses : l'un d'eux est en italien (congrès d'histoire de Rome); d'autres ont paru, en dehors des recueils courants, dans une revue de science des religions, une revue de Shakespeare, etc.; ajoutez-y plusieurs Festschriften. La diversité des titres et des matières prouve assez l'étendue des lectures du savant. C'était là certainement son fort. Quelques-uns de ses travaux de fond ont aussi provoqué telles études de détail. Ainsi M. Sk. ayant préparé avec Kroll (et Ziegler) une édition de Firmicus, a été amené à écrire les trois articles qui, dans la liste, se rapportent à cet auteur. Skutsch, dès l'origine, s'était tourné vers la linguistique; ses deux pre-

miers ouvrages, dont la thèse, traitent de la composition des mots en latin. Jusqu'à la fin il n'a pas quitté cette partie de la philologie latine qui avait ses préférences; il a pris, nous dit-on, une part importante à la fondation de la *Glotta* et lui a réservé, dans les premières années, de nombreux articles.

Nous le connaissions aussi par sa collaboration à l'Encyclopédie de Wissowa pour les poètes latins. Nous sentions chez lui une force dont nous attendions le plein développement; dans ce qu'il écrivait, le souci de l'originalité, la sobriété, le soin, la finesse de la forme nous attiraient. Passionné comme il était pour tout ce qui concerne Plaute, il est curieux que cet auteur ne soit relativement que peu représenté dans les publications du savant. On a aussi remarqué, comme étant assez rare chez un Allemand, la préférence quasi exclusive donnée au latin sur le grec par M. Sk. dans la direction de ses études. Mais est-il juste de paraître vouloir diminuer le mérite de ceux qui s'enferment par goût dans tel ou tel cercle plus étroit?

Sk. avait ses faibles; nous les sentons à côté des qualités que j'ai signalées. Mais ce n'est pas en vérité le moment d'y insister. Mieux vaut nous souvenir que ce savant consciencieux et laborieux a disparu avant d'avoir pu donner sa mesure [1].

Émile Thomas.

Alfred Ernout, **Morphologie historique du latin**. Paris, Klincksieck, 1914, xiij et 367 p. in-12, 3 fr. 50.

Cette *Morphologie* fait pendant à la *Phonétique historique du latin* de M. Niedermann, bien connue de tous les latinistes. Comme ce dernier ouvrage, celui de M. Ernout a paru en deux éditions, l'une allemande dans la collection Winter, à Heidelberg, et l'autre française dans la collection Klincksieck. Sous ces deux formes il comble une lacune; il répond à un besoin de l'enseignement dans les deux pays. C'est dire qu'indépendamment de sa valeur propre, qui est fort grande, il était assuré déjà par son objet même d'obtenir un succès mérité.

Toutefois les deux éditions de l'ouvrage ne sont pas équivalentes et diffèrent sensiblement. Il n'y a même pas concordance, ce qui est un inconvénient fâcheux, entre les paragraphes de l'une et de l'autre. Comme l'édition allemande a paru la première et a même précédé la française de quelques mois, l'auteur a eu tout le loisir de faire à son œuvre des corrections utiles. Maint détail s'en est trouvé amélioré. Pour ne citer qu'un exemple, l'édition allemande porte p. 41 (§ 85)

1. Sur le vers du Rudens visé dans la note 3 (429 ou 432) vers qui, suivant Sk., permettait de conclure à un détail très important du costume des acteurs : voir les réserves de Legrand, *Daos*, p. 620 en haut. L'impression de tout le volume dans tous les articles est des plus correctes.

que parmi les exceptions à la règle ordinaire des thèmes en *-i-*, le mot *uātes* doit son génitif pluriel *uātum* (au lieu de **uātium*) à ce qu'il est un emprunt au gaulois. Cette explication a disparu de l'édition française (p. 81-82, § 72), et avec juste raison ; d'abord il n'est pas sûr que *uātes* soit un mot emprunté, et ensuite on ne voit pas trop comment le fait d'être emprunté au celtique expliquerait l'anomalie, puisque le génitif pluriel irlandais correspondant, *fáithe*, remonte à **uātiom*. On pourrait relever en d'autres passages des corrections analogues qui indiquent que l'auteur s'est imposé une révision attentive du texte allemand.

Mais ce qui distingue avant tout les deux éditions et ce qui donne à la française une incontestable supériorité, c'est que M. Ernout ne s'y est pas astreint à la règle stricte imposée aux collaborateurs de la collection Winter. Cette règle consiste à faire l'histoire de la langue sans recourir le moins du monde à la comparaison des langues congénères. M. Niedermann s'en est accommodé, comme on sait, d'une façon remarquable ; sa *Phonétique* est à cet égard un vrai tour de force, qu'ont admiré tous les linguistes, pour qui la comparaison est le procédé d'exposition le plus naturel. M. Niedermann a réussi à faire comprendre l'évolution du système phonétique du latin sans utiliser le secours si précieux que lui fournissait la comparaison du grec ou du sanskrit. Il a soutenu jusqu'au bout une belle gageure ; il l'a gagnée avec un plein succès. Ce n'est pas le lieu de discuter si le livre n'eût pas été meilleur encore, et plus parfait, sinon plus clair, en faisant appel au témoignage de quelque autre langue. On alléguera que le livre s'adressait à des lecteurs qui ignoraient le grec ; mais c'était justement l'occasion de leur en apprendre un peu ; et à coup sûr l'enseignement y gagnait en ampleur et en portée. En tout cas, ce qui était possible — l'événement l'a prouvé — pour la phonétique, était pour la morphologie d'une difficulté presque insurmontable. M. Ernout s'est donné beaucoup de mal dans l'édition allemande pour lutter d'ingéniosité et de subtilité avec M. Niedermann ; il a réussi seulement à prouver qu'on ne fait pas de morphologie comparée sans comparaison ; et comme toute morphologie historique d'une langue ancienne est nécessairement une morphologie comparée, l'édition française, où il s'est affranchi résolument de la tutelle de M. Niedermann, nous paraît bien supérieure à l'autre. Tout se ramène à une question de mesure.

La mesure que M. Ernout a gardée est fort sage. Il n'a pas abusé de la liberté qu'il se donnait lui-même, et la joie de briser ses entraves ne l'a entraîné à aucun excès. Le grec ne tient dans son livre qu'une place restreinte ; le sanskrit plus encore, et si le lituanien, le gotique, l'irlandais, le vieux-perse même (p. 101) y figurent, c'est avec discrétion. M. Ernout a naturellement tiré parti des dialectes italiques, qu'il connaît particulièrement bien. Il aurait pu même les utiliser

plus qu'il n'a fait ; ainsi, p. 70, à propos de la flexion des mots du type *nātiō nātiōnis*, il devait faire remarquer que l'ancienne alternance vocalique s'est maintenue en ombrien (abl. *natine* = *nātiōne*), et p. 208, en signalant les deux sens (transitif et intransitif) que réunit le latin *habeō*, il pouvait rappeler que le présent en *-yeo-* est attesté en osco-ombrien. Il eût été bon aussi p. 229, pour mieux faire ressortir le caractère proprement latin du futur en *-bō*, d'ajouter qu'il n'y en a trace ni en ombrien ni en osque. Et c'était peut-être le cas alors d'en signaler l'existence en irlandais; la création s'est faite d'une façon analogue, mais indépendamment, dans les deux langues. Pour que la comparaison se justifie, il faut que le lecteur en tire un moyen d'information plus rapide et plus efficace. C'est presque toujours le cas dans le livre de M. Ernout. Parfois cependant, l'auteur a oublié qu'il s'adressait à des débutants et il a négligé de marquer le lien entre deux formes qu'il rapprochait. Ainsi le grec πῖθι ne suffit pas à faire comprendre que le latin *bibō* est un présent à redoublement (p. 189) ; il fallait une ligne de commentaire. Même quand il ne s'agit que de latin, les règles pêchent parfois par excès de concision. Dire p. 186 que *coquō* sort de **pequō* est juste, mais il eût fallu rappeler l'intermédiaire certain **quequō* ; donner, p. 206, le verbe *quinquō* « je purifie » comme le dérivé de *quinque* « cinq », sans un mot d'explication est un enseignement trop bref, et d'ailleurs pas très sûr (cf. Walde, 2e éd., p. 599). La concision est destinée parfois à éviter des développements compliqués ; elle résulte d'un désir de simplifier les faits. Mais l'excès de simplification a ses inconvénients aussi. Il est possible que *terra* ait signifié originellement « la sèche » ; en tout cas, M. Ernout ne devait pas rapprocher directement *terra* de *torrere* (p. 209), sous peine d'éveiller l'idée fausse d'une alternance vocalique *e* : *o*. Il eût mieux valu supprimer le rapprochement. Inversement, un rapprochement s'imposait, p. 202, entre les deux verbes *lauō lauēre* et *lauō lauāre*, qui constituent un couple morphologique intéressant. Il eût été bon aussi, à propos du dénominatif *poteō* (p. 255 et 244) de rappeler le dénominatif *potior* (p. 214) ; mais c'est une question de doctrine qu'il fallait trancher alors pour expliquer la différence de ces deux formations dénominatives (à *potītur* comparer le skr. *pátyate*, Brugmann, *Grdr.*, II, 3, p. 195).

La doctrine de M. Ernout est en général de très bon aloi ; il l'a tirée des meilleurs auteurs et l'a fortifiée, ce qui est l'essentiel, d'une étude personnelle et directe des faits. Dans les questions litigieuses il se décide avec beaucoup de prudence et dans l'incertitude se borne à exprimer ses doutes. Le système du verbe latin offrait dans sa complication ample matière à controverse. M. Ernout s'est fort bien tiré des difficultés de son sujet : il a très finement démêlé les éléments variés qui ont servi à constituer le système, il en a donné un exposé

très clair et très ferme. Voici un point cependant où sa méthode, d'ordinaire si sûre, est restée en défaut.

La liste des verbes radicaux dissyllabiques de la page 201 contient des éléments bien hétéroclites ; *arō* n'appartient sans doute pas au même type que *calāre* (cf. l'irlandais *airim* « je laboure »); à côté de *hiāscō*, il fallait citer *hīscō* qui est au moins aussi ancien; et enfin *uēnor* devait être rayé de la série pour former une série à part avec *cēlō*, qu'on s'étonne de ne pas voir citer. C'est là une menue tache qui disparaîtra aisément dans une seconde édition. Signalons-en une autre, plus menue encore, à la page 139, où la fin du vers d'inscription des Scipions doit être lue *non honos honore*. Et demandons en terminant à M. Ernout s'il avait une bonne raison pour rejeter, p. 223, la correction si séduisante de Lachmann, *noenum rumores ponebat ante salutem*? C'est sous cette forme que le vers d'Ennius est, je crois bien, le plus généralement cité.

J. VENDRYES.

H. Oskar SOMMER, **Die Abenteuer Gawains, Ywains und Le Morholts mit den drei Jungfrauen aus der Trilogie (Demanda) des Pseudo-Robert de Boron, die Fortsetzung des Huth-Merlin, nach der allein bekannten Hs. nr. 112, der Pariser National-Bibliothek** (*Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie*, 47). Halle, Niemeyer, 1913; in-8°, LXXXIX, 140 p.

Le récit qui fait l'objet de ce travail est un des trois contes qui constituent le fond du roman de *Merlin* publié, d'après le ms. Huth par G. Paris et J. Ulrich. M. Sommer montre qu'il a dû faire partie de la trilogie du pseudo-Robert de Borron, composée, selon sa thèse, des éléments suivants : I, *L'Estoire del saint Graa* plus *Merlin*; II, le ms. Huth, f°s 74-230, plus le ms. 112 de la Bibl. nat., f°s 22-58 (c'est-à-dire l'épisode publiée par M. Sommer), plus un certain nombre de feuillets qui contenaient, entre autres choses, un récit de la mort de Pellinor tué par Gauvain ; III, le ms. 2594 de la Bibliothèque de Vienne et divers fragments (voir Romania. XXXVI, p. 559-60, 564-5, 569 ss.). L'édition même du texte, pui est faite avec soin, est précédée d'une analyse détaillée de son contenu.

E. FARAL.

Hermann PAETZ, **Ueber das gegenseitige Verhältnis der venetianischen, der franko-italienischen und der französischen gereimten Fassungen des Bueve de Hantone** (*Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie*, 50), Halle, Niemeyer 1913; in-8°, 133 p.

A la suite de nombreux autres érudits, M. Paetz a abordé le problème des relations qu'ont entre elles les diverses rédactions de *Bovon d'Hantone*. Il ne peut être question d'exposer ici ni ses arguments, ni même ses conclusions : c'est affaire trop délicate pour

être expédiée en quelques lignes. Il suffira de signaler son travail, où l'on trouvera d'ailleurs, aux pages 88-89 et 132-133, la substance des résultats auxquels il a abouti.

E. Faral.

Josef Schuwerack, **Charakteristik der Personen in der altfranzösischen Chançun de Guillelme. Ein Beitrag zur Kenntnis der poetischen Technik der ältesten Chansons de geste** (*Romanistische Arbeiten hgg. von Carl Voretzsch*, I, Halle, Niemeyer, 1913; in-8°, XVIII, 138 p.

M. Schuwerack s'est proposé de déterminer la « technique poétique » de l'auteur de la *Chanson de Guillaume* grâce à l'étude de la « caractéristique des personnes » dans son œuvre. Les deux parties principales de son travail consistent donc en un examen de la « caractéristique » des divers personnages de la Chanson et en un exposé de la technique poétique qu'on y observe, technique générale et, plus particulièrement, technique suivie pour caractériser les personnages. Les conclusions auxquelles M. S. aboutit sont essentiellement les suivantes : que la Chanson se compose de deux parties, l'une relative à Vivien, l'autre relative à Guillaume, qui ne sont point d'un même auteur, mais dont la première, empruntée à une *Chanson de Vivien* aujourd'hui perdue, a été remaniée et augmentée de la Chanson de Guillaume proprement dite; — que de la *Chanson de Guillaume* dépendent les autres chansons du cycle, telles que le *Covenant Vivien* et la *Chanson de Raionart;* — que la technique poétique de la *Chanson de Guillaume* vaut celle des meilleures épopées de la première époque et que l'œuvre compte parmi les productions les plus remarquables du genre. De ces propositions la première serait évidemment la plus importante, s'il était possible d'attribuer une grande force aux arguments de M. Schuwerack.

E. Faral.

Hugo Theodor, **Die komischen Elemente der altfranzœsischen Chansons de geste** (*Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie*, 48). Halle, 1913; in-8°, XI, 156 p.

On peut, en cet ouvrage, distinguer essentiellement deux choses : un essai de dénombrement des éléments comiques qui se rencontrent dans les chansons de geste et une tentative pour retracer l'histoire de leur développement. Ce n'est pas que cette distinction, dans l'ordre où nous en disposons les termes, réponde précisément au plan de l'auteur. Celui-ci, après avoir tenté de dresser selon l'ordre chronologique un tableau des chansons de geste, a consacré la première grande partie de son livre à l'étude du comique dans ces chansons au point de vue historique, examinant successivement le comique des caractères, le comique des situations et le comique des mots. La

seconde grande partie traite des « moyens du comique ». La troisième, qui sert de conclusion, groupe les principaux résultats du travail. M. T. y marque le développement progressif de l'élément comique en général et des diverses formes du comique en particulier. Quoique l'ordre chronologique des chansons de geste ne puisse pas être déterminé avec certitude et qu'il en résulte de très graves inconvénients pour une étude comme celle de M. T., on peut considérer que, dans leur ensemble, les conclusions de l'auteur sont acceptables. Il reste maintenant une autre question à éclaircir : sous quelles influences le développement de l'élément comique dans les chanson de geste s'est-il produit ?

E. Faral.

J. Gerhards, **Beiträge zur Kenntnis der prähistorischen französischen Synkope des Pänultimavokals**. Halle, M. Niemeyer, 1913 ; un vol. in-8° de xii-96 pages (*Beihefte zur Zeits. f. rom. Phil.*, n° 55).

On est quelque peu déconcerté lorsqu'on ouvre ce livre, car on n'y trouve pas de prime abord ce que semblait annoncer le titre, et ce que renferment ordinairement les études de ce genre, comme celle de M. Gierach, je suppose, pour citer une des plus récentes et dont il a été rendu compte ici même (voir *Revue Critique* du 25 mars 1911). Cependant l'auteur a eu ses raisons pour procéder comme il l'a fait ; on s'en aperçoit à mesure qu'on avance et qu'on arrive au bout de son travail. Après une revue assez longue (et peut-être un peu trop) des théories ou des solutions proposées déjà par ses devanciers, M. G. entre dans des considérations détaillées sur l'effacement de l'*e* féminin en français au cours des siècles : mais cela supposerait que les faits, à l'époque latine, se sont passés d'une façon forcément analogue, et s'il y a certaines probabilités en ce sens, on ne peut cependant rien affirmer à cet égard. J'en dirai autant des raisons alléguées ensuite, et tirées celles-ci de ce qui s'est produit dans la période de formation première du latin (p. 41 suiv.). On est donc tenté de se demander par moments si l'auteur envisage jamais autre chose que de simples possibilités, s'il ne s'est pas un peu laissé entraîner par le désir de renouveler coûte que coûte la question, et de la présenter sous un biais inattendu : la tentative est intéressante, elle laisse cependant une impression un peu confuse. Ainsi au début de sa seconde partie, il explique le doublet *caldus : calidus* par un emploi de l'« allegro » et du « lento », et s'élève contre l'opinion de M. Niedermann qui voit dans la première une forme populaire, dans l'autre une forme du langage châtié. Il insiste beaucoup sur l'influence qu'a la rapidité de la prononciation, et rapproche non sans raison peut-être des couples comme *áridus* : *ardére* en latin, et en français *je traite nous traitóns*. « La syncope, dit-il p. 56, se produit seulement dans le flux de la

parole, dans l'allegro. » Je n'en disconviens pas, et je reconnais même qu'il y a dans tout cela un effort pour se dégager des considérations purement théoriques et se replacer dans les conditions du langage vivant. Sans être précisément nouvelle, toute la discussion qui suit sur le ton et l'accent d'intensité est intéressante ; seulement je trouve qu'ici M. G. procède un peu trop comme si le français était seul issu du latin, il fait trop abstraction des autres langues romanes. Or il arrive que c'est précisément dans les langues de l'est et du midi, comme le napolitain ou le roumain — celles où la volubilité méridionale se déploie librement — que le proparoxytonisme s'est le mieux conservé. L'auteur dira-t-il que cela justifie ses considérations précédentes ? En partie seulement, et par exemple qu'il ait refusé de voir dans *cālidus* une forme spécialement littéraire. D'ailleurs il a parfaitement raison de dire que les langues à accent intense ont pour caractéristique la diphtongaison de la voyelle accentuée, et d'établir à ce propos une corrélation entre le celtique et l'ancien français. Ceci est très juste.

Après un bref résumé de toute sa théorie sur la syncope (p. 76), M. G. arrive enfin au sujet lui-même que son titre avait annoncé. Il ne fait que l'esquisser, et y donne très peu d'exemples, se contentant en général pour le détail des faits de renvoyer aux travaux précédents, surtout à ceux de MM. Bauer et Gierach. Mais ici encore je me demande s'il a suffisamment tenu compte de toutes les données du problème, et notamment de la conservation ou de l'effacement de la voyelle finale en français, ce qui me paraît de plus en plus être le point essentiel et décidément la clef du reste. Ainsi par exemple, pour *facĕre* aboutissant à *faire*, je crains que *facre* ne soit un intermédiaire fictif (comparer le sort de *acrem, macrum*) : il me paraît préférable de postuler une étape *fayere* qui serait d'accord avec l'évolution de *legĕre*, quelque difficulté qu'il y ait à l'expliquer, je le reconnais. Ce que je n'admets à aucun titre, c'est qu'on pose, comme ici p. 95, une équation *-ad(i)go* = *-age* ; il faut forcément partir de *-adĭ(g)o*, et l'autre serait devenu *-ac*. En somme, tout en combattant à bien des reprises les théories de M. Gierach, M. Gerhards aboutit à distinguer lui aussi trois périodes successives : celle de la syncope latine, celle de la syncope française antérieure à l'affaiblissement des consonnes intervocaliques, et enfin celle qui lui est postérieure. C'est en effet là une chronologie qui s'impose : l'auteur cherche à l'éclairer par divers schémas graphiques, qui sont peut-être d'une utilité contestable ; mais il n'en reste pas moins que son étude est celle d'un esprit curieux et original.

E. Bourciez.

J. U. Hubschmied, **Zur Bildung des Imperfekts im Frankoprovenzalischen.** Halle, M. Niemeyer, 1914 ; un vol. in-8° de x-160 pages (*Beihefte zur Zeits. f. rom. Phil.*, n° 58).

Cette étude de morphologie est intéressante et bien fouillée, d'autant plus méritoire qu'elle était plus difficile et plus délicate. L'esprit en effet est confondu tout d'abord par l'infinie variété de formes que présente un simple paradigme, comme celui de l'imparfait de l'indicatif, sur ce territoire franco-provençal comprenant huit ou neuf de nos départements et la Suisse romande. Cette complexité, on en aura quelque idée rien qu'en jetant les yeux sur le grand tableau annexé ici au § 12, et où sont reportées d'après l'*Atlas linguistique* les formes actuelles de l'imparfait et du conditionnel dans la région précitée. D'ailleurs M. H. reconnaît que, sans les données fournies par l'Atlas de MM. Gilliéron et Edmont, il n'aurait pu mener à bien son étude, si tant est qu'il eût même conçu l'idée de l'entreprendre : c'est donc en toute justice qu'il a dédié son livre à l'un d'eux. Il n'en est pas moins vrai que son travail à lui restait singulièrement ardu, étant donnée la matière qu'il s'agissait de maîtriser, la quantité de faits qu'il y avait à classer et à interpréter. Il a dû commencer par recueillir dans un premier chapitre toutes les formes de l'imparfait qu'on trouve depuis le xiie siècle dans les textes appartenant à la zone en question : c'est ce qu'il a fait (pp. 16-23), et ce qui lui a permis ensuite d'éviter pour l'époque contemporaine toutes sortes d'interprétations fausses, auxquelles on se laisserait glisser si l'on ne tenait compte des possibilités de croisements se produisant dans tous les sens. Un des points capitaux consistait, semble-t-il, à constater que dès le moyen âge le franco-provençal, pour la 3e pers. sing. de l'imparfait, présente dans l'auxiliaire « avoir », je suppose, une double forme *avet* et *avit* : la première est par *aveit* une réduction de *aveiet*, et c'est la forme française ou venant du nord, c'est-à-dire *avéat* ; la seconde au contraire nous reporte à *aviet*, donc au provençal *avia* ou *aviat*. D'après l'examen des désinences anciennes on peut également conclure que l'imparfait en *-ive* est bien, comme on s'en doutait du reste, de formation secondaire et analogique : il a été refait sur l'imparfait en *-ave* resté très florissant dans tout ce domaine, à quelques exceptions près et qui sont de l'époque moderne. Quant aux nombreux affaiblissements que présentent les formes actuelles, M. H. les explique par l'influence qu'a exercée sur leur développement la phonétique syntaxique : c'est ce qu'annonçait le sous-titre même de son livre, c'est le fond même de sa théorie, et il l'a soutenue par d'assez bons exemples. De ce que des formes verbales comme celles de l'imparfait et du conditionnel se soient rarement trouvées à un endroit de la phrase où elles étaient fortement accentuées, il a pu s'ensuivre pour elles une sorte de dégradation : cette hypothèse explique en tout cas qu'elles n'aient pas toujours éprouvé les mêmes transforma-

tions phonétiques que les autres mots contenant des éléments analogues, et l'influence des actions analogiques est venue par là-dessus lès différencier dans une large mesure.

Si je souscris volontiers aux théories générales de l'auteur, et si je rends justice à l'étendue de ses recherches, il y a cependant, au cours de sa discussion, plus d'un point de détail où je ne suis pas d'accord avec lui. Ainsi je ne lui concèderais pas volontiers ce qu'il dit au § 61 pour tirer directement du latin *habebam* une première personne du singulier comme *avin* : je sais que c'est la théorie de M. Philipon, celle qu'a adoptée aussi M. Veÿ dans son étude sur le dialecte de Saint-Étienne, et que j'ai combattue ici même (voir *Revue Critique* du 14 décembre 1912). Je persiste à considérer comme très improbable la conservation d'une *m* finale, et que prouve par exemple la persistance de cette *m* dans les manuscrits de Grégoire de Tours, alléguée à la p. 104? En tout état de cause, j'aimerais bien mieux avoir recours à une confusion ancienne avec le pluriel, et tirer *avin* de *habebamu(s)*. Pour la question des formes du possessif qui phonétiquement vient un peu se greffer là-dessus, j'avoue qu'il serait assez séduisant de supposer des types primitifs *meone*, *meane*, et aussi *nostrone*, etc. Seulement les masculins tels que *mion*, *sion* n'apparaissent pas avant le xve siècle, et cette époque un peu tardive laisse subsister bien des doutes. M. Hubschmied est en général bien informé sur tous les alentours de son sujet : toutefois dans ce qu'il a dit sur l'ancien imparfait gascon, il s'appuie sur une théorie qui est loin d'être démontrée, et il n'a tenu aucun compte des recherches faites à cet égard par M. Ducamin. Je trouve enfin qu'à la note 4 de la p. 73 l'explication donnée des anciennes formes verbales du français comme *truis* et *ruis* fait grandement difficulté.

E. Bourciez.

Alfred von Martin, **Mittelalterliche Welt-und Lebensanschauung** im Spiegel der Schriften Coluccio Salutatis (Historische Bibliothek, Band 33). München et Berlin, Oldenbourg, 1913. In-8°, x + 166 p.

Les historiens allemands continuent leur enquête pour déterminer l'idéal d'une époque et démêler les croyances et les normes qui permettent de pénétrer la mentalité des individus et d'apprécier leurs actions. A ce mouvement qui porte de préférence sur le moyen-âge se relie l'œuvre de F. v. Martin sur la conception médiévale de l'univers et de la vie. En dépit de titre général, la documentation provient d'une source unique, des ouvrages de l'humaniste florentin du xive siècle, Coluccio Salutati. L'auteur le tient pour un représentant typique de la pensée médiévale; il se borne à reproduire les idées du chancelier de la République et à établir leur corrélation avec les opinions de son temps. Ce livre n'est pas isolé et ne se suffit pas à lui-même ; il se rattache à un ouvrage déjà ancien sur le système philo-

sophique du moyen âge et ne peut se comprendre si on ignore les théories émises par Eicken [1]. Aussi M. v. M. présente-t-il son livre comme un supplément, et sur certains points, comme une correction des conclusions de son prédécesseur. Ceci explique pourquoi dans une préface (p. I-X) et dans une longue introduction (p. 1-24), il résume les idées fondamentales d'Eicken qu'il adopte après en avoir souligné les points faibles. Il élargit les critiques déjà formulées par Trœltsch [2] et lui reproche de confondre la pratique avec la théorie, l'idéal avec la réalité. Il évite ces travers et avec soin distingue l'idéal général du moyen âge, l'idéal spécifique de l'Église et les compromis tolérés par elle pour l'adapter aux nécessités et contingences de la vie. Ce système qu'Eicken a construit avec tant de peine, au prix de si multiples recherches, M. v. M. le trouve exposé tout au long avec clarté et vigueur dans les écrits de Coluccio Salutati. C'est une fortune exceptionnelle que de pouvoir puiser à l'œuvre d'un laïque, qui, catholique fervent, a prétendu soutenir non une thèse personnelle, mais des idées justes et chrétiennes. M. v. M. a démêlé ce qui convient à l'idéal du moyen âge et s'est efforcé d'élaguer les infiltrations dues à l'éveil de la pensée humaniste. Dès lors, cet ouvrage n'est pas une étude sur la pensée de Salutati, c'est par ricochet qu'elle permet d'en saisir un aspect ; il ne fournit aucune indication biographique ou critique sur l'homme et ses écrits ; il est exclusivement destiné à faire comprendre les conceptions médiévales. La première partie expose l'antithèse du renoncement au monde et de la domination du monde et montre comment s'effectue cette transposition de l'idéal. Si le monde n'a aucune valeur, il sied que l'Église, « cette institution objective de grâce », lui donne des lois et le régisse, de manière à préparer les hommes pour cette vie de l'au-delà, la seule qui soit précieuse. De même, Salutati concilie l'idée d'ascétisme, principe directeur de toutes ses appréciations, avec ses théories sociales ; la vie active, le mariage, le travail, la propriété privée, les charges publiques ne sont tolérées qu'à cause de leur vertu éducative religieuse et par suite de l'impossibilité pour la plupart des hommes à atteindre l'idéal de la vie contemplative. Il lui est aisé de justifier la domination du monde. La gloire de Dieu doit toujours être le but suprême et puisque l'Église ne vise qu'à la faire triompher, l'État doit se soumettre à ses ordres ; mais pour parvenir à cette fin, elle doit user de moyens religieux et non de la force. La deuxième partie est d'autant plus neuve qu'elle est presque sacrifiée dans les ouvrages analogues ; elle renferme la théorie de la science et les vues de Salutati sur les possibilités et la valeur de la connaissance humaine. La science est

---

1. Eicken, Geschichte u. System der mittelalt. Weltanschauung, Stuttgart. 1887.
2. Trœltsch, Soziallehren d. christl. Kirchen. 1912.

d'origine divine et naturelle, mais tandis que les sciences naturelles sont l'œuvre de l'homme, les sciences morales sont révélées par Dieu; en fait de méthodes, l'induction et l'expérience ne peuvent valoir la déduction, qui part des données immédiates de la conscience, A cette différence d'origine et de méthode correspond une différence de résultats; les sciences morales offrent plus de certitude que les sciences naturelles, dont les problèmes sont insolubles par suite de l'imperfection de nos sens et de notre intellect. La nature est régie non par des lois immuables, mais par la volonté impénétrable de Dieu et la prédestination de l'univers lui permet de substituer l'idée de lois théologiques à celle de lois causales. La science n'a de portée que dans la mesure où elle nous aide à perfectionner notre personne et à pratiquer la vertu; les sciences morales qui améliorent sont encore supérieures aux sciences naturelles, qui se bornent à rendre plus savant; la science n'est utile que dans la mesure où elle éduque l'esprit pour sa véritable tâche, la compréhension des vérités révélées par l'Église, c'est-à-dire de la théologie.

La plupart des conceptions propres aux penseurs du moyen âge se retrouvent donc dans l'œuvre de Salutati; mais on peut se demander si le choix de ce lettré comme représentant typique est tout à fait heureux et si Dante, Thomas d'Aquin et maints autres ne peuvent lui être comparés. Il est en outre dangereux de se servir d'une source unique, quelle que soit sa valeur, pour en dégager l'idéal d'une époque par exemple, la théorie de la science de Salutati lui est propre et tout un groupe de penseurs professait sur le sujet une opinion radicalement distincte. Le procédé de M. v. M. n'est pas à conseiller; il n'étudie pas la pensée de Salutati pour elle-même; mais il la brise pour l'introduire dans un cadre qu'il s'est tracé d'avance. Il fait un choix, forcément arbitraire, entre les diverses vues de l'auteur; or, si Salutati exprime à merveille le système du moyen âge, il est en même temps un des premiers humanistes et il est certain que dans maints passages les idées humanistes et les conceptions médiévales sont si étroitement mêlées qu'il est impossible de les séparer; souvent passent à l'arrière-plan les idées surnaturelles et supra-terrestres; les faux-fuyants, les procédés dialectiques dont il se sert pour légitimer les études classiques, son apologie mal déguisée des lettres antiques décèlent l'invasion de la pensée chrétienne et ascétique par une série de préoccupations, qui lui étaient jadis en grande partie étrangères. Malgré ces réserves, M. v. M. a réussi dans sa tentative pour contribuer à la solution du problème; son livre est bourré d'idées et d'aperçus suggestifs; il repose sur une abondante documentation qui témoigne une connaissance approfondie de Salutati et constitue un précieux apport pour l'étude des théories philosophiques du moyen âge. Il faut lui savoir gré d'avoir révélé l'écrivain florentin comme une source capitale pour quiconque s'oc-

cupe de la pensée médiévale. Il a enfin le grand mérite d'avoir le premier, depuis Eicken, tout en évitant ses défauts, donné une vue d'ensemble sur ce sujet. L'ouvrage se termine par un index; il est dommage qu'il faille glaner la bibliographie des sources et des ouvrages utilisés dans les très nombreuses notes et références dont le livre est pourvu.

Pierre GRILLET.

Leopold STIEGLITZ; **Die Staatstheorie des Marsilius von Padua** (Beiträge zur Kulturgeschichte des Mittelalters und der Renaissance, hsggb. v. Walter Goetz). — B. G. Teubner, Leipzig, Berlin, 1914, un vol. in-8°, IV-56 p.

Bien que les opinions politiques de Marsile de Padoue soient depuis longtemps exposées dans divers ouvrages d'ensemble et que certains aspects de sa pensée aient été étudiés dans maintes monographies, M. S. a cru devoir consacrer une dissertation à la théorie de l'Etat dans Marsile. Il en résulte que sa tâche, ainsi facilitée par les travaux de ses devanciers, perd presque toute originalité. Il a toutefois étudié avec soin le « Defensor pacis », publié en juin 1324; il sait en dégager dans une série de courts chapitres les lignes essentielles; il s'efforce de séparer les idées traditionnelles et les idées nouvelles, il les compare avec celles des grands doctrinaires tels que Dante et Thomas d'Aquin pour en apprécier la hardiesse, il en recherche les sources et démêle dans quelle mesure elles subissent l'action des événements. M. S. a bien souligné les deux facteurs, qui éclairent la formation de la pensée de Marsile. Ses théories proviennent avant tout des conceptions d'Aristote; il lui emprunte la définition de l'Etat, ses attributions, les diverses sortes de gouvernement ainsi que le principe d'évolution qu'il applique à la croissance de l'Etat et à la perfection des lois. Mais il ne le suit pas en esclave et il s'en écarte sur maints points sous l'influence des faits politiques de son temps. Ces modifications s'expliquent par le spectacle des institutions capétiennes, par celui des cités de la Haute-Italie et en particulier par l'histoire et la constitution de Padoue, sa patrie. A son tour, M. S. fait résider l'importance de Marsile dans ses conceptions démocratiques; la souveraineté du peuple pénètre toute sa théorie de l'Etat, auquel il assigne un but économique et il sait le premier tirer les conséquences de principe en attribuant à la foule le pouvoir législatif et un droit de contrôle sur le souverain; ses préférences vont à une monarchie élective limitée par les lois. Son audace éclate surtout à propos des relations entre l'Eglise et l'Etat; presque seul il ose faire de l'Eglise un organe de l'Etat et subordonner entièrement le « sacerdotium » à l' « imperium ». Mais M. S. exagère en tenant ce magister pour le plus original penseur du moyen âge. Il ne montre pas assez qu'il est loin de s'être entièrement dégagé des entraves de la scolastique. On

ne peut parvenir à le transformer en précurseur de la Renaissance et de la Réforme et malgré les germes d'idées modernes qui se rencontrent dans son œuvre, il convient de ne pas multiplier les rapprochements avec les écrivains anglais du XVIIe siècle et les philosophes français du XVIIIe siècle. La plupart de ses idées avaient été émises avant lui ; il n'a fait que les reprendre avec une précision et une rigueur plus grande. M. S. signale à maintes reprises sa parenté avec les publicistes français et anglais, avec les pamphlétaires italiens de l'époque ; mais le lien est encore plus fort qu'il ne l'indique et peut être pourrait-on établir que Marsile n'est guère qu'un reflet de ce mouvement d'idées si curieux au début du XIVe siècle. Sa nouveauté consiste précisément en ce qu'il a su, grâce à une habile fusion des idées aristotéliciennes et des conceptions nouvelles, bâtir un système politique, qui, en dépit de quelques incohérences et de contradictions, présente une réelle unité. M. S. ne cherche pas à déterminer la part de collaboration qui revient à Jean de Jandun ; il est un peu bref sur les circonstances qui précèdent l'apparition du Defensor pacis et n'insiste pas assez sur son double caractère d'arme de combat et d'arme de circonstance, destinée à procurer à Marsile l'accès de la cour bavaroise et à servir l'empereur Louis dans sa lutte contre la papauté.

Pierre GRILLET.

Commentaires de Blaise de Monluc, maréchal de France, édition critique, publiée et annotée par Paul COURTEAULT, professeur à la faculté des lettres de Bordeaux. Tome II (1553-1563). Paris, Auguste Picard, 1914, 587 p., in-8°, carte. Prix : 13 francs.

M. Courteault a fait suivre le premier volume de son édition critique des Mémoires de Blaise de Monluc [1] d'un second tome qui renferme les troisième, quatrième et cinquième livres de son récit. Ils embrassent, on le sait, la fin des campagnes d'Italie du futur maréchal ; on y relira surtout avec un vif intérêt le récit de sa mémorable défense de Sienne (juillet 1554 à avril 1555), qui est la plus belle page assurément dans l'existence agitée du vieux soldat. Non moins émouvants, mais plus troublants, sont les tableaux des premières guerres civiles en Guyenne, où Monluc arrive en décembre 1561 et qu'il raconte dans le présent volume, jusqu'à la signature de la paix d'Amboise (19 mars 1563). Les *Mémoires* nous montrent, plus qu'aucun autre texte contemporain peut-être, la violence de ces luttes fratricides, où l'ardeur des haines politiques et religieuses, la soif de destruction et de pillage firent verser tant de sang. Monluc a professé lui-même à ce sujet, les théories les plus sanguinaires et les a traduites trop souvent en actes de froide cruauté (2). Cela n'empêchait pas,

1. Voy. *Revue Critique*, 21 septembre 1912.

(2). Les exemples en abondent dans le présent volume, et vraiment on n'a que l'embarras du choix, en fait de massacres, de pendaisons, de décollations et de

bien entendu, Monluc de proclamer naïvement à la fin de son cinquième livre qu'il avait amené « les deux religions à s'entr'aimer et se fréquenter » (p. 584).

M. Courteault a enrichi son texte, soigneusement établi et dont la disposition typographique permet de reconnaître du premier coup, la rédaction primitive et les additions postérieures, de notes érudites et nombreuses. Il y redresse les erreurs, assez fréquentes du narrateur, qui ne sont pas toutes suite d'oublis ou de défaillances de mémoire; il y en a de voulues, surtout quand il parle des guerres civiles, et qu'il cherche à oblitérer la trace des relations entretenues avec le prince de Condé [1]. Malgré son imitation trop visible des historiens italiens contemporains, auxquels il emprunte ces harangues interminables, composées à loisir dans le silence du cabinet, malgré ses fanfaronnades de crimes [2] et les louanges qu'il se décerne à lui-même avec une désinvolture rare, on peut difficilement s'arracher à la lecture des Mémoires de Monluc, une fois qu'on s'y est engagé. Sa manière d'écrire si primesautière et sa verve gasconne font passer autant sur certaines longueurs de son récit que sur telles atrocités, racontées avec une complaisance qui choque décidément les sentiments humanitaires des générations modernes. M. Courteault en nous donnant une édition si correcte et si bien commentée de l'œuvre du maréchal, a rendu un excellent service aux études historiques et nous espérons que son troisième et dernier volume suivra ses aînés.

R.

Histoire de la Ligue, œuvre inédite d'un contemporain publiée pour la Société de l'histoire de France par Charles VALOIS. Tome Ier (1587-1589). Paris, Renouard (Laurens), 1914, XLV, 304 p., gr. in-8°. Prix : 9 fr.

M. Arthur de Boislisle signalait, en 1896, la présence à la Bibliothèque Nationale, d'un *Journal de la Ligue*, portant le n° 10270 du fonds français. Ses 152 feuillets ne présentaient d'ailleurs qu'un fragment d'une composition plus vaste que l'éditeur actuel a rencontré tout entière dans un autre manuscrit de la B. N. (23295-23296).

---

morts sur la roue, soit qu'on s'arrête aux soixante prisonniers de Gironde pendus aux pilliers de la halle « sans autre forme de procès » (p. 496), soit qu'on assiste au supplice des bourgeois de Sauveterre « sans despendre papier ni encre, et sans les vouloir écouter car ils parlaient d'or » (p. 497) comme il le dit avec une férocité joviale qui répugne ; soit qu'à Monségur il fasse pendre un vaillant capitaine qui avait servi sous lui en Italie, uniquement « parce qu'il était coiffé de ceste religion ; sans cela je l'eusse sauvé » (p. 501), soit enfin qu'il fasse assommer à coups de fouet un jeune diacre par ses deux bourreaux (p. 418). Peut on s'étonner que, devant de telles horreurs, un baron des Adrets et d'autres chefs huguenots aient répondu par des horreurs analogues?

1. Voir p. ex. p. 385.

2. Ainsi l'on a peine à croire, quoiqu'il l'affirme lui-même (p. 404) qu'il a « étranglé de ses mains, une vingtaine » de séditieux.

C'est une copie dont nous pouvons contrôler la fidélité en la confrontant avec le fragment original, pour une durée de deux ans (mai 1587-mai 1589). Ni l'une ni l'autre recension du texte ne révèle le nom de l'auteur. On l'a attribué successivement au P. Louis Maimbourg, au P. J.-F. Senault, au P. Daniel Hotman, etc. En tout cas les manuscrits ont appartenu à la Bibliothèque de l'Oratoire et portent les noms des PP. Héron et Rozée comme propriétaires. L'*Histoire de la Ligue* doit avoir été rédigée, d'après M. Valois, de 1620 à 1621 (p. XIII), par un homme déjà formé vers 1580 et qui devait avoir atteint, à la première de ces dates, au moins la soixantaine. Il semble avoir été juriste, mais ne peut guère avoir occupé de position plus en vue et l'on ne rencontre, dans son récit, que très peu de réminiscences personnelles. Son style est assez correct, mais il y a parfois quelque désordre dans l'exposé des faits. Passionné ligueur au début, il s'arrête au moment de l'abjuration de Henri IV en juillet 1593, en essayant de convaincre ses lecteurs (car certainement nous avons là un texte destiné dès l'abord à l'impression) que désormais la Ligue n'existe plus. Il en escamote, pour ainsi dire, les épisodes antipatriotiques et espagnols de la fin. L'anonyme est également — cela va sans dire ; — très épris des Guise, hostile aux *politiques*, haineux à l'égard des huguenots. Mais par cela même que son récit forme contraste avec la plupart des narrations les plus connues des guerres de religion, il est assez curieux à connaître et l'on ne peut que remercier M. Charles Valois d'avoir mis au jour notre manuscrit, encore que « sur la plupart des événements il ajoute peu à ce que nous apprenaient les nombreuses relations déjà publiées », ainsi que l'éditeur le déclare lui-même à la première page. Grâce à ses recherches, on peut affirmer aussi que l'auteur a beaucoup copié ses devanciers, Simon Goulart, Palma Cayet, Jean de Serres, de Thou, Agrippa d'Aubigné, Emmanuel van Meteren, etc. sans toujours les nommer. Il a extrait également les brochures et les pamphlets de l'époque et tout l'ensemble de son travail, loin de nous rappeler les mémoires personnels du temps, porte un cachet décidément livresque.

Ce qu'on pourrait critiquer peut-être, c'est la façon bien *subjective* dont l'éditeur a procédé. On comprend que M. V. n'ait pas voulu imprimer en bloc les onze cents pages de son manuscrit et qu'il n'ait songé à nous en donner que les passages plus intéressants, en fournissant un bref résumé des autres. Il n'en est pas moins vrai qu'on est obligé de la sorte de s'en fier entièrement à l'éditeur, qui a fait ce choix, alors que peut être certains des morceaux supprimés auraient eu plus d'intérêt documentaire, pour quelques-uns du moins des travailleurs appelés à utiliser ces textes.

Le récit de l'anonyme commence en 1560 ou, plus exactement en 1574 (car quelques pages seulement sont extraites du manuscrit pour ces quatorze premières années. Le présent volume s'arrête à l'année

1588. M. V. y a joint quelques appendices, sur la défaite des reîtres allemands à Vimory et Auneau (1687), sur le rôle d'Alphonse d'Ornano à Blois, en décembre 1588; on y trouvera aussi le *Discours d'un capucin sur la mort du duc Henri de Guise*, emprunté à la Bibliothèque du Vatican [1].

R.

Hippolyte Roy, **La vie à la cour de Lorraine sous le duc Henri III (1608-1624)**. Tableau des mœurs au XVIe siècle. Paris, Nancy, Berger-Levrault, 1914, 206 p. in-8°, planches. Prix : 5 fr.

Ce petit volume extrait des *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine* (tome LXIII, 1913) se lit avec plaisir; c'est le tableau, non flatté, de la cour lorraine durant le règne du « débonnaire » Henri II; on y prend sur le vif le gaspillage des finances ducales et les mœurs encore bien grossières souvent, d'une société qui se piquait pourtant déjà d'élégance et de raffinement. M. Roy a très soigneusement épluché les comptes de la maison du duc Henri conservés aux Archives de Meurthe-et-Moselle, et en a tiré une foule de détails, curieux et piquants qu'il enchâsse dans son récit, ce qui lui donne une bigarrure multicolore et très pittoresque, mais un peu fatigante, à la longue, quand on n'est pas du terroir [2]. C'est d'ailleurs un tableau bien caractéristique que celui de ce château princier, entouré d'immondices, où le futur duc Charles IV élevait, dans une de ses chambres, des oies et des pigeons, « tellement que c'était une grande puanteur » (p. 42). Son Altesse régente elle-même hébergeait dans son cabinet des lapins (p. 43) et dans les escaliers on était obligé de brûler force baies de genevrier, à cause des pixôt qui s'y font tous les jours ». Quand on se rappelle ce qu'étaient, il y a cinquante ans, les escaliers de marbre méphitiques du dôme de Milan on ne s'étonnera pas que, deux siècles et demi auparavant, ceux du palais de Nancy servissent d'exutoires à ses habitants. M. R. nous apprend aussi qu'il fallut deux jours de travail à Marie Cotonnet, « concierge du château », aidée de deux servantes, « pour bêcher, arrouser et tremper la croûte » d'ordures et de détritus épulaires que Mme la duchesse douairière de Brunswick y

---

1. Les notes sont parfois peu utiles, presque superficielles, comme celles sur les Hussites (p. 137) qui nous apprend qu'ils étaient « sectateurs de Jean Hus et précurseurs de Luther ». Quelques-unes sont même erronées, comme celle sur les Anabaptistes (p. 185); elle les dit « sectateurs de Thomas Münzer, luthérien dissident qui professa une sorte d'individualisme à la fois mystique et sensuel. Ils se répandirent en Westphalie où ils formèrent jusqu'en 1536 un royaume indépendant. » Chacun sait que le royaume de Münster, fondé par Jean Bockolt dura quelques mois à peine et que Thomas Münzer était mort dès 1525. — P. 188. Fabien de Dohna n'était pas *Silésien* mais originaire du duché de *Prusse*.

2. « En se retrouvant parfois en ces gentilshommes si rudes et au demeurant si raffinés, le sourire expirera en attendrissement » écrit l'auteur, p. 24. Le commun des lecteurs les trouvera plus rudes assurément que raffinés.

avait laissé s'accumuler sur le plancher de son appartement (p. 46). Nous voyons même, grâce à ses recherches, le bon duc Henri s'intéresser aux souris qui pullulaient dans sa résidence, et commander « trois douzaines d'escuelles servant à boire aux souris [1] » (p. 50). J'avouerai, pour ma part, que je trouve que notre auteur entre parfois dans trop de détails insignifiants. Pour ne citer qu'un exemple, il est certes intéressant, au point de vue de la mentalité des princes lorrains, d'apprendre que Mme Nicolas avait choisi pour page « le petit Besme », le petit-fils du principal assassin de Coligny, mais il peut sembler superflu d'employer toute une demi-page à la description des « chaunes plissées de serge cramoisi, garnies de drap blanc intérieurement » et au « pourpoint canelle de France » du susdit jouvenceau (p. 89). M. R. n'a évidemment rien voulu perdre de ses découvertes et il nous les sert toutes, jusqu'à « la chèse percée à mettre dedans le caroche de Son Altèze » (p. 106).

La seconde partie du volume est intitulée *Documents*, mais les plus intéressants, les comptes de la maison ducale, ont été donnés déjà dans la première partie (p. 61-89). Les autres appendices à signaler sont des réimpressions du *Bulletin de la Société d'archéologie lorraine*, I. Un combat à la barrière du château en 1615. — II. Le poste en Lorraine sous le duc Henri (1619). — III. Un enterrement à la cour de Lorraine, 1622 [2].

R.

Mémoires du maréchal de Turenne, publiées par la *Société de l'histoire de France* par Paul Marichal. Tome deuxième, Paris, Renouard (Laurens), 1914. LXVII, 450 p., gr. 8°. Prix : 9 fr.

Nous avons rendu compte du premier volume de cette nouvelle édition critique des *Mémoires de Turenne* dans la *Revue* du 8 septembre 1910. Ce second tome renferme la seconde partie du récit fragmentaire de ses campagnes, noté par le maréchal, durant les années 1654 à 1659. L'éditeur a fait précéder le texte d'une notice soignée, d'assez considérable étendue, dans laquelle il examine à la fois les manuscrits qui nous l'ont transmis et la valeur même de ces *Mémoires*. On sait qu'ils ont figuré d'abord parmi les *preuves* de l'*Histoire du vicomte de Turenne*, publiée par André-Michel de

1. M. R. ne se méprend-il pas sur la bonté d'âme du duc, et ces « escuelles à boire » ne devaient-elles pas servir à l'empoisonnement des rongeurs en question ?

2. Nous ferons remarquer que Mansfeld (p. 153) n'a jamais « abjuré la foi catholique », quelque grand adversaire qu'il ait été des princes catholiques de son temps. P. 172. A propos de l'*Artigotty* inconnu dont il décrit les funérailles en 1622, je signale à l'auteur l'existence d'un d'*Artigotti*, qui signait « maréchal de camp dans l'armée du cardinal de Lorraine » et dut capituler le 25 novembre 1592, dans la petite ville de Molsheim (Alsace), qu'assiégeait le prince Chrétien d'Anhalt, au cours de la guerre des Evêques.

Ramsay à Paris, en 1735, et qu'ils ont été maintes fois reproduits depuis au XVIIIe et au XIXe siècle. Malgré les soins consciencieux de certains éditeurs, parmi lesquels on doit mentionner Champollion-Figeac et Camille Rousset, toutes ces réimpressions restaient peu satisfaisantes au point de vue de l'intégrité du texte, comme le faisait remarquer déjà notre regretté collègue, M. Jules Roy, dans son livre sur le grand capitaine [1]. M. Paul Marichal a eu, sur ses prédécesseurs, le grand avantage d'avoir pu consulter à loisir le manuscrit des *Mémoires* qui se trouve au château de Ludre, entre les mains de M. le marquis de Talhouet-Roy. Champollion-Figeac connaissait bien l'existence de ce manuscrit, mais il n'avait pu en obtenir communication. M. M. est persuadé qu'il est le manuscrit *autographe* du maréchal, et il l'établit par la comparaison des fac-similés de quelques pages authentiques de la correspondance de Turenne avec des passages du manuscrit en question. Ce dernier est formé par quatre cahiers, dont le premier embrasse les années 1643-1646, le second les années 1646 et 1648, le troisième, les années 1649-1657, le quatrième enfin l'année 1658. On se rend compte, en comparant le texte définitif avec celui de 1735, que Ramsay, dans plus d'un endroit, a retouché l'original. D'ailleurs, le nouvel éditeur ne dissimule pas que le style du maréchal, retouché et non retouché, reste froid et plutôt lourd ; l'écrivain sedanais n'avait absolument rien de la verve gouailleuse d'un narrateur méridional. Commencés seulement après la paix des Pyrénées, en 1659, les *Mémoires* semblent avoir été terminés avant la mort de Mazarin, advenue en mars 1661 [2]. Ils ont été rédigés *currente calamo*, sans dossiers à l'appui déposés sur le bureau du rédacteur; de là les nombreuses imprécisions dans les détails, que l'éditeur a relevées avec soin.

Ce second volume comprend d'abord la narration des campagnes de Flandres, jusqu'en janvier 1659. Suivent, à partir de la p. 174 les *pièces justificatives* jusqu'à la p. 286. Elles consistent surtout en une cinquantaine de documents, tirés du dépôt des Affaires étrangères et de celui de la Guerre, et relatifs au secours d'Arras, en 1654. A la p. 287 se trouve un premier *appendice*, fournissant l'état chronologique des 142 pièces annexes publiées par Champollion à la suite des *Mémoires* dans la collection Michaud. A la p. 328, un second appendice nous donne l'*Itinéraire de Turenne*, durant la période de sa vie à laquelle correspondent ses mémoires ; il sera fort utile pour le récit détaillé de ses campagnes. Nous ne saurions accorder les mêmes éloges au *troisième* appendice, *Répertoire administratif des localités allemandes mentionnées dans la présente édition*. On n'en voit pas

1. Paris, 2e édition, 1896, gr. 8°.

2. Il est vrai que la copie des *Mémoires* conservée au Dépôt de la Guerre porte « d'après l'original, écrit de sa propre main, *en 1663* »; mais M. M. ne croit pas que cette nation puisse infirmer ses conclusions très bien raisonnées (p. XXIV).

l'utilité pour un travailleur qui ne serait pas absolument ignorant de la géographie allemande ; par contre, ce répertoire me paraît un guide bien dangereux pour ceux qui ignoreraient que du temps de Turenne, il n'existait ni royaume de Prusse, ni royaume de Bavière. Cela ne peut que leur donner des idées absolument fausses sur la topographie du XVIIe siècle, quand on leur énumère Francfort-sur-Mein, Cassel, Cologne, Trèves, Sarrelouis comme des villes prussiennes ; Bamberg, Spire, Landau, Nuremberg et Ratisbonne comme des cités bavaroises ; Fribourg-en-Brisgau, Heidelberg, Mannheim et Constance comme des localités badoises. Le volume se termine par une table alphabétique qui se rapporte aux deux volumes [1].

R.

Hermann Suchier et Adolf Birch-Hirschfeld. **Geschichte der französischen Literatur** von denr ältesten Zeitenbis zur Gegenwart. Zweite, neubearbeitete und, vermehrte Auflage. — Zweiter Band, die neue Zeit. Leipzig et Vienne, Bibliographisches Institut, 1913, gr. in-8° mk, 10.

Tandis que M. Suchier dans l'histoire de notre littérature qu'il a publiée en commun avec M. Birch-Hirschfeld s'est réservé le premier volume pour y traiter des origines et du moyen âge, son collaborateur a pris pour lui les temps modernes depuis 1515. Il y présente de notre développement littéraire un exposé complet pour lequel les principales périodes politiqnes ont fourni les grandes divisions naturelles. Dans chaque chapitre les genres ont à leur tour groupé la matière en masses aisées à dominer. Il en est bien résulté quelques inconvénients : certains auteurs se trouvent coupés en deux ; ainsi Fénelon, Montesquieu, Lesage, et plus fréquemment encore les écrivains si variés du XIXe siècle. Mais d'une façon générale il y a de l'ordre et de l'air dans le livre, même pour la période contemporaine où trop souvent les auteurs de ces résumés succincts restent accablés sous la richesse de la matière. M. B.-H. n'a pas eu d'ailleurs la prétention de citer tous les noms et toutes les œuvres ; il a délibérément abandonné ceux et celles qui sont demeurés à l'arrière-plan, et s'il est

---

1. M. M. veut bien répondre, p. LXV, aux observations que nous lui faisions, en annonçant son premier volume sur l'orthographe des noms propres. Je persiste à croire qu'il ne suffit pas d'en donner la forme correcte dans la table alphabétique (qui vient d'ailleurs seulement de paraître) et qu'il soit licite d'imprimer *Iorc*, d'*Oquincour*, d'*Usel*, *Mommedi*, *Clocestrre*, *Shomberg*, *Lokart*, etc. pour *York*, d'*Hocquincourt*, d'*Huxelles*, *Montmédy*, *Glocester*, *Schomberg*, *Lockhart*, uniquement parce que le maréchal l'écrivait ainsi. Sans doute « il y a tant de manières d'entendre l'annotation d'un texte ! » Mais un des points *obligatoires* de toute annotation sérieuse, c'est de corriger les fautes patentes d'un texte, par des *errata* mis au bas des pages, tout au moins les fautes d'orthographe et de chronologie, si l'on ne veut pas s'astreindre à un travail de contrôle plus détaillé et plus difficile.

des sacrifices ou des omissions que nous regrettons [1] nous ne lui en tiendrons pas rigueur. Les considérations générales sont presque absentes du livre ; à peine au début des chapitres la brève indication des principales tendances politiques, philosophiques ou sociales qui ont déterminé telle orientation de la littérature. L'historien présente directement ses auteurs, en suivant pour chacun strictement l'ordre chronologique, mêlant donc à la biographie l'examen des œuvres ; mais celui-ci demeure l'essentiel et même des livres les plus importants il a tenu à nous donner une courte et substantielle analyse, intercalée dans le texte avec un plus petit caractère. Pour l'œuvre elle-même, sa genèse, ses sources, sa publication, l'accueil qu'elle a reçu, sa portée, ses relations avec des œuvres apparentées dans une époque antérieure nous sont soigneusement signalés. Les citations sont rares, mais quand elles se présentent, elles sont toujours accompagnées de traductions, et celles-ci sont parfois si heureuses qu'on regrette qu'elles ne soient pas plus nombreuses ; les titres des œuvres aussi ont toujours été rendus avec beaucoup d'exactitude [2]. L'appréciation est restée sobre et les jugements sont portés toujours d'une manière très objective. D'ailleurs pour le XVI[e] et le XVIII[e] siècle, comme pour toute la période classique, l'auteur s'est conformé aux opinions traditionnelles ; je ne vois guère que Fénelon qui ait été un peu sacrifié et J.-J. Rousseau en faveur de qui on eût attendu plus d'indulgence. Par contre on trouvera d'excellentes pages sur Bossuet, Molière, Bayle, Voltaire, Diderot, V. Hugo, Balzac. Pour le XIX[e] siècle et surtout pour la période plus rapprochée de nous M. B.-H. a jugé les hommes et les livres d'un point de vue plus personnel, sans craindre de ramener à plus de vérité l'exagération de certains engouements. L'ensemble témoigne d'une grande impartialité et d'une pénétration sympathique de la part d'un juge dont la propre littérature est si différente. On pourrait même s'étonner que la nationalité de l'auteur ne transparaisse pas davantage, ou du moins qu'il n'ait pas saisi plus souvent l'occasion de faire quelques rapprochements entre le développement parallèle de la littérature allemande et celui de la nôtre ou de s'arrêter sur quelques points de leur action réciproque. Il est permis de regretter et pour les lecteurs allemands et pour nous-mêmes que M. B.-H. ait été aussi avare de ces brefs rappels qui n'eussent pas été des digressions. Du moins a-t-il tenu à signaler à ses compatriotes ce qui dans notre goût littéraire. dans notre concep-

---

1. Voici des noms dont l'absence peut surprendre : Vauquelin de la Fresnaye, Brébœuf, Chapelle et Bachaumont, Santeuil, M[e] de Villedieu, Tallemant des Réaux, Bruoys, Suard, Doudan, de Pontmartin, etc.

2. Il y a cependant quelques erreurs de traduction : le père de Molière, le tapissier Poquelin, n'était pas un *Teppichwirker* ; p. 412, *die Lumpen* rend mal les *Ganaches* et p. 424, *Talgfleck*, *Boule-de-Suif*.

tion du théâtre ou du roman, dans nos moyens favoris d'expression lui est apparu comme la marque essentielle de l'esprit français.

L'ouvrage est muni à la fin de références : pour chaque auteur indication de la meilleure édition et de l'étude la plus complète et la plus récente ; quelques compléments pour les noms secondaires que l'exposé au cours du texte avait dû écarter, ont été ajoutés. Peu de livres importants seraient à joindre à cette bibliographie qui n'a voulu retenir que l'essentiel et le meilleur [1]. L'illustration a été soignée, mais n'a pas été heureusement prodiguée ; elle se réduit en général aux portraits qu'il était le plus utile de donner. Surtout il faut louer les intéressants fac similés des pages de quelques œuvres essentielles ; on les aurait même souhaités plus nombreux.

Cette seconde édition de l'*Histoire de la littérature française*, qui avait été déjà si favorablement accueillie, mérite sous sa nouvelle forme d'être recommandée au public allemand et elle fait honneur à la collection dans laquelle elle a été publiée [2].

L. Roustan.

Cappellini (Giov.). **Ricordi**. Bologne, Zanichelli, 1914, 2 vol. in-8° de vi-242 et ix-356 p. Les 2 vol., 8 fr.

L'éminent géologue italien M. C., avait à plusieurs reprises publié des fragments de Mémoires qu'il reprend aujourd'hui et conduit jus-

1. On aurait cependant voulu voir mentionner les livres de Collin sur Chapelain, de Crane sur Rotrou, de Magne sur Mme de Tencin, de Valette sur Rousseau et aussi la collection des *Annales J.-J. Rousseau*, de Lafarge sur Palissot, de Gaultier sur Mme de Staël, etc. Beaucoup d'études citées ont paru dans des revues, mais ont été ensuite publiées en volume ; il eût été bon de le signaler.

2. Je relève ici quelques légères inexactitudes. P. 69, d'Urfé est né en 1567, et non *1568*. P. 101, il convenait d'indiquer que l'attribution à Pascal du *Discours sur les passions de l'amour* reste hypothétique ; la légende de l'accident du pont de Neuilly est aussi admise sans discussion. P. 123, autre légende contestable sur le rôle de la Duchesse d'Orléans dans le concours qui mit aux prises Corneille et Racine pour le sujet de *Bérénice*... P. 238, d'après M. Foulet, il faudrait arrêter à sept. ou oct. 1728 le séjour de Voltaire en Angleterre et non le prolonger jusqu'au *printemps 1729*. P. 270, Mme de Tencin est née en 1682 et non *1681*. P. 277, l'hypothèse de Diderot soufflant à Rousseau sa thèse pour le premier *Discours* est difficilement admissible. P. 330, les dates pour Miguet sont : 1796-1884, et non *1786-1831*. Enfin des lapsus dont certains ont été déjà relevés par la *Revue* dans la première édition. Il faut lire, p. 7, Sainte-Marthe ; 132, Angoumois ; p. 169, Devineresse ; p. 244, de Graffigny ; 302 ; de Brosses ; p. 307, Louveciennes, p. 308, Iambes, p. 321. Senancour ; p. 355, anstechen ; p. 359, l'art de conspirer ; p. 367, Loudun ; p. 371. la dame de Monsoreau ; p. 373, Paul Féval ; p. 424, Marly-le-Roi ; p. 435, Crainquebille ; p. 456 et passim, Bergerat ; p. 493, Masson ; p. 495, Huit ; au lieu de : *Saint-Marthe, Angoumais, Deverinesse, de Grafigny, de Brosse, Lucienne, Jambes, Senancourt, ansiecken, l'art de se conspirer, Loudon, Madame de Monsoreau Paul de Féval, Marly-leBry, Craiquenbille, Bergerac, Maisson, Huet.* Autres menues fautes : Cathérine, Ségrais, Brétonne, études *des* mœurs, cours *des* Belleslettres, etc. Enfin p. 74, un vers faux, lire : du monde, non *de ce monde* ; p. 464, le vers de Clénier a ses hémistiches intervertis.

qu'au VIIIe centenaire de l'Université de Bologne (12 juin 1888). Ces Mémoires serviront aux historiens de la science qui voudraient, non pas seulement relever les visites ou réceptions princières dont il a été l'objet, mais suivre pas à pas ses recherches et les relations des naturalistes entre eux dans la seconde moitié du XIXe siècle. Ils serviront encore plus, et l'auteur l'a voulu, à enseigner à la jeunesse par quelles privations souvent s'acquiert la renommée : obligé de courir l'Europe, sans avoir ni patrimoine ni pension, pour en fouiller le sol, M. C. trouvait le moyen de vivre à Paris pendant 8 jours au prix total de 7 fr. 35 ; à Londres, les punaises seules pouvaient le chasser des taudis économiques ; voyageant en compagnie de savants, il prenait subrepticement des billets de 3e classe ou leur persuadait qu'on voit mieux une ville à pied que du haut d'un omnibus. Le confort sans cesse sacrifié à l'étude, voilà ce que montre cette biographie. Le récit est trop souvent sec, ou la discrétion en affaiblit l'intérêt, comme dans l'histoire à peine esquissée (et qui, autrement, d'après ce qui m'a été conté, serait piquante) de ses démêlés avec quelques collègues. On voudrait qu'il se fût arrêté au moins sur les rapports délicats que les premiers professeurs *italiens* de Bologne y eurent d'abord avec les derniers professeurs *papalins*. On y rencontre pourtant, au milieu d'énumérations trop rapides, quelques canevas de narrations, par exemple le tableau des émotions que le flux de la Manche donna à l'auteur pendant une exploration au pied des falaises. Mais l'intérêt de l'ouvrage est dans le bel exemple d'une vie très remplie mais uniquement par la science.

Charles DEJOB.

Maurice GRAMMONT, **Le Vers français**. Ses moyens d'expression. Son harmonie. Paris, Champion, 1913. Deuxième édition refondue et augmentée. In-8, p. 510. Fr. 12.

L'ouvrage dont M. Grammont a publié une nouvelle édition, n'est pas, on le sait, un traité de versification, mais il étudie les trois questions essentielles en matière de vers : le rythme, la valeur des sons, l'harmonie. Cette triple étude est menée avec une grande pénétration, non sans subtilité (la matière, il est vrai, l'exige presque) et avec une rare richesse d'exemples. M. G. analyse d'abord le rythme de l'alexandrin classique, devenu par une évolution assez rapide au XVIIe siècle un mètre à quatre mesures, et il consacre au rejet un chapitre spécial qui manquait dans la première édition. Il aborde ensuite le vers de douze syllabes dans lequel le rythme cesse de marquer la coupe ; les Romantiques ont fait du tétramètre classique un trimètre. Sa principale qualité est de précipiter la mesure. Ne pourrait-on pas soutenir aussi justement qu'il la ralentit, puisque ses trois repos deviennent l'équivalent des quatre du tétramètre ? dans la plupart des exemples cités par l'auteur il y a un passage évident à une

allure grave de la pensée, suivant parallèlement la modération de la mesure ; ou bien le trimètre représente une conclusion, un résumé de la tirade, qui s'accommoderait mal d'une précipitation du rythme. Le chapitre sur les poèmes à mouvements variés porte d'abord sur l'analyse des vers libres et emprunte surtout ses exemples à La Fontaine : on y trouvera un commentaire fin et judicieux de la versification du fabuliste ; en second lieu sur les poèmes à strophes libres. L'étude des sons comme moyen d'expression passe en revue les voyelles et les consonnes, analysant leurs qualités et les différents effets qu'elles servent à rendre. Toutes les observations ne sauraient être adoptées sans quelques réserves de détail ; il semble qu'il y aurait ici à faire une étude comparée de plusieurs littératures pour appuyer la généralité des conclusions. La question de l'hiatus avec toutes les contradictions qu'entraînent les règles qu'il a provoquées est rattachée à cette partie, et l'auteur qui demande à chaque occasion que la poésie se règle sur les modifications de la langue parlée et en suivre l'évolution, y donne de très sages solutions. On trouvera pareillement des aperçus nouveaux et même hardis sur la conception de la rime et la distinction entre rimes masculines et féminines. Enfin la dernière partie est consacrée à l'harmonie du vers qui pour l'auteur résulte de la correspondance des voyelles de valeur différente, claires, éclatantes ou sombres, groupées par systèmes de 2 ou 3 ou des multiples de 2 ou 3.

Le mérite de l'ouvrage de M. G. est d'appuyer partout ses démonstrations sur des principes de phonétique scrupuleusement vérifiés, en même temps que sur la pratique des poètes, sans formuler jamais de règles que celles fournies par l'observation directe des faits. On est souvent à la lecture comme mis en défiance par cette découverte incessante de nuances subtiles et de calculs ingénieux ; mais on se convainc à la réflexion que ce que le critique découvre par une patiente comparaison n'est pas nécessairement virtuosité dans le poète, mais rencontre instinctive chez les meilleurs, recherche plus consciente chez les autres (c'est le cas des plus modernes), et il est également intéressant d'en étudier les résultats.

Le compte rendu minutieux et élogieux que M. Meillet a fait il y a dix ans de la première édition de l'ouvrage me dispense d'entrer dans plus de détails. Il faut noter que la nouvelle édition, outre les développements plus amples et plus précis de toute la première partie, a renoncé à l'orthographe phonétique qu'avait adoptée l'auteur, et que l'exécution matérielle du volume en rendra la lecture plus aisée encore. C'est une double amélioration dont les étudiants, à qui l'ouvrage s'adresse avant tout, devront se féliciter.

L. R.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 7 août 1914.* — M. Théodore Reinach communique une inscription funéraire grecque en vers, de provenance égyptienne, qui est surtout remarquable par l'incorrection de la langue et de la versification, quoique le texte ne paraisse pas être plus récent que le règne d'Hadrien.

M. Emile Chatelain, président, prononce l'allocution suivante : « Je crois être l'interprète de toute l'Académie en adressant à nos associés et correspondants belges, MM. Franz Cumont, Charles Michel et Henri Pirenne, l'expression de notre vive sympathie. L'héroïsme de leurs compatriotes qui s'est manifesté à propos d'une attaque dirigée contre la France, ne peut trouver notre compagnie indifférente et laissera dans notre souvenir, comme dans l'histoire, une trace inoubliable. »

M. Seymour de Ricci communique un papyrus latin inédit de l'époque d'Hadrien sur lequel il a déchiffré un testament latin *per aes et libram*. Ce document est intéressant pour les historiens du droit romain en raison des formules qu'il contient. — M. Cuq présente quelques observations.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 14 août 1914.* — M. Emile Chatelain, président, donne lecture du décret nommant M. Gaston Maspero secrétaire perpétuel de l'Académie en remplacement de M. Georges Perrot, décédé.

M. le Secrétaire perpétuel lit un télégramme de M. Franz Cumont, associé étranger de l'Académie.

M. Paul Viollet fait une communication sur les pairs de France à la fin de l'ancien régime. — M. Paul Fournier présente quelques observations.

M. J. Zeiller prie l'Académie de disposer de la part du prix Fould qui lui avait été décernée, pour venir en aide aux misères présentes.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 21 août 1914.* — L'Académie déclare vacante la place de membre ordinaire auparavant occupée par M. Georges Perrot, décédé. Elle décide de fixer plus tard les dates de la présentation des titres des candidats et de l'élection.

M. Salomon Reinach discute certaines questions relatives aux colonies civiles et militaires de Rome. Il montre notamment combien on est encore mal informé de ce qui touche aux droits des colons sur leurs terres, à la faculté que leur laissait la loi de les aliéner ou de les louer à des tiers. — MM. Cuq et Fournier présentent quelques observations.

Académie des Inscriptions et Belles Lettres. — *Séance du 28 août 1914.* — M. Pottier lit une note sur un lécythe blanc acquis par le Musée du Louvre, où se voit une représentation du dieu de la mort, Thanatos, que l'on peut mettre en rapport avec la tragédie d'Euripide, *Alceste*, dont la date est de 438 a. C. — MM. Alfred et Maurice Croiset présentent quelques observations.

M. Morel-Fatio lit un mémoire intitulé : « Un romance du Cid et la question de préséance des ambassadeurs de France et d'Espagne à Rome. » — M. Paul Fournier présente quelques observations.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 4 septembre 1914.* — M. Emile Chatelain, président, communique à l'Académie un télégramme donnant des nouvelles de la mission du Dr Segalen.

M. Antoine Thomas signale et analyse un poème d'Alain Chartier récemment découvert à Berlin et publié par M. Siegfried Lemm. C'est un débat entre un vieux héraut, un jeune noble et un paysan ou « villain », dans lequel le poète peint les sentiments qu'inspire à ces trois personnages la lutte séculaire contre les Anglais, et glorifie la bravoure et le culte de l'honneur qui seuls peuvent conduire à la victoire. Le patriotisme d'Alain Chartier a été souvent remarqué, mais l'œuvre nouvelle révèle chez le poète un sens de la réalité et une puissance créatrice que l'on n'observe pas au même degré dans ce que l'on connaissait de lui jusqu'ici.

M. A. Moret communique une note sur une inscription égyptienne inédite de la IVe dynastie, actuellement au Musée du Caire. Ce document est d'un grand intérêt pour l'étude de l'organisation du culte funéraire et du régime de la propriété sous l'ancien Empire égyptien.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 11 septembre 1914.* — M. Edouard Chavannes communique, d'après une lettre de M. Jean Lartigue, quelques-unes des découvertes archéologiques faites par la mission Segalen dans la province chinoise de Sseu-tch'ouan. M. Lartigue a exploré, dans la région de Kia-Ting, des falaises percées d'innombrables grottes qui ont servi d'habitations aux tribus aborigènes, mais qui, auparavant, dans les deux premiers siècles p. C., ont été employées comme lieux de sépulture. M. Lartigue a trouvé des cercueils de poterie et des sarcophages de pierre dont le décor est nettement de l'époque des Han.

M. Salomon Reinach montre que les modernes ont eu tort de dire qu'Iphigénie fut sauvée du couteau de Calchas sous l'aspect d'une vieille femme, et de voir là une variante de la légende qui la fait métamorphoser en biche. En réalité, il n'existe qu'un seul texte grec suivant lequel Artémis, pour faire agréer sa protégée comme prêtresse en Tauride, lui aurait donné l'aspect d'une dame vénérable. Ce texte, déjà mal compris par les savants byzantins, a donné lieu à la prétendue variante de la métamorphose, qui n'est pas une variante, mais le simple effet d'un malentendu. A l'instant du sacrifice, en Aulide, Artémis a substitué une biche à Iphigénie; puis elle a emporté la jeune fille en Tauride, et là elle lui a donné les traits d'une vieille pour la faire revêtir d'un sacerdoce important. Iphigénie n'a donc pas été vieillie pour échapper au sacrificateur, mais pour devenir sacrificatrice à son tour. — MM. Alfred et Maurice Croiset présentent quelques observations.[1]

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 18 septembre 1914.* — M. le Dr Capitan présente deux couteaux en silex finement taillés, trouvés à Mexico sur l'emplacement du grand temple. L'un d'eux est le couteau à sacrifice humain ordinaire; mais l'autre, dont il n'a été trouvé que de rares spécimens et seulement dans les dernières fouilles, présente la particularité d'avoir sa pointe enfoncée dans une assez grosse boule de copal. On peut croire que le premier était bien le couteau efficient du sacrifice, tandis que l'autre, consacré par le copal, aurait été une offrande symbolique ou un accessoire du culte. — M. Salomon Reinach présente quelques observations.

M. A. Héron de Villefosse transmet une lettre adressée à la Direction des Musées nationaux par M. Berthezenne, propriétaire du château de Mons (Gard), et contenant la photographie d'une petite Victoire en bronze, de style gallo-romain, trouvée dans les environs d'Alais. On connaît d'autres bronzes analogues et dans la même attitude, trouvés à Autun, à Lyon, à Evreux, à Grenoble; mais aucun ne se présente avec une allure aussi décidée et dans un état de conservation aussi exceptionnel.

M. Henri Cordier communique une lettre de M. Robert Gauthiot, chargé d'une mission dans l'Asie centrale, et un rapport sur les résultats de la mission archéologique du Dr Segalen en Chine.

M. Elie Berger rend compte de l'arrivée et du séjour des troupes allemandes au château de Chantilly et dans les environs.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 25 septembre 1914.* — M. Babelon communique une lettre de M. Marcel Dieulafoy, qui annonce son arrivée au Maroc.

M. Salomon Reinach rappelle que Stilicon, au début du ve siècle, fit enlever les plaques d'or des portes du Capitole pour subvenir à la détresse de l'Etat. Un historien byzantin prétend que l'on découvrit alors, en une certaine partie des portes, une inscription dont il donne le texte et qui comportait une prédiction fâcheuse pour Stilicon. M. Reinach essaye d'établir qu'il s'agit simplement d'un graffite, d'une signature d'oisif mal lue; il la rétablit ainsi : « Niger, esclave de Quintus Regius ».

M. Ernest Babelon donne lecture d'un mémoire sur Attila dans la numismatique Il n'y a point et il ne saurait y avoir de monnaie au nom d'Attila. Mais les Romains, suivant un usage constant, ont introduit sur leurs monnaies, à cette époque, un type nouveau qui rappelle leur victoire des Champs catalauniques en 451. Ce type représente l'empereur romain debout, écrasant du pied un dragon à tête humaine et à queue de serpent. Cette image symbolique paraît pour la première fois sur les pièces d'or des deux empereurs contemporains de la défaite d'Attila, Valentinien III, empereur d'Occident, et Marcien, empereur d'Orient. Le dragon à tête humaine et à corps de serpent rappelle les Géants anguipèdes qui, dans la mythologie antique, sont foudroyés par Jupiter. Pour commémorer la défaite d'Attila et de ses hordes, on s'est inspiré de la Gigantomachie; les légendes du moyen âge firent d'Attila, dont le nom était synonyme de terreur et de destruction brutale, une incarnation du Diable, et les Huns furent mis au nombre des démons. Or les démons, dans la symbolique chrétienne, sont les héritiers des Pans, des Satyres et des Faunes antiques. M. Babelon montre une médaille d'Attila, créée en Italie, au début du xvie siècle, d'après les données de la tradition médiévale. Attila y est représenté, comme les Faunes antiques, avec des cornes de bouc, des oreilles et une barbiche de bouc : il est ainsi le Roi des démons venus des steppes asiatiques. Figurant dans l'immense cortège de l'Enfer chrétien, c'est à ce titre qu'il prend place dans l'art du médailleur et même dans l'art sculptural de la Renaissance. — M. Bouché-Leclerq présente quelques observations.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 2 octobre 1914.* — A propos du procès-verbal de la dernière séance, dans laquelle M. Babelon a présenté le moulage d'une médaille de la Renaissance représentant d'un côté Attila

et de l'autre la ville d'Aquilée, M. Antoine Thomas rappelle qu'une chronique hongroise attribue formellement à Attila, dont elle énonce le nom sous la forme *Aquila*, la fondation d'Aquilée. Cette légende, qui prend le contrepied de l'histoire, puisque le roi des Huns est le destructeur et non le fondateur d'Aquilée, est peut-être dérivée d'une légende italienne d'après laquelle Attila est considéré comme le fondateur d'Udine, cette ville, ayant, dit-on, pris naissance autour du camp retranché construit par le chef des Huns pendant le long siège d'Aquilée et ayant souvent servi de résidence au patriarche d'Aquilée depuis la destruction de son siège propre. — MM. Babelon et Bouché-Leclercq présentent quelques observations.

M Homolle commence la lecture d'une note intitulée : « Les énigmes de Marmaria. »

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 9 octobre 1914.* — M. A. Moret communique une inscription égyptienne inédite de la VIII[e] dynastie (vers 2400 a. C.). Il s'agit d'un décret royal qui nomme le vizir Smaj directeur du Sud et qui énumère les 22 nomes de la Haute-Egypte soumis à son autorité. C'est le premier document de ce genre, et la plus ancienne liste de nomes qui ait été retrouvée. La stèle, provenant des fouilles de MM. A. J. Reinach et R. Weil à Koptos, est actuellement au Musée du Caire.

M. A. Héron de Villefosse communique, au nom du R. P. Delattre, correspondant de l'Académie à Carthage, le texte d'une petite inscription votive trouvée sur l'emplacement de cette ville. Elle est gravée sur une stèle en pierre calcaire et accompagnée de symboles sculptés : *T(itus) Gargilius Vale(n)s [ex v]iso votum solvit*. La forme *ex viso* (pour *ex visu*) se rencontre assez fréquemment. C'est donc à la suite d'une apparition de la divinité à T. Gargilius Valens, probablement pendant son sommeil, que cet ex-voto a été consacré. Comme le nom de la divinité n'est pas exprimé dans le texte, il est certain que celui-ci provient d'un des temples de Carthage placé sous le vocable d'une divinité connue.

M. Homolle continue sa communication sur « les énigmes de Marmaria ».

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 16 octobre 1914.* — M. Emile Chatelain, président, annonce la mort de M. Joseph Déchelette, correspondant de l'Académie, tué à l'ennemi, à la tête d'une compagnie d'infanterie territoriale.

L'Académie procède à la nomination de trois commissions qui seront chargées de donner des sujets pour les concours de différents prix.

M. Homolle termine sa communication sur « les énigmes de Marmaria ».

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 23 octobre 1914.* — Après un Comité secret, la séance étant redevenue publique, le Président donne lecture du document suivant :

« L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui représente dans l'Institut de France l'étude des grandes civilisations historiques, a été profondément émue, depuis l'ouverture des hostilités, des actes de barbarie disciplinée, exécutions d'otages, massacres de non-combattants, de femmes et d'enfants, commis en Belgique et en France par les armées allemandes, en violation des lois de la guerre.

« Si elle n'a pas protesté déjà contre ces actes abominables ni contre des destructions impies, que ne justifiait aucune raison militaire, telles que l'incendie de Louvain, le bombardement des cathédrales de Malines et de Reims, la tentative criminelle dont Notre-Dame de Paris a été l'objet, c'est que ces violences lui paraissaient assez hautement réprouvées et flétries par l'indignation qui s'élevait de toute part.

« Mais aujourd'hui l'appel qui vient d'être adressé à l'opinion publique, en vue de l'égarer, par un certain nombre de savants allemands, ne lui permet plus de garder le silence.

« Elle a été douloureusement surprise de voir que des hommes illustres, quelques-uns même de ceux qu'elle avait associés à ses travaux et à qui elle avait cru pouvoir confier ainsi une part de son honneur, n'ont pas craint, pour excuser ces crimes, de nier les faits les plus certains, et cela, sans enquête personnelle, au mépris de tous les témoignages et de l'évidence même, sur la foi et peut-être sur l'ordre d'un gouvernement qui a fait profession de n'attacher aucune valeur à la parole donnée.

« En conséquence, elle déclare que ceux qui ont mis ainsi l'autorité de leur nom au service de la violence, pour l'aider à se déguiser, lui paraissent avoir manqué gravement à un devoir d'honneur et de loyauté.

« Elle décide que cette déclaration sera lue en séance et insérée dans ses procès-verbaux. »

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 30 octobre 1914.* — M. Louis Leger lit une note sur l'étymologie du mot « cadastre ». Chez les

Byzantins, l'impôt, entre autres désignations, s'appelait *stikhos*, c'est-à-dire la ligne où était noté le paiement du contribuable. Le registre s'appelait « katastikhon ». A Cattaro et à Raguse, le mot avait passé en latin sous la forme « katastichum ». On le rencontre en serbe sous la forme « katastich ». Ce mot a passé à Venise, est venu en Provence (comme le constate le Dictionnaire Hatzfeld-Darmesteter), et a été transformé en « cadastre ». C'est ainsi que le bas-latin *regesta* est devenu « registre ». — M. Thomas présente quelques observations.

M. Cordier donne lecture d'une note sur les résultats du voyage de M. Gauthiot au Pamir.

M. Salomon Reinach lit une note sur les funérailles d'Alaric. Jordanès, l'historien des Goths, rapporte que lorsqu'Alaric mourut à Cosenza, en 412, il fut enseveli dans le lit d'une rivière, dont on avait préalablement détourné le cours. Les captifs employés à ce travail furent mis à mort, afin que personne ne révélât le lieu où reposait le roi barbare, enseveli avec les trésors provenant du pillage de Rome en 410. M. Reinach montre que des histoires analogues ont été racontées à diverses époques et qu'elles appartiennent au domaine de la légende. Alaric et ses Goths étaient chrétiens, et chrétiens d'autant plus convaincus que leur conversion était récente ; les évêques n'auraient pas toléré un mode de sépulture inspiré d'idées païennes et souillé par un sacrifice humain. — MM. Chavannes, Bouché-Leclercq et Monceaux présentent quelques observations.

M. Paul Monceaux communique une note de M. Cagnat sur une inscription grecque, récemment trouvée à Constantine, relative à un légat d'Arabie, du temps de Marc Aurèle, P. Julius Geminius Marcianus.

M. Héron de Villefosse communique une lettre du R. P. Delattre, correspondant de l'Académie, concernant la découverte de plusieurs bulles en plomb, de l'époque byzantine. Sur l'un de ces monuments appartenant à M. Jules Renault et trouvé à Carthage, on lit d'un côté, en caractères grecs, une invocation à la Vierge : *Mère de Dieu, prête secours à ton serviteur*, et de l'autre le nom de l'évêque André suivi d'un mot que le P. Delattre suppose être le nom de la ville épiscopale d'Ipsos, en Asie-Mineure. M. de Villefosse pense qu'il s'est glissé dans ce petit texte une lettre parasite et que le nom d'André est simplement suivi du mot ἐπισκόπου, écrit par erreur ἐπισκόππου.

M. Paul Viollet donne lecture d'une étude sur les relations entre le Parlement et le Grand Conseil.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 6 novembre 1914.* — M. Maurice Prou fait une seconde lecture de son mémoire sur un diplôme faux de Charles le Chauve pour l'abbaye de Montier-en-Der.

M. Paul Viollet continue la lecture de son étude sur les relations entre le Parlement et le Grand Conseil.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 13 novembre 1914.* — M. Maspero, secrétaire perpétuel, donne lecture d'une lettre de la Société impériale archéologique de Moscou protestant contre le bombardement de la cathédrale de Reims.

M. Henri Jadart expose l'état de la cathédrale et des musées de Reims après le bombardement par les Allemands. — M. Salomon Reinach présente quelques observations.

M. Héron de Villefosse présente quelques inscriptions latines découvertes par M. Fleury du Sert dans la vallée de la Medjerdah. Les deux plus importantes sont malheureusement mutilées : l'une, gravée sous le règne de Septime Sévère, mentionne la reconstruction d'un temple de Mercure Sobrius dans les environs de Bordj Toun, station de la voie ferrée entre Medjez-el-Bab et Tebourba : le culte ce dieu était assez répandu en Afrique, en particulier dans la province proconsulaire. L'autre est une épitaphe métrique de 20 vers qui concerne un jeune homme mort en regrettant de n'avoir pas perdu la vie en combattant. Cinq autres textes sont funéraires et n'offrent d'intérêt que pour la rareté de certains noms.

M. Chatelain, président, annonce que l'Académie propose : 1° pour le Prix ordinaire à décerner en 1917, le sujet suivant : *Etude historique et philologique de la* Germanie *de Tacite* (dépôt des mémoires au Secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1917) ; — 2° pour le Prix extraordinaire Bordin à décerner en 1917, le sujet suivant : *Etudier les relations littéraires de la France et de l'Angleterre pendant la Guerre de Cent ans* (dépôt des mémoires au Secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1917).

L'Académie décide que, s'il y a lieu, elle acceptera les ouvrages manuscrits ou imprimés relatifs au moyen âge ou à la Renaissance qui seront envoyés au Secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1917.

L'Académie élit MM. Héron de Villefosse, Salomon Reinach, Omont et Thomas, comme membres de la Commission qui doit présenter les candidats pour les places vacantes parmi les correspondants français, et MM. Senart, Paul Meyer, Alfred Croiset, Leger, pour présenter les candidats aux places de correspondants étrangers.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 27 novembre 1914.* — M. Emile Chatelain, président, annonce la mort de M. Paul Viollet, membre ordinaire de l'Académie, décédé le 22 novembre, et de M. Alessandro d'Ancona, correspondant étranger. Il retrace brièvement leur vie et leurs travaux.

M. Leger donne des nouvelles de M. Marcel Dieulafoy, membre de l'Académie, directeur du génie à Rabat.

M. Antoine Thomas propose une explication nouvelle du mot *amour*, dont la désinence est en contradiction avec la loi phonétique d'après laquelle le latin *-or*, *-oris* est rendu en français par *-eur* (*fleur*, *chaleur*, *douleur*, etc.). Il établit d'abord que l'ancien français possédait la forme normale *ameur*, concurremment avec *amour*, mais qu'il l'appliquait exclusivement à l'ardeur amoureuse des animaux. *Amour* est emprunté au provençal et témoigne de l'influence exercée sur la langue des trouvères par la langue des troubadours. Sous la même influence, le français dit *jaloux* et non *jaleux*, bien que tous les adjectifs latins en *-osus* soient rendus en français par des mots en *eux* (*courageux*, *douloureux*, *glorieux*, etc.). *Amour* vient des cours de la Provence, comme *haine* des forêts de la Germanie : chaque pays exporte les mots comme les sentiments qui caractérisent sa civilisation.

M. Louis Leger commence la lecture d'un mémoire sur la Serbie au moyen âge.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 4 décembre 1914.* — M. Louis Leger achève sa communication sur la Serbie au moyen âge.

M. Edouard Cuq lit un mémoire sur la statistique des locaux affectés à l'habitation dans la Rome impériale.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 11 décembre 1914.* — M. Emile Chatelain, président, annonce la mort de M. William Woodville Rockhill, correspondant étranger de l'Académie.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 18 décembre 1914.* — Conformément à une décision prise dans le comité secret de la séance précédente, M. Maspero, secrétaire perpétuel donne lecture du texte du vœu suivant que l'Académie des Sciences lui a communiqué :

« L'Académie des Sciences, constatant les importants résultats obtenus depuis longtemps en Suède et en Norwège et admirant les mesures énergiques prises récemment par S. M. l'empereur de Russie contre l'alcoolisme ;

Considérant que, si dans la lutte contre ce fléau, la France continuait à se laisser devancer par les autres nations, elle se mettrait en état manifeste d'infériorité;

Emet le vœu que les mesures suivantes, réclamées depuis longtemps par tous les hygiénistes, soient adoptées sans retard :

Limitation du nombre des débits de boisson ;

Prohibition définitive de l'absinthe et des liqueurs similaires ;

Suppression du privilège des bouilleurs de cru. »

L'Académie a adopté ce texte, à l'unanimité.

M. Héron de Villefosse lit une note sur une croix byzantine découverte à *Bulta Regia* par le Dr Carton.

Le Dr Segalen, de retour de sa mission archéologique dans la Chine occidentale, expose les résultats généraux de sa mission, qui comprennent le relevé et l'étude de la plupart des monuments anciens du Sud de la province du Chen-si et de la totalité du Seu-tchouan, ainsi qu'un itinéraire cartographique de la région inexplorée s'étendant du Yalong à la boucle du Yangtzeu. Il exprime ses regrets d'être seul à présenter ainsi à l'Académie les fruits d'une année de collaboration constante avec ses deux compagnons, le comte Gilbert de Voisins et l'enseigne de vaisseau Jean Lartigue. Mais, dès leur retour en France, des fonctions militaires diverses ont séparé les trois voyageurs. M. Gilbert de Voisins sert actuellement dans l'artillerie, et M. Lartigue, déjà blessé devant Dixmude, commande une compagnie de fusiliers marins.

M. Edouard Chavannes, vice-président, insiste sur l'importance de la mission confiée au Dr Ségalen et sur les éléments nouveaux qu'elle a apportés à l'étude de la plus vieille civilisation chinoise. — L'Académie s'associe aux remerciements qu'il adresse à M. le Dr Ségalen et à ses collaborateurs.

A la suite d'un comité secret, M. Chatelain, président, annonce que l'Académie vient d'élire : 1° correspondant français : M. le colonel Allotte de la Fuÿe ; — 2° correspondants étrangers : M. Ouspenski, membre de l'Académie des sciences de Pétrograd ; le R. P. Delehaye, Bollandiste, à Bruxelles ; M. Percy Gardner, professeur à l'Université d'Oxford.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 25 décembre 1915.* — M. Salomon Reinach annonce que les fils de M. le comte Bégouen ont exploré aux environs de la caverne d'Eulène (Ariège), une grotte d'accès très difficile où ils ont relevé environ 200 gravures, comprenant des images de rennes, de mammouth, de rhinocéros, ainsi que certaines représentations anthropoïdes d'une

interprétation malaisée, mais qui semblent offrir un grand intérêt. La nouvelle station a reçu le nom de « Grotte des trois frères ».

L'Académie procède au renouvellement de son bureau. M. Chavannes est élu président; M. Maurice Croiset, vice-président.

M. H. Omont est nommé membre de la Commission de l'Histoire littéraire de la France.

L'Académie procède ensuite à la nomination des commissions annuelles et des commissions de prix. Sont nommés :

Commission des travaux littéraires : MM Bréal, Senart, Paul Meyer, Héron de Villefosse, Alfred Croiset, Clermont-Ganneau, de Lasteyrie, Collignon.

Commission des antiquités de la France : MM. Paul Meyer, Héron de Villefosse, de Lasteyrie, Omont, Valois, l'abbé Thédenat, Camille Jullian, Maurice Prou.

Commission des écoles françaises d'Athènes et de Rome : MM. Heuzey, Foucart, Paul Meyer, Collignon, Cagnat, Pottier, Haussoullier, Maurice Prou.

Commission de l'école française d'Extrême-Orient : MM. Bréal, Senart, Barth, Pottier, Cordier, le P. Scheil.

Commission de la fondation Benoit Garnier : MM. Senart, Barth, Cordier, le P. Scheil.

Commission de la fondation Piot : MM. Heuzey, Héron de Villefosse, de Lasteyrie, Homolle, Collignon, Babelon, Pottier, Haussoulier, Durrieu.

Commission de la fondation De Clercq : MM. de Vogüé, Heuzey, Babelon, Pottier, le P. Scheil.

Commission administrative centrale : MM. Alfred Croiset et Cagnat.

Commission administrative de l'Académie : MM. Alfred Croiset et Cagnat.

Commission du prix ordinaire ou du budget (dont le sujet proposé est : *Le genre épistolaire chez les Assyro-Babyloniens, depuis les origines*) : MM. Senart, Barth, Cordier, le P. Scheil.

Commission du prix Allier de Hauteroche (*numismatique ancienne*) : MM. de Vogüé, Schlumberger, Héron de Villefosse, Babelon.

Commission du prix Gobert : MM. Emile Picot, Omont, Elie Berger, Maurice Prou.

M. Prou donne lecture du rapport de M. Camille Jullian sur le concours des Antiquités de la France.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon, boulevard Carnot, 23.

N° 27 Quarante-huitième année. 4 juillet 1914.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

PÉRIODIQUES

Revue bleue, 13 juin 1914 : Beaumarchais, Lettres d'Espagne (publiées par M. Louis Thomas). — A. Bossert, Le roman d'une femme de lettres allemande, Caroline. — Dauphin-Meunier, Une lettre inédite de Linguet. — Th. Labarre, En passant au quai d'Orsay. — H. W. Steed, La police en Autriche. — Firmin Roz, Théâtres : Macbeth, version française de Jean Richepin. — Jacques Lux, Chronique des livres.

Revue celtique, n° 2 : Ernault, Notes sur les textes d'Ivonet Omnes. — Loth, Questions de grammaire et de linguistique brittonique (suite). — Meillet, Sur les présents irlandais du type guidim. — Thibault, Notes sur le parler breton de Cléguérec, Morbihan (suite). — Taylor, The Monastery bishoprics of Cornwall. — Vendryes, L'aventure de Maelsuthain. Un rapprochement celto-ombrien. — Loth, Cornoviana (suite). — Bibliographie ; Chronique ; Périodiques ; Nécrologie (P. W. Joyce).

Revue des sciences politiques, 15 juin : Hamelle, Le Home Rule et l'Ulster. — P. C. Journal d'un Français à Uskub pendant la deuxième guerre balkanique, 29 juin-6 août 1913. — Combes de Patris, De Berlin à Bagdad. — P. Pinot, L'autonomie des ports de commerce. — Tartière, Le régime des mines. — A. de Lavergne, Chronique législative. — Bibliographie, Analyses, Concours, etc.

Deutsche Literaturzeitung, n° 24 : Max Wundt, Diltheys Schriften. — Schillmann, Wolfgang Trefler und die Bibliothek des Jacobsklosters zu Mainz. — Bousset, Kyrios Christos. — Hünermann, Die Busslehre des heiligen Augustinus. — Hörter, Die Methode in Erich Wasmanns Tierpsychologie. — Wyplel, Wirklichkeit und Sprache. — Abel, Eine Erzählung im Dialekt von Ermenne (Nubien). — Ungnad, Hebräische Grammatik; Praktische Einführung in die hebräische Lektüre des Alten Testaments. — Scham, Der Optativgebrauch bei Clemens von Alexandrien in seiner sprach-und stilgeschichtlichen Bedeutung. — Vitruvii De Architectura libri decem. Ed. Krohn. — Landau, Arthurian Legends or the Hebrew-German Rhymed Version of the Legend of King Arthur. — R. Wagner, Gesammelte Schriften und Dichtungen. Hgb. von Golther. — Olschki, Der ideale Mittelpunkt Frankreichs im Mittelalter. — Vorträge zur Einführung in die kirchliche Kunst. — Kunst und Kirche. Vorträge, hgb. vom Evangelisch-lutherischen Landeskonsistorium. — Berg, Gero Erzbischof von Köln 969-976. — Holtze, Geschichte der Mark Brandenburg. — Wieber, Die politischen Ideen von Sylvester Jordan. — Liétard, Au Yun-nan. Les Lo-Lo P'o. — Zielenziger, Die alten deutschen Kameralisten. — Pahl, Geschichte des naturwissenschaftlichen und mathematischen Unterrichts.

Revue sémitique. — 22me année. Avril 1914. — *Sommaire* : J. Halévy, Recherches bibliques. Le livre d'Isaïe. — J. Halévy, Quelques fonctions des consonnes dans les langues sémitiques. — J. Halévy, La *Schriftlehre* sumérienne de Delitzsch. — J. Halévy, Glanures hébraïques. — Lettres d'un rabbin de Palestine et d'un missionnaire essénien égarées dans l'Evangile. — Quelques textes nouveaux. — J. Halévy, Contribution à la démonologie judéo-babylonienne. — Bibliographie.

Bibliographie générale des travaux historiques et archéologiques

PUBLIÉS PAR LES SOCIÉTÉS SAVANTES DE LA FRANCE

Par **R. de LASTEYRIE, LEFÈVRE PONTALIS** et **A. VIDIER**

In-4.

Tome I, en 4 fascicules (épuisé).
Tome II, fasc. 1, 2, 3 (épuisé).
— fasc. 4 .... 4 fr.
Tomes III, IV, V, en 4 fascicules. Chaque fascicule.......... 4 fr.

Bibliographie annuelle des travaux historiques et archéologiques

PUBLIÉS PAR LES SOCIÉTÉS SAVANTES DE LA FRANCE

dressée par **R. de LASTEYRIE** et **A. VIDIER**

In-4.

1901-1902	9 fr. 50.	1905-1906	6 fr. 25.
1902-1903	9 fr. 50.	1906-1907	8 fr. »
1903-1904	8 fr. 50.	1907-1908	6 fr. 50.
1904-1905	6 fr. 50.	1908-1909	6 fr. 50.

BIBLIOGRAPHIE DES TRAVAUX SCIENTIFIQUES

PUBLIÉS PAR LES SOCIÉTÉS SAVANTES DE LA FRANCE

Par **J. DENIKER**

in-4.

Tome I, livr. 1 et 2. Chaque.............................. 5 fr.

INSCRIPTIONES GRAECAE AD RES ROMANAS PERTINENTES

collectae et editae

cura **R. CAGNAT**

Tome IV, fasc. 5 (Asia). Gr. in-8.............................. 3 fr.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon, boulevard Carnot, 23.

N° 28 Quarante-huitième année. 11 juillet 1914.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Feuilles d'histoire, 1er juillet 1914 : Cl. Perroud, Une famille en 1793-1794, Lettres d'un volontaire, I. — Louis Humbert, Lettres de la comtesse de Balbi, de son fils et de Louis XVIII, I. — Eugène Welvert, Barras après Brumaire, I. — François Larcher, Les colonies de vétérans sous le premier Empire. — Paul Holzhausen, Le maréchal Davout à Hambourg, VI (traduit par le commandant breveté Missart). — Gabriel Vauthier, Une demande de bourse pour Alexandre Dumas. — André Mazon, Rapport d'un Russe sur l'instruction publique en France, 1842. — Pierre Bart, Lettres et billets de M. Thiers. — Arthur Chuquet, Les francs-maçons au Mexique et l'empereur Maximilien. — *Questions et réponses* : Les aumôniers et Napoléon. — L'auteur qu'on ne se lasse pas d'entendre louer. — L'aveugle clairvoyante. — Bardet. — Les deux femmes de Bazaine. — C'est une canaille, mais qu'il a d'esprit! — Un capitaine de grenadiers. — Clavel. — Le Cromwell et le Fairfax de la Fronde. — La défensive turque. — La Constitution de l'Entresol. — Quel malheur d'être femme! — La médaille de la fidélité. — Fils d'un valet de chenil. — Florian. — La fricassée du fricasseur. — Frochot et Napoléon. — Le Père Gambille. — La noblesse de Gazan. — Guillermin. — Et j'aime en vous mon héritier. — Honorable membre. — La veuve et la sœur de Lasalle. — Lebœuf. — L'Eglise. — Le Rochois. — La Légion étrangère sous Louis XV. — Même quand Loyson vole, on sent qu'il a des pattes. — Masséna et Bonaparte en 1796. — Le mécanisme. — Capitulation de Minden. — Le ministère de la guerre en 1870. — Je crois relire mon Moniteur. — Montaigne et Montesquieu. — Nordlicht. — Numa Roumestan et les Rois en exil. — L'œuf de la Constituante. — Offenstein. — Ordre de la caserne ou de Feuillancour. — Les Pancaliers. — Picqué. — Préfet et ministre. — La rage et l'immersion dans la mer. — Rapp. — Plus de recettes que d'idées. — Le roi de Perse. — Roudolff. — San Brancais. — Savants et ânes en Egypte. — Schnaebelé. — Un sauf-conduit pour Talleyrand. — Têtu tais-toi. — Vivonne au passage du Rhin. — Voirol. — Le grand voyage.

Deutsche Literaturzeitung, nº 25 : Alexander von Weilen, Emil Gött. — Knesner, Geschichte der deutschen Freimaurerei. — Heinichen, Die Grundgedanken der Fremaurerei im Lichte der Philosophie. — W. Schmidt, Der Ursprung der Gottesidee. I. — Palästinajahrbuch des Deutschen evangelischen Instituts für Altertumswissenschaft des heiligen Landes zu Jerusalem. Hgb. von G. Dalman. 9. Jahrg. (1913). — Berkeley, Siris. Uebs. und hgb. von Louise Raab und Fr. Raab. — Flagstad, Psychologie der Sprachpädagogik. — Pädagogische Jahresschau über das Volksschulwesen im Jahre 1913. Hgb. von E. Clausnitzer. VIII. — Talmud Babylonicum Codicis Hebraici Monacensis 95. Der babylonische Talmud. Hgb. von Strack. — Rabbow, Antike Schriften über Seelenheilung und Seelenleitung. — The Elegies of Albius Tibullus. Ed. by K. Fl. Smith. — Freiligraths Werke. Hgb. von Zaunert. — Reich, Franz Grillparzers Dramen. 3. Aufl. — E. R. Curtius, Ferdinand Brunetière. — Sharp, Architects of English literature. Ed. by O. Hallbauer. — Institut d'Estudis Catalans. Anuari. MCMXI-XII : Any IV. — Brewitz, Scipio Africanus Maior in Spanien. 210-206. — Güterbock, Der Islam im Lichte der byzantinischen Polemik. — Thierer, Ortsgeschichte von Gussenstadt auf der schwäbischen Alb. I. — Clasen, Der Salutismus. — Prokopowitsch, Ueber die Bedingungen der industriellen Entwicklung Russlands. — Seelmann, Der Rechtszug im älteren deutschen Recht. — Darboux, Eloges académiques et discours. — Ekecrantz, Geschichte der Chemie.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, VI

Septième année. N° 4. Juillet-Septembre 1914.

ANNALES RÉVOLUTIONNAIRES

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES ROBESPIERRISTES

Paraissant cinq fois par an.

DIRECTEUR : ALBERT MATHIEZ

Non cujuslibet temporis
Non cujuslibet hominis

Le Robespierrisme c'est la démocratie et ces deux mots sont parfaitement identiques.
Gracchus BABEUF.

SOMMAIRE

Henri LION, N. A. Boulanger, Contribution à l'histoire du mouvement philosophique au XVIII siècle.

Albert MATHIEZ, Hérault de Séchelles était-il dantoniste ?

Gabriel VAUTHIER, Le Directoire et le Garde-Meuble.

François VERMALE, Acquéreurs et Emigrés au début du Directoire.

Jacques ROUX, Le Manifeste des Enragés.

Notes et glanes. — Robespierre et la Terreur d'après Levasseur (de la Sarthe). — Le premier mariage civil à Angers, 1791. — Fabre d'Eglantine et la Cour au 10 août. — Défense de Julien-D'Espagnac, par Robert-Rhum. — Une dénonciation contre Anacharsis Cloots. — Une maladie de Danton. — Danton jugé par Chateaubriand.

Bibliographie. — L. MADELIN, Danton. — P. CARON, Rapports des agents du ministre de l'intérieur dans les départements, 1793-an II. — A. DEBIDOUR, Actes du Directoire exécutif, t. III. — Ch. PORÉE, La vente des biens nationaux à Sens. — L. SCHWAB, La vente des biens nationaux à Remiremont. — A. REBILLON, La situation économique du clergé à Rennes, Fougères et Vitré à la veille de la Révolution. — W. H. WILKINS, Mme Fitzherbert et Georges IV. — D'ESPINCHAL, Journal d'émigration. — Roger de DAMAS, Mémoires, II. — A. BOPPE, L'Albanie et Napoléon. — FAUCHER, La Révolution à Loriol. — *Notices*. L. HALPHEN, La *Marne moderne*, Ed. CHAPUISAT, H. CARRÉ, F. UZUREAU, *Livres Nouveaux*.

Périodiques.

Chronique. — Jules Troubat. — La science de M. Aulard (*suite*). *La Revue des Deux-Mondes* et le droit de réponse. — Nouvelles lettres de Marie-Antoinette. — Nouvelles. — Autographes. — Avis à nos souscripteurs.

Les souscripteurs reçoivent gratuitement les ŒUVRES COMPLÈTES DE MAXIMILIEN ROBESPIERRE éditées par la Société.

Le premier volume comprenant les Œuvres littéraires en prose et en vers et le second volume comprenant les Œuvres judiciaires (1782-1786), sont parus.

Souscription : France, 20 fr. par an. Etranger, 22 fr.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon, boulevard Carnot, 23.

N° 29 Quarante-huitième année. 18 juillet 1914.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Revue bleue, 20 juin : Questions militaires : A propos de la deuxième guerre des Balkans : Bulgares contre Serbes. — BEAUMARCHAIS, Lettres d'Espagne (publiées par M. Louis Thomas). — Ph. TISSIÉ, Le Greco, ses yeux, son automatisme graphique. — Th. LABARRE, En passant au quai d'Orsay. — D. BORCHARD, L'enseignement secondaire des jeunes filles en Allemagne. — L. MAURY, Romans. — Jacques LUX, Chronique de l'étranger.

Revue bleue, 27 juin : Beaumarchais, Lettres d'Espagne (publiées par M. Louis THOMAS). — Hugues LE ROUX, L'héritier de Ménélik. — Ph. TISSIÉ, Le Greco, ses yeux, son automatisme graphique. — L. MAURY, André Gide. — Firmin Roz, Théâtres. — Jacques LUX, chronique des livres.

Revue de l'enseignement des langues vivantes, juillet, n° 7 : J. DRESCH, Les Buddenbrook de Thomas Mann. — P. REYHER, La société anglaise vers 1830, II. — R. KIPLING, La poésie de la mer, traductions. — Notes et documents : Congrès des professeurs de langues méridionales (H. M.); La phonétique en Allemagne (Raillard); Le 3e centenaire de la mort de Cervantes; Une revue de philologie espagnole (C. Pitollet). — Bibliographie, périodiques, chronique, nouvelles, variétés.

Revue historique, de juillet-août 1914 : Ch.-E. BABUT. Recherches sur la garde impériale et sur le corprs d'officiers de l'armée romaine aux IVe et Ve siècles (*suite et fin*). — P. CARON. Un témoignage sur les événements de juillet 1789. Lettres de Mme de Lostanges. — Bulletin historique : Histoire de France, de 1660 à 1789 (suite et fin), par G. PAGÈS. — Histoire de France, de 1800 à nos jours et questions générales de politique contemporaine, par R. GUYOT. — Comptes-rendus critiques. — Notes bibliographiques. — Recueils périodiques et sociétés savantes. — Chronique. — Index bibliographique.

Literarisches Zentralblatt, n° 22 : Johannes, erkl. W. BAUER. — GUNKEL, Reden und Aufsätze. — KÖHLER, Der Begriff der Repräsentation bei Leibniz. — PAULHAN, L'esthétique du paysage. — Konstantin der Grosse und seine Zeit. — BRÜCKNER, Die Wahrheit über die Slavenapostel. — WENTZCKE, Grüner. — HOETZSCH, Russland. — FAUST, Das Deutschtum in den vereinigten Staaten. — WEGNER, Geologie Westfalens. — HEITZ, Einblattdrucke des 15 Jahrhunderts ; primitive Holzschnitte — Tajarib-al-Umam, p. CAETANI DI TEANO. — SCHISSEL VON FLESCHENBERG, Die griechische Novelle. BRÜCH, Der Einfluss der germanischen Sprachen auf das Vulgärlatein. — HAUVETTE, Boccace. — Swift, Correspondence, p. BALL, II-IV. — KRIECK, Lessing und die Erziehung des Menschengeschlechts. — FENELLOSA, Ursprung und Entwicklung der chines. und japanesischen Kunst. — n° 23 : BOUSSET, Kyrios Christos. — H. von der GABELENTZ, Die Biblia Pauperum und Apokalypse der grossh. Bibliothek zu Weimar. — SCHIWIETZ, Das morgenländische Mönchtum, 2e éd. — MESS, Caesar; BEITH, Cäsar. — DECEMBRIO, F. M. Visconti und Francesco Sforza. — KRAUS, Die Strategie des Grossherzogs Karl 1796. — GIEHRL, Weissenburg und Wörth. — SCHULTZE, Kulturfragen der Gegenwart. — Grünfeld, Die japan. Auswanderung. — BRUNS, Fontes juris romani antiqui. — FELDHAUS, Leonardo der Techniker und Erfinder. — LARFELD, Griech. Epigraphik, 3e éd. — PETER, Die Schrift Origo gentis romanae. — HULTIN, G. P. Creutz. — Mahler

Müller, Idyllen. p. Wiener. — Görland, Die Idee des Schicksals in der Gesch. der Tragödie. — Hohenenser, Cherubini.

— nº 24 : Jordan, Arenenische Irehausfragmente. — Moret, Mystères égyptiens. — Ueberweg, Gesch. der Philosophie, 11ᵉ éd. p. Frischeisen-Köhler. — Elis. von Westenholz, Kardinal Rainer von Viterbo. — W. und C. von Humboldt in ihren Briefen, p. a. von Sydow. VI. — Fournier, Die Geheim-polizei auf dem Wiener Kongress. — Cardauns, Fünfzig Jahre Kartellverband. — E. Kühnemann, Vom Weltreich des deutschen Geistes. — Steier, Aristoteles und Plinius. — Jahn, Die Elephantiner Papyri. — Wenger, Der Schild des Achilles. — Barbelenet, De l'aspect verbal en latin ancien et particulièrement dans Térence. — A. Chénier, Œuves inédites, p. A. Lefranc. — Altaner, Dietrich von Bern in der neueren Literatur. — Noch, Grillparzers Ahnfrau und die Wiener Volksdramatik. — Baege, De Macedonum sacris. — Riezler, Weissgrundige attische Lekythen. — Palme, Die deutsche Auslandshochschule.

— nº 25 : Kittel, Jesus und die Rabbinen — Lindeboom, Het Bijbelsch Humanisme in Nederland. — Medicus, Fichtes Leben. — Kögter, Der junge Kant im Kampf um die Geschichte. — Finke, Die Frau im Mittelalter. — Baethgen, Die Regentschaft Papst Innocenz III im Königreich Sizilien. — Memoiren der Kaiserin Katharina II. — Oesterr, Staatsverträge. England II, 1749-1813. — Oncken, Historisch-polit. Aufsätze und Reden. — Rüdiger, Die Sorge-Bai. — Thucydidio reliquiae in papyris et membranis aegyptiacis servatae, p. F. Fischer. — Phormio, p. Hauler. — Meunier, Le parler de Chaulgnes. — Vermeil, Le Simsone Grisaldo de Klinger. — Samter, Die Religion der Griechen. — F. Müller, Die antiken Odyssee-Illustrationen in ihrer kunsthist. Entwickl. — Stübel, Der Landschaftsgmaler Thiele. — Sakmann, J.-J. Rousseau.

— nº 26 : Wilke, Die polit. Wirksamkeit der Propheten Israëls. — Ranke, Bilder aus der Gesch. des Papstums. — L. Weber, Le rythme du progrès. — Speyer, Die indische Philosophie. — Lucanus, Preussens uralter und heutiger Zustand. — F. Schneider, Die Reichsverwaltung in Toscana. I. — Pahnke, Die Parallel-Erzählungen Bismarcks zu seinen Gedanken und Erinnerungen. — Der Balkankrieg. I. (Generalstab). — Kuhn, Die deutschen Schutzgebiete. — Grünert, Arab. Lesestücke. — Fessler, Benutzung der philos. Schriften Ciceros durch Lactanz. — Paludan, Fransk-engelsk indflydelse paa Danmarks literatur i Holbergs Fidsalder. — Gubelmann, Studies in the lyric poems of Hebbel. — Stange, Geld-und Münzgesch. des Bistums Minden. — Hamann, Die deutsche Malerei im 19 Jahrh. — Walzel, R. Wagner in seiner Zeit und nach seiner Zeit.

Journal Asiatique, 11ᵉ série, tome III, nº 2, mars-avril 1914.

Sommaire : R. Basset. Chronologie des rois de Harar (1637-1887). — R. Weil. Monuments et histoire de la période comprise entre la fin de la XIIᵉ dynastie et la restauration thébaine (suite). — Général Faure-Biguet et G. Delphin. Les séances d'El-Aouali, textes arabes en dialecte maghrébin publiés et traduits. — Commandant Vaudescal. Les pierres gravées du Chê King Chân et le Yûn Kiû Sséu. — P. Pelliot. Mo-ni et manichéens. — Bibliographie. — Chronique, etc.

Bibliographie générale des travaux historiques et archéologiques

PUBLIÉS PAR LES SOCIÉTÉS SAVANTES DE LA FRANCE

Par R. de LASTEYRIE, LEFÈVRE PONTALIS et A. VIDIER

In-4.

Tome I, en 4 fascicules (épuisé).
Tome II, fasc. 1, 2, 3 (épuisé).
— fasc. 4 .... 4 fr.
Tomes III, IV, V, en 4 fascicules. Chaque fascicule .... 4 fr.

Bibliographie annuelle des travaux historiques et archéologiques

PUBLIÉS PAR LES SOCIÉTÉS SAVANTES DE LA FRANCE

dressée par R. de LASTEYRIE et A. VIDIER

In-4.

1901-1902	9 fr. 50.	1905-1906	6 fr. 25.
1902-1903	9 fr. 50.	1906-1907	8 fr. »
1903-1904	8 fr. 50.	1907-1908	6 fr. 50.
1904-1905	6 fr. 50.	1908-1909	6 fr. 50.

BIBLIOGRAPHIE DES TRAVAUX SCIENTIFIQUES

PUBLIÉS PAR LES SOCIÉTÉS SAVANTES DE LA FRANCE

Par J. DENIKER

in-4.

Tome I, livr. 1 et 2. Chaque .... 5 fr.

INSCRIPTIONES GRAECAE AD RES ROMANAS PERTINENTES

collectae et editae

cura R. CAGNAT

Tome IV, fasc. 5 (Asia). Gr. in-8 .... 3 fr.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon, boulevard Carnot, 23.

Nº 30 Quarante-huitième année. 25 juillet 1914.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Revue napoléonienne, juin 1906-décembre 1907 (publié en 1913-1914). — L. CALENDINI, L'expédition d'Egypte, mémoires d'un soldat inconnu. — Journal historique des faits de l'armée d'Orient rapportés par un militaire de cette armée. — Lieutenant général Carlo AYMONINO, Napoléon à travers les Alpes (trois chapitres, 1792-1797 ; avril-mai 1800 ; mai-juin 1800). — Ferd. MARTINI, Ricordi romani dal 1799. — Ferd. MARTINI, Matilde Bonaparte Demidoff. — E. VOIGT, Eine Erinnerung an die Befreiungskriege, General von Hünerbein.

Revue de l'instruction publique en Belgique, n° 2-3 : J. BIDEZ, Julien l'Apostat. — H. GRÉGOIRE, Notes de philologie grecque. — J. FELLER, Le congrès belge de l'enseignement moyen libre. — P. THOMAS, Notes critiques sur Ammien Marcellin. — *Comptes rendus* : Ouvrages de MM. J. BURNET, D. BARBELENET, F. PLESSIS, STERNKOPF, KROLL, K. WITTE, KROLL, BLOCH, LOOFS, H. MALO, P. VILLEY, J. N. SERBAN, HOOGVLIET, J. E. GILLET, A. QUILLER-CONGH, K. ORÉANS, Ed. PETIT, J. WILBOIS. — *Variétés* : J. BÉDIER, La chanson de Roland. — *Chronique.* — *Actes Officiels.*

Deutsche Literaturzeitung, n° 27 : Alfred BERTHOLET, Der Lehrstuhl für Religionsgeschichte. — KVACALA, Comenius. — LANDERSDORFER, Eine babylonische Quelle für das Buch Job ? ; — RICHTER, Erläuterungen zu dunkeln Stellen im Buche Hiob. — Kirchengeschichtliche Festgabe, Anton de Waal dargebracht. Hgb. von Seppelt. — P. DUPUY, Le Positivisme d'Auguste Comte. — SCHMIED-KOWARZIK, Umriss einer neuen analytischen Psychologie und ihr Verhältnis zur empirischen Psychologie. — SCHWABE, Das Gelehrtenschulwesen Kursachsens. — L. VON SCHROEDER, Die Wurzeln der Sage vom heiligen Gral. 2. Aufl. — LAURAND, A propos d'Homère. — Hellenismus. Hgb. von LINCKE und von HAGEN. — R. D'HARCOURT, C. F. Meyer, sa vie, son œuvre (1825-1898) ; C. F. Meyer, sa crise de 1852-56. — GABETTI, Giovani Prati. — PAULUSSEN, Rhythmik und Technik des sechsfüssigen Jambus im Deutschen und Englischen. — HELBIG, Führer durch die öffentlichen Sammlungen klassischer Altertümer in Rom. 3. Aufl. — STEINER, Der Fiskus der Ptolemäer, I. — VOTA, Der Untergang des Ordensstaates Preussen und die Entstehung der preussischen Königswürde. — WERTHEIMER, Der Herzog von Reichstadt. 2. Aufl. — STARCZEWSKI, Die Polnische Frage und Europa. Ubs. von J. Flach. — MARBE, Grundzüge der forensischen Psychologie. — POETSCH, Die Reichsjustizreform von 1435.

Literarisches Zentrelblatt, n° 27 : STEINMANN, Die Apostelgeschichte. — WINDFUHR, Horajot ; ALBRECHT, Kil'ajim ; — FIEBIG, Rosch ha-schana. — GILSON, La liberté chez Descartes et la théologie. — SPINDLER, Nietzsche. — TAÜBLER, imperium romanum. — FAHMY, La femme dans l'islamisme. — LALANCE, Meine Erinnerungen (l'auteur de l'article constate que « le vieil amour pour la France règne surtout dans la Haute-Alsace, moins en Lorraine »). — HEYDENREICH, Handbuch der praktischen Genealogie. — HASSERT, Allgemeine Verkehrsgeographie. — Scholia in Theocritum vetera, p. WENDEL. — Tacitus, p. ANDRESEN, I. — Montesquieu, Corr. p. GÉBELIN. — BJARNI FRA VOGI, Faust. — PETERSEN, Literaturgeschichte als Wissenschaft. — SCHRADER, Auswahl archaischer Marmor-Skulpturen im Akropolis-Museum. — Erinnerungen an Dinter.

LES ORIGINES ORIENTALES DE L'ART

Recueil de mémoires archéologiques et de monuments figurés

par **Léon HEUZEY**, membre de l'Institut

Livraisons 5 et 6. — En un volume in-4, planches en héliogravure.... **16 fr.** »

MISSION FRANÇAISE DE CHALDÉE

NOUVELLES FOUILLES DE TELLO

par le **Commandant Gaston CROS**

Publiées avec le concours de **Léon HEUZEY** et **F. THUREAU-DANGIN**

Livraison III (fin de l'ouvrage). — In-4, figures et planches en héliogravure. L'ouvrage complet.. **40 fr.** »

PUBLICATIONS
DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

RECUEIL DES ACTES DU COMITÉ DE SALUT PUBLIC, publié par Aulard. Tome XXIII (10 mai-2 juin 1793). Grand in-8.. **13** fr. **50**

RECUEIL DES ACTES DU DIRECTOIRE EXÉCUTIF, publié par A. Debidour. Tome III (4 juillet-6 octobre 1796). Grand in-8.. **18** fr. **50**

RAPPORTS DES AGENTS DU MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR, dans les départements (1793-an II) publiés par Pierre Caron. Tome I. Grand in-8........................ **14** fr. »

CAHIERS DE DOLÉANCES DU BAILLIAGE DE COTENTIN pour les Etats-généraux de 1789, publiés par Em. Bridrey. Tome III. In-8.. **7** fr. **50**

SARAPIS, par Isidore Lévy. In-8 (Extrait).............. **2** fr. **50**

LES POTERIES ET FAIENCES *de la Qal'a des Benî Hammâd* (xi[e] siècle), par J. Marçais. In-4, 23 planches........... **5** fr. »

L'AMÉRICANISME *et la Société des Américanistes de Paris*, par Henry Vignaud. In-8.............................. **1** fr. **50**

LE DERNIER RAYON DE LA VIE D'EMINESCOU, poème dramatique traduit du roumain, par Riria (M[me] Coralie Xénopol). In-18.. **2** fr. »

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 31 Quarante-huitième année. 1er août 1914.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

PÉRIODIQUES

Revue bleue, 4 juillet : Et. Fournol, Du gouvernement des Albanais. — Marcel Vaillant, Lettres et billets inédits (publiés par M. Paul Bonnefon). — Lefcadio Hearn, Le roman de la voie lactée. — Edm. Champion, L'Eglise et la révolution. — Paul Gaultier, De l'humeur. — Firmin Roz, Théâtre. — Jacques Lux, Chronique de l'étranger.

— 11 juillet : Joseph Reinach, La France et l'Allemagne devant l'histoire (1814-1815). — Maréchal Vaillant, Lettres et billets inédits. — Lefcadio Hearn, Le roman de la voie lactée. — Pierre Hesse, Le pétrole dans la marine marchande. — Maurice Dupont, Les ballets russes, l'orgie du rythme et de la couleur. — Louis Thomas, Prague. — Louis Maury, Victor de Balabine. — Jacques Lux, Chronique des livres.

Revue germanique, n° 4, juillet-août : Régis Michaud, Emerson et Montaigne. — J.-J.-A. Bertrand, Tieck et le roman picaresque. — Notes et documents : M. Lanoire, Paris en 1801-1802, journal du révérend Dawson Warren. — Revues annuelles : La poésie anglaise (Floris Delattre); Le théâtre allemand 1893-1894 (A. Tibal). — Comptes-rendus critiques; Bulletin; Bibliographie; Revue des revues; Chronique.

Deutsche Literaturzeitung, n° 28 : Georg von Below, Landeshoheit und Niedergericht. — Die Briefe Friedrich Ludwig Jahns, hgb. von W. Meyer. — Κουγέας, Ὁ Καισαρείας Ἀρέθας καὶ τὸ ἔργον αὐτοῦ. — Sinay, Praelectiones publicae in Historiam ecclesiasticam seculi XVI. — Loesche, Calvins Wirkung in den östlichen Ländern Europas. Uebs. von J. S. Szabo. — Doumergue, La Hongrie Calviniste. — Hegels Schriften zur Politik und Rechtsphilosophie. Hgb. von Lasson. — F. W. Förster, Strafe und Erziehung. 2. Abdr. — Franke, Die staats-und volkserzieherische Bedeutung der deutschen Kriegsgeschichte. — Bibliography of Irish Philology and of printed Irish Literature. Ed. Beest. — Aristotelis De animalium motione et de animalium incessu. — Ps. Aristotelis De spiritu libellus. Ed. Jaeger. — Güntert, Ueber altisländische Berserker-Geschichten. — Büttner, Robert Prutz. — Le Satire di Jacopone da Todi. Hgb. von Brugnoli. — Die Kunstdenkmäler des Kreises Düren. Bearb. von Hartmann, und Renard. — Engel, Richard Wagners Leben und Werke im Bild. — Buch, Die Uebertragbarkeit von Forderungen im deutschen mittelalterlichen Recht — Hedwig von Olfers, geb. von Staegemann, erblüht in der Romantik, gereift in selbstloser Liebe. 2. Bd — W. Lehmann, Die Archäologie Costa Ricas. — K. von Birkmeyer, Schuld und Gefährlichkeit. — Ch. Blondel, La conscience morbide.

Literarisches Zentralblatt, n° 28 : Bacher, Die Proömien der alten jüdischen Homilie. — Loeschcke, Zwei kirchengeschichtliche Entwürfe. — Friedrichs, Klassische Philosophie und Wirthschaftswissenschaft. — Kont, Bibliographie française de la Hongrie. — Brieven von Johan de Witt, IV. 1670-1672, p. Japikse. — Maccunnam, The contemporany English view of Napoléon. — Granier, Berichte aus der Berliner Franzosenzeit 1807-1809. — Frobenius, Des Deutschen Reiches Schicksalsstunde. — Schalhub, Grammatika italo-araba. — Przychocki, De Gregorii Nazianzeni epistulis. — Egilsson, Lexicon poeticum antiquae linguae septentrionalis. — Schauffler, Gœthes Leben, Leisten und Leiden in Goethes Bildersprache. — Weigand, Albanesisch-deutsches und deutsch-albanesisches Wörterbuch. — Kossak, Erinnerungen. — Dommer-Schering,

Handbuch der Musikgeschichte. — Der Ausbau des Kolonialinstituts und des Allgemeinen Vorlesungswesens in Hamburg zu einer Universität, der Senatsantrag und die Verhandlungen in der Bürgerschaft. — KESSELER, Das Leben der grossen Pädagogen. — BAB, Fortinbras oder der Kampf des XIX Jahrhunderts mit dem Geiste der Romantik.

Euphorion, XX, n° 3 (Vienne, Fromme) : STÜCKRATH, Deutsche Volksliedwanderstrophen. — HAUFFEN, Fischart-Studien, XV, Fischarts Bildungsreise und seine philosophischen Studien in Paris und Strassburg, Vorbemerkung. 1. Fischart in Flandern. 2. Fischarts Kenntnis des Französischen und seine Aussprüche über Paris. 3. Fischarts Aufenthalt in Paris 1567 und das Collegium Regium. — Max MORRIS, Aus der Jähnschen Autographen-Sammlung. — MENTZ, Drei bisher unbekannte Lieder auf Friedrich den Grossen. — E. MÜLLER, Eine neue Quelle zu Schillers Frühzeit. — Ph. SIMON, Schillers Venuswagen. — R. F. ARNOLD, Die Umwelt der Räuber. — K. PREISENDANZ, Vossiana. — Von WIEDERMANN, C. E. Wünsch, Briefe und Nachrichten. — RUTZ, Ueber einige Echtheitsfragen bei Hölderlin. — W. SCHMIDT, Fichtes Einfluss auf die ältere Romantik. — O. PLATH, Washington Irvings Einfluss auf Wilhelm Hauff. — V. FLEURY, Neue Bruchstücke aus Herweghs Nachlass. — Miszellen : ROTH, Zur Lebensgeschichte Michael Lindners; Max MORRIS, Zum jungen Gœthe; Gœthes Gedicht an Mignon; BALLOFF, Zu Gœthes Wahrheit und Dichtung, Derosne; GŒTZE, Zu den Gedichten Gœthes, zu Gœthes Handschrift; STEIG, Aus der Sphäre der christlich-deutschen Tischgesellschaft; E. COHN, Zu Est, Est; Ch. A. WILLIAMS, Das Aennlein von Torgau — *Rezensionen und Referate* : JUSTI, Michelangelo (R. M. Meyer); KONRAD, Die deutsche Studentschaft in ihrem Verhältnis zu Bühne und Drama (Devrient); SCHOLTE, Probleme der Grimmelshausen forschung (Bechtold); BURRI, J. R. Sinner von Ballaigües (Nadler); MORRIS, Gœthes und Herders Anteil an dem Jahrgang 1772 der Frankf. Gel. Anzeigen (Stammler); KLINGER, Dramatische Werke (Freye); Maler MÜLLER, Der Faun Molon (Freye); KÜHLHORN, Leisewitzens Julius von Tarent (Freye); BASTIER, La nouvelle individualiste en Allemagne de Gœthe à Keller (Baesecke); FISCHER, Kleists Guiskardproblem, Kleist und sein Werk (F. Teller); MOSCHNER, Holtei als Dramatiker (M. Brie); RÖNNEKE, Dingelstedts Wirksamkeit am Weimarer Hoftheater (Devrient); FESTBUCH zum hundertsten Geburtstage Hermann von Gilms (Gassner); VULLIOD, Rosegger (Bolin); SARASON, Das Jahr 1913 (Sauer); ARCHER, Play-making, a manual of craftmanship (Meyer); Erwiderung (Hertz) und Antwort (Morris). — Nachrichten Nachträge.

Revue archéologique, mars-avril 1914. — *Sommaire* : A. BOBRINSKOY, Le Kourgane de Solokha (Russie méridionale). — S. POLOVTSOFF, Une tombe de roi scythe (Tumulus de Solokha, Russie méridionale). — F. SARTIAUX, Les sculptures et la restauration du temple d'Assos. — Ch. PICARD, Scènes du cycle épique troyen sur les sarcophages de Claromènes. — S. REINACH, Les loups de Milan. — M. BIEBER, Un torse d'Aphrodite à retrouver. — Variétés : P. SOUDAY, Un nouvel historien de Saint-Augustin. — G. BARRAND, Notes sur Venasque (Vaucluse). — A. GRENIER, La langue étrusque, par M. Martha. — Bibliographies. — 11 planches hors texte.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 32 Quarante-huitième année. 8 août 1914.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Feuilles d'histoire, 1 août 1914 : Marcel SCHVEITZER, Les Chartreux de Vauvert propriétaires à Paris. — Claude PERROUD, Une famille en 1793-1794. Lettres d'un volontaire. II. — Louis HUMBERT, Lettres de la comtesse de Balbi, de son fils et de Louis XVIII. II. — Gabriel VAUTHIER, Les demandes d'emploi dans la Maison de l'Empereur. — François LARCHER, Le chapitre impérial d'éducation pour les filles d'Austerlitz. — Eugène WELVERT, Barras après brumaire. II. — Alfred MARQUISET, La fin de Godoy. — G. V., La dissertation de licence d'Octave Gréard. — **Questions et réponses.** Une Académie de femmes; L'Attila du Nord; La Tour de Babel; Bagnéris; Le général Baïonnette; Bâtisse et beau sexe; La première femme de Bazaine; Belle âme au timbre d'or; Comme le beurre devant le couteau; Blancs et sauvages; Blücher voulait-il faire fusiller Napoléon; Boileau et Mazarin; Boulart; Bourmont en 1815; Mme de Campestre; Campistron marquis; Castex; Caulaincourt et Hoche; Chambarlhac et Chambarlhiac; Remariage de Charles X; Le chef-d'œuvre de l'esprit humain; Un commis de bonne compagnie; Plus qu'un conclave; Le Conseil de la maison Dreneux; Le Conservateur; Le cygne du lac genevois; Accomplir son destin; Dorer la guillotine; Le drapeau elbois; Elèves des lycées nommés officiers en 1815; Emballeurs; Il y aura un émigré; Mlle d'Ennebaut; Fourichon en 1870; L'armée de Frédéric II; Fusiller pour éclairer; Un grand siècle finit, un grand siècle commence; Les gros frères; Héros de fossés; Hug; L'indécision a tout perdu; Premier inspecteur général de l'artillerie; Les jacobins blancs; Les journaux politiques des départements sous l'Empire; Junot calligraphe; Mme de Lafayette; La Harpe en vendémiaire; Lannes et Bonaparte en 1796; Lataille; La lecture a ses brouillons; Législateurs à 18; Le Chambre à la Madeleine; Le grand madrigalier français; Major è longinquo; Membresse; Le Mirabeau des camps; Brûler le Moniteur; Comte de Mons; Le major Müller; Le sommeil de Napoléon à Wagram; Le retour de Napoléon III; Les nominations des Cent Jours; Le Point central des arts; Prévost de Vernois; Un entretien avec la Providence; La Psyché de Gérard; Autant de radiations que de blessures; Rescapé; Le roi de Memel; Les scellés pèsent sur mon cœur; Semellé; Stendhal et Mignet; Talleyrand et le diable. — **Bibliographie.** Arthur CHUQUET : Lettres de Mme Roland, Nouvelle série, p. p. PERROUD. — A. VAILLANT, Lettres de Dupont d'Herval. — MINART, Traductions : Journal de Colomb; Les Allemands à Paris sous le Consulat; Les Allemands en Russie en 1812. — A. de TARLÉ, Murat. — R. PEYRONNET, Davout. — GAILLY DE TAURINES, La reine Hortense en exil. — A. BOSSERT, Essais de littérature. — WELSCHINGER, La protestation de l'Alsace-Lorraine. — DELAHACHE, L'exode. — J. BARDOUX, Croquis d'outre-Manche. — A. MÉZIÈRES, Ultima verba. — HAUMANT-RAMBAUD, Histoire de Russie.

Revue bleue, 18 juillet 1914 : Jules GAUTIER, Un siècle d'enseignement des langues vivantes. — Maurice LAIR, Allemagne et Russie. — Henri HAUSER, Les sources de l'histoire du règne de Henri IV. — ANANDA COOMARASWAMY, Notes sur la technique dramatique indienne. — Abel MANSUY, Contre les distributions de prix. — Lucien MAURY, Musset, Molière. — Jacques LUX, Chronique de l'étranger.

Deutsche Literaturzeitung, nº 29 : SPAHN, Die Anfänge des Zeitungswesens. I. — LIEBENAU, Murner. — FOCKE, Die Entstehung der Weisheit Salomos. — WOHLRAB, Grundriss der neutestamentlichen Psychologie. — Berkeley, Versuch einer neuen Theorie der Gesichtswahrnehmung und die Theorie der Gesichtswahrnehmung, verteidigt und erläutert. Uebs. von R. SCHMIDT. — STOLL, Zur Psychologie der Schreibfehler. — REUKAUF, Didaktik des evangelischen Religionsunterrichts in der Volksschule. 3. Aufl. — CHARPENTIER, Die Desiderativbildungen der indoiranischen Sprachen. — Taciti libri qui supersunt. Rec. HALM, ed. ANDRESEN. — LAMER, Griechische Kultur im Bilde. — INAMA, Omero nell' età micenea. — Die Geschichte von den Leuten aus dem Lachswassertal. Uebertr. von R. MEISSNER. — Tagbuch der Gräfin Franziska von Hohenheim, späteren Herzogin von Württemberg. Hgb. von OSTERBERG. — DECKELMANN, Die Literatur des neunzehnten Jahrhunderts im deutschen Unterricht. 2. Aufl. — ZANDERS, Die altprovençalische Prosanovelle. — LAW, More about Shakespeare « Forgeries ». — CROCE, Grundriss der Aesthetik. — LEPSIUS, Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien. Text, hgb. von NAVILLE. 5. Bd., bearb. von WRESZINSKI. — STREHL, Römische Geschichte. 2. Aufl. — HÜLSEN, Die Besitzungen des Klosters Lorsch in der Karolingerzeit. — GADOW, The wanderings of animals. — HARZENDORF, Die Einkommensteuer in England. — BERGMANN, Das Unendliche und die Zahl.

Literarisches Zentralblatt, nº 29 : The Epistles and Apocalypse from the Codex Harleianus. — GRESSMANN, Das Weihnachts-Evangelium. — SILBERER, Probleme der Mystik und : ihrer Symbolik. — EUCKEN, Grundlinien einer neuen Lebensanschauung, 2e ed. — PREUSS, Die geistige Kultur der Naturvölker. — PHILIPPOVICH, Das Leben u. Wirken eines österr. Offiziers. — VOGT, Die hessische Politik 1863-1871. — PATENÔTRE, Souvenirs d'un diplomate, I. — Die Schlacht bei Mukden. — Kapitän Scotts letzte Fahrt. — GUEST, The governors and judges of Egypt. — BEESON, Isidor-Studien. — Bibliography of Irish philology. — HÖFFNER, Gœthe und das Weimarer Hoftheater. — EUDERS, Kinkel. — BOLLERT, Kinkels Kämpfe. — KUTSCH, Attische Heilgötter und Heilheroen. — RING, Beitr. zur Gesch. niederl. Bildnismalerei. — HEMMES, Wagners Parsifal. — SELLSCHOPP, Neue Quellen zur Gesch. A. H. Franckes.

VILLE DE PARIS

PRÉFECTURE DE LA SEINE

DIRECTION DES AFFAIRES DÉPARTEMENTALES

HISTOIRE DES COMMUNES ANNEXÉES A PARIS EN 1859

Publiée sous les auspices du Conseil Général de la Seine

11 volumes grand in-8, avec gravures, planches et cartes.

Bercy, par Lucien Lambeau........................ 12 fr. 50
Vaugirard, par Lucien Lambeau...................... 12 fr. 50
Grenelle, par Lucien Lambeau....................... 10 fr. »

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE DE PARIS

Publiée sous les auspices
du Service de la Bibliothèque et des Travaux historiques de la Ville.

et sous la direction de M. Marcel Poëte, Inspecteur des Travaux historiques, Conservateur de la Bibliothèque de la Ville.

Paris sous les premiers Capétiens (987-1223). Etude de topographie historique, par L. Halphen. In-8, fig. et Album in-4 de 11 planches.. 9 fr. 50

L'industrie de la Boucherie à Paris pendant la Révolution, par Hubert Bourgin. In-8.............................. 4 fr. »

La Juridiction de la Municipalité parisienne, de Saint Louis à Charles VII, par Georges Huisman. In-8................ 7 fr. »

Journal de François, bourgeois de Paris (23 décembre 1588 — 30 avril 1589), par Eugène Saulnier, In-8.................. 3 fr. »

Histoire de la coutume de la prévôté et vicomté de Paris, par Olivier Martin. 2 volumes in-8. (*Sous presse.*)

Répertoire des sources manuscrites de l'histoire de Paris. Première section. Dépouillement d'inventaires et de catalogues, mise en ordre et publié par Etienne Clouzot. Tome I à III. 3 vol. in-8. (*Sous presse.*) Chaque volume........................ 15 fr. »

Répertoire des sources iconographiques de l'histoire de Paris. I. Paris sous l'ancien régime, par E. Clouzot et F. Gébelin. In-8. (*En préparation*).

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 33 Quarante-huitième année. 15 août 1914.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Bulletin italien, 1914, n° 3 : J. MARTIN, Un saint de l'humanisme : le bienheureux Battista Spagnoli, dit Mantovano, général des Carmes. — C. DEJOB, L' « Orlando innamorato » de Bojardo et l' « Orlando furioso » de l'Arioste (2e et dernier article). — R. STUREL, Bandello en France au XVIe siècle (4e article). — M. ROY, Les femmes dans l'œuvre de Fogazzaro (3e et dernier article). — Questions d'enseignement : Agréation d'italien : programme du concours de 1915. — Programme du certificat d'aptitude d'italien. — Arcadia, di Jacopo Sannazar (prosa settima e egloga settima). — Le Congrès des méridionalisants. — Bibliographie : J. PACHEU, Jacopone de Todi, frère mineur de Saint-François, auteuriprésumé du Stabat Mater (1228-1306). (E. Bouvy). — Italia, rivista di storia e di letteratura, numero unico dedicato al Boccaccio. H. Hauvette). — H. HAUVETTE, Boccace, étude biographique et littéraire. (E. Bouvy). — Ch. DUFAYARD, Histoire de Savoie (J. Rambaud). — L. CAETANI, Studi storia orientale, vol. I : Islam e Cristianesimo. L'Arabia preislamica. Gli Arabi antichi (G. Richard). — Chronique.

Deutsche Literaturzeitung, n° 30 : Martin SPAHN, Die Anfänge des Zeitungswesens (fin). — PRIMER, Goethes Beziehungen zu Gottfried Hermann. — SCHOLZ, Die Religionsphilosophie des Herbert von Cherbury. — THALHOFER, Handbuch der katholischen Liturgik. 2. Aufl. von L. Eisenhofer. — KOEPP, Johann Arndt. — APELT, Platons Dialog Phaidon. — KRAUSE, Vorlesungen über die Grundwahrheiten. der Wissenschaft. 3 Aufl. hgb. von A. Wünsche. — BURCKHARDT, Was ist Individualismus? — Masoreten des Ostens, Hgb. von Kahale. — Sexti Empirici Opera rec. Mutschmann. — HETTICH, Der fünffüssage Jambus in den Dramen Goethes. — REITZ. Die Landschaft in Theodor Storms Novellen — Probenschwedischen Sprache — und Mundart. Hgb. I. von Pollak. — GREIN, Sprachschatz der angelsächsischen Dichter. Unter Mitwirk. von F. Holthausen neu hgb. von J. J. Köhler. — E. LEVI, Storia poetica di Don Carlos. — Handbuch der Kunstwissenschaft, hgb. von Fr. Burger. Lief. 1-8. — M. KOCH, Parsifal. — W. SCHEFFLER, Karl IV und Innocenz VI. — Das Preussische Heer der Befreiungskriege. Hgb. vom Gr. Generalstab. Bd. II. — WIEDEMANN-WARNHELM, Die Wiederherstellung der österreichischen Vorherrschaft in Italien. — CAZURRO y J. ESQUIROL, Guia illustrada de las Ruinas de Ampurias y Costa Brava Catalana. — GUTTMANN, Das französische Geldwesen im Kriege (1870-1878).

Literarisches Zentralblatt, n° 30 : HAUCK, Kirchengesch. Deutschlands-IV. — BAUMGARTEN, Die Vulgata Sixtina von 1590 und ihre Einführungsbulle. — AMANN, Die Vulgata Sixtina von 1590. — Hymnen und Sequenzen, übersetzt von WOLTERS. — SYDOW. Der Gedanke des Ideal-Reichs in der idealistischen Philosophie von Kant bis Hegel. — PISTORIUS, Beiträge zur Gesch. von Lesbos. — KOSER, Gesch. der brandenb. Politik bis 1648. — L. M. HARTMANN, Gesch. Italiens im M. A. — GEORGI und DUFOUR-FERONCE, Urkunden zur Gesch. des Suezkanals. — LIÉTARD, An Yunnan, Les Lo-lo-po, une tribu des aborigènes de la Chine méridionale. — WYPLEL, Wirklichkeit und Sprache. — Aegypt. Inschriften aus den Museen zu Berlin, II. Inschriften des neuen Reiches. p. ROEDER —. CLEMENTI, bibliographical and others studies on the Pervigilium Veneris. — HUBSCHMIED, Die Bildung des Imperfekts im Frankopronvenzalischen. — RÜHL, Gesch. der deutschen Dichtung. — TUDEER, Die Tetradrachmenprägung von Syrakus. — H. RICHTER, Schauspieler-Charakteristiken. — A. HILLEBRANDT, Das Gymnasium.

PAPYRUS FUNÉRAIRES DE LA XXIe DYNASTIE

publiés par **Ed. NAVILLE,** de l'Institut

I. LE PAPYRUS HIÉROGLYPHIQUE DE KAMARA. — LE PAPYRUS HIÉRATIQUE DE NESIKHONSOU, au Musée du Caire, précédé d'une Introduction. In-4 30 planches.. 25 fr.

II. LE PAPYRUS HIÉRATIQUE DE KATSESHNI au Musée du Caire, précédé d'une Préface. In-4, 65 planches, en un carton........................ 50 fr.

LES HOSPITALIERS A RHODES

JUSQU'A LA MORT DE PHILIBERT DE NAILLAC (1310-1421)

par **J. DELAVILLE LE ROULX**

Un volume in-8.. 15 fr.

GNOSTIQUES ET GNOSTICISME AUX IIe ET IIIe SIÈCLES

par **Eug. DE FAYE**

In-8.. 12 fr.

Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Prix Bordin.

UNE TOMBE DE ROI SCYTHE

(TUMULUS DE SOLOKHA, RUSSIE MÉRIDIONALE)

par **Sophie POLOVTSOFF**

In-8, illustré de 11 planches.. 5 fr.

LES ARABES EN BERBÉRIE, DU XIe AU XIVe SIÈCLE

par **Georges MARÇAIS**

Un volume in-8 de 770 pages, avec une carte........................ 12 fr.

LE PROBLÈME DES ORIGINES ET DES MIGRATIONS

I. La Bible, document historique. — II. Science et Méthode. — La Grande hypothèse. Origine de la race blanche.

Par **Jean D'ERAINES**

Un volume in-8.. 7 fr. 50

HÉRACLÈS

LES EGÉENS SUR LES COTES OCCIDENTALES DE L'EUROPE

vers le XVIe siècle avant notre ère

par **J.-L. COURCELLE-SENEUIL**

In-8.. 4 fr. 50

VILLE DE PARIS

PRÉFECTURE DE LA SEINE

DIRECTION DES AFFAIRES DÉPARTEMENTALES

HISTOIRE DES COMMUNES ANNEXÉES A PARIS EN 1859

Publiée sous les auspices du Conseil Général de la Seine

11 volumes grand in-8, avec gravures, planches et cartes.

BERCY, par Lucien LAMBEAU.......................... 12 fr. 50
VAUGIRARD, par Lucien LAMBEAU.......................... 12 fr. 50
GRENELLE, par Lucien LAMBEAU.......................... 10 fr. »

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE DE PARIS

Publiée sous les auspices
du Service de la Bibliothèque et des Travaux historiques de la Ville.

et sous la direction de M. MARCEL POËTE, Inspecteur des Travaux historiques, Conservateur de la Bibliothèque de la Ville.

PARIS SOUS LES PREMIERS CAPÉTIENS (987-1223). Etude de topographie historique, par L. HALPHEN. In-8, fig. et Album in-4 de 11 planches.. 9 fr. 50

L'INDUSTRIE DE LA BOUCHERIE à Paris pendant la Révolution, par HUBERT BOURGIN. In-8.......................... 4 fr. »

LA JURIDICTION DE LA MUNICIPALITÉ PARISIENNE, de Saint Louis à Charles VII, par Georges HUISMAN. In-8.................. 7 fr. »

JOURNAL DE FRANÇOIS, bourgeois de Paris (23 décembre 1588 — 30 avril 1589), par Eugène SAULNIER, In-8.................. 3 fr. »

HISTOIRE DE LA COUTUME DE LA PRÉVÔTÉ ET VICOMTÉ DE PARIS, par Olivier MARTIN. 2 volumes in-8. (*Sous presse.*)

RÉPERTOIRE DES SOURCES MANUSCRITES DE L'HISTOIRE DE PARIS. Première section. Dépouillement d'inventaires et de catalogues, mise en ordre et publié par Etienne CLOUZOT. Tome I à III. 3 vol. in-8. (*Sous presse.*) Chaque volume.................. 15 fr. »

RÉPERTOIRE DES SOURCES ICONOGRAPHIQUES DE L'HISTOIRE DE PARIS. I. Paris sous l'ancien régime, par E. CLOUZOT et F. GÉBELIN. In-8. (*En préparation*).

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N°s 34-52 Quarante-huitième année. 22 août-26 décembre 1914.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

AVIS. — *Les circonstances nous ont contraint à publier la fin de l'année 1914 en un numéro unique et très réduit. Les numéros de l'année 1915 se succèderont régulièrement comme par le passé.*

Correspondance historique et archéologique, n° 2, avril-mai-juin 1914 : J. ROMAN, Le général Hanriot, d'après des documents nouveaux. — Comte de SAINT-POL, Extrait de la correspondance d'une famille noble de province pendant le XVIII[e] siècle (suite). — P. DUFAY, La chanson populaire dans le Blésois, la Sologne et le Vendômois. — Liste des immeubles classés parmi les monuments historiques avant la promulgation de la loi du 31 décembre 1913. — Renseignements administratifs. — Chronique.

Revue bleue, 1[er] août : Et. FOURNOL, Du gouvernement des Albanais. — P. Lebrun et A. Martin, Deux amis sous la Restauration, correspondance inédite (publiée par Paul BONNEFON). — M. TOUCHARD, La musique en Finlande. — B.-G. GAULIS, Le centenaire de Genève. — Paul GAULTIER, Les petites âmes. — P. SOL LA LANDE, Impressions du Mexique. — Jacques LUX, Chronique de l'étranger.

— 8 août-14 novembre 1914 : A nos lecteurs. — X**, Bulletin de quinzaine. — M.-T. VESTNITCH, La Serbie et la guerre européenne. — Paul FLAT, Quelques traits de l'âme française. — Et. FOURNOL, Questions extérieures, sur les origines de la guerre. — Eug. HOLLANDE, Poèmes. — L. MAURY, Les intellectuels allemands.

— 21-28 novembre 1914 : X***, Bulletin de quinzaine. — Jules HARMAND, Le soldat japonais et sa coopération éventuelle en Europe. — M. T. VESTNITCH, La Serbie et les causes de la guerre. — R. G. LÉVY, Effet de la guerre au point de vue monétaire. — Paul LOUIS, La démocratie et la guerre.

Revue de l'enseignement des langues vivantes, n° 8 : Emile LEGOUIS, La culture par l'anglais. — J.-J.-A. BERTRAND, La vision méridionale du romantisme allemand. — L. E., La poésie de la mer, traductions, II. — Raoul GAUDIN, Ode à Psyché, traduite de Keats. — Notes et documents : L'espagnol dans les Congrès internationaux (C. Pitollet) ; Les langues vivantes dans les Facultés de province; Les langues vivantes au Concours d'entrée des Ecoles normales ; L'anglais correct (C. L.). — Bibliographie ; revue des périodiques français et étrangers ; chronique universitaire ; nouvelles de partout ; variétés.

— N[os] 9-10-11, septembre-novembre 1914 : Avis. — Livre d'or. — W. THOMAS, English poetry and his tendencies about 1914 — Programme des Concours pour 1915. — Préparation aux examens.

Revue des sciences politiques, 15 août 1914 : HISKUEM NEEYS, Ce que donne en France l'exploitation des chemins de fer par l'Etat. — M. BESSON, Le problème de l'immigration étrangère dans les colonies françaises. — D. TRINQUESSE, Une commune rurale suisse, Lens (Valois). — D. BELLET, Les crises générales commerciales et économiques, I. — J. DANY, La politique navale de l'Allemagne — R. COURVILLE, La question de l'alcoolisme dans ses rapports avec la loi fiscale.

— 15 octobre 1914 : La guerre et l'opinion publique ; J. FLACH, Allemagne ; BASTIDE, Angleterre ; VIALLATE, Etats-Unis ; MARVAUD, Italie ; CHASLES, Russie. — Elie HALÉVY, Londres et les ouvriers de Londres. — D. BELLET, Les crises générales commerciales et économiques, II.

MUSÉE DU LOUVRE

LES BRONZES ANTIQUES DU LOUVRE

Par **A. DE RIDDER,** Conservateur adjoint

2 volumes in-4°, accompagnés de 120 planches

Tome I. — **Les Figurines.** Avec 64 planches.......................... **30 fr.**
Tome II. — **Les Instruments.** (Sous presse, pour paraître incessamment). **30 fr.**

Études sur le Dix-Huitième Siècle

Par **Hippolyte BUFFENOIR**

Les Portraits de Jean-Jacques Rousseau

Étude historique et iconographique. Souvenirs, documents, témoignages

2 vol. in-8, ornés de 100 gravures hors texte

Le Tome I vient de paraître.. **20 fr.**
Le même sur papier de Hollande..................... **40 fr.**

Les Portraits de Robespierre

Étude iconographique et historique

Un volume in-8, illustré de 72 planches en phototypie..... **20 fr.**
Le même sur papier de Hollande.................... **40 fr.**

Délégation en Perse et Mission de Susiane

TOME XIII

Céramique peinte de Suse

et petits monuments de l'époque archaïque

Par **Edm. POTTIER,** de l'Institut
J. DE MORGAN et **R. DE MECQUENEM**

Un volume in-4°, illustré de 212 clichés et accompagné de 44 planches............. **50 fr.**

TOME XIV

Textes Élamites-Sémitiques

Ve Série

Publiés et traduits par **V. SCHEIL,** de l'Institut

Un volume in-4°, accompagné de 11 planches............ **40 fr.**

La Collection complète des 14 volumes publiés...... **650 francs.**

LE BAYON D'ANGKOR THOM

Bas-reliefs publiés par les soins de la Commission Archéologique de l'Indochine d'après les documents recueillis par la Mission **Henri DUFOUR,** avec la collaboration de **Charles CARPEAUX.**

Un volume in-4°, comprenant un texte, 251 planches, un grand plan, 17 plans, 16 couvertures avec plans partiels pour le classement des planches. En deux cartons.................................... **125 francs.**

MISSION SCIENTIFIQUE DU MAROC

ARCHIVES MAROCAINES

Tome XIX. La *Daouhat an-Nâchir* de **Ibn 'Askar,** sur les vertus éminentes du Maghrib au xe siècle. Traduction par A. Graulle. — Appendice. Les Fasiyin. Supplément. Textes divers. In-8°.................... **12 francs.**
Tome XX. *Le Gharb,* par **Ed. Michaux-Bellaire.** In-8°. 68 planches, tableaux et carte...................................... **15 francs.**
Tome XXI. *Nachar al-Mathâni de* **Mouhammad al-Qâdiri.** Traduction par A. Graulle et P. Maillard. Tome I (1001-1050 = 1592 J.-C.. — 1640). In-8°...................................... **12 francs.**
La Collection complète des **tomes I à XXI**........................ **250 francs.**

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, VI

NOUVELLES PUBLICATIONS

LES ÉGLISES DE CONSTANTINOPLE

PAR

Jean EBERSOLT
Docteur ès-lettres

Adolphe THIERS
Architecte, prix du Salon

CHARGÉS DE MISSIONS SCIENTIFIQUES

Un volume in-4°, richement illustré, accompagné d'un album de 58 planches en héliogravure et en phototypie................ **100** francs.

I. Eglise de Saint-Jean-Baptiste de Stoudios. (*Mir-Archor-Djami*).
II. Eglise des Saints-Serge-et-Bacchus. (*Kutchuk-Aya-Sophia-Djami*).
III. Eglise de Saint-Irène. (*Musée-d'armes*.)
IV. Eglise de Saint-André-de-Crisis, (*Hodja-Moustapha-Pacha-Djami*.)
V. Eglise de la Vierge Diaconissa, (*Kalender-Djami*.)
VI. Eglise de Sainte-Théodose. (*Gul Djami*.)
VII. Eglise dite *Atik-Moustapha-Pacha-Djami*.)
VIII. Eglise dite *Boudroum-Djami*.
IX. Eglise dite *Kilissé-Djami*.
V. Eglise dite *Eski-Imaret-Djami*.
XI. Eglise du Christ-Pantocrator. (*Zéirek-Djami*).
XII. Eglise de la vierge Panachrantos. (*Fenari-Issa-Djami*.)
XIII. Eglise de la vierge Pammacaristos. (*Fétiyé-Djami*.)

Cet ouvrage forme le **Tome III** des **MONUMENTS DE L'ART BYZANTIN**

PUBLIÉS SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

VOLUMES ANTÉRIEUREMENT PUBLIÉS

LE MONASTÈRE DE DAPHNI

Par **Gabriel MILLET**

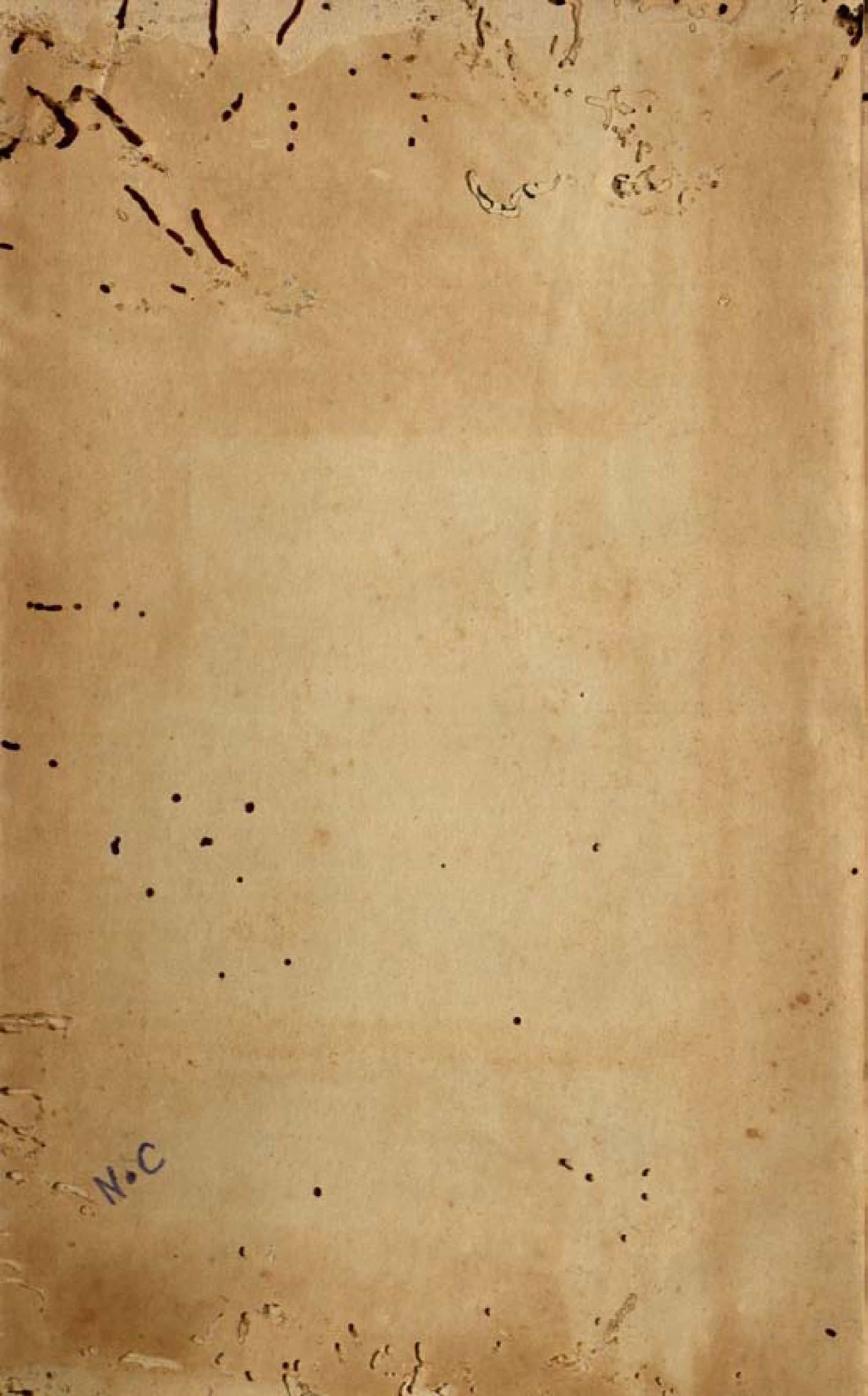
In-4°, illustré de 19 planches et de 75 gravures...................... **20** francs.

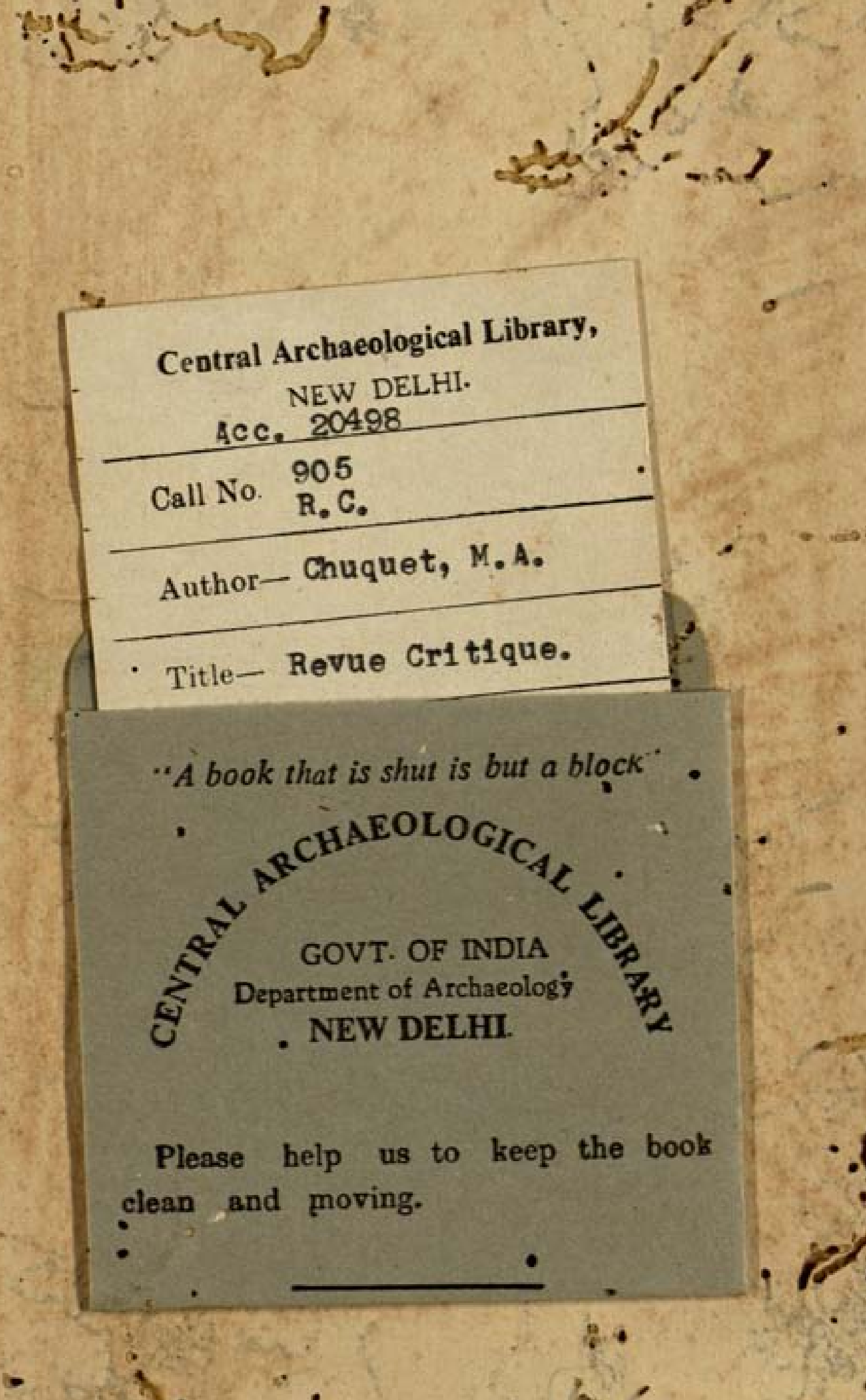
MONUMENTS BYZANTINS DE MISTRA

par **Gabriel MILLET**

Un Album de 152 planches, format in-4°, en un carton............. **60** francs.

LE PUY EN VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.


N.C


Central Archaeological Library,
NEW DELHI.
Acc. 20498
Call No. 905
R. C.
Author— Chuquet, M. A.
Title— Revue Critique.
"A book that is shut is but a block"
CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY
GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.
Please help us to keep the book clean and moving.